This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

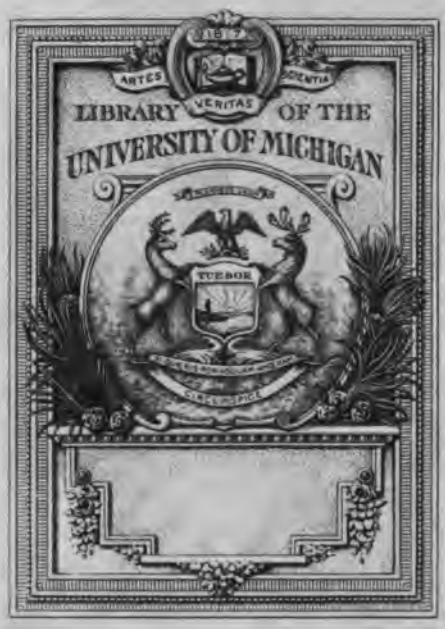
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

B 1,589,087


ARTES
VERITAS
SCIENTIA
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
TUEBOR

POLYBIBLION

REVUE
BIBLIOGRAPHIQUE UNIVERSELLE

JUILLET 1890. T. LIX. 1.

RENNES, IMPRIMERIE POLYGLOTTE ALPH. LE ROY
Imprimeur breveté.

POLYBIBLION

REVUE
BIBLIOGRAPHIQUE UNIVERSELLE

PARTIE LITTÉRAIRE

DEUXIÈME SÉRIE. — TOME TRENTE-DEUXIÈME

(CINQUANTE-NEUVIÈME DE LA COLLECTION)

PARIS
AUX BUREAUX DU POLYBIBLION
2 ET 5, RUE SAINT-SIMON, 2 ET 5

1890

Genl Facts
Sweets
7-14-37
33235

POLYBIBLION

REVUE BIBLIOGRAPHIQUE UNIVERSELLE

ROMANS, CONTES ET NOUVELLES

1. *Honneur d'artiste*, par Octave Feuillet, de l'Académie française. Paris, Calmann Lévy, 1890, in-18 de 368 p., 3 fr. 50. — *Une Gageure*, par Victor Cherbuliez, de l'Académie française. Paris, Hachette, 1890, in-18 de 358 p., 3 fr. 50.— 3. *Chante-Pleure*, par Émile Pouvillon. Paris, Lemerre, 1890, in-18 de 436 p., 3 fr. 50.— 4. *Les Noellet*, par René Bazin. Paris, Calmann Lévy, 1890, in-18 de 324 p., 3 fr. 50. — 5. *Candeur*, par André Maurel. Paris, Perrin, 1890, in-18 de 306 p., 3 fr. 50.— 6. *Naufrage d'amour*, par Elzéar Rougier. Paris, Savine, 1890, in-18 de 312 p., 3 fr. 50.— 7. *Ames vierges*, par Jean de la Bretonnière. Paris, Lemerre, 1890, in-18 de 280 p., 3 fr. 50. — 8. *Les Derniers Rêveurs*, par Paul Perret. Paris, Plon et Nourrit, 1890, in-18 de 286 p., 3 fr. 50. — 9. *Mademoiselle Henri*, par Edouard Grimblot. Paris, Calmann Lévy, 1890, in-18 de 336 p., 3 fr. 50. — 10. *Sauveteur*, par Pierre Maël. Paris, Dentu, 1890, in-18 de 344 p., 3 fr. 50. — 11. *Le Fils du plongeur*, par Fortuné du Boisgobey. Paris, Plon et Nourrit, 1890, in-18 de 380 p., 3 fr. 50. — 12. *Pascal Bordelas*, par Boyer d'Agen. Paris, Victor Havard, 1890, in-18 de 368 p., 3 fr. 50.— 13. *Parysatis*, par Jane Dieulafoy. Paris, Lemerre, 1890, in-18 de 414 p., 3 fr. 50. — 14. *L'Ami Grandfricas*, par E. Laillet. Paris, Dentu, 1890, in-18 de 376 p., 3 fr. 50.— 15. *Voyages abracadabrants du gros Philéas*, par Mme la comtesse de Pitray, née de Ségur. Paris, Gaume, 1890, in-12 de 288 p., 3 fr. — 16. *Les Hautvillers*, par Pierre Ficy. Paris, Firmin-Didot, 1890, in-12 de 356 p., 2 fr. 50. — 17. *Le Bouquet d'algues*, par S. Blandy. Paris, Firmin-Didot, 1890, in-12 de 382 p., 2 fr. 50.— 18. *Aïcha*, par Cat. Paris, Louis Carré, 1890, in-12 de 206 p., 2 fr. 50.— 19. *Trompe-la-Mort*, par H.-B. de Laval. Paris, Téqui, 1890, in-12 illustré de 388 p., 3 fr. — 20. *Le Dernier Sire de Lavardin*, par Jean Drault; illustré par Blass et Le Noël. Paris, Lecoffre, 1890, in-8 de 172 p., 2 fr. — 21. *Les Décembristes*, par le comte Léon Tolstoï, trad. du russe par B. Tseytline et E. Jaubert. Paris, Savine, 1890, in-18 de 250 p., 3 fr. 50. — 22. *Demos*, par Gissing, trad. de l'anglais, par Hephell. Paris, Hachette, 1890, 2 vol. in-18 de 306 et 270 p., 2 fr. 50. — 23. *La Fortune de Silas Lapham*, par W.-D. Howels, trad. de l'anglais, par Mariech. Paris, Hachette, 1890, in-18 de 370 p., 1 fr. 25. — 24. *Le Roman de la femme-médecin, suivi de Récits de la Nouvelle-Angleterre*, par Sarah Orne Jewet, trad. de l'anglais par Th. Bentzon. Paris, Hetzel, 1890, in-18 de 342 p., 2 fr. — 25. *Nouvelles Mille et Une Nuits*, par Robert-Louis Stevenson, trad. de l'anglais par Th. Bentzon. Paris, Hetzel, 1890, in-18 de 346 p., 2 fr. — 26. *Trois Nouvelles*, par Mme Marie d'Ebner-Eschenbach. Paris, Louis Westhauser, 1890, in-12 de 282 p., 3 fr. 50. — 27. *Le Dernier Laird* et *La Providence du camp*, par Paul Féval fils. Paris, E. Baltenweck, in-12 de 296 p., 2 fr. — 28. *Devant l'âtre*, par Lucien Doinel. Paris, Haton, 1890, in-12 de 322 p., 3 fr. 50.

1. — Je ne dirai pas, ce serait injuste et ridicule, qu'*Honneur d'artiste*, s'il est plus propre que *la Bête humaine*, de M. Émile Zola, offre plus de danger pour certaines imaginations. Mais, tout en rendant justice au talent de M. Octave Feuillet, je ne puis m'empêcher de déclarer que l'auteur de *la Morte* me paraît avoir fait moralement un recul. *La Morte* m'avait presque donné la sensation du roman chrétien, tel qu'il le faudrait et tel que nous ne l'avons pas. *Honneur d'artiste* ne me laisse que l'impression d'une œuvre mondaine où un écrivain de beaucoup d'esprit plaide, avec un art consommé, la légitimité

du suicide. Voici l'histoire : Un gentilhomme de fortune modeste, le marquis Pierre de Pierrepont, se refuse à redorer son blason au moyen de quelque brillant mariage, malgré les pressantes instances de sa tante, la riche baronne de Montauron. Pierre a pour cela de bonnes raisons, dont vous allez juger. Il aime d'un amour ardent et pur Béatrice de Sardonne, une orpheline pauvre, que la baronne a recueillie, dont elle se sert comme demoiselle de compagnie et comme lectrice, et à qui elle fait chèrement expier son protectorat. Il est bon de savoir que cette baronne de Montauron a un caillou à la place du cœur. Devinant que Pierre aime Béatrice et que cet amour est secrètement partagé, elle donne à entendre à l'orpheline que si jamais le marquis songeait à elle, il serait incontestablement déshérité. Cela suffit. Lorsque Pierre vient demander sa main, pour ne pas causer sa ruine, la courageuse jeune fille le repousse. Le marquis s'en va désespéré. Quelques mois après, ne pouvant plus supporter le pesant esclavage où la tient la baronne, Béatrice s'est mariée avec un peintre de talent, Jacques Fabrice, veuf et père d'une petite fille. Sacrifice héroïque, mais inutile ! A peine Mlle de Sardonne a-t-elle épousé le peintre que la baronne de Montauron meurt subitement. Ainsi, c'est en vain que Béatrice s'est dévouée : il lui faudra désormais vivre sans amour près de l'honnête homme qui est son mari, et loin de l'homme aimé qui ignore son abnégation. L'heure sonnera cependant où M. de Pierrepont comprendra quel a été le renoncement de Mlle de Sardonne, et son ancienne passion que rien n'a pu éteindre, se doublera d'admiration pour Mme Fabrice. Une explication a lieu entre eux et, au moment de se dire adieu, ils tombent... dans les bras l'un de l'autre. Une lettre égarée apprend au peintre la trahison de sa femme. Que faire ? Un duel avec le marquis révélerait tout. Fabrice, pour éviter tout éclat, décide ceci : Pierre de Pierrepont et lui joueront leur vie dans un match au pistolet. Le perdant se tuera dans un délai de trois mois. C'est l'époux outragé qui perd, et il paie.

J'ai tenu à analyser cette œuvre aussi fidèlement que possible, afin que mes lecteurs puissent eux-mêmes se rendre compte de l'action romanesque qui est toute de convention, et de l'invraisemblance du dénouement. Comment ! c'est Fabrice qui est l'époux outragé et c'est lui qui propose à l'homme qui l'outrage de jouer au tir lequel des deux doit disparaître. Et, quand il a perdu, à l'heure même où il apprend que sa femme revient à de meilleurs sentiments et que son rival est parti pour l'Amérique, le peintre Jacques Fabrice, oubliant qu'il a une fille qu'il va rendre orpheline, se fait sauter la cervelle dans un coin de son jardin !... C'est absurde ! — Et savez-vous la raison qu'il donne de ce suicide ? Il se dit que sa femme certainement a fini par l'aimer, mais qu'elle n'aimerait pas longtemps, elle de race

noble, un homme qui n'aurait pas tenu sa parole. Raisonnement d'illuminé ! Il y a des paroles et des paris qui n'engagent pas. Le pari fait entre le marquis et le peintre est de ceux-là. On s'étonne d'ailleurs qu'un gentilhomme tel que M. de Pierrepont accepte ce match plus qu'étrange. Il est vrai que, pour descendre des croisés, celui-ci n'en est pas plus recommandable. Sous prétexte d'amour méconnu, il s'enivre comme un portefaix et s'affiche avec des filles. Dès que la femme qu'il aime a la faiblesse de lui avouer que son cœur n'a pas cessé de lui appartenir, il l'entraîne avec lui dans la passion qui le dévore. Tout cela peut trouver grâce devant la morale mondaine. Devant Dieu, ce n'est ni propre, ni noble, ni généreux. Quant au peintre, je le tiens pour un mauvais père et un nigaud. S'il avait jugé l'outrage trop lourd, il n'avait qu'à se séparer de sa femme, se consacrer à l'éducation de sa fille et se remettre au travail : voilà le véritable honneur ! A la rigueur, j'aurais compris un duel avec Pierrepont ; mais se tuer !... Je le répète, c'est par trop criant d'invraisemblance. Béatrice elle-même, bien que M. Octave Feuillet se soit employé à la rendre vraiment sympathique, finit par n'inspirer aucun intérêt. Au début, elle renonce trop aisément à Pierre de Pierrepont, et elle épouse trop délibérément le peintre Fabrice : les femmes réellement éprises ont ordinairement plus de patience et savent attendre. Au dénouement, sa conduite est inqualifiable : elle assiste au match engagé entre Pierrepont et son mari, et, comme elle voit que celui-là ménage le peintre, elle l'incite de l'œil à ne pas manquer le but. C'est odieux. On a dit de la nouvelle héroïne de M. Feuillet que, « au début elle avait agi comme une pécore et au dénouement comme une coquine. » Le mot est dur, mais très mérité.

Nos critiques (nécessaires) ne doivent pas néanmoins nous faire méconnaître les grandes qualités de style du romancier et le talent plein de sève, avec lequel il a mené jusqu'au bout cette extraordinaire aventure. On rencontre dans *Honneur d'artiste* des scènes fort belles et des portraits supérieurement brossés. Parmi ces portraits, celui du baron Jules Grèbe est une vraie trouvaille. Et comme il est vivant ! Le baron Jules, dit « fin de siècle, » est le fils d'un agent de change. Il est affligé de vingt-six ans d'âge (la vieillesse pour lui), et son unique préoccupation consiste à « épater » la galerie. Il a juré d'aller passer la nuit de ses noces au cercle et chez une demoiselle. Il part, en effet, se ravise, revient après vingt pas, frappe à la porte de la nouvelle mariée et voit la maison vide. Madame est sortie. Elle rentre à huit heures du matin sans fournir d'explications. Le mari n'insiste pas, ce serait bourgeois, mais il en conçoit pour sa femme une profonde admiration. Il la trouve très forte. — Épatant ! se dit-il, et dans sa bouche, c'est le suprême éloge. Il est vrai que la femme du baron Jules Grèbe est une certaine

Madeleine de la Treilhade que M. Octave Feuillet, dans les premières pages d'*Honneur d'artiste,* nous donne comme une jeune fille évaporée, tenant sur les hommes les propos les plus saugrenus, et pour qui les enfants sont des polichinelles encombrants. Aussi « fin de siècle » que le baron ! Qui se ressemble s'assemble.

2. — M. Victor Cherbuliez est un idéaliste bien étonnant. Le sujet qu'il a choisi pour son dernier livre : *Une Gageure,* pouvait, sous une plume moins expérimentée que la sienne, devenir facilement scabreux. Il s'agit, en effet, d'une jeune fille qui s'est éprise d'une amitié romanesque pour une femme corrompue, mais qui sait habilement couvrir ses déchéances passées du manteau trompeur des aspirations artistiques les plus élevées et des plus nobles sentiments. Claire Vionnaz, la jeune fille, est orpheline de mère. Il lui reste bien son père, le général, et cela pourrait lui suffire si c'était un père comme un autre. Malheureusement le général Vionnaz a tous les goûts d'un égoïste, et mène la vie d'un épicurien. Mis à la retraite, il s'est retiré à la campagne, et là il s'occupe de ses terres, va fumer la pipe chez ses fermiers, jacasse avec les femmes, mange comme un ogre et boit sec. Et sa fille ? Sa fille habite à Paris chez la marquise d'Armanches. Moins elle va voir le général, plus celui-ci est content : c'est un père qui n'aime pas qu'on le dérange. Donc Claire Vionnaz et la marquise sont inséparables. Cette marquise a pour mari problématique un numismate très délabré que sa femme appelle sa « vieille médaille. » Le fait est qu'il avait cinquante ans quand il a épousé la marquise, laquelle était sur ses dix-huit. Total : trente-deux ans de différence. Aujourd'hui il en a soixante-cinq, et il nous offre le type du ramolli dans tout son épanouissement. Le whist et la numismatique sont les seules choses qui le raniment un peu. La marquise ne s'occupe pas plus de ce pauvre homme que s'il n'existait pas. Elle a naguère fait beaucoup parler d'elle. Aujourd'hui, désenchantée du mariage et de la passion amoureuse, capable encore cependant de trahir ses devoirs d'épouse par libertinage d'esprit ou caprice d'imagination, elle a complètement accaparé la pauvre Claire. C'est, mais dans un autre genre, un monstre d'égoïsme, comme le général. Elle a tracé à Claire un portrait si répugnant de l'union conjugale, elle lui a peint les hommes sous des tons si noirs, que Mlle Vionnaz lui promet de ne pas se marier et de ne la quitter jamais. Cependant un jour arrive où cette promesse est oubliée. En l'absence de la marquise, M. de Louvaigue, ancien adorateur de Mme d'Armanches, demande la main de Claire au général qui la lui accorde tout de suite. Ce M. de Louvaigue, retour du Tonkin, capitaine démissionnaire et décoré, est bel homme, bien apparenté, fort riche par-dessus le marché. Toute autre femme que Claire serait heureuse, et elle aussi devrait l'être, mais ne l'est pas. Imbue

des idées de la marquise d'Armanches, elle a épousé M. de Louvaigue sans l'aimer rien que pour obéir à son père. Aussi lui ferme-t-elle sa porte le soir même des noces, et nos nouveaux époux ne sont mari et femme que de nom. La marquise avait maintes fois dit à Claire que, pour qu'une jeune fille puisse se donner à un homme par le mariage, sans se déshonorer, sans s'avilir, ils doivent s'aimer réciproquement avec une ardeur égale. C'était là « le principe salutaire, » le « clou d'or, » que son astucieuse amie avait pris à tâche de lui enfoncer dans le cerveau, et elle y avait réussi. Claire était devenue une fervente adepte de cet idéalisme frelaté qui faisait, justement cette fois, dire au vieux général Vionnaz, que « si toutes les jeunes mariées étaient férues de pareilles billevesées, on verrait avant peu la fin du monde. » M. de Louvaigue est furieux : on le serait à moins. Voyant que Claire reste inflexible, il s'en sépare. Mme d'Armanches triomphe. Comédienne accomplie, elle engage Mme de Louvaigue à reprendre la vie d'auparavant, et elle s'empare encore de cet esprit confiant, aveuglé par un dévouement irréfléchi. Mais le voile peu à peu se déchire, et Claire éprouve maintenant pour son mari je ne sais quel sentiment qui pourrait bien être de l'amour. Dans un moment de colère jalouse et de bravade, la marquise essaie de la réduire au désespoir en lui avouant que ce mari, vers lequel tout la reporte et la ramène, lui a autrefois fait la cour et qu'elle va le lui reprendre. C'en est trop. L'étrange amitié de Mlle Vionnaz pour Mme d'Armanches a vécu. L'épouse séparée retourne avec M. de Louvaigue, lui confesse tous ses torts et lui reconnaît tous ses droits.

J'ai qualifié d'étrange l'amitié qui existait entre Claire et la marquise. La qualification, les détails qui précèdent le montrent suffisamment, n'a rien d'exagéré. Tout d'abord, et par le fait de la fâcheuse tendance de plus d'un romancier contemporain (M. Catulle Mendès et M. Maizeroy, par exemple) à mettre en évidence toutes les monstruosités des vices hors nature, on pourrait prendre le change sur une amitié aussi passionnée. Mais non! Cette amitié est bizarre, elle est absorbante, elle est despotique : elle n'est pas impure. M. Victor Cherbuliez a eu le soin d'éviter toute équivoque, et si la marquise d'Armanches nous apparaît avec son charme félin, ses férocités d'égoïsme, sa tyrannie familière, comme une femme sans cœur, elle ne porte pas au front la tache d'infamie imprimée par l'histoire sur le front de la lesbienne Sapho. Est-ce à dire pour cela qu'*Une Gageure* soit un roman dont la lecture convienne aux jeunes filles? A Dieu ne plaise! Par bien des côtés, le sujet traité par M. Cherbuliez ressemble à celui de *la Fille aux cheveux d'or,* de Balzac. Seulement, il a été compris et traité d'une façon toute différente. M. Cherbuliez n'a pris d'un sentiment naturel outré, « mais non perverti, » que ce qu'il a

d'avouable, et il s'est arrêté à la limite précise où le thème risquait de devenir dangereux. Quant à son style, il est léché, pomponné, ratissé, parfait, trop parfait. En lisant *Une Gageure*, j'ai saisi la justesse de cette critique de M. Émile Montégut, qui m'avait autrefois paru trop sévère : « Dans les ouvrages de M. Cherbuliez, les expressions sévèrement triées, strictement polies, viennent se ranger l'une après l'autre à la place où elles étaient attendues. Ce style est vraiment un peu trop maître de son visage. » En effet!

3. — M. Émile Pouvillon ne sort pas de son Quercy, et ce n'est pas moi qui l'en blâmerai. Il y a aujourd'hui tant de romans écrits sous les réverbères, qu'un roman de plus écrit sous les chênes n'est pas pour me déplaire. Déjà, de M. Pouvillon, nous avions *Césette, l'Innocent, Jean de Jeanne,* où des paysans seuls étaient en cause. Cette fois, nous avons *Chante-Pleure,* où les paysans ne manquent pas, mais ils n'occupent que le dernier plan. Au premier, apparaissent le rustique enrichi, maire de son village (l'oncle Lortal), les médecins de campagne (Pierre Lortal et le docteur Bisson), le maître d'école (Monsieur Caviol), la noblesse rurale (les de Vore et les Fabri). Entre tout ce monde, se joue le drame que voici :

Pierre Lortal, jeune docteur en médecine, quitte Paris où il a passé cinq ans pour ses études, et retourne à Saint-Jean des Grèzes, son pays natal. On l'y attend avec impatience, et on a des vues sur lui. Pierre est pauvre et orphelin ! S'il a pu continuer ses examens, c'est grâce aux écus de l'oncle Lortal, maire de Saint-Jean. Mais celui-ci, type de l'avare assez habile pour se faire une réputation de générosité, ne donne rien pour rien. S'il paie les frais d'études de son neveu Pierre, c'est qu'il espère bien que l'argent avancé par lui ne sera pas perdu. Son rêve est de voir Pierre, jeune médecin, se faire dans le canton une riche clientèle et épouser sa cousine Cécile. L'oncle Lortal est veuf et n'a pas d'autre enfant que cette fille. Pierre vient donc s'installer au pays. Une première déception l'y attend. Affiné par cinq années de vie parisienne, il retrouve sa fiancée toute différente de ce qu'il l'imaginait et la voulait. Cécile est assurément une bonne personne, mais de peu de culture intellectuelle, vaniteuse au point de dédaigner les affiquets de la paysanne qui lui vont si bien pour se parer de toutes les fanfreluches des grandes villes, poussant la coquetterie jusqu'à permettre que le maître d'école Caviol lui fasse la cour. Quel contraste avec une autre amie d'enfance de Pierre, la mignonne Urgèle de Fabri, l'aimable fille des fiers et pauvres châtelains de Chante-Pleure! Ah! comme cette Urgèle est simple, douce, originale et « nature ! » Elle ne se contrefait pas, celle-là, elle ne force pas son caractère, elle se laisse vivre dans toute la franchise de son âme droite et de son cœur aimant. Un peu espiègle, un peu malicieuse,

sans morgue, ni pose! si bien que c'est la fille noble qui est ici la paysanne, tandis que la fille du parvenu singe les demoiselles. Pierre, malgré la distance des races, est instinctivement attiré vers Urgèle, et il se trouve ainsi partagé entre deux jeunes filles dont l'une a ouvertement sa promesse et l'autre secrètement son amour.

Toute l'action de *Chante-Pleure* roule sur les angoisses, les indécisions et les tergiversations de l'oscillant docteur qui n'épouse ni Urgèle, ni Cécile. Une imprudence de celle-ci qui s'est fait enlever par le cuistre Caviol, arrêté à temps, rend impossible son mariage avec Pierre, et la malheureuse enfant en meurt de chagrin. Quant à la « fée » Urgèle, pour sauver ses parents de la ruine, elle consent à donner sa main à un gentilhomme du voisinage, très riche d'écus mais fort pauvre d'esprit. Et le docteur? Il s'unit devant le maire et le curé avec Louise Nadal, honnête fille de gros fermiers, qui certainement sera une excellente femme de ménage, d'activité discrète, de recueillement paisible : ce qu'il fallait, en fin de compte, à ce demi-Parisien irrésolu.

Il y aurait long à dire sur les « intentions » de ce roman. Quand M. Pouvillon, avec une impartialité qui l'honore, décrit et flétrit les tyranniques procédés des maires de village, esclaves soumis de l'opportunisme triomphant; les tripotages des élections; la prêtrophobie inconsciente de l'oncle Lortal; le voltairianisme faisandé de l'instituteur Caviol — on applaudit, parce que l'on sent que le romancier n'a rien exagéré. Mais, lorsqu'il s'agit des Religieuses du couvent où Cécile se réfugie après son imprudence, l'auteur ne retrouve plus la même justesse, la même sincérité. De même dans le récit des derniers moments de la fille de l'oncle Lortal. Il s'en dégage une ironie de mauvais ton qui irrite et froisse. Enfin, tout en faisant ressortir les vertus, la loyauté, les sentiments élevés des Fabri et des Vore, M. Pouvillon ne donne-t-il pas plutôt des caricatures que des portraits de ces représentants de la noblesse rurale? Sauf Urgèle qui a de la poésie plein le cœur et pas un des préjugés de famille, sauf son père, qui se ruine par trop de générosité, tous les autres sont : ou ridicules, comme le chevalier de Fabri, avec ses goûts démodés de fauconnerie ; ou insupportables comme Mme de Vore avec son orgueil, sa sécheresse d'âme et sa dévotion mal entendue ; ou antipathiques et insignifiants, comme son fils Mikaël. C'est trop généraliser et il existe certainement une noblesse rurale différente de celle de *Chante-Pleure*, respectueuse de la tradition, vénérant le passé, mais ouverte aux choses de l'intelligence, préoccupée des questions sociales, sachant être de son temps. Je ne vois dans le roman de M. Pouvillon qu'un personnage réellement vrai, tout d'une pièce, toujours logique avec lui-même, ne se démentant jamais : c'est l'oncle Lortal, le terrien cossu, âpre au

gain, jouisseur, égoïste, mal embouché, faraud, vantard, rusé, aujourd'hui superstitieux, demain ne croyant à rien. Évidemment, ce type existe et il est même assez nombreux. M. Pouvillon l'a peint dans toute sa réalité avec une crânerie d'artiste. Bien venue aussi la silhouette grincheuse et tatillonne du docteur Bisson! Pour ce qui est des paysages, ils sont exquis et ils ont une bonne saveur de terroir. Mais il y en a trop. Il ne faut abuser de rien, pas même des meilleures choses.

4. — C'est précisément ce précepte de la Sagesse des nations que M. René Bazin a observé dans *les Noëllet*. Œuvre charmante, attachante et honnête, qui donne bien l'idée de ce que doit être le roman rustique et dont la lecture est à la fois fortifiante et saine! Ces Noëllet exploitent une métairie à eux, la Genevière, située dans un des coins les plus agréables de la Vendée angevine. Là, père, mère, fils et filles travaillent au commun héritage, n'imaginant pas d'autre bonheur que celui qui a été décrit par le poète Segrais, dans ces quatre vers :

Heureux qui se nourrit du lait de ses brebis
Et qui de leur toison voit filer ses habits,
Qui ne sait d'autre mer que la Marne ou la Seine,
Et croit que tout finit où finit son domaine!

Un seul Noëllet fait exception dans cette famille patriarcale : c'est Pierre, le fils aîné, très intelligent, très fort, qui a pris cependant le travail de la terre en grippe, parce qu'il est ambitieux et veut s'élever au-dessus de sa condition. Comme son père ne consentirait jamais à dépenser ce qu'il faudrait pour en faire un médecin ou un avocat, Pierre dit qu'il veut être prêtre et feint une vocation religieuse qu'il n'a pas. On le met au séminaire. Ses études terminées, possédant enfin l'instruction qui lui permettra d'acquérir la fortune et la gloire, et par là même d'obtenir la main d'une jeune fille de la bourgeoisie, Madeleine Laubriet, qu'il a vue pendant les vacances, dont il s'est amouraché, Pierre jette le masque. Indigné de cette tromperie presque sacrilège, maître Noëllet chasse de la maison ce fils indigne, qui part le jour même pour Paris. Il reste au père un autre fils, Jacques. Celui-ci remplacera Pierre. Mais voilà que cette espérance n'est qu'une illusion. Jacques, désigné par le sort, quitte la Genevière pour l'armée. Il y tombe malade et revient mourir à la ferme, en appelant son frère Pierre, qu'il n'a pas cessé d'aimer. Pierre ne pense plus aux siens. Il est lancé dans le journalisme, et il s'efforce de s'élever jusqu'à cette Madeleine Laubriet qui le dédaigne et se moque de lui. Assujetti aux plus ingrates besognes, cherchant en vain une occasion de se produire, n'aboutissant qu'à de minimes succès, le jeune raté finit par perdre sa place. Le mariage de la femme qu'il aime le réduit au désespoir, et

il cherche l'oubli dans l'ivresse. Son père finit par s'attendrir. Il vient l'arracher à l'abrutissement et le ramène à la Genevière. Au village voisin est une brave fille, Mélie, qui a autrefois aimé Pierre sans le lui dire et lui est restée fidèle. Cet amour humble et profond pourrait rendre la paix au cœur ulcéré de l'enfant prodigue. Mais il était dans sa destinée de finir autrement. Un mot méprisant de Madeleine Laubriet, devenue Mme de Ponthual, rend comme fou le malheureux Pierre. Il tombe dans un ravin et se fracasse la tête. Ainsi « le maître » Noëllet n'a plus de fils : tous les deux sont morts. Rassurez-vous! Dieu lui en donne un autre. Louis Fauvêpre, ouvrier charron, demande la main de Marie, l'aînée des filles de la Genevière. — « Mon pauvre gars, lui dit le père, je n'ai pas besoin de charron chez moi : il me faut un laboureur. — Un laboureur, père Noëllet! Le voici! répond Louis Fauvêpre. Et il se lève tout droit, superbe, croisant sur sa poitrine ses bras musculeux. Et le métayer, tout saisi, oublie pour un instant sa peine en voyant qu'un fils lui était venu et que devant lui se tenait un vrai paysan, un Vendéen amoureux de la terre noire, un maître futur de la Genevière, de la même race que les vieux. » Tous nos compliments à M. René Bazin! Déjà, dans *la Tache d'encre,* il avait conquis les suffrages des lettrés. Aujourd'hui, dans *les Noëllet,* le lettré se montre moraliste, et les deux se complètent harmonieusement. Écrit de main d'ouvrier, ce livre-ci est bien le roman rural tel qu'il le faut. Les paysans de M. René Bazin ont certes leurs passions et leurs défauts. Mais en dehors de Pierre qui brise la tradition ancestrale, ils savent, tout en aimant âprement la terre, regarder le ciel. Je les trouve plus vrais et plus originaux, pour ma part, que les Beaucerons abrutis de M. Zola.

5. — Il y a des titres perfides et trompeurs. Je comparerais volontiers l'écrivain qui les emploie à certains marchands de vin indélicats qui, sur l'étiquette des bouteilles, mettent en grosses lettres des amorces de ce genre : Moët, Cliquot, Pomard, Château-Laffitte, alors que le contenu du flacon équivaut à la plus affreuse drogue. Ainsi, voilà *Candeur,* de M. André Maurel. C'est *Noirceur* ou *Horreur* qui devrait être le titre de ce roman cynique. Entendons-nous bien! il n'est pas cynique dans les mots; il n'a rien de pornographique dans le récit ; il est même écrit dans une forme sévère, classique, souvent abstraite. Mais depuis vingt-deux ans que j'ai l'honneur de faire la revue littéraire des romans dans le *Polybiblion,* je n'en ai pas lu de plus théoriquement immoral. L'action ne compte point. Il y est question d'une jeune fille, Jeanne de Reuil, laquelle épouse l'amant de sa mère, une brute qui rend sa femme malheureuse et qu'elle quitte pour essayer de l'amour libre. Ce n'est qu'un canevas, une broderie, si vous voulez, aux théories les plus déplorables sur l'éducation, sur le

mariage, sur l'amour et même sur l'inceste. M. Maurel commence par déblatérer contre les couvents où domine la dévotion à la « maternité » de la Sainte Vierge. A l'en croire, la véritable éducation est celle qui « prépare les jeunes filles pour le mâle. » Cela y est en toutes lettres. Mme de Reuil, la mère, est une messaline qui ne vit que d'amour charnel et se livre au premier venu. M. André Maurel trouve cette « maturité sensuelle, » tout à fait naturelle, tout à fait normale. Il va plus loin : il se livre à une série de raisonnements pour essayer de démontrer que Mme de Reuil a sagement agi en mariant sa fille avec cet Yvan de Prehec, un de ses anciens amants. Il dit des femmes en général : « Bâties pour l'amour, créées au seul point de vue passionnel, dominées par des sens aigus, qui donc oserait les blâmer de céder à la passion? » Et ailleurs : « Le plaisir physique est le grand but de la femme, lui seul suffit à son existence. » Et encore : « Si quelques femmes savent borner leurs besoins et s'apaisent avec l'âge, est-ce une raison pour défendre aux autres d'obéir à leur mission? » La mission des femmes qui ont de l'expérience, c'est d'être les initiatrices des « jeunes hommes, orgueilleux et étourdis. » Le mari, éloigné de sa femme par une grossesse, a-t-il le droit de prendre une maîtresse? Sans hésiter, M. Maurel répond affirmativement. « C'est le droit absolu du mâle. » Suivent d'autres axiomes de même calibre : « Le dévergondage vaudrait mieux que la chasteté s'il n'arrivait au même point par l'épuisement. Il vaut mieux, en tous cas, dans les commencements. » Du moment que l'on ne fait tort à personne dans la satisfaction de ses plaisirs « tout est légitime. » Assez, n'est-ce pas? D'autant que ce matérialisme n'a rien de bien neuf : il a été puisé tout au long dans le *Système de la nature*, du baron d'Holbach. Il est néanmoins si effrené que M. Anatole France, le critique littéraire du *Temps*, en a été, malgré son éclectisme, comme épouvanté. Il termine ainsi son article sur *Candeur :* « Je signale ce livre, mais je ne le recommande pas. C'est une œuvre de désolation; on croit, en le lisant, mâcher de la cendre. » Qu'ajouter de plus?

6. — Une œuvre plus consolante, mieux inspirée et même chrétiennement conçue, bien que le sujet soit des plus risqués, c'est *Naufrage d'amour*, de M. Elzéar Rougier. Histoire lamentable d'une jeune Parisienne qui, trahie par son séducteur, se jette en désespérée dans le vice. Elle meurt au moment où une affection sincère va la retirer du bourbier. Hélène est le nom de baptême de cette Madeleine ; Ophélie est celui de son péché. Sa mère lui manque ; son père, un ancien employé en retraite, lui fait sans doute donner une excellente éducation chez les Sœurs du quartier. Mais, cette éducation terminée, il ne s'occupe guère de sa fille. Le désœuvrement, la coquetterie, une imagination trop ardente, une complaisance exagérée en sa propre beauté,

l'inexpérience, tout concourt à la première faute d'Hélène. Cette première faute en amène une autre et, de déchéance en déchéance, Hélène Bercy se lance dans la prostitution. Un jeune étudiant, Raoul Berlier, se lie avec elle, et, devinant le mystère de son existence, comprenant que son cœur n'est pas foncièrement perverti, se prend à l'aimer d'un véritable amour. Son intention est d'en faire sa femme. Malheureusement, Hélène Bercy est phtisique au dernier degré. Elle entre à l'hôpital de Marseille pour y mourir, et elle y meurt bien. L'éducation chrétienne qu'elle a reçue lui suggère le plus sincère repentir. Raoul Berlier veut la voir. La sœur qui la soigne lui dit : « Écoutez-moi bien, Monsieur, si vous aimez réellement cette pauvre fille, vous n'entrerez pas. Vous ferez ce grand sacrifice au bon Dieu. Vous le ferez pour le salut de sa pauvre âme. » Et Raoul Berlier n'entra pas. Hélène demanda elle-même l'aumônier, se confessa et conserva jusqu'au viatique le recueillement le plus absolu. La bonne sœur ne la quittait point. Elles priaient ensemble, et un calme profond s'était fait dans cette âme tourmentée. Un pareil sujet prêtait à la recherche de brutalités faciles : M. Elzéar Rougier l'a traité en artiste, mais avec délicatesse. Il a su trouver des notes émues et saisissantes. Il parle des choses religieuses avec un respect rare et il a été récompensé d'avoir eu le courage de son opinion, car les pages où la religion intervient sont certainement les meilleures de *Naufrage d'amour*.

7. — Il y a aussi beaucoup de délicatesse dans *Ames vierges*, de M. J. de la Bretonnière. Le sujet d'ailleurs est tout différent. Jacques de Cernis a rencontré dans un bal du grand monde parisien, Madeleine de Tréville. La distinction parfaite, les manières exquises, le tact, la grâce et la décence de cette jeune fille font sur lui une impression profonde. Il faut vous dire que Jacques de Cernis, orphelin de père et de mère, est une nature de poète, rêveuse, ardente et chaste. Il mène une existence quasi solitaire, et il pousse la timidité à l'excès. Le contraire de son ami Maurice Nervier, joyeux compagnon, curieux de toutes les belles choses, cœur d'or sous des apparences d'égoïsme, dévoué, serviable et bon, malgré ses allures sceptiques. Celui-ci encourage du mieux qu'il peut la passion naissante de Jacques. Il lui donne tous les conseils que lui suggère son expérience. Mais c'est plus fort que tout : la vue seule de Mlle de Tréville enlève à Jacques son esprit, ses qualités, jusqu'à son savoir-vivre. Il se montre gauche, empesé, commet bévues sur bévues et aboutit, en définitive, à ne donner à Madeleine qu'un échantillon de la nullité de sa personne. Les deux jeunes gens se retrouvent, l'été, au château de Coetlan, en Bretagne, et se regardent comme deux chiens de faïence. Madeleine part pour Cannes avec sa famille, dès que l'automne arrive, et Jacques rentre à Paris. Ses amis l'entraînent dans une partie de plaisir. Il s'était préservé

jusque-là des chutes dégradantes. Mais, ce soir-là, chancelante déjà, prise entre les fumées du vin, les railleries provocantes de l'entourage, et les sollicitations de la bête, sa vertu succombe. Le réveil fut douloureux. Jacques eut aussitôt le sentiment de sa déchéance et vit qu'il avait fait une chose méprisable, basse, brutale, commise sans l'excuse même de la passion. Dès ce moment, il se juge indigne de Mlle de Tréville. Celle-ci, de retour de Cannes, se montre prête à accueillir l'amour de Jacques. Elle lui en fait naïvement l'aveu. Ce serait le « moment psychologique » d'une franche déclaration. Madeleine s'y attend. Vaine espérance! Tout ce qu'elle reçoit de M. de Cernis, c'est une lettre mystérieuse, dans laquelle se lisent ces mots énigmatiques : « Je ne suis pas digne de vous. Adieu ; soyez heureuse! Moi seul dois souffrir. » Puis, il disparaît. Madeleine tombe malade. Cependant, de telles douleurs ne sont pas mortelles, et Mlle de Tréville finit par accepter la main du baron de Maudhuit. Sur ces entrefaites, Maurice Nervier retrouve Jacques : il a pris le froc chez les trappistes de Bellaigue. Stupéfaction de Maurice! Il apprend à son ami le prochain mariage de Madeleine. Immédiatement, M. de Cernis quitte la Trappe, dépité, furieux, jaloux. Trop tard!... Le mariage est consommé. M. de Maudhuit continue, après ses noces, la vie crapuleuse qu'il menait avant le sacrement. Il passe ses nuits au jeu, et, à la suite d'une dispute avec Maurice Nervier, est tué par lui en duel. Vous devinez le dénouement. Les *Ames Vierges* sont évidemment une œuvre de début. Cela se devine à certaines hésitations et à l'importance donnée par l'auteur à des choses puériles ou insignifiantes. Mais le style est de bon aloi, les caractères sont bien soutenus, et çà et là surgissent des détails charmants. J'aurais voulu néanmoins que l'auteur s'abstînt de faire des trappistes de Bellaigue un portrait qui frise la charge. Je tiens aussi pour inutile sa théorie sur la beauté des femmes. La beauté ne va jamais sans l'expression : ce qui fait que des femmes belles sont souvent fort laides, et qu'il n'est pas rare de rencontrer d'agréables laideurs.

8 et 9. — *Les Derniers Rêveurs,* de M. Paul Perret, sont de très braves gens qui préfèrent l'amour à l'argent et ont le courage de croire à la possibilité du bonheur avec une fiancée sans dot. Est-ce une illusion ? M. Perret ne le croit pas. Moi, non plus. Seulement n'exagère-t-il pas en disant que Maurice Labenne et Mlle de Flavières, Max Delaud et Mlle Darsenac sont les derniers naïfs pour qui la vraie vie consiste dans l'affinité des sentiments et la délicatesse du cœur? Certes, on ne saurait plaider contre le veau d'or avec plus de conviction que ne le fait l'auteur des *Derniers Rêveurs.* Mais il a le tort de croire qu'il n'en reste plus. Ils sont encore légion, Dieu merci ! Par exemple, gardons-nous de mettre dans le nombre la *Mademoiselle Henri,* de M. Édouard Grim-

blot. Elle est fille du colonel Henri qui a deux enfants : Jeanne et Georges. Jeanne est l'enfant gâtée. Georges, lui, entre à l'école navale et devient un brillant officier de marine, qui se distingue au Tonkin sous les ordres de l'amiral Courbet. C'est le type de l'homme d'honneur. Sa sœur Jeanne est mise en pension chez les demoiselles de Sainzelle où on lui donne une éducation déplorable. Elle y prend des goûts de luxe au-dessus de sa fortune. Elle y devient coquette, égoïste et sans âme. Paraître et briller, voilà pour elle toute la vie! Sa beauté fait impression sur Robert de Glenne qui l'épouse. Mais il ne tarde pas à s'apercevoir à quelle triste femme il a donné son nom. La comtesse de Glenne trompe son mari avec le prince Ricami, sorte de rastaquouère italien, ruiné par le jeu, perdu de mœurs. Robert est tué en duel par ce misérable. Dans les pressentiments de sa fin prochaine, il avait recommandé à Georges sa petite Noélie, le priant de la soustraire le plus tôt qu'il le pourra aux mauvais exemples de la comtesse. Un officier de marine ne s'appartient pas. Georges reste absent de longues années. Son intention, à sa rentrée en France, serait d'épouser sa nièce et de lui servir à la fois d'époux et de père. Hélas ! la pauvre Noélie, maintenant grande fille, s'est sacrifiée pour sa mère qui a été surprise en flagrant délit de vol dans un magasin de nouveautés. Le propriétaire de ce magasin, le sieur Maricot, consent à ne pas dénoncer à la justice la comtesse de Glenne, à la condition qu'elle lui donnera sa fille. Lorsque Georges revient de l'Extrême Orient, Noélie de Glenne s'appelle Madame Maricot. Ce drame de famille développé avec beaucoup d'art par M. Grimblot ne manque pas d'intérêt. La fin surtout, nous montrant la comtesse de Glenne déchue au point de servir de bonne dans le bar d'un café-concert, laisse une impression vraiment saisissante.

10, 11, 12, 13, 14 et 15. — Aujourd'hui le roman se prête à tout : mœurs maritimes, mœurs sportives, mœurs politiques, évocations et résurrections historiques, voyages scientifiques et géographiques. — J'ai précisément à analyser un échantillon de chacun de ces divers genres.

Voici d'abord le roman de mœurs maritimes. Titre : *Sauveteur;* auteur : M. Pierre Maël, qui s'est créé sur ce point une sorte de spécialité, continuant ainsi la tradition d'Eugène Suë et de G. de la Landelle. Il y a bien aussi Pierre Loti, le Loti de *Mon frère Yves* et de *Pêcheurs d'Islande.* Mais il y donne plutôt les impressions et sensations de gens de mer que la description des mœurs maritimes. L'action de *Sauveteur* se passe à Étel, village situé entre Quiberon et Lorient. Là vit tout une tribu d'anciens marins : Esprit Lemeur, Hedec, Floch, Danouel, patron Rantec, qui se sont constitués en société de sauvetage. Ces braves, sous la direction de Lemeur, leur chef, sont

toujours en barque, toujours sur l'eau. A la moindre alerte, ils partent, et, chaque année, se grossit la liste des naufragés qu'ils arrachent à la mort. Parmi eux se glisse un étranger, un esprit haineux et méchant, Pol Tristan, qui veut pour femme Mona Lemeur. Celle-ci a été promise à Huon Guermaol. De là surgit un drame qui pourrait devenir sanglant et qui finit bien. Tristan est vaincu par l'héroïsme du président des Sauveteurs. Pour le style, ce roman ne vaut pas, tant s'en faut, du même auteur, les *Pilleurs d'épaves.* Pour le fond, il vaut mieux, car tout le monde peut le lire. C'est dans la note émue de *Flot et Jusant.*

Dans *le Fils du plongeur,* de M. Fortuné du Boisgobey, dominent les scènes de la vie sportive. L'auteur n'abuse pas néanmoins de l'insupportable anglomanie des bookmakers. L'un d'entre eux, Pontac, a fait fortune. Il se marie avec la fille d'un jockey, et tous deux vont vivre tranquilles dans un domaine qu'ils ont acheté en Normandie. Ils ont un fils, qu'ils élèvent pour en faire un riche fermier. Mais Pontac meurt — et ce fils à qui il ne montrait que des chevaux de labour se trouve avoir les mêmes goûts que son père. Il quitte la Normandie, vient à Paris, s'y lance dans le monde facile, se ruine aux courses et s'engage dans un régiment de cavalerie. *Le Fils du plongeur* est en partie double. D'un côté, les incidents d'une intrigue amoureuse des plus banales ; de l'autre, les dessous du high-life, les mystères des haras et de l'écurie, les secrets du tattersall. Je l'ai lu par acquit de conscience; mais je ne me suis intéressé qu'aux farces inénarrables que joue à la police un joyeux viveur, nommé Vaur. C'est certainement ce que le livre offre de plus original.

Pascal Bordelas, de M. Boyer d'Agen, est un roman politique où défilent, comme en une lanterne magique, les politiciens contemporains les plus en renom. L'auteur les a déguisés à peine. Ainsi je ne crois pas nécessaire de vous dire qui sont Gambelongue, Boulé, Roumestan, papa Titi, Freyssingue, Everine, Valla, Malaporte, Loquey, Chassaigne et Forteroche. Quant au héros Pascal Bordelas, il a joué, il y a quelques années, un rôle agité qui est encore dans toutes les mémoires. D'abord rédacteur d'un journal orléaniste, puis préfet du Seize-Mai, puis secrétaire d'État au ministère de l'intérieur, il finit par devenir le confident du prince Napoléon, et, ruiné, désillusionné, abreuvé de dégoûts, il termina par le suicide une existence des plus tourmentées. M. Boyer d'Agen fait de Pascal Bordelas un homme généreux, un grand cœur, proie d'une véritable bande d'aventuriers qui l'exploitent avec un cynisme impassible et l'abandonnent avec un cynisme plus impassible encore, le jour de son effondrement. Je remarque dans Pascal Bordelas deux pages superbes : le récit de la mort du ministre Boulé, et la vision d'un socialisme futur se confondant avec la charité,

entrevue la nuit au balcon du *Cri de la Rue,* par Éverine (Mme Severine, aujourd'hui collaboratrice du *Gil Blas* et du *Gaulois*). Il faut louer aussi M. Boyer d'Agen de la vaillante franchise avec laquelle il exhale toute l'amertume que lui inspirent les saltimbanques d'une politique déshonorante. Malheureusement il ne conclut pas.

Avec *Parysatis,* de Mme Jane Dieulafoy, nous sommes dans les résurrections historiques. C'est un genre difficile, et pour un Flaubert qui a réussi à nous y intéresser, combien d'Icares présomptueux s'y préparent des chutes retentissantes. Que voulez-vous ? Tout le monde n'a pas le talent prestigieux, la magie de style, la puissance évocatrice de l'auteur de *Salammbô.* La *Parysatis*, de Mme Dieulafoy, est cette reine des Perses, cette mère d'Artaxercès et de Cyrus-le-Jeune, cette femme de Darius-le-Bâtard, dont il est parlé dans *l'Anabase.* Elle gouverna l'Iran pendant un quart de siècle et, sous deux faibles rois, tint tête à l'Asie, à la Grèce et aux satrapes ligués contre elle. Fut-elle aussi dévergondée, aussi cruelle, aussi atrocement vindicative que nous la peint Mme Dieulafoy ? *Chi lo sa.* Mais que de crimes, que de massacres, que de luxures dans l'épopée de cette Achéménide ! Cela finit par inspirer le dégoût et l'horreur. Parysatis veut donner le trône à son fils préféré Cyrus, au détriment du roi régnant Artaxercès. Le complot échoue et Cyrus y perd la vie. La terrible reine, lentement, avec une implacable patience, venge sa mort en faisant périr tous ceux qui, de près ou de loin, y ont contribué. Elle n'épargne même pas son petit-fils, le seul être qu'elle aime réellement, et elle le sacrifie comme les autres à son impitoyable politique. Toutes ces intrigues n'offrent pas grand attrait. L'intérêt de *Parysatis* réside plutôt dans la reconstitution des mœurs et coutumes de l'ancienne Perse. Nous retrouvons ici l'intelligente exploratrice des ruines de Suze, et il est telle page de son roman qui nous donne bien la vision des splendeurs étranges que ses belles restitutions du Louvre font pressentir. Ce roman d'ailleurs ne s'adresse qu'aux artistes et aux lettrés. Le vulgaire n'en lirait pas dix pages sans fermer le livre.

M. Jules Vernes, créateur du roman scientifique et philosophique, ne manque pas d'imitateurs. Voici M. Laillet, voilà Mme la vicomtesse de Pitray (née de Ségur), qui marchent vaillamment sur ses traces : celui-là, avec *l'Ami Grandfricas;* celle-ci, avec les *Voyages abracadabrants du gros Philéas.* M. Laillet a seulement le tort de faire intervenir un nouveau Tartarin de Tarascon. Je crois qu'après Alphonse Daudet, tout a été dit sur ce type vantard, tumultueux et nul. Le Tartarin de M. Laillet fait comme l'autre : il veut toujours partir pour Madagascar mais il ne part jamais. Ce qui ne l'empêche pas de dire à ses compatriotes qu'il en est revenu. A sa place partent quatre explorateurs : par Gibraltar, René de Courmontreuil et Abel Vernier; par Suez,

l'oncle Léonard et une certaine Ninette, qui est de trop. Cette double caravane fournit à M. Laillet l'occasion de faire une description parallèle des côtes d'Espagne, des îles Canaries, de la mer Rouge, d'Aden et du Zanzibar. Les quatre voyageurs se retrouvent chez les Malgaches. Ici, le tableau des mœurs du pays, sa flore, sa faune, ses ressources, ses curiosités. Mais, encore une fois, pourquoi Ninette? Drôle de moyen pour apprendre aux lecteurs l'histoire de Madagascar. Mme la vicomtesse de Pitray n'est pas tombée dans ce travers inconvenant. Ses *Voyages abracadabrants* sont un livre de bonne et franche gaieté. Je n'y vois qu'un défaut : c'est que l'inévitable Tartarin y apparaît aussi, en la personne d'un blagueur de la Cannebière. Parlez-moi du gros Philéas Saindoux, ex-chantre de paroisse, qui s'improvise un beau matin tueur de lions, se munit de fusils, pistolets, baïonnettes, bombes, poignards, lances, casse-têtes, sabres, haches, piques, carnassières, cages d'acier, poudre, balles, plomb, et avec tout cet attirail part pour l'Afrique, où lui arrivent les plus extrordinaires aventures en compagnie du Parisien Polyphème, exterminateur en chambre, et du négrillon Sagababa! Le beau de l'affaire, c'est que, contrairement au héros de Daudet, qui ne tuait que des lions empaillés, Philéas Saindoux, par ruse, vient à bout d'une lionne, se défait d'un aigle et capture des chameaux. Le négrillon est si enthousiasmé de son maître qu'il ne le quitte plus, et qu'ils vont tous deux chasser les loups en Russie. Hip! hip! hourrah! Les *Voyages* de Mme de Pitray, fort spirituellement illustrés par Mme de Lafargue, sont moralement irréprochables.

16, 17, 18, 19 et 20. — Il en est de même des romans que voici : *Les Hautvillers,* par M. Pierre Ficy; *Le Bouquet d'algues,* par Mme S. Blandy; *Aicha,* par M. Cat; *Trompe-la-Mort,* par M. H.-B. de Laval; *Le Dernier Sire de Lavardin,* par M. Jean Drault.

Pierre Ficy nous paraît être un pseudonyme, sous lequel se cache une plume féminine. Elle ne manque pas d'imagination, pose bien ses personnages et mène son drame avec une expérience consommée. Le drame, dans *les Hautvillers*, est celui-ci : La famille de ce nom est représentée par dame Clarisse, vieille veuve, avare, hautaine, acariâtre, richissime et sans enfants; Régine, femme d'un neveu de Clarisse, tué pendant la Commune, et mère d'un jeune garçon; Julien, un autre neveu, qui s'est expatrié en Amérique. La vieille veuve fait son héritier le fils de Régine. Mais, à l'heure de la mort, il lui prend fantaisie de le déshériter en faveur de Julien. La pauvre Régine n'a rien et entrevoit la misère pour le petit Jean. Comment faire? Les deux testaments sont là, mais le dernier seul est valable. Régine le détruit et laisse subsister l'autre. L'amour maternel l'a rendue voleuse. Depuis ce moment, elle est bourrelée par le remords et n'a plus une minute

de paix. En vain cherche-t-elle à excuser, à légitimer son acte, à étouffer le cri de sa conscience, elle ne peut y parvenir, et, un jour, n'y tenant plus, elle avoue à son fils, déjà marié, qu'il n'a pas hérité de sa grand'tante, que le véritable héritier, ou plutôt la véritable héritière (car Julien est mort), c'est sa fille Sylvaine, cette Sylvaine qu'elle voulait faire épouser à son petit Jean, pour n'avoir pas à restituer. Jean Hautvillers est un honnête homme : il rend l'héritage, et trouve la mort, une mort héroïque, en essayant de sauver des enfants dans une maison en flammes. Régine sert de mère à Sylvaine et toutes les deux s'entr'aident à supporter les épreuves de cette vie, en attendant le grand repos et les récompenses de l'autre. Dans ce dénouement, l'art trouve son compte : la morale chrétienne aussi.

Il s'agit encore d'un testament et d'un héritage dans *le Bouquet d'algues,* de Mme Blandy. Cet héritage, un général anglais passablement original le lègue à la fille d'un colonel français qu'il a prise en amitié. Richard Whyte, le neveu du général, n'est pas content. Bah ! les beaux yeux de Blanche de Toussenay, l'héritière, auront bientôt raison de sa mauvaise humeur et un bon mariage mettra fin à tous les malentendus, à tous les désaccords. *Le Bouquet d'algues* contient une scène vraiment trouvée, et qui a pour théâtre l'étude d'un notaire. Le colonel de Toussenay, Blanche, sa fille, et tante Léocadie, sœur du colonel, ont été mandés devant le tabellion, pour assister à l'ouverture du testament du général Whyte. Au début, cela marche tout seul. Mais lorsque Blanche voit que le vieux général lui laisse un legs de six cent mille francs, au détriment de ses neveux, elle se lève toute frémissante : « Mon père ! dit-elle, je refuse d'accepter ce legs. » — « Très bien, ma fille ! » répond le père. — « Imbéciles ! » murmure à part soi la tante Léocadie. — « Aoh ! » s'exclame, abasourdi de ce désintéressement, un clerc anglais, fondé de pouvoirs de la famille Whyte. Voilà une page vraie, vivante, la première scène à rebours du *Testament de César Girodot.*

Salomon, banquier juif de Lisbonne, enlève une jeune musulmane. De ce mariage irrespectueux naît une fille. La mère et l'enfant, voyageant ensemble, sont victimes d'un accident de chemin de fer, arrivé le 22 décembre 1853, dans la vallée de la Bidassoa, entre Hendaye et Irun. La mère meurt. L'enfant est recueillie par un curé basque, l'abbé Harispe. D'où est-elle ? Qui est-elle ? Rien ne l'indique. « Après tout, se dit le bon curé, c'est une créature du bon Dieu. Gertrude, ayez pour l'orpheline les soins d'une mère. » L'enfant grandit. Ne lui sachant aucun nom, on l'appelle Paquita. Cependant, le hasard apprend un jour à Salomon que sa femme est morte, et que sa fille a été élevée par un prêtre catholique. Il vient la réclamer à l'abbé Harispe, l'emmène avec lui à Lisbonne et lui défend de jamais correspondre avec

ce prêtre. Paquita obéit. Mais sa vie n'est plus la même. Elle dépérit lentement, réclamant sans cesse le « père Jean. » Le père Jean, c'est l'abbé Harispe. Fureur du juif qui maudit le prêtre basque, le Christ et les chrétiens. Le médecin de la famille déclare que si le « père Jean » ne vient pas, l'enfant mourra. Il faut bien se résoudre à lui écrire. L'abbé Harispe part pour Lisbonne. Paquita renaît à la vie. Ce n'est qu'un éclair : « Père Jean, dit-elle, je suis chrétienne d'intention, mais je ne suis pas baptisée. Baptisez-moi ! » Ainsi fut-il fait. Le prêtre catholique baptise la fille du juif Salomon. Le soir elle rendait à Dieu son âme angélique. Salomon saisit le crucifix posé sur la poitrine de sa fille et, regardant le Christ avec des yeux de haine impuissante : « Tu as vaincu, s'écrie-t-il d'une voix terrible. Toi seul es grand ! » Tel est le sujet d'*Aïcha,* par un pseudonyme qui signe : *Cat.* Ce roman a été dédié par son auteur à Édouard Drumont.

Trompe-la-mort m'a tout l'air d'avoir été écrit par un homme d'épée. Quelle fougue dans ce drame émouvant qui se déroule en quatre actes, rapides, pressés, concis, allant droit au but ! Le premier acte nous montre le jeune Aveyronnais Jean Poulet sous les traits d'un diable-à-quatre. Toutes les jeunes filles le fuient comme la peste. Il en est une pourtant, Angèle Rignac, qui l'accepte pour mari. Mais, après quelques années de mariage, Jean Poulet, sans rien dire à sa femme, s'enrôle dans la grande levée en masse de 1792. Second acte. Voilà Jean Poulet soldat. Il fait toutes les campagnes de la République et de l'Empire. Des exploits invraisemblables lui méritent l'énergique surnom de Trompe-la-mort, et lui valent peu à peu le grade de chef d'escadrons. Depuis son départ de Millau, on n'a jamais eu des nouvelles de Jean Poulet. Sa femme le croit mort. Elle a élevé très chrétiennement ses deux enfants : Blanche et Dieudonné. Tous deux se retrouvent, au soir de la bataille d'Eylau, près de leur père blessé, l'une comme sœur de charité, l'autre comme conscrit. Jean Poulet est si mal à point qu'il ne peut les reconnaître. Le lendemain, les enfants écrivent à leur mère que leur père est passé de vie à trépas. Troisième acte. Jean Poulet a survécu. Il revient dans ses foyers en 1815, et se fait le chef de tous les libertins et de tous les mécréants du pays. Un missionnaire, le Père Jacques, prêche à Millau, devant une foule immense. Jean Poulet insulte le missionnaire et va jusqu'à le provoquer en duel. Quatrième acte. Le missionnaire accepte. Sur le terrain, le Père Jacques pose son manteau — et qui apparaît devant les yeux épouvantés de Jean Poulet ? Son ancien colonel Drouet d'Erlon, avec toutes ses croix. Conversion édifiante de Jean Poulet. La mort, cette fois, ne lui fait pas grâce. Il est prêt, et il monte au ciel, tambour battant. Tout cela est raconté sans prétention, à la bonne franquette, mais avec une verve étourdissante.

J'adresse les mêmes éloges au *Dernier Sire de Lavardin*, de M. Jean Drault. Le père Poussier, vieux savant pauvre, féru d'archéologie, n'est pas de ce siècle. Il s'est fait claqueur à l'Opéra, un peu pour gagner sa vie, mais beaucoup pour pouvoir vivre en imagination dans le passé. Les pièces où l'action se déroule dans de vieux donjons crénelés lui donnent l'illusion des temps qui ne sont plus et lui remplissent le cœur de joie pour toute une semaine. A la représentation de *la Reine de Chypre,* un soir, pendant le dernier entr'acte, quelqu'un parle au père Poussier des superbes ruines du château de Lavardin, près de Montoire, sur les bords du Loir. Le bonhomme s'en enthousiasme, y pense le jour, en rêve la nuit. O bonheur inespéré! son frère meurt en Amérique, lui laissant toute sa fortune, une fortune comparable à celle de Vanderbilt. Le père Poussier achète immédiatement les ruines de Lavardin, consulte les anciennes gravures, les estampes du moyen âge, achète des ouvrages d'architecture, les étudie, va s'installer à Montoire, s'entoure d'ouvriers, de maçons, de charpentiers, et, à la grande stupéfaction des gens du pays qui prennent ce vieillard pour un sorcier, restaure le château tel que les chroniqueurs indiquent qu'il fut. Ainsi Viollet-Leduc a restauré de la même manière le château de Pierrefonds. Seulement, il s'est borné là. Le père Poussier, lui, ne s'arrête pas en si beau chemin. Une fois Lavardin restauré, il s'en improvise seigneur, embauche tous les fainéants qu'il peut rencontrer, les affuble des costumes de l'époque, et les installe dans le château, assignant à chacun son office. Des élections ont lieu. Deux radicaux, le député sortant Jeulian et un marchand de vins de Vendôme, nommé Penaud, en tournée électorale, demandent à parler au maître de céans. Le pont-levis s'abaisse. Un écuyer les mène devant le sire de Lavardin, qui, habillé en haut baron féodal, les interroge avec solennité. Jeulian et Penaud le traitent de fou. Il les fait enfermer bel et bien dans ses oubliettes. Puis, il se ravise. Il nomme le marchand de vins son échanson, et donne au député sortant la charge d'historiographe. Ils n'en étaient pas moins prisonniers. Pour les délivrer, il fallut entreprendre contre le château un siège en règle, et l'attaquer à coups de canon. Se voyant perdu, le sire de Lavardin à cheval charge les ennemis avec ses troupes qui se débandent à la première sortie. La balle d'un gendarme abat le père Poussier. On met le feu au château. Cette amusante fantaisie, illustrée par le crayon de deux fins caricaturistes, est remplie d'imprévu, de situations comiques, de réflexions humoristiques, de portraits satiriques qui font rire aux larmes. L'auteur est d'ailleurs coutumier du fait, et nous parlions ici naguère des scènes désopilantes qui émaillent son *Soldat Chapuzot.* Cette fois, il nous présente un mélange impayable du moyen âge et du monde moderne, de chevaliers bardés de fer et de députés radicaux en veston qui est tout

ce que l'on peut imaginer de plus original. Peut-être M. Jean Drault se moque-t-il un peu trop du pauvre Poussier. Ce nouveau Don Quichotte n'est pas seul. Combien est-il aujourd'hui qui étaient faits pour vivre aux époques héroïques des preux et des chevaliers, et qui sont nés six siècles trop tard! Leur patrie est dans le passé : aussi se nourrissent-ils d'illusions pour ne pas voir les turpitudes de l'heure présente et mourir de douleur. Deux nouvelles intéressantes suivent ce roman. L'une a pour titre : *La Vengeance d'un gendre* (histoire des démêlés d'un baron de la finance juive avec une belle-mère détraquée) ; l'autre, *Zouaves et Marins*, raconte l'équipée de quelques marins et zouaves en bordée qui changent d'uniforme et sont conduits, les marins à la caserne, les zouaves à bord d'un vaisseau. Le quiproquo amène des scènes fort gaies. Mais, au dénouement, tout s'explique, et la discipline militaire reprend ses droits.

21. — En 1825, le procès des Décembristes eut à Saint-Pétersbourg et dans toute la Russie un grand retentissement. C'étaient des mécontents qui avaient comploté de détrôner le tsar et de proclamer la République. Alexandre Ier venait de mourir en Crimée sans enfants et l'héritage impérial devait échoir à son frère le grand-duc Constantin, vice-roi de Pologne. Celui-ci ne voulait pas du pouvoir : il céda ses droits à son frère cadet le grand-duc Nicolas. Les conjurés prirent texte de ces difficultés de famille pour soulever l'armée en faveur de Constantin. Leur plan était de faire tourner ensuite les événements au gré de leurs idées. Ils prirent les armes, et se mirent à la tête de quelques régiments qui ne les suivirent pas. Nicolas resta vainqueur de l'insurrection. Leur procès s'instruisit. Les principaux chefs furent condamnés à mort. Les autres prévenus, au nombre de cent vingt-deux, partirent pour la Sibérie : ils y moururent presque tous. La dizaine qui survécut obtint sa grâce et rentra en Russie dans l'été de 1856. C'est l'histoire de deux de ces Décembristes, deux parents, que le comte Léon Tolstoï avait entrepris de raconter sous la forme de roman. Il fait d'eux des Épiménides, étonnés de tout, ne se reconnaissant plus, étrangers à la civilisation nouvelle qui, après trente ans, avait transformé le monde russe. L'œuvre de Tolstoï n'est pas terminée. Ce ne sont que des fragments, et il est à croire qu'il ne la terminera pas, car l'illustre auteur de *la Guerre et la Paix* se meurt, s'il n'est déjà mort. Au surplus, il y a longtemps que le romancier est mort en lui. Tolstoï n'a plus aucun souci de son œuvre littéraire ; il est tout entier à son apostolat mystique, à cette sorte de religion qu'il a fondée, et où les sentiments les plus humains et les plus généreux se mêlent à toutes les erreurs dont l'âme slave moderne se tourmente. Ce mélange de socialisme et d'évangélisme frappe, d'ailleurs, l'imagination des moujicks, et c'est parmi eux que le comte Tolstoï a recruté le plus d'adhérents.

22, 23 et 24. — La *Bibliothèque des romans étrangers* de la librairie Hachette vient de s'enrichir de plusieurs volumes : *Les Napraxine, Wanda, La Vie de château en Angleterre,* par Ouida ; *Demos,* par Gissing ; *La Fortune de Silas Lapham,* par Howels.

Il a été rendu compte ici des trois romans précités d'Ouida, lorsqu'ils parurent sous un autre format. Il n'y a pas à y revenir.

L'ouvrage de M. Gissing, qui porte le titre symbolique de *Démos* (peuple), est une étude du socialiste révolutionnaire anglais. Le héros du livre, Richard Mutimer, s'est fait une grande réputation parmi ses camarades par sa faconde et ses virulentes attaques contre le capital. C'est le roi des clubs et des meetings et il n'est pas dans les faubourgs de Londres d'agitateur plus populaire. Mais voici que Mutimer hérite de l'immense fortune d'un oncle mort intestat. Subitement, le tableau change, et, bien que l'orateur socialiste veuille mettre en pratique au profit du peuple quelques-unes de ses théories, les « frères et amis » lui tournent le dos, le rangent dans la catégorie des vils capitalistes et lui font la guerre à leur tour. La richesse, d'ailleurs, a singulièrement gâté Mutimer. Ainsi, il délaisse l'honnête et douce Emma Vine, sa fiancée, pour épouser une fille pauvre, de noble caste, Adèle Watham. Ce mariage n'est pas heureux. Mutimer fait horriblement souffrir sa femme qui a de grands défauts, mais un profond sentiment de l'honneur. Ayant trouvé par hasard un testament qui les dépossède de l'héritage de l'oncle, Adèle insiste pour que Mutimer restitue. Après de violentes luttes, il consent à remplir ce devoir. Enfin, trahi par ses amis, abandonné de tous, poursuivi par la haine populaire, redevenu pauvre, il meurt dans une émeute, d'une pierre qu'on lui lance à la tête. Sa veuve, très facilement consolable, se remarie avec un riche poète qu'elle avait d'abord méconnu. Les critiques d'Outre-Manche assurent que ces aventures-là se passent en Angleterre. Et en France donc! Et en Grèce! Et dans toutes les démocraties! Est-ce que le peuple ne brise pas toujours les idoles dont il s'était d'abord engoué?

La Fortune de Silas Lapham n'a rien de politique. C'est le récit mi-pathétique, mi-risible de la grandeur et de la décadence d'un industriel Yankee, soudainement enrichi par la découverte d'une certaine couleur minérale, lentement mais sûrement ruiné par la vie dépensière qu'il mène. Sur cette trame se dessinent en lignes délicates les honnêtes amours d'un jeune fils de famille, Tom Carey, pour l'une des deux filles de Silas Lapham. En même temps nous suivons pas à pas l'instructif panorama des idées et des mœurs américaines des deux grandes fractions de la société de Boston : le monde de l'aristocratie et la bourgeoisie commerciale.

Les mœurs américaines sont aussi très exactement décrites dans le roman de *la Femme-Médecin*, de Sarah Orne Jewet, dont Mme Bentzon

nous donne l'analyse et qui sert de préface à un des plus intéressants volumes de nouvelles qu'il soit possible de lire. Parmi ces nouvelles deux : *Le Roi de l'île folle* et *le Héron blanc,* sont de purs chefs-d'œuvre. Dans la première, il s'agit d'un paysan incompris, que ses voisins raillent et méconnaissent parce qu'il leur est supérieur, et qui s'empare d'une île abandonnée à l'ouest de l'Écosse. Il y va vivre, nouveau Robinson, avec sa fille Phébé. Robinson se plaît beaucoup dans son royaume sans habitants; mais la pauvre Phébé y meurt. Il règne dans ce récit je ne sais quelle douce mélancolie, de même qu'il se dégage un charme indéfinissable dans l'histoire de ce « Héron blanc, » objet des convoitises d'un chasseur, et que sauve la petite Sylvie, la gardeuse de chèvres. Miss Jewet nous pénètre d'estime pour telles petites gens qui se trouvent être des personnes très originales, très fières et ayant le droit de l'être. Elle entremêle aussi parfois ses narrations de réflexions qui nous font voguer en plein ciel. J'ai remarqué les mêmes élans simultanément poétiques et religieux dans une autre femme-écrivain, qui appartient comme Miss Jewet à la religion protestante : l'auteur des *Horizons prochains* et de *Vesper*.

25. — J'aime beaucoup moins les *Nouvelles Mille et Une Nuits,* de Louis Robert Stevenson, également traduites et adaptées par Mme T. Bentzon. Le nom de ce romancier est attaché en France au souvenir d'un livre d'étrennes : *L'Ile au trésor*, traduit par M. Philippe Daryl (Paschal Grousset), fondateur de cette Ligue de l'éducation physique et de ces lendits scolaires, qui auraient du bon s'ils ne dégénéraient pas en cabotinage. Stevenson, lui, est Écossais. Sceptique et railleur, il écarte de ses livres l'élément sentimental. Mais il faut lui rendre cette justice qu'il touche parfois à des questions hardies sans tomber dans l'immoralité. Ses *Nouvelles Mille et Une Nuits* ne sont pas son meilleur ouvrage. Il s'y bat les flancs pour arriver à des étrangetés. C'est de l'étrange à froid et son fantastique n'a rien de commun avec celui des maîtres du genre : Hoffman et Edgard Poë. Au fond, il n'y a là qu'une série de contes, plus ou moins bien réussis et qui ne sont reliés que par le fil d'une fiction. La première de ces *Mille et Une Nuits* est certainement la meilleure. Elle a pour titre : *Le Club du suicide.* Ce club est le rendez-vous de ceux qui, fatigués de la vie, désirent disparaître sans scandale. Chaque nuit, une partie de cartes réunit ces désenchantés autour du tapis vert. Le président bat et donne. Celui qui a l'as de pique est destiné à se supprimer avec l'aide de celui qui a l'as de trèfle. Le lendemain, sous la rubrique : *Triste accident*, les journaux de Londres annoncent qu'un tel est tombé par-dessus le parapet de Trafalgar-Square, et s'est tué. Assurément, de semblables histoires ne sauraient faire oublier celles que contait si bien la sultane Schéérazade. Il faut cependant savoir gré à Mme Bent-

son de nous les avoir traduites. Elles font connaître un auteur qui a une grande réputation en Angleterre, bien que son talent, ironique et réflexe, ne soit pas anglais du tout. C'est plutôt un Yankee, doublé d'un Parisien.

26. — Des *Trois Nouvelles,* de la baronne Marie d'Ebner-Eschenbach : *Le Charme de l'ingénuité ; Après la mort ; La Première Confession,* le premier récit est certainement le meilleur. Une jeune fille, très instruite, a épousé un jeune homme très ignorant et qu'elle croit un aigle. De peur de lui paraître inférieure, la femme parle le plus rarement possible à son mari ; le mari, de son côté, voyant que sa femme lui est de beaucoup supérieure, ne lui répond que par monosyllabes. De là, des dépits et des malentendus qui pourraient amener une rupture, si ce grand professeur qu'on appelle l'amour ne finissait par tout arranger. *Après la mort* se traîne et n'offre rien d'attrayant. *La Première Confession* ne serait pas mal si le sujet n'était pas si délicat. Un gentilhomme, imbu d'idées autoritaires et féodales, force d'aller à confesse une de ses filles qui n'a pas encore l'âge de raison. Cela pourrait être grave. Mais tout se passe bien, grâce à la prudence d'un curé de village. Est-ce une critique de la confession qu'a voulu faire la baronne d'Ebner? Je ne le pense pas. Elle aurait pu néanmoins exercer sa plume sur un autre sujet. On doit à cette baronne autrichienne un roman de longue haleine : *Bozena,* traduit en français par M. Auguste Dietrich et paru dans la *Revue britannique.*

27. — M. Paul Féval fils veut marcher sur les traces de son regretté père. Il porte, dans les œuvres d'imagination, un nom écrasant. Cela ne le rebute pas, et il débute par deux nouvelles : *Le Dernier Laird* et *la Providence du camp,* qui, sans être des chefs-d'œuvre, ne sont point sans valeur. Celui que M. Paul Féval fils désigne sous ce titre : *Le Dernier Laird,* est un véritable ruffian, une sorte de bandit chevaleresque des montagnes d'Écosse, réduit par les circonstances les plus dramatiques à la condition de proscrit. L'action se passe à cette époque du XVIIIe siècle où l'Angleterre cherche à ravir aux Écossais toutes leurs libertés. Les highlanders, compagnons du « dernier laird, » haïssent, aiment, souffrent, s'irritent passionnément. Ce sont de vrais montagnards. *La Providence du camp* est moins épique. Il s'agit d'une petiote trouvée en 1844 par des chasseurs d'Afrique, sous un mimosa, non loin de Malakoff. Les Arabes sont en vue. Vite on accroche l'orpheline à la selle de Garde-Crosse, le marchef de l'escadron, et elle reçoit à six ans le baptême du feu. Mimosa devient la « fille du régiment, » et on pourrait même, comme celle de la pupille du sergent Sulpice, mettre son histoire en musique. Douée d'un esprit éveillé, elle signale deux fois les Arabes rôdeurs et empêche le camp de ses « père et mère » d'être surpris. Citée à l'ordre du jour au len-

demain de Balakava, elle est décorée par le général vainqueur. M. Paul Féval fils, qui aime notre armée sans en bien connaître la hiérarchie, a su trouver dans *la Providence du camp* des accents qui vont droit au cœur de tout bon Français.

28. — *Devant l'âtre,* de M. Lucien Doinel, se compose de huit nouvelles dont voici les titres : *l'Étang de Fontpleure, Fidèle, les Petits exilés, la Légende des Liveaux, Pauvres Vieux, Deux Compagnons de route, Petite Dernière du Nouvellier.* Ces histoires n'ont rien de bien gai. Elles sont de celles que l'on dit, le soir, sous le manteau de la cheminée, tandis qu'au dehors le vent se lamente et que Ninette et Pataud réconciliés rêvent et ronronnent devant les tisons qui fument. Quelques-unes sont d'un fantastique tout particulier. Tel cet *Étang de Fontpleure,* dans lequel une sorte de géant ténébreux verse, chaque nuit, des urnes pleines que lui apportent des génies invisibles. Ce géant est le braconnier de la mort, et les urnes qu'il répand renferment les larmes des mères, des épouses, des fiancés et des orphelins. Telle encore *la Légende des Liveaux,* dont l'action se passe dans la lande de Forgevielle, lieu sauvage que les paysans ont peuplé de tous les esprits malfaisants : le follet ricaneur qui embrouille la crinière des chevaux, tarit le lait des vaches, tond même les brebis hondées le lendemain des foires ; la birette aux yeux de flamme, qui essille les ormeaux et jette à terre par des secousses furibondes les faînes des hêtres ; le lutin tumultueux qui préside à la flagellation des néfliers ; les loups-garous dont la forme hideuse erre à l'entour des chaumières ; la licorne monstrueuse, moitié cheval, moitié cerf, qui hante les vieilles tours ; le lourd bélier qui parle le langage des hommes ; le grand revenant des chenevières ; la poule noire des quatre-chemins. Tels enfin *les Deux Compagnons de route,* étranges vieillards, homme et femme, aux apparences spectrales, aux airs de trépassés, sortis de quelque noir sépulcre pour quelque mystérieuse expiation. Des enfants les rencontrent. — « Qui êtes-vous ? » leur demandent-ils. La femme répond : « Je suis la Souffrance ; » l'homme : « On m'appelle l'Ennui. » C'est traité en une forme très artistique, souvent exquise, élégante et harmonieuse. S'il me fallait faire un choix, je donnerais cependant la préférence à *Fidèle,* à *la Mort au village,* aux *Petits exilés.* Fidèle est un chien que son maître avait noyé, avant de partir pour la Crimée comme soldat. Fidèle ne meurt pas. Il est sauvé, recueilli et soigné par un nouveau maître. Le bon chien l'aime certainement. Mais il a de fréquentes distractions. A quoi pense-t-il ? Vous le saurez demain. Ce jour-là passera un régiment, et Fidèle disparaîtra pour jamais. Dans le régiment se trouvait le premier propriétaire du chien. Sans rancune, la pauvre bête l'avait suivi. Dans *la Mort au village,* M. Doinel, à propos du laboureur Grand-Louis que l'on portait au cimetière,

compare la pittoresque simplicité du cortège avec l'appareil pompeux et factice des convois mortuaires des villes. La mort au village, c'est le calme et le repos, dans l'éternel tressaillement des campagnes ; c'est le sommeil ici-bas sans fin, dans la communion auguste, ineffable de la terre et du ciel ; c'est l'angoisse, mais c'est aussi l'espérance de ceux qui peinent, qui croient et qui prient. *Les Petits Exilés,* sont deux oiseaux, transplantés loin de la terre natale, de l'air libre, et dont M. Doinel nous dit la tristesse et la résignation. Ces trois nouvelles n'ont que quelques pages. Mais il s'en dégage une émotion vraie, une sensibilité profonde. Ici, l'artiste a surtout laissé parler son cœur.

FIRMIN BOISSIN.

THÉOLOGIE

Lettres de S. Alphonse-Marie de Liguori, *fondateur de la congrégation du Très-Saint-Rédempteur, évêque de Sainte-Agathe-des-Goths, docteur de l'Église,* traduites de l'italien par le P. F. DUMORTIER, rédemptoriste. Première partie. *Correspondance générale.* Lille, Société de Saint-Augustin (Desclée et de Brouwer), 1890, 2 vol. in-8 de XI-372 et 511 p. — Prix : 12 fr.

La famille religieuse fondée par saint Alphonse de Liguori s'applique, avec un zèle digne des plus grands éloges, à recueillir tous les souvenirs de son glorieux père. Déjà nous avions des *Mémoires* aussi complets que possible sur sa vie, et voilà que l'on nous offre une correspondance qui ne nous laissera pas ignorer les moindres traits de cette longue existence ; là, ce ne sont plus les témoins fidèles qui déposent de ce qu'ils ont vu ou entendu, c'est l'ami de Dieu lui-même qui exprime naïvement ce qu'il ressent chaque jour dans son âme. Ces lettres ne ressemblent en rien à ces épîtres que composaient des lettrés des XVIe et XVIIe siècles, dans le dessein de les publier ensuite. Saint Alphonse n'y pose aucunement, et l'idée que ce qu'il écrivait serait un jour livré à la presse ne lui est jamais venue à l'esprit. Aussi nul apprêt, nulle recherche : il écrit souvent à la hâte, étant accablé par le travail et les infirmités. Toutes ses lettres sont des lettres d'affaires, on n'y trouve point ces compliments qui ne sont souvent que des jeux d'esprit. Avant tout, saint Alphonse fut un missionnaire, tout préoccupé du salut des âmes ; un docteur, jour et nuit appliqué à méditer la sainte Écriture et les monuments de la tradition pour conduire par les voies les plus sûres ceux que le divin Sauveur a rachetés de son sang ; enfin un fondateur d'ordre, sans cesse obéissant au désir d'éclairer ses disciples pour les faire marcher dans les sentiers de la plus haute perfection ; continuellement sollicité par son zèle d'assurer leur existence même matérielle et de disposer les pouvoirs publics en leur faveur. On sait en effet que la cour de Naples, obéissant trop

docilement aux inspirations perfides d'un ministre sectaire, opposa longtemps un injuste refus aux sollicitations que saint Alphonse lui adressait pour obtenir la reconnaissance légale de son institut.

Ces qualités diverses de saint Alphonse indiquent le fond même de ses correspondances. Il sort assez rarement des sujets particuliers, aussi les lettres historiques sont en petit nombre; il y en a cependant, comme celles qu'il adresse à des jésuites et dans lesquelles il déplore et condamne les persécutions soulevées contre la compagnie de Jésus; celle à un nouvel archevêque de Naples sur l'état déplorable du diocèse. Quelques-autres aussi touchent à des faits généraux; mais, dans le plus grand nombre, saint Alphonse s'occupe de la direction des âmes ou des affaires propres à ses fondations ou à ses missions. Toutefois, en lisant avec attention, on retrouve encore là-même des traits qui ont rapport à des intérêts généraux de l'Église. Veut-on savoir ce que le saint docteur pensait d'un chant nouveau qui s'était introduit dans un trop grand nombre d'églises et qui tendait à se propager même dans les monastères de religieuses, du chant figuré? Il le réprouve et défend absolument de s'en servir : tous les hommes de goût comme ceux qui tiennent pour la tradition partageront son sentiment. Assez souvent saint Alphonse a l'occasion de se prononcer sur la direction des études des jeunes religieux et sa méthode est pleine de sagesse et de discrétion. Il semble prendre plaisir à citer les auteurs français et quelquefois il s'appuie sur l'autorité de Mabillon. Mais il se plaint assez souvent des difficultés qu'il éprouve pour se procurer les écrits publiés en France.

Le P. F. Dumortier s'est fort consciencieusement acquitté de sa tâche de traducteur; son travail est exact et bon. Les annotations qu'il a ajoutées sont suffisantes. S'il nous était permis d'émettre notre sentiment particulier, nous dirions que l'ouvrage gagnerait à être moins complet et à ne renfermer que des pièces d'une importance réelle : or il s'en trouve un certain nombre qui n'ont d'autre but que de renouveler un ordre donné peu avant. Une note d'une ligne aurait suffi; mais il faut se rappeler que nous sommes avec des fils qui recueillent l'héritage d'un père justement vénéré.

DOM PAUL PIOLIN.

JURISPRUDENCE

Dati psicologici nella dottrina giuridica e sociale di G. B. Vico. per G. VADALA-PAPALE. Roma, Bocca, 1889, gr. in-8 de VII-220 p. — Prix : 5 fr.

M. Vadalà-Papale a étudié dans cet ouvrage non seulement la doctrine juridique de Vico, mais les rapports de cette doctrine avec les théories des philosophes et jurisconsultes anciens et modernes, depuis

Platon, Aristote, Cicéron, saint Augustin, jusqu'à Machiavel, Campanella, Romagnosi, Hobbes, Grotius, Montesquieu et Kant. Après avoir caractérisé sommairement le milieu où s'est développé le génie de Vico, il apprécie sa métaphysique et sa conception toute psychologique de l'histoire, qui a servi de point de départ à son système du droit universel, fondé sur l'étude de la nature humaine. L'auteur fait ensuite ressortir ce qu'il appelle la « tendance psychologique » de la philosophie sociale chez les modernes. Il attribue à M. Fouillée, en France, à Carle, en Italie, l'honneur d'avoir formulé la psychologie du droit, mais il revendique pour le grand penseur italien l'honneur de les avoir inspirés; il étudie ensuite les principaux continuateurs modernes de Vico, en Italie et à l'étranger, particulièrement en Angleterre. M. Vadalà-Papale s'est prescrit là une tâche immense, il a donc été forcé souvent d'indiquer à peine, faute d'espace, les analogies qu'il a cru devoir signaler entre les théories de son auteur et celles des contemporains. Certains de ces rapprochements peuvent nous paraître un peu artificiels, peut-être faute d'être justifiés plus complètement. Il y a aussi, çà et là, des noms propres mal orthographiés. Mais il n'en reste pas moins vrai que le travail de M. Vadalà est une œuvre d'érudition fort recommandable et qui rendra d'importants services aux investigateurs des origines de la philosophie moderne. Notons en terminant les tendances profondément religieuses de Vico, qui, d'après M. Vadalà-Papale, se trouve l'ancêtre des positivistes anglais.

MAXIME FORMONT.

SCIENCES

Institutiones logicales, pars II, vol. 2, par le R. P. TILMANN PESCH. Fribourg en Brisgau, Herder, 1890, in-8 de XVI-556 p. — Prix : 6 fr. 90.

L'étude des catégories est parmi les plus abstraites que l'on puisse rencontrer en métaphysique ; elle est aussi des plus indispensables. Toute discussion philosophique poussée à fond arrive inévitablement à des problèmes touchant les catégories. Il importe donc d'avoir sur cet objet une doctrine arrêtée et des principes bien définis. Exposer cette doctrine, c'est le sujet du troisième et dernier volume de la logique du R. P. Tilmann Pesch. Ces notions si importantes qu'on retrouve au fond de tous les problèmes sur la nature des choses, l'être, l'acte, la puissance, l'individualité, le vrai, le bien, le relatif, l'absolu, etc., ces notions sont expliquées par le savant religieux avec une abondance de renseignements et une connaissance des sources qui n'est égalée, croyons-nous, dans aucun ouvrage contemporain. On trouvera également des aperçus d'un haut intérêt sur les idées de substance, d'étendue, de qualité, etc., qui ont donné lieu à de si grandes confusions

chez la plupart des philosophes modernes. Les causes mêmes ne sont pas oubliées; l'auteur a résumé dans une dernière section la doctrine d'Aristote sur ce difficile sujet.

Ce nouveau volume sera donc d'une grande utilité pour les professeurs de philosophie. Ils auront là sous la main une foule de renseignements qu'il leur faudrait réunir avec beaucoup de peine et de longues recherches. C'est un véritable traité de métaphysique, bien que le P. Pesch l'ait intitulé traité de logique réelle, d'un nom qui dans l'usage courant désigne plutôt la logique critique ou l'étude de la valeur objective de nos connaissances.

La doctrine suivie par le P. Pesch est généralement celle de Suarez. Suarez est certainement le guide le plus commode, on trouve chez lui toute la tradition. Mais il a introduit dans la philosophie thomiste certains éléments d'origine étrangère, qu'il y aurait lieu peut-être d'écarter. Le P. Pesch lui-même a senti la nécessité d'atténuer en quelques points la manière de voir de son auteur. Ainsi, sur la question célèbre de la distinction de l'être et de l'essence, il n'avoue avec Suarez qu'une distinction de raison; mais il la caractérise de manière à en faire presque l'équivalent d'une distinction réelle. Nous l'avons vu avec plaisir proclamer la haute importance de cette question en métaphysique, car un jour nous étant permis une remarque de ce genre, elle nous a valu la part de quelques personnes des observations un peu dures.

Dans l'immense multitude d'idées remuées par le P. Pesch, il était difficile qu'il ne se produisît pas quelque oubli ou quelque méprise. Ainsi, à la page 152, le nombre est dit un être de raison avec fondement réel; à la page 300, le nombre devient une entité réelle. Il faudrait cependant choisir, ces dénominations sont loin d'être synonymes. Nous nous étonnons aussi que l'auteur ait traité de la personnalité, sans aucune allusion à l'important ouvrage du P. Tiphany. Enfin, reproche grave au point de vue de l'exécution, il y a véritablement abus du petit caractère. Dans les premiers tomes, ce petit caractère semblait réservé aux observations secondaires et aux développements de détail. Il a fini par tout envahir. La plupart du temps, dans ce troisième volume, l'auteur ne fait que poser les questions en caractères ordinaires, et la solution des problèmes les plus fondamentaux se trouve donnée en petits caractères. Le lecteur dérouté se demande quelle est dès lors la portée de ces distinctions typographiques.

Nous ne faisons ces remarques que pour montrer que nous avons examiné le travail gigantesque auquel le P. Pesch vient de mettre la dernière main, avec tout le soin que mérite une œuvre d'une haute valeur et qui fera le plus grand honneur à l'école de Sainte-Marie du Lac.

D. V.

L'Agonie d'une société : histoire d'aujourd'hui, par A. HAMON et GEORGES BACHOT. Paris, Savine, 1889, in-12 de 346 p. — Prix : 3 fr. 50.

Voici encore un des nombreux ouvrages inspirés par ceux de Drumont et qui cherchent à se faire une place dans son sillage. Ce sont les mêmes procédés : une idée fixe, des coupures de journaux mises bout à bout et données comme des autorités incontestables, un appel au ressentiment légitime des Aryens contre les Sémites (on ne dit plus chrétiens et juifs), et à la fin une table des noms propres cités.

Les auteurs, qui se disent socialistes altruistes, opposent dans des chapitres alternés les spoliations gigantesques commises par les grands spéculateurs, les petits pots de vins grapillés par les administrateurs de bas étage, les falsifications de denrées alimentaires commises par les épiciers et les marchands de vins de tous degrés à la dure existence de la classe ouvrière et aux misères des déclassés qui viennent échouer dans les grandes capitales.

L'ouvrage est bien écrit et les faits sont habilement groupés : mais beaucoup auraient besoin d'être vérifiés à nouveau. M. Laur et M. Chirac sont des autorités pour MM. Hamon et Bachot qui le deviendront eux-mêmes sans doute dans le nouveau volume qu'éditera la librairie Savine. Dans le tableau des souffrances du prolétariat il y a des exagérations évidentes, par exemple quand ils affirment que tous les accidents dans les mines sont la conséquence des fautes des patrons. Tout le monde sait que la grande majorité proviennent de l'imprudence des ouvriers.

Le livre entier est fait d'après ce procédé. La moitié au moins des statistiques sont fausses ou prises à contresens. Il est d'ailleurs souverainement injuste d'attribuer tous les vices aux riches et toutes les vertus aux pauvres. C'est toujours le procédé de M. Drumont. Seulement chez lui il est soutenu par le talent littéraire, témoin dans *la France juive devant l'opinion*, ce charmant tableau d'un jeune ménage socialiste... où on lit ses livres. Mais les écrivains qui se donnent des allures de statisticiens trompent sciemment leurs lecteurs quand, à côté des tableaux fort outrés que nous venons de mentionner, ils cachent systématiquement le grand développement des institutions de prévoyance, des institutions patronales et aussi des œuvres de charité qui s'est produit en France et qui s'accroîtra encore, tant il y a de bonnes volontés travaillant en ce sens.

Les auteurs finissent en déclarant que « le changement radical de cette société condamnée est nécessaire, » qu'ils préfèrent une évolution sociale et pacifique, mais que cette transformation arrivera sans doute au milieu d'une révolution terrible. Le lecteur jugera de ce que vaut cette déclaration finale, faite en vue évidemment de la police

correctionnelle. Tout ce qu'on peut retenir de ce livre, c'est que dans notre société moderne, au fur et à mesure qu'elle se déchristianise, l'improbité augmente considérablement et que cette augmentation de l'improbité peut amener de redoutables châtiments. Malheureusement MM. Hamon et Bachot ne voient pas la question là où elle est, et la manière dont ils parlent du christianisme les range parmi ceux qui augmentent encore la désorganisation de la société. Sans doute les socialistes anti-sémites affectent de parler du christianisme avec moins de brutalité que Proudhon et Karl Marx, volontiers ils le présentent comme une forme primitive et complète du socialisme et, à ce titre, ils en parlent avec une bienveillance protectrice ; mais ils nient ses dogmes et méconnaissent l'Église. Ils sont donc au fond ses ennemis et il n'y a pas à se tromper sur l'œuvre qu'ils font. XX.

Annuaire du Bureau des longitudes pour l'an 1890. Paris, Gauthier-Villars, in-18 de IX-794 p. — Prix : 1 fr. 50.

Il n'y a pas de différence sensible à signaler dans la partie technique, entre l'*Annuaire* de 1890 et celui de l'année précédente, en dehors des différences qui résultent forcément du changement d'année. C'est donc des *Notices scientifiques* seulement que nous aurons à nous occuper. On peut les repartir en six groupes, quelques-unes d'entre elles se composant de plusieurs discours ou documents divers.

I. — En premier lieu nous signalerons les Discours prononcés à l'inauguration de la statue de Le Verrier, le 27 juin dernier, devant la façade de l'observatoire de Paris. M. Fizeau, membre du Bureau des longitudes et de l'Institut, a parlé au nom du comité de souscription du monument, œuvre du statuaire Chapu : il s'est attaché surtout à montrer, dans Le Verrier, les qualités de l'homme, et a exprimé le regret que la ville de Paris se soit obstinément refusée à concéder, aux abords de l'observatoire, un emplacement sur la voie publique pour y placer la statue du grand astronome. Le Verrier était religieux ; il est mort en chrétien. Est-ce là un grief? s'est demandé l'orateur. Oui, répondrons-nous, c'en est un aux yeux des sectaires formant la majorité du Conseil municipal.

M. l'amiral Mouchez a raconté les actes et les travaux de Le Verrier en tant que directeur de l'observatoire. Il en fit renouveler le vaste matériel pour le mettre au niveau des progrès accomplis ; il entreprit la réfection du catalogue des quarante-huit mille étoiles de Lalande, confondit l'imposture de l'adroit faussaire Vrain Lucas qui avait produit des documents faux tendant à enlever à Newton au profit de Pascal la priorité de ses découvertes ; il conçut le premier l'idée du réseau télégraphique international qui dessert aujourd'hui notre hé-

misphère et jeta enfin les fondements de l'Association scientifique aujourd'hui fusionnée avec l'Association française pour l'avancement des sciences.

C'est M. l'astronome Tisserand qui a retracé plus spécialement les principaux travaux astronomiques de Le Verrier; il a rappelé non seulement l'ensemble gigantesque de calculs par lesquels ce grand astronome parvint à déterminer, à 1° près l'emplacement de la planète dont il avait deviné l'existence, mais encore ses travaux antérieurs démontrant la stabilité du système solaire pressentie seulement par Laplace, et ses herculéens travaux subséquents par lesquels il reprit, astre par astre, la théorie du système solaire tout entier, et rectifia plusieurs résultats erronés sur lesquels on s'était appuyé jusque-là.

II. — La « Notice sur la réunion du comité international permanent pour l'exécution photographique de la Carte du Ciel, en septembre 1889 à l'observatoire de Paris, par M. le contre-amiral Mouchez, » directeur de cet observatoire, fait suite aux deux études publiées sur le même sujet par le savant officier dans les Annuaires de 1887 et de 1888. Il avait d'abord annoncé la formation de ce projet grandiose, puis rendu compte des travaux du premier congrès réuni dans ce but. Depuis lors une grande activité a été déployée ; au lieu de dix observatoires dont on réclamait le concours, vingt se sont offerts, y compris celui du Vatican, construit expressément pour cet emploi par les ordres de Léon XIII. La réunion a dressé le programme et du travail à exécuter par ces vingt centres astronomiques et du mode d'utilisation des résultats qui seront obtenus. Dans un discours éloquent, M. l'amiral Mouchez expose tous les desiderata à réaliser pour le plus grand succès de la tâche entreprise. Vingt-huit résolutions sont adoptées, après discussions approfondies, pour l'ordre et la marche des travaux, groupés en autant de zones que d'observatoires collaborant à l'œuvre commune.

M. Dunér, directeur de l'observatoire d'Upsal, a clos la session par un discours où il a constaté les heureux résultats des travaux préliminaires déjà entrepris, et exprimé courtoisement les remercîments des savants étrangers pour le cordial accueil que leur ont fait les savants français et particulièrement le directeur de l'observatoire.

III. — Ici encore nous avons, dans la notice qui rend compte de la « Conférence générale de l'Association géodésique, tenue à Paris en octobre 1889, » la continuation des travaux déjà mentionnés. L'Annuaire de 1889 résumait les travaux des quatre premières sessions de cette Association. — Rien à dire du discours d'ouverture par M. Spuller, alors ministre des affaires étrangères. — Plus sérieux a été le discours du président de la commission permanente, le général espagnol Ibañez, rappelant les grands travaux de jonction géodésique de nation à na-

tion, l'achèvement des observations pour la nouvelle méridienne de France, les déterminations de la pesanteur, etc. — Le morceau oratoire le plus remarquable est dû à M. Faye, l'éminent président du Bureau des longitudes. Il a notamment fait ressortir le concours incomparable que l'élément militaire prête à l'élément civil dans le grand œuvre de la géodésie internationale ; rappelant la part glorieuse prise par l'état-major espagnol à la réunion, par un réseau trigonométrique, de l'Espagne avec l'Algérie à travers la Méditerranée, il félicite le gouvernement ibérique d'avoir récompensé le général Ibañez, directeur de cette gigantesque opération, par le titre nobiliaire de marquis de Mulhacén, tiré du nom du plus haut des sommets montagneux de la péninsule sur lesquels s'appuie la triangulation effectuée.

Le résumé des travaux accomplis antérieurement a fait l'objet des rapports lus aux séances suivantes qui ont été en outre signalées par l'accession officielle des États-Unis à l'association, et par la proposition faite par leur délégué que ce soit la France qui reprenne la mesure de l'arc autrefois mesuré au Pérou par Bouguer et La Condamine.

IV. — La quatrième notice consiste en un discours de M. Janssen, directeur de l'observatoire de Meudon et membre de l'Institut, au Congrès de photographie céleste, qu'il ne faut pas confondre avec le comité de la carte photographique du ciel, dont nous avons parlé plus haut : il s'agissait, là, du levé général de toute la sphère céleste ; il s'agit ici des observations de détail sur la constitution du soleil, sur les accidents de la surface visible du corps lunaire, sur les planètes, sur les bolides et étoiles filantes, sur les comètes, les mouvements intérieurs des amas d'étoiles, sur les nébuleuses. Le concours et l'entente des savants de toutes les nations est nécessaire pour mener à bien ces importantes études ainsi que la solution des divers problèmes qu'elles impliquent.

V. — On ne voit pas trop en quoi l'art nouveau de l'aéronautique, au moins au faible degré de développement où il est encore, et surtout l'art colombophile, tiennent aux sciences astronomiques. Du moins ne sont-ils pas sans accointance avec la météorologie ; et c'est à ce titre, sans doute, que le même M. Janssen a présidé le Congrès international aéronautique et colombophile. C'est son discours d'inauguration qui fait la cinquième notice.

Si l'art colombophile est tout nouveau en tant que devenu méthodique et objet de travaux suivis et continus, puisque, comme tel, il a pris naissance seulement depuis le mémorable siège de Paris en 1870, on peut dire cependant que, comme expédient temporaire et intermittent, il est renouvelé des Grecs. Plus tard, les croisés constatèrent l'emploi des pigeons comme messagers de nouvelles chez les musul-

mans ; et, durant les guerres du XVIe siècle, il rendit des services aux assiégés de Leyde et de Paris. Le concours des sociétés colombophiles entre elles provoquera des progrès importants dans cet art qui tend à devenir international.

A plus forte raison, l'association, le groupement des travailleurs, la correspondance entre les divers groupes et la centralisation des résultats de leurs recherches et de leurs expériences, fourniront-ils un puissant élément de progrès à l'art aéronautique. Né seulement au siècle dernier par la découverte de Montgolfier, cet art est incomparablement plus avancé au bout d'un siècle, que ne l'étaient, après un temps beaucoup plus long, les premières tentatives de la navigation maritime. L'orateur conclut en annonçant que le XXe siècle ne s'achèvera pas sans que la science et l'industrie aient pris possession de l'atmosphère aussi complètement qu'elles sont aujourd'hui en possession de la surface des océans. — Qui vivra dans cent ans, verra... (?)

VI. — L'Annuaire se termine par une « Revue des principaux travaux du Bureau des longitudes » pendant l'année écoulée. C'est une innovation de 1888. — Une des principales préoccupations de ce docte corps a été la mesure d'un arc terrestre au voisinage de l'équateur, question dont la meilleure solution a été proposée, comme on l'a vu plus haut, par le délégué des États-Unis ; et l'Académie des sciences, très favorable à cette opération, a émis le vœu que la direction en fût confiée au Bureau des longitudes.

L'observatoire d'exercice, créé en 1875 à Montsouris, continue à fonctionner en permanence par le dévouement du corps de la marine.

Le Bureau a suivi avec intérêt d'importantes expériences sur le pendule faite à l'observatoire par M. le commandant Defforges ; il propose d'étendre ces expériences sur divers points du globe.

L'observation des planètes télescopiques le préoccupe également. Des démarches ont été faites et seront renouvelées pour obtenir les fonds nécessaires à la poursuite de ce travail.

Les nombreux congrès réunis à l'occasion de l'Exposition universelle ont occupé beaucoup aussi les membres du Bureau des longitudes. Ces savants ont tous pris part à ceux de ces congrès qui avaient pour objet les sciences astronomiques ou sciences connexes. C'est à l'Annuaire de 1891 qu'est réservé le compte rendu des travaux personnels exécutés par eux.

JEAN D'ESTIENNE.

L'Exposition universelle de 1889, par HENRI DE PARVILLE, avec lettre-préface par M. A. Alphand. Paris, Rothschild, 1890, in-8 de XVI-694 p., orné de 700 grav. — Prix : 7 fr. 50.

Écho fidèle des « grandes assises industrielles de 1889, » ce volume, bien écrit et richement illustré, fournira une foule d'informations

utiles à toutes les personnes qui se sont intéressées à l'Exposition. A celles qui ont vu, il servira d'excellent mémento; pour celles, assez nombreuses, qui ont été privées de ce plaisir, il sera un cicérone sûr, et leur permettra de visiter par la pensée les merveilles multiples entassées au Champ de Mars, à l'Esplanade des Invalides et au Trocadéro. A loisir, elles pourront — rétrospectivement — se mêler à la foule bigarrée, prendre part aux pittoresques dîners sur l'herbe, assister aux affluences du dimanche, aux féeriques fêtes de nuit, aux illuminations éblouissantes, à l'embrasement de la tour de 300 mètres, et aux jeux des magiques fontaines lumineuses, ou bien, abandonnant ces troublants brouhahas, elles pourront se promener en paix et visiter en détail la galerie des machines, le palais des beaux-arts, ceux des arts décoratifs, des arts libéraux, des arts industriels ; ou, enfin, les expositions si particulièrement intéressantes des Travaux publics, des Colonies, de la Guerre, des Forêts, de la Ville de Paris, et effectuer, sans vertige, l'ascension de la tour Eiffel.

Nous souhaitons bon succès à ce bel ouvrage, recommandable à beaucoup de titres, et qui se distingue d'une foule de publications similaires par son plan d'ensemble, l'originalité de sa rédaction et son exécution matérielle. D. MARTEL.

BELLES-LETTRES

Le Latin de Grégoire de Tours, par MAX BONNET, chargé de cours à la Faculte des lettres de Montpellier. Paris, Hachette, 1890, gr. in-8 de 787 p. — Prix : 10 fr.

Travail remarquable, récemment présenté comme thèse de doctorat à la Sorbonne, où il a été accueilli par des éloges unanimes. Le sujet, nettement circonscrit, est abordé et approfondi sous toutes ses faces par un érudit d'une science surprenante, doublé d'un psychologue et d'un historien. Les neuf chapitres dont se compose l'*Introduction* et qui donnent une idée si vivante de l'état intellectuel de la Gaule au VIe siècle sont la meilleure justification des principes de critique établis et appliqués dans la suite de l'ouvrage. L'intérêt qui s'attache à de telles recherches n'est pas contestable : l'étude historique de la langue latine pendant sa longue décadence est loin, bien loin même d'être achevée : et, comme le dit l'auteur, tirer de la double série des livres et des inscriptions les données positives qu'elle renferme, suivre pas à pas les transformations qui de l'ancienne langue feront sortir plusieurs idiomes nouveaux, telle est la tâche réservée à la génération présente.

Or Grégoire de Tours occupe parmi les chroniqueurs des temps mérovingiens une place éminente. Provincial, sans avoir jamais vu

Rome, il ne s'en considère pas moins comme Romain : peu instruit, ignorant pour mieux dire, étranger en tout cas à l'art d'écrire, il produit une des œuvres les plus considérables de son siècle : il se fait une langue, un style très personnels, curieux à tous égards; il devient presque un écrivain. Qu'on examine ses hésitations entre le parler populaire qu'il veut mettre en honneur, et un style noble auquel malgré tout il ne peut s'empêcher d'aspirer, ou qu'on relève ses imitations plus ou moins gauches de quelques vieux classiques, accompagnées de solécismes grossiers et d'étranges négligences : il y a plaisir à suivre chez l'historien de saint Martin la lutte ainsi engagée entre le passé et l'avenir.

Nos langues romanes sont-elles issues du latin savant ou représentent-elles autant de formes particulières du latin vulgaire ? *Grammatici certant.* En traitant ce problème, M. Bonnet a su se préserver de toute opinion préconçue. On prête trop volontiers, écrit-il, à ce qu'on appelle le latin vulgaire les caractères d'une langue véritable, d'une langue à part : alors comme de nos jours par langue du peuple il faut entendre une prononciation spéciale, une certaine façon de s'exprimer, un certain vocabulaire, un langage en un mot plutôt qu'une langue : d'autre part, il ne faut pas s'exagérer l'uniformité et l'immobilité de la langue littéraire, susceptible elle-même de prendre bien des tons et de revêtir bien des formes. L'auteur ajoute ensuite très finement : « On a vengé les patois, les dialectes de l'injuste dédain dont ils étaient autrefois l'objet : on les préfère aux langues littéraires, œuvres de convention, comme des produits de la nature laissée à elle-même, qui offrent beaucoup plus d'intérêt à l'observateur. Mais quand on va jusqu'à faire bénéficier de cette estime les irrégularités qui se produisent dans les idiomes cultivés, on est dans l'erreur. » Peut-être cependant est-ce dépasser la mesure que de nous représenter l'obligation grammaticale comme « semblable d'origine et de nature à l'obligation morale et se manifestant de la même manière. » La grammaire ne s'identifie pas à ce point avec la logique d'une part ni avec la conscience de l'autre.

A propos de l'éducation reçue par Grégoire de Tours, notons que ses écrits sont parsemés de citations et de réminiscences virgiliennes : Virgile était l'auteur préféré des maîtres de la jeunesse, comme autrefois Homère dans la Grèce de Solon et de Périclès. Mais les études profanes ne retinrent pas longtemps le jeune patricien voué sans doute de bonne heure au service de l'Église, et dont la lecture familière était la Bible et les *Vies des Saints.*

Nous n'entrerons pas ici dans l'examen minutieux du corps de l'ouvrage : il suffira d'en résumer les conclusions. Phonétique, vocabulaire, morphologie, syntaxe, style, aucune partie, aucun détail de sa tâche

n'a échappé à l'auteur. Il montre qu'au VIe siècle la prononciation du latin avait cessé d'être conforme à l'écriture: que le vocabulaire s'était enrichi de mots nouveaux, mais surtout d'acceptions diverses et inattendues données à des mots anciens; que de fausses analogies entraînaient de bizarres irrégularités, chaque jour plus nombreuses, dans les déclinaisons et les conjugaisons. Mais voici ce qui est surtout digne d'attention : « Sur la plupart des points, c'est un état de transition que nous avons observé. La règle ancienne est ébranlée, la nouvelle n'est pas encore établie. Dans l'emploi des genres et des cas les écarts ne sont encore qu'accidentels : on pèche par ignorance : c'est l'ancienne langue qu'on parle incorrectement: ce n'est pas une langue nouvelle qu'on crée. Pour donner une idée du style de Grégoire, nous nous sommes appliqué à découvrir les procédés qu'il emploie, les tendances auxquelles il cède. Il voudrait faire comme les écrivains du métier, mais sent son impuissance à les imiter : de là un étrange contraste entre des formes oratoires usées et une fraîche et rude originalité » (p. 752).

Directement consacré à des discussions de linguistique, ce livre est d'une portée plus générale : de toute part il trahit l'érudit initié aux mille ressorts qui interviennent dans l'histoire des civilisations. Notamment que de réflexions fines et profondes sur le génie des langues, sur leurs transformations incessantes et les causes apparentes ou cachées de ces transformations! Peut-être faut-il regretter çà et là quelques concessions excessives aux théories grammaticales aujourd'hui en faveur: en outre, l'auteur est protestant: à son insu sans doute, telle appréciation de son *Introduction* n'offre pas toute l'impartialité désirable. Mais ce ne sont là que des taches bien légères, et les lecteurs sérieux de M. Bonnet seront unanimes à ratifier la flatteuse appréciation de ses juges de Sorbonne : « Cette thèse est l'œuvre, non d'un débutant, mais d'un maître. »

C. Huit.

Les Grands Écrivains de la France. Nouvelle édition publiée sous la direction de Ad. Regnier, membre de l'Institut. J. de La Fontaine. Tome VI. Paris, Hachette. 1890, in-8 de 372 p. — Prix : 7 fr. 50.

Après la sentence d'interdiction prononcée par le lieutenant de police contre ses contes, La Fontaine parut ne plus vouloir en écrire de nouveaux. Il nous le dit lui-même :

> J'avais juré hautement en mes vers
> De renoncer à tout conte frivole,
> Et quand juré? C'est ce qui me confond
> Depuis deux jours...

Et c'est justement au début d'un récit assez semblable à ses nouvelles précédentes que le poète fait cet aveu. Il ne put donc se tenir de

rimer encore de grivoises historiettes, seulement il ne les réunit plus dans un recueil spécial et n'en composa plus que quelques-unes, une demi-douzaine, assez faibles du reste. Ces contes alimentent une partie du sixième volume de ses œuvres, qui vient de paraître. On y a joint d'autres pièces, dont plusieurs sont souvent imprimées à la suite de ses fables. La *Matrone d'Éphèse,* qui remonte à *l'Ane d'or* d'Apulée, que La Fontaine déclarait « un conte commun et rebattu » ce qui n'a pas empêché M. A. Daudet d'en reproduire la donnée dans un chapitre de son roman : *l'Immortel; Belphégor* emprunté à Machiavel ou à Giovanni Brevio — c'est un point qui n'est pas tout à fait éclairci — *Philémon et Baucis, les Filles de Minée,* deux petits poèmes tirés des *Métamorphoses* d'Ovide; *Adonis*, dont le sujet a été si souvent traité, par Marino entre autres; la *Captivité de saint Malc,* légende pieuse assez peu lue, pour laquelle J.-B. Rousseau manifestait une admiration que nous ne partageons pas trop ; et enfin cet ennuyeux poème du *Quinquina,* qui fut composé, non à la sollicitation d'un Purgon ou d'un Diafoirus quelconque, mais à la demande de la charmante duchesse de Bouillon.

Ce sixième volume a été édité avec le même soin minutieux que les tomes précédents. Comme nous l'avons dit déjà à leur sujet, ici encore il y a surabondance de notes. Un grand nombre sont intéressantes, mais d'autres ne nous semblent pas nécessaires. Souvent un mot, dont l'acception n'offre point de difficulté, provoque de nombreuses citations, tantôt en vers, tantôt en prose, où se rencontre ce mot; ainsi, à propos de ce vers :

Cicéron même y perdrait son latin.

arrivent des passages de Brantôme, de Régnier, des *Cent Nouvelles,* de Montaigne, etc. Dans une telle voie, il n'y a pas de raison de s'arrêter. Le lecteur est souvent troublé par tous ces renvois qui l'engagent à chercher au bas de la page des explications ou des comparaisons dont il n'a pas besoin. Des notes d'un autre genre n'étaient pas indispensables. Celui qui lit le conte de *Belphégor* tient-il beaucoup à savoir les titres des ouvrages où il est question du diable? La longue liste qu'en donnent les éditeurs est d'ailleurs loin d'être complète; nous n'y voyons figurer ni la *Mystique diabolique,* de Gœrres, ni le livre de Delrio, ni l'*Imposture ou Tromperie du diable,* de P. Massé, ni le *Formicarium* de Jean Nieder, ni les curieux volumes de M. de Mirville... Mais la note n'est que trop longue, puisqu'elle est inutile. D'autres fois le commentaire, comme nous l'avons dit dans un autre article, a l'inconvénient de renchérir sur la licence du texte.

Les rapprochements dans le sixième volume sont très abondants, très curieux, comme dans les tomes qui l'ont précédé. A propos de

Belphégor on aurait pu rappeler, cependant, le *Diavolu Zuppidu* des contes siciliens (*Fiabe, Novelle e racconti popolari siciliani*, t. II, p. 18.).

TH. P.

Les Confessions d'un mangeur d'opium, par THOMAS DE QUINCEY. Première traduction intégrale, par V. DESCREUX. Paris, Albert Savine, 1890, in-18 de 310 p. — Prix : 3 fr. 50.

Les *Confessions*, de Thomas de Quincey, ont été plusieurs fois paraphrasées, adaptées et imitées en notre langue. La paraphrase, l'imitation et l'adaptation les plus connues sont celles que Charles Baudelaire a publiées sous ce titre : *Les Paradis artificiels*. Il existe aussi, parue dans une revue bibliographique, une adaptation d'Alfred de Musset. Mais l'ouvrage du célèbre humoriste anglais n'avait pas eu encore chez nous les honneurs d'une traduction intégrale. M. Descreux a pensé qu'un ouvrage considéré comme un chef-d'œuvre de l'autre côté de la Manche méritait mieux que des paraphrases. Il a donc traduit intégralement et presque littéralement *les Confessions d'un mangeur d'opium*. C'est une autobiographie littéraire. Thomas de Quincey (né à Manchester en 1785, mort à Édimbourg en 1859) y raconte comment il fut amené à prendre de l'opium. Après d'excellentes études au collège de sa ville natale, il fut obligé par sa famille de subir la présence d'un précepteur incapable. Avide de liberté, le jeune homme s'esquive, riche d'une dizaine de guinées et n'ayant pour tout bagage qu'un Euripide et un volume de poésies (de sa composition). Il se dirige vers Londres. Mais le voyage est long, difficile, et sa bourse est vide. Arrivé dans la métropole, Thomas de Quincey resta quinze jours sans asile et sans pain. Grâce à un ami, il put se tirer d'affaire ; mais son escapade devait lui coûter cher. Il fut pris d'intolérables douleurs d'entrailles. L'opium lui procura du soulagement. Alors il s'y adonna au point qu'il finit par boire jusqu'à huit mille gouttes de laudanum par jour. Si prodigieuse que semble cette quantité, elle ne représente cependant que la moitié des doses quotidiennes que prenait le poète Coleridge. Celui-ci en mourut. Thomas de Quincey, au bout de huit ans de luttes et d'efforts, parvint à se guérir de sa fatale habitude. Toute cette partie de son existence est très agréablement exposée dans *les Confessions*. La fin de l'ouvrage est par lui consacrée à décrire : les plaisirs de l'opium, d'abord ; les tortures de l'opium, ensuite. Outre le soulagement de ses douleurs physiques, le perfide narcotique lui procurait, au début, de grandes jouissances intellectuelles. Il était, comme les mangeurs de haschich, transporté dans tous les ginnistans féeriques du rêve. Il édifiait, dans son imagination, des cités et des temples dont les merveilles défiaient l'art de Phidias et de Praxitèle, la splendeur de Babylone et d'Héca-

tompylos. « C'était, dit-il, comme un sabbath d'ineffables repos, un adoucissement de toutes mes fatigues, un soulagement de mes fardeaux secrets, un calme alcyonien sur toutes mes angoisses. » Mais les tortures ne tardèrent pas à succéder aux plaisirs, et elles furent épouvantables : impression permanente de terreur, insupportable irritation nerveuse que le moindre pli exaspérait, sensation d'une chute vertigineuse dans des abîmes sans fond, spleen continuel, intelligence pétrifiée, torpeur insurmontable, mélancolie funèbre, rêves affreux, fantômes nocturnes, horribles cauchemars. Thomas de Quincey n'oublie aucune de ces tortures, et là est la morale de son livre. Ce livre est vraiment curieux. Le « mangeur d'opium, » totalement guéri, le fit suivre d'un autre : *Suspiria de profundis,* qui en est le complément. Il est à regretter que M. Descreux ne l'ait pas traduit avec *les Confessions.* F. B.

J.-J. Rousseau jugé par les Français d'aujourd'hui, par M. John Grand Carteret. Paris, Perrin, 1890, in-12 de x-575 p., avec 11 gravures hors texte. — Prix : 6 fr.

En 1878, un livre avait été publié à Genève, ayant pour titre : *Rousseau jugé par les Genevois d'aujourd'hui.* A son tour, le Genevois M. Carteret a voulu faire juger son compatriote par *les Français d'aujourd'hui*, c'est-à-dire pas *des* Français : trente-trois prosateurs et cinq poètes. Ce sont des collaborateurs bien triés; en bon prince, il a laissé à leur plume pleine liberté. M. Carteret est épris du XVIIIe siècle, et il regrette que nos générations oublieuses n'inscrivent pas dans un « livre d'or, » à côté de Rousseau, Voltaire, d'Alembert et Diderot. Au moins veut-il venger Rousseau, le « grand calomnié, » le « grand persécuté, » et de là l' « esprit du livre. » Pour sa part, il va droit à l'apothéose de son héros. Pas une réforme qui ne se voie formulée dans un « quelconque » de ses ouvrages. Toutes nos théories politiques sont dans le *Contrat Social;* toutes nos aspirations de justice, dans le *Discours sur l'inégalité des conditions;* tous nos programmes d'enseignement, d'éducation, dans l'*Émile;* tous les essais de rénovation religieuse, dans *la Profession de foi du vicaire Savoyard* (p. VII). Le glorificateur avoue cependant que son lourd volume, incomplet malgré ses 575 pages, n'a ni harmonie ni cohésion, attendu qu'il embrasse dans un vaste plan l' « homme et son œuvre. »

Or, depuis longtemps, l'homme et l'œuvre sont jugés. L'homme, en dépit de ses aspirations intermittentes vers le beau et le bien, fut mauvais fils, mauvais père, mauvais ami, mauvais citoyen. L'œuvre est toute de démolition : destruction du christianisme par un déisme de sentiment, nullement appuyé sur « une raison sans principes; » de la société par le *Contrat social*, préconisant à la fois le despotisme de

l'État et la démagogie, et aussi par le *Discours sur l'inégalité*; suppression de l'autorité familiale par l'*Émile;* perversion des mœurs par la *Nouvelle Héloïse;* enfin, cynisme orgueilleux des *Confessions* qui diffament ceux et celles « qui ont eu le malheur de trop aimer Rousseau. »

Cette expression est de l'un des Français de M. Carteret. Et ce justicier a de nombreux imitateurs parmi ses collègues. Voici une petite collection d'aveux, et elle est loin d'être complète. Rousseau fut ingrat, sauvage, indompté, rêveur et sophiste, ni bon ni aimable, orgueilleux, envieux et vaniteux. C'est un génie de pure imagination, il n'est jamais raisonnable. Paradoxal, il n'a ni philosophie ni morale ni politique. Le *Discours sur l'inégalité* est une mauvaise action. Depuis 1789 jusqu'à 1871, toutes les révolutions sont sorties du *Contrat social.* L'anarchie et le nihilisme en dérivent par voie d'extrême conséquence. Ici Rousseau est musicien, là il connaît à peine les notes du solfège. Mme Deraismes reproche à l'*Émile* d'avoir proclamé la tyrannie masculine. Comme contraste à ces Confessions peu suspectes, il y a les tirades enthousiastes sans preuves, les déclamations et les rengaines, le mal qui est précis dans Rousseau et le bien qui est vague, les hyperboles sur son génie littéraire, assurément supérieur, mais quelquefois déclamatoire et incorrect, souvent dénué de naturel. Il y a les élans érotiques, les licences irréligieuses et révolutionnaires, une pathologie repoussante qui a la prétention de nous révéler que le génie est une névrose, que Rousseau n'eut pas d'enfants et qu'il ne s'est pas suicidé. La fantaisie se joue en d'autres récits. Viennent ensuite les hommages publics au calomnié, la cérémonie du *Panthéon* et les discours en plein air dont l'écho vint mourir dans les colonnes des journaux sectaires; pour tout clore, le chapitre des gravures nous montre les statues de Rousseau et deux de ses manuscrits.

C'est par un tel pandemonium que M. Carteret a voulu relever la gloire défaillante de son compatriote. Les antinomies de cette prétendue restitution rappellent les perpétuelles contradictions de l'homme qui, comme on l'a dit souvent, ne fut constant que dans son inconstance. S'il était possible de l'abaisser plus qu'il ne s'est abaissé lui-même, ce *Rousseauism* y réussirait. GEORGES GANDY.

Histoire de la littérature allemande, par G.-A. HEINRICH, professeur de littérature étrangère à la Faculté des lettres de Lyon, doyen honoraire. Ouvrage couronné par l'Académie française. Tomes I et II. 2e édit., revue et corrigée. Paris, Leroux, 1889, gr. in-8 de XII-515 et 511 p. — Prix : 7 fr. 50.

La première édition de l'*Histoire de la littérature allemande,* par M. Heinrich, porte la date de 1870. Elle fut bien accueillie, et si la seconde s'est fait attendre vingt ans, c'est que, par ses dimensions

mêmes, cet ouvrage considérable ne s'adressait qu'à un public assez restreint. Nous n'en avons pas d'autre sur le même sujet qui puisse lui être comparé, soit pour les larges et justes proportions de l'ensemble, soit pour l'exactitude des renseignements et la sûreté des appréciations. Le livre de Mme de Staël, utile en son temps, n'embrasse que la période classique ; M. Heinrich a voulu remonter aux origines et nous conduire jusqu'à l'époque contemporaine. Sans donner à son œuvre le développement des encyclopédies littéraires publiées en Allemagne par Gervinus, par Kurz, par Koberstein, il a tenu à être complet. Le scrupule est même poussé assez loin pour qu'à certains moments se pressent sous sa plume des séries de noms obscurs qui ne sont le plus souvent connus de l'auteur lui-même qu'au moment où il les transcrit et que le lecteur a oubliés avant d'avoir tourné la page. Ces renseignements arides, perdus dans le texte, devraient rester dans les dictionnaires où il serait facile d'aller les chercher, si jamais le besoin pouvait s'en faire sentir. C'est du moins mon opinion personnelle, et j'ai peut-être tort de l'exprimer en ce moment, n'ayant nullement l'intention de chercher chicane à M. Heinrich à cet égard. Au contraire, il doit plutôt être loué d'avoir su réserver aux grands noms et aux grandes œuvres la place qui leur convient. Klopstock, Lessing, Wieland, Herder, Gœthe et Schiller remplissent presque à eux seuls le second volume, chacun d'eux faisant ainsi l'objet d'une monographie étendue et complète. Par modestie, sans doute, M. Heinrich emprunte souvent à d'autres des fragments de traductions qu'il eût mieux valu prendre la peine de refaire. Telle la ballade en vers du *Roi de Thulé*, la seule pièce peut-être intégralement citée, qui est détestable : l'amitié ne suffit pas à justifier son insertion. Mais la partie critique, propre à l'auteur, ne mérite que des éloges. Il est assez de mode actuellement de prendre le contre-pied des admirations passées et de tenter des réhabilitations invraisemblables. Ce n'est point la manière de M. Heinrich. Il ne court pas après une originalité de mauvais aloi et se montre partisan réfléchi et résolu des opinions le plus généralement admises. On peut donc, en toute sûreté, le croire sur parole. Très modéré, très impartial, il fait, en outre, partout preuve d'un excellent esprit.

J'ai ouï dire que la seconde édition, longuement préparée par l'auteur, quoique la mort ne lui ait pas permis d'y mettre la dernière main, était entièrement remaniée, qu'elle formait comme un ouvrage nouveau. En critique consciencieux, j'ai collationné des chapitres et même des livres entiers, mais je n'ai eu la chance de rencontrer ni corrections ni remaniements. En revanche j'ai découvert quelque chose d'assez singulier pour ne pas regretter ma peine. Le tome II de la première édition se terminait par une note portant en tête cette

mention suffisamment explicite : *Addition au tome premier*. La même note, précédée de la même mention, se retrouve en partie à la fin du tome II de la nouvelle édition. Je dis en partie, mais il ne faudrait pas se hâter de conclure que l'autre partie — une grande page — est allée s'intercaler à sa place dans le premier volume : elle a simplement disparu. L'annotation m'a seule paru avoir été sensiblement augmentée par l'addition de références nouvelles. J'y signalerai une erreur : il est inexact de dire (t. I, p. 197) que le *Pauvre Henri*, de Hartmann, a été « traduit en anglais par Longfellow. » Il s'est aussi glissé dans la nouvelle édition nombre de fautes d'impression qui n'existaient pas dans la première et qui ne figurent pas aux *errata*. Au lieu de « la déesse des Nibelungen » (t. I, p. 119), il faut lire *la détresse des Nibelungen ;* au lieu de « retenir, » *retentir* (t. II, p. 31), etc.

EMM. DE SAINT-ALBIN.

Morceaux choisis de littérature russe, avec deux traductions françaises dont une juxta-linéaire, par ARMAND SINVAL. Paris, Ollendorff, 1890, in-12 de III-140 p. — Prix : 3 fr.

Ce recueil est destiné aux personnes déjà initiées aux éléments de la langue russe, mais désireuses d'avoir quelque chose qui tient le milieu entre les livres de classe et les traductions trop littéraires des auteurs russes. L'utilité d'un pareil manuel est incontestable, et comme il n'en existe guère, on saura gré à M. Sinval, ex-lecteur à l'Université de Cracovie, d'avoir comblé cette lacune. J'ai hâte de dire qu'il a rempli sa tâche d'une façon en général assez satisfaisante. Ce qui n'est pas le moindre mérite de son recueil, c'est la correction du texte original, chose fort rare dans les éditions de ce genre faites en France; à peine peut-on y signaler trois ou quatre fautes d'impression, sur cent quarante pages.

Le choix des morceaux ne laisse rien à désirer ; ils appartiennent aux meilleurs écrivains, tels que Karamzine, Léon Tolstoï, Gogol, Polévoï, Pouchkine, pour la prose; Kozlov et Krylov, pour la poésie. Une notice très courte, mais donnant la note juste, précède les morceaux de chacun d'eux. La traduction littéraire placée au bas des pages m'a paru presque irreprochable. Je ne saurais en dire autant de la traduction juxta-linéaire, qui aurait pu être plus fidèle encore qu'elle ne l'est. On conçoit qu'il est impossible d'entrer ici dans des détails ; ils prendraient trop de place et seraient fastidieux. D'ailleurs, ce sont là des taches trop légères pour nuire à l'ensemble de la version. Il y en a une cependant qui fait exception, et qui se retrouve aussi dans la traduction littéraire. La voici :

Dans la fable de Krylov : *La Souris et le Rat*, on lit (p. 120) ce mot

à mot : « Jusqu'à ce que aux griffes *chez lui* (!) il arrivera, alors vraiment au lion ne pas être vivant ; » ce que la traduction littéraire rend ainsi : « Avant qu'il n'arrive aux griffes du lion, celui-ci sera déjà mort. » C'est le rat qui parle ainsi du chat. Le texte russe n'a pas tout à fait le même sens; il porte : « Lorsqu'*ils* (c'est-à-dire le chat et le lion) en viennent aux griffes, c'est assurément le lion qui ne reste pas vivant. » Il y a là une nuance assez marquée. Le pronom personnel mis au pluriel se rapporte ici aux deux animaux, et n'est nullement une formule de respect, ainsi que le dit à tort la note (12) relative à ce pluriel (p. 138).

Les notes explicatives placées à la fin du livre concernent surtout les règles grammaticales et les idiotismes russes : une attention toute particulière y est accordée aux *aspects* des verbes, difficiles en effet à distinguer pour un Français, que l'auteur renvoie, pour plus ample instruction, à la *Méthode russe* d'Ollendorff. C'est par distraction, sans doute, que la forme *nachel* (trouva) y est donnée comme passé du verbe *nakhoditi* (p. 129) au lieu de *nakhodil,* et le futur du verbe *letch* (se coucher) est changé en *lajou,* au lieu de *lagou* (p. 132).

Dans le charmant récit de Pouchkine intitulé : *Rencontre avec Catherine II,* on trouve plus d'une fois les mots *tak-se* (oui), *nét-se* (non). M. Sinval demande d'où vient la syllabe additionnelle ; il ajoute qu'aucun des professeurs de russe n'a pu le renseigner là-dessus (p. 136). Il est pourtant notoire que cette syllabe explétive (se) est un reste à peine reconnaissable du mot *soudari* (monsieur), dont il n'a plus la signification. Cette origine explique pourquoi on en fait encore usage, en parlant, par exemple, à un supérieur. Les *Morceaux choisis* fournissent d'autres termes de ce genre : *viche* (vois-tu), *mol* (dit-il), formes abrégées de *vidiche, molvil ;* de même l'adverbe *tchaï* (il faut espérer), qu'on lit dans le même récit de Pouchkine (p. 99) et que l'auteur a oublié d'annoter, tout en renvoyant à la note 28 qui manque. Dans la note 38 (p. 138), il fait observer que le pronom possessif *svoï* s'emploie des trois personnes indifféremment. Cette remarque aurait dû être faite dès les premiers mots du texte russe ; car on y lit, en vertu de la même règle : *Figurez-vous,* en russe : figurez *à soi* (p. 4) ; absolument comme à la dernière page du texte nous lisons : « Et toi *à soi sa* route marche ! » c'est-à-dire, *et toi suis ton chemin.*

Encore un mot avant de finir. Les voyelles sur lesquelles tombe l'accent sont imprimées en italique, système ingénieux, mais plus commode pour le typographe que pour le lecteur. S'il importe de marquer l'accent dans la prose, les pièces en vers, notamment les vers ïambiques peuvent, ce semble, s'en passer le plus souvent sans le moindre inconvénient, l'accent y ayant sa place marquée d'avance. Au reste, ce qui abonde ne nuit pas. En somme, si le présent recueil a des défauts, les bonnes qualités y surabondent. J. MARTINOV.

Lettres de Peiresc aux frères Dupuy, publiées par PHILIPPE TAMIZEY DE LARROQUE, correspondant de l'Institut. Tome II, *janvier 1629 à décembre 1633*. (*Collection des documents inédits sur l'histoire de France*). Paris, Imprimerie nationale, 1890, in-4 de 713 p.

Lorsque j'ai présenté aux lecteurs du *Polybiblion*, t. LVIII, p. 518-521), le premier volume de cet important recueil, j'ai dit quelles richesses inappréciables il contient au point de vue de l'histoire politique, littéraire, archéologique, ou même simplement anecdotique du XVIIe siècle, et je terminais en souhaitant que la suite de la publication ne se fît pas attendre. Deux ans ont suffi pour achever celle de ce second volume qui comprend cent quarante-neuf lettres de Peiresc réparties en cinq années, et en appendice dix lettres des frères Dupuy. Un troisième volume terminera, dans deux ou trois ans, ce magnifique ouvrage.

Ici encore, pour exposer par quelques citations le multiple intérêt du livre, on n'est gêné que par l'embarras du choix : elles se pressent à l'envi sous la plume, révélant toujours, en même temps que des faits nouveaux, l'extrême aménité de caractère du chroniqueur. Sur le peintre Rubens, les anecdotes reviennent nombreuses : « S'il faict M. Grotius, je le prieray de m'en faire une coppie..., mais j'ay trouvé bien estrange sa prétention de faire aller M. de la Ville aux Clercs chez luy pour se laisser peindre ; j'aymerois mieux n'avoir point de portraict de mes amys que de leur procurer une telle importunité ou servitude ; je lui en escript mon sentiment. » (p. 17). Sur la pompeuse entrée du cardinal de Richelieu à Montpellier, à cheval, en costume de général des armées du roi, le 18 juillet 1629, on trouvera (p. 140) de curieux détails qu'on chercherait vainement dans les Mémoires de Bassompierre. Puis voici des indications sur la prise du vicomte de Lestrange au fort de Tournon, près Privas, et sa décapitation au Pont-Saint-Esprit, avec l'envoi « d'une petite relation cy jointe » (p. 333) sur cette déplorable affaire au sujet de laquelle le Catalogue de la Bibliothèque nationale ne contient pourtant l'indication d'aucune brochure ni pièce. Plus loin (p. 496), c'est la fâcheuse nouvelle, grosse de conséquences, d'un soufflet donné par un consul d'Aix à l'un de ses collègues, insulte qui amène entre le gouverneur et le parlement un conflit que les historiens provençaux ont passé sous silence. Si j'ajoute à cela le dramatique récit du rapt public de Mlle d'Aymar à Toulon par le chevalier de La Valette, au grand scandale de toute la ville (p. 234 à 237) et celui de la belle-sœur de Saumaise deux ans plus tard (p. 590), on reconnaîtra que la plus grande variété règne dans ces mille incidents historiques semés au milieu de savantes dissertations archéologiques ou naturelles, sur le trépied antique de Fréjus (p. 207), sur des inscriptions grecques, ou sur le caractère de l'éléphant et le poil des chats angoras. Mais c'est surtout à propos de l'histoire

littéraire qu'abondent les renseignements de toute sorte : on trouve là sur une foule de littérateurs non cités dans les recueils biographiques, comme le poète Picherel (p. 30) qui travaillait encore quatorze heures par jour à soixante-dix-neuf ans, ou célèbres comme de Thou, Menestrier, Duchesne ou Gassendi, quantité d'indications nouvelles propres à rectifier ou à compléter l'histoire de leurs vies et de leurs œuvres. Comme les personnages de cette époque que je connais le mieux sont les premiers académiciens, je citerai sur eux quelques notes qui montreront combien ce recueil sera précieux pour les futurs biographes des auteurs du XVIIe siècle. J'y apprends, par exemple, que Bachet de Méziriac, duquel je croyais avoir donné la liste complète des travaux, avait, en 1632, un *Apollodore* prêt à paraître et un *Plutarque* très avancé (p. 368) ; mais il ne semble pas qu'aucun de ces deux ouvrages ait jamais vu le jour et l'on ignore ce qu'ils sont devenus ; — que Godeau fut en butte, en 1633, à des attaques par libelles, dont le mauvais effet ne fut conjuré près du Cardinal, que par l'entremise de Boisrobert (p. 501) ; — que Nicolas Bourbon publia, vers la même époque, un poème « fort beau » sur la prise de La Rochelle (p. 684) ; — qu'Auger de Mauléon projetait, en 1629, une édition des œuvres posthumes du chancelier Bacon, et que ce fut lui et non d'Arbaud de Porchères qui publia, en 1630, les œuvres de Malherbe (p. 126, 150, 255) ; — que La Mothe le Voyer est l'auteur d'un discours sur l'histoire du cardinal de Bentivoglio (p. 503), non rencontré par moi lorsque j'ai donné sa longue bibliographie ; — que Saint-Amand avait voyagé dans les Indes hollandaises et qu'il fit lui-même le récit de ses voyages à Peiresc, en s'arrêtant chez lui, à son retour de Rome, en 1633 (p. 671 à 673), etc. A propos de Saint-Amand, M. Tamizey de Larroque rectifie très consciencieusement une de ses notes du premier volume. Peiresc avait annoncé la prochaine nomination de M. de Saint-Amand à l'archevêché de Toulouse, et son savant annotateur s'étonnait à bon droit, comme nous le fîmes nous-mêmes, qu'on eût pu songer à pareil choix : mais la lumière s'est faite dans l'intervalle de la publication des deux volumes : il s'agissait de Charles de Montchal, abbé de Saint-Amand, qui fut en effet nommé à ce siège. Ceci m'amène à parler des notes de M. Tamizey de Larroque : elles sont, comme toujours, précises et substantielles ; et je n'éprouve qu'un regret à leur égard, c'est que, pour ne pas grossir démesurément le volume, il ait fallu les restreindre. Il n'en est guère qui ne soit particulièrement instructives, soit qu'elles concernent les remarques philologiques, en constatant que Littré n'a cité que très postérieurement l'origine de tel mot ou de telle tournure de phrase, soit qu'elles fournissent des indications sur les ouvrages ou sur les auteurs cités. Comme toujours aussi elles sont pour ainsi dire impeccables. Tout au

sions des représentants en Belgique occupent la plus grande place, il y a encore bien des rapports sur toutes les parties de la France. Lecture longue, fastidieuse, trop souvent stérile, et qui avait besoin, pour chaque mission, d'un résumé général : l'éditeur, en faisant marcher concurremment les séances des comités et les rapports des représentants, enchevêtre nécessairement les faits et les impressions ; le lecteur qui tient à s'instruire est obligé de mettre à part chacun de ces éléments différents pour obtenir une suite d'idées et se former une opinion. Tout en restant fidèle à l'impartialité dont une publication pareille ne doit pas se départir, M. Aulard ne pourrait-il pas grouper les faits dans une étude préliminaire ? Ceux qui liront ses résumés seront toujours des hommes studieux qui, s'ils le croient nécessaire, sauront les contrôler en se reportant au texte.

Un errata, placé à la fin de ce volume, rectifie quelques erreurs d'orthographe, tant pour le premier volume que pour celui-ci ; il faut le lire et en tenir compte. Dans l'introduction du tome Ier, p. x-xi, M. Aulard avait signalé *la Révolution telle qu'elle est, ou Correspondance inédite du Salut public*, etc., *mise en ordre par M. Legros* (Paris, 1837, 2 vol. in-8), comme renfermant cent quatre vingt-cinq pièces ayant un grand air d'authenticité, sans qu'il en ait retrouvé aux archives les originaux. Les doutes paraissent levés aujourd'hui ; la plupart des originaux des pièces publiées dans ce recueil sont au dépôt du ministère de la guerre (note de la page 417). La note de la page 431 fixe au 19 septembre 1754 la date de naissance de Fouché, au lieu du 27 mai 1763 qu'on donne généralement ; on ajoute : oratorien. D'après les recherches du P. Ingold, de l'Oratoire, Fouché, non plus que d'autres auxquels on attribue à tort cette qualité, n'était ni prêtre ni oratorien ; il était simplement *confrère*, c'est-à-dire auxiliaire. Page 482, Thibault, curé de Souppes, mourut aux Invalides le 25 et non le 26 février 1813. Soit dit par esprit d'exactitude. N'avait-il pas été membre du Tribunat d'où il fut exclu en 1802, et, sous le Directoire, n'avait-il pas rempli à Blois des fonctions dont ne parle pas la notice ? — A propos de Pâris, qui, pour ne pas être confondu avec l'assassin de Lepeletier Saint-Fargeau, et, comme il le disait, « pour son honneur comme pour sa sûreté, » demanda à prendre le nom de Fabricius (p. 157-158), n'était-il pas oratorien ? Enfin, à propos de son célèbre homonyme, la véritable orthographe n'est-elle pas *Deparis* ?

VICTOR PIERRE.

Histoire générale des émigrés. *Les Émigrés et la Société française sous Napoléon Ier*, par M. FORNERON, avec une introduction par M. Le Trésor de la Rocque ; tome III. Paris, Plon et Nourrit, 1890, in-8 de 639 p. — Prix : 7 fr. 50.

Les pages aujourd'hui publiées ont paru d'abord dans le *Corres-*

presque austère dans sa rudesse, l'Athènes d'Alcibiade, « cité asiatique et phénicienne, écrit-il, rendez-vous des élégances libertines et des savantes corruptions. Les nouveaux Athéniens, questionneurs et bavards, sournois comme des Italiotes, efféminés comme des Orientaux, prétentieux comme des Doriens, sont non seulement ingouvernables, mais insaisissables. Le luxe sensuel a tout envahi. » Alors que d'autres célèbrent sur tous les tons les bienfaits dont la Grèce fut redevable au sanctuaire de Delphes, notre auteur ne tarit pas sur la cupidité et la duplicité des prêtres d'Apollon. Ailleurs on apprend que « la parole d'Eschyle est nourrie des Védas et impressionnée de touranisme, » et que le grand poète s'était donné la mission « d'arracher les Athéniens à leur hésitation aryenne ; » plus loin, qu'Euripide est une sorte de pessimiste dont le découragement « s'affermit d'éloquence, » sans doute pour le consoler « de l'aryenne nostalgie du champ natal de la Troie perdue. » L'auteur traite, on ne sait pourquoi, de « flegmatique » la forme pittoresque de Thucydide, qualifié lui-même de « collectionneur des tourments de l'Hellénie, » tandis que Xénophon nous est représenté comme « un aryen désemparé qui a perdu l'amour de la patrie. » Il y a mieux : M. Fontane ne voit guère qu'incohérence dans l'éloquence de Démosthène, si logique et si passionnée tout ensemble : quant à ses appréciations sur les philosophes athéniens, elles renferment presque autant d'erreurs que de mots. Plus d'une fois il lui arrive de confondre les temps et les dates de la façon la plus fâcheuse.

Même originalité bizarre dans sa façon de composer et d'écrire, visiblement calculée pour faire effet d'étonnement sur l'imagination du lecteur. J'accorde que ce style, semé de guillemets, riche en néologismes, émaillé de débris de citations, offre de temps à autre des coupes de phrase singulièrement expressives; mais l'impression générale qui s'en dégage est plutôt celle d'une affectation d'assez mauvais goût. Tel oisif ou tel bel esprit qui n'avait pu se résoudre à lire une page de Duruy ou de Curtius, sera peut-être capable de dévorer jusqu'au bout l'*Athènes* de M. Fontane. Si ce succès lui suffit, il doit avoir atteint son but.

C. Huit.

Recueil des actes du Comité de Salut public avec la correspondance officielle des représentants en mission et le registre du Conseil exécutif provisoire, publié par F.-A. Aulard. Tome II. *22 janvier 1793-31 mars 1793.* Paris, Imp. nationale; Hachette, 1889, gr. in-8 de 630 p. — Prix : 12 fr.

Ce nouveau volume embrasse la période du 22 janvier au 31 mars 1793. On y trouvera les procès-verbaux de cinquante-trois séances du Conseil exécutif provisoire, et de cinquante-huit du Comité de défense générale réparties sur soixante-huit jours. Bien que les mis-

sions des représentants en Belgique occupent la plus grande place, il y a encore bien des rapports sur toutes les parties de la France. Lecture longue, fastidieuse, trop souvent stérile, et qui avait besoin, pour chaque mission, d'un résumé général : l'éditeur, en faisant marcher concurremment les séances des comités et les rapports des représentants, enchevêtre nécessairement les faits et les impressions : le lecteur qui tient à s'instruire est obligé de mettre à part chacun de ces éléments différents pour obtenir une suite d'idées et se former une opinion. Tout en restant fidèle à l'impartialité dont une publication pareille ne doit pas se départir, M. Aulard ne pourrait-il pas grouper les faits dans une étude préliminaire ? Ceux qui liront ses résumés seront toujours des hommes studieux qui, s'ils le croient nécessaire, sauront les contrôler en se reportant au texte.

Un errata, placé à la fin de ce volume, rectifie quelques erreurs d'orthographe, tant pour le premier volume que pour celui-ci : il faut le lire et en tenir compte. Dans l'introduction du tome Ier, p. x-xi, M. Aulard avait signalé *la Révolution telle qu'elle est, ou Correspondance inédite du Salut public*, etc., *mise en ordre par M. Legros* (Paris, 1837, 2 vol. in-8), comme renfermant cent quatre-vingt-cinq pièces ayant un grand air d'authenticité, sans qu'il en ait retrouvé aux archives les originaux. Les doutes paraissent levés aujourd'hui : la plupart des originaux des pièces publiées dans ce recueil sont au dépôt du ministère de la guerre (note de la page 417). La note de la page 431 fixe au 19 septembre 1754 la date de naissance de Fouché, au lieu du 27 mai 1763 qu'on donne généralement ; on ajoute : oratorien. D'après les recherches du P. Ingold, de l'Oratoire, Fouché, non plus que d'autres auxquels on attribue à tort cette qualité, n'était ni prêtre ni oratorien ; il était simplement *confrère*, c'est-à-dire auxiliaire. Page 482, Thibault, curé de Souppes, mourut aux Invalides le 25 et non le 26 février 1813. Soit dit par esprit d'exactitude. N'avait-il pas été membre du Tribunat d'où il fut exclu en 1802, et, sous le Directoire, n'avait-il pas rempli à Blois des fonctions dont ne parle pas la notice ? — A propos de Paris, qui, pour ne pas être confondu avec l'assassin de Lepeletier Saint-Fargeau, et, comme il le disait, « pour son honneur comme pour sa sûreté, » demanda à prendre le nom de Fabricius (p. 157-158), n'était-il pas oratorien ? Enfin, à propos de son célèbre homonyme, sa véritable orthographe n'est-elle pas *Depuris* !

VICTOR PIERRE.

Histoire générale des émigrés. [illegible] *Société française* [illegible] par M. Le [illegible] Neufvéglise, 1880, in-8 de 538 p. [illegible]

[illegible] dans le *Corres-*

pendant. C'est l'œuvre posthume d'un écrivain distingué, prématurément enlevé aux lettres, M. Forneron, et le dernier volume de son *Histoire générale des émigrés*. A vrai dire est-ce bien encore l'histoire des émigrés? Oui, sans doute, puisqu'il s'agit des émigrés dans ce volume; mais le sujet s'est agrandi, et le vrai titre, indiqué d'ailleurs par le sous-titre, pourrait être : Histoire du despotisme de Napoléon. On est habitué à ne voir dans le premier des Bonaparte que l'incomparable chef d'armée, l'auteur du Concordat et du Code civil, le conquérant et le législateur; on oublie ce qui se cacha de misère sous cet éclat, d'ambition sous cette justice. Ici encore la légende s'est substituée à l'histoire. Mais aujourd'hui les archives livrent leurs secrets; les victimes reparaissent et le mot du poète se vérifie :

La gloire efface tout, tout excepté le crime.

Le premier crime a été l'assassinat du duc d'Enghien, enlevé en pleine paix, sur un territoire neutre, et fusillé sans jugement à Vincennes. Le récit, tout récemment renouvelé avec un grand talent par M. Welschinger, est ici résumé d'une manière saisissante. Mais cet attentat n'est pas le seul. Tout à côté il faut placer le meurtre de Frotté attiré dans un guet-apens, arrêté malgré un sauf-conduit, fusillé aussi contre toutes les règles du droit des gens. Moreau n'est point tué : la crainte de mécontenter l'armée le sauve; mais son procès n'en est pas moins une grande iniquité. A côté de là, Pichegru est suicidé, et la torture, abolie par Louis XVI, est appliquée aux compagnons de Georges Cadoudal. Puis ce sont les victimes moins connues, le chevalier de Chateaubriand, que Fontane ne peut sauver, Ch. de Loyon, le comte d'Aché, et tant d'autres. La police impériale traque tous ceux qui sont soupçonnés d'avoir des relations avec les Bourbons ou simplement d'en garder le culte dans le cœur, tous ceux qui se permettent une critique, une chanson, une plaisanterie contre le maître ou son gouvernement. La plus illustre de ces victimes est Mme de Staël; mais il y en a bien d'autres. Et rien ne sert à un accusé d'être acquitté par les juges; si sa présence au grand jour est une gêne pour le palais ou un remords pour quelque puissant, on ne tient pas compte de l'avenir et une détention perpétuelle, ordonnée par le seul bon plaisir, sert à supprimer les suspects; le fort de Joux, les châteaux d'If, de Lourdes, de Vincennes se remplirent de prisonniers, la plupart enfermés sans jugement, transmis d'un cachot à l'autre pour dépister les recherches des familles ou des amis. Les lettres de cachet et la loi des suspects revivent dans toute leur rigueur et les procédés de Réal et de Desmarets ne le cèdent guère à ceux de Fouquier-Tinville. C'est pis encore lorsque la persécution religieuse vint se joindre à la persécution politique. Il suffit de rappeler ici le souvenir de Mgr de

Broglie, de Mgr de Boulogne, des séminaristes de Gand, de l'abbé d'Astres, des cardinaux *noirs*, et l'enlèvement brutal, l'emprisonnement plus brutal encore de l'auguste chef du catholicisme, Pie VII.

Un des plus curieux chapitres est celui que M. Forneron a intitulé : *La Récapitulation des cadavres*, où il montre par l'énoncé des chiffres de diverses inscriptions que les guerres de l'Empire ont coûté à la France dix sept cent mille morts. Si brillante que soit la gloire militaire, n'est-ce pas l'acheter bien cher que la payer de tant de sang; et ne conçoit-on pas qu'en 1814 le pays n'aspirât qu'à être délivré de l'homme, si grand fût-il, qui épuisait ainsi ses dernières forces ?

C'est la leçon qui ressort des curieuses recherches de M. Forneron si heureusement revisées et complétées par M. Le Trésor de la Rocque. Assurément elles ne font oublier ni la gloire ni les services de Napoléon Ier; elles ne méconnaissent pas son génie; mais elles montrent à quel excès peut se laisser emporter ce génie quand il n'a d'autre contre-poids que sa volonté. MAXIME DE LA ROCHETERIE.

Mémoires et Correspondance du comte DE VILLÈLE. Tomes IV et V. Paris, Perrin, 1889-90, 2 vol. in-8 de 537 et 504 p. — Prix : 7 fr. 50 le vol.

Dans le quatrième volume, il n'y a aucune page de Mémoires écrits par M. de Villèle après sa retraite des affaires, mais la correspondance du ministre avec le duc d'Angoulème et M. de Martignac, lettres à eux adressées ou par eux envoyées, est là pour éclairer à jamais la politique française pendant cette guerre d'Espagne, si attaquée par les libéraux, si glorieuse pour la France. « Deux points, écrit M. de Villèle, sont, selon moi, désormais d'une importance majeure pour l'honneur et les intérêts de la France : c'est de forcer les Cortès à se dissoudre et à nous rendre le Roi et de purger définitivement les provinces en deçà de l'Èbre des corps armés qui les oppriment. » — La France voulait délivrer l'Espagne de la Révolution, elle ne voulait rien de plus. Après la délivrance du Roi « nous serons prêts, écrit M. de Villèle, d'y ajouter bons conseils et nos secours; mais si l'on veut faire des folies, nous nous bornerons à ne pas les seconder. » Il disait encore avec la prudence de l'homme d'État : « Nous sommes embarrassés paur nous prononcer sur la question des moyens à employer pour donner de la stabilité à la Restauration... » Et ailleurs il expose bien sa politique éclairée : « Vouloir établir des institutions représentatives en Espagne de concert et avec l'appui du cabinet de Saint-James, ce serait s'exposer à poursuivre une impossibilité ou concourir à replacer ce pays sous une influence anglo-révolutionnaire. Vouloir favoriser, de moitié avec les cabinets continentaux et les coteries françaises, le ré-

tablissement pur et simple de l'absolu en Espagne, ce serait, à mes yeux, y préparer une révolution nouvelle. » Toute la conduite du gouvernement français est résumée en ces quelques lignes. Elle était honorable pour l'Espagne et ferme devant l'étranger. L'Angleterre avait été mécontente. M. de Villèle ne s'en inquiétait pas outre mesure. Il ne croyait pas que cette puissance s'opposât directement à nos succès, mais, disait-il, « elle les retardera, les entravera et les rendra les plus chers et les moins complets qu'elle pourra... Les Anglais, disait-il encore, feront ce qu'ils pourront pour retarder l'époque de notre triomphe et le terme de nos sacrifices, mais jamais ils ne feront la folie d'intervenir si tardivement. » A M. de Martignac, qui s'inquiétait un peu des efforts tentés contre notre intervention, Villèle répondait avec assez de fierté : « Le moyen d'imposer à tous nos ennemis est de n'en craindre aucun et de conduire vigoureusement les opérations. » — Cette correspondance fait le plus grand honneur à M. de Villèle, au duc d'Angoulème, à M. de Martignac. Chacun a son point de vue, mais l'élévation des vues, l'ardeur du patriotisme, l'intelligence de la conduite se rencontrent chez tous. On ne pourra écrire dorénavant l'histoire de la guerre d'Espagne sans tenir compte de cette correspondance, où l'attitude des Cortès espagnoles, la marche de nos troupes, la modération de notre politique, sont si parfaitement exposées. Elle éclaire en outre bien des faits particuliers.

La première lettre insérée dans ce volume est du 1er juin 1823, la dernière est du 22 février 1824. Mais ces huit ou neuf mois sont pleins d'événements importants ; aussi l'attention est tenue en éveil par la lecture de ces lettres. On gagne toujours à entrer ainsi en commerce avec des esprits supérieurs.

Le tome cinquième et dernier de cet important ouvrage contient la correspondance depuis l'année 1824 jusqu'à 1830. Une lettre de M. de Villèle au comte de Neuville du 5 janvier 1832 est le dernier document après la Révolution de 1830. Elle a trait aux questions financières. Le volume contient plusieurs écrits de M. de Villèle ; par exemple, sur le projet de conversion des rentes, sur la mort de Louis XVIII, sur un entretien avec M. de Metternich en 1825, sur la discussion des marchés Ouvrard, sur les troubles de Paris en 1827, sur la chute du ministère, sur son voyage à Paris en mars et avril 1830. On comprend en lisant seulement ces titres, tout ce qu'il y a d'important dans ces souvenirs qui, sur presque tous les points, font la complète lumière. La correspondance est des plus variées : lettres de Charles X, du prince de Polignac, du duc de Doudeauville, de Berryer, de lord Granville, etc... à M. de Villèle ; lettres de M. de Villèle à sa femme. Toutes se lisent avec le plus vif intérêt. Il se dégage de toutes ces pages un air d'honnêteté profonde, de loyauté, de franchise qui saisit et fait du bien. On

aime à voir l'intelligence si lucide de M. de Villèle et au milieu des affaires son calme qui dénote si bien l'homme que nul souffle d'ambition n'entraîna jamais, et qui, pour règle de sa conduite, ne connut que le devoir et la conscience. Cette publication, si importante comme documents historiques et que nous regrettons de ne pas voir continuer par la correspondance après 1830, fera grandir M. de Villèle dans l'estime et le respect de tous.

Une table alphabétique des noms cités dans les cinq volumes rend les recherches faciles. H. DE L'É.

L'Empire de Maximilien. *La Vérité sur l'expédition du Mexique,* d'après les documents inédits d'ERNEST LOUET, payeur en chef du corps expéditionnaire, par PAUL GAULOT. Paris, P. Ollendorff, 1890, in-12 de 339 p. — Prix : 3 fr. 50.

Lettres sur l'Expédition du Mexique, publiées par sa sœur, par le lieutenant-colonel LOIZILLON. Paris, L. Baudoin, 1890, in-12 de 446 p. — Prix : 4 fr.

Nous avons précédemment rendu compte du premier volume de l'ouvrage de M. Paul Gaulot, qui était intitulé : *Rêve d'empire.* Le second volume : *L'Empire de Maximilien,* vient de paraître, et sera prochainement suivi d'un troisième : *Fin d'empire.* Nous rappellerons que pour écrire ces pages d'histoire, l'auteur a utilisé d'importants documents conservés avec soin par M. E. Loüet qui se proposait de les publier quand la mort l'a surpris; M. Paul Gaulot y a joint des pièces inédites communiquées par Bazaine. Par le fait, ces trois volumes formeront une justification du rôle joué au Mexique par l'ancien commandant en chef. Ils tendent à prouver, en effet, qu'il n'a fait que suivre très exactement les instructions qui lui étaient données minutieusement par Napoléon III et par le maréchal Randon, ministre de la guerre. L'armée a toujours fait son devoir avec la plus grande abnégation, et son chef s'est exclusivement dévoué à soutenir de son mieux le trône chancelant de Maximilien. Si l'entreprise impériale a misérablement avorté, ce n'est point, suivant l'auteur, à Bazaine qu'il faut s'en prendre; la faute en est au malheureux souverain, qui manquait d'énergie et s'entourait de conseillers hostiles à la France. Il en résultait des froissements et des à-coups qui discréditaient à la fois la cour et l'armée, et encourageaient la résistance des dissidents. Cela prouve simplement l'impossibilité de maintenir à la tête d'un pays un gouvernement qui n'a d'autre appui que la main de l'étranger. Des pages très curieuses sont celles où l'auteur raconte les négociations entre Maximilien et la cour de Rome au sujet des biens sécularisés du clergé mexicain; l'attitude du Saint-Siège, en cette circonstance, a évidemment contribué à rendre très difficile l'œuvre de pacification entreprise par l'infortuné souverain. Ce volume est très intéressant à lire et très

instructif, malgré des tendances évidemment partiales. Ces événements sont encore trop rapprochés de nous et ils ont excité de trop vives passions pour qu'il soit possible de prononcer actuellement un jugement définitif, mais il est bon de consulter les diverses pièces du procès et, à ce titre, l'ouvrage de M. Gaulot a une incontestable valeur.

—Nous préférons cependant les lettres du lieutenant-colonel Loizillon, qui ont un accent de sincérité très remarquable: le fait est qu'écrites au jour le jour, elles n'étaient pas destinées à la publicité. L'auteur a fait la campagne du Mexique de 1862 à 1867, c'est-à-dire depuis la prise de commandement du maréchal Forey jusqu'à l'évacuation. Successivement attaché aux états-major du général de Bertier, du général Douay, puis à l'état-major général du maréchal Bazaine, le colonel Loizillon, alors simple capitaine, était bien placé pour juger les événements; cependant c'est naturellement aux opérations militaires qu'il s'est plus particulièrement intéressé. Son caractère un peu frondeur le porte à critiquer sévèrement ses chefs, d'autant plus que, dans les débuts, son avancement ne répond pas aux espérances de son ambition. Le maréchal Forey lui paraît tout à fait au-dessous de la haute situation de commandant en chef; le caractère du malheureux Maximilien lui inspire peu de sympathie, en raison de sa légèreté, de sa faiblesse et de son indécision ; quant à Bazaine, il rend pleine justice à ses incontestables talents militaires; il lui reconnaît même une grande habileté politique, mais, vers la fin de l'occupation, le rôle du maréchal vis-à-vis de l'empire mexicain lui paraît peu loyal; sans se prononcer catégoriquement sur ce sujet délicat, il laisse entrevoir une grande désillusion à l'égard de ce personnage. Certaines lettres du colonel Loizillon ont une grande portée, notamment celles qu'il écrit à une amie de sa famille, la fameuse Mme Cornu, qui les mettait sous les yeux de l'empereur Napoléon III. L'une de ces lettres était connue de M. P. Gaulot; mais cet auteur l'attribue au général Douay, dont l'hostilité sourde contre le maréchal Forey et le diplomate Dubois de Saligny, puis le maréchal Bazaine lui-même, n'était un mystère pour personne. Quoi qu'il en soit, ces lettres paraissent avoir exercé une certaine influence sur la marche des événements et contribuèrent à faire revenir Napoléon III de ses illusions sur l'expédition du Mexique. Le colonel Loizillon, ainsi qu'on peut le voir en diverses circonstances, n'était pas irréligieux; mais il était fort hostile au clergé et au parti clérical au Mexique; peut-être, en effet, ceux-ci ne méritaient-ils pas l'estime et le respect que l'on doit aux représentants de la religion; mais les appréciations un peu vives de l'auteur n'en produisent pas moins une impression pénible. COMTE DE BIZEMONT.

France and the Republic, *a record of things seen and learned in the French provinces, during the « centennial » year 1889,* by WILLIAM HENRY HURLBERT. London, Longmans, Green and C°, 1890, in-8 de CXIV-516 p.— Prix : 22 fr. 50.

Cet ouvrage sera, paraît-il, prochainement traduit en français, mais les lecteurs du *Polybiblion* qui connaissent l'anglais ne voudront pas attendre l'apparition de la transcription française pour étudier un livre dont l'importance est indéniable au point de vue politique et social. A l'exemple d'Arthur Young, le journaliste américain William Henry Hurlbert a voulu parcourir à petites journées les provinces françaises, causant avec les personnages politiques, interrogeant les agriculteurs, les industriels, les commerçants, et dégageant de ses observations et de ses entrevues un exposé magistral de l'état moral et matériel du peuple français en 1889. Partant du principe que le Paris de l'Exposition ne saurait fournir de documents à l'historien, M. Hurlbert fait complètement abstraction de notre capitale. Il visite le Pas-de-Calais ; la Somme, où il étudie les causes de l'éclosion du boulangisme et prévoit sa fin prochaine ; l'Aisne, le Nord, la Marne, le Calvados. Au Val-Richer, le publiciste américain évoque la grande figure de Guizot, et il constate que les descendants du ministre de Louis-Philippe, quoique aussi bons protestants que leur aïeul, font aujourd'hui campagne avec les catholiques et les légitimistes pour ramener en France la monarchie traditionnelle.

Notons, en passant, le jugement porté par l'auteur sur le monopole universitaire : « Mettez le mot *république* à la place d'*empire,* la phrase *athéisme scientifique* à la place de *déclaration du clergé de 1682,* et vous avez au lieu de l'organisation de l'enseignement créée par Napoléon, le système breveté par M. Jules Ferry. Des deux despotismes, celui de 1808 semble le plus compatible avec l'ordre et la prospérité de la nation, mais aucun d'eux n'est compatible avec la liberté. Sous l'ancienne monarchie, et avec l'éducation religieuse, la liberté existait réellement. Les jésuites et les jansénistes, les bénédictins, les dominicains, les oratoriens, avaient des principes différents d'éducation, des traditions distinctes, des livres classiques spéciaux. Avec l'Université impériale et encore plus avec l'Université de la troisième république, tout est uniforme. »

M. Hurlbert se rend ensuite à la Basse-Motte, auprès du général de Charette ; à Bordeaux, où il se fait expliquer l'organisation des *Conférences du Sud-ouest,* à Nîmes, à Marseille ; partout il trouve une population hostile aux jacobins et n'ayant pour M. Carnot et M. Constans qu'une admiration et une estime très limitées. A son avis, la troisième république ne saurait s'appuyer aujourd'hui sur la volonté du peuple français ; elle se maintient par la possession d'état, par l'influence que

ses partisans ont acquise en s'emparant de tous les rouages de la machine administrative, c'est-à-dire par l'intimidation et la corruption. En défalquant les effectifs de l'armée et de la marine, M. Hurlbert évalue à plus de deux cent mille, le nombre de citoyens français salariés par le gouvernement.

La conclusion du livre *France et République* est que, au fond, le peuple est monarchique. Les aspirations républicaines sont loin d'être françaises, et l'âme de la France n'a rien de commun avec le jacobinisme. Nous sommes heureux de prendre acte de cette affirmation d'un témoin impartial. Quelques inexactitudes de détail se sont glissées dans ce substantiel ouvrage ; j'en signale une (page 96) où l'on a imprimé *général de Montauban* pour général Montaudon.

ROGER LAMBELIN.

Le Tonkin et la Mère Patrie, par JULES FERRY. Paris, Victor Havard, 1890, in-12 de 406 p. — Prix : 3 fr. 50.

L'Administration militaire au Tonkin, par l'intendant militaire A. BARATIER. Paris, Victor Rozier, in-8 de 242 p. — Prix : 5 fr.

L'ouvrage de M. Jules Ferry est proprement une compilation de documents, relatifs au Tonkin, recueillis par M. Léon Sentupéry, précédé d'un avant-propos de cinquante-cinq pages, dû à la plume de l'ancien président du Conseil.

Des documents, je dirai peu de chose. Les uns, comme le rapport adressé par M. Rocher, consul à Mongtse, à l'administration des colonies, comme les lettres des missionnaires, les comptes rendus des missions Fuchs et Sarran, méritent pleine créance ; les autres, tels que les extraits de *Un Voyage au Tonkin,* par M. Paulin Vial ; de *Paul Bert au Tonkin,* par M. J. Chailley ; le rapport Borgnis-Desbordes sur l'affaire de Lang-Son, présentent un caractère tout différent : ce sont des plaidoyers *pro domo sua,* dont il eût été préférable de ne pas tenir compte dans un livre qui prétend être une œuvre historique. Quant à la préface de M. Jules Ferry, elle contient des idées générales fort justes sur « une badauderie diplomatique qui ne veut voir dans tous les hommes d'État d'Europe, depuis vingt ans, que des marionnettes dont le grand chancelier tenait les ficelles, » des récriminations assez justifiées sur les furieuses rancunes que déchaîne la politique chez les nations démocratiques, et des considérations un peu optimistes, sans doute, mais non sans valeur, sur l'avenir colonial du Tonkin.

Le lecteur s'attendait à autre chose. L'ancien chef de l'opportunisme, au lieu d'enfoncer des portes ouvertes et de rééditer des faits que connaissent tous les officiers et colons qui ont séjourné en Indo-Chine, eût dû montrer des préoccupations plus personnelles.

On a accusé M. Ferry d'avoir entrepris l'expédition du Tonkin sans une étude préalable des conditions possibles de la conquête; on l'a accusé d'avoir trompé le Parlement et le pays sur la marche des opérations, d'avoir été d'une maladresse insigne dans les négociations diplomatiques engagées avec la Chine, d'avoir paralysé l'action de l'amiral Courbet. D'autres griefs, inspirés par des haines politiques et grossis par l'approche d'une période électorale, sont venus s'ajouter à ces accusations. Ceux-ci qui ont contribué à rendre particulièrement impopulaire l'ancien ami de Gambetta, appartiennent à un autre ordre d'idées, mais tant que M. Ferry ne se sera pas lavé des accusations précises que nous avons rappelées, il me semble qu'on peut trouver bien osée sa phrase finale : « Et je revendique fièrement le titre de Tonkinois dont les méchants et les sots croient me faire outrage ! »

— De 1885 à la fin de 1887, le ministère de la guerre a été chargé d'assurer au Tonkin et en Annam tous les services administratifs du corps expéditionnaire. C'était une lourde tâche, dans un pays sans routes, avec des communications fluviales et maritimes, parfois difficile, que de ravitailler et d'administrer une trentaine de mille hommes répartis dans un nombre infini de postes et de garnisons. L'intendant militaire A. Baratier qui fut placé à la tête de cet important service et le dirigea avec une compétence et un dévouement que les généraux en chef apprécièrent hautement, vient de publier sous le titre modeste : *L'Administration militaire au Tonkin,* un livre remarquable qui sera consulté avec profit par tous ceux qui s'intéressent à l'avenir colonial de la France en Extrême Orient. Le premier chapitre traite des voies de communications terrestres, fluviales et maritimes du Tonkin et de l'Annam; c'est un véritable cours de géographie commerciale, détaillé sans longueurs inutiles, précis sans aridité et semé d'anecdotes et d'aperçus historiques qui fixent les idées et retiennent l'attention du lecteur. Les chapitres qui suivent sont relatifs à des sujets plus techniques, mais ils initient les profanes aux efforts que fit l'intendance pour organiser des hôpitaux et ambulances pendant la terrible épidémie cholérique de 1885, pour améliorer le service des rapatriements, des subsistances, de l'habillement, et plus tard pour dresser le premier budget du Protectorat. L'intendant Baratier étudie incidemment le traité des magasins généraux et centraux d'Haï-Phong passé entre le Protectorat et la maison U. Pila, traité si onéreux que la résiliation en fut demandée à plusieurs reprises. Il est certain que l'intendant Boulanger eut la main forcée par M. Vial, résident général par intérim, dans la rédaction de ce contrat, et si cette grave affaire est très sommairement traitée dans *l'Administration militaire au Tonkin,* c'est que M. Baratier, actuellement directeur des services administratifs au ministère de la guerre, n'a sans doute pas la liberté d'action suffisante pour faire retomber sur qui de droit le poids des responsabilités.

L'ouvrage est accompagné de deux cartes gravées avec soin. Celle du Tonkin proprement dit est à l'échelle très commode du 1/1,000,000e. Elle contient quelques erreurs dans la notation des noms annamites, et la route mandarine de Hué à Lang Son accuse par l'épaisseur du trait, une importance qu'elle ne comporte pas.

ROGER LAMBELIN.

Le Parlement de Paris de Philippe le Bel à Charles VII (1314-1422), *sa compétence, ses attributions*, par FÉLIX AUBERT. Paris, A. Picard, 1890, in-8 de XL-385 p. — Prix : 8 fr.

On a déjà rendu compte ici même (t. XLIX, p. 522) du premier volume de M. Aubert sur le Parlement, volume dans lequel il exposait l'organisation de ce grand corps. Le deuxième volume, qui vient de paraître, traite de sa compétence et de ses attributions. En tête, l'auteur a récapitulé, sous forme d'introduction, tout ce qu'il avait déjà dit dans le volume précédent sur son organisation. Sorti de la *Curia Regis*, le Parlement avait une compétence très étendue et de nombreuses attributions. Au point de vue administratif, il s'occupe des monuments publics, de la police et des hôpitaux, de l'administration des communes, des universités et des collèges ; il est appelé aussi à remplir les fonctions de tribunal de commerce. Bien que les clercs et tout ce qui touchait en quoi que ce soit à l'Église, dusse ressortir des tribunaux ecclésiastiques, cependant le Parlement évoquait à sa barre le plus de causes de ce genre qu'il pouvait, et restreignait ainsi la juridiction ecclésiastique, surtout en matière de mariages, douaires, tutelles, testaments, hérésies, sorcellerie, etc. Cette cour joua aussi un rôle politique assez considérable. Les missions diplomatiques souvent confiées à ses membres par nos rois, les rapports qu'il avait avec le grand conseil, la publication des actes politiques et enfin les jugements qu'il était appelé parfois à rendre dans les différends entre les princes lui donnèrent occasion de se mêler directement à tout ce qui concernait le gouvernement du royaume et furent souvent l'origine des conflits qui surgirent entre ce corps et l'autorité royale. Enfin, il ne restait pas indifférent dans les questions religieuses. Il se montra toujours le défenseur de ce qu'on appelait les libertés de l'Église gallicane, et, pendant le grand schisme d'Occident, il intervint directement pour décider quel était le pape légitime. Cette nouvelle étude de M. Aubert, qui complète bien le volume déjà paru, se recommande par les mêmes qualités. Les faits sont exposés avec le plus grand soin et le sujet traité dans tous ses détails, à l'aide de bons et de nombreux textes.

JULES VIARD.

Marie Stuart. — *L'Œuvre puritaine. — Le Procès. — Le Supplice (1585-1587)*, par le baron KERVYN DE LETTENHOVE. Paris, Perrin, 1889, 2 vol. in-8 de VII-461 et 537 p. — Prix : 15 fr.

M. le baron Kervyn de Lettenhove, — qui connaît si bien le XVIe siècle, et dont on n'a pas oublié les curieux volumes sur *les Huguenots et les Gueux*, que le *Polybiblion* a signalés lors de leur publication, — a voulu terminer ses grands travaux historiques par une étude spéciale sur les causes de la mort de Marie Stuart. On croyait généralement que la haine d'Élisabeth avait été la raison déterminante du procès et de la condamnation de l'infortunée reine d'Écosse. L'auteur prouve, au contraire, qu'avec une hypocrisie superstitieuse qui est bien dans son caractère, la fille de Henri VIII hésita jusqu'au dernier moment à prendre la responsabilité du sang royal versé. Elle laissa faire ses ministres, Cecil particulièrement, et la faction puritaine qui était au pouvoir. Et ce sont eux qui, avec un acharnement de sectaires et pour achever d'écraser les catholiques, dont tout l'espoir reposait dans les droits éventuels de Marie au trône d'Angleterre, compromirent la prisonnière dans la conspiration de Babington, firent fabriquer de véritables faux et rendirent possible un procès qui ne devait aboutir qu'à l'échafaud.

La thèse assez nouvelle de M. Kervyn de Lettenhove est appuyée sur de nombreux documents, particulièrement sur les pièces inédites qu'il a pu consulter dans les archives du marquis Salisbury et de lord Calthorpe, héritiers directs des favoris de la reine Élisabeth. Il y a même quelque libéralisme chez ces hommes d'État anglais à communiquer des documents qui servent à combattre la politique de leurs ancêtres. L'érudit président de la Commission royale d'histoire de Belgique a pu ainsi écrire deux volumes entiers sur les deux dernières années de Marie Stuart. Il l'a montrée victime de son attachement à la religion romaine et véritablement martyre de sa foi. Le récit de ses derniers jours, des tentatives faites pour la sauver et de son supplice est présenté avec une chaleur d'émotion et un choix de détails qui donnent à cette lecture un charme tout particulier. Après le prince Labanoff, après M. Mignet et M. Chéruel, après M. Wiesener et M. J. Gauthier, Marie Stuart a trouvé dans M. le baron Kervyn de Lettenhove un éloquent défenseur, que les historiens ne pourront se dispenser de consulter.

G. B. DE P.

Une Famille de grands prévôts d'Anjou aux XVIIe et XVIIIe siècles. *Les Constantin seigneurs de Varennes et de la Lorie*, d'après les archives inédites du château de la Lorie, par ANDRÉ JOUBERT. Paris, Lechevalier, 1890, in-8 de XI-363 p., orné de 24 grav. — Prix : 7 fr. 50.

M. Joubert, dont l'activité infatigable ne cesse de mettre en œuvre

tous les documents intéressants qu'il peut recueillir sur l'Anjou, vient encore de nous donner un fort volume consacré à une famille de grands prévôts d'Anjou aux XVIIe et XVIIIe siècles. Les Constantin, seigneurs de Varennes et de la Lorie, occupèrent cette charge pendant cent cinquante ans. L'histoire de leur famille se trouve donc liée intimement à celle de cette province. Ils avaient la maréchaussée sous leurs ordres, étaient chargés de la police et du maintien de l'ordre dans le pays. Aussi, une semblable étude nous présente-t-elle une peinture très complète des mœurs des Angevins sous les règnes de Louis XIV et de Louis XV. A la suite de cette étude se trouvent vingt-sept pièces justificatives. Leur publication occupe la moitié du volume et, parmi elles, il en est plusieurs qui ont de l'importance, tels que des inventaires, des interrogatoires, etc. Ces pièces sont tirées des archives du château de la Lorie, de la Bibliothèque nationale et des Archives nationales. Ce nouveau volume ne le cède en rien à ceux que M. Joubert a déjà fait paraître, pour le soin avec lequel il a été publié. Vingt-quatre belles héliogravures, nous donnant des vues des châteaux de Varennes et de la Lorie et reproduisant tous les œuvres d'art qu'ils renferment, augmentent encore son intérêt. JULES VIARD.

---

1. **Manuel de paléographie latine et française du VIe au XVIIe siècle,** *suivi d'un dictionnaire des abréviations,* avec 23 fac-similés en phototypie, par MAURICE PROU. Paris, Alphonse Picard, 1889, in-8 de 387 p. — Prix : 12 fr.
2. **Recueil de fac-similés pour servir à l'étude de la paléographie moderne, XVIIe et XVIIIe siècles,** publié d'après les originaux conservés principalement aux archives du ministère des Affaires étrangères, par JEAN KAULECK et EUGÈNE PLANTET. 1re série : *Rois et Reines de France.* Paris, A. Colin, 1889, in-fol. de 24 pl. en phototypie. — Prix : 20 fr.
3. **Les Sceaux,** par LECOY DE LA MARCHE. Paris, Quantin, 1890, in-8 de 316 p. et 136 fig. — Prix : 3 fr. 50. (*Bibliothèque de l'Enseignement des beaux-arts.*)
4. **L'Art héraldique,** par H. GOURDON DE GENOUILHAC. Paris, Quantin, 1890, in-8 de 290 p. et 268 fig. — Prix : 3 fr. 50. (*Même bibliothèque.*)

1. — Le *Manuel de Paléographie latine et française,* de M. Maurice Prou, était attendu depuis longtemps. Parmi les maîtres et les élèves ès science paléographique, il y avait comme un frisson d'effroi en songeant au jeune téméraire qui allait détrôner Chassant et remplacer de Wailly. Le frisson est passé, et si l'ouvrage n'est pas parfait, il n'en est pas moins très présentable et digne de faire très bonne figure; avec le temps, les conseils et peut-être aussi les critiques, qui ne lui ont pas manqué, M. Prou nous donnera une seconde édition, qui sera près d'être parfaite. Pour faire très bien, il faut commencer par faire

quelque chose. C'est pourquoi, à plus d'un titre, nous tenons à encourager M. Prou, et à lui crier : « Euge, euge ! »

Son manuel va du VIe au XVIIe siècle, il est uniquement consacré aux pays qu'on nomme aujourd'hui la France. Dans ses préliminaires, il définit la paléographie, et en distingue trois périodes en France : 1re, anté-carolingiennes, Ve-VIIIe siècles ; 2e, réforme carolingienne, IXe-Xe siècles ; 3e, post-carolingienne, XIe-XVIIe siècles. Une bibliographie heureusement choisie et une aussi courte étude sur l'alphabet latin terminent la préface. Dans la partie dogmatique, (p. 15-187), M. Prou a procédé successivement par enseignement et par exemple. Ainsi, dans le premier chapitre, qu'il consacre à la période anté-carolingienne, il expose ses théories sur la capitale, l'onciale, la demi-onciale, la cursive, la minuscule. En face, ou glissés dans le texte, sont des exemples gravés sur bois ou photogravés. On reprochera à quelques-uns d'être incomplets et par là même insuffisants pour exercer l'élève. On reprochera de même à la théorie d'être trop décisive, trop nette, parce qu'elle tranche trop des questions de date ou de forme encore contestées. Mais on avouera que pour un rudiment, ce péché scientifique est souvent nécessaire. Le second chapitre est consacré aux abréviations, sigles, contraction intérieure, lettres suscrites, suspension, signes spéciaux, signes conventionnels, lettres conjointes, enclavées, monogrammatiques, notes tironiennes. Le troisième chapitre traite de la réforme carolingienne et porte sur deux points : manuscrits et chartes. Le quatrième apprécie successivement chaque siècle, du XIe au XVe, sous ces deux points de vue, et ne consacre que les pages 144-147 aux XVIe et XVIIe. Enfin, dans les deux derniers chapitres, nous parcourons les signes auxiliaires de l'écriture, ponctuation, corrections, accents, chiffres, et même notation musicale ; et les matériaux et instruments de l'écriture, papyrus, parchemin, papier, tablettes de cire, encre, stiles et calames. Une sorte de dictionnaire en cinq pages contient les principales espèces de manuscrits conservés dans les bibliothèques et archives de France. La partie pratique consiste dans le dictionnaire des abréviations soit françaises, soit latines. En dehors de nombreuses critiques de détail, que cette partie du travail appellerait, mais que M. Prou corrigera de lui-même dans une deuxième édition, il faut lui signaler le procédé tout à fait rudimentaire de reproduction des abréviations. Il n'est plus admissible en 1890.

Donc nous réservons pour la deuxième édition (qui, si nous sommes bien renseignés, ne peut tarder de venir), toutes nos critiques, et nous adressons à la présente tous nos encouragements les plus sympathiques.

2. — Le splendide album de MM. Kauleck et Plantet sur *la Paléographie moderne* est de même incomplet en ce sens qu'il ne contient qu'une

première série, lettres des rois et des reines. Mais il est parfait en ce qu'il reproduit de nombreux documents avec une transcription entière et des notes : ce qui rendra le volume doublement précieux pour les savants et les bibliophiles. Il n'y a pas moins de vingt-quatre planches de photogravures qui contiennent des lettres, mémoires, signatures de Henri IV, de Marie de Médicis, de Louis XIII, d'Anne d'Autriche, de Louis XIV, de Marie-Thérèse, de l'abbé Dubois, du Régent, de la duchesse d'Orléans, de Louis XV, de Marie Leckzinska, de Louis XVI, de Marie-Antoinette, de Napoléon, de Joséphine, de Marie-Louise, des Bonaparte et de leur cour. La valeur intrinsèque des documents n'est pas moins grande. Le système de transcription n'est pas celui que nous eussions adopté ; il est trop photographique, trop littéral. Nous avouons cependant que l'inconvénient est moins grand pour des documents de siècles aussi rapprochés de nous. C'est, répétons-le, un beau et bon livre, livre de luxe et livre d'études.

3. — M. Lecoy de la Marche, qui a publié, il y a quelques années, dans la *Bibliothèque de l'enseignement des Beaux-Arts,* éditée par la maison Quantin, un petit volume sur *les Manuscrits et la Miniature,* apprécié dans le *Polybiblion* (t. XLIII, p. 146), vient d'en donner un nouveau sur *les Sceaux.* Il a pris soin de limiter son champ : « n'ayant nullement la prétention d'écrire un traité de sigillographie, je me suis borné à envisager les sceaux au point de vue artistique, en ajoutant toutefois à cet ordre de considérations quelques notions essentielles sur leur origine, leur usage et leur disparition » (p. 6). Ainsi il prend les sceaux de l'Égypte, de l'Assyrie, de la Grèce, de Rome, les intailles des temps barbares, les anneaux mérovingiens, les pierres fines employées par Charlemagne et ses successeurs, les antiques encastrés dans les sceaux du moyen âge. Le « véritable » sceau d'après lui remonte seulement au roi Robert ; il en explique l'extension et l'utilité, la nature et la forme, qu'il appartienne à des souverains, à des seigneurs, à des bourgeois, à des villes, à des corporations, à des ecclésiastiques. Puis il parle des légendes ; des cachets, des timbres modernes, et enfin des collections de sceaux, dont la première de toutes est celle de notre grand musée des Archives nationales, où les plus modestes travailleurs apportent leur contribution. Nous ne croyons pas qu'il y ait un homme du monde, un artiste, un amateur qui n'ait quelque profit à retirer de ce livre. Et c'est là le but qu'a visé M. Lecoy de La Marche. Il est regrettable que ce livre n'ait pas paru plus tôt, il eût été à recommander pour les étrennes des jeunes élèves de l'École des chartes. Il faut le dire, la tâche était plus aisée que pour *les Manuscrits et la Miniature :* Douët d'Arcq et surtout Demay ont singulièrement fait avancer la science ; M. Lecoy de la Marche, par un style attrayant, la fera aimer. Il n'est que juste de dire que sa

théorie (p. 27) sur l'art de la gravure au moyen âge est nouvelle et bien probable, sinon incontestable.

4. — Une des sciences accessoires de l'histoire, et non la moins cultivée au moyen âge et jusqu'au siècle dernier, est le blason. M. Gourdon de Genouillac a rendu un vrai service en publiant *l'Art héraldique* dans la *Bibliothèque des Beaux-Arts*. Une préface des plus spirituelles montre l'utilité pratique de cette science, non pas seulement pour l'historien, mais pour le marchand, pour l'artiste, pour l'antiquaire. Son livre, divisé en onze chapitres, traite du blason, de ses pièces, de ses figures, de ses ornements extérieurs, des armoiries municipales, du blason dans les arts, des vêtements blasonnés, des sceaux, jetons, méreaux de corporations et de communautés, et du blason chez les nations autres que la France. Enfin, un glossaire explicatif des termes du blason, et une bibliographie extraite en grande partie de la *Bibliothèque héraldique de la France*, par J. Guigard, complètent le volume.

C. A. B.

L'Italie mystique, *histoire de la Renaissance religieuse au moyen âge*, par Émile Gebhart, professeur à la Faculté des lettres de Paris. Paris, Hachette, 1890, in-12 de VII-326 p. — Prix : 3 fr. 50.

A tous les points de vue, ce livre mérite une attention particulière. M. Gebhart écrit d'une manière brillante, il est épris de son sujet, et son ouvrage, très intéressant et très littéraire, contient des parties absolument remarquables. Souvent aussi cet ouvrage appelle la discussion. Le titre, d'abord, semble indiquer que l'auteur a voulu écrire l'histoire du mysticisme italien : si telle avait été en effet son intention, le livre serait incomplet, car on y cherche en vain une étude sur saint Bonaventure, le mystique par excellence (à qui M. Gebhart consacre une ou deux pages), sur Hugues de Saint-Victor, Pierre Lombard, Pierre Mangiadore, cet auteur familier à Dante. Mais M. Gebhart n'a eu en vue qu'une certaine espèce de mysticisme, propre à l'Italie, nous dit-il, et dont les tendances seraient essentiellement opposées à ce qu'il appelle le formalisme de l'Église orthodoxe; une religion fondée exclusivement sur la foi et l'amour, rivale ou plutôt ennemie de la religion étroite des œuvres. Il est incontestable qu'il y a eu en Italie et ailleurs des mystiques hostiles à la discipline et aux doctrines de l'Eglise; nous croyons qu'on n'a pas le droit de les rattacher à Dante ni à saint François d'Assise, malgré les Fraticelles et malgré certaines violences de langage qui se trouvent dans la *Divine Comédie*. D'autre part, le mysticisme et la théologie savante de l'École, loin d'être inconciliables, ont été réunis dans la pensée catholique des docteurs du moyen âge en une synthèse puissante. On peut donc faire à l'ouvrage si distingué dont nous parlons un reproche général : il con-

fond deux sortes de mysticismes très distincts, et il fait prendre le change sur le caractère de certains personnages historiques. En particulier, Dante était fort loin de sacrifier les strictes observances de la loi à la religion de l'amour pur: il se montre au contraire très rigoriste, précisément dans *le Paradis,* auquel M. Gebhart fait allusion: il y condamne l'abus des dispenses trop facilement accordées. Dans *le Paradis*, toujours, il dit aux chrétiens de son temps: « Vous avez le Vieux et le Nouveau Testament, et le Pasteur de l'Église qui vous guide: que cela vous suffise pour votre salut. » La *Divine Comédie* n'est donc pas un « pamphlet politique contre la Papauté. » Dante ne songeait guère à supprimer le rôle intermédiaire du prêtre entre l'âme et Dieu, car ce rôle est longuement décrit dans le *Purgatoire*, ce traité d'ascétisme si complet. Enfin, le Caton de Dante n'est pas un païen sauvé hors de l'Église; c'est, d'après les bons interprètes, la figure de l'âme chrétienne, jalouse avant tout de la liberté spirituelle, c'est-à-dire indépendante à l'égard du péché. Voilà pour les tendances générales du livre. Il faudrait peut-être aussi relever certaines assertions de Gregorovius que M. Gebhart a reproduites au commencement. Dans le chapitre consacré à Joachim de Flore, l'auteur nous dit qu'il « faillit changer la Trinité en trithéisme, par peur de la *Quaternité* de Pierre Lombard. » Or, l'*Ottimo Comento* explique la chose autrement: « *Mise nella Divinitade non solo trinitade ma quaternitade.* »

Après avoir formulé ces observations, nous sommes plus à notre aise pour louer dans *l'Italie mystique* des qualités littéraires très sérieuses. Elles sont toutes réunies dans la magnifique étude sur saint François d'Assise, écrite avec une chaleur communicative et un grand sentiment de la poésie splendide qui déborde dans les *Fioretti*. On a là les plus belles pages du livre, et ce sont vraiment de très belles pages.

MAXIME FORMONT.

Catalogue général des manuscrits des bibliothèques publiques de France. *Départements.* Tome VII. *Grenoble,* par P. FOURNIER, E. MAIGNIEN et A. PRUDHOMME. Paris, E. Plon, Nourrit et Cie, 1889, in-8 de LX-802 p. — Prix : 15 fr.

Le fonds des manuscrits de la Bibliothèque de Grenoble, auquel est consacré le volume dont nous venons de transcrire le titre, l'un des plus importants parmi nos dépôts de province, a pour origine première l'achat, grâce à une souscription publique (1772), de la bibliothèque de l'évêque Jean de Caulet. La Révolution, en supprimant les établissements religieux, accrut la bibliothèque des manuscrits qu'ils avaient possédés, d'une partie du moins de ces manuscrits. L'apport le plus considérable à tous les points de vue fut fourni par la Grande Chartreuse. Enfin, dans notre siècle, divers dons, legs et achats sont venus

enrichir la collection des manuscrits de Grenoble, par exemple, les papiers de Barnave, de Mounier et de Servan, les collections de Jules Ollivier et de Guy Allard. Dans l'introduction qui précède le catalogue des manuscrits, M. P. Fournier trace rapidement l'histoire de ces collections et de ces acquisitions, qui assurent à la Bibliothèque de Grenoble l'une des premières places parmi nos bibliothèques provinciales.

La description des deux mille quatre-vingt-neuf manuscrits contenus dans cet inventaire est l'œuvre de cinq personnes. MM. Fournier et Maignien ont rédigé les notices des mille deux cent soixante-cinq premiers manuscrits, le premier faisant le travail pour les manuscrits antérieurs au XVIe siècle, le second pour les autres. M. Fournier a encore rédigé la notice du manuscrit 1845; M. Maignien celles des nos 1846 à 2009; M. Prudhomme, l'auteur de l'*Histoire de Grenoble,* a fait le travail pour les nos 1266 à 1844 et 2010 à 3074. M. Cordier, professeur à l'École des langues orientales et auteur, entre autres travaux, d'une remarquable *Bibliotheca sinica,* a bien voulu s'occuper des manuscrits chinois, tandis que M. Houdas, professeur aussi à l'École des langues orientales, a fait l'analyse des autres manuscrits orientaux.

L'on sait que M. Ulysse Robert, dans l'*Inventaire sommaire des manuscrits conservés dans les Bibliothèques de France,* dont il avait commencé la publication et qu'il n'a jamais achevé, avait donné une liste des manuscrits conservés à Grenoble. Bien que ce travail fût incomplet et malgré la façon sommaire dont il est rédigé, il rendait des services qu'il serait injuste de méconnaître. Les rédacteurs du nouveau catalogue dans le tableau de concordance qu'ils ont placé en tête de leur travail ont eu le soin de donner à côté des numéros de l'inventaire actuel, non seulement la cote des manuscrits, mais le numéro d'ordre qu'ils portent dans l'*Inventaire sommaire.*

La rédaction de ces notices est bien faite ; et la table alphabétique qui termine le volume est assez développée pour être réellement utile. Mais il nous semble qu'au lieu de renvoyer aux pages du volume, il serait plus commode de renvoyer aux articles, et lorsque ceux-ci sont un peu longs, aux subdivisions de ces articles (folios du manuscrit ou numéros). Enfin, nous avons relevé à la page 49 (art. 130, fol. 193) une très grosse faute, qui est sans doute le fait de l'imprimeur, mais qui n'en est pas moins chòquante : « *et clamaverunt:* « *Vivat Papa et moriantur forestanei* » (pourquoi écrire *Forestanei?*) ; *et ita deliberaverunt. Papam et marquisium et filios ejus, et omnes alios extra civitatem ejecerunt.* » Il est évident qu'il faut supprimer le point qui précède *Papam.*

E.-G. Ledos.

Dictionnaire des ouvrages anonymes, suivi des Supercheries littéraires dévoilées ; supplément à la dernière édition de ces deux ouvrages (édition Daffis), par GUSTAVE BRUNET, ancien président de l'Académie des sciences, belles-lettres et arts de Bordeaux, avec le concours des bibliographes et des bibliophiles les plus distingués. Paris, Féchoz, 1889, in-8 de III p., 310 col., CIX p., 122 col., et XIV p. — Prix : 20 fr.

Il suffit d'ouvrir ce livre, bizarrement composé, pour se convaincre qu'il est surtout le résultat d'une longue enquête à coups de ciseaux dans les catalogues de librairies d'occasion et de ventes publiques. Tantôt le nombre de pages est précisé avec soin, tantôt on a négligé de l'indiquer, suivant que la source où l'on puisait le mentionnait ou non ; tantôt le nom de l'auteur est indiqué dans le titre entre parenthèses, tantôt il est rejeté en note annexe, et en plus petits caractères, avec plus ou moins de détails. La plupart du temps, M. Brunet aurait pu et dû ajouter, comme il le fait page 98 de la première partie : « Je ne puis le vérifier. » De plus, était-ce bien la place de signaler par exemple les *Éthiques,* les écrits de Mgr l'évêque de Belley, et la *Souveraineté du peuple,* de Rivarol ? Chacun sait que les *Éthiques* sont d'Aristote, et s'il a plu à quelque éditeur de ne pas nommer l'auteur, il est toutefois inadmissible d'en faire un ouvrage anonyme. Chacun sait qu'en 1659 l'évêque de Belley était le fameux Camus, qui n'a pas eu ainsi la prétention de se couvrir du voile de l'anonymat. Enfin, de ce qu'un ouvrage est posthume, il ne s'ensuit pas qu'il est anonyme, et il ne nous plaît pas de savoir qui est l'éditeur, mais qui est l'auteur : aussi le nom de Rivarol figurant sur le titre de l'ouvrage, on ne voit pas très bien en quelle qualité nous le retrouvons ici. Il y aurait beaucoup d'autres critiques importantes à faire sur ce volume, dont le plus grave défaut est de manquer d'une table des noms propres. A quoi bon en effet nous découvrir des noms d'auteurs que nous ne soupçonnions pas, si nous ne pouvons les retrouver qu'en connaissant la première lettre du titre de leurs ouvrages ? La partie la plus intéressante est celle des ouvrages français imprimés à l'étranger, qui complète utilement les indications des précédents volumes du *Dictionnaire,* mais là encore l'index eût été singulièrement utile.

Mais on pourra toujours se demander ce que signifient ces quelques lignes de la préface que je copie textuellement : « Nous avons laissé de côté des ouvrages consacrés à la science des anonymes, tels que le travail de M. Robert sur les anonymes et les pseudonymes de la Provence, et celui du P. Sommervogel sur les anonymes des écrivains appartenant à la Compagnie de Jésus. Notre œuvre, nos recherches devaient rester indépendantes de celles auxquelles se sont livrés ces deux éminents bibliographes. » On cherchera vainement dans les bibliothèques publiques et privées un ouvrage de *M. Robert*

sur les anonymes et les pseudonymes de la Provence. L'auteur a voulu sans doute créer un nouveau pseudonymat pour égarer les recherches de ses successeurs. L'ouvrage existe, mais de *M. Reboul.* Robert n'est qu'un prénom. Mais cette citation est-elle un aveu d'impuissance, ou une vague crainte de ne pouvoir arriver à la hauteur de ces modèles ? Nous ne voyons pas pourquoi les ouvrages anonymes qui ont des jésuites pour auteurs ont été volontairement omis par M. Brunet. Il eût bien agi, au contraire, en se servant de ces publications fort bien faites, et par contre en supprimant de son propre travail des mentions du genre de celle-ci : « Ci commence li roman de la Rose, ou lart damours est tout enclose (par Guillaume de Lorris et Jehan de Meung). In-fol. Beau manuscrit sur vélin de 158 feuillets à 2 colonnes. Ce manuscrit, d'une écriture gothique très élégante, est orné de 78 jolies miniatures. Il provient de la bibliothèque MacCarthy. » Cette mention appelle plusieurs remarques indispensables à noter ici : d'abord le *Roman de la Rose* ne peut plus passer aujourd'hui pour un ouvrage anonyme ; il a été imprimé, et les éditions seraient au moins aussi utiles à indiquer que ce manuscrit ; il nous est égal de savoir qu'il est d'une écriture élégante et dans l'espèce les miniatures ne nous intéressent pas ; enfin, pour que l'indication eût au moins quelque apparence de valeur, il nous eût été agréable de savoir quel est le possesseur actuel.

Et puis, pourquoi indiquer un manuscrit ? C'était entrer là dans une voie dangereuse, où il aurait été facile de s'égarer fort loin, et je pense que tout renseignement de cette nature devait être soigneusement écarté.

La deuxième partie, réservée aux « Supercheries littéraires » et aux « Pseudonymes » appellerait un grand nombre d'observations du même genre. Holtrop et Campbell (p. 6) ne se sont jamais occupés des incunables imprimés en *Belgique* et par conséquent ne peuvent mentionner aucun ouvrage sorti des presses de G. Back à Anvers. Les ouvrages de Thérèse Blanc (qui signe Th. Bentzon), d'Olivier Gloux (connu sous le nom de Gustave Aimard), de Gérard Labrunie, dit Gérard de Nerval, d'Anatole France et de beaucoup d'autres, devraient être tous indiqués, aucune raison ne dictant le choix qui en a été fait. Des indications telles que celles-ci : LOIGNAT (*vicomte de*), *plusieurs romans,* déparent un livre qui a des prétentions à l'érudition. Si M. Brunet voulait pousser ses investigations jusque dans le domaine de la revue d'érudition, car il cite G. P. (Gaston Paris) pour ses articles de la *Revue critique,* il eût fallu de ce côté aussi essayer d'être complet et s'enquérir de tous les autres pseudonymes. Nous ne nous permettrons pas de lui dévoiler ceux de quelques rédacteurs du *Polybiblion*, mais nous prendrons la liberté de le lui faire remarquer en terminant, il y a

des ouvrages qui mériteraient de rester toujours anonymes pour ne pas nuire à la bonne réputation de leurs auteurs. H. STEIN.

BULLETIN

La Mission des Juifs et les deux Chars évangéliques, *ou la Splendeur de l'Église annoncée par l'histoire et les prophètes inspirés*, par l'abbé GOUDET. 2e édit. Delhomme et Briguet, 1890, in-12 de 260 p. — Prix : 2 fr.

L'auteur de ce compte rendu, n'étant pas théologien, doit faire ses réserves sur les questions d'interprétation scripturaire qui tiennent une grande place dans ce volume. Cependant, M. l'abbé Goudet publie en tête des bénédictions du Saint-Père et de l'éminent évêque de Versailles; nous pouvons donc avoir confiance dans son orthodoxie.

Au point de vue historique et philosophique, son œuvre nous paraît excellente et venir fort à propos pour remettre dans la voie droite l'agitation qui se produit dans le monde entier autour de « la question juive » et qui a sans doute sa raison d'être providentielle. C'est en effet une croyance commune dans l'Église, reposant sur la prophétie de Malachie, sur des textes de l'Évangile et des épîtres de saint Paul qu'après une longue période où les Juifs auront abandonné leur héritage aux Gentils, ils se convertiront et redeviendront le peuple de Dieu. M. l'abbé Goudet développe très longuement cette tradition, ainsi que celle relative à la seconde mission du prophète Élie. Ses aperçus sur le mouvement général de l'histoire, sur le rôle que le Saint Empire romain germanique, qui a subsisté jusqu'en 1802, a dans l'histoire de l'Église, sont fort remarquables. Nous recommandons non moins ses vues sur le caractère de la Révolution et sur le rôle maçonnique considérable des Napoléons. Nous nous permettrons seulement de regretter qu'à la page 32 il croie pouvoir fixer à la fin du deuxième millenaire après Jésus-Christ les grands événements de la chute de la Révolution et de la conversion des juifs. L'exemple des nombreux commentateurs, fort saintes gens et très habiles écrivains, qui se sont livrés à des calculs de ce genre, aurait dû rendre M. l'abbé Goudet plus circonspect; car l'histoire a toujours démenti ces calculs, comme si Dieu eût voulu rappeler à tous qu'il s'est réservé la connaissance de l'ordre des temps. Sous cette réserve nous ne pouvons qu'applaudir aux conclusions finales de M. l'abbé Goudet. Il conclut en approuvant la ligue de défense des peuples chrétiens contre les juifs. Les chrétiens ne sauraient — tant qu'ils restent juifs — sous peine d'apostasier eux-mêmes, les admettre dans leur sein sur le pied d'égalité politique, et, lorsqu'ils le font, ils vont à leur corruption et à leur propre ruine; mais l'auteur insiste non moins sur la nécessité de travailler à la conversion des juifs par la justice, par le respect pour leur origine et leur mission religieuse, enfin par la prière. Voilà ce que des chrétiens ne doivent jamais perdre de vue. L'ouvrage du savant prêtre de Versailles est tout à fait dans la ligne et dans la note des écrits de M. l'abbé Joseph Lémann. C'est le meilleur éloge que nous en puissions faire. C. J.

Nouvelle défense de l'Église, *ou Réflexions sur quelques faits du jour. Réponses et souvenirs,* par l'abbé CHARLES ROSSIGNOL. 2e série. Paris, Bloud et Barral, 1890, in-12 de 276 p. — Prix : 2 fr.

Histoires, anecdotes, souvenirs intimes, réflexions à propos d'un fait

qui vient de se passer, réponse à une attaque ou à une objection qui vient de se produire, le tout choisi de façon à tourner au bien des âmes et à la défense de la vérité, voilà de quoi se compose ce livre, impossible à analyser, parce qu'il comprend presque autant de sujets que de pages. Mais l'inspiration générale est une : c'est une apologie de l'Église. La forme est alerte, vive, émue quand il y a lieu, et a bien les qualités qui conviennent à un livre de lectures populaires. Car voilà bien, si je ne me trompe, ce qu'est surtout ce livre, dont les curés, les instituteurs chrétiens et tous ceux qui s'occupent de la jeunesse pourront facilement tirer un excellent parti.

P. TALON.

Patriotisme et Religion. *Beaux exemples de foi et d'héroïsme chrétien,* recueillis dans les annales militaires contemporaines. Grammont (Belgique). Œuvre de Saint-Charles Borromée, in-8 de 208 p., orné de grav.

Ce volume fait suite à celui que nous avons déjà recommandé et qui est intitulé : *Les Héros chrétiens au* XIX*e siècle.* Il n'est pas moins édifiant et il a sur le premier l'avantage de n'entrer dans aucune controverse politique, en sorte qu'il peut, sans inconvénient, être introduit dans les casernes. On y trouve juqu'à cinquante-neuf traits remarquables faisant ressortir la piété de militaires et marins de tous grades. L'impression qui se dégage de cette lecture est des plus réconfortantes : on y voit que, dans l'armée française, le courage s'allie à des sentiments chrétiens beaucoup plus répandus qu'on ne le croit. Il est impossible de désespérer d'une nation qui donne encore de si beaux exemples de vertu et de foi. C'est là un livre qu'il faut répandre largement dans les bibliothèques populaires et dans les distributions de prix. Il est seulement regrettable que les gravures prêtent au ridicule ; mieux vaudrait certainement les supprimer.

COMTE DE BIZEMONT.

Le Clergé sous la troisième république, par FRANÇOIS BOURNAND. Paris, Savine, 1890, in-18 de 445 p. — Prix : 3 fr. 50.

Le Clergé sous la troisième république : il y a là la matière d'un beau livre, éloquent, instructif, douloureux et consolant. Quel dommage que M. Drumont n'ait pas eu l'idée de l'écrire! Quelques fragments disséminés dans ses ardents pamphlets antisémitiques nous font voir assez le parti qu'il aurait su tirer d'un pareil sujet pour nous autoriser à regretter qu'il ne l'ait pas traité. Je n'hésite pas à dire que le livre de M. Bournand ne remplace pas celui que M. Drumont nous aurait donné. C'est un livre qui n'est pas fait : il y manque un plan bien arrêté et cette ordonnance logique qui fait que tout s'enchaîne, chapitres, arguments et idées, assurant ainsi l'unité de l'œuvre. Est-ce à dire que le livre de M. Bournand soit dénué d'intérêt ou ne présente pas d'utilité? Non pas. Il y a là une foule de documents sur les politiciens et le clergé, sur les expulsions des religieux, sur les injustices de nos gouvernants, sur le concordat et le budget des cultes, sur les spoliations et les vols dont le clergé a été la victime, sur le clergé et le service militaire, sur le rôle du clergé, qui peuvent être facilement utilisés pour la défense de l'Église, et servir même à écrire cette histoire dont M. Bournand ne nous a donné que quelques fragments mal assemblés. L'auteur peut donc se rendre ce témoignage qu'il n'a pas travaillé pour rien, et nous ne pouvons que l'encourager à poursuivre son œuvre, et à écrire les livres qu'il annonce sur *le Clergé des campagnes, le Clergé des villes, le Clergé régulier* et *le Clergé des colonies.* Mais qu'il compose

avec plus de soin, qu'il ordonne mieux ses futurs travaux, qu'il se rappelle qu'un ouvrage bien fait ne se fabrique pas à coups de ciseaux, et que toute composition suppose trois efforts successifs de l'esprit : l'invention, la disposition et l'élocution, toutes également nécessaires pour faire un bon livre.

P. TALON.

La Question du charbon de terre, par ALBERT DE LAPPARENT, ancien ingénieur au corps des mines. Paris, Savy, 1890, in-8 de 120 p. — Prix : 1 fr. 50.

Toute d'actualité, l'importante question du « pain industriel » qui passionne si justement l'opinion, fait l'objet de cette nouvelle étude de M. de Lapparent. Dégagée de toutes considérations étrangères, remise dans son véritable cadre, et sous le jour qui lui est propre, cette question complexe et mal connue se trouve complètement élucidée, et peut désormais être appréciée avec connaissance de cause par le lecteur, même le moins familiarisé avec la statistique et l'économie industrielle, grâce au rare talent d'exposition et à la haute compétence de l'auteur. M. de Lapparent ne veut pas être pessimiste et rassure, en terminant, les populations présentes et futures ; mais il recommande d'éviter tout gaspillage du précieux combustible, car les divers gisements, malgré leur importance, s'épuiseront à un moment donné, et, quelque éloignée que soit cette échéance, il est d'ores et déjà prudent de compter avec elle. Nous ne saurions trop appeler l'attention sur cette étude aussi concise que substantielle.

D. MARTEL.

L'Exposition universelle de 1889, par MAURICE BRINCOURT, architecte attaché au service des installations à l'Exposition universelle de 1889. Paris, Firmin-Didot, 1890, in-8 de 256 p., orné de 67 grav. — Prix : 2 fr.

Le plan de ce nouveau volume sur l'Exposition est excellent. Cette grande fête (pourquoi ne dirions-nous pas cette grande foire?) qui a duré une demi-année, est rappelée dans tous ses détails, mais d'une façon succincte et toujours intéressante, deux conditions qu'il était assez difficile de réunir. Point de banales déclamations à propos du Centenaire, mais seulement quelques passages discrètement sympathiques touchant la personne du successeur de M. Grévy. Imprimé avec goût et fort bien illustré, l'ouvrage de M. Maurice Brincourt se lit avec plaisir.

E.-C. LA GRETTE.

La Tour Eiffel, par H. GIRARD. Paris, Firmin-Didot, 1890, in-8 de 110 p. orné de 12 grav. — Prix : 0 fr. 50.

Le « grand clou » de l'Exposition a déjà fait couler beaucoup d'encre, et il est probable que longtemps encore il tentera la verve des auteurs, car il peut donner matière à des études très variées, selon le point de vue spécial auquel on se place. M. Henry Girard a voulu payer son tribut littéraire au « colosse de fer, » et dans son intéressante brochure il passe en revue le projet, l'étude, la construction, ainsi que les avantages présents et futurs de cette tour déjà célèbre dans l'univers entier. Avec ce thème, épuisé en apparence, l'auteur a su rester original.

D. MARTEL.

Traité de photographie par les procédés pelliculaires, par GEORGE BALAGNY. Paris, Gauthier-Villars, 1889, 2 vol. in-8 de VII-132 et 138 p. — Prix : 8 fr.

Depuis l'apparition des plaques sèches au gélatino-bromure d'argent, on a cherché à fixer cette substance sur une surface non rigide et non cassante comme le verre et pouvant se transporter facilement en voyage. M. Balagny, qui a étudié cette question pendant ces huit dernières années, vient de consigner, dans un ouvrage sur les *Procédés pelliculaires,* les résultats de ses recherches et de ses travaux. Le premier volume renferme, après quelques généralités sur divers procédés pelliculaires anciens et sur l'origine des plaques souples, la théorie et la pratique des trois développements au fer, à l'acide pyrogallique et à l'hydroquinone. Le deuxième volume traite spécialement des papiers pelliculaires et donne les applications des procédés pelliculaires pour le procédé au charbon, pour la phototypie, pour la télégraphie optique et l'enregistrement des dépêches sur bandes de plaques souples, etc. En résumé, ces deux volumes comprennent tout ce qui s'est dit et fait sur les procédés pelliculaires depuis l'origine de la photographie, et ils doivent être dans la pensée de leur auteur, le point de départ de l' « inaltérabilité » en matière de photographie.

J. P.

La Photographie à la lumière du magnésium, par le Dr J.-M. EDER, traduit de l'allemand par HENRY GAUTHIER-VILLARS. Paris, Gauthier-Villars, 1890, in-18 de VI-63 p. avec fig. — Prix : 1 fr. 75.

Ce n'est que depuis 1887 que l'on connaît la « lumière-éclair » (*Blitzlicht*), qui est produite soit par du magnésium pur, soit par un mélange de magnésium, de chlorate de potasse et de sulfure d'antimoine. Cette lumière est assez intense pour permettre aux amateurs de faire instantanément pendant la nuit de charmantes photographies de groupes, des intérieurs d'appartements, et même des portraits qui ne le cèdent en rien à ceux que l'on prend dans l'atelier à la lumière du jour. Elle a en outre pour les savants de nombreuses applications scientifiques. Après avoir décrit les débuts du magnésium et l'ancienne lampe pour brûler le magnésium en ruban, l'auteur parle des anciens mélanges explosifs au magnésium, de la poudre actuelle du magnésium et des appareils d'éclairage pour produire l'éclair magnésique, soit à l'air libre, soit dans l'oxygène pur. Il donne ensuite des détails pratiques fort utiles pour obtenir de bons négatifs au moyen de la lumière-éclair ; il ajoute quelques notions sur les révélateurs à l'acide pyrogallique et à l'hydroquinone. Cet ouvrage est illustré d'un grand nombre de gravures qui rendent plus compréhensible la description des appareils. Il se termine par un appendice des plus intéressants sur l'emmagasinement de la fumée et l'inflammation de la poudre, deux détails essentiels que l'amateur ne doit pas négliger.

J. P.

Les Exercices du corps, par GASTON BONNEFONT. Paris, Jouvet, 1890, in-16 de VIII-260 p., illustré de 83 grav. sur bois. — Prix : 2 fr. 25.

Il y a des titres qui, tout en étant parfaitement justifiés, comme par exemple celui qui précède, font penser à des choses ardues, peu récréatives. Bien des gens, en voyant ce simple intitulé : *Les Exercices du corps,* n'auront peut-être pas immédiatement l'idée de lire les pages auxquelles il s'applique parce qu'ils s'imagineront qu'elles sont fatigantes, ennuyeuses

pour le moins. Grande sera l'erreur commise; car M. G. Bonnefont a traité son sujet, assez sec d'apparence, avec un charme réel et une compétence parfaite. Il nous parle successivement de gymnastique, de natation, d'équitation, de tir, de chasse et de pêche, de canotage, d'escrime et de beaucoup d'autres exercices qu'il doit pratiquer lui-même. Ouvrage de vulgarisation très bien illustré et des plus recommandables par son utilité pratique.

E.-C. LA GRETTE.

Les Grands Écrivains français. — *Vauvenargues,* par MAURICE PALÉOLOGUE. Paris, Hachette, 1890, in-12 de 153 p. — Prix : 2 fr.

Le *Vauvenargues* de M. Paléologue est un livre bien fait, élégamment écrit, d'une grâce un peu nonchalante, mais douce et pleine de charme, et rendant bien la sensation que laisse à l'âme la lecture des œuvres du moraliste dont il nous fait le portrait. Deux chapitres sont consacrés à la vie de Vauvenargues, deux autres à ses œuvres. Dans le premier nous apparaît le Vauvenargues jeune, le brillant officier, qui n'a pas encore trouvé sa voie; le second nous fait voir Vauvenargues écrivain, aimé et apprécié de Voltaire, et mourant jeune après ses premiers succès, n'ayant pas donné sa mesure, ayant à peine commencé son œuvre. Le chapitre troisième résume les idées philosophiques de Vauvenargues, et nous fait connaître sa conception de l'homme et de la vie; enfin le quatrième et dernier étudie ses origines morales et littéraires et lui assigne sa part dans l'œuvre du siècle où il a vécu.

Voilà le livre : il est intéressant et bien fait. Mais je trouve qu'au moment de porter un jugement sur son héros, l'auteur me semble renoncer un peu allègrement au droit de la critique de rendre des arrêts de principe, ne retenant pour elle que celui de se prononcer sur la valeur utile des œuvres. C'est bien modeste et, à mon avis, insuffisant, et l'auteur eût bien fait de résister à une tendance qui enlève aujourd'hui à la critique la meilleure part de son autorité et de sa dignité. J'ajoute que les principes l'eussent empêché d'écrire que les hommes comme Vauvenargues ont une importance et une utilité supérieures à celles des héros de la vie religieuse, ce qui ne paraît pas très éloigné d'être une sottise, car j'estime, et M. Paléologue aussi, j'en suis sûr, que, même au point de vue humain, le nom de saint Vincent de Paul rend un autre son que celui de Vauvenargues, et que son exemple possède une autre fécondité.

P. TALON.

Quelques Écrivains français, par ÉMILE HENNEQUIN. Paris, Perrin, 1890, in-12 de 238 p. — Prix : 3 fr. 50.

C'est le troisième ouvrage posthume de ce jeune écrivain, mort il y a deux ans. Deux volumes de lui avaient déjà été publiés : *La Critique scientifique,* et les *Écrivains francisés.* Celui-ci est un recueil d'articles parus à diverses époques dans diverses Revues sur Flaubert, Zola, Victor Hugo, Edmond de Goncourt, J.-K. Huysmans, Édouard Rod. Les articles consacrés à Flaubert et à Victor Hugo sont des études très fouillées et très complètes. Le côté moral préoccupait peu M. Émile Hennequin. Mais sa critique littéraire, basée sur la méthode expérimentale de M. Taine, était remarquablement sagace, pénétrante et subtile. Je ne crois pas qu'on ait jamais exposé d'une façon plus lucide les beautés plastiques du style de l'auteur de la *Légende de saint Julien l'Hospitalier,* comme aussi les doubles tendances de cet écrivain réaliste qui, de *Madame Bovary,* passait

à *Salammbô*, et de *l'Éducation sentimentale* à *la Tentation de saint Antoine :* tout ce qu'il y a de plus vulgaire, d'un côté; tout ce qu'il a de plus épique, de plus visionnaire, de plus évocateur de l'autre. De même, dans son étude sur Victor Hugo, M. Hennequin démêle très bien la double caractéristique du poète de *la Légende des siècles* : le vide de la pensée et la superbe magnificence de l'élocution. Il est fâcheux que les éditeurs n'aient pas surveillé avec plus d'attention la correction des épreuves de ce volume. Il y a des pages, notamment dans l'étude sur Gustave Flaubert, qui sont criblées de coquilles et de fautes d'impression. F. B.

Hecquet, docteur-régent et ancien doyen. *Sa vie, ses œuvres*, par le Dr J. Roger (du Havre), avec un portrait de Hecquet. Paris, Retaux-Bray, 1889, in-8 de 80 p. — Prix : 2 fr. 50.

La première partie de cette brochure est consacrée à la vie de Hecquet. Ses premiers essais furent pénibles : il doit lutter contre l'injustice de ses concitoyens, et, je l'avoue à regret, contre la jalousie de ses confrères. Toutefois, il ne se rebute pas : bientôt ses nombreux succès le font connaître, et les plus grands personnages ne veulent pas avoir d'autre médecin que lui. Mais ce n'est pas pour eux seuls que cet homme plein de charité réserve ses consolations, c'est le pauvre qu'il préfère secourir. Devenu infirme et se trouvant dans l'impossibilité de visiter ses malades, il se retira dans une communauté à laquelle il avait rendu bien des services. Il y vécut jusqu'à sa mort sans jamais refuser sa porte à ceux qui voulaient le consulter ; souvent il les aidait de ses conseils et de sa bourse, si bien qu'à sa mort il était presque aussi pauvre que ceux qu'il assistait. Ses connaissances médicales furent grandes, mais surtout son cœur de chrétien lui dictait d'excellents conseils à l'aide desquels il guérissait les douleurs morales aussi bien que ses remèdes adoucissaient les maladies physiques. Hecquet fut donc « le type du vrai praticien. »

Mais il avait encore un talent dont sa bonté seule l'empêcha d'abuser pour se défendre contre des attaques injustes : c'était un écrivain remarquable. Ses œuvres en témoignent ainsi qu'il apparaît dans la seconde partie de cet ouvrage, laquelle traite des œuvres de Hecquet. Son zèle pour la religion le porta à écrire un traité sur les dispenses du carême, dans lequel il prétend démontrer que le jeûne du carême et la nourriture maigre sont ce qu'il y a de plus profitable à la santé. Il s'occupa beaucoup d'économie animale et fit un traité de la trituration, qui souleva bien des objections. Poussé par son amour pour sa noble profession et son attachement à la religion, il fit paraître en 1733 la *Médecine théologique*. Nos ancêtres, avides de merveilleux, voyaient dans les convulsions quelque chose de surnaturel; Hecquet entreprit de démontrer qu'il n'y avait là rien que de maladif. En 1736, il publia la *Médecine naturelle*, puis la *Médecine des pauvres*. « Les ouvrages d'Hecquet, dit l'auteur, prouvent une vaste et très saine érudition et un goût sûr. »

L'ouvrage se termine par un index bibliographique des œuvres d'Hecquet et par un appendice où l'auteur explique le but et les travaux de la Société de Saint-Luc, Saint-Côme et Saint-Damien, dont il est un des membres les plus fervents et les plus appréciés. A. F.

Les Romanciers d'aujourdhui, par Charles Le Goffic. Paris, Léon Vanier, 1890, in-18 de 360 p. — Prix : 3 fr. 50.

M. Charles Le Goffic a fait pour *les Romanciers d'aujourd'hui*, ce que son

ami, le regretté Jules Tellier, avait déjà fait pour *les Poètes contemporains*. En traits rapides, précis, parfois cependant pleins de relief, il donne comme qui dirait le panorama de tous les romanciers connus de notre époque. Il les range par catégories, en prenant dans chacune, un chef d'école, une étoile, une tête plus saillante que les autres. Ainsi, M. Zola ouvre la marche des naturalistes ; MM. Jules et Edmond de Goncourt, celle des impressionnistes ; M. Huysmans, celle des symbolistes ; M. Paul Bourget, celle des philosophes ; M. Émile Pouvillon, celle des rustiques ; M. Octave Feuillet, celle des mondains ; M. Léon Cladel, celle des romantiques ; M. Hector Malot, celle des éclectiques. L'auteur fait ainsi défiler sous nos yeux une foule de noms, quelques-uns justement célèbres, la plupart médiocres et sans talent aucun. Cette méthode a un défaut : les romanciers de premier ordre prennent à peu près toute la place du tableau et c'est à peine si les autres obtiennent deux ou trois coups de crayon. Aussi, certaines pages ne sont-elles qu'une simple nomenclature. Ne cherchez pas non plus dans l'ouvrage de M. Le Goffic la moindre préoccupation morale. Peu lui importe que le romancier soit obscène ou impie : il ne s'en occupe pas ; il ne voit en lui que le lettré, l'écrivain, l'homme d'imagination et il excelle, sous ce rapport, à le caractériser d'un mot. Il a très lucidement exposé les diverses évolutions qu'a subies le roman moderne dans sa façon de comprendre la vie et de la décrire. Ce sont là les vrais mérites de ce livre, fort bien écrit ; mais ce sont aussi les seuls, et cela n'est pas suffisant.

F. B.

Œuvres choisies de Voltaire, publiées avec préface, notes et variantes, par GEORGES BENGESCO. Tome VI : *Poésies*. Paris, Librairie des bibliophiles, 1889, in-16 de XXIV-364 p. — Prix : 3 fr. 50.

Depuis que nous avons parlé de la publication des *Œuvres choisies de Voltaire,* entreprise par MM. Jouaust et Sigaux, elle s'est augmentée du volume destiné à nous offrir un choix des poésies du trop fécond écrivain. Ses lettres et ses vers fugitifs sont certainement ce qu'on lit de lui avec le plus de plaisir. Ce tome commence par une introduction où M. Bengesco passe en revue les pièces rassemblées par lui. M. Bengesco apprécie avec beaucoup de justesse la poésie contemporaine et la montre bien supérieure à celle du XVIIIe siècle. Il expose les motifs qui lui ont fait écarter de son recueil la *Henriade,* si célèbre jadis et que personne ne lit plus. Quant à l'odieux poème de *la Pucelle,* il ne pouvait songer à l'admettre dans ce volume qui aurait pu être allégé de quelques odes très médiocres. En général, le choix est bien fait, — je parle au point de vue littéraire, — car il suffit de l'épître intitulée : *le Pour et le Contre,* pour que bien des gens s'en détournent.

V. MEMORY.

Cahiers de doléances des villes, bourgs et paroisses du bailliage d'Alençon en 1789, publiés avec tables, introduction, notes explicatives et remarques philologiques, par LOUIS DUVAL, archiviste du département de l'Orne, etc. Alençon, Guy, 1887, in-18 de XVII-433 p.

C'est au greffe du tribunal civil d'Alençon qu'ont été découverts les cahiers de doléances que publie M. Duval, archiviste de l'Orne. Il en a respecté le texte, l'orthographe même, et, dans cette exactitude rigoureuse, il a trouvé l'occasion de notes intéressantes, soit pour la langue soit pour les coutumes. La plupart de ces cahiers émanent des habitants eux-mêmes, d'où M. Duval conclut avec raison que les paysans n'étaient et ne pou-

vaient être, comme l'a dit, un peu vite peut-être, M. Taine, une multitude et un troupeau. Toutes les paroisses du bailliage d'Alençon furent convoquées en assemblées ; dans toutes, il y eut délibération pour la nomination des délégués et la rédaction des cahiers. Ces documents présentent donc un caractère de sincérité et d'originalité incontestables. Et ce sont les meilleurs. Je ne rangerai pas dans cette catégorie celui d'Essai, qu'a découvert M. L. Duval : c'est Valazé, le girondin, qui l'a rédigé et qui y a mis l'esprit systématique et le style déclamatoire d'alors. M. de la Sicotière, qui a, lui aussi, publié des cahiers de l'Orne, a remarqué avec raison le savoir et l'étude dont témoignent ces documents, surtout si on les compare aux écrits enfantés par la révolution de 1848. En résumé, publication précieuse et qui prend le meilleur rang parmi celles qu'a provoquées le Centenaire de 89. V. P.

Les Cahiers d'un rhétoricien de 1815. Paris, Hachette, 1890, petit in-18, xxv-238 p. — Prix : 7 fr. 50.

M. Émile Bary, qui fut professeur de physique et de chimie au collège Charlemagne et à l'École polytechnique, était élève de rhétorique au lycée Napoléon en 1815, pendant les Cent jours. Il écrivit alors, aux heures de loisir que multiplièrent les agitations politiques, une sorte de journal que sa fille publie aujourd'hui. Ce n'est pas, quoi qu'en dise l'avant-propos, un document historique, mais c'est un agréable document de famille. M. Bary était un élève très distingué ; il écrivait déjà le français avec élégance, comme en témoignent deux narrations insérées dans ce volume ; c'était une âme élevée, et, comme dit Montesquieu, amoureuse de l'amitié. Il y a de jolies lettres de Bary d'abord, puis de Poirson, de Bréville, de Montalivet, le futur ministre de l'intérieur. Le seul fait vraiment historique, c'est celui des deux révoltes du lycée Napoléon que le proviseur peu endurant, M. Alfred de Wailly, tenta d'apaiser à coups de pied, à coups de poing et à coups de canne ; il ne réussit qu'à perdre sa place. M. Sarcey, sous forme de lettre, a écrit une préface où l'argot se mêle trop à de justes réflexions. Il faut noter la jolie impression de ce volume tiré à petit nombre. V. P.

La Société du Consulat et de l'Empire, par Ernest Bertin. Paris, Hachette, 1890, in-16 de iv-344 p. — Prix : 3 fr.

Les Mémoires de Lucien Bonaparte, de Miot de Mélito, de Mme de Rémusat, de M. de Metternich, les souvenirs du maréchal Davout, recueillis par Mme de Blosseville, les études de M. Bardoux sur Mme de Custine, etc., ne nous présentent pas sous un jour brillant la société au temps du Consulat et de l'Empire. M. Ernest Bertin, professeur libre à la Faculté des lettres de Paris, en a rappelé les points saillants. Les différents personnages qui passent sous ses yeux sont mis en relief avec vigueur. Rien n'est plus curieux que le rôle d'apprenti terroriste joué par Lucien Bonaparte et celui d'apprenti despote par Napoléon Bonaparte. Il y a là des traits que l'histoire doit recueillir et M. Bertin les a racontés avec talent. Il signale tantôt l'esprit et l'attitude de Paris sous le régime impérial, esprit secrètement hostile, attitude sceptique et quelquefois narquoise, tantôt l'aspect triste et inquiet de la Cour qui impatiente le Maître ennuyé au milieu de ses grandeurs. M. Bertin célèbre le naturel et la vérité de l'accent dans les lettres de Mme de Rémusat, la tendresse de la maréchale Davout, la figure trop charmante, car elle eut bien des faiblesses, de Mme de Custine; la phy-

sionomie politique du prince de Metternich. Les anecdotes ne manquent pas : il y a là tour à tour de la fine raillerie, une grâce charmante et on ferme le livre, sans avoir un grand attrait pour le temps que l'on a fait revivre dans ces pages, mais avec une sincère estime pour le talent de celui qui, d'une plume facile et élégante, nous a présenté la physionomie de cette société si mêlée.

H. DE L'É.

Assemblée commémorative tenue à Montpellier, les 17, 18 et 19 mars 1889, à l'occasion du centenaire des réunions des trois ordres des sénéchaussées de Languedoc de 1789. — *Procès-verbal, rapports et annexes.* Montpellier, Calas ; Paris, Féchoz, 1889, IX-551 p. — Prix : 8 fr.

L'assemblée de Montpellier avait eu un trop grand éclat pour que ceux qui l'avaient préparée ne prissent pas le soin de recueillir et de publier les discours et les travaux qui l'avaient signalée à l'attention publique. Voici donc les deux discours de Mgr de Cabrières, celui de Mgr d'Hulst, trois ou quatre rapports résumés, d'autres qui paraissent *in extenso*. Déjà, dans le *Polybiblion* (juillet 1889, p. 70), nous avons eu l'occasion de rendre hommage à la consciencieuse étude de M. Jules Sautriot sur les *Vœux du Languedoc*. L'enseignement, la famille et les mœurs, l'assistance publique, la justice, les finances, l'organisation militaire, l'agriculture, le commerce, les arts et métiers ont été l'objet de travaux émanant des hommes les plus compétents. Une liste des membres de l'assemblée, des adhérents et des dames présentes aux séances termine cet intéressant volume qui conservera la mémoire d'un grand effort dont l'avenir recueillera le fruit.

V. P.

Napoléon le Petit, par VICTOR HUGO. Paris, Hetzel et Quantin, 1890, in-18 de 246 p. — Prix : 2 fr.

Royaliste en 1820, libéral et constitutionnel en 1830, républicain modéré en 1848, républicain ultra en 1850, et longtemps après, au retour de l'exil, pontife, apôtre de la démocratie, Victor Hugo ne resta jamais fidèle, en sa ligne politique, qu'à une seule idée fixe et constante : une haine irréconciliable contre le second Empire, contre « l'homme du 2 décembre. » Ce fut une guerre acharnée, une lutte personnelle et sans répit. Quel thème intarissable pour le poète se déclarant lui-même, de sa propre autorité, lui tout seul, le mandataire de la nation et de la liberté contre le pouvoir triomphant, couronné, glorifié ! Les *Châtiments*, l'*Histoire d'un crime*, *Napoléon le Petit*, sont sortis de cette veine surabondante. Torrents d'injures, déclamations sonores, amplifications grandiloquentes, cris de colère et de vengeance. Quand Victor Hugo touche à son sujet, ce n'est plus que fougue et transports. Aucune image ne lui semble assez forte pour rassasier sa fureur. Ses phrases tombent et se heurtent comme des flots courroucés. Un démon s'agite en lui, qui ne lui laisse aucun repos ; s'il s'arrête, c'est lorsque le dictionnaire lui manque, avec l'haleine. Les exagérations ne se comptent pas, quand il s'agit d'apprécier un pamphlet historique, tel que *Napoléon le Petit*. En revanche, que de superbes pages, quels reliefs saisissants dans cette prose outrée, mais si puissante ! Le début du livre, où sont mis en opposition la solennelle séance du 20 décembre 1848, quand Napoléon Bonaparte jurait fidélité aux institutions établies et le coup de force du 2 décembre 1851, lorsque le même homme parjurait son serment à la face de tous, est d'un grand effet dramatique. On ne peut s'empêcher non plus

de sentir très vivement la clairvoyance prophétique du poète annonçant en plein soleil levant l'heure du terrible réveil où s'engloutira cette fortune passagère, que l'on croit assise sur des bases indestructibles. La Providence devait confondre les calculs des puissants et donner raison à l'Orphée révolutionnaire. FRÉDÉRIC LOLIÉE.

Sous le Drapeau rouge, par LOUIS BARRON. Paris, Savine, 1889, in-12 de 335 p. — Prix : 3 fr. 50.

M. Louis Barron est très sympathique à la Révolution, à la Commune établie en mars 1871, qu'il servit et dont il fut un des défenseurs. Quelles idées voulait-il ainsi proclamer? Il serait difficile de l'indiquer. Regrette-t-il sa conduite? On ne saurait le dire. Secrétaire de la délégation de la guerre sous Cluseret et sous Rossel, mêlé par conséquent aux hommes de la Commune, il donne sur eux, sur leurs actes, en un style vif, un peu étrange, très moderne, comme on le nomme, des détails piquants; il rapporte leurs conversations et ainsi les montre tels qu'ils furent. Ce n'est pas beau, quelle triste époque, quels tristes gens! M. Barron peint d'un mot leur fatuité : « On se bat, dit-il, on se costume, on se pavane, on caracole. » Quelle honte ils ont jetée sur la France! On lira avec curiosité cette série de scènes, qui se suivent sans interruption : à la fin, l'auteur voudrait déverser le blâme sur les officiers et soldats de l'armée de Versailles dont les violences envers les pauvres vaincus de la Commune le révoltent. Assurément les violences sont toujours regrettables, mais ici elles ont bien leurs circonstances atténuantes, car les troupes étaient justement exaspérées par les actes sauvages et barbares que les gens de la Commune commettaient. Cette guerre civile suscitée par eux sous les yeux de l'ennemi qui applaudissait est un crime de lèse-patriotisme qui révoltait toute âme honnête. Les hommes de la Commune apparaissent dans le livre de M. Barron tels que beaucoup étaient, de pauvres têtes troublées, vaniteuses et ignorantes, quelques-unes cruelles. H. DE L'É.

Confessions d'un Journaliste, par ERNEST MERSON. Paris, Savine, 1890, in-12 de XVI-324 p. — Prix : 3 fr. 50.

M. Ernest Merson est bien connu dans la presse. Pendant longtemps il rédigea un journal légitimiste et légitimiste convaincu il était; depuis 1851 il rédigea un journal bonapartiste et il fut bonapartiste aussi convaincu. *Les Confessions du journaliste* expliquent sa conduite, et, évidemment, à ses yeux, la justifient. Toutes ces pages où les faits sont jetés un peu trop pêle-mêle ont pour but de prouver que, puisqu'il « a plu au pays de créer un droit nouveau qui semble supérieur à tous les droits anciens, » le droit ancien de la monarchie traditionnelle est effacé par le droit nouveau de l'Empire. Cependant M. Merson déclare que si le vote de la nation rétablissait Philippe VII, son premier soin serait d'y adhérer. Mais à quelles fluctuations cette doctrine n'expose-t-elle pas! Quel vote faut-il prendre? A quel moment, — car la nation se déjuge si facilement à quatre mois de distance! — comptera-t-on le vote? Et au lieu de ce suffrage universel du nombre, créant le droit, ne vaut-il pas mieux revenir au droit sanctionné pendant des siècles par des générations successives. Voilà ce qu'il faut faire comprendre à la nation, que vingt générations ont plus de bon sens qu'une seule. Le livre de M. Merson est un plaidoyer convaincu en faveur de l'Empire, passé et à venir : c'est, dit-il, la quatrième race qui doit achever le travail successif des trois premières. H. DE L'É.

Du Faubourg Saint-Germain en l'an de grâce 1890, par le comte Léonce de Larmandie. Paris, Dentu, 1890, in-12 de 175 p. — Prix : 3 fr. 50.

Ceci est une étude physiologique et documentaire sur le noble faubourg. L'auteur connaît certainement le monde dont il parle. Mais n'a-t-il pas un peu grossi certains traits, chargé certaines physionomies, appuyé trop fortement sur certains défauts? A première lecture, c'est l'effet que produit l'étude de M. de Larmandie. Il ne faut pas oublier que cet écrivain ne s'était jusqu'ici révélé que dans les ouvrages d'imagination et dans le roman. Ces réserves établies, il y aurait injustice à ne pas reconnaître que le *Faubourg Saint-Germain* de M. de Larmandie est une œuvre piquante, intéressante et instructive. Les anecdotes y abondent et quelques-unes ne manquent pas de malice, j'allais presque dire de méchanceté. Cependant, qui aime bien châtie bien et si l'auteur raconte maintes histoires qui sont au désavantage de l'aristocratie, cela ne l'empêche pas de faire ressortir, comme il se doit, son tact dans le monde, sa probité dans les affaires, sa loyauté chevaleresque et sa crânerie. M. de Larmandie étudie la noblesse contemporaine dans la vie publique à laquelle elle ne participe pas assez ; dans la vie de caste où elle a le tort de trop s'enfermer; dans les relations qui sont tour à tour, selon le cas, ou trop faciles, ou trop rigoureuses ; dans l'éducation des enfants qui laissent bien à désirer ; dans l'existence des jeunes gens et des femmes, à Paris et en villégiature, existence presque toujours désœuvrée, souvent plus que frivole. Il y a par-ci par-là d'excellentes vérités. Le meilleur chapitre du livre est celui que l'auteur consacre à cette obscure, pauvre et honnête noblesse rurale, qui vit aux champs, fuit les grandes villes, garde intact le trésor des saines traditions, des dévouements chrétiens et des héroïsmes français. M. de Larmandie croit à la nécessité d'une aristocratie. Il juge avec indépendance celle qui existe, tout en lui restant fidèle. F. B.

CHRONIQUE

Nécrologie. — M. Henri Batault, secrétaire de la Société d'histoire et d'archéologie de Châlon-sur-Saône, est mort dans cette ville le 4 avril 1890, à l'âge de 76 ans. La plupart de ses travaux ont été publiés dans les *Mémoires de la Société d'histoire et d'archéologie de Châlon-sur-Saône*. En voici la liste : *Notice historique sur l'abbaye des bénédictines de Lancharre et le prieuré du Puley* (1854) ; — *Notice sur une crosse en ivoire, une croix processionnelle et un chandelier en bronze, de l'époque romane* (1860) ; — *Étude sur la corporation des avocats de l'ancien bailliage de Châlon-sur-Saône* (1872) ; — *Sceau en plomb de Henri, comte de Flandres, empereur latin de Constantinople* (1872) ; — *Essai historique sur les écoles de Châlon-sur-Saône, du* XV*e siècle à la fin du* XVIII*e siècle* (1872) ; — *Note sur un sceau de bronze de Notre-Dame de Pitié, trouvé à Verdun-sur-Saône* (1875) ; — *Catalogue des monnaies mérovingiennes, carlovingiennes et du médaillier de la Société d'histoire et d'archéologie de Châlon-sur-Saône* (1875-1879) ; — *Crucifix de Corzoneso, appartenant au musée de la Société d'histoire et d'archéologie* (1879) ; — *Notice sur une inscription lapidaire de 1407, appartenant au musée de Châlon-sur-Saône, et sur la confrérie de Saint-Sébastien de l'Église des Antonins de cette ville* (1879) ; — *Edme Vadot, échevin de Châlon-sur-Saône et bienfaiteur de l'Hôpital* (1879) ; — *Notice sur un tableau peint sur bois du* XV*e siècle, représentant le martyre de sainte Blaise,*

appartenant au musée de Châlon-sur-Saône (1879); — *Note sur une traduction française du Speculum humanæ Salvationis* (1883); — *Notice sur un inventaire du mobilier de l'hôpital Saint-Antoine, de Mâcon* (1884); — *Note sur une inscription lapidaire d'Orgrimus, évêque de Langres* (1884). M. Batault a publié en outre : *Notice historique sur l'association des dames de la Miséricorde à Châlon-sur-Saône* (1878, in-8); — *Les Lettres du R. P. Batault, missionnaire apostolique d'Alger, 1676-1736* (1880, in-8); — *Une pléïade littéraire à Châlon-sur-Saône au* XVI*e siècle* (1881, in-8); — *Histoire des hôpitaux de Châlon-sur-Saône avant 1789* (1884, in-8); — *Notice sur la messe de Saint-Grégoire le Grand d'après un tableau peint sur bois du* XV*e siècle* (1888, in-8). — Citons enfin de nombreux articles dans le journal *le Conservateur de Saône-et-Loire,* dont M. Henri Batault avait été l'un des fondateurs.

— M. Ernest FALIGAN est mort à Ostende le 29 juin. M. Faligan, qui avait dirigé pendant six ans l'*Union économique* et qui était déjà docteur en médecine, présenta, il y a deux ans, une thèse à la Faculté des lettres de Paris pour obtenir le grade de docteur ès lettres. Les idées nettement catholiques que l'auteur exposait dans cette étude sur *la Légende de Faust* et la fermeté avec laquelle il les soutint, donnèrent à la soutenance une certaine animation. M. Faligan s'occupait avec un grand zèle des œuvres catholiques. Voici la liste de ses publications : *Une Nièce du Balafré, histoire du temps de la Ligue* (1878, in-12); — *La Philosophie du* XVIII*e siècle. Diderot inédit, d'après « La Fin du* XVIII*e siècle » de M. E. Caro. Communication faite au salon des Œuvres du Cercle catholique du Luxembourg* (1881, in-8); — *La Question grecque. La Franc-maçonnerie et la Politique traditionnelle de la France en Orient* (1881, in-8); — *Note sur une légende, attribuant une origine satanique aux Plantagenets* (1882, in-8); — *La Légende de Faust. Conférence faite au Cercle catholique d'ouvriers à Angers* (1883, in-8); — *De la littérature populaire des Bulgares* (1883, in-8); — *Le Mal et le bien, par M. Eugène Loudun. Étude bibliographique* (1884, in-8); — *Les Œuvres économiques rurales, monographie des institutions économiques fondées par M. l'abbé Henri Van den Driessche à Iseghem et à Eeghem (Belgique)* (1885, in-8); — *Histoire de la légende de Faust* (1888, in-8); — *Le Mendiant de la Coudraie* (1888, in-18); — *De Marlovianis fabulis* (1888, in-8); — *Suzanne de Pierrepont* (1888, in-12).

— On annonce encore la mort : de M. ALEXANDRE, ancien professeur au lycée Louis-le-Grand et à l'École municipale Turgot; — de M. Louis AUVRAY, sculpteur, directeur et fondateur de la *Revue artistique et littéraire,* président du Comité central des artistes, né à Valenciennes (Nord) en 1810, auteur, entre autres ouvrages, d'un *Projet de tombeau pour l'empereur Napoléon Ier précédé de l'historique du concours national ouvert en 1841, dédié à Sa Majesté Napoléon III* (1861, in-4, avec pl. et photog.), mort en mai, à l'âge de 80 ans; — de M. Émile BOULLY, professeur de rhétorique au lycée Charlemagne, agrégé de l'Université, lauréat de l'Académie française, mort à l'âge de 46 ans; — de M. Philippe BURTY, inspecteur des Beaux-Arts, rédacteur à la *République Française,* ancien rédacteur de la *Gazette des Beaux-Arts,* né à Paris en 1830, auteur de nombreux ouvrages, entre autres : *Salon de 1883, 120 planches en photogravure par Goupil et Cie et 30 dessins d'après les originaux des artistes* (1883, in-4), mort à l'âge de 60 ans; — de M. CAYLA, collaborateur de divers journaux et auteur de plusieurs ouvrages et de nombreuses brochures anti-religieuses, mort à l'âge de 68 ans; — de M. Jules DAVID, un des fondateurs de la Société des gens de lettres, né en 1811 au consulat de France de Trawaik en Bosnie, orientaliste de mérite, professeur suppléant d'arabe au Collège de France, qui a publié un recueil

de poésies arabes estimé, intitulé *l'Orient*, mort à l'âge de 79 ans; — de M. DOULCET, archiviste honoraire de la Chambre des députés, mort à Paris le 12 juin, à l'âge de 67 ans; — de M. Jean-Jacques FERRATON, ancien instituteur, chevalier de la Légion d'honneur, né à Lenglay en 1796, auteur d'ouvrages sur la grammaire, la géographie, l'arithmétique, publiés vers 1830, mort à Bélan-sur-Ource (Côte-d'Or), à l'âge de 94 ans; — de M. Léon FRANCK, rédacteur en chef de *l'Avenir de Bayonne*; — de M. Anne-Armand-Élie vicomte DE GONTAUT-BIRON, sénateur, né à Paris le 9 novembre 1817, ancien ambassadeur de France à Berlin, mort à Paris le 3 juin, à l'âge de 73 ans; — de M. le docteur GUILLON, ancien président de la Société de médecine pratique, auteur d'un ouvrage sur *les Bains de mer des côtes de l'Océan, Biarritz, Arcachon et Royan. Leurs avantages respectifs* (1875, in-8), mort à Portrieux à l'âge de 58 ans; — de M. Alfred-Grégoire HAVET, professeur et grammairien bien connu dont les ouvrages ont beaucoup contribué à la diffusion du français en Angleterre, né à Montreuil-sur-Mer en 1827, auteur d'un ouvrage sur *l'Anglais enseigné aux Français. Cours complet sur un plan entièrement neuf, 1re à 3e parties* (1880, 3 vol. in-12), mort en Angleterre; — de M. DE LA CRAPTE, baron DE CHANTÉRAC, mort le 21 juin; — de M. Théodore DE LAJARTE, bibliothécaire-archiviste de l'Opéra, né à Bordeaux en 1826, compositeur distingué, auteur d'un ouvrage sur la *Bibliothèque musicale de l'Opéra. Catalogue historique, chronologique, anecdotique, publié sous les auspices du ministère de l'instruction publique et des beaux-arts, avec portraits gravés à l'eau-forte* (1877-1879, 2 vol. in-8), mort à Paris le 21 juin, à l'âge de 64 ans; — de M. Charles-Adolphe MARPON, l'éditeur bien connu, mort à 51 ans le 25 juin, à Paris; — de M. Alfred MONNET, né à Mougon (Deux-Sèvres) le 17 décembre 1820, auteur de plusieurs brochures, dévoué à la cause royaliste, ancien maire de Niort, ancien député de l'Assemblée nationale, ancien sénateur des Deux-Sèvres, président du Conseil d'administration de la *Revue de l'Ouest*, mort à l'âge de 70 ans.

— A l'étranger, on annonce la mort : du Dr Friedrich ALBRECHT, mort à Wiesbaden, le 5 mai, âgé de 72 ans; — de miss Elizabeth BALCH, romancière américaine, morte en juin; — de M. Castello BRANCO, fécond nouvelliste portugais, de l'école de M. Gueiros, mort en mai; — de M. le baron Otto VON BREITENSCHWERT, auteur d'écrits sur l'économie publique et l'histoire de la civilisation; — de M. Olivier BUNCE, poète, dramaturge et romancier, mort à New York à 62 ans, en mai: — de M. Michel-Giuseppe CANALE, bibliothécaire en chef de la Beriana, historien, mort à Gênes, au commencement de juin; — de M. G.-A. KROUCHTCHOV SOKOLNIKOV, publiciste, mort le 9 avril; — de M. William Swettland DALLAS, secrétaire adjoint de la *Geological Society*, directeur du Museum d'York de 1858 à 1868, mort à 66 ans le 29 mai; — de M. Ladislaw DAPSY, économiste, mort à Budapest à 48 ans le 29 mai; — du Dr Ernst GRÄBER, Privatdocent à Munich, où il est mort le 15 mai, à 30 ans; — de M. Romuald Romanovitch GRADOV-SANOVITCH, fondateur de la *Samarska Gazeta*; — de M. John GUNN, de Norwich, géologue, mort à 89 ans le 28 mai; — du Dr Karl-Rich.-Leopold HABENICHT, auteur de travaux estimés sur la prosodie et la métrique, mort le 29 mai; — de M. Michel IVANOVITCH, professeur de philosophie à l'Université de Saint-Pétersbourg, mort le 6 mai; — de l'historien russe Gennadi Theodorovitch KARPOV, mort à Moscou; — du Dr Karl VON LEITNER, poète autrichien, mort dans Gratz à 90 ans; — de Don Niceto Alonso PERUJO, théologal de Valence, né en 1841 à Enciso, province de Logrono, mort le 18 mai à Valence (Espagne), auteur de poésies nouvelles, d'une apologie de la foi

catholique; du Syllabus, du *Diccionario de las Ciencias eclesiasticas* arrivé à son IXe volume et qui restera comme un témoignage de son érudition et de son savoir théologique; — du Dr Léonhard SCHMITZ, philologue, qui contribua beaucoup à répandre en Angleterre les idées de son maître Niebuhr, mort à 83 ans à Londres, le 30 mai; — du Dr A. SCHMEIDER, professeur de zoologie à l'Université de Breslau, mort le 30 mai à 69 ans; — Du Dr Édouard-Wilhelm SCHWEITZER, littérateur suisse, mort à Vevey, à 44 ans, au commencement de juin; — du Dr Christian SEPP, connu par des travaux d'histoire ecclésiastique, mort en mai; — Du Dr Franz STÖPEL, économiste, mort à Berlin le 15 mai, à 57 ans; — de M. Michael Alexandrovitch TOLSTOPIATOV, professeur de minéralogie à l'Université de Moscou, mort le 11 avril à 55 ans; — du Dr J.-M. USTERI, professeur de théologie à l'Université d'Erlangen, où il est mort à 42 ans, le 5 juin; — du Dr H. VASSIA, président de l'Association philologique grecque de Constantinople, éditeur des Olynthiennes de Démosthène et auteur de travaux sur l'épigraphie de la Thrace; — de M. Mikhael Ivanovitch VLADISLAVIEV, professeur de philosophie et recteur de l'Université de Saint-Pétersbourg, mort le 24 avril; — de M. William WHITE, connu par une biographie de Swedenborg et par la campagne qu'il avait entreprise contre la vaccination, mort à Cheshunt, à 59 ans, le 29 mai; — du Rev. J. YONGE, philologue, qui donna entre autres des éditions d'Horace et des lettres de Cicéron, mort en juin.

CONCOURS. — L'Académie de Marseille ouvre deux concours. — Programme de 1890. Concours scientifique (300 fr.): *L'Utilisation alimentaire et agricole des eaux courantes et des eaux d'égoût.* Concours littéraire. Prose: *Le Bailli de Suffren* (300 fr.). Poésie: *Sainte Madeleine* (240 fr.). Les manuscrits seront reçus jusqu'au 1er novembre 1890. — Programme de 1891. Concours scientifique (300 fr.): *Du port de Marseille et des ports concurrents, tant sur le marché français que les marchés étrangers.* Les manuscrits seront reçus jusqu'au 1er novembre 1891. Concours littéraire. Prose: *Thiers, historien et orateur* (120 fr.). Les concurrents ne devront pas s'occuper de l'homme politique. Poésie: *Saint Lazare* (120 fr.). Les manuscrits seront reçus jusqu'au 6 mai 1891.

LE MARÉCHAL COMTE DE BOURMONT. — M. le comte A. de Bourmont a entrepris de réunir et de publier les documents relatifs au maréchal de Bourmont, son illustre aïeul. Les travaux qu'il publiera ne seront « ni une critique ni une apologie, ils seront simplement des matériaux pour l'histoire. » Le premier fruit de ces recherches est consacré à *Juliette de Becdelièvre, comtesse de Bourmont,* cousine et femme du maréchal (Rennes, imp. Le Roy, in-8 de 99 p. Tiré à 50 exemplaires). Les 206 pièces dont M. de Bourmont reproduit ici le texte ou l'analyse s'étendent du 30 mai 1795 au 9 février 1809, c'est-à-dire depuis le moment où le comte de Bourmont était revenu en France de sa mission auprès du comte d'Artois, jusqu'à celui où, revenu de Portugal où le gouvernement impérial l'avait exilé, il s'efforçait d'obtenir la permission de séjourner dans sa patrie. D'ailleurs, bien que ces lettres fournissent quelques lumières sur la carrière politique du futur maréchal, c'est surtout sa vie privée qu'elles éclairent d'un jour particulier. Dès la première lettre, nous assistons aux démarches du comte de Bourmont pour obtenir la main de sa cousine, et toute la brochure est pleine de l'amour et du dévouement admirable qu'il sut inspirer à sa femme. L'éditeur a scrupuleusement respecté l'orthographe des originaux et il n'en a modifié la ponctuation qu'en cas d'absolue nécessité. La méthode qu'il a adoptée de rejeter dans la table alphabétique les notes biographiques et géographiques nous paraît la meilleure et la plus commode pour la facilité des recherches.

PARIS. — Le dernier fascicule de la *Bibliothèque de l'École des chartes* est particulièrement intéressant par les travaux importants qu'il contient. M. Julien Havet, continuant l'étude des *Questions mérovingiennes*, à laquelle il s'est livré avec tant de succès, s'attache à retrouver *les Origines de Saint-Denis*. Il n'est pas inutile de relever ici les conclusions de l'érudit écrivain : Saint Denis subit le martyre à Catulliacus (aujourd'hui Saint-Denis-sur-Seine) ; c'est là que se trouvait son tombeau, au-dessus duquel, à l'instigation de sainte Geneviève, le clergé de Paris fit élever une basilique. Ce fut Dagobert, fils de Clotaire II, qui, du vivant de son père, fonda le célèbre monastère de Saint-Denis, et y fit transporter en 626 les reliques du martyr. M. H. Moranvillé publie des documents importants pour l'histoire des tentatives de Charles de Valois, père de Philippe le Bel, sur l'empire de Constantinople. C'est, outre trois lettres déjà publiées, mais d'une manière fautive, par Du Cange, une récapitulation générale des dépenses « pour le voiage de Constentinoble. » M. Léopold Delisle établit la fausseté d'une prétendue lettre de Charles VI, publiée par M. Courtaux, dans une *Histoire généalogique de la maison de l'Espéronnière* qu'il vient de faire paraître. M. H. François Delaborde, dans une importante dissertation sur la chronique de Saint-Denis, arrive aux conclusions suivantes : il y avait, sous Charles VI, comme plus tard sous Charles VII, un chroniqueur de France en titre d'office, qui était alors l'auteur de l'ouvrage connu sous le nom de *Chronique de Charles VI par un religieux de Saint-Denis*, et qui avait pour fonction de composer en latin l'histoire du souverain régnant ; cette histoire déposée après la mort du prince à l'abbaye, dans le fonds des chroniques de Saint-Denis (différentes des chroniques de France en langue vulgaire), affectait la forme d'une chronique universelle. Enfin, M. Perret consacre un article à *la Paix du 9 janvier 1478 entre Louis XI et la République de Venise*.

— *Le Général Pierre-Jacques Fromentin* (*1754-1830*) méritait-il d'être tiré de l'oubli où il était jusqu'ici resté ? Les biographies même composées de son temps gardent sur lui le silence ; et la brochure que lui consacre M. Paul Marmottan (Paris, Charavay frères, in-8 de 59 p. avec un portrait), malgré le soin qu'il prend de rehausser les services rendus par le général, témoigne du peu d'éclat de sa carrière. Dix-sept pièces justificatives accompagnent l'étude de M. Marmottan.

— Sous ce titre : *Une petite Gerbe de billets inédits*, notre collaborateur M. Tamizey de Larroque nous donne (tiré à part du *Bulletin du bibliophile*, in-8, 24 p.) douze billets de Beaumarchais, sa femme, Mme Campan, Cuvier, Duchatel, Grétry, Guizot, Orfila et Trognon. Il y a une bien jolie anecdote sur M. le comte de Paris (p. 23). L'annotation fait, comme de coutume, le principal mérite de la publication.

— Nous apprenons que M. Charles Fuster, le poète bien connu, va mettre sous peu en circulation un volume qu'il promettait depuis longtemps et qui a pour titre : *La Fin d'un siècle*.

— M. N.-V. Bouton, peintre héraldique et paléographe, met en souscription 15 exemplaires d'une édition en 8 volumes petit in-folio, accompagnés de 200 planches coloriées à la main de l'*Armorial* ou *Wapenboek* du héraut d'armes Gelre (1334-1370). Le prix énorme de cet ouvrage (500 francs par volume, et par suite 4,000 francs pour l'ouvrage complet) est en proportion du nombre restreint d'exemplaires auquel il est publié.

— *Cris de guerre, devises, chants nationaux, chants du soldat et musique militaire*, tel est le titre d'une luxueuse brochure que M. le colonel de Rochas

d'Aiglun vient de publier à la librairie militaire Edmond Dubois (in-8 de 66 p., avec vignettes). Ce qui nous a le plus vivement intéressé dans ce travail de valeur, trop court à notre gré, ce sont les deux chapitres relatifs aux *Chants nationaux* et aux *Chants du soldat*. A propos de ces derniers, nous recommanderons spécialement au lecteur l'histoire de la glorieuse origine de la chanson encore si populaire dans nos régiments: *La Casquette du père Bugeaud.*

— La double exposition des beaux-arts de ce printemps a fait éclore l'étude annuelle par laquelle M. Joséphin Péladan rappelle la « norme » à « l'aristie » de l'art (*Le Salon de J. Péladan, 9e année.* Dentu, in-16 de 75 p.). Le sous-titre : *Salon national et Salon Jullian* (lisez : Champ de Mars et Champs-Élysées) est d'une précision assez spirituelle; on goûtera moins les « mandements de la Rose-Croix catholique, » dans lesquels le « mage » Mérodack fait la leçon à Mgr Richard au sujet des courses de taureaux.

— Vient de paraître chez l'éditeur Retaux-Bray un opuscule intitulé : *Le Rêve de Zola jugé par un catholique* (in-8 de 16 p.). L'auteur est un Angevin, M. Charles Brunetière. Contrairement à un journal conservateur, qui a prétendu que *le Rêve* pouvait être mis entre toutes les mains et qui a publié ce roman dans son Supplément littéraire, M. Brunetière, par des citations nombreuses, démontre que, pour n'être pas cette fois ordurier, M. Zola est loin d'être sans danger. *Le Rêve* aboutit, en définitive, au nihilisme religieux.

— M. Edmond Demolins a publié dans la revue *la Science sociale* une étude sur *la Question des grands magasins,* dont il vient de faire un tirage à part (Paris, Firmin-Didot, in-8 de 31 p.) et qui mérite d'attirer l'attention. Travail solide, judicieux et écrit avec un charme qu'un tel sujet ne semblait pas pouvoir permettre.

ANJOU. — M. André Joubert, le fécond érudit angevin, vient de consacrer une brochure à *la Démolition du château de Flée en 1373 par Jean Clérembault, gouverneur de Château-Gontier, d'après un document inédit* (Laval, imp. L. Moreau, in-8 de 12 p. Tirage à 35 exemplaires). Il serait difficile d'imaginer un texte plus incorrectement et plus inintelligemment publié que le document inédit sur lequel M. Joubert s'appuie. Nous remarquerons d'abord que ce document n'est pas conservé aux Archives nationales dans le registre $X^{2A}8$, f° 39, comme le répète avec insistance M. Joubert (p. 5, n. 3 et p. 12), mais dans le registre $X^{2A}9$. f° 39. En second lieu, la date de la démolition est fixée par notre texte non pas à 1373, mais à 1363, comme d'ailleurs M. Joubert l'a imprimé dans l'acte lui-même. Il serait trop long et fastidieux de relever les trente-quatre fautes accumulées par M. Joubert dans les trois pages qui reproduisent ce document. Nous n'en indiquerons que quelques-unes. Il ne faut pas lire : *Quanquam... dictum castrum... occupare voluissent et, nisi fuissent, illud tamen capere nequiverant;* il est évident que la virgule qui précède *nisi* doit être supprimée ; plus bas il n'y a pas *videntes quod dicti complices,* ce qui serait un non-sens, mais *videntesque dicti complices;* le manuscrit ne porte pas *cum predictis... pro recuperatione fortalicii ibidem exeuntibus,* mais *cum predictis... pro recuperatione ipsius fortalicii ibidem existentibus;* et à la ligne suivante nous ne savons pourquoi M. Joubert a remplacé le *quinimo* très nettement écrit dans le manuscrit par le barbarisme *quinimus.* Il n'y a pas *mandaverat... quantum* mais *quatenus :* plus bas *quanquam dictus defensor* doit être remplacé par *quodque.* Enfin après *quos nominare voluerit,* M. Joubert a sauté toute la ligne suivante : *in garandos, requestas, summationes quas contra ipsos idem defensor facere voluerit auditurus, garandiamque et defensionem,* etc.

— Le même écrivain reproduit, d'après une copie de M. l'abbé Ledru, prise aux archives du chartrier de Thouars, *le Testament de Jean de Craon, seigneur de la Suze et de Chantocé,* mort en 1432 (Mamers, G. Fleury et A. Dangin, in-8 de 11 p.).

— Sous le titre de *Documents inédits sur la guerre de Cent Ans. Négociations relatives à l'échange de Charles, duc d'Orléans, et de Jean, comte d'Angoulême, captifs en Angleterre, contre les seigneurs anglais faits prisonniers à la bataille de Baugé (21 avril-23 mai 1421)* (Angers, Germain et G. Grassin, in-8 de 11 p.). M. André Joubert publie quatre pièces extraites du British Museum et dont la copie lui a été communiquée par M. E. Bougenot, archiviste-paléographe. P. 9, l. 1 « savoir la commire des Anglois estans lors ilec, » n'est-il pas une faute de lecture pour « savoir la convine ? » Nous ne connaissons pas d'exemple du mot « commire, » tandis que « convine » pour désigner l'état des ennemis se rencontre fréquemment, surtout il est vrai au genre masculin, comme dans ces vers de Guillaume de Machaut :

Aies toudis bonnes espies
. . . . . .
Parquoy tu saches le convine
Des annemis.

(*Confort d'ami.* Bibl. Nat. Fr. 22545, f° 116 r°, 2e col.).

— M. E. Queruau-Lamerie a publié dans la *Revue de l'Anjou,* et en tirage à part (Angers, Germain et G. Grassin, in-8 de 19 p.) une notice sur *Une Victime de la Révolution. M. Huau de la Bernarderie, curé de Saint-Clément de Craon,* guillotiné le 7 pluviôse an II pour avoir refusé de prêter serment.

— M. Paul de Farcy vient de nous donner un nouveau témoignage de son activité, en publiant dans la *Revue historique de l'Ouest,* le *Catalogue des gentilshommes d'Anjou lors de la recherche de la noblesse de 1666, par M. Voisin de la Voirye.* Tiré à part, in-8. C'est une liste alphabétique très intéressante pour plus de quatre cents familles. P. 44, lignes 1-2, lisez : *Le Lair,* au lieu *de Leair.*

Artois. — A un travail antérieur sur *les Peintres de la ville de Saint-Omer,* M. Paul Marmottan vient de joindre de nouvelles recherches sur *les Peintres de la ville d'Arras depuis le moyen âge jusqu'à nos jours* (Paris, Plon, in-8 de 64 p.) (Extrait du *Compte rendu de la réunion des sociétés des Beaux-arts des départements*). Ce travail d'histoire artistique locale est inspiré par un juste sentiment de réaction contre le dédain qui a longtemps frappé nos peintres provinciaux et qui a sacrifié à certaines écoles de peinture, en possession de la notoriété historique ou de la faveur des érudits, la gloire d'écoles plus modestes et non moins fécondes. Pour l'Artois et pour Arras spécialement, on trouve en assez grand nombre les documents écrits attestant la présence de peintres dans la région, depuis le xive siècle jusqu'au xviie. Le déclin de la domination espagnole arrête cet épanouissement, mais sans tarir la sève artistique du pays, puisqu'on peut la suivre jusqu'à nos jours. Pour dresser son inventaire de la production picturale à Arras, M. Marmottan a consulté les archives du Pas-de-Calais, les comptes de la ville d'Arras et de l'hôtel d'Artois, les fonds manuscrits de la riche abbaye de Saint-Vaast, il a étudié de près toutes les œuvres d'art conservées dans les collections régionales, par exemple le célèbre *Joyel* du musée d'Arras. Les premiers artistes dont il a recueilli les noms sont ceux qui ont travaillé à la fin du xiiie et au début du xive siècle pour la comtesse Mahaut. L'auteur annonce la préparation d'un ouvrage en

deux volumes, intitulé *Histoire de la peinture dans le nord et l'est de la France;* cette monographie, qui en donne comme un avant-goût, est de nature à en faire souhaiter le prompt achèvement.

BOURGOGNE. — On lira avec intérêt le mémoire que vient de publier M. Anatole de Charmasse sur *l'Institution charitable de l'aumône de Saint-Léger à Autun. 677-1668* (Autun, imp. Dejussieu, in-8 de 69 p.). Par son testament daté de 677, saint Léger avait inscrit les pauvres d'Autun au nombre de ses héritiers en assurant à son église la possession de diverses terres et en stipulant que quarante pauvres recevraient chaque jour à la porte de l'église Saint-Nazaire, la nourriture nécessaire à leur existence. Au XIIIe siècle, le chapitre substitua à cette distribution quotidienne et limitée une aumône faite trois fois par semaine, pendant le carême à tous les pauvres indistinctement. Les misérables de toute la contrée élurent domicile à Autun à cette époque de l'année, non sans exposer la ville et l'église aux plus graves dangers, par exemple à la recrudescence des épidémies. Les chanoines tentèrent à plusieurs reprises de modifier la forme de cette aumône : les officiers municipaux et le parlement de Bourgogne s'opposèrent obstinément à leurs efforts. De là des conflits et des procès. Cette lutte prit fin en 1677, à la suite de la fondation de l'hôpital général d'Autun auquel furent attribués les grains destinés à l'aumône de saint Léger. Tels sont les faits racontés dans le mémoire complet, précis et fort agréablement écrit de M. de Charmasse.

BRETAGNE. — M. A. Legendre, membre correspondant de la Société nationale des antiquaires de France, vient de publier le *Catalogue du Bulletin de la Société archéologique du département de la Loire-Inférieure. Années 1859 à 1886* (Nantes). En tête de la table alphabétique des matières contenues dans les tomes 1 à 25 du *Bulletin*, M. Legendre a placé une *liste alphabétique des auteurs*.

CHAMPAGNE. — M. Albert Babeau vient de publier : *Un Maître de chapelle sous Louis XIII : Étienne Bergerat* (Troyes, imp. Dufour-Bouquot, in-8 de 32 p. avec une lithographie). Cet opuscule est rempli des plus curieux détails sur la maîtrise de Saint-Étienne, sur le musicien Bergerat qui la dirigea de 1580 à 1642 et sur la vie de celui-ci dans la paroisse de Chennegy, qu'il gouverna de 1642 à sa mort.

— Une notice intéressante de M. L. Demaison, extraite des publications de l'Académie de Reims (Reims, in-8, 21 p.), signale l'importance des archives de quelques maisons des communes des environs de Reims et donne un inventaire [illegible] des archives de la commune d'Hermonville.

[illegible] — [illegible] le général Bourcet, [illegible] [illegible] [illegible]

gré sa dimension, est d'une clarté et d'une précision remarquables; les noms locaux ont été rétablis avec un soin qu'il faut louer. Toutefois, si elle a les charmes d'une carte manuscrite, elle en a aussi les défauts : quelques noms sont peu lisibles.

— L'auteur des *Amitiez, Amours et Amourettes*, est bien oublié. Si la gloire dont il jouissait il y a deux siècles était excessive, il mérite mieux cependant que le dédain de nos contemporains. M. Paul Morillot, dans son étude: *René Le Pays, directeur des gabelles en Dauphiné* (Grenoble, Allier, in-8 de 40 p.) a extrait d'un bagage littéraire fort inégal quelques pages agréables à parcourir et où la chronique provinciale trouvera son compte.

— Le tracé des chemins en montagne présente des difficultés de toute nature qu'une longue expérience permet seule de prévoir et de surmonter. Dans son travail : *Étude des projets de chemins en pays de montagne* (Gap, Jouglard, in-8 de 40 p.), M. Thévenard étudie cette délicate question avec une science et une concision dignes d'éloges. Huit croquis ajoutent encore à la clarté du texte.

— Le nom d'Adolphe Rochas est connu de tous les bibliographes ; mais sa vie, toute de modestie, de travail et de recueillement, l'était beaucoup moins. Un de ses intimes amis, M. Victor Collomb, nous révèle cette existence laborieuse dans une charmante *Notice biographique et bibliographique sur M. Adolphe Rochas* (Grenoble, Allier, in-8 de 18 p.). Cet opuscule porte le numéro 11 des *Études de bibliographie dauphinoise* publiées par M. Eugène Chaper.

FRANCHE-COMTÉ. — La ville de Besançon a trouvé dans M. le Dr V. Dreyfus un éloquent interprète pour exposer au gouvernement ses doléances en ce qui concerne l'industrie de l'horlogerie qui a fait, jusqu'en des temps rapprochés, sa prospérité et sa gloire, mais qui, aujourd'hui, est en pleine décadence. Ceux qui liront la brochure, à la fois cri d'alarme et revendication énergique, intitulée : *La Défense d'une industrie nationale; la Fabrique d'horlogerie de Besançon* (Besançon, impr. Millot, in-8 de 67 p.), se demanderont ingénûment, tout comme nous, comment il peut se faire que l'État s'entête à entourer de sa sollicitude pour ainsi dire exclusive l'école d'horlogerie de Cluses, — petite localité ne disposant que de ressources insuffisantes et de plus peu accessible, perdue en quelque sorte dans les montagnes de la Haute-Savoie, — et cela au détriment de la ville de Besançon, cité importante, véritable capitale de l'horlogerie française. Cette préférence anormale, compte, en raison de ses conséquences diverses, pour plus qu'on ne saurait l'imaginer dans les causes de la forte crise dont souffre l'industrie horlogère de Besançon et des localités qui gravitent dans son orbite. Au point de vue commercial, industriel, social, et nous dirons même patriotique, ainsi qu'il résulte du vigoureux et lumineux exposé de l'auteur, c'est un comble hors de pair. Peut-être les Bisontins espèrent-ils cesser bientôt d'être en droit d'appliquer à nos gouvernants la parole du Psalmiste : *Aures habent, et non audient;* nous le leur souhaitons. Quant aux chiffres que M. Dreyfus évoque pour dessiller les yeux de qui de droit, ils sont écrasants d'éloquence, et navrants.

GUIENNE. — La librairie Feret, de Bordeaux, vient de mettre en vente : *A travers le vieux Bordeaux ; récits inédits, légendes, études de mœurs, portraits, types, monuments, reconstitution des quartiers pittoresques*, par Ernest Laroche (in-8 de XVI-211 p.). Ces pages, quelquefois d'ailleurs assez gentiment tournées, ne sont guère remplies que d'historiettes plus ou moins authentiques, de chansonnettes justement oubliées, de traits de mœurs assez

légers et d'une extrême banalité. L'auteur s'y livre aussi, avec gravité, à l'exhumation des anciens lieux de « beuverie » et de plaisir. Il a pris un petit air sceptique et s'est livré couramment aux plaisanteries fades sur nos croyances et nos fêtes religieuses qui continuent à être de mise en certains journaux. Si, du moins, l'illustration « exclusivement confiée à des artistes bordelais » sauvait le texte ! Mais supprimez une jolie couverture en couleurs qui fait honneur à l'habile imprimeur A. Bellier, et une eau-forte très belle, comme toujours, de Léo Drouyn, et le volume n'aura plus aucune valeur artistique.

— M. Lacointa a publié, chez Poussielgue, un volume fort bien accueilli de la *Correspondance de Marie Jenna.* Cette correspondance va s'enrichir d'une seconde partie comprenant les lettres, inédites jusqu'ici, adressées par cette femme distinguée et si parfaitement chrétienne à M. Albin Goudaneau, d'Avignon. C'est la *Revue catholique de Bordeaux* qui a eu communication de ce précieux dossier et qui va le faire connaître à ses lecteurs.

LANGUEDOC. — Dans le *Personnel de la faculté de droit de Toulouse depuis la fondation de l'Université,* par M. A. Deloume, professeur de droit romain à la faculté de droit de Toulouse (Toulouse, impr. Douladoure-Privat, in-4 de 45 p.), on trouve, outre la liste des professeurs depuis l'année 1251 jusqu'à l'année 1888, l'analyse de divers documents dont quelques-uns n'étaient pas encore connus. Parmi ces documents, citons : les règlements sur le mode de nomination, les fonctions du recteur et de ses conseillers (1310, 1313), les statuts de l'université rédigés et promulgués en 1314, confirmés en 1327, fondation du collège dit de Narbonne (1345), du collège de Saint-Martial (1359), du collège de Périgord (1360), du collège de Maguelonne (1370), du collège de Foix (1452), divers arrêts du parlement et du grand conseil, et diverses lettres patentes, ordonnances, etc. Le travail est fait avec beaucoup de soin.

NORMANDIE. — Le département de l'Orne fournit à notre chronique de ce mois trois consciencieux travaux de l'archiviste départemental, M. Louis Duval. Ce sont d'abord des *Notes sur la paroisse et les seigneurs de Sai antérieurement à la fin du* XIII*e siècle* (Argentan, *Journal de l'Orne,* in-4 de 30 p.). Le Sai remonte à une haute antiquité, environ 1050. Mais il est surtout célèbre par ses seigneurs au XIIIe siècle, les Clément : Albéric Clément, l'un d'eux, est le premier maréchal de France dont l'histoire fasse mention.

— Dans la *Rencontre de Richard Cœur de Lion avec Roger d'Argentan et les Sarrasins de Domfront* (Argentan, impr. du *Journal de l'Orne,* in-8 de 11 p.), M. Duval nous raconte deux épisodes inédits de la vie de Richard Cœur de Lion. Un Normand, Roger d'Argentan, familier du seigneur d'une ville voisine de Zara, aurait refusé de reconnaître Richard, alors que pour prix de sa trahison on lui avait promis la moitié de la ville. Les détails que nous trouvons sur le séjour des Sarrasins à Domfront en 1195, les relations, les projets d'amitié, d'alliance même entre eux et leur plus redoutable ennemi, sont curieux.

— *L'Enquête philologique de 1812 dans les arrondissements d'Alençon et de Mortagne,* vocabulaire, grammaire et phonétique, par le même auteur (Alençon, E. Renaut-de Broise, in-8 de 80 p., extrait du *Bulletin de la Société philologique*) est un ensemble de documents qui, comme le dit très bien leur éditeur, n'ont point « le caractère scientifique (et précis) qu'on exige aujourd'hui des recherches sur la philologie. » Ils n'en sont pas moins précieux pour le philologue et l'historien, surtout à cause de la bonne bibliographie sur l'état de la question qu'on trouve en tête. Il convient

toutefois d'y ajouter les deux nouvelles brochures des disciples de M. Suchier : *Darstellung des Dialects des XIII. Jahr. in dem Departement « Seine Inferieure und Eure »* ... von Ernst Burgass (Halle, 1889, in-8 de 85 p.), et : *Ueber die Volks sprache des XIII. Jahr in « Calvados und Orne »* ... von Albert Kuppers (Halle, 1889, in-8 de 55 p.).

— La Société de l'histoire de Normandie a tenu, le 19 juin, son assemblée générale pour 1890; elle avait choisi pour son président d'honneur M. Beautemps-Beaupré, conseiller à la Cour d'appel de Paris, qui l'a entretenue de la Coutume de Normandie, des différences principales que présente cette Coutume, si on la compare aux Coutumes voisines, particulièrement à celles du Maine et de l'Anjou; enfin de deux commentateurs jusqu'alors inconnus de la Coutume normande, Mathieu Valen, de Dieppe, qui vivait vers 1460, et Gilles Lemaître, de Périers, écrivain des premières années du XVIe siècle. — M. Ch. de Beaurepaire, de l'Institut, président ordinaire de la Société, a ensuite entretenu la réunion des *Très anciens Avocats de la Normandie,* qu'il a retrouvés en grand nombre à Rouen et dans les principales villes de la province à une époque antérieure au Parlement.

PICARDIE. — Le tome XVIIe des *Mémoires de la Société d'émulation d'Abbeville* (Abbeville, imp. Paillart, gr. in-8 de 308 p.) contient : *Notice et Documents inédits sur le mariage de Louis XII à Abbeville,* par M. Alcius Ledieu; — *Réception d'un ouvrier cordonnier à Abbeville en 1687,* par le vicomte L. de Bonnault; — *le pagus Pontivus et le pagus Vimnaus,* par M. G. de Witasse; — *les Variations des limites du Ponthieu et de l'Artois au XIIIe siècle,* par le comte de Brandt de Galametz; — *Étude sur cinq dénombrements de seigneuries, pour servir à l'histoire de la féodalité dans le Ponthieu au XIVe siècle,* par M. Alcius Ledieu; — *Notes d'archéologie, d'histoire et de numismatique* (Abbeville et ancienne Picardie), par M. A. Van Robais. On remarque dans cette dernière étude une note sur *la Mort de Gabriel Naudé à Abbeville* (29 juillet 1653).

— M. A. Ledieu publie *l'Histoire de Démuin depuis les temps les plus reculés jusqu'à nos jours.* (Paris, Alph. Picard, gr. in-8 de 170 p. avec portrait de l'auteur, planches et plan). Il s'occupe tout à tour du bourg, du château, de la seigneurie et des seigneurs, de l'église, des faits historiques, de la biographie, du hameau de Courcelles-lès-Démuin, et, à l'appendice, des officiers seigneuriaux et de l'armorial de Démuin.

POITOU. — Vient de paraître à Poitiers, imp. Blais, Roy et Cie : *Une Fonte de cloches au temps jadis,* par M. Jos. Berthelé, in-8 de 11 p. (Extrait du *Bulletin* de la Société des Antiquaires de l'Ouest). Cet article fait suite à l'*Essai sur l'art campanaire en Poitou du XIIIe au XIXe siècle,* du même auteur, mémoire lu au Congrès des Sociétés savantes de 1889 et à la séance publique de la Société des Antiquaires de l'Ouest de 1890 (Paris, Leroux, in-8 de 10 p. Extrait du *Bulletin archéologique du Comité des travaux historiques*).

— M. Lièvre, bibliothécaire de la ville de Poitiers, chargé du cours d'archéologie régionale à la Faculté des lettres, vient de faire paraître le résumé de ses conférences de l'année 1889, sous ce titre : *Les Temps préhistoriques dans l'Ouest* (Paris, E. Leroux, in-8 de 40 p. Extrait du *Bulletin de la Faculté des lettres de Poitiers* et de la *Revue poitevine et saintongeaise*).

VENDÉE. — De M. le comte L. de la Rochebrochard : *Lettres inédites de Benjamin Fillon* (Vannes, impr. Lafolye, in-8 de 32 p. Extrait de la *Revue du Bas-Poitou*).

— De M. le docteur Viaud-Grand-Marais : *Études sur Noirmoutiers.* I. *Notre-Dame de la Blanche* (Luçon, Bideaux, in-8 de 34 p.).

— De M. le vicomte Paul de Chabot : *Les Seigneurs de la Flocellière, 1642-1681* (Vannes, Lafolye, in-8 de 16 p. Extrait de la *Revue du Bas-Poitou*).

ALLEMAGNE. — Le fascicule de juin de la Revue *Nord und Süd*, dirigée par M. Paul Lindau (Breslau, Schottländer), contient un intéressant article de M. Gustav Steinbach consacré à la carrière politique du comte Andrássy, l'éminent homme d'État hongrois. Nous signalerons dans le même numéro une importante étude de M. Paul Lindau sur le meurtre dans la poésie et dans la réalité, écrite à propos de *la Bête humaine* de M. Zola et dans laquelle sont relevés quelques-uns des défauts du romancier français.

ANGLETERRE. — M. A. Patchett Martin travaille actuellement à une importante biographie du célèbre économiste lord Sherbrooke (M. Low). L'ouvrage, qui formera deux volumes, sera précédé d'une étude de sir John Coope Sherbrooke, ancien gouverneur général du Canada.

— Les éditeurs Kegan Paul, Trench et Cie annoncent la publication prochaine d'un livre de M. Clarmont Daniell ayant pour titre : *The industrial competition of Asia*. C'est une étude économique et financière sur les possessions anglaises de l'Orient.

— L'évêque d'Ely a fait récemment réunir dans son palais épiscopal toutes les archives anciennes de son diocèse, et M. A. Gibbons, auteur de *Early Lincoln Wills*, a été désigné pour opérer le classement et dresser une table analytique de ces documents qui n'ont pas seulement un intérêt ecclésiastique. Les registres diocésains furent ouverts en 1337, et la plupart des archives paroissiales sont en parfait état de conservation. On prête à l'évêque l'intention de publier, à petit nombre d'exemplaires, la copie des testaments et le registre des mariages de la vieille chapelle d'Ely House (Holborn).

— *Berkshire Notes and Queries*, tel est le titre d'une nouvelle revue archéologique dont M. Elliot Stock entreprend la publication.

— Le prochain volume édité par la Pipe Roll Society contiendra les rôles de la treizième année du règne d'Henri II.

BELGIQUE. — La série des opuscules *per nozze* vient de s'enrichir d'une *Lettre du précepteur de Philippe II*, publiée par M. Charles Ruelens, conservateur des manuscrits de la Bibliothèque royale de Bruxelles. (*Noces de M. Louis Paris et de Mlle Marguerite Marugg*. 19 juin 1890 (Bruxelles, gr. in-8 de 23 p.). La plaquette comprend entre autres choses : 1° une dédicace aux jeunes époux ; 2° un avant-propos sur les livrets *per nozze* en général et sur le livret que l'éditeur offre à son collègue de la Bibliothèque royale en particulier ; 3° un avertissement relatif au « sombre Philippe II » et à son précepteur, le docteur Juan Martinez Siliceo, théologien de l'Université d'Alcala et professeur à celle de Salamanque ; 4° la lettre en langue espagnole adressée par ce dernier à Charles Quint, de Madrid, le 21 mars 1541, et la traduction de ce document, où le précepteur donne de bonnes notes à son royal élève.

ÉCOSSE. — La maison Clark, d'Édimbourg, entreprendra, l'automne prochain, la publication d'une revue critique de théologie sur le plan de la *Theologische Literatur-Zeitung*, de MM. Harnack et Schurer. L'éditeur de la nouvelle revue sera M. le professeur Salmond.

ESPAGNE. — Un recueil d'anciennes chansons populaires : *Cancionero musical de los siglos* XV *y* XVI, par don Francisco Asenjo Barbieri (Madrid, Murillo, in-4 de 638 p.) est dû à l'un des musiciens les plus justement estimés de la capitale de l'Espagne. Il est précédé d'une longue introduction, qui nous paraît appelée à répandre un vrai jour sur l'histoire si peu connue de la musique espagnole.

— Le *Dictionnaire apologétique de la Foi catholique*, que M. l'abbé Jaugey a

publié à Paris l'année dernière, vient d'être traduit en espagnol sous la direction de M. Joachim Torres Asensio (Madrid, Quiles, libreria de S.-Francisco de Sales). La première livraison seule a paru.

ITALIE. — M. le chevalier Bertolotti, à qui l'on doit tant d'instructifs mémoires sur l'histoire des artistes italiens et des artistes étrangers en relations avec l'Italie, vient d'apporter une nouvelle et très appréciable contribution à ses études préférées. Le titre de son dernier ouvrage en indique très exactement le contenu (*Figuli, fonditori et scultori in relazione con la Corte di Mantova, nei secoli XV, XVI, XVII. Notizie et documenti raccolti negli archivi mantovani.* Milan, imp. Bortolotti, in-8 de 115 p.). Il a recherché patiemment et mis en fort bon ordre un grand nombre de pièces inédites qu'il a découvertes dans le dépôt dont il a la charge, lettres d'artistes et de souverains se rapportant toutes à des céramistes, des fondeurs ou des sculpteurs du XVe au XVIIe siècle. Le duché de Mantoue était par lui-même peu fécond à cet égard, mais ses souverains et surtout les Gonzague ne négligèrent rien pour orner leurs palais de statues antiques venant surtout de Rome, pour attirer chez eux les plus habiles sculpteurs de la Péninsule et pour acclimater dans leur capitale la céramique d'art. C'est ce que M. le chevalier Bertolotti démontre fort bien, et en mettant en œuvre presque uniquement des documents jusqu'ici inconnus.

— Le conseil municipal de Florence, désireux de voir la Bibliothèque nationale de cette ville établie dans un monument plus digne d'elle, vient d'offrir au gouvernement italien un vaste emplacement au centre de la ville pour y construire un nouvel édifice.

— M. Clemente di Rosa a donné récemment à la Biblioteca Queriniana de Brescia l'importante collection d'ouvrages imprimés et manuscrits sur l'histoire de cette cité, qu'il avait formée à si grands frais et avec tant de soin. On y trouve notamment le manuscrit autographe de la *Storia di Brescia,* de Biemmi, dont la 3e partie n'a jamais été publiée; un regeste en 3 volumes contenant des documents de 1313 à 1700, et deux manuscrits de l'abbé Rodella, ami et secrétaire du comte Mazzucchelli. L'*Archivio Veneto* doit publier un catalogue détaillé de ces richesses.

— Le P. Georg Mayr, jésuite, qui vivait à la fin du XVIe siècle et enseigna à l'Université d'Ingolstadt les langues orientales, est connu par les efforts qu'il fit pour vulgariser, notamment par des traductions grecques, divers livres de piété. C'est ainsi qu'on a de lui des traductions des Évangiles, de l'Office de la sainte Vierge. C'est un véritable service que la Société salésienne de Turin vient de rendre aux études grecques en réimprimant dans un élégant petit volume l'excellente traduction que le P. Mayr avait donnée de l'Imitation de Notre-Seigneur Jésus-Christ : Περὶ τῆς τοῦ Χριστοῦ μιμήσεως βιβλία τέσσαρα ἑλληνικῶς ἑρμηνευθέντα (Augustae Taurinorum, ex officina Salesiana, in-32 de XXIII-333 p.).

— Le tome XXVIII des *Miscellanea di storia italiana edita per cura della regia deputazione di storia patria* vient de paraître (Turin, Bocca frères, gr. in-8 de XXXV-642 p.). On y trouve les travaux suivants (le premier en langue française, tous les autres en langue italienne) : *Relations de la cour de Sardaigne et de la République de Genève depuis le traité de Turin (1754) jusqu'à la fin de l'année 1773,* par M. Charles du Bois-Melly; — *Lettres inédites de Louis Ant. Muratori,* publiées par M. Giuseppe Biadego; — *Fabrizio Maramaldo,* par M. Carlo Vassallo; — *Mémoire sur l'antique château de Matarella,* par M. Vincenzo de Vit; — *De Brunengo, évêque d'Asti, et de trois documents inédits qui le concernent,* par M. Carlo Cipolla; — *Pietrino Bello, sa vie et ses écrits, nouvelles*

recherches, par M.Ferd. Rondolino; — *Relation ancienne de l'état du Piémont et de la Savoie, 1571,* fragments publiés par M. Felice Chiapusso; — *Un Inventaire d'un château piémontais au commencement du* XVI*e siècle,* par M. Piero Giacosa; — *Le Chanoine Édouard Bérard* (mort le 17 février 1889), par M. Domenico Carutti.

— M. Policarpo Petrocchi publie, à l'usage des classes élémentaires, à Milan (Dabalà et Casaccia) quatre petits ouvrages intéressants et d'une lecture agréable : *Dopo il sillabario, secondo libro di lettura,* etc. On remarque dans le premier une bonne notation de la prononciation italienne. Ces petits livres renferment des historiettes, des leçons de choses, naturellement, et des conseils moraux très justes, qui auraient dû être appuyés par un peu de christianisme. C'est une faute de goût que de placer l'histoire de Moïse sauvé des eaux à côté d'une légende païenne. Autre chicane : pourquoi choisir presque toujours des poésies parfaitement médiocres d'auteurs inconnus?

— L'on ne voit pas pourquoi M. Giuseppe Bulla a cru devoir publier les *Pochi versi* de sa fille Elvira Lucietta Bulla (Aderno, tip. Longhitano, in-12 oblong de 23 p.). Les vers de cette enfant de moins de dix ans n'offrent qu'un intérêt de curiosité.

— Nous annoncions l'an dernier à nos lecteurs la publication, par M. le comte Cristofori, de *Miscellanea storica romana.* Nous avons aujourd'hui à enregistrer la tentative qu'il fait pour donner une suite au *Giornale arcadico* qui avait disparu en 1871, après plus de cinquante ans d'existence. Le *Nuovo Giornale Arcadico* doit paraître par fascicules mensuels de 128 p. et coûte 30 fr. par an (via Giulia, 66, à Rome). Les mémoires publiés dans chaque fascicule auront une pagination distincte. Le premier fascicule (janvier 1890) qui vient seulement de paraître, contient un mémoire de M. G. Cozza-Luzi, sur les éruptions de Lipari et du Vésuve en 787; une lettre du P. Atto Paganelli sur le 19e centenaire de la naissance de la très sainte Vierge; le commencement de dissertations relatives à Bolsena et une étude de M. le comte Cristofori sur le Pietro Hispano mentionné au chant XII de Dante et qui devrait être identifié avec le pape Jean XXI, et des documents publiés par le même sur le pontificat de Paul IV.

COLOMBIE. — Un littérateur distingué, M. Rafael Merchan, a eu l'heureuse idée de traduire *Évangeline* en espagnol (*Evangelina, cuento d'Acadia, etc.,* in-32 de 105 p., Bogota, imp. de « La Luz »). Cet ouvrage est à sa troisième édition; l'aspect général du texte de Longfellow est exactement rendu, avec une intelligence parfaite de cette admirable poésie. Deux chicanes : *to pick-up a horseshoe* ne signifie pas du tout *ferrer un cheval,* mais *ramasser un fer à cheval,* ce qui est de bon augure; *little she dreamed,* un peu plus loin, n'a pas le sens que lui attribue le traducteur.

— Du même auteur : *Carta al Señor D. Juan Valera sobre assuntos americanos* (ibid., in-16 de 65 p.). Dans cette lettre à l'auteur de *Pepita Jimenez,* M. Merchan défend avec chaleur les Aztèques, Incas, etc., et s'efforce de montrer, par une argumentation serrée, que les civilisations américaines, supprimées par la conquête espagnole, étaient, quoique relativement en décadence, dans un état remarquable encore, lors de cette conquête. Notons l'appréciation favorable des travaux de MM. Charnay et de Nadaillac, nos compatriotes. M. Merchan parle du clergé et des religieux espagnols avec une impartialité suffisante.

ÉTATS-UNIS. — L'Université de Pensylvanie entreprend la publication de monographies philosophiques. On annonce pour ouvrir la série une étude du

professeur Fullerton, intitulée : *Sameness and identity;* cette étude sera suivie de travaux du laboratoire de psychologie expérimentale et d'une édition des Méditations de Descartes, en latin et en anglais, et avec un commentaire philosophique. La direction de cette bibliothèque philosophique est confiée à MM. Fullerton et Cattell.

— Notons le *Catalogue of the Bibliographies of special subjects in the Boston public library* (in-8 de 71 p.) que vient de publier M. James Lyman Whitney.

— Signalons encore d'autres travaux bibliographiques : le supplément par M. C.-R. Hildeburn à ses *Issues of the Philadelphia Press 1685-1781;* la bibliographie par M. B. Weeks des ouvrages imprimés avant 1800 dans la Caroline du Nord; la bibliographie de la constitution des États-Unis, par MM. A.-B. Hart et P.-L. Ford.

PUBLICATIONS NOUVELLES. — *Les Cinq Livres (mosaïstes) de Moïse, 1er livre, La Genèse,* trad. par A. Weill (in-8, Sauvaitre). — *Conférences apologétiques adressées aux étudiants de Rennes, 1887-1888,* par l'abbé Michel (in-12, Berche et Tralin). — *Contre vent et marée,* par le baron G. Winspeare (in-18, Desclée et de Brouwer, à Lille). — *Un Pèlerinage en Espagne pour le IIIe centenaire de sainte Thérèse,* études et récits par le P. Blot, t. IIe. *La Messe de sainte Thérèse et les Messes de pèlerinages* (in-18, Haton). — *Manuel de la police des cultes à l'usage des maires,* par V. Jeanrot (2 vol. in-8, Paré et Desdouvres; Chevalier-Marescq, à Paris). — *Étude sur les origines et la nature du mariage civil mis en regard de la doctrine catholique,* par l'abbé A. Paoli (in-8, Retaux-Bray). — *Manuel de droit constitutionnel,* par T. Aumaitre (in-18, Pichon). — *Répertoire de la doctrine et de la jurisprudence des dix dernières années (1878-1888) en matière de sociétés commerciales,* par R. Rousseau (in-8, Rousseau). — *Contributions directes. Le Vérificateur des impôts,* par H. Destréguil (in-16, Chevalier-Marescq). — *Le Code des locations,* par H. Destréguil (in-18, Chevalier-Marescq). — *Questions pratiques de droit rural et usuel,* par J. Gaure (in-16 carré, Chevalier-Marescq). — *Le Secret professionnel, étude de droit pénal suivie d'une table des décisions judiciaires relatives au secret professionnel,* par A. Hallaye (in-8, Rousseau). — *Des Brevets d'invention en droit international,* par H. Geoffroy (in-8, Rousseau). — *Traités de la vente et de l'échange,* livre III, titres VI et VII du Code civil, par L. Guillouard t. II (in-8, Pedone-Lauriel). — *Dictionnaire de législation et de jurisprudence, concernant les aubergistes, hôteliers, cafetiers, débitants de boissons, propriétaires et locataires,* par P. Tailliar (in-8, Rousseau). — *Histoire de la philosophie,* t. Ier, *Philosophie ancienne,* par S. É. le cardinal Z. Gonzalez, trad. par le R. P. G. de Pascal (in-8, Lethielleux). — *La Réforme sociale et le Centenaire de la Révolution. Travaux du congrès tenu en 1889 par la Société d'économie sociale* (in-8, bureaux de la *Réforme sociale*). — *Les Enfants mal élevés,* étude psychologique, anecdotique et pratique, par F. Nicolaij (in-8, Perrin). — *L'Agonistique. Jeux actifs, exercices amusants,* par le général Lewal (in-18, Beaudoin). — *Les Bactéries et leur rôle dans l'étiologie, l'anatomie et l'histologie pathologiques des maladies infectieuses,* par A.-V. Cornil et V. Babes (2 vol. in-8, Alcan). — *La Révolution chimique. Lavoisier,* par Berthelot (in-8, Alcan). — *Traité théorique et pratique de l'art du relieur,* par E. Bosquet (in-8, Baudry). — *Chansons douces, poésies,* par T. Maisonneuve, avec des vers de L. Tiercelin (in-18, Libr. des bibliophiles). — *Théo,* par V. Foulon (in-18, Lib. des bibliophiles). — *Garcia Moreno, président de l'Équateur,* drame en trois actes, par A. Paul (in-18, H. Gautier). — *Un Homme de lettres, Paul Féval,* par A. Delaigue (in-18, Plon et Nourrit). — *Les Maîtres de la critique au* XVIIe *siècle,* par A. Bourgoin (in-8, Garnier). — *Le*

Roman d'un enfant, par P. Loti (in-18, Calmann Lévy). — *Le Petit Margemont*, par R. de Bonnières (in-18, Ollendorff). — *Notre Cœur*, par G. de Maupassant (in-18, Ollendorff). — *Francette*, par P. Gail (in-18, Plon et Nourrit). — *Le Cas étrange du Dr Jekyll*, par R.-L. Stevenson, trad. par Mme B.-J. Lowe (in-18, Plon et Nourrit). — *Israël, Son Excellence le citoyen Vénal*, par G. Lafargue-Decazes (in-18, Savine). — *Popular*, par J. de Vorys (in-18, Savine). — *Le Règne des vieux*, par P. Mougeolle (in-18, Savine). — *Cousine Laura*, mœurs de théâtre, par M. Prevost (in-18, Lemerre). — *Les Fiancés de la Gardiole, le Franciman*, par Mme L. Figuier (in-8, Marpon et Flammarion). — *Rome, ses monuments, ses souvenirs*, par l'abbé A. Boulfoy (gr. in-8, Desclée et de Brouwer, Société de Saint-Augustin, à Lille). — *L'Égypte, souvenirs bibliques et chrétiens*, par le R. P. M. Julien (gr. in-8, Desclée et de Brouwer, Société de Saint-Augustin, à Lille). — *Notice sur la carte de Logôoué*, par E. Cat (in-8, Leroux). — *Lettres du Brésil*, par Max Leclerc (in-18, Plon et Nourrit). — *Trois Lettres du P. Pacifique de Provins, capucin* (in-18, Archives générales de l'ordre des Capucins, à Rome). — *Saint Grégoire VII et la Réforme de l'Église au XIe siècle* (par l'abbé O. Delarc, T. III (in-8, Retaux-Bray). — *Saint Antoine de Padoue, sa légende primitive*, par le R. P. Hilaire de Paris (in-8, Trembley, à Genève). — *Vie du cardinal Caverot, archevêque de Lyon*, par l'abbé J. Dechelette (in-8, Vitte à Lyon). — *Vie du Révérendissime Père Alexandre-Vincent Jandel, soixante-treizième maître général des Frères-Prêcheurs*, par le P. H.-M. Cormier (in-8, Poussielgue). — *La Persécution de Dioclétien et le Triomphe de l'Église*, par P. Allard (2 vol. in-8, Lecoffre). — *Sièges célèbres*, par F. Azibert (in-8, Delagrave). — *Histoire du patriarche copte Isaac, étude critique, texte et traduction*, par E. Amélineau (in-8, Leroux). — *Jeanne d'Arc, la vierge de Domremy*, par l'abbé V. Mourot (in-12, Domrémy, chez le curé). — *Mémoires de Saint-Simon*, publiés par A. de Boislisle (t. VII, in-8, Hachette). — *Un Petit-Neveu de Mazarin, Louis-Jules-Henri-Barbon Mancini-Mazarini, duc de Nivernais*, par L. Perey (in-8, Calmann Lévy). — *Le Roman de Dumouriez*, par H. Welschinger (in-18, Plon et Nourrit). — *Madame de Staël et son temps, 1766-1817*, par lady Blennerhassett, trad. par Dietrich (3 vol. in-8, Westhausser). — *Madame de Staël et l'Italie*, par Ch. Dejob (in-8, Colin). — *Mémoires et Correspondance du comte de Villèle*, t. V (in-8, Perrin). — *Souvenirs du baron de Barante, 1782-1866*, publiés par M. de Barante, t. I (in-8, Calmann Lévy). — *Mémoires de Mme de La Fayette*, publiés par E. Asse (in-18, Libr. des bibliophiles). — *Amélie de Vitrolles, sa vie, sa correspondance* (2 vol. in-8, Perrin). — *Souvenirs des zouaves pontificaux, 1861 et 1862*, par F. Le Chauff de Kerguenec (petit in-8, Leday). — *Le Général de Sonis d'après ses papiers et sa correspondance*, par Mgr Baunard (in-8, Poussielgue). — *La Vie et l'Œuvre de Jean Bellegambe*, par Mgr C. Dehaisnes (in-8, Quarré, à Lille). — *Les Dernières Années du roi Charles-Albert*, par le marquis Costa de Beauregard (in-8, Plon et Nourrit). — *Histoire d'Allemagne. Les Empereurs du XIVe siècle, Habsbourg et Luxembourg*, par J. Zeller (in-8, Perrin). — *Les Médecins normands du XIIe au XIXe siècle (Seine-Inférieure)*, par le Dr J. Roger (in-8, Steinheil). — *Les Rues et enseignes d'Amiens (1re et 2e enceintes)*, par A. Dubois (in-8, Douillet, à Amiens).

Le Gérant : CHAPUIS.

Imprimerie polyglotte Alph. Le Roy, imp. breveté, Rennes.

POLYBIBLION

REVUE BIBLIOGRAPHIQUE UNIVERSELLE

BEAUX-ARTS

1. *Charles Le Brun et les arts sous Louis XIV, le Premier peintre, sa vie, son œuvre, ses écrits, ses contemporains, son influence*, par Henry Jouin. Paris, Laurens, 1889, gr. in-4 de 818 p., 60 fr. — 2. *Essai d'histoire de l'art*, par Wilhelm Lübke, traduit par C.-Ad. Koella, d'après la 9e édition originale. T. I et II. Paris, Firmin-Didot et Allison, s. d., 2 vol. in-8 de xii-423 et xii-493 p., illustrés de 619 grav., 20 fr. — 3. *L'Art, simples entretiens à l'usage de la jeunesse*, par Élie Pécaut et Charles Baude. Paris, Vve Larousse, s. d., in-8 de 239 p., 2 fr. — 4. *L'Architecture grecque*, par V. Laloux. Paris, Quantin, 1888, in-8 de 304 p., 3 fr. 50. — 5. *La Sculpture antique*, par Pierre Paris. Paris, Quantin, 1889, in-8 de 352 p., 3 fr. 50. — 6. *L'Architecture romane*, par Édouard Corroyer. Paris, Quantin, 1888, in-8 de 320 p., 3 fr. 50. — 7. *Le Treizième Siècle artistique*, par A. Lecoy de la Marche. Lille, Desclée et de Brouwer, 1889, in-4 de 425 p., illustré de 190 grav., 5 fr. — 8. *Histoire et Description des tapisseries de la cathédrale d'Angers*, par L. de Farcy. Angers, Belhomme, 1890, in-4 de 80 p., 10 fr. — 9. *L'Ancienne France. Sculpteurs et Architectes*. Paris, Firmin-Didot, 1888, gr. in-8 de 316 p., illustré de 198 grav. et d'une chromo, 4 fr. — 10. *L'Ancienne France. Peintres et Graveurs*. Paris, Firmin-Didot, 1888, gr. in-8 de 363 p., illustré de 200 grav. et d'une chromo, 4 fr. — 11. *Jacques Callot, sa vie, son œuvre et ses continuateurs*, par Henri Bouchot. Paris, Hachette, 1889, in-16 de 240 p., illustré de 37 vign., 2 fr. 25. — 12. *Vie de S. Bruno, d'après les tableaux de Le Sueur conservés à la Grande-Chartreuse, reproduits en phototypie*, texte traduit de Laurent Surius par Un religieux de l'ordre, accompagné d'une étude critique par Z. Fière. Lyon, Aug. Côte, 1888, in-4 de lv-74 p., 15 fr. — 13. *Les Archives des arts*, recueil de documents inédits ou peu connus, par Eug. Müntz. 1re série. Paris, Librairie de l'Art, 1890, in-8 de 196 p., 10 fr. — 14. *Guide de l'École nationale des beaux-arts*, par Eug. Müntz. Paris, Quantin, s. d., in-8 de 292 p., 3 fr. 50. — 15. *Histoire de la renaissance artistique en Italie*, par Charles Blanc, de l'Académie française, revisée et publiée par Maurice Faucon. Paris, Firmin-Didot, 1889, 2 vol. in-8 de xxiii-488 et 321 p., 15 fr. — 16. *Les Origines de la Renaissance en France*, par Louis Courajod. Paris, Champion, 1888, in-8 de 48 p., 1 fr. 50. — 17. *Les Grands Peintres. Écoles d'Italie*, par Henri Axenfeld. Paris, Lecène et Oudin, 1888, gr. in-8 de 317 p., 3 fr. 50. — 18. *L'Art en Italie, au moyen âge et à la Renaissance*, par Mgr Séb. Brunner, traduit de l'allemand par J.-T. de Belloc. Tours, Mame, 1888, in-8 de 237 p., 0 fr. 95. — 19. *Paolo Veronese, sua vita e sue opere, studi storico-estetici di* Pietro Cagiari. Rome, Forzani, 1888, in-8 de 431 p., 10 fr. — 20. *Paul Véronèse*, par Charles Yriarte. Paris, Librairie de l'Art, 1888, in-8 de 79 p. — 21. *Venise, ses arts décoratifs, ses musées et ses collections*, par Émile Molinier. Paris, Librairie de l'Art, 1889, in-4 de 300 p., 25 fr. — 22. *Études d'art antique et moderne*, par Eugène Guillaume, membre de l'Institut. Paris, Perrin, 1888, in-12 de 435 p., 4 fr. — 23. *Peintres français contemporains*, par Charles Bigot. Paris, Hachette, 1888, in-16 de 325 p., 3 fr. 50. — 24. *Les Peintres de la vie*, par Camille Lemonnier. Paris, Savine, 1888, in-18 de 315 p., 3 fr. 50. — 25. *Histoire du réalisme et du naturalisme depuis l'antiquité jusqu'à nos jours*, par Paul Lenoir. Paris, Quantin, 1889, in-8 de x-763 p., 10 fr. — 26. *Esquisse d'une histoire de la peinture au Musée du Louvre*, par Pierre Petroz. Paris, Alcan, 1890, in-8 de 291 p., 5 fr. — 27. *Lettres adressées au baron Gérard, peintre d'histoire, par les artistes et les personnages célèbres de son temps*. 3e édit. publiée par le baron Gérard, son neveu. Paris, Quantin, 1888, 2 vol. in-8 de 155-423 p., 15 fr. — 28. *Madame Vigée-Le Brun*, par Charles Piller. Paris, Librairie de l'Art, 1890, gr. in-8 de 55 p. avec 20 grav., 2 fr. 50; relié, 5 fr. — 29. *Fragonard*, par Félix Naquet. Paris, Librairie de l'Art.

1890, gr. in-8 de 79 p. avec 41 grav., 3 fr.; relié, 6 fr. — 30. *Hobbema et les Paysagistes de son temps en Hollande,* par Émile Michel. Paris, Librairie de l'Art, 1890, gr. in-8 de 54 p. avec 12 grav., 2 fr. 50; relié, 5 fr. —31. *Gustave Moreau et son œuvre,* par Paul Leprieur. Paris, bureaux de l'*Artiste,* 1889, in-8 de 54 p. avec 2 photograv. — 32. *L'Art chinois,* par M. Paléologue. Paris, Quantin, 1888, in-8 de 320 p., 3 fr. 50; cart., 4 fr. 50. — 33. *Broderies et Dentelles,* par Ernest Lefébure, administrateur du Musée des arts décoratifs. Paris, Quantin, 1888, in-8 de 320 p., 3 fr. 50; cart., 4 fr. 50. — 34. *Dessins et modèles. Les Arts du bois.* Notices par A. de Lostalot. Paris, Bibliothèque de la *Gazette des beaux-arts,* s. d., gr. in-8 de 144 p., 3 fr. 50. — 35. *Versailles et les Trianons,* 40 eaux-fortes par Eug. Sadoux. Versailles, Bernard, 1890, in-fol., 50 fr. — 36. Oscar Berger-Levrault. *Les Costumes strasbourgeois, édités au* XVIIe *siècle par F.-G. Schmuck et au* XVIIIe *siècle par ses fils.* Reproduits en fac-similés. Paris et Nancy, Berger-Levrault, 1889, in-8 de XX-101 p., 75 fr.

1. — *Ab Iove...* Commençons par l'art français, le grand siècle et le « premier peintre » du grand Roi. Le livre que consacre M. Jouin à toutes ces gloires nous y convie. L'auteur ne surfait pas Charles Le Brun ; il lui laisse le rang qu'il mérite, le troisième dans la peinture française de son temps, après Poussin, après Le Sueur. Ce rang, il est vrai, il le défend par des arguments sérieux, et on peut prévoir qu'on ne le disputera plus. Mais il est un domaine où la première place doit revenir à Le Brun : l'homme qui a libéré l'art français de la tutelle des jurandes, le fondateur de la manufacture des Gobelins, le décorateur du Louvre et de Versailles, a été véritablement l'artiste qui a exercé sur son temps l'influence la plus puissante et la plus féconde, le grand metteur en scène de ce beau spectacle que donna notre XVIIe siècle. Une question peut faire juger de son rôle : si Colbert n'eût pas rencontré Le Brun, l'art Louis XIV eût-il été ce qu'on l'a vu ? Je ne peux répéter aux lecteurs de cette revue ce que j'écrivais déjà de Le Brun en un précédent article (2e sér., t. XXVI, p. 409); nous l'avions abordé à propos d'un livre analogue à celui de M. Jouin par le sujet, mais médiocre et superficiel, et dont le seul intérêt, disais-je alors, était de forcer l'attention publique à souhaiter une œuvre plus digne. Cette œuvre est venue et mérite d'être saluée. Le principal document qui la soutient et en forme, pour ainsi dire, l'ossature, est le manuscrit de Nivelon, aujourd'hui à la Bibliothèque nationale, dans lequel cet élève de Le Brun a consigné, avec le plus grand détail, tout ce qu'il a connu de la vie de son maître. Cette pièce sert de contrôle et de point de groupement à toutes les autres, et renouvelle le sujet à beaucoup de points de vue. Voici quelques nouveautés du travail de M. Jouin propres à intéresser le grand public. Le caractère de Le Brun est lavé de toutes les légendes malveillantes qui se répètent encore, et d'après lesquelles il aurait nui, par jalousie, à Poussin et à Le Sueur. Sa rivalité avec Puget n'est pas moins invraisemblable. L'examen de ses premières œuvres, particulièrement de ses tableaux faits à Rome, laisse penser qu'il a plutôt perdu que gagné, comme peintre, aux grandes

charges dont il fut investi ; il s'est affligé lui-même, sur la fin de sa vie, de la servitude dorée qui avait gaspillé son génie, sans lui permettre de donner sa mesure dans l'art pour lequel il était né. Enfin, M. Jouin établit, sinon avec certitude, au moins avec vraisemblance, que le fondateur de l'Académie des beaux-arts est également celui de l'Académie de France à Rome. Il rattache à ce sujet un chaud plaidoyer en faveur de cette institution deux fois séculaire, qui attire périodiquement des attaques passionnées ; c'est une digression un peu longue, mais, en arrivant au bout, personne ne regrettera de l'avoir lue. Du séjour de Le Brun lui-même à Rome et de l'influence que Raphaël, Poussin, la Ville éternelle, ont exercée sur lui, l'auteur a parlé avec toute l'ardeur de ses souvenirs personnels et d'une conviction réfléchie. Les *Écrits du maître* suivent la biographie ; toutes les lettres conservées de Le Brun y figurent, dont plusieurs inédites. Mais le morceau capital de la partie documentaire est le catalogue de l'œuvre du Premier peintre et de ses collaborateurs, qui n'occupe pas moins de quatre cents colonnes de petit texte. Ce catalogue a dû coûter à M. Jouin bien des centaines de ces heures de travail aride et désintéressé, qui sont la joie, mais aussi la fatigue du savant. Il est destiné à rendre de grands services, et, fût-il très incomplet, ce qui n'est guère probable, il faut vouer une reconnaissance profonde à l'écrivain qui a mis entre nos mains un tel instrument de recherches. Plutôt que de continuer à louer l'auteur, je crois utile de faire deux ou trois additions minimes à son grand travail. — Un document curieux sur les peintres de Paris, à la date du 28 décembre 1663, où figurent Le Brun, Mignard, Érard, etc., est fourni par une lettre de l'ambassadeur de Modène publiée dans l'*Archivio storico dell' arte* (t. I, p. 278). — L'esquisse de la composition sur la seconde conquête de la Franche-Comté, citée en haut de la page 444, est une esquisse très poussée, avec variantes, exposée aujourd'hui au musée de Versailles. — Le célèbre tableau de *l'Élévation de la croix* a été copié plus souvent que ne l'indique la page 475 : M. Loriot (*Bulletin de la Société archéologique de l'Orne*) en a fait connaître une copie d'Eustache Restout à Falaise, et une transposition à l'église Saint-Julien de Domfront ; celle-ci est fort curieuse par le procédé, qui est la fresque, par les dimensions et par la preuve qu'elle fournit de la persistance de l'influence de Le Brun au XVIIIe siècle, puisqu'elle est postérieure de cinquante-sept ans à la mort du grand artiste. M. Jouin a consacré lui-même ses dernières pages à retracer l'action posthume de son héros sur l'École française de peinture. Disons en terminant que, selon le mot de Poussin, il « n'a rien négligé » pour la perfection de son travail. Un beau portrait, gravé par Burney d'après le buste de Coysevox, sert de frontispice à l'ouvrage, imprimé splendidement par l'Imprimerie nationale, qui a voulu rem-

plir un rôle, elle aussi, dans cette juste et patriotique réhabilitation de Charles Le Brun.

2.—M'étant longuement étendu sur l'ouvrage précédent, le plus important qui se présente à ce compte rendu, je serai forcé d'abréger l'appréciation de quelques autres. Il en est d'ailleurs qui n'ont pas un caractère de nouveauté, comme le *Grundriss* de Lübke, classique depuis près de vingt ans en Allemagne, et dont il suffit presque d'indiquer la traduction française. Dans les proportions où il est conçu, ce manuel d'histoire générale de l'art est encore peut-être ce qui a été donné de plus complet et de plus satisfaisant pour l'exactitude et la masse des renseignements accumulés. Le traducteur, M. Koella, architecte, est intervenu personnellement dans la seconde partie pour augmenter l'étendue des chapitres consacrés à l'art français et diminuer d'autant ceux qui traitent de l'art allemand; ces derniers restent néanmoins particulièrement instructifs. Chaque lecteur trouvera, sans doute, dans l'ordre d'études qui lui est familier, quelques réserves à exprimer ; mais elles n'enlèvent rien à la confiance que mérite l'ensemble de l'ouvrage. Il n'en est pas de même pour le détail ; par la faute du traducteur ou de ses protes, les quiproquos s'y multiplient; les noms de ville, les dates, les titres d'œuvres sont fréquemment défigurés. Les gravures sont, pour la plupart, empruntées aux éditions allemandes ; c'est encore un côté faible de la publication ; les maisons françaises, même pour des livres élémentaires, se montrent bien mieux outillées.

3. — *L'Art, simples entretiens à l'usage de la jeunesse.* Le beau titre et le noble but! Il est intéressant de convier les jeunes générations à l'étude du beau et des formes diverses qu'il a revêtues à travers les âges; mais si l'idée de ce livre est excellente et l'exécution matérielle irréprochable, le reste laisse beaucoup et même tout à désirer. Les deux auteurs qui veulent enseigner l'histoire de l'art à la jeunesse montrent clairement qu'ils n'ont étudié eux-mêmes ni l'histoire, ni l'art. Des déclamations sur le « noir moyen âge » et la « lugubre servitude » du peuple depuis l'an mil ne peuvent tenir lieu de connaissances historiques précises. On souhaiterait ne pas voir l'Arabie mise en Afrique (p. 96) ou les guerres puniques placées avant le siècle de Périclès (p. 185). On est surpris de lire au-dessous de la gravure d'un bas-relief de Phidias qu'il a été sculpté « il y a trois mille ans » (p. 23). Que dire enfin d'écrivains qui composent un chapitre sur l'art grec sans mentionner l'existence du Parthénon, qui font de Rembrandt un peintre « flamand » (p. 178), de Coustou et de Puget des sculpteurs de la Renaissance (p. 162), etc., etc? On peut plaindre les enfants qui s'instruisent dans ce livre, d'ailleurs « honoré d'une souscription du Ministère de l'Instruction publique » et couronné par l'Académie des sciences morales et politiques.

4 et 5. — Avec la *Bibliothèque de l'enseignement des beaux-arts*, nous ne courons pas risque de rencontrer des livres illisibles. Cette précieuse collection garde sa place sans déchoir. En présence des nouveaux volumes qu'elle publie, on peut répéter que la vulgarisation scientifique n'a jamais été plus intelligemment comprise. Je loue en bloc ici deux manuels récents, l'un sur *l'Architecture grecque*, dû à M. Laloux, ancien pensionnaire de l'Académie de France à Rome, l'autre sur *la Sculpture antique* (Orient, Grèce, Rome), dont l'auteur est M. Pierre Paris, ancien membre de l'École d'Athènes. Quelques détails en ont été discutés par les érudits ; les deux auteurs, en effet, très maîtres leur spécialité, ont des idées personnelles qu'ils n'ont pas négligé, à ccasion, de mettre en lumière. Comment leur en faire un reproche? Le ivre de M. Laloux se recommande spécialement par des croquis et des restitutions de monuments antiques empruntés aux travaux de nos prix de Rome. On y trouvera avec plaisir, malgré la petite dimension des gravures, la restitution de l'Acropole par M. Lambert et celle d'Olympie par l'auteur lui-même. Le classement des principales ruines helléniques d'Asie Mineure, de Grèce, de Sicile et d'Italie, rendra service à beaucoup de voyageurs. Quant au travail de M. Paris, il est encore meilleur ; ce n'est pas un simple manuel, c'est un véritable livre d'écrivain, d'une composition bien équilibrée et d'une exposition élégante.

6. — M. Corroyer nous fait quitter l'antiquité sans sortir de la collection Quantin. Là encore l'éloge s'impose, appelé non seulement par l'intérêt du texte, mais encore par l'illustration qu'a dirigée l'auteur. Mieux qualifié que personne par ses beaux travaux d'architecte pour nous renseigner sur *l'Architecture romane*, il se réclame en outre des recherches de Jules Quicherat. On lui a pourtant reproché de n'être pas resté suffisamment d'accord avec la doctrine du maître et aussi d'avoir passé sous silence des écoles entières et des séries importantes d'églises. Mon impartialité me fait un devoir de renvoyer à un article de la *Bibliothèque de l'École des chartes*, année 1888, où la question a été traitée par un spécialiste. Ajoutons que le volume garde, en tout état de cause, une valeur considérable. (L'auteur parle de l'an mil d'après Michelet, p. 17, en termes devenus inadmissibles depuis le travail de M. Pietro Orsi.) La collection attend de M. Corroyer un livre sur l'architecture gothique, qui donnera l'occasion de remercier une fois de plus l'éminent artiste à qui on doit la restauration du Mont-Saint-Michel.

7. — A vrai dire, nous pouvons l'attendre, car M. Lecoy de la Marche vient d'esquisser un très bon manuel d'architecture gothique en tête du livre qu'il publie sous ce titre : *Le Treizième Siècle artistique*. N'est-ce pas en effet l'architecture qui a été la gloire principale du XIIIe siè-

cle et ne fallait-il pas mettre au premier plan, dans le tableau artistique de l'époque, le plus admirable de ses arts? On connaît presque le XIIIe siècle, si on a bien visité la Sainte-Chapelle; mais alors on désire le mieux connaître. Aucun guide n'est plus compétent que M. Lecoy de la Marche, dont la plupart des travaux antérieurs rayonnent autour de l'âge de saint Louis. Les gravures de sa publication sont trop nombreuses, il est vrai, pour être toutes excellentes; il en est même, comme celle de la page 189, dont le choix est à regretter, par les confusions chronologiques qu'elles peuvent produire. Mais le texte ne mérite guère que des éloges. C'est clair, vivant, vibrant; c'est surtout d'une érudition excellente, où l'on a l'ineffable jouissance de sentir, sous un texte sans notes, la recherche de première main. L'auteur ne s'en tient pas à l'art religieux. Bien que chacune de ces cathédrales, Reims, Chartres, Amiens, soit un monde immense, plein de merveilles, il nous en arrache cependant et nous fait visiter en détail les villes qui se groupent autour d'elles. Il nous mène aux hôtels de villes, aux maisons bourgeoises; il nous fait entrer dans les ateliers des peintres, des miniaturistes, des tailleurs d'images; il étale devant nous la tapisserie de Bayeux et celle d'Arras, et tous les trésors du mobilier et de l'orfèvrerie. Des chapitres sur le costume, les cérémonies et la musique complètent cette remarquable encyclopédie artistique et sociale du plus grand siècle du moyen âge.

8. — La même librairie, Desclée, de Brouwer et Cie, nous envoie le travail historique et descriptif de M. de Farcy sur les tapisseries de la cathédrale d'Angers. C'est une monographie très consciencieuse, appuyée de planches, qui sert d'amorce au travail d'ensemble de l'auteur sur la cathédrale et qui en fait, d'ailleurs, bien augurer.

9 et 10.—J'avais réuni quelques notes critiques sur deux volumes de la collection de *l'Ancienne France* se rapportant à l'histoire de l'art. Il vaut mieux les sacrifier à l'examen d'ouvrages de première main. *Peintres et Graveurs*, aussi bien que *Sculpteurs et architectes*, sont des compilations ayant un caractère trop marqué pour qu'on puisse en exiger partout l'exactitude absolue et l'information irréprochable. Il faut dire d'ailleurs que les auteurs ont fait des efforts louables pour se tenir au courant, que le second volume notamment, en l'absence de toute histoire de la sculpture française, rendra service à bien des lecteurs, et que les deux ouvrages, pour l'illustration comme pour le texte, conviennent parfaitement au jeune public auquel ils sont destinés.

11. — A un public analogue, s'adresse le livre de M. Bouchot sur Jacques Callot, mais il est de tout autre volée. C'est moins une biographie qu'une brillante étude sur l'œuvre du maître de l'eau-forte, sur le développement de son talent, sur son influence aussi et le re-

nouvellement artistique dont il a été l'initiateur. Cette influence, l'auteur la suit à la trace, dans les graveurs italiens et français du XVIIe siècle tout entier, et même dans les plus grands, comme Abraham Bosse, Israël Silvestre, Sébastien Le Clerc. Il établit en outre comment la popularité de certaines œuvres de Callot a fait tort à sa véritable gloire et « a ravalé à l'état de simple caricaturiste un des tempéraments les plus complets du XVIIe siècle. » Ce livre, comme tout ce qui vient de M. Bouchot, est très nourri de faits et alertement écrit.

12. — Le Sueur, qui suivit de près Callot, apporta à l'art français des qualités d'un ordre plus relevé que celles de l'artiste lorrain : la noblesse de l'expression, la profondeur du sentiment religieux. Cette direction particulière de son génie, jointe à l'élégance et à la correction de son dessin, l'ont fait appeler longtemps, quand les surnoms étaient à la mode, « le Raphaël français .» Le volume qui lui a été consacré, à propos d'une de ses œuvres principales, servira à le faire mieux apprécier. Chacun a vu la série d'épisodes de la *Vie de saint Bruno,* dont le Louvre possède à la fois les peintures et les dessins. On connaît moins la répétition conservée à la Grande-Chartreuse. Cette belle collection, qui n'avait pas été gravée, a été reproduite en phototypie par une librairie lyonnaise, de la façon la plus satisfaisante. L'ouvrage comprend vingt-sept planches et, afin de joindre à cet album un commentaire historique, l'éditeur a eu l'idée de faire traduire en français, pour la première fois, la vie du fondateur des Chartreux, par Laurent Surius. C'est un intérêt nouveau, d'ordre hagiographique, ajouté à la publication. L'art est représenté par le poète Zénon Fière, qui a écrit sur la carrière de Le Sueur et l'histoire des deux *Vies* de saint Bruno une étude fort attachante. L'authenticité de la répétition de la Chartreuse est appuyée sur des arguments qui me paraissent solides, bien que je ne sois pas en mesure de prendre parti. Je note seulement qu'il y a une étrange inadvertance à parler du Musée de Versailles sous Louis XVI ! (p. 21). Ce recueil de piété et d'art est en même temps, par le soin de l'exécution, un très beau livre de bibliophile.

13 et 14. — Il est tellement convenu d'appeler M. Eugène Müntz « l'infatigable ,» comme Aristide était appelé « le juste ,» que je me sens porté à réagir contre cette formule. Je dirai donc que, cette année, M. Müntz s'est montré fort paresseux. Il ne nous a envoyé, en effet, que deux volumes. Il est vrai qu'ils sont excellents. Les *Archives de l'art* forment une série de documents inédits ou peu connus, recueillis dans les dépôts publics ou privés de l'Europe et qui touchent à tant de sujets qu'il est impossible d'en donner l'analyse ici. L'histoire des arts décoratifs a notamment beaucoup à y prendre, à cause des renseignements nouveaux sur la tapisserie (inventaire de tapisse-

ries du palais de Westminster sous Henri VIII), sur les faïences de Montelupo, etc. Les *Archives* touchent à l'art en France, en Allemagne, en Italie surtout, où vont les préférences de M. Müntz. Lisez, pour n'en citer que deux, son étude sur le Giottino à Rome, sous Urbain V, et celle qu'il consacre à un nouveau manuscrit du traité de la perspective par Pietro della Francesca ; ne sont-elles pas tout à fait précieuses ? L'art français est représenté par des notices et des lettres inédites d'artistes et d'amateurs, qui s'échelonnent depuis Guillaume Dupré jusqu'à Horace Vernet et où figurent Peiresc et Mariette (importante correspondance de ce dernier avec l'architecte vénitien Temanza). A propos de la statue équestre de Henri IV, celle du Pont-Neuf, envoyée à Marie de Médicis, par le grand duc de Toscane, on trouvera quelques pièces intéressantes ; l'envoyé du grand-duc y figure à tort sous le nom de *Resciolini ;* ce gentilhomme s'appelait *Pesciolini* et j'ai vu à San Gimignano, son lieu d'origine, d'autres documents sur sa mission artistique en France.

— Le second volume de M. Müntz ne s'adresse plus seulement aux érudits, mais à tout le monde, à tout ce grand public du moins, qui connaît l'existence de ce magnifique musée parisien dissimulé sous le nom d'École des Beaux-Arts. Les copies de maîtres anciens et les œuvres originales que renferme ce dépôt, en font une collection admirable et je sais des amateurs qui le fréquentent plus volontiers que le Louvre même. Malheureusement on manquait jusqu'ici d'un catalogue et d'un guide, au milieu de ce fouillis de merveilles, dont le classement, soumis à des exigences particulières d'installation, est loin encore d'être satisfaisant pour l'esprit. M. Müntz nous met dans les doigts ce double fil d'Ariane et son guide-catalogue, enrichi d'une bibliographie sommaire et des indications de provenance nécessaires, sera fort apprécié. Quant au catalogue des principaux dessins possédés par l'École, qui est ici dressé pour la première fois, il est d'une importance capitale pour les chercheurs. Voilà les livres que M. Müntz produit en se jouant, pour ainsi dire, et comme repos à ses grandes œuvres ; car je chercherais en vain à le faire passer pour paresseux : mes lecteurs m'ont déjà rappelé cette entreprise immense de l'*Histoire de l'art pendant la Renaissance,* dont le second volume paraît déjà par livraisons, et qui promet d'être, une fois achevée, le plus savant monument de la littérature d'art en France.

15. — La presse a accueilli le livre posthume de Charles Blanc par des éloges si unanimes, que je crois de mon devoir de mettre en garde les lecteurs contre cette exagération. Je le fais avec d'autant moins de scrupule que le livre a déjà suivi son chemin, et qu'un nom justement estimé le recommandera toujours suffisamment. Rappelons d'abord la valeur du travail. Cette *Histoire de la renaissance artistique en Italie*

porte sur a période non la plus brillante, mais la plus attachante de l'art italien, celle qui s'arrête à peu près à Sixte IV. Ce n'est pas « l'âge d'or » de la Renaissance, mais c'en est l'aurore merveilleuse, et Charles Blanc avait pour cette époque un sentiment de prédilection qui a passé dans son livre et l'anime. Il procède par idées générales, appliquées ensuite à des œuvres déterminées, qu'il a longuement et directement étudiées. Les développements d'ensemble ressortent bien, l'ouvrage est heureusement composé et d'un meilleur style que bien d'autres du même auteur. La lecture, en un mot, est aussi attrayante que possible. De tous ces mérites, une part revient certainement à l'éditeur, M. Maurice Faucon, qui fut l'élève et l'ami de Ch. Blanc, le compagnon de ses derniers voyages, et qui lui a envoyé d'Italie plus d'une observation utile. M. Faucon a été l'un des membres les plus distingués de l'École de Rome et on sait qu'il unit l'habitude des recherches précises à la plus délicate connaissance de l'art. Mais il n'a pu accepter que la revision littéraire de l'ouvrage, une longue maladie ne lui ayant pas permis les travaux nécessaires pour en mettre l'information au courant. Or, le côté faible du livre est précisément l'information. Depuis l'époque où l'auteur professait au Collège de France les leçons qui le composent, beaucoup de savants ont travaillé sur l'histoire de cette période et plus d'un point de vue s'est déplacé. M. Faucon a fait lui-même, dans sa préface, des réserves sur certains principes généraux de son maître, réserves que les recherches nouvelles tendent de plus en plus à justifier. On ne trouve plus autant, par exemple, dans la Renaissance, la réaction complète qu'y voyait Charles Blanc contre les mœurs, les arts, les idées politiques et religieuses du moyen âge. Quant au détail, les inexactitudes abondent. Je l'ai constaté sur tous les points où ont porté mes études personnelles, et d'autres travailleurs m'ont fait, de leur côté, le même aveu. Le contrôle est d'ailleurs facile, aujourd'hui qu'on possède le premier volume de l'*Histoire* de M. Müntz, qui embrasse précisément la même période que le livre de Charles Blanc et donne partout l'état exact de la science. En résumé, l'ouvrage est à laisser lire aux gens du monde, qui cherchent une lecture sérieuse, et à recommander aux historiens qui savent profiter des vues générales d'un esprit distingué; mais il ne serait pas prudent de s'y fier, ni pour l'ensemble, ni pour le détail, et de s'en rapporter sans vérification aux indications qu'il renferme.

16. — Au premier rang des travailleurs dont je parle, qui ont déplacé les points de vue anciens sur la Renaissance, il faut compter, comme on le sait, M. Courajod. Le retard de ce compte rendu m'a empêché de parler plus tôt de sa leçon d'ouverture du cours d'histoire de la sculpture du moyen âge et de la Renaissance, à l'École du Louvre. Cette leçon, suivie plus tard d'articles importants dans les revues, a été pu-

bliée en brochure sous un titre qui, bien compris, est à lui seul tout un programme : *Les Origines de la Renaissance en France au* XIV*e et au* XV*e siècle*. L'idée capitale est celle-ci : la Renaissance, au moins dans le domaine de la sculpture, vient du Nord, de la Flandre et de la France, et non point, comme on l'a cru jusqu'à présent, de l'Italie. Les causes de la supériorité artistique bientôt affirmée de l'Italie sont exposées, d'ailleurs, en d'excellentes pages (p. 18 et suiv.). A la condition que M. Courajod m'accorde qu'il n'y a point d'assimilation à établir ici entre la Renaissance des lettres et celle des arts, aucune de ses hardiesses n'est de nature à m'effrayer. Et pourquoi hésiterais-je à dire qu'il y a plus d'idées neuves et fécondes dans cette mince plaquette que dans les deux volumes de Charles Blanc? Notez, si vous voulez, un peu d'excès çà et là dans l'expression, mais lisez et méditez : ces cinquantes pages sont une révolution.

17. — Encore un livre élémentaire sur Léonard, Michel-Ange et Raphaël, les trois grands prénoms de la Renaissance déjà souillés de la familiarité de tant de manuels ! Je craignais, en ouvrant celui-ci, de le trouver tout à fait superflu et, du reste, le premier aspect, la médiocre « écriture, » la composition bizarre n'avaient rien d'engageant. J'ai dû reconnaître que l'éditeur a trouvé un bon moyen de renouveler le sujet, en le faisant traiter par un peintre. Le livre de M. Axenfeld se lit avec profit. On y voit surtout combien les opinions des artistes sur le dessin, la couleur, la composition, etc. s'éloignent de celles des gens du monde et des critiques d'art.

18. — *L'Art en Italie*, trad. de Mgr Séb. Brunner, fait partie de la collection populaire in-8 de la maison Mame. Le prix modique de ces volumes ne permet pas d'être exigeant pour l'illustration; mais elle est dans celui-ci tout particulièrement mal choisie et en désaccord avec le texte. Le texte, du moins, est très bon. C'est un abrégé fort succinct qui met en relief, avec plus de précision que d'éloquence, le rôle fécond de l'Église et particulièrement des écoles monastiques dans toutes les branches de l'art italien. Je regrette qu'au lieu de prendre un titre qui n'est pas rempli, ces esquisses et biographies n'aient pas gardé le titre charmant et modeste qu'elles ont en allemand : *Les Amis des arts dans les couvents*.

19 et 20. — Moins heureux que beaucoup de ses contemporains, Paul Véronèse n'avait pas encore eu de biographe. Le voilà dédommagé d'avoir attendu, car il en trouve à la fois deux pour un, l'un en Italie, l'autre en France. Le premier est un descendant du grand peintre, M. Pietro Caliari; le second, un érudit que des études antérieures sur les fresques de la villa Maser avaient tout préparé à ce travail, M. Charles Yriarte. Cette coïncidence facilite l'examen et permet de faire connaître les deux livres en les comparant. Ils se complètent d'ailleurs

l'un par l'autre. M. Caliari a l'avantage d'apporter une grande quantité de documents, dont beaucoup sont nouveaux et importants. Le catalogue des œuvres du maître, qui suit la biographie et l'étude esthétique, manque, il est vrai, d'expérience critique, mais il sera consulté avec fruit, en regard de celui de M. Yriarte, où l'on peut constater des lacunes telles que l'absence des Véronèse du Musée de Lyon. Mais le livre de l'auteur français, quoique moins étendu, a une supériorité réelle sur son concurrent ; celle de la mise en œuvre et de la composition. La figure du peintre vénitien, les phases diverses de son talent, y apparaissent dans un tableau plus net, moins encombré de digressions et de rhétorique. En somme, ces deux livres doivent être étudiés côte à côte et réunis dans la bibliothèque de quiconque s'intéresse au plus puissant décorateur qu'ait vu la seconde moitié du XVIe siècle, au peintre immortel de *Venise triomphante.*

21. — L'art vénitien a été l'objet, en ces derniers temps, d'un travail plus important et dont le titre un peu long indique assez bien le caractère : *Venise, ses arts décoratifs, ses musées et ses collections.* « Faire connaître le rôle des arts décoratifs et industriels à Venise, écrit M. Émile Molinier, montrer leur développement et, ci cela est possible, leur intime liaison avec la vie du peuple vénitien, tel est le sujet de ce livre; sujet si vaste que l'on ne peut ambitionner de le traiter dans son ensemble et d'une façon complète. Tout ce que je désire, c'est grouper autour de la plus riche collection de Venise, du *Musée Correr,* un certain nombre de renseignements et de monuments propres à compléter les notions que l'on peut retirer de son étude. » L'auteur explique comment, pendant la belle époque de l'art italien, à Venise comme ailleurs, aucune ligne de démarcation n'ayant existé entre le grand art et les arts industriels, il est impossible de ne pas donner à ces derniers une large place : « Titien, Véronèse, Tiepolo, à tout prendre, ne sont que des décorateurs de génie, aidant de leur palette et de leur pinceau à une œuvre à laquelle concouraient au même titre des sculpteurs ou des architectes, comme Leopardi ou Vittoria, Scamozzi, Longhena ou Sânmicheli, les mosaïstes, les verriers, les ferronniers, les tapissiers. » Si je cite M. Molinier lui-même, c'est qu'on trouve en ces quelques phrases le meilleur exposé de l'idée générale et l'analyse même de son livre. Ce sera une joie pour les visiteurs de Venise de revoir l'incomparable ville et les collections du *Museo Civico* sous la direction de l'auteur, en acceptant le point de vue nouveau auquel il les convie. Le savant auteur du *Trésor de Saint-Marc* a une compétence indiscutable et il est tel de ces domaines d'art sur lequel ses connaissances d'archéologue et son flair d'amateur lui ont assuré une autorité exceptionnelle. On peut avoir en lui pleine confiance, même dans le détail, et cette sécurité dans la lecture est, pour beaucoup d'esprits, un charme de plus.

22. — Le recueil d'*Études* de M. Guillaume étonnera tout d'abord quelques lecteurs. La moitié du volume est occupée par des *Salons*, et chacun sait que ces sortes d'ouvrages, eussent-ils, comme c'est le cas ici, paru dans la *Revue des Deux-Mondes*, n'ont de valeur que celle que leur prête l'actualité. Mais prenons-les, ces *salons*, relisons-les, et nous verrons que l'auteur y a mis autre chose que la nomenclature des principaux ouvrages exposés aux Champs-Élysées en 1879, 1881 ou 1882. Les titres même en avertissent ; l'un porte « l'Art et la nature, » l'autre « l'Art et la matière. » M. Guillaume a, en effet, élargi son cadre et placé dans son étude cette somme d'idées générales qui permet un examen logique des œuvres d'art, en justifie le jugement et laisse en même temps à des articles d'un jour une valeur durable : valeur historique par le classement, valeur théorique par le développement des principes sur lesquels les jugements sont appuyés. L'écrivain a, en outre, sur ses confrères en critique, un avantage incontestable : il pratique lui-même et se sert du ciseau comme de la plume ; tout ce qu'il écrit y gagne en précision et en autorité. Deux études capitales encadrent celles dont on vient de voir le caractère. L'une est relative au *Doryphore* et recherche, à propos du marbre de Naples, l'idée du « canon » de Polyclète et les principes même de la sculpture grecque. L'autre est le célèbre travail sur *Michel-Ange, sculpteur*, inséré autrefois dans un volume collectif publié par la *Gazette des beaux-arts*. C'est encore la plus solide et la plus compétente qui existe sur ce sujet. L'auteur a bien montré comment le grand artiste florentin, qui s'intitulait fièrement et uniquement *scultore*, a compris et pratiqué son art préféré. Il a raconté l'histoire de ses œuvres, celle du *Moïse* de Rome, par exemple, ou de la *Pietà* de Sainte-Marie de la Fleur, et le récit est partout animé du grand souffle spiritualiste et chrétien de Michel-Ange. En somme, dans ce volume, M. Guillaume se montre écrivain de race et penseur réfléchi, deux choses rares chez les artistes, même les mieux doués et les plus grands.

23 et 24. — Voici deux autres recueils d'études détachées sur l'art contemporain qui, pour être d'une philosophie moins haute, n'en méritent pas moins l'attention. M. Ch. Bigot a réuni en un volume des études de la *Revue bleue*, parues, pour la plupart, à l'occasion de l'exposition des œuvres d'un artiste. On les relit avec plaisir. Le nom seul de ces *Peintres contemporains* indique l'intérêt des sujets : Delacroix, Corot, Fromentin, H. Regnault, Pils, Bastien-Lepage, Meissonier, Baudry, Millet. De tous ces portraits, ceux de Fromentin et de Millet sont sans doute les mieux réussis. Pour Bastien-Lepage, maître encore contesté, M. Bigot a échappé à l'examen de son œuvre la plus contestable, la *Jeanne d'Arc*. Au reste, quelque sympathique qu'il soit au meilleur de nos « Japonais modernes, » il ne l'a pas surfait outre

mesure, et son jugement a bien des chances pour rester. L'auteur est un modéré, mais un moderne, sympathique à toutes les initiatives d'art de son temps, et il a dit assez hautement son admiration de Raphaël pour avoir acquis le droit de déclarer que nos peintres ont un maître plus utile encore à étudier : la nature.

— La nature ! Elle a en M. Lemonnier un adepte ardent et convaincu qui la prêche, la célèbre, l'exalte dans tous les coins et sur tous les tons. Quelques coins sont malpropres et quelques notes sont fausses. Toutefois, dans ce livre des *Peintres de la vie,* tout est lisible et il y a beaucoup d'excellentes pages. Une étude sur Courbet et son œuvre est suivie de morceaux de critique, assez disparates et souvent mordants, « propos d'art » et quelquefois propos de table, tenus sur l'Exposition universelle de 1878, les Salons de 1882, de 1884, etc. Partout l'auteur belge demande « un art rationnel, moderne, naturiste. C'est une théorie d'art, ajoute-t-il, qui n'est ni meilleure, ni pire qu'une autre. » Sans doute, mais il faut la voir appliquée. Le volume est désagréable à lire, avec ses blancs bizarres, sa parcimonie excessive de transitions, sa verve paradoxale et débraillée. Le style est inégal ; voici de l'algèbre : « Munckacsy comparé à Ribot est un Bondon douceâtre comparé à un Gérôme fermentant. » Tout n'est pas de ce pathos, heureusement ; les pages, très hardies, sur la tentation de saint Antoine, par le dessinateur Rops, sont d'un écrivain supérieur ; dans ses théories, même les plus hardies, plus d'une formule est à retenir et à approuver.

25. — Le livre de M. P. Lenoir offre l'antithèse la plus absolue avec le précédent. Enferme-t-il plus d'idées? Je ne le crois pas; mais elles y sont longuement développées, classées, rédigées en chapitres, appuyées de textes et de citations. L'auteur s'est proposé de suivre à travers les âges, et non seulement dans les arts plastiques, mais encore dans la littérature, le courant du réalisme et du naturalisme. Pour pouvoir envelopper le sujet, il a dû restreindre l'examen des œuvres littéraires à la poésie, observant avec raison que « rien n'a été dit en prose qui n'ait été dit en vers, au moins dans la manifestation du sentiment. » M. Lenoir a donc tiré des œuvres des poètes, des Védas à M. Sully Prudhomme, un grand nombre de passages portant des traces de l'observation directe de la vérité et de la nature ; et il a fait la même recherche dans l'art des divers peuples qui se sont succédé depuis l'antique Orient et ses tailleurs de sarcophages jusqu'au Paris d'Édouard Manet. L'œuvre relève plutôt de la philosophie que de l'histoire de l'art.

26. — C'est encore, sans qu'il y paraisse au titre, un livre de philosophie que cette *Esquisse d'une histoire de la peinture au musée du Louvre,* travail méritoire, bien que le positivisme de l'auteur y soit par endroits bien désagréable et bien peu d'accord avec le sujet traité. Dans

le détail, on trouverait à louer beaucoup d'observations et l'idée première est tout à fait recommandable : fournir, par la seule étude des chefs-d'œuvre de notre grand musée national, les éléments d'une histoire générale de la peinture. Malgré quelques lacunes inévitables, il est possible d'atteindre ce but et une telle étude est appelée à rendre service à bien des Français empêchés, pour des raisons diverses, de connaître les galeries de l'étranger. Il serait à souhaiter qu'un autre écrivain reprît l'idée sous une forme différente, plus abrégée encore peut-être et en dehors de tout système philosophique; en attendant, il faut savoir gré à M. Petroz de l'initiative qu'il a eue.

27. — Parmi les correspondances publiées d'artistes modernes, celle du baron Gérard est une des plus attrayantes, tant par la variété des correspondants que par l'importance du rôle de l'homme qui reçut, en les méritant, tous les honneurs dont trois gouvernements successifs ont pu disposer. On sait que François Gérard fut surnommé « le peintre des rois et le roi des peintres. » La troisième édition que le baron Henri Gérard, son neveu, vient de donner de sa correspondance est plus complète que les précédentes et enrichie de quatorze portraits à l'eau-forte. Elle a aussi l'avantage d'offrir un classement plus logique. Le premier volume est consacré aux lettres d'artistes (avec une notice sur Gérard et sur son frère Alexandre, qui joua un rôle dans l'expédition d'Égypte) ; le second volume renferme les lettres des gens du monde et des personnages officiels. Le premier est le plus curieux ; les lettres de Girodet notamment font entendre, d'une façon bien instructive, l'écho de la Révolution française à la Villa Médicis ; celles de Thévenin, Schnetz, Horace Vernet racontent la vie de l' « Académie de France à Rome » en des moments moins troublés. Il y a des pièces signées de Mme Lebrun, Ingres, Léopold Robert, etc. Le second volume abonde en noms connus, princiers, mondains ou simplement administratifs. Bien que les billets insignifiants fassent le grand nombre, l'ensemble ne laisse pas que d'être instructif pour la vie artistique de l'Empire et de la Restauration ; on y rencontre Mme Récamier, la comtesse du Cayla, la duchesse de Broglie, etc., puis Ducis, Humboldt, Corvisart, M. de Talleyrand, le duc Decazes, des billets de Châteaubriand, Lamartine, Balzac, jusqu'à une lettre de Gœthe ; les réponses de Gérard sont malheureusement peu nombreuses.

28, 29 et 30. — Trois volumes sont venus récemment augmenter la collection des *Artistes célèbres : Mme Vigée-Lebrun,* par M. Ch. Pillet ; *Fragonard,* par M. Félix Naquet ; *Hobbema,* par M. Émile Michel. Les deux premiers n'ont pas autant de mérite que le troisième. Avec les *Souvenirs* autobiographiques de Mme Lebrun, pour l'un, avec la grande monographie de M. Roger-Portalis, pour l'autre (Cf. *Polybiblion,* t. LIII, p. 485), les livres étaient faciles à faire pour remplir le but

de vulgarisation de la collection. Le travail de M. Naquet témoigne cependant de recherches personnelles. Le volume consacré à Hobbema est plus important. M. E. Michel, qui connaît fort bien l'histoire de la peinture hollandaise et les musées et collections privées qui en renferment les chefs-d'œuvre, a mis dans son ouvrage beaucoup de précision et de critique. Il a groupé le petit nombre de renseignements authentiques récemment acquis sur la vie du célèbre paysagiste, et qui remplacent les légendes encore accréditées au temps de Charles Blanc et de l'*Histoire des peintres;* il a grossi son sujet un peu maigre par une étude sur les paysagistes du XVIIe siècle en Hollande, et il a protesté avec justice et pièces en main contre l'engouement qui a voulu mettre un instant le bon peintre de nature Hobbema au-dessus du divin Ruysdael.

31. — A mon grand regret, je ne puis signaler que brièvement aux amateurs l'étude que M. Paul Leprieur vient de consacrer à M. Gustave Moreau. On connaît ou plutôt on ne connaît pas assez l'œuvre très raffinée, très idéaliste et très singulière de ce maître. M. Leprieur nous en fait goûter le mystère. C'est une page intelligente et suggestive de l'histoire de la peinture contemporaine, qui classe définitivement le jeune collaborateur du *Bulletin critique* parmi nos meilleurs écrivains d'art.

32 et 33. — La *Bibliothèque de l'enseignement des beaux-arts*, déjà rencontrée plus haut, nous apporte encore deux volumes, d'un intérêt fort neuf. Ce sont les premiers manuels sur le sujet; le public ne peut qu'être bienveillant pour cette double tentative. Un des volumes roule sur *l'Art chinois,* bien moins connu chez nous que l'art japonais, et en embrasse l'histoire entière et les diverses manifestations, le bronze, l'architecture, la pierre, le bois et l'ivoire, la céramique, le verre, les émaux, la peinture enfin et les laques peints et sculptés. L'auteur a travaillé sur des notes de séjour en Chine, et à l'aide des collections parisiennes et des documents du fonds chinois à la Bibliothèque nationale. Il a distingué avec précision les influences orientales et « franques » qui ont agi sur l'art chinois bien plus qu'on ne serait tenté de le supposer. L'illustration est une des plus soignées de la collection; le texte, des plus agréables. J'ai lu, quelques jours après *l'Art chinois*, un livre signé du même nom : Maurice Paléologue, secrétaire d'ambassade. Il s'agissait de Vauvenargues! Voilà un écrivain à qui on ne reprochera pas de se spécialiser avec excès.

— Le volume de M. Lefébure, *Broderies et Dentelles,* n'est pas moins nouveau. L'histoire de la dentelle a été, il est vrai, l'objet de nombreux ouvrages, mais non celle de la broderie, à laquelle l'auteur a porté une attention particulière. Il n'a pas craint de remonter aux origines orientales et patriarcales de cet art féminin de la peinture à l'aiguille, et il

l'a suivi surtout dans sa période la plus honorable, le moyen âge. On ne saurait refuser à l'administrateur du Musée des arts décoratifs une compétence particulière. M. de Farcy annonce un travail bien plus complet sur la broderie depuis le XIe siècle jusqu'à nos jours ; mais, comme cet ouvrage sera considérable et fort coûteux, la plupart des lectrices devront se contenter du manuel Lefébure, qui paraît d'ailleurs bien informé et présente un grand nombre de petits dessins fort clairs.

34. — Ce n'est pas un livre sur *les Arts du bois* que donne M. de Lostalot, mais un album de gravures précédé d'une courte et substantielle notice historique, ayant pour but de grouper les modèles de toute sorte qu'il a réunis. Ces modèles, choisis avec soin et classés chronologiquement, rendront de grands services à toutes les industries qui relèvent de l'art, notamment à celle du mobilier. Les acheteurs d'objets anciens et les simples curieux trouveront également profit à posséder ce recueil. Le bon marché s'en explique parce que les gravures ont déjà paru, à diverses époques, dans la *Gazette des beaux-arts ;* j'en trouve par exemple qui servirent, en 1885, à illustrer mon compte rendu de l'exposition romaine du bois sculpté, exposition qu'il convient de rappeler ici, car elle a été le premier hommage officiel et tout à fait spécial rendu à cette branche intéressante de l'art ; le présent album servira plus modestement au même but.

35. — Deux collections de planches sollicitent notre attention, l'une assez médiocre au point de vue de l'art, mais dont je dirai l'intérêt tout à l'heure, l'autre dont le charme artistique fait le principal mérite. Celle-ci est due à l'éditeur Bernard, bien connu par d'importantes publications, comme le *Petit-Trianon,* de M. Desjardins, qui ont toutes pour but de faire connaître l'histoire et l'art de Versailles. Il y a plus de cent ans que le château et les jardins de Louis XIV n'avaient fait l'objet d'aucune de ces séries de gravures qui s'étaient multipliées sous l'ancien régime, depuis celle de Pérelle, d'Aveline, de Lepautre, jusqu'aux estampes Louis XVI du chevalier de Lespinasse. Il était regrettable que le XIXe siècle n'eût rien produit d'analogue. Versailles et Trianon, quoique bien déchus de leur splendeur, gardent cependant assez de merveilles pour tenter un artiste. M. Sadoux, le graveur des châteaux historiques, l'a compris et leur a consacré quarante eaux-fortes d'amateur, dont trois livraisons parues, sur quatre, permettent de porter le jugement le plus favorable. Les pittoresques points de vue des deux Trianons, les aspects extérieurs et quelques intérieurs de Versailles, les principaux objets d'art ancien sont interprétés d'une pointe élégante et fidèle. Voilà, fixé pour l'avenir, l'état présent de cet incomparable décor, ruine auguste de l'histoire, que les siècles transformeront tôt ou tard en une ruine véritable.

36. — La suite de planches qu'il me reste à signaler nous vient d'Alsace, ou plutôt elle arrive de Nancy, de cette vieille maison strasbourgeoise Berger-Levrault, que l'annexion a exilée sur la frontière lorraine. Mais elle parle de la province perdue, et, bien que la préface fort érudite de M. Oscar Berger-Levrault ne s'occupe que de graveurs et d'éditions, il est facile de voir qu'un sentiment filial et touchant a inspiré cette publication artistique. Ce sont les costumes de Strasbourg au XVIIe siècle qui passent sous nos yeux, dans les fac-similés des gravures éditées par F.-G. Schmuck ; ils sont amusants dans leur bizarrerie, comme celui des jeunes filles aux chapeaux démesurés, ou naïvement cossus, comme celui de « M. le Consul ,» qui ouvre majestueusement la série de ses administrés de toute fortune et de tout état. Il y a cent-une planches de personnages isolés ou de scènes de mœurs. En tête est reproduit un beau dessin héraldique de la fin du XVIe siècle, représentant les armes de Strasbourg.

P. DE NOLHAC.

ART ET HISTOIRE MILITAIRES

1. *Lettres d'un jeune officier à sa mère (1803-1814)*, par CHARLES-A. FARÉ. Paris, Delagrave, 1889, in-8 de 365 p., 6 fr. — 2. *La Défense du Var et le Passage des Alpes*, lettres des généraux Masséna, Suchet, etc., lettres diverses annotées par CHARLES AURIOL (fait partie des documents militaires du lieutenant général de Campredon). Paris, Plon et Nourrit, 1890, in-18 de 426 p., 3 fr. 50. — 3. *Le Maréchal Randon (1795-1871), d'après ses mémoires et des documents inédits*, étude militaire et politique, par A. RASTOUL, ancien officier d'infanterie. Paris, Firmin-Didot, 1890, in-8 de 402 p., 5 fr. — 4. *La Surprise de Fontenoy-sur-Moselle, 22 janvier 1871. Les Combats de Failly, Servigny et Noisseville, le 31 août 1870* (monographies publiées par la section historique du grand état-major allemand), trad. française de CH. KUSSLER, chef de bataillon d'infanterie, professeur à l'École supérieure de guerre. Paris, Westhausser, 1889, in-8 de 124 p., 4 fr. — 5. *Opérations de la 6e division de cavalerie en Sologne du 6 au 16 décembre 1870. Le Détachement de Boltenstein dans la vallée du Loir, les 26 et 27 décembre 1870* (monographies publiées par la section historique du grand état-major allemand), trad. française de CH. KUSSLER, chef de bataillon d'infanterie, professeur à l'école supérieure de guerre. Paris, Westhausser, 1889, in-8 de 94 p., 3 fr. — 6. *Les Armées allemandes sous Paris*, par J. JOGUET-TISSOT. Paris, Perrin, 1890, in-8 de 498 p., 7 fr. 50. — 7. *Histoire du général Chanzy*, par J.-M. VILLEFRANCHE. Paris, Bloud et Barral, 1890, in-8 de 360 p., 4 fr. — 8. *Videant consules. La Guerre est-elle inévitable?* trad. de ERNEST JÆGLÉ, professeur d'allemand à Saint-Cyr. Paris, W. Hinrichsen, in-12 de 160 p., 2 fr. — 9. *L'Entrée en campagne*, par le lieutenant-colonel C. KOETTSCHAU, trad. de ERNEST JÆGLÉ, professeur d'allemand à Saint-Cyr. Paris, W. Hinrichsen, 1890, in-12 de 292 p., 3 fr. 50. — 10. *Rapport sur l'armée allemande adressé à S. A. I. le grand-duc Nicolas*, par le général baron KAULBARS, de l'état-major russe, au retour de sa mission militaire à Berlin (1875-1876), trad. du commandant LE MARCHAND. 3e édit. Paris, Baudoin, 1890, in-12 de 390 p., 5 fr. — 11. *L'Armée française et son budget en 1890*. Paris, Savine, in-18 de 336 p., 3 fr. 50. — 12. *Louis XIV, Louvois, Vauban et les Fortifications du nord de la France, d'après des lettres inédites de Louvois, adressées à M. de Chazerat, gentilhomme d'Auvergne, directeur des fortifications à Ypres*, par H. CHOTARD, doyen de la Faculté des lettres de Clermont. Paris, Plon et Nourrit, 1890, in-18 de 300 p., 3 fr. 50. — 13. *Guide pour l'enseignement de la fortification de campagne*, par le colonel VON BRUNNER, de l'état-major

autrichien, trad. du commandant du génie J. Bornecque. Paris, Baudoin, 1890, in-8 de 320 p., 9 fr. — 14. *La Guerre de masses. I. Préparation stratégique des actions décisives.* Première partie, *Guerre napoléonienne.* Paris, Baudoin, 1890, in-8 de 192 p., 3 fr. 50. — 15. *A propos des manœuvres de 1889,* par le général Philebert. Paris, Baudoin, 1890, in-8 de 38 p., 1 fr. — 16. *La Poudre sans fumée et ses conséquences tactiques,* par le colonel B.... Paris, Jouvet, 1890, in-12 de 64 p., 1 fr. — 17. *Patrouilles indépendantes. Tactique nouvelle nécessitée par les armes à longue portée et la poudre sans fumée,* par le baron G. von der Goltz, capitaine du 15e régiment d'infanterie allemand, trad. de Ernest Jæglé. Paris, W. Hinrichsen, 1890, in-12 de 138 p., 2 fr. 50. — 18. *L'Artillerie de campagne subordonnée aux généraux commandants de corps,* par le général prince Kraft de Hohenhohe-Ingelfingen, trad. du capitaine H. Monet. Paris, Westhausser, 1890, in-8 de 48 p., 2 fr. 50. — 19. *La Défense des Vosges et la Guerre de montagnes,* par le capitaine Bruté de Rémur. Paris, Dubois, 1890, in-12 de 55 p., 1 fr. — 20. *La Guerre au Sénégal. La Colonne du Rip en 1887,* leçons à tirer de l'expérience du passé, par Un officier supérieur de l'infanterie de marine. Paris, Dubois, 1890, in-12 de 72 p., 1 fr. — 21. *Équitation,* par le commandant Bonnal. Paris, Baudoin, 1890, gr. in-8 de 272 p., 6 fr. — 22. *Dix Ans soldat, souvenirs et impressions de la vie militaire,* par Ch. Mismer. Paris, Hachette, 1889, in-18 de 320 p., 3 fr. 50. — 23. *Souvenirs de la Martinique et du Mexique,* pendant l'intervention française, par Ch. Mismer. Paris, Hachette, 1890, in-18 de 290 p., 3 fr. 50. — 24. *La Bohême militaire, ou l'Avenir des sous-officiers dans l'armée,* par F.-M.-J. Dutreuil de Rheins. Paris, Dubois, 1890, in-18 de 290 p., 3 fr. 50.

Bien que depuis notre dernière revue critique la bibliographie militaire ne se soit enrichie d'aucun ouvrage transcendant, nous avons à signaler cette année quelques bons livres. Il est à remarquer, d'ailleurs, qu'en fait de tactique pure, nous traversons une période de transition qui amène le recueillement plutôt que l'expansion. La découverte de la poudre sans fumée va évidemment amener dans les méthodes de combat actuelles des modifications. Nous trouvons-nous en face d'une de ces inventions qui constituent dans la science militaire une date marquée, une ère dans le sens que définissait Bossuet : un temps d'arrêt, la fin d'une période et le commencement d'une autre ? Cela ne paraît pas faire de doute. Mais quels sont les changements à apporter dans nos méthodes ? En quoi les principes essentiels vont-ils être modifiés? Il est naturel que les gens compétents, que les militaires se recueillent. On réfléchit, on médite, on expérimente et l'on compare. De là cette pénurie relative de livres purement tactiques ; et il ne faut pas nous en plaindre. Ce silence nous présage, à bref délai, une moisson abondante et arrivée à une sage maturité : mieux vaut attendre et récolter de bons fruits.

Entre temps, comme nous le disions tout à l'heure, nous avons vu publier cette année quelques bons livres, et, suivant notre habitude, nous parlerons d'abord de ceux qui ont trait à l'histoire militaire proprement dite; nous verrons ensuite les publications purement tactiques ou didactiques.

1.— Nous commencerons avec les *Lettres d'un jeune officier à sa mère,* les lettres de Charles-A. Faré, un officier du premier Empire, dans lesquelles, avec la fraîcheur d'idées d'un sous-lieutenant, nous ren-

controns des détails aussi inédits qu'intéressants sur nombre de grandes journées des guerres du commencement du siècle. Sans doute, le jeune écrivain n'a pas la profondeur d'esprit ni la double vue de ce colonel Pion des Loches, dont nous signalions naguère les intéressants mémoires sur le même sujet. Mais il y a là plus de couleur et peut-être de sentiment. Ajoutons que dans les lettres de Faré, comme dans les mémoires du colonel Pion, on voit naître, au fur et à mesure que l'écrivain avance en âge et en grade, ce découragement, qui fut le lot de nombre d'officiers des guerres napoléoniennes. Au début, tout paraît beau; on a devant soi l'avenir, on se grise de triomphes. Puis, peu à peu le désenchantement naît, grandit, envahit l'âme. On se demande où l'on va; on s'aperçoit qu'après avoir cru combattre pour la France, on se bat pour un homme et l'homme ne vaut guère le dévouement qu'on lui montre. Les *Lettres d'un jeune officier* sont d'un véritable intérêt historique et littéraire: elles sont à lire. Combien plus ont de valeur ces aperçus écrits au jour le jour, à une époque mouvementée à l'excès, que les plus belles réflexions inspirées après coup aux historiens. Pourquoi l'éditeur actuel, M. H. Faré, nous a-t-il défloré cette publication, d'une naïveté charmante, par une introduction sans clarté et d'un goût littéraire pour le moins douteux?

2. — Bien intéressant également le livre que vient de publier M. Auriol avec les papiers du général Campredon sous le titre : *La Défense du Var et le Passage des Alpes.* Nous trouvons là toute une série de lettres des généraux Masséna, Suchet, etc., qui nous donnent de fort curieux détails sur un des plus remarquables épisodes des guerres du premier Empire. Bonaparte revenu d'Égypte vient de s'emparer du pouvoir. L'incapacité et la versatilité sans fin du Directoire ont mis l'armée de Castiglione et de Rivoli dans une pitoyable situation. Déjà des revers sont la conséquence de ces fautes. Mais aussitôt que l'ordre et la discipline sont rétablis et qu'une volonté énergique préside à l'ensemble des opérations, aussitôt la défense de Gênes, celle du Var et de la Ligurie, le passage des Alpes, et leur couronnement la bataille de Marengo, viennent illustrer nos armes et terminer la campagne. C'est à l'ensemble de ces opérations que les documents publiés ont trait. M. Auriol a eu l'idée ingénieuse de rapprocher des lettres inédites reçues par le général Campredon qui commandait en chef le génie du 2e corps de Suchet, les lettres correspondantes du premier consul, de telle sorte qu'on assiste à la naissance même du plan de Bonaparte et qu'on le suit jusqu'à sa réalisation en se rendant compte de ses opérations en Ligurie et sur les Alpes. En dehors de ce que ces documents présentent par eux-mêmes un intérêt historique de premier ordre, ils empruntent aux circonstances actuelles une importance toute particulière. La France seule, debout en face de la

triple alliance, est dans une situation analogue à celle de 1800, et c'est sur le même théâtre que nos armées auraient à opérer. A cet égard *la Défense du Var et le Passage des Alpes* constitue plus qu'un recueil de documents curieux ; c'est encore un précieux enseignement.

3. — Comme M. Auriol, c'est aussi un soldat de l'Empire que nous présente M. Rastoul avec le maréchal Randon. Randon, sous-lieutenant à la Moskowa, capitaine d'état-major en 1815, fut un des rares officiers qui, au moment de la défection du maréchal Ney, surent faire « pleinement leur devoir, » comme le rappelait un jour M. le comte de Chambord. Cette conduite, en cette circonstance, d'un homme que rien ne rattachait particulièrement aux Bourbons, disait déjà ce que serait plus tard le chef d'armée. Il fut, général, ce qu'il avait été capitaine, un honnête homme et un vaillant soldat. Officier supérieur et général, il prend une part active à la lutte en Algérie et fixe nos frontières avec la Tunisie. Ministre de la guerre en 1851, il refuse toute participation au coup d'État; sa loyauté se refusait à une illégalité. Gouverneur général de l'Algérie, il achève de consolider l'occupation française par la conquête des deux Kabylies et développe la colonisation. De nouveau ministre de la guerre, il prépare l'expédition d'Italie, organise les expéditions de Chine, de Syrie, du Mexique. En 1866, au moment de la défaite de l'Autriche à Sadowa, il s'efforce, avec M. Drouin de Lhuys, d'entraîner l'Empereur à une intervention qui aurait prévenu Sedan mais pour laquelle, malheureusement, tout n'était peut-être pas prêt. Disgracié et accusé, il se renferma dans un silence plein de dignité, ne voulant même pas, pour se défendre, user de ce qu'il avait appris comme ministre de l'Empereur. — Il y avait dans la vie du maréchal Randon matière à un livre intéressant, et sans dire que M. Rastoul n'a point réussi à en écrire un, il nous faut constater que son travail manque un peu de critique. L'auteur s'est trop exclusivement contenté de développer ou mieux de condenser les mémoires du maréchal et notamment en ce qui concerne l'affaire de Sadowa, on désirerait plus d'éclaircissements. Ces critiques n'enlèvent d'ailleurs que peu de chose au mérite réel de ce livre sérieux, consciencieux et élégamment écrit.

4 et 5. — Avec les monographies publiées par la section historique du grand état-major prussien sur divers épisodes de la guerre de 1870, nous quittons la période de l'Empire pour arriver à l'histoire contemporaine. Les deux volumes que vient de publier à ce sujet la librairie Westhausser et dont le commandant Kussler, professeur d'allemand à l'École supérieure de guerre, donne une intéressante et fidèle traduction, nous racontent *la Surprise de Fontenoy-sur-Moselle le 22 janvier 1871, les Combats de Failly, Servigny et Noisseville le 31 août 1870, les Opérations de la 6e division de cavalerie en Sologne du 6 au*

15 décembre 1870, enfin, les *Opérations du colonel de Boltenstein dans la vallée du Loir les 26 et 27 décembre 1870*. La surprise de Fontenoy-sur-Moselle fait partie du petit nombre des entreprises exécutées avec succès par nos francs-tireurs pendant la guerre de 1870-71. Le 22 janvier de cette dernière année, un détachement venant des environs de Langres réussissait à chasser le poste préposé à la garde du pont, le faisait sauter et interrompait ainsi pour une assez longue durée les communications de Paris avec l'Allemagne. La relation des combats de Failly, de Servigny et de Noisseville nous donne la façon dont les Allemands dirigèrent les trois combats « défensifs » principaux qu'ils eurent à soutenir pendant la première partie de la campagne. Dans les opérations de la 6e division de cavalerie en Sologne, nous voyons la façon d'opérer des troupes à cheval allemandes, tant au point de vue des reconnaissances que de la tactique proprement dite; enfin, le détachement du colonel de Boltenstein dans la vallée du Loir met sous nos yeux les mêmes enseignements pour l'infanterie. Nous avons dit que la version du commandant Kussler était élégante et fidèle, nous n'y reviendrons pas : le traducteur n'avait point à faire œuvre de critique ni de réfutateur. Cependant, dans ces deux ordres d'idées, il eût eu beau jeu, car les rédacteurs de la section historique ne se piquent ni d'impartialité ni de justice. Les erreurs de faits sont assez communes : celles d'appréciation sont nombreuses et volontaires. Quoi qu'il en soit, la lecture de ces monographies s'impose aux militaires désireux de connaître dans ses détails la guerre de 1870 ; elle se recommande à quiconque veut avoir une idée des procédés techniques employés par nos ennemis il y a vingt ans.

6. — *Les Armées allemandes sous Paris*, que nous donne M. Joguet-Tissot, sont un bon résumé de tout ce qui a été écrit sur le grand siège de 1870-71. L'auteur a attendu qu'après les écrivains français, les écrivains allemands fissent paraître une relation de ce blocus mémorable : il a fait son profit des travaux publiés dans les deux camps, et son travail de compilation n'est pas sans valeur. Il faut dire cependant que c'est lire un livre écrit pour les gens du monde, c'est-à-dire sans critique militaire aucune. Nous entendons que l'auteur se borne à porter sur les fautes des jugements déjà connus et dans lesquels un officier ne trouvera rien de nouveau. Cet ouvrage nous paraît être de ceux qu'on pourait mettre entre les mains de jeunes gens déjà sérieux, désireux d'étudier la guerre de 1870 avec quelques détails. Il est écrit en bonne langue, d'une lecture facile et intéressante.

7. — C'est encore l'histoire d'un épisode considérable de la guerre de 1870-71 : la campagne de l'armée de la Loire, que nous voyons traiter dans le livre de M. Villefranche, *Histoire du général Chanzy*. Dans un langage imagé, coloré, ardent parfois, et vibrant de patriotisme,

l'auteur nous fait connaître l'officier général éminent qui sut, après la défaite de nos premières armées, relever le drapeau de la France. Parfois même l'ardeur de l'écrivain l'entraîne un peu loin, et la volonté de mettre en relief son héros lui fait dépasser la mesure ; mais cet excès est pardonnable et bien compréhensible. Quelle qu'ait été la valeur militaire réelle du général Chanzy et tout en admettant bien qu'il ne fut ni un Turenne ni un Frédéric, on peut affirmer qu'il avait le sentiment de la guerre, et que sa direction personnelle nous valut toujours le succès. Il est regrettable que certaines influences étrangères et civiles l'aient entravé dans ses projets et dans sa conduite : livré à lui-même, il eût sans doute obtenu de plus grands, de meilleurs résultats. M. Villefranche a bien saisi cette situation, et il a des paroles d'une juste sévérité pour les désorganisateurs de notre défense nationale. Comme celui de M. Joguet-Tissot, son livre nous paraît mériter d'être répandu parmi la jeunesse et distribué dans les bibliothèques populaires.

8. — *Videant consules* est le titre d'une brochure à sensation qui a paru tout récemment en Allemagne au moment de la nouvelle demande de crédits militaires. L'auteur y démontre par A + B que l'Allemagne n'a qu'un chiffre dérisoire de fusils, de canons et de soldats, et qu'il est urgent qu'elle double ses effectifs si elle ne veut pas être anéantie par la France. Réellement, ces braves Allemands nous donneraient envie de rire, si le sujet n'était de ceux qui appellent plutôt les larmes. La brochure *Videant consules* n'a d'autre valeur que de démontrer à quel point le gouvernement allemand sait farder la vérité quand il veut en arriver à ses fins. Ajoutons que la traduction est écrite dans un français qui laisse trop souvent à désirer.

9. — Encore un livre à sensation que l'ouvrage du lieutenant-colonel Koettschau : *l'Entrée en campagne;* nous n'oserions dire un livre de fond. L'auteur parle de beaucoup de choses dans ce volume, du froid, de la chaleur, de la pluie, de la chaussure, de la coupe de la barbe ; mais il ne parle que fort peu de ce qu'annonçait son titre. Un chapitre bien curieux est celui où l'officier allemand détermine les « idées de droit et de justice à la guerre. » On sait que, sur ce chapitre, nos voisins ont certains principes bien arrêtés que le prince de Bismarck a un jour synthétisés dans un aphorisme resté célèbre. Le fameux mot : « la force prime le droit » est expliqué là avec quelques réticences, mais la pensée est la même, elle demeure toujours la base de la morale allemande en fait de droit des gens. En somme, livre sans valeur qui peut être cependant curieux à lire eu égard à l'audace de certaines maximes.

10. — Un ouvrage beaucoup plus sérieux est le *Rapport de l'armée allemande,* par le général baron Kaulbars. Bien que ce travail soit déjà ancien, puisqu'il remonte à 1876, il est de ceux qu'il est utile de relire.

L'éminent officier général auquel nous le devons est un des membres les plus en vue de l'armée russe et personne n'était mieux à même que lui d'étudier une armée étrangère pour en distinguer les bons et les mauvais côtés. Les mauvais côtés, il les a naturellement négligés, puisqu'en présentant à son souverain ce tableau de l'armée allemande, il a cherché surtout à mettre en relief ce qu'il pouvait y avoir à imiter chez elle. L'instruction des troupes soit individuelle, soit par unités, le dressage des recrues, celui des chevaux, la composition, la manière d'être, la vie du corps d'officiers, les tribunaux d'honneur, etc., forment autant de chapitres d'un haut intérêt, d'un intérêt toujours attachant. La librairie Baudoin a bien fait de rééditer ce livre, qui était épuisé et qui est de ceux que l'on doit chercher à vulgariser en France.

11. — Au contraire du précédent travail, *l'Armée française et son budget en 1890* est une étude purement organique dans laquelle l'auteur n'a pas de peine à prouver que sur la plupart des points nous avons grandement à modifier pour faire de notre armée un corps logiquement et rationnellement constitué. L'écrivain anonyme auquel est dû *l'Armée française,* prend successivement chaque arme, étudie la réforme à introduire dans leur organisation et propose les changements qu'il croit nécessaires. Il y a beaucoup de bon dans ce travail, mais certaines exagérations nuisent à la portée de l'œuvre. « La seule musique que notre armée doive faire entendre aux autres nations, le cas échéant, c'est celle du fusil Lebel avec l'accompagnement du canon, » est-il écrit page 80. C'est discutable. Par contre, toute la partie relative à la solde, aux uniformes est assurément d'une justesse irréprochable. Écrit par un homme compétent, *l'Armée française et son budget* nous semble digne d'être lu par quiconque veut avoir une idée de ce qu'est, organiquement parlant, l'armée française en 1890, de ce qu'elle devrait, de ce qu'elle pourrait être au moyen de quelques utiles réformes.

12 et 13. — Nous résumons ici deux livres qui n'ont, en réalité, qu'un point commun, celui de parler l'un et l'autre de fortifications. *Louis XIV, Louvois, Vauban et les Fortifications de la France,* est une étude intéressante, écrite avec des documents inédits, dans laquelle M. Chotard, après nous avoir dit ce qu'était un officier du génie militaire au XVIIe siècle, nous met au courant des efforts réalisés par Louis XIV, par Louvois et par Vauban pour mettre en état de défense notre frontière du nord. Le travail du savant doyen de la Faculté des lettres de Clermont, en même temps que l'évocation d'un passé glorieux, est une œuvre d'actualité, car aujourd'hui comme alors notre frontière du nord est menacée, aujourd'hui comme au XVIIe siècle nos ingénieurs ont à la fortifier. Ce livre a été rédigé d'après les lettres

inédites adressées par Louvois à M. de Chazerat, directeur des fortifications à Ypres, et l'on sera surpris en le lisant de voir tout le travail que réclamait l'établissement d'une place forte sous Louis XIV. Très différent du précédent travail, le *Guide pour l'enseignement de la fortification de campagne* est une œuvre didactique où sont analysées les méthodes de fortification passagère d'un usage courant dans les armées européennes. Dû à la plume du colonel von Brunner, qui s'est acquis dans la matière une réputation méritée, cet ouvrage nous paraît digne de figurer dans la bibliothèque de tous nos officiers.

14. — Avec *la Guerre de masses,* nous abordons la grande tactique. L'auteur anonyme du livre que nous analysons intitule sa première étude : *Préparation stratégique des actions décisives,* et examine, pour cette préparation, la méthode napoléonienne. Le but de la guerre, dit-il, a toujours été la bataille, la bataille décisive. « Demandons-nous donc, ajoute-t-il, comment dans l'avenir on arrivera à cette action décisive ; » et l'auteur trouve la réponse dans la guerre des masses, dont il fait remonter, à tort, le système à 1793. Il ne nous est pas possible, en quelques lignes, de suivre l'auteur dans des développements parfois sinon fort obscurs, tout au moins insuffisamment déduits. Disons que, d'une façon générale, l'ouvrage demeure d'une lecture aride mais utile et pleine d'enseignements. En terminant, nous exprimerons le vœu de voir la librairie Baudoin faire dresser, pour des publications de ce genre, une carte autre que l'illisible planche de l'atlas de Jomini, qui sert depuis soixante ans au moins.

15. — D'une envergure moindre que l'ouvrage précédent, la brochure de M. le général Philebert, écrite *A propos des manœuvres de 1889,* nous paraît d'une portée beaucoup plus considérable. Quiconque est un peu au courant de ce qui se passe dans l'armée sait que peu d'officiers généraux ont suivi d'aussi près que le général Philebert les développements de la tactique depuis vingt ans, qu'aucun n'a abordé avec autant d'assurance et de netteté la réforme de nos manœuvres. On devait donc s'attendre à ce que les premières manœuvres qu'un chef de ce mérite dirigerait comme divisionnaire donneraient lieu à d'utiles observations, et cet espoir n'a pas été déçu. Les réflexions qu'ont suggérées au général Philebert les manœuvres de 1889 sont au nombre de quatre : 1° on se donne pour objectif des positions impossibles à enlever; 2° on se contente de défense passive; 3° les chefs ne donnent pas aux troupes des buts simples. Ils leur en donnent plusieurs à poursuivre à la fois; 4° les cadres inférieurs fatiguent les troupes. Ces quatre observations, tous les officiers ont été à même de les faire aux manœuvres; mais il fallait les formuler, les formuler nettement, puis les expliquer et produire à côté du mal le remède. Tout cela est fait avec précision, netteté et, ce qui ne gâte rien, avec un talent d'écrivain très remarquable.

16. — Nous disions en commençant cette revue bibliographique que la période de transition par laquelle passait actuellement la science militaire avait amené une diminution relative dans la production littéraire militaire, les écrivains se recueillant avant de formuler les principes nouveaux inspirés à la tactique par les inventions nouvelles : le fusil à petit calibre et *la Poudre sans fumée*. Cependant certains de nos officiers ont cherché déjà à percer le voile qui cache l'avenir, et parmi eux le colonel B. — l'initiale d'un nom bien connu dans l'armée — s'est demandé dès maintenant en quoi la poudre sans fumée allait influer sur le combat. Après des considérations générales d'une grande justesse et d'une haute portée, l'éminent écrivain militaire nous donne quelques renseignements, d'abord sur l'armement des diverses puissances européennes, puis aborde le chapitre des modifications tactiques. Tout est à lire dans cette intéressante étude; cependant le chapitre intitulé : « La poudre sans fumée et la haute direction des armées sur le champ de bataille » nous a paru spécialement instructif et particulièrement intéressant.

17. — A côté du colonel B., mais avec moins de compétence certainement et une logique moins nette, M. le capitaine von der Goltz étudie à son tour les modifications que va introduire la poudre sans fumée soit dans le combat, soit dans les préliminaires du combat. Suivant l'écrivain allemand, la caractéristique de la tactique moderne sera de retenir les masses jusqu'à l'assaut définitif et d'occuper l'ennemi pendant les phases préliminaires de combat par des groupes numériquement faibles, des *Patrouilles indépendantes*, conduites par des chefs intelligents. Il y a sans doute du vrai dans cette proposition; mais l'auteur ferait bien de nous dire comment, après avoir retenu les masses en dehors de la portée de l'adversaire pendant les phases préliminaires du combat, on les amènera sur la position à enlever assez rapidement pour ne pas subir de pertes décisives?

18. — *L'Artillerie de campagne subordonnée aux généraux commandants de corps*, du prince de Hohenlohe, est une brochure écrite avant que la poudre sans fumée eût fait parler d'elle avec quelque insistance, mais c'est une de ces études dont les conclusions demeureront vraies quel que soit l'explosif dont les armées se servent sur le champ de bataille. L'auteur estime que l'artillerie ne doit jamais être absolument indépendante, et que c'est au commandement de corps à lui indiquer soit sa position, soit les points à battre. Écrite avec une compétence indiscutable, audacieuse dans quelques-unes de ses théories, mais très rationnelle et très modérée au fond, cette étude — une des plus remarquables du fécond écrivain militaire — doit être lue par tous nos officiers.

19 et 20. — *La Défense des Vosges* et *la Guerre au Sénégal* sont deux

petits opuscules dans lesquels les auteurs, deux officiers d'expérience, étudient, au moyen des campagnes passées, la façon dont devrait être menée la guerre future sur les deux théâtres d'opération que désignent leurs titres. Les Vosges seront certainement appelées à jouer, dans la campagne de demain, un rôle important. C'est une barrière naturelle, naturellement forte, qui se dresse entre l'Allemagne et la France ; nous avons donc tout intérêt à étudier longtemps d'avance la façon dont il serait important d'organiser sa défense. — Quant à *la Guerre au Sénégal*, l'expédition actuelle du Dahomey donne à ce petit livre un intérêt spécial sur lequel nous n'avons pas à insister.

21. — Le livre du commandant Bonnal nous fait passer du domaine de la tactique et de l'histoire militaire dans celui de l'équitation. Tous les gens qui vont au Bois le matin connaissent l'élève du capitaine Raabe, et savent qu'il est aussi brillant écuyer que maître intelligent. Il fallait donc s'attendre à le voir, un jour ou l'autre, délaisser un moment la cravache pour la plume et formuler par écrit la théorie d'un maître regretté. Le dressage du cheval au moyen de l'étude raisonnée et scientifique des membres locomoteurs et des aplombs, telle a été et demeure encore aujourd'hui l'idée principale de la méthode Raabe. Quiconque s'occupe du cheval n'ignore pas que ce système n'est point en honneur dans notre cavalerie où on la dénomme volontiers : équitation de cirque. Quoi qu'il en soit, il est certain que les procédés recommandés par le commandant Bonnal permettent au premier venu de dresser en très peu de temps l'animal le plus difficile. Pour cette raison le nouveau volume du professeur à l'École supérieure de guerre nous paraît mériter l'attention des officiers et des sporstmen.

22 et 23. — Nous réunissons ici les deux nouveaux volumes de M. Charles Mismer, *Dix Ans soldat,* et *Souvenirs de la Martinique et du Mexique,* dans lesquels l'auteur, continuant le récit commencé dans les *Lettres d'un dragon,* nous met au courant des aventures accidentées de sa vie. Les *Lettres d'un dragon* étaient un bon livre et nous en avons rendu compte ici même avec éloge : les deux nouveaux volumes manquent d'intérêt. Ils portent cependant en eux-mêmes cet enseignement que quand on a manqué la carrière pour laquelle la Providence nous avait créé, il est bien difficile de se remettre en selle.

24. — *La Bohême militaire*, dans laquelle M. Dutreuil de Rheims prétend nous tracer un portrait de la vie de sous-officier, est un travail qui va également à côté du but par l'exagération des peintures et le grossissement outré de certaines parties des tableaux. L'ouvrage, qui rêve un but général, l'avenir des sous-officiers, ne parle d'ailleurs que des sous-officiers de cavalerie, et l'auteur ne paraît pas au courant de ce qui se passe actuellement dans l'armée, où le nombre de sous-officiers rengagés tend à s'accroître chaque jour. Il y a dans le travail de

M. Dutreuil de Rheims plus d'une bonne page, mais, comme nous le disions, les exagérations voulues de l'écrivain enlèvent toute portée à ses critiques. ARTHUR DE GANNIERS.

POÉSIE

1. *Les Feuilles d'automne,* par VICTOR HUGO. Paris, Hetzel et Quantin, in-18 de 250 p., 2 fr. — 2. *Les Chants du crépuscule,* par VICTOR HUGO. Paris, Hetzel et Quantin, in-18 de 260 p., 2 fr. — 3. *Les Voix intérieures,* par VICTOR HUGO. Paris, Hetzel et Quantin, in-18 de 236 p., 2 fr.—4. *Le Livre du Jugement* (*La Création, la Chute*), par ALBER JHOUNEY. Édition de l'Étoile (?). Paris, Sauvaître, dépositaire, 1889, in-8 de 164 p. — 5. *Les Refuges,* par MAXIME FORMONT. Paris, 1890, in-18 de 135 p., 3 fr. — 6. *Harmonies chrétiennes,* poésies, par JEAN CASIER, avec préface de Charles Buet. Gand, A. Siffer; Bruxelles, Société belge de librairie; Paris, Ed. Baltenweck, in-16 carré de 218 p.—7. *Rimes cléricales,* par l'abbé LUDOVIC BRIAULT. Paris, Tolra, in-18 de 268 p., 2 fr.—8. *Le Tocsin,* par le comte Achille DU CLÉSIEUX. Saint-Brieuc, Prud'homme, 1889, in-8 de 63 p. — 9. *Récits et Légendes,* par le P. DELAPORTE. 2e série. Paris, Bray et Retaux, 1890, in-18 de 290 p., 2 fr., — 10. *Loc'h Maria,* drame en 3 actes, en vers, par le même. Paris, Bray et Retaux, 2e éd., 1890, in-12 de 131 p., 2 fr. — 11. *Joseph retrouvé par ses frères,* drame biblique en 5 actes, en vers, par le P. F. CHAUFFOUR, de la Congrégation du Saint-Esprit et du Saint-Cœur de Marie. Lille, Société de Saint-Augustin, 1889, in-8 de 126 p., 1 fr.— 12. *Christophe Colomb,* poème héroïque en 4 actes, par GUSTAVE ZIDLER. Paris, Calmann Lévy, 1890, in-8 de 88 p., 4 fr.—13. *Les Voix de floréal,* par EMILE JUMELLE. Paris, Bourloton, 1890, in-18 de 140 p., 2 fr. 50. — 14. *Les Automnales (Feuilles et fleurs, Brumes et bises, les Rafales),* par CAMILLE THORIN. Paris, Librairie des bibliophiles, 1890, in-18 de 167 p., 3 fr. — 15. *Pierres d'Iris,* par ALBERT LANTOINE, petits poèmes en prose et en vers. Paris, Lemerre, 1889, in-18 de 128 p., 3 fr. — 16. *Oh famille!* par PAUL VITEAU. Paris, Librairie des bibliophiles, 1890, in-16 de 180 p., 9 fr. 50. — 17. *Voix du Souvenir,* par OLIVIER LESBORDES. Paris, Librairie des bibliophiles, in-18 de 54 p., 2 fr. — 18. *L'Enfant,* par PAUL DE TOURNEFORT. Paris, Librairie des bibliophiles, 2 fr. — 19. *Sombres visions, Aurores brillantes,* par E. HOUARD. Paris, Jouaust, 1889, in-18 de 124 p., 2 fr. 50. — 20. *Drapeaux et Voiles,* par E. HOUARD. Paris, Jouaust, 1889, in-18 de 168 p., 3 fr. 50. — 21. *Poésies* de JULES LE FÈVRE-DEUMIER. *Les Mois et les Jours.* Paris, Firmin-Didot, 1889, gr. in-8 de 467 p., 5 fr.

1-3. — Toutes les passions, les joies, les aspirations, les douleurs des âmes et des peuples, Victor Hugo les a chantées.

Si ma tête, fournaise où mon esprit s'allume,
Jette le vers d'airain qui bouillonne et qui fume
Dans le rythme profond, moule mystérieux
D'où sort la strophe ouvrant ses ailes dans les cieux ;
C'est que l'amour, la tombe, et la gloire, et la vie,
L'onde qui fuit, par l'onde incessamment suivie,
Tout souffle, tout rayon, ou propice ou fatal,
Fait reluire et vibrer mon âme de cristal,
Mon âme aux mille voix, que le Dieu que j'adore
Mit au centre de tout comme un écho sonore.

Ces vers inscrits en tête des *Feuilles d'automne* ne sont-ils pas l'expression même du génie le plus merveilleux du monde en transformation ? Sous ses enchantements, le monde moral et le monde physique se confondent ; les sentiments sont des sensations, les idées ont

des contours, et, comme l'a dit Nisard, l'abstrait prend un corps, l'invisible veut qu'on le voie.

C'était au lendemain des journées de 1830. Les temps étaient troubles. Le bruit sourd des révolutions grondait encore dans l'air. Une activité maladive travaillait les esprits, en quête de formules nouvelles. Les théories, les imaginations, les systèmes se heurtaient confusément. Il semblait qu'au milieu du tumulte, la voix de l'art, l'art éternel, dût être étouffée. Mais entre les ruines d'une société qui n'était plus et l'ébauche d'une société qui n'était pas encore, mais du sein des décombres surgissait, verdoyante et toujours vivace, la tendre fleur d'idéal. Alors qu'il y avait tant de prose dans les esprits, un souverain artiste faisait acte de poésie. Au-dessus des bruits inutiles de la place publique passèrent, comme un souffle rafraîchissant, des vers sereins et paisibles, — « des vers comme tout le monde en fait ou en rêve, des vers de la famille, du foyer domestique, de la vie privée, des vers de l'intérieur de l'âme. » Victor Hugo venait de donner au monde les *Feuilles d'automne,* qui devaient être, dans sa laborieuse carrière, comme une halte de recueillement entre sa première période poétique et la seconde, après les *Orientales* où il avait conquis la plénitude de son lyrisme, la perfection de sa forme. Un accent de vérité profondément humain sort de cet admirable livre, tant de fois cité, qui fut écrit par un époux, un amant, un père, et dont le plus exquis mérite est de rendre, avec la vivacité des impressions réelles, l'énergie vivante des souvenirs. « Mieux que personne Victor Hugo en a résumé les tendres effusions. C'est un regard mélancolique et résigné, jeté çà et là sur ce qui est, surtout sur ce qui a été. C'est l'écho de ces pensées, souvent inexprimables, qu'éveillent confusément dans notre esprit les mille objets de la création qui souffrent ou qui languissent autour de nous, une fleur qui s'en va, une étoile qui tombe, un soleil qui se couche, une église sans toit, une rue pleine d'herbe ; ou l'arrivée imprévue d'un ami de collège presque oublié, quoique toujours aimé dans un repli obscur du cœur ; ou la contemplation de ces hommes à volonté forte qui brisent le destin ou se font briser par lui ; ou le passage d'un de ces êtres faibles qui ignorent l'avenir, tantôt un enfant, tantôt un roi. Ce sont enfin, sur la vanité des projets et des espérances, sur l'amour à vingt ans, sur l'amour à trente, sur ce qu'il y a de triste dans le bonheur, sur cette infinité de choses douloureuses dont se composent nos années, ce sont de ces élégies comme le cœur du poète en laisse écouler par toutes les fêlures que lui font les secousses de la vie. » Les plus délicieux accords de ce chant aux modulations infinies résonnent en faveur des mères et des enfants. C'est Victor Hugo qui définissait ainsi le paradis :

« Le paradis, ce sont les parents toujours jeunes et les enfants toujours petits. »

L'enfant, a dit un penseur délicat, est le plus innocent mais le plus infaillible des magiciens, il opère des prodiges, il apaise les tempêtes. Ainsi, dans l'œuvre entière de Victor Hugo, où la violence a tant de place, cette note suave reparaît sans cesse comme un touchant contraste. On voudrait citer. Mais de telles pièces (*Laissez : tous ces enfants sont bien là ; Lorsque l'enfant paraît ; Dans l'alcôve sombre*) sont dans toutes les mémoires. Les *Feuilles d'automne,* malheureusement, s'achèvent sur des sujets moins doux. Déjà Victor Hugo n'est plus le poète chrétien des *Odes*. Le souffle du scepticisme a passé sur son âme; les certitudes que donne le catholicisme à l'égard des vérités fondamentales : Dieu, l'homme, l'univers, et les rapports qui les unissent, n'existent plus pour lui. Maintenant ses pensées sont abandonnées aux fluctuations incessantes du doute sur les grands problèmes qui demeureront à jamais la croix des philosophes et des rationalistes. Malgré des retours passagers à la foi (*Pour les Pauvres, Prière pour tous*), on sent que le poète se débat vainement pour se reprendre à des espérances perdues. Son Dieu n'est pas le Dieu de l'Évangile, pacifique et consolateur; il n'est pas le Dieu caché de Spinoza, étranger au développement des êtres et des choses ; c'est un Dieu sinistre, froidement endormi au fond de son éternité, un infini vivant, l'abîme des gnostiques, qu'il adore avec une sorte de tremblement. Quand les ineffables lumières se sont éteintes dans le sanctuaire de la pensée, les sentiments de colère, de pessimisme et de désespoir ne tardent pas à remplacer les tendres mouvements de l'espérance et de l'amour. Le poète termine son livre sur une déclaration d'entier désabusement :

Rien ne reste de nous : notre œuvre est un problème.
L'homme, fantôme errant, passe sans laisser même
Son ombre sur le mur !

Le doute devra s'accentuer profondément dans les *Chants du crépuscule*. Il y deviendra doctrine. L'écrivain ne voit pas à la même lumière qu'autrefois, dorée de soleil et de clartés pures, la nature et la vie; il ne les perçoit maintenant qu'enveloppées de vapeurs, et d'ombres flottantes, qui en obscurcissent tous les aspects ou en confondent toutes les perspectives. Le *nescio quid* et le dogme, le jour et la nuit, le coin sombre et le point lumineux s'y choquent en sens contraire, comme les mouvements contradictoires des opinions humaines. « Tout, aujourd'hui, dit-il, dans les idées comme dans les choses, est à l'état de crépuscule. De quelle nature est ce crépuscule ? De quoi sera-t-il suivi ? Question immense, la plus haute de toutes celles qui s'agitent confusément dans ce siècle, où un point d'interrogation se dresse à la fin de tout. La société attend que ce qui est à l'horizon s'allume tout à fait où s'éteigne complètement. Il n'y a rien de plus à

dire. Ce qui est peut-être exprimé dans ce recueil, c'est cet étrange état crépusculaire de l'âme et de la société, dans le siècle où nous vivons. De là, dans ce livre, ces cris d'espoir mêlés d'hésitation, ces troubles intérieurs qui remuent à peine la surface du vers au dehors, cette crainte que tout n'aille s'obscurcissant, et, par moment, cette foi bruyante et joyeuse à l'épanouissement possible de l'humanité. » Une telle indécision, un trouble si discordant, explique les incohérences qui éclatent d'un bout à l'autre de l'œuvre de Victor Hugo. C'est qu'à la vérité, il ne pense plus qu'à revêtir de belles formes poétiques les impressions quelles qu'elles soient, qui frapperont son cerveau, sans idéal préconçu, sans logique arrêtée de sentiments ni de croyances. Après les journées de juillet 1830, il chante avec une verve ardente et mal réglée, où respirent, selon le mot d'un critique, l'ivresse et la perturbation du moment, les libertés publiques, l'affranchissement des peuples, et en même temps il célèbre l'Attila moderne, l'empereur autoritaire, ses aigles hautaines et cet esprit de conquête, qui est la négation directe du droit des hommes à la vie et à la liberté. Désormais, il ne dirigera plus son inspiration, mais la laissera se prendre à tous les sujets susceptibles d'être habillés de formes luxueuses, ou de se convertir en échos sonores. Il n'appartiendra de préférence à aucune idée clairement définie ; la poésie deviendra, avant tout, pour sa puissante fantaisie, une source intarissable d'images splendides, de rimes retentissantes. Les *Voix intérieures* continuent les *Chants du crépuscule* avec quelques nuances nouvelles et des développements amenés par le temps. Dans cet *Exegi monumentum*, tantôt enthousiaste, tantôt indigné, tantôt plaintif, qni ne remplit pas moins d'un volume, la situation de l'intelligence de Victor Hugo se révèle tout entière. « Elle est ce qu'elle doit être, dit avec autorité un savant critique catholique, M. Nettement. Il a perdu sa croyance, et, depuis ce moment, son âme est devenue comme une route ouverte, traversée par toutes les idées et tous les sentiments qui, sans y séjourner, jettent, en passant, un son éclatant ou mélodieux. Dans cette intelligence où la foi a laissé, en se retirant, un vide profond que la philosophie, d'ailleurs très imparfaitement étudiée par Victor Hugo, n'a pu remplir, l'idolâtrie rationaliste de l'époque a peu à peu introduit le seul culte qu'elle supporte, celui de la supériorité : c'est la supériorité du génie de Napoléon, la supériorité de la force populaire, la supériorité du siècle actuel sur ses devanciers, de notre pays sur les autres pays, et enfin, la dernière des supériorités, voilée par toutes les autres, la supériorité individuelle de l'homme sur son temps, du poète sur ceux qui l'entourent. » Les formes de cette poésie sont très belles. Elle est ruisselante de lyrisme. A des fanfares superbes se mêlent les rumeurs joyeuses de la nature. D'admirables paysages de chants et

de montagnes y charment. Néanmoins, le sentiment s'y laisse entrevoir déjà moins naturel et moins vrai. Les beautés plastiques, la pompe du rythme, l'emportent sur les beautés intérieures d'un caractère simple et sublime. Les mots abondent jetés les uns sur les autres par le double procédé de l'antithèse et du dénombrement; les périphrases et les métaphores s'entre-choquent, soumises à la toute-puissance du rythme qui les enchaîne ; mais les idées sont plus rares et l'expression déborde la pensée. On sent approcher l'heure des grandes amplifications lyriques de cette œuvre accablante qui s'appelle les *Contemplations*.

4. — Un singulier ouvrage, de lecture laborieuse, de pénétration subtile, mais original à coup sûr, c'est *le Livre du jugement*, par M. Alber Jhouney, — dramatique histoire de l'âme humaine, racontée à la lueur quelque peu trouble des traditions occultes et de la Kabale. Matière abstruse, intéressante quand même, grâce à la lucidité de l'expression. Nous avons ici le premier acte d'une trilogie : la Création et la Chute de l'homme, que suivront la Rédemption et le Jugement. C'est tout le cycle de l'humanité, de son origine à sa fin ! Nous sommes en plein événement cabalistique, tel qu'il se découvre à travers les spéculations du *Sepher* et du *Zohar*. Le néant virtuellement existant a fait son évolution en Dieu, — le Dieu qui, avant de s'être déterminé en une création, était inconnu à lui-même et à ses parties. C'est le Dieu du *Zohar*, l'*Ancien des anciens*, le *Mystère des mystères*, l'*Inconnu des inconnus;* c'est la *racine ténébreuse*, les *ténèbres primitives* des mystiques. C'est l'*En-soph*, l'infini, à la fois la substance et le principe formateur du monde, le contenu et le contenant, la nature naturée et la nature naturante de Spinoza.

C'est l'Ancien des jours, l'esprit, l'infinitude
Inconnue et la face extatique aux yeux blancs.
Il est de neige au fond des abîmes tremblants ;
On dirait un vieillard assis dont les pieds foulent
La Géhenne, et de qui les cheveux se déroulent,
Le front pense — plus haut que l'univers obscur.
Tous les cieux vont, l'abîme rond, sombre et pur,
Autour de ce vieillard muet qui les dépasse
De la tête et repose, aux deux bouts de l'espace,
Ses deux mains sur l'Orient rouge et l'Occident.
Son œil est sans paupière et crie en regardant.
La clarté de son corps polaire se prolonge
A travers la création et l'être plonge,
— Le firmament sans fin après le firmament —
Tout entier dans la paix de son rayonnement.
Et lui pense, tranquille en son aube profonde,
Vaste comme le monde et plus haut que le monde.

Quel rêve intense, quel désir sublime poursuit-il en sa méditation, le Grand Visage pâle ? Les chœurs d'anges qui se balancent en la fluide

lumière, les Mages morts errent au gré de l'Empyrée, les sphères tournantes qui l'effleurent au passage, n'ont rien saisi de sa redoutable pensée. L'Être unique, le Tout qui embrasse tous les possibles, n'aurait ni sagesse, ni puissance, ni bonté s'il laissait éternellement dormir sa force dans un sommeil stérile, s'il ne faisait sortir de lui-même le mouvement et la vie. Une attirance l'incline vers les sphères ténébreuses. Son âme s'exaspère et brûle d'enfanter. Le Roi divin et le Verbe issu de son amour, et le Saint-Esprit, leur frère suprême, leur commune hypothèse, délibèrent en leur sagesse infinie s'il est bon de créer un univers qu'il faudra détruire ensuite, parce qu'il sera de bonne heure corrompu. Pourquoi laisseraient-ils tomber de leurs doigts fécondateurs cette vaine poussière, amoindrissement, répétition vulgaire, indigne reflet de leur gloire, ce superflu : l'humanité ? Des ébauches de vie flottent dans l'infini dormant. Quel bien en arriverat-il de les animer, d'en faire des êtres de douleurs destinés à la chute, aux souillures, à la perdition, et qu'il faudra racheter d'un précieux sang ?

Au nuage irréel quand ils diront adieu,
Quand ils seront déchus de nos pensers tranquilles
Pour croître et dépérir avec les choses viles,
Que leur laisserons-nous à ces vivants forcés ?
Qui les consolera de vivre ?

Créons l'homme, disent le Père et l'Esprit. Son supplice, ses épreuves, les luttes du mal et du bien en sa personne, seront sa propre rédemption. Imparfait en naissant, faible dans ses actes, esclave de l'égoïsme du cœur et de l'abjection des sens, il sera reconquis par la charité sainte, par l'Amour divin, que rien ne lasse, et ce sera, à la fin des siècles, le triomphe d'une ineffable justice.

En silence le Verbe élevait à son Père
Ses yeux illuminés d'une pâle prière.
Et l'Abîme infini des gloires du Seigneur
En frissonnant connut l'amour de la douleur...
Alors l'Eternel dit au Néant : Sois la Vie...

Et le poète, poursuivant son essor dans les sphères éthérées, continue de découvrir à nos yeux ce que les mystères de la Haute-Science lui ont révélé sur Dieu, l'Éden et la chute, sur les Mondes du mal et les existences successives. Un théologien élèverait de nombreuses objections à l'encontre de cette hardie débauche de spiritualisme. Car ce n'est au fond que du panthéisme sous une forme mystique, du panthéisme immatériel, spiritualisé, et néanmoins très proche voisin de l'autre. Mais le simple critique d'art, que saisit d'abord toute conception puissante, ne peut s'empêcher de reconnaître qu'il y a là une grande dépense de force, qu'on atteint au sublime quand on peut,

sans déchoir d'une telle hardiesse, prêter son langage à la Divinité, et, que si les doctrines de M. Jhouney sont discutables au point de vue philosophique et religieux, ses vers ont l'ampleur de la belle poésie.

5. — Un heureux disciple est M. Maxime Formont, qui a su faire passer en lui, dès son livre de début : *les Refuges,* les qualités supérieures de deux maîtres : la délicate sensibilité d'un Sully-Prudhomme et la fermeté plastique d'un Leconte de Lisle.

Quand l'homme est bien las de la lutte, de l'effort épuisant, de la recherche vaine sans objet assuré comme sans orientation certaine, quels refuges reste-t-il pour son âme blessée? Quel abri pour son cœur, sinon toujours les enchantements de l'amour et les consolations idéales? Si les morts pouvaient soulever le couvercle de leur tombe, et parler, dire quels furent leurs inutiles fatigues, leurs stériles convoitises, leurs désirs trompés, leur rude expérience d'une vie de trouble et de misère, ils reconnaîtraient que rien, vraiment rien, hors l'amour, n'est digne de regret ou d'envie. La nature est muette, indifférente; les divinités secourables dont les âges mythologiques avaient peuplé l'espace l'ont à jamais désertée. La naïade ne palpite plus aux baisers de la source, et les arbres qui bourgeonnent sous le soleil ne sont que des forces inconscientes dérobant encore le secret de leur sourd travail. L'Océan n'exprime rien, ni nous-mêmes ne lui servons point d'interprète et ne lui prêtons pas notre voix. Les phénomènes n'ont de sens que celui qu'ils prennent en passant par notre âme. Et c'est notre imagination qui cultive, embellit tout, le monde moral comme le monde matériel. Que serait la femme sans l'idéalisation poétique? Ses charmes déçoivent; son regard, où l'amant croit découvrir tant de choses, n'est qu'un reflet plus pur de la lumière du jour; le mystère infini dont on l'enveloppe n'aurait pas tant de prise sur nos âmes si les rêveurs, avec leurs prodigalités d'imagination, leurs fantaisies, leurs caprices, leurs désirs inquiets, ne lui avaient constitué comme une seconde nature plus complexe que son essence primitive. Mais qu'importe l'illusion, lorsqu'elle est bienfaisante? Il ne faut point maudire le rêve, ou paisible, ou fiévreux.

Car ce que nous rêvons est tout ce que nous sommes.

Telle est l'idée génératrice du recueil de M. Maxime Formont, livre impersonnel, humain, où respire une noble et mélancolique philosophie. Qu'il traduise une méditation sentimentale ou développe un récit héroïque emprunté de préférence aux vieilles civilisations d'Orient, le vers est plein, l'image abondante, le rythme pur, le terme précis et sonore... Voilà la révélation d'un talent.

6. — Les *Harmonies chrétiennes,* de M. Jean Casier, nous offrent une

des expressions les plus pures de la nouvelle littérature catholique. On ne tarde pas à découvrir, en le lisant, qu'on est en présence d'une âme tendre et d'un esprit solide. Écrivain de revue et prosateur distingué, M. Jean Casier manie avec aisance l'instrument poétique, mis au service de sentiments très purs, très élevés. Ne cherchez pas en ces pages les brûlures de la passion, les combats de la volonté aux prises avec l'égoïsme du cœur ni les troubles des sens. C'est la sévérité d'une intelligence que possède un unique désir : la recherche et le contact du divin. Nous sommes loin des matérialistes terrestres ; on se sent emporté d'un essor hardi au plus haut des régions supra-sensibles ; M. Casier chante la nature, la patrie, la religion ; — la nature qui lui révèle à chaque pas, à chaque rencontre, les mystérieuses affinités reliant la vie intérieure à la vie extérieure ; la patrie, dont l'image fortifie les âmes et les hausse vers un même idéal de dévouement, d'amour et de sacrifice ; la religion qui ramène l'humanité errante vers sa destination première et lui ouvre au-delà d'un terme éphémère les perspectives radieuses des jours sans fin. M. Jean Casier a traduit avec bonheur les impressions que traduisent en nous les choses du monde et de la nature, lorsqu'elles sont envisagées, pénétrées, comprises à la lumière du sentiment religieux. Chez lui, c'est mieux qu'un talent, mieux qu'un procédé de l'art, c'est une voix du cœur. — La plupart de ces pièces furent écrites d'un jet, trop hâtivement quelquefois. L'écrivain ne développe pas, dans certains cas, la sensation éclose. Le souffle est fort, mais écourté ; les élans sont très spontanés, mais trop vite interrompus. Le poète tourne brusquement au détour de l'idée. Il ne s'applique pas autant qu'il le pourrait à tirer du sujet toute la moelle qu'il enferme. C'est notre seule critique.

7. — Il ne cache pas son drapeau au fond de sa poche, l'auteur des *Rimes cléricales,* M. Ludovic Briault, mais il l'arbore nettement, avec l'assurance d'une âme tranquille, s'abritant sans crainte ni reproche sous l'égide sacrée de la religion. Du reste, aucun souffle batailleur n'agite les plis de cette enseigne. M. l'abbé Briault ne part en guerre, ni contre les institutions ni contre les hommes. Il n'en a pas la moindre envie. N'a-t-il point ses livres, ses amis, les soins de son sacerdoce et les pauvres ? Nous conter de jolies histoires, d'aimables légendes, et la paisible intimité de sa vie, c'est une occupation intellectuelle qui lui paraît meilleure. Dès qu'on a tourné la première page de son petit livre, *a prima vista,* on connaît l'homme et sa nature. Aussitôt son enjouement et sa franchise établissent le courant magnétique. On a devant les yeux, sous des dehors lettrés, le vrai prêtre de campagne dont Lamartine, en l'un de ses plus beaux poèmes, a retracé l'exemplaire idéal. Petite fortune et grand cœur. Les ressources quotidiennes sont bien modiques, à la vérité. Neuf cents francs du gouvernement,

trois ou quatre cents francs de messes, voilà le traitement, sans guère de casuel. Et il faut là-dessus s'alimenter, tenir un état de maison, gager une servante, faire face aux impôts, et ne pas laisser mourir de faim les plus misérables. Bah ! avec l'aide de Dieu, par des miracles d'équilibre et de charité, on arrive tant bien que mal à joindre les deux bouts de l'année. Si les ressources pécuniaires sont maigres, les trésors spirituels ne s'épuisent pas aussi vite. On se contente à volonté dans les délectations de l'étude ou dans les joies d'une conscience pure. J'aime les propos et la société de M. Ludovic Briault. J'aime à suivre ses pas, lorsque, d'une manière charmante, il nous fait les honneurs de sa cure et de son village. A Dieu le premier salut. Voici d'abord l'église. Hélas ! une triste chapelle, un monument fort délabré. Tout l'édifice tremble et vacille au vent d'hiver. L'eau pluviale y dégoutte par les travées disjointes. Les fenêtres ont, depuis longtemps, perdu leurs aplombs. Mal assise sur son bois vermoulu, la voûte craque et gémit au moindre souffle. Pas de sculpture ni de chapiteaux pour décorer la nef. A travers la charpente on aperçoit des coins de ciel.

Jamais les riches de la terre
N'ont fait ici le moindre don :
C'est la tristesse et la misère,
La solitude et l'abandon.

On y prie le Seigneur, du moins, avec autant de ferveur que dans la plus opulente cathédrale. Après la maison de Dieu vient la demeure de son ministre.

La maison est vaste et haute,
On dirait presque un couvent ;
Elle est construite à mi-côte
Et bien à l'abri du vent.

Les chambres n'en sont pas très spacieuses. Il faudrait reculer les murs, pour recevoir en bas nombreuse compagnie. Et dans les hasards de l'ameublement, quelles discordances de style, quelles singulières cacophonies ! Mais comme on y doit jaser et s'y divertir doucement, quand les couverts sont mis et qu'on dîne là, en petit comité ! Le calme et la bonne humeur règnent toujours dans ce logis, où, si l'on aime le maître, il faut aimer aussi sa servante, son chien fidèle et sa poneyte légère. M. Briault n'apporte aucune prétention à nous parler ainsi de lui-même, et de ce qui se meut autour de lui. Il ne versifie pas, il converse. Parfois, il croit utile d'élever le ton et le sujet. Tantôt il fait effort de lyrisme, il s'enfle jusqu'à l'hyperbole, pour célébrer à l'instar d'un coursier de bataille la paisible monture qu'il appelle sa « vaillante alezane, » et qu'en prose il nomme habituellement Bichette. Tantôt il évoque une muse attristée pour unir ses plaintes aux lamentations de la France démembrée. Mais nous goûtons moins ce genre-là

sous sa plume. Il s'y trouve un tant soit peu dépaysé. La note simple et familière, telle est sa note vraie, d'où il ne doit guère sortir. Il y excelle.

8. — Le comte Achille du Clésieux, le vaillant lutteur de l'idée chrétienne, avait droit au repos, après avoir répandu dans de si nombreux poèmes déjà, le trop plein de son âme. Mais son imagination féconde s'est ranimée de nouveau, sous le souffle de l'indignation patriotique; il nous fait entendre aujourd'hui, comme un dernier cri de douleur, comme un avertissement suprême à la société saisie de vertige, entraînée fatalement vers l'abîme révolutionnaire, les sons vibrants du *Tocsin*. On retrouve là, à travers quelques inégalités de facture, les hautes pensées de l'auteur d'*Exil et Patrie*, de ce poète homme de bien, homme de croyance et de dévouement qui put un jour très éloquemment résumer ainsi toutes ses inspirations :

N'avoir qu'un seul amour : l'humanité souffrante;
Qu'un seul drapeau : la Croix, vaincue ou conquérante;
Qu'un seul nom : le vôtre, Seigneur.

9, 10 et 11. — Nous disions, dans un précédent article, les qualités rares de la poésie du P. Delaporte, l'intérêt soutenu de ses narrations familières, qui les fit accueillir avec un succès si peu coutumier en ce temps de prose. Nous constations à plaisir l'excellence du conteur à mouler le vers sur le canevas, à émailler l'action de traits caractéristiques, originaux, de réflexions soudaines et piquantes, alertement tournées. Aujourd'hui, nous ne pourrions que nous répéter, en appréciant la seconde série des *Récits et Légendes*. Ajoutons seulement qu'on reconnaît en celle-ci une allure plus preste, plus dégagée, plus vivante encore, une main encore plus exercée, plus sûre d'elle-même. Sans affectation aucune de dogmatisme ni d'enseignement doctoral, le P. Delaporte prodigue à la jeunesse actuelle les fortifiantes leçons. De son propre élan, il l'entraîne vers les choses grandes et saintes; il reporte ses regards vers les horizons lumineux et hauts dont on l'a trop désaccoutumé dans notre siècle de calcul, d'épuisement et de scepticisme. L'œuvre du P. Delaporte est de tous points recommandable, comme aussi son drame récent en vers : *Loch'Maria*, presque aussitôt réédité qu'édité.

Nous avons déjà toute une littérature de ces drames chrétiens, que vient d'enrichir une nouvelle fois le P. Chauffour, en interprétant, sous la forme scénique, la simple et magnifique histoire de Joseph. Il y aura lieu de revenir là-dessus, à l'occasion d'une composition analogue du même auteur : *David*, annoncée pour paraître prochainement.

12. — C'est également un poème dramatisé que nous offre M. Gus-

tave Zidler en son *Christophe Colomb*. L'Espagne héroïque, l'Espagne des romanceros va finir. Les temps modernes s'annoncent, et à la gloire des paladins va succéder la gloire plus féconde des grands investigateurs. Le poème est porté complètement par cette opposition entre l'œuvre de l'épée et celle de la science, entre l'héroïsme de ceux qui tuent pour accomplir de stériles exploits, ou pour défendre, pour affranchir le sol natal, et le courage, différent de nature mais égal, de ceux qui ne frappent point et cependant savent mourir, pour agrandir les horizons de l'humanité, servir la cause du progrès, et dilater les conquêtes de la pensée. M. Gustave Zidler a mis en relief la persévérance du génie luttant sans trève contre la malveillance, l'ironie, l'ingratitude des hommes et contre un obstacle plus difficile à surmonter, l'amour absorbant de la femme, qui ne veut pas comprendre, qui se refuse à connaître les hautes raisons du dévouement et du sacrifice à l'idée, et n'entend qu'une voix, la voix de son propre cœur. A la vérité, l'œuvre de M. Zidler n'est pas scénique. L'action et la variété épisodiques n'en sont pas les qualités essentielles. Trop de périodes et de trop longs discours chargent le dialogue des personnages, grands argumentateurs. On ne jouerait pas ce poème. Du moins le lit-on d'un bout à l'autre, avec plaisir, parce que le vers est ferme, et l'œuvre personnelle, en dépit de quelques réminiscences cornéliennes et hugotiques sur un sujet où les appellations sonores, les énumérations de nobles titres, les fières triades et les airs de bravoure chers aux hidalgos, remplissent si commodément la contexture d'un double hémistiche.

13. — Le recueil de M. Jumelle, si élégamment édité par M. Bourloton, attire maintenant notre regard. On en a vite saisi le caractère et l'esprit fondamental. Des caprices d'amour passent quelquefois dans le cerveau de M. Jumelle. Des rêves d'antiquité traversent son ciel poétique. Ce ne sont pourtant que des échappées fugitives. La note dominante et pénétrante des *Voix de floréal,* c'est l'exaltation patriotique. Que l'écrivain enserre le vol de son imagination dans les limites du pays de France ou le laisse errer librement au-delà des horizons bleus de la Grèce, il ne perd jamais de vue l'image chérie de la rédemption du sol natal. On perçoit à chaque instant dans ses vers l'écho de nos cris de douleurs ou de nos chants d'espérance. Pareil à ce héros de roman dont les yeux revoyaient toujours flamboyante, en quelque lieu qu'il portât ses pas, la fière devise : *Remember*, il a l'obsession du mot : *Revanche*. Il y revient sans cesse, y rattache continuellement sa pensée. *Væ victoribus,* malheur aux vainqueurs, s'écrie-t-il, comme un prophète entrevoyant le terme prochain et désiré des envahissements de la race teutonne. Le ton ne faiblit presque nulle part. Seulement, l'expression trahit en bien des places l'effort de la

pensée. L'idée jaillit, s'élance ; mais le mot faiblit et le poète retombe.

14. — Les *Automnales,* c'est le titre, *Feuilles et Fleurs, Brumes et Bises, les Rafales,* ce sont les sous-titres assez ingénieusement poétisés du recueil de M. Thorin. Ne cherchez pas, au surplus, entre ceci et cela, entre les sujets et les têtes de chapitres, de concordances réelles. Dans *les Rafales,* qui sembleraient vous promettre des émotions très orageuses, vous trouveriez des pièces toutes simplettes, comme : *Dis-moi, Lison ; Ballades à Pierrot,* et *Mes Rentes,* où l'auteur veut bien nous apprendre qu'il n'a guère d'argent comptant ni autre, et que c'est fort regrettable. Une demi-préface versifiée pour dire qu'on n'écrira pas de préface, puis une sortie contre les préfaciers pour faire sentir une fois de plus l'inutilité des préfaces et de ceux qui les écrivent, servent de préliminaires au recueil de M. Thorin. Le reste se compose d'impressions jetées, de souvenirs cueillis, et de parcelles diverses visant à représenter les états d'âme. Ce sont les vers d'un désappointé sur l'envers de l'amour et de la gloire, sur le défaut de sincérité des hommes et des femmes. Rien de très particulier, d'ailleurs. L'œil distrait voit des lignes courtes ou longues, assorties suivant de certaines mesures rythmiques. Il ne se dégage aucune impression forte du nébuleux de l'expression ou de la simplicité du texte.

15.— Les *Pierres d'Iris,* de M. Albert Lantoine, sont entrecroisées de vers et de prose. La prose a le rythme harmonieux de la poésie, et le vers a la mélodie qui convient à la langue cadencée. Le poète est jeune. On s'en aperçoit quand il parle de ses « puissants pensers » (p. 61) et de l'offrande de « son génie » (p. 85). Il éprouve du contentement à célébrer des « maîtresses en l'air, » des femmes entrevues dans ce décor de luxe et d'opulence (p. 41), dont chaque artiste a la soif innée, dans cette parure de richesse, d'élégance, qui rehausse l'idée du plaisir ou qui trompe par l'illusion les étreintes de la réalité. Ses préférences se tournent très manifestement vers la Muse païenne, la Muse « chantant des choses nues. » Il apporte une certaine bravade à choisir des sujets audacieux, ne reculant pas, à l'occasion, devant la priapée sacrilège (p. 37, 101). Enfin, les affectations du style trahissent la nouveauté d'un talent, qui s'étourdit de musique et de sonorités. M. Lantoine a poussé loin la fantaisie des images. La redondance des adjectifs, le balancement mécanique des épithètes, ont quelque chose de factice. L'usage voulu des néologismes, des archaïsmes, des tournures latines, des termes savants ou rares et des rimes de couleur accusent une forte teinte de décadisme. Malgré tout cela, le livre est singulier, personnel, plein d'intérêt. Les phrases, — un peu chargées, — ont une ornementation riche, de la plénitude et du son. Chaque pièce fait tableau. Il y a là de curieux motifs d'eaux-fortes, dans la manière

sombre ou pittoresque. C'est, par exemple, la *Sérénade triste.* Un cimetière se profile sous la clarté pâle des étoiles. Dans le sentier qui sépare les sépultures, chemine un homme portant des fleurs, et sous le bras une boîte oblongue en bois noir. Ses cheveux qui frissonnent au souffle de la nuit fouettent un visage ridé. Il connaît les inscriptions, car il s'arrête devant toutes les tombes de jeunes filles mortes à treize ans; et, comme indifféremment, d'une main égale, il repand les fleurs embaumées sur les monticules des pauvres, sur les dalles chancies de mousse des oubliées, sur les petits parterres bien peignés des riches. La distribution finie, le vieillard ouvre sa boîte noire. Il en tire un violon qu'il accorde avec soin. « Des notes gazouilleuses s'éparpillent en essaims sous les cyprès. Peu à peu, elles deviennent dolentes et semblent errer sur les tombes, comme les soupirs lourds d'une mère pleurant son enfant mort. Puis Samuel s'en va, suivi par les prunelles phosphorescentes d'un chat qui bombe son dos sur le mur du cimetière. » C'est *la Couleuvre.* Dans la forêt emplie des traits du soleil et du rire des oiseaux, deux amants échangent la caresse de leurs haleines. Les roses d'un bonheur pudique colorent les joues de la jeune fille. Mais quel brusque sursaut vient secouer ses membres alanguis! Elle s'enfuit soudain à travers l'emmêlement des branches. « Quelque gluant crapaud a-t-il frôlé le bas de sa robe, ou une grosse aragne, dévalant sa toile, a-t-elle pincé son bras rose? A-t-elle entendu le sifflement railleur d'un satyre velu, aux grosses lèvres? La brise berçait-elle au-dessus de sa tête un pendu que rongeaient des mouches brillant comme des chrysolithes sur un grouillement de petits vers? Non. Elle avait aperçu se dressant près de son corps une couleuvre félonne, dont la queue se perdait dans une mousse noire. » Parmi ces *Pierres d'Iris* se trouvent mélangées des perles très fines.

16. — *Oh! Famille!* C'est par cette exclamation ironique, d'un goût bizarre, que M. Paul Viteau annonce une série de scènes versifiées dans lesquelles, sans manquer de respect au principe, il traite cavalièrement les personnages. Une préface longue et jaseuse, où l'auteur s'écoute parler avec complaisance, nous initie à ses idées particulières sur les mœurs bourgeoises, et développe des considérations quelque peu confuses sur les raisons qui l'ont fait écrire en vers plutôt qu'en prose, sur les illusions qu'il caresse quant à la portée morale de son œuvre, et sur ses droits à l'estime de la critique comme à l'indulgence sympathique des lecteurs qu'il espère. Il entend que ses leçons soient surtout profitables aux célibataires des deux sexes, qui tendent vers le mariage toutes les fibres de leur être, et rencontrent par infortune, du côté des mères ou des sœurs, des difficultés jalouses, de fâcheux obstacles qu'il faut rompre ou tourner. Les acrimonies des vieilles filles, les doléances des immariables, l'exaspération et la colère aigrie

des condamnés au vestalat perpétuel, trouvent en lui un interprète compatissant. — On cherche, en parcourant d'un œil patient les *Monologues virginaux*, les *Saynètes à corsage*, et certaine tragédie-comédie bouffe, à reconnaître les vivantes peintures qu'on nous a promises. Les rimes sont riches, le dialogue est animé, la langue claire, bien correcte ; et néanmoins l'attention ne se sent excitée ni par le piquant des sujets, ni par l'originalité des types, ni par l'enchaînement ingénieux des idées. Il y a là plus d'intentions comiques que de traits véritables ; et ces simples bourgeoises et ces exagérées n'ont pas souvent le mot pour rire. Qu'elles se lamentent, s'agrippent entre elles, discutent, bataillent, gesticulent, toute cette agitation dans le vide ne nous intéresse que médiocrement. M. Paul Viteau nous tient en réserve, à ce qu'il paraît, d'autres séries nombreuses, tirées du même fond ; il s'aventure beaucoup, nous semble-t-il. Dilettante spirituel, il n'a pas le tempérament dramatique, et encore moins le don du peintre.

17. — M. Olivier Lesbordes, qui a dû fréquenter de près les rimeurs badins du dernier siècle, a bien voulu tisser une couronne de bluets poétiques en l'honneur d'une adorée d'autrefois et nous en faire présent. Cela s'appelle la *Voix du Souvenir*. Le poète ne dit pas le nom de son enchanteresse ; réserve louable, car, à part cette restriction sans importance, il n'étend le voile sur aucun détail de sa chaude aventure, depuis la première rencontre sentimentale « sous un jeune arbrisseau, » jusqu'à l'heure de détresse où l'inconnue, curieuse d'une chanson nouvelle, le laissa seul avec ses regrets. Quelle en dut être l'acuité ! On en jugera par ces vers :

Et je reviens vers toi, je viens, *femme alléchante!*
Poussé par l'aiguillon d'un *désir obsesseur ;*
Ton charme me séduit, ta caresse m'enchante,
Et je suis enchaîné par ta simple douceur.

Désir, plaisir, souvenir, c'est le résumé en trois mots de l'opuscule de M. Lesbordes, — une œuvrette plus chargée d'adjectifs que d'idées. Païen avec affectation, il clôt son érotique chanson en entonnant une sorte d'hymne à la matière, dont la « mamelle féconde », à l'en croire,

Sans jamais s'épuiser nourrira le vieux monde.

18. — L'auteur de *l'Immortelle Chanson*, M. Paul de Tournefort, a récréé son imagination sur le sujet favori de la muse familiale, l'enfant. Il le prend à sa naissance, note son premier mot, suit son premier pas, le contemple en son sommeil, s'inquiète avec la mère sur le mal soudain qui vient de mettre en péril cette fleur naissante, se réjouit de sa prompte convalescence, lui fait fête en ces jours, prend part à ses intimités, l'encourage à l'étude, et le quitte sur le seuil de l'avenir. A ce thème gracieux le cœur se laisse toujours prendre. Les vers de

M. de Tournefort, quoique d'une couleur un peu terne, se lisent donc, mais ils ne font pas oublier des compositions supérieures, telles que la ravissante *Chanson de l'Enfant,* par M. Jean Aicard.

19 et 20. — Sous le titre assez énigmatique de *Sombres Visions, Aurores brillantes,* un nouveau venu des lettres, M. E. Houard, vient de publier quelques pièces mêlées, dont le caractère grave et recueilli contraste avec le ton léger de la littérature à la mode. La pensée qui se dégage de ce recueil est que notre siècle, malgré sa grandeur et son prodigieux déploiement de forces, est un siècle de souffrance et de tristesse, et que les gens de bonne volonté doivent travailler à son relèvement. Nous reviendrons, dans notre prochain compte rendu, sur les poésies de M. Houard, à l'occasion d'un second ouvrage plus étendu : *Drapeaux et Voiles.*

21. — Une grande âme animait le courage de Jules Lefèvre-Deumier lorsqu'il brillait au premier rang de la Pléiade, sur les pas de Victor Hugo, avec Alfred de Vigny, Sainte-Beuve, Musset, Émile et Antony Deschamps, Jules de Rességuier. Ses œuvres, bien qu'injustement négligées, ne se sont pas tout à fait perdues dans le naufrage romantique. Des mains pieuses ont de nouveau recueilli ses vers d'une envergure si large et sa prose si poétique. *Les Mois et les Jours* forment le troisième volume de la nouvelle édition complète. Un délicieux ouvrage en prose, à juste titre intitulé : *Poésies,* parce qu'à défaut de la rime les phrases sont autant de fleurs poétiques par l'éclat et l'abondance des images, par l'harmonie des mots et la pure mélodie des sentiments. Les mois de l'année défilent avec tout ce qu'ils représentent de symboles, de souvenirs ou de tableaux répondant aux caractères changeants de la vie de l'homme et de la nature : Janvier, quand la porte de l'année tourne sur ses gonds, tenant à la fois au passé qui s'éteint et à l'avenir qui commence; Février, que les anciens appelaient le mois expiatoire, le moins froid de l'hiver et le plus court ; Mars, où tout revit et veut revivre; Avril, le temps de l'amour, de l'espérance et des promesses ; Mai, *majorum dictus de nomine maïus,* consacré jadis aux aïeux, maintenant aux fleurs et aux parfums ; Juin, où les jours sont les plus longs et les plus chauds, où le feu du soleil et des passions échauffe les pensées ; Juillet, le mois qui mûrit les moissons; Août, le mois des récoltes ; Septembre, celui des fruits et bientôt celui des brouillards ; Octobre, celui des vendanges et le précurseur des brumes hivernales ; Novembre, qui nous convie à la fête des morts ; Décembre, où l'année se traîne et meurt. « Un sommeil léthargique a saisi toutes les plantes. On ne croirait pas que les fleurs sont possibles, si, au milieu de ce deuil général, quelques derniers chrysanthèmes n'élevaient pas dans nos jardins leurs pâles couronnes, comme, en nos âmes déjà glacées, ces espérances intrépides qui fleu-

rissent jusqu'à la dernière heure. Ne les laissons pas s'effeuiller. Souvenons-nous que c'est à la fin de ce mois si triste que les chrétiens ont placé, comme un symbole, la naissance du Rédempteur. La mort est un rachat, et quand nous expirons, c'est pour renaître Dieu. » A chaque jour de chaque mois, répond, sous une double enseigne, la date et l'indication du sujet, une impression, un paysage, une réminiscence historique ou artistique, une réflexion morale éclose devant un spectacle des champs ou des bois, une vue de la mer ou des montagnes. Des figures et des comparaisons inattendues, sans être presque jamais forcées, jettent un grand éclat sur ces esquisses rapides, où les dons de l'écrivain relèvent supérieurement la finesse d'observation et les mérites solides du penseur. Une douce mélancolie flotte à l'horizon du poète comme une vapeur légère; mais sous une ombre de tristesse on sent une philosophie sereine et la vitalité de l'espérance religieuse.

FRÉDÉRIC LOLIÉE.

THÉOLOGIE

L'École neutre en face de la théologie. *Cas de conscience*, par Deux prêtres, docteurs en théologie. 2e édit. Paris, Retaux-Bray, 1889, in-8 de 162 p. — Prix : 2 fr.

Ce très important travail se présente aux catholiques avec une lettre flatteuse du sous-secrétaire d'État de Sa Sainteté à l'Ordinaire des auteurs, et l'approbation explicite et motivée de treize évêques français. Après l'avoir lu attentivement, je n'ai pas de peine à comprendre que d'aussi hautes autorités lui aient prodigué des éloges auxquels mon obscur suffrage n'ajoutera rien.

Dans le temps où nous sommes, ce livre devrait être le manuel toujours étudié du clergé de France et des catholiques soucieux des devoirs nouveaux que leur imposent les circonstances. Solidement basé sur les principes les plus incontestables de la théologie morale, sur les enseignements du Saint-Siège, sur les exemples que nous avons reçus, en des crises analogues, quoique moins dangereuses, de l'épiscopat belge et de l'épiscopat américain, il nous donnera l'idée absolument nette du péril immense que courent aujourd'hui les âmes et des obligations inéluctables imposées à notre conscience par ce péril. Qu'on ne s'y méprenne pas, au surplus. Ce que les auteurs nous conseillent, ce n'est pas une révolte violente contre l'autorité civile, c'est le plein exercice des libertés que les lois nouvelles elles-mêmes nous ont reconnues. Suivre la ligne de conduite qu'ils indiquent, c'est tout simplement résister légalement mais efficacement aux efforts tentés pour ravir la foi à nos enfants, et par conséquent pour décatholiciser la France.

Les savants et courageux auteurs n'ont pas de peine à montrer dans

la première partie de leur mémoire (*l'Attaque par la loi scolaire*) que tel est en effet le but inavoué officiellement mais indéniable de la législation nouvelle, et que la loi du 28 mars 1882, à elle seule, suffit pleinement à atteindre ce but. — Dans la deuxième partie, ils établissent la stricte obligation de la *Résistance légale* et en précisent les moyens. Ces moyens se réduisent à deux : d'abord la surveillance de l'école laïque, recommandée par la Congrégation de la Propagande aux évêques d'Amérique, et chez nous par le comité de la Société générale d'éducation et d'enseignement. La loi nous promet la stricte neutralité, nous avons le droit de savoir si elle est effectivement pratiquée. Les parents ont le droit de se faire remettre les cahiers et les livres en usage, d'interroger ou de faire interroger les enfants sur l'enseignement oral qui leur est donné; et si, en effet, la neutralité promise est remplacée par l'hostilité plus ou moins ouverte à nos dogmes et aux institutions catholiques, les parents chrétiens ont le droit et le devoir de réclamer énergiquement. Le second moyen, le seul vraiment efficace, c'est la fondation d'écoles libres. Ici encore nous sommes fermement appuyés sur le terrain légal et notre droit n'est pas contesté. Notre devoir strict de fonder et d'entretenir des établissements chrétiens, à moins d'impossibilité absolue et prouvée pour chaque cas particulier, n'est pas même discutable. Ce principe est fort bien démontré par les auteurs; et ils résolvent d'une manière évidente, pratique, pressante, les difficultés qu'on objecte d'ordinaire pour se soustraire à l'accomplissement de l'obligation qu'ils viennent d'établir. Ils exposen aussi les devoirs particuliers des prêtres et des fidèles, enfin ceux des parents. Toute cette partie de leur ouvrage est extrêmement remarquable à tous égards : exactitude dans la doctrine théologique, connaissance approfondie de la législation civile, notions très précises sur l'état d'esprit et la ligne de conduite des catholiques appartenant aux diverses catégories sociales, modération et fermeté dans les idées, austère éloquence, rien n'y manque. Quarante-cinq pages sont employées à la *Solution des principaux cas de conscience*. Trois hypothèses sont discutées : l'école est positivement irréligieuse; une école vraiment neutre et une école libre coexistent dans la même paroisse ; la paroisse possède seulement une école vraiment neutre. — Le volume est complété par d'importants documents.

Telle est cette œuvre infiniment utile à laquelle il faut souhaiter la plus large diffusion, et que les auteurs devraient faire paraître une troisième fois, dans des conditions de format et de prix qui permettraient de la faire pénétrer dans nos pauvres presbytères et dans les maisons de nos ouvriers et de nos paysans.

ERNEST ALLAIN.

JURISPRUDENCE

Étude sur les origines et la nature du mariage civil mis en regard de la doctrine catholique, par l'abbé A. Paoli, curé-doyen de Bigorno. Paris, Retaux-Bray, 1890, in-8 de VIII-217 p. — Prix : 4 fr.

La connexion intime qui existe nécessairement entre les actes de l'individu considéré comme chrétien et comme citoyen n'a peut-être pas de point de contact plus délicat que dans le contrat matrimonial. Cette union de l'homme et de la femme qui fait de deux êtres tout à l'heure étrangers une même chair et une même vie, ce lien béni qui réunit deux existences pour leur conférer une participation consacrée à la puissance créatrice de Dieu produisent en même temps des effets civils sur lesquels la société a des droits. Incontestablement le pouvoir séculier a des motifs très sérieux, disons plus, a le devoir de constater d'une façon non équivoque, non seulement l'apparition d'un nouveau membre de sa communauté, mais même la formation de nouvelles familles d'où pourront sortir les citoyens à venir. Quel sera le rôle de ce pouvoir civil? Se bornera-t-il à constater l'existence du contrat, ou bien viendra-t-il s'immiscer dans sa réglementation essentielle et s'imposer dans l'acte de sa production? Ce sont là des questions brûlantes pleines d'un intérêt supérieur et dont ne peuvent se désintéresser les catholiques, ni même les indifférents de bonne foi qui cherchent honnêtement à s'instruire et à recevoir les enseignements du passé. M. l'abbé Paoli a pensé que rechercher dans l'histoire les origines du mariage civil inscrit aujourd'hui dans nos codes, relever les erreurs en matière matrimoniale de l'antiquité et les aberrations modernes qui leur ont succédé fournirait un sujet intéressant s'il était traité au point de vue catholique et avec la compétence que fournissent au prêtre des études théologiques supérieures. Il a donc fait de cette vue d'ensemble la base de son étude, puis, resserrant davantage son sujet, il s'est occupé de retrouver l'origine véritable du mariage civil, tant au point de vue juridique qu'au point de vue historique. Nous lui reprocherons une division trop peu arrêtée ; au milieu de recherches patientes et de documents du plus vif intérêt, nous avons en vain cherché le fil d'Ariane qui devait nous conduire aux conclusions que nous entrevoyions cependant ; la deuxième et la troisième partie surtout s'enchevêtrent trop souvent, mais, hâtons-nous de le dire, la doctrine est absolument orthodoxe, l'intérêt se soutient, le style est facile et nous sommes persuadé que ce livre trouvera, tant dans les rangs du clergé que parmi les catholiques instruits, l'accueil auquel il a droit. La meilleure recommandation qui puisse en être faite est qu'il a été pré-

senté à la Faculté de théologie de Paris, comme thèse de doctorat, et qu'il a valu à son auteur le grade de docteur en droit canonique.

D. J.

SCIENCES ET ARTS

L'Instruction publique des femmes en France, par le Dr J. WYCHGRAMM, professeur à l'école secondaire municipale de jeunes filles de Leipzig, traduit par E. ESPARCEL, employé au ministère de l'instruction publique. Paris, Delagrave, 1889, in-8 de XVI-231 p. — Prix : 4 fr.

Voici une traduction dont le besoin ne se faisait pas du tout sentir. Tout ce qu'il y a dans ce lourd mémoire a été pris dans des livres français qui sont à la portée de tout le monde : la médiocre *Histoire de l'éducation des femmes en France,* de M. Rousselot; les extraits des œuvres pédagogiques de Mme de Maintenon, intelligemment faits par M. Gréard; enfin les divers plaidoyers *pro domo* du père des lycées de filles, M. Camille Sée. Ces messieurs y ont d'ailleurs présenté leurs idées, justes ou fausses, d'une façon infiniment plus intéressante que ne l'a pu faire le compilateur allemand. Quel but s'est donc proposé l'honorable « employé au ministère de l'instruction publique » en traduisant la prose du Dr Wychgramm?

Je vais dire rapidement comment l'auteur a envisagé son sujet. Il l'a partagé en cinq chapitres. L'un prétend nous donner une histoire résumée de l'enseignement des femmes en France : 1° Jusqu'à la Révolution; 2° jusqu'à la loi Camille Sée. Je répète que l'auteur s'est contenté de reproduire assez maladroitement les grandes lignes de l'*Histoire* de M. Rousselot, en ajoutant aux erreurs qui n'y manquent pas quelques bourdes de son crû. Exemple : « C'est par un heureux hasard que le jeune Fénelon, qui s'était fait avantageusement connaître par son administration, comme *curé de Saint-Sulpice,* (?) fut choisi par *Monseigneur d'Harley,* archevêque de Paris, pour diriger l'institut des nouvelles catholiques. » Dans le chapitre II, M. Wychgramm, malgré son admiration fanatique pour la loi Camille Sée, veut bien résumer assez impartialement la discussion parlementaire et même citer à cette occasion quelques passages des beaux discours prononcés par les orateurs de l'opposition. Dans le chapitre III, l'auteur étudie les principaux décrets et arrêtés ayant pour objet l'organisation des lycées et collèges de filles et en particulier le règlement du 28 juillet 1884. Le chapitre IV traite de l'école normale de Sèvres dont M. Wychgramm fait le plus grand éloge. Le chapitre V est consacré à notre enseignement primaire supérieur, il s'attache plus spécialement à l'examen des écoles normales d'instituteurs et d'institutrices et à l'école normale primaire supérieure de Fontenay-aux-Roses.

M. Wychgramm a très naïvement mis en lumière les desseins de M. Ca-

mille Sée et consorts. « En général on se fait une idée fausse de cet enseignement (l'enseignement moral et civique officiel) ; il est bien moins dirigé contre la religion en général que contre le catholicisme. » Dans ces déclarations, il y a bien de quoi justifier l'opposition absolue des croyants à des mesures législatives et administratives tendant tout simplement à la destruction des idées religieuses professées par la majorité des Français. J'aurais beau jeu à réfuter les inepties écrites sérieusement par M. Wychgramm contre nos congrégations enseignantes, à montrer comment se sont réalisés les pronostics de nos amis annonçant que la loi Sée et autres lois d'inspiration analogue nous créeraient un « prolétariat de femmes instruites qui ne trouvera d'emploi ni au service de la société ni à celui de l'État, qui sera aigri par la non-réalisation des espérances que lui aura données l'enseignement, » à constater, d'après les rapports officiels, la banqueroute de « l'enseignement moral » organisé en haine de l'enseignement religieux, mais notre recueil a fait déjà trop d'honneur à l'élucubration singulièrement faible du professeur allemand et je crois devoir m'en tenir là.

ERNEST ALLAIN.

Les Courses de chevaux en France, par A. DE SAINT-ALBIN (Robert Milton). Paris, Hachette, 1890, in-16 de 472 p., avec 19 grav. sur bois, 36 photogravures et 66 vignettes par Crafty (*Bibliothèque du Sport*). — Prix : 12 fr.

Nous avons déjà eu l'occasion de rendre compte (t. LVI, p. 494), du premier volume de cette *Bibliothèque du Sport,* consacré par un maître en vénerie, le comte Le Couteulx de Canteleu, à *la Vénerie française.* On nous en annonce deux autres, l'un de MM. Gaston Jollivet et Camille Prévost, destiné à *l'Escrime*, et l'autre de M. Paul Caillard, à la *Chasse à tir.* Celui que nous présentons aujourd'hui à nos lecteurs est du célèbre Robert Milton, rédacteur au *Figaro.* Nous n'avons pas à raconter ses succès comme chroniqueur de sport; tous ceux qui s'en occupent le connaissent; pour les autres, il nous suffira de dire qu'on ne pouvait mieux choisir pour rédiger un manuel destiné aux débutants.

En effet, outre sa compétence spéciale, il a un style attrayant qui fera naître (je le crains) bien des vocations de sportman. C'est si facile de se casser la jambe et de perdre son argent! Et pourtant M. de Saint-Albin donne de nombreuses leçons, plus ou moins apparentes aux futurs sportmen. Ainsi les questions d'élevage, qui forment la première partie de son ouvrage, sont soigneusement traitées dans trois chapitres qui traitent du cheval de courses, de la formation d'une écurie et même des frais qu'entraîne cette écurie. A l'appui, il cite Dangu, Victot, Martinvast (au baron Schikler, l'heureux vainqueur de

cette année), Viroflay et Vaucresson, Cheffreville, Chamant, etc., etc. Et notez que dans ces tableaux, vrais pour ceux du moins que nous connaissons, il ne manque même pas le petit coup de patte. Lisez Méautry. Après l'élevage, le sevrage et le dressage pour les plates et les steeple-chases. Voilà la partie théorique. On peut assurer qu'elle est bien traitée parce que l'auteur fait ressortir tous les défauts aussi bien que toutes les qualités des chevaux et de leurs maîtres. Tenez : dans les profils de sportmen, Hédouville, Lupin, Lagrange, Delamarre, Aumont, André, Rothschild, Hamilton, du Bos, Prat, E. Blanc, Aremberg et Juigné; dans les entraîneurs et jockeys, H. Fennings, Cornillet, A.-E. Dodge, Hartley; il y a maint trait piquant qui, pour être parfois émoussé, n'en avertira pas moins nos neveux, qu'on ferait souvent bien d'envoyer en Normandie, comme les yearlings, pour les élever.

All right ! nous sommes sur le turf. Voici ses acteurs, le handicaper, le juge, le starter. Voici les terrains bien connus de Paris et des environs. Voici la journée du Grand Prix. Voici les parasites du turf, les habitués de la pelouse, le donneur de pronostics ou de tuyaux. Et le jeu n'est pas oublié avec le dernier et célèbre pari mutuel, qui fait plus perdre que gagner. Un chapitre est consacré à la grande semaine : Caen-Deauville. Deux mots sur les courses au trot. Puis, *ad usum profanorum*, le dictionnaire des termes du sport. A ce propos, pourquoi définir si justement le turf (p. 451) et en faire une fausse application (p. 474) : le turf à vingt sous? En ce dernier endroit ne valait-il pas mieux dire : l'enceinte, la pelouse; mais non le turf, qui, à vrai dire, est plus particulièrement la piste?

Pour terminer, comme il avait commencé en nous donnant l'origine et le but des courses, la formation et le développement de la Société d'encouragement, M. de Saint-Albin fournit une liste des réunions et des propriétaires. Ajoutons qu'il n'a pas oublié les réunions au trot et la Société du Demi-Sang, qui, à notre humble avis, est appelée à un très brillant avenir, parce qu'elle encourage le perfectionnement du vrai cheval de service français.

Ce qui fera le succès de ce livre, c'est l'absence de parti-pris, la profonde connaissance des chevaux et du monde qui s'en occupe, la note gaie et fine qui manque à la plupart des livres de ce genre. Bref, et c'est un mérite de plus, c'est un livre qu'on peut laisser sur une table de salon, et dont le crayon de Crafty a spirituellement illustré les pages qui ne sont pas destinées à la reproduction des monuments, des hommes ou des chevaux.

E. Psom.

La Vie et l'Œuvre de Jean Bellegambe, par Mgr C. Dehaisnes, prélat de la Maison de Sa Sainteté, président de la Commission historique du département du Nord. Lille, 1890, grand in-8 de VI-243 p., nombr. pièces justificatives, 6 gr. héliogravures Dujardin hors texte. — Prix : 10 fr.

Après nous avoir donné dans son *Histoire de l'art dans la Flandre, l'Artois et le Hainaut avant le* XVe *siècle,* une œuvre magistrale qui lui a valu l'un des prix Gobert à l'Académie des inscriptions et belles-lettres, Mgr Dehaisnes, poursuivant ses recherches artistiques sur le XVe siècle, vient de faire paraître une étude non moins remarquable sur un peintre wallon, Jean Bellegambe, de Douai. Parmi ceux de son époque, il méritait certainement d'être distingué; dans Mgr Dehaisnes il a rencontré un appréciateur compétent.

L'ouvrage commence par un exposé de l'art dans ces mêmes provinces à la fin du XVe siècle : c'est un tableau qui nous fait revivre un instant auprès d'une riche bourgeoisie fière de ses institutions, de ses édifices publics et privés, et de plus nous révèle les influences artistiques de la Flandre et de la France sur le pays wallon. Le chapitre II, *Jean Bellegambe dans sa vie privée,* fourmille de détails sur sa famille, ses parents, le commencement de son existence de peintre, recueillis pour la plupart dans les archives communales de Douai ; il se termine par le portrait de Bellegambe peint par lui-même dans un groupe du Bain mystique, au musée de Lille. Les chapitres suivants sont consacrés aux œuvres de Jean Bellegambe à Saint-Amé de Douai, à Cambrai, à Flines, à Marchiennes et ailleurs, spécialement aux retables d'Anchin, aux panneaux de l'Immaculée-Conception jadis dans la chapelle des Récollets-Wallons de Douai, aux deux triptyques placés aujourd'hui dans le transept nord de la cathédrale d'Arras, au Bain mystique du musée de Lille et à un tableau du musée de Berlin. Mgr Dehaisnes les étudie tour à tour et en rappelle d'autres encore dont l'existence lui a été dévoilée par les archives de la région. Il le fait avec son goût exquis, ce coup d'œil investigateur et profond, cette passion de l'art élevée à un si haut degré en sa personne et ce style qui sait toujours charmer. Aussi, ne sommes-nous pas étonnés du succès de cette monographie et, interprète du sentiment public, nous nous permettrons de témoigner à Mgr Dehaisnes le désir des archéologues et des amateurs du beau et du vrai, de lui voir continuer cette revue artistique du Nord de la France.

Comte de Brandt de Galametz.

Traité théorique et pratique de l'art du relieur, par Ém. Bosquet, relieur-doreur praticien. Paris, Baudry, 1890, gr. in-8 de VIII-323 p., avec 16 planches hors texte et 17 figures. — Prix : 12 fr. 50.

L'ouvrage est divisé en dix chapitres. M. Ém. Bosquet parle d'abord

(chapitre Ier) de la brochure dans ses rapports avec la reliure. Dans le chapitre II qui, à tous égards, est le plus important, il définit l'art du relieur, donne des explications sur les différents genres de reliures : reliure d'art, de luxe, d'amateur, de bibliothèque, usuelle ; fait connaître quelles sont les matières premières employées, ainsi que l'outillage en usage et la manière dont s'exécute le travail depuis l'opération préliminaire du débrochage jusqu'à celle finale du vernissage. Les chapitres III à IX découlent du chapitre II et forment comme une sorte d'exposé des travaux variés que peuvent nécessiter les diverses reliures. Dans le chapitre X, on trouvera, entre autres choses, de très utiles indications sur la préservation et la conservation des livres et des reliures, de même que sur le lavage, l'encolage et la réparation des livres et des estampes. C'est par un *Vocabulaire des termes techniques* dont se servent couramment les relieurs que se termine le volume. Grâce à ce vocabulaire, les amateurs en herbe apprendront très vite le langage spécial dont la compréhension exige ordinairement un certain temps de fréquentation des ateliers.

Ainsi que le porte son titre avec un à-propos qui n'est pas souvent égalé par les auteurs, ce traité est théorique et pratique. Ceux qui mettent la main à la pâte, — sans jeu de mot, — de même que ceux qui font travailler soit pour le commerce, soit pour leur convenance personnelle, trouveront en M. Ém. Bosquet un conseiller ou un guide qu'ils feront bien d'écouter ou de suivre généralement. Et pour conclure nous dirons que non seulement les relieurs de profession, mais encore les libraires, les vrais bibliophiles, et même les simples bibliomanes de goût auront intérêt à se procurer cet excellent *Traité de l'art du relieur.*

E.-C. La Grette.

BELLES-LETTRES

Dante, *étude religieuse et littéraire sur la Divine Comédie,* par l'abbé Henri Planet. Paris, Delhomme et Briguet, 1890, in-16 de 388 p. — Prix : 3 fr.

C'est toujours avec une certaine défiance que j'ouvre les livres de ce genre : la critique dantesque, il faut bien le dire, est peu avancée en Italie même, et chez nous, elle n'existe presque pas. M. Planet ne semble pas connaître cette vérité affligeante, et il a passé à côté des formidables difficultés qui désespèrent encore les Saumaises du XIXe siècle. Cependant, il aime Dante, il a bien saisi, en gros, la pensée principale de la *Divine Comédie*, pensée toute religieuse malgré la portée sociale et politique de l'œuvre, et, ce qui est non moins méritoire, il a bien déterminé le rôle de Béatrix, personnage allégorique et pourtant réel. Mais il n'a point approfondi la théologie de Dante, et il fait paraître, à l'endroit de la scolastique, un mépris qui me scan-

dalise un peu, je l'avoue, et qui d'ailleurs l'empêche de voir et d'indiquer l'importance des doctrines philosophiques du poète, lesquelles sont, comme le disait Witte, le sang et la sève, *Blut und Saft* de la *Divine Comédie*. Il néglige de donner la topographie de l'*Enfer*, du *Purgatoire* et du *Paradis*, et il apprécie d'une façon peu exacte la politique de Dante. Il l'appelle Teuton, à cause de ses sympathies pour Henri de Luxembourg; il méconnaît le véritable caractère de la *Monarchie universelle*, et il a le tort de comparer cette utopie généreuse, digne de Leibniz qui l'a reprise, aux visées égoïstes des partisans de Charles d'Anjou. Il n'est pas vrai que Dante ait été un gibelin outré; il resta toute sa vie, comme l'a prouvé M. Del Lungo, le poète de la *Parte Bianca*. Aucun moderne ne croit plus aux quatorze ambassades dont Alighieri aurait été chargé, comme le dit Filelfe, ce rhéteur aussi peu soucieux de la vérité historique que Boccace, dont M. Planet accepte beaucoup trop facilement les inventions romanesques.

L'auteur a donné des traductions de certains passages de la *Divine Comédie;* elles ne sont pas irréprochables, et j'y ai relevé plusieurs méprises; le texte italien qui les accompagne n'est pas, non plus, correct. Le style de M. Planet laisse trop à désirer: il présente des bigarrures étranges, des trivialités ou des images d'un goût fâcheux. « Le Satan de Milton pose pour la crânerie; c'est un bellâtre à panache... Béatrix fut pour Dante la cause du bouillonnement intérieur qui rompit les barrières. L'imagination a ses trucs... » etc.

MAXIME FORMONT.

William Shakespeare, par VICTOR HUGO. Édition définitive d'après les manuscrits originaux. Paris, Hetzel et Quantin, s. d., in-18 de 352 p. — Prix : 2 fr.

Shakespeare! Victor Hugo! deux grands noms bien faits pour aller de pair; mais que reste-t-il à dire sur l'un ou sur l'autre qui n'ait été dit et redit? Le livre même qui les rassemble n'est plus une nouveauté, chacun a son opinion faite, et l'éloge et le blâme sembleront toujours injustes ou insuffisants. Puisqu'il faut s'exécuter avec grâce, je laisserai du moins Shakespeare de côté pour ne parler que de Victor Hugo, imitant en cela le maître lui-même. Celui-ci proclame que tout poète est un critique et prouve surabondamment le contraire. Le goût, qui fait le critique, la discrétion, l'aptitude à découvrir au milieu des préjugés et des engouements personnels l'arrêt de la raison universelle, sont précisément ce qui manque le plus à Victor Hugo. J'ai même toujours été étonné que la France, terre classique du bon goût et du bon sens, ait pu produire un poète de génie si complètement dépourvu de la qualité dominante nationale. C'est une erreur de la nature : Victor Hugo aurait dû naître en Espagne, où sont indigènes

l'exubérance, l'emphase et l'hyperbole; en Angleterre, où l'on s'adonne avec succès à l'antithèse et à l'excentricité; en Allemagne, où le pédantisme n'est pas indigeste; en Amérique, patrie du puffisme et de Walt Whitman; partout ailleurs qu'en France. Nous n'aimons pas la poudre aux yeux, il nous déplaît d'être traités en badauds. Mais nous avons fait exception en faveur de Victor Hugo : il peut être affecté, grandiloque, monstrueux, extravagant et pédant sans révolter notre délicat scepticisme : il est presque parvenu à nous convaincre que le manque de goût est la marque distinctive du génie. Les hommes de génie devraient alors savoir s'abstenir de critique littéraire. On lit avec curiosité d'abord ces dissertations hors de tout propos, mais qui témoignent d'une vaste lecture; puis on se fatigue de ces entassements gigantesques de faits et de noms, d'images et d'idées, sorte de cauchemar qui affole par son incohérence et son obsession. Ainsi, chaque fois que le mot poète se rencontre sous la plume du maître, c'est une énumération qui recommence : il vous nommera d'une seule haleine (p. 268) quatre-vingt-dix-sept poètes, dont plusieurs n'ont jamais fait un vers. Pourquoi pas la centaine? pourquoi pas deux cents? pourquoi pas mille? car la liste est aussi incomplete qu'oiseuse et démesurée. Beaucoup, et des meilleurs, manquent à l'appel. Certains pays sont entièrement oubliés, le Danemark et la Suède, la Pologne et la Russie, l'Amérique néo-latine et anglo-saxonne, pour ne parler que de ceux où chantent avec quelque éclat les langues européennes. S'agit-il de donner une date à l'action du roi Lear? Victor Hugo, voyant pour qui le passé et l'avenir sont également présents et sans mystères, n'a pas un instant d'hésitation : « Shakespeare, déclare-t-il, a pris l'an 3105 du monde, le temps où Joas était roi de Juda; Aganippus, roi de France, et Léir, roi d'Angleterre » (p. 194). Tandis que vous vous demandez si une telle érudition procède du délire ou du charlatanisme, la parade continue pendant une grande page. « Le temple de Jérusalem est encore tout neuf, les jardins de Sémiramis, bâtis depuis neuf cents ans, commencent à crouler,... il y a trois cent douze ans qu'Oreste... » Puis viennent les noms de douze personnages historiques quelconques, qui « sont à naître, » Jonas, Holopherne, Dracon, etc.; puis douze autres « larves qui attendent leur heure d'entrer parmi les hommes, » Coriolan, Xercès, etc.; puis quatorze autres, dans « le lointain avenir, » Judas Macchabée, Viriate, Popilius, César et Pompée, etc. Pourquoi s'arrêter en si beau chemin et ne pas arriver jusqu'aux temps modernes où le roi Lear tient assurément plus de place que parmi ses contemporains à quelques siècles près d'Orient ou d'Occident? Et toute cette débauche de fallacieux synchronisme à propos d'une date qui n'en est pas une, à propos de Shakespeare qui fait si bon marché des circonstances de temps et de lieu! Un peu de fantaisie n'est pas pour me

déplaire, je prends encore assez facilement mon parti de la folie des gens et leur passe volontiers, à charge de revanche, quelques ridicules, mais il m'est souverainement désagréable qu'on ait l'air de se gausser ouvertement de moi. Mon esprit se révolte sous l'affront, il n'a plus que faire des belles tirades et des intuitions du génie ; le charme est détruit. Que cette érudition fourmille d'erreurs, cela va de soi. Rien qu'à les relever, on remplirait un volume. Je ne cueillerai qu'une phrase, dont la brièveté limite les erreurs : « Du khan dérive le knez, du knez le tzar, du tzar le czar. » Or, point n'est besoin d'être grand slaviste pour savoir que les kniaz descendent de Rourik ; qu'avant l'invasion mogole, il y eut des grands princes à Kiev, assez célèbres même ; qu'il n'y a, par conséquent, aucun rapport étymologique ou historique entre khan et knez ; et que tzar et czar sont deux formes fautives, plus ou moins allemandes et absolument équivalentes, du même mot tsar. Un grand poète est en droit d'ignorer cela et bien d'autres choses encore, mais il lui est non moins facile de ne pas faire intervenir le slavisme dans l'étude de Shakespeare. L'instruction gratuite et obligatoire, si vivement réclamée par Victor Hugo, pourra seule lui donner le public suprêmement naïf en vue duquel il semble avoir écrit.

EMM. DE SAINT-ALBIN.

Études littéraires sur le XVIIe siècle. *Chapelain et nos deux premières Académies,* par l'abbé A. FABRE. Paris, Perrin, 1890, in-8 de VIII-514 p. — Prix : 7 fr. 50.

L'Académie française vient d'accorder l'une de ses couronnes annuelles à cet ouvrage. Il ne pouvait guère en être autrement. Tout écrivain (je puis en parler par expérience), qui s'adresse aux annales de la docte compagnie, peut être certain d'être accueilli avec une grande bienveillance ; et il faudrait que sa composition ou son style fussent tout à fait inférieurs à la dignité du sujet pour qu'il n'eût pas la satisfaction de se voir compris parmi les lauréats. Toute la question est de savoir si devant un autre jury ce livre eût obtenu un si brillant succès. Peut-être est-il permis d'en douter. Il est incontestablement très supérieur au précédent ouvrage de M. l'abbé Fabre, intitulé : *Les Ennemis de Chapelain,* auquel on a justement reproché le manque d'ordre et de pondération. Ici, au contraire, l'ordre est excellent, les divisions sont parfaites, le style est clair, et si l'on peut critiquer des répétitions trop fréquentes, de véritables redites, du moins l'attention n'est pas à tout propos distraite par ces mille incidents qui prenaient parfois, dans le livre que je viens de citer, beaucoup plus d'importance que le sujet principal : la lecture de celui-ci est facile, même agréable ; et si l'auteur a simplement voulu faire œuvre de vulgarisa-

tion en reprenant, après tant d'autres, l'histoire de la fondation et des premiers travaux de l'Académie, je n'ai plus rien à dire : mais sa prétention paraît d'ordre plus élevé. C'est une histoire critique qu'il nous offre : elle semble plutôt destinée aux érudits qu'au simple public que certaines discussions fort approfondies de menus détails biographiques pourrait rebuter : cela étant, je me demande ce que le livre de M. l'abbé Fabre nous apprend de bien nouveau, et surtout quelle utilité il y avait à reproduire une foule de longues citations qu'on a lues déjà plusieurs fois dans un grand nombre d'ouvrages qui ont traité de l'histoire de l'Académie, dans les notes de Livet à *Pellisson*, dans ses *Précieux et Précieuses*, dans *Mesnard*, dans les *Histoires de Corneille*, par Taschereau et Marty Laveaux, dans mes livres sur le groupe académique du *Chancelier Séguier* et sur *Conrart* et dans mes études spéciales sur *Chapelain*, sur *Godeau*, sur *La Motte Le Vayer*, et les autres vieux académiciens. En somme, M. l'abbé Fabre se borne à présenter dans un ordre particulier tout ce que les amateurs du XVIIe siècle connaissent déjà ; il ne nous apporte aucun document inédit, et son principal travail consiste à compléter ce que nous savions de longue date, par de nombreux extraits de la correspondance de Chapelain, publiée récemment par M. Tamizey de Larroque, correspondance à laquelle M. Livet et moi avions déjà fait de larges emprunts, alors qu'elle était encore inédite. Il est vrai qu'il signale quelques erreurs de ses devanciers ; mais il me semble attacher trop d'importance dans sa préface à ces corrections, en particulier à celle du récit de Gros de Boze, qu'il rectifie d'après les mémoires de Perrault, qui furent publiés en 1759 : « Quant à l'Académie des inscriptions et belles-lettres, nous avons, dit-il, audacieusement bouleversé de fond en comble les premières pages du récit de de Boze et de M. Alfred Maury ?...» Ne dirait-on pas d'une question historique capitale ? Or, il s'agit de savoir si les fondateurs de l'Académie des médailles furent au nombre de quatre ou de cinq, et si Perrault doit être compté parmi eux avant ou après Charpentier. Alléché par la préface, on court tout de suite au grand bouleversement et il ne s'agit que du déplacement d'un pion de l'échiquier. Prenons tous garde, rectificateurs, mes frères, au *ridiculus mus*. Ce que M. l'abbé Fabre n'annonce pas dans sa préface, et ce dont je le remercie pourtant de grand cœur, c'est d'avoir corrigé plusieurs assertions de Jal et des miennes, à propos de notre excellent Conrart : nous avons, il faut bien le reconnaître, confondu quelque part Marie, la sœur du secrétaire perpétuel, avec la sœur de sa femme Catherine Muisson, et j'ai, par inadvertance, placé en Catalogne les eaux de Jonquières, où se rendait souvent Conrart, au lieu de m'adresser tout simplement à la terre de Jonquières, dans l'Oise, dont son beau-frère portait le nom. Après huit pages d'une longue dissertation sur ces deux points,

M. l'abbé Fabre conclut ainsi : « Toute histoire a une morale. La morale la voici : c'est qu'il faut être fort indulgent pour les erreurs d'autrui : il n'y a que ceux qui ne marchent pas, ne parlent pas, et ne publient rien, qui échappent au péril de se tromper ou de s'égarer en chemin. » Voilà une excellente déclaration ; et elle me dispensera de rechercher les légères erreurs qui auraient pu se glisser dans le livre de M. l'abbé Fabre : j'y aurais, du reste, grand'peine, car il ne m'en est apparue aucune à première lecture.

Avant de terminer, j'exprimerai un regret : c'est que l'auteur n'ait pas jugé à propos de discuter la question des intentions précises du cardinal lors de la fondation de l'Académie. « On a divagué de mille façons, dit-il, sur les profonds desseins de Richelieu en cette affaire. On se fût épargné ces belles inventions sur l'asservissement des gens de lettres, si on avait voulu songer que le grand cardinal n'avait guère à être jaloux d'une douzaine de littérateurs. Il était trop simple de dire que c'était une vue de génie, une de ces illuminations soudaines, comme en ont souvent ces hautes intelligences et qui lui fit découvrir le germe d'une grande institution, là où personne de son temps n'avait rien vu. C'était simple, naturel, ajoute-t-il, et voilà pourquoi on a abandonné ces explications raisonnables, pour leur substituer des combinaisons plus savantes, de véritables calculs politiques. » — Et c'est tout. Voilà une question bien vite enterrée. Pour moi, qui l'ai longuement étudiée à propos de Valentin Conrart, et qui me suis donné la peine de lire l'œuvre complète des quarante fondateurs, on ne m'ôtera pas de l'idée que Richelieu, qui était un homme pratique, n'ait eu l'intention de former un corps littéraire destiné à chanter les louanges de son gouvernement et de celui de ses successeurs. Chacun des quarante, même ceux qui étaient attachés à ses adversaires, dut déposer à ses pieds [illegible] de ses louanges, qui, par une dédicace ; qui, par une apologie ; qui, par une ode ; qui, par un sonnet ; qui, par une réponse à un pamphlet [illegible] en rang de bataille les produits [illegible] littéraire. Il n'y a pas à douter [illegible] étrangers pouvaient de [illegible] le cardinal n'était pas capable de [illegible] de l'Académie qui parut un moyen de [illegible] c'est qu'il y [illegible].

[illegible] ouvrage de M. [illegible] de bibliothèque [illegible] par ceux qui ne sont pas [illegible] de Chapelain [illegible].

SANS ARRIVIER.

HISTOIRE

L'Asie centrale (Thibet et régions limitrophes), par J.-L. Dutreuil de Rhins. Ouvrage publié sous les auspices du ministère de l'Instruction publique. Paris, Ernest Leroux, 1889, in-4 de xvi-620 p., avec atlas in-fol. de 14 feuilles. — Prix : 60 fr.

Le cadre de ce qu'on peut appeler la Géographie de position est aujourd'hui rempli d'une manière à peu près complète; en dehors des régions polaires, il ne reste plus en effet dans la carte du globe qu'une seule lacune importante : l'Asie centrale ou, pour mieux dire, le Thibet. A l'exception des levés exécutés sur les frontières de l'Inde pour le compte du gouvernement anglais, les documents existant à l'heure actuelle sur cette partie du continent peuvent se répartir en deux groupes : les itinéraires des voyageurs modernes et les sources chinoises, parmi lesquelles l'atlas officiel des Tai Thsing, dont plusieurs éditions se sont succédé de 1744 à 1862, a conservé jusqu'à ce jour une valeur fondamentale.

La cartographie chinoise ne possède pas un degré de précision tel qu'il suffise de la reproduire sans discussion : les commentateurs se sont donc mis à l'œuvre pour la remettre sur pied, conformément aux exigences de la science européenne, en utilisant la masse énorme de matériaux qu'elle renferme. Après d'Anville et Klaproth, M. Dutreuil de Rhins entreprend sur de nouvelles bases cette refonte complète et méthodique de la géographie du Thibet, que l'on peut heureusement contrôler en partie désormais, grâce aux progrès incessants des explorations dans les régions limitrophes. Assurément, une pareille tâche est aride; mais aussi, quels services rendus aux voyageurs de l'avenir que ce consciencieux dépouillement critique, permettant d'écarter une fois pour toutes les hypothèses erronées ou inexactes et de circonscrire nettement les limites réelles de l'inconnu! Le plan adopté par l'auteur dans la rédaction de son ouvrage s'imposait comme étant l'ordre naturel et logique : M. Dutreuil de Rhins passe d'abord en revue rapidement l'état de nos connaissances sur les *Régions limitrophes du Thibet* (1re partie), en partant du sud-est et faisant le tour par l'est, le nord, l'ouest et le sud; il examine ensuite successivement le *Thibet sud-oriental* (2e partie), le *Thibet nord-oriental* (3e partie), et le *Thibet occidental* (4e partie), et toujours suivant la même méthode, en allant de l'extérieur à l'intérieur, du connu à l'inconnu. Ses démonstrations sont appuyées sur vingt-quatre cartes d'étude ou de construction, que résume une grande carte d'ensemble en deux feuilles.

Un pareil ouvrage — dont le but est de définir aussi exactement que l'état de la science le comporte, la nomenclature et la position des différents points d'une immense région, — ne s'analyse pas. Aussi

nous bornerons-nous à indiquer les passages offrant un véritable intérêt général : c'est d'abord l'*Introduction historique,* donnant une vue d'ensemble du Thibet (p. 1-24); le tableau des termes géographiques en diverses langues représentées dans l'Asie centrale (p. 79-83), tableau rédigé avec la collaboration de MM. Devéria, Feer et Cahun ; l'étude substantielle sur la valeur du *li* chinois et ses variations (p. 89-93); le chapitre consacré aux anciens voyages dans le nord-ouest, avec de sages réflexions sur les services que les géographes attendent des orientalistes (p. 163-179); enfin un aperçu des progrès de l'influence anglaise dans l'Himalaya (p. 180-185).

La question la plus « brûlante » dont M. Dutreuil de Rhins ait eu à s'occuper est certainement le problème du raccordement des cours d'eau du Thibet sud-oriental avec les fleuves de l'Inde et de l'Indo-Chine; ses conclusions, à ce sujet, se trouvent résumées dans le chapitre XVI de la 2e partie (p. 328-349), où leur accord avec les résultats qui se dégagent de l'étude hydrologique est également mis en relief. Les traits les plus saillants de l'interprétation proposée consistent dans l'identification définitive du Yœrou dzang bo tchou (Tsan Po) au Brahmapoutre, du Ken pou à l'Iraouady et du Nou Kiang à la Salouen. On sait que Yule, Gordon, Walker, et d'autres géographes ont admis, chacun de leur côté, des solutions différentes.

Quant à l'orographie du Thibet, un résumé, malheureusement trop succinct (p. 582-590) en indique les caractères principaux : pour l'auteur, l'immense gibbosité de l'Asie centrale peut être subdivisée en deux saillies secondaires, limitées chacune par des courbes parallèles tournant leur convexité vers le sud pour la saillie méridionale, bordée au sud-ouest par les monts Himalaya, et vers le nord pour la saillie septentrionale, bordée au nord par les Nan Chan; mais, si nous passons de cette généralisation, nécessairement sommaire et un peu vague, aux détails de la réalité, quelle est la direction vraie des chaînes dans cette partie du continent? Y a-t-il deux systèmes distincts de rides, parallèles les unes au grand axe de l'ellipse thibétaine et les autres à celui de la presqu'île indo-chinoise, et venant se rencontrer plus ou moins perpendiculairement au sud-est du Thibet? Ou bien, au contraire, faut-il n'en voir qu'un seul, dirigé en moyenne du nord-ouest au sud-est, comme le faisceau de vallées divergentes qui s'étendent du Brahmapoutre au Hoang-Ho? M. Dutreuil de Rhins incline visiblement pour la seconde hypothèse, qui nous semble d'accord non seulement avec les documents chinois si bien mis en œuvre par le savant géographe, mais surtout avec les travaux des explorateurs anglais et russes; il montre que la direction est-ouest des Kouen Lun (*sensu stricto*) par exemple, est seulement apparente, les chaînons successifs s'orientent, en réalité, du nord-ouest au sud-est, et il insiste sur la

continuité probable, suivant cette même direction oblique, de trois grandes chaînes parallèles, pouvant se suivre sans interruption d'un bout à l'autre du Thibet (p. 586). L'unité des mouvements qui ont déterminé la formation de toutes ces chaînes, sur 30° en longitude et 15° en latitude, serait par là nettement mise en évidence. Seuls, l'Himalaya oriental et l'Altyn Tag feraient exception à la règle.

Au point de vue du degré d'exactitude des positions géographiques déterminées au Thibet, l'auteur déclare que « si l'insuffisance des textes excuse des erreurs de deux degrés dans les parties presque blanches des cartes qui représentent les régions frontières du Thibet, de la Mongolie occidentale et du Turkestan chinois, erreurs que nous tâcherons de réduire au moins de moitié, les documents sont aujourd'hui assez nombreux, sinon assez précis, pour que nous essayions d'obtenir, dans la plupart des autres régions, une approximation de 10 à 20 milles près au maximum, par rapport à notre base, c'est-à-dire aux positions des régions limitrophes » (p. 98). On voit qu'il reste encore beaucoup à faire en Asie centrale : l'inconnu y conserve de telles proportions « qu'une douzaine d'explorateurs à l'œuvre pendant un demi-siècle ne suffiraient pas aux travaux préliminaires d'une topographie sérieuse » (p. 589) ; c'est surtout dans le nord et le nord-ouest, parties les plus blanches de nos cartes, que devront se porter à l'avenir les investigations des voyageurs.

Il nous reste à signaler la précieuse *Bibliographie géographique et régionale,* placée par l'auteur en tête de son travail (p. 25-77) ; ce catalogue raisonné, d'où les compilations de seconde main ont sagement été exclues, est divisé d'une manière méthodique, suivant l'objet (travaux d'ensemble, itinéraires, descriptions et cartes spéciales) et la provenance (européenne, chinoise, voyages des Paundits) des documents indiqués, disposition qui facilite singulièrement les recherches. Nous nous permettrons, au point de vue technique, une simple observation : pourquoi les titres des ouvrages étrangers sont-ils cités tantôt dans la langue originale et tantôt en français? Ce défaut d'uniformité eût été facile à éviter ; quelquefois même, ce ne sont pas des titres d'ouvrages, mais des indications collectives se rapportant à l'œuvre d'un voyageur, ou même le simple énoncé d'un résultat géographique. On relève enfin, dans la transcription des mots allemands et anglais, quelques fautes d'impressions regrettables (*hight* pour *high,* p. 59 et 63, *Veide* pour *Weide, Marast* pour *Morast, Brüche* pour *Brücke,* etc.) ; mais ce sont là pures vétilles de bibliographe.

En résumé, l'enquête minutieuse de M. Dutreuil de Rhins, sur la géographie du Thibet constitue, pour l'érudition française, une œuvre des plus honorables ; l'auteur ne pouvait la placer sous un meilleur patronage que sous le nom de l'illustre d'Anville, dont la méthode si

judicieuse et si sûre se retrouve presque à chaque page dans *l'Asie centrale.* EMM. DE MARGERIE.

Les Manieurs d'argent a Rome. *Les Grandes Compagnies par actions; le marché; puissance des publicains et des banquiers jusqu'à l'Empire,* par ANT. DELOUME. Paris, E. Thorin, 1890, in-8 de 500 p. — Prix : 9 fr.

Ce livre est consacré à constater l'influence considérable que le maniement de l'argent exerça sur les mœurs publiques et le gouvernement romain pendant la République; sur la passion du gain et la rapacité qui dominaient depuis la plèbe jusqu'aux personnages de l'ordre le plus élevé; sur les spéculations légalement organisées par et au profit de l'État; sur le rôle joué par les publicains, concessionnaires de toutes les adjudications publiques, qui aidés des banquiers et de magistrats concussionnaires, étaient arrivés à être les maîtres de la fortune du monde ancien. M. Deloume établit que pendant les deux derniers siècles de la République il s'établit de nombreuses associations ou compagnies de publicains, composées de capitalistes et d'actionnaires, dont l'administration centrale était à Rome; que par suite les publicains, par leurs immenses richesses, devinrent les maîtres du Sénat, de la justice, des finances publiques, du suffrage populaire. Il montre ensuite l'existence à Rome d'un marché public, analogue à notre Bourse, avec le jeu et ses conséquences, le service de ses messagers qui apportaient les nouvelles des affaires de tous les pays, l'intervention des *argentarii,* sorte d'agents de change. Les manieurs d'argent, uniquement préoccupés de leurs spéculations et des meilleurs moyens d'absorber les richesses du marché, ne se rendirent pas compte de l'abaissement des caractères produit par la ploutocratie: ils ne virent pas venir la dictature aidée par l'ambition d'un homme et la fatigue de l'anarchie. La République, dit M. Deloume, « succomba sous les coups de la démagogie, de la violence militaire et par les effets énervants et honteux de la vénalité. » C'était en grande partie l'œuvre des publicains : César, puis Octave surent mettre fin à cette aristocratie financière; les compagnies, le jeu, les grandes spéculations disparurent, et avec elles ce que, au siècle dernier, nous appelions les traitants. J. DE M.

La Persécution de Dioclétien et le Triomphe de l'Église, par PAUL ALLARD. Paris, Lecoffre, 1890, 2 vol. in-8 de XLVIII-455 et 438 p. — Prix : 12 fr.

M. Paul Allard termine par ces deux volumes l'histoire des persécutions de l'Eglise pendant les trois premiers siècles de son existence. Cet ouvrage, très consciencieusement travaillé, forme ainsi cinq volumes. Nous avons rendu compte des précédents : *Histoire des Per-*

sécutions pendant les deux premiers siècles, un volume; *Histoire des Persécutions pendant la première moitié du troisième siècle,* un volume; *Histoire des dernières persécutions du troisième siècle sous Gallus, Valerien, Aurélien,* un volume. Nous avons dans les deux derniers volumes l'histoire des persécutions, avec leurs diverses alternatives, sous Dioclétien, Maximien-Hercule, Galère, Maximin, Licinius. On conçoit que l'abondance des sources ait ainsi permis de développer le récit : ces sources, rares en commençant, sont nombreuses pour l'époque dont il s'agit; dans une introduction considérable, M. Allard les passe en revue et les apprécie avec une judicieuse critique.

Préciser le caractère des édits rendus par les empereurs, suivre leur application dans les diverses contrées du monde romain, Macédoine, Cilicie, Galatie, Syrie, Palestine, Égypte, Rome et l'Italie, l'Afrique, l'Espagne, la Gaule, tel est le plan suivi par l'auteur. Mais que de questions traitées chemin faisant, questions théologiques ou politiques dont l'intérêt est capital !

M. Allard examine tour à tour dans ces deux volumes l'extension de l'Église chrétienne en Orient, l'influence que prirent sur Dioclétien sa femme et sa fille, les nombreuses destructions d'églises qui avaient lieu lorsque le fanatisme païen de Galère arracha à Dioclétien l'édit qui ordonna la destruction des églises et des livres saints, interdit les assemblées des fidèles, priva de la liberté les chrétiens. On voit comment l'édit de persécution fut exécuté, comment il fut mitigé; à ce premier édit en succéda un second, ordonnant de mettre en prison les chefs des églises, puis un troisième ordonnant de les mettre à mort s'ils ne consentaient à sacrifier aux dieux. Un quatrième édit enfin, généralisant et étendant les deux derniers, ordonna à tout le monde de célébrer des sacrifices publics. Après l'abdication de Dioclétien, de nouveaux édits de persécution furent rendus par Maximin et Galère, et bien du sang coula, particulièrement en Orient. Galère mourut et Maximin recommença ouvertement la persécution qu'il avait préparée par la calomnie. Maxence fut aussi un persécuteur, mais Constantin le battit au pont Milicius et entra triomphalement à Rome.

La conduite de Constantin fut modérée : en face du paganisme romain encore si puissant, elle fut habile. L'édit de Milan accorda à tous la liberté de conscience et fit restituer à l'Église les biens qui lui avaient été enlevés, même ceux qui étaient aliénés. L'Église était reconnue par l'État comme une société indépendante.

M. Allard expose la politique religieuse de Constantin qui, à l'égard du culte païen, peut se résumer par ces mots : tolérance et publicité. Il montre les progrès de la législation romaine sous l'influence des conseillers ecclésiastiques de Constantin et il met en regard de cette politique chrétienne la politique sectaire de Licinius, qui préluda à la

persécution par l'interdiction aux évêques de sortir de leur diocèse et de se réunir, et par l'interdiction aux prêtres de donner l'instruction religieuse aux femmes. Bientôt les chrétiens sont expulsés du palais impérial; la magistrature est épurée, tous les employés des tribunaux et des préfectures sont obligés de sacrifier aux dieux sous peine de révocation, le patrimoine ecclésiastique est de nouveau confisqué, et l'exil, les travaux forcés, la mort viennent frapper de nombreux fidèles. Cette situation ne peut durer et la guerre éclate entre Constantin et Licinius, qui est battu. Constantin par l'édit de 323 peut rendre la paix au monde.

Un mémoire critique sur le martyre si controversé de la légion thébéenne est donné en appendice, et un index alphabétique des noms de personnes et de lieux cités dans les cinq volumes de l'ouvrage, rend les recherches faciles.

Ces volumes resteront un monument; ils sont écrits avec la foi d'un chrétien et l'érudition d'un savant. Nul ne connaît mieux que M. Allard les découvertes archéologiques qui, de nos jours, ont renouvelé l'histoire des premiers siècles de l'Église, nul n'en a fait un emploi plus judicieux, et c'est là un des côtés nouveaux de cet important travail. Le récit animé offre le plus vif intérêt; il est souvent d'un dramatique saisissant. On pourrait dire que c'est un livre de piété tant il y a dans les réponses faites par les martyrs de sentiments élevés, de foi ardente, mais à l'ampleur de l'exposé, à la lucidité, à la précision scientifique dont toutes les pages portent l'empreinte, on reconnaît vite que nous avons ici surtout un livre de science. L'histoire des persécutions n'est plus à écrire et un pareil ouvrage mené à si bonne fin fait le plus grand honneur à celui qui l'a conçu et réalisé.

H. DE L'É.

Louis XI et Charles le Téméraire, par EUGÈNE ASSE. Paris, Firmin-Didot, 1889, in-8 de 256 p. et 59 gravures. — Prix : 2 fr.

M. Asse, en retraçant les principaux épisodes de la lutte entre Louis XI et Charles le Téméraire, n'a évidemment pas eu la prétention d'écrire une œuvre nouvelle basée sur des recherches dans les documents originaux. Faire revivre d'après les travaux antérieurs deux princes également ambitieux, mais employant des moyens fort divers pour arriver à leur but, tel est le plan de l'auteur. Louis XI, esprit positif, astucieux, peu scrupuleux même, a le plus souvent recours à la ruse. Charles le Téméraire, sans mettre aucun frein à ses désirs, va droit devant lui, ne doutant jamais de la victoire qui, on le sait, l'abandonna pourtant plus d'une fois; d'un caractère chevaleresque, fougueux, sentant fortement les injures et toujours prêt à les venger, Charles a certes bien mérité le surnom de Téméraire qu'il porte dans l'histoire.

Sans insister davantage sur le livre de M. Asse, nous reprocherons à l'auteur d'avoir accueilli sans faire aucune réserve l'anecdote, fort douteuse, du baiser donné par la Dauphine, Marguerite d'Écosse, au poète Alain Chartier endormi. M. Asse, qui a pu lire ce récit dans la plupart des manuels d'histoire, sait-il quelle en est la source? A tout hasard, nous lui dirons qu'il est emprunté aux *Annales d'Aquitaine* de Jean Bouchet, lequel a rédigé son travail, qui fourmille d'erreurs, plus de soixante-dix ans après la mort de la première femme de Louis XI. C'est là une maigre autorité et à ce sujet nous renverrons l'auteur aux notes publiées, en 1865, par M. Tamizey de Larroque dans l'*Intermédiaire des chercheurs* (t. II, p. 139; cf. *ibid.*, p. 306, 402 et 495). Nous ne croyons pas que la même Dauphine, Marguerite d'Écosse, soit morte au mois d'août 1446, comme l'imprime M. Asse (p. 10), mais en août 1445, ainsi qu'il ressort de la mention de la dépense suivante, extraite du « Huitième compte de Jehan de Xaincoins, » receveur des finances pour l'année finie en septembre 1446 : « Messire Regnaud de Dresnezay, chevalier, maistre d'hostel de feue Madame la Dauphine, Jehan Plusquelet, fruitier de la dite dame, Jehan Mahaut, fourier de la dite dame, et Person Guidet, marchand drapier. VI^c LX livres tournois, qui leur estoit deu dès le mois d'aoust [14]45, par marché fait avec eux pour avoir delivré, chacun endroit soy, tout ce qui estoit necessaire pour le fait de l'obseque de feue Madame la Dauphine, trespassée en la ville de Chaalons, au dit mois d'aoust, et enterrée en l'eglise de Saint Estienne du dit lieu. » (Bibliothèque nat., cabinet des titres, vol. relié 685, fol. 98 r°, lignes 6 et suiv.)

Le volume de M. Asse, orné de gravures, de valeur inégale, n'est pas destiné aux travailleurs, mais bien à ceux qu'effraient également l'appareil sévère de l'érudition et la sécheresse des manuels.

A. L. V.

Recherches historiques sur la persécution religieuse dans le département de Saône-et-Loire pendant la Révolution (1789-1803), par l'abbé BAUZON, auteur de la nouvelle éd. de dom Ceillier. T. Ier. *L'Arrondissement de Châlon.* Châlon-sur-Saône, Jannin-Mulcey, Boyer ; Autun, Dejussieu, et chez l'auteur, à Saint-Jean des Vignes (Saône-et-Loire), 1889, gr. in-8 de VI-940 p. — Prix : 7 fr.

M. l'abbé Bauzon a entrepris, pour le département de Saône-et-Loire, un travail qui, par l'étendue comme par la richesse des informations, rappelle celui que M. Jules Sauzay a consacré au département du Doubs. Ce premier volume, tout considérable qu'il est, ne comprend que l'arrondissement de Châlon-sur-Saône. Il est divisé en trois parties. Dans la première, défilent sous nos yeux l'évêque, Mgr du Chilleau, les vicaires généraux, le chapitre de la cathédrale, les collégiales, les séminaires, le collège, les petites écoles, les méparts ou fa-

miliarités, les chapellenies, les abbayes et prieurés d'hommes et de femmes, les diverses communautés, les établissements charitables (1-355). La deuxième partie est consacrée tout entière à la ville de Châlons (359-590) ; elle se partage en dix-huit chapitres et embrasse toute la période révolutionnaire, de 1789 à 1803, où le clergé est complètement réorganisé. J'ai regretté que l'auteur n'ait pas signalé ici les déportations à la Guyane et à l'île de Ré, dont quelques prêtres de l'arrondissement de Châlon furent victimes. La troisième partie passe en revue toutes les paroisses de chaque archiprêtré (593-901).

Les archives départementales et municipales, les greffes des tribunaux, les délibérations des sociétés populaires et comités de salut public, les registres officiels conservés à l'évêché d'Autun composent les sources principales où a puisé M. l'abbé Bauzon. « C'est moins une histoire, dit-il, que des recherches historiques où abondent les récits et les documents. » Il a raison, et pourtant, ces recherches très méthodiques, éclairées de documents qui n'excèdent pas la mesure, ont une suite et un intérêt qui captivent le lecteur. C'est complet, très complet, sans être confus ni surchargé. En renonçant délibérément à une narration suivie, l'auteur s'est épargné des écarts dans l'histoire générale, et a serré de plus près son sujet. A voir ce grand nombre de noms qu'il cite, il semblerait qu'on n'a devant soi qu'une sèche nomenclature : eh bien ! non ; sur quelques-uns de ces noms de prêtres, de religieuses, de laïques, l'auteur fournit des documents qui touchent, qui édifient et qui reposent le lecteur. Ses divisions sont très claires et facilitent l'étude de son livre ; de plus, la disposition typographique et le bel aspect du livre ajoute au plaisir de la lecture. Il est à souhaiter que cette entreprise considérable rencontre parmi le clergé et parmi les amis des études sérieuses de nombreux encouragements. L'auteur n'est encore qu'au tiers de sa tâche ; il lui reste à publier ses études sur les arrondissements d'Autun et de Mâcon, pour compléter l'histoire de la persécution religieuse dans le département de Saône-et-Loire. C'est à l'aide de monographies départementales ou diocésaines semblables à celle-ci que nous arriverons à reconstituer sur des bases vraiment scientifiques l'histoire générale de l'Église en France pendant la Révolution. VICTOR PIERRE.

L'Essai loyal. *Journal de Fidus.* III. Paris, Savine, 1890, in-12 de 374 p. — Prix : 3 fr. 50.

La période dont s'occupe ici le *Journal de Fidus* s'étend de juin 1871 à décembre 1875. Ce volume, comme les précédents, nous donne sur les divers événements, la pensée d'un impérialiste qui voudrait par un coup de main militaire, à l'aide de généraux dévoués, restaurer

le régime impérial. A chaque page il y a un éloge de Napoléon III, de l'impératrice, du prince impérial, un blâme ou un ridicule jeté contre les princes d'Orléans, avec une parole respectueuse pour M. le comte de Chambord, sur lequel on a soin de dire qu'« il ne veut pas régner, » qu'« il n'a aucune chance d'être rappelé par le pays, et qu'enveloppé d'une auréole il disparaîtra, emportant avec lui l'ancienne monarchie. » L'auteur relate tous les bruits qui circulent et jusqu'aux racontars qui n'ont jamais eu de réalité que dans l'imagination de certains esprits, comme le projet d'adoption du prince impérial par le comte de Chambord, etc... Sur ces divers thèmes, il écrit les variations impérialistes : blâme cruel contre le général Trochu, ce traître méprisé, honni, comme il est appelé ; reproche au maréchal de Mac-Mahon de ne pas restaurer l'Empire, éloge emphatique de M. Rouher, de M. Grandperret, du duc de Padoue, du général Pajol, de Georges Seigneur, etc., et autres personnes dévouées à l'Empire ; insinuation que Mgr Pie, par exemple, si attaché à M. le comte de Chambord, était très disposé en faveur d'une restauration impériale ; déclaration que dom Guéranger a toujours défendu l'Empereur et n'a pas cessé d'être sympathique à l'Empire ; efforts pour persuader que Napoléon III a défendu le Pape autant qu'il le pouvait ; illusions de l'homme de parti qui croit toujours que l'on pourrait très facilement rétablir l'Empereur, que des généraux sont prêts à le proclamer, etc... Bref, c'est un plaidoyer et un manifeste en faveur de l'Empire.

Fidus fait parler beaucoup les personnages, et le récit est ainsi rendu très piquant. La scène où les bonapartistes exultent de joie en lisant la lettre de M. le comte de Chambord, du 27 octobre 1873, est particulièrement réussie. M. Rouher, dansant la bourrée d'Auvergne, au milieu d'une joyeuse compagnie, fait à merveille. Mais je ne sais si toutes les personnes accepteraient la responsabilité des paroles mises sur leurs lèvres. Dire même « entre nous, que saint Louis était un peu capucin et qu'il fallait que le prince (impérial) fût plus roi, » paraît assez singulier dans la bouche d'un religieux bénédictin comme don Gardereau ; Mgr Pie a-t-il bien déclaré « M. le comte de Chambord impossible » et a-t-il assuré que « selon toutes les apparences l'Empire reviendra ? » Ceux qui ont connu l'éminent prélat en douteront certainement ; affirmer que M. le comte de Chambord promit à M. de Bismarck pour que celui-ci ne fût pas opposé à son rétablissement, de ne rien entreprendre contre l'Italie avant dix ans, ne sera cru par personne au courant des idées du prince. L'auteur signale vivement — et personne sur ce point ne le démentira, — l'attitude odieuse du conseil municipal de Paris. Il n'aime pas le régime républicain et il a raison. Malheureusement il ne voit pas que pour triompher du principe politique révolutionnaire il faut en revenir au principe politique

traditionnel en ce pays de France, selon la loi formulée par le cardinal Pie, lorsqu'il disait : « Les peuples ne grandissent et ne durent qu'en se conformant aux lois qui ont présidé à leur naissance et à leur formation. »

Quant aux anecdotes sur telle ou telle personne, sur tel ou tel sujet, elles sont nombreuses et racontées avec humour. *Fidus* a évidemment beaucoup d'esprit et de talent. Son livre est amusant à lire comme étude de mœurs, mais ses propos me semblent parfois risqués et ses sentiments ne me semblent pas répondre au plus impérieux besoin de la France : de clore la série de ses aventures par le retour à sa tradition politique.

H. DE L'É.

Flottes rivales. Programme de demain, par J. PÈNE-SIEFERT. Paris, Savine, 1890, in-12 de 485 p. — Prix : 3 fr. 50.

Sous le nom et la personnalité de M. Pène-Siefert, il est facile de reconnaître l'inspiration d'un ancien ministre de la marine qui a laissé de son passage aux affaires un triste souvenir : nous avons indiqué l'amiral Aube. Il faut reconnaître que, s'il a montré une incapacité notoire dans la direction du département de la marine, cet ambitieux personnage est plus heureux dans les livres qu'il élabore ou qu'il inspire. Disons tout de suite que la violence avec laquelle il attaque ses successeurs est du plus mauvais goût ; ces assertions, répétées à plusieurs reprises, que l'amiral Krantz ne s'est maintenu quelque temps au ministère qu'à force de mensonges, « qu'il n'avait ni science ni conscience, » produisent une impression pénible. M. Barbey n'est guère moins maltraité. D'autres personnalités, parmi lesquelles il en est de fort respectables, sont également critiquées avec aigreur. Ces réserves faites, l'auteur n'a pas tort d'affirmer que le littoral de la France n'est nullement défendu et que l'ennemi de demain aurait beau jeu pour détruire nos ports de commerce et insulter plusieurs de nos ports de guerre. Constamment préoccupés de couvrir la frontière de l'est, nos gouvernants ont absolument négligé les frontières maritimes et cet abandon constitue un grave danger. L'auteur, suivant une des manies favorites de l'amiral Aube, réclame avec instance la suppression de l'inscription maritime, cette création du génie de Colbert, qu'il qualifie de surannée ; c'est à ce sujet que l'amiral Krantz avait raison de prononcer ce *quos ego* qui lui est reproché amèrement : « des améliorations tant qu'on voudra, mais pas de réformes. » L'inscription maritime a été un excellent instrument de recrutement pour la marine ; elle n'est plus, c'est vrai, à la hauteur des circonstances actuelles ; mais il suffirait, pour l'y mettre, de la modifier sagement sans la détruire. Par exemple, il serait très juste et même indispensable, que la défense des côtes, à terre comme en mer, soit entière-

ment sous la direction et la responsabilité de la marine. C'est encore une excellente idée de proposer qu'à l'exemple de ce qui se passe en Angleterre, les ports de commerce prennent à leur charge les frais de leur défense locale. Étant donné le grand nombre de ces ports qu'il faudrait pourvoir de bâtiments de flottille et de batteries mobiles à terre, il est clair que le budget de l'État ne pourrait y suffire. La comparaison établie entre les forces navales de la France et celles des nations voisines, notamment de l'Italie, est navrante ; en faisant la part d'une certaine exagération voulue pour les besoins de la thèse soutenue, il n'en est pas moins vrai que la situation de notre marine est grave et qu'il est grand temps d'y aviser.

COMTE DE BIZEMONT.

L'Empereur Charles-Quint et son règne, par Mgr NAMÈCHE, recteur émérite de l'Université de Louvain. Louvain, Ch. Fonteyn, 1889, 5 vol. in-8, ensemble 1921 p.

On connaît le juste renom de l'Université catholique de Louvain et de son recteur « émérite. » Le vaste travail que publie Mgr Namèche ajoutera encore aux nombreux titres scientifiques de cette grande école. L'histoire de Charles-Quint est le résultat de recherches considérables et d'un long enseignement historique. Il est naturel qu'un Belge ait choisi ce sujet : le grand souverain qui a régné sur les deux mondes, qui a tenu dans sa main un sceptre plus lourd que celui de Charlemagne, qui a parcouru ses vastes domaines avec une rapidité surprenante, qui avait trouvé moyen encore de marier son fils à la reine d'Angleterre, — resta toute sa vie un Flamand. Les affaires des Pays-Bas l'occupèrent presque autant que celles de l'Espagne, ou de l'Empire; son illustre ministre, le cardinal de Granvelle, était Franc-Comtois d'origine, mais séjourna longtemps dans les Flandres : rien d'étonnant que la plupart des sources de cette histoire soient demeurées en Belgique. Elles ont été depuis trente années explorées avec une rare sagacité par plus d'un courageux chercheur; et c'est à Bruxelles, à Gand, à Bruges, qu'ont été publiés sur cette époque les plus importants recueils de documents. Il suffit de rappeler les noms de ces savants éditeurs : MM. Gachard, l'éminent archiviste du royaume de Belgique; le baron Kervyn de Lettenhove, président de la commission royale d'histoire; de Gerlache, Le Glay, Henne, Weiss; Mignet. Que nous sommes loin de l'histoire de Roberston, traduite en français par M. Suard!

Mgr Namèche a largement exploré cette mine inépuisable; et il a composé un récit aussi complet qu'intéressant, qui a le tort seulement d'être un peu austère d'apparence et de ne s'adresser qu'aux lecteurs décidés à s'imposer un véritable labeur. Cinq volumes compacts, dont

la pagination n'est pas même interrompue à chaque tome et qu'il faut feuilleter jusqu'au dernier pour trouver des tables et des divisions, c'est plus que ne sauraient supporter beaucoup de nos cerveaux débiles. Indiquons pourtant rapidement les principaux sujets traités. L'auteur commence son récit à la mort de Marie de Bourgogne, le 27 mars 1482, et à l'avènement de Philippe le Beau, sous la régence de Maximilien d'Autriche, qui dura jusqu'à l'élection de ce dernier à l'empire, en 1494. L'archiduc Philippe épousa bientôt Jeanne d'Espagne; et de ce mariage naissait à Gand, le 24 février 1500, celui qui devait être Charles-Quint. A six ans, il hérite de la Castille, de la Bourgogne, du Brabant; et sa tante, Marguerite d'Autriche, gouverne pour lui les Pays-Bas avec une habileté à laquelle on a souvent rendu hommage. C'est elle qui commença cette lutte héroïque avec la France, lutte à laquelle elle devait prendre part encore lors des guerres de François Ier avec Charles, devenu empereur d'Allemagne. Ces préliminaires, ainsi que le tableau de l'état politique de l'Europe au commencement des temps modernes et un aperçu de l'organisation administrative des Pays-Bas, n'occupent pas moins d'un volume. Puis, vient l'histoire connue de l'élection à l'Empire, de la longue rivalité de Charles-Quint avec le roi de France, de ses démêlés avec le pape Clément VII, des troubles dans les Pays-Bas et de la révolte des Gantois, des luttes ardentes de l'empereur contre Luther et les protestants d'Allemagne, de la convocation du concile de Trente, de la dernière guerre contre Henri II, suivie de l'abdication de Charles et de sa retraite à Juste. Dans tous ces événements, les points qui touchent aux Pays-Bas sont particulièrement développés; mais la partie qui concerne l'Espagne, l'Empire, la lutte contre les Turcs est laissée un peu dans l'ombre. C'est assez dire avec quelle étendue Mgr Namèche a conçu le plan du travail qu'il a consacré à soixante années des annales de la Belgique. L'auteur est sobre de réflexions, et, en général, il laisse parler les faits. Ce n'est guère que dans sa conclusion et dans son jugement d'ensemble sur Charles-Quint qu'il manifeste son opinion. Selon lui, la faute capitale de l'empereur est de n'avoir pas « arrêté dès l'origine par une rigueur salutaire les premiers développements des doctrines antisociales aussi bien qu'antireligieuses. » Si, dès la diète de Worms, il avait écrasé le luthéranisme, « que de malheurs, que de déchirements, que de flots de sang eussent été épargnés à l'Europe! » Charles-Quint semble l'avoir reconnu lui-même, en écrivant à son fils, quelques jours avant sa mort: « Je lui ordonne, en ma qualité de père et par l'obéissance qu'il me doit, de travailler soigneusement à ce que les hérétiques soient châtiés avec tout l'éclat et la sévérité que mérite leur crime, sans permettre d'excepter aucun coupable et sans égard pour les prières, le rang et la qualité des personnes. » Toute la politique de

Philippe II, les autodafés, l'inquisition, les exécutions sanglantes du duc d'Albe aux Pays-Bas, et l'écrasement des Maures en Espagne est contenu dans ces lignes, effrayantes par leur netteté et leur concision. Mais il y aurait beaucoup à dire sur les résultats de l'application rigide d'un tel programme. Si Mgr Namèche, poursuivant ses belles études, aborde quelque jour l'histoire de son pays durant la fin du XVIe siècle, il aura à raconter l'héroïque résistance de tout un peuple contre un maître qui n'est plus Gantois comme son père et abordable pour tous, mais Espagnol et enfermé au fond d'un palais.

G. BAGUENAULT DE PUCHESSE.

William George Ward and the Oxford movement, by WILFRID WARD. London, Macmillan and Co, 1890, in-8 de XXXII-482 p. — Prix : 10 fr. 60.

Le *Times* du 21 juin 1887 contenait une intéressante étude sur l'évolution religieuse accomplie sous le règne de Victoria, et spécialement sur le « mouvement d'Oxford. » D'après l'auteur de l'article, les initiateurs de ce mouvement « se trouvèrent échoués au milieu du torrent qu'ils avaient déchaîné, et tandis que le souffle catholique vivifiait et transformait l'Église anglicane, les plus distingués pionniers, ayant Newman et Ward à leur tête, joignirent l'Église de Rome. » Newman et Ward, ces noms donnent bien la signification précise de ce grand mouvement d'idées, appelé *tractarian* en raison de sa méthode de propagande, et qui fut soutenu par deux écoles, dont le point de départ et les moyens d'action étaient bien dissemblables, mais dont les chefs finirent par se rencontrer dans le giron de l'Église apostolique. Le « vieux parti tractarien » poursuivit pacifiquement et sans grand bruit, jusqu'en 1839, l'œuvre conçue par ses trois principaux chefs, Newman, Pusey et Keble, de restituer à l'Église anglicane les « éléments catholiques » qu'elle possédait au XVIIe siècle. Parmi les causes qui orientèrent le mouvement dans une autre direction, il faut surtout noter la publication des *Remains* d'Hurrel Froude. Beaucoup d'étudiants et de professeurs furent séduits par le tableau magistral présenté par Froude de l'autorité morale de l'Église et de la sainteté catholique, et trouvèrent insuffisante la perspective d'un retour aux traditions anglicanes. Ils formèrent une école qui, de 1839 à 1845, marcha à l'avant-garde d'Oxford, et dont le chef avéré fut William George Ward.

M. Wilfrid Ward a droit à la reconnaissance de tous pour avoir publié cet ouvrage qui n'est pas seulement une biographie de son illustre père, mais qui fait connaître d'une façon très lumineuse et très complète cette évolution des esprits vers le catholicisme, que la plupart

des historiens anglais avaient volontairement laissée dans l'ombre. William George Ward naquit le 21 mars 1812. Sa famille, fixée depuis plus d'un siècle dans l'île de Wight, y possédait un important domaine, et son père fut pendant neuf ans député tory de la cité de Londres. L'enfance de George Ward fut studieuse et calme ; à dix-huit ans il arriva à Oxford comme « commoner » de Christ Church. La politique passionnait alors tous les esprits, et l'on entendait dans l'Université les échos des orageux débats du parlement sur le premier *Reform Bill*. Ward ne tarda pas à devenir le leader des tories de l'*Union*, et en 1832, il fut élu président de la Société. Dès lors, on le trouve mêlé à toutes les luttes oratoires, et l'indépendance de son caractère se manifeste en même temps que la maturité de son esprit.

La question religieuse vient à l'ordre du jour, et Ward, tout d'abord fervent disciple d'Arnold, est amené peu à peu à partager les convictions de Newman.

Il est intéressant de suivre dans cette âme sincère et ardente les progrès de la vérité religieuse. La publication du tract 90, au printemps de l'année 1841, déchaîna, comme on sait, une véritable tempête dont les effets dépassèrent les murs de l'Université. Quatre *tutors* d'Oxford, MM. Tait, Churton, Wilson et Griffiths, formulèrent une protestation indignée contre les tendances romaines du tract, et sommèrent l'éditeur de révéler le nom de l'auteur. L'auteur était Newman ; dans une lettre au vice-chancelier, il assuma la responsabilité des idées formulées et s'attira immédiatement les foudres de l'évêque d'Oxford. Les brochures et les pamphlets se succédèrent alors sans interruption. Ward se jeta dans la mêlée, et publia *A few words* et *A few words more in defence of Tract 90,* dont le succès fut considérable. Il considérait l'argumentation générale de Newman comme juste et fondée, mais souhaitait que plusieurs points fussent développés, et que certaines déductions fussent poussées plus avant. Bref, il rompait en visière avec le protestantisme. Il ne faut donc pas s'étonner si ces écrits furent solennellement condamnés par l'Université après des discussions dont le retentissement fut très bruyant. Par une singulière coïncidence, l'archidiacre Manning, qui d'ailleurs avait voté en faveur de Ward et de Newman, fut appelé à remplir l'office de *speaker*, et les noms des trois plus illustres catholiques anglais du siècle se trouvèrent ainsi associés dans le même débat. C'est en février 1845 que la condamnation fut prononcée ; au mois de septembre de la même année, W. G. Ward et sa femme étaient reçus dans le giron de l'Eglise catholique par le Père Brownbill, dans la chapelle des jésuites de Bolton Street. Et la conversion de l'auteur de *Ideal of a Christian Church* contribua certainement à déterminer celle du Dr Newman.

Quand W. G. Ward mourut, lord Tennyson lui consacra des vers

empreints d'une affectueuse admiration; je les transcris comme le double hommage d'un grand poète et d'un protestant fier de toutes les gloires de son pays :

Farewell, whose living like I shall not find,
— Whose faith and work were bells of full accord —
My friend, the most unwordly of mankind,
Most generous of all Ultramontanes, Ward,
How subtle at tierce and quart of mind with mind,
How loyal in the following of thy Lord !

ROGER LAMBELIN.

Ensayo de una tipografía complutense, por D. JUAN CATALINA GARCIA, catedrático de arqueologia en la escuela superior de Diplomática. Madrid, M. Tello, 1889, in-4 de XII-680 p.

Chaque année la Bibliothèque nationale de Madrid ouvre, avec la participation de l'État, un concours public de bibliographie. Depuis quelque temps l'essor donné ainsi à cette branche de travail a amené des résultats inespérés, et plusieurs des manuscrits présentés et couronnés à ces concours, imprimés ensuite aux frais du gouvernement, ont comblé une véritable lacune dans la littérature historique espagnole. Nous avons sous les yeux un beau volume, résultat de recherches approfondies dans les bibliothèques publiques et privées d'Espagne et dans quelques grands dépôts d'archives, consacré à la bibliographie des livres sortis des presses d'Alcala de Hénarès pendant près de quatre siècles (1502-1887).

Établie à la suite de l'organisation d'une Université à Alcala, l'imprimerie s'y développa rapidement, et produisit des chefs-d'œuvre parmi lesquels il nous suffira de citer la célèbre Bible polyglotte de Ximénès, œuvre de Arn. Guilhem de Brocar, et décrite en détail (p. 11-16). Elle fut introduite par un certain Lanzalao qui se dit originaire de Pologne; les autres imprimeurs furent autochtones sauf deux, Juan de Mey, Flamand, qui exerça de 1552 à 1554, et Antoine Duplastre, Français, que l'on y peut suivre de 1626 à 1638. A la fin de sa bibliographie, l'auteur a rédigé une notice parfois trop courte sur tous les imprimeurs qui se sont succédé à Alcala, et a fait reproduire les marques des plus anciens d'entre eux.

Parmi les ouvrages qu'a répertoriés D. Garcia, il en est d'extrêmement rares, signalés seulement par Antonio, par Brunet, ou par le catalogue de Bure (n° 13); l'un des deux livres connus imprimés à Alcala en 1502 ne l'est même (n° 2) que par une mention (est-elle exacte) de Mendez qui ne dit pas où il l'a trouvée. Au contraire D. Garcia a pris le soin, en décrivant très minutieusement chaque livre, et presque toujours d'après un exemplaire mis à sa disposition, d'indiquer où cet exemplaire existe, de telle sorte qu'il soit toujours

possible de le retrouver et de s'y référer. Nous signalerons, comme particulièrement curieuses, deux impressions de 1514, un alphabet grec et l'opuscule de « Hero et Léandre » de Musée, édition grecque, qui furent faites avec les mêmes caractères que la Polyglotte, et surveillées par Démétrius Doucas, Crétois.

Un travail de plusieurs années a abouti à l'examen et à la description de 2200 ouvrages, dont la plus grande partie parut aux XVIe et XVIIe siècles. La production littéraire a singulièrement diminué en effet de nos jours, si l'on en croit la présente publication où il y a lacune complète de 1822 à 1851 et de 1857 à 1876. Je n'en veux point rendre responsable le bibliographe auquel nous devons l'*Ensayo de una tipografia complutense*, et qui semble avoir tout mis en œuvre pour ériger un monument définitif à l'imprimerie dans la cité de Cervantes.

H. STEIN.

Jahresberichte der Geschichtswissenschaft im Auftrage der historischen Gesellschaft zu Berlin herausgegeben von J. JASTROW. *IX-X Jahrgang 1886-1887*. Berlin, R. Gaertner, 1889, 2 vol. in-8 de XVI-164-363-470 et XVI-211-310-432 p. — Prix : 32 fr. le vol.

Nous avons à enregistrer deux nouveaux volumes de cette importante publication dont nous avons déjà parlé à nos lecteurs (tome LVI, p. 354). Nous signalons avec plaisir que quelques-unes des lacunes que présentaient les volumes précédents sont comblées ici. C'est ainsi que le volume de 1886 contient un article sur l'histoire grecque depuis Alexandre-le-Grand; un autre sur l'histoire de France au moyen âge, par M. Desplanque, actuellement archiviste des Pyrénées-Orientales; nous demanderons seulement si ce dernier article n'empiète pas un peu trop sur ceux d'autres collaborateurs de la collection. Pourquoi, par exemple, avoir consacré quelques pages à la Bibliographie générale en France, à l'histoire des Mérovingiens et des Carolingiens ? Le devoir de la direction serait de veiller à ce que rien ne pût faire double emploi. Si l'histoire moderne de la France est encore absente du volume de 1886, nous la retrouvons dans celui de 1887, et nous voyons avec plaisir que cette tâche a été confiée à un Français, évidemment plus à même qu'un étranger de se tenir au courant des questions qui intéressent notre histoire. La lacune relative à la Bohême et à la Suisse est aussi en partie comblée; celle qui concerne l'histoire du Brandebourg doit l'être dans le volume consacré aux ouvrages de l'année 1888. En somme, la publication dirigée par M. Jastrow se trouve dans un état fort satisfaisant. Nous devons seulement signaler les petites taches qui déparent la table alphabétique qui termine chaque volume. Le seul renvoi dans l'année 1885 que l'on trouve pour M. Fustel de Coulanges est II, 18^{95}, il fallait ajouter : II, 18^{97}. Était-il bien utile de

faire un rappel au mot *André,* de M. Pouget de Saint-André ? Le lecteur qui ne le chercherait pas à Pouget — où il est et doit être classé — n'irait pas le chercher à *André,* mais à *Saint-André.* Pourquoi appeler M. G. Lefèvre Pontalis, Lefebvre? Ne doit-on pas écrire M. Pflugk-Harttung avec deux *t*? C'est M. Platon et non M. Pläten qui a écrit dans les Annales de la Faculté de Bordeaux un article sur la royauté franque d'après Fahlbeck. Il serait facile de multiplier les exemples de ces petites fautes.

Est-il bien exact de dire que le *Polybiblion* « offre plus de lacunes encore » que les *Bulletins mensuels* de la Bibliothèque nationale et que la *Bibliographie de la France?* E.-G. L.

BULLETIN

Les Jours de fête au patronage. Paris, Gaume, 1890, in-12 de VI-299 p. — Prix : 3 fr.

Ce petit livre est fait pour les patronages de jeunes filles, et ne convient guère qu'à eux ; mais il leur convient très bien. Il renferme d'abord trois pièces, on pourrait dire trois petits drames, ayant pour titre : *Hortense, ou les Dangers des mauvaises compagnies ; Blanche, ou la Sanctification du dimanche ; Louise, ou le Triomphe de la vertu.* Ces petits drames sont vraiment assez bien faits, intéressants, émus, touchants, et, je n'ai pas besoin de le dire, les titres l'indiquent assez, d'un excellent enseignement. Ils sont l'œuvre de quelqu'un qui connaît les jeunes ouvrières chrétiennes, qui est au courant de leurs besoins et sait comment il faut leur parler pour les distraire tout en leur faisant du bien. Après ces trois pièces, viennent quinze poésies inspirées par les diverses circonstances de la vie d'un patronage; ce sont des compliments pour la plupart, tous édiflants, cela va sans dire, mais vraiment bien médiocres : les vers sont souvent faux, les rimes insuffisantes, le style plat, et que de chevilles, grand Dieu ! Que l'excellente personne qui les a faits me pardonne ma critique un peu rude et franche ! Mais je voudrais tant qu'il ne parût jamais sous l'étiquette catholique que des œuvres capables de faire honneur à la religion qui les inspire, que je suis excusable d'exprimer d'une façon un peu vive mon dépit, quand j'en éprouve. P. TALON.

Un Ex-voto à Notre-Dame de Lourdes, *histoire intime et authentique d'une guérison*, par TH. DE CAER. Paris, Palmé, 1890, in-12 de 443 p. — Prix : 3 fr. 50.

Une maladie, un pèlerinage, une guérison, il semble que ce soit peu de chose et qu'il n'y ait pas là de quoi fournir la matière d'un livre, et surtout d'un livre intéressant. Cette opinion, fondée malheureusement sur de trop nombreuses expériences, peut quelquefois n'être pas exacte, et la preuve, c'est que M. Th. de Caer, l'auteur bien connu des fins *Crayons parisiens,* si appréciés jadis des lecteurs de l'*Univers*, vient de lui opposer un énergique et tout à fait décisif démenti. Son *Ex-voto* est, je ne crains pas de l'affirmer, car je l'ai lu sans en sauter une ligne, intéressant comme un roman, ce qui ne l'empêche pas d'être absolument exact, dans le fond comme dans

les détails. Allier la vérité de l'histoire à l'agrément d'une œuvre romanesque, avouez que ce n'est pas un rare mérite : à la suite d'Henri Lasserre et de quelques autres, hélas ! trop peu nombreux, M. Th. de Caer veut faire monter la littérature dite « de piété, » à la dignité d'un genre littéraire, et annexer définitivement à la littérature une nouvelle province où elle n'a établi jusqu'ici son influence que d'une façon intermittente et passagère : son coup d'essai a réussi, et ce n'est pas exagérer que de l'appeler un coup de maître. L'habileté et la vivacité du récit, la délicatesse de l'analyse, la vérité de l'observation, le charme du style, tout contribue à rendre ce livre attachant.

On pénètre dans cette famille, on s'associe à ses joies et à ses épreuves, on vit de sa vie, et on la suit avec un intérêt toujours croissant à travers les incidents de son existence intime ; on partage ses espérances, ses déceptions, sa confiance qui renaît toujours, jusqu'à ce dénouement tant attendu, tant souhaité, dont le lecteur prend sa part, comme aussi de la reconnaissance attendrie dont cet *Ex-voto* est l'édifiant et émouvant témoignage. Voilà mon impression toute chaude au sortir de cette lecture ; j'ose affirmer que tous les lecteurs du livre de M. de Caer, et ils seront nombreux, l'éprouveront comme moi. P. TALON.

De l'anticipation des matines et des laudes à deux heures de l'après-midi, par P.-F. GEBRUERS, curé de l'hôpital de Turnhont. Malines, Ryckmans-Van Deuren, 1889, in-8 de 56 p.

Satisfait-on à l'obligation de l'office divin en commençant la récitation des matines à deux heures de l'après-midi ? Cette question a été l'objet de nombreuses discussions contradictoires, les textes des théologiens ont été tour à tour invoqués dans un sens et dans l'autre, et pour la résoudre, il faut nécessairement recourir au *probabilisme*. M. l'abbé Gebruers a entrepris de prouver, contrairement aux assertions d'un savant professeur du séminaire de Bruges, M. le Dr Waffelaert, que la récitation des matines, dès deux heures, est absolument valide. Il est inutile d'entrer ici dans le détail des arguments présentés par les érudits controversistes, la question n'est pas tranchée par l'autorité supérieure, et les deux solutions sont également soutenables; mais il est bon de remarquer que l'opinion de plus en plus répandue et l'enseignement oral presque partout autorisé aujourd'hui, tendent à diminuer sensiblement la rigueur de l'appréciation la plus sévère. En un mot, la thèse de M. Gebruers ne nous semble pas pouvoir être plus longtemps contestée. G. P.

Die Ehevorschrift des Concils von Trient, *Ausdehnung und heutige Geltung. Eine canonistiche Studie,* von A. LEINZ Dr. beider Rechte, etc. Freiburg im Brisgau, Herder, 1888, in-8 de IX-180 p. — Prix : 2 fr. 50.

L'étendue des prescriptions matrimoniales décrétées à Trente et les difficultés provenant des modifications confessionnelles ou territoriales qui ont bouleversé l'Allemagne depuis le concile, forment le sujet de ce livre. C'est une étude canonique très substantielle, et véritablement complète dans sa concision, où se trouve exposée et autant que possible résolue une des plus épineuses questions d'interprétation des lois ecclésiastiques. Ce traité intéresse surtout les pays protestants, mais il est aussi d'une grande utilité pour les spécialistes qui approfondissent le IVe livre des Décrétales. Les rescrits, brefs, déclarations ou instructions pontificales et autres

documents relatifs au sujet, se trouvent commodément réunis à la fin du volume sous forme de pièces justificatives, et évitent des recherches difficiles tout en éclairant avantageusement le texte. G. P.

Les Fruits de l'école sans Dieu, par l'abbé ART. BONNOT. Paris, Propagande catholique, 1890, in-18 de x-152 p. — Prix : 0 fr. 50.

Ce petit livre se divise en deux parties, les *Avertissements* et les *Faits*. Pour rédiger la première, M. l'abbé Bonnot a cherché des témoignages non suspects chez des philosophes, des libres-penseurs, des révolutionnaires. Tous les textes allégués par lui vont à contredire la théorie de l'école sans Dieu, aujourd'hui inscrite dans la loi, et dont on ne néglige rien pour amener la pratique. Tous promettent comme les conséquences nécessaires de cette théorie un abaissement notable de la morale publique et un effroyable accroissement de la criminalité. La provenance et l'authenticité de quelques-uns de ces textes n'est pas toujours fort sûre, mais il en reste assez d'indiscutables pour que l'ensemble ait une réelle valeur.

Pour écrire la seconde partie de son œuvre, M. Bonnot s'est imposé la lecture des journaux quotidiens, spécialement des journaux athées et révolutionnaires. Les coupures qu'il a faites, reliées par quelques lignes de réflexions, ont fourni au polémiste les éléments d'un bien sombre tableau. On ne manquera pas de crier à la calomnie, d'accuser M. Bonnot de conclure du particulier au général. Malheureusement les faits subsistent, et nous voyons des gens en état d'établir des statistiques et des synthèses, absolument effrayés et se demandant avec effroi vers quel abîme immonde et sanglant nous marchons. Ajoutons qu'un peu plus de critique et de modération dans la forme n'aurait pas nui à la thèse, au fond très juste, soutenue par M. Bonnot. A.

John Hopkins University Studies in Historical and political Science. Baltimore. Huitième série, fascicule III. *Local government in Wisconsin,* by DAVID E. SPENCER, mars 1890, in-8 de 14 p.

Ce fascicule est consacré à la description des deux formes différentes de gouvernement municipal : le *système du township* et le *système du comté* qui dans le Wisconsin peuvent, à la volonté des populations, votant spécialement sur ce sujet, régir les localités. Le premier système a fini par prévaloir à peu près universellement parce que de plus en plus l'État de Wisconsin a été dominé par les immigrants et les influences venues du nord qui aiment la multiplication des communes et des fonctions électives. Les immigrants venus du sud préféraient le système du comté qui entraîne moins de réunions et d'élections politiques et qui est plus économique. A ce fascicule est annexé, avec une pagination à part, une notice sur l'*Enoch Pratt free Library*, bibliothèque publique gratuite qui prête les livres à domicile aux citoyens de Baltimore. Elle a été fondée grâce à la générosité d'un riche citoyen dont elle porte le nom qui a fait construire un magnifique local et a ensuite donné à la ville un capital de 833,333 dollars, à la condition que la ville votât elle-même une allocation de 50,000 dollars pour l'entretien et le développement de la bibliothèque. XX.

Le Temps de pose, par A. DE LA BAUME PLUVINEL. Paris, Gauthier-Villars, 1890, in-18 de VIII-123 p. avec fig. — Prix : 2 fr. 75.

La lecture de ce traité scientifique ne peut être conseillée aux débutants

qui ne sont pas familiarisés avec les formules mathématiques ; ils seraient arrêtés, dès les premières pages, par des formules compliquées qui les rebuteraient, parce qu'ils ne les comprendraient pas. A peine pourront-ils consulter avec fruit les tables de l'Appendice, qui leur fourniront quelques points de repère pour apprécier convenablement la durée de la pose. Les photographes de profession, qui opèrent toujours dans un milieu connu, et les amateurs sérieux qui pratiquent beaucoup, ne trouveront pas non plus, à notre avis, beaucoup à glaner dans cet ouvrage, qui paraît convenir uniquement aux amateurs scrupuleux de science photographique. Ceux-là pourront étudier avec l'auteur la relation qui lie l'intensité de la lumière aux effets qu'elle produit sur les couches sensibles. Deux chapitres sont consacrés à la photographie en mouvement et à ce phénomène particulier qui résulte d'un excès de pose et qu'on nomme solarisation. Nous admettons volontiers avec l'auteur « que ses raisonnements ne sont pas édifiés sur des bases très stables, et que ses résultats, sous les apparences de la rigueur, n'ont qu'une précision illusoire. » Pour résoudre cette question si délicate du temps de pose, il nous permettra de compter encore et surtout sur l'expérience, procédé qu'il appelle empirique, mais que nous trouvons pratique.

J. PONCIN.

Histoire de la dentelle, par Mme BURY PALLISER. Trad. française. Paris, Firmin-Didot, 1890. In-4 de 340 p., illustré de 161 grav. sur bois et de 16 planches en couleur. — Prix : 5 fr.

L'auteur donne d'amples détails sur tous les pays où les travaux de broderie ont été plus spécialement en honneur : l'Italie, la Grèce, l'Espagne, les Flandres, qui ont acquis une célébrité si méritée, la Hollande, l'Allemagne, les régions même de l'extrême nord de l'Europe telles que le Danemark, la Suède et la Russie, enfin la France et l'Angleterre. Il est à remarquer que ce sont ces dernières nations qui occupent ici une place prépondérante. En ce qui concerne la France surtout, quelle histoire curieuse et instructive pour toutes les lectrices que celle de la dentelle [illegible] les V[illegible] jusqu'à nos jours, en passant par l'époque splendide du Roi-Soleil ! Travail à la fois savant, facile à comprendre et plein d'intérêt : [illegible] difficile, [illegible] vaillante. L'illustration est admirablement appropriée au [illegible]. Un tel livre ne pouvait guère, semble-t-il, être écrit avec succès que par une femme : c'est sans doute ce qui a engagé Mme Bury-Palliser à en entreprendre la traduction. C'est en lui [illegible] grand mérite, c'est [illegible] le mettre entre toutes les mains [illegible] de haut [illegible] les [illegible] un [illegible] importantes [illegible] femmes [illegible].

E.-J. LA GRETTE.

La Grande Névrose, par le Dr J. [illegible] Flammarion, 1890, in-12 de 318 p., illustré [illegible] — Prix : 3 fr.

[illegible] mille. [illegible] Il in- [illegible] portrait — [illegible] exemples [illegible] C'est

précisément cette sérénité scientifique qui, en bien des endroits, manque à l'auteur de *la Grande Névrose*. On devine trop sa complaisance à appuyer sur les détails scabreux. Cependant il s'y trouve quelques pages éloquentes sur le matérialisme, et s'il faut bien se garder de laisser cet ouvrage traîner sur les tables, on ne saurait nier que, sans les gravures, il pourrait avoir son utilité pour certains lecteurs et retenir quelques déséquilibrés sur le bord de l'abîme. Mais que dire des illustrations de M. José Roy? Oh! elles sont lestement enlevées, ces illustrations, si lestement que la plupart sont tout simplement obscènes. Il en résulte que *la Grande Névrose*, écrite pour arrêter les progrès de la dépravation, rentre en définitive dans la catégorie des ouvrages corrupteurs. F. B.

Géographie de Strabon, traduction nouvelle, par AMÉDÉE TARDIEU. Tome IV : *Tables alphabétique et analytique*. Paris, Hachette, 1890, in-16 de 612 p. — Prix : 3 fr. 50.

Voici, enfin, le complément désiré depuis si longtemps, de l'ouvrage entrepris par M. Amédée Tardieu; si ses lecteurs et ses amis ont dû attendre patiemment pendant plusieurs années ce volume, il faut avouer qu'ils n'ont pas à se plaindre. Il est impossible, à mon avis, de voir une table faite avec autant de soin ; c'est au point que, sans avoir à craindre d'être influencé par une certaine partialité, on peut dire que cette *Table* se lit avec un véritable plaisir; on est tellement fasciné par ces sommaires rédigés avec autant de conscience que de critique; on est si certain, en tournant chaque page, de trouver quelque chose d'intéressant pour ses études personnelles, qu'une fois que l'on commence à butiner, on ne s'arrête plus. La *Table* de la Géographie de Strabon est la véritable clef indispensable pour pénétrer dans cette encyclopédie. Un savant peut seul entreprendre un pareil travail et le mener à bonne fin. C'est ce qu'a fait notre ami et confrère. J. DE M.

Vingt Jours du Havre à Cherbourg, *Rouen. Basse-Seine, Côtes normandes*, par CONSTANT DE TOURS. Paris, Quantin, s. d. (1890), album oblong de 140 p. avec 130 grav., cart. toile, fers spéciaux. — Prix : 3 fr. 50.

La manière dont le présent guide est rédigé ne rappelle que très relativement celle de certaines œuvres du genre, d'une méthode un peu froide, dont on se munit pour partir en voyage, puis que l'on dépose, en poussant un soupir de lassitude, sur un rayon de bibliothèque, pour ne le reprendre que quand on médite une fugue prochaine. M. Constant de Tours donne ici la preuve qu'il est à la fois un lettré et un humoriste; il a beaucoup d'esprit et non moins d'à-propos : aussi son album est-il tout particulièrement amusant. Ceux qui se le procureront en tireront profit d'abord en vue du voyage à accomplir: puis de retour au logis, ils le feuilleteront à nouveau et avec plus de plaisir encore, si possible, reparcourant par la pensée les étapes fournies en chemin de fer, en bateau, en voiture, à pied. Je conseillerai toutefois à l'auteur, quand il publiera une seconde édition, — ce qui ne saurait tarder, — de supprimer (p. 16) la citation de Michelet concernant les deux cardinaux d'Amboise, ainsi que les deux dernières lignes de la page 29 qui mentionnent l'aventure galante et tragique, plus qu'incertaine, d'un prieur d'abbaye. Les nombreuses gravures dont le travail de M. Constant de Tours est illustré aideront grandement à l'illusion du souvenir : elles sont d'une telle exactitude, ces gravures, que moi-même, dix années

après avoir suivi en grande partie l'itinéraire tracé, j'ai cru revivre, et d'une façon intense, ces jours lointains d'excursions.

E.-C. La Grette.

Nouvel Abrégé d'histoire, *à l'usage des candidats au baccalauréat ès-lettres et à l'École militaire de Saint-Cyr,* par Un professeur d'histoire. Paris, Ch. Delagrave, 1890, in-12 de 948 p. — Prix : 4 fr. 50.

Livre bien nommé : il est nouveau, c'est-à-dire qu'il sort de la phraséologie ordinaire pour émettre des jugements marqués au coin de la vraie philosophie et du bon sens : d'un mot il apprécie telle loi, tel fait, et cette appréciation est ordinairement juste. Aussi, ne saurions-nous trop recommander ce nouveau livre anonyme, et je le regrette, car le nom de l'auteur doit être retenu comme celui d'un esprit droit, ayant le courage de s'élever au-dessus des jugements stéréotypés qui sont reproduits dans la plupart des manuels d'histoire. Voilà pour la partie pour ainsi dire doctrinale : elle est très bonne. Quant à la partie technique, c'est-à-dire au récit des faits historiques, du détail des événements, elle est aussi très satisfaisante. Le volume est divisé en vingt-cinq leçons et la répartition des matières y est bien proportionnée. Trois cent cinquante pages environ conduisent le lecteur jusqu'en 1814 ; trois cents pages sont consacrées aux événements de 1815 à 1852 ; trois cents à ceux de 1852 jusqu'à 1889. Une leçon en trente-deux pages donne sur les lettres, les arts, les sciences depuis 1815 des indications suffisantes ; une en quatre-vingts pages raconte les progrès de la colonisation européenne au XIXe siècle. J'ai rarement l'occasion de louer les abrégés ou manuels d'histoire, la plupart étant écrits dans un esprit révolutionnaire ; aussi suis-je heureux de recommander un livre plein de faits nettement exposés, de jugements presque toujours sainement formulés : il devrait se trouver dans toutes les mains. Le même professeur a écrit les cours d'histoire pour la troisième, la seconde, la rhétorique.

H. de L'E.

La Gaule et les Gaulois jusqu'à la conquête romaine, par Leo Joubert. Paris, Firmin-Didot, 1890, in-8 de 250 p. et 54 grav. — Prix : 2 fr.

Ce livre fait partie de la huitième série de la *Bibliothèque instructive et amusante.* L'imprimé avec le soin qui est apporté à tout ce qui sort des presses de la maison Firmin-Didot, cet ouvrage de vulgarisation se lit facilement et donne un résumé exact de l'histoire de la Gaule surtout pour la période où les documents classiques ont laissé des données certaines. Il y a lieu de noter, seulement, que l'auteur ne paraît pas avoir consulté les derniers travaux publiés sur le sujet, il en est encore, le plus souvent, à l'histoire des Gaulois telle que la présente Amédée Thierry. On voit qu'il est encore fait mention de monuments druidiques, des Kymris, de la prise de Rome par les Gaulois venus de la Gaule, de l'expédition des Tectosages de Gaule en Orient et de leur retour avec les dépouilles de Delphes, etc. — Les illustrations, généralement, sont de pure fantaisie. M. Leo Joubert, en s'adressant à des spécialistes, aurait évité quelques anachronismes et fourni des types exacts, tels qu'on doit en trouver dans les ouvrages de vulgarisation. En pareil cas il ne suffit pas d'avoir recours exclusivement au talent d'un artiste.

J. de M.

Montmartre autrefois et aujourd'hui, par le P. Em. Jonquet. Paris, Dumoulin, 1890, in-12 de 348 p. — Prix : 3 fr.

Les pèlerins qui montent en files pressées les pentes de la colline où s'élève aujourd'hui la basilique du Sacré-Cœur, doivent avoir souvent senti le regret de ne pas mieux connaître le passé de ce Montmartre, dont ils admirent le consolant présent, dont ils devinent et saluent le fécond et glorieux avenir. Voici un livre qui rendra désormais leurs regrets superflus en leur permettant de satisfaire leur pieuse curiosité. Ce qu'a été Montmartre depuis son passé le plus lointain jusqu'au jour où le cardinal Guibert le choisit pour le lieu de la réparation nationale, tel est le sujet du livre que le P. Jonquet vient de publier et que nous signalons à nos lecteurs. Seize siècles d'histoire passent sous nos yeux avec leur cortège de grands évêques, de grands rois et de grands martyrs. C'est à la fois très touchant, très consolant et très beau. Plus intéressante encore, parce qu'elle nous touche de plus près, est la seconde partie du livre, où l'auteur nous raconte l'origine du *Vœu National* et met sous nos yeux les phases diverses par lesquelles l'œuvre a passé. Il y a là une histoire à la fois morale et matérielle, chrétienne et artistique, dont tout le monde peut apprécier, mais dont les pèlerins de Montmartre goûteront tout particulièrement le charme. Puisse ce livre activer encore le mouvement qui pousse depuis plus de quinze années les foules vers la sainte montagne et intéresser tous les chrétiens de France à l'achèvement de cette œuvre de réparation et de salut, qui sera peut-être pour nous le point de départ d'une ère meilleure et certainement un titre d'honneur et pour la foi française et pour l'art français. P. Talon.

Metz sous le joug prussien, par Pascal Lauroy. Paris, Savine, 1890, in-12 de 336 p. — Prix : 3 fr.

En 1877, il a paru à la librairie Olmer un ouvrage que celui dont j'ai à parler rappelle par la nature du sujet et par son titre. Cet ouvrage, tout à fait remarquable, est intitulé : *L'Alsace-Lorraine sous la domination allemande*, par G. d'Elstein. Comme d'autres excellents livres, il n'a pas obtenu la notoriété qu'il mérite et ne semble pas avoir été connu par M. Pascal Lauroy. Si celui-ci avait lu l'œuvre de son prédécesseur, il aurait pu en profiter plus d'une fois et aurait évité de revenir à certains points déjà magistralement traités. Bien qu'inférieur au volume dont jadis j'ai rendu compte dans cette revue (tome XIX, p. 342), celui de M. Lauroy a son intérêt réel et complète l'histoire de la pauvre Metz jusqu'à nos jours. L'auteur, évidemment, a vécu dans cette ville, s'est bien renseigné, s'est tenu en garde contre de naturelles irritations et souvent a su esquisser des tableaux très vrais. La dernière partie du livre offre la réfutation des arguments prétendus historiques par lesquels les Allemands cherchent à justifier l'annexion d'un pays qui n'eut jamais rien de germanique. M. Lauroy n'oublie pas de constater que la langue française était seule usitée à Metz au moyen âge et cite *l'Image du monde* qui, remarquons-le, ne date pas de 1145, comme il le dit, mais de 1245. Nous regrettons, qu'en parlant de la presse messine, l'auteur n'ait pas accordé un souvenir à Victor Vaillant, qui fut doué d'un talent d'écrivain et de penseur dont le livre du soi-disant d'Elstein offre si brillamment la preuve. Villemory.

Garcia Moreno, président de l'Équateur, drame en 3 actes, par AUGUSTIN PAUL. Paris, H. Gautier, 1890, in-12 de 134 p. — **Prix:** 1 fr. 50.

Garcia Moreno est une tentative intéressante et très bien réussie de drame historique chrétien. Le sujet d'abord, c'est la mort de l'illustre président de l'Équateur, tombé sous les coups des sectaires de la franc-maçonnerie pour avoir voulu faire de l'Équateur une nation prospère et chrétienne: on n'en saurait trouver de plus émouvant, de plus dramatique, de plus réconfortant et de plus élevé. Quant à la façon dont ce sujet a été traité, elle mérite aussi tous nos éloges. Le drame est bien conduit, d'une forme très littéraire et absolument exempte de la déclamation et de la banalité qui sont l'écueil de ce genre d'œuvres, en un mot bien supérieur à la plupart des pièces de collèges que nous connaissons. Nous le recommandons très chaudement aux directeurs de collèges, de pensionnats et de patronages, qui pourront l'utiliser pour leurs représentations de fête, au plus grand profit de l'esprit et du cœur de leurs jeunes gens. P. TALON.

Le Général Gordon, par Mlle MARIE-ANNE DE BOVET. Paris, Firmin-Didot, 1890, in-8 de 191 p., orné de 24 grav. — Prix : 1 fr. 25.

Il y a quelque exagération à dire, comme le fait l'auteur, « qu'il n'est pas, dans l'histoire contemporaine, de figure plus grande que celle de Gordon; » mais il n'en est pas moins vrai que le héros de Khartoum mérite les honneurs d'une biographie populaire. Ce fut un homme de grande âme et de caractère antique, profondément religieux, mais éclectique au point d'avouer un faible pour l'islamisme. Ce qui le caractérisait, c'était son ardente charité, et c'est à ce point de vue surtout qu'il doit être proposé comme modèle. Ses erreurs et ses fautes ont eu pour cause une trop grande bonté illuminée d'un mysticisme original, mais respectable. Son existence fut, comme l'on sait, des plus aventureuses. Officier du génie dans l'armée anglaise, il fit ses premières armes sous les murs de Sébastopol ; dès lors, il saisit avec empressement toutes les occasions qui se présentèrent à lui d'occuper des postes difficiles et périlleux; il commanda le corps anglo-chinois qui combattit avec succès l'insurrection des Taï-pings; il gouverna la province équatoriale du Soudan égyptien; et, quand la situation de ces possessions lointaines de l'Égypte devint désespérée, il accepta la mission de défendre d'abord Khartoum contre le Mahdi, puis de l'évacuer. Il succomba dans l'accomplissement de cette tâche, honteusement abandonné par ceux qui la lui avaient confiée. On se rappelle l'émoi que produisit en Europe la publication des lettres qu'il écrivait à sa sœur pendant ce fatal siège de Khartoum. Ces documents ont naturellement servi à Mlle de Bovet pour son livre de vulgarisation, qui est bien fait, irréprochable à tous les points de vue, et orné de bonnes gravures. Il convient pour les bibliothèques populaires et les distributions de prix.

COMTE DE BIZEMONT.

Le Père Damien, par Mme AUGUSTUS CRAVEN. Paris, Perrin, 1890, in-12 de 137 p. — **Prix** : 2 fr. 50.

Il n'est pas un de nos lecteurs qui ne connaisse les œuvres de Mme Cra-

ven, il en est bien peu qui entendent prononcer aujourd'hui le nom du P. Damien pour la première fois. Aussi feront-ils tous bon accueil à ce livre, où se trouve résumée une vie merveilleusement héroïque, l'une de celles qui font le plus d'honneur à notre temps, à la religion catholique et à l'humanité. Le P. Damien est cet admirable religieux de Picpus qui s'est dévoué jusqu'à la mort à l'apostolat des lépreux des îles Sandwich, réfugiés à Molokaï, et qui, d'un lieu de désespoir, a fait un paradis, où la joie et la paix naissent de l'abandon, de la souffrance et du désespoir. C'est une transformation presque sans exemple et qu'on ne saurait trop admirer. Mme Craven la raconte avec intérêt: son livre mérite d'être propagé, car il peut faire un très grand bien. P. TALON.

HENRI DE L'ÉPINOIS

Le *Polybiblion* vient de perdre un de ses meilleurs collaborateurs, la Société bibliographique un de ses fondateurs, membre de son Conseil depuis l'origine, et qui n'avait cessé de lui témoigner un infatigable dévouement : c'est avec une douleur profonde que nous annonçons la mort de M. HENRI DE L'ÉPINOIS, enlevé presque soudainement par une pneumonie, en sa terre de Cadenet (Hérault), le 15 juillet.

Henri-Charles-Ernest DE BUCHÈRE, comte DE L'ÉPINOIS, était né à Senots (Oise) le 11 décembre 1831. Il entra à l'École des chartes en 1854 et en sortit le 10 novembre 1857 avec le diplôme d'archiviste paléographe ; sa thèse, sur *le Conseil du Roi au* XIVe *siècle*, n'a pas été publiée. Appelé à classer les Archives communales de Compiègne et à en dresser un inventaire sommaire, il donna, dans la *Bibliothèque de l'École des chartes*, des *Notes*, extraites de ces archives, contenant une foule de particularités intéressantes. En 1865, mettant à profit des recherches longuement poursuivies dans les Archives secrètes du Vatican, où il avait obtenu des facilités exceptionnelles, il publia un volume intitulé : *le Gouvernement des Papes et les Révolutions dans les États de l'Église*. L'année suivante, il s'associait à la fondation de la *Revue des questions historiques*, dont il fut l'un des plus assidus collaborateurs. Il lui donna des articles sur *les Catacombes de Rome, les Fausses Décrétales, Galilée, la Politique de Sixte Quint, le Pape Alexandre VI, la Ligue*, enfin une série d'études critiques sur l'*Histoire de France* de M. H. Martin, qui ont été réunies en un volume (1872), et un travail sur *la Restauration d'après ses derniers historiens*, qui a fourni également la matière d'un ouvrage séparé. Mais, en dehors des articles de fond, dans les *Mélanges*, dans la *Revue des périodiques italiens*, et surtout dans le *Bulletin bibliographique*, H. de l'Épinois ne cessa de déployer ses rares qualités de critique et d'érudit. En 1868, il prenait part à la création de la Société bibliographique et du *Polybiblion*, dont il enrichit les collections d'une foule d'articles sur les sujets les plus divers. Bien qu'il se fût plus spécialement voué à l'étude de l'histoire pontificale, à laquelle ses deux principaux ouvrages sont consacrés, H. de l'Épinois avait une érudition aussi riche que

variée. En 1871, à la suite des événements qui avaient mis la France à deux doigts de la ruine, le royaliste s'était retrouvé sous l'érudit : il publia une brochure intitulée : *Hier, aujourd'hui, demain,* qui est un modèle d'exposition lumineuse et de sagesse de doctrine. Plus d'une fois, il fut sollicité d'entrer dans la vie politique où il aurait apporté, avec ses rares facultés, sa fermeté de principes, sa loyauté chevaleresque, son charme de relations ; les circonstances ne le permirent pas. C'est dans le champ des œuvres intellectuelles et charitables, des œuvres militantes pour la défense de l'Église, que devait se concentrer sa merveilleuse activité. Il collaborait assidument au *Monde* : il écrivait dans la *Revue du monde catholique,* et dans d'autres revues. Jamais plus belle et plus riche nature, jamais caractère plus sympathique et plus bienveillant ne furent mis au service des saintes causes dont Henri de l'Épinois demeura le champion vaillant et infatigable. Le Pape l'avait honoré du titre de comte ; Dieu lui réservait une récompense plus haute : alors qu'il s'apprêtait à de nouveaux combats, il est tombé soudain, sur le champ de bataille, pour passer à une vie meilleure, laissant à nous, ses amis, ses compagnons de travail, l'exemple d'une noble vie, le souvenir de longs et précieux services.

Nous donnons ici la liste des écrits publiés par Henri de l'Épinois, soit séparément, soit dans la *Bibliothèque de l'École des chartes* et la *Revue des questions historiques.*

Comptes relatifs à la fondation de l'abbaye de Maubuisson (*Bibliothèque de l'École des chartes,* tome XIX (1857-1858), p. 550). — *De l'enseignement de la philosophie et de la littérature des* XI*e et* XII*e siècles* (Paris, 1858, in-8. Extrait des *Annales de philosophie chrétienne*). — *Vie du Dauphin, père des roy Louis XVI, Louis XVIII et Charles X* (Paris, Vermot, 1858, in-18). — *Études critiques sur l'histoire de France de M. Henri Martin* (Paris, Vermot, 1859, in-18). — *Dernières années du règne et de la vie de Louis XVI,* par François Hue, 3e édition précédée d'un avant-propos par M. H. de l'Épinois (Paris, Plon, 1860, in-8). — *Le R. P. Lacordaire et les Conférences de Notre-Dame* (Paris, Pillet, 1860, in-18). — *Note sur le Codex diplomaticus dominii temporalis S. Sedis* (Paris, Dumoulin, 1862, in-8). — *Notes extraites des archives communales de Compiègne* (*Bibliothèque de l'École des chartes,* t. XXIV (1862-1863), p. 471, et t. XXV (1863-1864), p. 124). — *Le Gouvernement des Papes et les Révolutions dans les États de l'Église* (Paris, Didier, 1865, in-8). — *Paul II et Pomponius Laetus* (*Revue des questions historiques,* tome I (1866), p. 278). — *Les Catacombes de Rome* (*R. des q. hist.,* tome I, p. 580, et tome II, p. 248 (1866). — *Une nouvelle édition des fausses Décrétales* (*R. des q. hist.,* tome II (1866), p. 595). — *Notes sur les études historiques en France au* XIXe *siècle* (Paris, Palmé, 1866, in-8). — *Galilée, son procès, sa condamnation* (*R. des q. hist.,* t. III (1867), p. 68). — *Un Mot sur la prétendue culpabilité du pape saint Calixte* (*R. des q. hist.,* t. III (1867), p. 249). — *La Pologne en 1572* (*R. des q. hist.,* t. IV (1867), p. 266). — *Les Derniers Travaux sur le bouddhisme* (*R. des q. histor.,* t. IV (1867), p. 504). — *Galilée, son procès, sa condamnation* (Paris, Palmé, 1867, in-8). — *Encore*

un mot sur Galilée (*R. des q. hist.*, t. V (1868), p. 550). — *L'Histoire des ducs de Bourbon* (*R. des q. hist.*, t. VI (1868), p. 277). — *Une nouvelle Histoire de Charles VII* (*R. des q. hist.*, t. VII (1869), p. 234). — *Critiques et Réfutations, M. Henri Martin* (*R. des q. hist.*, t. IX (1870), p. 132 et 407, et t. X (1870), p. 458). — *Une nouvelle Histoire de Sixte V* (*R. des q. hist.*, t. IX (1870), p. 229. — *Saint Louis et Alphonse de Poitiers* (*R. des q. hist.*, t. X (1870), p. 602). — *De quelques Travaux récents sur Galilée* (*R. des q. hist.*, t. XII (1871), p. 231). — *Une Protestation au sujet d'une assertion de M. Gilbert Govi* (*R. des q. hist.*, t. XII (1871, p. 535). — *Hier, aujourd'hui, demain* (Toulouse, Hébrail, 1871, in-8). — *La Restauration d'après ses derniers historiens* (*R. des q. hist.*, t. XIII (1872), p. 165 et 469). — *Critiques et Réfutations, M. Henri Martin et son Histoire de France* (Paris, libr. de la Soc. bibl., 1872, in-12). — *La Politique de Sixte V* (*R. des q. hist.*, t. XV (1873), p. 387). — *Une Page de l'histoire du gallicanisme* (*R. des q. hist.*, t. XV (1873), p. 585). — *Histoire de la Restauration* (Paris, Palmé, 1873, in-12). — *M. Guizot, son rôle comme historien* (*R. des q. hist.*, t. XVII (1874), p. 439). — *Les Sépulcres des Flaviens chrétiens* (*R. des q. hist.*, t. XVIII (1874), p. 573). — *Les Catacombes de Rome* (Paris, libr. de la Soc. bibl., 1875, in-12). — *Les Luttes intellectuelles et la Société bibliographique* (Paris, libr. de la Soc. bibl., 1875, in-8). — *M. Guizot, son rôle comme historien* (Paris, Palmé, 1875, in-8). (Tirage à part de la *R. des q. hist.*) — *Le Texte du procès de Galilée et les Discussions soulevées par la publication de ce texte* (*R. des q. hist.*, t. XXI (1877), p. 203). — *La Correspondance du comte de Serre* (*R. des q. hist.*, t. XXII (1877), p. 559). — *Une Accusation de faux dans les pièces du procès de Galilée* (*R. des q. hist.*, t. XXIII (1878), p. 242). — *Note sur la polémique relative à la publication des pièces sur le procès de Galilée* (*R. des q. hist.*, t. XXIII (1878), p. 662). — *La Question de Galilée* (Paris, Palmé, 1878, in-12). — *Une nouvelle Étude sur Savonarole* (*R. des q. hist.*, t. XXV (1879), p. 687). — *Un singulier Exemple de critique historique : M. Wohlwill et les Manuscrits de Galilée* (*R. des q. hist.*, t. XXVI (1879), p. 203). — *La Politique de Sixte-Quint en France* (*R. des q. hist.*, t. XXVII (1880), p. 151). — *La Famille de Béatrice Cenci et le Drame de Petrella* (*R. des q. hist.*, t. XXVII (1880), p. 287). — *Le Pape Alexandre VI* (*R. des q. hist.*, t. XXXIX (1881), p. 357). — *La Légation du cardinal Caetani en France* (*R. des q. hist.*, t. XXX (1881), p. 460). — *Réponse à la lettre du R. P. Leonetti sur le pape Alexandre VI* (*R. des q. hist.*, t. XXX (1881), p. 460). — *Nicolas V et la Conjuration d'Étienne Porcari* (*R. des q. hist.*, t. XXXI (1882), p. 160). — *Le Pèlerinage de pénitence à Jérusalem* (Paris, Palmé, 1882, in-8°). — *Les Derniers Jours de la Ligue* (*R. des q. hist.*, t. XXXIV (1883), p. 34). — *La Bibliothèque du Vatican* (*R. des q. hist.*, t. XXXVII (1885), p. 614). — *La Réconciliation de Henri III et du duc de Guise* (*R. des q. hist.*, t. XXXIX (1886), p. 52). — *La Ligue et les Papes* (Paris, Palmé, 1886, in-8). — *Jordano Bruno* (*R. des q. hist.*, t. XLII (1887), p. 180). — *Les Réformes de la Révolution en 1789* (Paris, lib. de la Soc. bibl., 1889, in-12).

CHRONIQUE

NÉCROLOGIE. — La philologie a fait une perte considérable dans la personne du Dr Arnold EBEL, mort à Leipzig, le 1er juillet. Né le 1er juin 1820 à Cassel, M. Ebel, après avoir passé quatre années à étudier aux Universités de Marbourg, Leipzig, Gœttingue et Berlin (1843-1844) fut appelé à professer à Marbourg (1849). En 1863, on lui confia la chaire de langues et littératures romanes que l'on venait de créer à l'Université de Leipzig. C'est à ce moment qu'il quitta la direction du *Jahrbuch für romanische und englische Litteratur* qu'il avait fondé en 1859 avec M. Wolf. Les ouvrages qu'il laisse sont assez peu nombreux, mais ils sont fort estimés. En voici la liste, sans y comprendre les articles de revue qu'il a publiés dans le cours de sa carrière d'érudit : *Quellenforschungen aus der Geschichte Spaniens* (Cassel, Appel, 1849, in-8) ; — *Handbuch der italienischen Nationalliteratur, historisch geordnete Anthologie der Poesie und Prosa* (Marbourg, Elwert, 1854, in-8), réimprimé à Leipzig en 1864 ; — *Entwickelungsgeschichte der französischen Tragödie, vornehmlich im 16. Jahrh.* (Gotha, Perthes, 1856, in-8) ; — *Tertullians Verhältniss zu Minucius Felix* (Leipzig, Hirzel, 1868, gr. in-4) ; — *Allgemeine Geschichte der Literatur des Mittelalters im Abendlande* (Leipzig, Vogel, 1874-1880, 2 vol. in-8). Une traduction française de ce dernier ouvrage a été publiée par la maison Leroux.

— On annonce encore la mort : de M. AMAGAT, député, auteur d'ouvrages de médecine et de remarquables études financières, mort à Saint-Flour à l'âge de 43 ans ; — de M. Victor BERNARD, auteur dramatique, né à Béziers en 1829, mort à Paris le 10 juillet, à l'âge de 61 ans ; — de M. Jean-Augustin BOST, ancien pasteur protestant à Genève, né dans cette ville en 1815, auteur de nombreux ouvrages, entre autres d'un *Dictionnaire d'histoire ecclésiastique, contenant en abrégé l'histoire de tous les papes et antipapes, celle des conciles, des Pères de l'Église, des principaux docteurs, des hérétiques et des hérésies, des sectes, des missionnaires, des martyrs, des précurseurs de la Réforme, des théologiens, des villes qui ont joué un rôle dans l'histoire de l'Église, etc.* (1884, gr. in-8), mort à Genève le 20 juillet à l'âge de 75 ans ; — de M. le comte Théophile DE BREMOND D'ARS, auteur de nombreux ouvrages sur l'histoire de la Saintonge et de l'Angoumois, mort à l'âge de 72 ans ; — de M. GOUBAUX, ancien directeur et professeur d'anatomie et de physiologie à l'École vétérinaire d'Alfort, membre de l'Académie de médecine, né à Vincennes en 1820, auteur d'ouvrages, entre autres *De l'Extérieur du cheval* (1884, in-8 avec grav.), mort le 28 juin à l'âge de 70 ans ; — du R. P. HUGUES, religieux trappiste, né en 1828, auteur des *Annales de l'abbaye d'Aiguebelle*, mort à l'âge de 62 ans ; — de M. Félix JULIEN, lieutenant de vaisseau en retraite et ancien aide de camp de M. l'amiral Bouet, né à Toulon en 1824, savant distingué, auteur de nombreux ouvrages sur la marine, entre autres : *Les Harmonies de la mer, Les Commentaires d'un marin, Papes et Sultans, Lettres de l'amiral Courbet*, et bien d'autres œuvres de mérite, mort à Toulon, dans sa villa de l'Oratoire, à l'âge de 60 ans ; — de M. l'abbé NOGUÈS, né à Toulouse, premier aumônier de la prison de Saint-Lazare, mort à Paris le 26 juillet à l'âge de 50 ans ; — de M. Henri POILEUX, homme de lettres, auteur d'un assez grand nombre de poésies, mort le 10 juillet ; — de M. le chanoine DE PORQUIER DE LAGARIGUE, doyen des prêtres de France, très érudit auteur de plusieurs ouvrages didactiques, mort à l'âge de 95 ans.

— A l'étranger, on annonce la mort : du Dr ARNOLD, professeur d'anatomie à l'Université d'Heidelberg, mort le 4 juillet; — de M. Francis BENNOCH, de la Société des antiquaires de Londres, qui laisse quelques poésies estimées, mort à 53 ans, dans les derniers jours de juin; — de M. Albert BÜRKHEIM, ingénieur, auteur d'écrits populaires, mort le 8 juillet; — de lord CARNARVON, président de la Société des antiquaires de Londres, qui a donné une traduction de douze chants de l'Odyssée et une édition des lettres de lord Chesterfield à son filleul, mort en juin ; — de sir E. CHADWICK, auteur de quelques ouvrages d'hygiène, mort en juillet; — du Dr Heinrich Albrecht ERBSTEIN, numismate distingué, directeur du musée historique de Dresde, mort à 50 ans, le 26 juin; — du géologue suisse M. Alphonse FAVRE, mort à 77 ans; — de M. Karl GÖRLIH, poète comique, mort le 10 juillet à Berlin, à 61 ans; — du chevalier VON HARRASKOWSKY, dont les travaux sur l'histoire du droit jouissent d'une certaine autorité et qui enseigna quelques années à l'Université de Vienne, mort dans cette ville, à 53 ans, le 10 juin; — du général Plantagenet HARRISON, généalogiste d'un certain mérite; — de M. Emil HEITZ, professeur à l'Université de Strasbourg, mort le 16 juillet; — de M. le chanoine capitulaire HERB, ancien professeur de théologie à l'Université de Munich, mort le 28 juin; — de M. William Raeburn JENKINS, collaborateur du *New York Herald*, puis attaché comme critique dramatique à l'*Evening telegramm*, mort en juin, à 42 ans; — du Dr Joseph KACHLER, attaché au laboratoire de chimie de l'Université de Vienne, mort le 7 juin, à 43 ans; — de M. Gottfried KELLER, poète, mort à Zürich, à 71 ans; — du chevalier K.-G.-L. VON LEITNER, poète styrien, mort à Gratz, à 90 ans, le 20 juin; — de M. Emil METZGER, auteur de nombreux ouvrages ethnographiques, mort à Stuttgart le 7 juillet; — de M. Iwan MINAJEW, professeur de philologie comparée à l'Université de Saint-Petersbourg, où il est mort le 13 juin, à 49 ans; — de M. Aloïs NOWÁK, mort à 59 ans, à Brünn, le 9 juin; — de M. Kitchen PARKER, professeur d'anatomie comparée au Collège royal de chirurgie, président en 1871 de la *Royal microscopical Society*, zoologiste distingué, mort en juillet; — de M. Gustav PFIZER, dernier représentant de l'école poétique souabe, mort le 18 juillet à Stuttgart, âgé de 83 ans; — de M. John RALFS, botaniste anglais, dont les travaux scientifiques sont surtout constitués par les articles qu'il a fournis aux *Annals of natural history*, mort à 83 ans, le 14 juillet; — de M. Eugène SCHUYLER, traducteur en anglais de Tourgueneff, et connu par quelques autres travaux originaux, notamment par une biographie estimée de Pierre le Grand, mort en Égypte, où il était consul général des États-Unis; — de M. Robert Henry Soden SMITH, qui, outre les catalogues du South Kensington Museum dont il faisait partie, laisse des poésies, et notamment *Flower and Bird*, mort le 20 juin, à Londres, dans sa 69e année; — du philosophe et poète belge, M. VAN WEDDINGEN, mort à 49 ans, à Bruxelles, le 7 juillet.

LECTURES FAITES A L'ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES. — Dans la séance du 6 juin, l'Académie a entendu une communication de M. le capitaine Morin sur *Jeanne d'Arc tacticien et stratégiste*. M. Robiou a lu ensuite un mémoire sur la prise de Samarie par Salmanasar, et M. Menant, une notice sur *Kar-Kemis, capitale de l'empire hétéen*. — Le 13 juin, M. le commandant de Boisrouvray a communiqué un travail sur Jean de Coëtanlem, corsaire breton du XVe siècle qui devint amiral de Portugal. M. Deloche a ensuite commencé la lecture d'un mémoire sur le jour civil en Gaule, lecture qui a été continuée dans les séances du 20 et du 27 juin. —

Dans les séances des 20 et 27 juin, 11, 18 et 25 juillet, M. Ravaisson a entretenu ses collègues de la restitution de la Vénus de Milo. Il croit que cette statue a primitivement fait partie d'un groupe auquel aurait également appartenu une autre statue du Louvre, appelée l'Achille. — Le 27 juin, après les communications dont il vient d'être parlé, M. E. Du Boys a lu une notice sur Baluze et ses correspondants limousins. — Le 11 juillet, M. Saglio a entretenu l'Académie de la domestication du chat dans l'antiquité. M. Siméon Luce a ensuite communiqué une notice de M. Labourasse sur la mère de Jeanne d'Arc. — Dans la séance du 18 juillet, après un très intéressant rapport de M. Babin sur les fouilles du docteur Schliemann à Troie, M. Schwab a entretenu l'Académie de l'hydromancie et des coupes magiques des anciens, et M. Siméon Luce a lu un mémoire sur *Jeanne d'Arc, dixième preuse.* — Le 25 juillet, M. Gaston Paris a entretenu l'Académie du nouveau *Dictionnaire général de la langue française* de MM. Hatzfeld, Darmesteter et Thomas.

LECTURES FAITES A L'ACADÉMIE DES SCIENCES MORALES ET POLITIQUES. — Dans la séance du 7 juin, M. Besnard a donné lecture d'une étude sur l'esthétique moderne, et M. Boutigny a communiqué un mémoire sur la religion aux États-Unis. — Dans celle du 14 juin, M. le Dr Proust a entretenu l'Académie de l'importante question du travail de nuit pour les femmes au point de vue de l'hygiène. Cette lecture a donné lieu, les 21 et 28 juin, à un échange d'observations entre l'auteur et MM. Leroy-Beaulieu, Fr. Passy, Courcelle-Seneuil et Léon Say. — Le 21 juin, M. Perrens a communiqué une étude sur le constituant Gautier de Bianzat. — Dans la séance du 5 juillet, M. Huit a achevé la lecture de son travail sur le Phèdre de Platon. — Dans celle du 12 juillet, après la lecture d'un mémoire de M. le Dr da Fonseca sur les croyances religieuses des Indiens du Brésil, M. Baudrillart a continué la communication de son travail sur les populations agricoles de la Provence. — Le 26 juillet, M. Levasseur a commencé la lecture d'un travail de M. Afasnasief sur le Pacte de famine, dans lequel il détruit une fois de plus cette légende.

CONCOURS. — L'Académie des sciences, arts et belles-lettres de Caen met au concours pour le prix Moulin de 800 fr. une « Biographie normande de Malherbe. » Ce que l'Académie demande aux concurrents, c'est le récit de la première éducation de Malherbe dans sa ville natale, des voyages qu'il y fit, des procès qu'il y soutint, des relations qu'il y conserva avec de nombreux lettrés, hommes de robe ou d'église, savants ou poètes. » Le délai pour la remise des manuscrits est fixé au 31 décembre 1891 et les envois doivent être faits à M. Gasté (16, rue Jean-Romain).

— La Société de statistique de Marseille propose, cette année, les sujets suivants : *Premier concours.* — Médaille : Pour un mémoire sur la Statistique ou la topographie d'une ville ou d'un canton du département des Bouches-du-Rhône. — Médaille : Pour un ouvrage imprimé intéressant le commerce de Marseille ou celui du département des Bouches-du-Rhône. *Deuxième concours.* Une médaille de vermeil et deux d'argent, offertes par M. le ministre de l'agriculture : La production du maïs est-elle rémunératrice dans le département des Bouches-du-Rhône? Adresser les manuscrits, avant le 1er octobre 1890, à M. le Dr Sicard, rue d'Arcole, à Marseille.

PARIS. — M. Henri Omont, dont nous avons souvent eu à signaler les travaux à nos lecteurs, entreprend à la librairie Leroux la publication de *Fac-similés des manuscrits grecs datés de la Bibliothèque nationale du* IXe *au* XIVe *siècle.* Cet important ouvrage se composera de deux livraisons de cha-

cune 50 planches in-folio, accompagnées d'un texte explicatif. Ces reproductions héliotypiques des 150 manuscrits à date certaine qui se trouvent à la Bibliothèque nationale, formeront un précieux recueil pour l'étude de la paléographie grecque au moyen âge. C'est un nouveau service à ajouter à la liste de ceux que M. Omont a rendus à l'érudition.

— La même maison vient de commencer l'impression d'un *Album archéologique des musées de province.* Le ministère de l'instruction publique patronne cette publication, dont M. Robert de Lasteyrie, membre de l'Institut et professeur à l'École des chartes, a bien voulu accepter la direction. Chaque livraison coûtera 12 fr.

— C'est une excellente idée qu'a eue M. H. Vuibert de publier un *Annuaire de la jeunesse française* (Paris, Nony, in-18 de III-873 p.) M. Vuibert, depuis plusieurs années déjà, est à la tête de publications pleines d'utilité pour les jeunes gens qui achèvent leurs études : Annales des baccalauréats ès sciences et de l'enseignement secondaire, Annales des diverses licences et agrégations scientifiques, Journal de mathématiques élémentaires, etc. Dans le nouvel Annuaire que nous présentons ici à nos lecteurs, M. Vuibert veut servir de guide aux pères de famille et aux jeunes gens, au milieu des complications qu'a produites la multiplication des diplômes, brevets, certificats, et des écoles qui y préparent. Cet « essai », comme dit modestement M. Vuibert, pour être incomplet et imparfait, ne nous en semble pas moins propre à rendre de grands services. La première partie contient tous les renseignements qu'a pu recueillir l'auteur sur l'organisation de notre enseignement primaire, secondaire et supérieur; nous ne savons si M. Vuibert a eu raison de séparer complètement Paris de la province. La 2e partie du livre est consacrée aux *Écoles spéciales;* la 3e partie peut servir de guide pour le choix des *carrières et professions.* Une bibliographie donne la liste des ouvrages cités dans l'Annuaire, et celle des programmes; mais pourquoi n'avoir pas indiqué les librairies où ils sont publiés? L'ouvrage se termine par une table analytique. Pourquoi M. Vuibert, qui parle de l'association générale des étudiants de Paris, ne dit-il rien ni des associations analogues qui se sont formées en province, ni de l'Association des étudiants catholiques à Paris (Cercle du Luxembourg)? Nous ne doutons point que M. Vuibert ne répare cette omission; et nous ne pouvons qu'encourager sa publication.

— Depuis le mois de mai dernier, M. C. Guédon, relieur, a pris la direction d'une *Revue* mensuelle *de la reliure française, de la papeterie et de l'imprimerie* (81, rue des Saints-Pères. 6 fr. par an). Comme l'apprend le sous-titre, cette revue a la prétention d'être un « bulletin des reliures d'art, commerciale et particulière, cartonnage, brochure, fournitures photographiques, spécialités s'y rattachant... » Elle donne les procès-verbaux de la chambre syndicale, des articles variés, et tous les renseignements qui peuvent intéresser la reliure. Le numéro de juin contient notamment le commencement d'une intéressante étude de M. Gruel sur l'origine des styles par rapport à la reliure des livres. La reproduction héliographique d'une reliure d'un évangéliaire du XIe siècle accompagne cette livraison. On voit donc que la revue n'intéresse pas seulement les praticiens, mais les amateurs.

— Le premier fascicule du *Dictionnaire général de la langue française*, par MM. Hatzfeld et Arsène Darmesteter, dont nous avons déjà eu l'occasion d'annoncer à nos lecteurs la publication, vient de paraître à la librairie Ch. Delagrave. La mort de M. Darmesteter a contraint M. Hatzfeld de prendre comme auxiliaire pour l'achèvement de ce travail M. Antoine Thomas, ac-

tuellement chargé du cours de philologie romane à la Faculté des lettres de Paris et l'un des meilleurs élèves de M. Darmesteter. L'ouvrage sera complet en 80 fascicules à 1 fr. Nous en parlerons plus longuement quand la publication sera assez avancée pour qu'on en puisse juger.

— Dans une courte brochure (*le Projet Reinach et le Jury pour les délits de presse*) Grenoble, Baratier et Dardelet, in-8 de 23 p.), M. Maurice Vanlaer soutient contre le directeur de la *République française* la compétence du jury pour juger les délits de presse, et montre le danger qu'il y aurait à en attribuer le jugement à un tribunal correctionnel qui n'a point une entière indépendance.

— La *Bibliothèque parlementaire* éditée par la maison Quantin, et dont M. Eugène Pierre, secrétaire général de la présidence de la chambre des députés, a la direction, vient de s'augmenter d'un nouveau volume. *Du Pouvoir législatif en cas de guerre,* tel est le titre de cette brochure (in-12 de 30 p.) où M. Eugène Pierre expose un projet de loi, dont le principal objet serait d'établir en cas de guerre des commissions permanentes pour remplacer les chambres absentes.

— M. Corlieu, bibliothécaire adjoint à la Faculté de médecine de Paris, vient de faire un tirage à part d'un travail récemment publié dans le *Paris médical,* sur *l'Enseignement au collège de chirurgie depuis son origine jusqu'à la Révolution française* (Paris, J.-B. Baillière, in-8 de 61 p.). Le collège comptait dix chaires et dix-huit professeurs. C'est l'histoire de ces dix chaires que présente le savant bibliothécaire qui, après avoir passé en revue tout l'enseignement didactique, complète sa notice par d'utiles renseignements sur l'enseignement pratique.

— Les hagiographes liront avec intérêt l'opuscule de M. Max Bonnet, intitulé : *Narratio de miraculo a Michaële archangelo Chonis patrato,* extrait des *Analecta bollandiana*. C'est une étude critique du récit de ce miracle, suivi d'un double texte grec, dont l'un, le plus ancien, appartient à un auteur inconnu du IXe siècle environ, l'autre à Métaphraste. Il en existe une troisième rédaction que les Bollandistes ont insérée dans les *Acta sanctorum* au 29 septembre, laquelle est attribuée à Sisinnius, personnage encore incertain. Les ménologes slavons contiennent une version littérale des deux premiers textes publiés par M. Bonnet, qui les a soumis à une analyse rigoureuse dont la conclusion est que le récit en question a tous les caractères d'une légende dépourvue de base historique.

AUVERGNE. — Sous le titre de *Sainte Bonnette d'Alvier*, M. Maurice Chanson publie (Le Puy, imp. Prades-Freydier, petit in-8 de 23 p.) une brochure où la légende se mêle à l'histoire. Après une description du hameau d'Alvier, près du vieux château de la Mothe-Canillac, l'auteur fait connaître la sainte dont la fête se célèbre dans ce hameau le dimanche qui suit le 16 octobre, sainte Bonnette, dont le nom ne figure sur aucun calendrier, ni même sur l'*Ordo* diocésain du Puy, mais qui n'a pas été oubliée par les Bollandistes (tome VII d'octobre, Bruxelles, 1845).

DAUPHINÉ. — Malgré l'importance et le nombre de ses écrits, le publiciste dauphinois Accarias est aujourd'hui peu connu ; de plus, en raison de sa vie errante, sa biographie est pleine d'incertitudes. M. J. Accarias, après des recherches multiples, l'a reconstituée dans l'opuscule : *Jacques Accarias de Sérionne, sa famille, sa vie, ses ouvrages* (Grenoble, Allier, in-8 de 42 p.). Les ouvrages d'Accarias feront l'objet d'une étude spéciale.

— La vie de Cazeneuve, évêque constitutionnel des Hautes-Alpes, n'est certes pas à citer comme exemple, au point de vue surtout de la dignité

personnelle. Mais étudiée dans les détails, elle devait nécessairement fournir une page documentée de l'histoire de la Révolution en province. C'est ce qu'a pensé M. Th. Lemas, sous-préfet de Fougères, qui vient de publier : *Ignace de Cazeneuve, évêque constitutionnel des Hautes-Alpes, membre de la Convention* (Paris, Née, in-8 de 39 p.). M. Lemas a exploré les archives des Hautes-Alpes, celles de la ville de Gap, ainsi que des collections particulières, et il a ainsi composé un travail curieux qui remet en lumière une figure que nul de nous ne trouvera sympathique.

— Signalons, de M. le chanoine Jules Chevalier, un mémoire sur une *Colonne milliaire découverte à Saint-Didier, canton de Bourg-le-Péage* (Valence, imp. Céas, in-8 de 8 p.). Ce petit monument découvert et acquis par M. le chanoine Chevalier, se rapporte au règne de l'empereur Probus ; la description en est fort claire et le commentaire qui l'accompagne très érudit.

FRANCHE-COMTÉ. — L'Académie des sciences, belles-lettres et arts de Besançon vient de publier le volume annuel de ses *Mémoires* (année 1889) (Besançon, P. Jacquin, in-8 de XXXII-332 p., avec 6 planches). Nous signalerons spécialement : *Monseigneur Besson*, par M. A. Estignard, et *Th. Jouffroy*, par le même. La première de ces deux études est la reproduction intégrale, à deux ou trois phrases près, du travail que l'auteur a publié dans le tome III de ses *Portraits franc-comtois ;* la seconde est un extrait de l'œuvre de longue haleine consacrée au philosophe dans ces mêmes *Portraits* (Cf. *Polybiblion*, t. LVIII, p. 374-375) ; — *Les Derniers Jours de l'abbaye de Luxeuil*, par M. le chanoine de Beauséjour ; — *Philippe-le-Bel et Othon IV, comte palatin de Bourgogne. Mouvance de la Franche-Comté envers l'Empire germanique au moyen âge*, par M. Fleury-Bergier, étude dont nous avons déjà signalé le tirage à part (t. LVIII, p. 545) ; — *Jean de Rye*, par M. le marquis de Terrier-Loray ; — *Notes iconographiques sur les pèlerinages franc-comtois* (XVIe-XVIIIe *siècles*) ; — *Un Sceau inédit du connétable de Bourbon et les Monuments de l'abbaye de Baume-les-Dames*, par M. Jules Gauthier, archiviste du Doubs ; — *Monseigneur Besson, poète*, par M. le chanoine Suchet qui nous révèle ainsi l'éminent prélat sous un jour peu connu ; — enfin *l'Abbé Courtépée en Franche-Comté (1759)*, par M. Léonce Pingaud. Ces dernières pages qui, en ce qui concerne Besançon et Dole, acquièrent, à cent trente ans de distance, une saveur toute particulière, ont été trouvées manuscrites, à la Bibliothèque de Dijon, par l'éditeur, qui les a fait précéder d'une courte notice explicative ; il a, de plus, accompagné la relation de Courtépée de notes historiques, critiques et bibliographiques intéressantes.

— M. Jules Gauthier, archiviste départemental, continue dans l'*Annuaire du Doubs, de la Franche-Comté et du territoire de Belfort pour 1890* (Besançon, P. Jacquin, in-8 de 434 p., avec une planche), la publication de *Documents pour servir à l'histoire des artistes franc-comtois* et son précieux *Répertoire archéologique du Doubs*, qui comprend, cette fois, les cantons de Rougemont et de Vercel, arrondissement de Beaume-les-Dames (p. 51 à 80 de l'*Annuaire*).

— M. E. Perchet, ancien juge de paix à Pesmes, a publié une *Notice biographique sur Doudier (Antoine) (1757-1841)* luxueusement imprimée par Bouffaut frères, à Gray (gr. in-8 de 74 p.). Antoine Doudier a été un chirurgien habile et un mécanicien distingué ; il a, de plus, en diverses circonstances, prouvé qu'il était un caractère. Assurément, comme praticien et comme inventeur, ce Franc-Comtois mérite la plus grande estime ; mais ce qui

nous semble, en lui, le plus admirable, c'est l'administrateur communal. Doudier a passé des jours difficiles et même terribles ; les deux dates extrêmes de sa vie (1757-1841) l'indiquent assez : il a compté, aux jours funèbres de la Révolution, parmi les suspects. La présente brochure est un juste et presque filial hommage rendu par l'auteur à un homme qui s'est dévoué corps et âme à son pays.

— On doit au même M. Perchet un opuscule fort intéressant sur la *Destruction du pont de Pesmes en 1870* (Gray, Bouffaut frères, in-8 de 28 p.). Après avoir esquissé l'histoire de ce pont construit sur la rivière de l'Ognon un peu avant la Révolution, l'auteur raconte dans quelles circonstances douloureuses il fut détruit par les Allemands, le 20 décembre 1870. La fin du travail est consacré à la relation de l'inauguration du pont actuel, cérémonie qui eut lieu le 11 septembre 1875, sous la présidence de Mgr le duc d'Aumale, alors général en chef du 7e corps d'armée. Très bonne page d'histoire locale.

GASCOGNE ET GUYENNE. — Signalons une savante et curieuse brochure intitulée : *Les Remparts de Dax et son vieux château-fort. Anciens plans de Dax* (Extrait de l'*Aquitaine historique et monumentale*, publiée dans le *Bulletin de la Société de Berda*), par MM. E. Dufourcet, président de la Société, Em. Taillebois, secrétaire général, G. Camiade, archiviste (Dax, gr. in-8 de 98 p., avec 6 grav. dans le texte et 6 pl. hors texte). Il a semblé avec raison aux trois archéologues qu'il était utile « de réunir en une seule étude tout ce qui a été écrit sur les monuments de Dax, et qui est dispersé dans de nombreuses publications, de le coordonner, d'y ajouter le résultat de leurs recherches, les souvenirs des personnes âgées et leurs observations personnelles. »

— M. l'abbé R. Castex, curé de Sainte-Livrade d'Agenais, consacre à la patronne de sa paroisse une excellente monographie : *Sainte-Livrade. Étude historique et critique sur sa vie, son martyre, ses reliques et son culte* (Lille, Desclée, gr. in-8 de 258 p.). La monographie de M. l'abbé Castex, fruit de longues et consciencieuses recherches, est justement louée dans une lettre de Mgr l'évêque d'Agen, imprimée en tête du volume.

— Le tome XI de la seconde série du *Recueil des travaux de la Société d'agriculture, sciences et arts d'Agen* (Agen, Ve Lamy, in-8 de 374 p.) contient, outre la notice de M. Ph. Lauzun sur les *Manuscrits de la Bibliothèque de Saint-Amans* (Cf. *Polybiblion*, t. LVIII, p. 545) et un tableau contenant les observations de M. F. Cabrit sur *les Oiseaux dans le département de Lot-et-Garonne*, deux mémoires importants dont la fin paraîtra dans le fascicule sous presse : *La Charte d'Alaon est-elle un document faux ou digne de foi?* par le Dr Jules de Bourrault de Lassire; — *Essai sur l'histoire et l'organisation de la commune d'Agen jusqu'au traité de Bretigny* (1360), par M. André Ducom.

— M. Georges Tholin vient de réunir et de publier divers morceaux (Lyon, Vitte, in-8) sous le titre d'*Impressions, études et souvenirs*. Le volume débute par *le Carnet d'un franc-tireur*, récit émouvant des campagnes du corps de Cathelineau à l'armée de la Loire; nous trouvons ensuite, en dehors de quelques études de moindre importance, deux récits de voyage, le premier consacré à l'*Italie* et renfermant de nombreux aperçus sur l'archéologie et les arts, le second ayant pour titre : *Un mois en Algérie*.

LIMOUSIN. — M. Émile Du Boys publie *Deux Correspondants limousins de Baluze. Lettres inédites de Pradilhon de Sainte-Anne et de Malon du Verdier* (Limoges, Ve Ducourtieux, gr. in-8 de 32 p.). Pradilhon était un religieux feuillant qui eut, au XVIIe siècle, un certain renom comme généalogiste.

Charles-Antoine Melon du Verdier, conseiller au présidial de Tulle, puis receveur des tailles à Nevers, mari de la nièce de l'illustre érudit, Mlle Perrine Baluze, s'occupait aussi de l'histoire des vieilles familles. Leurs lettres (1692-1695) sont fort intéressantes, et M. Du Boys en a doublé la valeur par une excellente annotation.

— La *Vie de Madame Françoise-Thècle-Zoé Fleurat de Doumailhac née Chenu des Touches*, par J.-L. (Limoges, Leblanc; Aubazine, Mlle Lansade, in-8 de 115 p.), est un récit touchant et édifiant. L'auteur appelle avec raison Mme Fleurat une « héroïne de la charité, l'honneur du Limousin. » Il donne des détails sur les vertus et les bonnes œuvres de la grande chrétienne à laquelle l'Académie française décerna un prix Monthyon.

MAINE. — La *Revue historique du Maine* a publié dans sa dernière livraison une étude de M. l'abbé G. Esnault sur *les Livres de famille dans le Maine.* (Il s'agit de la famille Le Pelletier qui a fourni plusieurs générations d'hommes remarquables); — *La Communauté des boulangers du Mans*, par M. A. Martin; — *Lucé et ses environs aux* XVIIe *et* XVIIIe *siècles, par M. V. Alouis*, publié par M. L. Hervé; — *Bibliographie du Maine*, par M. L. Brière; — *Les Peintures murales de Poncé*, par M. Robert Triger.

— Dans le *Bulletin de la commission historique de la Mayenne*, nous signalerons : *Le Collège de Laval au* XIXe *siècle*, par M. Queruau-Lamerie; — *Une Mission à Château-Gontier en 1716*, par M. Paul de Farcy; — *Lassay, ses écoles, ses collèges*, par M. l'abbé Gillard.

— Un anonyme a fait paraître : *Vie de saint Pavace, évêque du Mans, patron spécial de la ville de Château-Renard* (*diocèse d'Orléans*) (imp. de Sainte-Alpais, à Cudot-Sainte-Alpais (Yonne), in-18 de 30 p. et 3 pl.).

NORMANDIE.— M. Léon Salefranque, sous-inspecteur de l'enregistrement, a publié une étude historique et anecdotique sur *le Timbre à travers l'histoire* (Rouen, imp. Deshays, in-4 de 126 p. avec vign.). L'auteur a surtout insisté sur les timbres normands dont il présente une collection complète.

— Signalons également : *Essai historique sur le fief et la chapelle de Blengues, à Clairvaux*, par M. Beaucousin (Rouen, imp. Cagniard, in-8 de 16 p.); — *Notes sur les juges et assesseurs du procès de condamnation de Jeanne d'Arc*, par M. Ch. de Beaurepaire (Rouen, imp. Cagniard, in-8 de 129 p.); — *Julien Travers, professeur honoraire de la Faculté des lettres de Caen*, par M. Eug. de Beaurepaire (Caen, imp. Delesques, in-8, 118 p.); — *Deux Normands, membres de l'Académie des inscriptions et belles-lettres au* XVIIIe *siècle*, 2e partie : *Jean Boivin de Villeneuve, 1663-1726*, par M. Ch. Allard (Rouen, imp. Cagniard, in-8 de 39 p.); *Cartulaire de l'abbaye de N.-D. de la Trappe*, publié d'après le manuscrit de la Bibliothèque nationale par la Société historique et archéologique de l'Orne, avec une préface de M. l'abbé Hommey (Alençon, imp. Renaut-de Broise, in-8 de VII-665 p.).

— M. L. Duval, archiviste du département de l'Orne, a publié : *Domfront aux* XIIe *et* XIIIe *siècles, et Éphémérides de la Moyenne Normandie et du Perche en 1789, documents pour servir à l'histoire du commencement de la Révolution dans la généralité d'Alençon* (Alençon, imp. Guy, in-32 de VIII-234 p.).

— La municipalité de Pont-Audemer a produit une semblable publication : *Cahier des plaintes, doléances et remontrances du bailliage secondaire de Pont-Audemer* (Pont-Audemer, imp. Admin, in-12 de 40 p.).

— M. le comte d'Estaintot a fait tirer à part du dernier *Précis* des travaux de l'Académie de Rouen : *Un Procès entre deux seigneurs hauts justiciers, Valmont et Cany, au* XVIIIe *siècle* (Rouen, imp. Cagniard, in-8 de 52 p.).

— Citons encore : *Découvertes archéologiques des époques romaine et franque, faites dans le canton d'Étrepagny (Eure)*, par M. Fournier. (Andelys, imp. Coulomna, in-8 de 16 p., flg.); — *Autour de Rouen*, par M. Muller (Rouen, Langlois, in-8 de 234 p.); — *Un Peintre bernayen, Michel Hubert Descours, 1707-1775*, par M. l'abbé Porée (Paris, Plon et Nourrit, in-8 de 21 p.).

— En préparation : *Histoire de Notre-Dame de Bonsecours*, par MM. les abbés J. Loth et Sauvage (Rouen, Augé, in-8).

PERCHE. — MM. le vicomte de Romanet et H. Tournoüer, anciens élèves de l'École des chartes, entreprennent la publication de *Documents sur la province du Perche*. L'objet qu'ils se proposent est « de mettre à la portée de tous... les nombreux travaux des historiens de cette province et les documents qui leur servent de preuves et de pièces justificatives...; en second lieu..., de donner la nomenclature et la désignation, aussi exactes et complètes que possible, des ouvrages imprimés et manuscrits, cartulaires, chartes, gravures, plans, cartes et documents de toutes sortes... conservés dans les bibliothèques, archives, chartriers et collections tant publics que privés. » Tous ces renseignements seront classés en quatre séries paraissant simultanément. La première comprendra les travaux des historiens assez considérables pour former un ou plusieurs volumes; la deuxième, les opuscules ou mémoires plus restreints ; la troisième sera consacrée aux chartes et documents originaux, et aux extraits des anciens chroniqueurs; la quatrième, à la bibliographie. Il doit paraître par trimestre un fascicule de 80 pages, où seront représentées les diverses séries autant que possible. Le programme est vaste, nous espérons que les éditeurs sauront le remplir. Déjà ils annoncent l'*Histoire du Perche*, de Courtin; les *Coutumes du Perche ;* un mémoire inédit d'Odolant Desnos sur les seigneurs de Nogent-le-Rotrou ; un *Mémoire* de l'abbé Le Forestier, curé de Mortagne (1659) *pour justifier que Mortagne est la capitale du Perche contre les mêmes prétentions de Bellesme ;* les Cartulaires de Saint-Martin du vieux Bellême et de Moustier ; le Rôle du ban et de l'arrière-ban de la noblesse du Perche en 1540. Le premier fascicule, paru en juillet, contient le *Recueil des antiquités du Perche*, par Léonard Bart ; une *Géographie historique du Perche*, avec une carte et des pièces justificatives ; enfin, une bibliographie générale. Le prix d'abonnement est de 6 francs pour le département de l'Orne et les départements limitrophes ; de 7 francs pour la France et de 8 francs pour l'étranger (Mortagne, Pichard, éditeur).

PROVENCE. — Nous signalons à l'attention de tous les esprits curieux qu'intéresse l'étude de l'archéologie chrétienne la *Notice sur quelques autels chrétiens du moyen âge avec description des lieux où ils ont été découverts* (Paris, imp. V. Goupy et Jourdan, in-8 de 119 p. — Tirage à 100 exemplaires seulement) que M. l'abbé J.-J.-L. Bargès vient de publier. Cette publication nous apporte une nouvelle preuve de l'activité infatigable du vénérable chanoine et de la curiosité de son esprit, qui se repose de ses études orientales par des recherches archéologiques ou par des travaux d'histoire plus récente. Les quatre autels dont le savant chanoine nous donne ici la description sont ceux de Notre-Dame de Sécheresse, près du château de Jullans ; de Saint-Étienne près de Roquevaire; de Saint-Pierre près d'Auriol et de Saint-Victor-du-Savard près de Saint-Zacharie.

— Bien intéressante est la brochure intitulée : *Les Reliques et le Reliquaire de sainte Madeleine destinés à la Sainte-Baume* (Avignon, Aubanel, in-8 de 36 p.). La Sainte-Baume ne possédait jusqu'ici qu'une très minime parcelle des reliques de sainte Madeleine. Il n'en sera plus ainsi désormais, et, grâce

à la générosité de feu Mgr de Terris, évêque de Fréjus et de Toulon, on y vénérera une relique insigne de l'illustre pénitente de Béthanie. L'auteur raconte l'origine et l'histoire de cette relique.

— Annonçons le tome III et dernier de l'*Académie d'Arles au* XVII*e siècle, d'après les documents originaux. Étude historique et critique*, par M. A.-J. Rance (Paris, librairie de la Société bibliographique, in-8 de VII-443 et XCII p.). Ces quatre-vingt-douze dernières pages sont occupées par un *Index bibliographique*, où l'auteur a donné la liste, la plus complète possible, des écrits des membres de l'Académie d'Arles.

SAINTONGE. — Un biographe dont le livre a eu du succès, M. Maugras (*La Jeunesse de Mme d'Épinay*), a fait mourir en *1813* et à *Varenes* (près Château-Thierry) la fille de l'amie de J.-J. Rousseau, laquelle, d'après une très curieuse note de M. Louis Audiat, insérée dans la *Revue de Saintonge et d'Aunis*, du 1er juillet 1890 (p. 299-302), mourut en *1824* à *Gemozac* (Charente-Inférieure).

ALLEMAGNE. — La Société d'histoire et de géographie de la Hesse vient de faire paraître la table générale des matières contenues dans les vingt-quatre premiers volumes de la Revue qu'elle publie. C'est M. W. Rodde-Ludwig, bibliothécaire de la Société, qui a rédigé ce travail (Cassel, Freyschmidt, in-8 de II-54 p.).

— Le 3e congrès international de sténographie doit se tenir à Munich du 7 au 17 août, et l'on profitera de cette occasion pour l'inauguration de la statue de F.-X. Gabelsberger, l'inventeur du système de sténographie spécial aux Allemands.

— Il s'est établi à Berlin une société pour l'étude du folklore, qui publiera un Bulletin trimestriel.

— M. Edvard Löwenthal, persuadé que les religions qui existent à la surface du globe sont dans un discrédit dont elles ne pourront se relever, à commencer par le christianisme, et convaincu d'ailleurs que l'on ne peut vivre sans religion, a conçu la pensée d'arracher l'humanité « au plus brutal des matérialismes, à la barbarie et à l'abrutissement. » Aussi a-t-il créé une nouvelle religion, le « cogitantisme, » religion sans caractère confessionnel, « sans credo stéréotypé. » Une petite brochure : *Die Religion der Religionen* (Leipzig, Baumert et Rongs, in-16 de 19 p.), résume l'historique et le but de la nouvelle secte, en donne les statuts, les cinq commandements et la prière. Un appendice contient un hymne de M. H. Kuntze au fondateur du cogitantisme. Bien que la nouvelle religion ait été reconnue en 1865 par le gouvernement prussien, nous doutons fort qu'elle soit appelée au succès qu'espère son fondateur.

— M. Johann Csontosi vient d'extraire de l'*Ungarische Revue* le très intéressant article qu'il y avait publié sous le titre : *Bildnisse des Rönigs Mathias Corvinus und der Königin Beatrix in den Corvin Codexen* (Budapest, F. Kilian, in-4 de 51 p.). Trente-deux gravures accompagnent ce travail et reproduisent les portraits du prince et de sa femme conservés dans vingt-huit manuscrits ayant appartenu à la Bibliothèque de Mathias Corvin.

ANGLETERRE. — La Société historique d'Oxford met en distribution le second volume de l'exercice courant. C'est le *Survey of the antiquities of the city of Oxford*, d'Anthony Wood. L'éditeur est le Rév. Andrew Clark, l'un des membres les plus actifs de la Société. Un plan en couleur fait connaître les bâtiments de l'église et de l'Université d'Oxford en 1440.

— Nous devons regretter la disparition d'une revue intéressante dont nous avions annoncé à nos lecteurs la fondation, sous le titre de *Scottish Art Review*, et qui, depuis janvier, avait pris celui de *Art Review*.

— L'*English dialect society* distribue cette année à ses membres les ouvrages suivants : *Glossary of words in use in the county of Glowcester*, préparé par M. Robertson et édité par lord Moreton ; *English dialects : their homes and sounds*, par M. Alex. J. Ellis.

— On annonce la publication pour l'automne prochain du journal de sir Walter Scott, dont le manuscrit est conservé à Abbotsford. L'éditeur, M. David Douglas, annotera le texte et l'éclairera même par la publication de documents inédits, empruntés par exemple aux souvenirs de James Skene, un des plus anciens amis de Walter Scott.

— La *Christian Social Union*, de l'Université d'Oxford, commencera en octobre prochain, la publication d'une revue destinée à l'étude des questions sociales et économiques. La direction est pour le moment aux mains du Rév. J. Carter (Pusey House, Oxford); le prix d'abonnement doit être de 10 shillings.

— L'*Asiatic quarterly Review*, que dirige si bien M. Demetrius Boulger, quitte la maison Kegan Paul, Trench, Trübner et C°, qui l'éditait, pour aller chez MM. Swan, Sonnenschein et C°. Le prochain numéro contiendra une importante étude sur la regéneration de la Perse, due à une plume autorisée ; M. Frederic H. Balfour y inserera une dissertation sur l'histoire de Chine. Nous y signalerons encore un article de M. Hyde Clarke sur le langage anglais en Orient.

— Quatre revues locales, *The Yorkshire Notes and Queries*, *The Yorkshire Genealogist*, *The Yorkshire Bibliographer* et *The Yorkshire Folklore journal*, disparaissent pour faire place à un nouveau periodique, *The Yorkshire County Magazine*, qui donnera chaque mois un numero illustré.

— Dans le courant d'octobre, les éditeurs Longman publieront les deux derniers volumes de *l'Histoire de l'Angleterre au* XVIII*e siècle*, de M. Lecky. Ces volumes sont presque entièrement consacrés à l'étude de la situation de l'Irlande.

— Les éditeurs Macmillan, qui viennent de faire paraître un joli volume de *English Lyrics*, morceaux choisis dans les œuvres d'Alfred Austin, par M. William Watson, qui est lui-même un poète distingué, annoncent pour le mois d'octobre la publication des œuvres complètes de M. Austin en six volumes.

— Le quatrième volume de *l'Histoire de l'Église d'Angleterre*, du chanoine Dixon, est sous presse. Ce volume contient le règne de Marie Tudor et jette un jour nouveau sur le rôle de Cranmer (Routledge, éditeur).

— Les éditeurs Vacher et fils vont faire paraître *Summary of the Constitution and procedure of Foreign Parliaments*, par M. Reginald Dickinson, un des « Committee clerks » de la Chambre des communes. L'auteur étudie les constitutions et règlements parlementaires de quatorze pays.

— MM. Field and Tuer annoncent la publication prochaine d'un ouvrage consacré à la cité de Londres, à ses habitants, ses rues, son commerce, ses monuments et son histoire. Le texte a été confié au Rev. W. S. Loftie. Les illustrations, dont le nombre atteindra deux cent cinquante, seront gravées à Paris, d'après des dessins originaux de M. William Luker, junior.

— M. Edward Harrisson Barker va publier chez MM. Bentley, *Wayfaring in France*. Ce sont des descriptions de paysages, des souvenirs, des impressions de voyage, recueillis par l'auteur au cours d'une excursion pédestre à travers l'Alsace, le Dauphiné, le Languedoc, la Gascogne et la Bretagne.

— MM. Macmillan & C° publieront incessamment le premier volume de l'ouvrage du prof. Alfred Marshall : *Principles of Economics*. Dans toute

l'Europe, on s'intéressera à cette tentative faite de rajeunir de vieilles doctrines et de présenter une solution aux laborieux problèmes économiques soulevés depuis ces dernières années.

— Un curieux ouvrage de M. Angelo Lewis (professeur Hoffmann) est sous presse à la librairie Routledge : *Cyclopaedia of Card and Table Games.* Le Dr W. Pole a écrit les chapitres consacrés au piquet, à l'ombre, aux patiences ; le major général Drayson s'est occupé du whist et de l'écarté, M. Arthur Payne, du billard ; M. Hoffer, des échecs.

— MM. Vizetelly & Co préparent une édition anglaise des œuvres de Francis Adams, le poète australien, sous le titre de : *Songs of the Army of the Night.*

— M. W. F. Smith, met la dernière main à une traduction complète de Rabelais, avec commentaire critique et notes explicatives. L'ouvrage sera publié par souscription et tiré à 750 exemplaires.

ITALIE. — A une époque où les crises commerciales sont malheureusement fort nombreuses, il est intéressant de signaler l'étude que leur consacre M. Giuseppe Caetani, dans une brochure qui est la reproduction d'une conférence faite par lui à Rome le 25 mai dernier. Dans cette *Conferenza pubblica sulle crisi commerciali* (Roma, tip. italiana, in-4 de 15 p.), M. Caetani, après avoir évoqué le souvenir des principales crises qu'a traversées le commerce depuis l'affaire de Law jusqu'à nos jours, en étudie les causes : famines, épidémies, inventions nouvelles, erreurs volontaires ou non des banquiers, développement du luxe qui a pour conséquence l'endettement, perversion du sentiment moral qui produit la malhonnêteté des hommes d'affaires, manque d'épargne et manque de prévoyance.

— La maison Giuseppe Palma de Milan entreprend la publication d'une petite bibliothèque scientifique et littéraire à 15 centimes. C'est une excellente tentative que fait le comité diocésain de Milan pour lutter contre la propagande anticatholique par la publication mensuelle de volumes destinés à la jeunesse et développant chez elle les connaissances scientifiques et historiques. Le premier volume paru contient un abrégé de l'histoire de l'Église par M. Francesco Magani. *I secoli cristiani a volo di colomba,* tel est le titre de cette publication qui contient quatre chapitres : I, les Préliminaires ; II, de la Descente du Saint-Esprit jusqu'à Constantin ; III, de Constantin à Mahomet ; IV, de Mahomet à Grégoire VII. Cet abrégé est exact et écrit avec intérêt.

— Dans la brochure *l'Italia e la Chiesa* (Florence, in-8 de 108 p.) que vient de publier M. Fedèle Lampertico et qui forme un supplément à la *Rassegna nazionale,* l'auteur étudie les causes du conflit entre la papauté et le pouvoir civil en Italie, et il examine si ce conflit ne pourrait être terminé. Il pense que la participation de tous aux affaires publiques et la fin de « l'abstensionnisme, » en rétablissant l'ordre social et politique, contribuerait à restaurer le sentiment religieux et à faire cesser le conflit entre les deux pouvoirs.

— Sous ce titre : *La Morale e la Giustizia nel conflitto anglo-portoghese,* M. Marino, professeur d'étique et d'histoire des traités à l'Université de Naples, apporte fort à propos une voix italienne au concert de l'indignation qu'a soulevée l'ultimatum lancé par lord Salisbury en violation flagrante d'un traité, dont les signatures sont à peine séchées. Il y mêle des considérations sur le rôle de la diplomatie en Europe. (Catania, Gianotta, in-12 de 32 p.).

— On sait que Florence a célébré le centenaire de Béatrice. Cette solen-

nité a provoqué l'apparition d'une étude publiée avec beaucoup de luxe et de goût par Luigi Battei, imprimeur à Parme (*Il Marito de Francesca da Rimini*, in-16 de 119 p.). L'auteur de cette étude est un éminent critique, Alberto Rondani. Sollicité d'apporter son concours au centenaire de Béatrice, M. Rondani a écrit une dissertation sur l'épisode de Françoise de Rimini, ou plutôt sur une question née de cet épisode. Est-ce Francesca seule qui parle à Dante? Est-ce Paolo qui devient quelquefois son interlocuteur? Aucun détail ne peut être indifférent quand il s'agit d'un poète comme Dante et quand c'est le passage le plus célèbre de son œuvre qui est en jeu. On ne s'étonnera donc point de l'attention méticuleuse avec laquelle Rondani a traité ce sujet, qui lui donne d'ailleurs l'occasion d'éclaircir certains détails. Ainsi ce n'est pas le jour où Paolo et Francesca cessèrent de lire le roman de Lancelot qu'arriva la mort des deux amants. Quant à leur meurtrier, qui ne fit qu'user d'un droit reconnu de tout temps aux maris outragés, ce n'était pas un vulgaire personnage : il avait en mainte circonstance prouvé sa valeur et son intelligence. Le petit volume de M. Rondani mérite d'être recommandé aux dantophiles.

ALGÉRIE. — Une brochure très curieuse vient de paraître sous ce titre : *1830. Relation des événements se rapportant à l'expédition d'Alger observés et décrits jour par jour à bord du brick l'Alerte*, par M. Reveillé de Beauregard, officier d'administration à bord de ce navire. Documents inédits précédés d'une introduction historique, et publiés par son fils, M. R. de Beauregard (Aix, imp. Nicot, in-8 de 44 p.). Le livre-journal de feu M. Reveillé de Beauregard contient le récit de tout ce qui s'est passé sous ses yeux, depuis le 12 mai jusqu'au 26 juillet 1830. Pour montrer l'intérêt de ce journal nous en citerons un court passage (du 14 juin, p. 19) : « Le général en chef, M. de Bourmont, débarque avec la première division. Un boulet ennemi passe très près de lui au moment où il s'élance au rivage. Un de ses aides de camp est emporté. Il décore de sa propre main sur le champ de bataille, un soldat d'artillerie qui se rend, lui seul, maître de deux pièces de canon et d'un drapeau. » A la suite du journal, on trouvera l'ordre du jour adressé à l'armée le 10 mai 1830, par le général en chef comte de Bourmont, et l'ordre du jour du vice-amiral Duperré à bord du vaisseau *la Provence*.

PUBLICATIONS NOUVELLES. — *Le Psautier de la première communion*, par Dom J. Rabory (in-16 carré, Gaume). — *Les Passions*, par le R. P. Félix (in-18, Téqui). — *Le Prêtre et la Vie d'étude*, par l'abbé Moussard (in-8, Retaux-Bray). — *Éléments de droit naturel*, par R.-R. de Cepeda, trad. par A. Onclair (in-8, Retaux-Bray). — *Code pénal italien promulgué le 1er janvier 1890*, par Ed. Turrel (in-8, Pedone et Lauriel). — *Code civil espagnol promulgué le 24 juillet 1889*, trad. et annoté par A. Levé (in-8°, Pedone et Lauriel). — *Les Lois successorales dans la société contemporaine*, par le comte de Bousies (in-8, Société belge de Librairie, à Bruxelles). — *A travers le Code pénal*, par G. Vibert (in-18, Jouvet). — *De la concurrence déloyale, ou de l'Apposition frauduleuse d'une marque ou d'un nom français sur des produits fabriqués à l'étranger*, par Ad. Joubert (in-18, Chevalier-Marescq). — *Moralphilosophie*, von V. Cathrein (in-18, Herder, Freiburg im Breisgau). — *Le Devoir social*, par L. Lefébure (in-16, Perrin). — *La Lutte pour le vrai, aphorismes*, par F. Musany (in-16, Perrin). — *Tableau des origines et de l'évolution de la famille et de la propriété*, par M. Kovalevsky (in-8, Alcan). — *Les Progrès de la science économique depuis Adam Smith, revision des doctrines économiques*, par M. Block (2 vol. in-8, Guillaumin). — *Le Surmenage intellectuel dans la civilisation moderne*, par M. Manacéine, trad. par E. Jaubert (in-18, Masson). — *Études adminis-*

tratives et judiciaires sur Londres et l'Angleterre, t. II, par G. Bugnottet et A. Noirpoudre de Sauvigney (in-8, Pedone et Lauriel). — *Le Travail,* par L. Tolstoï et T. Bondareff (in-18, Marpon et Flammarion). — *Charles Fourier. Œuvres choisies,* par C. Gide (in-16, Guillaumin). — *Le Socialisme,* par l'abbé S. Nicotra, trad. de l'italien par J.-L. Lalieu (in-18, Société belge de Librairie, à Bruxelles). — *La Santé de nos enfants,* par le Dr A. Coriveaud (in-18, J.-B. Baillière). — *L'Esprit de nos bêtes,* par E. Alix (in-8, J.-B. Baillière). — *Les Auxiliaires, récits de l'oncle Paul sur les animaux utiles à l'agriculture,* par J.-H. Fabre (in-8, Delagrave). — *Réflexions d'un paysan sur la culture et les cultivateurs,* par L. Bouzerand (in-8, Comptoir d'édition). — *Éléments d'iconographie chrétienne, Types symboliques,* par L. Cloquet (in-8, Desclée et de Brouwer, à Lille). — *L'Imitation et la contrefaçon des objets d'art antiques aux* XVe *et* XVIe *siècles,* par E. Courajod (in-18, Leroux). — *L'Armée,* par A. Deydier (in-18, Savine). — *La Navigation maritime,* par E. Lisbonne (in-8, Quantin). — *Les Croyances,* par L. de Chauvigny (in-8 carré, Ollendorff). — *Œuvres poétiques* de l'abbé Rainguet (2 vol. gr. in-8, Petit séminaire de Montlieu). — *Alexandre Hardy et le Théâtre français,* par E. Rigal (in-8, Hachette). — *Le Grand Siècle. Boileau,* par Mgr Ricard (in-12, Vitte, à Lyon). — *Les Grands Écrivains français, Mme de Staël,* par A. Sorel (in-16, Hachette). — *Les Doctrines littéraires de l'Encyclopédie, ou le Romantisme des encyclopédistes,* par J. Rocafort (in-8, Hachette). — *L'Évolution des genres dans l'histoire de la littérature,* t. I, par F. Brunetière (in-18, Hachette). — *Petits Lundis,* notes de critique, par A. Bunaud (in-16, Perrin). — *Etude sur François Bacon,* par J. Barthélemy Saint-Hilaire (in-18, Alcan). — *Le Roman d'un propriétaire,* par C. d'Héricault (in-18, Perrin). — *Astra,* par C. Sylva (in-18, Perrin). — *Byzance,* par J. Lombard (in-18, Savine). — *La Femme aux nimphéas,* par A. d'Ors (in-18, Savine). — *Fontenay Coup d'Épée,* par F. du Boisgobey (2 vol. in-18, Plon et Nourrit). — *César Cascabel,* 1re partie, par J. Verne (in-18, Hetzel). — *Le Sacrifice,* par L. Énault (in-18, Hachette). — *Les Exploits de Martin Robert,* par G. Ferry (in-8, Hachette). — *Perdu à la poste,* par M. Wood, trad. de l'anglais par M. de Nanteuil (in-16, Hachette). — *La Suisse circulaire, Berne, Interlaken, Lucerne, Belfort; impressions d'un touriste,* par A. Maillard (in-16, Sauvaitre). — *Dans les ténèbres de l'Afrique, recherche, délivrance et retraite d'Émin-Pacha,* par H. M. Stanley (2 vol. in-8, Hachette). — *A travers l'Afrique avec Stanley et Émin-Pacha,* journal de voyage du Père Schynse publié par C. Hespers (in-18, Hinrichsen). — *L'Algérie telle qu'elle est,* par R. Bergot (in-18, Savine). — *Sadi,* par Guy-Valvor (in-18, Savine). — *Ethiopie méridionale, journal de mon voyage aux pays Amhara, Oromo et Sidama,* par J. Borelli (gr. in-4, Librairies-Imprimeries réunies, anc. maison Quantin). — *Au Sud et au Nord,* par X. Marmier (in-18, Hachette). — *Histoire de sainte Jeanne de France, duchesse d'Orléans et de Berry 1464-1505,* par Mgr Hébrard (in-8, Poussielgue). — *Vie admirable de Saint Alphonse Rodriguez, S. J., d'après les mémoires écrits de sa main,* trad. de l'espagnol par Un père de la Compagnie (in-18, Retaux-Bray). — *Les Saints de Rome au* XIXe *siècle, Vincent Pallotti,* par J.-T. de Belloc (in-8, Téqui). — *Le Bienheureux J.-G. Perboyre,* par J. Demimuid (in-18, Téqui). — *Le Cardinal Frédéric Borromée,* par Ch. Quesnel (in-8, Desclée et de Brouwer, à Lille). — *Histoire des institutions politiques de l'ancienne France. Les Origines du système féodal, le bénéfice et le patronat pendant l'époque mérovingienne,* par F. de Coulanges, revu et complété par C. Jullian (in-8, Hachette). — *Mémoires du marquis de Sourches sur le règne de Louis XIV,* publié par le comte de Cosnac et E. Pontal, t. X, *janvier 1706-décembre 1707* (in-8, Hachette). — *Histoire de Louis XVII,* par

E. Le Normant des Varannes (in-8, Herluison, à Orléans). — *Les Hommes du 14 Juillet. Gardes françaises et Vainqueurs de la Bastille*, par V. Fournel (in-18, C. Lévy). — *Les Fédérations en Franche-Comté et la Fête de la Fédération du 14 Juillet 1789*, par M. Lambert (in-8, Perrin). — *Recherches sur la noblesse du Périgord*, par Mme de Cumont (in-8, Champion, à Paris ; Clouzot, à Niort; Fourgeaud, à Périgueux). — *Le Collège de Tournon en Vivarais*, par M. Massip (in-8, A. Picard). — *Histoire générale, civile, religieuse et littéraire du Poitou*, t. VII, par le chanoine Auber (in-8, Gouraud, Fontenay-le-Comte). — *Le Couvent des Dominicains de Génolhac, 1298-1791*, par l'abbé C. Nicolas (in-8, Gervais-Bedot, à Nîmes). — *A short history of the english people*, by J. R. Green (petit in-8, Macmillan, London). — *Un Divorce royal, Anne Boleyn*, par Mlle Blaze de Bury (in-18, Perrin). — *Les Origines de la forme républicaine du gouvernement dans les États-Unis d'Amérique*, par O. S. Straus, trad. par Mme A. Couvreur (in-8, Alcan). — *Universités transatlantiques*, par P. de Coubertin (in-18, Hachette). — *Accord des mythologies dans la cosmogonie des danites arctiques*, par E. Petitot (in-18, Bouillon). — *Les Outils de l'écrivain*, par S. Blondel (in-18, Laurens). — *Dizionario degli Italiani all'estero*, di L. Benvenuti (in-8, Barbera, Firenze).

QUESTIONS ET RÉPONSES

QUESTIONS

Châle de la reine Marie-Antoinette.— Il s'agit d'un châle dont le curé de Neundorf, petit village du comté de Glatz (Silésie prussienne) est le dépositaire. C'est une dentelle de fil de lin blanc, longue de 3 mètres, large de 0,31 centimètres, doublée de soie rose, qui sert de voile (nappe de bénédiction) les grands jours de fête.

D'après un certain curé Heinsch (mort depuis quelques années), Marie-Antoinette aurait porté ce châle (c'est-à-dire la *dentelle sans* la doublure de soie), quand elle fut conduite à l'échafaud, où elle l'aurait donné à son confesseur, l'abbé *de l'Orme* (ou Delorme), chanoine régulier de Saint-Augustin. Ici, il y a sans doute quelque erreur, puisque la malheureuse reine n'a point eu la consolation d'être assistée, dans ses suprêmes moments, par un prêtre « réfractaire. » Cependant on pourrait bien supposer que ladite donation a eu lieu dans la prison, pourvu qu'il existât un augustin de l'Orme, sinon le confesseur, tout au moins un fidèle serviteur de la reine, qui eut l'occasion de la voir au cachot. Cet abbé de l'Orme, dit le curé Heinsch, émigré depuis en Angleterre, légua (en 1805) le châle susdit au prélat Jean Strobach, chanoine régulier de Saint-Augustin de Breslau. Après celui-ci, deux autres augustins possédèrent cette relique, tour à tour; enfin ledit curé Heinsch l'acquit et la céda à la paroisse de Neundorf. Cet augustin de l'Orme est-il connu ?

Le Gérant : CHAPUIS.

Imprimerie polyglotte Alph. Le Roy, imp. breveté, Rennes.

POLYBIBLION

REVUE BIBLIOGRAPHIQUE UNIVERSELLE

SCIENCES MÉDICALES

1. *Les Bactéries et leur rôle dans l'étiologie, l'anatomie et l'histologie pathologiques des maladies infectieuses*, par A.-V. Cornil et V. Babès. 3e édit. Paris, Alcan, 1890, 2 vol. in-8 de vii-582 et 608 p., 40 fr. — 2. *Pathologie comparée de l'homme et des êtres organisés*, par le Dr Bordier. Paris, Lecrosnier et Babé, 1890, in-8 de 500 p., 8 fr. — 3. *L'Immunité par les leucomaïnes*, par Eusèbe Güell y Bacigalupi, de l'Académie de Barcelone. 2e édit. Paris, Berthier, 1890, in-8 de 160 p. — 4. *Du Transformisme et de la Génération spontanée*, par Charles Rohaut. Paris, J.-B. Baillière, 1890, in-18 de xx-148 p., 2 fr. 50. — 5. *Encyclopédie d'hygiène et de médecine publique*, publiée sous la direction du Dr Jules Rochard. T. II. Paris, Lecrosnier et Babé, 1890, gr. in-8 de 900 p., 20 fr. — 6. *Les Poisons de l'air (acide carbonique et oxyde de carbone). Asphyxie et empoisonnement*, par Gréhant, aide-naturaliste au Muséum. Paris, J.-B. Baillière, 1890, in-16 de 320 p., avec 21 fig., 3 fr. 50. — 7. *Les Maisons d'habitation, leur construction et leur aménagement*, par le Dr Corfield, trad. du Dr Jardet. Paris, J.-B. Baillière, 1889, in-16 de 160 p., avec 54 fig., 2 fr. — 8. *Hygiène de l'oreille à l'usage des lycées*, par le Dr Hamon du Fougeray. Paris, Lecrosnier et Babé, 1890, in-16 de 70 p., avec fig., 1 fr. 25. — 9. *Cornets acoustiques*, par le Dr Rattel, médecin-adjoint des sourds-muets. Paris, J.-B. Baillière, 1887, in-16 de 135 p. avec fig., 1 fr. 50. — 10. *Hygiène de la vieillesse*, par le Dr Sève. Paris, journal *la Santé*, s. d., in-18 de 196 p., 3 fr. — 11. *La Lutte contre l'abus du tabac*, avec préface par Alph. Karr. Paris, Alcan, 1890, in-16 de 230 p., illustr. par Baird, 3 fr. 50. — 12. *Pourquoi et comment on doit combattre l'alcoolisme, étude d'hygiène publique*, par le Dr Cristofini. Paris, Jouve, 1890, gr. in-8 de 75 p. — 13. *La Vérité sur les tours*, par X. Delore, chirurgien des hôpitaux de Lyon. Paris, Delahaye ; Lyon, Mégret, 1890, in-8 de 40 p. — 14. *Des Tours et de l'opportunité de leur rétablissement*, par le Dr Lortat-Jacob. Lille, au bureau du *Journal des sciences médicales*, in-8 de 22 p. — 15. *Recherches sur les maladies vénériennes à Paris, de 1878 à 1887*, par le Dr Commenge. Paris, Masson, 1890, gr. in-8 de 50 p. — 16. *La Femme pendant la période menstruelle*, étude de psychologie morbide, par le Dr Icard. Paris, Alcan, 1890, in-8 de xiv-283 p., 6 fr. — 17. *L'Homme et la Femme à tous les âges de la vie*, par le Dr Camboulivet. Paris, Marpon et Flammarion, s. d., in-12 de viii-388 p. avec fig., 3 fr. 50. — 18. *Leçons cliniques sur les principaux phénomènes de l'hypnotisme*, par le Dr Luys. Paris, Georges Carré, 1890, gr. in-8 de 300 p., avec pl. photograph., 3 fr. — 19. *Les Émotions dans l'état d'hypnotisme et l'Action à distance des substances médicamenteuses*, par le Dr Luys. Paris, J.-B. Baillière, 1890, in-16 de 264 p. et 28 pl., 3 fr. 50. — 20. *L'Hypnotisme, ses phénomènes et ses dangers*, par l'abbé Tourroude. Paris, Bloud et Barral, s. d., in-18 de 277 p., 2 fr. — 21. *Étude sur l'hypnotisme*, par Claverie, professeur de théologie. Aire-sur-l'Adour, Dehez, s. d., in-8 de 125 p., 1 fr. 25. — 22. *Essai sur l'hypnotisme*, par Dolhagaray. Amiens, imp. Rousseau-Leroy, s. d., in-8 de 67 p. — 23. *Les Rêves (physiologie et pathologie)*, par le Dr Tissié. Paris, Alcan, 1890, in-12 de xii-214 p., 2 fr. 50. — 24. *Hygiène et Traitement des maladies mentales et nerveuses*, par le professeur Kovalevsky, de Kharkoff. Trad. du russe par le Dr Wladimir de Holstein. Paris, Alcan, 1890, in-18 carré de 275 p., 5 fr. — 25. *Les Épilepsies et les Épileptiques*, par le Dr Ch. Féré, médecin de Bicêtre. Paris, Alcan, 1890, in-8 de vii-636 p., avec 12 pl. et 67 fig., 20 fr. — 26. *Les Sensations internes*, par le professeur Beaunis. Paris, Alcan, 1889, in-8 de 256 p., 6 fr. — 27. *Le Cerveau*, par le Dr Georges Surbled. Paris, Retaux-Bray, 1890, in-18 de 260 p., 2 fr. 50. — 28. *Le Médecin devant la conscience*, par le Dr G. Surbled, avec préface de Mgr Perraud. Paris, Poussielgue, 1890, in-32 de 236 p., 1 fr. 25. — 29. *L'Anthropologie crimi-*

nelle et ses récents progrès, par le professeur Lombroso. Paris, Alcan, 1890, in-18 de 180 p. avec fig., 2 fr. 50. — 30. *Dépopulation et Civilisation* (étude démographique), par Arsène Dumont. Paris, Lecrosnier et Babé, 1890, in-8 de 520 p., 8 fr. — 31. *Le Surmenage intellectuel et les Exercices physiques,* par le Dr Riant. Paris, J.-B. Baillière, 1889, in-12 de viii-312 p., 3 fr. 50. — 32. *Le Surmenage mental dans la civilisation moderne,* par Marie Manacéine ; trad. du russe par Jaubert, avec préface du professeur Ch. Richet. Paris, G. Masson, 1890, in-18 de xiv-286 p., 3 fr. — 33. *Renaissance physique,* par Philippe Daryl. Paris, Hetzel, s. d., in-18 de 257 p., 3 fr. — 34. *L'Hygiène de l'exercice chez les enfants et les jeunes gens,* par le Dr Fernand Lagrange. Paris, Alcan, 1890, in-18 de iv-312 p., 3 fr. 50. — 35. *La Santé de nos enfants,* par le Dr Coriveaud. Paris, J.-B. Baillière, 1890, in-18 de 288 p., 3 fr. 50. — 36. *Dictionnaire abrégé des sciences médicales.* par le Dr Thomas. Paris, Lecrosnier et Babé, 1890, in-16 de 650 p., 7 fr. — 37. *Le Magnétisme et l'Électricité* (*phénomènes magnétiques et électriques*), par Amédée Guillemin. Paris, Hachette, 1890, in-16 de 272 p. et 132 fig., 1 fr. 25. — 38. *Alger et la Tuberculose pulmonaire,* par le Dr Gandil. Paris, Lecrosnier et Babé, in-16 de 80 p., 1 fr. 50. — 39. *Madère, station médicale fixe, accompagné d'un Guide-Madère,* par le Dr Mourao-Pitta. Paris, Alcan, 1889, in-8 de iii-101 p., 2 fr. — 40. *Action thérapeutique de Salies-de-Béarn,* par le Dr Raymond Petit. Paris, Lecrosnier et Babé, 1890, in-8 de 180 p., 3 fr. — 41. *De la Curabilité des accidents péritonéo-hépatiques d'origine alcoolique,* par le Dr Eugène Willemin (de Vichy). Paris, Steinheil, 1890, in-8 de 180 p., 6 fr. — 42. *Le Diabète sucré,* par le Dr Émile Schnée (de Carlsbad), avec préface du Dr Foveau de Courmelles. Édit. française. Paris, Masson, 1890, gr. in-8 de 275 p., 5 fr. — 43. *De la Grippe,* leçons du professeur Fabre, recueillies par le Dr Audibert. Marseille, Court-Payen, s. d., in-8 de 86 p. — 44. *Leçons de clinique médicale,* par Henri Desplats. Lille, bureau du *Journal des sciences médicales,* s. d., in-8 de 100 p. — 45. *Ma Cure d'eau, ou Hygiène et médication.* Trad. française par Sébast. Kneipp. Paris, Retaux-Bray, 1890 ; Strasbourg, Leroux, in-8 de 560 p., 3 fr. 50. — 46. *Médecine pratique,* par le Dr Henri Gaudichier. Paris, Ollier-Henry, petit in-8 de 215 p., 3 fr. 50. — 47. *Conferencias cientificas leidas,* por los Profesores (Escuela de Medicina en Sevilla). Seville, in-8 carré de 200 p. — 48. *Dr E.-G.-F. Grisanowski. Mittheilungen aus seinem Leben und seinen Briefen,* von Elpis Melena. Hannover, Seefeld, 1889, in-8 de 376 p. — 49. *L'Esprit de nos bêtes,* par E. Alix. Paris, J.-B. Baillière, 1890, gr. in-8 de viii-656 p., 12 fr.

1. — Le livre important par lequel j'ouvre aujourd'hui ce compte rendu a pour auteur un maître en micrographie, et pour sujet : *Les Bactéries,* ces petits êtres vivants qui assiègent de toutes parts les êtres beaucoup plus gros et plus forts, occasionnent chez eux les maladies les plus graves et les mettent souvent en péril. Le professeur Cornil, dans la préface de cet ouvrage, en résume remarquablement l'objet. « Les auteurs anciens, dit-il, les pères de notre église médicale, nous avaient laissé des descriptions admirables des maladies, basées sur l'observation de leurs symptômes, et ces descriptions impliquaient pour beaucoup d'entre elles une véritable spécificité. Les cadres de l'antique médecine parurent bouleversés de fond en comble lorsqu'on connut l'anatomie descriptive, lorsqu'on tenta de localiser les maladies dans des organes dont les fonctions n'étaient plus mystérieuses. La révolution fut encore plus profonde lorsque Bichat eut créé l'anatomie générale et tracé à grands traits la physiologie des tissus... Avec Broussais qui fit, lui aussi, table rase du passé, l'irritation, l'inflammation dominèrent toute la pathologie ; il ne fut plus question de la spécificité des maladies.... Plus récemment, l'histologie

pathologique, la pathologie cellulaire, illustrée par les travaux de J. Muller et de nos contemporains, Robin, Virchow, etc., ont dévoilé toutes les lésions des tissus. Mais l'étiologie des maladies, leur véritable cause, leur nature intime,... l'étiologie morbide n'avait fait que des progrès insensibles pendant toute cette période. La notion de spécificité des maladies était presque perdue, oubliée tout au moins par le grand nombre des médecins attachés à l'école organicienne. Bretonneau et Trousseau réagirent, il est vrai, mais ils ne pouvaient soutenir la doctrine de la spécificité que par l'observation pure des malades, tandis qu'aujourd'hui elle se base sur une cause tangible pour beaucoup de maladies, sur le micro-parasite qui leur donne naissance. » C'est à l'étude de ces micro-parasites que sont consacrés les deux gros volumes de MM. Cornil et Babès. L'ouvrage, illustré de nombreuses planches et figures, s'ouvre par une sorte de tableau où sont représentés plus de quarante types de ces microbes pathogènes. Après une préface consacrée à célébrer la bactériologie, les résultats qu'elle a donnés relativement à l'hygiène et aux causes des maladies, et les promesses qu'elle fait à la thérapeutique au moins préventive, vient une introduction à laquelle j'ai emprunté la citation ci-dessus. Une étude générale des schizomycètes ou bactéries ouvre le livre proprement dit; l'auteur y discute la place que ces organites occupent dans la série des êtres, leur spécificité et leur polymorphisme, leurs formes globulaires (cocci) bactériennes (bâtonnets courts), bacillaires (bâtonnets longs) ou filamentaires (spirales), leur reproduction par spores, leur isolement ou leur agglomération (zooglées), et enfin leur division en pathogènes, saprogènes et chromogènes, selon le rôle que ces organites semblent pouvoir jouer dans la production de la maladie, de la fermentation, de la putréfaction, etc. Un chapitre aussi neuf qu'intéressant est consacré aux ptomaïnes, ces produits de la décomposition des matières organiques, et qui paraissent aussi résulter de la vie des microbes; un autre à la technique histologique, aux procédés de coloration et de photographie des microbes; un autre aux méthodes de culture qui permettent d'isoler un microbe, et d'en charger pour ainsi dire un milieu donné dans lequel on puisse le multiplier et le conserver pour l'étudier à loisir, voire pour expérimenter les effets de son inoculation sur certains animaux. Il y a là toute une classe de méthodes expérimentales fort employées aujourd'hui, et qui donnent la mesure assez exacte de bien des faits, dont le mécanisme demeurait avant cela obscur et incertain. La création de toutes pièces de véritables maladies expérimentales est, en effet, ainsi que celle des diverses vaccinations, un des résultats les plus scientifiquement curieux de cet ouvrage.

Après ces généralités, vient l'étude des microbes dans chacune des

maladies infectieuses prises en particulier. Plusieurs de ces maladies n'ont été observées que chez les animaux, telles que le choléra des poules, la pneumo-entérite des porcs, le charbon et la peste bovine, la pneumonie et la fièvre typhoïde du cheval, le farcin du bœuf, la maladie des vers à soie et des abeilles, etc. Puis viennent les maladies observées chez l'homme : pneumonies, pleurésies, péritonites et méningites, diphtérie, typhus, dysenterie, fièvre jaune, choléra, charbon, tuberculose, lèpre, syphilis, rage, etc. C'est tout un chapitre de nos misères, et elles sont analysées avec une précision, une habileté et une patience dont on n'a pas idée, quand on ne s'est pas quelque peu familiarisé avec ce genre d'études. Ces deux volumes renferment une masse considérable de faits particuliers sans lesquels on ne saurait plus aujourd'hui faire un pas en avant dans le domaine des sciences médicales. La microbiologie ne doit certes pas tout remplacer ; bien des incertitudes planent encore sur les interprétations qu'elle suggère ; il n'en est pas moins vrai qu'elle a pris dans notre domaine scientifique une place considérable, et que le monde nouveau qu'elle a mis au jour est des plus curieux à parcourir.

2. — Ce monde nouveau attire même beaucoup, parfois trop, nos jeunes savants. Témoin le livre dont vient de s'augmenter la Bibliothèque anthropologique de Lecrosnier. La *Pathologie comparée de l'homme et des êtres organisés* se ressent en effet de cette attraction et de ce mirage auquel n'échappent guère les auteurs de cette Bibliothèque. La microbiologie et le transformisme n'inspirent pas seulement leurs travaux, mais ils y entrent toujours pour une notable partie. Aussi bien ici, M. le docteur Bordier nous prévient qu'il ne faut pas chercher dans son livre une œuvre didactique de médecine comparée « mais bien une esquisse de ce que je nommerais volontiers l'état d'esprit qui doit présider à l'étude philosophique de la biologie en général et en particulier de l'anthropologie. » Je ne le lui ai pas fait dire, mais je ne suis pas fâché qu'il l'ait dit si explicitement.

M. Bordier invoque, dès les premières pages, les travaux de M. Pasteur ; l'étude des microbes a, dit-il, transformé la pathologie ; « elle a fait pénétrer dans la science médicale, à la place de la métaphysique des diathèses, du génie épidémique, etc., des habitudes de matérialisme scientifique (*sic*) qui manquaient depuis trop longtemps aux médecins. » Le livre de M. Bordier est un livre sérieux, malgré cette défaillance. Il débute par une étude du milieu intérieur qui s'inspire heureusement des idées de Cl. Bernard, et se poursuit par des chapitres de physiologie générale dont la vie de la cellule, les actes généraux de la nutrition sont le sujet, il en tire une théorie savamment exposée de l'aptitude et de l'immunité morbides. La seconde partie est consacrée presque entièrement aux maladies microbiennes et parasi-

taires. On voit par là si j'avais raison de dire que la note microbienne est la dominante des leçons du docteur Bordier. « Le *bacillus subtilis* existait sans doute avant les mammifères; il vivait sur l'herbe humide, en aérobie, jusqu'au jour où il tomba submergé dans quelque infusion animale, peut-être une flaque d'eau, dans laquelle macérait le cadavre d'un animal mort. Devenu brusquement anaérobie, ferment, il a fait ce que M. Buchner lui a fait faire dans ses expériences : il s'est transformé en *bacillus anthracis*. Un mammifère passait ; il s'inocula, par une blessure qu'il portait au pied, une goutte de ce premier bouillon de culture charbonneuse, et cet animal fut le premier mammifère charbonneux,..... et nous mourons encore aujourd'hui de ce charbon ainsi produit, comme nos brasseurs font encore leur bière avec la levûre qui nous vient des Égyptiens. » Ne vous semble-t-il pas que cette page sur l'exégèse de la maladie charbonneuse, en rappelle d'autres, pour le procédé du moins, sinon pour le style, que vous avez lues dans Renan? Et notre auteur, en veine d'hypothèses, ne s'en tient pas à l'interprétation du passé, il nous pronostique l'avenir : « or ce qui s'est produit, se produira encore, et il est possible que quelque champignon obscur et inoffensif de l'heure présente soit destiné à émettre une spore, laquelle fera fortune, en ce sens que, devenue ferment dans le sang d'un homme, elle fera un jour disparaître l'humanité. » L'exégèse est totale, comme on le voit ; le monde commence et finit par le microbe, le microbe est tout, le microbe est Dieu. A part ce qu'il y a de fantaisiste dans de pareilles solutions, on peut trouver dans ce livre les choses les plus curieuses et, en somme, un bon exposé, très clair, très bien synthétisé, de ce qui constitue aujourd'hui le fond de la thèse matérialiste de l'école dite d'anthropologie.

3. — Mais la Providence a permis du moins que l'humanité se défendît contre les dangers terribles que les microbes lui font courir ; et, comme il arrive souvent, elle a placé à côté du mal les conditions qui lui servent de barrière. C'est une de ces conditions qu'étudie, dans une brochure fort intéressante, M. Eusèbe Güell y Bacigalupi, de Barcelone. Sous ce titre : *L'Immunité par les leucomaïnes*, cette brochure a le tort peut-être de sentir l'exubérance méridionale et la forme un peu excessive qui y correspond ; mais elle montre clairement comment l'armée des microbes, dangereuse par le poison qu'elle émet dans l'organisme où elle se loge, ne tarde pas à s'empoisonner elle-même par ses propres produits. Empruntant à Virchow cette parole, que la découverte des microbes n'a fait que reculer certaines difficultés de la science, sans les résoudre, il nous montre la lutte de la vie et de la mort, de l'organisme contre la maladie, devenue la bataille des cellules contre les bactéries ; et, ajoute Virchow, si le terrain est plus circonscrit, les détails du combat nous échappent

encore. C'est sur cette conclusion modeste mais vraie que je m'arrête, c'est celle qui convient en ces études si complexes, mais si curieuses, qui sont peut-être en effet grosses d'avenir, mais qui se vantent outre mesure lorsque, pensant avoir tout remplacé, elles mettent le laboratoire à la place de la clinique et nous préparent de savants théoriciens incapables de comprendre et par conséquent de soigner un malade.

4. — Entre le transformisme, l'évolutionisme, la génération spontanée et toutes les théories mixtes, qu'il est difficile de choisir! J'ai plusieurs fois signalé ici les livres de la *Bibliothèque anthropologique*, où tout est plus ou moins accommodé à l' « évolution. » Mais, je l'ai dit : entre les avancés de la thèse, sinon de la doctrine, il en est d'autres qui cultivent volontiers les moyens termes. Le petit livre de M. Ch. Rohaut est de ce genre mixte. Ainsi que le lui dit le professeur Peter, dans la préface qu'il a écrite, l'auteur croit à la génération spontanée, sous conditions, et au transformisme avec réserves. Et tous deux se flattent que les doctrines microbiennes par lesquelles M. Pasteur croit avoir vaincu l'hypothèse de la génération spontanée, vont bientôt servir de démonstration à la génération spontanée, aussi bien qu'au transformisme. Telle est, en effet, la thèse que pose et que soutient M. Ch. Rohaut. Partisan de la génération spontanée pour ce qui est des espèces inférieures des différents règnes vivants, il adhère au contraire à un certain transformisme pour ce qui est des animaux supérieurs; et, ayant attribué à la constitution préalable d'un élément organique la possibilité de former le germe d'une espèce vivante inférieure, il ne juge pas plus difficile d'attribuer à la constitution préalable d'un animal la possibilité de produire une espèce supérieure.

Ce livre est savamment combiné : il accumule de véritables et sérieuses données scientifiques; il a des aperçus heureux et d'ingénieuses interprétations. Mais il oublie vraiment beaucoup que la tendance de la science est vers l'unité, que multiplier les hypothèses est un procédé que ne recommande pas la logique. Nouvel exemple des positions multiples que peuvent prendre les savants vis-à-vis des graves problèmes de l'évolution et de la genèse des êtres.

5. — L'*Encyclopédie d'hygiène* entreprise par Lecrosnier, sous la direction de M. le Dr Rochard, continue activement sa publication. Je n'ai pas à redire aujourd'hui quelles qualités distinguent cet ouvrage, l'ayant déjà dit l'an passé; l'œuvre garde son caractère vraiment encyclopédique et les articles qu'il contient tiennent tous les promesses que nous faisait le choix de ses collaborateurs. Le volume commence par les articles II et III de M. Léon Collin, sur les épidémies; un code résumé des mesures à prendre contre elles, sous le nom de prophylaxie, termine ce travail. L'auteur y étudie avec sa haute compétence les vaccinations, les mesures d'isolement et de quaran-

taine; et il est remarquable de voir comment les solutions les plus précises sont loin d'être toujours les plus absolues, et comment la sagesse va souvent avec la mesure en ces matières. Un long article de MM. Nocard et Leclainche sur les épizooties est consacrée aux maladies susceptibles d'être transmises des animaux à l'homme. Il est vrai que beaucoup de problèmes, aujourd'hui fort discutés, se trouvent exposés sinon résolus dans ce chapitre : tout ce qui a trait à la rage et à la tuberculose, par exemple, suffirait presque à faire un volume. Chacune de ces études comprend une description clinique de la maladie en question telle qu'elle se présente chez l'animal, ses causes, ses caractères diagnostiques et ses lésions, et les moyens que l'homme possède pour s'en préserver. Les maladies parasitaires des animaux ne sont pas omises, bien entendu. Le livre II a pour sujet l'hygiène alimentaire; il s'ouvre par un article fort méthodiquement exposé de M. G. Pouchet sur les aliments, avec un appendice sur les condiments. Vient ensuite un travail compendieux de M. Armand Gautier sur les eaux potables. On sait quelle est l'importance de cette question; et on sait aussi qu'elle ne pouvait être traitée par un savant plus compétent. Après une courte étude sur le rôle de l'eau dans l'alimentation, et sur les caractères généraux des eaux potables, l'auteur propose une classification assez naturelle qui comprend les eaux de pluie, les eaux distillées, les eaux de source, les eaux de rivière, les eaux de montagne, les eaux stagnantes, les eaux dites minérales et les eaux de glace. Des conseils relatifs à la conservation et à l'épuration des eaux potables conduisent aux dangers appartenant à l'usage des eaux nuisibles. L'article se termine par un exposé savant et pratique à la fois des méthodes d'essai et d'analyse des eaux, ainsi que de leur examen micrographique. Ce chapitre de l'alimentation appelait un article sur les boissons. C'est M. Alfred Riche qui l'a écrit; le vin, les boissons alcooliques, le thé, le café, etc., sont passés en revue et étudiés dans leur valeur chimique et dans leur partie nutritive et stimulante des forces. Le volume s'achève par une étude de haute physiologie, du même M. G. Pouchet, sur la théorie de l'alimentation. L'ensemble de ces articles constitue ainsi une monographie des plus distinguées et des plus complètes sur ce sujet de l'alimentation qui constitue le premier acte et souvent la mise en train de la nutrition.

6. — L'acide carbonique, élément accessoire, et l'oxyde de charbon, élément accidentel, peuvent empoisonner l'air au point de le rendre dangereux et nuisible, parfois même mortel. Ce sont ces deux altérations de l'air que M. Gréhant s'est proposé d'étudier dans son volume des *Poisons de l'air*. Prenant d'abord à partie l'acide carbonique, l'auteur en étudie les propriétés physico-chimiques; il montre comment et combien les voies respiratoires exhalent de ce gaz à chaque expiration;

comment l'action toxique de l'acide carbonique est nuisible aux échanges gazeux de la respiration, et provoque un engourdissement et une anesthésie dont les expériences d'Ozanam, de P. Bert et de Gréhant lui-même ont bien établi les conditions. Passant ensuite à l'oxyde de carbone, ce poison si curieux, qui ne se borne pas à prendre la place des gaz respirables, mais, de plus, frappe d'une incapacité respiratoire et d'une sorte de mort anticipée les globules du sang, l'auteur expose de même ses diverses propriétés, la façon dont il pénètre dans le sang et la difficulté que celui-ci éprouve à l'éliminer.

Des applications sont faites de cette étude aux dangers que nous font courir certains modes d'éclairage et de chauffage. Les dangers que courent les fumeurs et ceux surtout qui peuvent résulter de l'usage des poêles mobiles dans leurs divers types sont analysés avec soin; les conseils pratiques que l'on peut déduire sont savamment exposés, ainsi que le meilleur traitement à opposer aux accidents d'asphyxie que provoquent ces empoisonnements. Livre utile et capable de faire éviter de grands dangers d'asphyxie et en faisant mieux comprendre la cause et le mécanisme.

7. — C'est encore au premier chef une question d'hygiène que celle qui a trait aux *Maisons d'habitation,* à leur construction et à leur aménagement. L'auteur, le professeur Corfield, de Londres, a réuni là des conseils sur la situation des habitations, leur ventilation, leur éclairage, leur chauffage, la distribution de l'eau et l'élimination des ordures ménagères et autres, conseils que tous devraient connaître, les médecins pour les rappeler, les architectes pour s'en inspirer, et tout le monde pour en réclamer le bénéfice. Aussi, M. le docteur Jardet a-t-il été bien inspiré en nous donnant une traduction de ce livre, dont les nombreuses figures aident, d'ailleurs, le texte.

8. — Un court mais substantiel petit volume est consacré par M. le docteur Hamon du Fougeray (du Mans) à l'*Hygiène de l'oreille.* L'hygiène spéciale, dit l'auteur, a été étudiée en ce qui regarde les organes de la vue et de la voix; l'hygiène de l'organe de l'ouïe a été négligée. C'est cette lacune qu'il a voulu combler; et, ce faisant, il peut rendre le plus grand service aux malheureux que frappe la surdité et plus encore à ceux qu'elle menace. Il montre que beaucoup de négligence, de préjugés, de mauvaises habitudes concourent à provoquer cette infirmité, et, après un chapitre préliminaire consacré à l'anatomie et à la physiologie de l'oreille et du nez, il conseille tous les soins de propreté que réclame une bonne hygiène de cet appareil, passe en revue toutes les causes qui peuvent le rendre souffrant.

9. — C'est encore l'ouïe qui fait l'objet du petit livre que M. le docteur Rattel, médecin des sourds-muets de Paris, consacre aux cornets acoustiques et à leur emploi. On voit figurer dans ce livre depuis l'o-

reille de Denys le Tyran, d'après Le Cat, jusqu'aux appareils les plus simples et les plus perfectionnés que nous possédons aujourd'hui. Une bibliographie étendue complète ce petit volume, que consulteront avec fruit bien des gens empêchés dans leurs occupations par un degré plus ou moins avancé de surdité.

10. — Sous le titre de : *Hygiène de la vieillesse,* le Dr Sève nous présente un livre qui est encore un travail de vulgarisation des données de l'hygiène en général et de quelques-unes des applications qu'on en peut faire aux maladies et aux infirmités des vieillards. Un chapitre du rajeunissement termine le volume : *In caudâ venenum.* Est-il sérieusement bon de chercher à vulgariser et de conseiller comme ayant fait ses preuves, l'usage d'un moyen aussi scabreux et aussi peu connu que celui indiqué par Brown Sequard. Il est inexact, par exemple, que ces expériences n'aient jamais déterminé aucun accident, et les résultats physiologiques sont loin d'avoir répondu toujours à ce qu'on avait cru devoir en attendre.

11. — Les documents réunis dans le volume intitulé : *La Lutte contre l'abus du tabac,* sont, après une préface spirituelle d'Alphonse Karr, des renseignements scientifiques sur le tabac, par M. Ortolan et un préambule de M. Leyssenne, un compte rendu du congrès international provoqué par la Société contre l'abus du tabac, et enfin des communications intéressantes de M. Lequien sur le rôle que l'instituteur peut jouer pour prémunir les enfants contre l'usage du tabac, de M. Maurice de Fleury à propos des effets du tabac sur la santé des gens de lettres, du docteur Petit relative au tabac et à la phtisie, etc., etc. Je ne veux rien dire ici du principe que défendent la Société et le volume qu'elle publie; mais des médecins ne pourraient que difficilement se refuser de l'approuver.

12. — *Pourquoi et comment on doit combattre l'alcoolisme?* Telle est la question que s'est posée le docteur Christofini, et à laquelle il a répondu, en s'appuyant sur des documents presque officiels, sous le patronage du professeur Brouardel et du grand statisticien M. Turquan; et il a fait, en quelques pages, une étude d'hygiène publique des plus intéressantes. L'auteur raconte, qu'ayant dû lui-même renoncer à l'usage du vin et de toute boisson alcoolique, il s'en est trouvé si bien, qu'il voudrait faire partager à tous la satisfaction et les avantages qu'il a éprouvés de ce régime. La première partie de sa thèse : *Pourquoi on doit combattre l'alcoolisme,* se compose d'un résumé fort bien fait de tous les désordres que l'abus et je dirais presque, moi aussi, que l'usage de l'alcool, produit dans notre économie, et en particulier de tous les troubles nerveux, de la déchéance intellectuelle et morale de l'alcoolique. Il signale dans la dégénérescence héréditaire dont l'alcool est responsable, les dangers dont il menace la famille, et il

montre, dans l'extension de la mortalité, du suicide, de la folie et de la criminalité les dangers dont il menace la société. Ce chapitre n'a de nouveau que la précision et la rigoureuse exactitude des chiffres sur lesquels s'appuie l'auteur; mais là où il devient plus intéressant encore parce qu'il est plus nouveau, c'est dans la série des mesures qu'il propose pour combattre le fléau. Moyens moraux : sociétés et concours de tempérance, avantages assurés par les compagnies d'assurances sur la vie, avancement et gratification dans les administrations réservés aux abstinents, et, par contre, exclusion impitoyable des alcooliques de tous les emplois. Enfin, comme moyens légaux : exclure de l'alimentation les alcools autres que le pur alcool de vin, limiter le nombre des débits, défense de débiter l'alcool au détail, monopoliser l'alcool. Voilà qui paraîtra à beaucoup fort draconien.

13 et 14. — La société médicale de Saint-Luc, Saint-Come et Saint-Damien ayant mis la question des tours à son ordre du jour, deux mémoires lui ont été présentés sur ce sujet, l'un, par M. Delore, le chirurgien bien connu de Lyon, l'autre par M. Lortat Jacob, qui a occupé un poste des plus honorables dans la médecine militaire. Complètement d'accord sur les principes, ces deux auteurs, en somme, sont aussi d'accord pour réclamer de profondes modifications à l'organisation actuelle de l'assistance des enfants abandonnés. Ils diffèrent toutefois dans la pratique, en ce sens que M. Delore préfère de beaucoup au tour, l'assistance à bureau ouvert, et l'organisation du secours, qui, dit-il, est le véritable progrès. M. Lortat Jacob voudrait qu'on laissât à la charité privée plus d'initiative et plus de liberté en cette matière ; elle a, dit-il, à cet égard, une compétence et une clairvoyance qui manquent à la charité d'État. Elle sait que faire élever les enfants naturels par celles qui leur ont donné le jour, est une utopie pleine de dangers et d'écueils. La conclusion est opposée à toute solution radicale absolue, et, tout en réservant les principes, elle admet des divergences profondes dans leur application.

15. — Les moralistes sociologistes pourront consulter avec fruit les nombreux chiffres statistiques accumulés dans la brochure de M. le docteur Commenge, lesquels ont été l'objet d'une communication faite à l'Académie de médecine et justifient amplement les résolutions déjà votées en 1888 par cette académie appelant l'attention de l'autorité sur le danger social que présente la démoralisation clandestine, laquelle continue à progresser chez nous de la façon la plus inquiétante. On se préoccupe, non sans raison, des questions de dépopulation et de dégénérescence sociale ; encore faudrait-il que ces préoccupations ne demeurassent point lettre morte. Avis à qui de droit.

16. — Malgré les nombreuses réserves que commandent certaines appréciations de l'auteur, dans l'ordre moral et religieux, je crois le livre

intitulé : *La Femme pendant la période menstruelle* inspiré par un sentiment généreux, et par les meilleures intentions. Mais il y a là tout un recueil de faits étranges et bizarres, qui ne pourraient que frapper d'une façon fâcheuse des imaginations vives et faciles à mettre en mouvement ; il y a, de plus, de ces faits monstrueux qui répugnent à la moralité la plus simple. Le Dr Icard étudie la femme et surtout le caractère intellectuel et moral de la femme, dans certaines périodes de sa vie, qui, sans doute, n'appartiennent pas à la maladie, mais que nous appelons du nom d'imminences morbides. La santé est un équilibre peu stable; et il est, dans la vie de la femme, nombre de circonstances dans lesquelles cet équilibre est plus instable encore. L'auteur insiste surtout sur les troubles nerveux, sur les maladies nerveuses, sur les perturbations psychiques, et sur les divers modes d'aliénation mentale qui peuvent être observés dans ces conditions. Une première partie est consacrée aux généralités de ce qu'il appelle les psychoses menstruelles, et une autre aux types spéciaux que ces psychoses peuvent présenter. Il termine son travail par des considérations sur le rôle de la femme dans la famille et la société. Il est certain qu'il se présente ici toute une série de questions que la médecine légale ne saurait négliger.

17. — C'est encore d'une série de questions fort scabreuses que traite le docteur Camboulivet dans : *L'Homme et la Femme à tous les âges de la vie,* et toutes les considérations que je viens de formuler à propos du précédent numéro, conviennent de même à celui-ci. Mêmes intentions excellentes de l'auteur, qui se défend d'avoir cité des exemples de vice autrement que pour les stigmatiser et les vouer à l'opprobre et à l'infamie. Ce livre présente cependant un caractère de vulgarisation plus accusé que le précédent, dont le caractère est purement scientifique. Faire un livre utile à toutes les classes de la société et comprenant tous les conseils d'hygiène physique et morale auxquels l'homme et la femme peuvent avoir besoin de recourir, à tous les âges de la vie, autrement dit dans toutes les circonstances de leur existence, ce n'est pas un mince programme. D'autant que les questions qu'il implique nécessitent une explication physiologique préalable et conduisent parfois à des considérations appartenant à l'économie politique et sociale. La formation de l'être humain, la fécondation artificielle, la natalité, les fraudes matrimoniales, etc., et ainsi jusqu'à l'agonie et la mort, voilà un ensemble de sujets bien fait pour effrayer un auteur, et par la gravité de leurs matières, et par les controverses qu'ils soulèvent et aussi, et surtout, par la difficulté que l'on rencontre à les vulgariser, sans offenser la pudeur, sans troubler la conscience. Quant à la doctrine, je ne m'en porte pas garant non plus : les considérations générales sur l'homme primitif, l'homme actuel et l'homme

futur par lesquelles l'auteur débute, dénotent de sa part une foi bien grande dans un évolutionisme bien théorique.

18 et 19.— L'hypnotisme est une mine d'observations aussi multiples que curieuses, et jusqu'à ce que la synthèse de ces faits ait été dûment établie, chaque observateur se croira justement autorisé à consigner les faits plus ou moins nouveaux qu'il aura recueillis et à en proposer une interprétation plus ou moins justifiée. Parmi ceux-ci, M. Luys se place au premier rang, par la singularité des cas qu'il nous rapporte et par le classement méthodique qu'il s'efforce d'en donner. Les *Leçons cliniques sur les principaux phénomènes de l'hypnotisme* sont un essai de cette synthèse que réclament les savants et que plusieurs tentent déjà d'édifier. L'auteur y passe successivement en revue l'état léthargique, l'état cataleptique, l'état somnambulique et les suggestions. C'est, on le voit, le cadre à peu près entier de l'hypnose. M. Luys propose même de montrer cette classification dans un schema, sorte de puits ou de stratification, dont le somnambulisme constituerait les couches les plus superficielles, et dans laquelle on trouverait, en pénétrant de plus en plus profondément, la catalepsie d'abord et puis la léthargie ; enfin, au fond du puits serait l'hypoléthargie, état de mort apparente plus complet encore que les précédents, confinant à la mort réelle et pouvant probablement y conduire sans secousse et insensiblement. Un état aussi grave peut être acquis rapidement par certains sujets; il en est même qui peuvent atteindre d'emblée ce fond de l'abîme hypnotique, car la situation respective de ces diverses couches n'est rien moins qu'absolue, et si l'on peut rencontrer des sujets qui ne passent que difficilement de l'une à l'autre, il en est, je le répète, qui tombent d'emblée dans les formes les plus profondes de l'hypnose et paraissent être dès le premier abord sous la menace des plus grands dangers. Par contre, M. Luys décrit, parmi les formes les plus superficielles, ce qu'il appelle l'état de « fascination, » qu'il essaie de séparer des autres états somnambuliques. Toutefois, si léger que soit le nouvel état, qui n'est qu'une demi-hypnose, il n'est pas plus que les autres exclusif des autres manifestations hypnotiques; il peut les compliquer, alterner avec elles, et rarement il se montre seul et isolé de toute autre.

Dans deux leçons distinctes, l'auteur passe en une revue succincte les applications que l'on peut faire de l'hypnotisme à la médecine légale et à la thérapeutique. De nombreuses planches photographiques sont jointes à ce volume, pour montrer les divers types de ces modes morbides.

J'aurais bien quelques restrictions à faire et quelques observations à présenter à M. Luys sur les interprétations qu'il propose de quelques-uns de ces faits. — J'en aurais davantage encore au sujet du

second volume de ce même auteur : *Les Émotions dans l'état d'hypnotisme et l'action à distance des substances médicamenteuses ou toxiques* avec les mêmes photogravures. Ce second volume est une sorte de plaidoyer de l'auteur au sujet des phénomènes singuliers qu'il a cru observer; si singuliers, qu'ils ont soulevé partout les doutes, sinon l'incrédulité. Il y a là sur le dédoublement de la personnalité des faits intéressants; sur la transmission à distance des émotions d'un sujet hypnotisé à un autre, des faits étranges et qui réclament confirmation; enfin, sur l'action à distance des médicaments sur les sujets hypnotisés, des faits suspects, tant ils contredisent ce que nous savons des lois générales du monde physique. On sait du reste que l'Académie de médecine, saisie de ces faits, a nommé, sur la demande de M. Luys, une commission chargée de les reproduire et d'en rendre compte, et que ce compte rendu n'a été rien moins que favorable aux conclusions de M. Luys. Pour qui connaît les usages académiques, cette enquête en dit plus long que les conclusions elles-mêmes; néanmoins, M. Luys proteste et riposte par la publication de ce volume où sont consignées ses expériences. Les lecteurs du *Polybiblion* n'attendent pas de moi que je me prononce entre le maître et le Cénacle qui l'a condamné. Si les maîtres se trompent souvent, les assemblées ne sont pas infaillibles. Du reste, la théorie de M. Luys sur la mise en jeu des régions émotives du cerveau et sur les localisations à outrance qu'il y décrit, me semble au moins suspecte.

20. — *L'Hypnotisme, ses phénomènes et ses dangers,* de M. l'abbé Touroude, est un ouvrage de pure critique, dans lequel, après un court résumé historique, l'hypnotisme est étudié successivement au point de vue de la santé, de la morale et au point de vue chrétien. L'auteur n'est point un inconnu pour nous, et nous avons eu déjà le plaisir de lire de lui des travaux du même genre, c'est-à-dire de ces études où la théologie confine à la physiologie et où ces deux sciences peuvent s'éclairer mutuellement. Car nous sommes de ceux qui, loin d'exclure la théologie du cadre de la science, professons, au contraire, que l'étude approfondie de la théologie et des autres sciences ne peut que mieux mettre en lumière les harmonies naturelles de ces diverses branches du savoir, et les consolider les unes par les autres. Et cependant, chose singulière ! les chapitres les mieux traités de ce volume sont sans contredit ceux où l'auteur passe en revue les dangers que l'hypnotisme fait courir à la santé et à la morale et les perturbations qu'il apporte dans la vie physique et dans la vie morale des individus qui s'y soumettent. Les troubles nerveux, les crises, les maladies convulsives et mentales conduisant à la folie et au suicide, tout cela est rapporté avec soin. On pourrait même trouver quelque peu superflu le luxe des preuves sur lesquelles s'appuie M. Touroude. C'est en pa-

reille matière surtout que le choix vaut mieux que la quantité ! Pour ce qui est de l'immoralité de l'hypnotisme, quelques réserves aussi sont à propos. Sans doute, l'hypnotisme, faisant perdre la raison et le libre arbitre, est immoral de ce chef, sans compter les autres dangers auxquels il expose la moralité des sujets qui le pratiquent. Mais tout dans l'hypnotisme est-il vraiment condamnable au même titre, et n'y a-t-il pas à distinguer à ce sujet entre les divers états de l'hypnose? Pour ma part, je suis convaincu que cette distinction doit être faite. En attribuant aux plus légers degrés de l'hypnose tous les dangers qui appartiennent aux formes les plus profondes, on fait preuve de plus de zèle que de mesure, et on risque de confondre des choses fort distinctes. C'est, du reste, l'écueil auquel n'échappe pas moins M. l'abbé Touroude dans le chapitre où, après s'être efforcé de partager les phénomènes de l'hypnose en phénomènes naturels, phénomènes suspects et phénomènes supranaturels, il agrandit outre mesure la dernière catégorie aux dépens des deux autres et, d'ailleurs, faisant aux phénomènes naturels un procès de tendance, les englobe avec les autres dans une commune réprobation. Aussi, ne saurais-je souscrire à toutes les conclusions de l'auteur, bien que celles-ci soient un peu plus mesurées que sa discussion ne semblait le faire prévoir.

21 et 22. — Je me suis étendu quelque peu sur le livre qui précède, et à cause de l'intérêt sérieux qu'il présente et aussi parce que ce que j'en ait dit peut s'appliquer aux deux brochures qui suivent. L'*Étude sur l'hypnotisme* de M. Claverie, et l'*Essai sur l'hypnotisme,* signé Dolhagaray, sont des études fort analogues à la précédente; elles en reproduisent toutes les qualités, et prêtent le flanc aux mêmes objections. Comme le savant Goerres, sous l'autorité duquel s'abrite ce dernier auteur, non sans le discuter sévèrement, les brochures que j'ai sous les yeux rapportent un nombre de faits bien plus que suffisants pour appuyer la solidité de leur thèse ; ce qui leur manque, c'est un peu le choix parmi ces faits et c'est surtout la distinction qu'il importe de faire entre les diverses formes de l'hypnose, pour ne pas les condamner en bloc, ce qui ne se justifie plus. Je l'ai dit déjà, avec l'argumentation de ces auteurs, le sommeil anesthésique lui-même devrait être banni de la pratique médicale. C'est pourtant là un bienfait dont les médecins et les malades bénissent tous les jours la découverte et dont on ne saurait trop remercier la providence du Bon Dieu. Les théologiens, frappés surtout de certaines particularités que présente le sommeil hypnotique, effrayés encore plus des dangers auxquels il expose et aussi des abus auxquels il a paru ouvrir la porte, se sont un peu pressés de le condamner non seulement dans ses abus et dans ses écarts, mais en lui-même et dans ses formes les plus bénignes et les plus légères. C'est s'exposer à quelques mécomptes ; car le som-

meil naturel n'est pas lui-même à l'abri de tout reproche à ce sujet : l'Église l'a bien pressenti lorsqu'elle nous sollicite de le mettre toujours sous la protection spéciale du Seigneur et de ses anges.

23. — L'analogie qui existe entre le sommeil naturel et le sommeil hypnotique pur est un fait incontestable. On peut s'en rendre compte en lisant le petit volume du docteur Tessié (de Bordeaux). Cette étude sur *les Rêves* est un travail remarquable, tout aussi intéressant que ceux bien connus de Maury et de Max Simon, et plus scientifique, car les faits y sont mieux classés et plus méthodiquement interprétés.

Une étude succincte du sommeil physiologique ouvre le livre. L'auteur y montre que les rêves sont dus à des impressions sensorielles, objectives ou subjectives, dont la valeur est généralement augmentée par l'état de sommeil. Et cela, aussi bien dans le sommeil physiologique que dans le sommeil hypnotique. Des hallucinations psycho-sensorielles de même nature peuvent se reproduire dans les trois états différents de sommeil physiologique, somnambulique et hypnotique. Il n'est pas jusqu'à suggestion, autosuggestion et suggestion provoquée, qui ne puisse être reproduite dans les trois modes de sommeil. Ainsi, conclut notre auteur, le rapport intime entre les trois états de sommeil, physiologique, somnambulique et hypnotique, existe pour les organes sensoriels dans les hallucinations psycho-sensorielles, dans le dédoublement de la personnalité, dans l'autosuggestion et dans la suggestion, enfin et surtout dans le rappel des mémoires. Cet intéressant travail, en montrant les relations des divers modes de sommeil entre eux, justifie ceux-là qui ne veulent voir dans le sommeil hypnotique qu'un fait d'ordre naturel. Ce sont, d'ailleurs, les conclusions auxquelles arrive le consciencieux mémoire publié par M. Lelong dans les *Archives de philosophie chrétienne,* et que devraient lire tous ceux qui ont souci de ces graves et délicates questions.

24. — L'an passé déjà je signalais dans cette revue un opuscule du professeur Kovalevsky, sur l'alcoolisme. Le volume de cette année est un travail de plus longue haleine sur *l'Hygiène et le Traitement des maladies mentales et nerveuses;* et je n'hésite pas à le déclarer d'emblée : ce livre est des plus intéressants et des plus suggestifs, comme on dit. Il abonde en points de vue originaux et il montre souvent un esprit tout à la fois des plus ouverts et des plus élevés. A propos du régime, par exemple, M. Kovalevsky professe que « l'alimentation carnée de notre siècle et l'insuffisance de la nourriture végétale paraissent être non seulement la cause de l'augmentation toujours croissante des anémies par manque de fer, mais aussi de la majeure partie des anémies nerveuses, des neurasthénies et des hystéries qui sont dues à l'insuffisance de substances minérales. » Et ce n'est pas une simple boutade que cette affirmation ; elle est reproduite en mainte circons-

tance et appuyée des meilleures preuves. Elle vient donner un appui à ceux qui pensent comme moi, qu'à force de beefsteaks et de jus de viandes, on fait des tempéraments artificiels auxquels cette ivresse carnée devient nécessaire; de même que l'alcoolique tremble, se sent débile et défaillant s'il n'a pris le matin le stimulant dont il s'est fait une nécessité. Ce livre renferme nombre de remarques non moins judicieuses à propos des boissons, des vêtements des malades, et aussi à propos des moyens physiques de traitement, tels que l'électrothérapie, l'hydrothérapie, l'aérothérapie, et la kinésithérapie, moyens dont l'étude fait de grands progrès, et tend à remplacer souvent le traitement médicamenteux sans le supprimer cependant. Un chapitre fort curieux sur le traitement psychique ou moral des aliénés contient des conseils éminemment pratiques, aussi bien que celui qui a pour objet le traitement des malades dans les asiles. C'est d'ailleurs aux remèdes que l'on peut appeler des remèdes naturels que le maître donne sa préférence. Et, dans un dernier chapitre, il fait au traitement de l'épilepsie une sage application de ces principes.

25. — M. Ch. Féré est de ceux qui comprennent que, de la part du médecin, une résignation inerte serait coupable, vis-à-vis même des maladies qui paraissent résister le plus malheureusement à nos efforts; c'est pourquoi il s'est mis à étudier à fond une des plus terribles parmi ces tristes maladies, et c'est pourquoi son ouvrage ne traite pas de l'épilepsie, mais des *Épilepsies et Épileptiques*. Déjà, l'an dernier, j'ai signalé les hautes qualités qui distinguent les travaux de M. Féré, et ce nouvel ouvrage justifie encore mieux ce que j'ai pu dire. M. Féré s'est livré à une étude approfondie de chacun des troubles somatiques que peut explorer l'investigation physiologique, et il a surtout cherché à mettre en relief et à apprécier un ensemble de phénomènes trop négligés, sinon méconnus jusqu'ici, entre autres, les phénomènes d'épuisement qui résultent des attaques et des paroxysmes du mal. Il indique même, à ce sujet, une distinction qui pourrait bien devenir féconde en applications utiles, et dont l'analyse psychologique pourra probablement tirer parti. C'est la différence qui sépare, sous ce rapport, l'attaque d'hystérie de l'attaque d'épilepsie, laquelle doit se retrouver entre les troubles psychiques que l'on observe chez ces deux catégories de malades. Un fait encore plein d'enseignements du même ordre, c'est l'état de stupeur qui suit habituellement la crise et le rôle que doivent y jouer les perturbations de la motilité. Après un résumé de physiologie pathologique, où la pathogénie des accidents de la maladie est savamment exposée, plusieurs chapitres du livre sont consacrés au traitement. L'expérience de l'auteur est le meilleur garant de leur solidité, de même que sa méthode nous garantit leur

intérêt. Un chapitre de médecine légale devait compléter cette étude : on sait que la responsabilité morale de ce genre de malades, plus ou moins atteints d'une façon permanente, peut être totalement supprimée dans certaines impulsions en rapport avec les crises du mal. D'autres questions de déontologie médicale se posent encore au sujet du mariage de ces malades, et aussi relativement au secret professionnel que le médecin doit garder à leur égard, plus sévèrement que dans bien d'autres cas.

26. — *Les Sensations internes* constituent un travail des plus instructifs pour nombre de philosophes peu familiers avec les sciences naturelles. Sous ce nom, M. Beaunis entend toutes les sensations qui arrivent à la conscience par une autre voie que par celle des sens spéciaux; et en particulier celles dont on ne peut déterminer le siège et l'objet, et qui, sous le nom de cœnesthésie, par exemple, ou sens de l'existence, constitue une sorte de résultante des impressions venant de tous les points de l'organisme vivant, dues au mouvement fonctionnel intérieur et apportées au cerveau, soit directement par les nerfs cérébro-spinaux, soit médiatement par les nerfs du système ganglionnaire, selon l'idée que s'en sont faite Condillac, Maine de Biran et le docteur Peisse, un des premiers médecins contemporains qui se soit occupé avec intérêt de ces questions de psycho-physiologie. L'auteur commence par analyser les sensations de besoin, ces états sensitifs singuliers, dont les caractères principaux sont : leur fréquente répétition, l'impulsion violente, identique aux impulsions réflexes qui pousse à en rechercher la satisfaction, et enfin la coordination des actes exécutés par l'être vivant pour satisfaire à ces besoins. Après les sensations organiques diffuses, qui viennent des organes et des tissus, après celles des besoins, qui viennent des appareils, après les sensations fonctionnelles et la cœnesthésie, M. Beaunis étudie les sensations qu'il appelle émotionnelles, puis quelques sensations de nature spéciale, telles que le sens de l'orientation, le sens magnétique et le sens météorologique, enfin le sens de la durée et le sens de la pensée, tous sens dont le rapport avec l'état de conscience est indubitable et permet d'en ébaucher l'analyse. Le livre se termine sur une étude très fouillée du plaisir et de la douleur, que complète bien une étude succincte du cri et des larmes. Cette lecture peut donner une idée du vaste champ que ces observations ouvrent à la physiologie pathologique.

27. — C'est encore un livre dans lequel les philosophes et surtout les psychologues trouveront de précieux renseignements, que *le Cerveau*, par le docteur Surbled. Après avoir fourni un excellent résumé anatomique et physiologique de nos connaissances les plus modernes sur le sujet, l'auteur aborde résolument toutes les questions que le matérialisme prétend baser sur cet organe de la pensée, et il apporte par là aux

croyants tout un ensemble de documents sur lesquels ils pourront à leur tour baser leurs réponses apologétiques. Ils y trouveront même des réponses toutes faites sur un certain nombre de questions aujourd'hui plus spécialement à l'ordre du jour. Ceux qui tiennent à être édifiés sur la valeur du volume du *Cerveau,* sur les cerveaux comparés dans les différents âges, les différents sexes et même dans les différents animaux, seront satisfaits. Ils pourront comparer, avec l'auteur, le cerveau de Cuvier et celui de Gambetta et jugeront par là de l'insanité de ceux qui prétendent expliquer l'intelligence par le cerveau. La doctrine des localisations et toute la physiologie du cerveau sont exposés avec une lucidité et une concision qu'on rencontre rarement unis à ce point, sans se nuire l'une à l'autre. L'auteur n'hésite pas d'ailleurs à aborder le véritable terrain philosophique; son étude du cerveau le conduit à approfondir, du point de vue de l'observation, la doctrine de Descartes et à en montrer l'erreur. C'est là qu'il voit avec raison l'origine du conflit qui divise depuis longtemps la science et la philosophie, lesquelles sont trop disposées à se regarder de travers au lieu de se prêter un mutuel appui. Le livre se termine par un curieux chapitre sur le « mécanisme » de la pensée (c'est l'auteur qui guillemette le mot). Ce mécanisme nous échappe comme nous échappe partout l'essence des choses. Nous ne connaissons pas plus le mécanisme de la pensée que celui de la volonté, de la sensation et de la vie. « Nous connaissons l'intelligence d'une part, le cerveau de l'autre, nous tenons fortement les deux bouts de la chaîne, comme parle si bien Bossuet, et notre esprit se repose satisfait dans la contemplation de l'harmonieux accord de la raison et des faits, de la philosophie et de la science. » Telle est la conclusion de cet ouvrage, dont la portée, on le voit, dépasse la simplicité de son titre, ou du moins dans lequel cette portée s'est trouvée élargie par l'ampleur d'esprit et de vues dont son auteur est animé.

28. — Un petit bijou de livre, format de poche, compagnon peu gênant, d'une conversation fort attachante, d'une moralité irréprochable, d'une piété touchante, d'un sens pratique des plus droits, d'une grande sûreté de doctrine et d'une grande hauteur de vues, c'est le charmant volume que le même docteur Surbled vient d'éditer chez Poussielgue, et pour lequel Mgr Perraud a écrit une préface magistrale. *Le Médecin devant la conscience* n'a certes rien de didactique ni de systématisé. C'est une suite de méditations ou de causeries sur les sujets qui se présentent le plus fréquemment à l'esprit du médecin, et dont l'étude scientifique ou l'exercice de l'art sont pour lui l'occasion. *Le Devoir, la Science et l'Art, le Mal, le Malade, la Maladie et la Mort, la Conscience, l'Orgueil et l'Humilité, le Dévouement, etc.*, tels sont les titres des principaux chapitres, lesquels se terminent par les litanies

des saints médecins, litanies adoptées par la société des médecins chrétiens de Saint-Luc, Saint-Côme et Saint-Damien, dont l'auteur s'honore de faire partie. Il y a dans ce livre nombre de pensées réconfortantes, dont plus d'un praticien fera certainement son profit; on y trouvera encore sur le secret professionnel et sur l'ingratitude des clients, des lignes dictées par le sentiment le plus élevé et qui seraient d'une fierté superbe si elles n'étaient adoucies par la plus exquise charité.

29. — Ce n'est pas, certes, le même esprit qui anime l'auteur de *l'Anthropologie criminelle.* Le professeur Lombroso s'est fait une notoriété de déterminisme étroit et matérialiste qui n'inspire pas moins ce livre qu'il n'inspira *l'Homme criminel* et *l'Homme de génie.* On connaît la thèse de l'auteur. Elle a été brillamment soutenue par lui dans les ouvrages que je viens de citer, ainsi que dans plusieurs congrès ou réunions savantes. Aussi, a-t-il rencontré de nombreux contradicteurs, et ce livre est moins un traité ex professo qu'un exposé du sujet et des documents sur lesquels se fondent les principales assertions de l'auteur, avec une série de réponses à l'adresse de ses contradicteurs. C'est d'abord M. Topinard, qu'il appelle le plus acharné de ses adversaires; M. Manouvrier, au sujet duquel il insinue qu'il ignore les publications faites en langues étrangères; M. Magnan, qu'il admire, dit-il, mais qu'il accuse un peu plus loin d'être trop occupé de ses propres recherches pour connaître toutes celles des autres; enfin, la logique et le bon sens avec lesquels il le prend de haut et qu'il traite comme le plus grand ennemi des grandes vérités (p. 2, 13, 18, 8). Mais que dire d'un savant assez original pour professer que la vertu dans ce monde est une grande anomalie, et qui trouve qu'il n'a qu'à citer Charcot, Legrand du Saulle et lui-même (*sic*) pour « prouver que la sainteté, qui est bien la vertu la plus complète, n'est bien souvent que de l'hystérie et même que de la folie morale. » Babel, Babel! Et cependant, le livre vaut mieux que ce que semble impliquer une telle préface. Mais pourquoi, hélas! ce parti pris de faire de tous les grands hommes des épileptiques, de tous les criminels des fous? Et que ferons-nous bien des savants, nous, en les voyant tomber dans ce gâchis intellectuel?

30. — Après le volume de M. Mortillet sur *les Origines de la chasse, de la pêche et de l'agriculture,* la Bibliothèque anthropologique de Lecrosnier publie son treizième volume, sous ce titre: *Dépopulation et Civilisation.* M. A. Dumont, qui en est l'auteur, possède les qualités et les défauts de cette école. Il en partage les préjugés, cela va sans dire, et si notre natalité diminue, savez-vous à quelle cause il l'attribue? C'est parce que nous sommes une démocratie façonnée par la monarchie, centralisée, catholique et idéaliste. — Et voilà!

Eh bien ! il y a peut-être plus de vrai dans cette solution qu'on ne le croirait au premier abord. Que la centralisation diminue la natalité, je le croirais volontiers, bien que cela réclame quelque explication ; que le catholicisme en fasse autant, par exemple, c'est ce que je ne comprends plus ; car ceci me paraît en contradiction avec tout ce que j'en sais. Quant à l'idéalisme, je ne vois pas trop comment on peut nous en faire un reproche, et je vois encore moins comment il serait passible du procès que lui fait notre auteur. Je crois assez volontiers avec lui, que tout ce qui accroît les tendances individualistes diminue d'autant les aptitudes collectives ; mais si je vois comment le césarisme favorise les stériles jouissances et rend l'homme égoïste, je vois aussi qu'il lui impose comme une loi nécessaire les mesures favorables à la collectivité ; de sorte qu'il s'efforcera d'éluder toutes les obligations qui n'auront pas le même caractère de loi fatale, inflexible, et qu'il ne se fera aucun scrupule d'y échapper dans la mesure où le lui permettront ses moyens et ses ressources. Pour ce qui est de l'idéalisme et du catholicisme, c'est une pure confusion que de les associer au césarisme avec lequel ils n'ont rien de commun, et c'est une erreur, contredite par bien des observations faciles à relever, que de leur imputer une part quelconque dans la diminution de la natalité. Le contraire a toujours paru plus exact, et les statistiques en font foi, puisque ce sont les provinces dans lesquelles ces sentiments ont le mieux survécu qui gardent encore aujourd'hui les chiffres de natalité les plus élevés. Et puis, pourquoi cette fureur de néologisme qui fait écrire des chapitres sur l'oliganthropie française, mot qui se comprend encore, et sur la capillarité sociale, qui ne se comprend plus guère? J'aime mieux la page où, rompant avec les traditions relatives au nombre et à la force, l'auteur nous montre son suffrage allant à un peuple qui, croissant peu, compensera son infériorité numérique par son courage et par sa vigueur et par ses mérites esthétiques et scientifiques. On trouvera de fort importants documents et des données intéressantes sur les progrès de la centralisation, sur l'ambition dans les sphères politique, économique et savante, sur le luxe, sur l'idéalisme individuel en lui-même et sur les effets qu'il produit dans notre pays, et enfin sur les remèdes qu'il convient de lui appliquer. Inutile d'ajouter que les conclusions de l'auteur motiveraient une série de réserves ; mais son livre n'en est pas moins curieux et utile à consulter pour ceux qu'intéressent ces questions économiques.

31. — Les pères et surtout les mères de famille avaient levé le drapeau du surmenage intellectuel ; aujourd'hui l'heure est venue de ne plus grossir, mais de discuter les éléments du dossier du surmenage. M. le docteur Riant, qui s'exprime avec cette sagesse, s'est donné justement cette tâche dans *le Surmenage intellectuel et les Exercices phy-*

siques, et il n'a pas de peine à établir que le susdit surmenage résulte bien moins de la somme de travail que l'on demande aux enfants et aux jeunes gens, que de la mauvaise direction donnée à leurs études et surtout des mauvaises conditions hygiéniques au milieu desquelles le travail leur est imposé. Après avoir étudié le surmenage en lui-même, en avoir cité des exemples empruntés aux sources les plus autorisées, après en avoir étudié les causes et les effets, l'auteur passe aux remèdes proposés pour combattre ce mal, remèdes pédagogiques et remèdes physiologiques. Il n'est rien moins que certain que le travail intellectuel des adultes soit plus considérable que celui que se sont imposé les travailleurs des âges antécédents. Toutefois, le travail intellectuel paraît bien être aujourd'hui l'apanage d'un plus grand nombre de gens. Il y a toujours eu des surmenés, dit avec raison M. Riant ; et il y en a davantage actuellement ; s'il en est qui le sont par nécessité, il en est aussi qui le sont par leur faute. Les conseils autorisés que nous donne l'auteur sont aussi efficaces pour éviter de s'user que pour éviter de se rouiller.

32. — Le surmenage des adultes est encore mieux étudié peut-être dans le livre de M. Marie Manacéine. Ce volume, traduit du russe par M. Jaubert et doté d'une préface du professeur Ch. Richet, est un des plus curieux parmi tous ceux qu'a provoqués cette question. Il est rempli de faits intéressants qui se rapportent plus ou moins directement au mode d'existence que nous ont fait les conditions de la vie moderne ; il nous montre les défauts de notre civilisation provoquant, chez les pères, des vices qui se transforment, chez les enfants, en altérations physiques et morales de leur nature et devenant, pour la race, des conditions de déchéance dont la pente est des plus dangereuses et des plus difficiles à remonter. Ainsi que l'observe M. Richet, ce n'est pas tout le travail intellectuel lui-même qui est funeste, ce sont plutôt les irrégularités dans le travail. On travaille, sans doute, d'une façon moins constante qu'on ne l'a fait jadis, mais on travaille plus fiévreusement. M. Manacéine n'a pas tort, certes, de réclamer de bonnes taxes qui nous rendent plus difficiles les abus de l'alcool et du tabac, non plus que ceux de la presse populaire, dont il a sagacement indiqué les dangers ; mais il y a mieux à faire. L'auteur ne craint pas de braver les préjugés en portant le doigt sur plus d'une de ces plaies sociales dont nous souffrons et qui nous menacent de grands dangers. Il relève et porte au compte de notre surmenage la faiblesse des constitutions, la multiplication des tempéraments nerveux, des maladies mentales, des suicides, et de tant d'autres signes de dégénérescence. Quant aux remèdes, ce n'est pas la partie la plus solide du livre ; les bonnes intentions de l'auteur s'y montrent sans doute, mais elles ne vont pas jusqu'à la sanction qu'il conviendrait

de leur donner. Ce livre toutefois peut rendre de réels services à l'apologétique par les tendances qu'il ne craint pas d'accuser.

33 et 34. — Les deux volumes qui suivent se sont surtout attachés à faire valoir l'importance de l'éducation physique, les dangers que l'on court à la négliger, les avantages qu'elle procure et les meilleurs moyens de la mettre en œuvre.

— *La Renaissance physique*, de M. Philippe Daryl, est un plaidoyer un peu confus, mais assez nourri, en faveur des principaux jeux et exercices de sport capables de concourir à l'entraînement humain. Le livre commence par le récit d'une visite à Eton et par la description de ces jeux anglais dont on nous rebat les oreilles, comme si c'étaient pour nous des nouveautés, alors que ces jeux ont toujours été pratiqués plus ou moins dans les collèges religieux, et en particulier dans toutes les maisons d'éducation que les jésuites ont installées en France; alors que, M. Siméon Luce le prouvait récemment, ces jeux anglais sont d'origine française pour la plupart, et nous reviennent avec quelques modifications, insuffisantes toutefois pour que des érudits ne reconnaissent pas bien vite leur véritable origine. Après la visite à Eton, l'auteur nous raconte ce qu'est une éducation militaire en Prusse; et après avoir longuement prôné l'alpinisme, le canotage et l'équitation, il nous fait entrevoir, comme dans un rêve, hélas! ce que pourrait être une République vraiment athénienne. Enfin, il nous signale le péril de l'inertie et de la paresse qui nous menace.

— Le Dr Lagrange fait de l'exercice une étude plus méthodique et plus savante; il l'envisage dans ses systèmes divers, exercices artificiels dont la gymnastique est le prototype, et exercices naturels qu'il proclame avec raison de beaucoup supérieurs aux autres, dont la marche est le principal type et dont les jeux sont des modes divers. L'auteur reconnaît que la condition la plus nécessaire à l'efficacité des jeux, c'est l'entrain du joueur; il avoue aussi que c'est la plus difficile à réaliser aujourd'hui, et, à ce sujet, lui aussi qui n'est pas suspect de sympathie pour les jésuites, leur rend justice sur ce point et avoue que dans les établissements religieux l'exercice par les jeux a été constamment appliqué et a laissé à tous leurs élèves les meilleurs souvenirs. Après s'être appliqué justement à séparer la gymnastique hygiénique de la gymnastique athlétique, les exigences de l'hygiène de celles du sport, et les exercices naturels des efforts acrobatiques, l'auteur fait un vigoureux plaidoyer en faveur du « plein air, » puis, comparant l'élevage de l'enfant à celui du poulain, il y distingue deux périodes, l'une de développement, l'autre de dressage et d'entraînement. Dans la première, dit-il, l'exercice est un moyen; dans la seconde, il tend à devenir un but. Il y distingue encore fort judicieusement ce qui revient à l'adresse, ce qui appartient à la vitesse, et n'oublie pas la gymnastique que l'on

peut conseiller aux filles. Dans la troisième partie de ce livre, le Dr Lagrange passe en revue les dangers de l'exercice et présente une étude fort originale de la fatigue chez l'enfant et chez l'adolescent, où elle n'a pas les mêmes effets. Enfin après le chapitre inévitable de l'entraînement, vient la quatrième partie, où, sous ce titre : *Le Physique et le Moral,* notre auteur, s'élevant au-dessus du terrain que ne quittent guère les défenseurs de l'éducation physique, étudie à fond le rôle hygiénique du plaisir, la moralisation par l'exercice et l'éducation du courage. C'est, on le voit, étendre aussi loin que possible le champ de l'éducation physique. Du mouvement, de la joie et de l'air, de l'expansion en un mot, voilà ce qu'il nous faut pour corriger notre impressionnabilité nerveuse si exagérée, notre volonté si faible, notre imagination si exaltée: ainsi conclut le livre si sérieusement scientifique du Dr Lagrange.

35. — Le petit volume du Dr Coriveaud n'a pas les mêmes prétentions; la *Santé de nos enfants* est plutôt une sorte de manuel de santé, dirais-je, si ce titre n'avait souvent été donné à des livres fort peu recommandables. C'est là, en effet, un recueil d'excellents conseils que les jeunes mères feront bien d'avoir sous la main. Conseils pratiques, usuels, trop souvent méconnus et cependant d'une utilité incontestable, parfois même d'une haute portée. Rien de ce qui touche à l'éducation de l'enfant ne saurait être jugé à la légère et décidé sans pleine connaissance de cause. Je ne relèverai ici que cette saine et consolante pensée que l'éducation de l'enfant possède une puissante efficacité pour faire disparaître les tares malheureuses dont l'hérédité a pu le charger, et que c'est là, pour des parents consciencieux, un excellent moyen d'atténuer les torts involontaires que les défauts de leur santé ont pu transmettre à leur descendance.

36. — Un dictionnaire ne s'analyse pas ; aussi me bornerai-je à présenter à nos lecteurs le *Dictionnaire abrégé des sciences médicales* du docteur Thomas. C'est le premier dictionnaire de médecine qui ait été rédigé sous une forme assez concise pour être à la fois portatif et de prix modique. Son ambition est de fournir à chaque terme scientifique une définition suffisamment caractéristique et les indications les plus pratiques qui lui conviennent. Pas de discussions scientifiques, sans doute, mais des définitions et de brèves descriptions, des classifications, lorsqu'elles sont nécessaires, et à propos des médicaments, une courte mention de leurs usages et de leurs doses. — Des noms de médecins ou de savants défunts, avec dates, complètent les renseignements nombreux qui sont ainsi groupés dans ce court mémorial, sorte de vade-mecum du praticien.

37. — Le livre que M. A. Guillemin vient de publier sous ce titre : *Le Magnétisme et l'Électricité*, mérite d'arrêter l'attention. On sait quelle

importance l'électricité a prise dans les applications de la science, et dans nombre d'industries diverses. Il ne manque pas de savants pour nous prédire une civilisation nouvelle, dont les accumulateurs et les réservoirs de la force électrique seront les coryphées sinon la condition essentielle. Le fait est que, en même temps que l'hypothèse souvent réalisée de la transformation des forces nous faisait entrevoir la multiplication possible de la puissance électrique, les applications de plus en plus multipliées de cet agent ont pu effectuer bien des faits curieux et ouvrir à l'imagination mise en goût de merveilleux des perspectives aussi originales qu'étendues. Gilbert, Franklin, Volta, Œrstedt, Ampère, ont marqué les débuts de ce mouvement dans lequel Edison a pris aujourd'hui une place si considérable.

38 et 39. — Je reviens à la médecine avec de petites plaquettes qui ne comptent que peu de pages et contiennent une foule de renseignements utiles sur *Alger* et sur *Madère,* et sur l'influence heureuse de leur climat, relativement à la tuberculose pulmonaire. M. le docteur Gandil retrace rapidement l'histoire médicale de cette province depuis qu'elle est devenue terre française. Ce n'est pas sans hésitations ni contestations que les médecins français en sont venus à apprécier à sa valeur ce climat; il faut venir pour cela jusqu'au rapport de M. de Pietra Santa, en 1860; mais ce n'est que depuis vingt ans qu'on a sérieusement distingué, dans le nombre des malades atteints du côté de la poitrine, ceux auxquels le climat peut convenir. Je passe sur les documents joints à cette brochure et j'arrive à celle du docteur Mourao Pitta, relative à Madère. Celle-ci, bien que renfermant aussi des documents scientifiques, est surtout un livre de vulgarisation, ainsi que le montre, d'ailleurs, le *Guide-Madère* qui la complète. Or, on peut répéter de l'île de Madère, ce que je viens de dire de l'Algérie : les effets favorables de son séjour dans la phtisie sont incontestables; il ne reste qu'à déterminer à quels malades il convient et à quelle phase de la maladie il peut être utile. C'est l'objet de ce travail.

40, 41 et 42. — Les brochures des docteurs Petit et Willemin sont à rapprocher des précédentes ; bien qu'il ne s'y agisse pas de sanatorium, il y est traité d'eaux minérales et la question n'est pas moins intéressante pour les médecins et pour les malades. La première a pour sujet : *L'Action thérapeutique de Salies-de-Béarn,* et étudie à fond les moyens d'action de cette eau justement vantée ; la seconde parle de *la Curabilité des accidents péritonéo-hépatiques d'origine alcoolique,* et nous donne à ce sujet de consolants exemples de guérison, en même temps que de l'efficacité des eaux de Vichy. C'est au docteur Émile Schnée, de Carlsbad, que nous devons le travail sur *le Diabète, ses causes, sa nature et sa guérison.* Le docteur Foveau de Courmelles, traducteur de ce volume, le présente aux lecteurs dans une préface qui nous renseigne sur le caractère et la valeur de l'auteur.

43 et 44. — L'épidémie de l'hiver dernier qui garde dans le public le nom d'influenza, n'est autre que la grippe qui nous a déjà visités nombre de fois. Elle a donné lieu à beaucoup d'observations dont toutes sont loin d'être nouvelles. Témoin les leçons du regretté professeur Fabre (de Marseille) qu'un de ses élèves, le docteur Audibert, a fort opportunément publiées et qui, bien qu'elles datent de huit ans, portent toujours la marque de l'originalité puissante et de la haute sagacité du maître défunt. — C'est dans les mêmes termes que je pourrais parler des *Leçons de clinique médicale* du professeur Desplats (de Lille). Là aussi, il est question de la grippe ; mais ce que remarqueront surtout les spécialistes, ce sont les leçons sur le traitement local des inflammations, dans lesquelles il était difficile de faire un plus heureux mélange des données traditionnelles et des connaissances les plus nouvelles.

45 et 46. — *Ma Cure d'eau, ou Hygiène et Médication pour la guérison des maladies,* par M. l'abbé Kneipp, jouit, à ce qu'il paraît, d'une grande vogue dans tous les pays de langue allemande. Ce livre s'ouvre par un traité d'hydrothérapie populaire, fort bien conçu et rempli des conseils les plus pratiques. Au milieu d'un certain nombre de naïvetés scientifiques, on trouve là d'excellents avis sur les pratiques diverses de l'hydrothérapie, les compresses, les bains, affusions, ablutions, maillots, ainsi que sur les bains de vapeur. Dans une deuxième partie consacrée à la pharmacie, sont passées en revue une soixantaine des plantes les plus usuelles et les plus faciles à recueilir, et les applications utiles de ces plantes. Enfin la troisième partie est relative aux maladies diverses avec des observations qui dénotent que la science de l'auteur n'est pas toujours à la hauteur de sa charité. En somme, c'est là un livre de famille, qui contient de bons enseignements ; mais on ne saurait trop recommander la prudence à ceux qui se servent de ces manuels. Fort utiles parfois, à défaut des conseils d'un homme autorisé, ils peuvent devenir dangereux entre des mains trop hardies et trop entreprenantes. — De plus, les livres de pure vulgarisation sont trop souvent destinés à défendre certains intérêts d'un caractère plus ou moins mercantile, pour qu'on ne s'arrête pas avec quelques réserves en face d'un travail qui se présente sous cette étiquette, alors même qu'il l'arbore bravement sur sa couverture. Tel est le livre du docteur Gaudichier, qui n'est autre, en réalité, qu'un recueil d'articles sur des sujets de médecine, articles qui ont paru dans la grande presse. De nombreuses maladies y sont passées en revue et le volume se ferme sur un chapitre consacré aux intoxications.

47. — L'École de médecine de Séville a pris la bonne habitude de publier en un volume l'ensemble des conférences faites par ses professeurs, pendant le cours de l'année scolaire, sur différents sujets.

J'ai sous les yeux le volume de l'exercice 1888-89, et, par le titre des sujets qui y sont traités, le lecteur pourra se faire une idée de l'importance de ces travaux : la phtisie, le typhus, les métrites et les salpingites, l'angine granuleuse, l'éclampsie, la responsabilité morale, tels sont les principaux sujets abordés par les professeurs de Séville. Le volume se termine par un résumé de ces diverses conférences, présenté par le directeur de l'École, don José Moreno Fernandez. J'aurais voulu pouvoir sinon analyser ces études, ce qui est impossible, du moins dire quelque chose des caractères généraux qu'on y peut relever. Leur lecture, sous ce rapport, nous montre qu'aucune des nouveautés de la science ne sont étrangères à ces maîtres.

48. — Une biographie dont l'intérêt semble assez diversifié est l'objet d'un volume écrit en allemand et signé Elpis Melena. Le Dr Grisanowski en est le sujet, et ce sont ses œuvres, sa vie et ses lettres qui en forment la matière. Ses relations avec Garibaldi et avec le monde en évidence en cette fin de siècle, prêtent un certain intérêt à ce recueil. Un sommaire des œuvres d'Elpis Melena termine ce volume ; on y trouve des morceaux écrits en allemand, en italien, voire aussi en français, y compris un article de Saint-René Taillandier, extrait de la *Revue des Deux Mondes,* en juin 1861, sur Elpis Melena et Garibaldi.

49. — Terminons par un gros volume rempli des choses les plus intéressantes, bondé d'anecdotes souvent plaisantes, parfois émouvantes souvent aussi étranges, à ce point qu'elles restent un peu suspectes dans leur exactitude. Tel est *l'Esprit de nos bêtes.* Je me garderai bien de suivre l'auteur sur le terrain psychologique où il n'a pas craint de s'élancer dans sa préface ; il y a là, sur l'intelligence des bêtes, des affirmations imprudentes. Dire que dans tous les cas où l'on constate des actions coordonnées on doit reconnaître l'intelligence, c'est mettre l'intelligence à bon marché et la prodiguer. Mais heureusement ce n'est là qu'une prétention de thèse. Passons sur ce que l'auteur attribue à l'hérédité et à l'habitude ; accordons-lui la classification dans laquelle il divise son travail : faits qui dénotent une intelligence consciente, une intelligence inconsciente, de la sensibilité, de la volonté, et sortons de la préface pour entrer dans le livre. On se tromperait si l'on croyait que l'auteur pèche par ignorance. Le premier chapitre de la première partie témoigne au contraire de connaissances étendues en plus d'une matière. Son séjour en Tunisie, notamment, qui lui fournit un certain nombre des faits qu'il rapporte, lui a laissé aussi des données ethnologiques et archéologiques qu'il n'a pas négligé de relever en passant. Les bêtes sont douées de toutes les qualités que nous possédons, et, pour un peu, elles nous seraient supérieures, à en croire M. Alix. Je suis convaincu que beaucoup d'hommes lui sont moins sympathiques que certaines bêtes. Quoi qu'il en soit, c'est là un livre fort amusant ;

dans les soirées de campagne, où l'on manque parfois de délassements, on pourra y puiser avec succès. Les chasseurs auront moins besoin de mettre en frais leur imagination relativement aux prouesses de leurs chiens ou de leurs victimes, car ils trouveront là des histoires toutes faites, capables de remplacer les leurs. A. FERRAND.

GÉOGRAPHIE ET VOYAGES

1. *Précis de la géographie économique des cinq parties du monde*, par MARCEL DUBOIS. Paris, Masson, 1890, in-18 de 816 p., 6 fr. — 2. *Carte d'Alsace-Lorraine et régions limitrophes*, dressée par E. GUILLEMIN. Paris, Jouvet, 1890, 2 fr. 25. — 3. *La France, anthologie géographique*, par J. DE CROZALS. Paris, Ch. Delagrave, 1890, in-12 de 427 p., orné de nombreuses cartes, 3 fr. — 4. *Rome, ses monuments, ses souvenirs*, par l'abbé A. BOULFROY. Lille, Desclée, de Brouwer (Société Saint-Augustin), 1890, gr. in-8 de 302 p., orné de nombreuses grav., 3 fr. — 5. *Espagne. Souvenirs et impressions de voyage*, par G. DE SAINT-VICTOR. Paris, Dentu, 1889, in-18 de 390 p., 3 fr. 50. — 6. *L'Espagne (Andalousie)*, par J.-T. DE BELLOC. Paris, Haton, 1890, in-8 de 300 p., orné de grav., 4 fr. — 7. *Chez les Lapons. Mœurs, coutumes et légendes de la Laponie norvégienne*, par REMY DE GOURMONT. Paris, Firmin-Didot, 1890, petit in-8 de 140 p., orné de 31 grav., 0 fr. 75. — 8. *Notre Voyage au pays biblique*, par l'abbé LE CAMUS, docteur en théologie. Paris, Letouzey et Ané, 1890, 3 vol. in-12 de 400, 324 et 328 p., ornés de 17 cartes et 70 grav., 10 fr. 50. — 9. *Chevauchée en Palestine*, par LÉONIE DE BAZELAIRE. Nancy, Wagner, 1889, in-12 de 338 p., orné de nombreux dessins de l'auteur. — 10. *Du Caucase aux monts Alaï. Transcaspie. Boukharie. Ferganah*, par JULES LECLERCQ, président de la Société royale belge de géographie. Paris, Plon et Nourrit, 1890, in-18 de 267 p., avec une carte, 3 fr. 50. — 11. *Notes de voyage d'un hussard. Un Raid en Asie*, par JEAN DE PONTEVÈS DE SABRAN, capitaine-commandant au 1er hussards, avec une lettre de Frédéric Mistral et une carte de l'itinéraire. Paris, Calmann-Lévy, 1890, in-18 de 445 p., 3 fr. 50. — 12. *Le Maduré. La Nouvelle Mission*, par le R. P. AUGUSTE JEAN, S. J. Lille, Desclée, de Brouwer (Société de Saint-Augustin), 1889, gr. in-8 de 268 p., orné d'une carte et de nombreuses grav., 3 fr. — 13. *L'Algérie telle qu'elle est*, par RAOUL BERGOT. Paris, Savine, 1890, in-18 de 316 p., 3 fr. 50. — 14. *L'Éthiopie méridionale. Journal de mon voyage aux pays Amhara, Oromo et Sidama (Septembre 1885 à novembre 1888)*, par JULES BORELLI. Paris, Librairies-imprimeries réunies, 1890, in-4 de 520 p., orné de très nombreuses grav., 30 fr. — 15. *Dans les ténèbres de l'Afrique. Recherche, délivrance et retraite d'Emin-Pacha*, par H.-M. STANLEY, ouvrage traduit de l'anglais. Paris, Hachette, 1890, 2 vol. in-8 de 518-484 p., avec 150 grav. et 3 cartes, 30 fr. — 16. *Lettres sur le Congo. Récit d'un voyage scientifique entre l'embouchure du fleuve et le confluent du Kassaï*, par ÉDOUARD DUPONT. Paris, C. Reinwald, 1889, in-8 de 724 p., orné de 12 grav. et 11 cartes, 16 fr. — 17. *Notice sur la carte de l'Ogôoué*, par E. AT. Paris. E. Leroux, 1890, in-8 de 68 p. avec une carte, 3 fr. — 18. *Explorations et Missions dans l'Afrique équatoriale*, par FLORENTIN LORIOT. Paris, Gaume, 1890, in-12 de 375 p., 3 fr. 50. — 19. *A travers les forêts vierges. Aventures d'une famille en voyage*, par DÉSIRÉ CHARNAY. Paris, Hachette, 1890, in-16 de 391 p., 3 fr. 50. — 20. *Costa-Rica et son avenir*, par PAUL BIOLLEY, étude accompagnée d'une carte en couleurs dessinée par F. Montesdeoca. Paris, Giard, 1889, in-8 de 127 p., 4 fr. — 21. *Lettres du Brésil*, par MAX LECLERC. Paris, Plon et Nourrit, 1890, in-18 de 268 p., 3 fr. 50. — 22. *Aux Antipodes. Terres et peuplades peu connues de l'Océanie*, par V. TISSOT et C. AMÉRO. Paris, Firmin-Didot, 1890, in-8 de 223 p., orné de 59 grav., 1 fr. 50. — 23. *Le Tour du monde il y a quatre siècles. Vasco de Gama et Magellan*, par HENRI VAST. Paris, Hachette, 1889, in-8 de 191 p., orné de 14 grav. et 2 cartes, 1 fr. 20. — 24. *Du Bosphore au Jourdain. Souvenirs d'un pèlerinage de vacances*, par le R. P. VICTOR BAUDOT, S. J. Lille et Bruges, Société de Saint-Augustin, in-8 de 92 p., orné de grav., 0 fr. 75. — 25. *La Côte africaine d'Alexandrie à Tanger*. Lille et Bruges,

Société de Saint-Augustin, in-8 de 97 p., orné de grav., 0 fr. 75. — 26. *La Chine et ses provinces*. Lille et Bruges, Société de Saint-Augustin, in-8 de 104 p., orné de grav., 0 fr. 75. — 27. *L'Hindoustan*. Lille et Bruges, Société de Saint-Augustin, in-8 de 102 p., orné de grav., 0 fr. 75. — 28. *Le Continent noir. Au Pays des grands lacs*. Lille et Bruges, Société de Saint-Augustin, in-8 de 92 p., orné de grav., 0 fr. 75.

1. — M. Marcel Dubois vient de clore la série de ses études de géographie économique par un volume qui est comme la synthèse de tous les autres, puisqu'il y a réuni dans un coup d'œil d'ensemble des aperçus généraux sur les cinq parties du monde. A propos de ses précédents ouvrages, nous avons exposé les principes du savant professeur de l'École normale supérieure de Sèvres. Rappelons qu'il a horreur des étiquettes et des formules toutes faites : il se défie également des protectionnistes et des libre-échangistes absolus. Il est temps que la France ne se laisse plus duper par les phrases creuses des doctrinaires et qu'elle consulte ses intérêts avant tout. M. Dubois ne se dissimule pas, d'ailleurs, les difficultés du problème : la diplomatie commerciale est devenue au moins aussi délicate que l'autre. « Traités de commerce, tarifs généraux, conventions limitées, etc., entrecroisent leurs effets, sont des armes également dangereuses entre les mains des négociateurs habiles; c'est l'état de guerre en pleine paix, et les diplomates de ce genre, encore novices, sauf les hommes de génie, dans l'emploi de ces engins qui valent les meilleurs canons chargés des matières les plus dangereuses, nuisent souvent à leur pays pour avoir cru naïvement à la simplicité des questions économiques. » L'auteur, dans ses développements, n'abuse pas de la statistique, et se borne à citer les chiffres les plus concluants ; il se tient toujours à un point de vue exclusivement patriotique, celui des intérêts commerciaux de la France. Son livre n'est nullement aride, comme on pourrait le croire, et toutes les personnes qui s'intéressent à la fortune de la patrie le liront avec fruit et intérêt.

2. — Comme travail cartographique, nous avons à signaler une très belle représentation en phototypie de l'Alsace-Lorraine, à l'échelle de 1/1,000,000. C'est un remarquable échantillon de ce que l'on peut obtenir comme figuré d'un pays, avec un nouveau procédé qui a le grand avantage d'être très économique. L'aspect général est très satisfaisant, les reliefs du sol se détachent bien ; les cours d'eau sont assez faciles à suivre ; les noms propres, d'ailleurs peu nombreux, se lisent sans trop de peine. L'état actuel des fortifications de part et d'autre de la frontière est indiqué avec soin.

3. — Le livre de M. de Frézals, sur la France, est une compilation assez intéressante, mais qui pèche par défaut de méthode. On y trouve pêle-mêle des extraits de divers auteurs, dont plusieurs anciens, faisant connaître la géographie physique et l'aspect pittoresque du pays, ce qui produit inévitablement une grande inégalité de valeur et de

tendance. Les écrivains cités le plus souvent sont : Vauban, Montaigne, Arthur Young, de Thou, de Brosses, George Sand, L. Simonin, Baudrillart, Fournier de Flaix, Ch. Lenthéric, Baude, le colonel Hennebert, Élisée Reclus, Ch. Martins, B. de Saussure, Vidal de la Blache, J. Girard, Henri Martin, Élie de Beaumont. Les pages où sont décrites les mœurs des paysans au siècle dernier sont réellement attrayantes. Le but que se propose M. de Frézals est d'élever un monument à la gloire de la France et de montrer qu'elle est la plus heureuse des nations ; mais il donne en faveur de sa supériorité un argument contre lequel il y a lieu de protester au nom de la saine morale : il l'attribue à ce que le nombre des enfants par famille y est moindre que dans les autres pays. Il termine par cet aphorisme non moins contestable : « La France est la nation la plus heureuse parce qu'elle est la plus sage. » De nombreuses petites cartes appuient les descriptions et les théories physiques qui abondent, surtout au commencement du volume.

4. — M. l'abbé A. Boulfroy, l'auteur de *Jérusalem, ses gloires, ses malheurs,* vient d'écrire sur Rome un excellent volume qui se recommande spécialement pour les étrennes et les distributions de prix. C'est l'œuvre d'un chrétien convaincu, d'un artiste de goût et d'un écrivain de premier ordre. La division en quatre parties, adoptée par l'auteur, indique suffisamment les sujets traités : *Rome chrétienne ; Rome païenne ; Rome souterraine; Rome artistique.* Les descriptions, surtout en ce qui concerne les musées, sont sobres de détails, mais abondent en aperçus philosophiques où la foi enthousiaste de l'auteur se donne libre carrière ; son indignation ne peut se contenir à l'aspect des usurpations sacrilèges des Piémontais. Au cour de ses itinéraires d'aller et de retour, M. l'abbé Boulfroy dépeint rapidement les autres villes italiennes : Gênes, Florence, Livourne, Naples, Pompéi, Bologne, Venise, Milan, Turin ; mais, à ses yeux, toutes sont à peine dignes d'encadrer la Ville éternelle, la capitale quand même du monde catholique, sanctifiée et illustrée par les plus augustes souvenirs.

5. — Le livre de M. de Saint-Victor est un excellent conseiller du voyageur en Espagne. Sans entrer dans autant de détails qu'un guide proprement dit, il indique avec sagacité le meilleur itinéraire à suivre pour visiter, avec autant de fruit que de plaisir, les nombreuses curiosités du pays. L'auteur aime passionnément son Espagne historique, pittoresque et monumentale ; mais il reconnaît les défauts qui font reculer bien des touristes : la lenteur proverbiale des chemins de fer, le manque de confort et souvent de propreté des *fondas,* les aberrations de la cuisine castillane, etc. Mais il lui semble que tout cela est largement compensé par les riantes perspectives des campagnes de Murcie, de Valence et de l'Andalousie, et surtout par les splendeurs des cathé-

drales, des alcazars, des musées. Il ne s'arrête pas, du reste, à l'énumération fastidieuse des chefs-d'œuvre qu'il recommande à l'admiration du touriste, mais, par contre, il narre volontiers les anecdotes historiques qui surgissent par milliers de ce sol si fécond en héros légendaires. Les drames de l'amour alternent dans son livre avec les hauts faits d'armes, et il nous faut signaler quelques histoires peu faites pour les pensionnats de demoiselles ; M. de Saint-Victor a beau glisser sans appuyer, il ne parvient pas à les rendre édifiantes. Rendons-lui cependant cette justice qu'il manifeste en toutes circonstances les sentiments les plus chrétiens ; en politique, il glisse dans le carlisme le plus accentué. Son livre n'en rendra pas moins de grands services aux personnes qui méditent un voyage d'agrément ou d'étude en Espagne ; une carte passable permet de s'y reconnaître dans les itinéraires un peu compliqués du sympathique voyageur.

6. — M. de Belloc n'est ni moins bon chrétien, ni moins épris de la patrie du Cid, et son livre a le mérite d'être bien fait et de pouvoir être mis entre toutes les mains. L'introduction est un résumé de l'histoire d'Espagne avec des aperçus philosophiques excellents. Les monuments, les œuvres d'art, les paysages, les mœurs locales sont décrits successivement sans qu'aucune partie soit sacrifiée à l'autre; cependant Séville est, de la part de l'auteur, l'objet d'une prédilection bien justifiée; les cérémonies de la Semaine Sainte lui paraissent un peu trop théâtrales, et il déplore qu'une curiosité frivole s'y substitue de plus en plus à la foi naïve et sincère des anciens jours; mais il estime que la piété peut encore y trouver son compte. Cet excellent ouvrage de vulgarisation est orné de sept belles gravures.

7. — Le livre de M. Remy de Gourmont sur la Laponie norvégienne est irréprochable à tous les points de vue; il est intéressant à lire; on y trouve de curieux détails sur les mœurs et coutumes des Lapons. Les deux derniers chapitres sont consacrés à des légendes populaires analogues à nos contes de fées et tout aussi inoffensives. On peut donc placer sans crainte ce petit volume dans les distributions de prix et dans les bibliothèques populaires.

8. — Cette fois encore, il nous est permis de sanctifier notre tour du monde par une station aux Lieux-Saints; ajoutons qu'il nous est rarement donné de le faire avec un aussi docte compagnon que M. l'abbé Le Camus, sulpicien renommé par sa science théologique, auteur d'une *Vie de Notre-Seigneur Jésus-Christ* qu'il se propose de compléter par un livre intitulé : *l'Œuvre des Apôtres*. Il s'était adjoint M. l'abbé Vigouroux, l'éminent professeur de Saint-Sulpice. C'était, comme le fait observer plaisamment l'auteur, l'alliance de l'Ancien et du Nouveau Testament. Je laisse à penser si, chemin faisant, l'on discuta amplement tous les problèmes d'exégèse biblique. Le voyage débute par

une visite aux ruines éparses dans la Basse-Égypte que nos pèlerins interrogèrent curieusement, sur les temps fabuleux des Pharaons, sur l'exode des Israélites, sur les premiers épanouissements du christianisme en Afrique. M. l'abbé Le Camus déclare franchement n'éprouver aucun enthousiasme pour les gigantesques vestiges de la période pharaonique : il n'y a là rien qui puisse émouvoir le cœur humain, conclut-il, ce ne sont que de monstrueux témoins de la plus abrutissante tyrannie. En quoi cette prétendue civilisation a-t-elle fait progresser l'humanité? Il en est tout autrement de la Palestine, où la petite caravane s'augmente d'un membre bien digne de s'associer à ses travaux : M. Victor Guérin, à qui l'auteur reproche sa modestie, regrettant avec raison que trop souvent l'erreur se montre plus hardie et plus bruyante que la vérité. Désormais, M. l'abbé Le Camus est bien sur son terrain ; il peut, à son aise, contrôler lui-même les descriptions de sa *Vie de Notre-Seigneur Jésus-Christ;* mais n'allez pas croire qu'il va se laisser emporter, comme la plupart des pèlerins, par les saintes ardeurs de sa foi ; fidèle à son principe que la Religion doit se faire scientifique, il discute et dissèque impitoyablement légendes et traditions. La *Voie douloureuse* elle-même, que tous les pèlerinages arrosent de larmes, ne trouve pas grâce à ses yeux : il la déclare apocryphe. Assurément, l'autorité de M. Le Camus est trop respectable pour que l'on puisse douter de la maturité de ses jugements les plus sévères ; et on peut aussi admettre avec lui que la Religion gagne dans l'esprit des gens sérieux à être dégagée de l'enjolivement des légendes et des traditions. Mais il est permis, en se plaçant au point de vue des âmes pieuses et naïves, d'accorder quelques regrets à ces croyances qu'il renverse comme des châteaux de cartes ; à ceux qui, en visitant les Lieux-Saints, recherchent avec une louable avidité les émotions débordantes qui échauffent le cœur, nous ne conseillerons pas la lecture de ce savant ouvrage. — Les deux amis, en quittant la Palestine, se dirigent vers Damas et traversent le Liban pour gagner Beyrouth, où ils doivent s'embarquer. Dans cette partie de leur voyage, ils recueillent avec joie les témoignages de dévouement à la France que leur prodiguent les Maronites, leur noble patriarche en tête. Puis, ils visitent les diverses villes de l'Asie-Mineure, où les Apôtres, et spécialement saint Paul, ont laissé des traces de leur passage. L'aspect extérieur de Constantinople les transporte d'admiration. En Grèce, M. l'abbé Le Camus donne libre carrière à son enthousiasme pour les petites républiques de l'Helladé, dont il loue les mâles vertus, le culte du beau et l'amour de la liberté ; il va jusqu'à exprimer le regret qu'il ne soit pas entré dans les vues de la Providence d'adopter le noble peuple athénien comme dépositaire de l'ancienne loi, de préférence à la race sémitique si souvent infidèle à sa mission divine, et dont l'esprit étroit

se laissait le plus souvent guider par de vils intérêts matériels. En résumé, avec ses bonnes phototypies, ses nombreuses cartes, et malgré de longues dissertations archéologiques, l'ouvrage de M. l'abbé Le Camus est intéressant, très instructif, mais ce n'est pas un livre de vulgarisation.

9. — Tout autre est la *Chevauchée en Palestine,* de Mme de Bazelaire, qui rentre dans la très nombreuse catégorie des récits que nous valent les pèlerinages annuels de pénitence à bord de l'éternel *Poitou.* Ce sont toujours les mêmes alternatives de beau et de mauvais temps en mer, avec l'immersion au retour d'un pèlerin mort de ses fatigues et la première communion d'un mousse à bord, les mêmes incidents de caravane, plus ou moins variés. Cependant, cette fois, ce qui donne un attrait exceptionnel au livre que nous analysons, c'est que son auteur est une femme du meilleur monde qui, d'ailleurs, en fait d'intrépidité, de résistance physique et d'habileté équestre, en remontre à la plupart de ses compagnons du sexe soi-disant fort. Son style est vif ou enjoué, souvent humoristique, ce qui ne fait aucun tort à l'ardeur de ses sentiments religieux. En outre, Mme de Bazelaire manie aussi bien le pinceau et le crayon que la plume, en sorte que son joli volume est orné de gracieuses vignettes dues à son inspiration.

10. — Avec M. J. Leclercq, nous rentrons dans la série des *globe-trotters* de vocation ; magistrat à Bruxelles, président de la Société royale belge de géographie, il emploie ses vacances judiciaires à visiter chaque année quelque nouveau coin plus ou moins reculé du monde. C'est ainsi que nous lui devons déjà d'intéressantes descriptions de l'Amérique du Nord, des Canaries, de l'Islande, où il excelle à combiner l'utile et l'agréable, la science et le pittoresque. Cette fois, c'est le fameux chemin de fer transcaspien qui a tenté son humeur vagabonde, et, une fois en route, il a poussé sa pointe dans le Turkestan jusqu'à la frontière de Chine. Son livre prouve qu'un tel voyage, naguère considéré comme prodigieux, peut s'accomplir en six semaines facilement et en pleine sécurité. M. Leclercq n'a couru aucun danger ; les autorités russes l'ont parfaitement accueilli et les populations réputées les plus sauvages, Kirghises, Sartes, Turcomans, lui ont paru parfaitement domptées par leurs nouveaux maîtres ; aussi ne peut-il se lasser d'admirer la merveilleuse aptitude des Russes pour s'assimiler les races conquises, s'en faire à la fois respecter et aimer. Les parties saillantes de son récit sont naturellement celles qui se rapportent aux vestiges de l'ancienne civilisation turcomane, et spécialement aux monuments de Boukhara et aux ruines de Samarcande. Des allusions trop peu gazées aux mœurs corrompues des peuples de l'Asie centrale empêchent qu'on ne puisse recommander ce livre pour la jeunesse. Une bonne carte permet de suivre facilement l'itinéraire du voyageur.

11. — Après les vacances d'un magistrat, le congé d'un officier. L'année dernière, à propos de *l'Inde à fond de train,* du capitaine de Pontevès de Sabran, nous disions que c'était vraiment là un livre écrit à la hussarde, avec l'entrain endiablé d'une charge de cavalerie. Le *Raid en Asie* est encore plus mouvementé, plus humoristique, plus réaliste. En trois mois, l'auteur trouve moyen de visiter Constantinople, de traverser la Perse, de gagner le chemin de fer transcaspien qu'il suit jusqu'à Samarcande, de revenir par le Caucase, la Crimée et l'Autriche. La partie la plus remarquable de ce tourbillonnant voyage est le trajet de Téhéran à Méched, neuf cent-douze kilomètres franchis à cheval en moins de neuf jours, soit en moyenne plus de cent kilomètres par jour, au prix de vives souffrances et à travers de sérieuses difficultés. Certes, en la circonstance, M. de Sabran a fait honneur à la cavalerie française ; il a dû aussi laisser sur sa route la réputation d'un joyeux compagnon et d'un bon vivant. Rien d'étonnant à ce qu'on lui fît fête partout : il s'y prêtait de si bonne grâce ; aussi ne trouve-t-il que des éloges à faire de l'hospitalité des uns et des autres; il est vrai qu'il a pour système, et on ne saurait que l'en féliciter, de parler seulement des gens avec lesquels il a eu de bonnes relations ; quant aux autres, plutôt que d'en dire du mal, il les passe sous silence. Mais où sa reconnaissance s'élève jusqu'au lyrisme, c'est lorsqu'il s'agit des officiers russes, avec lesquels il a porté de nombreux toasts à l'alliance franco-russe; par compensation, les Anglais, comme peuple, lui sont profondément antipathiques. Un chapitre du livre est consacré à la fameuse question de la rencontre de l'éléphant moscovite et de la baleine britannique en Asie centrale. Selon M. de Sabran, un échec des Russes serait de peu de gravité, tandis que leur entrée à Hérat aurait des conséquences incalculables ; la domination de l'Angleterre dans l'Inde s'écroulerait et, du coup, tout son empire colonial serait sérieusement compromis ; Albion se trouverait prisonnière dans son île comme Napoléon à Sainte-Hélène. Ce volume est fort amusant à lire, mais il n'est pas à l'usage de la jeunesse ; nous n'oserions affirmer, d'ailleurs, que les plaisanteries dont l'auteur l'a généreusement parsemé soient toutes d'un goût parfait ; il en est qu'il eût mieux fait de laisser au fond de son encrier.

12. — Le livre du R. P. Auguste-Jean sur *le Maduré* n'est pas un ouvrage de géographie, à proprement parler ; on n'y trouve ni documents scientifiques, ni descriptions pittoresques ; l'auteur n'a d'autre but que d'exposer le merveilleux développement d'une mission rétablie, depuis peu d'années, dans le Maduré, à l'extrémité méridionale de l'Hindoustan. La sainte entreprise n'a pas manqué d'épreuves au début ; la haine des protestants l'a poursuivie avec acharnement, et, chose plus triste encore, elle a eu à souffrir de la jalouse opposition

des catholiques portugais dépendant du diocèse de Goa. Mais, avec des ressources fort précaires, les Révérends Pères de la Compagnie de Jésus, dignes fils de Saint-François-Xavier, ont fini par triompher de tous les obstacles. Aujourd'hui, les autorités coloniales, non seulement les tolèrent, mais encore les estiment et les protègent ; l'auteur de ce livre est lui-même membre de la commission supérieure d'enseignement de Calcutta. Les collèges de la mission sont florissants ; on y voit de jeunes Indiens appartenant à toutes les castes. Les conversions sont nombreuses et l'on peut déjà entrevoir le jour où les brahmes eux-mêmes, jusque-là rebelles à tout prosélytisme et cantonnés dans leur orgueil insensé, se laisseront éclairer par les splendeurs de la lumière éternelle qui déjà les éblouissent visiblement. Ce jour-là, l'Inde entière sera bien près de se faire catholique. Le R. P. Auguste-Jean, pour l'édification de ses lecteurs, raconte la vie et la mort de plusieurs de ses confrères, martyrs dont la semence a fécondé le sol du Maduré, et donne des détails sur des familles indigènes dont la foi et les vertus rappellent les premiers siècles de l'Église.

13. — L'Afrique septentrionale nous offre peu d'ouvrages nouveaux ; nous n'avons à signaler que le livre de M. Raoul Bergot, qui a la prétention de dépeindre *l'Algérie telle qu'elle est*. En somme, il ne nous fait guère connaître que l'itinéraire de Philippeville à Biskra, sur lequel il conduit trois touristes : un ingénieur, un sculpteur et un colon. La conversation entre ces personnages sert de prétexte pour tenter la réhabilitation du colon algérien. Certainement on a tort, en France, de s'imaginer que notre belle colonie d'Afrique n'est peuplée que de voleurs, de banqueroutiers et de buveurs d'absinthe ; on y rencontre à chaque pas des hommes d'une énergie peu commune, qui ont conquis l'aisance au prix de rudes luttes contre les éléments et contre les indigènes. Il se forme là-bas une race entreprenante, robuste, féconde, qui certainement doublera un jour la puissance de la mère-patrie ; on aurait grand tort de le méconnaître. Mais il faut avouer aussi que, dans son panégyrique, l'auteur nous donne une triste idée des mœurs de ces colons algériens, qu'il nous présente comme les hommes les plus estimables du monde. Les anecdotes qu'il raconte feraient rougir un sapeur par la crudité des détails et l'absence complète de sentiment moral. Il y a surtout une séance chez des danseuses Ouled-Naïl, qui est rendue avec un réalisme répugnant. Une autre caractéristique du livre de M. Bergot, c'est la haine de l'Arabe et le mépris du juif ; ces deux sentiments sont poussés à un paroxysme, dont les ouvrages de M. Drumont peuvent à peine donner une idée. Tout cela est écrit avec une énergie sauvage, d'un style incorrect et puissamment coloré ; en somme, cela sent fortement son fruit.

14. — Parmi les publications géographiques, le plus beau volume de l'année est, sans contredit, le journal de voyage de M. Jules Borelli, que viennent d'éditer MM. May et Motteroz. Il ne fera peut-être pas sensation comme d'autres, parce qu'il a été moins bruyamment annoncé, et aussi parce que l'auteur y a dédaigné les enjolivements du style et la recherche du pittoresque et du dramatique. Mais, du premier coup, il s'est placé, par le caractère sérieux et consciencieux de ses observations, au premier rang des explorateurs scientifiques. Aussi, malgré sa jeunesse, a-t-il reçu dernièrement la croix de la Légion d'honneur; nous applaudissons d'autant plus vivement à cette distinction que M. J. Borelli, frère d'un des premiers armateurs de Marseille, partage toutes nos idées. Le point de départ de ce remarquable voyage est le golfe de Tadjourah, où notre explorateur fut retenu longtemps par la mauvaise foi des indigènes, secrètement soudoyés par des agents anglais. Il parvint enfin à gagner Ankober, résidence de Ménélik, roi du Choah, aujourd'hui négous d'Abyssinie. Dans sa sincérité, M. Borelli ne nous fait pas du personnage un portrait aussi flatté que ses prédécesseurs; ce prétendu descendant de Salomon par la reine de Saba n'est rien de plus qu'un véritable potentat africain, au moins à demi barbare, fourbe et cruel comme les autres. Il règne actuellement sur tout le peuple Amhara, qui domine en Abyssinie et au Choah; cette race est étudiée soigneusement par M. Borelli, qui est resté trois ans en contact avec elle ; les détails qu'il donne sur ses mœurs et ses coutumes inspirent peu de sympathie; son christianisme est tellement corrompu que l'état social de ce peuple diffère à peine de celui des tribus musulmanes, qui bordent ses frontières. M. Borelli parvint à pénétrer dans un des États mahométans tributaires de Ménélik, qu'aucun Européen n'avait encore visité; il voulait s'enfoncer vers le sud, en plein inconnu, mais des obstacles insurmontables le forcèrent à revenir en arrière. Cependant nous devons au jeune explorateur français d'importantes découvertes géographiques, notamment sur le cours du fleuve Omo. Par une heureuse coïncidence, elles se relient presque directement à celles de deux voyageurs autrichiens, MM. le comte Téléki et le chevalier de Hoehnel ; ceux-ci, débarqués sur la côte du Zanguebar, s'avançaient vers le nord, à travers le pays des Masaï, en même temps que M. Borelli marchait vers le sud.

De nombreux appendices au récit font connaître plus spécialement les résultats scientifiques du voyage : observations astronomiques; divisions ethnologiques et administratives des pays explorés; descriptions du bassin de l'Omo; vocabulaires de diverses langues ; catalogue d'objets ethnographiques rapportés en France; index alphabétique des noms propres. Le volume est illustré de cartes détaillées, de vues

panoramiques avec indication de relèvements au théodolite, et d'un grand nombre de gravures qui, pour la plupart, représentent les types d'hommes et de femmes des diverses races observées par l'explorateur. Cet ouvrage a donc une grande valeur scientifique; il ferait aussi un très beau cadeau d'étrennes si l'on n'y trouvait quelques détails de mœurs trop réalistes pour la jeunesse.

15. — Jamais peut-être aucune publication n'avait excité d'avance autant de curiosité que celle du récit de la dernière expédition de Stanley; maintenant qu'elle est un fait accompli, on peut se demander si la réalité répond aux espérances suscitées par une bruyante réclame; nous n'hésitons pas à répondre : oui, dans une large mesure. C'est assurément un tour de force prodigieux que l'éclosion simultanée en plusieurs langues de deux gros volumes in-8, que leur auteur a écrit en cinquante jours; commencés le 16 janvier 1890, dans la solitude d'une villa du Caire, ils se sont répandus sur le monde entier cinq mois après. Le plus surprenant c'est que l'on ait pu, dans un si court délai, graver un grand nombre de bonnes illustrations et trois belles cartes en couleur. Quant au texte, il ne sent nullement le mouvement précipité de la plume; c'est le style vif, coloré, incisif d'un journaliste de premier ordre. Les événements sont mis en scène avec un talent hors ligne; le drame est mouvementé et les acteurs sont doués d'une vie intense. Quelques pages sont de vrais chefs-d'œuvre, notamment la description des interminables forêts de l'Arrouhimi. On lira aussi avec un vif intérêt les renseignements ethnologiques sur les tribus naines de cette région, les pymées d'Hérodote, les Akkas de Schweinfurth; mais il est à craindre que les darwinistes n'y trouvent des arguments spécieux en faveur de leur doctrine. Ajoutons que l'auteur, en décrivant des peuplades absolument sauvages, et sans aucune notion morale, a très habilement évité tout détail scabreux, en sorte que son ouvrage pourra sans crainte être mis entre toutes les mains. Bien qu'il ait cru avoir à se plaindre d'un missionnaire catholique allemand, Stanley a eu le bon goût de ne pas se croire pour cela autorisé à décrier les ministres d'un culte qui n'est pas le sien ; d'autre part, s'inspirant de l'exemple donné par l'illustre Livingstone, il affecte volontiers un sentiment religieux poussé jusqu'au mysticisme. La traduction est très bien faite et remarquablement correcte, eu égard à la hâte avec laquelle il a fallu l'exécuter ; cependant, en y regardant de près, on trouve çà et là quelques expressions plus anglaises que françaises.

Maintenant que faut-il penser de Stanley et de son œuvre? Sa puissante et originale personnalité a été vivement discutée dans les derniers temps, mais je ne crois pas qu'on puisse lui dénier les qualités géniales qui en font le plus grand aventurier du XIXe siècle. Son éner-

gie, sa promptitude de conception et de décision, sa remarquable faculté d'entraîner les masses les plus barbares, en leur inspirant une confiance aveugle, paraissent hors de conteste. La lecture des deux volumes que nous avons sous les yeux fait aussi ressortir une étonnante aptitude pour combiner des moyens d'action d'un maniement souvent délicat et les faire converger vers le but qu'il se propose d'atteindre. Mais le défaut d'éducation première et un caractère naturellement impérieux et impatient gâtent parfois ces éminentes qualités. Stanley est prompt à soupçonner l'insubordination, et, dès qu'il croit ses ordres méconnus ou simplement oubliés, il devient irascible, injuste, impitoyable. Telle est, en somme, la cause de sa mésintelligence avec Emin-Pacha. Il avait assumé la tâche de sauver ce dernier débris de l'administration égyptienne dans le Soudan; il était parti avec la conviction qu'il trouverait au centre de l'Afrique un homme à bout de ressources et trop heureux de se laisser ramener triomphalement en Europe. Sa déception a été cruelle lorsqu'il a vu le Pacha peu soucieux de quitter son gouvernement, ne se laissant entraîner que par une concession boudeuse à son obstiné sauveur, et, aussitôt hors de son contrôle, lui échapper pour retourner aux sources du Nil. *Indè ira!* Stanley en suffoque d'indignation et, dans les dernières pages de son second volume, il en parle avec une amertume et une violence qu'il eût mieux fait de refouler.

A cet énergique aventurier, frayant sa route à coups de fusil, on a opposé des types de voyageurs qui ont préféré cheminer pacifiquement : les Livingstone, les Cameron, les Brazza, et surtout ce brave capitaine Trivier, qui vient de traverser l'Afrique presque seul, la canne à la main. Il est certain que le caractère de Stanley ne s'accommode pas de ces procédés modestes ; il aime à traîner avec lui de véritables armées composées d'éléments hétéroclites, dont la conduite lui suscite de terribles difficultés; mais il veut pouvoir rompre l'obstacle qu'il rencontre. Dès qu'il soupçonne chez un potentat nègre la velléité de lui disputer le passage, il va droit à lui, l'attaque, le refoule, brûle son village et passe. Il atteint son but, c'est incontestable, mais il a semé sa route de cadavres et de ruines. Il a beau s'en défendre, l'instinct de combativité, qu'il blâme volontiers chez autrui, est très développé chez lui. C'est avec une satisfaction visible qu'il détaille dans son livre les mesures, très habiles, d'ailleurs, qu'il a prises pour forcer le passage d'une rivière défendue par une nuée de sauvages ou pour enlever une position stratégique. En résumé, la lecture de ces deux volumes est aussi attrayante que celle d'un roman d'aventures; mais elle laisse cette impression qu'il a été dépensé bien de l'argent et sacrifié beaucoup d'existences, dont quelques-unes étaient fort précieuses, pour un résultat des plus problématiques, puisque le

sauvé malgré lui n'a rien eu de plus pressé, dès que son sauveur a eu le dos tourné, que de retourner à son poste. D'ailleurs, bien des points restent encore obscurs dans ce récit fantastique, notamment la cause des hésitations d'Émin-Pacha et les circonstances de la mort du major Barttlot, qui commandait l'arrière-garde de l'expédition, immobilisée au confluent de l'Arrouhimi et du Congo; ce malheureux a été assassiné par un Arabe, dit-on, mais on ne sait pas pourquoi.

16. — Rentrons dans les régions plus calmes de la science avec M. Édouard Dupont, géologue belge très distingué, chargé en 1887 d'une mission scientifique dans la vallée du Congo. Le temps qu'il devait consacrer à cette étude étant limité à six mois, il ne put remonter le grand fleuve que jusqu'au confluent du Kassaï. Doué d'une santé robuste, M. Dupont s'était déjà fait connaître par de remarquables travaux géologiques dans la vallée de la Meuse. Il résista sans trop d'accrocs, et sans perdre jamais sa bonne humeur, aux fatigues de son entreprise, au climat débilitant de l'Afrique équatoriale. L'important ouvrage qu'il a publié, dès son retour en Europe, est un journal de route soigneusement tenu, où le récit des incidents du voyage se mélange agréablement aux observations scientifiques. Il s'écarta peu des établissements européens, et fut accueilli avec une parfaite cordialité par les agents de l'État indépendant du Congo ; il se loue beaucoup aussi de l'hospitalité qu'il a reçue chez les missionnaires catholiques et protestants auxquels il distribue des éloges avec une impartialité absolue. Partout, aussi bien dans l'État indépendant que dans les possessions françaises, où il visita les mines de cuivre du Quilliou-Niari, il a joui constamment de la plus complète sécurité. Les derniers chapitres de son livre sont consacrés à un résumé de ses études géologiques, à la distribution des diverses espèces de palmiers dans le bassin du Congo, et à des questions ethnographiques qu'il traite avec beaucoup de gravité. Les horreurs de la chasse aux esclaves excitent son indignation, et il fait des vœux ardents pour que les efforts de l'Europe civilisée en déterminent promptement la suppression; mais il est assez singulier qu'il s'abstienne de parler, à ce sujet, de la croisade entreprise par le cardinal Lavigerie. Outre de bonnes cartes, avec tracés d'itinéraires, on trouve, à la fin du volume, de magnifiques vues panoramiques prises sur divers points des rives du Congo par un officier de l'État indépendant. Cet ouvrage est fort savant, bien écrit et très consciencieux.

17. — La notice de M. Cat sur la carte de l'Ogôoué fait partie des publications de l'École des lettres d'Alger ; c'est une discussion sur la détermination de diverses positions géographiques et sur l'orthographe des noms propres, d'après les travaux de divers explorateurs : Brazza, Mizon, Dutreuil de Rhins, Rouvier. La carte jointe à la brochure est

très bien gravée, et les raisonnements sur lesquels s'appuie l'auteur sont bien déduits. C'est un bon travail à consulter pour les personnes qui s'occupent de la cartographie de l'Afrique.

18. — Voici maintenant un vrai livre de vulgarisation, dont la donnée, fort ingénieuse, ne manque pas de justesse : M. Loriot imagine de présenter Livingstone comme le précurseur des missions catholiques dans l'Afrique équatoriale. Certes, le grand explorateur anglais est digne de cet honneur posthume ; si, comme protestant, il pratiquait l'erreur, sa bonne foi n'est pas discutable, et jamais on ne l'a vu agir en sectaire. Son cœur était large et plein de charité ; il aimait tendrement les pauvres nègres qu'il considérait comme ses frères en Jésus-Christ, et le premier il a poussé le cri d'alarme contre l'abominable traite qui dévaste et ruine le continent noir. Toutefois, il nous semble que c'est pousser un peu loin la tolérance que d'admettre le commerce des missionnaires protestants comme un légitime instrument d'apostolat ; il est permis aux ministres de l'Évangile de souhaiter que le commerce honnête vienne remplacer en Afrique l'odieux trafic des esclaves ; mais ce n'est pas à eux de se faire les courtiers des fabricants de Manchester et de Birmingham : on ne doit pas vendre dans le temple. Il est regrettable aussi que M. Loriot se soit laissé entraîner, à la suite de Livingstone, dans des accusations exagérées contre les colons portugais ; ce n'est pas le moment d'accabler cette petite nation qui a eu des jours de gloire incomparable, et qui s'efforce très courageusement de soustraire ses possessions séculaires à l'insatiable convoitise de l'Angleterre. A un autre point de vue, nous signalerons à l'auteur deux petites erreurs : Mlle Tinné, qui rêva la découverte des sources du Nil, et fut assassinée dans le Sahara par les Touareg, n'était pas Anglaise, mais Hollandaise ; il n'est pas exact de dire qu'on remonte un fleuve, quand on se dirige de ses sources vers son embouchure : on le descend. Ces observations faites, nous n'hésitons pas à recommander le livre de M. Loriot. Le résumé des voyages de Livingstone, un des meilleurs qui aient été faits, remplit les deux tiers du volume ; les chapitres suivants, consacrés à l'historique des missions des Pères blancs d'Afrique sur les lacs Tanganyika et Victoria, sont intéressants et édifiants. Le style est imagé, coloré, parfois poétique ; dans la partie consacrée à Livingstone, il exhale un parfum biblique qui ne messied pas au sujet.

19. — On sait que M. Désiré Charnay s'est distingué par d'importantes découvertes archéologiques dans l'Amérique centrale ; il a visité, entre autres, les ruines de Palenqué, ancienne capitale des Toltèques, et il a retrouvé dans la forêt vierge, les vestiges d'une ville absolument inconnue, à laquelle il a donné le nom de M. Lorillard, riche Américain qui avait fait les frais de sa dernière expédition. Mais M. Charnay ne se contente pas d'être un savant ; il veut aussi mériter

le titre de vulgarisateur. Nous lui devions déjà un roman historique de l'époque des Incas : *Une Princesse indienne avant la conquête;* maintenant il nous donne un roman géographique à la manière de Jules Verne. Le thème est des plus simples : il consiste dans les aventures de voyage d'une riche famille de planteurs, composée du père, du fils, de la fille, d'un précepteur qui, chemin faisant, professe l'histoire naturelle, et de plusieurs serviteurs. En route, la caravane rencontre un jeune Américain qui s'adjoint à elle, s'éprend de la jeune fille et tout se termine par un bon mariage. La famille va de Guatemala à Mexico, mais en évitant les routes frayées pour mieux voir les curiosités du pays et se divertir en s'instruisant ; c'est ainsi qu'elle visite une exploitation d'acajou dans la forêt, les ruines de Palenqué et celles de la ville Lorillard. D'ailleurs, aucune aventure dramatique ne lui manque : ni chasses merveilleuses, ni tremblement de terre, ni attaque de brigands mexicains suivie de l'enlèvement de la jeune fille. Naturellement les voyageurs sortent triomphants de toutes ces épreuves qui sont contées avec beaucoup de charme et de convenance. Le sentiment religieux n'est pas exclu de ce récit ; on dit ses prières, on assiste à la messe le dimanche, quand on le peut ; les curés, chez lesquels on accepte l'hospitalité, sont toujours d'excellents hommes, accueillants pour les voyageurs, paternels pour leurs ouailles. On peut donc mettre ce charmant volume entre les mains des jeunes gens des deux sexes.

20. — Voici encore une monographie destinée à encourager l'immigration européenne en Amérique : son auteur, M. Paul Biolley, est un Suisse, établi professeur au lycée de San José de Costa-Rica. Il s'intéresse à sa patrie d'adoption et voudrait y attirer des bras pour exploiter les richesses naturelles de son sol. Tout en faisant la part de l'optimisme naturel de l'auteur, il faut convenir que ce petit État de Costa-Rica est parvenu à une prospérité financière que pourraient lui envier bien des nations européennes, puisque son budget se solde annuellement par un excédent de recette. Mais est-ce bien le moment de nous vanter l'ordre et la richesse des républiques d'origine espagnole ? Quoi qu'il en soit, la brochure de M. Biolley est irréprochable au double point de vue moral et religieux ; la carte qui l'accompagne est claire et bien gravée.

21.—Nous arrivons précisément à une étude sur l'une des dernières convulsions politiques qui ont secoué le Nouveau monde. M. Max Leclerc se rendit au Brésil en 1889, dès le début de la révolution, pour en rechercher les causes et les effets. Il écrivit au *Journal des Débats* une série de lettres qu'il vient de réunir en volume. L'auteur juge les événements sans parti-pris et avec un désir sincère de découvrir la vérité. Il remarque d'abord que la chute de l'Empire fut une surprise

pour tous. L'armée, mécontente du gouvernement qui lui témoignait peu d'intérêt, s'insurgea; un militaire estimé, le maréchal da Fonseca, se mit à la tête des mutins pour réclamer un changement de ministère; quelques républicains ambitieux exploitèrent habilement le mouvement, et le peuple indifférent laissa faire. D'après M. Max Leclerc, c'est donc malgré lui, en quelque sorte, que le maréchal fut proclamé dictateur, et les Brésiliens sont trop indolents pour réagir contre un fait accompli. D'ailleurs Don Pedro, affaibli par la maladie, ne gouvernait plus, et l'empire était tombé dans l'anarchie administrative; quant aux héritiers de la couronne, ils sont trop impopulaires pour avoir aucune chance de monter sur le trône; il était, depuis plusieurs années, admis au Brésil qu'après la mort de l'Empereur régnant, la République fédérative s'établirait sans résistance. L'auteur n'approuve pas tous les actes du gouvernement provisoire; mais il croit que, malgré les fautes commises, le pays est appelé à un avenir prospère, parce que ses ressources naturelles sont presque illimitées. En terminant son étude, il indique le parti que le commerce français pourrait tirer de la sympathie des Brésiliens. Ce livre est intéressant à lire; il paraît écrit avec bonne foi, bien que la tendance soit plutôt républicaine et libre-penseuse.

22. — MM. Tissot et Améro continuent la publication d'excellents ouvrages de vulgarisation faisant connaître diverses parties du globe. Sous ce titre suggestif: *Aux Antipodes,* ils passent rapidement en revue les îles de l'Océanie et s'attachent surtout à décrire les diverses races qui les peuplent. Ces résumés ethnographiques sont généralement exacts; cependant, les auteurs s'avancent beaucoup en attribuant aux indigènes actuels l'exécution des singulières statues qui se dressent sur le sol de l'île de Pâques; c'est là un de ces problèmes obscurs sur lesquels la science n'a pas encore osé se prononcer. Dans le chapitre relatif à la Nouvelle-Guinée, on lit que les Hollandais réclament la propriété de la partie orientale de l'île; c'est de la partie occidentale qu'il s'agit sans doute, et cette prétention n'est contestée par personne. En ce qui touche les missionnaires, les auteurs en parlent avec une convenance parfaite et font un éloge, bien mérité d'ailleurs, du R. P. Damien, mort récemment en soignant les lépreux des îles Sandwich, au soulagement desquels il s'était héroïquement dévoué; malheureusement, ils mettent au même niveau les ministres protestants qui ne méritent pas un tel honneur. C'est le seul point faible de cet ouvrage, où la morale est respectée, ce qui n'est pas un mince mérite eu égard aux mœurs relâchées des insulaires de la Polynésie.

23. — Après Christophe Colomb, Vasco de Gama et Magellan méritent certainement d'être considérés comme les plus grands naviga-

teurs. Colomb avait donné le Nouveau Monde à l'Espagne, Magellan lui ouvrit l'Océan Pacifique, tandis que Vasco de Gama inaugurait la domination portugaise dans l'Inde. M. Vast vient d'entreprendre avec succès de rendre accessible à tous le récit des dramatiques aventures de ces deux derniers marins. Il fait admirer leur science, leur indomptable énergie, leur confiance en Dieu qui les guidait; mais il n'hésite pas à blâmer l'excessive sévérité avec laquelle ils réprimaient les tentatives d'insubordination de leurs équipages. On est tenté cependant de les excuser si l'on songe que les mutins compromettaient le succès d'expéditions exceptionnellement difficiles et périlleuses. A propos de la fameuse ligne de démarcation tracée par le pape Alexandre VI entre les possessions espagnoles et portugaises, M. Vast semble s'étonner que deux puissantes nations aient consenti à s'incliner devant l'autorité morale du Souverain Pontife, le considérant comme le maître suprême de ces terres habitées par les idolâtres qu'on se proposait de convertir. Les choses en allaient-elles plus mal, et n'avons-nous pas vu de nos jours Bismarck se soumettre à l'arbitrage de Léon XIII, captif au Vatican? L'auteur complète son récit par d'intéressants détails sur les productions et les habitants des pays découverts par ses héros; orné de belles gravures et de cartes-itinéraires, c'est un bon livre de vulgarisation.

24, 25, 26, 27 et 28. — Nous terminerons cette revue en recommandant pour la jeunesse et pour les bibliothèques populaires cinq excellents petits livres publiés par la Société de Saint-Augustin. Ce sont des descriptions et des récits édifiants et instructifs tirés des lettres de divers missionnaires catholiques; sauf un volume consacré à un pèlerinage en Palestine, ce sont des compilations anonymes très habilement faites et ornées de bonnes gravures d'après des photographies prises par des missionnaires. Les titres de ces cinq volumes indiquent suffisamment les régions qui s'y trouvent décrites.

COMTE DE BIZEMONT.

THÉOLOGIE

Instructions en forme de retraite, à l'usage des âmes consacrées à Dieu et des personnes pieuses, par Mgr CHARLES-L. GAY, évêque d'Anthédon. Paris, Leday, 1890, in-12 de XII-596 p. Prix : 3 fr. 75.

L'ouvrage que nous annonçons est, comme les précédents de Mgr Gay, « né de son ministère. » Ce sont des « Instructions » qu'il a adressées, en forme de retraite, à des communautés religieuses; mais, comme il y a loin « de la parole prêchée à celle qui peut devenir un livre, » il s'est imposé l'obligation « de reprendre son premier travail pour lui donner cette précision, cette clarté, ces compléments, enfin, qui sont

le fruit presque exclusif de l'étude, de la réflexion, de la prière. » Le but de ces instructions est « d'éclairer ce mystère sacré du Sauveur, où les choses divines et humaines s'unissent indissolublement. Malgré une variété qui était indispensable, on y trouvera aisément une pensée principale, sinon unique : nous avons voulu mettre en lumière les rapports les plus intimes de Notre-Seigneur avec les âmes... »

Les développements que Mgr Gay donne à cette pensée se groupent sous les titres divers de seize chapitres : *La Retraite; le Plan divin de notre vie de grâce exposé par saint Pierre; Trois devoirs essentiels qui nous obligent envers Dieu ; les Illusions ; les Servitudes; le Don de Dieu; Jésus maître, l'Ame disciple; Jésus époux; l'Ame épouse; l'Ame coadjutrice; l'Ame victime; l'Ame, image de Jésus dans sa vie intérieure ; l'Ame, image de Jésus dans sa vie extérieure; l'Amour du prochain dans le cœur de Jésus; l'Amour du prochain dans notre cœur.*

Comme il est facile maintenant d'en juger, le livre de Mgr Gay est plus particulièrement destiné aux communautés religieuses. « Les âmes qui sont consacrées à Notre-Seigneur par état se sentiront là dans ce qu'elles nomment volontiers la patrie intérieure; elles en reconnaîtront la langue... » Elles se serviront spécialement de ce livre « pour ces temps si précieux qu'en général elles destinent une fois au moins chaque année au recueillement, à l'oraison, au silence, à la retraite. » Mais l'ouvrage de l'évêque d'Anthédon sera aussi d'une sérieuse utilité pour les prêtres « qui gouvernent, dirigent ou enseignent ces âmes privilégiées. » Il pourra enfin convenir à beaucoup de personnes séculières, mais sincèrement pieuses : ces âmes comprendront certainement et goûteront les doctrines énoncées dans ces pages. Nous pensons, avec l'éminent auteur, qu'on se défie trop en général de l'aptitude qu'ont les chrétiens à entendre la doctrine chrétienne. Des cœurs très simples, s'ils sont purs, voient d'ordinaire plus vite et plus profondément les vérités divines que des esprits humainement plus cultivés et plus savants, mais qui comptent trop sur leur science et sont sages à leurs propres yeux. Le baptême crée en ceux qui le reçoivent le sens radical de la révélation et par suite de l'enseignement que donne la sainte Église.

Faut-il ajouter que la doctrine de Mgr Gay offre toutes les garanties que les plus difficiles critiques peuvent se croire le droit de réclamer? L'apprentissage qu'il a fait sous l'épiscopat du si regretté cardinal Pie ; la longue expérience qu'il a acquise par ses études et par ses nombreux ouvrages ; la piété qui le fait recourir aux lumières d'en-haut et à la protection de l'auguste Mère de Dieu, afin d'être préservé « de toute erreur, soit dans l'ordre dogmatique, soit dans l'ordre moral ou pratique; » enfin l'humble défiance de lui-même « en présence des questions les plus hautes, les plus difficiles et les plus délicates

de la théologie. » Il ne faut rien de plus pour donner à l'ouvrage un sérieux crédit et pour mériter à l'auteur la plus entière confiance.

F. CHAPOT.

Die mandäische Religion, *ihre Entwickelung und geschichtliche Bedeutung* erforscht, dargestellt und beleuchtet von Dr. A.-J.-H. WILHELM BRANDT, Pfarrer der niederl. Reform. Kirche. Leipzig, Hinrichs, 1889, in-8 de XII-236 p. — Prix : 10 fr.

La première notice qui ait été publiée en Europe sur les Mandéens est due à un carme déchaussé, le P. Ignace de Jésus, missionnaire à Bassora. Son ouvrage parut à Rome en 1652 sous le titre de *Narratio originis, rituum et errorum Christianorum Sancti Joannis.* En 1660, le maronite Abraham Ecchellensis consacra quelques pages de son *Eutychius,* publié également à Rome, aux Mandéens, au milieu desquels il avait vécu, et qu'il nomme Sabéens. Depuis lors, jusqu'à notre siècle, on ne s'était plus occupé en Europe des Mandéens. Cependant, comme leur religion a une importance réelle pour l'histoire des sectes orientales, ils ne pouvaient manquer d'attirer de nos jours l'attention des savants, et c'est ce qui a eu lieu en effet. Le vice-consul français à Bagdad, M. Siouffi, en particulier, a publié un travail considérable : *Études sur la religion des Soubbas ou Sabéens, leurs dogmes, leurs mœurs* (Paris, Imprimerie nationale, 1880). On a publié aussi les textes mandaïtes, *le Trésor, ou Grand Livre,* appelé vulgairement *Livre d'Adam ;* le *Qolasta, ou Chants et Doctrines du baptême et de la sortie de l'âme,* etc. M. Brandt a étudié avec le plus grand soin l'histoire et la théologie mandaïtes, il expose successivement la théodicée, la cosmologie, l'anthropologie, le culte ; il fait la critique de ses sources et cherche à démêler les divers éléments qui composent la religion mandaïte, et qui sont en partie sémitiques, spécialement chaldéens. On a appelé les Mandéens chrétiens de saint Jean, parce qu'ils baptisaient seulement dans un fleuve et parce qu'ils ont de nombreuses légendes sur saint Jean-Baptiste. Les Arabes les appellent Soubbas ou Sabéens. Leur nom de Mandaïtes vient du mot *Mandâ*, qui signifie « connaissance » et rappelle le nom de « gnose, » d'où les gnostiques ont tiré leur dénomination. La langue dans laquelle sont écrits leurs livres est un dialecte qui ressemble à celui dans lequel est écrit le Talmud de Babylone. M. Brandt fait bien connaître la religion mandaïte, et nous ne pouvons que renvoyer à son livre ceux qui s'intéressent aux religions orientales : cet ouvrage n'est pas toujours d'une lecture facile, mais il est fort instructif.

N. O.

JURISPRUDENCE

Traité-Formulaire de procédure pratique en matière civile, commerciale, criminelle, administrative et militaire, par ISAURE-TOULOUSE. Deuxième édition. Paris, Chevalier-Marescq, 1890, in-8 de 1248 p. — Prix : 12 fr. 50.

Il est des livres utiles dont il est vraiment bien embarrassant de rendre compte, et le livre de M. Isaure-Toulouse est de ceux-là. C'est avant tout un formulaire. Les personnes étrangères à la pratique des affaires judiciaires s'étonnent qu'un formulaire puisse être de quelque ressource pour des praticiens et sont tentées de considérer avec le même dédain l'officier ministériel qui rédige ses actes d'après des modèles faits à l'avance et le paysan qui copie dans un *Parfait secrétaire* ses lettres de jour de l'an.

A Rome, les préteurs délivraient des formules aux parties, formules rédigées sur *l'album* et qu'ils remettaient aux plaideurs pour comparaître devant le juge du fait. Voilà, pour les formules, des titres de noblesse d'une antiquité incontestable, et il nous serait facile de leur en trouver de plus anciens encore. La seule persistance des formules à travers les âges suffit pour en faire pressentir l'utilité, dont on se rend compte mieux encore quand on sait qu'elles diminuent les chances d'erreur en facilitant l'examen des causes, et en donnant au droit un signe sensible auquel il devient facilement reconnaissable. — Les formulaires sont des recueils de formules. Nous avions déjà beaucoup de ces formulaires, mais ils vieillissent peu à peu et les modifications de la pratique judiciaire, conséquence des modifications de l'état social et du droit lui-même, appellent de nouvelles formules. Le plus récent formulaire est donc le meilleur, s'il est fait avec conscience par un homme très au courant, je ne dirai pas des affaires, mais de la manière de procéder dans les affaires et de la fabrication de toutes les pièces qui peuvent composer un dossier. Ces avantages, le livre de M. Isaure-Toulouse les a tous ; mais ce qui en fait un ouvrage tout à fait original et exceptionnellement bien fait, c'est qu'à ces avantages communs à d'autres livres du même genre, il en joint d'autres encore. — Ce n'est pas seulement un formulaire, c'est aussi un traité de procédure pratique. Avant de donner la formule, il enseigne la marche de la procédure et il fait suivre la formule de l'état des frais, de sorte qu'avant d'entreprendre un procès, il est facile, en le consultant, de se rendre compte à peu près exactement de ce que coûtera l'instance. Peut-être sera-t-on tenté de penser que les commentaires du Code de procédure sont faits pour enseigner la procédure sans qu'il soit besoin de joindre un traité au formulaire. Ce serait une grande erreur. Ce volumineux traité, de même que les cours de procédure de nos Facultés, peuvent fournir des éléments de décision sur un point de procédure douteux ; ils peuvent aussi faci-

liter au débutant l'intelligence de ce qui se fait au Palais, mais ils n'enseignent ni la marche des affaires, ni les moyens pratiques d'ariver à un résultat. Ils vous donnent la science, ils ne vous apprennent pas le métier. De là, ces longs stages dans les études d'avoué auxquels s'astreignent nos jeunes avocats. Le livre de M. Isaure-Toulouse ne les en dispensera pas, mais il pourra en abréger la durée.

Pour nous rendre compte du soin avec lequel le livre était fait, avant de le recommander à nos lecteurs, nous l'avons gardé deux mois sur notre bureau, nous l'avons consulté dans les circonstances les plus diverses, dans les procédures les plus courantes, comme dans quelques-unes des plus rares et nous n'y avons pas encore trouvé une omission. Tout est là, depuis la procédure devant le conseil des prud'hommes jusque devant le conseil d'État.

La première édition du traité-formulaire a été rapidement épuisée; la deuxième, remaniée par suite des lois récentes, aura un succès plus grand encore, et nous croyons ce livre destiné à devenir pour longtemps le *vade-mecum* des jeunes praticiens.

PIERRE DE L'ÉPINE.

SCIENCES ET ARTS

L'Éducation de nos fils, par le Dr JULES ROCHARD, de l'Académie de médecine. Paris, Hachette, 1890, in-16 de XI-351 p. — Prix : 3 fr. 50.

Études et Étudiants, par ERNEST LAVISSE, professeur à la Sorbonne. Paris, Colin, 1890, in-12 de XXXVII-354 p. — Prix : 3 fr. 50.

M. le docteur Rochard a été un des membres les plus compétents et les plus écoutés de la grande commission récemment établie par le ministre de l'instruction publique pour la réforme de l'enseignement secondaire. Il a eu la bonne pensée de mettre à la portée du grand public la substance des documents réunis par cette assemblée et celle des discussions auxquelles elle s'est livrée, non sans donner, bien entendu, son avis motivé sur la plupart des questions soulevées.

Ces questions sont nombreuses, mais l'auteur a pris soin de les ranger en fort bon ordre et de les étudier séparément. Pour donner l'idée de ce qu'on trouvera dans son ouvrage, je ne puis mieux faire que de citer un passage de la préface : « Mon livre, dit le docteur Rochard, est divisé en quatre chapitres. Dans le premier, j'aborde l'étude de la réforme scolaire, en montrant sa nécessité, son but et les bases sur lesquelles elle doit reposer. Le second est consacré à l'éducation physique. C'est le résumé de l'enquête dont j'ai parlé plus haut; c'est le point capital de la réorganisation désirée (*sic*) et celui sur lequel on s'entend le mieux. Dans le troisième, l'éducation morale est envisagée au point de vue des devoirs, du caractère, des mœurs et du savoir-vivre. Enfin, l'éducation intellectuelle fait l'objet du dernier chapitre.

La question de l'enseignement intégral, celle des programmes, des méthodes, du baccalauréat et des écoles spéciales sont traitées dans le même esprit, c'est-à-dire avec la pensée de faire prévaloir les solutions qui ne brusquent rien, qui ménagent les transitions et permettent de réparer l'édifice scolaire sans le renverser de fond en comble. »

On comprendra que je n'entre pas dans une discussion approfondie de tant de graves questions. Assez souvent je serais du même avis que le docteur Rochard; d'autres fois, je me séparerais de lui. Mais toujours je reconnaîtrais le caractère élevé de son œuvre, le souci du bien public qui l'a inspirée, le grand effort d'impartialité dont elle témoigne. L'auteur n'est pas de ceux qui méconnaissent les services rendus par l'enseignement libre et il sait rendre hommage, à certains points de vue du moins, aux jésuites eux-mêmes. La morale indépendante n'a pas ses préférences et il ose prononcer le nom de Dieu. « Je ne connais, dit-il, qu'un principe sur lequel on puisse baser la loi du devoir, c'est le principe religieux. Une morale matérialiste me paraît un non-sens. »

Voilà des observations justes, mais nos maîtres catholiques vont plus loin et s'en trouvent bien. Ils ne se contentent pas de la philosophie même nettement spiritualiste, ils s'appuient sur la religion positive. Aussi, chez leurs élèves, les idées religieuses, étant très précises et très pratiques, pénètrent et animent la vie tout entière. C'est pour cela qu'avec des ressources matérielles bien moindres, sans détourner à leur profit le moindre ruisselet du torrent de millions qui s'engloutit chaque année dans les établissements officiels, les directeurs et professeurs de nos collèges libres obtiennent non seulement au point de vue proprement moral, mais aussi au point de vue intellectuel et physique d'incontestables résultats. Le *mens sana in corpore sano* est l'idéal réalisé souvent de nos maisons d'éducation et cela sans associations organisées à grand fracas, sans réclames dans les journaux, sans *lendits* bruyants.

Les maîtres chrétiens liront néanmoins avec intérêt et profit bien des passages du livre du docteur Rochard, notamment ce qui concerne l'aménagement intérieur des pensionnats, le régime alimentaire, le vêtement, l'exercice, les soins de propreté. Ils y trouveront aussi, sagement et aimablement dites, d'excellentes choses sur la formation du caractère, le savoir-vivre, la discipline. — Le chapitre de l'éducation intellectuelle, sans nous offrir précisément des idées nouvelles, est un résumé très clair et très complet des récentes discussions sur une multitude de questions importantes. M. le Dr Rochard s'y montre infiniment mieux informé et surtout infiniment plus judicieux que beaucoup d'universitaires dûment diplômés, titrés, fourrés et chamarrés. Quiconque se préoccupe des grands intérêts de l'enseignement public

et de l'enseignement libre fera bien de lire avec attention et de méditer parfois ce remarquable travail.

— M. Lavisse pratique exactement le *colligite fragmenta.* Dans son volume *Études et Étudiants,* il a pieusement recueilli pour l'édification de ses contemporains dix-neuf morceaux de critique ou d'éloquence : articles de journaux et de revues, discours plus ou moins solennels et même propos symposiaques. Je constate le fait sans esprit de dénigrement, mais il faut bien que je dise à nos lecteurs ce qu'il y a derrière le titre de cet in-douze, qui se lit du reste avec agrément et où les idées justes ne manquent pas... les autres, non plus. M. Lavisse est un des pontifes de la nouvelle Sorbonne; il exerce sur les futurs professeurs de l'enseignement officiel une très grande influence. Il y a donc quelque intérêt à savoir ce qu'il pense, puisque tant de gens pensent par lui. Mais la difficulté est justement de résumer en quelques lignes tant d'*excursus* sur tant de questions. Au travers de ces quatre cents pages, M. Lavisse parle d'une multitude de choses. Il rend un hommage ému à son ami Albert Dumont; il critique vertement *la Question du latin* de M. Frary, mais sa critique elle-même pourrait utilement être passée au crible. Il dit de fort bonnes choses à la séance de fin d'année de l'école alsacienne, celle-ci, par exemple : « Nous semblons croire que les études finissent avec le collège et pour y enseigner le tout de chaque chose, nous avons mis les collégiens au régime de l'encyclopédie, puis nous prétendons que toutes les études soient vérifiées et contrôlées par l'examen. » Il rappelle, non sans charme, de vieux souvenirs d'un intérêt d'ailleurs assez restreint, à ses camarades du collège de Laon. — Viennent ensuite quatre discours aux étudiants de la Faculté des lettres de Paris, qui sont, je crois, ce qu'il y a de meilleur dans ce volume. Ces conseils sont d'un maître passionné pour la haute culture intellectuelle, vraiment dévoué à ses élèves, désireux de les initier aux joies bienfaisantes du travail personnel, soucieux de l'influence scientifique et littéraire de la France. Ce serait parfait si ce n'était radicalement neutre au point de vue philosophique et au point de vue religieux. Je comprends fort bien qu'un directeur d'études à la nouvelle Sorbonne ne transforme pas en sermons son allocution de rentrée. Mais j'éprouve un pénible serrement de cœur en n'y trouvant pas ombre de préoccupation du bien moral des auditeurs et en constatant qu'on n'y prononce même pas le nom de Dieu. La science et le patriotisme sont un double idéal très élevé et ce double idéal est celui de M. Lavisse. Mais il y a quelque chose au delà et j'en veux au distingué professeur d'en faire totalement abstraction. — On lira avec intérêt l'article sur l'Université de Lyon; on déplorera l'idolâtrie dont M. Lavisse, cédant à la mode, fait profession pour M. Renan, dont il loue sans réserve certain marivau-

dage, qui n'a rien de scientifique.— Les neuf derniers chapitres, d'une valeur assez inégale, ont un double objet : les associations d'étudiants et leur politique étrangère. Il y a là de jolies choses et même des pensées sévères et hautes ; parfois une pointe de déclamation (il faut bien se mettre au diapason de cette jeunesse) ; un intéressant récit des fêtes de Bologne en 1887, etc.

Si j'avais plus de temps et de place j'aurais à présenter plus d'une observation de détail. Mais il faut savoir se borner. Il suffit d'avoir appelé l'attention des gens qui savent réfléchir sur le curieux recueil de M. Lavisse. Ceux-là seuls le liront et ils seront fort capables de faire le départ entre l'erreur et la vérité. ERNEST ALLAIN.

La Vie des plantes, par Sir JOHN LUBBOCK, M. P., F. R. S. Traduction de E. BORDAGE. Paris, J.-B. Baillière, 1889, in-8 de XV-311 p. et 271 fig. — Prix : 6 fr.

Longtemps les sciences de la nature ont dû se contenter de poursuivre leurs études d'analyse, en décrivant les formes et les caractères, en dressant des catalogues d'espèces et en ébauchant des classifications naturelles. Depuis le milieu de ce siècle cependant, surtout sous l'influence du génie d'observation de Darwin, à cette période analytique succède une phase différente. Dans l'étude du monde végétal, par exemple, aux inventaires descriptifs succèdent des monographies vivantes ; ce n'est plus la plante séchée de l'herbier, c'est l'être lui-même dans tous les détails de son existence, non plus isolé, mais dans l'harmonie de ses rapports avec l'ensemble de la création. Par là, peu à peu, la science s'achemine vers de nouveaux progrès qui permettront de s'élever à des vues synthétiques et de saisir quelques-unes des lois admirables de la nature.

Rien ne peut, à cet égard, être plus attachant que la lecture de ce livre *Flowers, Fruits and Leaves,* qui a eu un si grand succès en Angleterre et dont M. Bordage vient de nous donner une traduction fidèle, annotée avec grand soin. On peut ouvrir le volume au hasard, on est sûr de trouver une page séduisante, que l'auteur examine le rôle des insectes, le sommeil des fleurs, la dissémination des graines, les feuilles et la cause de la variété de leurs formes, recueillant à profusion ces petits faits qui témoignent de la plus prévoyante harmonie. Est-ce à dire que toutes les explications proposées soient toujours définitives? Faut-il penser que les fleurs bleues sont rares, parce qu'elles sont un des termes les plus récents de l'évolution végétale ; que le frêne de montagne a les feuilles plus étroites que les autres poiriers, parce qu'il doit offrir moins de prise au vent, que les formes très décomposées des feuilles submergées a pour but de multiplier leur sur-

face, etc. Beaucoup, sans doute, de ces hypothèses seront démenties ou modifiées, mais elles auront aidé à grouper nombre de faits autour d'une idée simple, à en essayer l'explication rationnelle, à susciter des expérimentations et des recherches dans des voies nouvelles. En cherchant à saisir sur le vif, dans les multiples détails de la vie elle-même, les causes de l'inépuisable variété qui existe dans les formes des fleurs, des fruits et des feuilles, et à la rattacher soit aux conditions actuelles d'existence de la plante, soit à celles qu'elle a jadis traversées, sir John Lubbock a ouvert un vaste champ aux investigations des observateurs consciencieux. En le parcourant, ils reconnaîtront que l'herbe des champs, non moins que les astres au firmament, raconte la gloire de Dieu. A. DELAIRE.

BELLES-LETTRES

Französisch-etymologisches Wörterbuch, von H.-A. SCHOETENSACK, Professor. Erste-Zweite Abtheilung. Heidelberg, C. Winter, 1890, 2 fasc. in-8 de 384 p. — Prix : 10 fr.

Le dictionnaire d'étymologie française, dont M. Schoetensack a entrepris la publication, n'est pas un travail complet sur l'ensemble des mots français ; il n'offre qu'un choix d'étymologies, et l'on ne voit pas exactement ce qui a déterminé l'auteur dans ce choix. Ce n'est pas la nouveauté des solutions qu'il propose ; car il lui arrive parfois d'adopter l'opinion de ses prédécesseurs ; ce n'est pas non plus la considération de l'origine germanique des mots qui a guidé le choix de l'auteur, puisqu'il lui arrive parfois de donner des étymologies latines aux mots qu'il explique. Mais le défaut le plus grave de ce dictionnaire n'est pas d'être incomplet. L'auteur, nous le craignons, se rattache à la classe d'étymologistes hasardeux parmi lesquels ont brillé Nigidius Figulus chez les Romains, et chez nous Ménage ; et l'on ne sait ce qu'il faut le plus admirer en lui de la hardiesse des hypothèses ou de l'assurance avec laquelle il les expose. Il parle sans cesse d'évidence ; mais il ne paraît guère que cette évidence frappe d'autres yeux que les siens. C'est ainsi, pour n'en citer qu'un exemple, que « carnet » se rattache « visiblement » (*offenbar*) au haut allemand *warnôn*. Nous doutons fort que cette étymologie reçoive un accueil favorable. Je ne crois pas que les efforts de M. Schoetensack donnent beaucoup de faveur aux étymologies suivantes qu'il propose et que nous prenons au hasard : alan = alle an ; alerion = adler ; avis = wissen ; bagarre = gesperre ; bailli = pfalz ; bizarre = bisvarius ; calotte = calvus ; débrailler = prahlen ; dégringoler = springen ; desraine = reinen ; feu = functus ; fourbe = furcifer.

On voit que si les recherches de M. Schoetensack portent parfois sur des mots dont l'origine est restée jusqu'ici tout à fait incertaine, il ne

craint pas aussi de s'attaquer à d'autres mots dont on a déjà donné une explication bien autrement satisfaisante que celle qu'il offre. Lors même qu'il examine des expressions dont ses devanciers n'ont pu donner une explication définitive, M. Schoetensack n'est pas toujours plus heureux qu'ils n'ont été. L'on sait que diverses étymologies ont été proposées pour le mot « brave » et que la discussion n'est pas close; admettra-t-on volontiers l'étymologie « probus » que présente M. Schoetensack et qu'il rattache bravement au grec Πρεπειν ? Si « bladarellus » inventé par Dietz pour expliquer « blaireau » n'est point fort satisfaisant, il l'est encore plus que l'explication nouvelle : blaireau = blé — rat pour rat de blé ; puis blé — rot, enfin blereau.

M. Schoetensack a un grand défaut pour un étymologiste ; il ne suffit pas d'être ingénieux et hardi, il faut connaître l'histoire des mots que l'on prétend expliquer ; ce n'est qu'en remontant à la forme primitive de ces mots, en examinant celles qu'ils revêtent dans les autres langues romanes que l'on peut donner une base sûre aux étymologies que l'on recherche. Si M. Schoetensack y avait fait attention, aurait-il, pour expliquer comment « cahotarium » aurait pu, selon lui, donner cahier par syncope de *ot,* dit que de même « imperator » a donné « empereur » par syncope de *at.* Tout le monde sait qu' « imperator » a produit « emperere » et qu' « empereur » (primitivement « empereeur ») vient d' « imperatorem. » D'autre part, M. Schoetensack est porté à appliquer au hasard certaines lois de transformation des mots ; comme si la part laissée au hasard dans l'histoire des langues n'était pas assez restreinte et comme si le même phénomène ne se reproduisait pas dans des circonstances constamment semblables et sous l'effet de lois certaines.

Ce n'est pas à dire qu'il n'y ait rien à prendre dans l'ouvrage de M. Schoetensack et qu'il n'ait parfois rencontré juste. Quelques-unes des étymologies qu'il propose me semblent mériter l'attention des philologues, et devoir être, sinon acceptées du premier coup, du moins soumises à un sérieux examen. « Aubain » s'explique mieux par « alis, » autre, et « ban » que par « advena » ou « alibinatus » que l'on avait jadis proposés. « Blaffen, » que l'on trouve aussi sous la forme « baffen, » me semble pouvoir être accepté pour origine de « bafouer. » Si M. Schoetensack ne dit rien de nouveau en rattachant « bélître » à « bettler, » ce qui est déjà admis par plusieurs savants, il a du moins le mérite de rattacher à la même étymologie, assez heureusement, semble-t-il, un mot resté jusqu'ici sans explication : « pleutre. » Quant à « berner, » l'étymologie « prellen » ou « brellen » paraît plus plausible qu' « Hibernia » qui a eu jusqu'ici le plus de faveur. Seulement M. Schoetensack n'est-il pas bien téméraire de rattacher « prellen » au mot latin « repellere ? »

Nous nous réservons de revenir sur cet ouvrage quand il sera entièrement terminé. E.-G. LEDOS.

Nouvelle Histoire de la littérature française pendant la Révolution et le premier Empire, par VICTOR JEANROY-FÉLIX. Paris, Bloud et Barral, s. d., in-8 de VIII-474 p. — Prix : 5 fr.

Nouvelle Histoire de la littérature française pendant la Restauration, par VICTOR JEANROY-FÉLIX. Paris, Bloud et Barral, s. d., in-8 de XI-479 p. — Prix : 5 fr.

Nouvelle Histoire de la littérature française sous la monarchie de Juillet, par VICTOR JEANROY-FÉLIX. Paris, Bloud et Barral, s. d., in-8 de VII-468 p. — Prix : 5 fr.

Nouvelle Histoire de la littérature française sous le second Empire et la troisième République, par VICTOR JEANROY-FÉLIX. Paris, Bloud et Barral, s. d., in-8 de 504 p. — Prix : 5 fr.

Disons tout de suite que la *Nouvelle Histoire de la littérature française* de 1789 à nos jours, par M. Victor Jeanroy-Félix, abonde en renseignements de tous genres, témoigne de l'érudition de l'auteur, qui a lu tout ce qu'on peut lire et énormément retenu, et est écrite, d'un bout à l'autre de ses quatre compacts volumes, avec une verve et un entrain qui ne laissent pas un instant languir l'intérêt. Mais, cette part donnée à la louange, et elle n'est pas trop large, il nous sera permis de signaler quelques défauts, d'ailleurs bien difficiles à éviter dans une œuvre de longue haleine, qui a été écrite avec une hâte visible dont plus d'une page se ressent.

Quelques critiques générales d'abord. A part les quatre divisions purement chronologiques : *Révolution et premier Empire, Restauration, Monarchie de Juillet, second Empire et troisième République,* divisions commodes et claires, mais pourtant un peu trop rigoureuses pour ne pas morceler certains sujets qui eussent gagné à n'être pas divisés, il nous semble que, dans chaque volume, la distribution des matières n'est pas toujours très heureuse, ni très logique, ni suffisamment nette. De plus, il manque à l'ouvrage une doctrine littéraire, philosophique, politique même, qui lui donne de l'unité, guide le lecteur dans ce labyrinthe aux nombreux détours, et l'empêche d'osciller, avec l'auteur, au gré de ses impressions, de ses enthousiasmes et de ses dégoûts. Enfin, la proportion n'est pas toujours bien observée, et tel genre, tel auteur n'obtient pas la place qu'il mérite ou en envahit une bien plus grande que celle à laquelle il a droit. Un plan bien tracé d'avance et fortement médité eût prévenu ces indécisions et ces disproportions, qui ne nuisent guère d'ailleurs à l'intérêt de l'ouvrage, mais lui enlèvent un peu de sa valeur et de son autorité. On dirait que l'auteur a écrit un peu au hasard de ses lectures, ici trop long, là trop

court, ailleurs s'écartant du sujet pour le vain plaisir d'étaler son érudition ou d'utiliser ses notes. D'une manière générale, cela sent l'improvisation : il manque à l'ouvrage ce travail de révision qui élague, qui resserre, qui fond, pour produire l'unité, l'harmonie, la proportion, qualités indispensables de toute œuvre qui aspire à durer. Analysons maintenant chaque volume.

1. — Le premier comprend *la Révolution et le premier Empire*. Il s'ouvre par une charmante et éloquente préface d'Armand de Pontmartin. Celle qui suit, œuvre de l'auteur, a le défaut de ne pas préparer et de ne pas résumer le sujet : c'est le tort commun des préfaces mises en tête de chaque volume, qui ne manquent pas de valeur ni d'intérêt, mais ne jouent pas le rôle d'introducteurs. Après les préfaces, la matière est distribuée en sept chapitres d'ailleurs d'inégale importance. Le premier traite de l'*Éloquence politique ;* il est fort intéressant, quoique la marche n'en soit pas assez nette et précise et que les hors-d'œuvre, agréables du reste, s'y rencontrent plus souvent que l'on ne voudrait. C'est écrit de verve : peut-être Maury y est-il un peu diminué, Mirabeau un peu grandi ; je crois que le premier valait mieux, le second moins que l'auteur ne paraît le croire. Je parle de la valeur oratoire ; la valeur morale est bien appréciée. C'est la *Tragédie* qui fait le sujet du chapitre deuxième : on n'y parle guère que de J.-M. Chénier et de Ducis. A côté d'eux pourtant, il y en a, et beaucoup, qui, non par la valeur, elle est nulle, mais par la signification morale et politique de leurs œuvres, méritaient d'être cités. Pour quelle raison la *Comédie* ne vient-elle pas après la *Tragédie*, et en est-elle séparée par le troisième chapitre, qui traite des *Publicistes, historiens, moralistes et philosophes*? C'est le secret de l'auteur, qui devrait bien nous dire aussi pourquoi le chapitre de la *Comédie* traite en même temps de la *Poésie descriptive*, et pourquoi le sous-titre de poésie descriptive cache, non seulement Delille et Florian, mais André Chénier et même Rouget de l'Isle et la *Marseillaise*. Avouons que tout cela « hurle d'être accouplé. » Le chapitre cinquième offre aussi un assez singulier mélange de *Journalistes*, d'*Écoles pendant la Révolution*, de *Modifications dans la langue* et de *Proclamations de Bonaparte* : ce qui n'empêche pas d'ailleurs qu'il ne soit très instructif, piquant et très amusant à lire. Les deux derniers chapitres sont consacrés, l'un à la prose, l'autre à la poésie sous l'Empire. Ils sont intéressants et bien faits. L'auteur eût été plus complet et bien inspiré, je crois, s'il avait signalé les indices, les tendances qui, même chez les poètes pseudo-classiques, annoncent déjà et préparent le mouvement romantique. Je dois le dire pourtant, ce volume finit bien, et les deux études sur Chateaubriand et Mme de Staël sont, sinon neuves, au moins très colorées et très vivantes.

Relevons, avant de passer au second volume, quelques lapsus

échappés à la plume trop rapide de l'auteur : le comte d'Haussonville, l'auteur du livre sur *la Réunion de la Lorraine,* est né en 1809 et n'a pas dû, je crois, être chambellan de Napoléon Ier; l'auteur des *Rendez-vous bourgeois* s'appelle Hoffman, et non Hoffmann; Labiche n'est pas un « poète » comique, n'ayant jamais, que je sache, fait de comédie en vers. Ai-je eu tort de dire que l'ouvrage a été écrit trop vite?

2. — Le second volume s'ouvre comme le premier par une préface de l'auteur qui, au tort général signalé plus haut, joint celui d'être un peu sévère pour la Restauration. Puis l'auteur traite de l'*Éloquence politique et religieuse* : j'y voudrais une sourdine à l'éloge de Foy et une étude plus complète de Frayssinous. Mais quel joli éreintement de Benjamin Constant et combien mérité! Ensuite viennent les poètes : Lamartine, Hugo, Delavigne, Béranger, Vigny ont chacun leur chapitre : mais pourquoi ne pas faire précéder ces études d'un historique de l'origine et des causes du mouvement romantique? Voilà ce qu'aurait dû nous dire la préface. L'étude sur Vigny aurait été plus complète si, derrière le poète, elle était allée chercher le philosophe, qui a sa physionomie très caractéristique et distingue si nettement le poète de ses rivaux. Un chapitre sur le *Cénacle,* ou plutôt sur les *Cénacles,* car il y en a plusieurs, complète l'histoire de la poésie lyrique sous la Restauration, qui est en somme très remarquable, et dont quelques parties sont excellentes. Les quatre chapitres suivants sont consacrés à la prose, philosophie, histoire, pamphlet, roman et critique. Je n'ai qu'à louer les belles études sur J. de Maistre et de Bonald; j'aime moins celle sur Lamennais, et je ne m'explique pas la page consacrée à Frayssinous, à tout le moins inutile, car elle n'ajoute rien à ce qui en a été dit dans un chapitre précédent. Encore une distraction, je pense! La *Tragédie* d'une part, la *Comédie* et la *Satire* de l'autre font l'objet de deux chapitres : et enfin le volume se ferme sur une longue étude, où l'ordre manque un peu peut-être, mais très nourrie, très judicieuse, et très brillante, dont le *Romantisme* et ses réformes font les frais. On ne pouvait mieux finir ce très intéressant volume.

On y peut pourtant relever quelques lapsus : Musset n'a-t-il pas été lauréat de philosophie et non pas de version latine? Comment de « creuses déclamations » peuvent-elles être d' « admirables vers? » Est-il permis à un homme bien informé de dire qu' « Étienne Dolet a été rôti en place de Grève pour une incartade? » Tout est vrai dans cette phrase, à condition d'en effacer « rôti, » « place de Grève » et « incartade; » mais ce tout est peu. Sophie Gay n'est pas la fille de Delphine, comme le dit l'auteur quelque part. Enfin que signifie cette note : « Cf. d'Haussonville, *Revue des Deux Mondes,* p. 122? » — Passons au troisième volume.

3. — Je ne veux pas continuer cette fastidieuse analyse. Les mêmes

divisions reviennent d'ailleurs, et c'est tout naturel ; mais tandis que quelques-unes diminuent en importance, la poésie, par exemple, dont l'âge d'or est passé, d'autres s'étendent et empiètent sur leurs voisines : ainsi l'histoire et le roman. Orateurs, poètes, historiens, auteurs dramatiques et comiques, romanciers, critiques et auteurs divers, défilent tour à tour devant nous : je n'ai pas besoin de dire que certains d'entre eux sont pour nous de vieilles connaissances, qui continuent, sous un régime nouveau, leur œuvre commencée sous le précédent. D'autres nous apparaissent pour la première fois, et l'auteur en trace de brillants portraits. Quelques-uns pourtant pourraient se plaindre de n'être pas étudiés assez à fond ni représentés avec une suffisante bienveillance : Jules Sandeau, par exemple, pour lequel l'auteur me paraît injuste ; Ozanam, pour lequel il est bien incomplet. J'aurais voulu aussi que les luttes religieuses de cette époque eussent laissé leur trace dans cette histoire littéraire, où Louis Veuillot n'est seulement pas nommé. Il est vrai que le journalisme est à peu près oublié, et je crois que c'est un tort ; en revanche, l'auteur consacre quelques pages à la littérature de Bicêtre, qui me semblent singulièrement placées à la fin du volume. Ici encore les hors-d'œuvre sont assez nombreux, mais il en est quelques-uns qu'on ne regrette pas, car ils sont empreints de patriotisme, de poésie et d'éloquence. En revanche on y peut relever quelques inexactitudes. Thiers n'est pas mort président de la troisième République ; Cavoye n'était pas grand maître des écuries, mais « maréchal-des-logis ; » Teste et Cubières n'ont pas été jugés par la cour d'assises. Vétilles sans doute, mais que devrait éviter un auteur qui, en certains cas, se montre bien sévère pour les incorrections grammaticales des autres. Je ne dis pas cela pour le blâmer, mais tout simplement pour lui montrer qu'on peut voir une poutre dans l'œil du prochain, tout en ayant une paille dans le sien.

4. — Le quatrième volume n'a que six chapitres, mais que de choses ils contiennent ! Il y en a trop. Ce n'est d'ailleurs pas la faute de l'auteur, mais de notre époque, trop rapprochée de nous pour qu'il soit aisé ou même possible de choisir dans la multitude de ses œuvres. *Éloquence politique et religieuse, Poésie, Histoire, Théâtre, Roman,* enfin *Critique et Journalisme,* voilà les divers aspects sous lesquels nous apparaît cette période, peu différente, en somme, dans ses traits généraux de celle qui l'a précédée. Seulement la poésie a continué son mouvement de recul, tandis que le théâtre et le roman surtout accentuaient leur marche envahissante. C'est dans ce volume que le défaut d'ordre se fait particulièrement sentir : il est tel chapitre qui n'est absolument qu'une série de notices qui se succèdent sans que ni la logique, ni la chronologie ait marqué à chacune sa place. La fin surtout est faite trop vite : on sent que l'auteur est pressé de terminer. Notons quel-

ques jugements contestables, un peu complaisants pour Gambetta et Clémenceau, qui méritaient moins, trop brefs pour M. Chesnelong et le comte de Mun, qui méritaient mieux. En revanche, l'étude sur le P. Félix est très belle, écrite vraiment *con amore*. Louons aussi l'auteur d'avoir relevé beaucoup de noms catholiques trop dédaigneusement oubliés par la critique officielle, et qui sont ici mis en leur vraie place. Enfin, signalons trois erreurs, pour n'en pas perdre l'habitude : M. Eugène Veuillot n'est pas l'auteur de l'étude sur les *Naundorff*, œuvre de M. Pierre Veuillot ; M. Vitu n'est pas un « lundiste, » par la raison bien simple que ses chroniques dramatiques ne paraissent pas à jour fixe, et Mlle Desclée ne peut être appelée la Malibran de l'opérette, qu'elle n'a, je crois, jamais jouée.

J'ai critiqué beaucoup, mais uniquement dans l'intérêt de l'auteur, et parce que j'espère beaucoup de lui. J'ai lu son livre, quatre volumes ! avec un très grand plaisir, et je n'en saurais trop louer la verve entraînante, l'éclat, le pittoresque, l'esprit, le goût, l'éloquence, et ce qui vaut mieux encore, l'esprit chrétien et les convictions ardentes.

Cet ouvrage est écrit par un catholique plein de foi, un Français plein de patriotisme, un écrivain plein de talent, qui a les défauts, mais aussi les qualités, toutes les bonnes qualités de la jeunesse. Il mérite à tous égards que nos lecteurs lui fassent bon accueil : la critique catholique fonde sur lui de brillantes espérances qui ne seront pas trompées.

P. TALON.

Les Poètes du clocher, par CHARLES FUSTER, avec un dessin inédit de Jules Breton. Paris, Monnerat, 1889, in-8 de 272 p. — Prix : 6 fr.

M. Ch. Fuster a eu une heureuse idée : demander à toutes les provinces le nom des poètes qu'elles ont inspirés par leurs sites, leurs souvenirs, par le charme qu'exerce la petite patrie, par ces sentiments qui se groupent autour du clocher. Et à ces poètes fort nombreux, souvent trop peu connus, M. Fuster a emprunté de fréquentes citations agréablement encadrées dans un commentaire en prose offrant tous les détails nécessaires sur leurs auteurs et sur leurs œuvres. M. Fuster commence son poétique tour de France par la Bretagne et parcourt ensuite tous nos départements... Mais je parle d'un tour de France ; M. Fuster ne se borne pas à notre patrie : il regarde comme de sa compétence toutes les contrées où l'on parle notre langue. Les douaniers belges ne l'arrêtent pas plus que les douaniers suisses. Il va en Roumanie, il va au Canada... Malgré toutes ses recherches, qui n'ont pas dû être faciles, on pourrait indiquer à M. Fuster quelques omissions. La pauvre Lorraine y a été oubliée. Peut-être M. Fuster a-t-il cru en être quitte avec elle parce qu'il a parlé de l'Alsace. Mais la Lorraine ne doit pas du tout être confondue avec l'Alsace, comme on le fait

assez généralement à Paris. Caractères, habitudes, langue, tout est différent dans l'une et dans l'autre contrée. Puisque M. Fuster n'a pas même nommé Metz, je suis bien obligé de lui dire qu'en 1866, sous ce titre : *Heures perdues,* il y a paru un volume de vers, dont une grande partie appartient justement à ce genre de sentiments, d'émotions, dont M. Fuster s'est plu à rechercher les expressions si diverses. Je ne puis, du reste, en dire davantage de ce livre

Et la bonne raison est que j'en suis l'auteur.

Mais j'aurais dû nommer tout d'abord Mme Tastu. Est-ce qu'aucune de ses poésies ne rentrait dans le plan de M. Fuster? J'ai peine à croire aussi que Nancy, la capitale de la Lorraine, — Metz, à proprement parler, n'appartenait ni à la Lorraine, ni à l'Alsace, mais à la province des Trois-Évêchés, — j'ai peine à croire, dis-je, que Nancy n'aurait pu fournir quelques citations à M. Fuster. Il reconnaît lui-même, du reste, que son livre n'est pas clos, et en annonce une suite prochaine.

TH. P.

HISTOIRE

Ethnographische Beiträge zur Kenntniss des Karolinen archipels, von J. S. KUBARY, veröffentlicht zum Auftrage der Direction des Kgl. Museons, etc., von Berlin unter Mitwirkung von M.-J. Schmeltz, cons. in Leiden. Leyde, M. Trap, 1889, in-4 de 115 p. avec 15 pl. gravées et coloriées (1er cahier).

Ce présent fascicule renferme le commencement des travaux ethnographiques de Kubary, ancien directeur du musée Godefroy à Hambourg, relatifs aux insulaires des Carolines. Ils ont été publiés, après sa mort, sur ses notes manuscrites, par M. Schmeltz, conservateur au musée de Leyde, et sont précédés d'une préface par M. le professeur Bastian. Peut-être trouvera-t-on regrettable que M. Schmeltz qui, comme tous les Hollandais instruits, doit être très familier avec notre langue, n'ait pas traduit en français les travaux de Kubary, mais il s'en excuse lui-même, déclarant que s'en tenir à l'idiome de l'auteur lui semblait la meilleure garantie que la pensée de celui-ci serait fidèlement rendue. Quoi qu'il en soit, Kubary nous donne dans ce présent fascicule les renseignements les plus complets et les plus intéressants sur des sujets fort variés. Il étudie tour à tour l'emploi de certains signes représentatifs de valeurs chez les insulaires de Iap, de l'île Pelew, et leur architecture, l'industrie et les arts chez les habitants de l'île de Rak, l'état général de la civilisation chez les Piliens, etc. Enfin, le cahier se termine par le récit d'une exploration scientifique dans la région sud-ouest des Carolines et spécialement à l'île de *Bunaj.* De nombreuses remarques sur l'état ancien de l'archipel, l'histoire primi-

tive des populations qui l'occupent et leurs migrations rehaussent la valeur de ces Mémoires et achèvent d'en faire une publication de premier ordre sous le rapport ethnographique. — Donner un aperçu même sommaire des nombreuses matières qui s'y trouvent traitées, nous obligerait à dépasser les bornes d'un simple article de revue. Contentons-nous de signaler un point, lequel nous a semblé, plus que tous les autres, propre à exciter la curiosité des érudits : nous voulons parler de la légende relative à l'origine de la monnaie. D'après les habitants de Keklau, l'une des Pelew, l'oiseau *Kirvit* (Calornis pacificus) arrive chez eux de *Maruscher*. Après avoir bu de l'eau dans le creux d'une branche d'arbre, il donne le jour à un petit poisson, lequel finit par devenir un *tridacna serranus*. Les insulaires qui l'avaient recueilli le jetèrent dans la mer. Il portait sur son dos l'île de *Nrot* et avait pour époux le *Dulk* (sorte de balistes). Enfin, le *tridacna* eut pour fille *Ardirgun*, qui fut recueillie par les habitants de Keklau. Elle devint si grande, si forte, qu'on fut obligé de lui construire une maison pour elle toute seule, et elle n'était plus qu'une cause d'ennui pour ses voisins. Sur les conseils de sa mère, elle se décida à quitter Keklau pour l'île d'Aniaur. Avant de partir, elle dit à ses anciens hôtes : « Si vous m'aviez mieux traitée, je vous aurais donné tout ce que j'ai dans le corps, mais puisque vous ne l'avez pas fait, vous n'en possèderez qu'une partie. » A ces mots, elle se frotta l'estomac avec le pouce et en fit tomber des pierres brillantes, qui servent aujourd'hui encore de monnaie. Telle est l'origine du numéraire chez les Piliens. Puis, Ardirgun accompagna sa mère dans les flots. Cette bizarre tradition contient évidemment des fragments empruntés à plusieurs sources fort différentes. Le mollusque qui porte une île sur son dos, nous rappelle à la fois la métamorphose de Wischnou en tortue, d'après les narrateurs de l'Inde, et le rôle joué par ce reptile dans les récits des Otchipwes et des Iroquois. Le petit poisson qui grandit au point que l'on est obligé de le porter dans l'Océan, semble bien un peu parent de celui qui, au dire des poètes indous, sauve Manu du déluge. Mais un autre trait est certes plus curieux encore. Tout paraît indiquer qu'un dernier écho du récit carolinien a dû être porté jusqu'en Amérique. On a vu de quelle façon la fille du tridacne s'y prit pour enrichir ses hôtes. Or, remarquons précisément qu'en mexicain, l'on appelle l'or « divin excrément jaune » et l'argent « divin excrément blanc » ou *Coztic téo cuitlalli, Iztac téo cuitlalli,* qu'en maya ou yucatèque, *Takin* « cuivre » signifie littéralement *résidu du soleil* et *tau* « plomb, » *résidu de la lune;* que dans les dialectes les plus voisins du maya, tels que le huastèque des environs de Tampico et le tzotzil du Chiapas, le même mot *Taquin* désigne soit le cuivre, soit le métal en général. Toutes ces étranges dénominations supposent forcément, chez les populations de la Nouvelle-Espagne, l'antique existence d'une lé-

gende identique à celle de nos Piliens et qui vraisemblablement tire son origine de la même source. Est-il, du reste, nécessaire de le répéter ici ? La comparaison des systèmes de calendrier et de diverses légendes relatives aux héros civilisateurs, tels que Votan et Quetzalcohuatl nous portent chaque jour davantage à chercher dans l'Extrême Orient, le Japon, l'Indo-Chine, l'archipel Malai et la Micronésie, les origines de la vie policée en Amérique.

Tous les ethnographes attendront avec impatience la suite des travaux de Kubary. COMTE DE CHARENCEY.

Le Droit public romain, par MOMMSEN, trad. par P.-F. GIRARD. T. I. Paris, Thorin, 1887, in-8 de XXIV-430 p. — Prix : 10 fr.

Organisation de l'empire romain, par MARQUARDT, trad. par A. WEISS et P. LOUIS-LUCAS. T. I. Paris, Thorin, 1889, in-8 de IX-327 p. — Prix : 10 fr. — (Ces deux volumes font partie du *Manuel des antiquités romaines*, trad. sous la direction de GUST. HUMBERT.)

L'un des meilleurs ouvrages sur les antiquités romaines, le *Handbuch der römischen Alterthümer*, n'était accessible jusqu'à présent qu'aux personnes ayant une connaissance complète de la langue allemande, nulle traduction française n'en ayant été faite. Cette lacune vient d'être heureusement comblée. M. G. Humbert a entrepris de mettre enfin à la disposition de tous une édition française du *Manuel des antiquités romaines* de Mommsen et Marquardt. Il a posé en principe que la traduction du *Handbuch* devait être l'œuvre exclusive de professeurs des Facultés de droit. Ce *Manuel* allemand a paru pour la première fois à Leipzig de 1843 à 1867, sous le nom de *Manuel Becker-Marquardt* (5 vol. in-8). Becker avait eu, il est vrai, l'idée première de l'œuvre; mais il mourut au bout de peu de temps, et ce fut en réalité son continuateur, M. J. Marquardt, qui exécuta la plus grande partie du *Manuel* auquel il travailla sans relâche pendant vingt ans. Tous ceux qui, il y a un quart de siècle, ont eu à s'occuper d'une branche quelconque des antiquités romaines, ont largement puisé dans ce remarquable recueil. Mais, de nos jours, la science marche vite, et ses progrès sont trop rapides pour qu'un ouvrage, si excellent qu'il soit, corresponde longtemps aux exigences de l'érudition. Aussi, lorsqu'en 1871, une seconde édition du *Handbuch* devint nécessaire, fallut-il opérer une refonte complète de la publication. Pour ce travail, M. Marquardt s'adjoignit un nouveau collaborateur, M. Mommsen, le savant considérable que ses études sur l'antiquité romaine ont mis absolument hors de pair. Les deux auteurs se sont ainsi partagé la tâche : M. Th. Mommsen a traité *le Droit public romain;* M. J. Marquardt, *l'Organisation de l'Empire, les Finances et l'Armée, le Culte, la Vie privée.* Chacun d'eux a apporté à sa part de l'œuvre des qualités remarquables.

— M. Frédéric Girard, professeur distingué de la Faculté de droit de

Montpellier, a été chargé de la traduction du *Droit public romain*, de M. Th. Mommsen. Le premier volume de cette traduction comprend le commencement de la théorie générale de la magistrature. Notion du magistrat (*magistratus*) et des pouvoirs qui lui appartiennent (*imperium, potestas*); théorie des conflits de pouvoirs (*par majorve potestas*); idée de collégialité. Diverses attributions qui résultent de la magistrature : auspices, *imperium* militaire, droit de coercition; juridiction criminelle, administrative et civile; droit d'agir avec le peuple et droit d'agir avec le sénat; droit de se nommer des collègues, des successeurs et des auxiliaires; droit général de représenter le peuple sous le double rapport politique et économique; droit d'interdire ou de casser l'acte fait par un autre magistrat en vertu de ses pouvoirs. Viennent ensuite les émoluments des magistrats, le conseil (*consilium*) qui siège auprès d'eux pour les éclairer, le personnel placé sous leurs ordres.

La traduction que nous a donnée M. Girard est claire, précise, d'une lecture facile et attrayante. De plus, il a fait œuvre personnelle en mettant l'ouvrage au courant des découvertes les plus récentes. A ce point de vue il a non seulement remanié les indications bibliographiques formulées dans l'original allemand, mais encore complété Mommsen par Mommsen lui-même, en renvoyant aux travaux que ce savant a publiés postérieurement à la dernière édition du *Handbuch*. En résumé, M. Girard s'est fait honneur par son excellent ouvrage et nous sommes heureux de penser qu'il reste chargé de la traduction des six autres volumes du *Droit public romain*.

— MM. Weiss et Louis-Lucas, professeurs agrégés à la Faculté de droit de Dijon, ont reçu mission de traduire la partie du *Manuel* consacrée par M. Marquardt à l'*Organisation de l'empire romain*. Le tome I est relatif aux « communes urbaines. » L'attention des juristes s'est portée de tout temps sur l'organisation de la cité romaine. Les *pagi* furent d'abord un élément organique de l'État. Après leur disparition vers la fin de la République, on trouve en Italie sept espèces de localités, appelées *municipia, coloniæ, præfecturæ, fora, conciliabula, vici, castella*. Dans les provinces, les circonstances amenèrent également la création de circonscriptions urbaines présentant des caractères variés.

Après la guerre sociale, la *lex Julia* de l'an 90 vint conférer le droit de cité à la majorité des villes italiennes. Quant aux provinces, leur organisation se manifesta par la détermination du régime politique et financier des villes. Celles-ci peuvent être ramenées à trois classes : 1° les villes ayant une organisation libre autonome; 2° les villes sujettes proprement dites; 3° les villes de constitution romaine.

Les colonies et les municipes subirent un développement graduel. Les changements apportés au régime des colonies correspondent à trois périodes : celle des premiers temps de la République jusqu'aux

Gracques; celle des derniers temps de la République, des Gracques à Auguste; enfin, la période impériale. Sous le régime militaire établi par l'Empire, les colonies passent à la première place et les municipes perdent leur importance politique. Néanmoins, la dénomination de *municipium* a d'une manière générale servi à désigner toutes les variétés de villes romaines, et, après Caracalla (211 à 217), toute espèce de communes par opposition à Rome. A ce point de vue on peut parler d'un droit municipal commun aux colonies et aux municipes.

Nous possédons des renseignements précieux sur l'organisation municipale. La commune comprend les *cives* et les *incolæ*. Les charges (*munera*) sont attachées à la personne ou au patrimoine. Pour l'exercice de leurs droits politiques, les citoyens se distribuent soit en tribus, soit en curies. La découverte de la table de Malaga nous a prouvé que le droit d'élection des magistrats se maintint plus longtemps dans les provinces qu'à Rome. — Les communes municipales ont leur hiérarchie de fonctionnaires. Les magistrats sont généralement les *quatuorviri* dans les municipes, les *duoviri* dans les colonies ; citons encore les *quinquennales* (censeurs), les édiles, les questeurs, etc. Le service de la commune réclame aussi des prêtres (*flamines, pontifices, augures, sacerdotes*). — Le sénat municipal s'appelait *senatus, ordo, ordo decurionum, curia*, etc. Il se compléta d'abord, comme à Rome, par l'adjonction des anciens magistrats; mais plus tard ce fut l'inverse, et l'on commença par être *decurio* pour devenir fonctionnaire. — A côté de l'ordre des décurions, la plupart des villes municipales nous présentent un second ordre privilégié, les *Augustales,* qui étaient généralement des affranchis chargés de rendre un culte aux Empereurs. — Un aperçu de l'organisation des villes de constitution non romaine, en Afrique, en Espagne, en Gaule et dans les provinces grecques, termine le volume dont nous venons de parler.

MM. Weiss et Louis Lucas méritent des éloges et des remerciements pour la traduction confiée à leurs soins. Ils ont constamment enrichi les notes du *Manuel,* cité les travaux les plus récents; ils ont surtout tiré un excellent parti des dernières découvertes de l'épigraphie qui du reste n'a pas encore livré tous ses secrets. A ce point de vue nous signalerons la note savante consacrée par les traducteurs (p. 247 et s.) à l'interprétation de l'inscription trouvée en 1888 à Narbonne et relative aux *flamines*. Nous pouvons dire que MM. Weiss et Louis Lucas ont fait une œuvre sérieuse et durable. Le volume auquel les deux érudits professeurs de la Faculté de droit de Dijon ont attaché leur nom sera désormais indispensable à tous les romanistes. S. T.

Un Empereur byzantin au dixième siècle; Nicéphore Phocas, par G. SCHLUMBERGER. Paris, Firmin-Didot, 1890, in-8 de 800 p. — Prix : 30 fr.

En choisissant pour sujet de son livre l'histoire de l'empire byzantin au xe siècle, M. Schlumberger a eu une heureuse idée. D'abord il attire l'attention sur tout un ensemble de faits qu'en France on a le grand tort d'ignorer ; ensuite, il jette sur un siècle de l'histoire byzantine une lumière parfaitement nouvelle ; enfin, il met en relief des événements qui intéressent singulièrement les pays d'occident, en même temps qu'ils laissent entrevoir le grand mouvement des croisades. Je ne vois personne, savant, simple curieux, j'allais même dire désœuvré, qui, après avoir feuilleté les premières pages, ne soit entraîné à lire, sans désemparer, ce gros volume. L'auteur, enthousiaste de son sujet, devient lui-même byzantin ; il écrit avec feu, présente les événements sous une certaine forme dramatique, décrit les solennités et les combats comme s'il y avait assisté ; et ce style brillant et imagé, sans nuire d'aucune manière à la vérité historique, laisse discrètement apercevoir une véritable érudition.

L'ouvrage commence à la mort de Constantin VII (959), avec le règne de Romain II, soupçonné d'avoir abrégé les jours de son père, sous l'influence de sa femme Theophano, fille, dit-on, d'un cabaretier de Laconie. Nicéphore Phocas, d'une famille d'archontes cappadociens, était fils, petit-fils et neveu de guerriers éprouvés ; déjà il s'était, sous Constantin VII, distingué, en Asie Mineure, sur les frontières de l'empire et des Sarrasins, et dans de nombreuses expéditions ; dès l'avènement du nouvel empereur il sut enlever la Crète aux musulmans qui en étaient maîtres depuis près d'un siècle et demi. Il était le premier homme de guerre de l'empire lorsque Romain II mourut ; la veuve de celui-ci, pour se défendre contre le pouvoir menaçant de l'eunuque Bringas, favorisa l'avènement au trône du glorieux général et bientôt devint sa femme. Ce fut un triste sort que celui de ce soldat de fortune, de formes communes, mystique, aussi déplacé dans une cour voluptueuse et raffinée que magnifique dans les camps ; il faut lire les pages écrites par M. Schlumberger pour se faire une idée de ce qu'était la cour de Byzance avec ses intrigues, ses eunuques, ses dépenses insensées ; et, au-dessus de cela, une souveraine qui, par son origine et son caractère, représentait la courtisane parvenue, sans scrupule et sans cœur. Aussi, malgré les héroïques campagnes d'Asie-Mineure, les événements qui se passèrent en Sicile, en Bulgarie, en Italie, les succès d'Othon Ier et ceux des Russes firent oublier dans le peuple les hauts faits de Phocas : on l'accusait d'avarice, parce qu'il voulait diminuer les dépenses ; on lui reprochait de ne songer qu'à l'entretien des armées ; l'impératrice ourdissait contre lui une conspi-

ration dans laquelle elle groupait les mécontents : le 11 décembre 969, Byzance apprenait que le glorieux Basileus avait été assassiné, et que Jean Tzimiscès régnait.

En dehors du drame grandiose qui se passait en Orient, on lira avec intérêt les détails de la lutte en Italie des empires d'Orient et d'Occident, ainsi que les aventures diplomatiques de Luitprand, ambassadeur d'Othon Ier ; et aussi la rupture du Basileus avec la Bulgarie, une grande faute, croyons-nous, et l'apparition des Russes chez lesquels, longtemps après, on devait revoir les sanglantes tragédies de la cour de Byzance.

Ce volume est complété par plusieurs cartes et par deux cent quarante gravures, soigneusement choisies par M. Schlumberger ; elles forment un recueil d'autant plus curieux qu'elles sont exécutées d'après les monuments eux-mêmes, souvent inédits, et d'après des photographies. Ce ne sont plus ces illustrations banales et fantaisistes qui, la plupart du temps, encombrent les publications. A. DE B.

Les Empereurs du XIVe siècle. *Habsbourg et Luxembourg*, par JULES ZELLER, membre de l'Institut. Paris, Perrin, 1890, in-8 de 480 p. — Prix : 7 fr. 50.

M. J. Zeller continue de nous raconter l'histoire d'Allemagne. Ce nouveau volume est vraiment intéressant parce que, sans trop se perdre dans un dédale de faits, et ne s'arrêtant qu'aux principaux, il offre la suite des événements d'une manière claire, et donne des notions précises sur l'état social, la condition des personnes, le développement de la civilisation, le mouvement des lettres et des arts sous les empereurs de la maison de Habsbourg et de Luxembourg, de 1250 à 1419. J'ai remarqué, entre autres choses, une étude très neuve sur les frontières de l'Empire au moment de l'avènement de Rodolphe de Habsbourg et le mouvement qui entraînait en dehors de l'orbite impérial une partie des terres relevant de l'Empire. M. Zeller observe très justement que l'Allemagne et l'Empire étaient deux choses complètement différentes. L'Allemagne, dit-il, était une réalité nettement saisissable dont la langue pouvait bien déterminer les limites. L'Empire, au contraire, était une création tout idéale, qui n'était point assujettie aux limites d'une langue, ou même d'une nationalité. L'Empire est une dignité plutôt européenne et chrétienne : les rois de France la briguèrent ; Alphonse de Castille, Richard de Cornouailles, l'obtinrent au moyen de suffrages allemands, Henri VII de Luxembourg, nommé en 1308, était un prince plus français qu'allemand.

Dans l'intérieur de l'Empire, les princes et les villes gardent ou affermissent leur indépendance, usurpent même les droits impériaux,

et au-delà des Alpes et du Rhin les anciens pays d'empire accomplissent les évolutions nationales qui les en détachent. Après trois siècles d'efforts de la part des empereurs pour conquérir une partie de l'Europe, Rodolphe de Habsbourg, esprit positif et pratique, cherche seulement à élever sa maison, l'influence impériale décroît, tandis qu'à la fin du XIIIe siècle la monarchie française « travaille à reformer le vieux territoire gaulois, en opposant sa possession souvent consentie et sa juridiction quelquefois contestée à la suzeraineté impériale, ses textes historiques français aux actes des empereurs, renouant ainsi, morceau par morceau, la tradition mérovingienne de l'ancienne Gaule pour la rattacher à la race des Capétiens. »

M. Zeller raconte comment se renouvela l'ancienne lutte du sacerdoce et de l'Empire, et quelle parodie des anciens jours fut l'expédition de Louis de Bavière en Italie pour créer un antipape, puis comment, après avoir, au moyen âge, envahi une grande partie de la chrétienté, l'Empire recule sur toutes ses frontières : si la politique faiblit, le commerce s'étend avec l'industrie, et la bourgeoisie allemande se développe sans s'inquiéter des compétitions impériales.

L'ouvrage, plein d'observations justes, encore qu'il y ait trace de certaines préventions contraires à la papauté, est sérieusement fait. L'auteur adopte aussi un peu trop vite peut-être l'opinion de ceux qui révoquent en doute le martyr de saint Jean Népomucène.

H. DE L'É.

Mémoires du duc des Cars, *colonel du régiment de Dragons-Artois, brigadier de cavalerie, premier maître d'hôtel du Roi,* publiés par son neveu le duc DES CARS, avec une introduction et des notes par le comte Henri de l'Épinois; ouvrage accompagné de deux portraits. Paris, Plon et Nourrit, 1890, 2 vol. in-8 de XVII-391 et 433 p. — Prix : 15 fr.

Tous ceux — et ils sont nombreux — qui ont lu le bel ouvrage de M. Geffroy sur *Gustave III et la Cour de France* n'ont pas oublié certains piquants passages tirés des Mémoires, alors inédits, du baron des Cars. Plusieurs exemplaires de ces Mémoires existaient : l'un d'eux appartenait à M. le marquis de Nadaillac qui l'avait communiqué au savant professeur. M. le duc des Cars entreprend aujourd'hui de les publier intégralement, et nous avons hâte de l'en remercier, car ces Mémoires quoique, ou plutôt parce que, écrits sans prétention pour l'intimité, abondent en détails intéressants et en curieuses révélations. Le chevalier, plus tard baron et enfin duc des Cars, appartenait à une vieille famille du Limousin; il était cadet, et, en cette qualité, il avait été destiné à l'Église. Ce n'était point sa vocation, il ne rêvait qu'armes et chevaux; après un séjour à Saint-Sulpice, sa mère, qui portait haut les traditions d'autorité et de sévérité familiale, consentit à ce qu'il

quittât le séminaire, mais malgré son goût très déterminé pour la cavalerie, le força d'entrer dans la marine. Le jeune Jean-François dut faire plus d'une campagne sur mer, au Maroc, à Cadix, à Marseille, avant de pouvoir embrasser enfin la profession qu'il avait toujours souhaitée. Nommé colonel du régiment de dragons du comte d'Artois, il prit très au sérieux sa carrière, réforma complètement son régiment, et pour perfectionner son instruction militaire, accomplit plusieurs voyages en Allemagne, particulièrement en Prusse. La Prusse était alors à la mode, et le baron des Cars, quoique attaché au comte d'Artois et admis dans la société de la Reine, partageait manifestement le vieux préjugé français contre l'alliance autrichienne et les préférences pour l'alliance prussienne; ses appréciations s'en ressentent en plus d'une page. Il accompagna aussi le comte d'Artois au siège de Gibraltar, et ses Mémoires contiennent de fort intéressants renseignements sur la manière dont ce siège a été mené, sur la légèreté du général en chef, la trop grande condescendance du comte d'Artois et la triste direction de l'armée et de la flotte espagnoles.

Mais le rôle le plus important du baron des Cars fut pendant l'émigration. Chargé presque immédiatement après la prise de la Bastille d'une mission du Roi en Allemagne, il commença par visiter les cours des petits princes allemands; il en a donné des descriptions piquantes et pleines de vie; on peut citer en particulier son séjour chez le prince évêque de Passau. Bientôt, accrédité près de l'Empereur, puis du roi de Suède, agent du Roi d'abord, puis agent des princes, il fut invité à toutes les négociations qui s'échangeaient entre les diverses cours européennes. Mais s'il partageait les sentiments des émigrés, il ne partageait pas leurs illusions. De bonne heure il avait compris que toutes ces affectations d'intérêt pour le roi de France n'étaient pas sincères, sauf chez le roi de Suède, mais que celui-ci était réduit à l'impuissance par sa pénurie d'argent. De bonne heure aussi il avait senti tout le mal que faisaient à la cause royale et à la cause des émigrés l'outrecuidance et la légèreté de Calonne; il en cite des exemples saisissants. Les sages conseils qu'il donnait n'étaient point écoutés et mécontentaient les princes et leurs conseillers. C'est près du roi de Suède que M. des Cars fut accrédité en dernier lieu : il fut le témoin du mécontentement qui grandissait chaque jour contre Gustave III dans la noblesse suédoise, et il en avait presque prévu le sanglant dénouement. Mais vainement avait-il engagé le prince à la prudence; Gustave dédaigna tous les avis et alla en quelque sorte au-devant des conjurés. Après sa mort, la politique de Stockholm change, et M. des Cars, jugeant ses efforts impuissants et sa présence inutile, quitte la Suède pour la Prusse. C'est à ce moment que s'arrêtent ses Mémoires, et nous ne nous en séparons qu'à regret, car ils sont avant tout œuvre

de bonne foi, et ils contiennent sur cette série de troubles de 1789 à 1793 les plus curieux et les plus sincères renseignements.

MAXIME DE LA ROCHETERIE.

Les Hommes du 14 Juillet. Gardes françaises et vainqueurs de la Bastille, par VICTOR FOURNEL. Paris, Calmann-Lévy, in-18 de IV-347 p. — Prix : 3 fr. 50.

On a beaucoup écrit sur la Bastille ; on l'a rarement fait avec plus de précision, de sûreté et de nouveauté que dans ce livre M. Victor Fournel. L'appeler chercheur n'est pas assez dire ; c'est un fureteur. Il a tout vu, tout lu, tout jugé; les brochures les plus rares, les moins connues lui ont livré quelques renseignements qu'il met à leur place; il a fouillé les archives ; la bibliothèque Carnavalet ne lui a pas marchandé ses secrets. Sa vaste lecture ne lui laisse pas plus ignorer ce que tel Anglais pensait de la prise de la Bastille que l'opinion qu'en exprimait dès lors Mme Swetchine, âgée de neuf ans. Il nomme les sept prisonniers, il conte leur histoire : c'est bien; mais il fait mieux : il expulse de la liste tel personnage en qui la légende a rassemblé comme dans les poèmes mythiques les traits de plusieurs personnages réels. Il trace l'histoire des vainqueurs ; délaissant la foule sans nom, il relève les noms historiques; il suit à travers les temps les destinées des uns et des autres ; il les montre toujours intrépides dans la bonne opinion qu'ils ont d'eux-mêmes, se relevant, réclamant, renaissant presque à chaque régime qu'ils jugent favorable, avec le Consulat, avec la Révolution de Juillet, avec celle de 1848. Plus le temps s'écoule et dévore les générations, plus celle-ci se maintient sur la scène ou se renouvelle, au point qu'en 1874 il existait encore de ces glorieux vainqueurs soit authentiques, soit héritiers des authentiques, car on n'y regardait pas de si près.

Ce livre comprend douze chapitres : I. *La Bastille en 1789 ;* II. *Les Gardes françaises avant le 14 Juillet;* III. *La Prise de la Bastille;* IV. *Les Prisonniers délivrés ;* V. *Les Effets de la victoire populaire ;* VI. *Le Triomphe des gardes françaises;* VII. *Les Volontaires de la Bastille;* VIII. *La Liste officielle des vainqueurs et les récompenses ;* IX. *Les Vainqueurs historiques ;* X. *Le Revers de la médaille ;* XI. *Les Vainqueurs dans la ligne, la gendarmerie nationale et la légion de police ;* XII. *Conclusion*. Chacun de ces chapitres est plein : il n'y manque, oserai-je le dire, qu'un sommaire qui servirait de programme à la lecture, puis de memento.

L'un des chapitres les plus piquants est celui de la liste des vainqueurs. La Bastille ! tout le monde voulait l'avoir prise : ce fut du moins le second mouvement; car tout d'abord, beaucoup se sauvèrent

comme s'ils avaient fait un mauvais coup. Mais on rebroussa vite, et en telle foule et avec une telle audace que Hulin, Élie, Maillard, Arné, les vainqueurs authentiques, protestèrent contre les récompenses étourdiment données et les appelaient brutalement : les récompenses de l'homicide. Une commission fut nommée : elle constata quatre-vingts morts, soixante blessés, treize estropiés; elle dressa une liste de huit cent soixante et un morts qui fut suivie d'une autre, total : neuf cent cinquante-quatre environ, car il y a des doubles emplois. On n'y voit ni Hoche, ni Lefebvre, ni Marceau. Dans cette foule, quels sont les noms historiques ? Élie, qui eut une carrière militaire sans gloire ; Aubin-Bonnemère, bien plus obscur; Fauchet, qui va devenir évêque intrus du Calvados et qui mourra le 31 octobre 93 avec les Girondins ; Hulin, qui présidera la Commission militaire qui condamna sommairement le duc d'Enghien ; il eut l'honneur, seul entre tant d'autres, de faire échouer par son sang-froid la conspiration Malet. Citons encore Rossignol, Santerre, Fournier l'Américain, tristes personnages ; Maillard qu'on retrouve à Versailles au 5 octobre, etc. ; on en trouvera d'autres, avec de curieux détails, dans le livre de M. Fournel. Mais retenons qu'il exclut de la liste Hérault de Séchelles, Théroigne de Méricourt, Camille Desmoulins et Palloy. — En résumé, livre très curieux, qu'on peut lire en toute sécurité, ce qui n'est guère l'habitude pour les ouvrages qui traitent de la Bastille et de son histoire, et qu'on lira avec plaisir, comme il arrive de tous les articles et de tous les livres de M. Fournel. VICTOR PIERRE.

Les Représentants du peuple en mission et la Justice révolutionnaire dans les départements en l'an II (1793-1794), par HENRI WALLON, membre de l'Institut. T. V. *La Lorraine, le Nord et le Pas-de-Calais. Les Châtiments.* Paris, Hachette, 1890, in-8 de 422 p. avec Table générale et errata pour les 5 volumes. — Prix : 7 fr. 50.

M. Wallon est arrivé au terme de son long et laborieux ouvrage. Ce cinquième volume contient les missions révolutionnaires de la Lorraine, du Nord et du Pas-de-Calais, particulièrement celle de Joseph Le Bon à Arras et à Cambrai. Les trois derniers chapitres exposent le tableau de la réaction qui a suivi thermidor, les journées de germinal et de prairial avec l'enquête sur les actes des représentants en mission; les procès des terroristes à Paris ou dans les départements ; enfin, le mouvement général de réaction dont la Terreur blanche dans le midi fut la sanglante expression. En quelques pages qui terminent le volume, M. Wallon prononce son jugement.

« La justice révolutionnaire, dit-il, est suffisamment définie par son nom : c'est le contrepied de la justice. » Code homicide qui proscrit l'égalité et la liberté ; qui frappe le prêtre fidèle et la femme qui lui a

donné asile ; le simple possesseur d'un écrit, d'une lettre ; l'homme ivre trahi par un acte inconscient ; procédure en rapport avec ces lois et ces pratiques. Il faut cependant distinguer les tribunaux criminels des tribunaux révolutionnaires ; les premiers n'ont pas toujours condamné : composés de gens qui avaient des traditions judiciaires, ils usèrent de tempéraments, de distinctions qui sauvèrent bien des accusés, et, disons-le même, bien des coupables, ne fût-ce que le comité révolutionnaire de Nantes. En revanche, les commissions militaires se conduisirent avec une cruauté incroyable. Au total, quatorze mille huit cent-sept condamnations capitales avant la chute de Robespierre et trois cent vingt-six après. On ne comprend pas dans ce chiffre les exécutions en masse opérées dans la guerre de Vendée, à Lyon, à Marseille, à Toulon, sans aucune forme judiciaire. Voilà le bilan de la justice révolutionnaire à Paris et en province.

Les missions des représentants dans les départements se justifiaient par la nécessité de raffermir et de régulariser l'action de l'État qu'avaient ébranlée les lois administratives de l'Assemblée constituante ; mais, revêtus de pouvoirs illimités, ils n'écoutèrent que leurs passions et celles de la Convention. Les représentants aux armées ne se montrèrent pas moins emportés, et c'est à leurs violences dans la réquisition qu'il faut attribuer les premières révoltes. Ils rendirent des services pour l'approvisionnement des troupes et des places ; mais que de désordres ils apportèrent dans le personnel des armées ! C'est le Comité de salut public qui inaugura ce système de destitutions, de suspicions et de condamnations qui frappèrent tant de généraux et qui rendirent si redoutable l'exercice du commandement.

M. Wallon repousse encore le fanatisme qui dresse aux hommes de la Révolution des apothéoses. « Il est temps, dit-il, de les dépouiller de ces masques de théâtre, de ces manteaux de pourpre trop souvent teints de sang, et de les montrer tels que nous les a gardés le dépôt de nos archives. » Ceux qui ne rêvent pas la réhabilitation des Le Bon et des Carrier gémissent du moins sur les représailles dont ils ont été l'objet, comme si ces massacreurs à outrance n'avaient pas dû un jour trouver sur leur chemin la justice. Quant à la Terreur, a-t-elle sauvé la France ? Eh ! ce sont les fautes de la Convention qui avaient créé le péril. — « Qui peut nier, dit M. Wallon, que le jugement de Louis XVI n'ait accru la coalition et provoqué la guerre de Vendée ? Et ce n'est pas la Terreur qui a désarmé la coalition, pacifié la Vendée ! » — Et ailleurs : « Le gouvernement révolutionnaire, le régime de la Terreur a toujours été détestable. Il n'y a qu'une règle à suivre en politique, c'est celle du droit et de l'équité. Tout ce que la saine morale réprouve doit être rejeté comme funeste. »

M. Wallon a rendu un grand service par cette vaste publication.

Il met une clef en main à ceux qui liront la correspondance assez indigeste des représentants; il classe ces lettres nombreuses, il caractérise chaque mission. Nous voyons ainsi l'action de la Révolution dans son universalité, comme dans son esprit de désorganisation et de cruauté. Elle n'a régné que par la violence et la terreur, cette minorité à qui Danton n'avait pu souffler que son audace et son emportement. Les livres comme ceux de M. Wallon sont des barrières contre les réhabilitations que rêve l'esprit sectaire; les statues qu'il élève ne témoignent que de ses aberrations.

VICTOR PIERRE.

Le Roman de Dumouriez; *le Livret de Robespierre; Adam Lux et Charlotte Corday; le Comité de salut public et la Comédie française; le Journaliste Lebois et « l'Ami du Peuple, »* d'après les documents inédits des Archives nationales, par HENRI WELSCHINGER. Paris, Plon et Nourrit, 1890, in-12 de IV-334 p. — Prix : 3 fr. 50.

Un des hommes qui connaissent le mieux l'histoire de la Révolution, M. Henri Welschinger, vient de réunir en un volume cinq études consacrées à des épisodes de cette époque troublée. La plus piquante est peut-être la première : *le Roman de Dumouriez*. On ne se figurait guère Dumouriez amoureux. Il le fut cependant, très fortement et très sincèrement, d'une de ses cousines; mais sa tante, Mme de Belloy, ne se souciait pas d'avoir pour gendre un officier sans fortune; la cousine, désolée, entra au couvent. Dumouriez persévéra et, après la mort de son père, finit par triompher des résistances de sa tante, fit sortir sa cousine du couvent et l'épousa. Malheureusement le dénouement du roman ne répondit point au début. La constance qui avait précédé le mariage ne dura pas longtemps après. Séduit par une intrigante, la baronne de Beauvert, sœur de Rivarol, plus connue sous le nom de baronne d'Angel, Dumouriez négligea sa femme, malgré sa conduite irréprochable et sa persistante affection, puis, l'abandonna et finalement la força à une séparation; Mme Dumouriez se retira dans un couvent.

Un autre amoureux, ce fut Adam Lux, amoureux plus fidèle que Dumouriez, mais platonique; car il était amoureux d'une suppliciée, Charlotte Corday. Député de Mayence lors de la réunion de cette ville à la France, passionné pour la liberté, partisan de la Révolution, mais dégoûté de la tyrannie jacobine, il avait d'abord songé au suicide, à un suicide éclatant, qui fût comme une protestation contre cette tyrannie. Quand il apprit l'acte de Charlotte Corday et vit son exécution, il n'aspira plus qu'à la rejoindre, et provoqua sa propre condamnation en publiant un éloge de celle que Lamartine a nommée l'ange de l'assassinat. Arrêté, il ne chercha pas à se défendre, et monta sur l'échafaud en s'écriant : « Je mourrai donc pour Charlotte. » Passion étrange, qui

ne lui faisait pas oublier sa femme, à laquelle il écrivit avant de mourir une lettre touchante.

Passer d'Adam Lux à Robespierre, c'est passer de la victime au bourreau. M. Welschinger a retrouvé aux Archives le petit carnet que Robespierre avait toujours sur lui et que Courtois signalait dans son rapport. L'étude sur ce livret, qu'il reproduit en entier à la fin du volume, n'est certes pas la moins instructive. En dépit des admirateurs du sinistre tribun, elle le montre toujours préoccupé de lui-même, aspirant sans cesse à la dictature et se servant froidement et impitoyablement de la Terreur comme moyen de domination. « Traître à dénoncer enfin... démasquer la faction... taxer les gros marchands... tribunal révolutionnaire va mal... appeler l'accusation publique..., » telles sont les notes significatives dont sont émaillées les dix-sept pages de ce petit cahier grossièrement cartonné, auquel le tyran confiait sa pensée. Les deux derniers articles, d'ailleurs, sur la Comédie française et le journaliste Lebois, montrent comment Robespierre et ses amis, ou même ses successeurs, appliquaient leurs fameux principes. On décrétait pompeusement la liberté de la presse et l'émancipation de la pensée, et l'on fermait les théâtres, on brisait les presses, on emprisonnait, quand on ne les guillotinait pas, les acteurs et les journalistes.

Telle est l'instructive leçon qu'on peut tirer du nouveau et intéressant volume de M. Welschinger, et qui lui assureront dans les bibliothèques des curieux et des amis de l'histoire la place distinguée qu'y occupent déjà ses aînés. MAXIME DE LA ROCHETERIE.

Mémoires et Souvenirs du baron Hyde de Neuville. Tome II. *la Restauration, les Cent Jours, Louis XVIII;* portrait du baron Hyde de Neuville, d'après Paulin Guérin. Paris, Plon et Nourrit, 1890, in-8 de 516 p. — Prix : 7 fr. 50.

Dès que la nouvelle de la Restauration fut connue en Amérique, M. Hyde de Neuville s'empressa de quitter les États-Unis pour rentrer en Europe ; il y fut accueilli, comme le méritait son dévouement, avec affection et honneur. Malheureusement on fut sourd à ses conseils, il eut beau signaler au gouvernement les intrigues qui s'agitaient autour de l'île d'Elbe, et dont il avait été témoin pendant une mission en Italie ; on ne l'écouta pas ; aucunes précautions ne furent prises, et, un beau jour, Napoléon débarqua au Golfe Juan, et le 20 mars entra à Paris, tandis que le Roi se retirait à Gand sans avoir même ébauché un essai de résistance. La déplorable aventure des Cent Jours amena la seconde invasion, et, en réveillant les passions qu'avait apaisées le premier retour des Bourbons, salués, quoi qu'on en ait pu dire, et à

juste titre, comme les sauveurs de la France, par le pays tout entier, las du despotisme et de l'ambition de Napoléon, vint tout remettre en question et tout compromettre. M. Hyde de Neuville insiste judicieusement sur ce détestable résultat de la folle entreprise de l'Empereur. Mais il fut, pour le moment du moins, peu mêlé personnellement à toutes ces querelles. Après avoir fait partie de la Chambre introuvable, il fut envoyé comme ambassadeur aux États-Unis, où son exil lui avait créé de nombreuses relations et par là-même assuré une influence sérieuse. Il s'agissait de renouer des rapports plus cordiaux entre la vieille Monarchie et la jeune République, froissée des procédés autocratiques de Napoléon pendant le blocus continental, et aussi d'amener un accord entre les États-Unis et l'Espagne, menacée par la révolte de ses colonies et qui voyait non sans motif dans cette révolte une intrigue américaine et anglaise. Cette double mission était difficile et délicate, M. Hyde de Neuville en vint à bout, grâce à son tact, à son habileté, à son esprit conciliant et ferme à la fois. Mais l'accomplissement de son œuvre en Amérique ne le laissait pas indifférent à ce qui se passait en France, et il était tenu régulièrement au courant par les lettres de ses correspondants, MM. de Bonald, Laborie, Fiévée, de Castelbajac, etc., et de ses correspondantes, la marquise de Montcalm, la princesse de la Trémoille et la duchesse de Damas. Avec son patriotisme ardent qui ne séparait pas l'avenir de la France du maintien de la royauté, il déplorait la division qui s'était opérée entre les royalistes et s'aggravait chaque jour, à la grande joie des révolutionnaires, et la guerre qu'un grand nombre de monarchistes convaincus faisaient au loyal duc de Richelieu. Les événements lui ont trop donné raison, et aujourd'hui qui ne s'associerait à ses plaintes et à ses regrets? Esprit sage, pondéré, clairvoyant, M. Hyde de Neuville apercevait les conséquences des fautes qui se commettaient chaque jour; malheureusement il était presque seul à les apercevoir et ses conseils restaient sans écho. Nous saurons dans le prochain volume comment il a essayé, pour sa part du moins, de conjurer la catastrophe.

MAXIME DE LA ROCHETERIE.

Les Origines de la restauration des Bourbons en Espagne, par A. HOUGHTON. Paris, Plon et Nourrit, in-8 de III-405 p. — Prix : 7 fr. 50.

M. A. Houghton raconte ici les préliminaires du coup d'État militaire, du *pronunciamento* du 29 décembre 1874 qui remit sur le trône le jeune Alphonse XII, fils de la reine Isabelle, détrônée six ans auparavant, en 1868. Le récit comprend une période de dix-huit mois. Correspondant militaire dans le camp des adversaires des carlistes, ad-

mirateur et ami de M. Castelar, ayant connu Pavia, Serrano et la plupart des acteurs dans ces événements, M. Houghton avait alors amassé dans son portefeuille des notes qu'il compléta depuis par des conversations avec des personnages importants, par des documents officiels et particuliers. Grâce à ces nombreuses informations, ce livre est très intéressant, plein de scènes prises sur le fait, concernant les opérations de la guerre contre les carlistes, le coup d'État du général Pavia le 3 janvier 1874, les hésitations de Serrano, le rôle de Castelar, le coup d'État alphonsiste mené par Martinez Campos, Jovellar, Primo di Rivera, etc. Les anecdotes abondent, la vie espagnole est parfaitement saisie. L'auteur est ennemi résolu de don Carlos et des carlistes qui représentent à ses yeux l'absolutisme. Il se dit libéral, et il a des préjugés qui ne lui permettent pas d'apprécier justement l'histoire de l'Espagne. A l'entendre, le peuple espagnol se débat « pour sortir des conséquences de bien des siècles de despotisme et de fanatisme, » mais parler ainsi c'est prendre un effet pour une cause. C'est l'abandon du catholicisme et un abus de grâces qui amena l'énervement des caractères et un despotisme qui n'avait rien de chrétien. Quant au mot fanatisme, il faudrait savoir si l'auteur désigne par ce mot des excès toujours blâmables, ou, comme beaucoup d'auteurs, s'il le prend pour synonyme de catholicisme.

Partisan de la révolution de 1868, M. Houghton nie que le renversement du trône d'Isabelle ait été le fait d'un *pronunciamento* dû aux seuls efforts d'un groupe et d'une coterie; il y voit « un vaste mouvement national. » Mais bien des divisions se firent dans les rangs des coalisés, ce qui amena et « une insurrection fanatique, » celle des carlistes, et une coalition autour d'Alphonse XII, coalition précédée du coup d'État du général Pavia lorsque les Cortès eurent par leur vote amené la démission de Castelar. Ce coup d'État, à la suite duquel le général Pavia voulut réunir les partisans de la République et ceux du roi Alphonse contre les carlistes et les cantonaux fédéraux de M. Py y Margall, a été, selon M. Houghton, une étape vers la restauration d'Alphonse XII. Pavia en fut l'instrument inconscient. Castelar, d'une part, et Canovas del Castillo, d'autre part, ayant refusé leur concours, le gouvernement fut remis entre les mains de Serrano et de son ministre Sagasta. Mais Serrano, intrépide soldat, était, dit M. Houghton, un politique faible, irrésolu. M. Houghton incrimine vivement « l'incurie et la sottise du gouvernement du maréchal de Mac-Mahon » qui ne sut pas soutenir Serrano et risqua de se brouiller avec l'Allemagne pour avoir voulu prêter la main aux carlistes. L'Espagne était lasse et lorsque Martinez Campos jeta le cri de : Vive le roi Alphonse! beaucoup y virent le salut du pays. Don Carlos, par son amour du plaisir et l'opposition que suscitait son nom, avait perdu l'occasion de

réussir. Quand donc la catholique et monarchique Espagne, désireuse de faire cesser une lutte qui date de soixante ans, verra-t-elle dans la réunion des deux branches de la famille des Bourbons le gage de son repos et l'appui de sa résistance à la Révolution? M. Houghton n'admettrait pas qu'elle y trouvât le repos, mais il comprend qu'on puisse le dire, car sur bien des points, nous dit-il, il s'attend à trouver des contradicteurs. Je le conçois, car il n'est pas tendre pour Primo di Rivera et autres auteurs du mouvement alphonsiste, qu'il regarde comme des traîtres. Je ne juge pas les moyens employés, mais je vois le bon sens et l'intelligence qui les porta à débarrasser le pays d'un gouvernement qui le ruinait pour restaurer la monarchie. Si on n'admet pas toutes les opinions de M. Houghton, on reste charmé par l'allure de son récit et par la vie que lui donne la richesse de ses informations. H. DE L'É.

Nouveau Manuel de numismatique ancienne, par A. DE BARTHÉLEMY, membre de l'Institut. Ouvrage accompagné d'un atlas renfermant 12 planches. Paris, 1890, in-18 de 484 p. — Prix : 7 fr. et 12 fr. l'atlas. — (Encyclopédie Roret.)

L'éloge de cet excellent petit livre, dont la première édition a paru en 1851, n'est plus à faire. Il a servi, quarante années durant, de compagnon de route à plusieurs générations de voyageurs et il est destiné à rester toujours le *vade mecum* archéologique de leurs successeurs comme de tous ceux qui, au cours de leurs recherches, se trouveront éloignés des grandes bibliothèques ou de centres scientifiques importants. C'est qu'en effet, sous sa modeste apparence, nombreux sont les services qu'il a déjà rendus et qu'il rendra encore. Malgré l'exiguité de son format et l'extrême modicité de son prix, il renferme une foule de renseignements utiles que son savant auteur a accumulés avec une compétence tout exceptionnelle, dans les *Notions préliminaires,* groupés et distribués avec autant d'art que d'érudition dans la description des diverses séries. A lui seul, c'est un médaillier complet, excellemment composé, très ingénieusement collectionné, et qui a l'avantage d'être aisément portatif et très facile à consulter, rien n'ayant été négligé par M. de Barthélemy pour y rendre les découvertes promptes et aisées. Aussi bien, malgré les ouvrages de plus grande étendue, dont le premier tort est de n'être pas, par la force même des choses, à la portée de toutes les bourses, et qui, en dépit de leur poids et de leur volume, laissent parfois de côté les monnaies romaines (telle, l'*Historia numorum* de M. Head), le *Nouveau manuel de numismatique ancienne* n'a-t-il rien à redouter de leur voisinage, et est-il assuré d'être, comme par le passé, la loi et le prophète de l'archéologue et de l'amateur désireux de s'orienter à travers la numismatique des anciens et d'avoir un guide sûr à qui se fier dans leurs

pérégrinations à travers les pays classiques. L'utilité même que les uns et les autres pourront en retirer, s'est accrue aujourd'hui par la révision attentive et sérieuse dont a été l'objet l'édition nouvelle que nous annonçons. C'est ainsi, notamment, que le chapitre relatif aux monnaies gauloises a été efficacement remanié; que l'auteur a fait profiter les monnaies d'Espagne des travaux récents, que ce sujet particulièrement difficile a provoqués soit en France, soit dans la péninsule ibérique ; qu'enfin, un certain nombre de monographies concernant les monnaies grecques, ont été soigneusement mises à contribution. Est-ce à dire qu'il ne subsiste pas un certain nombre d'erreurs, d'inexactitudes, de citations fausses, d'incorrections typographiques ? De semblables méprises sont inévitables dans un travail de ce genre, et nous aurions d'autant plus mauvaise grâce à insister sur ce point, qu'une troisième édition, soumise à un contrôle plus rigoureux et moins hâtif que celle-ci, fera disparaître très facilement ces ombres légères. Nous la souhaitons prochaine, estimant que le *Manuel* de M. de Barthélemy est de ces ouvrages qui, par leurs qualités mêmes, sont si près de la perfection, qu'il est à regretter de ne pas les voir la réaliser tout entière. X.

Un Corsaire malouin. Robert Surcouf, d'après des documents authentiques, par ROBERT SURCOUF, ancien sous-préfet. Paris, Plon et Nourrit, s. d., in-8 de 524 p. — Prix : 7 fr. 50.

Après Jean-Bart et Duguay-Trouin, Robert Surcouf fut certainement le plus grand corsaire qu'ait eu la France. Alors que la marine nationale, désorganisée par la Révolution et privée de son corps d'officiers, était détruite par les flottes victorieuses de l'Angleterre, une généreuse pléiade de jeunes corsaires malouins entreprit de continuer la lutte, de ruiner le commerce ennemi et d'assurer le ravitaillement de nos colonies abandonnées. Parmi ces braves, Robert Surcouf conquit le glorieux titre de Roi des corsaires. Sa vie aventureuse a été plusieurs fois écrite, mais il appartenait à son petit-neveu d'utiliser des papiers de famille et d'autres documents négligés jusqu'alors, pour faire une œuvre complète et véritablement historique. Le premier chapitre est consacré à des considérations générales sur la guerre de course, qui eut certainement de très brillantes périodes, alors que les escadres épuisées ou détruites étaient hors d'état de tenir la mer; l'auteur a bien raison de réhabiliter le corsaire que l'on confond trop souvent avec le pirate, mais il exagère un peu en déplorant aussi vivement la convention internationale pour la suppression des lettres de marque. Ainsi que l'a dit, avec raison, l'amiral Jurien de la Gravière, il faut voir dans cet acte un premier pas vers la neutralisation de la propriété privée, c'est-à-dire une atténuation des maux de la guerre, une con-

quête de la civilisation sur la barbarie. L'auteur décrit ensuite, d'un style coloré, élégant et facile, les navigations et les combats de son ancêtre; dès l'âge de vingt-cinq ans, Surcouf, montant un corsaire de cent trente hommes d'équipage, avait enlevé un vaisseau de la Compagnie des Indes, défendu par quatre cent trente-sept Européens; il était alors la terreur des Anglais; dès qu'on le savait à la mer, les navires de commerce n'osaient plus sortir des ports, et tous les croiseurs britanniques disponibles étaient lancés à sa poursuite; mais il était aussi rusé qu'intrépide, et il sut déjouer tous les pièges qui lui furent tendus. A peine âgé de trente-cinq ans, Surcouf, chargé de gloire, enrichi par ses prises, créé baron par l'Empereur, se retira de la navigation et se fit armateur. Dans sa haine contre les Anglais, il employa sa fortune, tant que la guerre dura, à leur susciter des ennemis alertes, intrépides, insaisissables, qui détruisaient leur commerce. Il fut nommé colonel de la garde nationale de son département et déploya dans ces nouvelles fonctions une activité remarquable pour l'instruction de ses hommes. A la Restauration, il n'hésita pas à se rallier à la monarchie légitime; mais il resta libéral, comme on disait alors, et garda dans son cœur un culte pour Napoléon, qui avait su l'apprécier. Cette histoire d'un grand homme de mer, violent de caractère, mais généreux et charitable, est non seulement intéressante, mais encore réconfortante à lire, et sauf un court passage faisant allusion aux mœurs faciles des marins en campagne, elle peut être mise entre toutes les mains.

COMTE DE BIZEMONT.

BULLETIN

La Colonie du Sacré-Cœur dans les Cévennes de la Chine au XVIIIe siècle, par le R. P. TH. CHANEY, S. J. Paris, Retaux-Bray; Lille, Louis Quarré; Tournai, Decalonne-Liagre, 1889, in-12 de 96 p.

La petite brochure du R. P. Chaney est la très édifiante histoire d'une chrétienté vouée au Sacré-Cœur, qui s'était réfugiée au XVIIIe siècle dans des montagnes presque inaccessibles, au centre de la Chine, fuyant la persécution acharnée des mandarins. Cette colonie devint prospère et se distingua bientôt entre toutes par une foi ardente et des mœurs simples. C'était une reproduction sur un autre hémisphère des Réductions du Paraguay. Mais Dieu permit que les persécuteurs en vinssent à bout et le petit troupeau fut dispersé lorsque le trop fameux marquis de Pombal se fit l'allié des pires infidèles dans l'œuvre de destruction de la Compagnie de Jésus. La plupart des missionnaires de Chine périrent de misère sur les navires portugais qui les arrachaient à leur œuvre d'apostolat. Cependant, au XIXe siècle, la petite colonie se reforma sous la direction du Vénérable Jean-Gabriel Perboyre, lazariste, et l'on y voit refleurir les vertus des anciens jours. Telle est cette simple histoire qui ne peut qu'exciter la piété dans le cœur des lecteurs.

COMTE DE BIZEMONT.

Simples histoires sur les Pères du désert, *racontées par une grand'-tante à ses petits-neveux,* par GABRIELLE FÉLIX. Paris, Tolra, 1890, in-8 de VIII-252 p. — Prix : 3 fr. 50.

On sait l'intérêt que présentent les vies des Pères du désert, et que c'est non seulement une édification, mais encore un charme de les lire. Aussi devons-nous remercier l'auteur de ce livre d'en avoir tiré une série d'histoires pour les petits enfants. Ces récits d'une grand'tante, coupés par les réflexions de ses jeunes auditeurs, sont vraiment bien faits pour des enfants, qui en goûteront et la mise en scène, et le fond et la forme, sans compter les gravures, sur lesquelles ils aimeront à arrêter leurs yeux et qui les aideront à se représenter les diverses circonstances et les personnages attachants de ces pieuses et charmantes histoires. Ce livre fera la joie des enfants et rendra service aux maîtresses et aux mères chrétiennes.

P. TALON.

Épouse et Mère chrétienne. Madame Adrien Duval. Lille, Société de Saint-Augustin, 1889, in-12 de 221 p. — Prix : 2 fr.

Partie du judaïsme pour arriver, en passant par le protestantisme, à la pleine possession de la vérité, c'est-à-dire au catholicisme, Mme Adrien Duval offre un admirable modèle d'épouse et de mère chrétienne. Autour d'elle son mari, ses enfants font un cadre charmant à cette pure et noble vie, où brillent toutes les vertus que le Sauveur est venu enseigner et montrer à l'humanité. Le livre qui nous la raconte est un livre d'édification, d'ailleurs nullement ennuyeux. La belle et sainte figure de Mgr Mermillod rayonne sur une moitié du volume, ce qui n'est pas, on le devine, pour en diminuer l'intérêt. Quelques autres y apparaissent, notamment le pauvre père Hyacinthe, qui vraisemblablement n'en tirera pas beaucoup de gloire. En somme, excellent livre, très pieux et très intéressant, capable et digne de faire du bien.

P. TALON.

Les Bêtes en robe de chambre, par le marquis DE CHERVILLE. Paris, Firmin-Didot, 1890, in-4 de 267 p., illustré de nombr. grav. sur bois et de 8 pl. en couleurs. — Prix : 5 fr.

Chacun sait que M. le marquis de Cherville est un grand chasseur devant l'Éternel ; d'autre part, nul n'ignore, — je parle de ceux (nombreux) qui ont lu ses livres, — qu'il professe pour les animaux en général une affection toute particulière. Donc, chaque fois qu'il saisit sa plume fine et spirituelle on peut être sûr que des bêtes de toutes sortes sont mises en action, et cela de manière à les faire aimer. Voici, par exemple, le charmant volume dont le titre précède : quelle variété! Oiseaux de forêt ou de basse-cour, quadrupèdes domestiques ou féroces, reptiles dangereux ou inoffensifs, tout y passe. Et que d'aventures comiques ou émouvantes dont notre espèce à nous surtout fournit les héros! L'ensemble, sans grande liaison le plus souvent, constitue une lanterne magique de premier ordre, et la gaîté et l'humour sont comme l'essence même du sujet. Ajoutons que l'illustration est tellement soignée, que l'impression et le papier employé sont si beaux, qu'on se demande avec étonnement comment un livre pareil, luxueusement édité et écrit à la perfection, peut être mis en vente à un prix si modique.

E.-C. LA GRETTE.

Nouveau Traité de versification française, par CH. LE GOFFIC et ED. THIBULIN. Paris, Masson, 1890, in-18 de VII-152 p. — Prix : 1 fr. 50.

Ce traité nous semble fort recommandable. Les règles et les difficultés

de notre versification y sont exposées avec méthode et clarté. Les auteurs n'ont pas négligé de jeter un coup d'œil sur les rythmes employés par nos vieux poètes, et ne se sont point bornés, ensuite, à prendre leurs exemples dans nos classiques. Ils se sont occupés des modifications qui, lors de l'invasion du romantisme et de nos jours, se sont introduites dans la facture des vers et ont emprunté de nombreux exemples à nos contemporains. Nous avons à relever dans ce livre deux petites erreurs : MM. Le Goffic et Thieulin disent que le mot *hier*, au XVIIe siècle, n'était que d'une syllabe; et le vers de Boileau?

Mais *hier* il m'aborde et me serrant la main...

Les auteurs avancent que le tercet ne fut imité de l'italien qu'au XVIe siècle, ils pourront lire au tome V de la cinquième série de la *Bibliothèque de l'École des chartes*, p. 304, un fragment d'une traduction de la *Divine Comédie*, d'une date bien antérieure, et dans lequel les terzetti de Dante ont été assez exactement calqués.

TH. P.

Princesses et Grandes Dames, par ARVÈDE BARINE. Paris, Hachette, 1890, in-12 de 354 p. — Prix : 3 fr. 50.

Il est difficile d'analyser en quelques lignes cinq portraits historiques qui ne sont que des articles de revue. Ce qu'il faut dire tout d'abord, c'est que le talent littéraire de l'auteur est de ceux sur lesquels chacun s'accorde à l'envi. Mme Arvède Barine, — autrement dit Mme Vincens, — puisqu'il est convenu que les femmes de talent écrivent sous un nom d'emprunt, témoins Mme Bentzon, Mme L. Perey, Ouïda, ou Mme Sand, — a conquis depuis longtemps sa réputation près des lecteurs du *Journal des Débats* ou de la *Revue des Deux Mondes*. Et de fait, il n'y a rien de plus délicat, de plus fin, de plus exquis, que ces études légères, dans lesquelles l'érudition et la recherche consciencieuse se cachent sous la grâce du style et l'habileté de la composition. Arvède Barine n'est point un moraliste austère; c'est un observateur à distance, remettant chaque personnage à son point et se servant des détails pour mieux faire juger de l'ensemble. Certes, les physionomies si originales de Marie Mancini, de la reine Christine de Suède, ou de la duchesse du Maine, étaient assez connues, et plus d'un historien s'était exercé à les peindre. Personne encore n'avait, en si peu de pages, résumé toute une vie et initié les profanes à tant de mystérieux secrets. Le portrait de la margrave de Bayreuth, la sœur du grand Frédéric, est aussi toute une révélation. Enfin, cette princesse arabe, élevée dans le sérail, ne connaissant que la vie de l'Orient, et finissant ses jours comme une bonne bourgeoise de Hambourg, est la preuve vivante que l'auteur se prête à tous les genres et pénètre avec la même sagacité toutes les situations. Affirmer que cette lecture soit absolument édifiante, ce serait laisser entendre que l'auteur n'a qu'imparfaitement compris ses sujets. Tous ceux qui voudront en juger seront largement récompensés de leur peine.

G. B. DE P.

Lettres sur le beau en littérature, suivies d'une *Étude sur le grand Corneille*, par l'abbé MÉRIT. 5e édition revue et augmentée. Paris, Eugène Belin, 1889, in-12 de 250 p. — Prix : 1 fr. 50.

Dans ce temps de confusion et de perversion littéraire, où de tous côtés se font entendre des cris de révolte contre l'ancien ordre de choses en littérature, qui n'est pas autre chose en somme que l'ordre pur et simple,

c'est-à-dire le contraire de l'anarchie où nous nous débattons aujourd'hui, il est toujours opportun de rappeler les règles de l'art et les lois du beau. C'est ce que fait M. l'abbé Mérit dans ce court volume, qui a droit à l'honneur, — c'est Mgr Freppel, un bon juge, qui l'a dit, — de prendre place à côté des meilleurs traités que l'on ait écrits sur cette matière. Qu'est-ce que le beau? En quoi diffère-t-il de l'utile, et par où se rattache-t-il au vrai et au bien? Qu'y a-t-il d'immatériel dans l'art et à quelles conditions le signe matériel peut-il exprimer le beau? Telles sont les principales questions résolues dans ces lettres, écrites avec une familiarité élégante et une simplicité pleine de charme qui en font un très bon exemple en même temps qu'une très bonne leçon. Il y a là des vues ingénieuses sur la constitution des langues et le rôle des mots, des considérations très justes sur le paganisme classique, et la question de la peinture du vice y est finement étudiée. Une belle étude sur Corneille termine le livre, dont elle applique excellemment les excellentes leçons. Souhaitons aux jeunes générations beaucoup de professeurs de la valeur de M. Mérit, et capables d'écrire d'aussi bons livres. M. Mérit est mort récemment : déposons ce dernier hommage sur sa tombe. P. TALON.

Scènes et Dialogues, par Mme DE STOLZ. 1. *L'Héritière,* un acte. — 2. *Simplicité,* trois actes. — 3. *Économie et Parcimonie,* dialogue. — 4. *Le Style c'est l'homme,* dialogue sur la simplicité. — 5. *L'Amitié,* dialogue.— 6. *Tout ce qui reluit n'est pas or,* un acte. — 7. *La Muette,* deux actes. — 8. *Recette contre la jaunisse,* comédie. — 9. *Une Rencontre,* deux actes. — 10. *Les Œuvres de Madame Privat,* deux actes. — Paris, Haton (s. d.), 10 vol. in-12 de 51, 63, 27, 32, 28, 15, 30, 43, 44 et 35 p. — Prix : 0 fr. 50 le vol.

11. **La Fredaine de Suzette,** opérette comique en un acte pour pensionnats de jeunes filles, par A. SOCKEEL, prêtre. Paris, Haton, 1889, in-18 de 48 p. — Prix : 1 fr.

12. **Tolbiac,** opérette en deux actes, pour pensionnats de jeunes filles, par SOCKEEL, prêtre. Paris, René Haton, 1889, in-18 de 48 p. — Prix : 1 fr.

13. **Mes Voisines,** mardi-gras en un acte, avec pantomimes et chants, par l'abbé SOCKEEL. Paris, Haton, 1890, in-18 de 48 p. — Prix : 1 fr.

14. **Deux Saynètes pour petites filles. L'Accordéon cassé. Madame la Férule,** paroles de A. SOCKEEL, musique de A. CATOUILLARD. Paris, Haton, 1890, in-18 de 45 p. — Prix : 1 fr.

15. **Aurore et Soir,** drame lyrique pour jeunes filles, en deux actes, par l'abbé SOCKEEL. Ier acte. *Aurore. Marie Stuart à Fontainebleau.* Paris, Haton, 1890, in-18 de 48 p. — Prix : 1 fr.

16, 17, 18, 19 et 20. **Le Monologue au collège.** 1. *Le Mal de mer,* monologue, par BENEDICT QUINÇAY. — 2. *Les Treize Chous de Marcachat,* fantaisie en vers par le même. — 3. *Un Homme indispensable,* monologue en prose, par le même. — 4. *Dans l'œil,* par le même. — 5. *Un Inventeur,* monologue, par le même. — 6. *Le Père Poirault,* scène comique par le même. Paris, Haton, 1889, 6 brochures petit in-4 de 7 et 8 p. — Prix : 0 fr. 50 chacun.

La littérature dramatique à l'usage des pensionnats et collèges est extrêmement féconde et n'est pas toujours méprisable et dénuée d'intérêt. Nous en avons déjà donné des preuves, en voici d'autres, toutes empruntées au catalogue de la librairie Haton.

— Nous citerons d'abord des *Scènes et Dialogues* pour jeunes filles, signés d'un nom bien connu et aimé des lecteurs de la *Bibliothèque rose*, celui de Madame de Stolz. Le caractère commun de ces dix petits volumes, c'est d'être écrits avec verve, de renfermer des idées saines, de poursuivre tou-

jours un but moral, très pratique, comme de signaler un défaut dont on doit se corriger sous peine d'encourir les châtiments qu'il attire infailliblement, ou de recommander une vertu par l'attrait des récompenses qui l'attendent dès cette vie. Ajoutons que la note religieuse y domine toujours. Ce sont des œuvres non seulement morales, mais chrétiennes. En voici les sujets brièvement indiqués :

1. — *L'Héritière* nous montre trois jeunes filles, dont deux, moqueuses et légères, sont déshéritées, tandis que leur jeune sœur, douce, bonne et modeste, reçoit toute seule l'héritage d'une vieille cousine, qui a usé de subterfuge pour les éprouver. On prévoit d'ailleurs que la bonne Esther partagera l'héritage avec ses sœurs, à qui la leçon profitera.

2. — *Simplicité* nous présente une série de types intéressants : une méchante, une légère, une fausse dévote, qui font, par opposition, valoir le type charmant et doux de la simple Camille : comment les premières sont punies et la dernière récompensée, c'est là tout le sujet de la pièce, qui montre ce que doit être la vraie piété.

3. — Le dialogue qui a pour titre : *Économie et Parcimonie* est une excellente leçon d'économie domestique, de laquelle il appert qu'il ne faut être ni parcimonieuse, ni imprévoyante, mais économe. *In medio stat virtus.*

4. — C'est encore la simplicité, mais la simplicité du style, que préconise Mme de Stolz dans le dialogue intitulé : *Le Style c'est l'homme.* Excellente leçon de littérature, qui démontre l'excellence de la simplicité et du naturel, et ridiculise avec esprit et le galimatias romantique et l'affectation précieuse.

5. — L'*Amitié* nous montre trois amies mises à l'épreuve : la véritable amie seule en triomphe par sa franchise et son dévouement fraternel. Elle en est récompensée, et c'est justice. Les deux fausses amies s'en vont, et personne ne les regrettera.

6. — *Tout ce qui reluit n'est pas or* n'est qu'une très courte pièce tendant à prouver que, quand on est riche et instruit, il ne faut pas se jouer de la crédulité et de l'ignorance du pauvre. Leçon très morale et qui a trop souvent hélas ! son application.

7. — La *Muette,* c'est Mlle de Saint-Edme, qui, sous un déguisement, prend, chez la méchante Mme Duroc, la place de la petite Francine, que sa patronne ne veut pas laisser aller à la première communion de sa sœur. La mère Duroc est punie de sa dureté, et Francine est retirée de chez elle pour aller au château. Bonne leçon à l'adresse des patrons méchants.

8. — Mlle Augustine est misanthrope. Il est vrai qu'elle éprouve quelques contrariétés que sa mauvaise humeur transforme volontiers en calamités. Du dépit continu à la jaunisse, il n'y a qu'un pas : elle le franchit bien vite. Mais elle a de bonnes amies, dont l'affection aura tôt fait de la guérir : et voilà la *Recette contre la jaunisse*, qui fait le sujet d'une charmante et très spirituelle comédie.

9. — Charmante et spirituelle aussi celle qui s'intitule : *Une Rencontre.* Deux personnes qui ont, sans se connaître, des préventions l'une contre l'autre, se rencontrent chez des amies communes, apprennent à s'apprécier, à s'aimer. Que de gens séparés par de sots préjugés deviendraient de bons amis, si on leur donnait l'occasion de se rencontrer. Telle est la morale pratique de cette comédie, qui témoigne d'une ingénieuse invention et d'un très ferme bon sens.

10. — Mme Privas est aussi, par l'amitié, guérie non pas de la jaunisse, mais de l'agitation et du surmenage qui, par trop d'œuvres entreprises,

ont usé et désorganisé sa vie. Excellente personne d'ailleurs, mais qui fera beaucoup plus de bien quand elle le fera mieux. C'est là la morale des *Œuvres de Madame Privas.*

Nous prenons ici congé de Mme de Stolz, non sans la féliciter de l'esprit et du bon sens qu'elle a su mettre dans ces dix comédies. Nous connaissons peu d'œuvres de ce genre qui atteignent aussi bien leur but.

11. — *La Fredaine de Suzette* nous reporte en 1648, au presbytère de Pourville, près Dieppe, au moment de l'équipée de la célèbre frondeuse duchesse de Longueville. Suzette, la nièce du curé, se laisse aller par coquetterie à endosser les beaux atours de la duchesse, ce qui lui vaut d'être prise pour elle et d'être retenue quelque temps prisonnière, à ce titre, par les soldats de Mazarin. L'aventure, qui finit le mieux du monde, est agréablement mise en scène : elle est empruntée aux gracieuses *Neiges d'antan* de Mme Lavergne.

12. — C'est aussi une opérette historique que le *Tolbiac,* signé du nom de M. l'abbé Sockeel, comme *la Fredaine de Suzette,* mais c'est une opérette dramatique, qui nous fait assister aux dernières luttes du christianisme et de la religion d'Odin, représentés l'un par Clotilde et Geneviève, l'autre par la prophétesse de l'île de Sein et les prêtresses de Soissons. Le titre même nous dit que la victoire se range du côté du Christ, et que Clovis est en même temps le vainqueur des Alamans et le vaincu de la croix. Œuvre émouvante, bien chrétienne et bien française.

13. — La pièce intitulée : *Mes Voisines* est d'un tout autre genre. L'auteur l'appelle *Mardi-Gras en un acte,* et il a raison. C'est une variante bouffonne du *Chat de la mère Michel,* qui n'a ni queue ni tête, bien entendu, et est d'un comique un peu gros : mais on l'admet dans une pièce de carnaval.

14. — Des écolières charitables qui chantent dans la rue et tendent la main aux passants pour remplacer *l'Accordéon cassé* de deux pauvres pifferari ; une distribution des prix organisée par une bambine qui s'affuble du nom de *Madame la Férule,* voilà le sujet des *Deux Saynètes pour petites filles.* La seconde contient vraiment trop de calembours. La première est simple et touchante.

15. — La dernière œuvre de M. l'abbé Sockeel dont il nous reste à parler est intitulée : *Aurore et Soir* ; mais il ne nous en donne que la première partie : *Aurore.* C'est Marie Stuart à Fontainebleau, c'est-à-dire Marie Stuart jeune, bonne, heureuse, un gracieux pendant à *la Chasse du roi Henri.* Sur cette *Aurore,* il y a d'ailleurs déjà quelques tristes reflets du *Soir.*

16, 17, 18, 19, 20 et 21. — Nous avons encore à présenter à nos lecteurs six monologues, scènes comiques ou fantaisies, vers ou prose, de Bénédict Quinçay, les titres sont : *le Mal de mer,* très drôle, et par le sujet lui-même et par les allusions auxquelles il donne lieu ; *les Treize Chous de Marcachat,* fantaisie en vers, qu'on pourrait sous-intituler, *les Mésaventures d'un Auvergnat* ; *Un Homme indispensable ; Dans l'œil ; Un Inventeur ;* enfin, *le Père Poirault,* monologues désopilants, pleins de calembours, d'extravagances, de plaisanteries macabres, de coq-à-l'âne, enfin riches de toutes les qualités que l'on demande d'ordinaire à ce genre de littérature. Ce n'est pas du grand art, mais il est à la mode, et M. Bénédict Quinçay y réussit fort bien. Ces monologues sont la part des jeunes gens dans cette longue énumération. Tout ce qui précède est pour les jeunes filles. Ce sont elles aujourd'hui, comme on le voit, qui sont de beaucoup les mieux partagées.

P. Talon.

Souvenirs littéraires du petit séminaire du Rondeau. Lyon, Vitte et Perrussel, 1890, in-18 de de 377 p.

Le petit séminaire du Rondeau s'élève dans le plein air d'une belle vallée des Alpes, à deux pas de Grenoble. Il célébrait récemment le cinquantenaire de sa fondation. A la suite de cette fête, les professeurs ont eu l'heureuse idée, qui les honore infiniment, de rassembler, sous le titre ci-dessus, les meilleures compositions des élèves, depuis l'origine. Il y a des pages charmantes dans ce recueil, à côté du souvenir douloureux consacré à Aug. Arnaud, un poète déjà brillant, mort au seuil de la jeunesse. Le petit séminaire du Rondeau a donné là un fort bon exemple à imiter : chacun de nous, en effet, aurait plaisir à retrouver la vie et la fraîcheur des souvenirs du collège dans des volumes pareils. E.-C. LA GRETTE.

L'Alsace, ses idées, ses hommes et ses œuvres, par M. V. S. HERSCHER, protonotaire apostolique *ad instar ;* chanoine titulaire, secrétaire particulier de S. G. Mgr l'évêque de Langres. Paris, Haton, 1889, in-12 de VIII-386 p. — Prix : 3 fr.

Trois parties dans ce livre consacré à l'Alsace. *Les Idées,* c'est la première : l'auteur nous y fait voir comment, à travers les premiers siècles de notre histoire, et durant le moyen âge, les temps modernes, la Révolution et l'occupation prussienne, l'Alsace est devenue et restée française. La deuxième partie : *Les Hommes,* personnifie, dans quelques grandes figures, les principaux caractères de l'Alsace : saint Léon IX nous la fait voir religieuse et catholique ; Kléber et Dietrich, patriotique et française ; Engel-Dolfus, travailleuse et industrielle ; enfin Jacques Baldé et Erwin de Steinbach, littéraire et artistique. Ce sont les diverses incarnations de l'Alsace. Ces quatre points de vue sont développés dans la troisième partie : *Les Œuvres.* L'auteur nous fait admirer tour à tour les œuvres religieuses, les œuvres sociales et industrielles, les œuvres de poésie et d'art dont son pays est fier. Livre ardent et enthousiaste, catholique et français, qui prouve qu'en Alsace, quoi qu'on dise, quoi qu'on tente, les idées, les œuvres et les hommes sont et seront toujours la vivante image de l'âme de la France. Bon livre pour les Français des deux côtés des Vosges : il gardera leur foi et entretiendra leur espérance. P. TALON.

I Fasti dei tribuni della plebe della Repubblica romana. Introduzione alla storia del tribunato della plebe, per GAROFALO FRANCESCO-PAOLO. Catania, tip. economica di R. Galati, 1889, in-8 de 122 p.

On est surpris, après avoir consulté cet excellent petit volume, de lire, au début, la requête adressée par son auteur à la critique dont il sollicite l'indulgence « à raison de son âge, du cercle très limité de ses études et du manque des ressources scientifiques que fournissent les grands centres. » D'indulgence, le jeune auteur a moins besoin qu'il ne le croit et qu'il n'en réclame avec une trop rare modestie. A vrai dire, ses *Fastes des tribuns de la plèbe* sont appelés à rendre de réels services, comme tous les ouvrages de ce genre, si l'on songe surtout qu'aucun travail semblable, à notre connaissance, n'a jamais été entrepris, au moins d'ensemble. Toutefois, si l'auteur mérite tous nos éloges pour avoir dépouillé les textes avec autant de soin et pour avoir si convenablement résumé, condensé et groupé les divers renseignements qu'on en peut tirer, sa brochure a un vice capital, qui lui fait perdre une grande partie de son utilité.

Elle manque d'un appendice final contenant un index des noms d'hommes destiné à guider les chercheurs. Nous attirons d'une façon d'autant plus spéciale et pressante l'attention de M. Garofalo sur ce point, qu'il pourra réparer la malencontreuse lacune que nous lui signalons en publiant ses *Fastes des édiles plébéiens* qu'il nous promet dans un avenir prochain et dont nous espérons pouvoir dire autant de bien que celui que nous pensons du présent opuscule.

Au moment de livrer ces quelques lignes à la publicité nous apprenons que les *Fastes des édiles de la plèbe* viennent de paraître (*I Fasti degli edili plebei*. Catania, 1890). X.

Napoléon Ier, sa vie, son œuvre, par LÉON MEYNIEL. Paris, Delagrave, 1890, in-8 de VIII-270 p. — Prix : 5 fr.

Ce volume, écrit d'après les travaux historiques les plus récents, et en particulier d'après celui du général Jung sur *Bonaparte et son temps*, contient en foule des renseignements, sinon inédits, du moins très peu connus. Les faits cités viennent un peu déranger ce que l'on a nommé avec raison la légende napoléonienne qui poétise le héros et amnistie l'homme en faussant l'histoire. Ce que dit l'auteur est très souvent à retenir, parce que ce sont ou des traits de caractère qui peignent celui dont on écrit la vie, ou des particularités qui donnent aux événements uno physionomie nouvelle; les fautes contre la discipline militaire du jeune Bonaparte sont curieuses à noter. Mais le ton qui règne dans le récit laisse voir trop d'animosité pour que l'esprit reste toujours aussi impartial qu'il le devrait. Les jugements sur d'autres points laissent souvent à désirer : ceux, par exemple, sur les motifs du départ de Louis XVI pour Varennes ne sont pas conformes aux données historiques. Lorsque l'auteur écrit qu'en 1814 on inquiéta les possesseurs des biens nationaux, c'est-à-dire deux millions d'intéressés, il n'est pas dans la vérité.

Cette vie de Napoléon, toute nouvelle, je le reconnais, et sortant du cadre ordinaire, est-elle aussi éloignée du pamphlet que du panégyrique, comme l'auteur l'espère? Plusieurs en douteront, mais évidemment on trouve rassemblés en ces pages de nombreux faits oubliés par les panégyristes, dont un historien doit tenir compte. H. DE L'É.

Die Universitäten Englands im 16. Jahrhundert, von ATHANASIUS ZIMMERMANN, S. J. Fribourg-en-Brisgau, Herder, 1889, in-8 de VI-138 p.

Le volume du P. Zimmermann n'est point un travail d'érudition à proprement parler; c'est un travail de seconde main. Il n'a point eu le dessein de nous tracer une histoire complète et définitive des Universités anglaises au XVIe siècle; il n'est point allé chercher les éléments de son étude aux sources originales; il n'a point prétendu épuiser un sujet dont il n'examine que quelques côtés. Le véritable objet de son travail, c'est d'exposer l'influence que la Réforme a pu exercer sur le sort des Universités d'Angleterre; influence intellectuelle sur le progrès des études; influence morale et matérielle sur l'organisation des Universités et sur leurs rapports avec l'Église et avec l'État. Le P. Zimmermann montre Henri VIII mettant la main sur les Universités, les assujettissant, les asservissant; les dignités ecclésiastiques obtenues jadis par le mérite de bonnes études, réservées aujourd'hui à une classe privilégiée; l'indifférence ou l'hostilité pour le talent que n'accompagnait pas la soumission aveugle aux idées des

princes ; les doctrines nouvelles, loin de régénérer la science et d'abonder en résultats féconds pour les études, n'aboutissant qu'à leur abâtardissement ; et d'autre part, les catholiques forcés de se créer des collèges anglais sur le continent, en France, en Espagne ; parvenant à donner à ces collèges une prospérité durable ; sachant établir par l'étude, dans toutes les branches de la science, leur supériorité sur les réformés. La conclusion du P. Zimmermann est que la Réforme a été aussi funeste pour les Universités que pour le reste de la nation, et qu'elle y a introduit des abus dont elles n'ont pu se défaire qu'en plein XIXe siècle. E.-G. LEDOS.

Collecclo de monografias de Catalunya, anotadas per JOSEPH REIG Y VILARDELLA, ab ab prolech de D. Joseph Caroleu de la R. Academia de historia. Barcelone, Ramon Molinas, 1890, in-8 de 210 p. — Prix : 4 fr. 65.

M. Joseph Reig y Vilardella a intitulé *Collection de monograghies de Catalogne,* un dictionnaire géographique des villes, bourgs et villages de cette contrée. Par l'abondance des détails, par la précision des renseignements, il rappelle le *Portugal antigo e moderno d'Augusto Soarez d'Azemedo de Pinho Leal.* Chaque notice est divisée en paragraphes portant ces indications : situation, communications, population, productions, églises et monuments, histoire. Quand il y a lieu, l'auteur ajoute des particularités relatives aux traditions, aux légendes, à la poésie populaire, au folk-lore, et l'on rencontre là des sujets de rapprochements souvent intéressants. D'assez nombreuses gravures donnant des vues générales ou reproduisant d'anciens édifices, ornent la première livraison de cet ouvrage ; elle ne comprend que les noms de lieux commençant par la lettre A. Le prochain fascicule contiendra la lettre B et successivement toutes les localités de la Catalogne auront leur histoire. M. Joseph Caroleu, correspondant de l'Académie de l'histoire de Madrid, a joint aux *Monografías de Catalunya* une préface où il fait facilement comprendre la valeur d'un livre de ce genre. Ce livre fera honneur à la Catalogne, dont tant d'œuvres récentes : l'*Atlantide, Canigou, el Gayter del Llobregat,* les poèmes de Pelay Brix, le *Romancerillo* de Milà y Fontanals, le *Rondallayre* de Maspons y Labros, etc., attestent le fécond et glorieux réveil. TH. P.

CHRONIQUE

NÉCROLOGIE. — La mort du cardinal John-Henry NEWMAN, qui afflige si grandement les catholiques d'Angleterre, sera vivement ressentie dans l'Église entière. Le cardinal Newman, par ses écrits et par ses discours, comme par le charme de ses relations personnelles, a exercé sur ses contemporains une influence indiscutable, et dont les traces ne s'effaceront pas facilement. Il avait su acquérir l'estime et le respect de ceux même qui ne partageaient pas sa manière de voir, et qui étaient ses adversaires religieux. Le cardinal Newmann était né à Londres en 1802. Les lectures qu'il fit, jeune encore, des traités de Hume et de Voltaire, par leurs attaques et leurs railleries contre la religion, produisirent d'abord sur lui un effet qui semblait devoir le jeter dans une voie opposée à celle qu'il a suivie. Mais, à quinze ans sa foi ébranlée se raffermit. Nommé à vingt-quatre ans vice-principal de Saint-Alban, il passa l'année suivante à l'Oriel-College comme répétiteur. Whately s'attacha à lui et s'en fit aider dans la prépara-

tion de quelques ouvrages. Il prit plus tard une part active, avec Pusey, au mouvement important auquel on a donné le nom de Tractarianisme. En 1842 il quitta Oxford pour aller établir une communauté à Littlemore. Il se sentait déjà attiré par le charme de la vie religieuse. Mais il ne tarda guère à abandonner l'église anglicane. Dès 1839, un écrit, attribué au cardinal Wiseman, sur le schisme des donatistes, avait fait naître dans son esprit des doutes sur la légitimité de l'Église d'Angleterre. La conversion du cardinal Newman, son entrée dans la congrégation de l'Oratoire, le zèle qu'il mit à prêcher le catholicisme suscitèrent contre lui des attaques assez vives. Il y répondit dans le beau livre intitulé : *Apologia pro vita sua* (1864). C'est en 1879 que S. S. Léon XIII le fit cardinal-diacre de la sainte Église. La liste qui suit ne donnera qu'une idée incomplète de l'activité littéraire de l'illustre cardinal : *Life of Apollonius Tyanaeus* (1829, in-8) ; — *Arians of the fourth century* (1833, in-8) ; — *The Restoration of suffragan bishops recommended as a mean of affecting a more equal distribution of episcopal tuties* (1835, in-8) ; — *Lectures on the prophetical office of the church viewed relatively to romanism and popular protestantism* (1837, in-8) ; — *Letter to J. Fausset on certain points of faith* (1838, in-8) ; — *Lectures on justification* (1838, in-8) ; — *Parochial sermons* (1838-1844, 8 vol. in-8) ; — *Church of the fathers* (1840, in-8) ; — *Annotated translation of S. Athanasius* (1842-1844, 2 vol. in-8) ; — *Essay on the miracles recorded in the ecclesiastical history of the early ages* (1843, in-8) ; — *Sermons bearing on subjects of the day* (1843, in-8) ; — *Sermons chiefly on theory of religious belief* (1843, in-8) ; — *Lives of the english saints* (1844, in-12) ; — *Dissertatiunculae quaedam criticae theologicae* (1847, in-8) ; — *Loss and gain, or the story of a convert* (1848, in-8) ; — *Essay on the development of christian doctrine* (1849, in-8) ; — *Discourses addressed to mixed congregation* (1850, in-8) ; — *Lectures on the present condition of catholics in Ireland* (1851, in-8) ; — *Lectures on the history of the Turks as to christianity* (1854, in-8) ; — *Callista, sketch of the third century* (1854, in-8) ; — *Discourses on the nature of universities ; office and work of universities* (1854-1856, in-8) ; — *Sermons preached on various occasions* (1857, in-8) ; — *The scope and nature of university education* (1859, in-8) ; — *Lectures and essays on university subjects* (1859, in-8) ; — *Apologia pro vita sua* (1864, in-8) ; — *Letter to Dr. Pusey on his recent eirenicon* (1866, in-8) ; — *Collection of poems* (1868, in-8) ; — *Essay on assent* (1870, in-8) ; — *Letter addressed to His Grace the Duke of Norfolk on occasion of Mr. Gladstone's recent expostulation* (1875, in-8) ; — *Selections adopted to the ecclesiastical year from the parochial and plain sermons* (1879, in-8). Plusieurs de ces ouvrages ont été traduits en français.

— Dom Maur WOLTER, archiabbé de Beuron et fondateur de la congrégation bénédictine de ce nom, est mort le 8 août dans sa 66e année. Né à Bonn le 4 juin 1825, dom Maur Wolter était l'aîné de douze enfants dont six se consacrèrent au Seigneur. La belle intelligence dont il était doué et l'ardeur qu'il mit au travail lui firent faire de brillantes études. Tout jeune encore il traduisit Racine en vers allemands et entreprit la rédaction d'un dictionnaire étymologique. Ordonné prêtre en septembre 1851, il rejeta les offres qu'on lui faisait d'une chaire à l'Université d'Oxford et à celle de Breslau, pour aller diriger le progymnase de Juliers. Il ne tarda pas à être appelé à la direction du collège épiscopal d'Aix-la-Chapelle. Puis, se sentant attiré par la vie monastique, il alla en Italie et se fit recevoir de l'ordre de Saint-Benoît. Pendant son séjour en Italie, il collabora à plusieurs revues allemandes où ses articles furent fort remarqués. C'est grâce à la princesse Catherine de Hohenzollern qu'il put, après de longues péripéties, fonder

l'abbaye de Beuron qui prit vite un développement remarquable. Parmi les ouvrages qu'il a laissés, nous citerons les suivants : *Gertrudenbuch oder geistliche Uebungen der h. Jungfrau Gertruden der grossen, Aebtissin vom Orden des h. Benedikt und Sammlung tägl. Gebete* (1864, in-16) ; — *Römische Katakomben ;* — *Psallite sapienter, Erklärung der Psalmen* (1869-1883, 4 vol. in-8) ; — *Der Psalm 100 erklärt* ; — *Praecipua ordinis monastici elementa.*

— M. Jean-Ferdinand Denis, ancien conservateur et administrateur de la bibliothèque Sainte-Geneviève, est mort le 4 août dans sa 92e année; il était né à Paris le 13 août 1798. Le goût des voyages l'entraîna en Amérique en 1816. Ce fut surtout l'Amérique méridionale qui l'occupa. A son retour en Europe il visita l'Espagne et le Portugal. Bibliothécaire au ministère de l'instruction publique de 1838 à 1841, il fut, à cette dernière date, nommé conservateur de la bibliothèque Sainte-Geneviève dont il devint administrateur en mars 1865. Parmi les nombreux ouvrages qu'a publiés M. Ferdinand Denis, et dont les plus importants se rapportent aux pays qu'il avait explorés dans sa jeunesse, nous citerons : *Le Brésil, ou Histoire, mœurs, usages et coutumes des habitants de ce royaume* (1821-1822, 6 vol. in-18 avec 46 grav.) ; — *Buénos-Ayres et le Paraguay; histoire, mœurs, usages et coutumes des habitants de cette partie de l'Amérique* (1823, 2 vol. in-18 avec 18 fig.) ; — *La Guyane, ou Histoire, mœurs, usages et coutumes des habitants de cette partie de l'Amérique* (1823, 2 vol. in-18 avec 16 grav.) ; — *Notice historique et explicative du panorama de Rio-Janeiro* (1824, in-8) ; — *Scènes de la nature sous les tropiques, et de leur influence sur la poésie ; suivies de Camoëns et José India* (1824, in-8) ; — *Résumé de l'histoire du Brésil, suivi du Résumé de l'histoire de la Guyane* (1825, in-18); — *Résumé de l'histoire du Portugal, suivi du Résumé de l'histoire littéraire du Brésil* (1826, in-18); — *Résumé de l'histoire de Buénos-Ayres, du Paraguay et des provinces de la Plata; suivi du Résumé de l'histoire du Chili, avec des notes* (1827, in-18) ; — *Ismaël-ben-Kaïtav, ou la Découverte du nouveau monde* (1829, 3 vol. in-12) ; — *Les Navigateurs, ou Choix de voyages anciens et modernes* (1833, in-8) ; — *Le Brahme voyageur, ou la Sagesse populaire de toutes les nations* (1833, in-18) ; — *Luiz de Souza* (1835, 2 vol. in-8) ; — *Chroniques chevaleresques de l'Espagne et du Portugal, avec la traduction du Tisserand de Ségovie, drame du* XVIIe *siècle* (1837, 2 vol. in-8) ; — *Menuisier de Nevers* (1843) ; — *Le Monde enchanté ; cosmographie et histoire naturelle fantastique du moyen âge* (1843, in-32 avec 1 grav.) ; — *Portugal* (1846, in-8 avec 32 pl.) ; — *Le Génie de la navigation,* statue en bronze exécutée par M. Daumas, pour la ville de Toulon (1847, in-8 de 9 f. avec grav.) ; — *Une Fête brésilienne célébrée à Rouen en 1550, suivie d'un fragment du* XVIe *siècle, roulant sur la théogonie des anciens peuples du Brésil et des poésies en langue tupique de Christovam Valente* (1850, in-8 avec pl.) ; — *Nouveau Manuel de bibliographie universelle* (1857, in-8 en 3 colonnes) ; — *Les Vrais Robinsons, naufrages, solitude, voyages* (1862, gr. in-8 avec grav) ; — *Arte plumaria. Les Plumes, leurs usages, etc.* (1875, in-8) ; — *Histoire de l'ornementation des manuscrits* (2e éd., 1879, in-8) ; — *Reproduction* (fac-simile) *par la chromolithographie du missel d'Estevan Gonçalvez Netto,* avec une dissertation de Ferd. Denis, intitulée : *De la Peinture des manuscrits illustrés en Portugal.* (Texte français et traduction portugaise par M. Mendès Leal) 1882, in-folio, 12 livraisons).

— Les orientalistes ont fait une grande perte dans la personne de M. Jean Mínaëv, professeur de langues comparées à l'Université de Saint-Pétersbourg, mort le 13 juin, à l'âge de 49 ans. Après avoir fait ses études à la Faculté orientale de la même Université, où il avait reçu une médaille d'or pour son premier ouvrage, intitulé : *Recherches géographiques sur la Mongolie*

(1861), Mínaëv se donna tout entier à l'étude du bouddhisme, passa plusieurs années à l'étranger où il suivit d'abord les leçons de Bopp, Weber et Benfey, puis travailla sur les manuscrits de Paris et de Londres relatifs à la littérature bouddhique. De retour en Russie, en 1868, il publia sa thèse de licence : *Pratímokcha-Soutra, ou Rituel bouddhique* (1869), et, trois ans après, celle de doctorat, sous le titre : *Esquisse de phonétique et de morphologie de l'ancien pâhli,* qui a été traduite en français (1875). Ces ouvrages furent suivis de plusieurs autres écrits qui ont paru dans différentes revues européennes, entre autres dans *Pali-text-Society*, et servaient comme de préliminaire à son vaste travail historique et critique sur le bouddhisme, dont il n'eut le temps de publier que le premier volume (1889). Ayant étudié d'une façon spéciale la géographie historique de l'Asie centrale et les dialectes indiens, Mínaëv a fait paraître les livres suivants : *Lettres de l'île des Lions* (Ceylan) ; — *Contes kamaoniens* ; — *l'Inde ancienne* (d'après le voyage de Nikitine) ; — *Renseignements sur les contrées riveraines du haut Amou-Daria,* et préparé une traduction de *Marco-Polo*, accompagnée de commentaires critiques, laquelle est restée inédite.

— On annonce encore la mort : de Mme Louise ACKERMANN, née à Paris en 1813, auteur de plusieurs recueils de contes et de poésies philosophiques, entre autres : *Ma Vie. Premières Poésies. Poésies philosophiques* (1885, in-16, avec portrait de l'auteur), morte à l'âge de 77 ans ; — de M. Paul BARBE, ancien ministre de l'agriculture, né à Nancy, le 4 février 1836, auteur de plusieurs ouvrages de vulgarisation scientifique, mort à Paris, le 29 juillet, à l'âge de 54 ans ; — de M. Louis BERGERON, publiciste, ancien collaborateur au *National,* au *Siècle* et au *Charivari,* mort à Croissy, à l'âge de 79 ans ; — de M. CHANCEL, recteur de l'Académie de Montpellier, mort dans cette ville, le 6 août ; — de M. Louis DAVYL, littérateur et auteur dramatique, né à Ancenis (Loire-Inférieure), en 1835, auteur de romans et de pièces théâtrales, collaborateur du *Figaro* et du *Gaulois,* mort à Paris, le 17 août, à l'âge de 58 ans ; — de M. René DELORME, sous-directeur au ministère du commerce, qui a signé du pseudonyme de Saint-Juin quelques romans assez goûtés du public, et s'est acquis une certaine notoriété comme critique d'art, mort le 4 août ; — de M. Louis HOUSSOT, chansonnier et dessinateur connu, mort à l'âge de 66 ans ; — de M. Charles QUIN, géologue distingué, ancien vice-président de la Société géologique de Normandie, secrétaire général de la Société d'études diverses du Havre, qui laisse un ouvrage sur *le Havre avant l'histoire et l'antique ville de l'Eure* (1877, in-8), mort au Havre, à l'âge de 83 ans ; — de M. Henri TOUSSAINT, docteur en médecine, professeur de physiologie à l'École vétérinaire de Toulouse et à l'École de médecine de cette ville, né à Rouvres-la-Chétive (Vosges) en 1847, auteur de divers ouvrages sur la médecine, mort à l'âge de 43 ans ; — de M. François-Ferdinand VILLEQUEZ, doyen de la Faculté de droit de Dijon, né à Bucey-lès-Gy (Haute-Saône) en 1822, auteur d'ouvrages sur la chasse et d'un traité sur *les Écoles de droit en Franche-Comté et en Bourgogne. La Faculté de droit de Dijon* (1875, in-8), mort à l'âge de 68 ans.

— A l'étranger, on annonce la mort : de M. Auguste BACHELIN, peintre et nouvelliste suisse, mort à Berne, au commencement d'août, à 60 ans ; — du Dr. Ludwig BARTH VON BARTHENAU, professeur de chimie à l'Université de Vienne, où il est mort, le 3 août, âgé de 52 ans ; — de M. VON BAUERNFELD, doyen des poètes dramatiques de l'Autriche, mort à Vienne, le 9 août, âgé de 90 ans ; — de M. W.-E. BAXTER, dont on cite entre autres ouvrages : *Impressions of central and southern Europa,* mort en août, à 66 ans ; — du Dr.

O. Börsch, membre de l'Institut géodésique, mort à Berlin, le 21 juillet, à 73 ans; — de M. F. H. Dickinson, qui s'est occupé des antiquités du Somersetshire, et dont l'édition du *Sarum missal* est fort estimée, mort en août; — de dom Placide-Jean Hall, O. S. B., professeur de théologie, à Downside, mort à Liverpool le 30 juin; — du Dr. Friedrich Hampke, garde de la Bibliothèque royale de Berlin, mort à 40 ans, le 2 août, dans cette ville; — du Dr. Jütting, connu par des écrits pédagogiques estimés, mort le 20 juillet, à Burg; — du Dr. Heinrich Kuntze, mathématicien, mort le 15 juillet, à Weimar; — du Dr. Félix Liebrecht, ancien professeur de langue allemande à l'Athénée de Liège, mort à 78 ans, le 3 août, à Saint-Hubert, en Luxembourg; — du baron Johann von Mazuraničs, poète et prosateur croate, mort à Budapest, le 3 août, dans sa 77e année; — du Dr. Ludwig Neugebauer, professeur de médecine à l'Université de Varsovie, mort à Berlin, le 9 août, âgé de 70 ans; — de S. E. le cardinal Luigi Pallotti, ancien préfet des études du séminaire romain, mort à Rome le 1er août, dans sa 62e année; — du Dr. S. Pincus, professeur à la Faculté de médecine de Königsberg, en Prusse, mort à 72 ans, le 6 août; — du Dr. J.-M. Poullo, professeur de médecine à l'Université de Kazan; — du Dr. Emmanuel-Heinrich Ritter, qui s'est surtout occupé d'études juives, mort le 9 juillet, à Johannisbad; — du Dr. Julius von Rotteck, professeur à la Faculté de médecine de Fribourg en Brisgau, mort le 9 août, à 78 ans; — de M. Enrico Salvagnini, dont on cite une biographie de saint Antoine de Padoue, mort à Venise; — du Dr. Alexandre Petrovitch Serdobski, inspecteur de l'enseignement en Russie, connu par la part importante qu'il prit à la réforme scolaire, mort en juillet; — du Rév. A. Smedley, dont le *Treatise on moral evidence*, a fait beaucoup de bruit dans le monde philosophique, mort en août; — de M. Charles-Roach Smith, antiquaire distingué du pays de Kent, l'un des fondateurs de la *British archeological association*, mort en août, à 85 ans; — de Mme Sophia-Athanasievna Tchistiakova, romancière russe, qui a fait passer dans la langue de son pays les romans de Marlitt, d'Auerbach, etc., morte le 11 juin, à 73 ans; — de M. T. Hibbert Ware, juriste distingué, mort à 80 ans, en août; — de Mgr Van Weddingen, aumônier de la cour de Belgique, chanoine honoraire de Malines, membre de l'Académie royale, mort le 7 août, à 49 ans.

Lectures faites a l'Académie des inscriptions et belles-lettres. — Dans la séance du 8 août, l'Académie, après que M. Ravaisson a achevé la lecture de son mémoire sur la Vénus de Milo, a entendu une communication de M. Ménant sur une inscription hétéenne et un mémoire de M. Cl. Lovet sur les orgues hydrauliques des anciens. — Le 13 août, M. Siméon Luce a donné lecture d'une notice sur la défense du Mont Saint-Michel par Louis d'Estouteville; MM. Delaville Le Roux et Digard ont ensuite communiqué deux travaux, le premier sur la suppression des Templiers, le second sur une fausse bulle d'Innocent IV. — Dans la séance du 22 août, M. le docteur Prompt a entretenu l'Académie de la pièce du Dante intitulée *Descors*. M. Deloche a ensuite donné lecture d'un travail de M. le marquis de Nadaillac sur la question de l'affaiblissement de la population en France. — Le 29 décembre, M. Bréal a entretenu l'Académie des rapports de l'alphabet étrusque et de l'alphabet latin.

Concours. — Parmi les sujets mis au concours par l'Institut royal lombard des sciences et des lettres, nous relevons les suivants : « Les Doctrines morales et politiques en Italie du milieu du XVIIIe siècle aux premières années du XIXe. » (prix Pizzomiglio de 1,000 fr. Délai : 1er avril 1892); — « His-

toire de la vie et des œuvres de Léonard de Vinci » (prix Tomasoni de 5,000 fr. Délai : 1er mai 1891).

— L'Institut vénitien de sciences et lettres met au concours le sujet suivant : « Après avoir retracé rapidement l'histoire de la politique commerciale internationale dans la seconde moitié de notre siècle, exposer les phases de la politique commerciale italienne. »

— L'Académie royale de Belgique met au concours pour 1891 les questions suivantes : 1° Quelle a été en Flandre avant l'avènement de Gui de Dampierre, l'influence politique des grandes villes et de quelle manière s'est-elle exercée? 2° Histoire de la littérature française en Belgique de 1815 à 1830? 3° Quel est l'effet des impôts de consommation sur la valeur vénale des produits imposés? Dans quelle mesure ce genre d'impôts pèse-t-il sur le consommateur? Exposer et discuter, à l'aide de documents statistiques, les résultats des expériences récemment faites à cet égard en divers pays, plus spécialement en Belgique; 4° Étude critique sur les vies des saints de l'époque carlovingienne (depuis Pépin le Bref jusqu'à la fin du xe siècle; 5° Étude sur le redoublement dans les thèmes verbaux et nominaux du grec et du latin; 6° Étude sur les divers systèmes pénitentiaires modernes au point de vue de la théorie pénale et des résultats obtenus; 7° Étude sur les mystiques des anciens Pays-Bas (y compris la principauté de Liège) avant la réforme religieuse du xvie siècle. Tandis que le prix accordé pour cette question sera de 1,000 fr., ceux que l'on donnera pour les six autres sera de 800 fr. Nous donnons aussi les sujets des concours pour 1892 : 1° Apprécier l'influence exercée par la littérature française sur les poètes néerlandais des xiiie et xive siècles; 2° Étude sur les humoristes et les pamphlétaires en langue française en Belgique de 1800 à 1848; 3° Étudier au point de vue historique et au point de vue dogmatique, la nature et les effets des traités de garantie; 4° Montrer comment l'Espagne, par sa diplomatie et par ses armées, a combattu la politique de la France aux Pays-Bas de 1635 à 1700; 5° Exposer quelle était la position des comtes dans le royaume franc depuis Clovis jusqu'au traité de Verdun; établir leurs rapports avec le roi, avec le clergé et avec la population germanique et gallo-romaine; 6° Faire l'histoire et la statistique des caisses d'épargne en Belgique. Sauf les troisième et sixième questions, pour lesquelles le prix est de 1,000 fr., le meilleur mémoire présenté sur chacune de ces questions recevra une médaille d'or de 600 fr. Le délai pour les concours est fixé au 1er février de l'année où ils doivent être jugés. Nous rappelons aussi à nos lecteurs que c'est le 1er février 1891 qu'expirera le délai pour la remise des manuscrits destinés au concours du prix Teirlink (1,000 fr.) sur l'histoire de la prose néerlandaise avant Marnix de Saint-Aldegonde; le 1er février 1892 expirera le délai du prix de Stassart (1,000 fr.), dont le sujet est la vie de Lambert Lombard, peintre et architecte à Liège (1506-1566). Le sujet du grand prix de Stassart (3,000 fr. Délai : 1er février 1894), est l'histoire du conseil privé aux Pays-Bas de l'origine à 1794. Nous indiquerons encore le sujet du prix Castian (1000, fr.; 31 décembre 1892) sur les moyens d'améliorer la condition morale, intellectuelle et physique des classes laborieuses et des classes pauvres.

PARIS. — *L'École française* est une « revue méthodique de l'enseignement primaire » qui paraît régulièrement le jeudi, depuis le premier avril de cette année, chez l'éditeur Gaume. Cette revue, d'un caractère pédagogique, se propose un but nettement déterminé : « élever et instruire la jeunesse pour Dieu et pour la France. » Chaque numéro hebdomadaire donne, avec

les documents officiels et les renseignements de diverse nature, des devoirs, des plans de leçons, des variétés. Tous les quinze jours, un supplément contient, avec une préparation aux examens, des articles de pédagogie pratique et historique, des notions de médecine pratique et de littérature, etc. Pendant les deux mois de vacance, la revue ne paraît que tous les quinze jours. Nos lecteurs peuvent juger des services que rend cette revue que recommande encore la modicité du prix de souscription (7 francs, 12 francs avec le supplément).

— M. Auguste Longnon vient de publier (Paris, Champion, in-16 de 46 p.) la leçon d'ouverture du cours qu'il a professé cette année au Collège de France, en remplacement de M. Maury. Cette première leçon résumait le sujet du cours qui traite *de la Formation de l'unité française*. Le sujet n'est pas neuf, bien des historiens — Mignet au premier rang — l'ont traité. Mais M. Longnon juge avec raison que « les travaux de l'érudition moderne ont en quelque sorte renouvelé la question ; » et il suffit de lire son excellente brochure pour s'en rendre compte.

— Le nouvel ouvrage que notre collaborateur M. Henri Stein prépare avec le concours de M. Langlois, maître de conférences à la Faculté des lettres de Paris, et qui doit paraître à la fin de l'année présente, ne peut manquer d'être bien accueilli. Ce travail est consacré en effet à faire connaître les archives et les bibliothèques de la France et de l'étranger qui renferment des documents sur l'histoire de France. Les deux érudits n'ont épargné ni le temps ni les démarches pour se renseigner aussi complètement que possible et pour donner à leur ouvrage les meilleures garanties d'exactitude. Nous croyons intéressant d'indiquer ici sommairement le plan qu'ils se sont proposé de suivre. Ils passent en revue successivement : les archives nationales ; les archives ministérielles ; les archives départementales ; les archives municipales ; les archives hospitalières ; les autres dépôts français d'archives (évêchés, séminaires, notaires, greffes, familles, sociétés et corporations, etc.). Puis ils abordent l'étude des archives de France à l'étranger ; dans cette partie de leur travail, ils indiquent, suivant l'ordre alphabétique des dépôts, tout ce que les archives des États, des villes et des familles contiennent d'intéressant pour l'histoire de France. Enfin ils font connaître les grandes collections d'archives contenues dans les bibliothèques publiques. Il faut se féliciter qu'un travail si utile ait été entrepris et surtout qu'il l'ait été par des érudits si capables de le mener à bonne fin.

— M. Georges Monval, l'archiviste-bibliothécaire de la Comédie-Française, vient d'ajouter un nouveau volume à la *Nouvelle Collection molièresque*, qu'il dirige depuis la mort du bibliophile Jacob. C'est le *Premier Registre de la Thorillière* (*1663-1664*) (Paris, Jouaust, in-12 de xv-106 p.) ; et l'intérêt de cette publication n'échappera pas à quiconque réfléchira que le *Journal de la Grange*, si précieux et si souvent cité, n'est qu'un extrait de registres analogues à celui que nous fait connaître M. Monval. Le registre nous fournit de curieux renseignements sur la troupe de notre grand poète comique ; recettes, dépenses, habitués des représentations, employés subalternes du théâtre, etc. M. Monval annonce la prochaine publication du second registre de la Thorillière (1664-1665) ; ces deux volumes comptent certainement parmi les plus intéressants de la *Collection molièresque*.

DAUPHINÉ. — Les chartreux ont fondé à Courrière, dans une dépendance du couvent, une école où sont appliquées avec succès les méthodes nouvelles destinées à faire parler les sourds-muets. Après une visite à l'école,

M. Jules Cassini a, sous le titre de : *Une Excursion à l'école des sourds-muets de la Grande-Chartreuse* (Avignon, Garagnon, in-8 de 28 p.), entrepris de décrire, en vers que nous trouvons bien faibles, les paysages de la Chartreuse en même temps que le système d'éducation des sourds-muets.

— M. l'abbé Jules Chevalier donne une bonne étude sur deux évêques de Valence du XIIIe siècle, fils de Thomas comte de Savoie, dans *Quarante années de l'histoire des évêques de Valence au moyen âge* (*Guillaume et Philippe de Savoie, 1226 à 1267.*) (Paris, Alphonse Picard, in-8 de 103 p.). On y trouve des détails intéressants sur les Vaudois et sur la lutte que soutint l'Église contre l'empereur Frédéric II. Philippe de Savoie, homme d'armes des plus distingués de son époque, prêta main-forte au pape Innocent IV en plusieurs circonstances, soit lorsqu'il vint à Lyon, soit pendant son séjour en cette ville. Comme il gouvernait l'évêché de Valence et l'archevêché de Lyon sans être dans les ordres, Clément IV lui enjoignit d'avoir à choisir, ou d'entrer dans les ordres ou de renoncer à ses bénéfices. Il prit ce dernier parti, épousa Alix de Méranie et gouverna la Savoie de 1268 à 1285. Cet opuscule eût gagné beaucoup en intérêt, si l'auteur, au lieu d'insérer au milieu du texte plusieurs chartes latines, les avait rejetées à la fin, en pièces justificatives.

FRANCHE-COMTÉ. — *Pajol, général en chef,* est le titre d'un ouvrage en 3 vol. publié en 1874 par M. le général de division comte Pajol, fils aîné. Le *Polybiblion* a parlé de cet important travail (t. XI, p. 283-285). Ceux qui ne le connaissent pas pourront, en lisant une brochure intitulée : *Pajol,* que vient de faire paraître M. le capitaine H. Choppin (Paris, L. Baudoin, in-8 de 44 p.), avoir une idée suffisante de la carrière de cet héroïque général de cavalerie qui a brillé sur les champs de bataille de l'Empire. Claude-Pierre Pajol, né à Besançon le 3 février 1772, est mort à Paris le 20 mars 1844. Sa statue s'élève sur la promenade de Chamars, à Besançon, et son corps repose à Nozeroy (Jura).

GUYENNE ET GASCOGNE. — M. Jules Andrieu continue sa piquante collection (*les Oubliés*) dont les deux premières séries ont paru en 1886. La troisième série (Paris, Lechevalier; Villeneuve-sur-Cet, imp. Chabrie, in-8 de 47 p.) est intitulée : *Le Poète romantique Justin Maurice.* Ce poète naquit aux Douzils, commune du Passage d'Agen, le 19 juin 1810; il y mourut le 29 novembre 1849, laissant deux recueils poétiques : *Pensées du ciel et de la solitude* (1833); *Au pied de la croix* (1835). M. Andrieu a eu communication des papiers du poète, et il en a tiré de très intéressants fragments tels que l'ébauche d'un roman, diverses pièces de vers inédites, une étude sur la Russie en 1845. (J. Maurice avait été choisi pour professer la langue française auprès de trois princesses russes, les filles du grand-duc Michel, et M. Andrieu a reproduit (p. 25) une charmante lettre écrite le 9 avril 1846 par la princesse Alexandrine à son « respectable maître. ») Ce que l'on goûtera le plus dans la publication des manuscrits du poète, ce sont ses lettres à la comtesse d'Hautefeuille (*Anna Marie*), à Ballanche, dont il fut l'intime ami.

LORRAINE. — Le savant M. Maggiolo continue la publication de ses *Écoles avant et après 1789 dans la Meurthe, la Meuse, la Moselle et les Vosges.* Il nous en donne aujourd'hui la deuxième partie : 1789-1802. De son récit, parfaitement exact, il conclut que la Révolution a détruit ce qu'elle aurait dû améliorer, et que, « durant dix années elle n'est pas parvenue à organiser quoi que ce soit en fait d'enseignement. » A noter un curieux *Appendice* sur la bibliographie des livres de classe en Lorraine de 1482 à 1862.

ORLÉANAIS. — M. l'abbé Remi Porcher, chanoine titulaire et secrétaire de

Mgr l'évêque de Blois, a entrepris depuis quelques années la publication d'*Essais historiques sur Vineuil-les-Blois*. Le sixième volume de cette collection vient de paraître sous le titre : *Histoire d'un centenaire, ou Notice biographique sur Jean Boutault, sous-doyen du chapitre de Blois (1738-1836)* (Paris, Picard, in-12 de 140 p.). L'abbé Boutault, principal du collège de Blois de 1769 à 1790, a traversé la période révolutionnaire sans quitter la France, et le récit de sa vie a permis à son arrière-neveu de nous donner des renseignements intéressants, puisés à des sources inédites, tant sur l'histoire du collège avant la Révolution que sur l'histoire du Blésois pendant la Terreur. Une reproduction phototypique d'un portrait du XVIIIe siècle accompagne cette biographie.

PROVENCE. — Plusieurs fois déjà nous avons eu à signaler à nos lecteurs les travaux de M. l'abbé Boulay. Celui auquel nous devons accorder aujourd'hui une mention est consacré à la *Flore pliocène des environs de Théziers (Gard)* (Paris, Paul Klincksieck, in-8 de 70 p.). Ce nouveau mémoire qu'accompagnent huit planches est divisé en quatre parties : dans la première est résumé l'historique de la question. La deuxième donne au lecteur les notions topographiques et stratigraphiques utiles pour l'intelligence du sujet. La troisième renferme la description des plantes fossiles recueillies près de Théziers. La dernière enfin donne les conclusions de l'auteur qui termine son étude par le catalogue général de notre flore pliocène.

— Comme le pèlerin d'Aquitaine l'a fait, de 333 à 337, le frère Meunier a entrepris de se rendre à pied de Bordeaux à Jérusalem. Le voyage, très mouvementé, a duré de 1884 à 1890. Dans son opuscule : *De Bordeaux à Jérusalem par les voies romaines (Itinerarium a Burdigala Hierusalem usque)* Avignon, Séguin, in-16 de 24 p.), le frère Meunier donne son itinéraire, avec les distances, en l'accompagnant de notes historiques. Ce curieux trajet mériterait grandement les honneurs d'une relation détaillée.

— La dernière livraison de la *Revue de Marseille et de Provence* contient divers documents, extraits des Archives de la ville de Marseille, qui font un peu connaître un auteur oublié, Fesquet de la Tour, auquel on doit une tragédie historique : *Marseille sauvée*. Quérard, dans ses *Supercheries dévoilées*, l'avait appelé *Fécaïs* de la Tour. Les documents retrouvés sont des lettres (dont une autobiographique, est adressée à MM. les maire, échevins et assesseurs de la ville de Marseille) écrites en 1778 et 1779 par Fesquet de la Tour, et toutes remplies de la plus amusante vanité.

SAINTONGE. — Le tome XVIII des *Archives historiques de la Saintonge et de l'Aunis* (Paris, Picard; Saintes, Mortreuil, gr. in-8 de 392 p.) contient la suite et la fin de l'*Histoire de la Rochelle*, par Amos Barbot (de l'année 1521 à l'année 1571, juillet). L'ouvrage est complété par une lettre de l'auteur, « bailli du grand fief d'Aunis, » au maréchal duc de Bouillon (15 février 1618) sur un achat d'armes à des marchands de la Rochelle; par une *Table chronologique et analytique des matières* des trois volumes; par une *Table onomastique*; par des *Inventaires des meubles du château de Taillebourg, du château de Royan et des meubles de Gilles de Montgommery de Lorges à Saint-Jean d'Angély*, annotés par Mgr Barbier de Montault (ces inventaires fournissent plusieurs mots nouveaux au *Glossaire archéologique* de Gay). Le savant éditeur de l'*Histoire de la Rochelle*, M. Denys d'Aussy, a mis d'excellentes notes — pas assez nombreuses — au bas des pages du recueil de Barbot. Une seule de ces notes (p. 12) nous paraît inexacte : Dominique de Gourgues est présenté comme un gentilhomme « protestant. » Un docte descendant de cette famille, feu le vicomte de Gourgues, a prouvé, ce me

semble, dans une étude spéciale, que le vengeur du massacre des Français à la Floride appartenait à la religion catholique.

— Signalons une excellente étude, intitulée : *Une Plage sur l'Océan. Ronce-les-Bains, Marennes et la côte saintongeoise*, par M. André Lételié, avec deux pages d'*Album* d'Antoine Duplais-Destouches et carte en couleurs (La Tremblade, P. Aubouin ; Paris, Alph. Picard, in-18 de 284 p.). L'ouvrage contient les renseignements les plus complets sur Ronce-les-Bains et tous les environs, renseignements puisés aux sources directes, aux archives, aux études de notaire, etc. Tel chapitre est particulièrement instructif, par exemple celui qui est consacré au *Referendum sous l'ancien régime*. On trouvera dans d'autres chapitres des indications nouvelles sur *la Réforme dans les îles de Saintonge*, sur *la Révolution* dans ces mêmes îles. On peut suivre avec sécurité M. Lételié dans ses descriptions comme dans ses récits. C'est un guide agréable autant que savant.

ALLEMAGNE. — Le Dr Johann Pohler vient d'achever la publication de la bibliographie d'histoire militaire qu'il avait entreprise en 1888. Cette *Bibliotheca historicomilitaris* (Cassell, Kessler, 2 vol. gr. in-8), comprend l'indication de tous les ouvrages relatifs à l'histoire des guerres et des sciences militaires publiés depuis le XVe siècle jusqu'en 1880. Il est à souhaiter que le savant allemand continue et tienne à jour cet utile répertoire.

— M. P.-E. Richter publie dans l'*Export-Journal*. la liste des bibliothèques du monde, contenant plus de 50,000 volumes. M. Richter indique, outre le nombre de volumes de chaque bibliothèque, la somme d'argent qu'elle consacre chaque année aux acquisitions nouvelles, et les matières pour lesquelles elle offre le plus de ressources. Ces renseignements, fournis par les administrateurs des bibliothèques, offrent toutes les garanties désirables pour l'exactitude. La première partie du travail de M. Richter comprenant l'Allemagne, l'Autriche-Hongrie, la Suisse, l'Angleterre et l'Amérique septentrionale, vient d'être tirée à part (Leipzig, Hedeler, in-8 de 27 p.).

— Le Congrès de l'Union des sociétés d'histoire et d'archéologie de l'Allemagne doit se tenir à Schwerin dans le courant de septembre.

— La maison G.-J. Göschen, de Stuttgart, annonce la publication d'un ouvrage du docteur Flaischlen, important pour l'histoire des origines du drame bourgeois. *Otto Heinrich von Gemmingen*, aujourd'hui quelque peu oublié, a donné, comme Diderot, un *Père de famille*, qui n'est point d'ailleurs, paraît-il, une imitation de l'ouvrage français et qui a joué un certain rôle dans l'histoire littéraire de l'Allemagne au XVIIIe siècle. L'auteur a fait précéder son travail d'une étude sur Diderot, poète dramatique.

ANGLETERRE. — M. David Syme, de Melbourne, a sous presse, à la maison Kegan Paul, Trench, Trübner et Cie, une théorie nouvelle de l'évolution, dans laquelle il se pose, bien qu'évolutionniste, en adversaire résolu de Darwin.

— MM. Longman et Cie vont publier les lettres écrites par le regretté cardinal Newman, lorsqu'il n'était point encore sorti du sein de l'Église anglicane. Une courte autobiographie accompagne cette correspondance.

— Les premiers martyrs qui eurent la gloire de verser leur sang sous le règne de Henri VIII, furent des moines chartreux de Londres, qui ont été dernièrement placés au rang des Bienheureux par S. S. Léon XIII. Jusqu'à ce jour on ne connaissait leur histoire que par l'écrit de Maurice Chauney, réimprimé il y a deux ans, très exact, mais aussi très incomplet. Heureusement un chartreux français qui habite l'Angleterre, a découvert des documents tout nouveaux et du plus grand intérêt sur la mort de ses

confrères en 1535. Les supérieurs de l'ordre ont autorisé la publication de ces documents empruntés aux Archives nationales de l'Angleterre et qui jettent un nouveau jour sur la persécution de Henri VIII. L'ouvrage s'imprime en ce moment à Notre-Dame-des-Prés, à Neuville-sous-Montreuil (Pas-de-Calais).

BELGIQUE. — M. Joseph Schreiber vient d'extraire du *Muséon* une *Étude sur le subjonctif français* (Louvain, J.-B. Istas, in-8 de 21 p.). Dans cette intéressante étude grammaticale, M. Schreiber s'efforce de prouver qu'« à côté de l'indicatif et du conditionnel, modes des rapports affirmés, et de l'impératif, mode des rapports que l'interlocuteur est invité à réaliser, le subjonctif est celui des rapports auxquels on pense, que l'on conçoit ou que l'on veut sans les affirmer. »

ESPAGNE. — La question du travail des enfants prend chaque jour plus d'importance à une époque où le travail des machines tend à supplanter le travail manuel et où, par suite, l'on est porté à remplacer le travail des hommes faits par le travail bien moins coûteux des femmes et des enfants. En Espagne, où la législation sur la matière n'a été mise en étude qu'assez tard relativement aux autres contrées, on cherche à modifier les lois existantes; c'est à cela qu'est consacrée l'étude de M. le Dr José Balaguer y Oromi : *El Trabajo de los niños ; necessitad de limitarlo ; modificaciones mas convenientes en la legislacion española* (Barcelona, tip. de la casa provincial de Caridad, in-8 de 74 p.). Après avoir passé en revue l'état des choses dans les divers pays ? — pourquoi avoir adopté le classement par ordre alphabétique des pays — l'auteur examine l'état de la question en Espagne, montre la nécessité d'une réforme et indique les points sur lesquels elle devrait porter.

— M. Guillermo Benito Rolland vient de publier le discours lu par lui à l'Académie royale de jurisprudence lors de la réception, le 28 avril 1890, de M. José de Carvajal y Hue comme membre de l'Académie (Madrid, tip. de M. G. Hernandez, in-8 de 15 p.).

ITALIE. — La précieuse collection des *Indici e Cataloghi* publiée par les soins du ministère de l'instruction publique d'Italie, vient de s'enrichir de deux nouveaux fascicules : la première partie du volume I des *Annali di Gabriel Giolito de'Ferrari*, l'illustre imprimeur vénitien, dressés par M. Salvatore Bongi, et le premier fascicule des *Disegni antichi e moderni possiduti dalla R. galleria degli uffizi* de Florence, catalogue dressé par M. Pasquale Nerino Ferri. Nous nous réservons de revenir sur ces deux publications pour les mieux faire connaître à nos lecteurs.

— M. Buonanno, directeur de la Bibliothèque gouvernementale de Crémone, consacre quelques pages à la description de deux globes de Mercator, l'un terrestre et l'autre céleste, qui se conservent dans la bibliothèque dont il a la garde. La rareté de ces globes originaux et authentiques — il n'y a que six établissements, en comptant la bibliothèque de Crémone, qui en possèdent des exemplaires, — donne de l'intérêt à cette brochure dont nous transcrivons le titre : *I due rarissimi globi di Mercatore nella biblioteca governativa di Cremona. Notizia* (Cremone, tip.-lit. Interessi Cremonesi, in-8 de 39 p.).

— Le 8 mai, la Nouvelle Pompei a célébré son troisième anniversaire. C'est grâce au zèle et au dévouement de M. Bartolo Longo que la vie renaît dans la vallée de Pompéi. L'œuvre qu'il y a créée et qui a été bénie par le Souverain Pontife par bref du 28 mars 1890, a porté rapidement des fruits. Le sanctuaire de la Vierge, commencé en 1887, est presque achevé ; la po-

pulation de la paroisse de cette vallée a monté en trois ans de 1,200 à 3,000 habitants; les asiles enfantins recueillent des centaines d'enfants des deux sexes auxquels on donne l'instruction et l'éducation religieuse; l'orphelinat féminin, inauguré en 1887 avec cinq enfants, en compte aujourd'hui plus de quatre-vingts. Une voie ferrée facilite l'accès de ces lieux qui sont desservis par un bureau de poste de second ordre. Ajoutons qu'à Valle di Pompei s'imprime un périodique qui compte sept années d'existence, *Il Rosario e la nuova Pompei,* paraissant une fois par mois (5 francs par an). Les bénéfices en servent à l'entretien du sanctuaire, des asiles et de l'orphelinat.

— M. Mazzatinti reprend pour son compte la publication des inventaires des manuscrits des bibliothèques d'Italie, dont il avait fait paraître un fascicule en 1887, mais que le défaut de souscripteurs l'avait contraint d'abandonner. Attribuant cet insuccès au prix élevé de chaque fascicule, qui coûtait 5 fr., M. Mazzatinti reprend le travail en fixant à 1 fr. 50 seulement le prix de chaque fascicule de 3 feuilles d'impression. Chaque année il doit paraître six fascicules, qui formeront un volume. Nous ne saurions encourager trop vivement cette utile publication.

— Un nouveau périodique mérite d'être signalé ici : le *Spicilegio Vaticano di documenti inediti o rari estratti dagli archivi e dalla biblioteca della Sede Apostolica per cura di alcuni degli addetti ai medesimi.* Ce Spicilege doit paraître à intervalles irréguliers, par fascicules de 160 p., dont quatre formeront un volume (Rome, Loescher. — Prix : 18 fr. par an).

— La *Nuova Filosofia,* tel est le titre d'une nouvelle revue, dont la direction est aux mains de M. Andrea Torre. Cette revue, qui paraît depuis le mois d'août par fascicules mensuels de 32 p., n'est pas une revue de pure philosophie, mais elle offre un caractère beaucoup plus général. Chaque fascicule contient au moins un article original sur quelque objet scientifique ou littéraire, social ou historique; des comptes rendus des principaux ouvrages de philosophie, sciences, lettres et histoire; des discussions sur les questions du jour et particulièrement sur les questions pédagogiques; le tableau des événements politiques du mois (Vicolungo Avvocata, 66, à Naples. — 10 fr. par an).

RUSSIE. — On prépare à Moscou une édition de *Paléa commentée* (παλαια), recueil contenant des extraits de l'Ancien Testament, et jusqu'à présent resté inédit. Il sera publié d'après le meilleur manuscrit daté de 1406, fait à Kolomna et conservé aujourd'hui au monastère de Troïtza. L'édition de ce précieux monument de l'ancienne littérature russe, qui conservera toutes les particularités paléographiques de l'original, sera enrichie de notes critiques et d'une introduction qui contiendra l'analyse du texte comparé à l'ancienne traduction de la Bible et à d'autres recueils analogues à *Paléa.* Elle sera faite sur le modèle des *Écrits apocryphes de la littérature russe,* publiés par M. Tikhonravov, à qui elle sera dédiée, en souvenir de son activité littéraire commencée il y a quarante ans, dont trente (1859-1889) ont été consacrées à l'enseignement à l'Université de Moscou, où M. Tikhonravov, aujourd'hui académicien, avait fait ses études.

— Il vient de se former à Moscou une Société bibliographique, ayant pour but l'étude et la description des livres et des manuscrits russes, ainsi que la propagande des connaissances techniques qui se rattachent à la librairie.

ÉTATS-UNIS. — Nous signalons l'apparition de la 2e partie des *Handy lists of technical literature,* dressées par MM. H.-E. Haferkorn et Paul Heyse

(Milwaukee, Wisconsin, national publishing and printing C°, in-8 de 104 p.). Cette partie est consacrée à la bibliographie des livres écrits en anglais sur les sciences navales et militaires et publiés de 1880 à 1888. Nous avons là une liste de plus de deux mille ouvrages classés suivant l'ordre alphabétique des auteurs. Une table alphabétique des matières, intercalée dans celle des auteurs, renvoie pour chaque sujet aux différents numéros du catalogue.

PUBLICATIONS NOUVELLES. — *Conciliengeschichte, nach den Quellen bearbeitet* von Carl-Joseph von Hefele. VI. Band. 2te auflage besorgt von Dr. Alois Knöpffer. (in-8, Herder, Fribourg-en-Brisgau). — *Le Symbole des apôtres*, expliqué par L. de Grenade, trad. par le R. P. Hébrard (in-32, Vic et Amat). — *Le Poème des psaumes*, par A. Messio (in-4, Imp. et libr. générales, à Amiens). — *La Foi pour tous, apologétique chrétienne*, par A. Le Gendre (in-18, Tolra). — *Die Verehrung der Heiligen und ihrer Reliquien in Deutschland bis zum Beginne des 13. Jahrhunderts* von Stephan Beissel, S. J. (in-8, Herder, Fribourg-en-Brisgau). — *Vie de la Très Sainte Vierge*, par l'abbé Bourassé, revue et abrégée par M. l'abbé P. Verger (in-18, Mame). — *Souvenir de Mariage* (in-18, Baltenweck). — *La Recherche de la paternité*, par G. Rivet (in-12, Dreyfous). — *Traité sur la séparation de l'Église et de l'État*, par Un groupe de catholiques, républicains convaincus (in-8, Schmitz, Beauvais). — *Manuel pratique de législation pour l'organisation et l'exécution du service des pompes funèbres dans toutes les localités, à l'usage des communes et des paroisses*, par B. Gaubert (in-18, Chevalier-Marescq). — *Guide électoral. La Liste électorale, sa composition et sa revision annuelle*, commentaire par Ernest Cenac (in-18, Chevalier-Marescq). — *La Photographie judiciaire*, par A. Bertillon (in-18, Gauthier-Villars). — *L'Ame humaine, existence et nature*, par le R. P. M. Coconnier (in-18, Perrin). — *L'Éducation. Éléments de psychologie de l'homme et de l'enfant appliquée à la pédagogie*, par E. Maillet (in-18, Belin). — *L'Ennemie sociale, histoire documentée des faits et gestes de la Franc-Maçonnerie, de 1717 à 1890, en France, en Belgique et en Italie*, par P. Rosen (in-18, Bloud et Barral). — *Le Socialisme international, coup d'œil sur le mouvement socialiste de 1883 à 1890*, par l'abbé Winterer (in-12, Lecoffre; Gangloff, à Mulhouse). — *Étude sur la question romaine*, par l'abbé Vennekens (in-8, Société belge de librairie, Bruxelles). — *L'Italie telle qu'elle est*, par X. Merlino (in-18, Savine). — *Le Monde des fauves*, par F. Dumonteil (petit in-8, Firmin-Didot). — *L'Architecture moderne en Angleterre*, par P. Sédille (in-8, librairie des bibliophiles). — *Voyage en Grèce. 1889, notes et impressions*, par E. Cabrol (in-4, Librairie des bibliophiles). — *George Buchman, humanist and reformer*, a biography by P. Hume Brown (in-8, Douglas, Edimbourg). — *Fleurs d'hiver. Fruits d'hiver. Histoire de ma maison*, par E. Legouvé (in-18 carré, Ollendorf). — *Le Livre de la fiancée*, par M. de Valandre (in-18, Lemerre). — *Les Grands Écrivains français, Mme de Staël*, par A. Sorel (in-18, Hachette). — *Romanciers allemands contemporains*, par E. de Morsier (in-12, Perrin). — *A South sea lover a romance* by Alf. Stourm Johnston (in-12, Macmillan, London). — *La Comédie mondaine. Reptile*, par le comte L. de Larmandie (in-18, Dentu). — *Le Jeune Burdaud*, par P. Vignet (in-18, Ghio). — *Sous le Directoire*, par M. Summer (in-18, Kolb.). — *Contes pour les assassins*, par M. Beaubourg (in-18, Perrin). — *Vidocq, le roi des amoureux*, par M. Mario, et L. Launoy (in-12, Savine). — *Mon Évasion des pontons*, épisode tiré des neuf années de captivité de Louis Garneray (in-8, Mame). — *Tout autour de Paris, promenades et excursions dans le département de la Seine*, par A. Martin (in-18 cart., Hennuyer). — *Voyage humoristique, politique et philosophique au Mont*

Pilat, par le Dr Francus (in-18, imp. du *Salut public,* à Lyon). — *France et Syrie, souvenirs de Ghazir et de Beyrouth,* par le P. Chopin (in-8, Mame). — *Le Sénégal et le Soudan français,* par P. Gaffarel (in-8, Delagrave). — *Nos nouvelles Colonies. Le Congo,* par Emmanuel Ratoin(in-8, Mame). — *La Vierge lorraine. Jeanne d'Arc, son histoire au point de vue de l'héroïsme, de la sainteté et du martyre,* par la comtesse A. de Chabannes (in-8, Plon et Nourrit). — *Les Procès de Jehanne la Pucelle, manuscrit inédit légué par Benoît XIV à la bibliothèque de l'Université de Bologne,* et publié par A. du Bois de la Villerabel (in-8, Prud'homme, à Saint-Brieuc). — *Histoire contemporaine de 1789 à 1889,* par G. Hubault (in-18, Delagrave). — *Histoire contemporaine de 1789 à 1889,* par l'abbé A. Picollet (in-18 cartonné, Vitte, à Lyon; Vic et Amat, à Paris; Croville-Morant, à Paris). — *Œuvres choisies du prince de Ligne,* avec une notice par A. de Lescure (in-18, Jouaust). — *La Mort d'un Franc-Maçon,* par E. Loudun (in-18, Palmé). — *La Guerre imminente (Défense du territoire),* par le lieutenant-colonel Hennebert (in-18, Kolb). — *Essai historique sur le Vivarais pendant la guerre de Cent ans (1337-1453),* par A. Mazon (Parmin, Tournon). — *Cartulaire de l'abbaye de Notre-Dame de la Trappe, publié d'après le manuscrit de la Bibliothèque nationale* (in-8, Renaut-de Broise, Alençon). — *Histoire de Notre-Dame de Pont-Romeu (diocèse de Perpignan),* par l'abbé E. Rous (petit in-8, Desclée et de Brouwer, à Lille). — *Lehrbuch der Kirchengeschichte,* von W. Moeller (Band I) (gr. in-8, Mohr, Fribourg-en-Brisgau). — *Lord Clive,* by C. Wilson (in-12, Macmillan, London). — *History of the science of politics,* by F. Pollock (in-12 cart., Macmillan, London). — *Répertoire général de bio-bibliographie bretonne.* Livre I : *Les Bretons.* Xe fasc. (*Bon-Bou*), par R. Kerviler (in-8, Plihon et Hervé, à Rennes). — *Chirographorum in regia bibliotheca paulina monasteriensi Catalogus* editus, studio et opera J. Staender (in-4, Koebner, Breslau). — *Manuale bibliografico per lo studente di lettere,* por cura di Silvio Pellini (in-18, Drucker e Senigaglia, Padova; Carlo Drucker, Verona).

QUESTIONS ET RÉPONSES

QUESTIONS

Lettres de Bossuet. — Quelle est l'origine et la qualité du manuscrit ayant servi à la publication suivante : *Deux lettres inédites de Bossuet.* (Paris, J.-B. Pélagaud, 1863, in-8 de 15 p.)? La page 5 porte en note que « la reproduction de ces lettres est formellement interdite. » La première lettre commence : « Ce que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire » et finit : « Je suis, Monsieur, etc. » Elle n'est pas datée. La deuxième, qui commence : « Vous ne pouviez me donner, etc., » porte à la fin : « à M...ard, le 14 novembre 1701. »

Le Gérant : CHAPUIS.

Imprimerie polyglotte Alph. Le Roy, imp. breveté, Rennes.

POLYBIBLION

REVUE BIBLIOGRAPHIQUE UNIVERSELLE

ROMANS, CONTES ET NOUVELLES

1. *Un Cœur de femme*, par Paul Bourget. Paris, Lemerre, 1890, in-18 de 412 p., 3 fr. 50. — 2. *Notre Cœur*, par Guy de Maupassant. Paris, Ollendorff, 1890, in-18 de 300 p., 3 fr. 50. — 3. *Le Petit Margemont*, par Robert de Bonnières. Paris, Ollendorff, 1890, in-18 de 320 p., 3 fr. 50. — 4. *Vicomtesse*, par Léon Barracand. Paris, Havard, 1890, in-18 de 312 p., 3 fr. 50. — 5. *Yvonne*, par Édouard Delpit. Paris, Calmann-Lévy, 1890, in-18 de 304 p., 3 fr. 50. — 6. *Sur le seuil*, par Léon de Tinseau. Paris, Calmann-Lévy, 1890, in-18 de 384 p., 3 fr. 50. — 7. *Bouche close*, par le même auteur. Paris, Calmann-Lévy, 1890, in-18 de 392 p., 3 fr. 50. — 8. *Chaos*, par Alexandre Hepp. Paris, Dentu, 1890, in-18 de 360 p., 3 fr. 50. — 9. *Cousine Laura*, par Marcel Prévost. Paris, Lemerre, 1890, in-18 de 284 p., 3 fr. 50. — 10. *Astra*, par Carmen Sylva. Paris, Perrin, 1890, in-18 de 306 p., 3 fr. — 11. *Le Cadet*, par Jean Richepin. Paris, Charpentier, 1890, in-18 de 362 p., 3 fr. 50. — 12. *Le Rousset*, par Jacques Le Lorrain. Paris, Savine, 1890, in-18 de 302 p., 3 fr. 50. — 13. *Le Roman d'un propriétaire*, par Ch. d'Héricault. Paris, Perrin, 1890, in-12 de 270 p., 3 fr. 50. — 14. *L'Abbé Roitelet*, par Ferdinand Fabre, avec deux dessins de J.-P. Laurens. Paris, Charpentier, 1890, in-12 carré de 220 p., 2 fr. 50. — 15. *Byzance*, par Jean Lombard. Paris, Savine, 1890, in-18 de 398 p., 3 fr. 50. — 16. *Fontenay Coup-d'épée*, par Fortuné du Boisgobey. Paris, Plon et Nourrit, 1890, 2 vol. in-18 de 284 et 288 p., 6 fr. — 17. *Le Volontaire de 1815*, par G. Le Faure. Paris, Firmin-Didot, 1890, in-12 de 428 p., 3 fr. 50. — 18. *La Comédie mondaine, Reptile*, par le comte Léonce de Larmandie. Paris, Dentu, 1890, in-18 de 364 p., 3 fr. 50. — 19. *L'Essence de soleil*, par Paul Adam. Paris, Tresse et Stock, 1890, in-18 de 310 p., 3 fr. 50. — 20. *Israël (Son Excellence le citoyen Vénal)*, par G. Lafargue-Decazes. Paris, Savine, 1890, in-18 de 280 p., 3 fr. — 21. *Popular*, par Jules de Vons. Paris, Savine, in-18 de 296 p., 3 fr. 50. — 22. *Les Mémoires d'un enfant*, par Pierre Loti. Paris, Calmann-Lévy, 1890, in-18 de 314 p., 3 fr. 50. — 23. *Les Mémoires d'un suicidé*, par Maxime Ducamp. Paris, Marpon et Flammarion, 1890, in-16 de 308 p., 0 fr. 60. — 24. *Les Fiancés de la Gardiole*, par Mme Louis Figuier. Paris, Marpon et Flammarion, 1890, in-16 de 252 p., 0 fr. 60. — 25. *Don Gesualdo*, par Ouida, trad. de l'anglais par F. Bernard. Paris, Hachette, 1890, in-18 de 244 p., 1 fr. 25. — 26. *Contes pour les assassins*, par Maurice Beaubourg. Paris, Perrin, 1890, in-12 de 260 p., 3 fr.

1. — *Un Cœur de femme*, de M. Paul Bourget, repose sur un sophisme : le sophisme hégélien qui consiste à n'établir aucune différence entre le bien et le mal, et à en confondre les deux notions. L'histoire n'est pas compliquée, et peut se résumer en ces quelques mots : une jeune veuve, Mme Juliette de Tillières, frêle et délicate personne, figure de pastel adouci, vit, retirée avec sa mère, au fond d'un hôtel silencieux, dans une des rues les moins fréquentées de Paris. C'est une mondaine à côté du monde, réservée et modeste jusqu'à l'effacement, et qui déploie à passer inaperçue autant de diplomatie que les mondaines bruyantes en mettent à régner et à éblouir. Cependant, cette « honneste dame, » pour parler comme Brantôme, entretient depuis assez longtemps une de ces liaisons que la morale chrétienne réprouve, avec le comte Henry de Poyanne, député de la droite

royaliste et un des plus éloquents orateurs du parlement français. Poyanne a été malheureux en ménage : sa femme l'a trompé, et une séparation judiciaire a rendu les deux époux désormais étrangers l'un pour l'autre. Mme de Tillières s'est attachée profondément à cette âme meurtrie, et il est évident que si Mme de Poyanne venait à disparaître de cette terre, Henry et Juliette, qui ont des sentiments religieux, s'empresseraient de régulariser par le mariage leur intimité. Il y a même entre eux comme une sorte de mariage secret. Cette liaison est d'ailleurs si discrète qu'elle est ignorée de tout le monde. Des élections ont lieu dans le département dont M. de Poyanne est député : il est obligé de quitter Paris. Dans l'intervalle de la période électorale, Mme de Tillières rencontre, à un dîner, chez une de ses amies, Mme de Candale, un viveur célèbre, romanesque et riche, Raymond Cazal. Comment ce séducteur de profession, cet homme à bonnes fortunes retentissantes, pour qui la vie n'a été jusque-là qu'une perpétuelle partie de plaisir, arrive-t-il à produire sur Mme de Tillières une impression inexplicable mêlée d'antipathie et d'intérêt ? C'est que ce Cazal, tout libertin qu'il soit, ne manque ni d'esprit ni de goût. Ils se revoient : l'antipathie de Mme de Tillières disparaît pour faire place, sans qu'elle s'en rende bien compte, à la sympathie, puis à l'amour. Quand elle découvre l'état de son cœur, il est trop tard. La tendre, discrète et idéale Juliette n'aime déjà plus le comte de Poyanne que par charité, tandis que la passion la pousse d'autant plus vers Cazal, que celui-ci s'est amendé. De retour de sa campagne électorale, Poyanne ne tarde pas à s'apercevoir que les absents, comme dit le proverbe, ont toujours tort. Il continue néanmoins à voir Juliette. Jaloux, Cazal cherche à son rival une misérable querelle. Un duel est inévitable. Mme de Tillières veut empêcher cette rencontre qui la rend si malheureuse. Elle se rend chez Cazal et le supplie de s'arranger pour que le duel n'ait pas lieu. Démarche imprudente, inconvenante et inutile ! Elle obtient cependant de Cazal une lettre d'excuses à M. de Poyanne, mais cette lettre lui coûte cher. Juliette a succombé aux brûlantes déclarations d'amour de l'ancien viveur. Le réveil est suivi d'insurmontables tortures. Une grande honte écrase Mme de Tillières. Ainsi elle est la maîtresse de ces deux hommes qui vont se battre pour elle. Car, le duel a lieu malgré tout. Il ne donne pas de résultat. Mais désormais la situation est nette. M. de Poyanne comprend que l'affection de Mme de Tillières pour lui n'est plus que de la pitié. Comme il a un noble cœur, il se sacrifie et part pour l'Amérique. Avant son embarquement, il écrit à Juliette une lettre résignée et toute chrétienne, lui conseillant d'épouser Cazal. Mais Mme de Tillières ne sera plus à cet homme : ce serait pour elle une déchéance. Elle entre dans un couvent.

La pauvre histoire que voilà n'a rien d'invraisemblable. Qu'y a-t-il même de plus banal, si on ne s'en tient qu'aux faits? Entre les mains d'un romancier vulgaire, d'un écrivain médiocre, ce serait absolument intolérable. Je dirai plus : écœurant. Sous la plume subtile et charmeresse de M. Paul Bourget, ce petit drame passionnel est devenu une étude psychologique des plus fouillées, des plus raffinées, quelque chose de comparable à l'*Adolphe* de Benjamin Constant. Malheureusement, je le répète, l'auteur met sa psychologie pénétrante au service du sophisme. Ainsi, il nous donne Mme de Tillières comme une sainte, qui lit l'*Imitation,* comme une âme d'une élévation extraordinaire, qui fait ses délices des *Pensées* de Joubert, et cette sainte finit par avoir deux amants, et cette âme élevée en vient à être fausse, menteuse et lâche par bonté. M. Paul Bourget trouve cela tout naturel. Il n'y a dans son nouveau roman aucune expression grossière, aucun tableau immoral. Mais le sujet l'est profondément : il poétise la corruption du sentiment, et je ne sais pas, pour une femme, de lecture plus dangereuse que celle de ce livre-ci. Une fois cependant l'auteur de la préface du *Disciple* reparaît. C'est dans la lettre de rupture adressée à Mme de Tillières par Henry de Poyanne. Il y a là une puissance d'éloquence, une vérité d'accent, une perfection de style, un esprit réellement chrétien qui font de cette lettre un pur chef-d'œuvre. Je la loue et l'admire sans restriction. Je louerai aussi le portrait du comte de Poyanne: il est impossible, malgré ses faiblesses et ses défaillances, de ne point se laisser prendre à sa généreuse droiture, à sa loyauté chevaleresque, à la conviction ardente avec laquelle il défend ses idées. Ce caractère est largement et noblement dessiné. Mais prétendre qu'une femme puisse, « en agissant comme les plus coupables, rester honnête à l'égal des plus vertueuses, » conserver dans les sentiments toutes sortes de délicatesses, et aboutir dans la conduite à toutes sortes de vilenies, voilà qui est inadmissible, sophistique et faux. Telle est pourtant la thèse perverse qui se dégage du roman de M. Paul Bourget, et c'est ce qu'il importait surtout de faire ressortir. Il importe aussi de faire remarquer combien ce malheureux Poyanne est inconséquent à ses principes et avec lui-même. Il trouve tout simple que Mme de Tillières brave pour lui le sixième précepte du Décalogue et les lois du code social, et il s'indigne ensuite qu'elle ne lui offre que la moitié de son cœur! De quel droit s'indigne-t-il? On l'a dit avec justesse : « Si, d'après les théories à la mode dans un certain monde, être fidèle à son mari est un préjugé, pourquoi n'en serait-ce pas un autre que d'être fidèle à son amant? Si les serments solennels du mariage ne sont dignes d'aucun respect, à quel titre les serments clandestins exigeraient-ils d'être respectés? » Finalement, et en dépit de tous leurs sophismes, les romanciers qui ne nous montrent que des gens livrés à leurs pas-

sions sans qu'aucun contrepoids leur vienne des idées morales, ne peuvent décrire que la « bête humaine. » Ils ne le font pas *in naturalibus* comme M. Zola, mais cette bête est, au fond, la même, et toutes leurs feuilles de vigne ne parviennent pas à en voiler les turpitudes.

2. — Comme *Un cœur de femme*, de M. Paul Bourget, *Notre cœur*, de M. Guy de Maupassant, est un roman psychologique. Des événements, il n'y en a presque pas. Michèle de Burne, une des femmes les plus élégantes de Paris, veuve, riche et jeune, s'est constituée une existence heureuse de petite souveraine, entourée d'une phalange d'hommes distingués qui tous lui ont fait ou lui font encore la cour, mais qui ont fini par n'accepter que son amitié. L'esprit, la grâce et la coquetterie de Mme de Burne attirent tous ces papillons. Sa froideur sentimentale, son scepticisme mondain, ses dédaigneux caprices retiennent dans les limites voulues les adorateurs de l'idole qui se montrent trop empressés. Expliquer comment Mme de Burne se départ de son impassibilité en faveur d'un nouveau venu, André Mariolle; analyser cette passion qui est plutôt de la curiosité que de l'amour; montrer comment le désenchantement suit de près le premier aveu, c'est tout le roman de M. Guy de Maupassant. Au bout d'une quinzaine d'intimité, André Mariolle s'aperçoit que Michèle de Burne n'a besoin que d'adulations et de flatteries. Fatigué de disputer sans cesse sa conquête aux tyrannies de la mode, le jeune homme s'enfonce dans les bois, y rencontre une fillette qu'il séduit, la ramène à Paris, et cette campagnarde remplace pour lui Mme de Burne dont il continue à fréquenter le salon. Dans les autres romans de M. de Maupassant, les procédés naturalistes, avec la brutalité voulue des situations et du langage, apparaissaient aux bons endroits. Dans *Notre cœur*, rien de pareil. Tout y est distingué, mesuré, discret, et cependant l'œuvre est aussi perverse, aussi dangereuse qu'*Un Cœur de Femme*. Je n'ai pas besoin d'expliquer pourquoi : le résumé qu'on vient de lire de cette aventure à trois personnages l'indique suffisamment. Ici comme dans ses œuvres précédentes, l'indifférence morale de M. de Maupassant est véritablement déconcertante. Il s'est peint, en ces termes, dans *Notre Cœur*, sous le pseudonyme de Gaston de Lamarthe : « C'était avant tout un homme de lettres, un impitoyable et terrible homme de lettres. Armé d'un œil qui cueillait les images, les attitudes, les gestes, avec une rapidité, une précision d'appareil photographique, et doué d'une pénétration, d'un sens de romancier naturel comme un flair de chien de chasse, il emmagasinait du matin au soir des renseignements professionnels. Avec ces deux sens très simples, une vision nette des formes et une intuition instinctive des dessous, il donnait à ses livres, où n'apparaissait aucune des intentions ordinaires

des écrivains psychologues, mais qui avaient l'air de morceaux d'existence humaine arrachés à la réalité, la couleur, le ton, l'aspect, le mouvement et la vie même. » Ce portrait est très juste, et jamais le talent et le tempérament littéraire de M. de Maupassant n'ont été mieux caractérisés, mais il n'est pas complet. L'auteur oublie de dire que le romancier Gaston de Lamarthe, avec son nihilisme religieux, sa froide misanthropie, son pessimisme désespérant et l'art merveilleux avec lequel il sait parer le vice de couleurs séduisantes, s'il salit moins les imaginations que M. Zola, corrompt beaucoup plus profondément les âmes féminines qui font leurs délices de récits de ce genre, élégants, raffinés et discrètement libertins.

3. — Dans les cénacles parisiens de l'Admiration mutuelle, on porte aux nues *le Petit Margemont* de M. Robert de Bonnières. Peinture exacte du « noble faubourg, » critique ironiquement mordante des futilités du grand monde et du zèle dévot (tout de surface), dont il est de bon ton de voiler une indifférence religieuse irrémédiable, étude de mœurs extrêmement attachante, vérité dans les sentiments et dans leur expression, retour à la belle simplicité du XVIIIe siècle, style limpide et bref qui fait penser à quelque chapitre de Saint-Simon, plein de médisances habilement contées — tel est, en raccourci, le concert d'éloges qui s'exécute autour de ce livre. Pour un peu, on crierait au chef-d'œuvre. Cet enthousiasme de commande ne saurait en imposer aux juges indépendants. Il est vrai que M. de Bonnières se pique de connaître le faubourg Saint-Germain et qu'il a eu la prétention de nous donner une peinture exacte de ses mœurs aristocratiques. Et voici les principaux types qu'il photographie : le duc de Margemont, son fils Jacques; le marquis d'Haudicourt, sa fille Louise; M. et Mme de Novarey, leur fils Philippe ; M. et Mme de Nointel, leur frère l'abbé. Le duc de Margemont est un avare de qualité chez qui règne un perpétuel carême. Dans son magnifique hôtel, il condamne à un train misérable tous les siens, si bien que son fils en est demeuré chétif comme un enfant de pauvre. Pour contraindre sa femme et sa fille à des toilettes modestes, il imagine de se découvrir des liens de parenté avec toute l'aristocratie française et à leur imposer le deuil de tous ses morts. Ce vilain Harpagon est, en même temps, entiché jusqu'au ridicule de naissances, de titres et d'alliances. Il va même jusqu'à se demander s'il doit faire part des événements de sa famille au comte de Paris. Enfin, il impute à crime à son fils d'être amoureux. Pour un gentilhomme de haute futaie, « l'amour a quelque chose de bas et de commun. » Il y avait là évidemment, dans la pensée du romancier, une figure originale et saisissante par ses défauts mêmes : du cerveau de Balzac en fût sorti un autre père Grandet, le Grandet de la noblesse. M. de Bonnières n'a pas su lui donner le relief voulu. Passons au mar-

quis d'Haudicourt. Celui-ci n'est pas de l'avis du duc, au sujet de l'amour. Il le pratique pour son propre compte — et c'est un père étonnamment « fin de siècle. » Dans cette tête vide de viveur vieilli, une autre préoccupation, bien banale, demeure : celle d'être l'organisateur de toutes les fêtes, de donner des conseils de tenue, de rester l'oracle des traditions mondaines. M. de Nointel, lui, est un dévot antipathique, qui se laisse conduire par sa femme, acariâtre et bavarde, et passe une vie inutile et ennuyée à colorier des miniatures. L'abbé de Nointel est des plus corrects; mais il manque de cette simplicité sacerdotale, de cette mansuétude évangélique qui attirent les âmes. M. de Novarey ne compte guère; sa femme est la coquetterie hautaine personnifiée ; leur fils Philippe est loin d'être un modèle de loyauté. Quant au héros principal du roman, Jacques de Margemont, qui, tout en ayant perdu complètement la foi, évite de donner le moindre scandale, accompagne sa fiancée à l'église, se montre constamment dévoué, plein de cœur, et agit comme un croyant, il inspirerait certainement de la sympathie et le cas de ce petit philosophe ne laisserait pas que d'être intéressant. Mais la froideur générale du récit l'enveloppe et l'efface. On dirait parfois qu'il n'est pas vivant. Voilà ce que M. de Bonnières appelle le « noble faubourg. » Je ne prétends point que les portraits qu'il en dégage soient faux : ils ne sont point d'ailleurs invraisemblables. J'affirme seulement qu'il y a à Paris d'autres représentants de l'aristocratie française que des avares, des viveurs, des blasés, des grotesques, des égoïstes, des coquettes, des bavardes et des philosophes à la Renan. Les âmes droites, les cœurs généreux, les hommes de devoir et d'intelligence, les vrais chrétiens, n'y manquent pas. Pourquoi les laisser dans l'ombre? M. de Bonnières n'a vu le « faubourg » que par le petit bout de sa lorgnette, et elle est loin d'être bienveillante. Que d'autres s'extasient aussi devant son style sobre et bref. Moi je le trouve exsangue et froid. En ce qui concerne le drame, il se réduit à ceci : Jacques de Margemont aime Louise d'Haudicourt. Louise est aimée aussi de Philippe de Novarey. Les circonstances font que Philippe ne peut déclarer son amour qu'après la demande en mariage de Louise par les parents de Jacques. Il s'est d'abord correctement éloigné. Mais bientôt la passion l'emporte : il ne se sent plus la force de garder sa réserve délicate, et, quelques semaines avant les noces, Philippe laisse percer devant Louise les sentiments qu'il a pour elle. Louise, à son tour, ne lui cache pas sa préférence pour lui. Cet aveu rend Philippe fou. Comment rompre le mariage convenu ? Les événements en décident. Dans une promenade au bois, Jacques est victime d'un accident que son rival aurait parfaitement pu empêcher. Il en meurt et, sur son lit d'agonie, il a le courage de mettre la main de Louise dans la main de celui qu'il sait être

le plus cruel ennemi du « petit Margemont. » Mérimée eût fait de cette histoire une simple nouvelle, et il n'y avait pas matière à autre chose.

4. — C'est aussi le monde aristocratique, mais provincial, que nous peint M. Léon Barracand, dans *Vicomtesse*. Heureusement ses tableaux n'ont pas l'exclusivisme de ceux de M. Robert de Bonnières. Fils d'un président à la cour de Grenoble, élevé par sa mère dans le culte de la noblesse, Gilbert Maujean s'éprend d'amour pour la vicomtesse de Cabrol. Il avait joué tout enfant avec celle-ci, qui s'appelait alors Blanche de Fonfreyde, et il lui en était resté dans le cœur un souvenir ineffaçable. Gilbert au collège, Blanche au couvent, chacun suivit la voie que lui indiquaient ses parents. Gilbert fit de fortes études et devint un vrai savant. On maria Blanche à un sous-lieutenant, Pierre de Cabrol, son cousin. Gilbert va de temps en temps voir le jeune ménage où on lui témoigne beaucoup d'amitié. Jamais ménage plus uni. Deux enfants naissent. La vicomtesse de Cabrol croit à l'éternité de son bonheur. Hélas! Pierre ne tarde pas à se détraquer. Délivré de la tutelle de sa mère qui est morte, et de sa belle-mère qui s'est retirée à la campagne, il emmène sa femme à Paris, y fait mille folies, s'y ruine, et, au bout de trois ans de ce régime, se voit forcé de se réfugier, malade et mécontent, dans le château de sa femme. Il écrit à son ami Gilbert, qui était alors à Rome avec une mission du gouvernement, de venir le retrouver pour lui aider à porter le poids de l'exil. Blanche appuie d'un mot de sa main la prière de son mari. Gilbert Maujean s'installe au château de Fonfreyde, commensal des maîtres de la maison, lecteur de Madame, professeur des enfants. Vous voyez d'ici le tour que prennent les événements. Gilbert aime sans le laisser voir; Blanche s'en aperçoit et n'en est pas froissée : une déclaration a lieu, et il s'en faut de bien peu que la vicomtesse de Cabrol ne tombe dans les bras de Gilbert. C'est lui qui recule à temps, épouvanté de son audace et de sa félonie. Mais des paroles sur lesquelles on ne revient pas ont été échangées entre eux. Pierre de Cabrol meurt; sa veuve épouse Maujean, à qui le cardinal Pazzi, son ami, doit envoyer de Rome un diplôme qui le tirera de sa roture. Ce roman-ci touche aux questions de caste et de rang. On crie sur tous les tons que l'aristocratie n'existe plus, qu'elle n'a plus en elle la force d'attirer et d'absorber l'élément plébéien. M. Barracand croit le contraire. Si l'ancienne noblesse semble morte, c'est qu'elle se modifie et se métamorphose; mais l'aristocratie ne meurt pas. Le cas de Gibert Maujean qui s'élève jusqu'à elle et qui a d'ailleurs des délicatesses et des finesses qui l'en rapprochent, a servi au romancier pour noter certaines nuances de race qui échappent au gros de la foule et que nient intrépidement ceux qu'elles froissent ou di-

minuent. Ces nuances, M. Barracand les a marquées d'une plume fine, distinguée, pénétrante, sous une forme très littéraire. *Vicomtesse* est une œuvre passionnelle et romanesque. Ce n'est pas une œuvre naturaliste. Les lecteurs de l'*Illustration* qui en ont eu la primeur ne l'auraient pas souffert.

5. — M. Albert Delpit est beaucoup trop vanté : M. Édouard Delpit ne l'est pas assez. Je trouve à celui-ci bien plus de talent — et surtout un talent plus sain — qu'à celui-là. *Yvonne,* la dernière œuvre parue de M. Édouard Delpit, peut être rangée dans la rare catégorie de ces bons romans dramatiques et mouvementés, attrayants et bien écrits, dont M. Jules Sandeau inaugura la série, et qui a été continuée avec succès par MM. Ludovic Halévy, Adolphe Racot, George Duruy, Léon de Tinseau, Charles d'Héricault et Victor Fournel. Toute la trame d'*Yvonne* roule sur un enfant de grande famille qu'on a fait disparaître — et c'est une vengeance de femme qui sert de thème à ce drame intime. La baronne de Randières, délaissée par le marquis de Kercoëth, qui a épousé une femme digne de lui, imagine d'enlever le tout jeune fils des nouveaux époux, et, de concert avec une de ses domestiques, arrange si habilement le complot, que tout le monde croit le petit Robert mort. Il ne l'est pas : il est berger chez les Benoît, aux Mérilles, dans l'Ardèche. On le dit enfant trouvé, — et on le roue de coups. De braves gens des environs, les Laffont, propriétaires aisés, ont pitié de ce pauvre ange : ils le recueillent chez eux et l'élèvent comme leur fils, avec leurs propres enfants, Gaston et Blanche. Vingt ans après, la baronne de Randières se donne comme la mère du jeune Robert, et l'installe dans son hôtel. Robert est maintenant un jeune homme accompli, un musicien distingué. Rien ne lui manque, et cependant il ressent une aversion instinctive pour sa prétendue bienfaitrice, et son cœur l'avertit que cette femme n'est pas sa mère. Elle ne l'est pas, en effet. Robert de Randières s'appelle de son vrai nom Hughes de Kercoëth, et il finit par retrouver ses parents. M. Édouard Delpit a su mêler tant d'épisodes, tant de péripéties, tant de circonstances qui éloignent cette reconnaissance tardive, tout en la faisant pressentir, que l'intérêt va toujours grandissant et donne au lecteur toutes sortes d'émotions, la joie, la douleur, la pitié, la haine. Signalons aussi les pages du début d'*Yvonne*. C'est un paysage des bords du Rhône. Sous les ruissellements du soleil, la campagne se recueille, dans la fluidité de l'espace; à l'horizon méridional, Viviers apparaît, avec son antique cathédrale, ses jardins étagés sur des rochers calcaires; puis ce sont des hameaux, des granges, des maisons enfouies dans la verdure des arbres; à l'ouest et au nord des collines arides, des montagnes aux contours étranges; en bas, coupant la plaine comme un large ruban mobile, le fleuve se déroule, majestueux. Cette page est d'un maître.

6 et 7. — M. Léon de Tinseau a débuté, il y a quelques années, en publiant, dans un journal ignoré, des Nouvelles qu'il ne signait pas. Puis il a donné son premier volume : *L'Attelage de la marquise*, et, du jour au lendemain, le public qui se respecte l'a adopté. Il a publié, depuis lors, chaque année, un roman nouveau, et, à cette heure, M. de Tinseau est incontestablement un de nos conteurs les plus justement appréciés. Voici aujourd'hui deux œuvres de lui, récemment parues, dont le succès n'est pas encore épuisé : *Sur le seuil* et *Bouche close*. La première de ces œuvres est l'histoire d'une jeune fille, Thérèse de Quilliane, qui se croît attirée vers le cloître par une irrésistible vocation. Elle a momentanément quitté le couvent pour aller soigner son frère (lequel se meurt de la poitrine), et rencontre à son chevet un de ses amis, Albert de Sénac, qui s'éprend de la jolie garde-malade. Thérèse trouve Albert charmant : elle sent déjà diminuer son goût pour la vie religieuse ; elle commence à envisager sans effroi l'avenir d'une existence mondaine ; elle ne répugne nullement à devenir la femme d'Albert de Sénac. Mais voilà que celui-ci a l'air de faire la cour à une autre. Ce ne sont que des apparences. Thérèse pourtant s'y trompe : elle accuse Albert de trahison ; elle met en doute la sincérité de son amour ; elle lui annonce la résolution désormais irrévocable de prendre le voile et retourne au couvent. Le malentendu persistera-t-il ? Le sacrifice va-t-il s'accomplir ? On le croirait, en en voyant tous les apprêts. Que le lecteur se rassure ! Thérèse de Quilliane se dirige vers l'autel..... au bras de son fiancé. *Sur le seuil* peut être considéré comme un plaidoyer en faveur des couvents, aujourd'hui si méconnus, si calomniés. Si Thérèse de Quilliane s'arrêta devant la porte du couvent des dames Bernardines, c'est qu'une vocation sérieuse lui manquait, et qu'elle avait affaire à une supérieure intelligente, prudente et désintéressée, qui, loin de la retenir, l'éclairait sur ses vrais sentiments et lui apprenait à lire dans le fond de son cœur. Une partie de l'action de *Sur le seuil* se passe en Égypte, et l'auteur nous donne de l'ancienne terre des Pharaons une série de descriptions à la Fromentin, vivantes, vibrantes, chaudes de ton. — C'est en Algérie, dans la plaine de Bel-Abbès, et à Paris que M. de Tinseau a placé le théâtre de son autre roman : *Bouche close*. Il s'agit d'un grand amour contrarié par une grande amitié. La même femme, Jenny Sauval, est aimée par un musicien de génie, le compositeur Godefroy, et par un jeune gentilhomme, le comte Patrice O'Farell, élève du musicien, qui le traitait comme son fils. Le jeune gentilhomme s'immole et s'enfuit. Son sacrifice est d'autant plus héroïque qu'il se sait aimé par Jenny. Or, non seulement il lui commande de devenir la femme du compositeur Godefroy ; mais encore, pour calmer la jalousie éveillée dans l'âme de ce dernier, il lui promet, sous la foi du serment, que si Eugénie devenait veuve, jamais elle ne

serait sa femme. Promesse imprudente, qui aurait fait un jour le malheur de deux cœurs d'élite, si, au lit de mort, Godefroy lui-même n'avait mis la main de Jenny dans celle de Patrice ! Ce dénouement est d'ailleurs amené et préparé par le père Chrysostome, un ancien général qui s'est fait missionnaire, et qui joue dans *Bouche close* le rôle d'un *deus ex machinâ,* miséricordieux et discret. Écrites dans une langue parfaite, avec beaucoup de finesse et d'art, ces deux nouvelles œuvres de M. de Tinseau nous reposent des audaces nauséabondes de certains pornographes et des insanités voulues de maints décadents.

8. — *Chaos,* de M. Alexandre Hepp, a fait beaucoup de bruit, et il méritait d'en faire. C'est plus qu'un roman, c'est une satire ironique et sanglante des exploiteurs, des tripoteurs et des maltôtiers de l'heure présente ; c'est une comédie émouvante et morale (sans qu'il y paraisse, malgré ses mots hardis, ses situations osées), qui se joue autour de ce grand corrupteur, l'argent. Le héros de M. Hepp s'appelle Lucien Busquier. Il pourrait tout aussi bien s'appeler Wilson, Jacques Meyer, ou de tout autre nom fameux dans les fastes de l'agio parisien. Qu'est-il, en effet, ce fils du petit négociant Jean-Baptiste Busquier, qui, de simple commis de banque, grâce à son audace, à son cynisme, à son mépris absolu de ce que les « badauds » appellent l' « honnêteté » et la « probité, » devient un personnage puissant et idolâtré par une foule de parasites, « se glissant chez lui pour ramasser les miettes de ses orgies et boire sa honte ? » Quel est-il, sinon l'incarnation, le type de tous ces tristes sires, voire de ces députés à la mode, dénués de tout scrupule, et dont de récents scandales ont dévoilé les infamies ? Aujourd'hui, quand on voit un de ces faiseurs enrichis à la minute, on admire et l'on s'écrie : « Ah ! qu'il est fort, qu'il est habile ! » — « Non ! observe avec raison M. Alexandre Hepp ; il faut être autrement fort, dépenser autrement d'intelligence et de capacités pour rester, dans un certain monde, et par le temps qui court, simplement honnête homme. » Et le romancier, pour rendre son idée saisissante, a mis en opposition le père et le fils. Le père tient une boutique de mercerie : *Au Fil solide,* rue de Richelieu ; le fils est dans les affaires et jongle avec des millions. Le père est la probité même ; le fils est un fripon tout net. Cette opposition entre le père et le fils, une vraie trouvaille, donne à l'œuvre l'intérêt palpitant d'un drame de famille. Tout d'abord, croyant à l'honnêteté de son fils, le père Busquier est fier de ses succès. Mais quand il découvre que ce fils est un scélérat, et quelle est la source de son immense fortune, son désespoir et sa colère éclatent, effrayantes et vengeresses. Lucien l'invite à vendre le « Fil solide, » et à venir habiter avec lui ce magnifique hôtel de la rue de Varennes, qu'il a escroqué à M. de Paulin. Farouche, le père reste muet. Tout à coup, sa douleur longtemps contenue, fait explosion :

« Oh ! répond-il, je vais dire quelque chose d'effroyable ; mais je le dois. Tu croirais peut-être que je m'incline, que je consens ! Ta fortune, elle sent le jeu ! Ton bonheur, il est trouble, il est louche. Ton cœur aussi ! Quand tu parles, c'est faux !... Vous êtes une foule de cette espèce... Et l'on vous encense, on vous passe ignominies et crimes. Lorsqu'on a dit : c'est un malin, on a tout dit. » Et le vieux Busquier continue à vendre du fil, et il se laisse exproprier, et ils meurent, lui et sa femme, dans la misère, pendant que leur misérable fils se prélasse, avec sa maîtresse et sa cour d'adulateurs, sur des monceaux d'or mal acquis. *Chaos* est un livre à lire pour tous ceux qui s'inquiètent du danger que fait courir à la conscience nationale et à la fortune publique le brigandage tranquille, cruel et froid des féodaux financiers.

9. — M. Marcel Prévost a débuté, il y a quelques années, dans la littérature romanesque, par une œuvre littérairement très remarquable : *Le Scorpion*. Il a publié depuis lors : *Chonchette, Mademoiselle Jaufre* et *Cousine Laura*. Le talent déployé dans *le Scorpion* se rencontre encore dans *Mademoiselle Jaufre*. Mais on ne le retrouve plus ou presque plus dans *Chonchette* et dans *Cousine Laura*. Cette « cousine, » Laure Castelain, se destine au théâtre et suit les cours du Conservatoire. En dépit du milieu où elle est née, elle se sent faite pour la vie régulière, l'honnêteté, le mariage. Elle s'accommoderait fort bien d'être une petite bourgeoise, très humble et très ignorée. Mais ce n'est pas ainsi que l'entend sa mère, ancienne actrice qui n'a pas de préjugés. Elle tient à ce que Laura perce n'importe comment, de façon à lui assurer ses vieux jours, et elle veille surtout à ce qu'elle ne s'embarque point dans « quelque inutile aventure sentimentale. » Or, Laura précisément accueille avec plaisir les déclarations d'amour d'un jeune polytechnicien, Henri Nodier, qui s'est réclamé d'une parenté vague pour lui faire la cour — en tout bien, tout honneur. Henri épouserait parfaitement Laura ; mais sa mère à lui et sa mère à elle, pour des motifs bien différents, s'opposent à ce mariage. « Jour de Dieu ! dit en substance l'ancienne actrice à sa fille, aurais-je fait tant de sacrifices pour te voir briser ton avenir par une amourette d'écolier. Travaille, deviens célèbre, gagne beaucoup d'argent pour m'assurer une douce vieillesse; alors tu feras ce que tu voudras. Mais d'ici là je veille, et tu marcheras droit. » Laura entre dans les raisonnements de sa mère et congédie son désolé cousin. Des années se passent. Laura est devenue une cantatrice applaudie, Henri un savant ingénieur. Ils se revoient : l'amour d'autrefois persiste, mais pas si pur. Ne pouvant épouser Laura qui ne veut plus renoncer au théâtre, Henri, avec le consentement de l'ignoble mère, la prend pour maîtresse. Au mariage projeté a succédé l'immoral concubinat. Triste dénouement d'une œuvre banale ! Il n'y

a guère à signaler que le portrait tracé par M. Marcel Prévost de cet étrange produit des mœurs parisiennes qui s'appelle une mère d'actrice. Ludovic Halévy l'avait déjà esquissé dans son inoubliable « Madame Cardinal. » Mais l'esquisse tournait au vaudeville et à la caricature. Ici, le type est vrai, pris sur le vif et dans sa cynique hardiesse. Il y a aussi Guigui, la sœur de Laura, une petite gredine qui fait les quatre cents coups pour que la cantatrice jette son bonnet pardessus les moulins. Le reste est insignifiant.

10. — La reine Élisabeth de Roumanie a beau signer ses livres Carmen Sylva, ce pseudonyme ne trompe plus personne. Le malheur est qu'elle écrit trop. La royale femme de lettres tourne au bas-bleu, et les produits de sa plume ne sont pas des chefs-d'œuvre. Je sais bien que ce que je dis là n'est pas très respectueux. Mais je suis de ceux qui pensent que la critique doit seulement reconnaître deux royautés : celle du génie et celle de la vérité. Or, malgré les thuriféraires d'*Astra,* le dernier roman paru de Carmen Sylva, ce serait mentir que de classer le livre dans la catégorie de ceux qui sont marqués d'un poinçon génial. Il y a de gracieux tableaux de mœurs, des paysages pittoresques, des types roumains bien observés, mais c'est tout. L'action tourne autour de deux sœurs, Marguerite et Astra. Marguerite a épousé un riche propriétaire du duché de Bukovine. Astra vient vivre avec elle. Une merveille, cette Astra : beauté, grâce, esprit, bonté, elle réunit les dons les plus précieux. Son beau-frère s'en amourache et essaie de lui faire partager sa coupable passion. Tout d'abord, Astra répond volontiers à ce qu'elle croit n'être qu'une amitié fraternelle. Bientôt néanmoins elle s'aperçoit vers quel abîme on veut l'entraîner. Trop tard! Elle aime son beau-frère et elle se sent devinée par sa sœur. Quelle douleur et quelle honte! Astra n'est pas corrompue. Pour trancher d'un coup cette situation inextricable, elle se marie avec un galant homme, Paul Morosch, l'ami de son beau-frère Sander. Ce sacrifice n'arrête pas les assauts de celui-ci. Aussi faux ami que déloyal époux, Sander continue de persécuter sa belle-sœur. Marguerite, qui se croit (à tort) trahie par l'un et par l'autre, se tue avec ses enfants. Astra en meurt de chagrin. Le livre de Carmen Sylva, publié avec la collaboration de Mme Mite Kremnitz, de Bucharest, est écrit d'une plume chaste. Je ne le recommanderai pas pour cela aux jeunes filles. Il leur faut d'autres lectures que la description passionnée d'un amour qui, pour rester dans les limites permises, n'en est pas moins incestueux et adultère. Je reconnais cependant que les mamans et les jeunes épouses pourront y puiser quelque expérience et y voir de très près comment et pourquoi « il n'est pas prudent de laisser les grands beaux-frères galoper trop souvent seuls à travers les bois avec les petites belles-sœurs. »

11, 12, 13 et 14. — Le roman rural est aujourd'hui fort cultivé. J'en ai cette fois quatre sous les yeux : *Le Cadet,* de M. Jean Richepin; *le Rousset*, de M. Jacques Le Lorrain; *Le Roman d'un propriétaire,* de M. Charles d'Héricault ; *l'Abbé Roitelet,* de M. Ferdinand Fabre.

Le Cadet, de M. Jean Richepin, est certainement une œuvre d'écrivain. Les cent premières pages sont ravissantes. On n'a jamais mieux décrit, telle qu'elle était il y a cinquante ans, la vieille petite province de Thiérache, située aux bords de la Picardie, aux confins du Hainaut, à l'orée des Ardennes. Pays sauvage et charmant, d'une figure infiniment variée, aux prés toujours verts, aux pommiers trapus, aux collines boisées, aux défilés chevelus, aux monticules fourrés, des flancs desquels les sources fluent, inépuisables et riantes. Des types campagnards, tout d'une pièce, animent ce paysage: les Randoin de Toraval, fils d'un noble ruiné, soldat méconnu de la République et de l'Empire, le curé Pauquet, le notaire Le Herpeur, les demoiselles de Vandeuil et ce misérable Borgnot qui suggère des crimes comme les vieux sorciers de jadis. Mais *le Cadet* est une production d'un tel naturalisme qu'il ne faut rien moins que le talent de l'auteur pour qu'on ne soit pas maintes fois tenté de fermer le livre. Randoin de Toraval a laissé deux fils : Désiré-Denis et François-Aimable. Le premier est resté en Thiérache et exploite le domaine paternel. Le second est parti pour Paris. Il s'est cru un artiste et a gaspillé sa jeunesse et sa fortune. A quarante-cinq ans, ce n'est plus qu'un impuissant et un raté. Désiré l'engage à venir habiter avec lui. Il vient, orgueilleux, haineux, l'âme ulcérée, prenant toujours en mauvaise part les amicales avances de Désiré, d'ailleurs souvent maladroites. Bientôt, l'amour de la terre le saisit tout entier. Sous les perfides suggestions du Borgnot, Aimable Randoin, en proie à une jalousie furieuse, séduit sa belle-sœur Anaïs et tue son frère Désiré d'un coup de fusil. C'est le Borgnot qui paie de sa tête le crime commis par Aimable. Anaïs, terrifiée, s'enfuit dans un couvent. Étranger au remords, le « cadet » possède enfin cette terre adorée, et c'est en piétinant sur elle qu'il rend le dernier soupir. Tel est sommairement le hideux caractère qui domine cette minutieuse étude de haine fraternelle et de lente infiltration meurtrière : le cas biblique de Caïn et d'Abel, avec cette différence que, cette fois, Abel (un Abel ayant la nature et le tempérament de Caïn) se défait de celui-ci et que l'inceste se joint à l'assassinat. Ce fratricide incestueux, accompli à la suite de longs raisonnements, ce prurit de meurtre excité par des déductions inquiétantes, les scènes de bestialité voulue et exagérée, dans lesquelles s'est complu M. Richepin, laissent une double impression de dégoût et d'horreur. Si M. Richepin, après M. Zola, s'est figuré avoir fait le poème de la « Terre, » il s'est trompé du tout au tout. Son *Cadet*, malgré d'admirables pages, n'est guère que le poème de la fornication.

J'aurais bien voulu louer sans restriction *le Rousset*, de M. Jacques Le Lorrain. L'auteur est un jeune romancier d'avenir. Il a une langue à lui, originale et savoureuse. Ce petit Rousset qui part apprenti cordonnier de son village pour entreprendre son tour de France, qui se fixe dans une bourgade périgourdine, y devient un personnage et finit par épouser la fille de son patron, est un exemple de ce que peuvent, même chez les primitifs, la persévérance dans l'idée fixe, le but déterminé dont on ne dévie pas, l'obstination dans le travail. A côté de ce méridional têtu et sobre, se dresse, sans parler d'une foule de silhouettes paysannesques et provinciales, l'étrange et pittoresque Landry, sabotier normand, que le mariage fixe dans le même pays que le Rousset et qui y meurt, étouffé, comprimé, parce que cet ancien dragon a l'amour de la vie libre et fortuite, la dilection des aventures, des flâneries dans les chemins longs, des siestes dans les taillis, des haltes dans les auberges. Tout cela est fort curieux; mais aussi tout cela est déparé par une douzaine de pages d'une obscénité révoltante. Quand donc les jeunes écrivains qui débutent comprendront-ils que la crudité n'est pas la force et que l'obscénité déshonore toute plume sincère ?

Ah ! voici qui nous dédommage de ces tristesses. C'est *le Roman d'un propriétaire*, de M. Charles d'Héricault. Ce propriétaire Philippe d'Écaux ressemble, trait pour trait, au gentleman-farmer, tel que l'avait rêvé Frédéric Le Play. Il a fait, en 1870, la campagne de la Loire, et il en est revenu avec une blessure et la croix d'honneur. Jamais homme meilleur, plus accessible aux petits, moins fier. C'est le modèle des braves gens du Boulonnais où se passe l'action. Il est aimé et adoré de tous ses voisins — sauf par un ou deux couples de politiciens crapuleux qui le calomnient, lui créent mille embarras, lui font toutes sortes de misères. Le chef de ces vauriens est un certain Duhamel, ancien sergent qui s'intitule capitaine, suborneur de filles, libre-penseur, franc-maçon et ami de M. le préfet. Duhamel organise contre Philippe d'Écaux un complot infâme, mais si bien jalonné que les meilleurs amis du gentilhomme doutent de lui et l'accablent même de leur mépris. Il suffirait à Philippe d'un mot pour détruire tout l'échafaudage du calomniateur. Malheureusement parler serait mentir à la foi jurée, et Philippe reste muet et résigné. Vous pensez bien qu'à la fin tout s'explique : l'innocence est reconnue ; le Duhamel et ses vicieux comparses sont punis et honnis comme ils le méritent, et le drame s'achève en gai vaudeville par trois ou quatre mariages — dont celui du « propriétaire » avec la belle veuve Claire de Questrègues. Je ne saurais trop recommander le nouveau roman de M. Charles d'Héricault. Sa lecture réconfortera les honnêtes gens, et elle sera un vrai régal pour les hommes d'esprit.

L'Abbé Roitelet, de M. Ferdinand Fabre, tient à la fois du roman rural et du roman clérical. Récit tout pénétrant de grâce attendrie, dans lequel nous voyons un jeune et chétif curé de campagne nourrir deux passions dans la pauvre cure cévénole où son évêque l'a placé : l'amour des paysans et l'amour des oiseaux. Quand il a consacré aux premiers le meilleur de son ministère, sa plus grande joie au monde est de vivre avec la gent ailée et de lui donner la becquée. Son humble presbytère est rempli de chants de linottes, de verdiers, de bouvreuils capturés par lui. Le doyen du canton, un de ces prêtres heureusement fort rares qui ont la piété morose, lui fait un crime de ce goût innocent et lui massacre ses pauvres oisillons. L'abbé Roitelet va se jeter en larmes aux pieds de son évêque qui le relève et le bénit. La scène est charmante de naïveté : « Dans ma famille, dit l'abbé, nous aimons tout ce qui a des ailes, tout ce qui vole. » Une autre scène non moins poétique de ce poème rustique, mi-païen, mi-chrétien, c'est le Noël des bêtes. Il est d'usage, dans cette partie des Cévennes, que le curé de la paroisse, après la messe de minuit, bénisse tous les troupeaux de ses paroissiens. L'abbé Roitelet n'a garde de manquer à cette tradition immémoriale. L'église de Cabrerolles est largement ouverte sur la place : bœufs, mulets, chevaux, vaches, chèvres, moutons, sont agglomérés. On chante un Noël de circonstance, auquel, sous le froid limpide d'un ciel d'hiver, font chorus des beuglements, des bêlements et des chevrotements. C'est à la fois sauvage et beau, et Dieu ne s'offense pas d'entendre tout ce qui vit, tout ce qui respire, proclamer la hauteur de son nom. L'abbé Roitelet, bénissant avec amour tous ces animaux, sans oublier l'âne de la vieille mendiante Babet, faisait songer, cette nuit-là, à saint François d'Assise, un saint François d'Assise du rude pays de l'Espinouze. Il est bien dommage que quelques fausses notes viennent, par-ci, par-là, nous gâter ces pages d'un charme si exquis, d'un art si grand dans leur simplicité.

15, 16 et 17. — Je passe sans transition aux romans historiques. Ce trimestre nous en fournit trois : *Byzance*, par M. Jean Lombard; *Fontenay Coup-d'épée*, par M. Fortuné du Boisgobey; *Le Volontaire de 1815*, par M. G. Le Faure.

Dans *l'Agonie*, M. Jean Lombard avait puissamment ressuscité la Rome corrompue et corruptrice d'Éliogabale. Dans *Byzance*, c'est le monde oriental du Bosphore, les Grecs du temps de Constantin V, dit l'Excrémentiel, que M. Lombard nous révèle. Œuvre touffue, dure à lire. L'auteur y parle trop souvent grec, de même qu'il parlait trop souvent latin dans *l'Agonie*. On s'y heurte constamment à une foule d'expressions qui ont leur équivalent en français, et qu'il faut traduire un lexique à la main : le grand logothète, le grand statodé-

darque, le protocéracaire, le protoproèdre, le grand myrtaïte, le canicléos, le curopalate, le spathaire, les naos, les camptérès, les monoxilones, les palandries, les trières, le sarikion, le cathisma, le narthex, l'hénioque, etc., etc. C'est déroutant. Quant au drame en lui-même, il renferme des tableaux de toute beauté : la lutte entre les partisans de la Sainte-Pureté et les partisans de la Sainte-Sagesse, les combats entre les Verts et les Bleus, les courses du cirque, les magnificences féeriques de la cour du Copronyme, la conjuration des Slavons et des Helladiques réunis pour la reprise de Byzance, possédée par les isauriens asiatiques. Le chef, l'âme de cette conjuration est le prêtre Hybréas. Son christianisme est mélangé de bouddhisme et de manichéisme. Mais, comme il est patriote avant tout, il garde ses idées pour lui et prêche au peuple la saine orthodoxie. Son rêve est de chasser de l'empire les autocrates isauriens. Un jeune Slavonien, Oupravda, est, avec sa sœur Vitglinitza, la seule descendance vivante de Justinien. C'est sur eux qu'Hybréas compte pour réaliser ses projets. Tuer le Copronyme, proclamer Oupravda empereur, unir la race slavonne à la race helladique en mariant le descendant de Justinien avec Eustochie, petite-fille de Théodose : tel est le but du complot. Il échoue ; le Copronyme reste vainqueur ; il fait crever les yeux aux vaincus, met le feu à la Sainte-Pureté, et l'hégoumène Hybréas périt dans les ruines du Temple. Cette résurrection historique est, en certains endroits, pleine de relief et de grandeur.

Paul Fontenay, jeune créole protégé par l'impératrice Joséphine, aime une de ses demoiselles d'honneur, Henriette de Gavre, fille d'une Espagnole et d'un officier français. Cette demoiselle a pour oncle un certain comte Blas de Montalvan, organisateur en 1808 de l'insurrection aragonaise, aujourd'hui un héros, demain un bandit : héros, par le courage avec lequel il défend l'indépendance de sa patrie ; bandit, par les moyens qu'il emploie. Il vient en France, s'introduit dans le palais de la Malmaison, vole une cassette qui contient la fortune de sa nièce, attente à la vie de Napoléon, assassine des agents de police et mure dans un caveau sa propre fille, parce que celle-ci, au siège de Saragosse, a montré de la bienveillance pour Paul Fontenay. Ce dernier, après divers combats et missions de confiance, gagne les épaulettes de capitaine, retourne à Paris et épouse Mlle de Gavre. Tel est, en raccourci, le sujet de *Fontenay Coup-d'épée,* de M. du Boisgobey. Je ne vois guère de vraiment remarquable dans ce roman que le récit d'une entrevue de Paul Fontenay avec Fouché, et quelques pages sur Palafox mourant. M. du Boisgobey méconnaît absolument et calomnie même les Espagnols qui, à cette époque, à l'en croire, n'auraient été que de misérables et méprisables fanatiques. Feu Paul Féval, dans *le Capitaine Fantôme,* les a beaucoup mieux vus, plus sainement jugés,

et son livre qui a pareillement pour sujet la guerre d'Espagne, est autrement intéressant.

Parlez-moi aussi du *Volontaire de 1815,* de M. G. Le Faure! Roman patriotique, historique, militaire, bien écrit, mouvementé, pathétique — véritablement national : l'antipode de ces prétendus « romans nationaux » des Erckmann-Chatrian, qui, il y a vingt ans, introduisirent dans l'armée tant d'éléments d'indiscipline et présentèrent la vie de nos troupiers sous un jour si faux. Le « volontaire » a nom Louis de Vaudrey. Il est fils d'émigré. Le père, ayant combattu l'Empire, ne peut plus rentrer en France. Le fils, voyant en 1814 le pays envahi, ne peut plus rester à l'étranger. Il se déguise et passe la frontière. Sur le champ de bataille de Longwy, un soldat mort a été oublié. Louis de Vaudrey prend l'habit et le livret du défunt et s'engage sous le nom de Jacques Bartel. C'est un vaillant parmi les vaillants. Il fait des prodiges. Une nuit, blessé, il est assassiné par un rôdeur nommé Béru, qui lui vole une ceinture pleine d'or. Jacques Bartel n'en meurt pas. On le recueille dans un château, qui est précisément le château de Vaudrey et qui a été confisqué à son père pendant la Révolution par un de ses anciens valets. Celui-ci, jacobin en 93, est devenu ardent bonapartiste. C'était jadis le valet Sauvage; c'est aujourd'hui M. Cornélius Sauvage, gros comme le bras. Cet « honnête » bourgeois a une fille, Geneviève, belle comme un astre, bonne et douce, pleine de qualités. Elle soigne avec dévouement le soldat blessé, qui se prend à l'aimer de tout son cœur. L'Empire tombe, la Restauration est accomplie. M. Cornélius Sauvage vient habiter Paris. Jacques Bartel se fait connaître et demande la main de Mlle Geneviève. Le vieux jacobin serait tout heureux de ce mariage : il n'aurait pas ainsi à restituer à son légitime possesseur le château de Vaudrey. Mais des événements coupent net ce beau projet. Geneviève est disputée à Louis de Vaudrey par le scélérat Béru, qui a jadis jacobinisé avec le père Sauvage. De son côté, Louis est impliqué (à tort) dans une conspiration bonapartiste. Délivré de prison par un policier qui est son obligé, il reprend l'uniforme de volontaire. Voici les Cent-Jours. Le jeune marquis de Vaudrey (toujours sous le pseudonyme de Jacques Bartel) se bat à Mont-Saint-Jean comme un lion. Seconde Restauration. Bartel redevient Vaudrey. Son innocence est proclamée, et il épouse Geneviève. M. Le Faure avait déjà publié avec succès *les Aventures d'un savant russe.* Son *Volontaire de 1815* aura plus de succès encore, tant le sujet est captivant et varié. A mentionner dans l'œuvre, tout spécialement, le tableau de Paris sous la Restauration et le récit de la bataille de Waterloo, qui se lit avec une émotion communicative, même après les Waterloo fameux de Stendhal, de Victor Hugo et de M. Thiers.

18, 19, 20 et 21. — *La Comédie mondaine, Reptile,* de M. de Larman-

die ; *l'Essence de soleil,* de M. Paul Bourget; *Israël (Son Excellence le citoyen Vénal)*, de M. G. Lafarge-Decazes; *Popular,* de M. Jules de Vors, sont des romans politiques et à clef.

Dans *la Comédie mondaine*, nous voyons le duc Léopold de Tessera-Volken, conseiller de l'ambassade d'Illyrie (Autriche), le prince Ouglinoff, ambassadeur de Lithuanie (Russie), le général-prince de Romengo-Casale, ministre de Lombardie (Italie), le duc d'Olivera, premier secrétaire de la légation d'Aragon (Espagne), le général baron de Montluel (Miribel), chef d'état-major de l'armée française, conspirant contre la Thuringe (la Prusse). Mais Bismarck possède à Paris une légion d'espions. Il surprend tous les secrets des conjurés à l'aide d'une baronne ruinée qui fait épouser sa fille au duc Léopold de Tessera-Volken. Comme la conjuration a un double but : guerre à la Prusse et renversement de la République, l'ambassadeur allemand dévoile tout au président Grévy et à son gendre Wilson. Montluel est révoqué par M. de Freycinet. En apprenant les infamies de sa belle-mère, le duc de Tessera-Volken se tue et la conspiration est ainsi étouffée dans son germe. L'histoire est ici un peu malmenée, mais le récit a de l'allure, de l'entrain, et on le lit avec plaisir jusqu'au bout. Les personnages principaux du roman de M. de Larmandie, si déguisés soient-ils, se reconnaissent facilement. — De même, les personnages d'*Israël.* Ainsi Son Excellence le citoyen Vénal n'est autre que l'ancien ministre Raynal. Le général Pâtissier, c'est le général Boulanger; M. Lamalou, directeur de la *Gaule,* est M. Lalou, directeur de la *France.* Pourry et Ferry sont évidemment le même individu. Dans Bonport on reconnaît aisément Bordeaux. L'action se passe mi-partie dans cette ville, mi-partie à Paris, et elle se joue entre des financiers tarés et des femmes plus tarées encore. La juiverie y a son compte.

Elle a son compte aussi dans *l'Essence de soleil,* de M. Paul Adam. L'essence de soleil, c'est l'or. Elle a retenu son antique prestige d'alchimie. M. Paul Adam expose le rôle démoralisateur de cette « essence » monopolisée par les juifs. Il nous peint la société actuelle asservie à son culte. La courtisane Jahel, le politicien Helcias et le financier baron de Kleist sont les prêtres suprêmes de la perverse idole. Un kabbaliste catholique, le généreux Scrive, leur a déclaré la guerre. Mais la juiverie triomphe, et la défaite passagère de l'esprit de charité sociale recule pour des temps l'harmonie espérée. Il nous a paru que telle était du moins l'idée-mère de *l'Essence de soleil.* C'est un roman viril de pensée, mais très obscur de forme. L'auteur qui, dans la *Grande Revue,* écrit des articles si clairs sur les préoccupations religieuses et socialistes de la jeunesse contemporaine, a cru devoir affecter ici un style torturé, ténébreux, souvent incompréhensible. Pourquoi ?

M. Jules de Vors a, dans *Popular,* très exactement photographié les

politiciens de village. Il en est résulté un livre satirique, amusant et gai, plein de verve, débordant d'esprit. Son M. Popular, banquier trois fois millionnaire, célibataire endurci, franc-maçon fanatique, conseiller général et maire de Rozinville, est l'incarnation prétentieuse de la sottise parvenue, de l'ambition frénétique, de l'égoïsme bourgeois. Il le pousse si loin cet égoïsme, qu'il finit par se tourner à dos tous ses anciens esclaves. Des élections ont lieu : il échoue. Le fils d'un paysan est élu à sa place. Anéanti, il maudit le suffrage universel : « Ces nouvelles couches, dit-il, perdront la France. » A côté de ce parfait opportuniste, M. de Vors a portraituré un juge de paix phénoménal, et moins rare qu'on ne croit. Ce magistrat ne se préoccupe pas de savoir si le justiciable qui comparaît à sa barre a tort ou raison. Il demande à son greffier : « Un tel est-il l'ami de M. Popular? » Si oui, il est acquitté haut la main. Si non, il est sûr de son affaire. Il y a aussi à Rozinville un cercle de la Concorde, où s'étale, dans toute sa beauté, la colossale bêtise des Homais de l'endroit. Et les Mères de l'Église, donc?... ce sont des chipies endimanchées qui se mêlent de morigéner le curé, l'approuvent, le désapprouvent, exigent qu'il ne fréquente que là où elles lui permettent de fréquenter, et ne place un flambeau sur l'autel qu'avec leur autorisation : à peine souffrent-elles qu'il ne leur dévoile pas les secrets du confessionnal. Elles gourmandent aussi le sacristain, les enfants de chœur, les sœurs. En son temps, Bossuet appelait cette engeance la « lèpre des sacristies. » Il s'en trouve dans toutes les paroisses.

22 et 23. — *Les Mémoires d'un enfant,* de M. Pierre Loti, ressemblent beaucoup trop au premier volume des *Mémoires* de George Sand. Cela manque de naturel, de bonhomie, de naïveté. On y sent le lettré plutôt que l'enfant. Et puis, un vague sur les personnes et les choses, une imprécision voulue, un pessimisme affecté, donnent à ces souvenirs je ne sais quoi de sec et d'attristé. Au lieu de décrire franchement ses impressions d'autrefois, l'auteur les arrange à sa façon, comme s'il écrivait *Mon Frère Yves* ou *Pêcheurs d'Islande*. Rien ne coule de source et, dans tout l'ouvrage, je n'ai pas noté une seule historiette, une seule anecdote, une seule escapade enfantine. Pierre Loti naquit dans une vieille famille protestante de Saintonge, très fervente. Lui, par nature, par tempérament, par imagination, était tout le contraire d'un protestant. L'austérité huguenote lui pèse dès ses plus jeunes ans. Il ne peut supporter le froid du temple, l'ennui des prédications du dimanche, le vide des prières, le formalisme religieux. L'*Angelus* du soir, tinté par un clocher catholique, lui procure, au contraire, des sensations infinies. Le collège lui pèse aussi et assombrit son caractère. Il ne s'épanouit que dans une excursion en pleines Cévennes et dans l'île d'Oléron. Il voit la mer pour la première fois, et immédiate-

ment mille angoisses anticipées, inexpressibles, lui étreignent le cœur. Il ne se lasse pourtant pas de contempler ces grandes étendues vertes et profondes qui seront, un jour, son domaine. Cette partie des *Mémoires d'un enfant* est vraiment très belle, et nous dédommage des autres pages moroses et contraintes. A noter pareillement les chapitres où l'auteur analyse les causes qui lui ont fait perdre la foi, où il décrit les « imperceptibles fissures » par lesquelles « une eau glacée commença d'entrer » dans son âme. A l'heure où ses camarades ne pensent qu'à vivre, lui possède déjà « la notion infuse de la brièveté des étés de la vie, de leur fuite rapide, » « la conception de l'immense effeuillement de tout, » « la conscience horrible du néant des néants, de la poussière des poussières. » Ce n'est que lorsqu'il parle de sa mère que Pierre Loti paraît avoir gardé intactes ses croyances d'autrefois. Il lui semble ainsi que lorsqu'il aura fini de jouer en ce monde son bout de rôle misérable, il ira se reposer quelque part où sa mère, qui l'aura devancé, le recevra. C'est la grâce que je souhaite à cet admirable écrivain, à cet incomparable artiste.

M'est avis que M. Du Camp, dans *les Mémoires d'un suicidé,* s'est peint tel qu'il était à l'âge de trente ans. La phrase qui suit le donne à entendre : « On se demandera probablement si Jean-Marc est un personnage réel, et si son histoire n'est pas un simple roman, offert par un désœuvré à d'autres désœuvrés. A telle question je ne saurai répondre. J'ignore même si ce triste héros s'est tué. Mais je sais qu'il n'existe plus. » Alors, pourquoi le ressusciter ? Ce Jean-Marc est, en effet, un byronien, un blasé, qui a abusé de la vie. Le spleen, l'hystéro-mélancolie, travaillent son cerveau malade. Il veut se détruire ; mais il tient à expliquer, à raisonner sa détermination. De là, d'interminables théories sur le suicide, sur la mort consolatrice, sur le *tædium vitæ* — le tout appuyé de l'exemple des suicidés célèbres : Chatterton, Gilbert, Léopold Robert, Alphonse Rabbe, Escousse et Lebras, Don José de Larra. Mélange d'Antony, d'Obermann et de René, Jean-Marc laisse trop voir son éducation romantique. Il est aussi pessimiste que M. Pierre Loti ; mais il est plus déclamatoire. En vérité, M. Maxime Du Camp aurait dû s'opposer à la réédition de ce livre, qui est loin d'être bon.

24. — Les collines de la Gardiole, entre Frontignan et Montpellier, dominent d'un côté le majestueux bassin de la Méditerranée ; de l'autre, la riche plaine de Launac. Pays de Garrigues, pays pauvre, habité par une population aux mœurs primitives. C'est là que Mme Louis Figuier a placé l'histoire de ses *Fiancés*. Une orpheline, Frigoulette, a été recueillie par un vieux soldat du premier Empire, le père Pitance, qui vit seul, avec ses chèvres, dans les ruines de l'ancienne abbaye des bénédictins de Saint-Félix. Frigoulette grandit à l'air libre. Elle

est aimée par le jeune gars Brunelou, et ils allaient s'épouser, quand la conscription appelle la Garrigaire sous les drapeaux. Le jour du départ, Frigoulette et Brunelou sont fiancés par le père Pitance et se jurent fidélité. Au bout de cinq ans, tous les conscrits de la Garrigue reviennent au pays, sauf Brunelou. Que fait-il donc ? Frigoulette apprend qu'il est malade en Italie. Elle part, le soigne et le ramène. Huit jours plus tard, toute la Garrigue accompagnait Frigoulette et Brunelou à l'église de Montbazin. Cette charmante idylle : *Les Fiancés de la Gardiole,* est suivie d'une véritable horreur. Cela est intitulé : *Le Franciman.* Il s'agit d'un maître d'école et d'un curé de village. Le maître d'école a toutes les vertus, toutes les qualités; c'est une victime de l'arbitraire sacerdotal, de l'intolérance ecclésiastique, du fanatisme dévotieux, représentés par le prêtre et par une bigote insupportable. Évidemment, Mme Louis Figuier, cédant à ses préjugés protestants, a voulu rendre ici le prêtre odieux. Il lui en reviendra peu d'honneur.

25. — C'est un prêtre que met également en scène la romancière Ouida, dans *Don Gesualdo.* Ce don Gesualdo est le fils d'un pêcheur de Bocca d'Arno. Ame rêveuse et poétique, sérieuse et tendre, le jeune curé de San-Bartolo est aussi détaché du monde, aussi naïf qu'une de ces *Pecorelle di Dio* qui vivaient autrefois près du grand saint d'Assise. La religion le possède tout entier. Une de ses paroissiennes, qui est originaire de son pays, Generosa Fé, a épousé le vieux meunier Tassilo, mais elle n'aime pas son mari et se laisse conter fleurette par un don Juan campagnard, Falco Melegari. Sur ces entrefaites, Tassilo est assassiné par un rôdeur qui le vole et fuit en Amérique. Avant de partir, l'assassin éprouve le besoin d'aller se confesser à don Gesualdo, et lui dévoile son crime dans tous ses détails. Cependant, la rumeur publique en accuse Generosa. Les apparences sont contre elle. On l'emprisonne; sa condamnation est certaine. Don Gesualdo seul pourrait empêcher cette erreur judiciaire. Mais il est lié par le secret de la confession : il ne peut, sous peine de forfaire à ses devoirs de prêtre, livrer le nom du véritable assassin du meunier Tassilo. Sa perplexité est terrible. Elle ne dure pas longtemps : l'affection qu'il porte à Generosa, qu'il a connue enfant et dont les parents lui sont chers, lui inspire l'idée de se sacrifier à sa place. On l'a aperçu une nuit, déterrant du pied d'un arbre le poignard qui avait frappé le meunier. Cette arme encore teinte de sang se change contre le prêtre en arme d'accusation. Son affection pour Generosa est interprétée dans un mauvais sens. Il est arrêté, jugé et condamné aux galères. Il y vécut deux ans. La phtisie l'emporta. Dans ses derniers moments, il y eut sur sa figure un rayon d'extase, un sourire d'un ravissement ineffable. Il murmura le *Libera me, Domine,* et trépassa. Comme son âme s'envolait, un rossignol vint chanter à la fenêtre de sa cellule. Ce

drame a une donnée passablement étrange; mais il faut rendre cette justice à Ouida, qu'elle l'a conté sans y mêler de ces sarcasmes contre les prêtres catholiques et de ces digressions rationalistes dont elle est coutumière. C'est une de ses meilleures productions.

26. — Si l'on prenait à la lettre les idées et les actes des personnages que nous présente M. Maurice Beaubourg dans ses *Contes pour les assassins*, il n'y aurait rien de plus affreux. Ce jeune décadent, qui veut tuer quelqu'un par pur dilettantisme, pour le plaisir de la sensation du meurtre, et qui s'associe dans ce but à un sale garçon boucher; cet étonnant chimiste, qui se débarrasse d'abord d'un oncle contrariant, d'une cousine atrocement cancanière, et qui s'ouvre ensuite le ventre, analysant de la façon la plus minutieuse ses entrailles saignantes, appartiennent à la catégorie des monstres dans l'ordre moral. Mais tout ceci est de l'ironie pure, et à haute dose, qui, au fond, s'attaque aux assassins véritables : les conquérants, les fauteurs de guerres injustes, les dissecteurs d'animaux vivants, les tueurs de réputation par la calomnie, les tueurs d'âmes par une éducation perfide. Une curieuse préface de M. Maurice Barrès sert à ces *Contes* d'introduction. Le jeune député de Nancy renouvelle ici les thèses qu'il a soutenues dans *Sous l'œil des barbares* et *Un Homme libre*. Il y prêche le parfait dédain pour tout ce qui regarde le monde extérieur. Connaître son moi, se passionner pour la partie immortelle de soi-même et mépriser tout le reste : telles sont, suivant M. Barrès, la Loi et les Prophètes. La doctrine a du bon, à la condition qu'elle s'alimente aux sources chrétiennes. Elle est tout au long formulée dans l'*Imitation*. Elle a été pratiquée par tous les ascètes de l'Église catholique. Ils ont eu le culte absolu de leur âme immortelle, » parce qu'ils étaient convaincus que cette âme est l'œuvre d'un Dieu créateur et qu'elle participe de son infini. M. Barrès a-t-il la même conviction ? On pourrait en douter, et en ce cas, ses belles théories sur le renoncement ne seraient que l'expression d'un immense orgueil, peut-être plutôt un simple cas d'originalité littéraire. FIRMIN BOISSIN.

THÉOLOGIE

Essai sur la Religion romaine et sur les rapports de l'État romain avec quelques religions étrangères, druidisme, judaïsme, christianisme, par GEORGES SÉRULLAZ, avocat à la cour d'appel de Lyon, docteur en droit, licencié ès lettres. Lyon, Auguste Cote, 1889, in-8 de 415 p.

Ce livre paraît à un moment défavorable, en même temps ou à peu près que la traduction française du *Sacralwesen* de Marquardt. Il mérite cependant d'être lu avec attention. Sans doute il ne présente ni

l'érudition copieuse de l'auteur allemand, ni, à un autre point de vue, le style élégant et la belle ordonnance de *la Religion romaine* de M. Boissier. Mais il est clair, donne, avec concision, beaucoup d'idées justes et de détails précis, et forme, au moins dans sa première partie, un excellent manuel.

Cependant, cette première partie même, c'est-à-dire le livre I, sur la religion romaine, et le livre II, sur le rôle du sénat en matière religieuse, me paraît offrir quelques lacunes. Le culte officiel, public et privé, est bien décrit pour Rome ; mais on ne nous le montre guère dans les provinces, et quelques exemples pris avec discernement dans les recueils épigraphiques auraient permis d'en esquisser assez facilement le tableau. Surtout l'auteur ne marque pas d'un trait assez net et d'un pinceau suffisamment large la révolution qui se fit sentir à partir du IIIe siècle et qui, croissant pendant le IVe, relégua peu à peu dans l'ombre les dieux officiels de Rome, pour concentrer le culte païen dans le monothéisme solaire, entouré de tous les symboles, de tous les rites des religions orientales, et opposer ainsi aux progrès du christianisme un front plus étendu et muni de nouvelles armes.

Ce qui fait la nouveauté du livre de M. Sérullaz, c'est qu'il embrasse, dans un vaste cadre, tous les cultes dont l'accord ou le conflit forme l'histoire religieuse de l'ancien monde romain. Le livre III est consacré au druidisme et la fusion du polythéisme romain avec le polythéisme gaulois : on pourrait désirer sur ce dernier sujet des détails plus abondants. Le livre IV étudie le judaïsme à Rome. C'est une des parties importantes de l'ouvrage, et un bon résumé, quoique un peu maigre, de ce qu'il est utile de savoir de la situation légale et de l'influence morale des juifs dans la société romaine. Je regrette, page 207, une phrase injuste sur l'esprit de la législation mosaïque. Enfin, le livre V, qui n'a pas moins de cent cinquante pages, traite une matière plus importante et plus délicate encore ; il est intitulé : *le Christianisme*.

Les rapports entre l'État romain et l'Église naissante sont résumés avec le sérieux et le respect que demande un si grand sujet. L'auteur me permettra, cependant, de ne point approuver le mot « secte » qu'il emploie souvent, à l'exemple de quelques modernes, pour désigner la primitive Église, et qui, même au point de vue de la langue, est mauvais. Quant à la façon dont M. Sérullaz envisage le débat sanglant qui remplit les trois premiers siècles de notre ère, elle est, sur plusieurs points, excellente. Je signalerai, en particulier, le paragraphe relatif au christianisme sous Néron. A part une facilité trop grande à accepter sans examen l'hypothèse de M. Reuss et de M. Renan sur la date de l'Apocalypse (p. 275), je n'y trouve guère qu'à louer. M. Sérullaz se trompe sans doute en désignant à Rome (p. 259) la porte Capène

et le Transtevère comme « les quartiers habités par les juifs et les chrétiens. » Ceux-ci n'étaient point spécialement parqués dans les quartiers juifs, et saint Pierre établit bien loin de ces quartiers le centre de ses prédications, puisque nous le voyons baptiser sur la voie Nomentane. Mais les pages consacrées à défendre contre un paradoxe de M. Hochard l'authenticité de l'alinéa de Tacite sur le massacre des chrétiens par Néron sont très bonnes. L'auteur eût pu joindre aux autorités qu'il invoque à l'appui de son sentiment l'ouvrage de C. Arnold, *Die Neronische Christenverfolgung* (Leipzig, 1888), qui soutient l'authenticité (d'ailleurs évidente) par les meilleures raisons historiques et philologiques.

Je serai moins facilement d'accord avec M. Sérullaz quand il admet que Néron ne promulgua pas d'édit contre les chrétiens. Le contraire me paraît résulter, sinon d'un texte précis, au moins de l'ensemble des faits. J'en dirai autant de l'extension de la persécution néronienne hors de Rome, qu'il conteste à tort, selon moi. Il me semble se tromper encore en soutenant que pendant tout le second siècle ce fut, non la religion, mais l'association illicite, que les pouvoirs publics poursuivirent dans l'Église chrétienne. Je ne vois, au contraire, l'association, sous la forme probable des *collegia tenuiorum,* apparaître dans l'Église qu'à la fin du second siècle ou au commencement du troisième, vers le règne de Septime Sévère, et c'est surtout au milieu de ce siècle, sous Valérien, que les édits de persécution visent particulièrement à dissoudre les *collegia* chrétiens, à empêcher leurs réunions, à faire main basse sur leur patrimoine, et à punir leurs membres comme tels. Mais, ces réserves indiquées, je suis heureux de reconnaître que M. Sérullaz a résumé, avec largeur et une suffisante précision, l'histoire des persécutions : il eût pu, cependant, analyser avec plus de détails les divers édits de tolérance qui furent successivement rendus au commencement du IVe siècle. Ceux-ci eussent offert, par quelques-uns de leurs articles, ample matière à la science juridique de très bon aloi que M. Sérullaz montre dans les diverses parties de son ouvrage.

L'auteur me permettra de lui signaler quelques inadvertances qui devront disparaître dans une prochaine édition. Pages 339, 340, 375. Tertullien est qualifié d'évêque ; à moins d'une découverte dont, si je ne me trompe, personne jusqu'à ce jour n'a entendu parler, l'épiscopat de Tertullien doit être relégué dans le pays des chimères. Une distraction non moins singulière conduit M. Sérullaz (p. 376) à parler « du martyrologe de Grégoire de Tours, » et (p. 379) à raconter qu' « Alexandre Sévère voulut construire une église. » Il dit (p. 383) que les biens de la communauté chrétienne, et particulièrement les cimetières, furent séquestrés sous Dèce : il n'y a point de trace d'une

mesure semblable avant Valérien. Il cite comme authentique (p. 375) la prétendue lettre de Théonas au grand chambellan Lucien : M. Battifol, il y a quelques années, en a démontré le caractère apocryphe. Une phrase malencontreuse fait allusion (p. 398) à une insurrection « dans la Métilène : » l'auteur a voulu parler de Mélitène, qui fut une ville et non une province. Enfin, M. Sérullaz dit (p. 400) que « la légende a fait du père de Constantin un chrétien : » je ne sais à quelle légende il fait allusion, car Constance Chlore, d'après Eusèbe lui-même, ne fut qu'un monothéiste honnête et tolérant, nullement un chrétien.

PAUL ALLARD.

JURISPRUDENCE

Le Droit international. La Guerre, par sir HENRY SUMNER MAINE. Traduit de l'anglais. Paris, E. Thorin, 1890, in-8 de XXXIV-311 p. — Prix : 7 fr. 50.

Me mettant en place d'un élève qui aurait suivi ce cours à Cambridge, je me demande si les leçons de sir H. Sumner Maine peuvent laisser une idée complète de la science du droit de la guerre, et devenir la base d'une doctrine à traduire en pratique, comme on devait l'attendre d'un savant qui a été mêlé à la vie publique. La réponse serait négative, et c'est là un phénomène assez bizarre, dont on peut chercher l'explication dans le système général des études anglaises, qui placent dans la tête une si forte dose d'humanisme que, même en attendant les effets d'un précipité qu'il prépare, le chimiste anglais songe à Quinte Curce ou à Pindare. N'est-ce pas notre professeur de droit qui a dit un jour : « A part les forces aveugles de la nature, rien ne se meut dans le monde qui ne soit d'origine grecque ? » Chez un homme qui, pendant un séjour de six ans, a étudié sur place l'antique civilisation des Hindous, et qui a écrit un livre justement remarqué sur *les Communautés de villages,* une telle assertion prend les proportions d'une gageure, et pourtant je suis convaincu qu'il l'a émise de la meilleure foi du monde.

Sir H. Sumner Maine ne pouvait pas être embarrassé davantage pour accommoder à un parti-pris l'exposé d'une science dont les principes mêmes sont encore en discussion. Si ce livre d'un homme distingué ne manque pas d'intérêt, l'autorité de son enseignement se trouve singulièrement réduite par la préoccupation de justifier toutes les idées et pratiques internationales des Anglais, et par le soin constant d'exalter la valeur des auteurs protestants.

Le dernier chapitre est consacré aux « chances de prévenir la guerre. » L'auteur est ennemi de la « belligérance. » Il affirme que les guerriers célèbres se distinguent par « une haine profonde de la guerre » (p. 271). Il ne connaît donc pas, ou bien il cache la théorie

contraire du maréchal de Moltke, un guerrier « célèbre » cependant. Sir H. Sumner Maine n'a pas confiance dans la ligue des neutres préconisée par M. de Molinari. Il reproche à l'arbitrage de n'avoir pas la *vis coactiva,* et de ne pas décider d'une façon doctrinale. Il préférerait un tribunal permanent à des arbitres occasionnels. Je ne suis pas de cet avis. Enfin, il se plaint qu'il n'y ait bientôt plus de juristes *ad hoc.* C'est un regret superflu. L'arbitrage doit être déféré à des diplomates, qui peuvent consulter les spécialistes, jurisconsultes, archivistes, hygiénistes, topographes, suivant les besoins de la cause.

A. D'AVRIL.

SCIENCES ET ARTS

Das Grundproblem der Erkenntnisstheorie, von E. von HARTMANN. 2e édit. Leipzig, Wilhelm Friedrich, 1889, in-8 de 127 p. — Prix : 1 fr. 25.

Cette brochure, imprimée à part, forme la seconde partie du premier volume dans l'édition des œuvres choisies de M. le professeur de Hartmann. Le nom de ce philosophe est bien connu en France, et sa *Philosophie de l'inconscient,* qui en est à sa neuvième édition, a été traduite dans toutes les langues. Tous ceux qui s'intéressent chez nous aux problèmes métaphysiques ont une idée de son système. Nous ne les étonnerons point en disant que ce système n'a point notre adhésion. Nous devons toutefois reconnaître que M. de Hartmann est un de ces écrivains qui ont conquis par leur talent une autorité considérable et qui ont une grande influence sur la marche des idées en Allemagne.

A ce titre, le traité qui nous a été envoyé offre un sérieux intérêt. M. de Hartmann y étudie le problème fondamental de la connaissance, autrement dit la question de l'objectivité des perceptions. Il ne s'agit bien entendu ici que de la perception des corps. L'auteur rejette ce qu'il appelle le réalisme naïf, c'est-à-dire la confiance absolue dans le témoignage de nos sens. Il le croit démenti par la science et par la philosophie. Il rejette également l'idéalisme soit pur, soit mitigé. Il propose ce qu'il appelle le réalisme transcendental, c'est-à-dire la croyance au monde extérieur, comme exigée par le sens intime, par la logique, par la science, par la conscience morale, par la conscience religieuse, par la nature de la connaissance et enfin par la philosophie de l'identité.

Si nous comprenons bien la solution adoptée par M. de Hartmann, il nous semble que, dépouillée de la terminologie imposante adoptée en Allemagne, elle se rapproche beaucoup de l'opinion soutenue par Cousin et ses amis, fondant la certitude du monde extérieur sur le principe de causalité. Nos sensations doivent avoir une cause propor-

tionnée : cette cause ce sont les corps. Une telle démonstration peut sans doute suffire à établir l'existence objective du monde physique. Malheureusement M. de Hartmann ne présente sa solution que comme un postulat, c'est-à-dire comme une assertion appuyée sur des considérations de premier ordre, mais non absolument démontrée. Je laisse à penser si, sur une question aussi fondamentale, il suffit d'un postulat.

Quoi qu'il en soit, il nous plaît de voir l'idéalisme kantien attaqué vigoureusement dans son pays d'origine. D'ailleurs, M. de Hartmann est trop modeste ; il nous semble que plusieurs de ses raisonnements sont de bonnes et valables démonstrations. Il vaudrait mieux le dire et en finir une bonne fois avec ces incertitudes jetées sur l'existence du monde extérieur, dont le moindre inconvénient est de mettre la philosophie en dehors du sens commun. D. V.

Moralphilosophie, par le P. V. Cathrein, S. J. 1re partie. Fribourg-en-Brisgau, Herder, 1890, in-8 de xvi-522 p. — Prix : 9 fr. 40.

Depuis la rénovation de la philosophie thomiste, l'école formée par les RR. PP. jésuites à Santa Maria Laach ne cesse de produire des œuvres considérables, soit en langue latine, soit en langue vulgaire. Parmi celles dont nous avons eu connaissance, aucune ne nous a plus satisfait que le livre publié en allemand par le P. Cathrein sur la philosophie morale. Ce volume n'est que le début d'un exposé complet de la science morale. Il contient la morale générale ; l'auteur y traite, en huit livres, de la nature de l'homme et de sa liberté, de sa destinée, de la règle des mœurs, des vices et des vertus, de la loi morale, de la conscience, du mérite et du démérite, et enfin du droit. Ce dernier point constitue une innovation très heureuse, car les traités de morale s'abstiennent ordinairement de toucher aux questions de droit, que l'on regarde comme réservées aux juristes. Ces divers sujets sont très étudiés, les systèmes contemporains sont examinés à fond et jugés avec sagacité. La notion de liberté nous a paru bien justifiée et bien définie. Toutefois l'auteur exagère, selon nous, la distinction de la volonté et de l'intelligence. C'est trop, ce nous semble, de dire que la volonté est en soi une force aveugle ; il ne faut pas oublier que le même sujet connaît et veut, et ne veut que ce qu'il connaît. Une belle idée proposée par l'auteur est celle que la loi de la mort ne s'explique pas suffisamment par les lois physiques que Dieu aurait pu faire différentes, mais qu'elle doit avoir un but moral, qui est sans doute de marquer le terme de l'épreuve que Dieu nous a imposée. Nous avons surtout remarqué une excellente théorie du devoir, c'est une notion souvent assez mal expliquée, même par les auteurs catholiques. On

confond trop souvent l'origine de l'idée de devoir et d'obligation, avec l'origine de l'idée du bien, qui a son fondement et son type premier dans la nature immuable de Dieu lui-même. L'auteur déclare que l'obligation est l'effet propre de la loi, et que la loi suppose un législateur. Pour la loi morale ce législateur est Dieu. L'obligation morale, la nécessité de se conformer à l'ordre moral repose donc en définitive sur la volonté de Dieu. Cette volonté est la cause première et effective de l'obligation. Il suffit du reste d'examiner tous les systèmes de morale produits dans le siècle qui va se terminer, pour se convaincre qu'en dehors de l'idée de Dieu, aucun n'a pu trouver une base inébranlable au devoir moral. Suarez a bien montré que la loi naturelle est une véritable loi, et qu'une loi, dans le sens propre du mot, ne peut exister que par une volonté imposant une règle.

Le P. Cathrein termine ce volume par une revue des idées morales que l'on trouve chez les peuples sauvages de l'ancien et du nouveau monde.

Nous espérons que le savant religieux pourra publier bientôt la suite de cet excellent traité. Rien de plus propre que les travaux de ce genre pour donner au grand public le goût de la philosophie thomiste. Malgré les égarements de notre siècle, la morale est encore celle des sciences philosophiques où le sentiment du grand nombre est resté le plus sain. En reproduisant les vues à la fois si hautes et si rationnelles du Docteur angélique, on est sûr d'être compris et de travailler efficacement à populariser sa doctrine. D. V.

El Padre Juan de Mariana y las Escuelas liberales, *estudio comparativo,* por el P. Francisco de Paula Garzon, de la Compañia de Jesus. Madrid, Antonio Quilez, 1889, in-8 de 664 p. — Prix : 5 pesetas.

Le P. Mariana, célèbre par son *Histoire d'Espagne,* qui lui a valu le surnom de *Tite-Live espagnol*, est peut-être plus connu encore parmi nous par son *De rege et regis institutione,* ou plutôt par les chapitres VI et VII de cet ouvrage, où il pose nettement la question : Est-il permis de tuer un tyran? Est-il permis de tuer un tyran par le poison ? et où il répond que, dans les conditions indiquées, la chose est licite. Pour les adversaires de la Compagnie de Jésus, le P. Mariana a encore le mérite d'avoir écrit, contre son ordre, le livre *De las Enfermedades de la Compañia, — des Maladies de la Compagnie.* C'est de ce dernier ouvrage que certains lui sont d'ordinaire le plus reconnaissants, sans tenir le moindre compte que *las Enfermedades* n'ont été publiées qu'après sa mort, sur des notes de lui, sans doute, mais arrangées de façon très fantaisiste. En somme, le P. Mariana est une figure origi-

nale, et qui méritait d'autant plus d'être étudiée de près qu'on ne connaît guère sa biographie. La *Bibliographie* du P. Carayon, travail qui, soit dit en passant, laisse fort à désirer, n'en indique aucune. Les PP. de Backer, dans leur seconde édition (t. II, col. 1092), en citent deux : l'une placée en tête de la splendide édition de l'*Histoire d'Espagne* (Valence, 1783-1796, 9 vol. in-fol.) où elle occupe CII pages et que les PP. de Backer attribuent à Thomas Tomaia de Vargas, bien qu'on lise en toutes lettres dans le prologue : *De Vicente Noguera Ramon, regidor de Valencia... ha escrito la historia de la Vida de Mariana ;* la seconde, publiée à Berlin (1804, in-8), a pour titre : *Juan de Mariana oder Entwickœlungs-Geschichte eines Jesuiten.*

Le P. Garzon s'est moins proposé de composer une biographie nouvelle du P. Mariana que de faire connaître ses opinions en ce qui concerne particulièrement le libéralisme, cette préoccupation quelque peu maladive de certains catholiques de nos jours. Aussi, après une courte notice qui tient dans un seul chapitre, consacre-t-il les douze autres à faire connaître les idées du P. Mariana sur les questions suivantes : la Souveraineté du peuple; l'Autorité monarchique; le Tyrannicide; les Institutions politiques; l'Éducation des princes; la Théocratie. C'est exposé est d'une clarté parfaite. On ne lira pas avec moins d'intérêt les chapitres intitulés : le P. Mariana et le Protestantisme rationaliste; le P. Mariana et la Philosophie contemporaine; le P. Mariana et la Critique moderne ; le P. Mariana et les Libertés modernes ; le P. Mariana et l'Inquisition espagnole ; le P. Mariana et la Compagnie de Jésus. La thèse du P. Garzon est que, sur tous les points, son héros a professé les vrais principes, se tenant dans le juste milieu, aussi loin que possible des doctrines extrêmes. L'auteur réussit, en somme, fort bien à montrer que Mariana fut un esprit indépendant, pensant par lui-même, et se préoccupant assez peu des opinions des autres. Le résultat fut médiocre pour sa tranquillité personnelle : il s'attira la haine des exagérés, des intransigeants comme on dirait aujourd'hui. Depuis sa mort, tous les partis se le sont disputés : les uns en ont fait un révolutionnaire et les autres un théocrate. Comme il n'eut jamais que le culte de la vérité, il était fort utile de bien préciser ses doctrines. On pourrait souhaiter de revoir aujourd'hui quelques esprits de cette trempe, et nous demanderions à la Compagnie de Jésus, si elle était assez heureuse pour en posséder quelqu'un dans ses rangs, de faire, comme elle fit autrefois pour Mariana, de ne pas éteindre la lumière et de bien comprendre que l'essor du génie demande de l'espace et de la liberté.

SCHWARTZ.

La Liberté de conscience en France et à l'étranger, par G. Saunois de Chevert. Paris, Perrin, 1890, in-12 de viii-348 p. — Prix : 3 fr. 50.

Cet ouvrage traite une question qui est plus ou moins à l'ordre du jour de l'opinion, sinon du Parlement. Dans les rangs des opportunistes et des radicaux on ne parle plus de séparation de l'Église et de l'État : on aime mieux appliquer le Concordat contre son esprit et avec les articles organiques édictés arbitrairement par Napoléon, pour tenir l'Église de France en servitude et faire échec à l'action du Saint-Siège. L'ouvrage de M. Saunois de Chevert a le mérite de bien exposer la question. Pour lui, la liberté de conscience ne comprend pas seulement la liberté des cultes proprement dite, mais encore la liberté de l'enseignement à tous les degrés. C'est fort juste, et il serait bien à désirer que cela fût compris par tous. L'exposition des législations étrangères, notamment de celles de la Russie, des États-Unis, de l'Allemagne est fort exacte et très bien présentée. On trouverait difficilement réunis dans un volume courant autant de renseignements. Quant aux principes philosophiques de l'auteur, il nous dit dans sa préface que « les libres-penseurs lui reprocheront de se montrer bienveillant à l'excès pour les religions positives et que les catholiques, à coup sûr, ne lui pardonneront pas de réclamer la séparation des Églises et de l'État contre laquelle se sont prononcés le *Syllabus* et les plus récentes encycliques. » Après cela, on ne s'étonnera pas que l'ouvrage soit dédié à M. Ribot, et que l'auteur remplace comme règle de croyance le *Syllabus* et les encycliques par les ouvrages de M. Jules Simon. Les citations du brillant académicien sont tellement multipliées que souvent le lecteur en sera à regretter de n'avoir pas acheté les ouvrages du maître au lieu de celui du disciple. M. Saunois de Chevert ne paraît pas avoir beaucoup étudié le *Syllabus* ni même lu les dernières encycliques de Léon XIII. S'il les eût mieux connues, il n'aurait peut-être pas jugé nécessaire de les anathématiser ainsi *ex cathedra* et il aurait vu que les enseignements de l'Église permettent aux sociétés qui se trouvent dans une situation semblable à celle de la société américaine et peut-être aussi de nos sociétés européennes, d'adopter pour les rapports de l'Église et de l'État un régime différent de celui du moyen âge et des siècles qui ont suivi la paix de Westphalie.

Arrivant à la manière pratique de réaliser la séparation de l'Église et de l'État, M. Saunois de Chevert expose les plans divers présentés par Prevost-Paradol, Minghetti, G. du Petit-Thouars et Pradié. Ce dernier, dans son remarquable ouvrage : *Traité des rapports de la Religion et de la Politique, de l'Église et de l'État dans les sociétés modernes,* est l'auteur qui a le mieux exposé la question et précisé les

termes pratiques du problème. M. Saunois de Chevert le reconnaît lui-même. Il insiste fortement sur le caractère de dette qu'ont les traitements ecclésiastiques et sur la nécessité, dans l'hypothèse de la séparation, de les laisser sous une forme ou sous une autre à la disposition de l'Église. Il est moins net sur la question des édifices religieux, qui est la même cependant.

Malgré les réserves que cette analyse suggère, nous aimons à rendre hommage au mérite de cet ouvrage, et souhaitons qu'il trouve beaucoup de lecteurs chez les républicains. XX.

Traité d'optique, par MASCART, membre de l'Institut, professeur au Collège de France. Tome Ier. Paris, Gauthier-Villars, 1889, in-8 de VIII-638 p. — Prix : 20 fr.

Les ouvrages didactiques de M. Mascart n'ont guère besoin de recommandation. Tous les physiciens connaissent son érudition, qui ne laisse échapper aucune question utile, aucun progrès notable de la science, et sa manière, à la fois claire et approfondie, de mettre à leur portée les théories des mathématiciens; ils doivent s'attendre à trouver un large emploi de ce dernier talent, dans un ouvrage qui traite de l'optique. Mais nous devons donner au lecteur quelques explications sur la façon dont l'auteur a compris son œuvre, et sur le contenu de ce premier volume.

Il est de tradition, dans l'enseignement de l'optique, et il est rationnel sous beaucoup de rapports, d'exposer d'abord la partie purement géométrique de la science, dans laquelle, en se fondant sur les lois expérimentales de la réflexion et de la réfraction, on étudie les propriétés des miroirs, lentilles et autres systèmes optiques plus ou moins complexes, indépendamment de toute conception particulière sur la nature de la lumière. Tout en commençant aussi par cette optique géométrique, M. Mascart n'a pas cru devoir l'isoler aussi complètement de la théorie physique : « L'expérience, dit-il dans sa préface, montre aisément que le rayon de lumière n'a pas d'existence physique, et qu'il s'évanouit, dès qu'on cherche à l'isoler; il est impossible de connaître les propriétés réelles des faisceaux de rayons et des images qu'ils produisent dans les systèmes optiques, sans faire intervenir les dimensions des ouvertures par lesquelles ils sont limités. La théorie des ondulations, complétée par le principe des interférences, définit au contraire le jeu de la propagation, explique la réflexion, et la réfraction, et permet de calculer l'influence des ouvertures; elle est ainsi la base naturelle de ce qu'on appelle l'optique géométrique, et présente, en outre, l'avantage que les théorèmes généraux relatifs aux faisceaux de rayons s'y démontrent souvent d'une

manière plus directe, et presque intuitive, sous la réserve des conditions dans lesquelles ils sont applicables. »

Par ces motifs, M. Mascart débute par un chapitre de « préliminaires, » dans lequel il examine les caractères des vibrations simples, des transformations qu'elles peuvent subir, les différentes manières de les combiner, et il établit toutes les expressions analytiques dont on doit faire usage dans la suite. Puis il expose les propriétés des systèmes optiques, et, entrant plus avant dans la théorie, il développe la question des interférences, les propriétés des vibrations composées, l'application de ces études aux phénomènes de diffraction, d'interférence par les lames isotropes, de polarisation et de double réfraction. Tel est le contenu de ce premier volume.

Dans cet exposé, M. Mascart indique un nombre considérable d'expériences, en fait connaître les conditions essentielles et les résultats, mais il ne s'arrête pas au détail des appareils et des procédés expérimentaux; c'est ce qui lui a permis de condenser dans un volume relativement restreint, un nombre immense de faits et de résultats, tout en donnant à la partie théorique, qu'il paraît avoir eu principalement en vue, une ampleur dont aucun traité, à notre connaissance, n'approche jusqu'à présent. Son ouvrage contient ainsi la substance disséminée dans un grand nombre de mémoires, dont beaucoup ne sont pas facilement compris par qui n'est pas mathématicien de profession ; il ne suppose, au contraire, que la connaissance des éléments du calcul infinitésimal. « Cet ouvrage, dit encore l'auteur, comprend deux volumes. Il s'adresse aux élèves des Facultés et des écoles d'enseignement supérieur. J'espère aussi que les physiciens et les professeurs trouveront quelque intérêt dans le mode d'exposition, le groupement des phénomènes, la discussion des expériences, et dans l'examen de certaines questions spéciales, que les publications analogues n'ont pas l'habitude de traiter. » Nous pensons que les lecteurs du traité d'optique jugeront cette espérance trop modeste, et que bien restreint sera le nombre des physiciens qui n'y trouveront pas beaucoup à apprendre.

E. VICAIRE.

BELLES-LETTRES

Le Théâtre en France. Histoire de la littérature dramatique depuis ses origines jusqu'à nos jours, par L. PETIT DE JULLEVILLE, professeur à la Faculté des lettres de Paris. Paris, Armand Colin, 1889, in-18 de XI-432 p. — Prix : 3 fr. 50.

Le théâtre est l'un des genres les plus féconds de la littérature française. Les productions dramatiques ont été nombreuses chez nous de tout temps et c'est à ce genre que se rattachent quelques-uns des chefs-d'œuvre les plus incontestables de notre langue. Il n'est donc

personne qui n'ait intérêt à enrichir aisément son esprit par une idée nette de cette branche de notre littérature et de son développement à travers les âges. Une histoire résumée du théâtre en France était un ouvrage de grande utilité, qui nous manquait. M. Petit de Julleville était entre tous très bien préparé à l'écrire. Il a eu raison d'entreprendre ce travail et l'a accompli avec beaucoup de talent et de succès.

Le livre qu'il nous a donné est bien conçu et bien composé. La matière, si considérable, y est rapidement, mais remarquablement élucidée en treize chapitres, intitulés : I. Les Mystères ; II. Moralités, farces et sotties ; III. La Tragédie et la Comédie au XVIe siècle (1552-1600) ; IV. Le Théâtre au XVIIe siècle avant Corneille (1601-1630) ; V. Corneille et ses contemporains ; VI. Racine et ses contemporains ; VII. Molière et ses contemporains ; VIII. La Tragédie au XVIIIe siècle ; IX. La Comédie dans la première moitié du XVIIIe siècle ; X. Tentatives de renouvellement dramatique au XVIIIe siècle ; XI. Le Théâtre au temps de la Révolution et sous l'Empire ; XII. Le Théâtre de 1815 à 1848. L'École romantique ; XIII. Le Théâtre contemporain.

Très bon comme livre d'information, le volume de M. Petit de Julleville est très intéressant comme livre de lecture. Il est écrit d'un style alerte, agréable et fin. Ce qui vaut mieux encore, c'est qu'il est écrit d'une plume honnête, qui n'hésite pas à maintenir les droits de la morale et du bon sens, et qui, bien qu'on puisse la trouver parfois un peu indulgente, sait aussi à l'occasion se montrer sévère. On doit louer en particulier l'indépendance aussi bien que le goût et le tact dont l'auteur a fait preuve dans les deux derniers chapitres de son ouvrage, où il se trouvait en face de gloires récentes, et même d'auteurs vivants, dont plusieurs occupent une haute situation littéraire. Il a su faire en toute convenance les observations et les réserves que lui dictaient son goût et sa conscience. C'est un talent, c'est aussi un courage qui n'est pas commun.

M. S.

Ein Gralbuch, par GERHARD GIETMANN, S. J. Fribourg-en-Brisgau, Herder, 1889, in-8 de LV-648 p. — Prix : 7 fr. 50.

Le P. Gietmann a entrepris une série d'études littéraires auxquelles il donne le titre général de *Poètes et Poèmes classiques*, avec ce sous-titre : « Solution poétique du problème de la vie humaine. » Il a déjà publié dans cette collection un volume sur *la Divine Comédie* et un autre sur *Parzival, Faust* et *Job ;* il traite aujourd'hui de la légende du Saint-Graal. Nulle légende ne s'est mieux prêtée que celle du Saint-Graal à exprimer la foi belliqueuse et mystique du moyen âge, son idéal de chevalerie, fait de bravoure, de sainteté et de courtoisie, son goût du merveilleux et des aventures aux pays du rêve : c'est le poème du moyen âge. Aussi, quoique fondée sur les traditions locales

d'un petit pays bien isolé du reste du monde, cette légende se répandit-elle rapidement dans l'Europe entière; elle fut contée alors en différentes langues par des poètes de grand renom, par Chrestien de Troyes et par Wolfram d'Eschenbach; et si elle fut depuis oubliée ou travestie, elle a pu refleurir de nos jours avec un charme nouveau et un nouvel éclat dans les admirables poèmes de Tennyson. Bien qu'il se soit déjà occupé de ce cycle épique à l'occasion du *Parzival* de Wolfram d'Eschenbach, le P. Gietmann a voulu épuiser la matière en lui consacrant un volume spécial. Mais à toute glose, il faut d'abord un texte. Le cycle d'Arthur et du Graal offrait à son choix une douzaine d'anciens textes en prose ou en vers. Parmi les plus complets, il a donné la préférence à celui qui lui a semblé joindre au mérite de l'ancienneté la plus grande valeur littéraire, le roman en prose de *Perceval le Gallois*, publié en 1866 par M. Ch. Potvin. De l'examen de ce texte en lui-même et de la comparaison avec les autres, le P. Gietmann croit pouvoir conclure qu'il est antérieur à celui de Robert de Boron, considéré jusqu'ici comme le plus ancien. Il daterait de la fin du XIIe siècle ou du commencement du XIIIe au plus tard, et serait la première version d'un original latin, maintenant perdu, qui aurait été rédigé par un chevalier clerc, c'est-à-dire par un chevalier ayant pris l'habit au monastère de Glastonbury, dans l'île d'Avalon. Ce sont là des hypothèses suffisamment admissibles, quoique aucune preuve absolue n'en puisse être fournie. Estimant qu'une langue moderne serait, mieux que le vieux français, à la portée de la généralité des lecteurs, le nouvel éditeur du *Perceval* l'a traduit en allemand. Cette traduction est assez fidèle, sans être servilement littérale; la lecture en est facile et intéressante. Nous sommes prévenus pourtant qu'elle n'offre pas le même genre d'intérêt que les romans de George Sand ou d'Ebers. Elle est suivie d'un commentaire explicatif et esthétique très développé et fort érudit, et le livre se termine par une étude sur le développement de la légende et une discussion des sources historiques et traditionnelles. Le résultat de ces recherches est résumé dans une ample introduction, qui donne, dès l'abord, au lecteur le moins préparé des notions exactes et précises sur l'ensemble du sujet. Le livre du P. Gietmann est une œuvre de science et de labeur, pleine d'aperçus nouveaux et de sûrs renseignements.

EMM. DE SAINT-ALBIN.

Traditions, coutumes, légendes et contes des Ardennes, *comparées avec les traditions, légendes et contes de divers pays,* par ALBERT MEYRAC. Préface par M. Paul Sébillot. Charleville, imprimerie du *Petit Ardennais,* 1890, in-4 de VIII-582 p. — Prix : 10 fr.

La forêt des Ardennes fait pendant à la mystérieuse forêt de Brocé-

liande. Elle était, au moyen âge, un objet de terreur. Pétrarque la traversa et décrit, dans une de ses lettres, la secrète horreur qu'elle lui inspira. Il y fit, néanmoins, un sonnet en l'honneur de Laure, le CXXIV°, *In vita di madonna Laura :*

Per mezz' i boschi inospiti e selvaggi...

Nulle contrée ne semble plus que les Ardennes pouvoir être fructueusement explorée par les folk-loristes ; aussi M. Albert Meyrac y a-t-il trouvé la matière d'un énorme et très bon volume. La première partie en est consacrée aux coutumes. Il décrit les usages relatifs à la naissance, au mariage, à la mort, aux funérailles, et les compare à ce qui se passe ou se passait dans d'autres parties de la France. Il n'oublie pas les pèlerinages, les fêtes et les jeux populaires. Le second livre, fort curieux, est consacré à la sorcellerie et se termine par de très nombreux contes se rattachant à ce sujet et suivis d'abondantes références. Puis viennent les chansons : depuis des années on en a tant réuni que M. Meyrac ne pouvait pas espérer en découvrir beaucoup d'inconnues, puisque, par une singulière ubiquité, on retrouve les mêmes pour ainsi dire partout. Quelques-unes de celles que nous donne M. Meyrac sont, cependant, nouvelles pour nous, d'autres offrent de bonnes variantes à des chants déjà publiés. Les chansons épiques, telles que *le Roi Renaud,* si répandu partout, et d'autres pièces analogues, font défaut dans le livre de M. Meyrac. Remarquons, en passant, qu'une tradition rapportée à propos de quelques couplets, (p. 291) rappelle beaucoup l'histoire du comte Ory, laquelle rappelle un peu la *Monachetta* des *Canti Monferrini* rassemblés par Ferraro, n° 65, et la *Mounjo Gourrinayro* de la *Littérature populaire de la Gascogne*, de M. Cénac Moncaut (p. 288). Pour les chansons, M. Meyrac s'est abstenu d'indiquer les références. « C'eût été, dit-il avec raison, trop démesurément grossir le volume. Aussi bien les traditionnistes et les folk-loristes feront-ils, d'eux-mêmes, ces rapprochements. » (p. 219). Le quatrième livre du vaste ouvrage de M. Meyrac est l'un des plus intéressants du volume; là se trouvent réunies une quantité de légendes ou même de fragments de légendes, les unes certainement indigènes et propres à tel lieu, à telle ruine, les autres venues du dehors et localisées par l'imagination du peuple. Ici, M. Meyrac n'a pas épargné les rapprochements : il en fait de fort curieux. Aux légendes succèdent, les contes, contes plaisants, contes d'animaux, aventures merveilleuses. Ils sont accompagnés de références d'autant plus nombreuses qu'ils sont en grande partie des variantes de récits analogues, débités tant en France qu'au-delà de nos frontières. La musique de plus de cent chansons termine ce beau volume. Il s'ouvre par une préface de M. Paul Sébillot qui apprécie, comme il

mérite de l'être, le grand travail de M. Meyrac. Il le regarde comme une véritable encyclopédie du folk-lore du département des Ardennes qui désormais « peut, dit-il, être considéré comme un des pays de France les mieux explorés. » TH. P.

Lamartine, *étude de morale et d'esthétique,* par CHARLES DE POMAIROLS. Paris, Hachette, 1889, in-16 de 325 p. — Prix : 3 fr. 50.

Peu d'écrivains illustres se virent admirés, glorifiés, de leur vivant, à l'égal de Lamartine. Une vaste acclamation avait salué, comme une éclatante surprise, ses premières *Méditations,* qui apportaient au monde des accents jusqu'alors inconnus. D'une extrémité à l'autre de sa carrière, il fut immensément aimé. « Les lettres qu'il recevait par milliers, dit aujourd'hui M. Charles de Pomairols, dans sa nouvelle étude sur le poète enchanteur, ces lettres venues à lui de tous les rangs sociaux n'étaient pas celles de jeunes auteurs exprimant leur admiration pour un maître et demandant des conseils de style; c'étaient des recours d'âmes souffrantes, déjà à demi consolées par la lecture, et qui, sentant sous ces merveilles une belle âme compatissante, cherchaient à se rapprocher d'elle par la douceur d'un lien plus étroit » (p. 166). Puis cette gloire si pure avait subi une éclipse prolongée. Le génie conquérant et révolutionnaire de Victor Hugo, absorbant toute lumière en son rayonnement, avait fait alentour l'ombre et l'obstruction. Pendant trente ou quarante années, une étrange inintelligence avait écarté les œuvres de Lamartine des mains de la jeunesse et des femmes elles-mêmes. Quelques voix seulement, d'intervalle en intervalle, se prenaient à demander : Et Lamartine? Et Musset? La réaction devait se produire. Le mouvement de hausse s'est manifesté, naguère, d'une manière très accentuée en faveur de ce prince de l'élégie. On lui a élevé une statue. Il s'est fondé récemment une académie spéciale pour exalter l'auteur des *Harmonies.* On a vu paraître, il y a peu de mois, un recueil, *la Lyre universelle,* consacré à la mémoire de Lamartine. Enfin, le judicieux écrivain que nous venons de citer, M. de Pomairols, publie maintenant une étude compacte destinée à rehausser encore son immortel souvenir. La biographie n'est qu'effleurée dans cet ouvrage. L'esthéticien a jugé parfaitement inutile d'arrêter l'attention sur des détails qui n'eussent pas révélé une condition de milieu, une cause productrice, une influence marquée sur le développement spirituel. C'est une analyse morale et psychologique. Avec beaucoup de délicatesse, M. de Pomairols a dégagé des vers de Lamartine l'essence de spiritualité qu'ils enferment, et déterminé les éléments de lyrisme, d'harmonie, de haute philosophie, qu'il a tirés du sentiment religieux. Il a nettement mis en relief

la spontanéité de ce génie qui, sans effort, sans volonté préconçue, laissait couler, comme d'une source profonde, le flot des mélodieux accords, de ce poète vraiment inspiré qui, sans autre travail que de répercuter les battements de son cœur, pouvait exprimer tous les sentiments tristes et doux enfermés dans la nature humaine : le culte de l'amour pur, le mystique enthousiasme, l'aspiration vers l'infini, la sympathie pour la vie universelle, l'espoir en Dieu, et ce qu'il y a de plus tendre, de plus pieux, ou de plus insaisissable dans les langueurs de la mélancolie. Lamartine dédaignait sincèrement sa grandeur poétique, comme l'a remarqué Legouvé, parce qu'il sentait en lui un poète très supérieur à ses œuvres et un homme aussi très supérieur au poète. M. de Pomairols s'est appliqué avec un soin extrême à rendre surtout apparentes la beauté morale du caractère, l'élévation des sentiments et la dignité de l'âme qui rendaient si personnelles chez ce grand homme les plus nobles inspirations. A la critique proprement dite, l'auteur a laissé peu de place. Écrite sous l'entraînement d'une chaleur constante d'admiration, l'étude ne porte vraiment que sur les côtés de grandeur morale et de haute beauté qui réalisent un idéal esthétique. M. de Pomairols ne s'est pas arrêté longuement à examiner, par la comparaison, jusqu'à quel point Lamartine abusa de sa richesse et de sa fécondité merveilleuse, combien de fois il ternit à plaisir les métaphores les plus splendides en les superposant, en les accumulant, ou combien il a manqué de cette sobriété attique, de cette force de concentration qui n'est qu'une exquise raison transportée dans l'art d'écrire. Pénétré d'un religieux respect, il a des scrupules qui l'empêchent de formuler des réserves trop précises. Prudemment il glisse sur des points douteux qui troubleraient sa ferveur. Il ne veut pas voir les parties faibles. Il lui suffit de montrer l'essentiel des créations de premier ordre, et d'établir sur un terrain net la gloire des œuvres qu'il a fréquentées sans cesse et qui fécondèrent sa propre intelligence. C'est de la critique idéaliste — exacte et véridique dans les limites du sujet où elle a enfermé son action. M. de Pomairols conclut par des considérations — un peu écourtées — sur l'influence de Lamartine. Il estime que, par la nature de son génie voué à l'expression des sentiments généraux, Lamartine n'a pas formé d'école et qu'il ne pouvait avoir que des imitateurs. « Vers 1840, dit-il, il était le poète le plus présent à l'esprit des auteurs de vers, celui auquel on tâchait le plus de ressembler, et qui recevait le plus de dédicaces publiques. Aucun de ces disciples n'a laissé un nom ni gardé une physionomie distincte à côté du maître. » Est-il bien certain que là se soit borné le rôle fécondateur de Lamartine, et qu'il n'ait pas eu de descendance directe très avouable dans la famille des lettres contemporaines? Sans beaucoup chercher, je rencontre d'abord Victor de Laprade, le rêveur

platonicien, le chantre spiritualiste des étapes de l'âme sur la route de l'idéal, Laprade que Sainte-Beuve appelait assez méchamment un « Lamartine de province. » J'en citerais d'autres. L'étude de M. de Pomairols, fort remarquable d'ailleurs, aurait été plus complète s'il y avait consacré quelques pages supplémentaires à rechercher parmi les œuvres du XIXe siècle, — le siècle de la poésie personnaliste, — les traces éparses mais faciles à ressaisir de l'influence lamartinienne.

FRÉDÉRIC LOLIÉE.

Life of Robert Browning, by WILLIAM SHARP. London, Walter Scott, in-12 de 220-XXII p.

Robert Browning, l'illustre poète dont l'Angleterre porte le deuil, était bien peu connu du public français. M. J. Milsand consacra à ses premiers poèmes deux études dans la *Revue des Deux Mondes* (15 août 1851) et dans la *Revue contemporaine* (vol. 27, 1856) et, depuis lors, c'est à peine si le nom de l'émule d'Alfred Tennyson et le titre de ses œuvres furent imprimés dans les recueils bibliographiques et les catalogues des librairies étrangères. Il est certain, pourtant, que depuis Shakespeare, aucun poète anglais n'eut un souffle plus puissant, un talent plus souple, une inspiration plus variée. Parfois le vers n'a pas l'impeccable correction qui caractérise le poète-lauréat, mais comme la pensée est naturelle et l'expression harmonique ! je ne résiste pas à l'envie de citer une des plus jolies strophes de l'*Ange gardien,* petit poème que Robert Browning composa pour sa femme, au cours de leur premier voyage en Italie :

I would not look up thither past thy head
Because the door opes, like that child, I know,
For I should have thy gracious face instead,
Thou bird of God ! And wilt thou bend me low
Like him, and lay, like his, my hands together,
And lift them up to pray, and gently tether
Me, as thy lamb there, with thy garment's spread ?

Pippa Passes, The Inn Album, The Ring and the book, sont les trois grands poèmes dramatiques de Browning. M. William Sharp étudie plus spécialement le dernier et nous donne la genèse d'une conception dont l'originalité égale la grandeur. Pour créer le type immortel du docteur Faust, Gœthe s'inspira de l'œuvre de Marlowe, tandis que les caractères du comte Guido et de Pompilia, la femme-enfant (child-wife) sont sortis tout armés du cerveau de Browning.

Le poète devint de plus en plus populaire en Angleterre, mais son talent parut décliner sensiblement. Il écrivait trop facilement, et aux inspirations les plus pures, les plus élevées, se mêlèrent parfois des thèmes entachés de platitude et de banalité. Browning en eut conscience, et peu de temps avant sa mort, âgé de près de quatre-vingts

ans, il publia un dernier poème : *Asolando,* digne de ses meilleures œuvres dramatiques, et dont je regrette de ne pas trouver l'analyse dans le livre de M. William Sharp. ROGER LAMBELIN.

HISTOIRE

Nouveau Dictionnaire de géographie universelle, *contenant la géographie physique, politique, économique, historique; l'ethnographie et la bibliographie,* par VIVIEN DE SAINT-MARTIN, avec la participation de L. ROUSSELET. Tome IV. Paris, Hachette, 1890, in-4 à 3 col. de 1052 p. — Prix : 33 fr.

Le quatrième volume de cet important ouvrage comprend les livraisons 38 à 50, et les lettres N, O, P, Q. Publication de premier ordre à tous égards, et par son utilité et par le talent, la méthode et la science avec lesquels chaque article y est traité; quelques-uns sont des monographies dans le sens le plus exact et le plus érudit du mot. Elle se complète naturellement par le grand atlas du même auteur, dont les livraisons, s'il nous est permis d'exprimer ce regret, se font un peu attendre; mais il faut bien tenir compte des difficultés inhérentes à ce genre spécial de publication.

Quant au présent Dictionnaire, nous en souhaitons, je ne dirai pas le succès, il est dès longtemps assuré, mais la terminaison, avec une impatience bien légitime; car nous ne pouvons oublier le projet des auteurs de le faire suivre, comme complément naturel, d'un ouvrage raisonné d'identification de tous les noms (autant que le permet la science contemporaine), de la géographie moderne avec la géographie ancienne, grecque, latine, biblique, byzantine, arabe, etc. Non seulement un pareil recueil est des plus nécessaires, mais, si l'on en juge par le mérite de celui que nous avons actuellement entre les mains, il sera des plus intéressants pour les amis des études géographiques.

Rien n'est plus attrayant, plus agréable, parfois même plus amusant, dans le bon sens du mot, que la lecture des différents articles du Dictionnaire géographique dont nous parlons. Je ne répèterai pas ce que j'ai déjà constaté ici même en parlant des précédentes livraisons, sur « la masse prodigieuse de renseignements fournis au lecteur par un si gigantesque travail » ni sur l'ordre et la méthode qui y règnent. La facilité de trouver ainsi réunis, sur une localité donnée, des descriptions aussi exactes que littérairement présentées, des notions historiques et même économiques, des indications soit ethnographiques, soit bibliographiques, des renseignements certains sur les grandes explorations aussi bien que sur les productions, etc., etc., fait de ce magnifique ouvrage un livre indispensable à la bibliothèque courante de tout homme d'étude. Citerai-je des exemples? Faire un choix se-

rait trop malaisé. Signalons pourtant quelques mots, tels que *Oldenburg, Oran, Orégon, Patagons, Pesth, Pompeï, Québec,* etc., etc., et surtout n'oublions pas *Paris,* qui a donné lieu à un travail de près de 5,000 lignes, monographie précieuse entre toutes.

Le public français possède là une mine inépuisable qui lui offre, entre autres avantages, celui de le dispenser de recourir aux productions de l'étranger. A ce titre seul, le *Dictionnaire de géographie universelle* mériterait une mention spéciale, et nous en rapportons l'honneur au savant à la patiente érudition duquel nous le devons.

F. DE ROQUEFEUIL.

Nouvelle Géographie universelle. *La Terre et les Hommes*, par ÉLYSÉE RECLUS. Tome XV. *Amérique boréale.* Paris, Hachette, 1890, gr. in-8 de 723 p. avec 4 cartes en couleur, 160 cartes dans le texte et 56 grav. — Prix : 20 fr.

Après avoir consacré cinq gros volumes à l'*Europe*, quatre à l'*Asie*, autant à l'*Afrique* et un aux *Terres océaniques*, M. E. Reclus aborde aujourd'hui le Nouveau-Monde. Le présent volume, quinzième de la collection, ouvre la série américaine par la description de ce que l'auteur appelle l'*Amérique boréale*, et il comprend dans cette dénomination générale, le *Groenland*, l'*Archipel polaire*, l'*Alaska*, le *Canada*, *Terre-Neuve*. Les volumes suivants seront remplis par les États-Unis, le Mexique, l'Amérique centrale et l'Amérique du Sud. Le talent de l'auteur reste à la hauteur d'un pareil sujet : il ne faiblit pas plus que le légitime succès qui s'attache de jour en jour davantage à une publication aussi remarquable, aussi attachante, aussi brillante par la forme que par le fond. Ces résumés, qui embrassent presque tous les sujets possibles, descriptions, races, peuples, origine, langues, climat, terres, mers, géologie, faune, flore, productions de tout genre, traditions, mœurs et coutumes, histoire, science, commerce et industrie, ces résumés témoignent d'une lecture immense et de qualités synthétiques bien rares et d'autant plus précieuses. Le public doit être, à l'heure qu'il est, amplement fixé sur la valeur scientifique, littéraire et artistique d'un recueil si plein de faits curieux, de renseignements exacts, de descriptions vivantes, et orné, ce qui n'y gâte rien, de gravures, de plans, de cartes, de dessins de toutes sortes, bien faits pour en rehausser le mérite. C'est donc moins pour faire l'éloge de cette splendide et si utile publication que pour en indiquer l'existence à ceux qui ne la connaîtraient pas encore que nous voulons lui consacrer ces quelques lignes.

La description de l'*Amérique boréale* présente un intérêt particulier en raison de ses origines relativement récentes, au moins pour ce qu'on appelle communément le gros du public. Ici, nous avons cons-

taté sans étonnement, mais avec grande satisfaction, que l'érudition de M. E. Reclus va de pair avec son talent descriptif et son goût géographique. Il expose ce que l'on sait des premiers explorateurs de l'Amérique boréale, les navigateurs scandinaves et normands, Érick le Rouge, Bjorne, etc., sans oublier les premiers missionnaires chrétiens. Les chroniqueurs islandais et danois ont été consultés avec fruit, et nous avons eu aussi le plaisir de voir cité le très curieux volume du regretté comte Riant sur les *Pèlerinages scandinaves en Terre-Sainte,* dans lequel sont mentionnées les mesures prises par le Saint-Siège pour la propagation de la foi dans l'Amérique boréale, trois cents ans avant Christophe Colomb! Ceci peut étonner au premier abord; il ne faut pourtant pas oublier que, lorsque les soi-disant premiers navigateurs (ceux du xve siècle) abordèrent le Nouveau-Monde, ils y trouvèrent des habitants, et des habitants qui n'étaient pas des « sauvages. » Christophe Colomb a donc plutôt « retrouvé » que « découvert » le Nouveau Monde. Ce n'est pas ici le lieu de nous étendre sur ces faits signalés déjà par Gaffarel et Gravier; disons seulement que M. Reclus en donne une très juste idée et un résumé très satisfaisant, qu'il eût pu d'ailleurs compléter encore au moins par l'indication des lettres des papes Nicolas III et Martin IV, rapportées textuellement dans le *Diplomatarium norvegicum*, donnant, au xiiie siècle, aux évêques de ce qui est aujourd'hui le territoire du Nouveau-Brunswick et du Massachussets, les instructions nécessaires pour faire passer aux maisons de banque des Guidiccioni et autres, de Lucques, les produits naturels du pays qui devaient être, par ces banquiers, convertis en argent destiné à la croisade et au denier de Saint-Pierre.

Le présent volume comprend plus de sept cents pages, divisées en cinq chapitres, savoir : I, Histoire de la découverte et Géographie physique; II, Groenland; III, Archipel polaire; IV, Alaska; V, Canada et Terre-Neuve. Ce dernier chapitre est le plus long, ce qui s'explique naturellement par l'importance du pays décrit : il s'étend de la page 255 à la fin du volume, et comprend plus de cent quarante cartes ou gravures. Il est lui-même divisé en dix sections consacrées d'abord à quelques *Considérations générales,* puis à la *Colombie britannique,* au territoire du *Grand-Nord,* et successivement aux grands bassins du *Winnipeg,* des *Grands Lacs* et du *Saint-Laurent ;* puis vient la description des provinces dites *maritimes* (New-Brunswick, Nova-Scotia, Prince-Edward-Island), du *Labrador,* de *Terre-Neuve,* avec les îles françaises de *Saint-Pierre* et *Miquelon ;* et enfin une cinquantaine de pages pleines de très bons renseignements sur la statistique, l'administration et le gouvernement du *Dominium* terminent le volume.

Est-il besoin d'ajouter qu'aucune lecture n'est plus attrayante, plus facile, plus profitable à tous les points de vue?

F. DE ROQUEFEUIL.

Les Ouvriers de la onzième heure. Les Anglais et les Hollandais dans les mers polaires et dans la mer des Indes, par le vice-amiral JURIEN DE LA GRAVIÈRE, membre de l'Académie française et de l'Académie des sciences. Paris, Plon et Nourrit, 1890, 2 vol. in-18 de 334-358 p., ornés de cartes. — Prix : 7 fr.

Le savant académicien poursuit sans relâche la série de ses magistrales études sur l'histoire des marines. On peut considérer les deux volumes qui viennent de paraître comme faisant suite à celui qui est intitulé : *Les Marins du quinzième et du seizième siècles.* Nous avions vu les Espagnols et les Portugais maîtres absolus de la mer; le Saint-Siège lui-même avait solennellement consacré leur domination exclusive en désignant le méridien qui devait servir de démarcation entre leurs empires respectifs ; ils ne toléraient aucun pavillon autre que les leurs sur les routes de l'Amérique et des fameuses îles aux épices. Philippe II, dans l'orgueil de sa toute-puissance, venait de proclamer que jamais le soleil ne se couchait pour ses États, et, peu de temps après, son invincible *Armada* était dispersée et détruite, autant par la tempête que par l'habile et intrépide attaque des flottes anglaises. Une nouvelle marine allait désormais disputer aux fiers Castillans la suprématie dont ils avaient peut-être abusé. En même temps, une petite nation de marchands, à peine formée, la république des Pays-Bas, réclamait impérieusement sa place au soleil. C'était désormais l'assaut des peuples du Nord, avides de se partager les dépouilles opimes des conquistadores et de piller les galions des Indes orientales et occidentales. Le dernier mot devait rester à la ténacité froide et réfléchie qu'aiguisait alors la soif de l'or. Les Portugais et les Espagnols se gardaient bien de faire connaître aux autres les routes qu'ils avaient découvertes à grand' peine; mais le secret fut bientôt divulgué. Cependant les nouveaux venus, les ouvriers de la onzième heure, comme les appelle l'amiral Jurien de la Gravière, cherchaient des routes nouvelles avec leur persistance inébranlable, qu'aucun échec ne devait rebuter. Les uns prétendaient parvenir au mystérieux Cathay par le nord de la Russie et la Sibérie ; mais il fallut l'aide de la vapeur pour permettre de nos jours à Nordenskiold de franchir les obstacles qui s'accumulent de la Nouvelle-Zemble au détroit de Behring; d'autres cherchèrent le fameux passage nord-ouest qui devait engloutir bien des existences précieuses avant qu'une expédition anglaise à la recherche des restes de Franklin, parvînt, comme par hasard, à le découvrir. Ces héroïques entreprises étaient trop souvent déshonorées par de lamentables actes de piraterie, et les divergences de religion ajoutaient encore à l'âpreté de la lutte. C'est ainsi que s'élevèrent les marines de la Hollande et de l'Angleterre, qui devaient bientôt, une fois débarrassées des ennemis communs, en venir aux mains l'une contre l'autre pour se disputer l'empire de la mer.

L'histoire de cette grande guerre maritime du XVIIe siècle, où, avec l'aide inconsidérée de la France, la Grande-Bretagne se débarrassa définitivement de sa rivale, fera l'objet d'une nouvelle étude, que le savant amiral nous promet avant peu.

COMTE DE BIZEMONT.

Tout autour de Paris, *promenades et excursions dans le département de la Seine,* par ALEXIS MARTIN. Paris, Hennuyer, 1890, in-16 de XXIII-317 p., illustré de 20 gravures hors texte, de 2 vues panoramiques et de 5 cartes et plans coloriés. — Prix, carton. toile : 7 fr. 50.

Le présent ouvrage forme le deuxième volume de la collection inaugurée l'an dernier sous le titre général de : *Les Étapes d'un touriste en France.* Le *Polybiblion* a parlé du livre ayant précédé celui-ci : *Paris, promenades dans les vingt arrondissements* (t. LVI, p. 492). *Tout autour de Paris* se limite — le titre le dit expressément — au seul département de la Seine, cette division territoriale si populeuse (environ six cent mille habitants) « qu'on est convenu d'appeler, un peu dédaigneusement parfois, la banlieue de Paris. » M. Alexis Martin a partagé son travail en huit parties ou *Excursions* correspondant exactement à l'étendue du canton. C'est ainsi qu'il promène ses lecteurs à travers les cantons de Neuilly et de Courbevoie d'abord, de Saint-Denis et de Pantin ensuite, et qu'il termine par les cantons de Vincennes, de Charenton, de Villejuif et de Sceaux. Vous avez bien, alors, opéré complètement le tour de Paris, serrant d'assez près la capitale. L'illustration n'est point banale : c'est de l'inédit. Cette nouvelle « étape » d'un touriste est fort intéressante : les détails historiques, les souvenirs anecdotiques gais ou tristes se marient agréablement aux descriptions. L'auteur respecte toujours ce qui mérite d'être respecté; mais, de temps à autre, il m'a paru faire quelque discrète concession aux choses de la Révolution : quand on glisse sur cette pente, on ne sait plus quand on s'arrêtera. Nous disons cela pour que M. A. Martin se surveille davantage encore lorsqu'il nous parlera de la « grande banlieue, » — le département de Seine-et-Oise, sans doute. Malgré cette critique, *Tout autour de Paris* me semble, non moins que *Paris,* son aîné, digne de figurer dans la bibliothèque des gens qui, de tous les points de l'horizon, se déplacent volontiers pour visiter cette portion de l'ancienne Ile-de-France, et même des simples curieux platoniques qui tournent, l'été, aux environs de leurs domaines et, l'hiver, excursionnent bravement, en imagination, sans quitter le coin du feu.

Ce titre : *Les Étapes d'un touriste en France* semble promettre que l'auteur ne se bornera pas à la description de Paris et des régions limitrophes : je souhaite pour ma part que d'étape en étape, c'est-à-

dire de volume en volume, nous parcourions, à la suite de M. A. Martin, toutes nos provinces. E.-C. La Grette.

De l'authenticité des Annales et des Histoires de Tacite, par P. Hochart. Paris, Thorin, 1890, gr. in-8 de xii-320 p. Ouvrage accompagné des photographies de cinq pages des manuscrits de Florence et de 68 lettres de Poggio Brucciolini. — Prix : 8 fr.

Voici assurément un livre qui n'a rien de banal, car il ne va à rien moins qu'à déposséder Tacite de ses chefs-d'œuvre au profit d'un Italien assez obscur du xve siècle. Un défi aussi téméraire jeté à la tradition ne mériterait que le dédain, s'il ne partait pas d'un esprit sincère, paraissant formé aux méthodes scientifiques et plaidant sa cause en habile avocat qui excelle, à défaut de preuves, à créer des vraisemblances et à multiplier les soupçons. Déjà, sous un pseudonyme, l'auteur avait tenté, il y a cinq ans, une apologie de Sénèque : cette fois, c'est à visage découvert qu'il descend dans l'arène, où les contradicteurs ne lui feront pas défaut.

Essayons de donner une idée de la suite de son argumentation. A l'entendre, c'est du manuscrit mis au jour en 1429 par Poggio et Niccoli de Florence que dérivent toutes les copies aujourd'hui existantes des *Histoires* et des six derniers livres des *Annales*. Mais ce manuscrit, d'où l'avaient-ils tiré? Les explications données par eux sur ce point sont inacceptables : ils n'ont pas pu ou ils n'ont pas voulu dire la vérité. J'accorde que le plaisir de mystifier des contemporains et de s'égaler aux anciens a provoqué à la Renaissance mainte supercherie littéraire : en outre il est indubitable que la chasse aux manuscrits était une industrie des plus fructueuses, dans un temps où tous les grands personnages mettaient leur gloire à se créer de riches bibliothèques, en possession de raretés qu'on eût vainement cherchées ailleurs. On vit se reproduire alors à Rome, à Venise, à Florence, ce qui s'était passé autrefois à Alexandrie sous les Ptolémées. Les copies signées d'un grand nom se vendaient leur poids d'or, et si le sens critique était peu exercé, même chez les érudits, on devine à quel point la plupart de ces opulents acheteurs devaient se montrer novices en ces matières : la fraude dès lors était aussi aisée qu'elle était lucrative. Mais si dans tous les cas, comme dans celui-ci, elle nous avait valu d'incontestables chefs-d'œuvre, nous hésiterions à la blâmer.

Pour les besoins de sa cause, M. Hochart est amené à exagérer les sévérités des Papes et du clergé à l'égard des lettres anciennes pendant toute la durée du moyen âge : si ses affirmations étaient de tout point exactes, on ne voit ni pourquoi ni comment une seule copie païenne eût survécu ; ses conclusions sceptiques s'étendraient nécessairement

à tous les classiques, et ils sont nombreux, dont il est question pour la première fois au XIVe siècle et au XVe.

Dans la deuxième partie de l'ouvrage, l'auteur expose ses doutes sur l'authenticité des deux manuscrits : je parle au pluriel, parce qu'il est contraint d'appliquer la même condamnation aux six premiers livres des *Annales*, découverts en 1515 au monastère de Cowy en Westphalie, alors que Poggio était mort depuis longtemps. « On ne saurait dire avec certitude, écrit-il, d'où, par qui ni comment ce dernier manuscrit a pu être apporté à Rome. Dans l'un et l'autre cas le mystère est le même. » Les copies, d'écritures différentes, ont toutes deux un caractère respectable d'antiquité : mais le fait n'est pas pour arrêter M. Hochart : les scribes, tant religieux que laïques, ne connaissaient-ils pas parfaitement l'art de donner à leurs productions une apparence de vétusté ? Niccoli et Poggio n'étaient-ils pas passés maîtres en fait de calligraphie ?

Puis prenant l'offensive, M. Hochart prétend établir que certaines pages n'ont pu être écrites par Tacite : tels récits, tels portraits trahissent un moderne, qui seul doit être rendu responsable d'erreurs juridiques et de confusions géographiques indignes d'un Romain, témoin la stratégie ridicule prêtée à Germanicus dans son expédition contre les Chérusques ; ailleurs ce sont des divergences, des contradictions absolument surprenantes. M. Hochart avait besoin d'un réquisitoire : il l'a laborieusement dressé. Il n'y a pas à s'y arrêter, moins encore à s'en émouvoir ; notamment l'épisode relatif au discours de Claude au Sénat produit sur le lecteur impartial une impression bien différente de celle qu'avait en vue l'auteur. Si les *Annales* nous tracent de la démoralisation générale au temps des empereurs un tableau empreint d'une ironie amère, si les personnages en scène joignent au courage et à l'habileté la conduite la plus dépravée, c'est, dit M. Hochart, que le pseudo-Tacite vit au milieu de la corruption de la Renaissance et conçoit le monde romain à l'image de celui qu'il coudoie tous les jours. Tibère, Néron, Vitellius auraient été, sous sa plume, témérairement calomniés. La thèse n'est pas neuve ; mais d'autres l'avaient appuyée de meilleures raisons.

Voilà pour le fond ; quant au style de Tacite, quant à sa manière d'écrire, le cardinal Duperron pourrait bien être seul à y voir « la plus mauvaise chose du monde » : tout esprit réfléchi, frappé de cette phrase concise, énergique, si profondément personnelle, proclame avec Racine l'historien d'Agrippine « le plus grand peintre de l'antiquité. » Qu'après cela on me représente Poggio comme un écrivain du plus haut mérite et d'une incroyable souplesse de talent, je n'en continuerai pas moins à le croire, lui ou tout autre moderne, incapable de ces fortes esquisses où le côté intime et moral du Romain de la déca-

dence est mis en relief avec une si rare vigueur. Qu'en outre on se flatte de rendre cette vaste supercherie moins invraisemblable en alléguant les mystères et les mensonges convenus qui abondent dans la correspondance de Poggio, ou même en accumulant contre le faussaire prétendu les accusations de vénalité et de débauche; de tels arguments ne sont pas pour nous convaincre.

Appliquée aux questions d'authenticité, la critique a rendu à l'histoire littéraire de précieux services : elle a sa raison d'être, à la seule condition de ne pas se discréditer et se compromettre elle-même en soutenant des paradoxes manifestes. Sur cette pente fatale, où s'arrêter ? Comme M. Hochart, on en arrive à scandaliser à la fois savants et croyants en affirmant que « les Évangiles n'ont pas été écrits par les personnages dont ils portent les noms » (p. 133). D'un mot, c'est mettre les ténèbres où brille l'évidence. C. Huit.

Histoire du patriarche copte Isaac, étude critique, texte et traduction par E. Amélineau. (*Publications de l'École des lettres d'Alger. Bulletin de correspondance africaine.*) Paris, Leroux, 1890, in-8 de xxxvii-80 p. — Prix : 5 fr.

Isaac, mort en 688, est le quarante et unième patriarche qui a gouverné l'Église d'Alexandrie en Égypte. Sa vie a été écrite par Mîna, évêque de Pschati. L'éditeur-traducteur de ce document n'en garantit pas l'exactitude historique, il la suspecte même grandement, mais il fait ressortir à bon droit que cette publication est cependant utile pour l'histoire générale du christianisme en Égypte, parce qu'elle représente, en tout cas, exactement l'état des esprits et les mœurs à une époque donnée. De plus, elle offre un intérêt linguistique particulier, parce qu'on ne connaît jusqu'ici que deux écrits coptes qui aient été rédigés en cette langue pendant la domination arabe, et l'*Histoire d'Isaac* est le premier des deux. Elle nous a été conservée dans le manuscrit copte de la Bibliothèque Vaticane portant le numéro 62. Le titre semblerait indiquer un récit, c'est cependant un sermon ou éloge funèbre composé pour l'anniversaire de la mort d'Isaac, le neuvième jour du mois d'Athor, c'est-à-dire le 6 novembre, dans les dix dernières années du viie siècle ou dans les premières du viiie. Le manuscrit qui contient le discours de Mîna n'est pas antérieur au xie siècle ni postérieur au xiiie. Ce discours est abondant en récits de miracles dont on ne saurait garantir l'exactitude, mais que le traducteur rejette bien dédaigneusement pour des raisons *a priori*. Comme dans tous les documents de ce genre, les données chronologiques sont très vagues, on pourrait dire nulles. Nous y apprenons néanmoins à connaître la situation intérieure de l'Église copte jacobite au temps de Mîna, les rapports de cette Église avec les catholiques appelés mel-

kites, les rapports religieux et politiques de l'Église copte jacobite avec les musulmans qui avaient conquis l'Égypte, et enfin les rapports purement politiques des conquérants avec le peuple conquis. La lecture de ce document n'est donc pas seulement intéressante comme monument de la littérature copte, mais elle est aussi instructive pour l'histoire de l'Égypte. Quelques erreurs d'impression se sont glissées dans ce travail. Ainsi, p. III, il est dit que le neuvième jour du mois d'Athor correspond au 4 novembre, et p. X et XI, au 6 novembre.

L. M.

L'Alsace et l'Église au temps du pape saint Léon IX (*Bruno d'Egisheim*), *1002-54*, par le P. PIERRE-PAUL BRUCKER. Strasbourg, Le Roux ; Paris, Retaux-Bray, 1889, 2 vol. gr. in-8 de XXXVI-402 et 447 p. Prix : 9 fr.

Les auteurs, les éditeurs surtout, résistent peu d'ordinaire à l'idée de donner un titre général à un sujet restreint : c'est le contraire ici. L'Alsace, quelque amour de prédilection que lui porte l'auteur, n'est point le sujet principal de ces deux gros volumes : c'est le saint pape Léon IX. Le lieu de sa naissance a été le sujet de bien des polémiques : espérons que l'appendice VII (t. I) y mettra un terme. Comme M. l'abbé Delarc dans son *Saint Grégoire VII*, le P. Brucker insiste sur l'importance de la congrégation de Cluny et sa mission providentielle de réformation (chap. VII) ; il assure néanmoins, contre Mabillon, que Léon IX ne fut pas moine (append. IX). Une bonne moitié du premier volume est consacrée aux années de jeunesse de Brunon, à son entrée dans la cléricature et à son épiscopat à Toul. L'auteur a dû recueillir les moindres faits qui se rapportaient de près ou de loin à son héros, au risque de retarder le récit, comme il en convient loyalement (p. 16). Il a traduit intégralement tout le premier livre du biographe Wibert et une bonne partie du second ; admis que le P. Brucker a publié « les matériaux d'une vie de saint Léon IX, plutôt que la vie elle-même » (p. X), je ne vois pas d'inconvénient à ces traductions, qui passent utilement sous les yeux des lecteurs : ceux-ci auraient-ils le courage d'aller chercher ces documents contemporains et surtout de les parcourir dans leur langue originale ? Le pontificat de Léon IX est étudié sous forme de tableaux, qui correspondent aux réformes opérées par lui en Italie, en France et en Allemagne. Le P. Brucker a raison de le dire (t. II, p. 345) : le lecteur est quelque peu « surpris de ne pas rencontrer plus souvent dans cette histoire le nom d'Hildebrand ; » il tient à s'en disculper contre les « panégyristes systématiques » (p. 346) de saint Grégoire VII. « La vérité historique, d'après lui (p. 349), c'est que Grégoire VII a agi dans le sens de Léon IX... Le courage inspiré de Léon engagea la bataille ; l'énergique persévérance de

Grégoire la gagna, quoique lui non plus n'en ait pas vu la fin. » Dans l'épilogue sur le culte de saint Léon IX, j'aurais désiré une étude sur les monuments liturgiques de ce culte : les recherches sur ce point auraient eu le mérite de la nouveauté. U. C.

Recherches sur l'origine de la propriété foncière et des noms de lieux habités en France (*Période celtique et période romaine*), par H. D'ARBOIS DE JUBAINVILLE, membre de l'Institut. Avec la collaboration de G. DOTTIN. Paris, Thorin, 1890, gr. in-8 de XXXI-703 p. — Prix : 16 fr.

Le titre de ce livre semble, par sa longueur et sa complexité, indiquer que l'auteur y a réuni des travaux divers et sans rapport entre eux. Il n'en est rien pourtant. Les deux sujets annoncés par M. d'Arbois de Jubainville se tiennent par un lien étroit : l'originalité et la force de la thèse de M. d'Arbois de Jubainville est d'avoir, dans une question de droit historique, demandé à la linguistique des documents et des témoignages ignorés ou dédaignés jusqu'ici.

Les origines de la propriété foncière sont l'objet, en Gaule, comme ailleurs, de grandes controverses. M. Fustel de Coulanges soutient que les Gaulois avaient le régime de la propriété foncière individuelle. M. d'Arbois de Jubainville affirme (et prouve, à notre avis) que le sol conquis par les peuples gaulois était devenu propriété publique (*ager publicus*) de chacun de ces peuples ; et que chez chaque peuple, ce sol, devenu propriété publique, était réparti entre l'aristocratie, mais que les membres de l'aristocratie n'en jouissaient qu'à titre précaire. C'est, après la conquête romaine, l'organisation de la Gaule par Auguste qui introduisit la propriété foncière privée. « Auguste, dit M. d'Arbois, consolida la jouissance, jusque-là précaire, du sol par les membres de l'aristocratie, et transforma cette jouissance en une sorte de droit de propriété définitive. » Cette question amène l'auteur à étudier l'organisation politique, sociale et économique de la Gaule barbare à l'époque de la conquête romaine : il en fait un tableau esquissé à grands traits, plein de précision et de lumière, qui est comme le premier chapitre de notre histoire nationale.

Le témoignage de la toponomastique, c'est-à-dire de l'étude des noms de lieux confirme la thèse historique de M. d'Arbois. Ces noms sont, en effet, formés sur des *gentilices* romains : c'étaient, à l'origine, des noms de *fundi* ou propriétés immobilières qui sont devenus plus tard centres d'habitations, aujourd'hui communes ou hameaux. Pour démontrer que ces noms de lieu sont postérieurs à l'époque romaine et dérivent de noms de propriétaires fonciers, M. d'Arbois a été amené à écrire un véritable traité sur la formation et l'histoire des noms de lieux en France, et il l'a écrit avec un développement où l'on ne sait

ce que l'on doit le plus admirer, ou la précision de la méthode ou l'étendue des recherches. Il y a, dans nos provinces, plus d'un historien local ou d'un amateur curieux qui aborde l'étude des noms de lieu sans se douter des difficultés et des pièges que ce sujet présente ; il n'avait jusqu'ici pour le guider que les opuscules de Quicherat et de Heuzé ; l'ouvrage de M. d'Arbois sera pour lui, désormais, à la fois un répertoire et un guide. Des *indices* détaillés rendent les recherches faciles, et une table analytique forme comme le résumé de l'ouvrage. M. d'Arbois pratique, du reste, l'usage (ignoré ou dédaigné de tant d'érudits !) de donner des sommaires de livres, chapitres et paragraphes : c'est une politesse à l'égard du lecteur ; c'est en même temps une habileté, car l'auteur fait entrer ses idées avec plus de force dans l'esprit du lecteur.

C'est ainsi que des « Recherches sur l'origine de la propriété foncière » en Gaule forment l'introduction d'un traité sur les noms de lieux habités qui datent de la période celtique et de la période romaine. L'ouvrage est tel qu'on pouvait l'attendre d'un érudit qui, après avoir mis la main sur deux *fundi* bien différents, l'histoire du droit et la linguistique, les occupe aujourd'hui, non plus « à titre précaire, » mais bien « à titre éminent. »

H. GAIDOZ.

La Mère des Guises, Antoinette de Bourbon (1494-1583), par le marquis DE PIMODAN. Paris, Champion, 1889, in-8 de 466 p. — Prix : 7 fr. 50.

Le XVIe siècle est une des périodes qui, depuis trente années, a le plus suscité de recherches. De François Ier à Henri IV, que d'événements et que de personnages ! Les femmes ont leur rôle important et l'on ne les oublie pas. C'est l'une, et certes non des moins grandes et des moins vertueuses, dont M. le marquis de Pimodan vient de retracer la vie. Quelques mois avant la publication de ce volume, un autre livre avait raconté l'histoire de la fille aînée de la duchesse de Guise, Marie de Lorraine, mariée une première fois, en 1534, au petit-fils de Dunois, le duc de Longueville, et en secondes noces au roi d'Écosse, d'où naquit Marie Stuart, — *Le Mariage de Jacques V,* par M. Edmond Bapst, 1889, in-8 — et, par une bizarre rencontre, on peut y lire l'aventure de Marie de Bourbon, fille du duc de Vendôme, nièce propre de Mme de Guise, qui faillit épouser ce même roi d'Écosse, en 1537.

Pour revenir au sujet même, si heureusement traité par M. de Pimodan, Antoinette de Bourbon était attachée comme compagne, — car il serait trop ambitieux de dire dame d'honneur, quand il s'agit de la cour très simple et très bourgeoise de Louis XII, — à Madame Claude de France, sa cousine, quand François d'Angoulême, récemment créé duc de Valois, vint remplir près d'elle ses devoirs de fiancé.

Le futur roi-gentilhomme était accompagné du jeune comte de Guise, qui trouva la princesse à son goût et désira suivre l'exemple de son compère. Sa demande fut agréée facilement par Vendôme, le père avisé d'Antoinette, qui était le chef de la famille et n'avait que six ans de plus que Guise; et le mariage fut célébré dans l'église royale de Saint-Paul, le 9 juin 1513. Union fut rarement plus heureuse : simple cadet de Lorraine, naturalisé Français seulement en 1506, Claude avait hérité de son père les seigneuries de Mayenne, d'Aumale, d'Elbœuf, de Sablé, de Joinville, qui sera longtemps comme la capitale de la famille; bien vu à la cour, ami personnel de François Ier, il se distingua dans les gueres d'Italie, et surtout dans les expéditions de l'est, contre les Allemands de Charles-Quint. Au mois de janvier 1527, il était créé duc et pair, et bientôt son fils aîné, François, était associé à ses gloires comme à ses périls. Antoinette prenait part à tous ces événements, faisant autant que son mari pour la bonne renommée et l'accroissement de sa maison, élevant ses enfants dans la crainte de Dieu, dans le culte de tous les devoirs. La grande épreuve de la noble femme fut la mort prématurée de Guise, au mois d'avril 1550, presque au lendemain de la naissance de son petit-fils, celui qui devait périr un demi-siècle plus tard, assassiné par Henri III. Elle avait donné à son époux treize enfants, déjà pourvus presque tous des plus hautes dignités civiles ou ecclésiastiques, la fille aînée, reine d'Écosse, mère elle-même d'une princesse qui montera bientôt sur le trône de France. Jusqu'au bout, c'est-à-dire trente-trois ans encore, survivant à tous ses enfants, elle restera le vrai chef de la famille, triste souvent, jamais abattue, et animée de la foi la plus virile. Quand son fils aîné, le grand François de Guise, meurt devant Orléans, victime des premières vengeances politiques et religieuses, elle le pleure comme un martyr, recevant de son autre fils le cardinal de Lorraine, retenu au concile de Trente, cette pieuse consolation : « Jamais Dieu n'honora tant mère, ne fit plus pour autre sienne créature, qu'il a fait pour vous; » mais, en même temps, elle n'hésite pas à venger sa mémoire, et c'est elle qui prend l'initiative de ce long procès de complicité, fait à l'amiral de Coligny, évoqué directement par le Roi, et qui ne se dénoua qu'à la Saint-Barthélemy. Gardant son rang de princesse du sang, lors du mariage de Charles IX, elle ne veut accepter du jeune roi d'autre présent que quelques fragments des reliques de la Sainte-Chapelle. Quand Henri III épouse Louise de Lorraine-Vaudemont, c'est elle qui sert de mère à sa petite-nièce. Plus tard, lorsque le faible roi semble disposé à souscrire à toutes les exigences du protestantisme, c'est à Joinville, sous les yeux de la vieille douairière de quatre-vingts ans, que s'organise la Sainte Ligue. Et puis, sa vie se termine au milieu des soins les plus assidus qu'elle prodigue aux infirmes et aux malheureux dont elle assure le sort pour longtemps, dans son cher pays de Champagne.

M. le marquis de Pimodan a mis largement à contribution deux histoires manuscrites de la maison de Guise, par Oudin et Fornier, conservées à la Bibliothèque nationale ; il y a joint tout ce qu'il a pu retrouver de la correspondance d'Antoinette de Bourbon, et beaucoup de pièces inédites, dont il a donné exactement la nomenclature, quand il n'a pu les citer ou les analyser. Ses recherches n'apportent pas à l'histoire générale des découvertes imprévues. Mais n'est-ce rien que d'avoir dégagé de l'ensemble la physionomie, à coup sûr peu commune, de celle qu'on peut appeler très justement « la mère des Guises ? »

G. BAGUENAULT DE PUCHESSE.

Le Colloque de Poissy (sept.-oct. 1561), par le baron ALPH. DE RUBLE. Paris, Champion, 1889, in-8 de 56 p.

Page substantielle d'histoire, écrite avec cette clarté et cette impartialité auxquelles l'auteur nous a habitués. S'il a choisi ce sujet, c'est que, pour lui, « le colloque est le point de départ de la guerre civile, la première rencontre où l'historien peut mesurer la profondeur de l'abîme qui séparait les deux partis. » Ce n'est pas qu'on puisse accuser la cour de France d'avoir passionné le débat : au contraire, Catherine de Médicis, comme le lieutenant-général du royaume Antoine de Bourbon, se montrèrent presque ouvertement favorables aux protestants. C'était déjà beaucoup que d'admettre la libre discussion des choses religieuses entre les ministres calvinistes et les représentants autorisés de l'Église romaine, d'autant que la réunion avait été convoquée sans l'assentiment du Pape, que l'on accusait d'ajourner systématiquement le concile de Trente.

M. de Ruble a suivi pas à pas, tout en le complétant, le récit laissé par Claude Despence. Il y a ajouté ces précieuses notes, dont il n'est jamais avare et qui font de son édition de d'Aubigné une œuvre si utile au travailleur. Il a même cité de nombreux vers satyriques, composés à l'occasion du colloque de Poissy, la plupart, il est vrai, déjà publiés autrefois dans le recueil des *Mémoires de Condé,* mais dont la langue si française sera pour plusieurs une vraie révélation. Enfin, la bibliographie de toutes les sources connues complète cet intéressant travail, auquel la *Société de l'histoire de Paris et de l'Ile-de-France* a donné l'hospitalité dans le tome XVI de ses *Mémoires* et qui, d'après un règlement strictement observé, ne peut être mis en vente. N'était-ce point une raison de plus pour ne pas le laisser passer inaperçu ?

G. BAGUENAULT DE PUCHESSE.

Recueil des instructions données aux ambassadeurs et ministres de France depuis les traités de Westphalie

jusqu'à la Révolution française, publié sous les auspices de la Commission des archives diplomatiques au ministère des affaires étrangères. — *Russie*, avec une introduction et des notes, par ALFRED RAMBAUD. T. I. (*Des Origines jusqu'à 1748.*) Paris, Félix Alcan, 1890, gr. in-8 de LXIII-500 p. — Prix : 20 fr.

La Commission des archives diplomatiques a entrepris depuis quelques années la publication des *Instructions* données aux représentants de la France. Les sept premiers volumes traitent de l'Autriche, de la Suède, du Portugal, de la Pologne (vol: IV et V), de Rome et de la Bavière. Le huitième volume vient de paraître et c'est le premier des deux volumes consacrés à la Russie. L'importance de ces documents est incontestable, mais ce qui en rehausse la valeur, c'est la manière dont ils sont édités. Les historiens chargés de ce travail ont adopté une méthode vraiment scientifique. Les introductions donnent une idée générale de la politique française vis-à-vis de l'État étranger dont il s'agit, en marquent les différentes phases, expliquent les changements d'orientation et indiquent les résultats. Les *Instructions* elles-mêmes sont précédées et suivies de notices, accompagnées de notes, qui jettent une vive lumière sur chaque mission en particulier, sur la manière dont elle a été accomplie, sur les circonstances spéciales de l'époque et les personnages intéressés.

Le livre de M. Rambaud a été composé d'après le même programme. Il donne un aperçu complet des relations de la France avec la Russie. Jusqu'au règne d'Alexis Mikhaïlovitch ou plutôt jusqu'à celui de Pierre le Grand, la Moscovie n'était pour les rois très chrétiens qu'une *terra incognita;* au moins n'avait-elle à leurs yeux aucune importance politique. C'est le fondateur de Pétersbourg qui, le premier, s'est fait connaître à Versailles et à Paris et qui a saisi d'emblée les gouvernants d'une proposition importante. Personne, que nous sachions, n'a mieux décrit que M. Rambaud la situation de la France vis-à-vis de la Russie à cette époque, personne n'a mieux esquissé le rôle de la « barrière de l'Est. » La Suède au nord, la Pologne au centre, la Turquie au midi, pour ne rien dire des États secondaires, étaient les trois alliés traditionnels de la France, qui lui avaient prêté main forte dans la lutte contre les Habsbourg et lui servaient comme ligne avancée de défense. Pierre Ier ne tarda pas à le comprendre ; il offrit de se substituer à la Suède : l'alliance politique eût été scellée par une alliance matrimoniale. Ce système a été adopté, après la mort de Pierre, par Catherine Ire et surtout par l'impératrice Élisabeth, dont on avait longtemps rêvé de faire l'épouse de Louis XV. La Russie apparaissait comme un facteur nouveau et puissant en Europe. Désormais il fallait compter avec elle, ou s'aider de son influence ou la combattre vigoureusement : on pouvait encore choisir, mais un choix définitif s'imposait d'urgence. Au lieu de cela, il n'y eut que des fluctuations, des réponses évasives,

des tergiversations qui, à certains moments, ont jeté dans les bras de l'Autriche une puissance désireuse de s'allier à la France. Il faut voir les détails dans le livre de M. Rambaud. L'historique du voyage de Pierre le Grand en 1717 confirme les assertions de M. Poloudenski (*Archives russes*, 1865, p. 64), qui assignait à la visite du tsar en France un but essentiellement politique. Parmi les ambassades, celle du marquis de la Chétardie est une des plus curieuses; elle tient parfois du roman. Pour les temps antérieurs, nous n'avons que deux observations de détail à faire : Golockvastov (p. 3) n'a jamais été en Italie ; Contarini n'a rien écrit sur Ivan le Terrible (p. 5), il ne parle dans son *Viaggio* que d'Ivan III.

Ce premier volume s'arrête à l'année 1748, au moment d'une rupture éphémère des relations diplomatiques entre les deux cours. Dans sa remarquable introduction, M. Rambaud va jusqu'à la fin du règne de Catherine II, et, jetant un dernier regard sur l'Europe actuelle, il se plaît à affirmer la communauté d'intérêts et à prévoir la communauté d'action entre la France et la Russie. On serait mal venu de rappeler ici l'existence de la question d'Orient, mais n'est-ce pas là le point vulnérable de cette combinaison? PIERLING.

Nicolas Foucquet, *receveur général, surintendant des finances, ministre d'État sous Louis XIV,* par JULES LAIR, ancien élève de l'École des chartes, avec deux portraits. Paris, Plon, Nourrit et Cie, 1890, 2 vol. in-8 de III-577 et 571 p. — Prix : 16 fr.

Le principal objectif de M. Jules Lair est la réhabilitation du célèbre Nicolas Foucquet, dont beaucoup de ses contemporains éminents et aujourd'hui encore de « bons esprits » affirment la culpabilité. C'est au cours d'une étude sur Mlle de La Vallière qu'il a conçu le dessein de reviser ce grand procès ; de là ces deux volumes qui attestent un remarquable labeur. Les sources où il a puisé sont innombrables. Indépendamment des mémoires et autres écrits du temps, il a consulté tous les documents qui pouvaient l'éclairer, et il l'a fait avec sa loyale habileté. Muni de ces recherches, il a suivi Foucquet du berceau à la tombe, en groupant autour de cette figure extraordinaire les hommes considérables et les principaux événements de son siècle. Après un coup d'œil sur sa famille et spécialement sur son vénérable père, il marque et caractérise chacune de ses étapes dans sa marche rapide vers les sommets de la fortune, jusqu'au moment où, à l'apogée de sa gloire, il est renversé par une disgrâce aussi éclatante que sa prospérité. M. Lair le dépeint avec une vérité saisissante. Fin et rusé diplomate, doué d'aptitudes diverses, entreprenant et audacieux, d'une activité dévorante, autoritaire par instinct et par calcul, associant l'énergie à la bonté, aimable et gracieux, ambitieux à l'excès, recherchant

la magnificence, effréné joueur et aimé des femmes, il rendit, malgré les éblouissements de son orgueil, des services incontestables. Toutefois, confident de Mazarin son protecteur, il favorisa, comme procureur général, l'absolutisme du gouvernement après la Fronde. Membre du Parlement de Paris, il intervint pour le priver de tout droit de remontrance; il enleva des accusés à leurs juges naturels; il fit conduire sans jugement à la Bastille ceux qu'il croyait hostiles à ses intérêts; M. Lair ne ménage pas le blâme à cet arbitraire. La surintendance de Nicolas fut le faîte et l'écueil de sa grandeur. Colbert, dans un mémoire adressé au roi, Anne d'Autriche, Mazarin lui-même et beaucoup d'autres formulaient contre ses agissements financiers de graves reproches. En 1661, Louis XIV le fit arrêter à Nantes; son procès devait durer plus de trois ans.

Quelle fut la cause immédiate de sa chute? Suivant M. Lair, ce fut la passion du roi pour Mlle de La Vallière, passion offensée par les démarches du surintendant auprès de la favorite. Il s'appuie sur le *Livre abominable,* œuvre « passionnée, » observe-t-il avec justice. Ce témoignage me semble d'autant plus suspect que Louis XIV, à propos de Foucquet, établit une Chambre de justice « pour la recherche des abus et malversations commises dans les finances depuis 1633. » Colbert avait dénoncé au roi les innombrables dilapidations des gens d'affaires, et c'était ces infidélités que la sévérité royale voulait atteindre. Quant à la substitution d'une Chambre de justice au parlement, on soutenait que l'ex-surintendant, soupçonné de malversation et même de péculat, était directement justiciable du roi, et qu'à ce titre il pouvait choisir à son gré ses représentants, récuser le Parlement où Foucquet comptait de nombreux amis. Quoi qu'il en soit de ces appréciations, le Parlement et la cour des aides enregistrèrent l'édit. En ce qui concerne la conduite du procès, M. Lair affirme que la procédure fut vicieuse, la liberté de la défense entravée; qu'on ne put prouver les chefs d'accusation de lèse-majesté, de malversation et de péculat; que les justifications de Foucquet furent sans réplique; qu'au dernier moment les émissaires du roi, surtout Colbert, l'âme de la poursuite à outrance, exercèrent une pression sur les juges.

En rendant hommage à la science et à la parfaite sincérité de l'auteur, je fais à regret certaines réserves. Les documents, cités au bas des pages avec une parfaite bonne foi, me paraissent insuffisants à prouver en tout l'innocence de Foucquet. Souvent les *Défenses* de l'inculpé sont produites seules en sa faveur; elles ont au surplus une place plus grande que les développements de l'accusation. Les falsifications de pièces par Colbert sont-elles incontestables? Des juges, même favorables à Foucquet, déclaraient l'intendant des finances incapable de ces bassesses. D'autres pièces furent portées au roi sur

sa demande; était-ce bien des détournements? Voici, à mon sens, la physionomie du procès. Lamoignon, premier président de la Chambre de justice, était profondément religieux; pour fortifier les garanties d'équité, il fit adjoindre quatre membres honorables. Talon, procureur général, était rude, mais « intègre, » et son réquisitoire, renforcé d'un préambule de trente-huit pages, accompagné de pièces justificatives, dénotait un consciencieux magistrat. Je trouve l'honorable historien sévère pour Séguier et d'autres juges. S'il y eut d'ailleurs des défectuosités dans l'inventaire immense qu'il fallut faire aux châteaux princiers de Foucquet, du moins les copies des procès-verbaux lui furent communiquées. Il put se concerter avec deux avocats; il écrivit requêtes sur requêtes, défenses sur défenses qu'il rendit publiques; il plaida librement devant la Chambre, et il le fit quelquefois d'un ton violent, avec des insinuations outrageantes pour Colbert et Séguier, second président de la Chambre. Enfin cette affaire, au cours de laquelle le roi voulait, disait-il, « une libre justice, » se termina par une condamnation mitigée. La majorité se rangea du côté de d'Ormesson, homme de bien loué par l'auteur, et dont le *Journal* est souvent cité; les délits de lèse-majesté et de péculat furent écartés à la majorité de quatorze voix contre huit qui demandaient la peine de mort. Foucquet, « dûment atteint et convaincu d'abus et de malversations par lui commises au fait des finances et en les fonctions de la commission de surintendant, » était banni à perpétuité hors du royaume, tous ses biens étaient confisqués. Par un abus de pouvoir, Louis XIV « commua » le bannissement en prison perpétuelle. Foucquet fut enfermé au château de Pignerol où il mourut pénitent, emporté à l'âge de soixante-trois ans par une attaque d'apoplexie.

M. Lair estime qu'il fut condamné en fait, mais absous en droit par le jugement de la Chambre, que les parents et amis de Foucquet accueillirent avec une joie extrême. Je voudrais pouvoir souscrire à cette conclusion. Au moins, j'aime à dire qu'à certains égards il a disculpé le surintendant; qu'il a fait pénétrer dans ce grand débat beaucoup de vérités, et ouvert une voie nouvelle où d'autres peut-être achèveront son œuvre. Ses récits relatifs à la captivité de Foucquet au château de Pignerol et à ses descendants jusqu'à leur extinction, sont des plus attachants. Un appendice contient des éclaircissements sur la question du Masque de fer, si débattue; un index alphabétique, très exact, permet de retrouver au complet les personnages et leurs actes dans les deux volumes.

GEORGES GANDY.

Le Prince de Ligne et ses contemporains, par VICTOR DU BLED, avec une préface de Charles de Mazade, de l'Académie française; deuxième édition. Paris, Calmann-Lévy, 1890, in-12 de v-324 p. — Prix : 3 fr. 50.

« J'ai voulu dans ce volume, dit l'auteur, présenter au lecteur divers

types de l'esprit français, l'esprit de cour et de grâce, l'esprit poétique et satirique, l'esprit comique, l'esprit de misanthrope et de moraliste, l'esprit de paradoxe social, l'esprit politique, l'esprit du pamphlétaire et du journaliste, afin de faire ressortir la puissance de la métamorphose de cette faculté. » De là tous ces types, si différents, réunis dans un même volume : le prince de Ligne et Siéyès, André Chénier et Camille Desmoulins, Beaumarchais et Chamfort, Le Harpe et Mercier, Lebrun et Joseph Chénier. Celui qui y occupe la plus grande place, c'est le prince de Ligne, ce grand seigneur cosmopolite, Belge d'origine, Autrichien de carrière, Français de cœur, si Français qu'à Vienne, sous l'Empire, voyant entrer Talleyrand, il peut dire au prince d'Aremberg, Belge et Autrichien comme lui : « Il n'y a plus que nous trois de Français, » et, en effet, le prince de Ligne a beau être feld-maréchal et doyen des armées autrichiennes dans la guerre contre les Turcs, il a beau être comblé de prévenances et de faveurs par Frédéric II qu'il admire ; il a beau accompagner dans son voyage en Crimée Catherine la Grande qui le traite en favori ; c'est toujours à la France qu'il revient, à la France, à Louis XVI et surtout à Marie-Antoinette. Il en a l'esprit, témoin ses bons mots ; il en a le style, témoin ses lettres charmantes à la marquise de Coigny, un petit chef-d'œuvre; il en a le culte avec celui de cette reine infortunée à laquelle il a été fidèle jusqu'au bout et à laquelle il a rendu pleine justice dans ses souvenirs. M. du Bled a parfaitement saisi et rendu cette figure complexe, mais toujours attrayante, et l'étude qu'il lui a consacrée dans la *Revue des Deux Mondes* d'abord, et qu'il vient de réimprimer, est une des plus complètes qui aient été faites et l'une des plus réussies de ce volume ; elle n'aura pas moins de succès en France que sa conférence à Bruxelles : cette deuxième édition en est déjà la preuve. Parmi les autres notices, d'une étendue moins considérable, celles que nous préférons sont celles sur Siéyès et sur Camille Desmoulins ; le jugement porté sur ces deux hommes, sur le politicien idéologue et le pamphlétaire dont un repentir tardif ne saurait faire oublier les premiers excès, est plein d'impartialité et de justesse. Ajoutons que tout le volume abonde en anecdotes curieuses et en traits d'esprit piquants, et remercions, avec un éminent académicien, l'auteur d'avoir ajouté un nouveau chapitre, à « une histoire dont le sujet est inépuisable, l'histoire des gens d'esprit, de la conversation et de la société en France. »

MAXIME DE LA ROCHETERIE.

Thouret, député de la ville de Rouen aux États généraux de 1789. *Sa vie, ses œuvres : 1746-1793* (sic) par ERNEST CARETTE et ARMAND SANSON. Rouen, imp. Cagniard, 1890, in-8 carré, 170 p. avec trois portraits de Thouret et un fac-similé.

Dans l'*Abrégé des révolutions de l'ancien gouvernement français*, que

Thouret rédigea pour l'instruction de son fils, dans la prison du Luxembourg, on lit : « La royauté avait envahi la souveraineté nationale; cette usurpation fut faite par les premiers successeurs de Clovis, qui changèrent leur qualité de premiers fonctionnaires de la république en celle de monarques souverains... Le peuple a eu le droit incontestable d'abolir cette royauté, dont l'origine ne peut être justifiée (p. 79)... Hugues Capet et sa race eurent aussi les mêmes torts envers la nation... Louis XVI n'avait pas d'autre droit au trône que celui dont il avait hérité de Hugues Capet, et celui-ci n'avait aucun droit... Si le peuple français avait été en état de défendre ses droits, il aurait puni Hugues Capet comme un tyran. Le temps qui s'est écoulé jusqu'à Louis XVI n'avait pas pu changer en droit légitime l'usurpation qui avait mis le sceptre dans la famille des Capets. » (p. 112 et 113). Cette citation peut servir à mesurer l'érudition historique de Thouret, et, après avoir lu ces lignes, on se demande si ce même homme, membre de la Convention, n'aurait pas, par logique, porté contre Louis XVI le même arrêt que tant d'autres.

A l'Assemblée constituante, c'est lui qui présenta le projet de déclaration des droits ; c'est lui qui, par d'étranges arguments, soutint la confiscation des biens ecclésiastiques ; lui qui contribua avec une grande ardeur à la dislocation des provinces de France en départements; lui qui affecta de rester assis devant le Roi, lorsque celui-ci se présenta dans l'Assemblée pour accepter la constitution. MM. Carette et Sanson n'ont pas laissé de signaler l'attitude de Thouret dans ces diverses circonstances; mais ils ne l'ont pas fait avec assez de fermeté, ou plutôt la dualité d'opinions qu'ils expriment témoigne trop de leur désir de n'en offenser aucune. Thouret n'en fut pas moins un avocat distingué et un orateur solide; mais il avait subi l'empreinte des idées de son temps ; si c'est son excuse, ce n'est pas une raison pour entonner son éloge.

De même pour cet *Abrégé des révolutions de l'ancien gouvernement français*. Si Augustin Thierry a pu dire que cet ouvrage témoignait d'une « monstrueuse incohérence; » si d'autres l'ont appelé une « compilation » ou un « bon modèle d'analyse, » il nous sera difficile d'accepter l'imprudent parallèle que font les auteurs entre Thouret, précepteur de son fils, et Bossuet, précepteur du grand Dauphin. Cet ouvrage n'en eut pas moins une certaine vogue, et plusieurs tirages s'en succédèrent de 1800 à 1830.

Les auteurs ont joint à leur étude une bibliographie intéressante sur Thouret, trois portraits et un fac-similé de son écriture : c'est la lettre par laquelle il annonce à Necker son élection aux États généraux. Thouret mourut sur l'échafaud le 3 floréal an II, c'est-à-dire le 22 avril 1794, comme le disent avec raison, dans le cours de leur étude,

MM. Carette et Sanson : pourquoi, sur la couverture de leur élégant volume, inscrivent-ils ces deux dates, dont la seconde est un lapsus : 1746-1793?

VICTOR PIERRE.

Le Marquis de Vérac et ses amis, 1768-1858. par le comte A. DE ROUGÉ. Paris, Plon et Nourrit, 1890, in-8 de 368 p., avec portrait du marquis de Vérac, gravé à l'eau-forte par R. Victor Meunier, d'après Dubufe. — Prix : 7 fr. 50.

Ce livre est à la fois attachant et attristant, attachant parce qu'il est la peinture d'un grand et noble caractère; attristant parce qu'il est en même temps le tableau des divisions, des entraînements, des aveuglements qui ont empêché la Restauration de s'établir et la France de se fixer enfin dans un gouvernement stable et réparateur. Tout jeune, le marquis de Vérac avait connu les orages de la Révolution et les tristesses de l'exil; après une jeunesse studieuse et un voyage en Hollande, dont le journal est curieux par ses observations et le ton sentimental qui était celui de l'époque, il s'était, à la fin de 1789, retiré en Suisse, près de son père, ambassadeur à Soleure; là se trouvait déjà le baron de Breteuil, chargé des pleins pouvoirs du Roi et de la Reine. Le jeune Olivier de Vérac fut un des principaux agents employés par le baron pour ses négociations, soit avec la cour, soit avec les puissances étrangères. Il avait longtemps conservé copie des dépêches dont il avait été chargé pendant ces délicates et difficiles missions; malheureusement la plus grande partie de ces pièces a été égarée ou détruite au milieu de la vie errante à laquelle étaient condamnés les émigrés; le reste a été remis à M. le comte de Chambord; il serait bien à souhaiter que ce dernier dépôt fût livré à la publicité. Après les assassinats du 21 janvier et du 16 octobre, M. de Vérac prit du service dans l'armée autrichienne, et le récit de ses campagnes, dont quelques fragments ont été insérés dans ce volume, révèle un esprit singulièrement observateur et perspicace. L'Empire lui permit de rester en France, tout en le traitant en suspect; la Restauration l'éleva à la pairie et il fut dès lors mêlé à tous les débats politiques. Il y apportait, avec un dévouement absolu à la légitimité, des idées extrêmement larges et une rare entente des nécessités des temps présents. Ami du duc de Richelieu, il entretint avec l'illustre homme d'État une correspondance d'un haut intérêt, mais qui fait peine : il est singulièrement triste de voir combien cet homme, qui fut le vrai libérateur du territoire, fut méconnu et abreuvé d'outrages par ceux-là mêmes qui auraient dû le soutenir, et pour lesquels il se sacrifiait. M. de Rougé vécut assez pour voir les douloureuses conséquences des fautes qu'il s'était vainement efforcé de conjurer; témoin de 1789 et de 1793, puis de 1814 et de 1815, il le fut encore de 1830, de 1848 et de 1851. Toutes

ces révolutions l'avaient affligé sans altérer l'aménité de son caractère et jusqu'à la fin de sa vie il conserva avec les hommes les plus distingués les relations les plus affectueuses. Ses souvenirs, non pas écrits, mais racontés par lui et résumés par son petit-fils, le comte de Rougé, abondent en anecdotes piquantes, en observations pleines de sagesse, en révélations curieuses; nous citerons notamment des documents inédits sur les pourparlers entre Pichegru et le prince de Condé, et des renseignements d'un haut intérêt sur les journées de 1830 et la part malheureusement trop tardive prise aux dernières tentatives faites pour sauver la royauté de la branche aînée par le duc de Mortemart qui, comme le duc de Richelieu, était aussi intime ami du marquis de Vérac. MAXIME DE LA ROCHETERIE.

La Faculté de droit dans l'ancienne Université de Paris, 1160-1793, par l'abbé G. PÉRIES. Paris, Larose et Forcel, 1890, in-8 de 391 p. — Prix : 7 fr. 50.

M. l'abbé Péries est un des premiers docteurs en droit canonique de la Faculté de théologie de Paris. Il est trop connu des lecteurs du *Polybiblion* pour que nous parlions de lui. Mais son livre mérite mieux qu'une mention, car il est le meilleur paru depuis quelques années sur l'histoire du haut enseignement.

L'auteur a divisé son travail en trois périodes : la première, 1160-1534, il l'a intitulée : *Régime ecclésiastique ;* la seconde, 1534-1566 : *Collège sexviral;* la troisième, 1656-1793 : *les Nouveaux Docteurs et le Droit civil.* Évidemment cette division, justifiée par l'arrêt de réforme par le Parlement du 15 juin 1534, et la publication en 1656 des articles composés par Buisine, Doujat et Halley, n'est cependant pas d'une logique rigoureuse; car, au fond, l'Université de Paris, malgré de multiples transformations, est restée à peu près la même jusqu'à la Révolution (p. 241). Il en est de même de la date initiale de 1160. De ce qu'à cette époque Girard La Pucelle enseignait les deux droits à Notre-Dame (p. 8), il ne s'ensuit pas qu'il y eût une Faculté de droit à Paris. C'est une erreur commune à M. Péries et à M. Caillemer, qui lui aussi, à cause d'un fait isolé, a voulu voir une école de droit à Caen dès le XIIe siècle. Ceci dit, je ne puis que me ranger à l'opinion de M. Péries, qui montre la Faculté « absolument ecclésiastique » d'abord « se séculariser insensiblement » jusqu'à sa destruction (p. 2). C'est, à mon avis, résumer aussi clairement que possible l'histoire de tout enseignement en France.

La Faculté de Paris est en plein exercice en 1267 (p. 10), peut-être même en 1264, si la bulle ainsi datée de Clément IV (m. p., n. 1) la concerne. Mais elle n'était pas encore individuellement parfaite, puis-

qu'elle n'obtenait le droit de sceau que quatre ans plus tard (m. p.). Ceci posé, M. Péries nous initie à la vie des étudiants, à leurs mœurs, à leur costume, à leurs grades, baccalauréat, licence et doctorat ; enfin à la vie de ces maîtres, en général d'abord et en particulier ensuite pour quelques-uns. L'enseignement et l'administration de la Faculté forment la quatrième et la cinquième partie de cette période. La matière de l'enseignement était fournie par le décret de Gratien et les Décrétales d'une part, et le droit romain, d'une autre. C'est ici que la thèse de M. Péries est neuve et vraie : on a enseigné le droit romain à Paris, non seulement jusqu'à la défense d'Honorius, mais encore après. Cette partie du travail, très étudiée, prouve que la défense d'Honorius avait pour but « d'entraver la diffusion d'une science qui menaçait les intérêts de l'Église... en se trouvant en opposition avec le droit divin ou en favorisant l'absolutisme impérial » (p. 96). Particulièrement le droit romain « avait fait perdre au clergé et aux moines l'esprit de leur vocation surnaturelle,... l'Église le repousse alors dans ses limites humaines et le sépare officiellement du droit canonique qu'il menacait de pervertir » (p. 97-8). En effet, « quelles divergences profondes, par exemple, entre le droit de Rome et la loi chrétienne à propos du divorce, ou bien à l'égard du *paterfamilias !* » (p. 106). Aussi, pour résumer l'argumentation de M. Péries, la bulle d'Honorius n'eut-elle d'autre effet que de proscrire le droit romain comme doctrine, mais non comme document. (Cf. p. 106).

Dans la seconde période, où la réforme porta plus sur l'organisation magistrale que sur celle des élèves et de l'enseignement, la question roule plutôt sur l'élection des docteurs-régents que sur l'enseignement du droit romain par Cujas à Paris et sa prohibition formelle par l'ordonnance de Blois en 1579. Ce qui caractérise le plus particulièrement cette époque de l'enseignement, c'est la part que revendique le pouvoir royal dans sa direction. C'est le Roi et non plus le Pape, qui réforme, qui interdit, qui commande. Mais l'un comme l'autre n'obtenaient qu'un succès relatif par la prohibition de l'enseignement du droit romain. — Il faut signaler aussi comme un titre d'honneur pour la Faculté l'opinion libérale qu'elle eut pour les jésuites dans leur querelle célèbre avec l'Université (p. 236 et s.).

La troisième période est plus pauvre au point de vue scientifique. L'étroitesse de vue, où le gallicanisme avait conduit les profeseurs, finit par amener « l'anéantissement presque complet du droit canonique, dédaigné des jeunes gens, le développement anormal et outré du droit romain, et l'estime exagérée du droit français encore trop embryonnaire dans sa forme doctrinale, pour pouvoir se passer des concours de ses aînés » (p. 342). Et quant au mouvement philosophique et historique, qui agite l'époque, la Faculté le regarde passer en se drapant dans sa robe (p. 345).

En 1756, son local fut transporté de la rue du Fouarre à la place Sainte-Geneviève. Quarante ans plus tard, elle avait cessé de vivre. Au lieu de réformer, on avait détruit.

Nous avons signalé les grands traits de ce volume, très fourni aussi bien de petits détails, et qui prouve une science et un travail persévérants. L'auteur est tout préparé pour une étude historique du droit canon en France, que nous espérons le voir poursuivre et compléter dans ses recherches, et dans une chaire que nous souhaitons voir créer pour ce but à l'Institut catholique. A l'heure où l'on va enfin instituer à nouveau nos anciennes Universités, il faut un enseignement qui, en faisant connaître le passé, empêche de commettre les mêmes fautes et par suite empêche d'encourir de nouvelles destructions.

C. A. B.

Le Parlement de Bretagne après la Ligue (1598-1610), par Henri Carré, maître de conférences à la Faculté des lettres de Rennes. Paris, Quantin, 1888, in-8 de VIII-569 p. — Prix : 7 fr. 50.

M. Carré, pendant son passage à Rennes, a utilisé ses loisirs et les a fort intelligemment consacrés à écrire une histoire du Parlement de Bretagne après la Ligue. On se demandera sans doute pourquoi l'auteur a choisi cette période? Né en 1553, sur une terre qui se faisait gloire de son indépendance, de son esprit local, le Parlement de Bretagne fut organisé d'une façon fort curieuse, car, afin de contrebalancer les rivalités provinciales, aussi nombreuses qu'ardentes, Henri II avait réservé un certain nombre de sièges à des magistrats étrangers au pays: d'où conflits et combats qui remplirent presque un demi-siècle. C'est ce que nous expose M. Carré dans son premier chapitre, remontant ainsi à l'origine de cette institution dont il semblerait, d'après le titre même de son ouvrage, n'avoir étudié qu'une période relativement assez courte. Mais ce qu'il a voulu surtout nous faire connaître, c'est le rôle du Parlement de Rennes pendant ces troubles fameux de la Ligue qui agitèrent la province bretonne autant qu'aucune autre, son attitude en face du parlement ligueur créé à Nantes, son action à l'époque du voyage de Henri IV en Bretagne.

Puis l'auteur étudie successivement le personnel de la cour, les usages, les règlements et devoirs des magistrats, la compétence judiciaire du Parlement, son influence enfin et ses attributions législatives. Il nous dit le prix des charges, leurs revenus; il nous présente les présidents, les conseillers, les gens du roi (procureurs), les greffiers, huissiers, comptables, receveurs, avocats, tout le personnel en un mot qui s'agite autour des salles d'audience, où nous pouvons aller assister à l'une des plaidoiries qui s'y déroulent.

Les relations des magistrats entre eux ne pouvaient guère être cor-

diales; rivalités d'origine, rivalités de personnes, amenaient des querelles violentes, des accusations fâcheuses, des attaques contre la probité et l'honorabilité : les procès Lefebvre et d'Épinay, par exemple, remplissent les registres secrets du Parlement en 1604 et années suivantes de débats interminables, auxquels se trouva mêlée la très respectable et vieille famille bretonne de Cornulier. Un écrit satirique, publié en 1585 (les *Contes d'Eutrapel*) par Noël du Fail, conseiller au Parlement, nous dépeint sous d'assez vives couleurs ce qui se passait alors à Rennes.

La division du Parlement de Rennes était à peu près la même que dans les autres institutions identiques : chambre du conseil, grand'-chambre, tournelle, chambre des enquêtes, chambre des requêtes, chambre des vacations, constituaient un ensemble de bureaux chargés de régler et de distribuer les causes; organisation compliquée qui ne simplifiait pas la procédure et n'abrégeait pas l'exécution des jugements.

On lira avec intérêt deux chapitres que M. Carré a particulièrement soignés : dans l'un il étudie le rôle financier du Parlement de Rennes, mal établi parfois et amenant un conflit d'attributions soit avec la Chambre des comptes, soit avec le Roi; dans l'autre, il fait un sombre tableau de la misère qui régnait en Bretagne au début du XVIIe siècle, accentuée par un manque de sécurité dans les campagnes et une impuissante organisation de la police. Les troubles politiques ont toujours amené une recrudescence de crimes contre les personnes, de révoltes contre l'autorité, d'attentats contre le pouvoir central.

L'ouvrage a été composé à l'aide de documents en grande partie inédits, et il semble qu'aucune source importante n'a été négligée. Le sujet était neuf et méritait d'être traité. L'histoire des parlements provinciaux est loin d'être épuisée, et pour Rennes notamment, le champ d'études était vaste. Nous voyons avec plaisir une partie du terrain déblayé. Mais qui se chargera d'étudier l'histoire du Parlement de Bretagne de 1610 à La Chalotais? Cette période sera sans doute moins fertile en incidents que celle qui la précède et que celle qui la suit; aussi pourrait-elle bien longtemps encore attendre son historien, surtout un historien aussi consciencieux, aussi intéressant et aussi clair que l'est M. Henri Carré.

H. STEIN.

Les Normands dans les deux mondes, par G.-B. DE LAGRÈZE. Paris, Firmin-Didot, 1890, in-8 de XI-358 p. — Prix : 5 fr.

Le titre légèrement pompeux de cet ouvrage répond bien au contenu. C'est une sorte d'épopée des Normands que M. de Lagrèze s'est proposé d'écrire « avec des documents empruntés aux sources les plus variées. Ce n'est pas en France seulement que les anciennes

chroniques nationales ont été colligées, publiées, traduites et commentées. Nous aurions pu faire, sans grands frais, étalage d'érudition, si nous avions voulu surcharger le livre de notes au lieu de nous imposer une grande sobriété de citations, afin de ne pas ralentir notre marche (p. v). » Il est regrettable cependant que, pour les érudits, l'auteur se soit trop bien conformé à ce programme et, pour le grand public, qu'il n'ait pas distingué l'histoire et la légende. Ceci dit, il ne nous coûte en rien de reconnaître que le livre est charmant, plein de verve, qu'il se lit avec plaisir et qu'il est écrit dans un bon esprit.

Commençant par étudier les hommes du Nord, ou *North-men,* chez eux, M. de Lagrèze nous initie à leur vie, dont les caractéristiques sont l'amour du fort et la haine du lâche. Et cependant, dans leurs mœurs, il trouve cette devise : *Vaincre ou fuir* (p. 22), et avec une impartialité vraiment digne d'éloges, aux couleurs brillantes d'Axel et de Walderburg (p. 17), il oppose la barbarie de ces écumeurs de mer et de terre (p. 24). Il y a tout un chapitre, bien curieux et bien intéressant, consacré à la femme du Nord; un autre à Regner Lodbrog *wiking et skalde*, c'est-à-dire : roi et barde, qui mourut dans une fosse remplie de vipères, en composant sa propre « drapa, » c'est-à-dire son chant funèbre; un autre à Olaf, *wiking,* et saint de l'Église catholique. Puis, ces tableaux tracés à grands traits, il jette ses hommes sur le monde. Voici les Normands Varègues russes, les conquérants des Slaves, avançant sur l'Orient jusqu'à Byzance, mais n'y entrant encore que comme gardes de l'empereur; les Normands anglais; ceux de France et d'Allemagne; les Normands de France vainqueurs des Normands d'Angleterre; ceux d'Espagne et d'Afrique; ceux d'Italie et de Sicile; ceux de Grèce; ceux de Syrie et enfin ceux d'Amérique. « Chaque jour les savants du Nord font de précieuses découvertes et portent la lumière dans quelque coin obscur de l'histoire de leurs antiquités nationales. En finissant ce chapitre nous éprouvons surtout un regret, que nous avons déjà ressenti à la fin de plusieurs autres, d'être obligé de nous arrêter, lorsque nous aurions eu tant de détails curieux à raconter encore (p. 352). » Le lecteur aura les mêmes regrets et nous les exprimons bien volontiers en son nom. C. A. B.

Documents historiques relatifs à la principauté de Monaco depuis le XVIe siècle, recueillis et publiés par Gustave Saige. Tome II. Imprimerie de Monaco, 1890, in-4 de CCXLVIII-906 p. — Prix : 25 fr.

Les lecteurs du *Polybiblion* connaissent les projets de publications historiques empruntées aux Archives de Monaco, auxquelles feu S. A. S. le prince Charles III avait donné son assentiment; le volume paru en 1888 leur a été signalé ici (tome LIII, p. 361-362). Celui que le labo-

rieux archiviste de la principauté vient de mettre au jour est comme lui digne de toute l'attention du monde savant. Il est consacré aux années écoulées entre 1494 et 1540, pendant lesquelles la seigneurie appartint aux enfants de Lambert et de Claudine Grimaldi : Jean II (1494-1505), dont le nom a été omis par *l'Art de vérifier les dates,* le P. Anselme et Moréri, Lucien (1505-1523) et Augustin (1523-1532). Au décès de celui-ci, elle revint au fils de Lucien, à Honoré Ier qui, âgé de dix ans, fut élevé sous la tutelle d'Étienne Grimaldi.

Dans une longue introduction, M. Saige étudie les événements de cette époque : la part active prise à la politique et aux campagnes de Charles VIII en Italie par Jean II, son alliance et celle de Lucien avec la France, la mort violente de Jean II, tué par son frère au milieu d'une querelle, le siège de Monaco par les Génois en 1506-1507, l'emprisonnement de Lucien par les ordres de Louis XII, les mesures législatives édictées par Lucien, et son assassinat par les Doria, le changement de politique inauguré par Augustin qui, rompant avec les traditions de ses prédécesseurs et cédant à l'influence du connétable de Bourbon, contracte avec l'Espagne une alliance qui dura plus d'un siècle; la mort d'Augustin, laquelle n'advint pas sans soupçon de poison; à l'avènement d'Honoré, les manœuvres d'Étienne pour rester seul maître à Monaco et l'adresse avec laquelle il parvint à se débarrasser de ses cotuteurs et à jeter hors de la principauté le commissaire de l'Empire, puis à perpétuer entre ses mains la tutelle pour laquelle il se fit consentir les pouvoirs les plus étendus, en attendant que son pupille lui confirmât à son tour une autorité qu'il prétendait bien ne quitter qu'avec la vie.

Les péripéties ne font pas défaut à l'histoire de ces quarante-six années ; M. Saige les a éclairées de la façon la plus satisfaisante en groupant autour de chacune d'elles un nombre considérable de documents empruntés aux divers dépôts de l'Europe. L'un d'eux a droit à une mention spéciale, c'est le *Libro de la progenie et vita de li illustrissimi segnori de Monago,* lequel, œuvre de l'un des familliers d'Étienne Grimaldi — de Louis Laurenti probablement — est une chronique des années 1332 à 1534, où figurent des épisodes importants dont on chercherait vainement la trace ailleurs. Sa rentrée aux Archives de Monaco et sa publication aux pages 817-836 du tome II des *Documents* font le plus grand honneur à la sagacité de M. Saige.

Ce volume ne clôt pas les *Documents sur Monaco;* l'abondance des textes est telle qu'un seul volume ne suffira peut-être pas pour tous ceux qui doivent encore voir le jour. On ne peut que souhaiter de voir l'œuvre s'étendre et multiplier les témoignages de l'importance de Monaco sur les destinées du midi de l'Europe.

BERTRAND DE BROUSSILLON.

Les Deux Rivales, l'Angleterre et la France, par Léon Delbos. Paris, Savine, 1890, in-18 de 327 p. — Prix : 3 fr. 50.

In Autunno, su e giù, par Ruggiero Bonghi. Milan, Paganini, 1890, in-18 de xiv-246 p. — Prix : 3 fr. 50.

On me dit que M. Delbos est officier dans la marine anglaise. J'ai peine à le croire. Son nom, sa partialité évidente en faveur de la France, la facilité avec laquelle il s'exprime en français, l'idée même d'écrire dans notre langue, non moins que certains détails qui semblent permettre de lui assigner comme lieu d'origine la Bretagne ou la Normandie, tout concorde à faire supposer qu'il est notre compatriote. Quoi qu'il en soit, la France et l'Angleterre lui sont également familières. C'est sans doute pour cela qu'il s'est cru appelé à écrire sur *les Deux Rivales* un livre « de bonne foi et sans parti pris. » Mais, pour être à même de comparer avec autorité la religion de deux pays, leur gouvernement, leur commerce, leur industrie et leur agriculture, leur armée et leur marine, leur littérature, leur art et leur science, le bon sens et l'expérience personnelle ne suffisent pas ; il faut être préparé par des études très diverses et assez approfondies. Il faut aussi, quand on a la prétention d'écrire un livre, prendre la peine de châtier son style plus que pour une causerie. Quelque opinion qu'on ait sur l'Armée du salut, j'estime que lui appliquer les expressions : « cette crapule, » « ce ramassis de canailles, » est au moins de mauvais goût, et que le mot « arsouille » n'a pas encore droit de cité dans les essais d'économie politique, même quand il s'agit de qualifier un représentant de M. Jules Ferry au banquet du lord-maire. L'incorrection de la phrase n'est souvent pas moindre que le sans-façon dans le choix des mots, et je suis étonné qu'un éditeur fin lettré n'ait pas exigé une révision totale au point de vue du style. Je n'en citerai qu'un exemple entre mille, mais il est typique, l'auteur y disant juste le contraire de ce qu'il veut évidemment dire : « L'Anglais ne se lie pas aussi facilement que les peuples du continent, et il n'admet une personne dans le cercle de sa famille qu'après s'être assuré que celle-ci est digne de ce privilège. » Quand ce n'eût été que comme excuse, M. Delbos n'aurait pas dû dissimuler sa nationalité.

Faut-il aussi porter au compte de l'extranéité la singularité des opinions religieuses et politiques de M. Delbos? Il se permet, au sujet de la théologie, de l'Église, de la « grande Révolution, » des assertions qui peuvent paraître bien légères. « J'ai toujours appartenu au parti libéral, déclare-t-il, je suis encore plus libéral que jamais. » Il le prouve : il écrit aussitôt Roy avec un y. Cela ne l'autorise pourtant pas à affirmer que les sœurs des pensionnats « n'ont pas la moindre parcelle de sens moral. » Ce dernier trait est d'autant plus dur que notre auteur prétend parler « de choses qu'il connaît comme l'A, B, C. » Que

M. Delbos soit républicain, c'est une de ces fantaisies auxquelles les étrangers nous ont habitués, mais il défend assez maladroitement le régime qui lui est cher. Quand il compare les gouvernements actuels de la France et de l'Angleterre, il s'efforce uniquement et avec une louable modestie, d'établir que notre république n'est pas pire que la monarchie anglaise, dont il dit d'ailleurs tout le mal possible. Il laisse aussi échapper à l'occasion des aveux d'enfant terrible : « Depuis une quinzaine d'années, on trouve (dans le corps diplomatique français) des types qui feraient meilleure figure chez un mastroquet que dans les salons d'une ambassade. » Il ajoute : « Malheureusement l'élément quelque peu grossier qui s'est introduit chez les diplomates français a été suivi d'une invasion féminine qui ne sert guère d'ornement à ce corps diplomatique. » Nous n'y contredirons pas et nous associerons même à cette conclusion judicieuse : « Il me semble qu'on peut être républicain sans affecter des allures de cabaret. » Le chapitre consacré à la littérature est peu fait pour en donner une idée exacte et complète. M. Delbos aurait pu considérer le roman comme un miroir plus ou moins fidèle de la société ; il était tenu, au point de vue purement littéraire, de lui accorder une large place. Le seul nom de Dickens obtient une mention au cours d'une énumération, mais sans même l'aumône d'une épithète. L'éloquence devrait bien aussi avoir quelque importance au pays des prêches et du parlementarisme ; la poésie, qui a toujours passé pour exprimer les plus hautes aspirations des esprits d'élite, eût pu mériter de fixer un instant l'attention du penseur. Mais il paraît qu'il n'y a plus en Angleterre ni orateurs, ni poètes, ni économistes, ni historiens, ou du moins aucune allusion ne fait soupçonner leur existence. Les lettres ne seraient représentées que par le journalisme : pauvre pays!

Malgré ces défectuosités trop sensibles pour qu'il soit permis de les taire, *les Deux Rivales* contiennent des pages intéressantes. On y trouve une ample récolte d'observations personnelles, très variées, souvent curieuses, exposées avec un certain entrain et confirmées au besoin par des chiffres empruntés aux statistiques officielles. L'auteur s'est donné particulièrement la tâche de combattre les préjugés qui ont généralement cours en France au sujet de l'Angleterre. Ces préjugés sont pour la plupart assez favorables à notre rivale : il s'ensuit que tout en cherchant à tenir la balance égale entre les deux pays, M. Delbos l'a fait souvent, et en toute justice, pencher en notre faveur. A ceux chez qui l'anglomanie n'a pas étouffé l'amour-propre national, je recommanderai les chapitres sur le paupérisme, le confortable, l'agriculture, le commerce, l'armée, l'éducation : les perfections anglaises y sont ramenées à de justes proportions.

— Le livre de M. Bonghi peut être rapproché de celui de M. Delbos,

l'Angleterre actuelle en faisant presque tous les frais. De prime abord on est un peu surpris de sa physionomie « fin de siècle. » L'éditeur a imaginé d'intercaler entre chaque feuille d'impression un feuillet de son catalogue imprimé sur papier bleu, rose, jaune, vert : c'est un vrai bouquet de fleurs. Quelque choquante qu'elle soit pour nos habitudes, cette nouvelle forme de réclame en vaut peut-être une autre : la lecture du catalogue s'impose, sans trop interrompre celle du texte. Le livre lui-même n'est pas moins bizarrement composé. Sous forme de lettres, c'est un recueil de véritables articles de journal où se trouvent consignées des notes de plusieurs voyages dont l'itinéraire et la chronologie sont impossibles à suivre. Il débute par une étude sur la légende franciscaine dans la vallée de Rieti, vous promène longuement en Angleterre et se clôt sur une critique à fond d'un roman de M. A. Daudet. Pour un ancien ministre qui a contribué à la suppression des congrégations religieuses en Italie, M. Bonghi se montre assez bon enfant. Il constate, sans plus s'en affliger, que la loi qui a prétendu détruire les congrégations, les chasser de leurs demeures, s'emparer de leurs biens, n'a pas réussi, parce que le pays n'était pas avec elle. Visitant les couvents de Greccio et de Fante Colombo, il recueillit sur place les miracles attribués par de pieuses légendes à saint François d'Assise. Il en goûte le merveilleux en amateur de folklore, et les vante avec assez d'esprit et en assez bon style pour qu'on ne puisse se fâcher de son scepticisme. La foi aux miracles lui paraît même bonne à ménager : c'est rendre hommage à la vertu humaine que de lui attribuer une puissance qu'elle ne peut avoir. En Angleterre, M. Bonghi assiste à un banquet du lord-maire, à la collation des grades universitaires à Cambridge et à Oxford, à des courses de chevaux ; il s'intéresse aux antiquités romaines de Bath ; il ouvre une enquête minutieuse sur les journaux anglais, leur tirage, leur composition, leur rédaction, leurs rapports avec le public. Au milieu de cette enquête, Jack l'Éventreur obtient inopinément son petit chapitre. M. Bonghi n'a pas la prétention de donner une idée générale des institutions et des mœurs de l'Angleterre, mais chaque sujet traité est étudié avec soin, dans le plus grand détail. L'impression du moment est fixée toute vive et complétée par tous les renseignements que l'auteur a pu se faire donner : c'est observé et documenté. M. Bonghi admire franchement nos voisins ; les comparaisons qu'il établit entre eux et ses compatriotes sont tout à l'avantage des premiers. Quant à la France, il n'éprouve pour elle aucune sympathie, et ne lui reconnaît de supériorité qu'en cuisine, et encore à Paris seulement.

EMM. DE SAINT-ALBIN.

Le Général de Sonis, d'après ses papiers et sa correspondance. par Mgr BAUNARD. Paris, Poussielgue frères, 1890, in-8 de 555 p., orné d'un d'un portrait. — Prix : 4 fr.

Histoire du général de Sonis, par J. DE LA FAYE. Paris, Bloud et BARRAL, s. d., in-8 de 344 p., orné de 8 grav. — Prix : 4 fr.

La grande, noble et sainte figure de Sonis devait naturellement inspirer plus d'un écrivain, et nous dirions qu'il en inspirera longtemps encore, s'il ne nous semblait que Mgr Baunard a complètement épuisé le sujet ; comment oserait-on l'aborder après lui? Sa biographie du héros chrétien est absolument un chef-d'œuvre complet. L'éminent recteur des Facultés catholiques de Lille s'est, tout d'abord, entouré de tous les documents : il s'est inspiré de la correspondance du général avec sa famille et ses amis et s'est, en outre, mis en relation avec ses anciens compagnons d'armes et avec les divers personnages qui l'avaient approché aux diverses époques de sa vie. Pour les premières années, il a pu suivre l'autobiographie que Sonis avait commencée en vue de l'instruction de ses enfants ; malheureusement cet excellent guide n'a pu le conduire bien loin parce que la maladie et la mort en ont interrompu la rédaction. Mais l'auteur a pu y suppléer avec les lettres admirables dont il donne de nombreux fragments. Mgr Baunard s'est appliqué à ne négliger aucun trait de son héros : il le montre père de famille modèle, menant à bonne fin l'éducation de ses dix enfants survivants ; guerrier héroïque et chef habile, maintenant rigoureusement la discipline autour de lui et sachant assurer la victoire par son sang-froid et la sûreté de son coup d'œil ; chrétien ardent, se soumettant à de rigoureuses pénitences et toujours occupé de conquérir des âmes à Jésus-Christ; charitable au point de dépasser souvent la limite de ses très modestes ressources. Certaines pages de ce récit sont véritablement sublimes et dignes des plus grands écrivains : citons notamment la description des champs de bataille de Magenta et de Solférino, le combat d'Aïn-Madhi et surtout la nuit mémorable qui suivit le combat de Patay. On a reproché au général de Sonis de s'être montré sévère dans le commandement ; Mgr Baunard glisse très légèrement sur cette accusation, à laquelle il semble facile de répondre qu'un chef a le droit de beaucoup exiger de ses subordonnés quand il leur donne constamment l'exemple de la discipline et du dévouement.

Ce qui était remarquable chez le glorieux soldat de Solférino et de Patay, c'est la clairvoyance avec laquelle il jugeait les fautes commises par les gouvernements pour lesquels il versait son sang avec prodigalité. Il obéissait aveuglément, mais ne se courbait pas ; il vota négativement en 1852, et demanda sa retraite lors de l'exécution des décrets contre les congrégations. C'était un homme d'un autre âge, et, comme le dit excellement Mgr Baunard, tant que la France produira

de tels caractères, on ne pourra désespérer de son avenir. Son digne compagnon, le général de Charette, l'a éloquemment caractérisé en une ligne : « Toute sa vie peut se résumer en ces deux mots : honneur et sacrifice. »

— Que dire maintenant de l'*Histoire du général de Sonis,* par M. de la Faye? Qu'elle serait parfaite si nous n'avions pas à la mettre en parallèle avec celle de Mgr Baunard. Moins complète, parce que l'auteur a eu moins de documents en mains, elle procède cependant du même principe et tend au même but : présenter à la jeunesse française un modèle de perfection que bien peu pourront imiter complètement, mais dont tous peuvent tendre à se rapprocher. Le héros de Patay le répétait souvent dans ses lettres : la France ne se relèvera qu'en redevenant chrétienne. Il faut donc faire lire cette vie sublime qui est l'exposé des vertus qui font les soldats invincibles et les grands citoyens. Aussi exprimons-nous, en concluant, le vœu que l'un des auteurs de ces excellentes biographies nous en donne une réduction mise à la portée de tous que nous puissions répandre à profusion dans les bibliothèques populaires et donner en prix dans les écoles libres.

COMTE DE BIZEMONT.

La Topografia antica di Palermo dal secolo X e XV. Memorie di VINCENZO DI GIOVANNI, professor nella R. Università degli studi di Palermo, correspondente dell' istituto di Francia. Palermo, tip. del Boccone del Povero, 1890, 2 vol. in-4 de 512 et 468 p. — Prix : 35 fr.

Le livre dont nous voulons parler, d'une valeur immense pour les compatriotes de l'auteur, ne peut avoir pour nous tout l'intérêt qu'y trouvent ceux-ci; mais le *Polybiblion* ne doit pas garder le silence sur une œuvre due à l'un des plus éminents écrivains de l'Italie. Un lien, du reste, rattache à la France M. Vincenzo di Giovanni; il est l'un des correspondants de notre Institut. Inutile d'ailleurs de le présenter à nos lecteurs : professeur de philosophie au séminaire de Palerme, il a écrit des ouvrages dont notre collaborateur M. Léonce Couture a souvent eu l'occasion de faire l'éloge (voir notamment le tome XV de cette revue, à la page 224), et nous-même nous avons plus d'une fois cherché à faire connaître d'importantes publications historiques, philologiques ou littéraires du savant abbé sicilien. Cette fois, il se présente à nous comme historien et comme archéologue. Depuis bien des années, à partir de 1880, M. di Giovanni a fait paraître soit dans des périodiques, soit dans des brochures, des mémoires sur la topographie antique de Palerme; il les a revus, complétés, en a rédigé de nouveaux et, de la réunion de tous ces articles, a formé les deux beaux volumes que nous annonçons. En parcourant l'ample bibliographie où sont indiqués les imprimés et les manuscrits consultés, on peut se faire une idée des persévérantes recherches de l'auteur. Il a tenu grand compte des au-

torités historiques et de la tradition locale, mais a surtout puisé dans les archives, dans les instruments publics et diplomatiques, dans les actes des notaires, dans les registres des paroisses et des monastères. Chacune de ses assertions est appuyée sur d'incontestables preuves et c'est ainsi qu'il a pu rectifier des erreurs commises par ses prédécesseurs. Grâce à ces nombreux documents et aidé du témoignage laissé par les anciens, les Arabes et les chroniqueurs du moyen âge, M. di Giovanni nous fait voir Palerme telle qu'elle fut durant quatre siècles, avec ses vieilles portes, son Halisah où résidait le sultan, son port, ses églises transformées en mosquées et rendues au culte du vrai Dieu, ses rues, ses places, ses établissements de bains, ses palais, ses murailles inexpugnables. Peut-être est-il à regretter que l'auteur n'ait pas, dans une esquisse rapide, rappelé l'histoire de la ville où se sont succédé Phéniciens, Carthaginois, Romains, Arabes, Normands, Angevins, Aragonais. Une vue de Palerme à vol d'oiseau, tracée par l'habile plume de M. di Giovanni, eût parfaitement terminé ce chapitre préliminaire, qui aurait fait un beau portique à son œuvre. Un tel regret, du reste, ne peut guère être éprouvé que par un lecteur étranger, et cette sorte d'introduction était inutile pour les lecteurs auxquels M. di Giovanni s'est adressé, qui ont présents à l'esprit tous les souvenirs et sous les yeux tous les aspects de l'ancienne capitale de la Sicile. L'ouvrage de M. di Giovanni, enrichi de cartes, de plans, a été publié avec tout le soin que méritait un livre aussi important. TH. P.

Il Libro di Montaperti (an MCCLX), pubblicato per cura di CESARE PAOLI. Florence, Vieusseux, 1889, in-4 de LXXVI-488 p. — Prix : 15 fr. (*Documenti di storia italiana, tomo IX*).

La guerre entre Florence et Sienne qui a reçu le nom de Montaperti de la bataille qui la termina (4 septembre 1260), fut aussi importante que courte. La victoire du 4 septembre sauva Sienne d'une ruine complète ; l'échec eut pour résultat à Florence la transformation de la démocratie. Les vainqueurs trouvèrent sur le champ de bataille les registres officiels de l'administration de l'armée florentine. Ces registres transportés à Sienne y restèrent jusqu'à la fin du XVIe siècle qu'ils furent restitués à Florence. C'est ce qui nous reste de ces documents que l'on désigne et que l'on désignait déjà au XIVe siècle sous le nom de *Libro di Montaperti.*

Ce recueil est extrêmement précieux; d'abord, parce que c'est le seul document officiel de source florentine qui nous renseigne sur la guerre de Montaperti; puis, parce que c'est un document unique en son genre pour l'histoire militaire du moyen âge. Du 9 février au 3 septembre, nous y trouvons noté, jour par jour, tout ce qui concerne l'ap-

provisionnement, la marche, les actes politiques et militaires de l'armée florentine; il nous fournit les détails les plus précis et les plus exacts sur l'organisation militaire de la commune de Florence ; il aide à enrichir le glossaire militaire du moyen âge.

D'ailleurs, ce ne sont pas seulement des renseignements sur la guerre de Montaperti et sur l'organisation militaire de Florence que l'on peut recueillir dans ce manuscrit ; il fournit encore une masse considérable d'indications de tout genre : la topographie, l'histoire de l'industrie, l'histoire du commerce, l'histoire littéraire même, y trouvent à puiser. Aussi fut-il consulté et utilisé de bonne heure par les Florentins. Dès le commencement du XVIIe siècle, Segaloni, chancelier des Réformateurs, en tira parti pour la rédaction de son *Priorista*. Scipione Ammirato le cite dans ses *Storie Florentine*. Enfin, dans notre siècle, les érudits ont souvent dû y avoir recours.

C'est donc un service que la Commission royale d'histoire d'Italie rend aux études historiques en publiant ce manuscrit, et M. Cesare Paoli, à qui elle en a confié l'édition, a fait ce travail avec le soin et la compétence auxquels on est habitué de sa part.

Dans une intéressante introduction, le savant éditeur reconstitue le *Libro di Montaperti* tel qu'il devait se trouver tout d'abord et sans les lacunes qu'on y constate malheureusement. Cette étude lui donne l'occasion de nous faire connaître l'administration de l'armée de Florence au XIIIe siècle. Après avoir fait la description consciencieuse du *Libro di Montaperti,* M. Paoli en retrace en quelques pages l' « histoire archivistique, » si l'on peut employer ce barbarisme, et l' « histoire littéraire, » c'est-à-dire qu'il recherche les traces de son manuscrit d'abord aux archives de Sienne, puis à celles de Florence, et qu'il nous fait connaître les emprunts qui y ont été faits dans le cours des siècles.

Quant à la manière dont a été édité le *Libro di Montaperti,* nous devons dire que M. Paoli a respecté scrupuleusement son texte, et que, là même où la leçon du manuscrit est évidemment fautive, il n'a cru devoir y substituer ses corrections qu'en note. Les notes, d'ailleurs, qui accompagnent le texte sont extrêmement rares et ne donnent guère que des indications relatives aux lacunes ou à la condition matérielle du manuscrit. Cette précieuse publication est terminée par quatre excellents index qui en faciliteront singulièrement l'usage aux érudits : un index chronologique des documents contenus dans le volume ; une table des matières, où l'on aurait peut-être dû ne pas indiquer seulement les objets sous leur forme vulgaire, mais sous le nom latin que leur donne le manuscrit ; un index topographique et un index onomastique. Les deux premiers index sont l'œuvre de M. Cesare Paoli, les deux derniers ont été compilés par un de ses élèves, M. Eugenio Casanova, employé aux archives de Florence. E.-G. LEDOS.

BULLETIN

Le Prêtre et le Franc-Maçon, par J. NICOLAS. Paris, Téqui, 1890, 2e édit. in-12 de 14 et 384 p. — Prix : 1 fr. 50.

Excellent livre qui oppose les bienfaits moraux et sociaux de la religion, représentée par le clergé, aux corruptions de toute sorte de la franc-maçonnerie. Il fait ressortir très heureusement le caractère satanique de cette dernière. C'est toujours à quoi il en faut revenir pour être dans le vrai complet. Une introduction écrite avec véhémence montre dans la franc-maçonnerie un instrument des juifs et fait écho aux livres vengeurs de Drumont. L'ouvrage de M. Nicolas est un très bon livre de propagande et peut être utilement placé dans les bibliothèques populaires ou donné aux distributions de prix. XX.

Le Sacré-Cœur et la Compagnie de Jésus, par le P. HENRI DE ROCHEMURE, de la même Compagnie. Lyon, Delhomme et Briguet, 1890, in-12 de II-169 p. — Prix : 0 fr. 75.

« Expliquer la mission et le rôle de la Compagnie de Jésus dans l'établissement et la propagation de la dévotion au Sacré-Cœur, » tel est le but poursuivi par le P. de Rochemure dans cet opuscule. Louable ambition et qui devait germer tout naturellement au cœur d'un frère des PP. de la Colombière, Croiset et de Gallifet, ces ardents propagateurs de la dévotion au Sacré-Cœur de Jésus. Le P. de Rochemure s'est fort bien tiré de sa tâche. Historien bien informé en même temps qu'habile écrivain, il a élevé un monument charmant et pieux à la gloire de la Compagnie de Jésus, et les noms et les faits s'y pressent, fidèles témoins du zèle et de la piété de cette phalange religieuse, née à l'ombre de cette colline, qui porte aujourd'hui la basilique du Sacré-Cœur. Tous les pèlerins de Montmartre voudront lire ce récit bien propre à entretenir leur foi et à encourager leurs espérances.

P. TALON.

Manuel de la police des cultes, etc., par V. JEANVROT, conseiller à la cour d'appel d'Angers. Paris, Chevalier-Marescq, 1888-1890; Angers, Desdouvres et Paré, 2 vol. in-8 de 155 et 136 p. — Prix : 6 fr.

M. Jeanvrot a réuni sous une forme à la fois claire et succincte la substance de la législation française des cultes : lois, arrêts ou avis du conseil d'État, arrêts des cours de cassation, d'appel et du tribunal des conflits, circulaires ministérielles, ordonnances et décisions diverses, viennent, par une habile juxtaposition, constituer un guide administratif également utile aux étudiants en droit et aux fabriques. Messieurs les curés pourront souvent consulter avec fruit ce manuel éminemment pratique, que complète avantageusement une table analytique suffisamment détaillée. L'auteur s'occupe des édifices affectés au culte et au clergé, des fêtes et cérémonies religieuses, de l'état civil, des cimetières, des biens et de l'organisation du clergé, et enfin des congrégations. L'esprit qui a présidé à la rédaction de cet ouvrage n'est pas chrétien, aucune réserve n'est indiquée, même de la façon la plus voilée, en face de certains abus des plus préjudiciables aux libertés essentielles de l'Église; mais rappelons-nous qu'il est spécialement destiné à l'usage des maires et des fonctionnaires de l'ordre administratif et judiciaire. Ce manuel est néanmoins pour les paroisses et les administrations diocésaines d'une grande utilité, puisqu'il est ce que nous possédons de plus complet et de plus récent sur la matière de la « police des cultes. » G. PÉRIES.

L'Agonistique. *Jeux actifs, exercices amusants,* par le général LEWAL. Paris, L. Baudoin, 1890, in-12 de 192 p. — Prix : 2 fr.

Dans la première partie de son ouvrage, M. le général Lewal nous met sous les yeux l'affligeant tableau de la décadence physique et morale de la jeunesse, nous en indique les causes, et ce qui vaut mieux, les moyens d'y remédier, en rétablissant l'équilibre entre le développement du corps et celui de l'esprit. Dans la seconde partie, il nous vante les avantages de l'air libre et pur, et trouve avec raison que, pour permettre aux écoliers d'en profiter, les maisons d'éducation devraient toutes posséder en dehors des villes des champs scolaires où auraient lieu les récréations. Dans la troisième partie, l'auteur énumère et classe les jeux que pratiquaient les anciens et qui, avec quelques modifications, se sont presque tous transmis jusqu'à nous; puis, après avoir remarqué qu'ils satisfont la pugnacité et l'amour-propre des enfants, il indique les conditions essentielles qu'ils doivent remplir pour plaire et être utiles, sans exiger néanmoins de trop fortes dépenses. Suit, dans une quatrième partie, la description des jeux et exercices de gymnase, de lutte, de marche et de chasse qu'il conviendrait de propager parmi les écoliers, et dont quelques-uns, fort en honneur autrefois, sont tombés dans un injuste discrédit. Enfin, comme l'émulation est un puissant mobile et un énergique stimulant pour les enfants, dans une cinquième et dernière partie, le général Lewal propose de donner des encouragements aux exercices physiques pratiqués dans les collèges et les écoles, de décerner des médailles et des prix à ceux qui s'y distingueraient, de remettre le triomphe en usage, d'établir des joutes entre les établissements d'éducation, des concours publics à l'occasion des fêtes nationales ou locales. Au cours de son travail, le général Lewal fait le procès à la ridicule invention des bataillons scolaires, sotte parodie de l'armée, et à l'éducation anglaise que d'aucuns rêvent d'importer chez nous en même temps que le vocabulaire et les modes de nos voisins d'Outre-Manche. Nous désirons que ce petit volume d'un soldat, qui renferme tant et de si sages conseils, soit lu par tous ceux qui s'intéressent à la jeunesse française.

ALBERT ISNARD.

Les Outils de l'écrivain, par SPIRE BLONDEL. Paris, Henri Laurens, 1890, in-18 de 232 p. — Prix : 9 fr.

Pour composer un tel livre, l'auteur a dû mettre à contribution un nombre presque invraisemblable d'ouvrages. Ce n'est pas, en effet, petite affaire que d'interroger toutes les époques et tous les peuples des deux mondes afin de leur ravir les secrets de leur science et de leurs usages s'appliquant au sujet traité! M. Spire Blondel fait successivement et logiquement l'historique du papier, du crayon et de la règle, de la plume, du canif et du grattoir; il consacre ensuite des pages aussi nombreuses qu'intéressantes à l'encre et aux encriers et il termine par des recherches consciencieuses sur le cachet en général, la cire à cacheter et l'emploi des enveloppes pour la correspondance.

L'analyse de ce volume est malaisée, sinon impossible. Toutefois, ce que l'on peut dire sûrement, c'est que, tiré à trois cent trente exemplaires numérotés, et imprimés avec un goût parfait sur beau japon, il ne peut manquer d'être apprécié de tous les bibliophiles. Cela dit, pourquoi, nous demanderons-nous, cette édition épuisée, M. Spire Blondel n'en donnerait-il pas une nouvelle, de format in-8, et illustrée? Ce serait là un cadeau d'étrennes de premier ordre pour la jeunesse studieuse. Je conseillerais alors

à l'auteur d'enrichir son travail d'une bonne introduction et surtout d'une table analytique du genre de celles que l'on trouve dans la collection des *Curiosités* dite *Bibliothèque de poche,* qui parut autrefois chez les éditeurs Paulin et Le Chevalier, de laquelle table je regrette ici l'absence. Cette observation ne m'empêchera pas de déclarer que *les Outils de l'écrivain* forment un livre éminemment curieux et instructif.

E.-C. LA GRETTE.

L'Activité des animaux, par M. TENICHEFF, traduit du russe par M. GOUROVITCH. Paris, Masson, 1890, in-8 de v-194 p. avec 51 figures. — Prix : 6 fr.

Pleine d'aperçus nouveaux, cette étude révèle un esprit profondément observateur. Après avoir recherché les conditions nécessaires à la vie des animaux, M. Tenicheff établit d'une façon aussi intelligente qu'intelligible comment ces conditions sont remplies aux divers points de vue de la reproduction, de la vie sociale et de l'expérience de la vie. Mais, l'idée de Dieu reste complètement absente, et l'auteur accorde à la seule expérience de la vie une prépondérance à peu près exclusive. Ce système conduit à la négation de l'instinct inné, instinct admirable dont chaque animal est doué, qui varie successivement selon le rôle qui lui est dévolu dans la création, mais qui se maintient constant à travers les siècles. Pourquoi ne pas remonter purement et simplement aux sources premières, qui simplifient tout et qui expliquent tout? Sous la réserve de cette observation, nous reconnaissons que cet ouvrage est empreint d'un réel cachet d'originalité, et qu'il sera lu avec intérêt, même par les personnes qui ne s'occupent pas habituellement de sciences naturelles. D. MARTEL.

Les Industries des animaux, par FRÉDÉRIC HOUSSAY, maître de conférences à l'École normale supérieure. Paris, J.-B. Baillière, 1890, in-18 de 300 p. et 38 fig. — Prix : 3 fr. 50.

Les animaux ont, pour se garantir de leurs ennemis, pour subvenir à leurs besoins, un merveilleux instinct qui les guide sûrement. Sans doute cela est connu depuis bien longtemps, mais ce livre le met mieux encore en relief par des faits d'un haut intérêt qui avaient pu échapper à la sagacité des observateurs. L'auteur en conclut que les barrières réputées infranchissables par l'orgueil de l'homme entre lui et les animaux sont tombées par les découvertes de l'anatomie comparée, mais que, si l'intelligence de l'homme est essentiellement différente de celle des animaux, celle-ci est de même nature, quoique inférieure. Cette modestie a une grande portée chez un savant de la valeur de M. Frédéric Houssay; mais il serait peut-être plus juste encore de dire que toutes les œuvres du Créateur sont merveilleuses de structure, de prévoyance et de sagesse et que, si faible que soit la différence entre l'intelligence de l'homme et celle des animaux, celle-ci est toujours la même qu'au premier jour de la création, tandis que celle des hommes suit une évolution sans cesse ascendante vers la recherche du vrai et du beau et vers la perfection de l'œuvre qui lui est propre. A. DELAIRE.

Année scientifique et industrielle, par LOUIS FIGUIER. Année 1889. 33e année. Paris, Hachette, 1890, in-18 de 600 p. — Prix : 3 fr. 50.

Ce volume contient le compte rendu de l'Exposition universelle de 1889;

il est accompagné d'une vue générale de l'Exposition et de deux plans coloriés des constructions du Champ de Mars et de l'Esplanade des Invalides. Tout ce qui a attiré l'attention du public y est relaté : astronomie, météorologie, sciences physiques et naturelles, progrès mécaniques et industriels, sciences et arts. Une description très minutieuse des bâtiments de l'Exposition, et notamment de ceux qui doivent être conservés, met en relief les progrès de la construction du fer, surtout dans la tour Eiffel : l'auteur décrit l'aménagement des divers étages et des parties élevées de la tour où sont installés les appareils destinés aux observations sur la météorologie, l'état du ciel, la physique du globe et en général à toutes les observations scientifiques; la tour sera en même temps un excellent observatoire en temps de guerre, mais malheureusement aussi un merveilleux axe de tir pour l'ennemi.

A. DELAIRE.

Causeries scientifiques, par HENRI DE PARVILLE. 28e année (1888). Paris, J. Rothschild, 1890, in-18 de 356 p. — Prix : 3 fr. 50.

Toujours pleine de nouveautés attrayantes, cette publication offre chaque année un champ très varié d'expériences et de curiosités. Citons en passant, dans le présent volume, le coup de soleil électrique, curieux phénomène qui jusqu'ici semblait particulier au soleil, mais étranger à un foyer électrique, eût-il l'intensité de cent mille bougies; le mal de mer, avec ses causes et les palliatifs qui peuvent le diminuer; les grêlons à microbes; la femme électrique; la rage; la planète Mars et la diversité de ses aspects; les parasites de l'homme; les criquets en Algérie; les suggestions criminelles; l'homme-serpent; les montagnes russes balnéaires; le tramway électrique. Cette seule énumération montre tout l'intérêt du livre.

A. DELAIRE.

Histoire de la téléphonie et Exploitation des téléphones en France et à l'étranger, par JULIEN BRAULT, chargé du service des téléphones au Sénat. Nouvelle édition, revue et augmentée. Paris, Masson, 1890, in-8 de x-468 p. illustré de 140 gravures. — Prix : 4 fr.

Ce volume est plus qu'une œuvre de vulgarisation, c'est un véritable petit code de la téléphonie, car on trouve reproduite, in extenso, toute la réglementation qui régit ce nouveau service. L'historique du téléphone est fort complet : tous les systèmes sont passés en revue, analysés, expliqués, et leur examen comparatif met en évidence le côté faible ou avantageux de chacun d'eux; viennent ensuite des descriptions très intéressantes sur le phonographe et le graphophone, ces deux grandes attractions de l'Exposition de 1889. Cette première partie, essentiellement technique, est largement illustrée. La partie administrative, non moins intéressante, donne des renseignements pratiques et très utiles sur l'exploitation téléphonique dans les cinq parties du monde. Il est curieux de suivre pas à pas les phases du développement progressif de cette merveilleuse invention, et on constate avec plaisir que les pays réputés les plus réfractaires aux civilisations européennes, tels que le Japon, la Chine, les îles océaniennes, commencent à être grandement dotés de ce nouvel instrument de communication.

D. MARTEL.

Adam. *Canti* di GIUSEPPE DI NAPOLI BAUDO. Caltanisetta, ufficio tipografico Biagio Punturo, 1889, in-16 de 246 p. — Prix : 3 fr.

M. Giuseppe di Napoli Baudo pourrait se classer parmi les poètes dont il parle dans son chant X :

... cui musa
Fu de l'oppressa umanità l'amore.

Cette muse l'a bien inspiré; l'objet de ses vers est la paix, et pour la chanter il a trouvé de nobles accents dans la langue riche et harmonieuse du peuple qui a tant souffert de la guerre et de l'oppression étrangère. Il nous montre dans ces chants la lutte entre Adam, qui, plein de pitié pour les hommes, ses enfants, leur inspire l'amour de la paix et veut les arracher aux misères de la discorde, et Nemrod, l'inventeur de la guerre, qui souffle chez les humains le désir de la destruction, qui dit, lui aussi, que la force prime le droit, dont les Cyrus, les Alexandre, les Tamerlan, les Napoléon, ne sont que l'incarnation. Nemrod, c'est l'esprit de Satan passionné de haine contre le Christ parce que

il lieto impero
De la giustizia e de l'amor cui tanto
Vulgo desia, del Nazareno è il regno.

Adam, aidé de Dieu, finit par triompher et le livre se ferme sur un hymne au règne de la paix. Parmi les meilleurs vers que renferme le volume, nous citerons les deux pièces intitulées : *La Morte del prigionero* et *Fides*. Nous ajouterons que Napoléon le Grand a bien inspiré le poète et les pages qui lui sont consacrées (par exemple *Napoleone in Russia, Napoleone vinto, la Canzone della pazza*) sont fort belles et toucheront particulièrement le lecteur français. E. L.

Portraits du XVIIe siècle, par LÉON GAUTIER, membre de l'Institut. Paris, Perrin, 1890, in-12 de 294 p. — Prix : 3 fr. 50.

Nous ne ferons pas à nos lecteurs l'injure de leur présenter M. Léon Gautier, que tous connaissent et dont nous n'avons pas besoin non plus de faire l'éloge, la sympathie qu'inspire à tous le savant professeur rendant ce soin absolument superflu. Nous nous contenterons donc de leur annoncer ce nouveau livre, formé d'articles vieux de vingt ans, nous dit l'auteur, mais toujours jeunes de cette jeunesse du cœur que les ans ne vieillissent pas. M. Gautier ne fait ni de la critique savante, ni de la critique fantaisiste, ni de la critique pédante, mais tout simplement de la critique catholique, un genre qui en vaut bien un autre; la foi éclaire, la conviction échauffe, et le livre, fait de cœur et d'esprit, est sain, ému, élevé, éloquent. Voici les sujets traités; il nous semble qu'après tout c'est le meilleur moyen de résumer ce recueil, que nous refroidirions en voulant l'analyser : *Pascal, Descartes, Bossuet, Fénelon, La Bruyère, La Rochefoucauld, Mme de Sévigné, Boileau, La Fontaine, Saint-Simon, Un dernier regard sur le* XVIIe *siècle : les Livres de raison, Un premier regard sur le* XVIIIe *siècle : Voltaire.* On le voit, les sujets sont heureusement choisis; l'auteur, dont on peut d'ailleurs ne pas partager tous les goûts littéraires, son enthousiasme pour Hugo, par exemple, ou ses sévérités pour Boileau, sait animer et vivifier tout ce qu'il touche. Ce n'est pas trop s'avancer que de lui promettre beaucoup de lecteurs. P. TALON.

Œuvres définitives de VICTOR HUGO. **Les Travailleurs de la mer.** Paris, Hetzel, 1890, 2 vol. in-18 de 312 et 259 p.
Les Rayons et les Ombres. Paris, Hetzel, 1890, in-18 de 270 p.
Les Châtiments. Paris, Hetzel, 1890, in-18 de 380 p.
Le Roi s'amuse. Paris, Hetzel, 1890, in-18 de 192 p. — Prix du vol. : 2 fr.

Les œuvres de Victor Hugo sont trop connues, ont été trop lues, sont devenues pour les plus éminents critiques le sujet d'études trop approfondies, pour qu'il soit nécessaire, pour qu'il soit possible d'en tenter de nouveaux examens. Leurs titres seuls suffisent pour en réveiller le souvenir plus ou moins vif, plus ou moins sympathique. On ne sera peut-être pas tenté de relire *les Travailleurs de la mer,* malgré les magnifiques pages qu'ils renferferment ; mais certainement on relira bien des pages des *Rayons et des Ombres,* qui appartiennent à la bonne époque de Victor Hugo, et où luisent bien plus de clartés que ne s'obscurcissent de ténèbres. Tout en admirant la verve du poète on regrettera les cris de colère, les personnalités, les outrances des *Châtiments.* Est-ce que Victor Hugo ne s'est pas avoué qu'il avait été, comme Béranger, un des grands propagateurs de la légende napoléonienne ? Est-ce qu'il ne s'est pas douté que son enthousiasme pour l'oncle avait préparé l'avènement du neveu ? Mais bornons-nous à constater la rapidité avec laquelle la maison Quantin publie les œuvres de Victor Hugo et l'élégance de cette édition à si bon marché. VILLEMORY.

Le Divorce de Juliette, par OCTAVE FEUILLET. Paris, Calmann-Lévy, 1889, in-18 de 272 p. — Prix : 3 fr. 50.

Le nouveau volume de M. Octave Feuillet nous offre deux jolies pièces mondaines : le *Divorce de Juliette,* drame conjugal d'une émotion discrète, où la brouille, à la suite d'une infidélité de l'époux, la séparation commencée, les projets de divorce, se terminent au mieux par un renouveau d'amour ; et *Charybde et Scylla,* un acte mené avec une finesse merveilleuse. Ce ravissant proverbe est une bonne leçon donnée à nos réformateurs scolaires. Un mari qui fit ses études classiques autrefois, et qui en a oublié la meilleure partie, — lui comme tant d'autres, — se plaint d'avoir épousé une femme gracieuse à voir, mais frivole, superficielle, qui ne connaît pas « ses auteurs, » et avec laquelle il n'a point de conversation possible. Elle est toujours hors de sa maison, en sorties, en promenades. Elle court les magasins, sans doute. A la vérité, il ignore la vraie cause de ses absences quotidiennes. Cette femme frivole (quelle révélation inattendue !) prenait des leçons en secret ; elle a voulu plaire à son seigneur et maître en s'instruisant à fond. Elle est même devenue très forte, et elle le prouve sur l'heure, en posant tout à coup des questions littéraires, historiques, scientifiques, qui embarrassent son mari et le convainquent de sa propre insuffisance. C'est assez. Il ne veut pas qu'elle en sache davantage. D'un mal ce serait tomber dans un pire. Il lui promet un cheval de selle, un brillant cadeau, ce qu'elle aimera, si demain elle dit adieu aux professeurs, aux programmes, aux examens. On retrouve là toute la délicatesse d'Octave Feuillet, de cet écrivain dramatique d'un ordre à part, qui a renouvelé Marivaux par l'élégance exquise de ses dialogues comme par l'ingéniosité de ses analyses. FRÉDÉRIC LOLIÉE.

Le Théâtre en Russie depuis ses origines jusqu'à nos jours, par PIERRE DE CORVIN (PIERRE NEWSKI). Paris, Savine, 1890, in-16 de 338 p. — Prix : 3 fr.

N'est-ce pas une chose singulière que les sympathies entre Russes et

Français, sympathies que n'ont pu détruire ni la campagne de Napoléon Ier, ni la guerre entreprise par son neveu, et qui sont plus vives que jamais. On sait quel engouement a produit chez nous la littérature russe : le moment était bien choisi pour nous entretenir d'un théâtre que nous ne connaissons que fort peu et qui est fils du nôtre, comme M. Pierre de Corvin ou plutôt Pierre Newski nous le dit dans son volume. Mais notre influence ne fut pas seule à agir, l'art dramatique trouva les plus intelligents protecteurs dans les tsars, et Catherine II fut elle-même l'auteur de nombreuses pièces. M. Newski nous fait l'histoire du théâtre russe depuis ses origines antérieures à Pierre le Grand jusqu'au règne de Nicolas. Dans un autre volume, il le suivra jusqu'à nos jours. On peut regretter que l'auteur ne nous ait pas fait connaître par des analyses et des citations des œuvres dont il ne nous donne que les titres. Nous nous attendions à une étude de ce genre. L'auteur a voulu écrire en français l'histoire d'un théâtre qui a tant d'obligations à nos écrivains; il sait, du reste, employer notre langue avec une élégante pureté. TH. P.

La Suisse circulaire. Berne, Interlaken, Lucerne, Belfort, *impressions d'un touriste,* par ADRIEN MAILLARD. Paris, Sauvaitre, 1890, petit in-18 de VIII-187 p. — Prix : 2 fr.

Le petit volume de M. Adrien Maillard ne remplacera pas, même partiellement, les bons ouvrages connus sur la région dont il s'occupe. La plupart de ces pages sont quelconques. Il en est, cependant, qui ont de l'intérêt et même une certaine originalité. Sous ce double rapport, le chapitre intitulé : *Le Salon de l'hôtel,* mérite une mention spéciale. M. A. Maillard aurait pu éviter nombre de réflexions et d'observations que le lecteur passera, sans nul doute. Et puis, il y a là une vraie débauche de divisions; pensez donc : cinquante-quatre chapitres pour moins de deux cents pages!

E.-C. LA GRETTE.

Au Sud et au Nord, par XAVIER MARMIER, de l'Académie française. Paris, Hachette, 1890, in-16 de 252 p. — Prix : 3 fr. 50.

Le dernier volume de M. Marmier est, en quelque sorte, la continuation de celui que nous avons récemment signalé sous ce titre : *A travers les tropiques.* C'est aussi une série de morceaux détachés, de genres très divers. Il y a peu de géographie, beaucoup d'histoire, des légendes populaires de différents pays, des monographies de plantes et d'animaux curieux. Tous ces petits articles sont intéressants et instructifs; plusieurs sont édifiants. La morale en est constamment excellente et la perfection du style y ajoute un grand charme. C'est une bonne lecture pour tous, mais spécialement pour les jeunes gens. On peut aussi placer en toute confiance ce volume dans les bibliothèques populaires. COMTE DE BIZEMONT.

Le Couvent des dominicains de Génolhac (1298-1791). *Sa fondation, ses diverses phases, sa suppression,* par l'abbé C. NICOLAS, curé-doyen de Génolhac. Nîmes, Gervais-Bedot, 1890, in-8 de VIII-392 p. — Prix : 6 fr.

C'est la monographie d'un de ces nombreux couvents de religieux qui peuplaient autrefois le sol de la France et que la Révolution a fait disparaître. Nous devons saluer de nos sympathies et de nos hommages ces modestes travailleurs qui mettent à profit les rares loisirs de leur ministère pour relever des ruines, pour lire sur les pierres éparses d'une église ou d'un

couvent, pour fouiller les archives de leur presbytère ou de leur mairie, pour recourir aux parchemins des notaires ou des bibliothèques départementales, pour redresser au-dessus du sol tel monument qui avait disparu et en offrir l'historique aux académiciens étonnés, aux érudits, à tous ceux qui s'intéressent à notre histoire nationale. M. l'abbé Nicolas est un de ces prêtres, savants autant que modestes. Tandis que d'une main il régularisait le plan de son église et ornait le temple saint de richesses artistiques, de l'autre, il refaisait avec la plume et dans le silence de son cabinet, l'histoire du couvent des dominicains. Il est enfin arrivé au terme de son entreprise, et aujourd'hui, avec le témoignage d'avoir consciencieusement rempli sa tâche, il reçoit les félicitations des hommes les plus compétents et les plus autorisés. Son évêque, à son tour, est venu lui dire combien il était heureux de louer son livre, combien il appréciait la constance dont il avait fait preuve, combien il se félicitait de l'exemple que le curé de Génolhac donnait au clergé du diocèse.

L'ordre des dominicains sera heureux de faire à cet ouvrage le meilleur accueil et favorisera sa diffusion. Nous devons faire connaître à ces religieux comme aux érudits, que M. le curé de Génolhac destine le produit de la vente de son livre au soutien des écoles libres de sa paroisse. Nous espérons que cette intention généreuse de M. l'abbé Nicolas lui fera trouver des souscripteurs parmi ceux qui ne sont ni dominicains ni érudits.

F. CHAPOT.

Trois lettres du P. Pacifique de Provins, capucin, initiateur des Missions des capucins français en Orient et aux Antilles, *suivies d'une lettre du P. Archange des Fossés, premier vice-préfet de la Mission des PP. Capucins de France à Constantinople,* réimprimées par les soins du P. APOLLINAIRE DE VALENCE, religieux du même ordre, et précédées d'un essai biographique et bibliographique sur le P. Pacifique de Provins et ses compagnons. Rome, Archives générales de l'ordre des Capucins, 1890, in-18 de 132 p.

Nous avons donné *in extenso* le long titre de cette plaquette, parce que rien ne peut mieux donner une idée des divers morceaux qui s'y trouvent réunis. Tous ces documents datent du XVIIe siècle et sont écrits en français du temps; ils sont curieux pour les personnes qui s'intéressent aux Missions, et spécialement à l'origine de celles des Pères Capucins; mais cet opuscule ne peut convenir pour des bibliothèques populaires, parce qu'il y est fait mention, avec quelque âpreté, des regrettables conflits qui se produisaient parfois entre divers ordres religieux opérant sur le même terrain.

COMTE DE BIZEMONT.

L'Invasion musulmane en Afrique, suivie du réveil de la Foi chrétienne dans ces contrées et de la Croisade des noirs entreprise par S. E. le Cardinal Lavigerie, par J. BOURNICHON. Tours, A. Cattier, 1890, gr. in-8 de 351 p., orné de grav. — Prix : 3 fr. 50.

M. Bournichon a eu l'ingénieuse idée de rapprocher deux grandes dates de l'histoire d'Afrique : 646 et 1889, la chute de la domination grecque à Carthage et la croisade antiesclavagiste du cardinal Lavigerie. Il en résulte naturellement la division de son livre en deux parties reliées par un court exposé de l'histoire des États barbaresques. Dans la première partie, il raconte, sous forme dramatique, et même romanesque, la lutte malheureuse entre le patrice Grégoire, qui vient de se rendre indépendant de l'empire bysantin, et l'armée d'invasion musulmane. L'héroïsme viril de

Théodora, la fille de Grégoire, donne beaucoup d'intérêt au récit. Dans la seconde, il expose le plan de régénération conçu par le grand archevêque de Carthage et analyse les principaux discours de ce nouveau Pierre l'Ermite prêchant à travers l'Europe la croisade antiesclavagiste. Ce volume est d'une lecture facile et convient spécialement à la jeunesse et aux classes populaires; c'est un excellent ouvrage de vulgarisation, aussi intéressant qu'édifiant. Nous ne dirons rien des gravures : l'éditeur aurait aussi bien fait de les sacrifier. COMTE DE BIZEMONT.

Les Maisons de la propagation de la foi, par H. DE TERREBASSE. Lyon, Brun; Vienne, Savigné, 1890. in-12 de 217 p.

Les auteurs protestants racontent à l'envi que les persécutions dont les leurs ont été en butte à diverses époques furent uniquement religieuses. C'est là un dire intéressé auquel M. de Terrebasse oppose, preuves en mains, un démenti formel. Le protestantisme, dès ses origines, s'est montré l'ennemi déclaré de l'autorité royale qui avait à défendre contre ses empiètements des droits légitimes. Les Réformés tinrent la royauté en échec au cours de onze guerres civiles et religieuses. Ils furent presque toujours d'une intolérance excessive, tandis que la royauté fit généralement preuve de douceur et de conciliation à l'égard des religionnaires pacifiques, réservant ses rigueurs pour les récalcitrants, et cherchant avant tout à arrêter le développement de principes dangereux pour la sûreté de l'État. A l'appui de cette manière de voir et d'apprécier, M. de Terrebasse cite une foule de documents empruntés à la correspondance des intendants du Dauphiné. Tout est à lire dans ce volume, mais deux pages sont particulièrement typiques : le procès-verbal authentique de la maréchaussée de Die, chargée d'opérer une arrestation dans les montagnes des Hautes-Alpes, pièce digne d'inspirer l'idée d'une opérette à carabiniers, et une lettre de Fontanieu relatant les actes de violence dont la maréchaussée de Gap fut victime à Dormillouse, nid des Vaudois embrunais. E. C. L. G.

Sièges célèbres. *Étude historique sur les défenses de places*, par F. AZIBERT. Paris, Delagrave, 1890, gr. in-8 de 391 p., orné de plusieurs plans et de nombreuses gravures. — Prix : 5 fr.

Dans un but patriotique des plus élevés, M. Azibert a réuni dans un volume édité avec luxe par la maison Delagrave, les récits des principaux sièges soutenus par des armées françaises. Dans son introduction, il rappelle les principes posés par Napoléon et dont plusieurs ont été souvent perdus de vue dans des guerres récentes, et notamment celui-ci qui a une grande importance : « Un ordre militaire n'exige l'obéissance passive que lorsqu'il est donné par un supérieur qui se trouve présent sur le théâtre de la guerre au moment où il le donne. » La série des sièges commence à celui d'Alésia soutenu par Vercingétorix et finit à celui de Tuyen-Quan au Tonkin. Les plus remarquables sont ceux de Metz avec le duc de Guise et celui d'Orléans défendu par Jeanne d'Arc. En ce qui concerne la vierge lorraine, l'auteur admet sa mission divine et lui voue un véritable culte. Dans la guerre de 1870-71, M. Azibert ne voit que le siège de Belfort qui soit digne d'être décrit; quant à la défense de Paris, il la considère comme très inférieure à bien d'autres faits du même genre de l'histoire de France; les souffrances imposées aux assiégés de 1870 ne sont rien auprès de celles supportées, par exemple, par la population et l'armée de Gênes

en 1800. L'histoire de la défense de Metz par le duc de Guise donne lieu également à des rapprochements qui ne sont pas à l'avantage de notre génération si fière de ses progrès dans toutes les sciences, et spécialement dans celle de la guerre. On peut aussi comparer l'humanité touchante du grand Balafré à la conduite barbare des Allemands de nos jours. Cet ouvrage est fort bien fait, écrit d'un style élégant et correct; chaque récit est accompagné d'un bon plan de la place assiégée. Les gravures sont intéressantes. C'est un excellent livre à mettre dans les mains de la jeunesse et à répandre dans les classes populaires. COMTE DE BIZEMONT.

L'Alliance franco-russe. *Réponse à M. Serge de Tatistcheff*, par E. WICKERSHEIMER, ancien député. Paris, Savine, in-12 de 35 p. — Prix : 0 fr. 60.

Cette brochure est une adhésion sans réserve aux idées du publiciste russe, dont le nom figure sur le titre. En voici le résumé. L'Italie est notre ennemie tant qu'elle reste dans la triple alliance. La différence des formes de gouvernement n'est pas un obstacle à une alliance franco-russe. La France et la Russie ont le même intérêt à ce qu'un contrepoids soit maintenu aux deux flancs de l'Allemagne. Un traité formel est indispensable tant pendant une guerre que pour fixer les conditions de la paix. La guerre est inévitable; l'alliance franco-russe ne la précipitera pas; elle seule pourrait la prévenir.

Je félicite M. Wickersheimer de reconnaître (p. 24) que le fantôme du panslavisme a été inventé par les Allemands pour empêcher un rapprochement franco-russe en même temps que pour justifier les empiétements accomplis ou médités du germanisme. A. D'AVRIL.

Autour du monde en pousse-pousse. *Voyage d'un ressuscité*, par FERNAND HUE. Paris, Lecène et Oudin, 1890, gr. in-8 de 320 p., orné de nombr. grav. — Prix : 2 fr. 60.

M. Fernand Hue, se ressouvenant sans doute de *la Belle au bois dormant*, a commis, à propos de cet autre conte de fées en action qui s'est appelé l'Exposition de 1889, un livre des plus amusants. Un certain M. Jousselin, médecin à Livarot (Calvados) vient, flanqué de sa grosse moitié — on pourrait dire ses trois quarts, — de sa fillette et d'un petit diable de fils, visiter la foire-phénomène. Rien que par elle-même, cette famille de provinciaux est déjà fort divertissante ; mais le clou du livre n'est pas là : ce clou, — révérence gardée, — s'appelle Sosthène de Pontillac, ancien lieutenant de la marine royale de Louis XVI! Ledit personnage est rencontré, endormi, vêtu d'un costume du temps, et mourant presque d'inanition, sur un banc, non loin de la tour Eiffel, par la famille Jousselin sus-désignée, qui se lie avec lui. Le médecin apprend bientôt que M. de Pontillac, se trouvant dans l'Inde en l'an 1789, a été soumis par un fakir à un sommeil magnétique et inséré dans un sarcophage de pierre, pour ne s'éveiller qu'au bout d'un siècle révolu, ce qui a lieu au musée ethnographique de notre Trocadéro. Le sarcophage ayant été ouvert, M. de Pontillac s'en est extrait sans l'aide de personne et s'est retrouvé tout à coup, légèrement ahuri (on le serait à moins), sur les rives de cette Seine qu'il avait perdue de vue depuis plus de cent ans. Donc, ce Français de l'ancien régime (il est né en 1746), le médecin de Livarot, sa femme et leur progéniture explorent le Champ de Mars et ses annexes. Une partie de ce vertigineux voyage d'un jour *Autour du monde*

s'accomplit *en pousse-pousse,* voiture à bras traînée par des Annamites, — d'où le titre principal du volume.

Vous vous faites, je suppose, facilement quelque idée des surprises, des réflexions et des comparaisons du ressuscité, homme instruit du reste. Que d'inventions, que de découvertes, toutes plus étonnantes les unes que les autres, depuis un siècle! Les détails scientifiques sont encadrés dans des dialogues souvent amusants, parfois très spirituels, jamais fatigants.

Et maintenant, je me plante dans le cerveau le point d'interrogation suivant: Comment MM. Jules Verne et André Laurie ont-ils pu se laisser ainsi primer au sujet d'un voyage scientifico-fantastique à notre récente Exposition universelle? Mais eux ou d'autres peuvent trouver quelque chose d'aussi abracadabrant. Allons! la série est ouverte : à qui le tour?

E.-C. La Grette.

CHRONIQUE

Nécrologie. — M. Adolphe-Jean Focillon, professeur au Collège de France, est mort le 24 septembre, à Clamart, âgé de 70 ans. Né à Paris le 11 octobre 1823, il fut nommé, après de brillantes études au lycée Louis-le-Grand, préparateur de sciences naturelles au Collège de France de 1845 à 1855; puis, après avoir enseigné la physique au lycée Louis-le-Grand, il fut pourvu d'une chaire au Collège de France et appelé à la direction de l'École municipale Colbert. Il était officier de la Légion d'honneur depuis 1867. Nous signalerons parmi les publications estimées qu'on doit à M. Focillon : *Cosmographie* (1854, in-12); — *Chimie minérale* (1854, in-12); — *Histoire naturelle* (1857, in-12); — *Physique* (1858, in-12); — *Premières Leçons d'histoire naturelle, à l'usage de tous les établissements d'instruction publique. Zoologie, botanique, minéralogie* (1861, in-12, avec pl. et fig. dans le texte); — *Cours élémentaire d'histoire naturelle, rédigé d'après le nouveau programme de l'enseignement scientifique des lycées* (1868, in-12); — *Esquisses des animaux mammifères les plus remarquables* (1881, in-8); — *Premiers Enseignements de chimie* (1881, in-8); — *Les Animaux; notions élémentaires de zoologie, rédigées pour la classe de huitième* (1883, in-12, avec 156 fig.); — *Expériences et instruments de physique* (1884, in-8); — *Les Grandes Inventions des temps modernes* (1885, in-8); — *Leçons primaires de sciences physiques et naturelles. Cours élémentaire* (1885, in-12).

— M. Louis-Denis-Jules Gavarret, membre de l'Académie des sciences et de l'Académie de médecine, est mort au château de Valmont, près de Fécamp, le 31 août dernier. Né en 1809, il se fit recevoir en 1829 à l'École polytechnique et à sa sortie entra dans l'artillerie de terre. Mais il ne tarda pas à se démettre de son grade de sous-lieutenant pour se livrer aux études médicales. Collaborateur du docteur Andral, il se fit recevoir, en 1843, docteur en médecine et fut nommé professeur de physique médicale à la Faculté. M. Gavarret avait été nommé, en 1879, inspecteur général de l'instruction publique. Nous citerons de lui : *Principes généraux de statistique médicale, ou Développement des règles qui doivent présider à son emploi* (1840, in-8); — *Lois générales de l'électricité dynamique* (thèse) (1843, in-8); — *Physique médicale. De la chaleur produite par les êtres vivants* (1855, in-12 avec 41 fig.); — *Traité d'électricité* (1857-1858, 2 vol. in-12, avec 448 fig.); — *Télégraphie électrique* (1860, in-12, avec fig.); — *Des Images par réflexion et par réfraction* (1866, in-12, avec 80 fig.); — *Physique biologique. Les Phénomènes*

physiques de la vie (1869, in-12); — *Acoustique biologique, Phénomènes physiques de la phonation et de l'audition* (1877, avec 100 fig.).

— On annonce encore la mort du R. P. DE BEAUVOYS, chanoine honoraire, ancien professeur à Combrée, mort à l'âge de 82 ans; — de M. l'abbé Pierre CARBONEL, auteur d'une *Histoire de la philosophie scolastique* (in-8, 490 p.) et d'une *Philosophie scolastique d'après saint Thomas d'Aquin* (3 vol. in-4), mort à Marseille, à 53 ans; — de M. le baron Alexandre CARRA DE VAUX, ancien juge au tribunal de la Seine, membre fondateur du Salon bibliographique, mort à son château de Rieux, près Montmirail (Marne), à l'âge de 88 ans; — de M. Alexandre CHATRIAN, né à Soldatenthal (ancien département de la Meurthe), en 1826, qui, en collaboration avec M. Erckmann, a publié de nombreux « Romans patriotiques, » mort à Villemomble, près Paris, à l'âge de 64 ans; — de M. le docteur DUMESNIL, directeur de l'École de médecine de Rouen; — de Mme de FRIEDBERG, directrice de l'École normale supérieure de Fontenay-aux-Roses; — de M. l'abbé Paul GÉLOT, né en Savoie, directeur des *Annales religieuses* de ce diocèse, mort à l'âge de 62 ans; — de M. Édouard GRIMBLOT, directeur de la *Correspondance nationale*, vice-président de la Société des gens de lettres, auteur d'ouvrages, entre autres *la Comtesse de Semainville* (1878, in-12), mort le 31 août, à Paris, à l'âge de 47 ans; — de M. le docteur Ernest HARDY, chef des travaux chimiques à l'Académie de médecine, archiviste de la Société de biologie, mort au château de l'Ile-Chevalier (Finistère), à l'âge de 63 ans; — de M. Auguste JUNDT, professeur à la Faculté de théologie protestante de Paris, mort le 17 août, à Versailles; — de M. Pierre DE MOLEN, marquis de Saint-Poncy, fondateur de plusieurs journaux royalistes, mort à Clermont, à l'âge de 75 ans; — de M. PÉDRE-LAFABRIE, ancien rédacteur au *Monde* et à l'*Univers;* — de M. Benjamin PIFTEAU, publiciste, né à Vallet (Loire-Inférieure) en 1836, auteur de plusieurs ouvrages, notamment d'une *Histoire du théâtre en France (1398-1636)*, (1879, 2 vol. in-18), mort à l'âge de 54 ans; — de M. Émile ROUILLON, rédacteur de l'*Intransigeant;* — de M. Jean-Baptiste SARDOU, archiviste et érudit distingué, collaborateur de la *Semaine liturgique de Marseille* et de la *Gazette du Midi*, auteur du catalogue des *Archives communales de Grasse* et de nombreux opuscules, spécialement de la *Vie de J.-B. Gault, de l'Oratoire*, mort à Marseille, âgé de 63 ans; — de M. Urbain SINARDET, publiciste, auteur du *Synchronisme des littératures*, mort à Marseille, à l'âge de 73 ans; — de M. SOMMERVOGEL, ancien inspecteur du chemin de fer de l'Est, directeur des *Petites Affiches*, mort à Paris, à l'âge de 54 ans; — de M. Charles VERGÉ, né à Paris en 1810, membre de l'Académie des sciences morales et politiques, rédacteur en chef des *Comptes rendus des séances et travaux de l'Académie des sciences morales et politiques*, mort à l'âge de 80 ans.

— A l'étranger, on annonce la mort de : M. Basile ALECSANDRI, ancien ministre de Roumanie à Paris, poète distingué, qui sut écrire avec charme, en français, quelques nouvelles assez goûtées, mort à Mircesti en Moldavie, au commencement de septembre, dans sa 69e année; — de M. Richard BACON, auteur d'ouvrages pour la jeunesse fort estimés, mort le 22 août, à Breslau, à 82 ans; — de M. Dion BOUCICAULT, dont les pièces obtinrent du succès en Amérique, mort à New York, à 68 ans; — du philanthrope américain M. C.-L. BRACE, dont on vante *Gesta Christi* et *The Unknow God*, mort à la fin d'août; — du Dr A. VON BULMERINCQ, professeur de droit public à Heidelberg, mort à Stuttgart, à 67 ans, le 18 août; — du Dr Fr. BUTTERSACK, bibliothécaire de la Bibliothèque Wessenberg de Constance, mort le

31 août ; — du Dr CORNELLEY, professeur de chimie à Aberdeen, vice-président de la section de chimie de l'Association britannique, mort à 38 ans, le 27 août ; — de M. David DUFF, professeur d'histoire ecclésiastique à l'Université d'Édimbourg, mort en août ; — de M. James-Mathews DUNCAN, médecin pour les maladies des femmes, professeur à l'Université de Londres, mort le 1er septembre ; — de M. FEARNLEY, directeur de l'Observatoire et professeur d'astronomie à l'Université de Christiania, mort à 71 ans ; — de M. Gustav-Heinrich Gans VON PUTLITZ, poète dramatique, mort le 5 septembre, à 70 ans ; — du romancier anglais M. Charles GIBBON, mort en août, à Yarmouth ; — de M. Peter-August GÖDECKE, poète dramatique et nouvelliste suédois, dont la traduction des anciennes Eddas est devenue presque classique, mort à 50 ans, le 19 août ; — de sir William HARTMANN, rédacteur en chef du *Morning Post*, mort à Londres, à 62 ans ; — de M. Victor VON JANKA, garde de la section botanique du Muséum hongrois, mort à Budapest, le 9 août, à 55 ans ; — de M. Fr.-H. LEDGE, professeur d'allemand à l'Université de Cambridge (Massach.), mort le 21 août ; — du Rev. LIDDON, chanoine de la cathédrale Saint-Paul de Londres, mort au commencement de septembre ; — de M. LJUNGBERG, historien ecclésiastique suédois, mort à Vesteras, le 15 août, à 71 ans ; — du baron Johann LUTZ, ancien ministre des cultes, mort à Pöcking, dans la Haute Bavière, à 64 ans, le 3 septembre ; — du Dr J. MACHIK, professeur au Polytechnicum de Budapest, mort à 63 ans, le 13 août ; — de M. John Boyle O'REILLY, poète, mort le 13 août à Boston ; — du Dr Karl-Mor. REICHENBERG, professeur à l'École polytechnique et à l'École commerciale de Leipzig, où il est mort le 13 août, à 44 ans ; — du Dr RIGGENBACH, professeur de théologie à Bâle, où il est mort à 72 ans ; — du Dr Oswald SCHMIDT, professeur de droit civil et canonique à l'Université de Dorpat, mort à 66 ans, le 29 juillet ; — de M. Orazio SILVESTRI, professeur de minéralogie à l'Université de Catane ; — de M. Robert Brough SMITH, directeur de l'inspection géologique des colonies anglaises, auteur de travaux estimés sur la géologie, l'ethnologie et la philologie, mort en septembre ; — de M. Lorenz STEIN, économiste, professeur à l'Université de Vienne, mort le 25 septembre ; — de M. Ludwig SZABO, professeur d'histoire à l'Université de Klausenbourg, mort à la fin d'août ; — de M. Julius WAGENMANN, professeur de théologie à l'Université de Gœttingue, mort à 57 ans.

LECTURES FAITES A L'ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES. — Dans la séance du 5 septembre, après une communication de M. Bréal sur l'étymologie de plusieurs mots de différentes langues, M. Deloche a commencé la lecture d'un mémoire historique sur la ville de Saint-Remy de Provence. — Cette lecture a été terminée dans la séance du 12 septembre. — Le 19 septembre, après une communication de M. Grellet-Balguerie sur l'épopée latine de Walter, prince d'Aquitaine, M. Oppert a entretenu l'Académie de différentes questions de chronologie persane et babylonienne. — Dans la séance du 26 septembre, M. Le Blant a fait une communication sur la Vénus du Capitole, l'Hercule Mastaï et la Vénus de Milo. M. Grellet-Balguerie a lu ensuite un travail sur l'époque à laquelle on a commencé à dater de l'ère de l'Incarnation.

LECTURES FAITES A L'ACADÉMIE DES SCIENCES MORALES ET POLITIQUES. — Dans la séance du 6 septembre, M. Geoffroy a lu une notice sur les dessins d'œuvres antiques exécutés à Rome au XVIe siècle par le sculpteur Pierre Jacques, de Reims. M. de Franqueville a ensuite entretenu l'Académie de l'organisation du jury en Angleterre. — Dans celle du 13 septembre,

M. Levasseur a communiqué un chapitre de son travail sur l'accroissement de la population en France. — Le 20 septembre, M. Albert Desjardins a lu un mémoire sur l'origine des capitulations dans l'empire ottoman, et M. Levasseur a terminé la lecture commencée par lui à la dernière séance. — Le 27 septembre, M. Passy a communiqué un travail sur Malthus et la véritable notion de l'assistance. M. Courcelle-Seneuil a ensuite présenté des observations sur le mémoire de M. Levasseur relatif à la population de la France.

Les Expositions rétrospectives. — Les expositions rétrospectives se multiplient. Jadis, les expositions de ce genre, organisées à la hâte, étaient à peine connues dans la région où elles avaient lieu, et après la fermeture il ne subsistait, la plupart du temps, que quelques feuilles de mauvais papier, auxquelles on donnait le nom pompeux de catalogue, bien qu'il fût des plus sommaires et des plus inexacts, et rédigé par des hommes parfaitement incompétents. Nous sommes sur ce point en grand progrès. Les expositions de ce genre sont annoncées longtemps d'avance; on peut prendre ses précautions pour aller les admirer si l'on y trouve quelque intérêt; et si l'éloignement ou toute autre cause a mis obstacle à une visite, vous pouvez vous procurer un inventaire consciencieux et raisonné des objets exposés, et, pour peu que vous patientiez, vous pourrez posséder chez vous les plus beaux objets exposés dans un élégant album de photographies ou d'héliogravures, accompagné parfois d'un texte explicatif. — La Société archéologique de Touraine a voulu fêter le cinquantenaire de sa fondation par une exposition où elle a réuni un grand nombre d'objets de prix, manuscrits, typographie, émaillerie, orfévrerie, tapisseries, broderies, peinture, sculpture, etc., dont une partie importante se rapportait à la Touraine; on sait, en effet, qu'au moyen âge l'école calligraphique de Tours a joué un rôle important dans la miniature, et que l'un des plus remarquables peintres du xve siècle, Jean Bourdichon, appartenait à cette province. Le résultat a été excellent et on le trouvera consigné avec grand soin dans un petit livret qui a eu deux éditions sous ce titre : *Exposition rétrospective de 1890; catalogue des objets exposés* (Tours, Deslis, in-12 de 196 p.). Il ne comprend pas moins de 1591 numéros, parmi lesquels on remarque des objets d'un prix inestimable. Une centaine de ces merveilles artistiques a été choisie par M. Léon Palustre pour en former un album d'autant de planches qui paraîtra l'an prochain; et le renom de l'archéologue qui s'est chargé de l'accomplissement de cette tâche suffit à nous faire espérer un travail parfait. — La ville de Roanne a eu, elle aussi, son exposition; elle était conçue au point de vue spécialement forézien, mais on y retrouvait aussi des pièces d'orfévrerie, d'armurerie, des antiquités, des œuvres d'art de toute nature, qui ne sont pas uniquement d'origine forézienne. Le catalogue, qui se présente fort élégamment, a paru sous le titre de : *Ville de Roanne; exposition rétrospective forézienne; beaux-arts, arts décoratifs; catalogue* (Roanne, Chorgnon et Bardiot, in-4 de 72 p.). Le format n'en est pas très commode. Mais nous voulons appeler l'attention sur l'album de 20 planches qui a paru en même temps que le catalogue et qui reproduit les objets les plus précieux figurant à cette exposition : on peut citer notamment un magnifique portrait de Catherine de Médicis jeune; un non moins remarquable portrait de Mélanchton, un Quentin Metsys, un Largillière, un Fr. Clouet, un retable en os, des faïences, des meubles, un portrait du connétable de Bourbon et un portrait de Cinq-Mars. La direction, confiée à MM. Jeannez et Monery, et l'exécution, à l'éditeur du *Roannais illustré*, sont au-delà de tout éloge.

PARIS. — C'est le 4 novembre qu'aura lieu la rentrée des cours de l'Institut catholique pour le droit, les lettres et les sciences, tandis que les cours de la Faculté de théologie reprennent dès le 15 octobre. Nous sommes heureux de porter à la connaissance de nos lecteurs les renseignements contenus dans une note qu'a bien voulu nous faire parvenir le vénéré recteur de l'Institut catholique. L'Institut comprend, nous le rappelons ici, une Faculté de théologie, philosophie et droit canonique, officiellement reconnue par le Saint-Siège, une Faculté de droit légalement instituée et qui donne des inscriptions valables aux yeux de la loi française, une École de hautes études créée en vue des grades supérieurs de l'ordre scientifique et littéraire. La Faculté de droit est très fortement organisée; et l'enseignement y est donné par des professeurs qui n'ont point à redouter la comparaison avec ceux des Facultés officielles. Les constructions de l'hôpital Saint-Joseph se poursuivent activement, et l'on espère que bientôt la fondation de l'École libre de médecine viendra compléter la grande œuvre dont les catholiques peuvent être fiers, qui leur fait honneur, et à laquelle ils devraient eux-mêmes faire plus d'honneur. Déjà, il est vrai, l'an dernier, l'Institut catholique étendait son action sur 530 étudiants, et l'on espère, à la rentrée, en compter jusqu'à 600. Mais ce nombre devrait être beaucoup plus considérable, et il le serait en effet sans nous ne savons quelle fausse honte qui pousse les étudiants catholiques à aller demander aux Facultés de l'État une instruction supérieure qu'ils trouveraient tout aussi solide et plus conforme à leurs croyances dans les établissements catholiques.

— La librairie Champion annonce la publication très prochaine de *l'Événement de Varennes,* par M. Victor Fournel. Tout nous permet d'espérer que nous allons avoir enfin un récit non seulement exact, mais informé dans ses moindres détails et nouveau sur bien des points, d'un des faits les plus importants de la Révolution. On sait quelle patience et quelle sagacité M. Victor Fournel apporte dans ses recherches historiques: il vient encore d'en donner la preuve dans ses *Hommes du 14 juillet,* dont le *Polybiblion* a rendu compte, et nous croyons savoir qu'il a fait cette fois plus de découvertes, et des découvertes plus inattendues encore. Ajoutons que l'auteur est de Varennes même, qu'il a grandi sur le théâtre de l'événement, au milieu des traditions locales et qu'il a connu dans son enfance plusieurs des témoins, et même des acteurs survivants du drame. Il a complété son récit par celui de tous les projets de fuite antérieurs ou postérieurs à la journée du 20 juin 1791. Enfin, le volume est enrichi de cartes et d'un appendice considérable, plein de pièces inédites.

— Notre collaborateur M. Jules Viard vient de donner un tirage à part de l'intéressant document qu'il a publié et annoté dans la *Bibliothèque de l'École des chartes* sous ce titre : *Gages des officiers royaux vers 1329* (Paris, in-8 de 31 p.). La pièce, comme l'établit M. Viard, n'est certainement pas antérieure à 1329, puisque cette année s'y trouve mentionnée, et il n'est pas probable qu'elle soit postérieure à 1330. Le texte est établi d'après six copies, dont quelques-unes sont incomplètes. Il n'est pas besoin d'insister pour faire comprendre l'importance de ce document.

— Nous signalerons aussi le tirage à part fait par M. Léon Le Grand, des Archives nationales, du très curieux travail qu'il a donné à la *Revue des questions historiques* sur *l'Hospice national du tribunal révolutionnaire* (Paris, bureaux de la revue, in-8 de 43 p.), hospice dans lequel les soins donnés aux malades n'avaient d'autre objet que de les mettre en état de comparaître devant le terrible tribunal.

— Un des savants religieux de l'abbaye de Solesmes, D. Cazin, vient de publier *Un Mot sur l'antiphonale Missarum* (Solesmes, in-8 de 36 p.). On sait que de nombreux savants ont voulu retarder à saint Grégoire III, 731-41, l'antiphonaire attribué à saint Grégoire I, 590-604. D. Cazin en établit l'antériorité à saint Grégoire II, 715-31. Cette dissertation, absolument dénuée d'assertions sans fondement, mais menée avec une sage critique, signale tout d'abord l'état de la question; puis disséquant les titres de Grégoire II et de saint Grégoire III à la paternité de l'antiphonaire, démontre que les jeudis, omis par cet antiphonaire dans la série numérique des psaumes, ne furent pourvus de messes que par saint Grégoire II; que l'interposition dans la même série du samedi après les Cendres est antérieure à ce sacramentaire gélosien de Tomosi, c'est-à-dire à la fin du VIIe siècle; et enfin que la substitution et les antiennes évangéliques aux psaumes 16, 17, 20 et 21 est la preuve d'un remaniement du système antérieur, système qu'on peut attribuer à saint Grégoire.

— M. Pirenne, professeur à l'Université de Gand, vient de consacrer une notice à *la Version flamande et la Version française de la bataille de Courtrai* (Extrait du t. XVII, n° 1, 4e série, des *Bulletins de la Commission royale d'histoire de Belgique*). M. Pirenne connaît bien les différentes relations du combat; il examine d'abord les textes flamands, puis ensuite les textes français. Des premiers nous ne dirons rien; M. Pirenne, qui, avec grande raison, passe légèrement sur leur témoignage, accorde plus d'attention aux sources de la version française et rend, à ce propos, un hommage mérité à l'impartialité du continuateur de Guillaume de Nangis; il n'hésite pas à reconnaître l'influence de la version française sur le récit des chroniqueurs les plus hostiles à Philippe le Bel. Quant à ce dernier point, nous avouons n'être pas encore convaincu. Nous ajouterons que c'est une erreur de croire, comme le fait M. Pirenne, que la *Chronique* conservée à Berne et les *Chroniques de Flandres*, signalées ou publiées par le baron Kervyn de Lettenhove, aient emprunté leur relation à Geoffroi de Paris. Mais c'est là une objection qui n'a pas encore été soulevée : on ne peut s'étonner que M. Pirenne ne l'ait pas connue. Nous signalerons enfin à l'auteur, que lorsque M. de Wailly a pris la peine de donner une édition aussi soignée de Guillaume Guiart que celle du *Recueil des historiens des Gaules et de la France*, il faudrait renoncer à citer celle de Buchon. Enfin, l'édition de la *Chronique du religieux de Saint-Denis*, n'est pas due à un certain Roget de Belloguet, mais simplement à Bellaguet.

— M. l'abbé Crolet, curé de Saint-Maurice de Salins et ancien professeur de philosophie, prépare une traduction française de l'histoire de la philosophie du moyen âge, estimée en Allemagne, du Dr Stoeckl, professeur à Eichstaett. Il a cru devoir en tirer le résumé par le savant allemand de la *Doctrine philosophique de saint Thomas d'Aquin* (Paris, Roger et Chernoviz, in-12). A une époque où les encouragements du Souverain Pontife ont développé le goût et l'étude des doctrines thomistes, ce résumé de la philosophie du Docteur angélique ne peut manquer d'être bien accueilli. Nous aurons sans doute l'occasion de revenir sur cette publication.

— M. Noël Valois vient d'extraire de l'*Annuaire-Bulletin de la Société de l'histoire de France* le très intéressant travail qu'il a composé sur *Raymond Roger, vicomte de Turenne, et les Papes d'Avignon (1386-1408)* (Paris, A. Picard, in-8 de 64 p.). Le mémoire de Raymond Roger, que M. Valois publie en appendice, avait été retrouvé et le texte établi par feu M. Camille Rivain. Mais M. Noël Valois a eu recours à beaucoup d'autres documents fort im-

portants pour en tirer le récit des querelles de Raymond Roger avec Clément VII et Benoît XIII, qui aboutirent à la ruine du vicomte de Turenne et à son humiliation définitive devant le pontife d'Avignon.

— La librairie des bibliophiles a publié une curieuse brochure (in-16 de XXVII-30 p.) intitulée : *Voyage à Montbard,* par Hérault de Séchelles, le fameux conventionnel. Cette malicieuse relation avait déjà été plusieurs fois imprimée, et en dernier lieu chez Audin, en 1829. Buffon, d'après l'auteur, était d'une excessive vanité, doublée d'une assez forte dose d'orgueil. Le grand homme est mis à nu par son visiteur, ce qui a valu à celui-ci une critique quelque peu amère de Sainte-Beuve qui l'a qualifié « d'espion léger, infidèle et moqueur. » Assurément, Hérault de Séchelles paraîtra ici, à beaucoup de monde, une assez mauvaise langue; mais à côté de ces petites médisances, se révèle quand même une réelle sympathie pour l'illustre naturaliste. Ce petit volume, l'un des plus intéressants de la collection des *Chefs-d'œuvre inconnus*, où il a pris place, est précédé d'une préface de M. F.-A. Aulard et est ornée d'une ravissante vignette de M. Lalauze, l'un des maîtres aqua-fortistes de France.

— Deux brochures de M. Henri Omont renferment : l'une un *Catalogue des manuscrits grecs des bibliothèques des villes hanséatiques Hambourg, Brême et Lübeck* (Leipzig, Otto Harrassowitz, in-8 de 29 p.); l'autre, un *Inventaire sommaire des manuscrits de la collection Renaudot conservée à la Bibliothèque nationale,* tiré de la *Bibliothèque de l'École des chartes* (Paris, A. Picard, in-8 de 30 p.). Les manuscrits grecs catalogués dans la première brochure sont au nombre de 71 volumes (60 à Hambourg, 10 à Brême, un seul à Lübeck).

— Les papiers d'Eusèbe Renaudot, petit-fils du fondateur de la *Gazette,* acquis par la Bibliothèque nationale en 1598, ont été reliés en 1852 et forment 45 volumes. L'Angleterre, l'Espagne, Rome et la Chine tiennent une grande place dans ces documents émanés, les uns d'E. Renaudot, les autres de Colbert de Croissy, du marquis de Torcy, du P. Daubenton, confesseur de Philippe V, de l'intendant Bégon, du marquis d'Harcourt, de Pontchartrain, du cardinal d'Estrées, etc.

ANJOU. — M. André Joubert vient de raconter dans une courte brochure, d'après des documents inédits tirés des archives municipales, l'histoire des *Lanternes à Angers sous l'ancien régime* (*XVII-XVIII*e *siècles*) (Angers, imp. Lachèse et Dolbeau, in-8 de 16 p.).

— Le *Rapport de la Chevardière et Minier à la commune de Paris, le 15 mai 1793,* que publie le même érudit (Extrait de la *Revue de Bretagne, de Vendée et d'Anjou.* Vannes, Lafolie, in-8 de 8 p.), est daté de Saumur. Il y est question de Quétineau qui venait de rendre Thouars aux Vendéens, et des opérations de ces derniers dans le Poitou et la Vendée. Les deux commissaires constatent le refroidissement du patriotisme des habitants des grandes villes et ils croient en trouver la cause dans le manque de journaux patriotes, c'est-à-dire « non entachés de modérantisme. »

ARTOIS. — Grâce à des documents inédits, authentiques et précis, on saura désormais que l'Artois a donné le jour à l'un des principaux jurisconsultes du moyen âge, que l'on a toujours fait naître à Tournai ou aux environs. Tout ce qui a été imprimé jusqu'ici sur la vie de ce personnage fourmille d'erreurs; aussi doit-on savoir un gré infini à M. O. de Meulenaere, conseiller à la cour d'appel de Gand, d'avoir fixé, d'une façon définitive, les fonctions qu'il a exercées, la composition de sa famille, le lieu de sa naissance et la date approximative de sa mort, dans un bon travail qui vient de paraître dans les *Bulletins de la Commission royale d'histoire de Bel-*

gique, et dont il existe un tirage à part sous ce titre : *Documents inédits pour servir à la biographie de Jehan Boutillier, auteur de la Somme rurale* (Bruxelles, F. Hayez, in-8 de 50 p.). Des recherches bien conduites dans les archives de Bruxelles, de Tournai et d'Arras nous apprennent que Pernes en Artois est le pays qui a donné naissance à Jean Boutillier, et que sa mort, contrairement à tout ce qui a été imprimé, doit être fixée à 1395 ou, au plus tard, au mois de janvier 1396.

— M. Pagart d'Hermansart, dont nous avons eu souvent à signaler les travaux à nos lecteurs, vient de rédiger une *Notice sur la vie et les travaux de M. L. Deschamps de Pas, correspondant de l'Institut*, dont nous avons annoncé ici même la mort (Saint-Omer, H. d'Homont, in-8 de 63 p.). Dans cette notice, lue à la Société des antiquaires de la Morinie, M. Pagart d'Hermansart s'occupe surtout de retracer la carrière scientifique du regretté savant, et après avoir passé un examen rapide de ses travaux de numismatique, de sigillographie et d'épigraphie, d'archéologie et d'histoire, il termine par la liste des titres scientifiques de M. Deschamps de Pas, et par une bonne bibliographie de ses diverses publications, dans laquelle sont soigneusement relevés jusqu'aux articles qu'il donna dans diverses revues.

BRETAGNE. — M. J. Trévédy publie deux curieuses brochures : *Études bretonnes. Observations sur l'ouvrage intitulé le Littoral de la France, arrondissement de Quimper* (Rennes, Caillière ; Quimper, Salaün, gr. in-8 de 36 p.) ; *Ambroise Paré est-il mort catholique?* (Laval, Chailland ; Rennes, Caillière ; in-8 de 33 p.). Dans ce dernier travail, M. Trévédy invoque, à l'appui de sa thèse, trois actes authentiques que Jal n'a pas connus et qui sont trois incontestables certificats de catholicisme en faveur de Paré, deux actes de baptême (église de Saint-André-des-Arcs) et testament rapporté par un notaire de Paris. M. Trévédy se propose de rechercher plus tard s'il est démontré que du catholicisme, dans lequel il était né, Ambroise Paré a jamais passé au calvinisme. — Dans ses observations sur *le Littoral de la France*, M. Trévédy, juge courtois, mais impartial, relève un grand nombre d'erreurs commises par Mme Vattier, laquelle a eu le tort de prendre pour guides Oger et ses continuateurs.

CHAMPAGNE. — Notre collaborateur M. Henri Stein a été assez heureux pour retrouver un important document qui permet d'attribuer à Nicolas de Chaumes, architecte du XIVe siècle, « mestre de l'œuvre du Roy, » qui prit part aux travaux de la cathédrale de Sens, le plan des constructions faites vers 1335 à la cathédrale de Meaux, constructions dont la partie la plus importante est la façade. (*La Cathédrale de Meaux et l'Architecte Nicolas de Chaumes*. Arcis-sur-Aube, imp. Léon Frémont, in-8 de 12 p.).

DAUPHINÉ. — Le *Censier de l'évêché de Die à Die, Montmaur et Aurel, document du XIIIe siècle, en langue vulgaire*, annoté et publié par M. J. Brun-Durand (Lyon, Brun ; Paris, A. Picard, in-8 de 71 p.) est, tout à la fois, un curieux spécimen du langage dauphinois au XIIIe siècle et une pièce des plus intéressantes pour l'histoire du domaine temporel des évêques de Die. Cet état des revenus de l'évêché de Die, ce rôle de censes et de rentes et, pour tout dire en un mot, cette liève appartient à la période occupée par l'épiscopat d'Amédée de Genève (1247-22 janvier 1276).

FRANCHE-COMTÉ. — Si les travaux insérés dans les *Mémoires de la Société d'émulation de Montbéliard* sont ordinairement en petit nombre chaque année, du moins leur importance est-elle réelle. Ainsi, le volume de 1889 qui vient de paraître (Montbéliard, gr. in-8 de XLVII-385 p., avec un portrait et deux fac-similés d'autographes) ne renferme, outre un discours de M. A.

Bovet et des rapports de M. John Viénot, que deux études : *Les Villages de la seigneurie du Châtelot,* par M. le pasteur Beurlin, et *les Églises des seigneuries de la principauté de Montbéliard pendant la Révolution française,* par M. le pasteur A. Chenot. L'ensemble de monographies que publie ici M. Beurlin fait suite aux recherches historiques antérieurement publiées par cet érudit sur l'ancienne seigneurie du Châtelot. Quant à l'œuvre de M. A. Chenot, elle se recommande à l'attention par l'intérêt plus général qu'elle présente. L'auteur déclare s'être « efforcé de dépouiller tout esprit de secte et de parti, prenant pour seul guide la vérité historique. » Cette ligne de conduite a-t-elle été rigoureusement suivie ? Cela pourra parfois sembler discutable à plusieurs ; quoi qu'il en soit, l'Église protestante de Montbéliard n'a point été trop maltraitée par la Révolution : aussi M. A. Chenot rend-il hommage à cette même Révolution pour ce qu'elle a fait en faveur de ses coreligionnaires. Il est vrai qu'ailleurs il constate que la tourmente, en ses dernières années, atteignit bien quelque peu les intérêts des protestants. De nombreuses et importantes pièces justificatives sont jointes à ce travail.

— M. l'abbé Favrot vient de publier une *Histoire de Scey-en-Varais et du château Saint-Denis* (Besançon, P. Jacquin, in-16 de 227 p.). Après une introduction consacrée à l'historique succinct de la région séquanaise appelée le Varais ou Warasgaw, l'auteur entre en plein dans son sujet qu'il a divisé en trois parties. Dans la première, il fait le récit des événements dont le château de Scey a été le théâtre jusqu'à 1680 ; la seconde partie a trait aux annales du village depuis sa fondation jusqu'à la Révolution ; quant à la troisième division, elle est réservée à l'histoire religieuse de la localité que M. l'abbé Favrot a poursuivie jusqu'à l'année 1872. Il eût été désirable que la deuxième partie de cette monographie conduisît, comme la première, le lecteur jusqu'à la date de 1872, plus rapprochée de nous. Un plan de Scey moderne et quelques vues de ce pays si pittoresque, plan et vues dont nous regrettons l'absence, eussent relevé encore la valeur de ce travail qui a été, très justement, du reste, couronné en 1883 par l'Académie de Besançon. Parmi les pièces justificatives rejetées à la fin, nous trouvons une généalogie qui fait remonter les origines connues de la maison de Scey, toujours existante, à l'an 947.

Guyenne et Gascogne. — M. l'abbé F. Lacoste a publié dans la *Revue catholique de Bordeaux* du 10 septembre dernier la fin de sa notice sur l'*Abbaye Saint-Vincent de Bourg.* On remarque dans cette étude une liste des abbés de Bourg qui complète les listes données par les auteurs du *Gallia christiana* et par l'auteur du *Clergé de France* (l'abbé Hugues du Tems, vicaire général de l'archevêché de Bordeaux). M. l'abbé Lacoste a découvert sept abbés dans les divers terriers de l'abbaye qu'il a eu l'occasion de consulter : Jean du Cay (1434-1458), Thomas de la Barre (1492), Gabriel Juliot (1614-1620), Jean Durand (1633), Antoine de Mauroy (1637-1658), Claude François de Houteville, de l'Académie française (1723-1742), Emmanuel-Alexandre-Joseph d'Héral, vicaire général de Bordeaux (1787).

Orléanais. — M. l'abbé Porcher qui, sous le titre de *Bibliothèque vinolienne,* a déjà donné un certain nombre d'essais historiques sur Vineuil-les-Blois, vient d'ajouter aux volumes précédents un ouvrage sur *Paul Ardier, trésorier de l'épargne, seigneur de Beauregard, Vineuil et le Goulet, en Blesois 1543-1638* (Paris, A. Picard, in-12 de 80 p.). Près de la moitié de cet opuscule est consacrée à l'histoire générale. A la fin sont quelques documents. En somme, on n'y trouve peu de renseignements sur le personnage auquel il est consacré.

PICARDIE. — M. F. Pouy publie une notice sur *les Bas-reliefs relatifs à Saint-Firmin-le-Martyr à Amiens et à Saint-Acheul,* XIIIe, XIVe *et* XVe *siècles* (Amiens, Langlois, gr. in-8 de 15 p.). Le savant archéologue décrit et explique très bien les sculptures qui, soit dans la superbe basilique amiénoise, soit dans la crypte de Saint-Acheul, représentent diverses circonstances de la vie et du martyre de saint Firmin. Quelques-unes de ces sculptures, celles qui décorent le porche dit de Saint-Firmin, appartiennent à la période comprise entre 1220 et 1240; les autres, reproduction des premières, sont du XVe et du XVIe siècles. La brochure de M. Pouy sera lue avec profit même par ceux qui connaissent le mieux les études spéciales de MM. Jourdain et Duval et de M. Salmon.

ROUSSILLON. — *L'Histoire de Notre-Dame de Font-Romeu, diocèse de Perpignan,* par M. l'abbé Émile Rous (Lille, Desclée, in-8 de 298 p.), est autant un livre d'édification qu'un livre d'histoire. Dans la première partie, après des considérations générales sur le culte de la sainte Vierge, l'auteur fait connaître la pieuse légende de l'invention de Notre-Dame de Font-Romeu, puis donne une étude iconographique sur cette vierge. Les deux livres suivants sont consacrés à l'histoire de la vénération de Marie à Font-Romeu, à celle de la Chapelle et de l'œuvre qui rendirent cet endroit célèbre, jusqu'à l'époque de la Révolution. Le quatrième et dernier livre nous fait assister à la restauration de ce sanctuaire, et aux progrès à la dévotion de Notre-Dame de Font-Romeu depuis le commencement du siècle. Enfin, dans l'appendice, M. l'abbé Rous dépeint la beauté des sites des environs de cet endroit. Bon aperçu sur ce pèlerinage, qui pourra satisfaire à la fois l'archéologue, le pèlerin et le touriste.

ALLEMAGNE. — Depuis le 1er février, M. Emil Valk publie un recueil bimensuel de bibliographie, intitulé : *Internationale Bibliographie,* contenant la liste des publications récentes des divers pays, classées suivant un ordre systématique.

— M. le Dr A. Gräsel, garde de la bibliothèque universitaire de Halle, entreprend la réédition du Catéchisme du bibliothécaire de Petzholdt. Cette nouvelle édition, tout à fait remaniée, paraîtra à Leipzig sous le titre de *Grundzüge der Bibliothekslehre mit bibliographischen und erläuternden Anmerkungen.*

— *Der Zeitgenosse,* tel est le titre d'une nouvelle revue dans laquelle MM. R. Zoozmann et L. Jacobowski se proposent de combattre l'importation en Allemagne des productions sans valeur des littératures étrangères.

— Nous signalerons dans la revue *Nord und Süd* (Breslau, Schottländer), du mois de septembre, trois articles intéressants. Dans le premier, M. Kogalla von Bieberstein consacre quelques pages, un peu dures, au roi Jérôme de Westphalie; le deuxième contient des souvenirs de jeunesse de M. Wilhelm Lübke; le troisième enfin, de M. Chroust, est une esquisse de l'histoire du papier.

— Le R. P. Sommervogel vient de faire paraître dans les *Précis historiques* une note sur une traduction latine des *Pensées chrestiennes* du P. Bouhours, traduction imprimée à Cologne en 1673. Grâce à une dédicace mise sur le verso de la couverture de l'exemplaire qu'il possède, il a pu découvrir l'auteur des *Cogitationes christianae,* le P. Ignace Wassenhoven, attaché en 1673 aux quatre fils du comte Palatin, et résidant à Cologne. La découverte, décrite avec bonne humeur, est intitulée : *Une Curiosité bibliographique.*

— M. Alfred Stern, professeur d'histoire au Polytechnicum de Zürich et dont les travaux sur la période révolutionnaire sont estimés des spécialistes, se fait l'éditeur, à la librairie Göschen de Stuttgart, d'un important ouvrage posthume du regretté professeur Ad. Schmidt. C'est une histoire de la question constitutionnelle en Allemagne pendant la guerre de l'indépendance et le Congrès de Vienne (1812-1815). Nous aurons peut-être l'occasion de revenir plus longuement sur ce travail.

— Une autre publication de la même librairie, que nous croyons devoir annoncer ici, est l'étude du Dr Fester sur Rousseau, et la philosophie de l'histoire en Allemagne. Cet ouvrage est consacré à l'examen de l'influence exercée par les idées politiques et historiques du philosophe génevois sur Herder, Kant, Schiller, Fichte, Schelling, Schlegel, Schopenhauer, Krause, Hegel, etc.

— La librairie Speyer et Peters, de Berlin, entreprend une publication fasciculaire, dont l'importance n'échappera pas aux personnes qui s'occupent de l'humanisme et de la renaissance des XVe-XVIe siècles. La collection des *Monuments littéraires latins du* XVe *et du* XVIe *siècle* (*Lateinische Literaturdenkmäler des* XV. *und* XVI. *Jahrhunderts*) comprendra les écrits les plus importants écrits en latin à une époque où la langue latine était encore une langue réellement vivante, une langue que comprenaient même des gens peu lettrés et qui tenait lieu de langue universelle. Les poètes et les dramaturges s'en servaient aussi bien que les théologiens et les philosophes, que les érudits et les historiens. Les éditeurs ne seront donc pas embarrassés pour trouver des textes importants à rééditer. Le choix des collaborateurs que se sont assurés les directeurs de la publication, MM. Max Hermann et Siegfrid Szamatólski, est une garantie du soin et de la compétence avec lesquels le travail sera fait. Parmi les noms de ces collaborateurs, nous relevons ceux des PP. Heinrich Denifle et Franz Ehrle, des docteurs Georg Ellinger, Ludwig Geiger, August von Kluckhohn, Carl Krause, Max Lenz, Theodor von Liebenau, Alexander Reifferscheid, August Sauer, Eduard Schröder, Bernhard Seuffert, Richard-Maria Werner, Friedrich Zarncke, Johannes Vahlen. Les éditeurs ne se borneront pas à l'établissement critique du texte et à des indications bibliographiques, l'introduction dont sera précédé chaque fascicule contiendra une esquisse biographique sur l'auteur de l'ouvrage publié et une dissertation sur la valeur et la composition de cet ouvrage. Nous félicitons les directeurs de la publication de renoncer à surcharger leur texte des variantes secondaires et sans importance; cette manière qui s'est introduite depuis un certain temps et qui semble en faveur, n'a qu'un intérêt de curiosité et n'est pas toujours la preuve d'une érudition sûre et exacte. Nous approuvons aussi le système qui consiste à mettre l'orthographe des auteurs en harmonie avec la façon actuelle d'écrire ; l'on se contentera de noter dans l'introduction les particularités caractéristiques de l'orthographe de chaque auteur. Nous croyons que ceux qui ont entrepris cette publication ne se font pas illusion en pensant qu'elle ne sera pas seulement recherchée des spécialistes, mais que bien d'autres avec eux s'y intéresseront et en assureront le succès.

— Nous apprenons que la collection des monuments de la littérature allemande au XVIIIe et au XIXe siècle (*Deutsche Literaturdenkmäler des 18. und 19. Jahrhunderts*) édités par M. Seuffert avec le concours de MM. A. Sauer, W. Scherer, E. Schmidt, L. Geiger, L. von Urlich, etc., quitte la maison Henninger d'Heilbronn, où elle avait été publiée jusqu'ici. C'est la librairie

Göschen, de Stuttgart, qui a acquis cette importante collection, actuellement composée de trente-deux volumes. Le trente-troisième, qui ne tardera pas à paraître, nous donnera le recueil des œuvres poétiques d'Uz.

— *Aus drei Ländern* est le titre d'un volume paru à la librairie Göschen, de Stuttgart, et dans lequel Mlle Olga Wohlbrück, l'actrice berlinoise, fait connaître ses impressions sur la Russie où elle a été élevée, sur la France, où elle a passé trois ans, et sur l'Allemagne.

ANGLETERRE. — MM. Bentley publieront dans le courant d'octobre le troisième et dernier volume de la Correspondance de la princesse Lieven avec le comte Grey. Ils feront paraître à peu près à la même époque le Journal du major Barthelot accompagné des lettres qu'il écrivait à sa famille.

— M. Joseph Jacobs, directeur du *Folk-Lore*, prépare un recueil de vieux contes anglais qui sera illustré par M. J.-D. Batten et publié chez David Nutt.

— MM. Macmillan vont faire paraître le second volume de l'*Histoire de la Littérature grecque*, du professeur Mahaffy, consacrée aux prosateurs. La première partie va d'Hérodote à Platon, et la seconde d'Isocrate à Aristote.

— Le duc de Connaught a accepté la dédicace de l'ouvrage du capitaine C.-A. Thimm : *A complete bibliography of the Art of fence*, qui traite de l'escrime au sabre, à l'épée et à la baïonnette, et du duel, chez les nations européennes depuis les temps les plus reculés jusqu'à nos jours.

— M. R.-H. Inglis Palgrave termine son important *Dictionnaire d'économie politique*, pour lequel il a obtenu la collaboration d'un grand nombre d'économistes anglais et étrangers. L'ouvrage formera de douze à quatorze livraisons qui paraîtront de trois mois en trois mois chez MM. Macmillan.

— M. Reginald L. Poole prépare à la Clarendon Press la publication d'un manuscrit autographe de l'evêque Bale conservé dans la collection Selden de la bibliothèque bodléienne et qui contient un catalogue alphabétique des écrivains anglais et de leurs œuvres. Ce catalogue est accompagné de renseignements fort précieux sur les bibliothèques où ont été trouvés les ouvrages et notamment sur des collections monastiques depuis longtemps dispersées.

— On annonce la fusion de deux importants organes du comté de Chester, le *Chester Courant* et le *Cheshire Observer*. Depuis le 1er octobre ils sont placés sous la direction de M. Robert Dennis, ancien rédacteur en chef du *New York Herald* (édition de Londres).

— Une nouvelle revue mensuelle paraîtra le 1er janvier 1891, sous le titre : *The coming day*. D'après le prospectus annonçant son apparition, la revue sera « l'avocat de la religion de l'humanité fondée sur les principes essentiels de la paternité divine et de la fraternité humaine (!) » Le révérend J. Page-Hopps en sera le directeur et MM. Williams et Norgate l'éditeront.

— Dans une note adressée aux divers journaux de Londres, le P. William P. Neuville, exécuteur testamentaire du cardinal Newman, demande aux personnes qui furent en communication avec le regretté cardinal de vouloir bien lui communiquer les lettres qu'elles possèdent.

BELGIQUE. — *Le Passe-temps de Jehan Lhermite*, tel est le titre de la dix-septième des publications de la Société des bibliophiles d'Anvers (Anvers, Buschmann, gr. in-8 de XLIV-314 p.). M. Charles Ruelens, conservateur à la Bibliothèque royale de Bruxelles, qui a retrouvé le manuscrit original dans la riche collection formée par sir Thomas Phillipps à Middlehill et qui l'a acheté, avec beaucoup d'autres précieux manuscrits, pour la bibliothèque

dont il a la garde, l'a édité et annoté avec tout le soin que l'on pouvait attendre de lui. Dans une introduction écrite avec beaucoup d'humour et d'agrément, il nous fait connaître la famille Lhermite en général, Jean Lhermite en particulier, et il analyse à merveille les mémoires auxquels ce dernier a donné le titre de *Passe-temps*, mémoires écrits au jour le jour par un gentilhomme de la chambre des rois d'Espagne, Philippe II et Philippe III. Le tome Ier s'arrête au 3 décembre 1596. Tous ceux qui auront lu ce premier volume, orné de planches très curieuses, attendront avec impatience le second, qui nous est promis pour l'année prochaine.

— Une brochure de M. Ch. Ruelens, extraite du *Bulletin de la Société royale de géographie* et intitulée : *Comment jadis on se rendait à Rome*, est aussi instructive qu'intéressante (Bruxelles, Vanderauwerd, gr. in-8 de 30 p.). M. Ruelens analyse successivement un itinéraire inédit de Valenciennes à Avignon du XIVe siècle (p. 4-6), un autre itinéraire également inédit de Valenciennes à Rome, en l'année 1543 (p. 7-8), un voyage de Liège à Rome, exécuté et écrit en 1655 par Nicolas de La Ruelle (p. 8-18), document jusqu'à ce jour inconnu, enfin (p. 18-19), la note détaillée des frais de voyage de deux Pères jésuites, les Pères Thibault et van Mol, qui allèrent en 1661 de Bruxelles à la capitale du monde catholique. M. Ruelens emprunte à ces diverses relations, toutes conservées à la Bibliothèque royale de Bruxelles, de très curieuses particularités.

ESPAGNE. — *El Eco de la Enseñanza*, tel est le titre d'une revue hebdomadaire à la fois scientifique et littéraire, sous la direction de don Justo de Romaña. Le premier numéro a paru le 13 juillet dernier.

— Signalons, de M. Eduardo Toda y Güell : *Bibliografia española de Cerdaña* (Madrid, Murillo, in-8 à 2 col. de 320 p.). L'ancienne province de Cerdagne (*regio Ceretanorum*) a été démembrée en 1659 : une partie est devenue française et forme le canton actuel de Mont-Louis (département des Pyrénées-Orientales) pendant que la partie restée espagnole avec Puycerda pour chef-lieu appartient à la Catalogne et à l'intendance de Barcelone. L'ouvrage de M. Toda y Güell embrasse naturellement la Cerdagne dans toute son étendue.

— Signalons aussi, de M. Leon Fernandez, l'*Historia de Costa-Rica, durante la dominacion española* (*1502-1821*) (in-8 de VIII-640 p.).

— De M. Hernandez Villaexcusa : *Reccaredo y la Unidad catolica* (Madrid, Murillo, in-12 de XVI-440 p. On se rappelle que l'Espagne a célébré l'année dernière le treizième centenaire de la conversion du roi Reccarede et de l'acte solennel par lequel ce monarque et les grands de son royaume abjurèrent l'hérésie en leur nom et au nom de leurs descendants pour adhérer à « l'unité catholique. » Plusieurs publications ont été mises au jour comme monuments commémoratifs d'un si grand événement : celle de M. Villaexcusa est l'une des meilleures.

— Bien que le *Chronicon Majoricense* (*1226-1800*) édité par M. A. Campaner y Fuertes (in-4 à 2 col. de XVI-606 p.) ne remonte pas bien haut dans le moyen âge, il offre un intérêt considérable et répand beaucoup de lumière sur plus d'un côté obscur de l'histoire d'Espagne.

— Le tome XCVI de la *Coleccion de documentos ineditos para la historia de Espana*, que publie depuis de longues années le marquis de la Fuensanta del Valle avec la collaboration de MM. José Sancho Rayon, Mariano de Zabalbura et plusieurs autres, contient : 1° Lettres de don Pedro de Toledo, marquis de Villa Franca au roi Philippe III, pour les années 1616-1618 ; 2° Lettres de Philippe IV, des années 1644 à 1647. Elles sont relatives à la guerre de Catalogne, qui eut pour conclusion le traité des Pyrénées (1659).

ITALIE. — L'on annonce l'ouverture prochaine à Turin d'une bibliothèque exclusivement réservée aux dames. Les salles de lecture seront munies de tout le confortable possible et les lectrices pourront y trouver tous les livres, revues et journaux qui peuvent le plus les intéresser. Le fait mérite d'être signalé et l'exemple donné par Turin d'être suivi par d'autres villes.

— Nous notons la réunion à Rome, à l'occasion des prochaines fêtes en l'honneur de saint Grégoire-le-Grand, d'un congrès international de liturgie.

— Le R. P. Berthier, lecteur en théologie de l'ordre des Frères Prêcheurs, que N. S. le Pape a choisi pour présider à la fondation de l'Université catholique de Fribourg, vient de donner une édition scrupuleusement corrigée de la *Mystica theologia*, du dominicain espagnol Thomas de Vallgornera, dont les deux seules éditions connues étaient presque aussi rares que fautives. Une autre publication du même érudit, dont l'importance est considérable, est celle des Lettres aux Princes, d'Innocent XI. Ces documents étaient enfouis dans les archives du prince Odescalchi. Le premier volume seulement vient d'être imprimé par les presses du Vatican. Enfin nous citerons du même auteur un *Comentario scolastico* sur la Divine Comédie de Dante, dans lequel ressort surtout le caractère théologique du poème.

— Le Comité de l'œuvre des congrès (4, via Manzoni, Bologne) présidé par M. J.-B. Paganuzzi, vient de prendre l'initiative de la célébration du jubilé épiscopal de N. S. P. le pape Léon XIII qui aura lieu en février 1893. La manifestation qui se prépare ne peut manquer d'avoir autant et même plus d'éclat que celle à laquelle nous avons assisté en 1883 lors du jubilé sacerdotal du Souverain Pontife. Trois mesures ont été arrêtées par le comité pour fêter dignement cette solennité : 1° Se préparer à envoyer des pèlerinages à Rome; 2° Faire des recettes exceptionnelles pour le Denier de Saint-Pierre, afin de les présenter à cette occasion ; 3° Fonder dans les différents diocèses des institutions soit d'enseignement, soit d'un caractère économique et social, destinées à rappeler le glorieux jubilé par les avantages moraux procurés aux enfants italiens. Nous espérons de tout notre cœur que les catholiques du monde entier répondront à l'appel adressé à leurs frères d'Italie et que toute la famille chrétienne se fera un honneur et un bonheur de témoigner une fois de plus à son chef un amour filial.

PUBLICATIONS NOUVELLES. — *La Sainte Bible, avec commentaires. Tables générales chronologiques et alphabétiques*, par les abbés Duplessy et Trochon (in-8, Lethielleux). — *Le Nouveau Testament et les Origines du christianisme. Études apologétiques*, par le R. P. J. Fontaine (in-8, Retaux-Bray). — *La Creación según que se contiene en el primer capítulo del génesis*, por el P. J. Mir y Noguera (in-8, G. del Amo, Madrid). — *Cursus scripturae sacrae. Commentarius in Ecclesiasten et Canticum canticorum*, auctore G. Gietmann, S. J. *Commentarius in S. Pauli priorem epistolam ad Corinthios*, auctore R. Cornely, S. J. (2 vol. in-8, Lethielleux). — *Psallite Sapienter « Psalliret weise ! »* von Dr M. Wolter (in-8, Herder, à Fribourg-en-Brisgau). — *Apologie des Christenthums von Standpunkte der Sitte und Cultur*, durch F.-A.-M. Weiss. Zweiter Band. Humanität und Humanismus (in-8, Herder, à Fribourg-en-Brisgau). — *Acta et decreta sacrorum conciliorum recentiorum. Collectio Lacensis* (t. VII) (in-4, Herder, à Fribourg-en-Brisgau). — *Vade mecum confessariorum*, auctore S. de Philippis (petit in-16, Lethielleux). — *Nouveau Commentaire pratique des censures* Latae sententiae *actuellement en vigueur dans l'Église*, par

le chanoine Goyhenèche (in-18, Haton). — *Catechismus ex decreto Concilii Tridentini ad Parochos S. Ph. V. Pontificis Maximi et deinde Clementis XIII* (in-8, Desclée et Lefebvre, à Tournai). — *Le Second Centenaire et le Jubilé de la Bienheureuse Marguerite-Marie, 1690 (17 octobre) 1890,* par Mgr Perraud (in-8, Dejussieu, à Autun). — *La Fête oculaire dans le Ciel, ou la Part spéciale de la vue à la béatitude éternelle,* par l'abbé J.-F. Brinquant (in-8, imp. de « La Croix de l'Aisne, » à Limé). — *De l'abandon à Dieu; Le Ciel, le Purgatoire, la Terre; De la Douleur chrétienne,* extraits des œuvres de Mgr Gay (3 vol. in-32, Leday). — *Les Fleurs de Mgr de Ségur, pensées et traits les plus touchants de sa vie,* par le marquis de Ségur (in-32, Leday). — *L'Hypnotisme, ses rapports avec le droit et la thérapeutique. La Suggestion mentale,* par A. Bonjean (petit in-8, Alcan). — *Tratado teórico-practico de procedimientos eclesiásticos,* por F.-G. Salazar y D. V. de la Fuente (in-8, G. del Amo, à Madrid). — *Le Droit international codifié et sa sanction juridique,* par P. Fiore; trad. de l'italien par A. Chrétien (in-8, Chevalier-Marescq). — *Les Enquêtes parlementaires, étude de droit constitutionnel,* par L. Michon (in-18, Rousseau). — *Code de la saisie-arrêt et saisie des rentes constituées sur les particuliers,* par A. Boulet et J. Dubouloz (in-18, Pedone-Lauriel). — *Leçons sur l'électricité,* t. II, par E. Gérard (in-8, Gauthier-Villars). — *Géométrie élémentaire,* par le P. Henri Lacouture (in-8, Retaux-Bray). — *Mirèio, a provençal poem,* by F. Mistral, translated by H.-W. Preston (in-18 cart., Fisher Unwin, London). — *Nubila, poèmes divers; le Portrait de Marthe,* par E. Dalza (in-18, Sauvaitre). — *Histoire de la littérature anglaise,* par L. Boucher (in-18, Garnier). — *L'Hystoyre et plaisante cronicque du Petit Jehan de Saintré et de la jeune dame des Belles Cousines,* par A. de La Salle, publiée avec préface, notes et glossaire, par G. Helleny (in-18, Sauvaitre). — *L'Œuvre de H. de Balzac, étude littéraire et philosophique sur la « Comédie humaine, »* par M. Barrière (in-8, Calmann-Lévy). — *Contes à la minute,* par A. Chevillard (in-18, Lemerre). — *Orbis terrarum catholicus sive totius ecclesiae catholicae et Occidentis et Orientis, conspectus geographicus et statisticus,* elucubratus per O. Werner, S. J. (in-4, Herder, à Fribourg-en-Brisgau). — *Origines sur le canal de Suez,* par F. de Lesseps (in-18, Marpon et Flammarion). — *La Vie de la vénérable mère Marguerite-Marie,* par Mgr J.-J. Languet (in-8 et in-18, Poussielgue). — *Voyage en France d'un démocrate américain pendant l'année du Centenaire,* par W.-H. Hurlbert (in-18, Calmann-Lévy). — *Chrétiens et Hommes célèbres au* XIXe *siècle,* par l'abbé A. Baraud (in-18, Téqui). — *Dieu, la Royauté et le Salut de la France* (in-18, Œuvre de Saint-Paul). — *L'Europe à la veille de la guerre,* par N. Notovitch (in-18, Savine). — *Actes et paroles. Pendant l'exil,* par V. Hugo (2 volumes in-18, Hetzel, Quantin). — *Un An d'exil,* par J. Lamouroux (in-18, Savine). — *Le Tombeau des milliards, Panama,* par P. Ponsolle (in-18, Savine). — *Histoire de Falaise. Guide falaisien,* par A. Meriel (in-18, Levayer, impr. à Bellême). — *Histoire de Bellac,* par l'abbé Granet (in-18, Ducourtieux, Limoges). — *Monguilhem et Toulouse,* par l'abbé Cazauran (in-8, Maisonneuve). — *Le Livre d'or des instituteurs et des institutrices,* par D. Lacroix (in-18, Lamulle et Poisson). — *Mithridate Eupator, roi de Pont,* par Th. Reinach (in-8, Firmin-Didot). — *Life of Nathaniel Hawthorne. Great Writers,* by M. D. Conway (in-18 cart., W. Scott, London). — *Gran Diccionario geográfico, estadístico é histórico de España y sus provincias de Cuba, Puerto Rico, Filipinas y posesiones de Africa,* por D. R. del Castillo (in-4, Henrich, Barcelona). VISENOT.

Le Gérant : CHAPUIS.

Imprimerie polyglotte Alph. Le Roy, imp. breveté, Rennes.

POLYBIBLION

REVUE BIBLIOGRAPHIQUE UNIVERSELLE

PHILOSOPHIE

Cours de philosophie. — 1. *Institutiones philosophicae quas Romae in pontificia Universitate gregoriana tradiderat* P. Joan. Jos. Urraburu, vol. I. *Logica.* Vallisoleti, A. Cuesta (Paris, Lethielleux), 1890, gr. in-8 de xv-1178 p.

Psychologie. — 2. *L'Ame humaine, existence et nature,* par le R. P. M.-Th. Coconnier. Paris, Perrin, 1890, in-12 de vii-495 p., 3 fr. 50. — 3. *Notions de psychologie à l'usage des jeunes filles,* par l'abbé L. Salembier. Paris, Poussielgue, 1890, in-12 de iv-226 p., 2 fr. 25. — 4. *L'Éducation. Éléments de psychologie de l'homme et de l'enfant appliquée à la pédagogie,* par Eug. Maillet. Paris, Belin, s. d., in-18 de vii-678 p., 4 fr. 50. — 5. *Éducation et hérédité,* étude sociologique, par M. Guyau. Paris, Alcan, 1889, in-8 de xv-304 p., 5 fr. — 6. *La Genèse de l'idée de temps,* par M. Guyau, avec une introduction par M. Fouillée. Paris, Alcan, 1890, in-12 de xxxv-142 p., 2 fr. 50. — 7. *L'Évolutionnisme et les idées-forces,* par Alfr. Fouillée. Paris, Alcan, 1890, in-8 de xciv-303 p., 7 fr. 50. — 8. *Les Lois de l'imitation,* étude sociologique, par G. Tarde. Paris, Alcan, 1890, in-8 de 432 p., 6 fr. — 9. *La Tête et le Cœur,* étude physiologique, psychologique et morale, par P. Vallet, prêtre de Saint-Sulpice. Paris, Roger et Chernoviz, in-12 de viii-322 p., 2 fr. 50. — 10. *Le Cerveau, l'âme et les facultés,* par Alb. Farges, prêtre de Saint-Sulpice. Paris, Letouzey et Ané, 1890, gr. in-8 de 419 p., 6 fr. 50.

Métaphysique. — 11. *Rapports du relatif et de l'absolu,* par Félix Cellarier. Paris, Alcan, 1890, in-12 de 420 p., 4 fr. — 12. *Esquisse d'une méthode de conciliation universelle. Au large!* par Joseph Serre. Paris, Leroux, 1890, in-12 de 303 p., 3 fr. — 13. *Cours de philosophie première,* par Pierre Laffite. T. I : *Théorie générale de l'entendement.* Paris, Bouillon, 1889, in-8 de lxii-406 p., 7 fr. 50. — 14. *Le Problème religieux au* xix*e siècle,* par J.-E. Alaux. Paris, Alcan, 1890, in-8 de xii-444 p., 7 fr. 50.

Morale. — 15. *Éléments de droit naturel,* par D. Raphael Rodriguez de Cepeda, trad. de l'espagnol sur la 2e édition, par Aug. Onclair. Paris, Retaux-Bray, 1890, in-8 de 614 p., 7 fr. — 16. *La Foi, la force et la raison,* par Putsage. Bruxelles, Monnom, s. d., gr. in-8 de 60 p.

Histoire de la Philosophie. — 17. *Histoire de la philosophie,* par S. É. le cardinal Zéphyrin Gonzalez, archevêque de Séville, trad. et annotée par le R. P. G. de Pascal. Paris, Lethielleux, 1890, 2 vol. in-8 de xlii-550 et 538 p., 6 fr. le vol. — 18. *L'Esthétique d'Aristote et de ses successeurs,* par Ch. Bénard. Paris, Picard et Alcan, 1889, in-8 de 388 p., 6 fr. — 19. *Étude sur François Bacon,* suivi du *Rapport à l'Académie des sciences morales et politiques sur le concours ouvert pour le prix Bordin,* par J. Barthélemy Saint-Hilaire. Paris, Alcan, 1890, in-12 de vii-204 p., 2 fr. 50.

1. — Le R. P. Urraburu a professé la philosophie au Collège Romain de 1878 à 1887; ses collègues à cette illustre école, les PP. Tongiorgi, Palmieri, Schiffini, ont publié leurs cours, qui tous ont mérité, à des titres divers, un succès marqué, et qui garderont assurément une place importante dans l'histoire de la philosophie chrétienne à notre époque. Après avoir retenu assez longtemps ses leçons en portefeuille, le P. Urraburu s'est décidé à les éditer lui aussi pour se rendre au vœu de nombreux amis, *multorum hortatu amicorum* (p. 96), mais surtout pour vulgariser les doctrines traditionnelles, qui ne lui paraissent pas

encore pleinement restaurées. Nous saisirons mieux sans doute le bien-fondé de cette vue personnelle quand l'auteur nous aura donné son *Ontologie*, annoncée comme prochaine, et les autres parties de son cours ; le premier volume, le seul qui ait vu le jour jusqu'ici, n'étonnera personne par sa stricte fidélité à la doctrine et à la méthode de l'école. On va voir pourtant que l'auteur a déjà, sur ce terrain relativement pacifique, une attitude particulière. Mais il faut d'abord franchir les cent pages, ou peu s'en faut, qu'il a placées en tête et qui exposent surtout « les origines et le progrès de la philosophie. » Ce tableau est fort inégal : certaines périodes n'offrent guère que de sèches nomenclatures ; les maîtres chrétiens, particulièrement les jésuites et les Espagnols, ont presque seuls le privilège d'une caractéristique un peu nette. Encore y a-t-il en tout cela des inexactitudes, des lacunes, des emprunts à des sources peu scientifiques... Mais n'insistons pas. Ces pages sont très accessoires, et il est encore ordinaire en Espagne de citer Bouvier, ou tel autre pauvre manuel, presque comme une autorité.

La logique très étendue qui occupe le reste de cet énorme volume est un travail fort digne d'attention et qui ne se confondra pas avec ses analogues de la même école. Le plan est bien celui de la plupart des scolastiques modernes ; mais à le considérer simplement dans la table des matières, on soupçonnera l'attitude propre du P. Urraburu en face de la philosophie moderne. Voici d'abord la partie technique de la logique, ou comme parle le savant professeur, la *Logica minor*, soit l'étude et les règles des « opérations de l'esprit. » Puis la logique critique ou doctrinale, *Logica major,* qui traite, dans un premier livre, de la certitude et des critères ; dans un second livre, de la science (universaux, démonstration, méthode). Je pourrais transcrire tous les articles de ce cours sans avoir à citer une recherche propre aux modernes. Je me trompe, il y a une théorie de la certitude historique et des réfutations *ex professo* du doute de Descartes et du sens commun de Lamennais. Mais pas un mot des grosses controverses contemporaines sur la méthode, ni des règles de la logique expérimentale. Bacon est à peine cité (et réfuté, bien entendu) dans le chapitre de l'induction ; Stuart Mill n'est pas même nommé.

Il fallait constater ce fait assurément curieux. Le livre est évidemment destiné à des études supérieures, qui ne peuvent se faire sans le secours et la lecture ordinaires de bien d'autres auteurs. Il est complet en son genre et il se place de lui-même à son rang dans la bibliothèque des néo-scolastiques. Malgré son zèle très prononcé contre les erreurs de notre temps, le savant professeur n'a pas d'autre visée immédiate que de restaurer la philosophie traditionnelle antérieure à Descartes, et il croit n'y pouvoir mieux réussir qu'en profitant des

séparée de tout développement scientifique trop spécial, défraie les *Notions de psychologie à l'usage des jeunes filles,* de M. l'abbé Salembier. « L'auteur, nous dit dans la préface qu'il a écrite pour ce manuel M. l'abbé Jules Didiot, fut notre élève enthousiaste et fidèle, dès le premier jour de notre enseignement théologique et pendant plusieurs années... Ce cours de psychologie pour les jeunes filles est sorti de là. Ses élèves ont bien un peu contribué à le faire, par l'intelligence et la bonne volonté qu'elles apportaient à en construire, industrieuses abeilles, la première rédaction, qui fut autographiée en son temps. C'est la garantie de l'utilité du livre et de sa parfaite adaptation aux esprits auxquels il est destiné... La méthode et le style du dévoué professeur ont réussi à éclairer d'une vive lumière ce que ce titre de *Notions de psychologie* semblait annoncer d'obscur et d'aride. » J'ai cité ces paroles parce qu'elles portent avec elles leur garantie et que, du reste, je n'aurais pas exprimé de moi-même un jugement différent. Tout au plus, en acceptant l'union de la philosophie et de la théologie qui paraît partout dans ce petit livre, aurais-je souhaité que le terrain de la raison fût parfois plus creusé, moins au profit de la science pure que de l'apologétique : les femmes n'ont-elles pas à faire souvent de nos jours, au foyer domestique, fonction d'apologistes ? En approuvant aussi la prédominance de la psychologie dans la philosophie spéciale des jeunes filles (p. 4), j'aurais aimé que les notions essentielles de logique, de métaphysique, d'esthétique et de morale y fussent annexées : M. Salembier me donne là-dessus plus de satisfaction qu'il n'avait l'air de l'annoncer à son début; mais il y aurait, ce me semble, quelque chose de plus à faire encore en ce sens. Enfin, les fleurs qu'il a semées sur un terrain moins ingrat qu'il ne semble, sont parfois un peu artificielles : je parle, non du style de M. Salembier, qui est fort convenable, mais de certaines citations en vers, surtout de Delille. — Tout cela, du reste, affaire de mesure, de nuances, peut-être de goût personnel ; en somme, ce petit livre est destiné à produire les meilleurs fruits dans les pensionnats de jeunes filles qui auront la bonne inspiration de l'adopter.

4. — M. Eug. Maillet a mis en vedette, au haut du titre de ses *Éléments de psychologie,* le mot *Éducation ;* et d'ailleurs ce titre même annonce la *psychologie de l'homme et de l'enfant* et une adaptation expresse *à la pédagogie.* Mener ces deux études de front est le fait de peu de personnes, et pour bien des motifs. Je ne méconnais pas les liens étroits qui les unissent, et je reconnais très volontiers qu'il faut beaucoup de psychologie pour être un bon éducateur ; mais c'est la psychologie de l'observateur moraliste, plutôt que celle du philosophe et du savant. Celle-ci du moins devrait, dans ce cas particulier, être réduite à ses données les plus certaines et les plus voisines de la pra-

rend avec une fidélité parfaite les formules des savants contemporains, pour les accepter et en tirer profit quand elles sont de vraies conquêtes de la science, pour les repousser et les démolir quand elles ne reposent que sur des illusions et des sophismes. Telle est, avec une forme vive, élégante, l'originalité frappante de ces huit leçons. Les trois premières traitent de la méthode à suivre dans les études psychologiques, des fondements du matérialisme, de la réalité substantielle et de la spiritualité de l'âme. On appréciera, sans que j'y insiste, les réfutations qui accompagnent ici les preuves positives, surtout la discussion du matérialisme contemporain, dans la seconde leçon, et du phénoménisme de M. Taine, dans la troisième. Ne serait-il pas à souhaiter que ces chapitres, unis aux deux qui traitent de l'immortalité de l'âme et de la différence entre l'homme et la bête, fussent publiés dans un petit volume, plus facile encore que celui-ci à lire, et à répandre ? C'est la partie la plus nécessaire d'un traité de psychologie; elle renferme les questions les plus graves de la polémique morale et religieuse de notre temps. Dans les autres leçons, sur *le Principe vital,* sur *l'Union de l'âme et du corps,* sur *l'Origine de l'âme humaine,* il y a sans doute encore des vérités nettement établies, mais qu'on pourrait réduire à une exposition plus sommaire, et qui se compliquent dans ce livre de discussions scientifiques difficiles, d'une part, et, d'autre part, d'opinions particulières à une école et qu'il n'y a pas lieu d'imposer ni même de proposer à tous. Du reste, le P. Coconnier n'a garde de mettre sur la même ligne l'opinion, même quand elle lui paraît démontrée, et l'enseignement universel de l'Église. Tout au plus l'ardeur et la fermeté de ses convictions thomistes pourront-elles rendre cette distinction moins claire aux lecteurs peu attentifs. Cette remarque concerne surtout certains détails de la leçon qui est peut-être la plus savante et la plus habile du volume entier, la cinquième, sur le principe vital. Les scotistes modernes ne seront probablement pas convertis par la vive argumentation que l'auteur a mise au service de l'unité de forme dans le composé humain ; mais il est difficile, même en gardant des doutes sur le fond de la question, de ne pas admirer les coups portés à ce redoutable logicien, Jean Duns Scot.

Il y aurait lieu de faire apprécier maintenant une érudition scientifique très sûre, très étendue et très sobrement distribuée, et une méthode à la fois sévère et facile, d'une argumentation toujours vivement menée, d'une polémique aussi polie que piquante. Je ne puis le faire ici, mais on voit déjà que le livre du P. Coconnier s'impose comme le manuel de psychologie le mieux adapté aux besoins actuels de la philosophie et de l'apologétique chrétiennes.

3. — La même doctrine, réduite à des proportions plus modestes,

séparée de tout développement scientifique trop spécial, défraie les *Notions de psychologie à l'usage des jeunes filles,* de M. l'abbé Salembier. « L'auteur, nous dit dans la préface qu'il a écrite pour ce manuel M. l'abbé Jules Didiot, fut notre élève enthousiaste et fidèle, dès le premier jour de notre enseignement théologique et pendant plusieurs années... Ce cours de psychologie pour les jeunes filles est sorti de là. Ses élèves ont bien un peu contribué à le faire, par l'intelligence et la bonne volonté qu'elles apportaient à en construire, industrieuses abeilles, la première rédaction, qui fut autographiée en son temps. C'est la garantie de l'utilité du livre et de sa parfaite adaptation aux esprits auxquels il est destiné... La méthode et le style du dévoué professeur ont réussi à éclairer d'une vive lumière ce que ce titre de *Notions de psychologie* semblait annoncer d'obscur et d'aride. » J'ai cité ces paroles parce qu'elles portent avec elles leur garantie et que, du reste, je n'aurais pas exprimé de moi-même un jugement différent. Tout au plus, en acceptant l'union de la philosophie et de la théologie qui paraît partout dans ce petit livre, aurais-je souhaité que le terrain de la raison fût parfois plus creusé, moins au profit de la science pure que de l'apologétique : les femmes n'ont-elles pas à faire souvent de nos jours, au foyer domestique, fonction d'apologistes? En approuvant aussi la prédominance de la psychologie dans la philosophie spéciale des jeunes filles (p. 4), j'aurais aimé que les notions essentielles de logique, de métaphysique, d'esthétique et de morale y fussent annexées : M. Salembier me donne là-dessus plus de satisfaction qu'il n'avait l'air de l'annoncer à son début; mais il y aurait, ce me semble, quelque chose de plus à faire encore en ce sens. Enfin, les fleurs qu'il a semées sur un terrain moins ingrat qu'il ne semble, sont parfois un peu artificielles : je parle, non du style de M. Salembier, qui est fort convenable, mais de certaines citations en vers, surtout de Delille. — Tout cela, du reste, affaire de mesure, de nuances, peut-être de goût personnel ; en somme, ce petit livre est destiné à produire les meilleurs fruits dans les pensionnats de jeunes filles qui auront la bonne inspiration de l'adopter.

4. — M. Eug. Maillet a mis en vedette, au haut du titre de ses *Éléments de psychologie,* le mot *Éducation ;* et d'ailleurs ce titre même annonce la *psychologie de l'homme et de l'enfant* et une adaptation expresse *à la pédagogie.* Mener ces deux études de front est le fait de peu de personnes, et pour bien des motifs. Je ne méconnais pas les liens étroits qui les unissent, et je reconnais très volontiers qu'il faut beaucoup de psychologie pour être un bon éducateur ; mais c'est la psychologie de l'observateur moraliste, plutôt que celle du philosophe et du savant. Celle-ci du moins devrait, dans ce cas particulier, être réduite à ses données les plus certaines et les plus voisines de la pra-

tique ; mais qui osera faire cette réduction dans l'état actuel de nos écoles contemporaines de psychologie expérimentale, sans cesse occupées d'analyses délicates et de discussions scientifiques où les esprits les plus clairvoyants ont peine à se diriger ? Il paraît bien téméraire de soumettre la science si universellement nécessaire, si hautement pratique de l'éducation à une doctrine aussi difficile et aussi controversée que celle de nos psychologues contemporains. C'est d'ailleurs vouloir mettre deux ouvrages dans un seul.

Ces difficultés tendent à séparer le livre de M. Maillet des traités ordinaires de pédagogie et à l'adresser à peu près uniquement aux lecteurs occupés d'études philosophiques. Je le signale tout spécialement à ceux qui n'ont pas encore appris à marcher sûrement et à voir clair dans les subtiles discussions à la mode sur les facultés en général, sur l'évolution psychologique (H. Spencer), sur la conscience, sur la perception extérieure, sur l'association et la dissociation des idées, etc., etc. Ces questions, plus ou moins renouvelées par le mouvement actuel de la science, sont traitées par M. Maillet avec une pénétration, une aisance, une brièveté lumineuse. C'est surtout par les chapitres de pure psychologie que son livre se recommande, et c'est par là, je le suppose, qu'il aura son meilleur succès auprès des maîtres, peut-être même, comme l'auteur en exprime le vœu, auprès des « élèves de philosophie de nos lycées et collèges (p. xij). » — Au reste, il y a le même talent et le même intérêt dans les parties de l'ouvrage qui traitent des applications à la pédagogie. J'indiquerai, d'après M. Maillet lui-même, les morceaux intitulés : *Psychologie de l'enfance ; Psychologie de l'éducation ; Théorie de Rousseau ; Théorie de Spencer ; Réforme de la pédagogie de l'imagination ; Doctrine du travail attrayant ; Théorie pédagogique de l'habitude.* — Maintenant, quelle est la valeur religieuse et morale de ce livre, remarquable par la netteté de l'exposition et la clarté du style ? Un théologien froncerait le sourcil à certains passages, d'ailleurs clairsemés et d'ordinaire peu explicites ; j'indiquerai la note sur la prescience divine (p. 606, 607), qui n'est pas même exacte comme information. Mais en tenant compte du milieu où vit l'auteur, on doit peut-être le louer de la discrétion respectueuse qu'il semble s'être imposée vis-à-vis de l'enseignement religieux, sauf à se méfier déjà du volume d'applications plus pratiques qu'il annonce, et où il ne pourra pas éluder ces questions délicates. Toutefois, son vague spiritualisme, quoique animé de très nobles aspirations, quoique attentif à noter, à corriger même les illusions les plus graves, les excès les plus criants des doctrines naturalistes du jour, est vraiment bien loin de donner un suffisant appui à l'éducation morale qu'il prétend régler. Sous ces réserves, il n'est que juste de placer très haut, parmi les livres universitaires du jour, ce manuel, qui me semble presque un chef-d'œuvre d'exposition et de discussion psychologiques.

5. — Il y a plus d'unité et aussi plus d'originalité et de nouveauté, mais avec l'inspiration funeste que le nom de l'auteur suffit à indiquer, dans cette œuvre posthume de Guyau : *Éducation et hérédité*. La nouveauté n'est pas d'ailleurs dans la conciliation de ces deux doctrines contraires : tout s'explique par l'éducation, tout s'explique par l'hérédité. Guyau n'est pas de ceux qui, pour vanter l'importance de l'éducation, contestent ou diminuent l'action de l'hérédité dans la vie psychique : il n'est que trop indulgent au naturalisme qui exagère cette influence jusqu'à nier toute spontanéité personnelle. Au fond, l'hérédité psychologique et morale ne rend que plus nécessaire l'œuvre de l'éducation en lui créant les plus graves difficultés. Il y a longtemps que le sens commun a vu aussi clair sur cette antinomie que nos psychologues et sociologistes les plus avancés. Tout en disant : « Chassez le naturel, il revient au galop, » nos pères savaient que l'éducation arrive à créer l'habitude, qui est une seconde nature. C'est le principe général, dont ils voyaient une application spéciale dans les vers d'Horace :

Ego nec studium sine divite vena,
Nec rude quid possit video ingenium.

Qu'on me pardonne ces citations plus que vulgaires. Elles ont pour excuse la nécessité de tempérer tout de suite l'impression d'absolue nouveauté que les œuvres contemporaines de « sociologie » tendent à produire du premier coup, même quand elles énoncent des vérités aussi vieilles que le genre humain. Y a-t-il plus d'originalité dans l'assimilation faite par Guyau, dès son premier chapitre, entre la « suggestion, » si étudiée dans ce temps de somnambulisme et d'hypnotisme, et l'éducation elle-même? Oui, sans doute, mais ici la nouveauté n'est pas dans le fond solide de la théorie pédagogique, — on a toujours su qu'*élever* intellectuellement ou moralement, c'était *suggérer,* inculquer, faire passer en habitude chez celui qu'on élève, telle idée, tel sentiment, telle pratique; — elle est dans certaines observations et comparaisons scientifiques, et malheureusement aussi dans les exagérations qui font dériver une idée très juste jusqu'à des applications suspectes ou funestes. Pour Guyau, l'éducation « n'est qu'un ensemble de suggestions coordonnées et raisonnées. » Cette définition serait acceptable si ce dernier mot était bien entendu; mais il ne pouvait l'être par un philosophe qui niait tout principe supérieur de croyance et de moralité. Créer de bonnes habitudes, c'est toute l'éducation, mais les plus importantes de ces habitudes, — à moins qu'il ne s'agisse d'élever un pur animal, — ce sont les habitudes intellectuelles et morales, et avant tout la possession profonde des principes. Avec cette correction essentielle et qui atteint bien des détails, il y a du profit à tirer des applications que fait Guyau de son principe dans ses chapitres sur l'éducation physique et l'hérédité (III), l'éducation intellectuelle (IV), l'école (V), l'enseignement secondaire et supérieur

(VI), l'éducation des filles (VII). On devra encore se tenir en garde contre le rôle éducateur que Guyau donnerait volontiers au somnambulisme artificiel, contre ses vues sur la création d'une moralité plus ou moins automatique par la transmission héréditaire des bonnes habitudes, fruit de l'éducation. Il faut toujours en revenir à la vieille pédagogie qui ne voulait pas de « science sans conscience, » et qui entendait par « conscience » le sentiment de l'obligation morale, niée par ce pauvre Guyau. Il y aurait aussi à noter, si l'espace me le permettait, bien des points douteux ou pis que douteux dans cette multitude de faits et d'explications que l'auteur a puisés un peu partout et qui donnent à beaucoup de ses pages plus de variété que de solidité. Ainsi, dès la page 3, les stigmates de Louise Lateau sont ramenées à un simple phénomène d' « auto-suggestion, » en quatre lignes qui ne peuvent supprimer un problème jusqu'à ce jour insoluble à la science des spécialistes les plus compétents. — Pour grossir un peu ce volume, l'éditeur (M. Fouillée) y a joint deux travaux publiés par Guyau, l'un dans la *Revue philosophique,* l'autre en tête d'une édition classique d'Épictète : le premier est une lettre sur *les Modifications artificielles du caractère dans le somnambulisme provoqué*; le second, une intéressante, mais très suspecte notice sur *le Stoïcisme.*

6. — Voici encore une œuvre posthume de Guyau, une assez courte étude sur *la Genèse de l'idée de temps.* La psychologie moderne croit avoir établi des vérités toutes neuves sur la mémoire; par exemple, que « tout est présent en nous, y compris *le passé.* » Lisez le souvenir, l'image, la représentation du passé : vous dites la même chose en meilleurs termes; seulement toute nouveauté disparaît. Une autre trouvaille, c'est que l'idée de temps, essentielle au souvenir complet, comme celle d'espace inhérente à toute perception actuelle, doit s'expliquer empiriquement, à l'exclusion de ce que nous appelions jadis « notion nécessaire », « intuition rationnelle. » Mais, dans cette explication empirique, on besogne péniblement sans arriver à des résultats bien appréciables. Et d'abord, la plupart des nouveaux psychologues partent de l'idée de durée pour aboutir à celle d'étendue qu'ils croient acquise ultérieurement. Guyau enseignerait plutôt le contraire. Il tente une explication nouvelle de cette perspective, qui constitue le passé, et il en voit les facteurs dans l'imagination passive ou reproductrice, qui donne « la forme », et dans l'activité motrice et volontaire, qui donne le « fond » de la notion du temps. D'un bout à l'autre, vérités partielles, mais gâtées par le parti pris de la prétendue psychologie expérimentale. Ainsi, au début, absence de l'idée de temps, dans la période de connaissance confuse de l'enfant — comme dans l'expérience des bêtes. Soit. Mais cela prouve-t-il que la notion de temps est d'origine expérimentale? Les philosophes les plus sages, d'accord avec

le sens commun, voient là simplement le progrès qui fait passer les notions de l'état indistinct à la précision et à l'évidence, par l'attention. En expliquant l'influence de notre activité mentale sur le progrès dans la perception du temps, l'auteur prodigue les fines analyses, utiles pour la vraie théorie, qui n'est pas la sienne. On pourra de plus apprécier en toute liberté les solutions ingénieuses, mais toujours discutables, que donne Guyau de ce problème : pourquoi le temps dure-t-il plus dans l'enfance que dans l'âge mûr? et de plusieurs autres. Ce qu'il explique le mieux, à mon humble avis, c'est l' « idéalisation » qui résulte de l'éloignement dans le temps. C'est aussi le sujet de deux remarquables fragments poétiques placés à la fin du volume. De plus, M. Fouillée a mis en tête une réfutation solide de la théorie kantienne de l'idée de temps.

7. — L'ouvrage de ce dernier sur *l'Évolutionnisme et les idées-forces* vient de paraître. Après avoir montré plus de défiance que d'impatience à l'égard d'un travail souvent annoncé, je dois dire avant tout qu'il renferme beaucoup d'éléments précieux, malgré le caractère déplorable de la métaphysique à laquelle il aboutit. Cette métaphysique est surtout renfermée jusqu'ici dans le quatrième et dernier livre, *Monisme des idées-forces. Les États de conscience comme facteurs de l'évolution.* Encore ce livre lui-même est-il très bon à étudier pour les apologistes du spiritualisme et de la foi. En réfutant fort bien l'hypothèse qui regarde le physique et le moral comme deux aspects, deux côtés du même fait, M. Fouillée ne démolit pas du tout la vraie doctrine, qui admet à la fois la distinction et l'union substantielle de l'esprit et du corps. En cherchant dans les faits de conscience l'explication de l'évolution universelle, il met bien en lumière la supériorité, l'antériorité de l'activité mentale par rapport au déterminisme physique; mais son monisme des idées-forces ne peut pas échapper, plus que tout autre monisme, à l'absurdité la plus flagrante. Expliquer tous les êtres par l'idée pure, même par les idées-forces, c'est au fond expliquer l'être en excluant la substance, c'est-à-dire l'être. C'est un jeu de patience, un château de cartes, très compliqué, très ingénieux, mais qui croule nécessairement, parce qu'il n'a pas de base. — Les trois premiers livres sont surtout psychologiques et présentent beaucoup de pages à la fois subtiles et solides, surtout dans les parties critiques. Ainsi dans le premier, *Caractères généraux et valeur des états de conscience*, M. Fouillée défend victorieusement, contre les psychophysiciens exclusifs, la réalité spécifique des faits de conscience, leur qualité irréductible à la quantité, la valeur propre de la perception interne; il réduit à sa valeur la « relativité » si rebattue des états de conscience, et poursuit en particulier avec une rare vigueur l' « inconscient, » dont la métaphysique courante fait un si prodigieux abus.

Ce prétendu inconscient, conclut-il, « c'est un nouveau nom ou des phénomènes matériels ou de la matière en soi; — ou des phénomènes mentaux mal analysés, ou d'un esprit en soi qui n'a de commun que le nom avec notre propre esprit... M. de Hartmann a intitulé son livre *la Philosophie de l'inconscient,* il aurait dû l'intituler : *la Mythologie de l'inconscient* (p. 74). » — Dans le livre III, *Les Forces mentales et leurs corrélations,* dans le IVe, *Hypothèse des idées reflets et de l'homme automate,* on distinguera encore des critiques bien menées contre certaines erreurs de l'expérimentalisme contemporain, et des analyses psychologiques remarquables : je signalerai seulement l'étude sur l'instinct, où le faux se mêle au vrai, mais qui fournira de bonnes données à un spiritualiste attentif et bien préparé. — En passant le reste sous silence, pour ne pas m'engager dans des développements qui me sont interdits ici, je ne voudrais pas encourir le reproche d'avoir écarté le sujet même du livre, *l'idée-force.* Mais c'est encore là une nouveauté vieille comme le monde. Il est vrai que l'union naturelle de l'idée et du mouvement qui lui correspond a été mise dans un nouveau jour par les observations minutieuses et les expériences et applications décisives de nos savants. Il est vrai aussi qu'en appuyant sur ce fait mieux analysé, M. Fouillée a pu réfuter par l'expérience même les faux psychologues qui supprimaient, ou peu s'en faut, l'élément mental de la vie humaine, pour tout expliquer par un pur mécanisme physiologique. Mais il faut malheureusement ajouter qu'en démontant à son tour la machine humaine pour mieux en étudier les ressorts, M. Fouillée a fait au déterminisme psychique une part exagérée, et que le mécanisme idéaliste n'est guère moins faux et moins funeste que le mécanisme matérialiste. On a vu de plus qu'en exaltant l'idée pour éliminer à la fois l'âme et Dieu, en prétendant faire de ses chères « idées-forces » le fond et l'explication générale des choses, l'auteur a subi à son tour la redoutable éclipse intellectuelle de tous les nihilistes d'aujourd'hui et d'antan, dont saint Paul a si bien tracé le caractère en quatre mots : *Evanuerunt in cogitationibus suis.*

8. — M. Tarde a voulu tracer, dans ses *Lois de l'imitation,* non un traité d'esthétique, comme on pourrait le croire, mais une sociologie pure, c'est-à-dire au fond une philosophie complète de la société et de l'histoire humaine. S'il n'y a pas réussi pleinement, c'est sans doute par un défaut qui lui est commun avec ses plus illustres modèles, à commencer par H. Spencer, je veux dire un certain parti pris d'abstention métaphysique sur lequel je reviendrai. Le talent d'analyse est chez lui aussi remarquable pour le moins que chez les meilleurs maîtres du genre, et ce n'est pas en vain qu'il a fréquenté — littérairement — Auguste Cournot, à la mémoire duquel il a dédié son livre, et qu'il caractérise avec une verve qui peut faire soupçonner tout au

plus le « mensonge des honnêtes gens, » comme De Maistre appelle l'exagération. — Une seule idée fournit la matière et la trame de cette vaste étude sociologique : la « répétition » par voie soit d'ondulation (mouvement), soit de génération, soit d'imitation. Et cette dernière forme de répétition donne la notion précise, la définition soit de la société, soit de l'histoire. La société n'est qu'une habitude d'imitation, et comme une sorte d'hypnotisme, et l'histoire est la collection des initiatives les plus réussies, c'est-à-dire les plus imitées. Ces derniers mots suffiraient au besoin pour montrer qu'en ramenant tout à l'imitation, l'auteur ne supprime pas les inventions; il les explique en les rattachant au fait général : ce sont des combinaisons d'imitations diverses. De sorte qu'il faut compter en sociologie (c'est-à-dire en linguistique, en histoire religieuse, politique, littéraire, etc., etc.) à la fois avec l'évolution de tel ou tel genre d'imitation, avec les inventions qui s'y mêlent, enfin avec les causes historiques ou physiques qui changent les conditions de la vie, c'est-à-dire des imitations instinctives ou habituelles. Il faut surtout constater les lois d'après lesquelles les innovations de tout ordre réussissent ou ne réussissent point, c'est-à-dire sont ou ne sont pas imitées. M. Tarde étudie avec une pénétration, qui parfois cependant touche à la subtilité, ce qu'il nomme les « lois logiques » de l'imitation, c'est-à-dire les raisons pourquoi des innovations tentées dans les différents ordres de l'activité humaine, quelques-unes réunissent tandis que le grand nombre tombe dans l'oubli ; il aboutit sur ce point à des conclusions dignes d'étude sur le progrès « par substitution » et le progrès « par accumulation, » résultat l'un des « duels logiques, » l'autre des « accouplements logiques, » en fait d'inventions industrielles, sociales, grammaticales, artistiques, etc. Il déploie encore plus de ressources peut-être, en tout cas il est encore plus intéressant et plus « suggestif, » dans les deux longs chapitres (VI-VII, p. 213-396) qu'il consacre aux *Influences extra-logiques,* et tout particulièrement à la coutume et à la mode. Ces deux mots ont chez lui un sens opposé : les âges « de coutume » sont ceux où le modèle ancien, transmis par les aïeux, adopté par le pays, garde toute son influence; les âges « de modes, » au contraire, recherchent plutôt le modèle nouveau, même et surtout étranger. Le subtil analyste s'attache à établir la loi du passage normal de la coutume à la mode et du retour ultérieur de la mode à la coutume élargie, et il en recherche les applications aux langues, aux religions, aux gouvernements, aux législations, à l'économie politique, aux mœurs et à l'art.

Voilà donc toute une philosophie de l'histoire fondée sur le seul fait de l'imitation. On y entrevoit les inconvénients de tout système exclusif et étroit (quoique beaucoup plus large, ici, qu'on ne croirait au premier abord). Malgré l'abstention voulue de l'écrivain sur le domaine

du dogme religieux et même de la pure philosophie, on ne sera pas étonné d'y rencontrer aussi au moins des tendances suspectes vers le pur naturalisme. Toutefois, le défaut le plus grave de cette œuvre remarquable, d'un talent très puissant, c'est le caractère inexpliqué de son explication universelle. L'auteur l'a senti vaguement : on en voit quelque chose dans sa note de la page 397. Mais il se contente d'indiquer une veine qu'il fallait ouvrir, sous peine de ne pas contenter une raison sévère. Qu'il n'allât pas jusqu'à la métaphysique, à ses yeux peut-être région de l'inconnaissable, soit ; du moins il ne pouvait se passer de la psychologie. En la consultant avec sa pénétration et sa puissance d'analyse, il eût sans doute trouvé le lien de l'imitation, d'une part avec la sympathie, d'autre part avec l'induction naturelle, et sa clef, qui « ouvre presque toutes les serrures, » lui a-t-on écrit, lui eût peut-être permis de voir et de montrer, au lieu de l'harmonie superficielle des faits sociologiques, leur racine et leur fond commun.

9. — *La Tête et le Cœur* est l'œuvre d'un austère philosophe, connu comme scolastique de conviction et d'habitude, de fond et de forme, scolastique depuis la moelle des os jusqu'à l'épiderme, j'allais dire scolastique de tête et de cœur. Et c'est vrai en un sens. Mais cette fois, nous ne sommes plus avec lui dans l'abstraction pure, dans le syllogisme froid et raide, dans la discussion aiguë. Le maître s'est abaissé au niveau des lecteurs profanes, — je veux dire peu ferrés en dialectique, — il a voulu leur faire mieux entendre et mieux placer ces expressions qui reviennent à tout instant dans leurs pensées et dans leurs discours : « la tête et le cœur; homme de tête, homme de cœur; forte tête, noble cœur. » N'allez pas croire pourtant qu'à ce propos il va sacrifier à la fantaisie ou se guinder dans le lyrisme. Non certes ; mais il déduira dans un langage simple et clair, d'abord la *Physiologie de la tête et du cœur;* et ce sera de la science, incomplète sans doute, mais solide et suffisante pour supporter les deux livres suivants : *la Psychologie de la tête et du cœur, l'Harmonie de la tête et du cœur.* Je recommande un peu au hasard à tous les amis des bonnes doctrines, les chapitres de la seconde partie intitulés : *Video meliora proboque* ; — mauvaise tête et bon cœur, — le cœur a des raisons que la raison ne connaît pas. » On y verra que M. Vallet a fréquenté, en même temps que les vieux docteurs du moyen âge, les moralistes français depuis Pascal jusqu'à Joubert, Lacordaire et Gratry, et qu'en puisant à leurs trésors il en a quelquefois augmenté le prix par des rapprochements avec la doctrine précise de l'école. — Un appendice théologique sur *la Connaissance et l'amour dans Notre-Seigneur Jésus-Christ* couronne sans la moindre disparate ce livre d'observation humaine et de morale chrétienne, que la philosophie la plus exacte acceptera sans ombre de difficulté, mais qui sera aussi lu avec fruit par tout esprit sérieux, même étranger aux études abstraites.

10. — C'est encore de la tête, sinon du cœur, que s'occupe un confrère du vénérable M. Vallet, M. Alb. Farges, dans une bonne partie de son livre intitulé : *Le Cerveau, l'âme et les facultés*. Mais ici nous avons affaire à une recherche et à une exposition rigoureusement scientifiques. Il me semble même que jamais les erreurs courantes sur l'âme, les systèmes en vogue de psycho-physique, en un mot la prétendue science qui réhabilite le matérialisme sous le nom de psychologie expérimentale, n'a été serrée d'aussi près et discutée avec ce détail dans aucune œuvre de philosophie chrétienne. Qu'on en juge par un simple relevé des principales têtes de chapitre. Dans la première partie, *le Cerveau et l'Ame,* après une sérieuse étude physiologique du cerveau et du système cérébro-spinal, après une réponse thomiste, fortement raisonnée, à ces deux questions : « Est-ce le cerveau qui sent ? Est-ce le cerveau qui pense ? » tous les arguments du matérialisme moderne sont passés en revue et donnent lieu à une série de discussions à fond. Ainsi : 1° ce que M. Taine appelle « l'illusion métaphysiqne du moi, » avec les cas si débattus du prétendu « dédoublement de la conscience; » 2° l'équation (nullement prouvée et encore moins probante) entre l'intelligence et le cerveau; 3° les difficultés fondées sur la folie, le crétinisme, l'idiotie, l'alcoolisme; 4° les localisations cérébrales, d'après les dernières découvertes, et ce qu'on en infère contre la simplicité ou la spiritualité du principe pensant, tandis qu'elles sont « le démenti le plus éclatant infligé au matérialisme; » 5° l'*esthésimétrie* ou psycho-physique, avec les expériences de MM. Wolf, Hirsch et Donders, et la prétendue loi de Fechner et de Weber. — Comme, en fin de compte, il faut faire une part légitime à la psychologie physiologique, tout l'effort du philosophe est maintenant de dégager de tout point la pensée pure, de ce qui est organique et physique dans le moi. C'est l'objet de la seconde partie, *les Sens et la Raison*. Ici trois chapitres sur la faculté motrice et l'automatisme psychique, sur la conscience sensible, sur les sens externes et internes; deux chapitres sur la connaissance intellectuelle et ses fonctions; deux autres sur l'appétit, soit sensible, soit raisonnable, et sur le plaisir et la douleur; enfin deux études complémentaires : l'homme et la bête; l'âme et les facultés dans la vie future.

Ce qui caractérise ces pages, c'est d'abord une préoccupation constante de suivre la science contemporaine sur son terrain, d'accepter tout ce qu'elle prouve et de repousser ses paralogismes avec le seul secours de la logique et des vérités démontrées, et le plus souvent avec les armes qu'elle-même a fournies. C'est ensuite, et par là même, un effort suivi de conciliation solide et loyale entre la philosophie traditionnelle et les progrès de la science. Dans l'exposition des données scientifiques de la physiologie contemporaine, il a pu échapper quel-

ques inexactitudes à l'auteur, mais elles sont assurément de peu d'importance et pourront être corrigées sans dommage pour l'ensemble de son argumentation, qui est constamment aussi forte que modérée. La façon dont il expose et discute les cas de psychologie morbide, qui ont conduit nos savants trop peu philosophes à bouleverser la psychologie et à nous enlever radicalement notre moi, sera particulièrement appréciée. Il faut encore recommander aux esprits studieux l'usage habituel que l'auteur a su faire, non seulement des docteurs chrétiens, mais d'Aristote lui-même, étudié dans son texte. On pourra ne pas accepter absolument telle ou telle interprétation de M. Farges, y compris celle d'un passage du livre de *l'Ame* qui est l'objet de la note finale de ce volume ; mais du moins il y aura lieu d'en tenir grand compte. En somme, ce volume, qui est le cinquième de la série d'*Études philosophiques* entreprise par le savant sulpicien, paraît encore plus propre que les précédents à toucher le but qu'il se propose : « Vulgariser les théories d'Aristote et de saint Thomas et leur accord avec les sciences. » C'est pour les professeurs et les étudiants le complément des manuels de philosophie scolastique.

11. — Les *Rapports du relatif et de l'absolu,* de M. Félix Cellarier, font suite à ses *Études sur la raison,* auxquelles toute justice a été rendue ici même. Le nouvel ouvrage respire, comme le précédent, l'amour de la vérité et de fortes convictions spiritualistes et religieuses. Malheureusement certaines vues particulières, qui avaient paru de pures défaillances, prennent ici une importance nouvelle. Il serait injuste et odieux d'accuser l'auteur de panthéisme. Il n'en est pas moins vrai qu'il accepte et défend une doctrine grosse de panthéisme, quand il réduit Dieu et la créature à « une seule essence éternelle et infinie. » Il a beau ajouter que ce sont deux manifestations très différentes de l'essence unique, que l'une de ces manifestations est infinie, l'autre finie ; c'est là compliquer une formule erronée d'explications contradictoires : Dieu « manifestation » d'une essence n'est plus Dieu ; la créature ayant pour fond substantiel une essence infinie n'est plus finie ! M. Cellarier a voulu, par une tentative hardie d'explication métaphysique, assurer la vérité de cette conclusion orthodoxe : il n'y a pas de contradiction dans « la coexistence d'un être absolu et nécessaire avec un être relatif et contingent (p. 92). » L'intention était louable, mais le travail est à recommencer. Notons encore une erreur formelle de théodicée, qui provient du même principe : « L'existence des êtres contingents est la conséquence moralement nécessaire des attributs de l'être infini (p. 97). » Il est bien regrettable que M. Cellarier ne se soit pas édifié aux vraies sources de la philosophie chrétienne sur cette délicate question métaphysique des essences. Il aurait évité la grande cause d'erreur ou d'obscurité qui a plus ou

moins atteint ses chapitres, en grande partie profonds et solides, sur la différence de la durée et de la succession, de l'étendue et de l'espace, sur l'accord de la prescience et de la providence divine avec notre liberté, et aussi sur la création. La plupart de ces pages sont d'un vrai métaphysicien; mais à de hautes vérités noblement proclamées, elles mêlent quelques subtilités plus que suspectes. Qui peut admettre, par exemple, même pour sauver la prescience divine, que nos futurs actes libres existent réellement en nous comme nos actes passés? Et qui ne voit que la foi la plus prononcée à la création, comme l'entendent les chrétiens, est au moins bien compromise par ce corollaire que Dieu « a réalisé tout le réalisable » (p. 94). Évidemment cette vue initiale sur l'essence des choses, cette formule qu'il faut appeler ontologiste, pour éviter l'accusation formelle de panthéisme, a pénétré toute la métaphysique de M. Cellarier telle qu'il l'a exposée dans cet essai.

12. — *Au large !* Ce titre semble annoncer un livre de poésie lyrique ou de pure fantaisie. C'est pourtant un essai de philosophie première qu'il annonce et, chose plus singulière encore, le livre répond assez à l'étiquette. Non seulement l'esprit qui l'a inspiré tout entier est un esprit de largeur et de vaste sympathie, mais encore la marche du penseur a quelque chose de l'ampleur et de la liberté d'une promenade en pleine mer, sur des flots cléments, sous un ciel plein d'étoiles. Tout au plus le pilote a-t-il parfois des mouvements imprévus, des caprices subits, d'ailleurs inoffensifs. Pour parler sans figure, la forme de cette esquisse est personnelle, peut-être jusqu'à l'excès. Mais l'auteur ne se flatte pas trop en jugeant qu'il a su être clair. « Je veux qu'une lectrice au besoin puisse comprendre et un penseur approuver, » dit-il. Ce dernier point est le seul qui puisse faire difficulté : un penseur sévère sera peut-être un peu choqué d'abord de la marche irrégulière et des figures hardies de l'écrivain. Il devra pourtant reconnaître que la largeur d'esprit n'est pas seulement la prétention de M. Serre, mais sa qualité très réelle, et qui s'unit chez lui à un sentiment délicat du juste et du beau. Mais pourra-t-il accepter l'idée qui en constitue toute la philosophie? Cette idée, c'est la conciliation des systèmes, en supprimant leurs limites, leurs exclusions, leurs négations. Cette vue générale est juste en elle-même : elle a été développée, avec une étendue et une précision dont M. Serre n'approche pas, par M. Aug. Conti, l'un des premiers philosophes chrétiens de l'Italie contemporaine. Mais elle ne peut être le principe de la philosophie, puisqu'elle la suppose, ni le guide de celui qui n'a pas encore de discipline : car le départ du positif et de l'exclusif dans les systèmes ne se fait pas de lui-même. M. Serre se défend d'être éclectique à la façon de M. Cousin. Il est vrai que les applications qu'il fait de son principe sont très

différentes et vraiment dignes de toute sympathie. Son principe n'en est pas moins celui de l'éclectisme, à moins qu'il ne le fasse fléchir jusqu'à la méthode de conciliation de M. Fouillée, ce qui serait encore moins acceptable et pour nous et pour lui ; car je le répète, et je veux m'arrêter là-dessus, son livre est vraiment animé d'un excellent esprit et déborde à toutes les pages de verve éloquente et de saine gaîté.

13. — Le premier volume du *Cours de philosophie première* de M. Pierre Laffite renferme la « théorie générale de l'entendement ; » le second traitera « des lois universelles du monde » et terminera la philosophie première. Une autre série sera consacrée aux théories de la terre, de l'industrie, etc. Ce tome premier développe, en douze leçons, dont les huit premières rédigées par le Dr Dubuisson, un cours que l'on pourrait nommer de logique et de psychologie intellectuelle, si ces mots n'étaient èn contradiction avec le vocabulaire immuable du positivisme. Le caractère le plus frappant de cette exposition, c'est de rétablir et de défendre contre Littré, au début de la philosophie, la méthode subjective, plus tard le grand-fétiche et le grand-milieu, et la théorie des trois états ; nous verrons sans doute à son tour la défense de la religion positive, reniée aussi par Littré. Dans l'*Introduction* de l'ouvrage, M. Pierre Laffite nous retrace, comme Descartes l'a fait jadis, la genèse de ses idées, qui ont commencé par être un pressentiment de celles de Comte, avant de s'identifier avec elles ; surtout il nous offre du système positiviste un abrégé substantiel et même un peu sec. Il est pourtant fort heureux, pour cette lourde construction, d'être esquissée en traits plus faciles à saisir dans un abrégé que dans une longue série de gros volumes. D'ailleurs Aug. Comte, qui avait établi peu à peu les doctrines de sa philosophie première, ne l'avait pas codifiée comme sa politique. D'où la part d'originalité qui appartient à M. Pierre Laffitte dans ce travail. Les leçons de ce volume, professées en 1877 et 1878, renferment, pour la première fois, un exposé suivi, méthodique et relativement clair, des neuf premières lois universelles d'Aug. Comte (il y en a quinze en tout). Les innovations m'ont paru porter sur celles qui remplissent les dernières pages du volume et tout particulièrement sur la loi d'évolution sentimentale (p. 394), indiquée en deux sens contradictoires par le maître, mais définitivement fixée par le disciple. On sait que tout est définitif dans la philosophie positive, qui ne justifie guère son nom que par le dogmatisme continu qui la caractérise. Comme il y a lieu de croire que ce cours, dont M. Laffite a déjà épuisé tout le programme dans ses leçons publiques, ne tardera pas à se compléter en volumes, je promets de revenir sur l'ensemble de l'œuvre.

14. — En passant de M. Pierre Laffite à M. Alaux, nous allons d'un monde sans âme et sans Dieu à une atmosphère philosophique impré-

gnée de spiritualisme et même d'idées et d'aspirations religieuses. Malheureusement, l'éloquent et sympathique professeur de l'École des lettres d'Alger a voulu résoudre aujourd'hui, non pas le problème psychologique ou métaphysique, sur lequel nous n'aurions pas été peut-être loin de nous entendre, mais *le Problème religieux au* XIXe *siècle*. Sur ce terrain, nous étions sûrs de ne pouvoir goûter ses doctrines, à moins qu'il ne les eût modifiées depuis l'époque déjà lointaine où il les exposa, non sans quelque inconvénient pour sa propre tranquillité, non sans danger — malgré la noblesse et la loyauté de son âme — pour la foi des vrais croyants. Or, bien loin d'être le manifeste d'un converti, le nouveau livre de M. Alaux est en grande partie la reproduction de ses deux ouvrages de 1857 et de 1860, intitulés l'un : *La Religion au* XIXe *siècle*, l'autre, *la Raison, essai sur l'avenir de la philosophie*. Encore les meilleures pages, les pages purement philosophiques de ce dernier volume ont-elles été exclues de celui qui paraît aujourd'hui, parce qu'elles sont devenues, moyennant des développements notables, un livre sur *l'Analyse métaphysique*, publié en 1872 et alors remarqué et apprécié des bons juges. Nous retrouvons donc sous ce titre, qu'on peut croire ambitieux parce qu'il est effrayant, *le Problème religieux au* XIXe *siècle*, la partie qui touchait à la religion dans des œuvres déjà connues, quoique peu répandues, il faut le dire sans intention critique : les questions religieuses ne prêtent au succès que des œuvres de foi éloquente ou d'hostilité haineuse avec habileté. Ce dernier cas n'est certes pas celui d'un penseur grave et sincère comme M. Alaux. Mais en rendant justice à son talent et à son âme, les catholiques ne sauraient accepter une œuvre condamnée, par la fausse position religieuse de l'écrivain, à ne produire aucun bien sérieux, pour ne rien dire de plus grave. Et pourtant que de vigueur, je dirai même que d'éloquence et de poésie, surtout dans la démonstration de la nécessité, de la persistance de la foi religieuse, au début du livre, et, vers la fin, dans cet épisode pourtant un peu étrange, un peu oriental de ton et d'allure, *Un Fils du siècle!* Mais là même la nature et les conditions vraies de la religion sont peu comprises. Ce défaut de lumières sûres gâte encore les nombreuses pages, acceptables sous correction, sur les secours réciproques que se doivent prêter la religion et la philosophie. Mais après avoir montré que la foi n'a pas disparu et ne doit point disparaître devant la science, et qu'une religion nouvelle ne naîtra point sur les débris de l'ancienne, l'auteur ne veut pas conclure à la conservation pure et simple du christianisme, et particulièrement de l'Église catholique. Il entend bien que l'Église vive et enseigne encore, mais il croit inévitable, et souhaitable, et nécessaire qu'elle subisse, sous l'action de la philosophie, une évolution, une transformation essentielle. En quoi M. Alaux, gardien des meilleures

traditions du spiritualisme français de la première moitié de ce siècle, en réchauffe le plus déplorable préjugé. Nos éclectiques voulaient bien accepter le dogme chrétien, sauf à l'interpréter philosophiquement en dehors du fait de la révélation surnaturelle. Il est, aujourd'hui surtout, clair pour tout le monde qu'il n'y a pas de foi chrétienne et catholique en dehors du dogme révélé, et dès lors immuable. Donc ici transformer, c'est détruire, et la conclusion du livre de M. Alaux va directement contre ses désirs et ses prévisions.

15. — J'ai déjà fait connaître ici, d'après les deux volumes de l'édition espagnole, les *Éléments de droit naturel* de M. Rodriguez de Cepeda, professeur à l'Université de Valence. J'ai même annoncé de cet excellent ouvrage une prochaine traduction française. Elle a paru depuis peu et il suffit de dire, pour la recommander, qu'elle est de M. l'abbé Onclair, traducteur estimé de plusieurs ouvrages du même ordre; renfermée d'ailleurs en un seul volume, élégant et commode, elle a tout ce qu'il faut pour se faire lire avec autant de plaisir que d'utilité. J'ai énuméré ailleurs les principaux sujets traités dans ce manuel si substantiel dans sa brièveté relative. Je me contente de rappeler que toutes les questions de morale générale (y compris leurs fondements psychologiques et métaphysiques), tous les grands systèmes erronés de droit naturel, tous les principes constitutifs de la vraie doctrine, toutes les questions de droit individuel et de droit social y sont discutés avec une logique rigoureuse, à la lumière de la saine philosophie et de l'enseignement catholique. Les étudiants et les maîtres catholiques seront heureux d'avoir ce volume constamment sous la main. Les travailleurs les plus étrangers à nos croyances auraient eux-mêmes grand intérêt à le consulter sans cesse. Ils y trouveraient l'expression exacte de l'enseignement chrétien, si souvent inconnu ou méconnu et défiguré chez ses adversaires; il leur serait d'ailleurs bien difficile de ne pas admirer la précision et la solidité des idées morales consacrées par notre enseignement traditionnel, surtout en face du désarroi doctrinal des écoles contemporaines.

16. — *La Foi, la force et la raison* sont considérées par M. J. Putsage uniquement dans leur rapport avec le problème de l'organisation sociale. Il semble que l'histoire, la religion, la saine philosophie et le sens commun lui-même s'accordent pour asseoir la société politique sur la double base des connaissances rationnelles et des croyances religieuses et pour mettre la force au service de l'ordre qu'elles réclament. Mais un philosophe qui déjà, dans ses *Études de science réelle* dont la présente brochure est le complément, a professé une façon de spiritualisme sans Dieu, ne pouvait accepter cette vieille solution du problème social. Il continue à reconnaître et à montrer l'impuissance du matérialisme sur ce terrain. Il note avec une parfaite clairvoyance

et juge avec une sévérité exemplaire la fausse position de l'État issu de la Révolution de 1789. Cette révolution, « en établissant le pouvoir civil comme seul pouvoir social, » en limitant la religion au « domaine de la conscience individuelle, a perdu de vue qu'en séparant la justice de toute sanction ultra-vitale, elle en faisait une fonction organique, une simple émanation de la force... Elle a ainsi ouvert la porte au matérialisme et tracé le cercle vicieux dans lequel l'organisation sociale bourgeoise évolue depuis un siècle, se débattant tour à tour contre l'arbitraire des gouvernants détenteurs du pouvoir civil et contre l'anarchie des gouvernés qu'aucune justice ne protège plus. Car la justice, condition essentielle de l'ordre, est impossible dès que toute sanction inéluctable est éliminée (p. 9). » Il sort de ces prémisses une conclusion inévitable en faveur de la nécessité sociale de l'idée religieuse, qui est avant tout l'idée de Dieu. Eh bien ! M. Putsage ne veut pas de Dieu. Il proclame l'immatérialité de l'âme, sa liberté, sa responsabilité. Mais, tandis que le sens commun ne comprend cette responsabilité qu'en relation avec le Dieu créateur qui est aussi le souverain vengeur de la loi morale, M. Putsage déclare qu' « avec la création, la liberté et le bien religieux sont fictifs. » Il est vrai que tous ses arguments ne donnent pas même une apparence de vérité à ce système étrange et foncièrement contradictoire. Quelles que soient la noblesse et l'humanité de ses aspirations sociales, en les subordonnant au triomphe de ce qu'il nomme « droit réel, » « science réelle, » il les relègue non seulement dans un avenir bien lointain — et c'est sur cet aveu que se ferme son opuscule — mais encore dans la région du « fictif » et de l'impossible.

17. — Le R. P. de Pascal rend un signalé service aux études philosophiques en France par sa traduction de l'*Histoire de la philosophie* du cardinal Gonzalez, archevêque de Séville. Il y a beau temps que le *Polybiblion* a rendu pleine justice à l'ouvrage et à l'auteur. Il suffit de rappeler ici, sans refaire un compte rendu que je suis heureux d'avoir consacré dès la première heure à ce beau livre, que, malgré le progrès des « idées modernes » en Espagne et malgré l'attachement profond du P. Gonzalez à la doctrine de saint Thomas, le savant dominicain est placé, de l'aveu de tous, au premier rang des philosophes de son pays. D'autre part, dans l'armée aujourd'hui nombreuse et brillante des néo-scolastiques, il serait difficile d'en citer un qui l'égale par la réunion de ces qualités : parfaite orthodoxie, érudition profonde, largeur d'esprit, critique originale et pénétrante. C'est assez dire ce que vaut cette *Histoire,* dont je ne dois pas recommencer ici l'analyse. Elle se recommande d'autant mieux, surtout au clergé français et aux écoles catholiques, que nous n'avons jusqu'à ce jour dans notre littérature rien de semblable, j'entends aucun ouvrage d'une juste éten-

due, d'une doctrine irréprochable, d'une valeur sérieuse, sur l'ensemble de l'histoire de la philosophie. La traduction du P. de Pascal est faite avec intelligence, elle se lit aisément ; on ne lui a reproché qu'une fidélité parfois trop littérale au texte espagnol : c'est tout au plus un léger défaut qui tient à une grande qualité. J'aurais envie de le blâmer plutôt de mettre en quatre volumes in-octavo ce qui aurait pu tenir en trois in-douze ordinaires, de donner une édition de bibliothèque au lieu d'un modeste instrument de travail. La petite édition viendra sans doute bientôt après la grande, et tout le monde sera content. Mais je plaide tout de suite pour les intérêts financiers et intellectuels de nos étudiants, qui doivent se hâter de lier connaissance avec la critique philosophique de l'éminent thomiste espagnol. — Les deux volumes parus renferment : l'un, la philosophie ancienne (peuples orientaux, et les trois périodes de la philosophie grecque) ; l'autre, la philosophie chrétienne jusqu'à la fin de la scolastique médiévale. Tous les lecteurs admireront, dans les pages consacrées à l'antiquité païenne, l'union de la sympathie la plus large au criterium religieux et moral le plus sévère ; et dans celles qui font connaître la doctrine des Pères et les écoles du moyen âge, une aisance et une sûreté qui laissent bien loin en arrière les trois volumes de M. Hauréau, trésor d'érudition, mais presque vide de vraie doctrine. Ces deux volumes, en attendant les deux autres qui doivent compléter l'ouvrage, ont leur place marquée dans toute bibliothèque sérieuse.

18. — Le volume de M. Ch. Bénard intitulé *l'Esthétique d'Aristote* renferme deux mémoires, l'un et l'autre lus dans les séances de l'Académie des sciences morales et politiques et insérés dans les comptes rendus des travaux de cette compagnie. Le premier a donné son titre à l'ouvrage ; le second, *l'Esthétique après Aristote*, continue le même sujet jusqu'à la fin de la philosophie grecque. Un appendice important, *l'Esthétique d'Aristote et la Critique contemporaine*, donne une notice raisonnée des principaux auteurs qui ont traité depuis un siècle d'Aristote considéré comme esthéticien, soit dans les histoires de la philosophie, soit dans celles de l'esthétique, soit dans des travaux critiques spéciaux. M. Bénard se trouve là aux prises avec ses prédécesseurs, dont plusieurs sont des esprits distingués ; en les traitant avec une haute estime, il leur fait souvent le reproche renfermé dans cette phrase à l'adresse de l'un d'eux (M. Chaignet) : « S'il n'avait vu ce qu'il voit dans Aristote avec les lunettes taillées par les modernes auteurs des plus récents systèmes d'esthétique, nous aurait-il aussi bien expliqué, commenté Aristote esthéticien ? » On voit bien, si on ne le connaissait déjà, le caractère qui distingue M. Bénard de la plupart des nouveaux interprètes de la philosophie antique. Ceux-ci « accouchent » leur auteur, et ne craignent pas même de s'en vanter, comme

l'a fait par exemple M. Fouillée dans l'introduction de son ouvrage sur la *Philosophie de Socrate*. M. Bénard ne se croit pas le droit de solliciter et de rapprocher les textes pour en tirer ce que l'auteur « aurait dû dire. » En esthétique surtout, il croit artificiels les procédés par lesquels des critiques subtils, particulièrement en Allemagne, sont parvenus à extraire d'Aristote « toute une théorie où l'on reconnaît la pensée toute moderne des philosophes illustres de notre temps, de Kant, de Herbart, de Hégel, etc., sans compter la leur. Si l'enfant n'est pas venu à terme, c'est que l'embryon, disent-ils, s'est développé plus tard. A la bonne heure, répond M. Bénard, mais « encore faut-il que l'œil de l'interprète puisse y distinguer tous les organes de l'être embryonnaire » (p. 9).L'exégèse attentive, scrupuleuse, presque timide du vénérable écrivain, ne se prête pas, il faut le dire tout de suite, aux développements originaux, aux effets grandioses de ce que j'ai nommé ici même « la maïeutique rétrospective. » Qu'importe, si la vérité y gagne, sans que l'intérêt en soit diminué? Si l'esthétique, telle que les efforts laborieux de notre siècle sont parvenus à la constituer (et encore!) n'existait pas dans l'enseignement d'Aristote et de ses successeurs, pourquoi vouloir l'y trouver? N'est-il pas plus sérieux d'en signaler les premiers traits comme de simples germes et d'en vérifier peu à peu les progrès successifs? En accomplissant ce travail méritoire, M. Bénard laisse, ou plutôt assure une place éminente à l'esthétique d'Aristote. Mais, comme il n'a garde de vouloir comprendre le philosophe mieux qu'il ne s'est compris lui-même, c'est en l'interprétant uniquement par ses propres textes qu'il établit les vraies idées d'Aristote sur le *Beau*, sur l'*Art*, sur la *Poésie*, non sans en montrer les défauts et les lacunes. Je recommande spécialement, sans accepter toutes les critiques de M. Bénard, ses pages sévères sur la *mimesis* ou l'imitation aristotélicienne opposée, selon lui, à l'idéal (p. 33-47), et son examen, encore plus curieux, mais moins net et moins décidé sur la *katharsis* ou « purgation » tragique (p. 62-82).

C'est avec la même rigueur de méthode et la même franchise doctrinale que sont examinées et comparées, dans le second mémoire, les idées esthétiques des péripatéticiens, des épicuriens, des stoïciens, des sceptiques, des éclectiques, des rhéteurs, des alexandrins. Je n'ai pas le droit d'insister sur les parties les plus instructives de cette consciencieuse enquête ; mais, comme elle n'intéresse pas seulement les purs philosophes, je recommande spécialement aux amis de la littérature sérieuse les pages relatives à Cicéron et à Plutarque. On y verra l'alliance d'une critique philosophique impitoyable avec un sentiment juste des vérités et des mérites de détail. En somme, malgré quelques points discutables et des négligences typographiques trop multipliées, ce livre mérite une place de choix aussi bien à côté des ou-

vrages d'esthétique que parmi les histoires de la philosophie ancienne.

19. — La gloire de Bacon sera-t-elle diminuée par un nouvel examen ? se demande M. Barthélemy Saint-Hilaire dans l'avant-propos de l'élégant volume où il a réuni une *Étude sur François Bacon* et un *Rapport sur le concours de 1889* pour le prix Bordin, dont le sujet était « la philosophie de F. Bacon. » Il répond lui-même : « Nous ne le pensons pas ; mais il se peut que désormais on appuie cette gloire contestée sur un fondement tout autre que ceux qu'on lui a généralement donnés jusqu'ici. » A première vue, il est au moins étrange que la gloire reste debout quand les fondements qu'on lui avait donnés sont anéantis. Après étude attentive, j'entends après la lecture du mémoire instructif et substantiel de M. Barthélemy Saint-Hilaire, la difficulté n'a pas disparu. Le traducteur d'Aristote ne pouvait accepter en aucune manière la polémique de Bacon contre l'ancienne logique, ni la prétendue originalité de sa méthode inductive. Son examen ne laisse à peu près rien subsister de l'œuvre du chancelier d'Angleterre, ni comme savant, ni comme logicien, ni comme historien. Et comme philosophe ? Hélas ! on le montre encore, quoique à regret, s'égarant presque toujours, n'ayant même que des idées chimériques sur la nature et l'objet de la philosophie, sur ses rapports avec la religion, sur le pouvoir de l'homme, etc. Quelle gloire va-t-on lui laisser ? Celle qu'il s'attribue à lui-même « dans un accès de modestie qui ne lui est guère habituelle (*sic*). » Il a été le *buccinator*, « le clairon qui sonne la charge et qui pousse les hommes à lutter contre la nature pour lui arracher ses secrets les plus féconds...; le sonneur de cloches matinal qui s'éveille avant tous les habitants de la cité, pour les tirer de leur sommeil. » C'est encore très beau, mais est-ce juste ? Le style oratoire et poétique de Bacon peut être comparé à une perpétuelle fanfare, et ses métaphores accumulées font l'effet de carillons sonores, oui ! Mais celui qui « s'éveille avant » tous les autres, est-ce bien l'adversaire obstiné de Copernic et de Galilée, le faux savant qui vise à « instaurer » la magie ? Donc, clairon si l'on veut, mais qui pousse la troupe à tourner le dos à la vraie science déjà triomphante ; sonneur de cloches, mais qui attend midi pour sonner matines. Donc on peut reconnaître à Bacon tout au plus une valeur littéraire ; mais sur le terrain de la philosophie et de la science il ne lui reste pas même ce titre de *buccinator* que M. Barthélemy Saint-Hilaire voudrait lui assurer en compensation de l'incontestable déchet qu'il a subi.

J'aurais les mêmes difficultés à opposer au savant académicien, si j'abordais — ce qui me paraît inutile — son rapport sur le concours de 1889, où figuraient quatre mémoires sur Bacon : deux restés sans récompense, mais non sans éloges : l'un étant un panégyrique avec de nombreuses réserves, l'autre une attaque proche parente de celle

de Joseph de Maistre. Une mention très honorable a été décernée au travail consciencieux de M. Lesueur, et le prix a été adjugé au mémoire très approfondi de M. Ch. Adam, qui sans doute sera bientôt communiqué au public. LÉONCE COUTURE.

OUVRAGES POUR LA JEUNESSE

1. *Julius et Miriam, épisode du siège de Jérusalem*, par Mme F. DE NOCÉ. Paris, J. Bricon, 1889, in-8 de 240 p., avec grav., 3 fr. — 2. *Le Pseudonyme de Mademoiselle Merbois*, par RAOUL MALTRAVERS. Paris, H. Gautier, s. d., in-18 de 244 p., 2 fr. — 3. *Mademoiselle d'Ypre*, par ROGER DOMBRE. Paris, Firmin-Didot, 1889, in-18 de 368 p., 2 fr. 50. — 4. *Histoire intime*, par GABRIELLE BÉAL. Paris, Firmin-Didot, 1888, in-18 de 296 p., 2 fr. 50. — 5. *Mon Oncle et ma Femme*, par ÉLI FLOËNAN. Paris, Firmin-Didot, 1888, in-18 de 376 p., 2 fr. 50. — 6. *Deux Fiancées*, par Mlle TROUESSART. Paris, Firmin-Didot, 1888, in-18 de 301 p., 2 fr. 50.— 7. *Huberte*, par M. MARYAN. Paris, Firmin-Didot, 1888, in-18 de 316 p., 2 fr. 50. — 8. *Reine de Chanteneuil*, par Mme la baronne S. DE BOÜARD. Paris et Lyon, Delhomme et Briguet, s. d., in-18 de 370 p., 3 fr. — 9. *L'Hôtel Saint-François*, par M. MARYAN. Paris, H. Gautier, 1889, in-18 de 245 p., 1 fr. 50. — 10. *Annie*, par M. MARYAN. Paris, Firmin-Didot, 1890, in-18 de 384 p., 2 fr. 50. — 11. *Sans foyer*, par MARIE-ALIX DE VALTINE. Paris, Firmin-Didot, 1888, in-18 de 314 p., 2 fr. 50. — 12. *Pauvre Jean*, par PIERRE DU CHATEAU. Paris, Henri Gautier, 1889, in-18 de 247 p., 1 fr. 50. — 13. *La Clef d'or*, par Mlle ZÉNAÏDE FLEURIOT. Paris, Hachette, 1890, in-16 de 352 p., 2 fr. — 14. *Ismay Waldron, ou la Femme du régisseur, suivi des Braves Cœurs*, par Mme BERTHE NEULLIÈS. Paris, Firmin-Didot, 1888, in-18 de 327 p., 2 fr. 50.— 15. *La Fille du notaire*, par lady G. FULLERTON, trad. de l'anglais par W. FITZ-GÉRALD. Tours, Mame, 1889, in-8 de 190 p., illustré, 0 fr. 65. — 16. *Braconnette*, par AIMÉ GIRON. Paris, Hachette, 1890, in-16 de 316 p., 2 fr.— 17. *Loyauté*, par Mlle Z. FLEURIOT. Paris, Hachette, 1889, in-16 de 239 p., 2 fr. — 18. *La Dot de Germaine*, par M. DU CAMPFRANC. Paris, Firmin-Didot, 1889, in-18 de 337 p., 2 fr. 50. — 19. *La Perle du Thouaré*, par Mlle GABRIELLE D'ÉTHAMPES. Paris, H. Gautier, s. d., in-18 de 241 p., 2 fr. — 20. *Histoire d'un cirque*, par Mme la comtesse DE BEAUMONT. Paris, H. Gautier, s. d., in-18 de 249 p., 2 fr. — 21. *Maner-Nevez*, par JACQUES BRÉMOND. Paris, H. Gautier, 1889, in-18 de 318 p., 3 fr. — 22. *Ma Mère*, par Mme DE STOLZ. Paris et Lyon, Delhomme et Briguet, s. d., in-18 de 302 p., 3 fr. — 23. *Gina, histoire d'une orpheline*, par AYLICSON. Paris et Lyon, Delhomme et Briguet, 1889, in-18 de 320 p., 3 fr. — 24. *Une Petite Sauvage*, par MARGUERITE LEVRAY. Paris, Haton, 1890, in-18 de 275 p., 3 fr. — 25. *Louisette*, par MARIE LACROIX. Paris et Lyon, Delhomme et Briguet, 1890, in-18 de 246 p., 2 fr. — 26. *Vieux Contes de la veillée*, par Mme DE WITT, née GUIZOT. Paris, Hachette, 1890, in-16 de 320 p., 2 fr.— 27. *Récits bretons*, par A. BLANLOEIL. Paris et Lyon, Delhomme et Briguet, s. d., in-18 de 382 p., 3 fr. — 28. *Contes de tous les pays*, réunis et adaptés par TH. BENTZON. Paris, Hetzel, s. d., in-18 de 338 p., 3 fr. — 29. *Le Canon de Ligny*, par H. BOUCHOT. 4e édition. Paris, Lecène et Oudin, s. d., in-12 cart. de 71 p., avec 5 grav., 0 fr. 30. — 30. *Histoire de deux bureaucrates*, par l'abbé MORIGNY. Tours, Cattier, 1890, in-12 de 138 p., avec 1 grav., 1 fr. 20.— 31. *Contes et Nouvelles*, par l'abbé MORIGNY. Tours, Cattier, in-12 de 137 p., avec 1 grav., 1 fr. 20.— 32. *Mémoires d'un parapluie*, par le commandant STANY. Tours, Cattier, 1890, in-12 de 141 p., avec 1 grav., 1 fr. 20. — 33. *La Nièce du président*, par MARIE MARÉCHAL. Paris, Firmin-Didot, 1889, petit in-8 de 79 p., avec 8 grav., 0 fr. 40. — 34. *Le Dernier Carlin*, par B. AUERBACH, trad. de LOUIS DE HESSEM. Paris, Firmin-Didot, 1890, petit in-8 de 80 p., avec 15 gr., 0 fr. 40. — 35. *Prisonnier*, par B. AUERBACH, trad. de LOUIS DE HESSEM. Paris, Firmin-Didot, 1890, petit in-8 de 80 p., avec 8 grav., 0 fr. 40. — *Roi et Paysan*, par ÉMILE MOREAU. Paris, Firmin-Didot, in-8 de 189 p., avec 52 grav., 1 fr. 25.— 37. *Les Fleurs à Paris*, par FULBERT DUMONTEIL. Paris, Firmin-Didot, 1890, petit in-8 de 142 p., avec 28 grav., 0 fr. 75. — 38. *Mémoires d'un collégien russe*, par ANDRÉ LAURIE. Paris, Hetzel, s. d., in-18 de 336 p., illustr. de George Roux, 3 fr.— 39. *Découvertes*

des mines du roi Salomon, par Ridder Haggard, adaptation par C. Lemaire. Paris, Hetzel, s. d., in-18 de xii-334 p., illustré, 3 fr. — 40. *Les Exploits de Martin Robert, histoire d'un humble,* par Gabriel Ferry. Paris, Hachette, gr. in-8 de 238 p., illustré de 21 grav., 2 fr. — 41. *Marchand d'allumettes,* par A. Gennevraye. Paris, Hetzel, s. d., gr. in-8 de 218 p., illustré par J. Geoffroy, 7 fr.

1. — Il serait puéril, dangereux même, de se faire illusion : les hommes de notre fin de siècle sont, en majorité, entraînés sur la pente fatale du scepticisme. « Les dieux s'en vont, » gémissaient les anciens, à la veille des cataclismes qui emportèrent l'empire romain. Aujourd'hui l'on peut dire que la lèpre morale devenue populaire et qualifiée d'anti-cléricalisme a pour effet le plus immédiat de tuer peu à peu les croyances, de dessécher les âmes : déjà l'on ne croit plus guère à Dieu ; on finira par nier la patrie et la famille, et, partant, tout ordre social. Donc, sous peine de voir notre civilisation s'abîmer définitivement, avec un fracas dont les plus terribles convulsions des peuples éteints ne sauraient nous donner qu'une idée approximative, il est plus que temps de revenir à cette religion persécutée qui seule est à même de faire les nations saines et fortes et les sociétés durables. Les voies pour arriver au succès final sont diverses ; mais l'apostolat par le livre doit surtout être recommandé à présent que la foule lit non plus seulement l'Almanach, comme au temps de Cormenin, mais toutes sortes de productions ou bonnes, ou insignifiantes, ou mauvaises, — voire atroces. Malheureusement, la propagande utile, fructueuse, n'est pas aussi aisée qu'on peut le croire. En effet, les livres pieux ne se lisent que fort peu ou même point dans la masse. Forcément, il faut s'arrêter à autre chose. Mais à quoi ? A mon avis, il faut propager des ouvrages qui, tout en étant foncièrement, poétiquement et éloquemment chrétiens (trois adverbes qui vont mettre en émoi plus d'un auteur bien intentionné), restent toujours intéressants et même dramatiques. Au Gaulois, voyez-vous, il faut « raconter des histoires. » Ce programme ne me semble pas impossible à réaliser. Tenez ! par exemple, voici Mme F. de Nocé qui vient, sous le titre de *Julius et Miriam,* de publier un épisode du siège de Jérusalem aux temps insurrectionnels ayant suivi le divin drame du Calvaire. Eh bien ! cette œuvre m'a paru mériter d'être « décorée » des trois exigeants adverbes précités. *Julius et Miriam* procède de *Fabiola.* Mme de Nocé met en scène les héros plus ou moins purs de l'indépendance de la Judée, les Josèphe, les Jean de Giscala et quelques autres. On y voit aussi et surtout les premiers chrétiens, honnis ou méprisés, se réunir comme ils peuvent, heureux de se témoigner une sainte et fraternelle affection en Notre-Seigneur. La douce figure de Marie de Béthanie resplendit sur nombre de ces pages vivantes et pleines de charme. Julius, un Romain, et Miriam, une jeune Juive, ont presque été élevés ensemble à Jérusalem, avec le frère de celle-ci, Nathan, sombre personnage qui

trouble, par les éclats de son fanatisme, l'existence de tous les siens. Voilà le point de départ du récit. Je n'entrerai pas dans les détails ; je me bornerai à dire que, de scène en scène, Mme de Nocé nous conduit aux deux mariages de Julius et de Miriam et d'Antonia, sœur de Julius, avec un parent de Mariam, tous devenus fervents chrétiens en passant par des épreuves de plus d'une sorte. Des livres comme celui-ci, bien pensé, bien écrit, rondement mené, où l'auteur prouve qu'elle connaît admirablement l'antiquité, est appelé, tout en délassant et en instruisant, à faire le plus grand bien : à sa lecture, ceux qui ont la foi sentiront en eux comme un affermissement de cette foi si consolante; ceux qu'elle a fui éprouveront un sentiment de regret, vague, mélancolique, peut-être douloureux, qui pourra, espérons-le, conduire à la conversion. A répandre grandement, surtout par le moyen des bibliothèques populaires.

2. — Brusquement, sans transition, avec *le Pseudonyme de Mademoiselle Merbois*, nous sommes transportés en pleine époque contemporaine. Il s'agit ici d'un garçon intelligent, aimable, riche, qui s'amourache tout d'un coup non pas d'une étoile comme le ver du poète, mais d'une personne qui a lancé dans la littérature, sous un pseudonyme — son nom à lui, G. Val-Charmy, — un roman délicat qui agite sa conscience d'oisif et lui trouble le cerveau de la bonne façon. Le faux Val-Charmy, selon le vrai Val-Charmy, ne peut être qu'une femme. Là-dessus, le voilà qui bat la campagne, au figuré et au propre. Les idées matrimoniales qu'il nourrit en arrivent à devenir une obsession. Et il part, décidé à tout pour découvrir cette femme-auteur. Les deux Val-Charmy — l'authentique et le fantaisiste — se rencontrent inopinément sur une plage peu fréquentée, s'aiment et se gardent bien de se le dire ; car Val-Charmy (le vrai), déclare en présence de l'autre, dans une conversation en l'air, qu'à coup sûr il n'épousera jamais un bas-bleu. Ce qui n'empêche pas notre dégoûté de continuer la chasse à son homonyme littéraire. Successivement, il s'adresse à l'éditeur, à une vieille fille, à un vieux bonhomme, et n'apprend rien. La personnalité de l'écrivain qui l'a ému se dérobe toujours : c'est à en devenir fou. Cependant il est admis à faire à cette personnalité mystérieuse une déclaration épistolaire qui ne lui réussit pas. Sur ces entrefaites, surgit un deuxième larron. Celui-ci n'est pas épris de l'insaisissable : il désire épouser Madeleine Merbois, telle qu'il la voit ; mais comme ce prétendant n'est qu'un fat doublé naturellement d'un sot, il est poliment éconduit. A quelque temps de là, Gaétan Val-Charmy prend une résolution ; lui aussi veut épouser Madeleine Merbois, femme parfaite, s'il en existe. Après quelques difficultés, il est agréé, et, fiancé, apprend enfin qu'il va donner son nom à celle qui, croyant l'inventer, ce nom, le lui a jadis emprunté d'une façon

inconsciente. Un tantinet romanesque, le roman de M. Raoul Maltravers — un pseudonyme féminin aussi, peut-être, — est, de tous points, ravissant. Ne pas le laisser lire, toutefois, aux jeunes personnes qui s'imaginent être, en herbe, des Mme de Staël, des George Sand et autres *ejusdem farinæ*. Elles pourraient croire que « c'est arrivé, » et, à l'occasion, se fourrer le doigt, la main et même le bras dans l'œil.

3. — *Mademoiselle d'Ypre* est le titre d'un roman d'aspirations généreuses, de pensée élevée, d'un style parfait, mais d'une sensibilité excessive, j'allais dire maladive. Christiane d'Ypre, comme Mlle Merbois, est un écrivain de race qui, elle aussi, a recours au pseudonyme. A Marseille, où elle vient se fixer avec son père, elle rencontre dans le monde Louis Gérald, esprit supérieur, publiciste savant, nature exceptionnelle, qui fait battre son cœur. Mais Gérald est lié par un vœu : il doit entrer dans les ordres. C'est donc le combat terrible entre l'amour, sous les traits d'une femme d'élite, et le devoir du chrétien qui ne s'appartient plus, que raconte, en ces pages parfois violentes, M. Roger Dombre. L'amour est vaincu, mais au prix d'une double mort. Quoique parfaitement conduit, tout cela attriste l'âme et, à coup sûr, ne pourra que détraquer l'imagination de plus d'une célibataire, cette imagination eût-elle trente ans et plus d'exercice. Quant aux jeunes hommes, mon Dieu! ils en seront quittes pour répandre quelques pleurs. L'esprit chrétien est vivace dans *Mademoiselle d'Ypre :* j'en suis presque à le regretter.

4. — J'aurais grandement su gré à Mme Gabrielle Béal d'apporter un sérieux adoucissement aux navrantes impressions que M. Roger Dombre a fait naître en moi. Hélas! son *Histoire intime* n'a pas été précisément composée dans ce but. Jugez plutôt! Un jeune officier, Marcel Duclosay, s'éprend d'une douce jeune fille, Marguerite de Cérant, et la demande en mariage. Riche d'avenir seulement, Marcel éprouve un refus de la part des parents. Mais Marguerite n'entend pas de cette oreille-là; elle proteste et fait savoir à l'officier que ses sentiments restent tels qu'il les connaît. Entre temps, notre soupirant s'aperçoit que son idéal se réalise mieux en la personne d'une cousine de Marguerite, Alice Lebailly, guère plus riche que lui, et bientôt il ne pense plus qu'à cette dernière qui s'ingénie, quoique l'aimant elle aussi, à lui échapper. Efforts superflus. De fil en aiguille, le mariage de Marcel et d'Alice en arrive à deux doigts de sa conclusion quand Marguerite de Cérant apprend à sa cousine, qui ignore tout, que son amour est toujours le même pour Marcel. Devinez-vous ce qui va se passer? Non, n'est-ce pas? Eh bien le voici : Alice se marie avec un autre pour épargner un désespoir à sa cousine, et quelques jours après son sacrifice, elle meurt d'un refroidissement, qu'elle semble avoir cherché. De son côté, Marcel part pour la Chine, d'où il revient plus

tard... afin d'épouser Marguerite qui ne soupçonnera jamais de quel prix son bonheur à elle a été payé par son héroïque parente.

5. — Enfin voici M. Eli Floënan qui, avec *Mon Oncle et ma Femme,* va nous tirer des oppressions qui précèdent. Étienne Darchez est un Parisien que son ci-devant tuteur, qu'il appelle son oncle, a élevé ou fait élever. Étienne habite avec cet « oncle, » M. Chabarel, égoïste par nature, célibataire par goût. Entre ces deux hommes, nul point de contact. Ce qui n'empêche pas le jeune homme d'avoir de la déférence pour son parent. Celui-ci songe à marier Étienne qui consent à ce changement d'existence. M. Chabarel a sous la main la femme qu'il rêve pour son neveu, et, de prime abord, elle plaît à Étienne, qui, cependant, ne se décide pas. Il juge même à propos d'aller méditer là-dessus à la campagne..., où il trouve la femme qu'il ne cherchait pas, laquelle n'est autre que la nièce très directe de M. Chabarel, Mlle Josèphe Chabarel-Pitou. Cette alliance a pour effet de fâcher tout rouge le Chabarel parisien ; mais cette mauvaise humeur laisse froid le quasi-neveu Étienne qui passe outre en épousant, et fait bien. Ce roman est gracieux, très amusant et a l'avantage de pouvoir être mis entre toutes les mains.

6. — Non moins attachant est le livre de Mlle Trouessart, *Deux Fiancées.* Marthe Humbert est une orpheline pauvre très méritante que des relations de famille amènent à devenir la fiancée d'un riche député, M. Delmare, veuf et père d'un grand garçon, officier viveur, qui, dans le même temps, se fait agréer pour gendre par M. et Mme Vannèque, que tout le monde croit dans l'opulence et qui touchent à la ruine. Roberte Vannèque, la fiancée de l'officier, est une petite pécore très vaine de ses avantages extérieurs et qui, comme ses parents et Francis Delmare, son futur, fait la grimace quand elle apprend que Marthe Humbert, son institutrice, et son beau-père en espérance sont sur le point de se marier. M. Vannèque père et Francis vont même, chacun séparément, jusqu'à demander à la pauvre Marthe le sacrifice de son bonheur, ce à quoi celle-ci finit généreusement par se résoudre. Elle quitte précipitamment Paris, fuyant M. Delmare père qui va la retrouver et lui reproche ce qu'il appelle sa trahison. Heureusement, tout s'arrange : Marthe devient Mme Delmare et Francis épouse la belle Mlle Vannèque, que la mort tragique de son père et bientôt celle de sa mère ont complètement transformée.

7. — Oh ! ces convols en secondes noces, que de troubles ils apportent dans les familles quand il y a des enfants majeurs ou sur le point de le devenir ! On l'a vu plus haut dans *Deux Fiancées ;* on va le voir encore dans *Huberte.* M. de Lény reste veuf avec une fillette, à l'éducation de laquelle il se consacre lui-même, sans l'aide de personne. Et quelle éducation ! D'Huberte, il fait une sorte de Diane

chasseresse. Ces deux êtres ne vivent que l'un par l'autre jusqu'au moment psychologique où M. de Lény s'avise de constater qu'une vraie femme manque à son foyer, ce qui le décide à se remarier. Dès les premiers jours, il y a lutte sourde entre les deux influences de la femme et de la fille de M. de Lény; mais la première, sans abdiquer ses droits, ménage avec soin les susceptibilités d'Huberte, qu'elle trouve, au fond, respectables. De détente en détente, l'accord définitif a lieu devant le berceau d'un petit frère que Mme de Lény donne un beau jour à l'enfant de la première femme. Bientôt après, du reste, Huberte se marie elle-même avec un ami d'enfance. Ce joli roman a pour auteur Mme Maryan : c'est assez dire qu'il est parfait sous tous les rapports.

8. — Combien rencontre-t-on dans la vie de gens qui, ayant le bonheur sous la main, le lâchent délibérément pour courir après un mirage trompeur ? Heureux encore quand, éclairés à temps, ils peuvent ressaisir ce qu'ils ont été sur le point de perdre à jamais. C'est ce qui faillit arriver à Pierre de Puynormand. Écoutez l'histoire de ce myope. Officier de marine ayant, à vingt ans, renoncé à la carrière, en raison de blessures graves, Pierre de Puynormand, qui, jusqu'alors, n'avait songé qu'à épouser sa voisine, l'aimable *Reine de Chanteneuil*, habitant, comme lui, le village breton de Saint-Tugdual, Pierre de Puynormand, dis-je, devient tout à coup éperdûment amoureux d'une superbe poupée parisienne en villégiature, Berthe Mauriac, dont les circonstances lui démontrent le peu de cœur. Quand le voile se déchire pour lui, le même fait se répète pour Reine de Chanteuil, qui l'avait jusque-là exclusivement aimé et avait le droit de se croire payée de retour. Il résulte de tout cela qu'au milieu de scènes dramatiques, précipitées, Pierre, qui a rompu avec Berthe, se heurte contre la désillusion de sa première amie. Pour le faire rentrer en grâce, il faut un long temps et une dure épreuve dont il sort à son avantage. Ce palpitant récit de Mme la baronne S. de Boüard compte parmi les meilleurs qu'on puisse permettre à la jeunesse.

9. — Je rends à *l'Hôtel Saint-François*, de Mme Maryan, le même témoignage. Une personnalité toute d'une pièce force d'abord l'attention : Mme de Kergoulven. Elle n'est plus jeune, la maîtresse de l'hôtel Saint-François; mais elle est toujours robuste et énergique. Depuis longues années, elle vit sans rapports aucuns avec les enfants d'un premier lit de son défunt mari : des discussions d'intérêt l'ont brouillée avec ses beaux-fils. Elle n'a jamais eu qu'une affection forte, sa fille à elle, morte en laissant une orpheline, Madeleine de Fresny, dont la tutelle avait été, d'autorité, confiée à une grand'mère paternelle. Mme de Kergoulven, plus que jamais irritée, s'était alors confinée dans son hôtel, en compagnie d'une vieille servante, vivant

chichement, coupant les liards en huit, amassant, amassant, encore et toujours. Et pour qui? Pour sa petite-fille. Quand vint la dix-huitième année de celle-ci, la grand'mère tutrice mourut et la tutelle fut dévolue à l'harpagon de l'hôtel Saint-François. Madeleine de Fresny dut aussitôt, sortant d'un couvent de Paris d'où l'élégance moderne n'était point bannie, enfouir sa jeunesse et sa beauté au fond d'une vieille et triste habitation de Bretagne. Mme de Kergoulven était donc brouillée avec les deux fils de son mari : l'un, marié dans le pays, s'était fait meunier ; l'autre servait dans la marine et attendait sa prochaine promotion au grade d'amiral. Le meunier, voisin de Mme de Kergoulven, irritait celle-ci, plus que tout au monde, par sa seule présence de l'autre côté de la rivière. Or, ne voilà-t-il pas que le fils de cet intime ennemi, jeune officier en congé, fait la rencontre fortuite de la charmante Madeleine de Fresny, s'en éprend et la fait demander en mariage. Entendez-vous, quand cette demande se produit, les éclats de colère et d'indignation de la grand'mère de Madeleine? Cependant toutes ces haines de famille s'en vont bientôt en fumée, avec les dernières lueurs de l'incendie qui consume une nuit l'hôtel Saint-François ; car la terrible aïeule et sa petite Madeleine doivent, en cette lugubre nuit, leur vie au courage et au dévouement du jeune Kergoulven. A quelque temps de là, Madeleine se marie avec son sauveur. Je néglige, pour n'être pas entraîné trop loin, l'histoire d'un autre mariage dont l'accomplissement intéresse presque autant : celui de l'amiral de Kergoulven avec une personne qu'il n'a jamais cessé d'aimer et de laquelle on l'avait autrefois cruellement séparé.

10. — A certains égards, *Annie* a bien quelques points de contact avec *l'Hôtel Saint-François :* l'auteur est encore Mme Maryan. Ayant perdu ses parents dans sa première enfance, Annie Damoren est portée chez un oncle, son unique parent, vieux hibou retiré dans un hôtel délabré n'ayant pour le servir qu'une domestique aussi peu sociable que lui. Mais l'oncle misanthrope, membre démissionnaire de l'Institut, s'il vous plaît, se débarrasse de sa nièce en la plaçant dans un orphelinat des sœurs de la Charité, après quoi il ne tarde guère à disparaître, sans laisser de traces. Ce type de vieillard, au cœur plus desséché que le plus antique parchemin, est une véritable hideur. On croit à tout instant qu'il va s'humaniser ; erreur : rien de ce qui est étranger à la science ne peut l'émouvoir ; car il a renoncé à toutes les affections depuis que son neveu défunt, le père d'Annie, qu'il avait élevé et qu'il aimait comme un fils, s'est marié contre son gré. La petite Damoren grandit chez les bonnes sœurs jusqu'au jour où de riches époux sans enfants, M. et Mme de Sancey, se décident à la prendre et à la faire élever comme leur propre fille. Les années s'écoulent dans un bonheur parfait : mère et fille adoptives sont dans le ravissement, quand une

« sœur » est tout à coup donnée à Annie. Une révolution se produit : Annie est placée au couvent et ne rentre à la maison que devenue jeune personne accomplie, ce qui excite la jalousie de sa pseudo-sœur et même de la mère de celle-ci. Bientôt, quoique sans fortune, Annie est recherchée par un jeune et richissime pair d'Angleterre qu'elle refuse par la double raison qu'elle ne l'aime pas et qu'elle sait qu'on a jeté les yeux sur ce personnage pour la propre fille de M. et Mme de Sancey. Après quelques persécutions inévitables, la pauvre enfant fait la connaissance d'un ingénieur de grand mérite dont elle devient la femme. Aux dernières pages, on retrouve l'oncle égoïste qui a la consolation de mourir dans les bras de sa nièce, réconcilié avec elle et avec Dieu.

11. — Pour n'être pas aussi complètement orpheline qu'Annie, Marynia Olinska, la sympathique héroïne de *Sans foyer,* n'est guère plus heureuse. Son père, noble Polonais ruiné, se décide à un second mariage avec une Russe qui lui rend une fortune, mais à la condition que l'enfant de la première femme ne sera pas élevée sous ses yeux. En conséquence, le prince Olinski confie la pauvre Marynia, à la veille d'être frappée d'une cécité complète, à une excellente maîtresse de pension parisienne, Mme Lagrange, qui, veuve et venant de perdre son unique fille, adopte, de cœur, sa nouvelle élève. Grâce aux soins dont elle est entourée, Marynia Olinska, devenue aveugle, passe une existence aussi douce que celle qu'elle aurait pu rêver auprès de la plus tendre des mères. Vers sa seizième année, une opération de la cataracte lui rend la vue. Et c'est au moment où sa bienfaitrice va enfin jouir de sa chère fille d'élection que le prince Olinski et sa femme, mus par d'inavouables calculs, viennent la lui enlever. Commence alors pour Marynia une lutte pénible contre sa belle-mère qui entend la marier à son frère, le comte Morloff, oblitéré viveur, amoureux fervent de la dame de Pique et comptant de plus à son passif cinquante et quelques automnes. Mais un jeune Français, dans une soirée, découvre l'odieuse conspiration et sauve Marynia, qu'il épouse bientôt après. On lira dans ce roman de Mme de Valtine d'amusants détails sur les pensionnats cosmopolites de Paris. Maintenant quel jugement porter ? *Sans foyer* est une œuvre délicatement écrite et fort bien observée, mais qui ne convient qu'aux personnes d'un certain monde : il y aurait plus d'un inconvénient à le laisser lire aux trop jeunes filles.

12. — *Pauvre Jean*, de Mme Pierre du Château, est l'histoire attristante d'un « innocent. » Jean de Laval est idiot. Son père, géant d'orgueil, lui fait un crime de son état et l'éloigne de lui. Quel martyre que la vie de ce déshérité ! Il cesse cependant quelque temps, ce martyre, du jour où Jean a parlé pour la première fois à une belle jeune

fille sans fortune, Louise Aymard, qui habite seule avec une tante infirme. Le « pauvre monsieur, » comme on appelle dans le pays le fils du baron de Laval, a eu bien vite le cœur subjugué. Le père est averti et fait enfermer Jean dans un vieux château d'où il s'évade. Alors le baron réfléchit et songe à un mariage possible entre son fils et Mlle Aymard. Mais il s'est trompé à l'égard de celle-ci, qui refuse parce qu'elle va entrer en religion. La suite du drame se déroule au milieu des désespoirs patriotiques causés par l'invasion teutonne, pour se terminer le plus chrétiennement du monde. La religion seule peut calmer certaines douleurs : encore une fois, cela se prouve dans *Pauvre Jean*.

13. — Raoul de Morinville est, pour le moins, aussi immensément orgueilleux que le baron de Laval. Il a formé le projet d'épouser sa nièce Hippolyta Talbot, à peine plus jeune que lui; mais celle-ci, lui préfère André de Kermarc'hat. Le dédaigné en éprouve un profond ressentiment. A quelque temps de là, M. de Kermarc'hat, complètement ruiné, se réfugie à Paris pendant que Raoul de Morinville se marie à une cousine fort riche, se lance dans la politique et devient député. Tout lui sourit, à cet ambitieux, tandis qu' Hippolyta et son mari subissent à Paris une existence toute de privations. Vient même l'instant où les conditions de la vie sont si pénibles pour M. et Mme de Kermarc'hat que l'infortunée Hippolyta se résigne à aller solliciter l'appui de Raoul, qui la repousse avec dureté. Dieu réserve parfois aux impitoyables de terribles châtiments : quelques jours après la vaine supplique de la désespérée, Raoul de Morinville est frappé en plein cœur par cette nouvelle : sa fille chérie, sa merveille, son idole, son unique enfant, est sourde et muette. Et comme si cet irréparable malheur n'était pas suffisant pour faire courber cette tête altière, la ruine arrive, foudroyante, presque aussi radicale que celle ayant écrasé M. et Mme de Kermarc'hat, qui, eux, un peu plus tard, recouvrent providentiellement sinon la fortune du moins une honnête aisance. Raoul s'expatrie; car il veut, toujours par fol orgueil, rentrer en possession de cette magique *Clef d'or* qu'il a perdu. Il réussit dans ses entreprises; mais quand il revient en France, sa femme dort au cimetière : seule, la sourde-muette l'attend religieusement. Une réconciliation, déjà accomplie entre les deux familles, en l'absence de Raoul, se cimente dès son retour. Après quoi, sous les coups répétés de l'adversité, l'orgueilleux Morinville, revenant à d'autres sentiments, reconnaît que Dieu seul dispose du bonheur sur cette terre et que ce n'est pas uniquement avec la « clef d'or » qu'on peut ouvrir la porte qui y conduit. Ce nouveau récit de Mlle Fleuriot est l'un des meilleurs qu'elle ait écrits.

14. — Je n'en finirai pas vraiment avec le premier des sept péchés capitaux. Lord Carlswood, devenu vieux et ayant perdu ses fils, fait

rechercher partout son unique fille, laquelle s'est mésalliée assez sottement, il faut le reconnaître, et, pour ce, a été bannie de la présence paternelle. On ne découvre qu'une petite-fille, Ismay, mariée à un simple régisseur du nom de Waldron. Lord Carlswood veut bien accueillir sa descendante et même le fils qui lui est né, dont il fera l'héritier de sa fortune et de son nom, mais à la condition expresse que jamais la femme ni l'enfant ne reverront le régisseur. Ismay succombe à la tentation, quitte le toit conjugal et se réfugie chez son aïeul qui la transforme très vite en grande dame. Que devient Franck, l'époux d'Ismay? Abandonné, désespéré, il se livre sans réserve au travail pour oublier. Il invente un procédé industriel qui le mène à la fortune et aux honneurs. Tant et si bien qu'ayant changé son nom contre celui d'esquire Ravensdale, il arrive au Parlement où il se fait le champion des idées radicales. C'est alors que le mari et la femme se rencontrent dans la haute société de Londres. Ismay, repentante, a souvent cherché à retrouver son mari, regrettant d'avoir quitté la réalité pour de vaines ombres : de plus, le remords l'étreint. Franck, chez qui elle se présente, la repousse avec hauteur, et, pour ramener l'ancien régisseur à d'autres sentiments, il faut que lord Carlswood, qui voit sa petite-fille à l'article de la mort, se décide à venir incliner son orgueil aristocratique devant l'orgueil plus grand encore du plébéien qu'il a offensé. Il y aura encore de beaux jours pour les époux Waldron-Ravensdale ; mais vraiment on souffre d'entendre, dans ce récit ultra-dramatique, les dures manifestations de tous ces orgueils. La nouvelle qui suit, *Braves Cœurs,* repose de la précédente ; n'importe, si ce volume peut intéresser les gens du monde, je le trouve, par contre, de nature à accroître dans notre démocratie, déjà pas mal excitée, des haines dont on peut se passer.

16. — Quelle délicieuse histoire que celle écrite par M. Giron sous le titre parlant de *Braconnette !* Braconnette est une petite teigne de fille, née de saltimbanques morts dans un hameau normand et baptisée sous condition du prénom d'Adrienne. Elle nous apparaît, pour la première fois, en train de justifier son sobriquet, c'est-à-dire que, sans le moindre scrupule, elle tend des pièges aux petits oiseaux dans un bois appartenant à Mme d'Argentan. Elle est pincée, *flagrante delicto,* par un garde qui l'amène devant la châtelaine, et la bonne dame, au lieu de la faire punir, retient chez elle l'abandonnée, la fait décrasser et la donne comme sœur à ses deux filles, enchantées. Vous savez qu'un bienfait n'est sinon jamais, du moins pas toujours perdu. Or, donc, écoutez : quand Braconnette est devenue une grande et belle jeune fille, la ruine et la mort s'abattent presque simultanément sur Argentan. Reine et Rose d'Argentan, orphelines et sans ressources, trouvent alors en leur sœur d'occasion une énergie qui les sauve de

la misère noire. Puis, s'oubliant elle-même, la vaillante Braconnette fait épouser à ses « sœurs » des jeunes gens distingués dont l'un s'était d'abord adressé à elle, mais qu'elle a refusé parce que, enfant, elle s'est promise à un brave garçon du pays qui, du reste, est un modèle et qui attend patiemment le bon plaisir de sa petite amie des anciens jours. La note comique ne manque pas dans ce très joli roman.

17. — Mlle Zénaïde Fleuriot a de l'esprit à revendre ; quant au cœur, il est placé au bon endroit : le tout bien établi par *Loyauté*. Une excellente personne, Mme de Kerandieu, veut marier sa petite-fille Guyonne. Jusqu'ici rien que de parfaitement légitime; mais où la chose commence à ne plus l'être autant, légitime, c'est quand l'aïeule, habile comme feu Machiavel, médite des combinaisons ayant pour but de « souffler » à une famille voisine, les de Travan, au profit de son enfant à elle, un prétendant riche et sympathique, Olivier de Bellefontaine. Heureusement pour la vulgaire morale, Guyonne de Kerandieu découvre le complot et, quoique toute aimable, gracieuse et intelligente, elle réussit, sans effort apparent, à se transformer en créature aussi revêche qu'insignifiante, et cela uniquement par « loyauté. » Arrive M. de Bellefontaine : il est immédiatement sous le charme quand il voit Isabeau de Travan qui est admirablement belle ; mais l'enthousiasme du premier jour se refroidit au fur et à mesure qu'Olivier s'aperçoit qu'Isabeau n'a ni cœur, ni esprit, ni aucune des qualités qu'il exige chez la femme devant porter son nom. Il use alors de stratagèmes divers pour être fixé sur la vraie nature de Guyonne de Kerandieu, qui lui semble une énigme, — et il y parvient. Quant à vous, cher lecteur, vous n'avez pas besoin d'être un Œdipe pour deviner la conclusion : au lieu d'Isabeau, Olivier épouse Guyonne et n'en est, certes, pas plus à plaindre. Pour lire *Loyauté* et bien l'apprécier, une jeune fille doit avoir au moins dix-huit ans.

18 et 19. — Dans *la Dot de Germaine,* Mme du Campfranc fait connaître par quelles douloureuses péripéties passent quatre très dignes jeunes gens avant d'être heureux par un double mariage. C'est d'abord le jeune marquis Gaston de Trémeur du Roscoat qui, désirant épouser Germaine Harmel, éprouve de la part de son aïeul, M. Richebrac, une violente opposition. Il y a lutte entre le grand-père et le petit-fils. Cela dure longtemps ; mais en présence de la constance de Gaston, M. Richebrac finit par consentir à une union de laquelle il ne tarde guère, du reste, à se féliciter. D'autre part, l'ami intime de Gaston, Marc de Réchan, devient, après des combats d'espèce toute différente, l'heureux époux d'une adorable Écossaise, Margaret Mac-Bayle qui, tout d'abord, était destinée à M. de Trémeur. Mais celui-ci ayant le cœur déjà pris, n'a jamais pu lui accorder, et il a fallu du temps, que son estime et son amitié. Ce livre de Mme du Campfranc est, au point de vue

religieux et moral, aussi irréprochable que *Loyauté,* de Mlle Zénaïde Fleuriot : ce qui ne m'empêche pas de penser qu'en raison de ses allures fortement romanesques, les mères de famille et leurs fils seuls peuvent le lire sans inconvénient. — Je ne ferai pas la même restriction en ce qui concerne *la Perle du Thouaré.* Le style de Mlle Gabrielle d'Éthampes n'a pas la fermeté de celui de Mme du Campfranc ; mais le roman, par lui-même, est tout aussi intéressant : on y voit se consommer, après nombre de difficultés vaincues, trois mariages : si l'un est déplorable dans ses conséquences, les deux autres promettent le bonheur aux époux.

20. — L'*Histoire d'un cirque,* que publie Mme la comtesse de Beaumont, sort de la banalité du genre. Hélène Bourgeons, fille bien authentique et non volée du sieur Bourgeons, directeur de cirque ambulant, trouve sur sa route Mme de Molney grâce à qui elle fait sa première communion, après une retraite de quelques mois passés au château de la charitable dame, en compagnie des propres enfants de celle-ci. Ce grand acte, accompli dans les meilleures conditions par la jeune écuyère, l'a si bien pénétrée que, toute sa vie, trop courte hélas ! elle en ressent les salutaires effets. Rendue à son existence de saltimbanque, qu'elle n'aime guère, elle se montre toujours courageuse, charitable, héroïque de dévouement filial. Ce récit, très bien conduit et parfaitement écrit, tend à prouver que chacun peut observer la loi de Dieu, même dans les conditions et les milieux sociaux où cela peut sembler le plus difficile, sinon impossible. Excellente lecture pour les bibliothèques populaires.

21. — Les mauvaises passions, la paresse et l'ivrognerie notamment, conduisent l'aîné des fils du pêcheur Guégen à la dégradation, au crime et à une fin misérable alors que Fank, le cadet, conquiert, par son travail et sa probité, une situation avantageuse. De plus, il s'assure le bonheur en épousant la fille unique de son patron. *Manez-Nevez* se passe en Bretagne : M. Jacques Brémond a donné là un très bon livre pour les masses.

22 et 23. — A peine âgée de quelques jours, Anne Anselme, abandonnée dans un champ, a été recueillie par une dame assez sévère qui l'a élevée, bien qu'elle eût elle-même des enfants. Devenue jeune fille, Anne est obsédée par la pensée de retrouver sa mère que son imagination lui représente comme étant une grande dame, idée sans fondement du reste et qui la fait, certain jour, se fourvoyer gravement. Malgré son origine plus qu'obscure, inconnue, elle est sur le point de s'unir à un jeune homme du monde lorsque, dans ses visites de charité, des circonstances toutes particulières lui font retrouver cette mère vers laquelle, depuis si longtemps, s'élançait toute son âme. Mais quelle différence avec son idéal ! La réalité ramassée, dans le ruisseau et cou-

chée sur un lit d'hôpital, est, au moral, tout ce qu'on peut imaginer de pire. C'est une âme à sauver. Aussitôt, sans hésitation, Anne renonce à sa part de joies en ce monde, afin de se consacrer exclusivement à la misérable que son exemple et son dévouement filial ramènent à Dieu. Tel est le sujet de *Ma Mère*. Il convient de propager cet excellent ouvrage de Mme de Stolz : sa lecture fera sur certaines imaginations exaltées l'effet d'une douche réfrigérante. — *Gina, histoire d'une orpheline*, que publie M. — ou Mme — Aylicson, sans avoir une portée aussi sérieuse que *Ma Mère*, et quoique visant trop souvent à l'esprit, mérite cependant notre approbation. Toutefois, cette nouvelle et surtout celle qui la suit : *Correspondance entre deux jeunes filles*, me semblent plutôt convenir aux jeunes personnes du monde.

24 et 25. — Voici deux livres également bien écrits qui méritent de la part des familles et des bibliothèques populaires un bon accueil tout spécial. Dans *Une Petite Sauvage*, Mme Marguerite Levray montre comment Renée Gerbellion, qui a perdu ses parents et dont l'éducation faussée par son grand-père, devient peu à peu, grâce à la douce influence de parents profondément chrétiens, une aimable jeune fille pour qui le mot de la vie est « le devoir accepté dans sa plénitude et accompli sans défaillance. » — *Louisette* est le titre d'une nouvelle charmante que l'auteur, Mme Marie Lacroix, a dédiée aux enfants de la première communion et aux catéchistes volontaires. Histoire, pendant un temps relativement court, de deux familles et de trois fillettes dont l'une surtout n'était pas, aux origines, un sujet bien édifiant. Grâce à une charitable demoiselle qui exerce dans sa localité, à l'égard de la jeunesse, une sorte d'apostolat aussi discret que fructueux, nous assistons finalement, non sans émotion, à une série de premières communions aussi bien préparées qu'admirablement accomplies.

26, 27 et 28. — J'ai sous les yeux trois recueils de genres assez différents, mais qui, au même degré ou à peu près, peuvent être lus par tout le monde. Les *Vieux Contes de la veillée* forment une course échevelée à travers le pays des fées, des lutins, des géants, des enchanteurs, etc. C'est peut-être ce livre de Mme de Witt qui plaira le plus : les folk-loristes eux-mêmes s'en régaleront. — Si la pensée religieuse n'est point oubliée dans les *Vieux Contes de la veillée*, on la retrouve plus accentuée encore dans les *Récits bretons* de M. A. Blanlœil. Ici, l'histoire se mêle très agréablement au fantastique, et l'ensemble ne peut manquer de plaire. — Je donnerai de même une bonne note aux *Contes de tous pays*. Là encore, l'imagination se livre carrière; mais la vie réelle y a une part plus large. Si l'on considère ce volume au point de vue spécial de la leçon de morale pratique, je crois qu'on lui donnera la préférence sur les deux autres.

29, 30, 31 et 32. — *Le Canon de Ligny* et les trois nouvelles qui

suivent sont des épisodes écourtés mais très émouvants, ce qui n'a pas empêché M. Henri Bouchot de les écrire dans un style comique, fortement personnel. Ce petit volume, orné d'une jolie couverture cartonnée, semble destiné par les éditeurs aux distributions de prix ; il ne nous paraît cependant pas composé dans ce but. — Au contraire, l'*Histoire de deux bureaucrates* et les trois autres récits qu'on trouve dans le volume publié par M. l'abbé Morigny conviendront très bien comme récompense scolaire : M. Morigny n'est pas un aussi parfait humoriste que M. Bouchot, la manière de celui-là n'a pas l'étonnante originalité de celui-ci ; n'importe, son *Histoire de deux bureaucrates* m'a beaucoup amusé. — Oui, mais il y a loin de cela aux *Contes et Nouvelles,* du même M. Morigny. Les deux premiers sujets traités nous montrent de quelle façon essentiellement différente se vengent un musulman et un chrétien. Quelques coups de clairon patriotiques résonnent dans *Guy de Sorendal* et dans *Rosette :* l'un de ces épisodes est tragique, l'autre plus gai, sans cesser d'être poignant. Quant à la dernière nouvelle, *Vendredi chair ne mangeras,* c'est tout simplement une perle : ce petit livre a tellement de mérite qu'il est digne d'une belle édition illustrée. Tel quel, je le recommande, et chaudement, aux bibliothèques paroissiales.

32. — Les *Mémoires d'un parapluie,* dont M. le commandant Stany nous délivre « copie conforme, » ne manquent pas d'intérêt, assurément ; mais je leur préfère la ravissante comédie en deux actes qui occupe la moitié du volume : *L'Épreuve.* Une grande dame, qui a adopté une petite paysanne, chez laquelle elle remarque des dispositions à l'orgueil, tient à savoir au juste si le cœur ne vaut pas mieux que la tête : or, la jeune fille se tire de « l'épreuve » à son complet honneur, et, jarnicoton ! — comme jure à tout propos la bonne tante Mathurine, — le bonheur qui l'attend n'est point volé, — re-jarnicoton ! Cette pièce, jouée dans les écoles de filles, lors des distributions de prix, par exemple, aura un succès fou.

33, 34, 35 et 36. — Elle est d'une fraîcheur remarquable la nouvelle que Mme Marie Maréchal a intitulée : *La Nièce du président.* Le sujet en est des plus simples. M. de Vaulserre a fait élever Régine, sa nièce orpheline, qui, sortie du pensionnat, s'avise, sans la permission de son oncle, de distinguer un jeune homme sans grande fortune, reçu chez le président, et que celui-ci éconduit bientôt, mais qu'il rappelle en hâte pour lui faire épouser Régine quand il voit que celle-ci est frappée au cœur par sa décision. Ajoutons, ce qui fera de ces pages un livre de prix estimable, que l'esprit chrétien s'y affirme nettement. — Mais si, de Mme Maréchal, je passe à B. Auerbach, dont je viens de lire *le Dernier Carlin* et *Prisonnier,* je déclare : 1° que *le Dernier Carlin*, élucubration nulle, n'est pas digne de cet écrivain ; 2° que

Prisonnier accuse chez l'auteur des tendances à dénigrer de parti-pris la noblesse, tout en exaltant, par opposition, la petite bourgeoisie commerçante. — *Roi et Paysan* est le récit des aventures, comiques par à peu près, d'un naturel de Bertagnana, en Italie. Ce qu'il y a de plus drôle là-dedans, ce sont les vignettes. De l'ensemble, je dirais qu'il m'est assez indifférent, si je n'y voyais des souverains et une cour assez piètrement ridiculisés. Ce volume, qui semble avoir quelque prétention philosophique, m'a produit l'effet d'un livret, en prose, d'opérette bouffe amusante parfois, ennuyeuse le plus souvent.

37. — Je suis heureux, après ces insignifiances, de dire quelques mots des *Fleurs à Paris*. De l'observation, de la gaieté, une pointe de sentiment, voilà d'abord par quoi se fait remarquer le joli volume de M. Fulbert Dumonteil. Les anecdotes ne manquent pas, et il y en a vraiment pour tous les goûts. M. F. Dumonteil a du trait : il me rappelle parfois la manière de M. Maurice Du Seigneur dans son *Paris, voici Paris* (Cf. *Polybiblion,* t. LVI, p. 267). Bien entendu, je ne compare pas les deux ouvrages : le premier est au second ce que l'humble violette est à la rose superbe; mais M. Dumonteil a sur M. Du Seigneur, — qui ne s'adresse qu'aux fins lettrés, — l'avantage de pouvoir être lu par tout le monde.

38. — La maison Hetzel a publié une nouvelle édition, moins luxueusement éditée, mais d'un prix plus modique, des *Mémoires d'un collégien russe,* par M. André Laurie. Le *Polybiblion* a déjà rendu compte de cet intéressant ouvrage (t. LVI, p. 496), auquel on pourra se reporter.

39. — Albion nous assomme depuis longtemps avec ses « bons romans » où brouillards et protestantisme marchent de compagnie et toujours d'accord. Elle a éprouvé sans doute le besoin de se faire pardonner ses vieux péchés littéraires en faisant sauter la Manche à certaines productions d'un caractère franchement amusant. Tel, par exemple, ce curieux roman d'aventures signé Ridder Haggard et intitulé : *Découverte des mines du roi Salomon.* Ce titre vous allèche, n'est-ce pas? Mais si vous lisez l'ouvrage, vous serez tout à fait « empoigné. » Figurez-vous que l'auteur expédie au centre de l'Afrique une bande d'aventuriers qui, tantôt chassant les fauves, tantôt combattant les hommes, se frayent un passage à travers le « continent mystérieux » et pénètrent enfin dans la région d'où le célèbre fils de David tirait des trésors sans pareils. Ils retrouvent les mines fameuses; mais il s'en faut de bien peu que leurs carcasses n'augmentent le nombre de celles qui, en ces lieux, se dessèchent depuis beaux lustres. Surmontant les dangers et les difficultés, nos aventuriers, ou plutôt ceux qui survivent, reviennent au point de départ, sans avoir pu s'emparer des inestimables richesses qu'ils convoitaient, mais ayant du moins recueilli un certain

nombre de fort beaux diamants représentant plusieurs fortunes. *Allan Quatremain,* qui fait suite à la *Découverte des mines du roi Salomon,* procède visiblement — du moins dans l'une de ses parties les plus captivantes — du *Voyage au centre de la terre,* de M. Jules Verne. Pour conclure, je dirai que cette adaptation (et non traduction) est une lecture que tout le monde appréciera et qui n'offre aucun danger.

40 et 41. — Je vais terminer cette revue par l'examen de deux romans militaires qu'il convient de placer dans les bibliothèques de régiment et dans les bibliothèques populaires. *Les Exploits de Martin Robert,* un marin, ont été accomplis sous tous les cieux : en Afrique, en Crimée, en Indo-Chine, au Mexique, etc. Les services actifs de Martin Robert ne prennent fin qu'après la malheureuse guerre de 1870-1871. Tout ce qu'on peut reprocher à l'auteur, M. Gabriel Ferry, c'est d'avoir fait de son héros un homme marié qui plante là sa femme et son jeune enfant pour, — étant poussé uniquement par le besoin de voir du nouveau, — naviguer autour du globe. Autant j'admire le soldat qui, par devoir, abandonne les siens sans regarder derrière lui, pour défendre la patrie menacée, autant je me sens mal disposé à l'égard d'un Martin Robert, si bon soldat et bon Français qu'il se montre en toute occasion. Il convient d'ailleurs d'atténuer ce qui dans mon jugement peut paraître sévère en remarquant que, dans le récit, notre marin réserve toujours la majeure partie de sa solde à sa famille.

Je préfère au livre de M. G. Ferry l'ouvrage dont l'auteur signe Gennevraye. Un petit *Marchand d'allumettes,* futur vagabond, intéresse un brave invalide, le vieux sergent Gaveau, qui l'adopte. Cela ne va pas tout seul, comme bien vous le pensez, — un vieux « briscard » n'étant pas, d'habitude, assimilé aux mères de famille; — mais l'hôtel des Invalides est commandé, à ce moment, par un si digne général! Peu à peu, Zidore (c'est, diminué d'une lettre, le nom du galopin) monte l'échelon social. Il est d'abord aide gâte-sauce du cuisinier de l'hôtel, puis on le transforme en commissionnaire au service particulier du général directeur, duquel, un beau jour, il devient le secrétaire. La guerre de 1870 éclate et Zidore s'engage dans les zouaves, où il sait se distinguer... Cinq ans plus tard, le sergent Gaveau mariait son fils adoptif Isidore Gaveau, sous-lieutenant de zouaves, avec une aimable petite amie d'enfance. Personne, j'en réponds, ne lira, sans laisser couler de douces larmes, cet ouvrage plein de cœur et d'esprit et où vibre le plus pur patriotisme. En vérité, s'il ne m'était revenu, d'une façon absolument certaine, que le pseudonyme de Gennevraye dissimule une femme du meilleur monde, je me serais écrié avec conviction : Bravo! voilà un écrivain qui a des moustaches, qui porte l'épée ou l'a portée, et qui saura joliment s'en servir aux jours des suprêmes épreuves. — Comme on peut se fourvoyer, tout de même! *Errare humanum est.*

E.-C. La Grette.

BELLES-LETTRES

1. — **Grammaire élémentaire,** par L. CLÉDAT. Paris, E. Bouillon, 1890, *Livre de l'élève,* in-12 de 141 p., 0 fr. 75; *Livre du maître,* in-12 de 165 p. — Prix : 1 fr. 25.

2. — **Grammaire de la langue française d'après de nouveaux principes concernant les temps des verbes et leur emploi,** par le Dr I.-M. RABBINOWICZ. Deuxième édition augmentée de nouvelles règles sur le redoublement de consonnes et sur l'*a* nasal. Paris, E. Bouillon, 1889, in-8 de XXXI-207 p. — Prix : 3 fr.

3. — **Neuer vollständiger Index zu Diez' Etymologischen Wörterbuche der romanischen Sprachen**... von JOHANN-URBAN JARNIK. Heilbronn, Gebr. Henninger, 1889, in-8 de X-382 p.

4. — **La Réforme de l'orthographe française,** par MICHEL BRÉAL. Paris, Hachette, 1890, in-16 de 63 p. — Prix : 1 fr.

5. — **La Simplification de l'orthographe,** par LOUIS HAVET. Paris, Hachette, 1890, in-16 de 61 p. — Prix : 1 fr.

6. — **Manuel d'ancien français. La Littérature française au moyen âge, XIe-XIVe s.,** par GASTON PARIS. 2e édition. Paris, Hachette, 1890, in-16 de XII-314 p. — Prix : 3 fr. 50.

1. — La Grammaire de M. Clédat, dont nous avons toujours apprécié les travaux avec une estime particulière, est destinée aux tout jeunes enfants. Il l'avait rédigée pour ses propres enfants, l'a expérimentée sur eux, et « adaptée au développement progressif de leur esprit. » Par suite, il n'a pas observé l'ordre théorique des parties du discours. Il commence par les mots, les noms et les adjectifs. Qu'est-ce qu'un mot, qu'est-ce que les voyelles et les consonnes qui le composent? Comment fait-on une liaison entre deux mots? Par suite, le rôle de l'H muette et de l'H aspirée. Cela fait, l'auteur donne des notions sommaires sur le verbe, de façon à composer une phrase. Revenant sur ses pas, il approfondit la théorie de ces trois mots avec les explications les plus simples et les plus ingénieuses que nous ayons depuis longtemps rencontrées dans une grammaire de ce genre. Les noms et les adjectifs bien étudiés, il passe au sujet, puis étudie les compléments des noms, des adjectifs, des verbes, les prépositions, les adverbes. Alors se rencontre la construction de la phrase et par suite la ponctuation. Viennent ensuite les conjonctions, les pronoms personnels, les adjectifs et pronoms possessifs, les pronoms relatifs et les pronoms interrogatifs, les pronoms démonstratifs, les noms de nombres, les adjectifs indéfinis, les pronoms indéfinis, les interjections. Enfin une longue étude sur le verbe dont il détermine les trois temps essentiels, passé, présent, futur, les personnes, les modes, les différentes sortes, auxiliaire, inchoatif, impersonnel, passif. Dans le livre du maître, M. Clédat a pris soin, en outre, de dire ce qu'on pouvait passer dans un premier cours, de façon à mettre le livre à la portée des plus jeunes intelligences.

Il y a malheureusement tant d'arbitraire dans ce qu'on est convenu d'appeler les règles de grammaire que, malgré toute la science de M. Clédat, on arrivera difficilement à distinguer un masculin d'un féminin, sinon par l'usage. Aussi applaudissons-nous vivement à sa tentative de donner moins de définitions que d'exemples.

2. — « Des innovations dans la conjugaison des verbes et des règles nouvelles pour l'emploi des temps. » Voilà le résumé de la théorie de M. Rabbinowicz placé par lui en tête de son ouvrage. Or, il a trouvé qu'en parcourant seulement une douzaine de volumes de Victor Hugo, Thiers, Sainte-Beuve et Michelet, il y avait des centaines de passages où ceux-ci contrevenaient aux règles de grammaire posées par Guérard, Chassang ou Brachet. Pour y remédier, il a établi de nouvelles règles sur l'emploi des temps de l'indicatif, et il a changé les dénominations de ces temps. C'est ainsi qu'il appelle l'imparfait « FIGURATIF, parce que ce temps indique la durée de l'action du temps passé, durée qu'un artiste peut présenter par une figure (ex. : il était malade) ; » le passé défini, « NARRATIF, parce que cette durée ne peut être rendue que par un narrateur (ex. : il fut malade) ; » le passé antérieur, « NARRATIF PARFAIT, parce qu'il est composé d'un narratif (j'eus) et d'un participe (donné) qui indique l'accomplissement de l'action. » Le plus-que-parfait est le FIGURATIF PARFAIT, le passé indéfini devient le PRÉSENT PARFAIT, le futur antérieur devient le FUTUR PARFAIT. Le participe présent devient le participe SIMPLE et le passé, PARFAIT. Telles sont les principales réformes exposées dans cette grammaire, qui semble d'apparence un peu touffue et qui est cependant fort intéressante. Ce qui le prouve surtout, c'est la deuxième édition parue de ce livre. Il faut reconnaître que cette distribution en trois parties : verbe, autres parties du discours, syntaxe, est intelligente, et que les professeurs et étudiants des cours supérieurs de grammaire pourront en tirer grand profit.

3. — L'*Index* du dictionnaire étymologique de Diez publié par M. Johann Urban Jarnik est un travail précieux pour ceux qui se livrent à l'étude des langues romanes. On sait avec quelle difficulté l'étudiant peu initié aux méthodes allemandes se lançait dans des livres comme l'*Etymologisches Wörterbuch*. Grâce à M. Jarnick, voilà une difficulté vaincue. Et nous reconnaissons, après nous en être servi, que son livre est excellent, Un premier glossaire donne les mots romans ; un second donne les racines latines ; un troisième, les grecques ; un quatrième, les allemandes ; un cinquième, les celtiques ; un sixième, les anglaises ; un septième, les basques ; un huitième, les arabes ; un neuvième, les slaves, etc., etc. Le chercheur aurait peut-être préféré trouver tout réuni que d'aller chercher en quatre ou cinq endroits. C'est souvent le tort des savants de faire des livres pour les savants, et non pour les ignorants.

4. — *Pro domo,* telle devrait être l'épigraphe de *la Réforme de l'orthographe française,* par M. Michel Bréal. C'est un spirituel article de la *Revue des Deux Mondes,* dans lequel l'auteur plaisante tour à tour les novateurs, radicaux ou non, savants ou ignorants, et les conservateurs, académiciens ou non. Puis il hoche la tête et trouve que l'Académie française est la meilleure des institutions du monde. Indiquez-lui « une réforme qui en vaille la peine, qui soit une vraie simplification » (p. 61), et alors vous la verrez se ranger tout de suite du côté du progrès. Mais alors pourquoi n'avoir pas déjà adopté ces modifications si simples que signalent les premières pages (10 et suiv.) de M. Bréal ? Pourquoi ? Tout simplement parce que l'Académie française est un corps assurément très respectable par la dignité de ses membres, mais où les philologues n'abondent pas et où quand ils arrivent, ils finissent par se ranger « à l'avis de la Compagnie, » c'est-à-dire de ceux qui n'y entendent rien et ne comprennent rien, pas même au dictionnaire qui porte leur nom et auquel ils viennent, Dieu merci ! de renoncer.

5. — Un des meilleurs et des plus autorisés champions de la réforme, M. Louis Havet, a résumé la campagne dans une brochure où il a rassemblé les articles épars relatifs à la simplification de l'orthographe. Là, dès le 25 février 1887, il prend parti dans une lettre à M. Paul Passy. Pourquoi : ATTRAPER et pourquoi : TRAPPE ? Ailleurs, pourquoi prononcer : SET, et écrire : SEPT, et non SET, comme dans la *Chanson de Roland* ? Mais voici une *Pétition à l'Académie* qui me semble préciser ce que demandait M. Bréal : 1° suppression des accents muets : *à, ù, i, û ;* 2° suppression des autres signes muets, comme le trait d'union de PEUT-ÊTRE, l'h de RYTHME ; 3° l'uniformité entre DIXIÈME et DIZAINE, DIX s'écrivant comme VIS. Si les réformateurs s'adressent à l'Académie et n'espèrent rien de l'usage, c'est que « le dictionnaire de l'Académie et l'organisation des examens d'État interdisent aux particuliers, toute initiative, toute action, toute préférence. » (p. 25.) On ne peut rien dire de plus juste, et l'article publié dans la *Revue bleue* du 23 novembre 1889 que nous trouvons reproduit ici nous donne encore sur l'*esthétique* de la nouvelle graphie française des notions telles qu'il n'y aura plus bientôt que les gens du monde et les académiciens (j'entends : les membres de la Française) à soutenir le vieil édifice qu'on appelle l'ancienne orthographe.

6. — Tous nos lecteurs, tous ceux du moins qui s'intéressent aux questions que nous traitons, ont le souvenir des éloges que nous avons donnés ici même (t. LIII, p. 243) à la première édition du *Manuel d'ancien français* de M. Gaston Paris. La seconde édition vient de paraître, rédigée avec la même méthode, corrigée avec une exactitude scrupuleuse. La plus importante des additions consiste dans un tableau où sont « groupées en ordre chronologique les dates assignées

aux productions de notre ancienne littérature. » Cette ébauche servira de « base à un ordre de recherches dont l'importance pour l'histoire littéraire est visiblement capitale. » Quant aux critiques, que M. Paris réfute, m'est avis qu'elles n'ont jamais été sérieusement formulées. Lui reprocher de s'être limité à 1327 comme date, et au langage français comme géographie, c'est reprocher à quelqu'un d'avoir un plan. D'ailleurs M. G. Paris laisse échapper une promesse que nous comptons bien voir réaliser : un jour, si personne ne le fait avant lui, il comblera la lacune entre le XIVe siècle et la Renaissance. Il faut espérer que nous pourrons lire bientôt cette suite du beau travail que nous apprécions à nouveau en ce moment. B. A.

Les Poésies de Germain Colin Bucher, angevin, publiées pour la première fois par JOSEPH DENAIS. Paris, Techener, 1890, in-8 de 332 p. — Prix : 12 fr. 50.

On ne découvre pas tous les jours des poètes. M. Joseph Denais a eu la très heureuse fortune de retrouver dans un manuscrit de la Bibliothèque nationale tout un recueil d'un « émule de Clément Marot, » dont quelques bibliographes locaux avaient à peine conservé le nom. Il l'a enchâssé dans une coquette publication, avec le luxe que comporte un pareil trésor, comme il aurait fait pour l'œuvre d'un ami et d'un compatriote mort d'hier. A une époque où les noms de famille étaient encore assez mal fixés, le poète se faisait appeler Colin, jouant même sur le mot et affirmant qu'il n'avait pas le haut vol des oiseaux de proie :

Franc Colin suis, ni sacre, ni gerfault.

Sa famille était ancienne et avait donné à la ville d'Angers plusieurs magistrats; mais abandonnant la carrière paternelle pour cultiver « les Muses, » il ne trouva pas « la fortune; » ce qui lui faisait dire plus tard :

Cil qui plus a les Muses que l'or cher,
Ton serviteur, Germain Colin Bucher.

Sa vie aventureuse et misérable rappelle un peu celle de François Villon. L'amour naturellement y joue un grand rôle :

Amour maling, tout seul mes maulx conspire;

et « Vénus » fut pour lui très ingrate. Elle s'appelait Gylon; et il lui a consacré une bonne moitié de ses poésies :

Quand Cupido veit les yeulx de Gylon :
— Jamais, dit-il, ne vy femme plus belle.
Quand il sentit son cœur dur et felon :
— Jamais, dit-il, n'en vy de plus cruelle.

Ces quelques vers peuvent donner une idée du genre de Colin. C'était un admirateur de Marot, dont il fit l'épitaphe. Et cette circonstance même est une indication sur la date de sa mort et sur celle de sa naissance, puisque dès 1535 il se plaignait déjà d'être vieux, — un peu usé avant le temps, il faut ajouter, — et que Marot est mort en 1544. M. J. Denais nous apprend encore que Germain Colin était en 1529 à Malte, en qualité de secrétaire du grand maître de l'ordre de Saint-Jean de Jérusalem, Villiers de l'Isle-Adam, le glorieux vaincu de Rhodes, et que, ses fonctions ne lui plaisant guère, il envoyait de loin des épîtres éplorées à ses amis d'Anjou. Est-il besoin d'en savoir davantage : un poète ne vit que par ses vers. C'est pour les tirer de l'oubli que M. Denais a publié tout un volume, dans lequel il n'y a pas que des chefs-d'œuvre; mais c'est un vrai service rendu à notre littérature et à notre langue que d'avoir conservé un représentant de plus de nos écrivains de la Renaissance. On doit y trouver matière à d'intéressantes observations, d'autant que l'auteur a terminé son livre par un glossaire alphabétique très complet. Et nous ne pouvons que nous associer à ses conclusions quand il écrit : « Un jour, peut-être prochain, l'on recueillera pieusement ces vieux mots français qu'on aurait eu le droit d'oublier, si des expressions meilleures les avaient remplacés. Cela serait préférable à la manie de surcharger notre conversation de tout un jargon étranger, ridicule étalage d'un vain savoir, trop encouragé par le journalisme et les usages mondains. » Quelle révolution peu heureuse « le journalisme et les usages mondains » n'ont-ils pas apportée depuis vingt ans dans notre littérature !

G. Baguenault de Puchesse.

A south sea lover, a romance by Alfred St. Johnston. London, Macmillan, 1890, in-8 de 322 p. — Prix : 5 fr. 60.

The true History of Joshua Davidson christian and communist by E. Lynn Linton. London, Methuen, 1890, in-12 de 280 p. — Prix : 1 fr. 25.

Il se publie annuellement à Londres, trois fois autant de romans qu'à Paris ; on conçoit qu'il soit difficile de les analyser tous dans le *Polybiblion,* mais quand des œuvres d'imagination sortent du moule ordinaire des romans anglais ou révèlent des qualités littéraires de premier ordre, il nous semble utile de les signaler aux lecteurs de la Revue et d'en donner un compte rendu sommaire.

C'est dans une île de l'Océan Pacifique que se passe l'action, d'ailleurs peu compliquée, de *A south sea lover*. Christian North, un enfant trouvé qui a servi comme mousse à bord de plusieurs bâtiments, se trouve un jour transporté à Oméo, et, séduit par les splendeurs de la

végétation tropicale, fraternellement accueilli par les indigènes, il se fixe dans l'île polynésienne sans esprit de retour. Il adopte peu à peu les coutumes et la religion du pays, se lie d'une amitié passionnée avec Soma, fils d'un des principaux chefs, et aime tendrement une jeune fille qu'on nomme Utamè. Mais Utamè est fiancée au chef d'une île voisine qui, pour se venger, entre en guerre avec les Oméens, et ceux-ci, pour apaiser le courroux céleste qui se manifeste par un sanglant combat et par l'éruption d'un volcan, se décident à offrir en sacrifice au dieu Rororutu l'étranger au visage pâle, cause de tout le mal. Pour sauver son ami (*ofa manu*), Soma se précipite dans le cratère et Christian North quitte avec Utamè l'île d'Oméo. Tel est le thème du récit de M. Alfred St. Johnston. Ce qui en fait le charme et le mérite ce sont les descriptions colorées qui l'encadrent. Les paysages sont brossés avec une vigoureuse hardiesse ; il est difficile de peindre avec plus de vérité la chaude harmonie des nuits tropicales, l'horreur grandiose d'un cyclone et d'une éruption volcanique, et l'évocation des rites religieux des Oméens fait songer aux plus belles pages de *Salammbô*.

— Si l'auteur de *A south sea lover* procède de Chateaubriand, de Flaubert et de Pierre Loti, Mr. Lynn Linton semble avoir puisé son inspiration dans les derniers ouvrages de Henry George et du comte Léon Tolstoï. *The true History of Joshua Davidson* est un roman étrange où les idées chrétiennes exaltées du héros finissent par se fondre en un socialisme mystique. Joshua Davidson, fils d'un charpentier de Cornwall, conçoit l'idée de conformer sa vie aussi exactement que possible à celle de Notre-Seigneur Jésus-Christ, et de cette idée, sortie d'un cerveau aussi étroit que généreux, découlent les croyances successives de Joshua. Il abandonne la religion anglicane parce qu'il trouve que le vicaire de sa paroisse est moins fervent et moins charitable que les apôtres, et il veut tout d'abord suivre à la lettre les préceptes de la Bible sans l'intermédiaire d'aucun docteur ou commentateur. Il admet ensuite le symbolisme et les traditions de l'Église qui transforment la vie terrestre de Jésus en une apparence mystique de la divinité, sans obliger les humains à l'imiter en tous points. Puis, dans son évolution progressive, son esprit abandonne toutes les pensées de l'au-delà pour ne plus s'occuper que des réalités tangibles, sans pour cela cesser d'admirer le Christ et d'imiter ses vertus. La charité et la bonté sont les qualités maîtresses de Joshua Davidson ; il se prive même du nécessaire pour secourir ses semblables ; il essaye de ramener au bien les filles perdues et les échappés de prison, ne se laissant rebuter ni par l'ingratitude de ses protégés, ni par l'inanité de ses efforts, ni par les obstacles que la société sème sous ses pas. Après avoir traversé la Commune de Paris sans en comprendre les aspirations et le

but, Joshua trouve la mort en Angleterre, dans un meeting où il essaye de défendre les idées communalistes et d'exposer ses propres théories. *The true History of Joshua Davidson* est écrite d'un style sobre, avec une éloquence contenue qui frappe l'imagination. C'est un livre qu'il serait dangereux de laisser en toutes les mains, mais dont le succès est complètement justifié par le talent de l'auteur.

ROGER LAMBELIN.

Histoire de la littérature grecque, par ALFRED CROISET, membre de l'Institut, professeur à la Faculté des lettres de Paris, et MAURICE CROISET, professeur à la Faculté des lettres de Montpellier. Tome II. *Lyrisme. — Premiers prosateurs. — Hérodote,* par ALFRED CROISET. Paris, Thorin, 1890, in-8 de 633 p. — Prix : 8 fr.

Voici, à trois ans de distance du premier (voir *Polybiblion* t. LII p. 232), le second volume d'une œuvre importante, dont savants et lettrés attendent avec une égale impatience le complet achèvement. Ce livre embrasse le long espace compris entre l'âge homérique et les immortelles créations du siècle de Périclès : qu'en reste-t-il ? Beaucoup de noms propres, quelques reliques poétiques, strophes ou vers détachés. Pareille dispersion n'est pas pour faciliter la tâche de l'historien : ceux-ci lui imposeront le devoir de donner une page ou tout au moins quelques lignes aux problèmes même les plus insignifiants, même les plus obscurs : ceux-là ne l'écouteront que lorsqu'il les entretiendra d'écrivains illustres, leurs auteurs préférés. Puis, que de classifications délicates à établir entre les innombrables variétés d'un même genre littéraire, entre poètes dont il n'a survécu que des débris!

Tiré du trésor des inspirations populaires, comme s'exprime M. A. Croiset, le lyrisme grec a fourni une carrière exceptionnellement féconde : ce fut longtemps la grande voix de la pensée hellénique : végétation luxuriante de rythmes, de mélodies et de poèmes où se reflétaient avec mille nuances et sous mille formes toutes les émotions de la vie publique et privée : ici le lyrisme individuel, amour et haine, joie et tristesse, enthousiasme ou ironie, là le lyrisme choral ou d'apparat, que notre imagination a peine à se retracer, fidèle écho de cette activité réglée, de cette unité harmonieuse où se complaît la cité grecque, et création d'autant plus remarquable qu'elle est l'œuvre de poètes « avides d'agrandir et de prolonger pour ainsi dire l'humain par le divin, l'éphémère par ce qui ne vieillit et ne meurt jamais. »

Pour en avoir une parfaite intelligence, il importe de ressusciter par la pensée ce passé lointain : c'est ce que M. A. Croiset a très bien compris. Qu'on lise, par exemple, le début du chapitre VI, ou les pages consacrées à l'histoire du dithyrambe, ou même cette courte et remarquable définition : « Ce qui domine dans l'élégie, c'est le carac-

tère libre, simple, direct, d'une composition où maximes et conseils sortent sans cesse les uns des autres, où une sorte de dialectique latente, née de l'émotion du poète, chemine sous la poésie, pressée d'arriver au but qu'elle n'oublie jamais. » Veut-on maintenant quelque spécimen d'appréciation littéraire? Voici la phrase de Solon « tantôt brève, impérieuse, tantôt sinueuse et largement épandue, tantôt coulant à petits flots pressés pour ainsi dire, mais d'un mouvement unique et puissant; » plus loin celle d'Archiloque, « d'une prestesse charmante, qui vole d'un vers à l'autre, s'arrête brusquement et se pose, comme suspendue, puis repart, toujours vive, toujours amusante, à la fois naturelle et imprévue; » ailleurs le talent d'Anacréon, « où il entre autant d'élégance mondaine que d'émotion naïve et forte » : l'opposition entre la morale de Simonide, « faite d'expérience indulgente, de clairvoyance un peu sceptique, de résignation souriante au mal inévitable, au bien relatif et imparfait, » et la hauteur souveraine de Pindare, qui rend des oracles et dans les hymnes duquel éclate partout l'idée de la majesté divine : poète vraiment surprenant, debout à la frontière de deux âges, entre le lyrisme dorien qui finit et le drame attique qui commence. Mais, quelle que soit son admiration, M. A. Croiset reconnaît que l'âme moderne est plus riche intellectuellement et moralement que ne l'était celle du Grec antique : j'aurais même voulu qu'allant plus loin il eût flétri, comme elle le mérite, certaine dépravation que l'histoire croit désigner suffisamment quand elle l'appelle « le vice grec. »

De la poésie passant à la prose, M. Croiset note la transformation profonde que suppose l'apparition presque simultanée de l'histoire et de la philosophie, double preuve irrécusable de l'éveil définitif de la curiosité intellectuelle. Il est à craindre que son chapitre sur les philosophes antésocratiques d'une part n'intéresse que médiocrement les littérateurs (car sauf Xénophane et Parménide qui associent hardiment les séductions de la poésie aux hardiesses de la métaphysique, ces anciens penseurs ne nous sont guère connus que par des fragments incohérents), de l'autre ne donne qu'une demi-satisfaction aux philosophes de profession. En revanche, chacun reconnaîtra la justesse des réflexions qui suivent : « Chez les anciens l'histoire n'est ni complexe ni profonde comme chez les modernes. Elle n'a pas dans l'exposition le même respect du document authentique, elle ignore la saveur de la réalité toute pure : elle en donne moins la sensation immédiate qu'elle n'en montre le reflet perçu d'abord par l'œil et par l'esprit d'un artiste. Bref, elle simplifie et elle idéalise. Les attitudes des héros sont nobles et expressives : mais la foule n'y est qu'indiquée sommairement. »

Tout récemment un érudit anglais, M. Sayce, a soutenu que les prétendus voyages d'Hérodote étaient purement imaginaires et que le

père de l'histoire s'était borné à exploiter les documents recueillis par ses devanciers. Il me plaît de voir M. Croiset faire justice de ces allégations téméraires et montrer dans Hérodote un esprit curieux, avisé, clairvoyant, mêlant volontiers beaucoup d'à peu près à des indications très justes, et pour rendre ses impressions tantôt se mettant lui-même en scène, tantôt à la façon d'un poète faisant deviser ses personnages sur la politique, la morale et les lois de notre destinée.

L'idéal d'une histoire littéraire, c'est d'associer la précision de l'érudition germanique à l'ampleur de la pensée française : cet idéal, dans ses plus belles pages, M. Croiset l'a réalisé. Si dans ce compte rendu les citations tiennent une aussi grande place, c'est que l'originalité d'un semblable travail réside surtout dans la forme, et qu'on pourra de la sorte mieux pressentir tout ce que le style offre ici de discrète élégance et d'ingénieuse finesse. C. Huit.

Dix-huitième siècle. Etudes littéraires, par Émile Faguet. Paris, Lecène et Oudin, 1890, in-18 de xxx-537 p. — Prix : 3 fr. 50.

Un livre signé de M. Faguet mérite toujours d'être lu, tant pour le plaisir que pour le profit qu'on y trouve. Je l'ai dit quand j'ai eu l'occasion de parler de ses précédents ouvrages; ses *Études littéraires sur le dix-huitième siècle* me fournissent une occasion, que je saisis volontiers, de le redire aujourd'hui. L'ouvrage s'ouvre par un tableau d'ensemble, où l'on voit très bien se dérouler les phases diverses qui ont marqué l'histoire littéraire du dernier siècle : c'est à la fois brillant, juste et précis, et le lecteur, après l'avoir embrassé d'un coup d'œil, peut entreprendre, sans crainte de s'égarer, le voyage auquel on le convie : l'auteur lui en a tracé l'itinéraire par avance. Les étapes de ce voyage s'appellent : *Pierre Bayle, Fontenelle, Le Sage, Marivaux, Montesquieu, Voltaire, Diderot, J.-J. Rousseau, Buffon, Mirabeau* et *André Chénier*. Il nous semble que le tour du siècle est complet ; les autres étapes où l'on ne s'arrête pas sont pourtant indiquées suffisamment pour qu'on ne regrette pas trop de les avoir brûlées au passage.

Au xviiie siècle, il ne saurait être question de procédés littéraires; c'est surtout par les idées que ce siècle est intéressant, c'est donc à analyser les idées de ses principaux écrivains que M. Faguet consacre ces onze études. Il y a pourtant une exception : on devine qu'elle concerne André Chénier, dont les idées, en effet, sont moins intéressantes que les procédés littéraires, et méritent moins qu'eux d'être étudiées et commentées. Tout de même, quelle jolie galerie de portraits! Celui de Voltaire surtout est hors de pair; l'auteur n'a pas flatté l'original, et il a eu raison ; il s'est contenté de faire ressemblant, et c'est pourquoi son Voltaire, si curieux à regarder, n'est pas du tout agréable à voir. Le

personnage vivant ne l'était d'ailleurs pas davantage. Il en est d'autres pour lesquels le pinceau de M. Faguet me paraît avoir eu quelques faiblesses, Pierre Bayle, par exemple, et Diderot et Rousseau, et aussi Mirabeau, qui, à tous les points de vue, était bien moins beau. Dirai-je maintenant ce que je reproche à toutes ces études? C'est d'être trop brillantes, trop scintillantes ; c'est comme un diamant à mille facettes, qui de tous côtés nous renvoient des feux. C'est joli, sans doute, mais cela brille trop et l'on se fatigue à le regarder. J'aime mieux la touche large et ferme et lumineuse des grands écrivains et des grands artistes, dont les œuvres n'éblouissent pas, mais éclairent et reposent. Avec de tels défauts, ou, si vous le voulez, de telles qualités, qui iront, je le crains, chaque jour s'accusant davantage, il n'est pas étonnant que M. Faguet, comme d'ailleurs M. Lemaître et aussi M. France, et d'autres à leur suite, manifestent, quand l'occasion s'en présente, quelque prédilection pour les écrivains qui, comme aujourd'hui Renan, sont plutôt de très habiles ouvriers que de véritables grands artistes. C'est une maladie qui passera sans doute, mais quel dommage que tant d'esprits distingués ne puissent pas ou ne veuillent pas s'en guérir. Il le faudrait pourtant pour donner à leurs œuvres critiques, je ne dis pas plus de charme, mais plus de sérieux et d'autorité. En attendant, nous pouvons dire que la *Nouvelle Bibliothèque littéraire* est riche aujourd'hui d'un charmant livre de plus.

P. TALON.

Les Évolutions de la critique française, par ERNEST TISSOT. Paris, Perrin, 1890, in-12 de III-373 p. — Prix : 3 fr. 50.

Réaction, par JEAN-PAUL CLARENS. Paris, Savine, 1890, in-18 de XXIII-335 p. — Prix : 3 fr. 50.

On a bientôt fait d'intituler un livre : *Les Évolutions de la critique française;* il est beaucoup plus difficile de tenir les promesses d'un pareil titre. M. Tissot ne l'a pas fait, à peine l'a-t-il tenté, sans y réussir d'ailleurs. Car de réunir sous une couverture six études sur des critiques fort divers, de les classer par paires sous le triple chef de *Critique littéraire, Critique moraliste, Critique analytique,* en les reliant vaille que vaille par quelques pages vraiment un peu trop cousues de fil blanc, cela ne suffit pas pour faire un livre. *Les Évolutions de la critique française* sont tout simplement un recueil d'articles de revues, où sont étudiés six critiques contemporains, dont le choix est de nature à causer quelques déceptions au lecteur qui ne serait pas averti. Car que vient faire ici Barbey d'Aurevilly, dont l'œuvre critique ne marque aucune évolution de la critique française, et M. Jules Lemaître, dont les fantaisies charmantes n'ont jamais eu, que je sache, de si hautes prétentions que d'opérer une orientation nouvelle dans la critique de

notre temps ? Villemain, Sainte-Beuve, Taine, à la bonne heure : aussi n'en est-il guère question ici, l'auteur n'ayant pas eu la patience, pour publier son livre, d'attendre les articles qu'il ne manquera pas d'écrire un jour sur eux.

Je ne dis pas d'ailleurs que ce livre, qui n'est pas ce que son titre annonce, soit dénué d'intérêt : bien que l'auteur, emboîtant le pas derrière Renan, déclare n'avoir pas de principes littéraires, ce qui enlève d'avance toute autorité à sa critique, il sait mettre de la vie dans ses analyses, et il a quelques vues originales et ingénieuses qui font qu'on le lit avec une certaine curiosité. Mais quel style ! il vient de Genève, c'est son excuse ; mais il aurait bien dû, avant de passer la frontière, se faire traduire en français. Je n'ignore pas que la nouvelle école se préoccupe aujourd'hui assez peu du dictionnaire et de la grammaire ; mais cela prouve tout simplement son ignorance. Quoi qu'elle dise, les mots *absoluité, stylistique, réticent, uniformisant, corporiser, habituance, caractérisation, blasement, préfaçant, délicatiser, pèrennel* sont des barbarismes qui ne correspondent à aucune idée nouvelle, et *les plages givrées de clair de lune*, et *le sectaire de conscience* (c'est de M. Brunetière qu'il s'agit), et *les femmes ordrées*, autant de tours de phrases qui constituent simplement ce que le vulgaire appelle du *charabia*. Je ne parle pas des solécismes, ils ne se peuvent compter et quelques-uns sont véritablement impardonnables. En bon français, on ne dit pas *en but de ; devant que* n'est pas synonyme de *d'abord ;* on n'*incombe* pas à quelqu'un, fût-ce aux Jésuites, la décadence de l'art, et l'on ne fait pas varier à son gré les participes présents, qui sont invariables. Je néglige le *galimatias :* il abonde, et je n'en finirais pas de tout signaler. Je ne peux pourtant pas laisser sans protester M. Tissot accuser Barbey d'Aurevilly d'avoir canonisé saint Labre, et d'avoir ainsi fait montre d'un catholicisme intransigeant peu conforme à celui de Léon XIII (*sic*). Je note cette... *bêtise* sans y insister autrement, car M. Tissot n'est pas méchant, et, pour parler sa langue, on ne doit pas lui *incomber* tout ce qu'il a écrit sans penser à mal. Ai-je dit qu'il parle tour à tour de Brunetière et de Lemaître, de Barbey d'Aurevilly et de Schérer, de Bourget et d'Hennequin ? Je m'arrête, j'en ai dit assez sur son livre. Si le lecteur est un peu familier avec la langue suisse, il pourra le lire sans traduction.

— *Réaction* est écrit en français : ce n'est pas d'ailleurs la seule différence que cet ouvrage présente avec le précédent. Au lieu que M. Tissot affecte de n'avoir pas de principes littéraires et estime, comme c'est assez la mode aujourd'hui, que le rôle de la critique est, non de juger, mais de comprendre, M. Clarens a des principes très arrêtés, et croit avec raison que la critique a le droit et le devoir, non seulement de comprendre, mais encore et surtout de juger. Il veut

réagir contre l'abaissement des caractères, la vénalité de la littérature et la corruption de l'art, et arbore le drapeau du spiritualisme rationnel, résolument opposé à celui du matérialisme dogmatique. Mais il a tort par exemple de compter pour ce mouvement de réaction sur les écrivains qui s'appellent Anatole France et J. Lemaître. Ce sont des écrivains de valeur, certes, mais si les hommes de principes placent leur confiance en eux, c'est que les hommes de principes sont singulièrement naïfs. Je crains bien, en effet, que M. Clarens n'ait une certaine dose de naïveté et que cela ne nuise un peu au succès de sa campagne. Sauf quelques réserves au sujet de certaines solutions un peu aventureuses, dont le « spiritualisme rationnel » ne le défend pas assez, je ne puis d'ailleurs que louer son livre, qui est intéressant et d'une inspiration élevée et généreuse. Outre la préface, qui justifie parfaitement le titre de *Réaction,* l'ouvrage comprend sept études sur *Joubert, Amiel, Jules Breton*, *Caro, Gratry, Sully Prudhomme* et *Ernest Renan.* Les six premières sont sympathiques, la septième est une charge à fond de train contre ce malfaisant « fumiste » qui écrivit jadis la *Vie de Jésus.* L'exécution est dure. Ce n'est pas moi qui serai tenté de la juger imméritée. Mais je ne conseille pas à M. Clarens d'aller la soumettre au jugement de M. France; il ne tarderait guère à s'apercevoir qu'il s'est un peu hâté d'enrôler l'auteur de *Thaïs* sous son drapeau. Les lecteurs du *Polybiblion* lui seront certainement plus propices, et je suis sûr qu'ils feront à *Réaction* l'accueil que méritent le talent et le courage mis au service d'une bonne cause. P. TALON.

L'Allemagne depuis Leibniz, par L. LÉVY-BRUHL. *Essai sur le développement de la conscience nationale en Allemagne, 1700-1848.* Paris, Hachette, 1890, in-8 de IV-491 p. — Prix : 3 fr. 50.

Je ne saurais mieux résumer le but que s'est proposé M. Lévy-Bruhl qu'en lui empruntant les quelques lignes par lesquelles débute son avant-propos. « Dans la transformation que l'Allemagne a subie entre le commencement du XVIIIe siècle et le milieu du XIXe siècle, quelle part revient à ses philosophes, à ses critiques et à ses poètes ? Ont-ils contribué au réveil de la conscience nationale ? par quels moyens et dans quelle mesure ? Ont-ils désiré l'unité dès l'abord, ou l'ont-ils préparée longtemps sans y songer ? Comment se sont modifiés pendant cette période les sentiments, les idées et les théories politiques ? Telles sont les questions que ce travail essaie de résoudre. »

Tandis que les divers peuples d'Europe se constituaient peu à peu en États homogènes, l'Allemagne conservait son organisation féodale et la Sainte-Alliance continuait dans une certaine mesure jusqu'à nos jours le Saint-Empire romain germanique. La Réforme elle-même

n'avait fait qu'augmenter la scission entre les différentes races allemandes, en ajoutant à leurs divisions politiques la diversité des religions. L'idée d'une « patrie commune » vaguement énoncée jadis par Leibniz, semblait à ses contemporains une pure utopie. Après lui, et pendant tout le dix-huitième siècle, il n'en est plus question. Le règne de la raison humaine, universelle, s'est ouvert. « Ce qu'il y avait de vrai et de bon dans le patriotisme s'est conservé dans l'amour de l'humanité, qui le dépasse et le remplace. Ce qu'il y avait de mauvais et de sanguinaire, l'esprit de lutte, de conquête, d'antagonisme entre nations s'efface et doit disparaître sans retour. » Telle est l'opinion de Gœthe, à qui l'on a reproché son manque de patriotisme ; telle est aussi celle de Schiller, qui n'en passe pas moins pour patriote. « Nous autres modernes, écrit celui-ci en 1789 à Kœrner, nous avons par devers nous un intérêt que les Grecs et les Romains n'ont pas connu, et qui laisse bien loin derrière lui l'intérêt patriotique. Celui-ci n'a de valeur que pour les nations qui ne sont pas encore mûres, pour la jeunesse du monde. C'est un bien pauvre idéal de n'écrire que pour une seule nation. A un esprit philosophique, cette borne est insupportable. » Cependant il s'opérait depuis longtemps déjà en Allemagne un lent travail de transformation dans les mœurs et dans les idées. La langue allemande, réhabilitée, s'introduisait dans les universités ; on osait parler philosophie en allemand ; on se dégageait de l'influence française pour tenter la création d'une littérature qui ne pouvait être que nationale ; Klopstock, Lessing, Gœthe et Schiller travaillaient inconsciemment, par leurs seuls chefs-d'œuvre, à la condensation de la patrie allemande. La notion de la nécessité, ni même de la possibilité d'un grand État allemand ne s'opposait pas encore, il est vrai, au cosmopolitisme humanitaire, et Herder estimait que plus on est humain, plus on est Allemand. Mais après 1806, il fallut bien reconnaître que l'honneur, l'indépendance, l'existence même de l'Allemagne étaient en jeu, et que génie, langue, lettres et philosophie allaient être emportés avec le reste par la tourmente, si l'on ne s'unissait pour faire tête à l'envahisseur sur un autre terrain que celui de la pure humanité. Retournant la formule de Herder, Fichte disait : « Plus vous serez Allemands, plus vous serez vraiment hommes. » Et déjà, dès 1813, il pensait à la Prusse : « Il vaudrait mieux, écrivait-il, que la couronne impériale fût confiée à la Prusse qu'à l'Autriche. » Après 1815, l'idée humanitaire tend de plus en plus à disparaître, tandis que l'idée de nationalité prend sa place. Le Congrès de Vienne ne réalise pas encore ces rêves, et la Sainte-Alliance est une déception. La Prusse, qu'on voulait croire libérale et qu'on espérait amener à se donner à l'Allemagne, se refuse à prendre la tête du mouvement et ne travaille en réalité que pour elle-même. Mais Hegel ne tarde pas à découvrir « l'af-

finité naturelle de la philosophie hégélienne avec l'esprit de l'État prussien. » Il expose, d'après l'idéal prussien, toute une théorie de l'État centralisé, autoritaire, puissant au dedans, redoutable au dehors, et esquisse une constitution; il est bien en cour et fait école. Ses disciples vont même beaucoup plus loin que lui. « Le vrai Dieu, le Dieu humain, dit Feuerbach, sera l'État. L'État est l'essence de toutes les réalités, la Providence des hommes... Le véritable État est l'homme sans limite, infini, complet, réel, divinisé, absolu. » L'idée d'unité ainsi préconisée par l'élite intellectuelle de la nation ne pouvait cependant sortir du domaine de la spéculation pure sans entrer en conflit avec les traditions particularistes de l'ancienne Allemagne. Les Gervinus, les Dahlmann, les savants professeurs qui se firent hommes politiques pour avoir des moyens d'action, s'en aperçurent au parlement de Francfort. Ils avaient formé une nation allemande virtuelle qui voulait être et ne pouvait pas être, une âme cherchant un corps. Ce corps que les penseurs étaient hors d'état de lui donner, l'Allemagne l'a reçu de l'ambition de la Prusse, qui a profité de l'œuvre patiemment élaborée par plusieurs générations d'écrivains et de philosophes.

Je n'ai pu que résumer très incomplètement le travail de M. Lévy-Bruhl; j'en louerai, plus brièvement encore, la clarté, le sens politique, la modération et l'excellent style. EMM. DE SAINT-ALBIN.

Capirotazos (*Satiras y Criticas*), por FRAY CANDIL (EMILIO BOBADILLA). Madrid, Fernando Fé, 1890, in-16 de XV-420 p. — Prix : 5 fr. 10.

Voilà à coup sûr un singulier ouvrage. L'auteur nous déclare qu'il lui est impossible d'écrire sérieusement : *Yo non só escribir en serio*. Il y paraît, et c'est bien le cas de traduire *Capirotazos* par « Salmigondis. » Il y a, dans ce volume, des nouvelles plus que libres de ton et d'allure, mal agencées d'ailleurs et invraisemblables; des impressions littéraires notées au jour le jour, des fantaisies humoristiques, très peu agréables; des dissertations grammaticales qui ne méritaient certainement pas d'être reproduites dans un livre destiné au grand public. Ce qui domine, c'est la satire, comme le titre le faisait prévoir. Malheureusement cette satire, lorsqu'elle est à peu près juste, s'exerce sur des sujets insignifiants, et l'on a peine à comprendre qu'un écrivain perde son temps à guerroyer avec cette persistance contre des auteurs de quatrième ordre. Ou bien M. Bobadilla s'attaque à de très grandes et très nobles choses : il travaille, selon ses forces assez médiocres, à détruire l'idéal religieux et royaliste dans la littérature de son pays. Il cite à tout propos Darwin, Schopenhauer, Huxley, Wundt : c'est justement pourquoi je doute fort qu'il les ait étudiés de près. Ses

jugements sur la littérature française et sur les littératures de l'Europe en général trahissent une grande confusion d'idées : nous ne pouvons admettre un seul instant qu'on ait le droit de mettre sur la même ligne Gustave Flaubert et M. Eça de Queiroz. M. Bobadilla a le tort de croire que, pour être critique, on n'a pas besoin d'une préparation littéraire spéciale, et qu'il suffit d'être un « causeur » : c'est ce qui nous explique la légèreté irréfléchie avec laquelle il aborde les sujets les plus graves et les plus difficiles. A ces défauts, ajoutez-en d'autres, non moins déplaisants : l'incohérence de la composition, la mesquinerie des polémiques personnelles, l'inconvenance avec laquelle M. Bobadilla entretient le lecteur de ses aventures à lui, lesquelles ne sont guère intéressantes à connaître. C'est un mauvais livre, mais il est mal fait. Ne nous en plaignons pas. MAXIME FORMONT.

HISTOIRE

Nouvelles Cartes murales pour l'enseignement de l'histoire ancienne, par H. KIEPERT :

Wandkarte von Alt-Latium. 1888. 4 feuilles au 1/125,000e.

Wandkarte von Alt-Klein-Asien. 1888. 6 feuilles au 1/800,000e.

Wandkarte der Reiche der Perser und Macedonier. 1889. 6 feuilles au 1/3,000,000e. — Prix de chaque carte : en feuilles, 11 fr. 25; sur toile, dans un carton, 18 fr. 75; montée sur gorge et rouleau, 21 fr. 25.

Wandkarte von Alt-Gallien nebst Teilen von Alt-Britannien und Alt-Germanien. 1888, 9 feuilles au 1/1,000,000e. — Prix : 15 fr., 25 fr. et 27 fr. 50. Berlin, Dietrich Reimer.

Pour tous ceux qui se sont occupés de l'enseignement de l'histoire, l'éloge des cartes murales de M. H. Kiepert n'est plus à faire. Après nous avoir donné le *Monde connu des anciens,* l'*Empire romain,* l'*Italie ancienne,* la *Grèce* et la *Palestine,* l'éminent cartographe berlinois complète aujourd'hui son œuvre en publiant quatre nouvelles cartes : le *Latium,* l'*Asie Mineure,* les *Gaules* et l'*Empire des Perses.*

Pour le *Latium,* les récents levés de l'état-major italien, au 1/25,000e et au 1/100,000e ont permis de donner, pour la première fois, une représentation exacte du relief du sol, dessiné en bistre au crayon lithographique. Le contraste présenté par les rides parallèles des Apennins et les centres volcaniques de la Campagne romaine, découpés par d'innombrables vallées divergentes et parsemés de cavités circulaires de toutes tailles (Bracciano, Albano, Nemi, Rocca di Papa, etc.), est rendu, en particulier, d'une manière saisissante. La carte s'étend du lac de Vico et du cours de l'Aterno, au nord, jusqu'au méridien de Gaëte, à l'est. Une teinte verte fait ressortir le fond plat de la vallée du Tibre et les marais Pontins. Quant aux écritures, la carte n'en est point surchargée : à distance les noms principaux apparaissent seuls, sans nuire à l'effet agréable de l'ensemble du tableau.

Il va sans dire que la nomenclature a été, de la part de M. Kiepert, l'objet de soins tout particuliers. Des caractères différents permettent de distinguer les noms les plus anciens de ceux qui appartiennent à l'Empire ou aux derniers siècles de la République; d'une manière générale, c'est à cette période que se rapporte l'ensemble de la nome n clature reproduite par l'auteur; le tracé des voies romaines et des aqueducs remontant à la même époque de prospérité, est figuré, en tant que nos connaissances le permettent, par des lignes rouges et bleues. Pour faciliter les comparaisons, M. Kiepert a également indiqué, en regard des noms anciens, les noms modernes. Dans ces dernières années, les Italiens ont plus d'une fois officiellement remplacé les noms de localités jusqu'alors en usage par de prétendus noms anciens trop souvent appliqués à faux : afin d'éviter toute confusion à cet égard, M. Kiepert a distingué les seconds des premiers par des caractères inclinés de gauche à droite. Pour le tracé du littoral, il a été tenu compte des modifications survenues depuis l'antiquité (Delta du Tibre, côte au nord de Civitta Vecchia). Un plan au 1/25,000e des environs immédiats de la Rome antique et un plan indiquant, à une échelle double, le site des principales villas de Tusculum, complètent les renseignements donnés par la carte générale.

— Pour l'*Asie-Mineure,* M. Kiepert se trouvait dans des conditions très différentes : cette contrée n'est pas encore entrée, comme on le sait, dans l'ère des levés réguliers, et nos connaissances sur sa topographie, abstraction faite seulement de certaines parties du littoral, se réduisent à des itinéraires nombreux, mais d'une valeur fort inégale. Il y a près d'un demi-siècle que M. Kiepert s'est voué à la discussion critique de ces documents, souvent contradictoires; dès 1843, utilisant tous les matériaux alors disponibles, il faisait paraître une première carte générale de la péninsule à l'échelle du millionième, carte qui fait encore autorité malgré ses défauts. Toutefois, les explorations s'étant considérablement multipliées depuis cette époque, une refonte complète de cette compilation devenait nécessaire. M. Kiepert s'est mis à l'œuvre avec l'énergie et la persévérance qu'il sait apporter dans tous ses travaux; ses études, poursuivies sans interruption pendant de longues années et complétées par plusieurs excursions dans le pays même, ont abouti à l'établissement d'une carte encore inédite en vingt-quatre feuilles, dressées au 1/250,000e pour les régions littorales de l'ouest, et au 1/500,000e pour le reste du territoire. Les géographes et les archéologues attendront avec impatience la publication de ces immenses recherches, qui promettent de faire entrer la cartographie de l'Asie-Mineure dans une phase nouvelle. En attendant, l'auteur nous en donne une réduction sommaire au 1/800,000e, permettant d'ores et déjà d'apprécier toute l'importance des modifications apportées aux

tracés antérieurs. Il y a lieu seulement de déplorer, à cet égard, l'attitude du gouvernement britannique, qui s'obstine à tenir cachés, et perdus pour la science, les levés presque complets exécutés depuis 1879 par de nombreux officiers anglais dans toute la partie orientale de l'Anatolie, qui est précisément la plus déshéritée en fait de documents géographiques quelque peu précis.

Au point de vue de la géographie comparée, on remarquera surtout l'abondance des identifications nouvelles indiquées en Phrygie et en Cilicie, d'après les récentes découvertes de MM. Ramsay et Sterrett. La nomenclature de la carte est en latin; des caractères différents permettent de distinguer les noms grecs, les noms romains et les noms orientaux. Le coloriage a été exécuté de manière à nuire le moins possible à l'effet plastique du relief : de minces liserés rouges représentent les limites des différentes provinces, telles qu'elles se sont maintenues durant de longs siècles, à la fin de l'époque grecque et pendant l'époque romaine. Quant aux groupements plus ou moins temporaires qui ont été réalisés à une époque antérieure, le royaume de Phrygie, le royaume de Cilicie, leurs limites approximatives sont également indiquées par des teintes spéciales; il en est de même pour les territoires occupés par les Galates et les Cappadociens, et pour les colonies grecques. Enfin, la carte de M. Kiepert indique, outre les itinéraires de Cyrus le Jeune et d'Alexandre, celui du consul Manlius Vulso (première expédition romaine contre les Galates, 189 avant Jésus-Christ); la reconstitution de cette importante campagne n'est devenue possible que depuis les découvertes de M. Ramsay.

— Les deux autres cartes, celle de l'empire perse et macédonien, et celle des Gaules, ont naturellement moins d'intérêt comme nouveautés. La plupart des innovations importantes introduites par M. Kiepert dans sa carte de l'Asie Mineure, se retrouvent toutefois dans celle de l'empire de Cyrus et d'Alexandre, dont le dessin orographique est fait avec soin. — Quant à la carte des Gaules, elle comprend l'Italie jusqu'à Rome, la Germanie jusqu'à Vienne et aux bouches de l'Elbe, l'Angleterre jusqu'à York. On y trouve figurées les limites des grandes divisions de la Gaule avant la conquête, celles des provinces établies sous Auguste, etc., ainsi que l'itinéraire de César. Au point de vue de la reconstitution du littoral antique, M. Kiepert a malheureusement suivi Desjardins, pour la Manche et l'Océan : on sait que les idées de ce savant sur la nature des changements apportés à la configuration de l'embouchure de la Loire depuis l'époque romaine, ont été réfutées récemment par M. de la Noë (Bulletin de géogr. histor. et scientif. du ministère de l'instruction publ., 1889, n° 1); bien loin de gagner dans ces parages, le continent paraît avoir, au contraire, notablement perdu. Nous en dirons autant pour la côte des Landes de Gascogne : M. Kie-

pert, toujours à la suite de Desjardins, figure les étangs des Landes comme ayant fait partie jadis de l'Océan ; or, ainsi que l'a déjà fait remarquer M. Longnon, une pareille modification, étant donnée l'altitude actuelle de la surface de ces nappes d'eau, conduirait à admettre que la côte s'est soulevée, depuis l'époque romaine, suivant des proportions tout à fait inadmissibles. On sait, du reste, que les étangs des Landes résultent simplement du barrage opposé par la ligne des dunes à l'écoulement vers la mer des eaux pluviales, conformément à la pente générale du sol.

En résumé, les belles cartes de M. Kiepert se recommandent à toutes les maisons d'éducation, où elles seront d'un puissant secours pour l'enseignement de l'histoire, le choix de la nomenclature latine leur assurant d'ailleurs un caractère international. Les hommes d'étude, désireux de se tenir au courant des progrès de la science historique, ne trouveront pas moins de profit à les consulter.

EMM. DE MARGERIE.

Vie du bienheureux Jean Fisher, évêque de Rochester, cardinal de la sainte Eglise romaine et martyr sous Henri VIII, par le R. P. BRIDGETT, C. SS. R., traduit de l'anglais par l'abbé J. CARDON, prêtre du diocèse d'Autun, et précédée d'une lettre-préface de Mgr Baunard, recteur des Facultés catholiques de Lille. Lille, Société de Saint-Augustin, 1890, in-8 de XII-420 p. — Prix : 4 fr.

Les quelques souvenirs conservés à *St-John's college* du vénéré fondateur de la maison, le bienheureux Jean Fisher, éveillèrent la curiosité du P. Bridgett à l'époque où il était étudiant à Cambridge. Il voulut connaître quelques-uns des écrits du saint personnage, et ces lectures produisirent sur son esprit une telle impression qu'arrivé au terme de ses études, il refusa de prêter le serment schismatique de suprématie royale exigé pour l'obtention des grades universitaires ; il abjura, au contraire, le protestantisme et entra dans les ordres. Quelque trente ans plus tard, l'ancien étudiant du collège de Saint-Jean, devenu religieux rédemptoriste, élevait à la mémoire de celui à qui il devait sa conversion le pieux et savant monument que nous avons aujourd'hui sous les yeux. C'est une œuvre d'érudition non moins que d'édification. La vie de Jean Fisher n'était guère connue jusqu'à ces derniers temps que par le livre du Dr Thomas Baily, reproduction fort inexacte du manuscrit d'un contemporain, le Dr Richard Hall. Avec les meilleures intentions du monde, Baily a chargé « le texte de renseignements accueillis sans critique, de discours évidemment apocryphes, de controverses qui constituent de véritables anachronismes relativement aux questions débattues au temps où vivait Fisher. » Mais le manuscrit de Hall, bien détérioré, il est vrai, se trouve au *British Museum,* qui en conserve aussi d'anciennes copies et des tra-

ductions ou adaptations en latin. D'un autre côté, les archives nationales d'Angleterre, si longtemps fermées pour tous, se sont enfin ouvertes, et beaucoup de documents du règne de Henri VIII ont même été publiés. Le P. Bridgett a puisé à ces différentes sources historiques, les contrôlant les unes par les autres et rétablissant la vérité. Il nous raconte dès ses premières années la vie studieuse et chrétienne du futur martyr. Enfant d'une famille très modeste, Jean Fisher prend ses grades à l'Université de Cambridge, devient agrégé du collège Saint-Michel, se fait ordonner prêtre ; bientôt il est reçu docteur, élu vice-chancelier, puis chancelier à vie, en même temps qu'il est nommé évêque de Rochester et que la comtesse de Richmond, mère du Roi, le prend pour confesseur et dispensateur de ses libéralités. Il est comblé d'honneurs et de dignités; mais la politique générale à laquelle il doit prendre part, ne lui fait négliger ni le soin de son diocèse ni le culte des lettres. Il commence l'étude du grec à quarante-huit ans et celle de l'hébreu à cinquante-cinq ans, et entretient des relations suivies avec Érasme. Luther paraît, Fisher entre en lutte avec lui. Puis Henri VIII se met en tête de divorcer; Fisher écrit sept mémoires pour la défense de la Reine. Quand, ne pouvant obtenir autrement l'annulation de son mariage, Henri VIII se proclame chef suprême de l'Église d'Angleterre, Fisher proteste courageusement contre les prétentions royales. « Je suis prêt à mourir comme Jean-Baptiste, » déclare-t-il. Le pape Paul III le nomme cardinal, mais Henri VIII le fait jeter en prison avec son ami Thomas Morus qui a secondé sa résistance ; après un simulacre de procédure, ils sont condamnés à mort comme traîtres et exécutés. L'édition française de la *Vie du bienheureux Jean Fisher,* dans laquelle ont été supprimées quelques controverses d'un moindre intérêt pour nous que pour le public anglais, s'est augmentée d'un chapitre nouveau entièrement consacré aux reliques du martyr, chapitre rédigé par le traducteur d'après les notes encore inédites recueillies sur ce sujet par le P. Bridgett. Le traducteur a également pris soin de rétablir d'après les originaux conservés aux archives impériales de Vienne, le texte français des dépêches d'Eustache Chapuys, ambassadeur de Charles-Quint, spécialement chargé par son maître de défendre les droits de Catherine d'Aragon. Le livre se clôt par le décret du Souverain Pontife, du 29 décembre 1886, confirmant le culte public rendu aux bienheureux martyrs Jean Fisher, Thomas Morus et leurs compagnons, tués en haine de la foi, en Angleterre, de 1535 à 1583.

L'histoire des empiètements du pouvoir civil sur les droits de la religion et de la conscience est de celles qui se recommencent ; il est bon que de tels exemples d'héroïque résistance, proposés aux méditations des croyants, viennent de temps à autre raffermir leurs convictions et relever leur courage. EMM. DE SAINT-ALBIN.

Mémoires secrets de Fournier l'Américain, publiés pour la première fois d'après le manuscrit des Archives nationales, avec introduction et notes, par F.-A. AULARD. Paris, Charavay, 1890, in-8 de XX-100 p. — Prix : 5 fr.

Si M. Renan a pu railler à l'Académie le style déclamatoire de Camille Desmoulins et plaindre son historien, M. Claretie, d'avoir eu le courage de lire ses articles, qu'aurait-il dit des *Mémoires* de ce Fournier l'Américain, dont M. Aulard, son éditeur, ne craint pas d'écrire : « Ce condottiere de la Révolution écrit comme un goujat! » Nous avons lu dans la *Révolution française,* revue que dirige aussi M. Aulard, des mémoires de Billaud-Varennes qui méritent la même sévérité. Est-ce à tirer ou de l'oubli ou des dossiers d'archives de pareilles élucubrations que la Société de l'histoire de la Révolution française doit consacrer ses soins?

Ce Fournier est célèbre par la participation qu'on lui a jusqu'ici imputée dans le massacre des prisonniers d'Orléans, à Versailles, le 8 septembre 1792. Il y en avait cinquante-trois, parmi lesquels Delessart, ancien ministre des affaires étrangères; de Cossé-Brissac, commandant de la garde du Roi; d'Abancourt, ministre de la guerre, etc. : ils devaient être jugés par la Haute-Cour, qui ne se hâtait pas. Après le 10 août, Fournier est désigné « par le peuple » pour ramener à Paris les prisonniers. La Commune le renvoie à Santerre qui, muni de pleins pouvoirs, l'autorise entre autres, sur ses vives instances, « à faire des bons partout où le cas l'exigerait, sans limites et sans bornes. » Il part avec des fédérés marseillais et une troupe de garde nationale parisienne. En route, il reçoit contre-ordre : pas de translation, on jugera sur-le-champ les prisonniers à Orléans. La troupe résiste : il lui faut les prisonniers. Fournier repart pour Paris avec Tallien. Un premier décret maintient le jugement à Orléans; un autre, du 2, ordonne le transfèrement à Saumur. Le 3, arrive un autre paquet qui annonce les massacres du 2 à Paris, « en insinuant d'en faire à peu près autant à Orléans. » Une fois de plus la troupe résiste, refuse d'aller à Saumur et force le commandant de se diriger sur Paris. A Étampes, arrivée d'un nouveau décret qui défend d'amener les prisonniers à Paris, laissant au Conseil exécutif provisoire la faculté de les faire conduire dans tel lieu qu'il jugera convenable. On part pour Versailles; là, d'après les Mémoires, Fournier aurait été séparé de sa troupe; le peuple saute sur les voitures et massacre les prisonniers. — « Quel parti prendre, écrit Fournier; je fis battre mes bataillons en retraite. Aurais-je été risquer le massacre de dix mille citoyens pour tenter le salut de malheureux conspirateurs? » Triste chef, on le voit, et, s'il n'a pas porté les coups, s'il ne les a pas commandés, il faut reconnaître qu'il n'a rien fait pour les empêcher.

M. Aulard, qui disculpe facilement Fournier de la septembrisade de

Versailles, n'est pas aussi coulant sur son improbité. Fournier fut arrêté en 1795 pour répondre des massacres de Versailles : l'amnistie du 4 brumaire an IV arrêta les poursuites. Après l'affaire de la machine infernale, il fut enfermé au fort de Joux, puis déporté à Cayenne ; il en revint en 1809. Sur de nouvelles intrigues, on l'interna au château d'If. Délivré en 1814, il sollicita la faveur des Bourbons, prétendant, entre autres titres, qu'en octobre 89, il avait empêché le pillage du château; que le 21 janvier et le 16 octobre, il avait refusé de prendre et de faire prendre les armes, etc. Il mourut à Paris, le 27 juillet 1825, à l'âge de quatre-vingts ans. — Il y a des détails intéressants à glaner dans ce fatras.

VICTOR PIERRE.

A short history of the English People, by JOHN RICHARD GREEN, with maps and tables. London, Macmillan and Cº, gr. in-12 de XLVIII-872 p.

Après avoir terminé ses grands travaux historiques, John Richard Green voulut en faire la synthèse, et il publia en 1874 la première édition de *A short history of the English people.* L'ouvrage eut en Angleterre et en Amérique un succès mérité ; c'était un résumé complet et méthodique de l'histoire du peuple anglais depuis ses origines jusqu'à l'année 1873, conçu sur un plan rationnel, fort judicieusement écrit, accompagné d'annales chronologiques et d'un utile index alphabétique. On pouvait regretter la partialité de quelques récits relatifs aux guerres religieuses, et le peu de développement donné à l'histoire littéraire à partir de la fin du XVIIe siècle, mais la critique fut unanime à féliciter l'auteur et à recommander son ouvrage comme un manuel classique digne d'être mis en toutes les mains.

Cependant, en quinze ans, les études historiques ont singulièrement progressé en Angleterre, et point n'est besoin de rappeler les remarquables travaux du professeur Strubbs, de Freeman, du chanoine Dixon, de Justin Mac Carthy, de Gardiner, de Lecky, etc. Il importait de refondre et de compléter *A short history of the English people.* Le grand historien mourut avant d'avoir achevé cette tâche, et c'est sa veuve, Mrs Alice S. Green, qui présente au public cette édition posthume. Elle a été aidée dans ses recherches et dans son travail par d'illustres amis de son mari tels que l'évêque de Chester dont on connaît la belle *Constitutional History,* par le professeur Gardiner, auteur d'importantes études sur le règne de Charles Ier, par l'historien Lecky, par M. Osmund Airy, par le professeur Bryce. Et l'œuvre que vient de publier l'éditeur Macmillan est, malgré ses proportions réduites, un monument national dont le Royaume-Uni a le droit d'être fier.

ROGER LAMBELIN.

Collection des Chroniques belges inédites. *Histoire des troubles des Pays-Bas,* par Messire RENON DE FRANCE, publiée par CH. PIOT. Bruxelles, imp. Hayez, 1886-1889, 2 vol. in-4, LII-670 et 682 p.

Depuis quelques années, peu d'États ont fait autant de grandes publications historiques et diplomatiques que la Belgique ; et ces documents sont particulièrement intéressants pour la France, puisque tant d'événements, — sans parler de la langue, — sont communs, dans ces quatre derniers siècles, entre les deux nations. Est-il besoin de rappeler les nombreux volumes édités par l'infatigable M. Gachard, par M. Kervyn de Lettenhove et par M. Charles Piot lui-même, qui nous donne aujourd'hui une histoire inédite complète des troubles des Pays-Bas. — L'auteur de cette histoire était un magistrat contemporain, né à Douai, d'une famille héréditairement dévouée aux souverains des Flandres, et qui fut successivement, jusqu'à sa mort arrivée en 1628, conseiller au grand conseil de Malines et président à Arras, propre témoin oculaire des faits qu'il raconte. Il commence à Marguerite de Parme, en 1566, et à ses intelligents essais de conciliation tant avec le comte d'Egmont qu'avec le prince d'Orange. Puis viennent les cruautés de l'administration du duc d'Albe, qui le laissent assez froid, sauf le sac de Malines. Il est sévère pour les tentatives du duc d'Anjou, allié des huguenots ; il estime don Juan, et fait un éloge médiocre d'Alexandre Farnèse. Quand il rencontre sur son chemin la Saint-Barthélemy, il y applaudit, comme à un événement qui est favorable à la domination des légitimes souverains des Pays-Bas ; et, dans le même ordre d'idées il trouve naturel que Granvelle ait approuvé, peut-être suscité, le meurtre du Taciturne. La raison d'État, la religion d'État, l'obéissance au souverain, ce sont là pour lui des dogmes indiscutables ; et, dans sa naïve indignation, il nous semble bien représenter l'opinion commune de ceux au milieu desquels il a vécu. Les faits qu'il rapporte sont en partie connus ; la manière dont il les présente est nouvelle et d'un style suffisamment correct et facile.

M. Ch. Piot joint à cette œuvre inédite une introduction fort complète, des notes très sagaces et, en appendice, des correspondances se rapportant particulièrement à don Juan d'Autriche et aux années 1577 et 1578. Le recueil est de ceux qui méritent l'estime des travailleurs : il sera souvent cité et consulté avec profit.

G. BAGUENAULT DE PUCHESSE.

Études sur l'Allemagne politique, par ANDRÉ LEBON, professeur à l'École libre des sciences politiques. Paris, Plon et Nourrit, 1890, in-12 de XII-286 p. — Prix : 3 fr. 50.

M. A. Lebon fait ressortir en quelques pages que les fautes diploma-

tiques de la France ont suscité en Allemagne d'abord la fermentation, puis l'explosion d'un sentiment national, lequel devait fatalement devenir unitariste. Ce fut, avant tout, l'accaparement de la Confédération du Rhin par Napoléon Ier (page 13) ; puis les agitations incohérentes du malencontreux Thiers en 1840 ; puis le traité de commerce négocié directement avec la Prusse seule pour tout le Zollverein en 1862 (p. 49). La déclaration de guerre de 1870, après la déplorable abstention de 1866, fut la dernière et la plus triste de ces fautes : elle faisait entrer immédiatement en vigueur les récentes conventions militaires (p. 59). En principe, M. Lebon, au cours de son exposé historique, nous présente constamment l'institution d'une Chambre issue du suffrage universel direct comme un droit imprescriptible du peuple et comme le remède à tous les maux. Ce mode de représentation, l'Allemagne l'a obtenu en 1867 et 1871 ; l'auteur va nous dire quel en fut le résultat : « Un pouvoir central a été institué de toutes pièces. Ce pouvoir, qui l'exerce ? En théorie, une assemblée issue du suffrage universel direct, le Reichstag, et un conseil composé des délégués des gouvernements confédérés, le Bundesrath ; en fait, la Prusse qui s'est fait décerner, avec la dignité impériale, toutes les fonctions utiles de la communauté ; la Prusse qui dissimule son activité et sa puissance derrière la fastueuse incapacité d'un Bundesrath docile. J'ajouterai que le Reichstag s'avise rarement d'avoir des idées : il a eu cependant une idée à l'occasion de l'entreprise tendant à germaniser et à protestantiser les Polonais de la Posnanie. Bismarck lui démontra que cette affaire, essentiellement fédérale, était exclusivement prussienne, et tout fut dit. Il faut peut-être savoir gré au Reichstag d'avoir eu une velléité de justice ; mais voilà qui m'amène à regretter, pour l'honneur de la Chambre populaire, que la représentation directe du peuple allemand n'ait pas eu la conscience d'élever la voix en faveur des Danois du Nord-Slesvig, lorsque l'article V du traité de Prague fut abrogé, grâce à la faiblesse inexcusable du cabinet autrichien et à la volonté du « hobereau, » qui avait, à son début, protesté éloquemment en faveur du Danemark, pour devenir finalement, suivant un mot de Sybel, « l'opportuniste le plus dépourvu de principes de tous les temps (p. 53). » La constitution impériale a eu pour résultat l'assujétissement de l'Allemagne à la Prusse et conséquemment à la doctrine de Hegel, et cela sans que l'institution d'une Chambre issue du suffrage universel y apporte aucun obstacle. « Pour Hégel, dit M. Lebon, point de contrat social, point de droit individuel à l'encontre du droit suprême de l'État. L'État est une des formes supérieures de l'Idée ; il est une fin en soi ; il est la réalité absolue et l'individu n'a lui-même d'objectivité, de vérité et de moralité, qu'en tant qu'il est un membre de l'État (p. 233). » L'auteur entre à ce propos, sur l'avenir social de la

démocratie, dans un long développement d'idées personnelles, où je ne le pourrais suivre sans réserves. Heureusement que l'intérêt du livre de M. Lebon n'est pas là : il consiste dans un exposé méthodique, clair et raisonné des *origines*, des *organes* et des *forces* de l'Empire.

J'ajouterai certainement quelque poids à mon appréciation générale en signalant une omission et en relevant une erreur. — En 1850, à Olmütz, c'est l'intervention de la Russie qui mit fin au conflit austro-prussien, alors que les avant-gardes avaient déjà échangé quelques coups de fusil aux environs de Fulda. La capitulation de Frédéric-Guillaume IV ne lui laissa pas, je crois, de longs regrets, car ni Francfort, ni Gotha, ni bientôt Erfurth ne donnaient satisfaction à son idéal de « l'État historique et chrétien. » — Ce sont lord Palmerston et le prince-président L. Napoléon qui ont pris l'initiative de protester contre l'infédération de toute l'Autriche. La Russie est demeurée à peu près inerte et le cabinet de Berlin n'a pas été l'instigateur de la protestation. La Prusse, au contraire, avec les autres États confédérés, a invoqué l'Acte final de 1820 et une célèbre déclaration diétale de 1834, à l'effet de repousser toute intervention des puissances non allemandes, signataires de l'Acte général de Vienne (art. 118).

A. D'AVRIL.

Les Dernières Années du roi Charles-Albert. *Épilogue d'un règne : Milan, Novare et Oporto*, par le Mis COSTA DE BEAUREGARD. Paris, Plon et Nourrit, 1890, in-8 de XVI-587 p. — Prix : 7 fr. 50.

« Être historien, c'est s'ériger en juge impitoyable. Pour juger impitoyablement celui qui fut le bienfaiteur de tous les miens, il faudrait que mon cœur fût sans souvenir. » En inscrivant ces paroles en tête de son nouveau volume sur Charles-Albert, le marquis Costa de Beauregard nous met loyalement en garde contre ses propres sentiments. Son livre n'est pourtant pas une apologie proprement dite : il est écrit d'un bout à l'autre avec sincérité. Aussi l'historien futur mettra-t-il grandement à profit l'œuvre du « loyal serviteur. » Il y rencontrera, outre de nombreuses références à des ouvrages connus mais épars, une grande quantité de faits nouveaux et caractéristiques. Signalons aussi les documents tirés pour la première fois des précieuses archives du château de Beauregard.

Il s'agit d'expliquer la conduite de Charles-Albert à l'égard de l'Autriche, maîtresse alors de la Lombardie et de la Vénétie. Et d'abord, le prince de Carignan, avant de monter sur le trône, avait-il été enrôlé formellement dans le carbonarisme ? Charles-Albert s'en est défendu énergiquement (p. 561). Par contre, il fut assurément mystique (p. 132, 547 et 572). « L'extraordinaire mysticisme du prince de Carignan survivait chez Charles-Albert. Le grand rôle, que le prince avait jadis

entrevu aux vagues lueurs de ses rêveries bibliques, se précisait maintenant dans ce flamboyant (*sic*) verset du Deutéronome : « Vous ne pourrez pas établir sur vous un roi d'une autre nation, mais il faut qu'il soit votre frère. » Pour l'Italien, l'Allemand n'était pas un frère; injuste pesait donc sur l'Italie la domination étrangère. Charles-Albert ne doutait pas qu'il ne fût choisi pour faire cesser cette injustice (p. v). » Il faut reconnaître que le sentiment le plus répandu alors en Italie, et même à Rome, considérait comme contraire à la justice une domination de l'Autriche en Italie. Sous cette impulsion, qu'il n'avait pas créée, mais qu'il avait fomentée dans sa jeunesse, et sans doute aussi avec l'espoir de régner sur les provinces qu'il aurait conquises, Charles-Albert entreprit la lutte qui devait le conduire à Oporto.

Le récit de la guerre de Novare est incontestablement la partie la plus intéressante dans le livre du marquis Costa. Il y a peint au vif l'état mental du Roi et il établit nettement entre les deux armées une comparaison qui fait prévoir ce qui allait arriver. Il faut savoir gré au marquis Costa d'avoir exposé sans réticence les conditions qui rendaient certain le succès des Autrichiens. Ce tableau saisissant contient une leçon. Lorsqu'une nation a éprouvé un désastre, elle doit faire sérieusement un examen de conscience. C'est plus digne et plus salutaire que de tout rejeter sur telle individualité, ou, comme ici, sur « la querelle de deux aventuriers. » Il faut bien reconnaître aussi que, lorsqu'il se rencontre des chefs incapables ou indignes, la plus grande responsabilité retombe sur qui les a choisis ou les est allé chercher. Je ne dis pas cela seulement pour l'Italie. L'empereur d'Autriche avait placé à la tête de son armée « l'admirable vieillard qui était Radetzky. Rajeuni, pour ainsi dire, par ses récents succès, il gardait, malgré ses quatre-vingt-trois ans, la pleine possession de son génie, mais aussi de ses rancunes » (p. 457).

Et le roi Charles-Albert? Il ne se possédait plus lui-même. Voici quelques lignes d'une lettre inédite du feu marquis Costa : « Le Roi partira mardi ou mercredi... J'ai eu une conversation d'une grande heure avec lui. Il m'a paru absolument illuminé. Il croit son concours nécessaire à une volonté supérieure manifeste. Je ne puis imaginer que pour cette fois il croie au succès. Il s'abandonne à la fatalité où qu'elle doive le conduire. J'ai écouté et je me suis tu tristement devant cette incroyable hallucination » (p. 454). Le Roi se mit en route : « Lugubre fut son départ dans la nuit du 13 au 14 mars. Ceux qui en ont été témoins furent unanimes à constater quelque chose de précipité, de fiévreux et en même temps de résigné, de final, si l'on peut ainsi dire, dans ses paroles et dans ses gestes. On avait l'impression que la mort passait sur lui » (p. 458). Charles-Albert marche en avant avec son armée. « Pendant toute la matinée, on l'avait vu suivre

le bord de la route, la tête penchée, laissant flotter les rênes sur le cou de son cheval. Il semblait à la fois résigné et accablé. Pas un mot d'encouragement ne tombait de ses lèvres. Il ne semblait pas plus s'occuper de ses soldats qu'eux ne s'occupaient de lui » (p. 480).

Comme on l'a pu voir, par ces trop courts extraits, le style du marquis C. de Beauregard est spontané et vivant. On peut lui reprocher d'abuser des sentences générales et des comparaisons. Si c'est un défaut, il n'empêche pas que la lecture du livre soit attrayante autant qu'instructive. Je regrette de ne pouvoir suivre l'historien dans le récit vraiment touchant de la lamentable hégyre de Charles-Albert après l'abdication et de sa mort profondément chrétienne. Le lecteur s'unira à la grave pensée que le marquis Costa a placée en tête de cet *Épilogue d'un règne :* « La souffrance ennoblit ce qu'elle touche. Or, pour le Roi, pas plus que pour l'héritier présomptif, la souffrance n'a désarmé. Quelques années heureuses, sur lesquelles je passe, ne furent, pour Charles-Albert, qu'un trait d'union entre le douloureux prologue et l'épilogue plus douloureux encore de son règne. Après vingt ans, je retrouve Hamlet, Hamlet dont la royauté a seulement assombri le rêve. »

A. D'AVRIL.

Maison d'Amiens. *Histoire généalogique,* par J. NOULENS. Paris, Picard, 1888, gr. in-8 de 529 p. — Prix : 15 fr.

Recherches sur la noblesse du Périgord (publiées par la marquise DE CUMONT, née DE DAMAS). Paris, Champion, 1890, in-8 de 376 p. — Prix : 5 fr.

On a peine à comprendre que, dans notre siècle démocratique, les publications nobiliaires soient encore si nombreuses. En voici deux : l'une consacrée à la Picardie, l'autre au Périgord.

M. J. Noulens s'est attaché à mettre en lumière les souvenirs d'une illustre maison, la maison d'Amiens, qui joua un grand rôle en Picardie au moyen âge : c'est donc une partie de l'histoire de cette province qui est ici retracée, et l'ouvrage n'a pas un intérêt purement généalogique. L'auteur commence par une revue des personnages qui ont mérité une place à part ou qui ne se rattachent point à la filiation; puis il passe en revue les différentes branches ; il donne enfin les *Preuves*, qui ne remplissent pas moins de deux cent vingt-quatre pages. Une autre remarque doit être faite au sujet de cette *Histoire généalogique* : elle offre un chapitre intéressant pour une étude qui a été tentée déjà, savoir la destinée des maisons nobles et leur passage de la situation la plus brillante à une condition infime. Les d'Amiens en sont un curieux exemple dans plusieurs de leurs descendants. Il y aurait des observations à faire relativement à la correction des noms : nous avons relevé en particulier, p. 241 : *Brive de Beaumets* pour *Briois de Beaumetz;* p. 249 : *Nondechel* pour *Nedonchel* et *Cardivac* pour *Cardevac,* etc.

La table est malheureusement insuffisante et ne permet point de profiter des nombreux renseignements contenus dans l'ouvrage; il aurait fallu aussi une table chronologique des documents publiés ou analysés.

— Mme la marquise de Cumont, née de Damas, qui a signé la préface des *Recherches sur la noblesse du Périgord*, a voulu, dans cet ouvrage, travailler « à reconstituer en quelque sorte la vie propre de chaque coin de terre, à réveiller le patriotisme endormi en montrant aux habitants du Périgord ce que valaient leurs pères. » C'est aux archives de Pau, où se trouvent les anciens titres des comtes de Périgord, qu'ont été puisés tous les renseignements réunis ici, sous forme de nomenclature, savoir : listes d'hommages depuis 1208; montres de nobles; maintenues de noblesse; état de la noblesse du Périgord en 1789. Il y a là une masse d'informations précieuses pour l'histoire de la province. Le volume se termine par une table des noms de famille; il aurait fallu aussi une table des noms de lieux. EMM. D'A.

Essai sur le comte de Caylus; l'homme, l'artiste, l'antiquaire, par SAMUEL ROCHEBLAVE, professeur au lycée Louis le Grand, docteur ès lettres. Paris, Hachette, 1889, in-8 de XVI-384 p. — Prix : 7 fr. 50.

Les biographes aiment à rehausser leur héros, à donner plus d'éclat à leurs actions s'ils écrivent la vie d'un grand capitaine; à prôner bien haut leurs ouvrages, s'il s'agit d'un artiste ou d'un littérateur. C'est un tort, mais un tort qui s'explique et qui s'excuse en partie. Mais ce qui ne saurait s'excuser d'aucune façon, c'est le travail d'un auteur qui veut réhabiliter quand même, et qui emploie les moyens les plus détournés pour accentuer davantage cette soi-disant réhabilitation.

A lire l'*Essai sur le comte de Caylus,* il semble que les jugements portés sur ce personnage aient toujours été défavorables, et qu'on l'ait toujours mis au rang des antiquaires surannés, des littérateurs frivoles et des Mécènes pour rire. M. Rocheblave est dans l'erreur; le comte de Caylus ne vaut pas mieux que sa renommée, parce que sa renommée a toujours été bonne et parce que personne n'a jamais songé à lui enlever les mérites de la restauration de l'art antique qu'il préconisa partout et toujours, à l'Académie, dans les salons, dans sa correspondance, dans ses publications. Les attaques injustifiées de Lessing, le mutisme de Boucher ne sont qu'affaire de tempérament ou d'antagonisme artistique. Et les vives critiques de Diderot ne servent qu'à nous faire pénétrer dans l'intimité d'une mauvaise humeur qui ne s'attaquerait pas à un homme sans valeur. Car, il faut bien le dire, l'influence de Caylus a été grande sur son temps, et les esprits cha-

grins qui ont élevé la voix pour faire oublier son nom n'ont pas senti que la critique était impuissante à nier le grand effort fait par Caylus pour réagir contre des tendances essentiellement contraires à la tradition classique. Caylus a vécu dans un moment de lutte, où l'art avait à choisir entre des tendances contraires et subissait une évolution dangereuse pour les amateurs de l'antique; il est vrai que, vivant à une autre époque, il n'aurait pas eu sa raison d'être et ses théories se fussent perdues au milieu des vaines dissertations académiques. Il n'a pas compris que le temps marche toujours, et que l'idée de progrès admet une visible transformation des choses, qui aboutit parfois à la décadence, et il a pensé qu'en se pénétrant des souvenirs de l'antiquité, en admirant et en collectionnant, il arrêterait dans sa course folle la mode elle-même, cette fatale souveraine. Voilà son erreur. Ce fut beaucoup plus un naïf qu'un charlatan (comme l'appelle Marmontel, envieux de son influence auprès des artistes et de sa place à l'Académie) mais un naïf avide de connaissance, de délicatesse, de bon goût, d'originalité, d'esthétique. Ajoutez qu'il fut aussi avide de réclame, si vous le voulez ; je n'y contredirai pas. Mais encore? On aimerait à voir plus souvent un amateur capable de mettre sa fortune au service de la science d'une manière aussi désintéressée et de donner autant de temps et autant d'activité à l'étude sincère et complète des principales branches de l'archéologie. Les correspondances du comte de Caylus, que M. Rocheblave a retrouvées dans des dépôts publics et que nous aurions aimé à connaître davantage, augmentent l'estime que nous avions pour lui.

La forme du livre auquel s'appliquent les observations précédentes est bonne; trop didactique peut-être par endroits, elle dénote des qualités sérieuses de style et de composition, une connaissance suffisante de l'antiquité classique et une juste idée de ce qu'on en pensait au milieu du siècle dernier. M. Rocheblave n'a pas mis en œuvre tous les documents qu'il aurait pu, sans trop de difficultés, recueillir et coordonner; il n'a pas sur les chefs d'école de l'art français des idées que nous partagions, et nous ne comprenons guère son mépris pour certaines personnalités que par son admiration exagérée pour Caylus, sans doute pour contrebalancer la mauvaise opinion qu'il s'était faite de l'antiquaire et de l'homme en lisant autrefois les ouvrages auxquels il fait allusion au début de son livre. H. STEIN.

Chirographorum in regia bibliotheca Paulina Monasteriensi catalogus, editus studio et opera JOSEPHI STAENDER, professoris regii et philosophiae doctoris, bibliothecae regiae et universitatis Vratislaviensis praefecti. Breslau, W. Koebner, 1889, in-4 de XIX-197 p. — Prix : 15 fr.

La bibliothèque Paulina de Münster doit son nom au saint patron

de l'église cathédrale. Elle fut longtemps rattachée à l'école épiscopale de Münster ; au XVIe siècle, elle eut beaucoup à souffrir, notamment des fureurs des anabaptistes ; ce furent les soins et le zèle des Pères de la Compagnie de Jésus, appelés dans la ville à la fin du siècle, qui la rétablirent et qui la conservèrent jusqu'à leur expulsion, il y a un siècle. C'est surtout par des acquisitions relativement récentes que la Paulina a constitué son fonds de manuscrits qui comprend plus de huit cents volumes. Les monastères de Liesborn, de Marienfeld, de Werden, furent dépouillés de leurs manuscrits au commencement du siècle en faveur de la bibliothèque de Münster. D'autres établissements et quelques collections particulières, parmi lesquelles l'on doit noter surtout celles de Jean Niesert et celle de Charles Stuendeck, ont aussi fourni leur contingent. Enfin la bibliothèque de Münster s'est considérablement accrue en 1874 par l'acquisition des manuscrits d'Arenberg. Malheureusement pendant que d'un côté la Paulina augmentait son fonds de manuscrits, elle le voyait diminuer d'autre part, soit par des ventes, comme celle qui fut faite en 1824 à la bibliothèque royale de Berlin, soit par le vol important commis en 1856 par un employé infidèle.

Le catalogue, publié aujourd'hui sous les auspices du ministère de l'instruction publique de Prusse, a été rédigé par M. Joseph Staender, aujourd'hui bibliothécaire de Breslau, pendant les années qu'il administra la bibliothèque de Münster (1876-1882). Ce travail a été revu et complété pour les nouvelles acquisitions par M. Léopold Colin, de l'Université de Breslau, aidé du bibliothécaire actuel M. C.-F. Gerhard et de M. H. Fincke, *privatdocent* d'histoire à l'Académie de Münster. Les notices descriptives de chacun des sept cent soixante-un articles de ce catalogue sont rédigées avec soin. Elles sont classées sous huit rubriques spéciales. Les divisions : théologie, philosophie et enseignement, jurisprudence, histoire, littérature, mélanges, sont encadrées entre deux manuscrits orientaux, l'un chaldéen, contenant la Bible, l'autre arabe, reproduisant le Coran, qui forment chacun une division spéciale. C'est surtout en manuscrits théologiques que la bibliothèque de Münster est riche. Cinq cent cinquante manuscrits environ sur quelque huit cents dont elle se compose, sont consacrés aux matières religieuses. Il faut dire que dans la division *Théologie,* M. Staender classe les manuscrits se rapportant à l'histoire ecclésiastique.

La Paulina ne contient pas de manuscrits plus anciens que le Xe siècle et trois seulement datent de cette époque : un évangéliaire, un glossaire latin avec gloses anglo-saxonnes, et le *Necrologium Xantense,* suivi de la *Forma institutionis canonicorum.* Nous relevons ici l'indication de quelques manuscrits historiques intéressants : *De rebus ecclesiae argentinensis* (1517-1628) ; un traité allemand des négociations

de Münster et d'Osnabrück en 1646-1647 ; un récit des querelles anabaptistes dans le pays de Münster au XVIe siècle ; une narration des événements arrivés en Westphalie pendant la guerre de sept ans ; des documents sur les affaires militaires en Westphalie pendant les années 1638-1646 ; un nobiliaire d'Allemagne.

L'ouvrage est terminé par une série d'excellents index qui en rendent le maniement extrêmement facile : 1° table des noms et des matières; 2° table des anciens possesseurs des manuscrits ; 3° tableau chronologique des manuscrits ; 4° concordance des numéros du catalogue et des numéros d'ordre. E.-G. LEDOS.

BULLETIN

Contre vent et marée, par le baron G. WINSPEARE. Lille, Société Saint-Augustin, Desclée, de Brouwer, 1890, in-12 de 309 p. — Prix : 3 fr.

Ce livre n'est autre chose que l'histoire d'une âme à la recherche de la vérité. Comment, du doute et de la souffrance, il est arrivé à la foi et à la paix, voilà ce que le baron Winspeare nous raconte, et son récit, romanesque et imaginaire dans sa forme, mais vrai dans son fond, est, dans ce genre des *Confessions*, dont on a tant abusé, un des plus poignants et des plus émouvants que nous ayons jamais lus. Deux figures se détachent admirablement du récit, celles du modeste et savant aumônier de l'*Uranie* et de l'admirable père Ludovico da Casoria, l'apôtre des nègres : c'est de ces deux saints prêtres, dont le dernier est vraiment un héros de la sainteté, que Dieu se servit pour convertir le brillant officier de marine, et par lui son ami Paul Saurin, le savant astronome. Cette histoire est bien faite pour encourager ceux qui croient, soutenir ceux qui hésitent, ramener ceux qui doutent : écrite avec autant de talent que de foi, nous la croyons appelée à faire un très grand bien. P. TALON.

Le Petit Sou de la Ligue de l'enseignement, par JACQUES BONHOMME. Paris, Téqui, 1890, in-32 de 75 p. — Prix : 0 fr. 15.

Nos lecteurs savent tous ce que c'est que la *Ligue de l'enseignement* : mais beaucoup de braves gens l'ignorent et lui portent de confiance leur argent, participant sans le savoir à une propagande dont ils auraient horreur s'ils en connaissaient le but. C'est à ceux-là qu'est destinée l'excellente brochure de Jacques Bonhomme que nous demandons à nos lecteurs de faire connaître et de répandre autour d'eux. Dans un langage simple et familier, mais net et précis, Jacques Bonhomme fait voir que la *Ligue de l'enseignement* est une œuvre maçonnique qui travaille à propager l'enseignement révolutionnaire et sans Dieu. Les chrétiens ne doivent donc pas lui porter leur « petit sou : » c'est ce que ne feront plus ceux qui auront lu la brochure de Jacques Bonhomme. P. TALON.

La Mort d'un franc-maçon, par EUGÈNE LOUDUN. Paris, Palmé, 1890, in-12 de 112 p. — Prix : 1 fr.

Le franc-maçon dont il s'agit ici est M. Félix Belly, journaliste, homme politique, voyageur, voire même perceur d'isthme, en théorie, puisqu'il con-

çut le projet du canal du Nicaragua, et qu'il en a été le concessionnaire, comme en témoigne l'inscription gravée sur sa tombe. C'est à Saint-Jean-de-Dieu, dans la souffrance et dans la misère, que se termine sa vie agitée : après de longues résistances, son hostilité contre la religion finit par se calmer, il reçoit les derniers sacrements et il meurt ayant un crucifix à ses côtés. Les derniers mois de sa vie sont très dramatiquement racontés par un écrivain de talent qui fut son meilleur ami, M. Loudun, l'auteur du journal de *Fidus*. Ce récit émouvant porte avec lui sa leçon. Nous le recommandons très chaudement à nos lecteurs qui devront lire et surtout faire lire cette navrante et bien instructive histoire. P. TALON.

Le Prêtre et la Vie d'étude, par l'abbé MOUSSARD, aumônier du Sacré-Cœur à Besançon. Paris, Retaux-Bray, 1890, in-8 de 300 p. — Prix : 4 fr.

Nous avons sous les yeux un beau livre qui est en même temps une bonne œuvre. Trop souvent le jeune prêtre, au sortir du séminaire, se trouve abandonné à lui-même et manque du guide nécessaire pour perfectionner dans l'isolement de son ministère les études auxquelles il s'est jusqu'alors livré : désormais ce guide ne lui fera plus défaut. L'auteur commence par faire ressortir les dangers d'une vie oisive et mal réglée sur l'esprit, le cœur et le caractère du prêtre, et il met en regard les suaves jouissances, les multiples avantages et l'obligation rigoureuse pour lui de la pratique de l'étude. Quel sera le sujet de cette étude? Il faut forcément se borner et distinguer parmi ses différents objets ceux qui sont nécessaires, auxiliaires ou facultatifs. Comment devra-t-on s'y livrer, quand, dans quel but?... L'ouvrage de M. Moussard répond à ces différentes questions. A chaque ligne apparaît le zèle ardent d'un homme plein d'expérience et de bonté. Il sait beaucoup et exprime si bien ce qu'il sait, traduit si éloquemment les satisfactions intellectuelles qu'il a goûtées dans le commerce des livres, qu'il inspire tout naturellement l'envie de suivre son exemple et de profiter de ses conseils. Il serait à désirer que tout le clergé fût de l'avis de l'auteur et que l'ecclésiastique laborieux pût toujours être assuré de rencontrer autour de lui cette estime et ces encouragements auxquels lui donnent droit ses efforts persévérants. Rappelons-nous que le Seigneur est aussi le Dieu de la science et que le rôle de la religion ne consiste pas seulement à détruire les vices, mais encore à éclairer les intelligences. M. Moussard n'a pas seulement le mérite d'avoir condensé une « ratio studendi » propre au clergé de notre époque, il a encore su présenter les résultats de sa longue expérience avec tact et originalité. Quelquefois il exprime d'une façon neuve des considérations qui attirent puissamment l'attention (v. p. 116), ailleurs, il use avec bonheur de réminiscences classiques d'un goût parfait et d'une allusion délicate, partout il joint la pratique au conseil et démontre par son exemple l'heureux résultat d'une persévérance assidue dans l'étude. Pour prouver à l'auteur avec quel soin nous avons lu son livre, nous ajouterons quelques remarques sur des points de détail : le prétendu IVe concile de Carthage n'est autre chose qu'une collection de conciles du midi de la Gaule; il n'est plus guère admis que ce soit l'Aréopagite qui soit l'auteur des œuvres théologiques placées sous son nom ; trop souvent, les références sont imparfaites, et l'excellent catalogue contenu dans les pages 260-288 gagnerait à avoir toute l'exactitude d'une nomenclature bibliographique complète ; enfin, quelques ouvrages importants comme le *Traité de la construction et ameublement des*

églises de Mgr Barbier de Montault auraient mérité une place dans ces listes. Mais ce ne sont là que des critiques de bien minime importance et qui n'altèrent en rien la favorable impression que nous avons éprouvée.

G. PÉRIES.

An introduction to the history of the science of politics, by sir FREDERICK POLLOCK. London, Macmillan, 1890, in-12 de 228 p.

Sir Frederick Pollock, professeur de droit à l'Université d'Oxford, est surtout connu par son excellent ouvrage sur les *Land laws*, publié dans l'*English Citizen series*, où ce sujet si compliqué est expliqué avec une grande clarté. On retrouve les mêmes qualités dans ce volume qui contient une série de leçons faites en 1882 à Oxford : beaucoup d'érudition et une grande puissance de condensation. Il commence à Aristote pour finir par le dernier ouvrage d'Herbert Spencer, *The man versus State*. Les vues en sont justes et modernes. Sir Frederick Pollock se place à un point de vue essentiellement objectif et anglais et ne fait pas de théorie pour son compte personnel. Son jugement sur la *Déclaration des droits de l'homme* est sévère. « Elle confond le droit juridique et la convenance politique. Elle énonce des platitudes pompeuses dans des termes si larges qu'elles en sont illusoires... L'effet des principes de 89, comme on appelle souvent la Déclaration des droits de l'homme, a été d'étouffer et d'arrêter le développement politique en France, aussi bien en pratique qu'en théorie, dans des proportions incalculables. » Et il ajoute qu' « à Westminster, en 1689, lors des débats sur l'abdication de Jacques, il fut souvent question du contrat original entre le Roi et le peuple, mais qu'heureusement pour l'Angleterre on n'incorpora pas cette théorie dans le *Bill of rights* » (p. 79). On voit par là toute l'utilité que peut avoir pour les Français le livre du savant professeur anglais.

C. J.

Autonomie et Fédération. Home rule irlandais et Projet de fédération entre la France et l'Angleterre, par l'auteur des *Éléments de la science sociale*, traduit de l'anglais par J.-J. GERSCHEL. Paris, F. Alcan, 1889, in-12 de 115 p. — Prix : 1 fr.

Ce travail a pour objet de préconiser la fédération universelle sous un gouvernement commun international, sans lequel, suivant l'auteur, il ne peut y avoir des droits et des devoirs légaux, mais seulement une union morale ; mais, ajoute-t-il, il est impossible à des nations, vivant sous des gouvernements suprêmes différents, de s'aimer réellement. Le lecteur pensera peut-être que si l'amour fraternel peut découler d'une union, c'est d'une union morale plutôt que d'une union légale, tandis qu'un césarisme universel, s'appuyant sur une loi internationale universelle, serait peu efficace pour imposer à tous les humains les règles de la justice et de la charité.

Je dois relever, en terminant, ce que l'auteur dit de l'union entre l'Angleterre et l'Irlande. D'après lui, les mœurs, les instincts, les intérêts sont trop différents sur les trois territoires composant le Royaume-Uni pour permettre une fédération sous le seul lien de la couronne commune. Les inconvénients qui sont résultés de l'abolition des parlements d'Écosse et d'Irlande forcent, au contraire, tous les esprits éclairés et prévoyants du Royaume-Uni à reconnaître que cette injustice, obtenue par des moyens méprisables, a été une grande faute politique. Il n'y a pas non plus à arguer d'une prétendue égalité des droits et des charges entre les trois royaumes.

Il serait facile de démontrer que cette prétendue égalité n'existe nulle part. L'union, telle qu'elle a été imposée, ruine l'Écosse et menace de dépeupler l'Irlande. A. D'AVRIL.

La Navigation maritime. Marines de guerre et de commerce. Navigation de plaisance, par E. LISBONNE, directeur des constructions navales en retraite. Paris, Librairies-imprimeries réunies, s. d., in-8 de 328 p., orné de nombreuses grav. — Prix : 5 fr.

L'ouvrage de M. Lisbonne fait partie de la *Bibliothèque des sciences et de l'industrie* que publient les Librairies-imprimeries réunies de May et Motteroz ; c'est un excellent compendium de tout ce qui concerne la navigation maritime. On y trouve d'abord un court historique de ce que furent les anciennes marines ; puis l'auteur développe avec plus de soin les transformations des navires dans le cours du XIXe siècle. Il définit avec beaucoup de compétence les principes de la navigation à voile, puis décrit les bâtiments à roues et à hélice, en passant successivement en revue les marines militaires et marchandes de France et de l'étranger. Viennent ensuite d'intéressantes considérations sur la navigation de plaisance. Le texte est illustré de nombreuses gravures représentant les bâtiments de guerre et de commerce les plus remarquables. C'est une œuvre de science vulgarisée qui peut rendre de grands services aux personnes et spécialement aux jeunes gens qui désirent se mettre au courant des choses de la mer.

COMTE DE BIZEMONT.

Les Auxiliaires, récits de l'oncle Paul sur les animaux utiles à l'agriculture, par J. HENRI FABRE, docteur ès sciences. Paris, Delagrave, 1890, gr. in-8 de 236 p. avec 102 grav. — Prix : 2 fr.

Admirablement écrit et pensé, cet intéressant ouvrage fait connaître la vie intime des nombreux auxiliaires dont le rôle consiste à débarrasser l'homme de « l'engeance dévorante » qui l'entoure, travail prodigieux que l'homme serait impuissant à accomplir lui-même. Voici d'abord l'hirondelle, la fauvette, le rossignol, le rouge-gorge, gracieuses créatures qui exterminent sans relâche l'insecte ravageur ; puis viennent le hibou, la chouette, la chauve-souris, le crapaud, le lézard et la couleuvre, injustement maudits, calomniés, persécutés parce qu'ils sont laids. Ce dernier reproche même est immérité : on est convenu d'appeler laid ce qui s'éloigne le plus de la configuration des êtres qui nous sont le plus familiers, mais la véritable beauté ne se mesure qu'avec les yeux de la raison, qui finit par reconnaître que « tout est beau et parfait en soi venant des mains du Créateur. » Livre excellent, dont la lecture attachante convient à tous, mais qui rendra surtout de signalés services dans les campagnes où il détruira une foule de préjugés invétérés. D. MARTEL.

Tu seras agriculteur, *histoire d'une famille de cultivateurs,* par HENRI MARCHAND. *Vie agricole, économie rurale.* Paris, Colin, 1890, in-18 de 352 p. — Prix : 1 fr. 60.

En écrivant ce petit livre, l'auteur s'est principalement préoccupé de montrer qu'on peut vivre heureux à la campagne. Si la profession agricole exige souvent un pénible labeur, elle présente par ailleurs bien des compensations. Elle procure l'indépendance, amène quelquefois la fortune, tout au moins l'aisance, et l'on obtient par elle des satisfactions et des

jouissances qui ne se retrouvent nulle part ailleurs. Sur une trame extrêmement simple se déroule toute la vie de Pierre Durier, de Marthe sa femme et de ses trois enfants. L'auteur a su grouper ces petits événements qui rompent la monotonie sans détruire la régularité de cette existence. En écrivant son récit, il a voulu en même temps instruire, et nombre de détails sont le prétexte de leçons de choses dans le goût du jour. Le récit n'en est malheureusement pas toujours rendu plus alerte. Mais il sera, pense-t-on, plus utile. Si l'on a ainsi sacrifié à l'engouement de notre époque, on y a sacrifié bien plus encore à un point de vue plus grave. Sauf un ou deux mariages, qui se font à l'église, et un appel à la miséricorde divine qu'on trouve à la fin, il n'est pas question de religion. Il y a là une abstention, qui paraît systématique, de toute idée religieuse. Parmi les autorités sociales du village, on ne cite pas le curé, et, dans les joies comme dans les peines, il n'est jamais fait une réflexion qui prouve qu'il y a un Dieu qu'on remercie des premières et auquel l'on demande la force de supporter les autres. Cette réserve notée, le livre est bon, utile et bien fait. G. DE S.

Nos Fleurs, *petites causeries botaniques,* par Mme HUGUETTE. Paris, Librairie illustrée, 1890, in-12 de 407 p. — Prix : 3 fr. 50.

L'auteur a voulu écrire un livre d'instruction et a cherché à lui donner une forme intéressante. Ce sont des causeries entre quelques personnages, où l'on étudie les principes et les applications usuelles de la botanique. Il est parfois difficile de supprimer ce qu'une telle étude d'histoire naturelle a de sévère, surtout lorsqu'on aborde, ainsi que le fait l'auteur, les diverses classifications des familles et des genres. Certainement ce volume est aussi attrayant que possible, et d'ingénieuses figures rendent plus faciles à saisir les détails techniques et spéciaux qui en sont le sujet. C'est en somme un livre d'enfants ou plutôt de jeunes adolescents. Une préface de M. Claretie, parlant de lettres de Jean-Jacques à divers, même sur la botanique, aurait pu faire penser le contraire. G. DE S.

Les Frères Manche. Les Joyeusetés de Pancrace, *scènes de la vie picaresque dans le Jura,* par F. GUILLERMET. Lons-le-Saunier, imp. Martin et Petit-Barmon, 1890, petit in-8 de 298 p.

Le premier des deux récits qui composent ce volume, intitulé *les Frères Manche,* est l'histoire émouvante de deux jeunes Lédoniens (c'est ainsi qu'on appelle les habitants de Lons-le-Saunier) que l'auteur nous dépeint sous des couleurs sympathiques. Cela se passe sous la Révolution. M. Guillermet tire énergiquement les ficelles assez malpropres d'un certain nombre de sanguinaires pantins du crû, bêtes ou sinistres : il n'y va pas de plume morte pour qualifier les Dumas cadet, les Rigueur et leurs séides. Entre parenthèses, notons, ce que M. Guillermet n'a pas eu à rappeler, que Dumas (René-François), après avoir quitté Lons-le-Saunier dont il fut maire, devint président du tribunal révolutionnaire, et, qu'entre autres têtes « données » par lui au féroce Fouquier-Tinville, celles de la Reine et de Madame Élisabeth comptent à son passif. L'auteur maltraite les fédéralistes et les fidèles de la monarchie presque aussi fortement que les jacobins. Donc, je n'aperçois pas d'une façon bien nette de quel côté penche la balance de l'historien-romancier : politiquement, cependant, il me semble partisan de la fameuse « république athénienne, » ce merle blanc qui sera visible à l'œil nu des « croyants » quand les poules auront des dents. Ce que,

moi, je vois ici de plus clair, c'est que, si les royalistes ont quelque droit de se plaindre de ces pages, un « tout petit peu » comme on dit en Franche-Comté, du moins leurs adversaires, en les lisant, riront jaune, oh ! très jaune ; car il est ici démontré, d'une façon assez roide, que dans le camp jacobin, au temps de la Terreur, on comptait à Lons-le-Saulnier, comme partout du reste, la plus belle collection de sacripants qu'il soit possible d'imaginer. — *Les Joyeusetés de Pancrace,* qui viennent ensuite, racontent d'une façon fort intéressante comment fut capturé un voleur jurassien célèbre, Pancrace Mayet, dont la spécialité, rare, vous en conviendrez, était de « voler les riches pour donner aux pauvres »... quelquefois. M. Guillermet a cru devoir se faire l'avocat après coup dudit Pancrace, non pour l'innocenter, mais pour protester contre la condamnation capitale dont son client posthume a été frappé jadis. Ce par quoi ce livre est surtout remarquable, c'est l'originalité, l'esprit, le brio endiablé de l'écrivain.

E.-C. SEQUANIO.

L'Académie française, par EUGÈNE ASSE, lauréat de l'Institut. Paris, Firmin-Didot, 1890, in-8 de 251 p., illustré de 61 grav. — Prix : 2 fr.

Cet ouvrage résume d'une façon peut-être un peu sèche et terne, mais pourtant intéressante, les recherches des érudits sur l'histoire de l'Académie française. C'est un bon livre de vulgarisation que les lauréats de collèges, auxquels il est destiné, liront certainement avec profit. Après un chapitre consacré à l'académie d'Antoine de Baïf, que l'auteur appelle très justement une « académie avant l'Académie » nous assistons à la naissance de l'Académie française chez Conrart, et nous la suivons à travers les diverses phases de son existence sous ses protecteurs successifs, Richelieu et Séguier, Louis XIV, Louis XV et Louis XVI ; puis nous la voyons disparaître et mourir pour ressusciter bientôt, plus heureuse en cela que beaucoup d'autres institutions illustres que la Révolution a tuées pour toujours. Un chapitre nous initie aux règlements, à la vie journalière, aux occupations de l'Académie ; une autre, pour conclure, fait l'histoire rapide du quarante-unième fauteuil. Notons une erreur en passant : ce n'est pas à Lacordaire, comme le dit l'auteur, mais à Barante que succéda le P. Gratry. Une illustration faite avec goût contribue à donner de l'agrément à ce livre. Nous le signalons bien volontiers.

P. TALON.

Les Grands Écrivains français. Mme de Staël, par ALBERT SOREL, de l'Institut. Paris, Hachette, 1890, in-12 de 216 p. — Prix : 2 fr.

La collection des *Grands Écrivains français,* qui a débuté il n'y a pas bien longtemps, d'une façon si brillante avec le *Victor Cousin* de M. Jules Simon et le *Mme de Sévigné* de M. Gaston Boissier, en est aujourd'hui à son neuvième volume, signé de M. Albert Sorel, l'auteur distingué du *Montesquieu,* et consacré à *Mme de Staël.* Neuf chapitres, dont six pour la biographie et trois pour les œuvres et l'influence du célèbre écrivain. La biographie est piquante, fine, colorée et met bien en scène les divers incidents de la vie errante et mouvementée de la fille de Necker. Les œuvres sont bien jugées, dans un sens trop favorable naturellement, l'auteur étant de cette école, assez peu fréquentée aujourd'hui, où les théories de Mme de Staël sont encore très en faveur. En somme, le livre se lit avec agrément et profit, parce qu'il est fait avec talent et savoir. M. A. Sorel vient de montrer une fois de plus qu'il était digne d'entrer à l'Institut. Il ne nous en coûte pas

de le dire, malgré les divergences qui, en politique et en religion, nous séparent de lui. P. TALON.

Mes Inscriptions, *journal intime de Restif de la Bretonne*, publiées d'après le manuscrit autographe de la bibliothèque de l'Arsenal, par PAUL COTTIN. Paris, Plon et Nourrit, 1889, in-16 de CXXV-333 p. — Prix : 6 fr.

La librairie Plon et Nourrit a fait l'acquisition de la *Bibliothèque elzévirienne* jadis créée par Jannet et vient de l'augmenter d'un nouveau volume. Il diffère un peu des publications précédentes reproduisant surtout les œuvres de nos vieux auteurs. Ce volume, c'est Restif de la Bretonne qui l'a fourni. Il avait l'habitude de consigner tous les incidents de chacune de ses journées dans des notes intimes quotidiennement écrites. Ces notes ont été mises au jour par M. Paul Cottin; c'est quelque chose comme le *Journal* des Goncourt, mais sans style et avec moins de prétention. C'est, comme on dit aujourd'hui, un livre « documentaire » où Restif se peint de la manière la plus franche. M. Cottin a joint à ce journal d'une lecture fatigante et monotone, une très bonne étude sur Restif; il le dépeint sans partialité aucune, avec ses défauts très nombreux, ses qualités fort rares, son cynisme, son orgueil, ses fanfaronnades et ses idées justes sur certains points, et dont quelques-unes ont passé de l'utopie à une réalisation récente. Fournier et Prudhon ont ramassé plus d'une pensée dans le fouillis du trop fécond écrivain. Par exemple, les philanthropes qui s'occupent de la question ouvrière ne trouveront pas un allié en lui. Il parle des ouvriers et du peuple, dont il reconnaît sortir, de la manière la plus défavorable (p. 130). Malgré son manque de goût, ses platitudes, Restif attira l'attention de Schiller, de Lavater, de Goëthe. Trop oublié pendant près d'un siècle, trop exalté aujourd'hui, Restif me semble avoir été placé dans son vrai jour par M. Cottin. De nombreuses notes éclaircissent le texte publié par lui et le volume se termine par un index fait avec soin. TH. P.

Un Homme de lettres. Paul Féval, par A. DELAIGUE. Paris, Plon et Nourrit, 1890, in-18 de III-271 p. — Prix : 3 fr. 50.

Voici un intéressant ouvrage dont Paul Féval est le héros : la vie du grand romancier y est bien racontée et son œuvre résumée d'une façon exacte et vivante, et tout à fait de nature à interrompre au profit de l'illustre écrivain la prescription d'un injuste oubli. Entre tant de médiocrités, Paul Féval se détache en effet d'une façon très saillante : malgré sa fécondité, il soignait ses livres, avait le souci de son art, et fut à son heure un grand écrivain. Dans sa vie, il y a sa conversion et sa fin chrétienne : M. Delaigue les raconte avec une émotion communicative et sympathique qui recommandera son livre auprès de nos lecteurs. Mais je trouve que, malgré l'excellent esprit qui l'anime, l'auteur admire avec une complaisance un peu excessive, en dépit des réserves qu'il formule, et Maupassant, et Péladan, et Mendès, et Maizeroy, et Gautier, « le grand Théo ! » Tous ces hommes-là ont ou ont eu du talent sans doute : raison de plus pour les traiter avec sévérité, puisqu'ils ont fait de très beaux dons un détestable, parfois un infâme usage. Sous le bénéfice de cette observation, il ne m'en coûte pas de dire que le livre de M. Delaigue est un excellent livre, le meilleur, je crois, que Paul Féval ait inspiré. P. TALON.

A travers l'Afrique avec Stanley et Emin-Pacha. *Journal de voyage* du Père SCHYNSE, publié par CHARLES HESPERS. Paris, W. Hinrichsen, 1890, in-12 de 298 p. — Prix : 3 fr. 50.

Le Père Schynse, de nationalité allemande, est l'un des deux missionnaires d'Afrique qui, du Victoria-Nyanza, reviurent à la côte avec la caravane de Stanley ; cet explorateur s'était montré fort irrité des correspondances que son compagnon de route avait envoyées, dès son retour, à des journaux allemands. L'éditeur du journal du Père Schynse a exploité le sentiment de curiosité que cette animosité devait éveiller dans le public en adoptant un titre à sensation qui fait espérer de curieuses révélations sur la fantastique expédition de Stanley au secours d'Emin-Pacha. Sous ce rapport, les lecteurs du volume sont déçus : le Père Schynse se tient dans une réserve presque absolue. Sans doute l'hospitalité reçue retient la plume de notre missionnaire, car on sent bien percer dans son récit une certaine gêne à l'endroit de l'explorateur. Cependant, à propos des hésitations d'Emin-Pacha à suivre son sauveur, il les explique en disant que le premier avait trop d'expérience des hommes pour ne pas s'être aperçu que cet apparent dévouement cachait un but politique et le désir de bénéficier du grand approvisionnement d'ivoire que l'on savait amassé par le gouverneur de la province équatoriale. Le Père Schynse exprime aussi le regret que Stanley ait cru devoir faire marcher sa caravane sous le pavillon égyptien orné du croissant ; ce sentiment est naturel chez un prêtre catholique. Le journal de route du missionnaire est très détaillé comme renseignements géographiques et ethnographiques ; il est d'un grand intérêt à ce double point de vue, mais il est écrit avec la lourdeur allemande, et se lit moins couramment que l'ouvrage de Stanley. Il est curieux que ce journal s'arrête court dès l'entrée de la caravane à Bagamoyo et ne fasse pas mention du terrible accident arrivé à Emin-Pacha, alors qu'il causait avec le Père Schynse lui-même le soir de l'arrivée. Ce n'est pas encore dans ce livre qu'on trouvera la clef des mystères qui planent sur l'expédition de Stanley. COMTE DE BIZEMONT.

Mémoires de Madame de la Fayette, publiés avec préface, notice et table, par EUGÈNE ASSE. Paris, Jouaust, 1890, in-18 de XXI-300 p. — Prix : 3 fr. 50.

La *Bibliothèque des Mémoires,* que publie avec tant de goût la Librairie des bibliophiles, vient de donner un nouveau petit volume. L'an dernier, c'était Agrippa d'Aubigné ; aujourd'hui, c'est Mme de la Fayette : car l'auteur de la *Princesse de Clèves* a laissé des Mémoires, malheureusement assez incomplets. Elle a peint avec de merveilleuses couleurs les mœurs aristocratiques du XVIIe siècle ; la cour de Louis XIV, dont elle était, n'avait point de secrets pour elle. Filleule de la duchesse d'Aiguillon, demoiselle d'honneur de la reine, Mlle de la Vergne, devenue comtesse de la Fayette, se lia au couvent de Chaillot avec la jeune Henriette d'Angleterre, dont elle resta jusqu'au bout la très intime amie. « Cette connaissance, dit-elle, me donna l'honneur de sa familiarité, en sorte que, quand elle fut mariée, j'eus toutes les entrées particulières chez elle, et, quoique je fusse plus âgée de dix ans qu'elle, elle me témoigna jusqu'à sa mort beaucoup de bonté. » Cette mort foudroyante de la duchesse d'Orléans, que Bossuet a rendue inoubliable, Mme de la Fayette en fut l'un des témoins émus, et elle en voulut être l'historien. Mais les « Mémoires de la cour de France pour les années

1688 et 1689 » sont peut-être plus remarquables encore que le récit de la courte vie de Madame. Au charme du style se joignent la liberté d'appréciation et la hauteur de pensée. Et au dire du nouvel éditeur, dont la compétence ne saurait être contestée, « les jugements portés sur les hommes, sur la politique et les mœurs, y sont d'une indépendance singulière. Mme de la Fayette y parle de la guerre en personne qui a entendu Turenne et Condé et profité de leurs conversations, et de la politique en homme d'État. A cet égard, ces Mémoires sont véritablement étonnants; on ne peut leur comparer que ceux de Retz. » G. BAGUENAULT DE PUCHESSE.

La Question Louis XVII. *Simple mémento chronologique,* par F. DELROSAY. Paris, Librairie de l'art indépendant; Lyon, Guillard; Bordeaux, bureaux de la *Légitimité,* 1890, in-16 de VIII-208 p. — Prix : 1 fr. 50.

« Simple mémento, » soit! C'est l'apparence; au fond, c'est un nouveau plaidoyer, mais qui rappelle plutôt les arguments connus qu'il n'en fournit de nouveaux. Sous cet acharnement, il y a une intrigue, trop visible pour qu'il soit besoin de la combattre. Lorsque Jules Favre s'est emparé de cette cause, il l'a fait en rhéteur amoureux des difficultés et qui trouvait qu'elle prêtait aux effets d'audience; si on le suppose convaincu, il faudra rappeler à combien de thèses aventurées cet homme plus éloquent que judicieux a prêté l'éclat de sa parole. Nous nous bornons à signaler cet opuscule à ceux de nos lecteurs qui s'intéresseraient encore à cette question.

V. P.

Les Veillées de la brigade, ou la Vie d'un soldat, de 1814 à 1871, par le baron A. DU CASSE. Paris, Émile Bouillon, 1889, in-12 de 284 p. — Prix : 2 fr. 50.

Un commandant retraité, père d'un maréchal des logis de gendarmerie, entreprend de conter ses campagnes aux gendarmes de la brigade de son fils. Ses récits commencent à la bataille de Waterloo où le vieux militaire a débuté comme tambour; ils embrassent ensuite les campagnes d'Algérie, de Crimée, d'Italie et de France. Les descriptions des batailles tiennent moins de place que les épisodes tour à tour héroïques et comiques de la vie du soldat en campagne. L'esprit général est excellent, et l'auteur, surtout dans les dernières pages, se plaît à mettre en relief le dévouement des aumôniers et des religieuses; à signaler cependant un passage peu favorable aux « monsignors » italiens qui pourrait être mal interprété par des lecteurs peu éclairés. Cette légère tache nous paraît regrettable, parce qu'elle fait hésiter à recommander pour les bibliothèques populaires un livre amusant, animé du patriotisme le plus élevé et, d'ailleurs, sincèrement chrétien. COMTE DE BIZEMONT.

Histoire de la conquête de l'Algérie, par G. QUESNEL, professeur d'histoire et de géographie à l'École Monge et à l'École des hautes études commerciales. Paris, F. Alcan, s. d., petit in-18 de 190 p. — Prix : 0 fr. 60.

La *Bibliothèque utile* ne nous donne pas souvent la satisfaction de faire de ses volumes un éloge sans restriction. Cette fois nous pouvons dire que l'histoire de la conquête de l'Algérie est irréprochable. L'auteur y apporte la véritable impartialité de l'historien, ne se laissant prendre ni aux vieux clichés de la polémique plus ou moins parlementaire, ni aux diatribes pas-

sionnées des sectaires. Les deux points critiques, les révolutions de 1830 et de 1848, ne le font pas dévier et il reste juste et même bienveillant pour le maréchal de Bourmont et pour les princes d'Orléans. D'autre part, il constate que la première messe célébrée dans la Kabylie par le P. Régis, supérieur de la Trappe de Staouéli, a vivement frappé l'imagination des Kabyles et on sent qu'à son avis c'était là faire œuvre de vraie colonisation. Toujours dans le même esprit, il raconte en quelques lignes l'occupation de la Tunisie et termine par quelques considérations très sages sur le développement futur de notre grande colonie d'Afrique. C'est un excellent livre de vulgarisation.

COMTE DE BIZEMONT.

Souvenirs des zouaves pontificaux (1861-1862), recueillis par FRANÇOIS LE CHAUFF DE KERGUENNEC, ancien zouave pontifical. Paris et Poitiers, Oudin et Cie, 1890, in-12 de 401 p., orné de plusieurs gravures.— Prix : 3 fr. 50.

Ce volume est entièrement formé des lettres de M. Henri Le Chauff de Kerguennec, ancien sergent aux zouaves pontificaux, recueillies par son frère qui a servi dans le même corps d'élite. Bien que ne se rapportant qu'aux années 1861 et 1862, qui ont été peu accidentées, ces lettres sont intéressantes à lire, parce qu'elles sont écrites avec humour et bonhomie. On y trouve quelques épisodes curieux de l'histoire contemporaine, comme la prise de Gaëte, et les innocentes fredaines du jeune sergent sont sanctifiées par une foi ardente et une pratique constante de tous les devoirs religieux. Il y a un épisode pénible, c'est celui où Henri Le Chauff de Kerguennec est incarcéré au château Saint-Ange pour avoir eu, avec un soldat du corps d'occupation français, une altercation au sujet d'un portrait du Saint-Père.

COMTE DE BIZEMONT.

La Vérité sur la question romaine, par B. O. S. Traduction française seule autorisée. Paris, Retaux-Bray, 1890, in-8 de 146 p. — Prix : 2 fr.

L'ouvrage que nous annonçons et qui paraît avoir obtenu la plus haute approbation, a été composé plus particulièrement pour les Italiens; mais il est de nature à intéresser et à éclairer tous les catholiques.

Abordant la question au point de vue italien, « les catholiques, dit l'auteur, sont citoyens autant que pas un, et ils désirent voir une Italie riche, industrieuse, instruite, polie, religieuse, forte à l'intérieur; et, à l'extérieur, respectée, indépendante des injonctions secrètes de gouvernements étrangers... Ce qu'il importe surtout de bien fixer dans l'esprit, c'est que la question de la souveraineté temporelle des papes ne porte aucune atteinte à celle de l'unité de l'Italie, attendu que toutes les deux auraient pu et pourraient encore exister en parfait accord (p. 90). » Après une critique, sévère mais juste, du parlementarisme, spécialement en Italie, M. B. O. S. parle des franchises dont on trouve des exemples dans les constitutions de l'antiquité et du moyen âge : « Elles n'étaient qu'un sage tempérament apporté, sur quelques points, à l'arbitraire personnel du prince : elles étaient exercées par des mandataires qui ne représentaient pas la prétendue souveraineté du peuple, mais qui, nommés par le peuple, étaient associés à la suprême puissance civile pour certaines classes d'affaires, comme le régime des impôts et quelques autres. Cette conception n'avait rien de contraire à la prérogative du souverain, et une charte de ce genre serait encore ce qui conviendrait le mieux à toutes nos sociétés

actuelles; parce que, d'un côté, il y règne une certaine aversion contre la monarchie absolue, et que, de l'autre, on y est généralement dégoûté des mauvais résultats du parlementarisme moderne.... Les papes, est-il besoin de le dire, furent toujours les hommes de leur siècle. Et il le sera aussi, le Pape souverain de la fin du XIXe siècle (p. 135-137). » Ce livre sera fort utile en ce qu'il fait voir que l'indépendance souveraine de la papauté n'est incompatible ni avec l'unité de l'Italie ni avec ce qu'il y a de légitime dans les idées régnantes. A. D'AVRIL.

La Question d'Alsace, par JEAN HEIMWEH. Paris, Hachette, 1889, in-12 de VI-253 p. — Prix : 3 fr. 50.

L'auteur explique fort bien les causes de l'attachement profond de l'Alsace pour la France. Dans une étude intéressante et bien conduite, d'où le sentiment chrétien n'est pas exclu, il raconte le passé de l'Alsace; il expose les raisons qui y ont fait accepter avec tant de facilité la domination douce et intelligente de la France; il fait ressortir le contraste entre les procédés de Louis XIV et les procédés des vainqueurs de 1870. Il met aussi en relief les ambiguités du traité de Munster. Dans la troisième partie et dans la quatrième, M. Heimweh accumule tellement les démonstrations propres à établir et à expliquer l'antagonisme du pays contre ses nouveaux maîtres, à prouver l'impossibilité d'une entente sincère entre eux, qu'il serait difficile de faire un choix parmi les pages à citer : c'est un livre à lire. Il est écrit par un homme bien élevé, qui dit des vérités dures parfois, mais qui les dit avec calme et sans jamais descendre aux allures du pamphlétaire. On sent souvent que l'indignation est prête à l'emporter, mais qu'il fait effort pour en contenir l'expression. Signalons la juste explosion de l'auteur à propos de la brutalité des assiégeants de 1870, prenant pour cible la croix de la cathédrale de Strasbourg : « N'est-ce point, s'écrie avec raison M. Heimweh, un inexcusable sacrilège? » (P. 124.) A. D'AVRIL.

Les Chefs-d'Œuvre inconnus. — Almanach des bizarreries humaines, par le conventionnel JACQUES-CHARLES BAILLEUL, avec préface et table analytique, par F.-A. Aulard. Paris, Librairie des bibliophiles, 1889, in-16 de VIII-94 p. — Prix : 6 fr.

Cet almanach méritait-il d'être exhumé? Est-il de nature, comme le dit l'éditeur, « à faire plaisir non seulement aux historiens, mais aux lettrés? » Une langue molle, effacée, souvent peu grammaticale, voilà pour le style; quelques anecdotes sur Delleville, Osselin, Mme de Charry; l'aventure de l'abbé de la Trémoille à l'hôpital de l'Évêché, voilà pour l'histoire : maigre pitance. Bailleul a pris part au coup d'État de fructidor; il l'a loué sur l'heure dans un morceau qui se ressent de toutes les passions du moment. En 1818, il tenta de réfuter l'ouvrage posthume de Mme de Staël sur la Révolution. Homme d'État sans caractère, écrivain plus que médiocre, tel fut Bailleul, et, avec quelque élégance que se présente la réimpression de cet opuscule oublié et presque disparu, il n'en résultera pour l'auteur aucun regain d'honneur ou de notoriété. VICTOR PIERRE.

France et Syrie. Souvenirs de Ghazir et de Beyrout, par le R. P. CHOPIN, S. J. Tours, Mame, 1890, gr. in-8 de 368 p. orné de gravures. — Prix : 2 fr. 40.

On sait que la Compagnie de Jésus a fondé, depuis quelques années, en

Syrie, une Université où de zélés missionnaires enseignent aux jeunes Grecs et Maronites l'amour de Dieu et de la France, en même temps que les diverses branches des connaissances humaines. Une très ingénieuse idée a été de relier cet établissement asiatique au collège de Mongré, près de Lyon, dont les élèves adoptent de jeunes Syriens pour leur procurer les bienfaits d'une éducation chrétienne; une touchante correspondance s'établit ainsi entre les deux collèges. Le R. P. Chopin a voulu faire connaître les heureux fruits de cette association en écrivant les vies de sept élèves de Ghazir et Beyrouth, sièges successifs de l'Université de Syrie, morts en odeur de sainteté à la fleur de l'âge. Ce livre, édité avec soin par la maison Mame, et orné de bonnes gravures, est spécialement destiné aux distributions de prix ; il est hors de doute qu'il offrira à la jeunesse française de fortifiants enseignements par l'exemple des vertus sublimes que pratiquent les jeunes élèves des Pères de Syrie; mais la monotonie des récits et l'absence presque complète de détails pittoresques ou dramatiques en font une lecture des plus sérieuses et qui ne peut convenir qu'aux personnes déjà avancées en dévotion. Un appendice donne de très intéressants détails sur les écoles fondées par la Compagnie dans le Liban, où elles ont à soutenir la redoutable concurrence des protestants anglais.

COMTE DE BIZEMONT.

Il Sillabo studiato nella sua prima origine ossia la condanna delle 80 proposizioni raccolte nel Sillabo..., etc., pel Sac. D. PIETRO CHIAF. Milano, tipografia edit. degli Artigianelli, 1889, in-18 de 264 p. — Prix : 1 fr. 50.

C'est une idée originale et dont les résultats sont très intéressants, que celle qui a conduit M. l'abbé Chiaf, autrefois professeur au séminaire de Brescia et aujourd'hui archiprêtre de Polasco, à rechercher la genèse du Syllabus. On a en effet beaucoup discuté sur la valeur de ce document adressé par le cardinal Antonelli à l'épiscopat en 1864, et ce ne sont pas seulement les ennemis de l'Église, mais d'excellents catholiques qui ont quelquefois mis en doute sa valeur théologique. M. Chiaf a entrepris de démontrer que les quatre-vingts propositions du Syllabus ont été, indépendemment de la note théologique qui leur a été attribuée en 1864, soit précédemment réprouvées « *ex cathedrâ,* » soit condamnées par le concile du Vatican, ou par des Actes spéciaux du Souverain Pontife. Cette entreprise pouvait sembler téméraire ; les textes à la main, l'auteur a su la conduire à terme dans un traité canonique dénué de tout artifice et reposant seulement sur la bonne foi et l'évidence de la vérité. Son travail comprend trois parties : 1° l'explication du mot *Syllabus;* 2° la signification pratique de sa valeur dogmatique; 3° les adhésions de l'épiscopat à l'acte pontifical et l'obligation de soumission que lui doivent les fidèles. Nous n'avons que des éloges à adresser à l'auteur pour sa composition et son œuvre de comparaison, mais nous aurions souhaité une impression plus soignée. Espérons qu'une traduction française répandra parmi nous cet utile ouvrage qui mérite l'attention des professeurs de nos séminaires. G. PÉRIES.

CHRONIQUE

NÉCROLOGIE. — La mort de S. E. le cardinal Joseph HERGENRÖTHER, arrivée le 6 octobre, est une grande perte pour l'Église. Né à Würzbourg le

15 septembre 1822, il étudia sous le fameux Döllinger à l'Université de cette ville. En 1852, après la publication de sa thèse : *De catholicae ecclesiae primordiis recentiorum protestantium systemata* (1851, in-8), il fut nommé à la même Université professeur de droit canon et d'histoire ecclésiastique. Le traité qu'il publia en 1860 sur l'état de l'Église après la Révolution française (*Der Kirchenstaat seit der französischen Revolution*, in-8) attira sur lui les yeux de l'Allemagne catholique. Lors du concile du Vatican, il prit position parmi les meilleurs défenseurs du Saint-Siège et se sépara de son ancien maître, Döllinger, contre lequel il composa plusieurs écrits. En 1879, le Saint-Père le nomma cardinal-diacre au titre de Saint-Nicolas *in Carcere;* et il fut mis à la tête des Archives du Vatican. Outre les ouvrages que nous avons déjà cités, l'éminent prélat a encore écrit : *Die Lehre von der Göttlichen Dreieinigkeit nach dem heiligen Gregor von Nazianz* (1850, in-8); — *Neue Studien über die Trennung der morgenländischen und der abendl. Kirche* (1864, in-8); — *Kirche und nicht Partei* (1865, in-8); — *Photius, Patriarch von Constantinopel, ein Lebensbild* (1867-1869, 3 vol. in-8); — *Monumenta graeca ad Photium ejusque historiam pertinentia* (1869, in-8); — *Die Irrthümer von mehr als 400 Bischöfen und ihr theologischer Censor* (1870, in-8); — *Antijanus, eine Kritik der Schrift : « der Papst und das Concil, von Janus. »* (1870, in-8); — *Die Marienverehrung in den 10 ersten Jahrhunderten der Kirche* (1870, in-8); — *Kritik der von Döllinger'schen Erklärung* (1871, in-8); — *Katholische Kirche und christlicher Staat in ihrer geschichtlichen Entwickelung und in Beziehung auf die Fragen der Gegenwart* (1872, in-8); — *Athanasius der Grosse* (1876, in-8); — *Papst Pius IX gross in seinem Wirken und in seinem Leiden* (1876, in-8); — *Piemonts Unterhandlungen mit dem heiligen Stuhle im 18. Jahrhundert* (1876, in-8); — *Abriss der Papstgeschichte* (1879, in-16); — *Cardinal Maury, ein Lebensbild* (1879, in-8); — *Handbuch der allgemeinen Kirchengeschichte* (1879, in-8), qui a eu plusieurs éditions et a été traduit en français. Enfin, le regretté cardinal avait accepté de continuer l'*Histoire des conciles,* commencée par Mgr Héfélé.

— M. Alphonse Karr est mort à Nice, à l'âge de 82 ans. Né à Paris le 24 novembre 1808, après avoir professé la cinquième à l'ancien Collège Bourbon, où il avait fait ses études, il fit ses débuts comme romancier par la publication d'un volume intitulé : *Sous les Tilleuls* (1832) qui fit assez de bruit. Dès lors et pendant une assez longue période, M. Karr publia de nombreux volumes dont plusieurs eurent beaucoup de succès, tels que *Fort en thème, Plus ça change, plus c'est la même chose,* etc. M. Karr avait, dès avant la publication de son premier roman, débuté dans le journalisme par des articles au *Figaro,* dont il devint même un moment le rédacteur en chef. En 1839, il lança une petite revue satirique *les Guêpes,* dont le succès fut immense, ce qui n'empêcha pas l'auteur d'échouer aux élections de 1848. Il fit à cette époque un nouveau journal, *le Journal,* puis reprit dans *le Siècle,* en 1852, l'œuvre des *Guêpes,* sous le titre de *Bourdonnements.* Mais cette résurrection et celle qu'il tenta plus tard dans l'*Opinion nationale* et dans le *Figaro* n'eurent pas le même succès, la verve de l'auteur s'étant un peu épuisée. Les essais de M. Karr dans l'art dramatique ne furent pas non plus très heureux.

— M. le professeur Thorold Rogers, dont on annonce la mort, avait fait ses études au King's College de Londres et à Oxford. Il prit part au mouvement tractarien et fut pendant quelque temps un ardent disciple de Pusey, puis une évolution s'opéra dans son esprit, et il relégua bien loin les études, et même les croyances religieuses. Élu en 1862 professeur à Oxford, il se consacra à l'économie politique et devint un des maîtres de

l'école officielle. L'orthodoxie de son enseignement et son talent d'écrivain lui firent pardonner ses opinions radicales, surtout quand, en 1886, il perdit son siège à la Chambre des communes. Les principaux ouvrages du professeur Thorold Rogers sont : *Cobden and Modern political opinion; Agriculture and Prices in England* (1882); *Six Centuries of Work and Labour* (1884); *The Economical Interpretation of History* (1888); et enfin un Manuel d'histoire : *Holland* (1890), rédigé pour la collection *The Story of Nations* de l'éditeur T. Fisher Unwin.

— Vient de mourir à Kharkof M. PLATONOF, membre honoraire de l'Université de cette ville, où il avait occupé la chaire d'histoire pendant vingt ans (1835-1856). On a de lui les ouvrages suivants : *Vie et Gestes des SS. Cyrille et Méthode, apôtres des Slaves* (1862); — *SS. Cyrille et Méthode étaient-ils Slaves ou Grecs?* (1886); — *Anti-encyclique, à propos de la bulle « Grande Munus »* (1882); — *Réponse de l'auteur de l'Anti-encyclique à Mgr Strossmayer* (1884). Les titres des deux derniers ouvrages indiquent assez dans quel esprit ils ont été composés.

— On annonce encore la mort : de M. BARBIÉ DU BOCAGE, membre de la Société de géographie, collaborateur de plusieurs publications scientifiques, mort le 11 octobre dans son château de Quénet près de Conches, à l'âge de 56 ans; — de M. Bonaventure BERGER, inspecteur général de l'enseignement primaire, mort le 19 octobre; — de M. Alexandre BOGGS, docteur en médecine des Facultés de Paris et de Londres, correspondant de *The Lancet*, doyen des médecins anglais à Paris, collaborateur de diverses revues scientifiques de Paris, mort le 7 octobre; — de M. l'abbé BOURBONNE, aumônier des Visitandines de Paris, auteur de livres de piété; — de M. CALMON, sénateur, auteur d'ouvrages d'économie politique et financière, parmi lesquels on remarque un volume sur *les Impôts avant 1789*, mort à 75 ans; — de M. Paul HOVASSE, directeur de l'*Indépendance de Clamecy*; — de M. Édouard MAGLIONE, ancien maire de Marseille, collaborateur du *Sémaphore*, mort le 26 septembre, à l'âge de 55 ans; — de M. Camille DE MAGNIN, avocat à la cour d'appel de Paris, qui fut longtemps le correspondant du *Temps* pour la Hollande, mort le 13 octobre; — de M. MATHIEU, professeur de mathématiques pures à la Faculté des sciences de Nancy; — de M. Gustave MONOD, chirurgien honoraire des hôpitaux, professeur agrégé à la Faculté de médecine, mort le 17 octobre à 87 ans; — de M. Philippe SERRET, ancien avocat général à la cour de Paris, rédacteur de l'*Univers*, mort le 19 octobre.

— A l'étranger, on annonce la mort : de M. Alfred BACCARINI, mathématicien italien, connu par des travaux de statistique et d'hydrographie, mort au commencement d'octobre; — de M. William BROCKIE, éditeur du *Border Watch*, puis de *The Shields Gazette* et de *The Sunderland Times*, auteur de divers ouvrages de folklore, mort à la fin d'octobre; — du Dr BUMÜLLER, naturaliste, auteur de manuels estimés, mort à Ravensbourg le 14 septembre; — de l'explorateur anglais sir Richard BURTON, mort à 69 ans, vers le milieu d'octobre; — de M. Felice CASORATI, professeur d'analyse infinitésimale à l'Université de Pavie, mort à 55 ans; — de Mme COURTMANS, née Berchmans, romancière belge, morte à 79 ans, le 22 septembre; — de M. A.-J. DUFFIELD, connu par ses études sur l'Espagne et notamment par un volume sur Don Quichotte et ses commentateurs; — de M. H.-L. FLEMMICH, dont les poésies lyriques, parues sous le pseudonyme de Perifal, ont eu du succès, mort à Fribourg en Brisgau, le 24 septembre; — de M. Bernard DE FLORENCOURT, écrivain catholique allemand, né d'une famille

française, successivement rédacteur à la *Germania* de Berlin et au *Vaterland* de Vienne ; — de M. GALBRAITH, du Trinity College de Dublin, auteur de manuels estimés, mort à la fin d'octobre ; — de M. John Drew GAY, journaliste de Londres, mort le 11 octobre ; — du Dr Hermann GRIEBEN, poète et rédacteur de la *Gazette de Cologne,* mort dans cette ville, le 23 septembre, à 69 ans ; — du Dr W.-L. GRUBER, ancien professeur d'anatomie à l'Académie de médecine de Saint-Pétersbourg, mort le 30 septembre à Vienne ; — de M. John HANCOCK, ornithologiste distingué, mort à 80 ans le 11 octobre ; — du Dr M. HENOCK, mathématicien, mort le 26 septembre à Berlin ; — du Dr Konrad HOFMANN, professeur à la Faculté de philosophie de Münich, mort le 2 octobre à 71 ans ; — du P. Otto HOPFENMÜLLER, ancien rédacteur du *Bamberger Volksblatt,* supérieur des missions d'Annam, auteur d'un catéchisme en langue indigène ; — du Dr Ferdinand KRAUSS, conservateur du Muséum d'histoire naturelle de Stuttgard, où il est mort le 15 septembre à 78 ans ; — du Dr E.-H. LEHMANN, médecin oculiste et professeur, mort à 75 ans à Copenhague, le 24 septembre ; — du Dr MALLINGHAUSEN, qui dirigeait depuis 50 ans l'institution danoise des sourds-muets ; — du Dr MARX, professeur de chimie à l'École technique supérieure de Stuttgart, mort le 7 octobre ; — de Mgr MILONE, rédacteur en chef de la *Libertà Cattolica* de Naples ; — de M. James MONTEITH, historien et géographe américain, mort à 60 ans, le 11 septembre ; — du Dr Ed. PINDER, directeur du musée de Cassel, écrivain d'art et d'archéologie, mort à Cassel, le 18 septembre à 54 ans ; — du Dr H. SCHWARZ, professeur de technologie chimique à l'École technique supérieure de Graz, mort le 15 septembre à 66 ans ; — de M. SELLOR, professeur de langue latine à l'Université d'Édimbourg, dont on cite entre autres études deux travaux sur les poètes romains de la République et de l'époque d'Auguste ; — de M. A. STEVENS, critique d'art, mort le 15 septembre ; — du Dr August STÖHR, médecin et professeur à l'Université de Wurzbourg, mort le 3 octobre à l'âge de 48 ans ; — de M. Pierre TCHIATCHEFF, écrivain russe connu, mort en octobre ; — du Rev. W.-G. THOMAS, vicaire de S.-Asaph, connu par ses poésies ; — de M. VERNES-PRESCOTT, mort le 2 octobre, à 86 ans.

LECTURES FAITES A L'ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES. — Dans la séance du 3 octobre, M. L. Delisle a entretenu ses collègues du *Traité des remèdes de l'une et l'autre fortune* de Pétrarque ; puis M. Louis Batiffol a lu un travail sur la prévôté des marchands à Paris au XIVe siècle. — Le 10 octobre, M. de Maulde a donné lecture d'une notice historique sur le canton suisse du Tessin. — Le 17 octobre, M. Grellet-Balguerie a présenté des observations sur la chronologie des papes du VIIe siècle ; M. Théodore Reinach a ensuite communiqué à l'Académie une étude sur les rois de la Comagène. — Le 24 octobre, l'Académie a entendu une notice de M. Joret sur la famille des Formont, protestants ruinés par la révocation de l'édit de Nantes. Enfin M. de Nolhac a donné lecture d'un travail sur un ouvrage inédit de Pétrarque.

CONGRÈS. — Le second congrès catholique d'Espagne s'est ouvert à Saragosse, le 5 octobre, sous d'heureux auspices. L'assemblée était très nombreuse et composée d'hommes d'élite : l'épiscopat espagnol en particulier y avait envoyé beaucoup de représentants, et des représentants choisis. Malheureusement cet accord et cette bonne harmonie ont été un peu troublés vers le milieu du congrès. Outre les séances générales qui se sont tenues le 6, 7, 8 et 9 octobre, de midi à trois heures, il y avait chaque jour deux sessions, dont l'une, le matin, réservée aux sections particulières du

congrès. Ces sections étaient au nombre de quatre. La première s'occupait des questions scientifico-religieuses. La seconde avait trait aux questions d'enseignement, la troisième aux œuvres de charité et la quatrième avait pour objet la *Question ouvrière*. L'un des plus solides discours est celui de l'évêque d'Orihuela, consacré au développement de la proposition suivante : « Toutes les théories de la libre pensée reviennent à vouloir diviniser la raison humaine. »

— Du 18 au 20 novembre se tiendra à Caen, sous la présidence d'honneur de Mgr l'évêque de Bayeux, le premier congrès provincial de la Société bibliographique. Nous rendrons compte de ce congrès, dont le programme comprend des questions du plus haut intérêt, se rattachant: 1° à la Société bibliographique; 2° à l'étude; 3° à la propagande.

La Jeunesse de Malherbe. — M. Armand Gasté, professeur à la Faculté des lettres de Caen, vient de publier, dans les *Mémoires de l'Académie* de cette ville, un mémoire de 56 p. in-8, dont nous venons de donner le titre. La première question qu'il a résolue à l'encontre de ses devanciers est celle-ci : Pourquoi Malherbe a-t-il quitté Caen, son pays, pour la Provence? Ce n'est pas le chagrin de voir son père embrasser la religion protestante, c'est plutôt l'aversion qu'il éprouvait pour la magistrature, et son père voulait lui résigner sa charge de conseiller au présidial. Les vers de Malherbe sur la mort de Geneviève Rouxel sont le second point mis en lumière par l'éminent professeur. Le poète avait vingt ans quand il pleura celle qui avait été l'objet non de ses amours, mais de ceux de Vauquelin de la Fresnaye. Ces vers ont déjà été publiés par un professeur au lycée de Nancy, M. E. Roy. M. Gasté en donne une nouvelle édition corrigée. Comme il l'annonce, « cette pièce n'ajoute rien à la gloire poétique de Malherbe; mais elle donne sur la société caennaise de la fin du XVIe siècle, un assez grand nombre de renseignements curieux. » Malherbe nomme le « cercle » de Caen, une presqu'île formée par un bras de l'Odon (et non pas de l'Orne, nous semble-t-il), il cite Rouxel, l'oncle de la jeune morte, professeur d'éloquence et de droit, « honneur de la muse romaine, » Vauquelin, « du Sénat le premier ornement, » ou en prose : lieutenant-général au bailliage, Guy Le Fèvre de la Boderie, Fanu et lui-même : Malherbe. Une reproduction phototypique est jointe au volume.

Paris. — Deux notices de M. Léopold Delisle sont consacrées l'une au *médailleur Jean de Candida* (extrait du tome LI de la *Bibliothèque de l'École des chartes*, 3 p. gr. in-8), l'autre au *libraire Frédéric d'Egmont* (extrait du même tome, 5 p.). Dans la première, l'heureux trouveur signale un nom encore peu connu, qui est, dit-il, destiné à tenir une certaine place dans l'histoire des arts en France à la fin du XVe siècle : Jean de Candida avait exécuté une médaille et probablement un sceau de Robert Briçonnet, archevêque de Reims et chancelier de France, qui, dans une lettre écrite par son secrétaire, Guillaume de la Mare (*Epistolæ*, 1514, f. 8 v°), le loue comme artiste, comme historien et comme ambassadeur. — La seconde notice ne contient pas moins de choses nouvelles. M. Delisle, complétant les informations de M. E. Gordon Ouff (*The library* de juin 1890) sur un libraire du XVe et du XVIe siècle, dont l'activité s'exerça successivement en Angleterre et en France, a dressé la liste des ouvrages possédés par la Bibliothèque nationale, que la marque parisienne aux initiales *FE* et *IB* permet d'attribuer, au moins pour une part, à Frédéric d'Egmont.

— Nous avons à signaler, ce mois-ci, trois brochures de M. Henri Omont. La première est consacrée à *Un Fragment d'ardoise du moyen âge trouvé à*

Foigny. La notice explicative, rédigée par M. Prou, donne la date approximative du manuscrit, fin XIIIe siècle. Ce sont des notes, sans grande valeur, d'un moine de Jouy. Une planche en phototypie en reproduit les deux aspects.(Extraits de la *Bibliothèque de l'École des chartes.*) — La seconde est le *Catalogue des manuscrits celtiques et basques de la Bibliothèque nationale.* (Extrait de la *Revue celtique,* t. XI.) Il y en a 105 : 29 sont irlandais ; 73 bretons, et 3 seulement basques. L'auteur signale un manuscrit irlandais du XVIIIe siècle à l'Arsenal et un autre de la même date à la Mazarine. Une liste des copistes et possesseurs de manuscrits de Mystères bretons et un index alphabétique terminent le travail. — Les *Documents sur les jeunes de Langues et l'Imprimerie orientale à Paris en 1719,* sont extraits du *Bulletin de la Société de l'histoire de Paris.* Ils nous révèlent qu'en 1719, sur les réclamations du marquis de Bonac, ambassadeur du Roi près la Porte ottomane, et sur les instructions de l'abbé Renaudot, le Régent eut l'idée de faire réimprimer divers ouvrages, grammaires et dictionnaires, destinés aux enfants que le Roi faisait instruire pour lui servir de drogmans. Ces projets n'aboutirent qu'à la fin du XVIIIe siècle.

— La librairie scientifique E. Bernard et Cie se fait l'éditeur parisien d'une importante publication périodique dont M.F. de Szczepański de Saint-Pétersbourg prend la direction. Le titre de cette revue suffit à en indiquer l'objet : *Bibliothèque polytechnique internationale, index méthodique et catalogue descriptif par ordre de matières des publications techniques (livres et journaux) de la France, de l'Angleterre, de la Belgique, de la Suisse, de l'Allemagne et de l'Amérique, en tenant compte de leurs rapports avec la législation, l'hygiène et la vie pratique.* En même temps que l'édition française paraissent une édition allemande, une édition anglaise et une édition russe (Leipzig, Herbig ; Londres, Sampson Low ; New York, International News Co ; Saint-Pétersbourg, Charles Riicker). Nous comptons revenir sur cette publication intéressante dont la modicité du prix (2 fr. 50 par an) assurera l'écoulement rapide.

— Nos lecteurs peuvent avoir intérêt à savoir que la librairie ancienne et moderne de Techener, qui publie le *Bulletin du bibliophile,* a été cédée en octobre à MM. H. Leclerc et P. Cornuau.

— M. l'abbé Pierre Batiffol vient de faire paraître dans la *Petite Bibliothèque d'art et d'archéologie,* publiée sous la direction de M. Kaempfen, une excellente et intéressante étude sur *la Vaticane de Paul III à Paul V* (Paris, E. Leroux, in-18 de VIII-154 p.). Dans ces « simples notes, » comme les appelle trop modestement l'érudit auteur, on trouve un curieux chapitre de l'histoire du fonds grec de la Vaticane : le récit des acquisitions faites dans toute la seconde moitié du XVIe siècle. Trois cardinaux : Cervini, Sirleto et Antoine Caraffa jouent les principaux rôles dans cette histoire. De nombreux documents forment à l'étude de M. l'abbé Batiffol une base solide ; et il a su tirer assez de ces documents pour que son travail ne serve pas seulement aux historiens de la Vaticane, mais soit recherché de ceux qui s'occupent de l'histoire littéraire de cette époque. Cet instructif volume est suivi : 1° d'une liste des manuscrits grecs acquis par Cervini pour la Vaticane, extraite du registre des *Libri havuti in libraria sotto Marcello Cervino Card. Sanctae Crucis;* ce registre nous apprend que, de 1548 à 1555, Cervini acquit plus de 140 manuscrits grecs pour la Vaticane ; 2° du catalogue des 70 manuscrits grecs du cardinal Caraffa ; 3° enfin de quelques extraits de lettres à Sirleto de Christophe Plantin et de Van Linden.

— M. A. Gazier publie un travail sur une des « questions actuellement à

l'ordre du jour » : *L'Orthographe de nos pères et celle de nos enfants* (Paris, Colin, gr. in-8 de 24 p.). Le savant professeur, qui est un modéré, « a voulu interroger la meilleure de toutes les conseillères, quand il est question de prendre un parti, l'histoire. » Il a étudié cette histoire et la résume en quelques pages aussi instructives que piquantes, mêlant les citations aux anecdotes, faisant intervenir tour à tour M. Louis Havet, le bon Rollin, Voltaire, Henri IV, Napoléon, le sire de Joinville, MM. Kaulek et Plantet, Louis XV, le cardinal de Retz, Saint-Simon, Mme de Sévigné, etc. M. Gazier propose quelques réformes qui paraissent fort raisonnables et qui méritent, sinon d'être tout de suite adoptées, du moins d'être sérieusement discutées.

— M. Camille de Lys vient de publier une brochure comprenant quatre petits poèmes dont le principal intitulé : *La Sœur de Charité*, a, entre autres mérites, celui de l'actualité. (Angers, Lachèse et Dolbeau ; Paris, Palmé, in-8 de 19 p.). On doit déjà au même auteur diverses poésies chrétiennes et royalistes qui ont reçu bon accueil : *Les Croix brisées; Aux Briseurs de croix; Mort d'Henri V; Philippe VII; Au Roi, au Peuple.* Ces jolis opuscules, écrits en vers harmonieux et qui ne peuvent faire naître que des sentiments nobles et généreux, se vendent à des prix minimes, au profit des écoles chrétiennes.

— Le tome V de l'*Histoire de Charles VII*, par M. de Beaucourt, est à la veille de paraître ; le tome VI et dernier sera publié dans le courant de 1891.

BOURGOGNE. — La notice de M. l'abbé U. Chevalier : *Paray-le-Monial et son fondateur* (Lyon, Vitte, in-8 de 16 p.) est pleine d'intérêt, et, comme tout ce que donne notre savant collaborateur, faite avec le plus grand soin. Il nous la présente comme étant la préface du cartulaire de Paray-le-Monial qu'il se propose de publier bientôt. Nous souhaitons que l'apparition de cet ouvrage, qui devra fournir « un appoint considérable d'inédit pour l'histoire religieuse et civile du moyen âge » ne soit pas trop retardée.

CHAMPAGNE. — M. Alphonse Baudouin vient de publier (Troyes, Lacroix) un *Glossaire du patois de la Forêt de Clairvaux.* Dans une lettre à l'auteur, M. G. Pâris apprécie ainsi cet ouvrage : « Votre Glossaire est fait avec amour et intelligence, et par un homme qui puise la matière en pleine eau et à pleine main. C'est un recueil de matériaux précieux et bien rempli. » M. Baudouin a surtout voulu perpétuer chez ses concitoyens le souvenir d'un langage qui disparait rapidement. En même temps, des exemples nombreux et très pittoresques initient le lecteur aux mœurs et à la vie intime des paysans.

COMTAT-VENAISSIN. — M. l'abbé Requin, correspondant du ministère des beaux-arts, vient de publier une brochure intitulée : *l'Imprimerie à Avignon en 1444* (Paris, Alph. Picard, in-8 de 20 p. avec fac-similé), dans laquelle il établit, d'après des documents tirés de trois registres de notaires de 1444-1446, que l'imprimerie était introduite à Avignon dès cette époque.

DAUPHINÉ. — *L'Annuaire de la Société des touristes du Dauphiné pour 1889* (Grenoble, Allier, in-8 de 231 et 8 p.) serait parfait si le Dauphiné y occupait une place plus grande. A côté du travail de M. Guinier, dont nous parlons ci-après, il faut citer le charmant récit de M. Moisson : *Une Semaine dans le Queyras*, une note sur l'enseignement de la lecture des cartes et une intéressante revue bibliographique due à M. H. Ferrand, que les rédacteurs de plusieurs volumineuses publications consacrées aux voyages feraient bien d'imiter.

— M. Guinier, inspecteur des forêts à Annecy, continue ses recherches

spéciales d'un grand intérêt actuel sur la dépopulation des pays montagneux. Des idées toutes nouvelles sont exposées dans *la Question des montagnes* (Grenoble, Allier, in-8 de 35 p.). Les comparaisons concernant les villages placés à de hautes altitudes méritent d'être poursuivies et étendues.

— M. le docteur Ulysse Chevalier publie une consciencieuse et intéressante notice sur *le Comité de surveillance révolutionnaire et la Société républico-populaire de Romans en 1793 et 1794.* (Valence, impr. Céas, gr. in-8 de 48 p.). C'est un des meilleurs chapitres qui aient encore été écrits de l'histoire de la Révolution en province. Le Dr Chevalier a reproduit plusieurs documents inédits émanés du Comité de surveillance populaire de Romans et il a eu soin de les entourer de toutes les notes explicatives désirables. On trouvera force particularités curieuses dans cette brochure où tout est clairement exposé et judicieusement apprécié.

Flandre. — L'archiviste du département du Nord, M. Jules Finot, a trouvé dans le dépôt dont il a la garde quelques documents intéressants sur le *Projet d'expédition contre les Turcs, préparé par les conseillers du duc de Bourgogne Philippe le Bon (janvier 1457).* La note qu'il a présentée à ce sujet à la Société des sciences de Lille vient d'être tirée à part des *Mémoires* de cette société (Lille, L. Quarré, in-8 de 51 p.). Les documents, qui forment le corps principal de la brochure et dont la notice n'est que le résumé, sont les suivants : 1° le serment de Philippe le Bon de se croiser contre le Turc (17 février (1454) ; 2° un avis pour faire conquête sur le Turc à la correction des sages ; 3° les mesures arrêtées par le conseil pour la marche du duc ; 4° l'état de l'artillerie emmenée par le Bâtard de Bourgogne dans son expédition. On sait, en effet, que Philippe ne partit pas, mais qu'il fit partir son fils Antoine, le grand Bâtard de Bourgogne, avec une armée de deux mille hommes, qui elle-même ne tarda pas à rebrousser chemin. Le deuxième des documents publiés par M. Finot a déjà été édité par M. Le Glay dans les *Bulletins de l'Académie royale de Belgique* (3e série, tome II, p. 215) ; mais le texte de M. Finot est en général plus correct. L'on pourra reprocher à cette intéressante publication la maigreur de l'annotation. L'auteur explique des termes connus et identifie des lieux qui n'offrent guère de difficultés ; d'autre part il garde le silence sur d'autres que l'on eût voulu voir éclaircies.

Franche-Comté. — Après avoir publié, dans le *Bulletin historique et littéraire du protestantisme français,* une étude sur *les Églises protestantes de la principauté de Montbéliard pendant la Révolution et le pasteur Kilg (1789-1802),* M. Armand Lods l'a fait tirer à part, à 125 exemplaires, en une luxueuse brochure (Paris, Fischbacher, gr. in-8 de 30 p., avec portrait.). Le rôle du pasteur Kilg a été très bien esquissé par l'auteur qui, en termes pleins de modération, a su rendre son personnage sympathique non seulement aux protestants, mais aussi aux catholiques en rappelant que lorsqu'il appartenait à l'administration du département du Doubs « il s'opposa toujours aux mesures iniques réclamées par les jacobins contre les prêtres. »

— M. Victor Guillemin vient d'extraire des *Mémoires de la Société d'émulation du Doubs* une bonne étude qu'il a publiée dans ce recueil sur la vie et l'œuvre de *Ferdinand Gaillard, graveur et peintre originaire de la Franche-Comté (1834-1887)* (Besançon, imprimerie Dodivers, in-8 de 71 p., avec portrait). Gaillard est né à Paris, mais son père était de Lons-le-Saunier ; aussi s'est-il toujours considéré, son biographe le prouve, « comme un Franc-Comtois que les circonstances avaient fait naître à Paris. » Mieux que par des mots, qui ne coûtent rien aux bavards, l'artiste a fait montre

de ses sentiments en donnant au musée du chef-lieu du Jura une collection de magnifiques gravures avant la lettre exécutées par lui. Le catalogue de l'œuvre considérable de Ferdinand Gaillard n'occupe pas moins de vingt-deux pages dans la présente brochure.

— Signalons un petit guide des plus pratiques quoique un peu sommaire : *Souvenir de Besançon* (Besançon, imp. Millot frères, in-32 cartonné de 28 p. avec plan). L'auteur anonyme fait ici mention de tout ce qu'il importe de visiter à Besançon et donne des renseignements sur les excursions à faire dans les environs si pittoresques de cette ville. Le plan joint à ce guide, extrait de l'*Atlas national* édité par Fayard, est aussi clair qu'exact.

GUYENNE et GASCOGNE. — M. Georges Tholin, archiviste de Lot-et-Garonne, publie l'*Inventaire du mobilier de Jules Mascaron, évêque d'Agen, en 1703* (Paris, Leroux, gr. in-8 de 23 p.). Ce document est précédé d'intéressantes observations sur le testament de ce prélat où le célèbre orateur défend expressément qu'on lui fasse aucune oraison funèbre, ce qui n'empêcha pas le chanoine Labénazie d'en prononcer une — fort longue — qu'il fit imprimer ensuite, et sur les livres et meubles possédés par Mascaron au moment de sa mort. A la suite de l'*Inventaire*, M. Tholin a imprimé une lettre d'un sieur Bordes, du 19 décembre 1728, relative à la succession de François Hébert, qui occupa le siège d'Agen après Mascaron. On remarque dans cette lettre des détails sur la bibliothèque de l'évêché d'Agen, où « feu M. Mascaron avait mis des livres pour quatorze mille francs, et feu M. Hébert pour huit mille, sans compter un nombre des plus beaux tableaux où sont tous les évêques qui ont précédé. »

— M. l'abbé Cazauran, dans sa notice intitulée : *Temple païen de Sansan* (Gers) (Paris, Maisonneuve, in-8 de 16 p.) a voulu attirer l'attention des archéologues sur un ancien monument du Gers, la Tour de Sansan. Cette notice donne une bonne description de cet édifice qui est réellement digne d'intérêt.

— M. H. Émile Rébouis continue la publication des coutumes du sud-ouest. Il donne aujourd'hui *les Coutumes de l'Agenais. Monclar, Monflanquin, Saint-Maurin* (Paris, Larose et Forcel, gr. in-8 de 48 p. Extrait de la *Nouvelle Revue historique de droit français et étranger*). Les coutumes de Monclar et de Monflanquin, accordées en même temps par Alfonse de Poitiers aux deux bastides naissantes (juin 1256) sont absolument les mêmes. Les coutumes de Saint-Maurin, rédigées un siècle plus tard environ (22 décembre 1358) en langue provençale, sont publiées d'après une copie du XVIIIe siècle, appartenant à notre collaborateur M. Léonce Couture. L'éditeur a donné, en tête de sa publication, une liste détaillée des chartes communales de l'Agenais déjà mises en lumière ou encore inédites. Pour les textes imprimés, M. Rébouis nous fournit les plus précises indications bibliographiques; pour les textes inédits, il a soin de mentionner les dépôts où l'on peut les consulter, en attendant leur prochaine publication.

ILE-DE-FRANCE. — M. Jules Troubat revient sur la question de la trahison de Guillaume de Flavy, à Compiègne, à l'égard de Jeanne d'Arc, dans une brochure intitulée : *le mont Ganelon, le Grand Ferré, Jeanne d'Arc et Guillaume de Flavy* (Compiègne, imp. A. Mennecier, petit in-8 de 73 p.). Après avoir décrit le mont Ganelon et raconté les exploits du Grand Ferré, il arrive au fameux épisode sur lequel les historiens ont tant discuté. Malheureusement l'auteur n'apporte au débat aucun élément nouveau, et, s'il incline en faveur de la culpabilité de Flavy, il n'en fournit pas de preuves péremptoires.

LIMOUSIN. — M. Louis Guibert publie une excellente *Notice sur le cartulaire de l'abbaye cistercienne d'Obazine* (Tulle, imp. Crauffon, gr. in-8 de 65 p.), cédé par M. Joseph Brunet, ancien ministre de l'instruction publique, à la Bibliothèque nationale où il porte aujourd'hui le n° 1560 des nouvelles acquisitions du fonds latin. M. Guibert montre fort bien l'importance de ce recueil, qui appartient aux premières années du XIII° siècle, et dont les actes se rapportent à l'administration des cinq premiers abbés d'Obazine. Le troisième de ces abbés, Gérald II, mentionné dans un document de 1160, n'avait été connu ni des rédacteurs du *Gallia christiana*, ni de M. l'abbé Roy de Pierrefitte, auteur d'un ouvrage estimé sur *les Monastères du Limousin*.

LORRAINE. — M. J. Favier, conservateur de la bibliothèque publique de Nancy, a publié dans les *Mémoires de la Société d'archéologie lorraine*, puis en tirage à part, une notice sur *Jean Appier et J. Appier dit Hanzelet, graveurs lorrains du XVII° siècle* (Nancy, Sidot frères, in-8 de 47 p.). Jusqu'ici l'on ne connaissait Jean Appier le père que comme ingénieur, et l'on attribuait toutes les gravures signées Jean Appier à son fils. M. Favier établit que les gravures signées simplement J. Appier, sans addition du surnom Hanzelet, toutes antérieures à 1619, ne sont pas du fils, mais du père. Dans son travail, M. Favier ne rend pas seulement à l'histoire de la gravure le nom d'un artiste supérieur à son fils, mais dans la description de l'œuvre de Hanzelet, il révèle encore quelques pièces jusqu'ici inconnues. Quatre bonnes phototypies accompagnent cette estimable publication et permettent au lecteur de se faire une idée suffisante de la manière des deux artistes lorrains.

— Nous avons déjà signalé à nos lecteurs les *Excursions épigraphiques* de M. Léon Germain. C'est *Bainville-sur-Madon*, commune du canton de Toul, qui fait l'objet de la nouvelle étude que nous devons mentionner aujourd'hui. (Nancy, Sidot frères, in-8 de 20 p.). Bainville possède la maison des Callot, et l'église, parmi les cinq pierres tombales qui y sont conservées, contient l'épitaphe de deux membres seulement de la famille Callot, deux enfants. Le cimetière contient aussi quelques épitaphes, dont l'une se rapporte à la famille de Bouligny.

— Le travail que le même érudit consacre aux *Anciennes Cloches de Saugues (Haute-Loire), refondues en Lorraine* (Nancy, Sidot frères, in-8 de 71 p.) se rattache aussi à l'épigraphie; mais ici c'est d'épigraphie campanaire qu'il s'agit. M. Léon Germain y décrit six cloches provenant de l'église paroissiale de Saugues et qu'un fondeur lorrain, M. Ferdinand Farnier, a été tout récemment chargé de refondre. Les deux plus anciennes de ces cloches remontent à 1507, et la plus récente est de l'année 1774. L'étude qu'en fait M. Léon Germain est fort intéressante, et nous ne pouvons que la signaler avec éloges.

LYONNAIS. — Le docteur Antoine Magnin poursuit ses études sur les botanistes lyonnais. Dans ses *Notices sur G. Nicodémi et G. Dejean* (Lyon, Georg, in-8 de 27 p.), il exhume deux savants, — modestes comme tous les botanistes, — dont l'un, l'abbé Dejean, appartient au Dauphiné. Des notes bibliographiques et historiques font apprécier le mérite des recherches auxquelles l'auteur a dû se livrer.

MAINE. — Le dernier numéro du *Bulletin de la commission historique et archéologique de la Mayenne* renferme plusieurs travaux dignes d'attention: mais il convient de signaler spécialement celui qui a pour titre : *Sigillographie des seigneurs de Craon* et qui est dû à la collaboration de MM. A. Ber-

trand de Broussillon et Paul de Farcy. Depuis le XVIIe siècle, tous les historiens suivaient la série des seigneurs de Craon telle qu'elle est établie par Ménage dans son *Histoire de Sablé;* nos deux savants historiens prouvent d'après des titres que plusieurs changements doivent être apportés dans les généalogies dressées par Ménage.

NORMANDIE. — Le 9 octobre dernier, à Mortagne, la *Société historique de l'Orne* a offert à M. de la Sicotière une médaille au revers de laquelle on lit : « Au travailleur infatigable, à l'homme d'honneur et de savoir ; leur exemple et leur ami ; souvenir de ses compatriotes. » Ce souvenir a été consigné dans une élégante brochure de 57 p. petit in-16, intitulée : *A Monsieur L. de la Sicotière, souvenir du 9 octobre 1890.* (La Ferté-Macé, veuve A. Bouquerel). L'opuscule est divisé en trois parties. Dans la première, M. W. Challemel chante l'âme généreuse qui « demeure sans faiblir du côté des vaincus » et l'esprit sagace d'un historien en qui :

« ... est l'amour de la terre sacrée
Où dorment nos aïeux, où chantent nos enfants. »

M. le comte de Contades a inséré dans la seconde partie un *A propos sur Louis de Frotté et les Insurrections normandes,* tout plein de fiers souvenirs. « Des deux MM. de la Sicotière, dit-il, l'un m'a mené, enfant, à la chasse aux loups ; l'autre m'a conduit, homme, à la chasse aux livres, que je préfère à toute autre aujourd'hui. » Enfin, la troisième partie est faite pour toucher le cœur de nos fidèles amis, les lecteurs du *Polybiblion :* c'est une *Bibliographie* des ouvrages écrits ou publiés par M. de la Sicotière. Elle est due aux recherches de MM. J. Appert et le comte G. de Contades.

— Nous appelons l'attention des érudits, et particulièrement des érudits normands, sur une curieuse communication de M. George F. Warner, publiée dans *l'Athenaeum* du 4 octobre. Il s'agit d'un nouveau manuscrit de l'expédition de Jean de Bethencourt aux Canaries. Tandis que le manuscrit sur lequel ont été faites les éditions publiées jusqu'ici est un manuscrit de l'année 1482, le ms. Egerton 2709 du Musée Britannique sur lequel M. Warner attire notre attention serait antérieur d'un demi-siècle. Il renfermerait donc, sinon le texte original, du moins la plus ancienne version ; et ce qui fait l'intérêt de cette version, c'est qu'elle diffère complètement du texte des éditions sur des points importants. Elle attribue à Gadifer de la Salle un rôle bien plus considérable, voire le premier rôle. Il semblerait que le manuscrit de 1482 a été interpolé pour flatter l'amour-propre de la famille de Béthencourt. Plus que tous autres, les érudits normands auraient intérêt à collationner soigneusement ce nouveau texte, qui menace d'attribuer à un Poitevin la gloire attribuée jusqu'ici à un Normand.

ORLÉANAIS. — M. Pierre Lanéry d'Arc a fait réimprimer avec luxe la notice d'André Thevet sur *Jeanne d'Arc* (1584) avec une *Note sur les armes de la Pucelle* (Orléans, Herluison, gr. in-8 de 41 p., tiré à 100 exemplaires). En tête de la brochure a été reproduit le portrait de Jeanne d'Arc, une des meilleures gravures du recueil de Thevet. On lira avec intérêt la naïve notice du « premier cosmographe du Roy, » qui n'est pas exempte d'erreurs, mais qui est une des premières en date des innombrables notices consacrées à la libératrice de la France et qui mérite, à ce titre, l'attention des curieux. On lira avec plus d'intérêt encore la savante dissertation de l'éditeur sur les armes (épée, cuirasse, etc.) de Jeanne d'Arc. N'oublions pas de mentionner la correction faite (p. 7) d'une erreur de Weiss dans la *Biographie Michaud,* article *Thevet,* où la seconde édition du recueil de ce polygraphe est mise sous l'année 1621, alors qu'elle est réellement de 1671.

PICARDIE. — *Le Fief d'Avelon, ses seigneurs (1143-1889)*, par M. L. Wilhorgne (Beauvais, imp. D. Père, in-8 de 24 p.) est plutôt une étude généalogique sur les familles d'Avelon et Couquault, que l'histoire même de cette localité. Cette étude, au reste, est faite d'après des documents tirés de différents dépôts d'archives publics et particuliers.

— L'opuscule dans lequel M. Wilhorgne retrace l'histoire de *Gerberoy, ses foires et ses marchés* (Beauvais, imp. D. Père, in-8 de 31 p.) est intéressant. C'est au mois de mai 1360 que le Dauphin Charles accorda, sur la requête de l'évêque de Beauvais, l'autorisation d'établir trois foires par an à Gerberoy. Les marchés remontent à une époque plus ancienne. Plusieurs pièces relatives à ce sujet, publiées dans le cours de l'ouvrage, augmentent son intérêt.

PROVENCE. — Le docteur F. Chavernac, directeur de la *Revue Sextienne*, publie une fort curieuse brochure sous ce titre : *Personnages historiques passés par Aix* (Aix, Achille Makaire, gr. in-8 de 75 p.). Le défilé commence par Richard, duc de Cornouailles, frère de Henri III, roi d'Angleterre et neveu de Richard Cœur-de-Lion, qui, en 1243, vint épouser à Aix Sancie, troisième fille de Raymond-Bérenger IV; il se termine par le président actuel de la République (avril 1890). Entre ces dates extrêmes sont mentionnées les visites de saint Louis, de l'empereur Charles IV d'Allemagne, du pape Urbain V, du pape Grégoire XI, de François Ier, de Charles-Quint, de Charles IX et de Catherine de Médicis, de Louis XIII, etc. M. Chavernac a mêlé à sa notice quelques documents inédits, notamment une lettre de Fauris de Saint-Vincent tirées des archives municipales d'Aix, sur le passage de Pie VII en cette ville (4 août 1809). Il est inutile d'ajouter qu'on trouvera dans cette notice force particularités piquantes.

SAVOIE. — Ce fut pour lutter contre le mal connu sous le nom de feu Saint-Antoine, que les Frères de l'Aumône ou Hospitaliers, s'établirent vers 1180 à Chambéry. Dans son opuscule intitulé : *Les Hospitaliers de la commanderie de Saint-Antoine de Chambéry* (Chambéry, imp. Savoisienne, in-8 de 144 p.), M. A. Perrin retrace l'histoire de cette œuvre. Fait généralement d'après de bonnes sources, cet ouvrage donne de très grands détails sur les diverses phases que traversa cet établissement, sur son église et ses possessions. A la fin, sont plusieurs pièces justificatives.

ALLEMAGNE. — Nous annonçons deux publications de la maison Göschen de Stuttgart sur lesquelles nous nous réservons de revenir plus longuement. C'est d'abord une publication fort originale du Dr. Flaischen : *Graphische Literaturtafel*, répondant assez bien au goût d'aujourd'hui et donnant, dans un tableau graphique, l'image du développement de la littérature allemande et de l'influence des littératures étrangères sur ce développement. Le second ouvrage que nous signalons comprend les nouvelles et contes (*Phantasieen und Märchen*) de la poétesse Isolde Kurz dont on estime le talent de l'autre côté du Rhin. Ce petit volume contiendra six récits.

ANGLETERRE. — Le sixième volume de la *Chambers's Encyclopædia* va paraître très prochainement, et l'éditeur fait connaître les titres des principaux articles et les noms des collaborateurs. MM. Pasteur et J.-A. Thomson ont rédigé la note traitant de l'hydrophobie; le Dr John Murray parle de l'Océan Indien; l'historien Mac Carthy, les professeurs Mackinnon et Stokes, de l'Irlande; le professeur Dixon de Tokyo, du Japon; l'archidiacre Farrar, de Notre-Seigneur Jésus-Christ; le professeur Arminius Vambéry, de Khiva et Kandahar; le Rév. J. Sibree, de Madagascar; Mrs. Oliphant,

d'Edward Irving. Par un sentiment d'impartialité auquel il convient de rendre hommage, les articles concernant le dogme de l'Immaculée-Conception et les jésuites ont été préalablement soumis au cardinal Manning et au Général de la Compagnie de Jésus.

— La première livraison de l'*International Journal of Ethics* va être publiée chez M. Fisher Unwin. Le principal article de cette nouvelle revue a pour titre : *The Law of Relativity in Ethics* et pour auteur le professeur Höffding, de Copenhague.

— M. Wellsman, rédacteur de la *Newspaper Press Directory,* vient de faire une intéressante conférence sur « le Journalisme dans Fleet Street de 1846 à 1890. » Dans la célèbre rue de la Cité, on ne comptait en 1846 que trente-cinq journaux et revues, et en 1890 on en trouve plus de trois cents.

— L'éditeur John Murray a sous presse un récit de la carrière artistique et dramatique de Jenny Lind, de 1820 à 1851, écrit d'après des documents originaux, lettres, journal, etc., par MM. W. S. Rockstro et Scott Holland. L'ouvrage sera illustré et formera deux volumes.

— MM. Seeley and C° annoncent la prochaine apparition de: *Scenes connected with the life of Alfred lord Tennyson,* par le Rév. A.-J. Church avec grav. et dessins de M. Edward Hull.

— Le professeur Ritchie de Jesus College, Oxford, a écrit un petit traité pour la collection *Social Science Series* de MM. Swan Sonnenschein. Cet opuscule aura pour titre : *The principles of State interference* et pour sujet l'étude critique de la philosophie politique d'Herbert Spencer, de J. S. Mill et de T. H. Green.

— Le R. P. T. A. Eaglesim, de l'oratoire de Birmingham, prépare pour la Catholic Truth Society une vie populaire de l'illustre cardinal John Newman.

— On dit aussi que le frère du défunt, le professeur Francis William Newman, prépare un ouvrage sur les premières années du cardinal.

— A côté du *Dictionnaire d'économie politique* publié en France sous la direction de M. Léon Say, et du *Staatslexicon* dont la Görresgesellschaft dirige la publication, il faut signaler une entreprise du même genre poursuivie en Angleterre par M. R. H. Inglis Palgrave. Les économistes les plus connus d'Angleterre et de l'étranger ont promis leur concours à cette œuvre dont MM. Macmillan se font les éditeurs commerciaux.

— MM. Percival and C° annoncent pour janvier prochain le premier fascicule d'un nouveau périodique trimestriel, *The Economic Review,* où l'on s'occupera surtout des données morales et sociales des problèmes économiques, mais où l'on trouvera également des articles techniques et des considérations historiques. Les éditeurs se sont assuré pour le premier fascicule le concours de l'évêque de Durham, du Dr Cunningham de Cambridge, du professeur Symes de Nottingham. Le Rev. W. Campion, le Rev. J. Carter et le Rev. L.-R. Phels ont accepté la direction de la Revue.

— Sous ce titre : *Original Documents relating to the hostages of John, king of France, and the treaty of Brétigny in 1360*, sir G. F. Duckett vient de faire paraître (London, printed for the Author, gr. in-8 cart. de 78 p.), une charmante plaquette, imprimée avec luxe, où il publie des documents inédits sur les otages qui furent envoyés en Angleterre jusqu'au paiement de la rançon du roi Jean (documents qui se trouvaient dans les archives du duc de la Trémoïlle et dont celui-ci a fait don à notre Bibliothèque nationale), et donne l'énumération de ces otages, avec de nombreux renseignements biographiques et historiques. L'auteur s'occupe aussi de la rançon du Roi et

de la façon dont la somme énorme de 150,000 marcs fut imposée sur le royaume. La brochure se termine par une table des noms de personnes et de lieux, très soigneusement faite.

AUTRICHE-HONGRIE. — On annonce qu'une mission dirigée par deux hommes bien connus, MM. Vambery et Kuno, doit aller rechercher dans les bibliothèques de Constantinople les documents intéressant l'histoire du royaume de Hongrie.

BELGIQUE. — Nous avons à annoncer la nouvelle édition de la *Bibliothèque de la Compagnie de Jésus, Ire partie : bibliographie par les PP. de Baker; IIe partie : histoire par le P. Carayon.* C'est le P. Sommervogel, le collaborateur des PP. de Baker pour leur deuxième édition, qui va donner la troisième. Au lieu de l'in-folio, il a choisi l'in-4 à deux colonnes. Il a, bien entendu, corrigé et soigneusement augmenté. Et ses additions les plus importantes sont la *Bibliothèque historique* du P. Carayon et un volume de tables : table des anonymes, table méthodique, table des auteurs par nationalités. L'ouvrage complet formera dix volumes, en souscription au prix de 10 fr. l'un.

DANEMARK. — M. Holger Fr. Rœrdam, le docte biographe de Lyskander, a cru devoir rééditer la chronique rimée par Lyskander de la famille Bille, *Billeslægtens Rimkrœnike* (Copenhague, imp. Thiele, in-12 de XII-89 p.), dont plusieurs manuscrits, et notamment deux de la main de l'auteur, sont parvenus jusqu'à nous, et qui avait été déjà publiée en 1722, comme œuvre de Birgitte Bille : il est possible que celle-ci en ait fait une transcription, mais on voit par une préface du 5 janvier 1598, placée en tête d'une des copies, que l'original était bien de Lyskander, qui avait composé cette généalogie pour les enfants de Jens Bille, seigneur de son village natal. C'est un curieux spécimen d'un genre de récit, alors en vogue, où les personnages contaient non seulement leur propre vie, mais encore leur mort, sans oublier le lieu de leur sépulture. La valeur historique de l'ouvrage a diminué depuis qu'une généalogie scientifique de l'illustre maison a été entreprise par Mœllerup et Meidell (Copenhague, 2 vol. in-8).

ESPAGNE. — Signalons *Cartas de san Ignacio de Loyola* (Madrid, Murillo, in-8). Jusqu'ici on ne connaissait qu'une partie des lettres du fondateur de la Compagnie de Jésus. Les supérieurs de l'Institut ont voulu combler cette lacune, en en donnant une collection aussi complète que possible. C'est celle sur laquelle nous appelons en ce moment l'attention. Elle se compose de huit cent quarante-deux lettres, qui vont du 6 décembre 1525 au 22 juillet 1556, soit neuf jours avant la mort du saint. Elles ont toutes été écrites de sa propre main, ou sur son ordre et sous sa direction, par son secrétaire, le P. de Polanco. On comprend quel est le vif intérêt de cette publication au triple point de vue de l'histoire particulière de la Compagnie de Jésus, de l'histoire générale de l'Église au XVIe siècle, et enfin de l'histoire des âmes avec lesquelles ce grand serviteur de Dieu s'est trouvé en contact.

— La *Gramatica Bubi*, par le P. Juanola (Madrid, Hernandez, in-8 de 190 p.) est la grammaire d'une langue qui se parle sur une partie considérable du littoral occidental de l'Afrique et a déjà fait l'objet de quelques travaux grammaticaux et philologiques de la part des missionnaires français. Mais nous croyons que celui du P. Juanola est le premier de ce genre écrit en langue espagnole.

ITALIE. — La grande édition critique des œuvres poétiques du Tasse, préparée depuis plusieurs années par M. Angelo Solerti, commencera à

paraître dans quelques semaines chez MM. Zanichelli, de Bologne. Les deux premiers volumes contiendront tous les poèmes du Tasse (à l'exception des deux *Jérusalem*); le troisième enfermera le théâtre et les églogues; trois autres seront consacrés aux *Rimes*, et le septième et dernier aux fragments, pièces apocryphes et index. La plupart des poèmes seront publiés d'après les autographes patiemment recueillis par M. Solerti et quelques-uns verront le jour pour la première fois. Tous les volumes sont enrichis de variantes et de notes historiques précises. En un mot, l'ensemble des *Opere minori in versi di Torquato Tasso*, si nous nous en rapportons aux indications du prospectus et au nom bien connu du savant éditeur, promet d'être un véritable monument élevé à la gloire du grand poète.

— Il convient de faire connaître aux bibliophiles une tentative privée intéressante due à un jeune érudit italien, M. Menghini, et qui consiste dans la réimpression par fascicules des anciennes chansons populaires et récits versifiés de l'Italie. Ces œuvres curieuses sont reproduites d'après les plaquettes fort rares et parfois uniques qui les ont conservées. On pourrait faire à l'éditeur le reproche de donner un fac-similé trop pittoresque et trop exact de l'ancienne typographie : un peu plus de ponctuation, par exemple, ne saurait nuire à la lecture. Les fascicules des *Canzoni antiche del popolo italiano* sont de format in-12 et se vendent 1 fr. ou 1 fr. 50 suivant le nombre de feuilles; ils sortent de la Tipografia del Senato, à Rome. Les deux qui ont déjà paru reproduisent six plaquettes du XVIe siècle, la plupart d'origine vénitienne, tirées de la bibliothèque Alexandrine (*Opera nuova sopra le malitie che cercano fare le donne*, *Lamento del Moro che fu appicato in Ferrara*, etc.). Cette collection promet d'être instructive pour l'histoire de la poésie populaire.

— M. Giulio Urbini, de Spello, publie presque en même temps deux volumes de genre bien différent : ses *Poesie* (Rome, Manzoni, in-8 de 82 p.) et ses études et polémiques sur *la Patria di Properzio* (Turin, Loescher, in-8 de 211 p.). En cette question tant controversée, le jeune savant ombrien se prononce pour Spello, et ruine, par une argumentation solide, l'opinion des érudits qui veulent que Properce soit né à Assise.

— Il s'est établi à Girgenti une société pour recueillir les œuvres des écrivains de l'illustre cité, celles qui concernent tant la moderne Girgenti que les antiques Acragas et Agrigente. Ces écrits formeront la *Biblioteca patria Agrigentina*, pour laquelle la société recherche activement tous les livres, opuscules, manuscrits qui intéressent les études auxquelles elle se consacre.

— Nous avons déjà parlé ici de la *Piccola Biblioteca scientifico-letteraria* et de l'ouvrage de M. Francesco Magani, *I secoli cristiani a volo di Colomba*, qui en fait partie. Le deuxième volume de ce petit travail (Milan, G. Palma, in-16 de 62 p.) comprend trois livres : de la première croisade à la Réforme, de la Réforme à la Révolution et de la Révolution à la mort de Pie IX. C'est donc un tableau complet de l'histoire de l'Église que l'on trouve dans ces deux modestes brochures, dont la propagation ne peut faire que du bien.

— M. le Dr G. Usiglio, chirurgien adjoint de l'hôpital civil de Trieste, vient d'extraire de la *Gazzetta degli Ospitali* (Milan, F. Vallardi, in-8 de 3 p.) la petite note dont nous nous contentons de transcrire le titre : *Estrazione di un corpo estraneo (forcina) dalla vesica orinaria femminile un anno dopo l'immissione*, qui peut intéresser les spécialistes.

— *L'Italia e il Regno d'Italia* (Milan, typ. Serafino Ghezzi, in-8 de 48 p.) que M. Pier Bagio Casoli a extrait de la *Scuola cattolica* et qu'il publie sous les

auspices du comité diocésain de Milan pour l'œuvre des Congrès, est un complément de deux opuscules antérieurs : *L'Avvenire dell' Italia* et *Da Roma à Firenze*. L'objet que se propose l'écrivain catholique est de montrer la nécessité pour les catholiques italiens de distinguer nettement, dans leur programme politique, l'idée de la patrie italienne de la forme actuelle du gouvernement, et de bien faire ressortir que si les intérêts du royaume d'Italie ne sont pas d'accord avec ceux du Saint-Siège, il n'en va pas de même de ceux de l'Italie.

ALGÉRIE. — M. Henri Delmas de Grammont publie un important recueil de documents extraits des archives de la Chambre de commerce de Marseille, sous ce titre : *Correspondance des consuls d'Alger (1690-1742)*. (Alger, Jourdan ; Paris, Ernest Leroux, gr. in-8 de 293 p.) Les consuls dont M. de Grammont nous donne les lettres les plus intéressantes sont René Lemaire, Philippe-Jacques Durand, Jean de Clairambault, Jean Baume, de Lane, Benoît Lemaire, de Jonville, etc. A ces lettres, qu'accompagnent d'intéressantes notes et notices, sont jointes diverses lettres des secrétaires d'État au département de la marine, Pontchartrain, Maurepas. Le recueil complète à la fois l'*Histoire d'Alger sous la domination turque* publiée par M. de Grammont en 1887 et la *Correspondance des deys d'Alger avec la cour de France* publiée par M. Eugène Plantet en 1889.

ÉTATS-UNIS. — Le bureau d'ethnologie, que dirige avec une compétence universellement reconnue M. J. W. Powell, a publié ses cinquième et sixième rapports annuels adressés à la *Smithsonian Institution* (Washington, Government Printing office). Ils forment deux beaux volumes in-4 de 564 et 676 pages, illustrés de nombreux dessins, photogravures, etc., et comprennent tous les travaux et découvertes ethnologiques des années 1883-84 et 1884-1885. Nous avons particulièrement noté la description du *dsilyidje gaçal* (chant de la montagne) de la tribu indienne de Navajo. Dans une substantielle notice, le Dr Washington Matthews a étudié l'origine et les transformations de ces curieuses cérémonies en en dégageant la signification mythique. Dans le second volume, sous le titre modeste : *Aids to the study of the Maya Codices*, le professeur Cyrus Thomas a rédigé un véritable manuel à l'usage de ceux qui s'occupent de paléographie américaine, plein de remarques ingénieuses et d'aperçus nouveaux. L'étude des manuscrits les plus récemment découverts n'infirme pas l'idée que certains caractères sont des symboles phonétiques, mais l'on constate que l'alphabet de Landa ne saurait fournir la clef d'une explication complète ; c'est du reste ce qu'avait indiqué M. le comte de La Rochefoucauld dans son ouvrage sur la langue Maya. Ce n'est donc que par des suppositions successives et à l'aide de patientes comparaisons qu'il est possible de déchiffrer ces documents, derniers vestiges d'une civilisation et d'un peuple disparus, et M. Cyrus Thomas donne les conseils les plus sûrs et indique la méthode la plus rationnelle aux disciples désireux de le suivre dans ses laborieuses investigations.

PUBLICATIONS NOUVELLES. — *Jésus-Christ*, par le R. P. Didon (2 vol. in-8, Plon et Nourrit). — *La Vie de notre vie*, 2e partie. *Le Sermon sur la montagne. Les Béatitudes*, par le R. P. H. J. Coleridge (in-18, Lethielleux). — *Les Quatre Évangiles, traduits sur la Vulgate*, par l'Abbé A. Crampon (in-8, Desclée, de Brouwer, à Lille). — *Vie de la Sainte Vierge*, par le P. Ch. Mola (in-8, Desclée, de Brouwer, à Lille. — *Les Congrégations romaines. Guide historique et pratique*, par Grimaldi (in-8, Imp. San-Bernardino, Sienne). — *Le Cantique des cantiques, ou l'Amour réciproque de Jésus-Christ et de l'Église*, par l'abbé

P. Brevet (in-18, Lethielleux). — *Les Anges,* par le R. P. Lavy (in-18, Lethielleux). — *Le Trésor du pieux fidèle, ou Recueil d'instructions et de prières,* par le R. P. L. Goffiné (petit in-16, Lethielleux). — *Instructions et méditations, à l'usage des ordinands, sur le sous-diaconat, le diaconat et la prêtrise. III. Ordres sacrés* (petit in-16, Roger et Chernoviz). — *Méditations pour le temps de l'avent,* par la Csse Costa de Beauregard (in-16, Lethielleux). — *Gratien auteur du « Decretum, »* étude suivie d'un plan et projet d'encyclopédie du droit canon, par Horoy (in-12, Chevalier-Marescq). — *Principes de droit public des concordats,* par Mgr Satolli, trad. par Mgr Chazelles (in-8, Retaux-Bray). — *Traité de l'administration temporelle des paroisses,* par Mgr Affre et l'abbé Pelgé (in-18, Poussielgue). — *Deuxième Appendice au Manuel à l'usage des congrégations religieuses,* par L. de Lacoste-Lareymondie (in-8, Clouzot, à Niort). — *Code pénal commenté par la jurisprudence la plus récente. Lois sur la presse, la rélégation, les fraudes, etc.,* par C. Casati (in-8 carré, Marchal et Billard). — *Manuel pour la tenue de la vérification des actes de l'état civil,* par J. Mongélous (in-8, Chevalier-Marescq). — *Histoire de la Philosophie,* par le cardinal Zéphirin Gonzalez, traduit de l'espagnol, avec des notes, par le R. P. de Pascal. T. II (in-8, Lethielleux). — *Saint Thomas d'Aquin et la Philosophie cartésienne,* par le R. P. E.-V. Maumus (2 vol. in-8, Lecoffre). — *Doctrine philosophique de Saint Thomas d'Aquin,* résumée d'après le Dr Stoeckl, par l'Abbé L. Crolet (in-18, Roger et Chernoviz). — *Philosophie de François Bacon,* par C. Adam (in-8, Alcan). — *Rousseau und die deutsche geschichtsphilosophie* von R. Fester (in-8, Goschen, Stuttgard). — *La Cité chrétienne, dialogues et récits,* par C.-C. Charaux (in-18, Firmin-Didot). — *Éléments de philosophie scientifique et de philosophie morale,* par P. Janet (in-18 cart., Delagrave). — *Le Monde comme volonté et comme représentation,* par A. Schopenhauer, traduit par A. Burdeau, t. III (in-8, Alcan). — *L'Intellect actif, ou du Rôle de l'activité mentale dans la formation des idées,* par l'abbé C. Piat (in-8, Leroux). — *Entretiens sur la liberté de conscience,* par F. Hément (in-18, Perrin). — *Physiologie de la veille et du sommeil,* par S. Sergueyeff (2 vol. gr. in-8, Alcan). — *Les Fondements de la métaphysique,* par B. Conta (in-18, Alcan). — *Causeries militaires,* par le Gal Thoumas (in-18, Plon et Nourrit). — *Traité pratique des vins, cidres, spiritueux et vinaigres,* par P. Lesourd, J. Desclozeaux, etc. (gr. in-8, bureaux du *Moniteur vinicole*). — *Poésies variées et Nouveaux Chats,* par A. Ruffin (in-18, Libr. des bibliophiles). — *Deutsche Mythologie,* von Dr. Kauffmann (in-16 cart., Göschen, Stuttgart). — *Cadet de la Rousselle,* par G. Abonneau (in-18, Savine). — *Les Topasines,* par J. Maire (in-18, Savine). — *Un Modèle vivant,* par H. Le Verdier (in-18, Savine). — *Criminelle,* par Pontsevrez (in-18, Plon et Nourrit). — *Le Chêne-Capitaine,* par F. du Boisgobey (in-18, Plon et Nourrit). — *Le Blocus des neiges,* par Bret Harte, trad. par Mme Van de Velde (in-18, Hachette). — *Sixtine,* par R. de Gourmont (in-18, Savine). — *Mondaines et Bohêmes,* par G. Fortin (in-18, Lib. des bibliophiles). — *Une femme bien malheureuse,* par A. Rondelet (in-18, Perrin). — *Le Mariage d'Hervé,* par Mlle Trouessart (in-18, Firmin-Didot). — *L'Héritage de mon oncle,* par Mme de Stolz (in-18, Haton). — *Fortmoselle,* par G. du Vallon (in-18, Delhomme et Briguet). — *Bengale,* par Z. Fleuriot (in-16, Hachette). — *Trop petite,* par G. Béal (in-18, H. Gautier). — *Jane de Kerhors,* par F. Bazouge (in-18, Téqui). — *Les Sauveteurs de l'asphalte,* par la Csse de Beaurepaire de Louvagny (in-18, Téqui). — *Œuvres complètes de saint Avit, évêque de Vienne,* nouvelle édition publiée par le chanoine U. Chevalier (in-8, Vitte, à Lyon). — *Le Roman au* XVIIe *siècle,* par A. Le Breton (in-16, Hachette). — *Excentriques disparus,* par S. Brugal (Sa-

vine, à Paris ; Privat, à Toulouse). — *Histoire des littératures étrangères,* par H. Tivier (in-18, Delagrave). — *Études morales et littéraires à propos de lord Byron,* par J. Dallois, recueillies et publiées par l'abbé A. Rosne (in-18, Firmin-Didot). — *Les Caquets de l'accouchée* (in-16, Marpon et Flammarion). — *Atlas de géographie moderne,* par F. Schrader, F. Prudent et E. Anthoine (in-fol., relié, Hachette). — *Nordische Fahrten. Durch Skandinavien nach St. Petersburg,* von A. Baumgartner (in-8, Herder, à Fribourg-en-Brisgau). — *Souvenirs d'Annam (1886-1890),* par Baille (in-18, Plon et Nourrit). — *La Mission de Birmanie,* par Mgr Bigandet, trad. par A. Launay (in-8, Téqui). — *La Réunion et Madagascar,* par F. Hue (in-8, Lecène et Oudin). — *La Guyane française,* par F. Hue, in-8, Lecène et Oudin). — *Géographie de la République argentine,* par E. Latzina (in-8, Challamel). — *Le Missionnaire des Samoa, Mgr L'Elloy, évêque titulaire de Tipasa,* par le P. A. Monfat (in-8, Lyon, Vitte ; Paris, Vic et Amat). — *Histoire de Jean Baptiste Delaveyne,* par l'abbé Marillier (in-8, Lecoffre). — *Notes et Souvenirs sur l'abbé Petit,* par l'abbé Tapié (in-18, bureaux de la *Semaine religieuse,* Paris). — *Henri VIII et les Martyrs de la Chartreuse de Londres,* par D. V.-M. Doreau (in-8, Retaux-Bray). — *Journal des campagnes au Canada, de 1725 à 1760, par le Cte de Maurès de Malartic,* publié par le Cte G. de Maurès de Malartic et P. Gaffarel (in-8, Damidot, à Dijon). — *La Légion étrangère,* par le capitaine Blanc (in-18, Téqui). — *L'Église de Strasbourg pendant la Révolution, sous la Constituante et la Législative,* par l'abbé N. Paulus (in-16, Scutter, à Rixheim). — *L'Académie d'Arles au* XVIIe *siècle,* par l'abbé A.-J. Rance (3 vol. in-8, Lechevalier). — *État de la généralité d'Alençon sous Louis XIV,* par L. Duval (in-4°, Loyer-Fontaine, Alençon). — *L'Abbaye de Chelles,* par Berthault (2 vol. in-18, Blondel, à Meaux ; Lechevalier, à Paris). — *Les Basiliques de Saint-Martin à Tours, Supplément* par S. Ratel (in-8, Péricat, à Tours ; Picard, à Paris). — *Le Général de La Moricière,* par E. Keller (2 vol. in-16, Haton). — *Edmond Scherer,* par O. Gréard (in-18, Hachette). — *Madame Marie Carpentier, sa vie et son œuvre,* par E. Gossot (in-18, Hachette). — *La République américaine, États-Unis,* par A. Carlier (4 vol. in-8, Guillaumin). — *Les Anciens Catalogues épiscopaux de la province de Tours,* par l'abbé L. Duchesne (in-8, Thorin). — *Ueber mittelalterliche Bibliotheken,* par T. Gottlieb (in-8, Harrassowitz, Leipzig).

VISENOT.

Le Gérant : CHAPUIS

Imprimerie polyglotte Alph. Le Roy, imp. breveté, Rennes.

POLYBIBLION

REVUE BIBLIOGRAPHIQUE UNIVERSELLE

RÉCENTES PUBLICATIONS ILLUSTRÉES

I. — 1. *L'Art gothique, l'Architecture, la Peinture, la Sculpture, le Décor,* par Louis Gonse. Paris, Librairies-Imprimeries réunies, 1890, in-4 de 488 p., avec 282 illust., d'après les dessins de Boudier, et 28 pl. hors texte de Gaujean, Henri Guérard, Paul Laurent, Hugard, Baron Pichon et Dujardin. Riche cartonnage or et en couleurs, 100 fr. — 2. *Musée du Louvre. Voyage autour du Salon carré,* par A. Gruyer. Paris, Firmin-Didot, 1891, gr. in-4 de 496 p., illustré de 40 magnifiques héliograv., par Braun. Broché, 50 fr.; relié, 65 fr. — 3. *La Franche-Comté,* par Henri Bouchot. Paris, Plon et Nourrit, 1890, in-4 de iv-445 p., illustré de 30 eaux-fortes, 3 héliograv., 13 reproductions en phototypie et 250 dessins dans le texte, par Eugène Sadoux. Broché, 60 fr. — 4. *Histoire du luminaire, depuis l'époque romaine jusqu'au XIXe siècle,* par H.-R. d'Allemagne. Paris, Alphonse Picard, 1891, gr. in-4 de 683 p., contenant 500 grav., dont 80 hors texte et en couleurs, par E. Solvet, Bertheault et Vaucanu. Broché, 40 fr.; relié, 50 fr. — 5. *L'Enfer,* de Dante Alighieri, avec les dessins de Gustave Doré, trad. française de Pier-Angelo Fiorentino. Paris, Hachette, 1891, in-fol. de 184 p. et de 75 grav. Cart., 30 fr. — 6. *Histoire illustrée des pèlerinages français,* publiée, sous le patronage des RR. PP. Augustins de l'Assomption, par le R. P. Jean-Emmanuel Drochon. Paris, Plon et Nourrit, 1891, in-4 de xii-1272 p., enrichie de 450 dessins inédits, par Hubert-Clerget, et accompagnée de 20 cartes des pèlerinages de la Très Sainte Vierge en France. Br. 20 fr.; rel., 26, 27 et 28 fr. — 7. *La Vie de Saint Ignace de Loyola, d'après Pierre Ribadeneira, son premier historien,* par le P. Charles Clair, S. J. Paris, Plon et Nourrit, 1891, gr. in-8 de iv-460 p., avec nombr. illustr. Br. 20 fr.; rel., 24, 25 et 27 fr. — 8. *Atlas de géographie moderne,* par F. Schrader, directeur des travaux cartographiques de la librairie Hachette, F. Prudent, chef de bataillon du génie, du service géographique de l'armée, et E. Anthoine, ingénieur en chef du service de la carte de France et de la statistique graphique au ministère de l'intérieur, contenant 64 cartes imprimées en couleurs, accompagnées d'un texte géographique, statistique et ethnographique et d'un grand nombre de cartes de détail, fig., diagrammes, etc. Paris, Hachette, 1890, gr. in-4. Relié, 25 fr. — 9. *Le Yacht, histoire de la navigation maritime de plaisance,* par Philippe Daryl. Paris, Librairies-Imprimeries réunies, in-4 de 366 p., illustré de 125 grav. de Boudier, Bourgain, Brun, Montader, Vallet. Br., 25 fr.; rel., 30 et 32 fr. — 10. *Le Chic à cheval. Histoire pittoresque de l'équitation,* par L. Vallet, ancien cavalier-élève de l'École de Saumur. Préface de M. Henri Lavedan. Paris, Firmin-Didot, 1891, in-4 de xi-274 p., illustré de plus de 300 grav., dont 50 en couleurs, d'après les dessins de l'auteur. Cart., 22 fr.; rel., 30 fr. — 11. *Les Mille et un Jours,* contes persans, traduits en français par Pétis de la Croix, nouvelle édition à l'usage de la jeunesse, par E. Dupuis. Paris, Delagrave, gr. in-4 de 808 p., illustré de 500 compos. par A. Gaillard. Br., 25 fr.; rel. toile rouge, fers spéciaux, tr. dorées, 30 fr. — 12. *Le Tabac. Le Livre des fumeurs et des priseurs,* par Spire Blondel. Paris, Henri Laurens, 1891, in-4 de xvi-296 p., avec 113 illustr. de G. Fraipont, dont 16 hors texte en couleurs, couverture aquarelle. Br., 20 fr.; rel., 27 fr. — 13. *Trois Ans chez les Argentins (Amérique du Sud),* par Romain d'Aurignac. Paris, Plon et Nourrit, s. d., petit in-4 de 483 p., avec des illustr. de Riou. Br., 15 fr.; rel., 20 fr. — 14. *Aux États-Unis du Brésil, voyages et impressions de M. Théotime Durand,* par F.-J. de Santa Anna Nérv. Paris, Delagrave, in-8 de 380 p., avec de nombr. illust. Br., 10 fr.; rel. toile, fers spéciaux, tr. dor., 13 fr.; demi-reliure, fers spéciaux, tr. dor., 14 fr. — 15. *Emin-Pacha et la rébellion de l'Équateur, neuf mois d'aventures dans la plus reculée des provinces soudanaises,* par A. J. Mountency Jephson, et H. M. Stanley. Paris, Hachette, grand in-8, illustré de 50 grav. et une carte. Br., 10 fr.;

rel., 14 fr. — 16. *Nos Jeunes Filles aux examens et à l'école,* texte et dessins d'après nature, par Alexis Lemaistre. Paris, Firmin-Didot, 1891, gr. in-8 de 380 p. et 45 gr. hors texte. Br., 10 fr. ; rel., 15 fr. — 17. *Les Grands Peintres de l'Allemagne, de l'Espagne, de l'Angleterre et de la France (période contemporaine),* par T. de Wizewa et X. Perreau. Paris, Firmin-Didot, in-8, en 3 séries de chacune 192 p., illustré de 320 gr., d'après les œuvres des Maîtres de ces écoles. Br., 12 fr.; rel. 18 fr. — 18. *L'Art dans la parure et dans le vêtement,* par Charles Blanc. Paris, Laurens, gr. in-8 de 250 p., orné de 233 grav., couverture aquarelle de G. Fraipont. Br. 10 fr.; rel. toile, 14 fr. — 19. *Peveril du Pic,* par Walter Scott, traduction de M. P. Louisy. Paris, Firmin-Didot, 1891, in-4 de 563 p., dessins de M. Adrien Moreau. Br., 10 fr.; rel., 13 et 15 fr. — 20. *César Cascabel,* par Jules Verne. Paris, Hetzel, s. d., gr. in-8 de 438 p., avec 85 dessins de Georges Roux, 12 grandes grav. en chromotyp. et 2 cartes en chromolith. Br., 9 fr.; rel., 14 fr. — 21. *Un Cadet de Normandie au XVIIe siècle,* par Fortuné du Boisgobey. Paris, Ch. Delagrave, 1891, gr. in-8 de 283 p., illustr. d'Adrien Marie. Br., 10 fr.; rel. toile, fers spéciaux, tr. dor., 13 fr. — 22. *Les Bourgeois de Calais,* par Mme de Witt, née Guizot. Paris, Librairies-Imprimeries réunies, s. d., in-4 de 272 p., illustr. de Zier. Br., 7 fr. 50; rel. fers spéc. en couleurs, tr. dor., 12 fr. — 23. *Trop grande, roman de jeune fille,* par Ernest d'Hervilly. Paris, Charavay, Mantoux, Martin, s. d., gr. in-4 de 240 p., illustré de 70 compos., par Mars. Br., 12 fr.; rel., 15 fr. — 24. *Simplette,* texte et dessins par Fernand Calmettes. Paris, Charavay, Mantoux, Martin, s. d., in-4 de 312 p. Broché, 9 fr.; rel., 12 fr. — 25. *Droit au but,* par Louis Mainard. Paris, Charavay, Mantoux, Martin, gr. in-4 de 315 p., illustré de 20 compos. de Montader, gravées sur bois, par Primaire. Br. 9 fr.; rel., 12 fr. — 26. *L'Avenir d'Aline,* par Henry Gréville. Paris, Charavay, Mantoux, Martin, s. d., in-4 de 308 p., illustré de 19 compos. de Léandre, gravées sur bois par Primaire. Br., 9 fr.; rel., 12 fr. — 27. *Temps d'épreuve, épisodes de la vie d'une jeune fille,* par Mme Jules Samson. Paris, Hennuyer, s. d., gr. in-8 de 358 p., illustr. de O. Tofani. Br., 7 fr.; demi-reliure, tête dorée, 10 fr. — 28. *Le Petit Amiral,* texte et grav. de F. Méaulle. Paris, Ducrocq, s. d., in-4 de 294 p., avec 100 compos. par Tattegrain, Mouchot, Bach, Méaulle, etc. Br., 7 fr.; rel., 10 fr. — 29. *Les Aventures de Sidi-Froussard,* par Georges Le Faure. Paris, Firmin-Didot, 1891, gr. in-4 de iv-396 p., illustré de 175 dessins, par F. Fau et L. Vallet, et accompagné de 8 cartes ou plans. Br., 6 fr.; rel., 10 fr. — 30. *De Wissembourg à Ingolstadt (1870-1871) ; Souvenirs d'un capitaine, prisonnier de guerre en Bavière,* par Alfred Quesnay de Beaurepaire. Paris, Firmin-Didot, 1891, in-8 de 309 p., illustré de 26 dessins hors texte par l'auteur. Br., 4 fr.; rel., 6 fr. — 31. *Le Costume en France,* par Ary Renan. Paris, Librairies-Imprimeries réunies, 1890, in-8 de 274 p., nombr. grav. Br., 3 fr. 50 ; rel., 4 fr. 50 et 5 fr. — 32. *Les Bébés d'Hélène,* imité de J. Habberton, par William L. Hughes. Paris, Hennuyer, s. d., petit in-4 carré de 275 p., illustr. de Bertall. Br., 5 fr.; rel. toile, fers spéciaux, tirées en couleurs, tr. dor., 7 fr. — 33. *Contes du vieux pilote,* par Jean de Nivelle (Charles Canivet). Paris, Jouvet, 1891, in-8 carré de 159 p. et 35 grav. Br., 5 fr.; rel. en toile rouge, tr. dor., 6 fr. 50. — 34. *Les Aventures de Piképikécomégram,* par Arsène Alexandre. Paris, Delagrave, 1891, gr. in-8 carré de 128 p., illustr. de Louis Morin. Br., 5 fr.; rel. toile rouge, fers spéciaux, 7 fr. 50. — 35. *Pourquoi ? Pourquoi?* par tante Nicolle. Paris, Delagrave, 1891, gr. in-8 carré de 88 p., illustr. de Birch. Br., 3 fr. 50, rel. toile pl. rouge, fers spéciaux, 5 fr. — 36. *En se cherchant,* par Hippolyte Gautier. Paris, Delagrave, s. d., in-8 de 320 p., illustr. d'Albert Guillaume. Br., 3 fr. 50; rel., 5 fr. 50. — 37. *Les Mémoires d'un gros sou,* par Sylva Consul. Paris, Tolra, s. d., in-8 de 288 p., illustr. de Firmin Bouisset. Br., 3 fr. 50; rel., 5 et 6 fr. — 38. *Les Martyrs de Castelfidardo,* par le marquis de Ségur. Paris, Tolra, 1891, in-8 de x-390 p., illustr. de F. Bouisset. Br., 3 fr. 50 ; rel., 5 fr. — 39. *Les Fleurs de Mgr de Ségur; pensées et traits les plus touchants de sa vie,* par le marquis de Ségur. Paris, J. Leday, 1890, petit in-16 carré de xv-321 p. Br., 3 fr. 50. — 40. *Contes et Comédies de la jeunesse,* par Lemercier de Neuville. Paris, Delagrave, 1890, in-8 carré de 204 p., illustr. de B. de Monvel, P. Kauffmann, J. Geoffroy, etc. Br., 2 fr. 90 ; rel. toile rouge, fers spéc., tr. dorées, 4 fr. 75. — 41. *Le Secret de sir William,* par Marc Anfossi. Paris, Librairies-Imprimeries réunies, s. d., petit in-4 de

242 p., illustr. de Paul Destez. Br., 2 fr. 25; rel., 3 fr. 50. — 42. *A la Conquête du courage*, par Berthe Vacher. Paris, Delagrave, 1891, in-8 de 126 p., illustr. de Adrien Marie. Br., 1 fr. 90; rel., 4 fr. — 43. *Le Robinson des vacances*, par Pierre du Chateau. Paris, Delagrave, 1890, in-8 de 76 p., illustr. de Jean Geoffroy. Br., 1 fr. 50; rel., 3 fr. 50. — 44. *Le Prince Myosotis*, par Albert Bidet. Paris, Delagrave, 1890, in-16 de 126 p., dessins de Richard Rauft. Br., 2 fr. — 45. *Petits Amis*, par Marie de Bosguérard. Paris, Librairies-Imprimeries réunies, s. d., petit in-18 de 148 p., avec 40 grav. Br., 0 fr. 80; rel., 1 fr. 25.

II. — Périodiques et Albums. — 1. *Le Tour du monde.* Nouveau journal des voyages fondé par M. Édouard Charton et illustré par nos plus célèbres artistes. Année 1890. Paris, Hachette, 2 vol. in-4 de 436 p. Broché, 25 fr. — 2. *Journal de la jeunesse.* Nouveau recueil hebdomadaire illustré. Année 1890, Paris, Hachette, 2 vol. in-4 de 418 et 434 p. Broché, 20 fr.; relié, 26 fr. — 3. *Musée des familles.* Tomes LXIV et LXV. Paris, Delagrave, 1890, 2 vol. gr. in-8 de chacun 380 p., avec de nombreuses illustrations. 14 fr. à Paris; 16 fr. dans les départements. — 4. *Saint Nicolas*, journal illustré pour garçons et filles. T. XI. Paris, Delagrave, 1890, gr. in-8 de 848 p., avec de nombreuses illustrations, 18 fr.; relié, tr. dorées, 22 fr. — 5. *Magasin d'éducation et de récréation et Semaine des enfants réunis*, journal de toute la famille. Paris, Hetzel, 1890, 2 vol. gr. in-8 de chacun 396 p. avec de nombreuses illustrations, 14 fr.; cart. tr. dorées, 20 fr. — 6. *Le Petit Français illustré, journal des écoliers et des écolières*, avec Supplément en noir et couleurs. 1re et 2e année, 1889-1890. Paris, Armand Colin, 2 vol. gr. in-8 de chacun 580 p., avec de nombreuses illustrations. Broché, 6 fr.; relié, 7 fr. 50 et 9 fr. — 7. *Le Musée des enfants* (4e année). Paris, Lille et Bruges, Société de Saint-Augustin, (Desclée et de Brouwer), 1890, in-4 de 384 p., nombreuses illustrations en noir et en couleurs. Broché, 6 fr. — 8. *Le Musée des jeunes filles* (1re année). Paris, Lille et Bruges, Société de Saint-Augustin (Desclée et de Brouwer), 1890, in-4 de 384 p., nombreuses illustrations, avec supplément en noir et en couleurs. Broché, 12. — 9. *Mon Journal*, recueil mensuel pour les enfants de cinq à dix ans. 9e année. Paris, Hachette, gr. in-8 de 192 p., illustré de nombreuses gravures sur bois. Broché, 1 fr. 80; cartonné, 2 fr. 50. — 10. *Les Repas à travers les âges*, avec 62 pl. par Ed. Guillaume. Paris, Delagrave, gr. in-4 non paginé, avec un élégant cartonnage, 25 fr. — 11. *Album* Caran d'Ache, 2e album, recueil d'histoires humoristiques. Paris, Plon et Nourrit, gr. in-4 raisin, 3 fr. 50. — 12. *Album* Crafty, *Les Chiens*, avec 200 dessins. Paris, Plon et Nourrit, gr. in-4 raisin, 3 fr. 50. — 13. *Joies d'enfants, au Printemps, en Eté, en Automne, en Hiver*, par Mars, illust. en couleurs; élégante reliure étoffe avec fers spéciaux. Paris, Plon et Nourrit, in-4 oblong de 48 p. 10 fr. — 14. *Les Petits Danseurs*, 25 danses célèbres arrangées et doigtées pour les petites mains. In-4 de 97 p. cart. avec couverture imprimée en aquarelle d'après les dessins de Firmin Bouisset. Paris, Librairies-Imprimeries réunies. 10 fr. — 15. *Les Chansons des joujoux*, par Jules Jouy, musique de Claudius Blanc et Léopold Dauphin, comprenant 20 compos. hors texte en aquarelle et 50 dessins d'Adrien Marie in-4, riche cart. Paris, Librairies-Imprimeries réunies, 10 fr. — 16. *Les Gourmandises de Charlotte*, par Mme Jeanne Samary, avec une préface d'Édouard Pailleron, in-4 de 32 pl. en coul. par Job, cart. avec couverture en coul. Paris, Hachette, 4 fr. — 17. *Marie Sans-Soin*, texte et dessins de Bertall, petit in-4 car., comprenant 70 chromotypographies. Paris, Hachette, 3 fr. — 18. *Bons Joueurs et Mauvais Joueurs*, par tante Nicole; compos. de J. Geoffroy. Paris, Delagrave, in-4 cart., 3 fr. — 19. *Mon premier Alphabet*, illustré de 150 gravures. Paris, Hachette, in-4 avec couverutre en couleurs. Cart., 2 fr. — 20. *Monsieur Strong.* Paris, Delagrave, in-8 obl. de 14 pl. Cart., 1 fr. 25. — 21. *Numéro exceptionnel de Noël 1890 du Figaro illustré.* Paris, 20, rue Drouot, in-folio avec 2 chrom. hors texte, 3 fr. 50. — 22. *Noël*, numéro spécial publié par le journal *The Graphic.* Paris, 15, rue Bleue, in-folio avec chromo hors texte, 2 fr.

III. — Nouvelle Collection à l'usage de la Jeunesse, 1re série, publiée par la maison Hachette. Vol. in-8 jésus à 7 fr. brochés; reliés, 10 fr. — 1. *Voyages et aventures du capitaine Marius Cougourdan*, par Eugène Mouton, illustré de 66 grav. d'après E. Zier, 308 p. — 2. *Contes mythologiques*, par H. de la Ville de Mirmont, illustré de 51 grav., XII-336 p.

IV. — Collection Hetzel gr. in-8 illustré, publiée par la maison Hetzel. Vol. gr. in-8 à 7 fr.; cart. 10 fr., et rel., 11 fr. — 1. *Le Secret du Mage,* par André Laurie, illustrations de L. Benett, 263 p. — 2. *Les Jeunes Aventuriers de la Floride,* d'après Goulding, par J.-F. Brunet, illustr. de M. Meyer, 324 p. — 3. *Une élève de seize ans,* par Ernest Legouvé, 50 illust. par A. Marie, G. Roux, Girardin, Jankowsky et Dubouchet; 332 p. — 4. *Théâtre à la maison et à la pension,* par B. Vadier, illust. de Geoffroy, 334 p.

V. — Bibliothèque illustrée, format in-4. 1re série, publiée par la maison Mame, de Tours, 5 fr. 50 le vol. broché; relié, 10 fr. — 1. *Perdus dans la grande ville,* par F. Méaulle, orné de 93 grav., 398 p. — 2. *Contes merveilleux,* par W. Hauff, trad. Louis de Hessem, orné de 38 grav. hors texte, 400 p.

VI. — Collection Hetzel in-8 illustrée, publiée par la maison Hetzel. Vol. in-8 à 4 fr. 50 brochés; cartonnés, 6 fr.—1. *Le Petit Gosse,* par W. Busnach, illustré par Del Dosso, 205 p. — 2. *Histoire de deux bébés, Kitty et Bo,* par J. Lermont, illustré par J. Geoffroy, 206 p.

VII. — Nouvelle Collection à l'usage de la jeunesse, 2e série, publiée par la maison Hachette. Vol. in-8 raisin à 4 fr. br.; cart. en percale à biseaux, tr. dorées, 6 fr. — 1. *En Esclavage,* par Mme P. de Nanteuil, illustré de 60 grav. d'après Myrbach, 406 p. — 2. *Rayon de Soleil,* par Mlle Zénaïde Fleuriot, illustré de 59 grav. d'après Mencina Krzesz, 272 p.—3. *La Part du cadet,* par Mme S. Blandy, illustré de 96 grav. d'après Zier, 290 p. —4. *Princesse Rosalba,* par Mme Chéron de la Bruyère, illust. de 54 grav. d'après Tofani, 281 p. — 5. *La Fille des Bohémiens,* par Mme Colomb, illustré de 96 grav. d'après S. Reichan, 298 p.

VIII. — Bibliothèque illustrée, format in-4, 2e série, publiée par la maison Mame, de Tours. 4 fr. le vol brochés; relié, 7 fr. — 1. *Les Chercheurs de quinquinas* (*Des vallées de Caravaya à l'Amazone*), par Paul Bory, orné de nombreuses gravures, 296 p. — 2. *Le Sacrifice de Lancelot,* imité de l'angl. de Lady Noël, par A. Chevalier, orné de 36 grav., 288 p.

IX. — Bibliothèque des familles et des maisons d'éducation, publiée par la maison Mame, de Tours. Vol. in-8 à 2 fr. 40 brochés, et 4 fr. reliés. — 1. *Les Pirates de la mer Rouge, souvenirs de voyage,* par Karl May, trad. par J. de Rochay, orné de 23 grav., 363 p. — 2. *L'Orpheline des Fauchettes,* suivi de : « *l'Oncle Jacques* » et de : « *Les Étapes de Françonnette,* » par Marguerite Levray, orné de 25 grav., 368 p.

X. — Bibliothèque des Merveilles, fondée par M. Édouard Charton, publiée par la maison Hachette. Vol. in-16, à 2 fr. 25 brochés, et à 3 fr. 50 reliés. — 1. *La Production de l'Électricité,* par Baille, illustré de 124 vign., 343 p. — 2. *L'Hypnotisme,* par le Dr Foveau de Courmelles, illustré de 42 grav. par Laurent Gsell. 326 p. — 3. *Les Statuettes de terre cuite dans l'antiquité,* par Pottier, illustré de nombr. grav., vi-314 p. — 4. *L'Enfance de l'humanité. I. L'Age de la pierre,* par le Dr Verneau, illust. 66 vign., 295 p.

XI. — Bibliothèque rose illustrée, pour les enfants et les adolescents, publiée par la maison Hachette. Vol. in-16, à 2 fr. 25 brochés, et à 3 fr. 50 reliés. — 1. *L'Usine et le Château,* par Mme la vicomtesse de Pitray, illustré de 43 gravures d'après Robaudi, 269 p. — 2. *Les Aventures de Jean le Savoyard,* par Mme J. Cazin, illustré de 51 grav. d'après A. Slom, 288 p. — 3. *Popo et Lili, histoire de deux jumeaux,* par Mme la marquise de Moussac, illustré de 58 grav. d'après Zier, 337 p. —4. *Le Petit Jacques,* par Mme de Stolz, illustré de 46 grav. d'après Tofani, 293 p.

XII. — Bibliothèque des petits enfants de quatre à huit ans, publiée par la maison Hachette. Vol. in-16 carré, à 2 fr. 25 brochés, et reliés 3 fr. 50. — 1. *Un Drôle de petit bonhomme,* par J. Girardin, avec 36 grav. d'après Geoffroy, 300 p. — 2. *La Fête de Saint-Maurice,* par André Surville, avec 37 gravures d'après Tofani, 227 p. — 3. *La Petite Maison dans la forêt,* par Mme de Witt, née Guizot, avec 49 grav. d'après Robaudi, 262 p.

I. — 1. Le magnifique volume que les Librairies-Imprimeries réunies (ancienne maison Quantin) viennent d'éditer est un véritable mo-

nument. Le Musée du Trocadéro est bien accessible à tout le monde, mais l'œuvre de M. Gonse est appelée à le suppléer au-delà de nos frontières. L'auteur a profité des travaux de tous ceux qui se sont occupés de l'art du moyen âge, en y ajoutant ce que lui ont révélé ses observations personnelles à la suite de voyages multipliés. Il s'est imposé la mission de faire connaître l'origine et le développement de cet art magistral auquel on doit les grands édifices religieux élevés en France et qui fut à son apogée sous les règnes de Philippe-Auguste et de saint Louis. Il démontre que cet art est essentiellement français, qu'il se répandit en Espagne, en Italie, en Angleterre, en Allemagne et jusque dans les pays d'outre-mer. Subsidiairement il établit que l'architecture religieuse se réfléta dans les édifices civils et militaires. L'auteur expose la transformation de l'ancienne basilique, à l'époque romane, par la substitution des voûtes aux planchers; puis la combinaison de la voûte d'arêtes appareillée sur une membrure indépendante (croisée d'ogives); le style de transition, au XIIe siècle, jusqu'à l'avènement de Philippe-Auguste; le grand mouvement d'enthousiasme religieux et de liberté, sous ce règne, imprimant à l'art national un élan prodigieux qui fit sortir de terre nos grandes cathédrales; le règne de saint Louis continuant et terminant l'œuvre de son aïeul; l'évolution du style gothique depuis la fin du XIIIe siècle jusqu'au commencement du XVIe. Viennent ensuite des chapitres relatifs à l'architecture civile et militaire, à l'art gothique hors de France, à la peinture murale sur bois et sur verre, aux pierres tombales, à la tapisserie, aux manuscrits, à la sculpture en pierre, en bois, en métal; au costume et au mobilier. Cette partie de l'ouvrage est traitée d'une manière succincte; ce n'est, en quelque sorte, qu'une annexe de l'œuvre principale qui est l'architecture religieuse d'où procède tout l'art pendant la période qui sert de cadre à *l'Art gothique.* — En donnant ce titre à son livre, M. Gonse avoue qu'il a éprouvé un scrupule; il ne l'a adopté que faute de mieux. Ce mot, « gothique, » est un terme de convention qui, jadis, pris en mauvaise part, désignait franchement une classe de monuments que l'on dédaignait: ce sont justement ceux qui figurent dans les « illustrations » du volume. On sait que l'expression « art ogival » est un non-sens. Force était donc d'adopter le vocable « gothique » puisqu'il n'y en avait pas de meilleur. On nous permettra de dire qu'il y en avait un, cependant; que M. Gonse le connaît mieux que personne; que ce vocable est dans la pensée qui lui a inspiré ses meilleures pages. Pourquoi n'a-t-il pas osé mettre : *l'Art français au moyen âge?* Il n'aurait fait que devancer un avenir prochain.

Si nous jetons un coup d'œil d'ensemble sur l'aspect du livre, nous devons reconnaître que la partie matérielle est digne du texte. Si celui-ci révèle chez l'auteur un critique délicat, sachant rendre sa

pensée sous une forme vraiment littéraire, faire marcher de conserve l'histoire et l'art, se servir des termes techniques de façon à ne pas effrayer ses lecteurs, il faut aussi dire que le charme des illustrations est remarquable et l'exécution parfaite. *L'Art gothique* peut figurer sur toutes les tables, comme album et comme livre d'érudition.

2.— Nous sommes conviés cette année, par la maison Firmin-Didot, à un merveilleux voyage artistique. C'est au Musée du Louvre, autour du *Salon carré,* que nous conduit un ancien conservateur du Musée, M. Gruyer, et ce guide extrêmement compétent est aidé de quarante magnifiques héliogravures de Braun, d'après les principaux chefs-d'œuvre de notre grande galerie nationale. Rarement des œuvres de peinture aussi choisies pourront être réunies pour l'illustration d'un recueil de ce genre. Celles qu'on nous présente sont toutes consacrées par la tradition et l'admiration des siècles et *le Salon carré* y figure presque au complet. Un livre d'étrennes et de salon devait exclure toutefois quelques nudités ; les éditeurs y ont scrupuleusement veillé. *Les Noces de Cana* et le *Repas chez Simon,* ne pouvant, à cause de leurs grandes dimensions, fournir de bonnes héliogravures, ont été remplacés par un autre Véronèse du Louvre : *les Disciples d'Emmaüs.* Quelques autres œuvres ont été appelées à prendre place en ce *Salon carré* idéal, pour donner une idée plus complète des écoles : tels le *Parnasse* de Mantegna, le *Repas d'Emmaüs* de Rembrandt, l'*Estacade* de Ruysdael, la *Mere Agnès* de Ph. de Champagne, etc. De même, dans le texte, M. Gruyer a cherché à grouper des renseignements généraux sur l'histoire de la peinture jusqu'à la fin du XVIIIe siècle, et il a décrit beaucoup d'autres toiles du Louvre, étendant ainsi le voyage au Musée tout entier. Les notes et indications de sources sont nombreuses. Dans un travail aussi soigné, les guillemets auraient pu jouer, semble-t-il, un plus grand rôle : le développement sur Luther en Italie, par exemple (p. 223), est fait de phrases textuellement empruntées à un article de M. de Nolhac dans la *Revue des Deux Mondes* du 1er juillet 1888, qui n'est même pas cité au bas de la page. Pour *Apollon et Marsyas* (une des plus exquises héliogravures du volume), M. Gruyer renonce à la certitude d'authenticité qu'il avait autrefois soutenue et ne le désigne plus comme un Raphaël, mais comme « le Raphaël de M. Morris Moore, » ce qui est bien différent (p. 67) ; c'est là un acte de bonne foi qui fait honneur à l'historien du maître. D'ailleurs, l'amour de l'art élevé et un vibrant sentiment de spiritualisme chrétien animent l'ensemble du commentaire et le rendent digne des chefs-d'œuvre dont il expose l'histoire.

3. — Le superbe ouvrage intitulé : *La Franche-Comté,* a pour auteur un écrivain qui, tout à la fois, est un artiste, un savant et un poète : M. Henri Bouchot. A la suite de M. Henri Bouchot, on parcourt les

trois départements de l'ancienne « comté de Bourgogne » : le Doubs, le Jura, la Haute-Saône. On visite les monuments anciens et modernes, les ruines des vieux manoirs, les châteaux d'époque plus récente, les abbayes, les églises ; on admire les sites pittoresques de cette contrée qui résume les beautés et les attractions de la Suisse et de l'Écosse. Bien peu de Français, en dehors des natifs, ont su, jusqu'à présent, apprécier comme il convient ce beau fleuron ajouté par Louis XIV à sa couronne. En France, il est de mode de voyager surtout à l'étranger. Nos nationaux ignorent trop leur domaine ; et cependant, la Franche-Comté, province frontière, pays historique, région curieuse à tous les points de vue, mérite les plus fervents admirateurs ; elle en a, mais en petit nombre. Espérons qu'il n'en sera plus ainsi grâce à l'œuvre de M. H. Bouchot. Le talent de M. Eugène Sadoux, artiste hors de pair, a grandement contribué à faire de ce volume ce que l'on peut appeler le « Livre d'or » de la Franche-Comté. Le *Polybiblion* se réserve de revenir prochainement sur cet ouvrage qui a droit à un article spécial.

4. — Après plusieurs pages consacrées à la lumière artificielle destinée à suppléer le soleil couché et à prolonger la vie active de l'homme, chez les Juifs, en Grèce, en Égypte, M. d'Allemagne aborde son sujet — *l'Histoire du luminaire* — avec l'époque romaine. Ici, nous ferons une critique, c'est probablement la seule que nous nous permettrons en signalant l'apparition de ce beau volume. Pourquoi l'auteur a-t-il été aussi laconique à ce moment ? Il semble que les connaissances que l'on a aujourd'hui sur l'archéologie grecque et l'archéologie égyptienne lui auraient permis de commencer sérieusement avant les Romains. Dès le début, M. d'Allemagne adopte une classification qui s'applique facilement aux diverses époques traitées par lui : le chandelier mobile, le chandelier suspendu et le chandelier fixe. Suivant cet ordre, l'auteur guide le lecteur pendant l'époque païenne, l'époque chrétienne, celle-ci commençant avec le IIIe siècle ; à partir du VIe, le luminaire religieux prend une grande extension par suite de l'éclairage des édifices consacrés au culte, auquel les souverains, les pontifes et les particuliers concourent avec zèle. Au XIe, apparaissent, avec la fabrication des ustensiles en cuivre, les grands chandeliers en bronze, les couronnes de lumière, origine des lustres, et une foule d'objets dont l'usage se continue jusqu'à nos jours. On lit avec intérêt ce qui touche à l'éclairage public ; d'abord les lampes allumées, dans les rues, devant les statues religieuses, et les lanternes servant d'enseigne, puis les falots des gens du guet. Au XIVe et au XVe il y a un commencement d'éclairage public a la charge des habitants, tentative qui ne produisit d'effet sérieux qu'au XVIIe, grâce à M. de la Reynie. Avec le XVIIIe siècle paraît l'emploi de la lampe, telle que nous l'a-

vons : M. d'Allemagne en retrace l'histoire depuis la découverte du Génevois Argand, qui fut copié plus ou moins scrupuleusement par Quinquet. Nous signalerons aussi l'histoire du gaz hydrogène, le pétrole, l'électricité, etc. Le livre de M. d'Allemagne avec ses nombreuses illustrations intéressera vivement les personnes qui veulent s'instruire promptement en feuilletant un bel ouvrage ; il intéressera de même non seulement les chercheurs qui aiment à collectionner les curiosités, mais aussi les artistes, qui trouveront là d'excellents modèles au point de vue de l'art décoratif.

5. — Gustave Doré avait par-dessus tout ce que l'on peut appeler le génie du « noir ; » aussi *l'Enfer* du Dante, que nous donne la librairie Hachette, est-il une des meilleures œuvres de l'artiste. Un beau portrait du poète, placé en tête, date de 1860. La gravure 3 est superbe : un tout petit homme en face d'un livre colossal ; plus grands encore les arbres et les rochers : un coin du ciel éclairé qui semble une étoile au milieu de la nuit. La gravure 5 représente ces étoiles au milieu de l'obscurité envahissante. Voici l'entrée des enfers avec des rochers dénudés, un ciel dont la lueur s'éteint, Virgile et Dante en face de l'immensité ; Caron, dans sa barque, est d'un grand effet. Minos est bien rendu (gravure n° 13), l'ouragan infernal est admirable (gravures n°s 14, 16 et 18). Le dessin de Pluton est un des meilleurs de l'ouvrage. Il faut citer les modelés de l'habile artiste qui, quoique moins appréciés du public, n'en sont pas moins admirables. Mais l'impression s'accentue au passage du fleuve de boue (gravure n° 25), aux tombeaux des hérésiarques (n°s 29 et 30), avec les curieux effets de lumière des gravures 33 et 39, et la descente de Géryon (n° 41). Le groupe de la gravure 47 : les deux poètes aux prises avec les démons, est très bien éclairé. Rien n'est plus saisissant que la gravure n° 51, et la vallée des serpents (n° 54) fait rêver. Y a-t-il des horreurs plus épouvantables que celles de la gravure 59 et un abîme plus grandiose que celui de la gravure 60? Myrrha devant Virgile et Dante forme une scène superbe à trois personnages. Nembrod (gravure n° 64) est dessiné avec une perfection telle qu'on voit les muscles. Antée (gravure n° 66) est très beau, mais les deux petits personnages sont horribles. Le comte Ugolin (n° 70) forme un poignant ensemble. L'étrangeté de Satan (n° 73) nous séduit moins. Mais les deux dernières gravures (n°s 74 et 75) sont pleines d'une calme et sereine beauté que l'on admire d'autant plus qu'elle contraste avec l'ensemble de l'œuvre. On a revécu *l'Enfer* de Dante quand on a contemplé les tableaux de Gustave Doré. Ajoutons que la traduction et les notes sont dignes de cette splendide publication.

6. — Personne n'ignore le zèle fervent des PP. Augustins de l'Assomption pour le culte de la Très Sainte Vierge d'une part, et, d'autre part,

pour le renouvellement des pèlerinages, coutume si chère à la foi et à la piété de nos aïeux. C'est un monument de ce double zèle qu'ils ont voulu élever dans le beau livre que publie, sous leur patronage, le R. P. Drochon. Le but de l'auteur « a été de grouper sous un coup d'œil les sanctuaires élevés dans notre chère France en l'honneur de Celle qui en est incontestablement la Reine ; de résumer les travaux qui ont raconté les origines, les miracles, les décadences, les merveilleuses restaurations de tous les lieux de pèlerinage. » Il a classé les notices par ordre de diocèses et rangé les diocèses non par métropoles ecclésiastiques, mais dans l'ordre de nos anciennes provinces. Une table alphabétique des lieux de pèlerinage, placée à la fin du volume, facilite singulièrement les recherches. L'œil est très agréablement informé aussi par l'illustration abondante et documentaire due au crayon habile de M. Hubert-Clerget, et par les vingt cartes qui y sont jointes. Celles-ci permettent au lecteur de juger, à première vue, du nombre des pèlerinages en chaque diocèse, tandis qu'un signe conventionnel lui révèle l'importance de chacun et lui indique les routes, les voies ferrées ou les fleuves qui en facilitent l'accès. Bien que le P. Drochon se soit surtout placé dans cet ouvrage au point de vue de la piété, et qu'il l'adresse principalement au grand public catholique, lequel certainement lui fera le meilleur accueil, nous croyons pourtant que ce livre ne sera pas négligé non plus des historiens et des érudits, qui y trouveront en général un répertoire précieux comme instrument de travail, et en particulier une masse considérable de renseignements utiles. En tête du volume, après la préface, sont quelques pages chaleureuses dédiées à « Notre-Dame de Salut, » par le R. P. Bailly.

7. — Il n'existe pas, en français, de vie de saint Ignace en dehors de l'ouvrage du P. Bouhours, publié en 1679 et des deux volumes de Daurignac qui ont paru en 1859. Le R. P. Charles Clair ne s'est point proposé d'écrire une histoire complète de l'illustre fondateur de la Compagnie de Jésus ; il s'est borné à une traduction nouvelle du premier historien de saint Ignace, le Père Pierre Ribadeneira, faite sur la récente édition publiée à Barcelone en 1885. Mais, pour combler les lacunes du vieil auteur, il y a ajouté une sorte de commentaire qui fait corps avec le texte et qui accompagne chaque chapitre ; en outre, il a opéré certains retranchements et remaniements dans la seconde partie relative à la fondation des collèges et à des faits qui concernent plus spécialement l'histoire de la Compagnie. Ce procédé a ses avantages et aussi ses inconvénients. Il nous sera permis de regretter que le P. Clair, avec sa plume si habile et si autorisée, ne nous ait point donné un travail original et se soit borné au modeste rôle de traducteur et de compilateur. Quoi qu'il en soit, nous avons sous les

yeux un très beau livre, enrichi des chefs-d'œuvre d'Alonzo Cano, de Segers, de Rubens, de Mignard, reproduits par l'eau-forte et l'héliogravure, et qu'accompagnent bon nombre de dessins dus aux membres de la *Réunion artistique* de la rue de Sèvres. Ce pieux hommage rendu à la mémoire du grand saint est donc en même temps une œuvre d'art fort remarquable et fait le plus grand honneur au goût artistique de celui qui a dirigé la publication.

8. — Comme étrenne utile, nous ne saurions trop recommander le bel atlas que vient de publier la maison Hachette et dont nous avons déjà parlé dans la dernière revue des ouvrages géographiques. C'est assurément le recueil de documents le plus complet en ce genre ; le texte et les cartes de détail constituent une innovation très heureuse. La carte d'Afrique en trois feuilles est particulièrement soignée; elle indique les délimitations des diverses possessions européennes et zones d'influence d'après les derniers traités. Citons encore une France en relief, étonnante d'exécution. Ce qui rend cet atlas supérieur aux publications étrangères du même genre, c'est la clarté, qualité éminemment française. L'atlas est suivi d'un dictionnaire des termes géographiques et des abréviations et d'un index alphabétique comprenant tous les noms portés sur les cartes, ce qui est d'une grande utilité pour faciliter les recherches. Cette belle publication fait le plus grand honneur à l'éditeur et aux auteurs : on peut dire que c'est le chef-d'œuvre de la cartographie française.

9. — Croirait-on qu'il existe actuellement en France mille quarante-neuf yachts, tant à voile qu'à vapeur ? C'est à l'histoire du *yachting*, de ses origines, de son développement en France, en Angleterre, en Amérique, qu'est consacré *le Yacht, histoire de la navigation maritime de plaisance,* de M. Philippe Daryl, illustré de cent cinquante dessins par nos meilleurs artistes et ayant à la fois un caractère technique et humoristique. L'exécution typographique est absolument satisfaisante ; le texte est écrit avec l'expérience d'un homme du métier. Les descriptions sont aussi complètes que possible et la partie narrative se mêle agréablement aux détails de la vie nautique. Comme le dit l'auteur, il a voulu « donner un aperçu général du *yachting* aux gens du monde et aux élèves de nos écoles, à tous ceux qui sont étrangers à ce genre de sport et qui pourront peut-être en prendre le goût. »

10. — Pourquoi ce titre : *Le Chic à cheval,* donné au livre de M. L. Vallet, ancien cavalier-élève de l'École de Saumur, que publie la maison Firmin-Didot ? C'est, comme l'indique le sous-titre, une *Histoire pittoresque de l'équitation*, aussi complète, aussi érudite que possible. Tout ce qui se rattache à la science équestre y est condensé, sous une

forme agréable, depuis les centaures jusqu'à nos jours, et les indications de sources qui accompagnent l'ouvrage montrent bien que l'auteur s'est entouré de toutes les lumières qui pouvaient lui permettre d'écrire en pleine connaissance de cause. Il faut ajouter qu'à cette partie narrative si soignée, à cet exposé des phases diverses de l'histoire de l'équitation, des progrès accomplis, des méthodes rivales, vient se joindre une partie artistique des plus remarquables, qui fait passer sous nos yeux, dans une magnifique série de planches hors texte en couleur, dans une multitude de dessins d'une irréprochable exactitude, les types les plus variés, les reproductions les plus minutieuses des détails de la ferrure, de l'armement, du harnachement, etc. L'auteur, M. L. Vallet, tout ensemble artiste et écrivain, a fait preuve ici d'un talent hors ligne, et l'exécution typographique ne laisse absolument rien à désirer. C'est assez dire que nous avons là un superbe livre d'étrennes à offrir à tous ceux qui ont la passion du cheval, en même temps qu'aux amateurs qui recherchent dans les livres illustrés la reproduction fidèle des détails archéologiques. C'est tout au plus si l'on pourrait relever un peu de fantaisie dans certaines gravures, telles que les *Amazones*, *Brunehaut* et les *Châtelaines du milieu du* XIVe *siècle*. Ajoutons que le livre est aussi amusant qu'instructif : M. L. Vallet a vraiment tous les talents à la fois.

11. — Par le nombre extraordinaire de gravures et de vignettes qui ornent *les Mille et un Jours*, « adaptés à l'usage de la jeunesse » par Mlle E. Dupuis, ce volume peut être assimilé presque à un album. Les gravures sont fort gracieuses, mais plusieurs visent à une telle finesse et sont encombrées de tant de personnages qu'elles n'apparaissent pas d'une façon bien nette : l'ensemble n'en est pas moins ravissant. Plus de vingt histoires émouvantes sont contées à la princesse de Cachemire, qui s'obstine à rester fille, par sa vieille nourrice, et cela, avec l'espoir que sa chère maîtresse se décidera à souscrire aux vœux de son père qui désire la voir monter sur quelque grand trône du voisinage ; car les prétendants ne manquent pas à la belle Farrukhnaz. Ce résultat n'est obtenu que lorsque la nourrice, qui tient ici le rôle de la sultane des *Mille et une Nuits*, a passé mille et un jours à distraire la princesse par ses contes merveilleux dont l'amour permis, l'amour légitime, forme le thème principal. Il ne nous semble pas que ce soit là un livre pour les jeunes filles ; mais les jeunes femmes et les jeunes hommes le liront avec grand plaisir. La reliure est d'une richesse qui fait honneur au bon goût de la maison Delagrave.

12. — Dernièrement (t. LIX, p. 361), notre collaborateur M. E.-C. Lagrette faisait l'éloge du volume aussi curieux qu'instructif que M. Spire Blondel a publié à la librairie Laurens sous le titre de : *Les Outils de l'écrivain*. A notre tour, nous complimenterons sincèrement

cet écrivain laborieux et de bon goût pour son *Livre des fumeurs et des priseurs*. M. Spire Blondel a très logiquement divisé son sujet : I. *Le Tabac à fumer ;* II. *La Pipe ;* III. *Le Cigare. La Cigarette ;* IV. *Le Tabac à priser ;* V. *La Tabatière ;* VI. *Le Pour et le Contre du tabac.* Tout est passé en revue, tout est consigné dans ces pages sur la plante apportée en France par Nicot, jusques et y compris la « Société contre l'abus du tabac » qui ne doit pas, croyons-nous, convertir de bien nombreux et invétérés pécheurs. L'auteur a eu l'excellente idée de clore son charmant livre par une *Bibliographie des ouvrages sur le tabac*, qui rendra des services aux amateurs, bien qu'elle nous paraisse incomplète. Nous sommes d'avis que cet ouvrage, illustré avec beaucoup d'esprit et d'originalité par Fraipont et enrichi de quelques jolies aquarelles, fera, pour tout fumeur ou priseur instruit, l'un des cadeaux d'étrennes les plus agréables qu'il puisse recevoir.

13. — Dans un court avant-propos, l'auteur affirme la scrupuleuse exactitude de son récit ; il faut convenir alors que son amour des aventures a été servi par une chance exceptionnelle ; car pendant son séjour de *Trois ans chez les Argentins*, il y a passé par des péripéties qui rempliraient facilement l'existence de plusieurs voyageurs. Il est vrai que, s'il faut l'en croire, il recherchait, avec une prédilection marquée, les situations les plus périlleuses. Même en faisant la part des exagérations excusables chez un homme jeune à imagination ardente, on a peine à concevoir qu'il n'ait pu faire un pas dans les villes et les pampas de l'Amérique du Sud sans y rencontrer les plus étonnantes aventures. Si cette peinture de mœurs est exacte, il faut convenir que les *gauchos* et les Indiens sont en proie à des passions d'une vivacité et d'une violence bien extraordinaires. Mais n'insistons pas, et convenons simplement que ce livre est très spirituellement écrit et plus attachant que la plupart des romans ; ajoutons, toutefois, que certains épisodes sont trop romanesques pour les jeunes filles et que le sentiment religieux ne paraît pas très développé chez l'auteur, bien qu'il s'abstienne de théories ou de plaisanteries de mauvais goût.

14. — M. de Santa-Anna Néry, membre de l'Institut d'histoire et de géographie du Brésil, est connu par de savants travaux sur son pays. Il a voulu combler une lacune en exposant dans un livre destiné à la masse des lecteurs tout ce qui concerne l'histoire, les mœurs, la littérature, la vie économique du premier des états de l'Amérique latine ; il a cherché à unir « à la réalité des chiffres les fantaisies d'un voyage pittoresque, » en enchâssant des détails rigoureusement exacts dans un récit humoristique. « Un négociant de la ville de Nantes s'en va dans l'Amérique du Sud après fortune faite. Il débarque à Rio-de-Janeiro en passant par l'Espagne et le Portugal. Il cause avec les

hommes de lettres et les hommes d'affaires ; il se mêle à la société, rêve dans des forêts plus ou moins vierges, parcourt les *fazendas*, discute la question du café, assiste à la fabrication du sucre de canne, va voir les mines d'or et de diamant, écoute l'histoire politique du pays où il se trouve, boit du maté, mange de la *carne secca*, se fait raconter l'abolition de l'esclavage, disserte sur la politique locale avec les hommes de la nouvelle république, étudie la condition des étrangers et leurs magnifiques institutions de bienfaisance, amasse des données sur les transactions commerciales des principales places, jette un coup d'œil d'économiste sur les états de Bahia et de Pernambuco, et, finalement, après mille aventures tragiques ou burlesques, revient au foyer domestique, rêvant de nouveaux exploits. » Tel est le cadre de ce livre, où les illustrations sont habilement semées, et qui offre une lecture à la fois instructive et attrayante. On a pu voir par la citation que nous venons de faire à quelle école appartient l'auteur : c'est un partisan résolu de la nouvelle république brésilienne.

15. — Notre très distingué collaborateur le comte de Bizemont entretiendra les lecteurs du *Polybiblion*, dans sa prochaine revue semestrielle, de l'ouvrage de M. A.-J. Mounteney Jephson, intitulé : *Emin Pacha et la Rébellion à l'Équateur*. Nous ne voulons donner ici qu'un rapide aperçu de ces « neuf mois d'aventures dans la plus reculée des provinces soudanaises. » M. Jephson était un des lieutenants de Stanley, qui lui sert d'introducteur auprès du public dans une courte lettre-préface où il reproche amicalement à l'auteur d'être un « éministe. » Celui-ci nous dit au contraire : « Je me suis efforcé à relater mon histoire aussi simplement que possible, laissant à mes lecteurs le soin de tirer les conclusions qu'il leur plaira. » Quoi qu'il en soit, on lira avec intérêt le récit de l'expédition de Jephson, qu'accompagnent un certain nombre de gravures, une carte, et la transcription en facsimilé de la lettre par laquelle le mahdi demandait à Emin Pacha de se rendre.

16. — Voici un ouvrage singulièrement utile, excellent même : *Nos jeunes Filles aux examens et à l'école*. C'est un historique très bien fait des « chinoiseries » qu'on veut imposer à nos enfants. Les gravures sont à l'avenant, et n'offrent pas la partie la moins satirique du livre. Voyez plutôt : *Nos Grand'Mères et nos petites Filles, la Caserne, le Brevet élémentaire, le Brevet supérieur et les Certificats*. Ensuite *les Écoles, maternelle, primaire, professionnelle, normale ; cours d'adultes, cours de l'hôtel de ville*. En un mot, tout l'engrenage. Ne croyez pas que ce livre est écrit dans un esprit de dénigrement. Lisez plutôt : *Cuisine de ménage* (p. 332) ; c'est superbe, si beau que précisément on voit où tout pèche. Bon livre à donner à une mère qui a des filles de douze à quatorze ans et même à celles-ci.

17. — Nous avons fait connaître, en mêlant la critique à l'éloge, le premier volume d'une histoire générale et très abrégée de la peinture, parue l'an dernier à pareille époque et due à MM. de Wyzewa et Perreau (t. LVI, p. 491). Le volume d'aujourd'hui ou plutôt les trois volumes (car il y a trois paginations et une vente distincte) comprenant : 1° *Les Grands Peintres de l'Allemagne ;* 2° *de la France contemporaine ;* 3° *de l'Espagne et de l'Angleterre*, avec un appendice heureux sur la peinture japonaise. Ce sont des travaux de vulgarisation, mais excellente. Le sujet délicat de l'école contemporaine est traité avec talent et mesure. Une phrase, dans le premier volume, sur « l'adorable entrain des premiers temps de la Réforme allemande, » étonnera quelques lecteurs ; elle est heureusement corrigée par l'ensemble du morceau. Le texte tient d'ailleurs moins de place que les gravures, qui sont bonnes et nombreuses ; on semble avoir tenu compte de nos observations de l'an dernier ; les gravures très médiocres (et par conséquent inutiles) ont presque entièrement disparu.

18. — M. Henri Laurens a eu l'heureuse idée de donner cette année, en livre d'étrennes, *l'Art dans la parure et dans le vêtement*, par Charles Blanc. Voici d'abord des notions générales : la répétition des verticales tend à hausser le corps et la répétition des horizontales tend à l'élargir ; ensuite l'indivision dans la parure et le vêtement est un élément de grandeur ; l'ampleur, quand elle n'est pas exagérée, ajoute à la figure humaine une grandeur à la fois optique et morale, la nature ayant assorti la couleur du teint avec celle des yeux et des cheveux. On peut en induire quelques lois générales pour l'assortiment des couleurs dans la parure. Puis l'auteur passe à la coiffure, l'un des arts qui demandent le plus de délicatesse et de goût. Pour l'homme, ce doit être un des accents du caractère, et son chapeau doit sa rapporter à ces trois forces de la nature et de la vie : l'attraction, la croissance et le mouvement. Pour les femmes, il faut varier suivant la conformation de la tête, le teint et l'âge. Le vêtement de l'homme doit être conforme à la nature de ses fonctions et aux habitudes de sa vie. Dans le vêtement de la femme, le choix de l'étoffe est la première condition. M. Ch. Blanc passe en revue les chaussures, les gants, l'éventail, l'ombrelle, les franges, les plumes, les dentelles, enfin les bijoux. Tout est complet dans ce livre. Il ne nous reste qu'à exprimer un regret : c'est que les nombreuses figures de cet ouvrage, si intelligemment choisies, ne soient point en couleurs.

19. — La maison Didot continue la publication de sa belle édition illustrée de Walter Scott. Cette année, elle nous donne *Peveril du Pic*. Ce roman n'est pas, sans doute, le chef-d'œuvre de Walter Scott ; mais, écrit peu d'années après *Ivanhoë*, il tient une place très honorable, dans cette série de romans historiques, où le naturel et la vrai-

semblance sont poussés si loin qu'on a pu dire d'eux qu'ils sont plus vrais que l'histoire. Ajoutons que les illustrations de M. Adrien Moreau sont charmantes : son crayon fin et pittoresque fait merveille dans un genre qui lui convient si bien.

20. — La collection des *Voyages extraordinaires,* de M. Jules Verne, s'est enrichie cette année d'un joli volume : *César Cascabel.* Une famille d'honnêtes saltimbanques ayant réalisé, dans ses tournées en Amérique, un petit pécule, est sur le point de regagner la terre natale lorsqu'elle est victime d'un vol odieux. Il ne reste plus aux infortunés que leur voiture, la « Belle-Roulotte. » Ils entreprennent alors de regagner la France avec leur véhicule. Quittant la Californie, ils traversent l'Amérique du Nord, longeant le littoral jusqu'à l'Alaska, d'où ils passent en Sibérie. Leurs aventures, ou comiques ou terribles, ne prennent fin qu'en arrivant à Perm, en Russie. Là, dame Fortune, tout d'un coup, grâce à un grand seigneur russe, sourit une seconde fois aux braves gens qui, alors, rentrent en France, heureux comme jamais roi heureux ne le fut davantage. M. Jules Verne a toujours du neuf dans son portefeuille.

21. — Le *Cadet de Normandie*, c'est Tourville, et M. F. du Boisgobey a fait de sa vie, surtout de la première partie, sa jeunesse et ses exploits comme capitaine corsaire au service de Malte, puis comme second de Beaufort à Candie, un roman très intéressant. Ce récit est éclairé par la passion très chaste d'Andronique, fille d'un chirurgien, agent de la France à Siphnos, passion qui se traduit pour Tourville et pour Candie d'une façon héroïque. Quelques passages, bien bénins d'ailleurs, seraient peut-être à corriger pour que ce livre pût être placé entre les mains des jeunes filles. Tel qu'il est, c'est un roman animé d'un souffle patriotique très puissant que les jeunes gens de quinze ou vingt ans liront avec profit.

22. — Tout est à l'unisson dans le roman historique et patriotique auquel Mme de Witt a donné le titre de : *Les Bourgeois de Calais;* le style imagé de l'écrivain reflète fidèlement celui de nos vieux chroniqueurs et les dessins de M. Zier, si vrais, si exacts dans les détails de costumes et d'ameublement surtout, forme comme une résurrection du XIVe siècle. Le récit commence par la description de la cérémonie de l'hommage rendu à Philippe VI de Valois par Édouard III d'Angleterre, puis, à travers mille péripéties et des tableaux de combats tels que ceux de l'Écluse et de Crécy, Mme de Witt nous mène jusqu'à ce siège épique de Calais qui se termina, malgré les efforts des habitants sous les ordres de l'amiral Jean de Vienne, par l'un des actes de dévouement les plus héroïques dont l'histoire ait gardé le souvenir. Involontairement en lisant ces pages attristantes, tout bon Français fera un retour sur 1870, l'année terrible. Et rêveur, il se dira tout bas : Calais nous est bien revenu...

23. — Comment Hélène, qu'on appelle *Trop grande,* à cause de sa taille peu commune, n'épouse pas son bon ami Walter Jendisson, dont la taille s'appareillerait bien à la sienne, et donne sa main et son cœur à Adolphe Gérard, qu'on pourrait appeler « Trop petit, » voilà toute l'histoire que M. Ernest d'Hervilly nous raconte. On le voit, la trame est légère, mais que de spirituelles et charmantes broderies sa main alerte a su y faire courir ! C'est surtout par le détail que vaut ce livre, plein de verve, d'humour et de fantaisie. Le crayon de Mars est digne de la plume de M. d'Hervilly : à eux deux ils ont fait un très amusant, très piquant, et, ce qui ne gâte rien, un très beau livre.

24. — *Simplette* est dédiée au poète Anatole France dans une préface spirituellement sceptique à l'endroit de toutes les nouveautés à la mode qui sont en train de dépoétiser l'éducation, la famille, la littérature et l'art. C'est l'histoire d'une famille d'artistes, qui, après bien des luttes, des efforts, des misères, finit par arriver au bonheur. Ce bonheur, c'est surtout à sa femme Maguelonne, à sa fille *Simplette,* ou plutôt Marcelle, que Ludovic le doit. Aussi est-ce avec raison qu'en donnant sa fille à Roger, Ludovic lui dit, et c'est la leçon du livre : « Respectez sa simplicité... ainsi vous serez heureux et vous aimerez votre foyer... c'est la femme qui fait la maison. »

25. — L'histoire de Tonin, autrement dit Antonin Collonges, nous montre ce que peut l'énergie d'un enfant, même disgrâcié de la nature, quand il met résolument en pratique la devise : *Droit au but.* Il y a loin en effet d'un pauvre pâtre abandonné et inconnu par les siens, recueilli, soigné et instruit par l'excellent père Vatier, au brillant docteur qui rend à sa mère, la « belle Paule, » le bien pour le mal, et assure aux siens la fortune et le bonheur, en retour des mauvais traitements qu'il en a reçus jadis, dans son enfance rachitique. Puissent les jeunes lecteurs de cet intéressant volume dont l'illustration est très soignée, aller aussi « droit au but ! » C'est la leçon pratique qu'ils doivent tirer de cette histoire.

26. — Notre collaborateur M. Firmin Boissin a déjà rendu compte du livre de Mme Henry Gréville : *L'Avenir d'Aline* (*Polybiblion,* t. LVIII, p. 18). C'est l'histoire poignante d'un dévouement maternel méconnu d'abord par celle qui en est l'objet, mais qui finit, éclairée par les événements, par l'apprécier, touchée par le remords. Nous sommes pleinement de l'avis de notre collaborateur : Mme H. Gréville n'a pas toujours été aussi bien inspirée. Les gravures dont ce roman est illustré ne sont pas sans mérite.

27. — L'idée de Mme Jules Samson : *Temps d'épreuve,* n'est point nouvelle, mais elle acquiert, sous la plume de l'auteur, un charme particulier relevé par des études de caractères remarquablement tracées. Une belle et riche jeune fille, à la veille d'accomplir un mariage

de cœur et de raison, se trouve tout à coup, en un jour funeste, orpheline et complètement ruinée. Rupture de l'union projetée. Alors commence pour la pauvre enfant la triste vie des institutrices, des dames de compagnie et même des employées de grands magasins. Heureusement, la Providence place sur ce chemin encombré de ronces et d'épines quelques bonnes âmes qui viennent au secours de l'infortunée. Ses maux ont pris fin depuis un temps quand les circonstances la placent à nouveau devant celui qu'elle aime toujours et qui, lui non plus, ne l'a jamais oubliée, c'est-à-dire qu'elle retrouve le fiancé de jadis avec qui, cette fois, elle se marie. Roman délicat, d'un style distingué et d'inspiration bien chrétienne.

28. — Pendant que son père, lieutenant de vaisseau, guerroie dans les mers de Chine, Jacques Morin fait une promenade en mer avec Pierre Frégatte, vieux matelot réformé pour cause de blessures et devenu le serviteur de la famille de son chef absent. Surpris par la tempête, l'homme et l'enfant ont failli périr, mais ils sont secourus, et, débarquant en Angleterre, ils ne tardent pas à regagner leur Bretagne, où ils retrouvent M. Morin, retour du Tonkin. Ce qui fait le charme de ce volume, c'est l'âme, le cœur avec lequel il est écrit : c'est vivant et vibrant. Nous avons bien relevé (p. 164) deux lignes malsonnantes à l'adresse des « anciens barons des temps féodaux, » mais nous oublions volontiers cette parfaite inutilité pour ne voir dans cet intéressant récit que ses parties instructives ou amusantes. La pensée religieuse est, du reste, bien indiquée et cette considération essentielle nous fait considérer *le Petit Amiral,* de M. F. Méaulle comme digne d'être recommandé. Les gravures, nombreuses, sont d'un goût et d'une exécution au-dessus de toute critique.

29. — Les *Aventures de Sidi-Froussard* sont vraiment héroïques. De son nom de chrétien, ce brave soldat, ce bon Français, ce fervent admirateur de l'amiral Courbet, s'appelle Pascal Brunet. Au Tonkin, il accompagne sa jeune maîtresse et l'oncle de celle-ci dont il est le domestique de confiance. Ce nom de Sidi-Froussard nous a fait d'abord penser à quelque poltron, vantard et menteur : nous avons été agréablement surpris de constater le contraire. Avec Sidi-Froussard, nous assistons à l'attaque de Haï-Dzuong, à la prise de Hanoï, aux combats de Sontay, de Bac-Ninh, etc. C'est dramatique et patriotique au possible. Il eût été préférable cependant que ce livre, qui se recommande de lui-même et tout seul, se passât de la préface de M. Paul Bonnetain qui se garde bien de nommer l'amiral Courbet, mais qui, à titre de compensation sans doute, trouve moyen de faire, en deux lignes, l'éloge de M. Jules Ferry. Ne nous parlez pas, voyez-vous, des amis maladroits.

30. — Un volume sur l'année terrible est toujours fait pour attirer

l'attention des lecteurs. M. Alfred Quesnay de Beaurepaire, qui n'est connu jusqu'ici par aucune œuvre littéraire, mais seulement par les dessins dont il orne quelques volumes de la maison Didot, a voulu cette fois que ses dessins servissent à illustrer un texte de sa composition. C'est la vie et les souffrances des prisonniers français en Allemagne qu'il nous raconte ici; le récit est intéressant, mais il affecte trop dans les premières pages la forme d'un journal dont on aurait supprimé les dates; l'auteur abuse un peu trop de réminiscences historiques qui n'ajoutent aucune espèce d'intérêt au récit. Enfin, au point de vue du style, outre l'emphase du commencement, nous nous demandons la raison de certaines incorrections, telles que « oripaux, » « éberger. » L'auteur est-il, à sa façon, réformateur de l'orthographe? M. Quesnay de Beaurepaire met un peu trop de chagrin dans ses jugements sur la conduite des autres. Mais nous lui savons bon gré des sentiments religieux qu'il laisse percer par endroits; et ce nous est une raison de recommander ce volume d'ailleurs intéressant, bien imprimé et d'un prix fort modique.

31. — Les personnes qui possèdent *le Costume en France,* de Quicherat, n'apprendront pas grand'chose dans le petit manuel de M. Ary Renan. Le travail abrégé que l'auteur nous présente renferme d'ailleurs beaucoup de renseignements sur l'habillement et les accessoirs du costume de nos pères, depuis l'époque gauloise jusqu'au Directoire. Les premiers chapitres se réduisent à peu de chose pour ce qui regarde le vêtement, et les menus objets de nos musées en font les principaux frais; d'autre part, la fantaisie excessive qui a multiplié les modes sous Louis XVI et pendant la Révolution n'a pas permis à l'auteur de traiter à fond la dernière partie de son sujet. Mais les parties intermédiaires sont bien proportionnées et suffisamment précises. On regrette une phrase voltairienne que rien n'explique, page 239.

32. — M. et Mme Lawrence, époux americains, obligés de s'absenter pendant quelque temps, ont prié leur frère et beau-frère de veiller sur leurs jeunes enfants, Boulot et Trotty. Proposition acceptée. Commence alors pour « l'oncle Georges » une manière de chemin de croix comportant d'innombrables stations : *Les Bébés d'Hélène* ne lui en font pas voir seulement de grises, à cet excellent oncle, mais de toutes les couleurs : c'est inénarrable ! Il est vrai que si le mot de Bernardin de Saint-Pierre qu' « on n'est heureux qu'avec une bonne femme, » est toujours vrai, lesdits bébés ont bien mérité de leur oncle modèle; car, grâce à leur diablerie, Georges est amené, beaucoup plus vite qu'il ne l'espérait, à épouser miss Alice Mayton, une perle. Ces petits neveux d'outre-Atlantique paraîtront bien agaçants à des parents français raisonnables, mais ils sont drôles, tout de même, et leur oncle ne les en chérit que davantage, puisque, en somme, il leur

doit son bonheur. Ce volume est très spirituellement illustré, et la reliure, point banale, est des plus gracieuses.

33. — Signalons un nouveau livre de M. Charles Canivet (Jean de Nivelle). Dans les *Contes du vieux pilote,* qui viennent de paraître, il y a le frontispice d'abord qui est « bien avenant. » Pas vrai, maître Basbris? Vous êtes si « croyable » que je vous « douterais » de « Port » ou d'«Armanches, » à moins que vous ne fussiez de « Grâce » ou « d'Efleu. » Vous appelleriez-vous pas « Patey, » d'hasard, et la Suzon, ne serait-elle pas la Jeanneton? Dame vère! nous aurions navigué de conserve que ça ne m'étonnerait pas. Mais pour les terriens, faut mieux dire ce qui est de votre fait. Voilà que vous racontez comment vous faisiez la fraude, damant le pion à ces maudits « Angliches ». Puis vous aussi, au gueux de temps de la guerre, vous avez fait votre exploit de vaillance en capturant cinq têtes carrées qui « voulaient » vous en vouloir. Et ce joli songe du fusilier marin Michel Dalidan, là-bas aux antipodes après la grande bataille de Formose? Hourra! Vive la France, la grande patrie, et la petite : la Normandie! Et ce conte de Noël, *le Vieux Nobis?* Ah! patron, que vous « jaquez » mieux que tous les journalistes parisiens. — Très bon livre pour les jeunes gens.

34. — *Les Aventures de Piképikécomégram,* bien qu'elles soient rassemblées elles aussi, sous une belle reliure, ne nous ont paru qu'assez médiocrement amusantes. Un échalas et un potiron, le fils Piképik et le fils Bour (abrégeons les noms), après des ébats et des débuts assez singuliers dans leur village de Belgique veulent courir le monde. Cette résolution amène des accidents et des incidents d'un comique très flamand peut-être, mais dont tous les esprits français ne s'enthousiasmeront pas. La sauce vaut mieux que le morceau. Traduction : les vignettes nous ont plus égayé que le texte.

35. — A déjeuner, la petite Lydie vient de manger un œuf et son père lui recommande d'en briser la coquille. *Pourquoi? Pourquoi?* s'écrie l'enfant curieuse. Et, en guise de réponse, papa raconte à Lydie l'histoire de l'invasion du royaume de Tout-à-la-Joie par le peuple des lutins, des gnomes et des korrigans. Ces êtres minuscules ayant mis partout le désordre, le roi, grâce aux bons conseils de la nourrice de sa fille la princesse Fanfreluche, fait creuser autour de sa capitale un large fossé rempli d'eau, au-delà duquel on chasse l'ennemi. Mais, plus tard, celui-ci ayant eu l'idée de construire une flottille avec des coquilles d'œufs, l'autorité, pour se débarrasser définitivement du fléau, prescrit la destruction de ces coquilles chaque fois que des œufs sont mangés dans le royaume. Dès lors tout redevient tranquille en ce beau pays de Tout-à-la-Joie. Ce livre, avantagé d'une reliure très gracieuse, aura le succès enfantin le plus complet.

36. — *En se cherchant,* de M. Hippolyte Gautier, est désopilant. Un tremblement de terre, un vol, un quiproquo qui fait arrêter le volé pour le voleur, substitue un honnête homme à un assassin pour le conduire jusqu'au pied de la guillotine, un duel en ballon, des naufrages, toutes sortes d'aventures extraordinaires arrivées au mari qui cherche sa femme, à la femme qui cherche son mari, à l'un et l'autre cherchant leur voleur, voilà, avec bien d'autres choses encore, ce qu'on trouve dans ce livre. Tout cela dans un compte rendu peut paraître bien noir ; à la lecture ce n'est qu'amusant et ne contient rien qui ne puisse être lu par tout le monde.

37. — Que de choses pourrait dire *Un Gros Sou* s'il pouvait parler ? En voici un qui a reçu la parole, grâce à la munificence d'une fée qui se cache sous le nom gracieux de Sylva Consul, laquelle nous raconte toute l'histoire du sou en question, depuis sa naissance sous le balancier de la Monnaie, jusqu'à sa fin dans le creuset d'où sortira la cloche qui, du haut de la colline de Montmartre, annoncera à Paris et au monde les pèlerinages du Sacré-Cœur. Cette histoire est, on le devine, on ne peut plus variée, intéressante, instructive, édifiante, piquante, navrante aussi parfois, comme les pays que le gros sou a traversés, les scènes dont il a été le témoin, les événements dans lesquels il a joué son humble rôle. Et de tout cela il est naturel qu'on ait fait un aimable livre d'étrennes.

38. — *Les Martyrs de Castelfidardo* doivent prendre place parmi les meilleurs livres d'étrennes de cette année. Il n'en est pas de plus émouvants ni qui soient destinés à faire plus de bien. M. le marquis de Ségur, dont le talent si distingué, si élevé et si chrétien est connu et apprecié de nos lecteurs, y raconte la mort héroïque de ces jeunes Français, si bien nommés des martyrs, qui se levèrent, il y a trente ans, pour défendre l'indépendance et la souveraineté du Saint-Père et tombèrent dans le guet-apens de Castelfidardo. On connaît les noms de ces héros. Leur vie et leur mort nous ont laissé de fortifiants souvenirs, et la façon dont M. de Segur les évoque contribuera à faire renaître et à perpétuer leurs vertus.

39. — Nous n'avons certainement jamais eu à signaler comme volume d'étrennes un ouvrage sans illustrations. Nous ne pourrons plus dire cela désormais. Voici *les Fleurs de Mgr de Ségur*, aimable recueil, où la religion, la morale et les anecdotes édifiantes et touchantes marchent de compagnie. Une courte biographie de Mgr de Ségur — à laquelle il est regrettable qu'un beau portrait n'ait pas été joint, — ouvre ce petit bijou de livre dont chaque page est ornée de fleurs en couleurs du plus gracieux effet. Heureuses les jeunes filles à qui les parents l'offriront au 1er janvier et même après cette date !

40. — Sous le titre de : *Contes et Comédies de la jeunesse,* M. Lemercier

de Neuville publie un joli volume comprenant dix scènes ou récits dont plusieurs sont du meilleur comique. Ce que nous avons trouvé le plus à notre gré, c'est : *L'Habit bleu d'azur du marquis Turlurette,* qui renferme une fortune cachée, et *les Escarpins merveilleux.* La morale pratique qui s'en dégage est tout à fait à la portée de nos jeunes enfants. A signaler aussi : *le Poirier du père Misère*, qui, pour n'être pas précisément quelque chose de bien nouveau, amusera quand même longtemps encore de nombreuses générations.

41. — Dans *le Secret de sir William* les jeunes lecteurs retrouveront avec plaisir plusieurs personnages d'un ouvrage précédent du même auteur : *Jacques l'abandonné.* Ici il y a une double action se prêtant d'ailleurs un mutuel appui : Sir William cherche à travers le monde l'introuvable marguerite bleue, et Jacques Francœur s'embarque avec lui pour retrouver son père dont, depuis la funeste guerre de 1870, nul n'a plus reçu de nouvelles. Cette double recherche les conduit dans les pays les plus divers. Bien entendu Jacques retrouve son père et son dévouement filial est récompensé. Ce livre est patriotique, moral, intéressant et instructif. C'est plus qu'il n'en faut pour lui assurer partout un bon accueil.

42. — *A la conquête du courage* nous montre un enfant, naturellement poltron, qui, à force d'énergie, arrive à vaincre ses folles terreurs trop souvent le partage de l'enfance, affronte tout ce qui lui faisait peur autrefois, les chiens, la nuit, l'orage, les camarades, les bêtes féroces même, puisqu'il finit, pour faire une bonne œuvre, par entrer sans trembler dans une cage de lions. Aussi ne faut-il pas s'étonner qu'à la fin du récit, le tuteur de Gustave, un vieil officier, le juge digne de porter le drapeau de la France en attendant qu'il devienne un brillant et brave soldat. Ce petit livre, très bien fait, est d'un enseignement pratique, et la note religieuse y résonne plus d'une fois. Il convient surtout aux enfants de dix à douze ans.

43. — *Le Robinson des vacances* est une histoire fort bien racontée qui peut servir à donner de l'énergie et de l'initiative aux enfants et leur apprendre à se tirer d'affaire par eux-mêmes. Un jeune collégien, par l'effet d'un malentendu, se trouve seul, au début des vacances, non pas dans la maison, qui est fermée, mais dans la propriété de son tuteur, où une vieille tour abandonnée lui offre un assez triste abri. Il s'y trouve aux prises avec bien des souffrances, bien des épreuves ; mais il surmonte les premières et se tire des secondes avec honneur. Aussi son tuteur, qui jusque-là lui a témoigné peu d'affection, se sent-il, en le revoyant, disposé à l'aimer. La prière que l'enfant n'a pas oublié de faire lui aura porté bonheur.

44. — Il est bien rare que les contes de fées surgissant en notre siècle de vapeur et d'électricité ne soient pas ridicules par quelque endroit,

sans compter que la poésie particulière des Perrault et Cie leur fait défaut le plus souvent. Aussi avons-nous été agréablement surpris, en lisant *le Prince Myosotis,* de voir que son auteur, M. Albert Bidet, a su éviter tous les écueils du genre. C'est gracieux, bien écrit et parfaitement moral. Le jeune âge trouvera là une récréation, non seulement sans danger, mais profitable. La plupart des illustrations sont ravissantes.

45. — Sous le titre : *Petits Amis,* Mme de Bosguérard raconte l'histoire de Mag et de ses amis. Cette histoire est gentille, pleine de bonnes leçons, indiquant bien les défauts qu'il faut éviter, les qualités qu'il faut acquérir quand on est enfant. Tout cela est certainement agréable et pratique : pourquoi faut-il que les préoccupations religieuses y tiennent si peu de place ? Dans un livre destiné aux tout petits, la lacune mérite d'être signalée. C'est d'ailleurs le seul défaut de ce charmant petit volume.

II. — 1. — Voici les tomes LIX et LX du *Tour du Monde.* Aucun recueil ne justifie mieux sa vieille réputation ; aucun ne répond davantage aux exigences de la science moderne. Les procédés nouveaux permettent maintenant de placer sous les yeux des lecteurs des gravures faites sur les photographies mêmes, où rien n'est laissé à la fantaisie. Nous nous permettrons seulement une légère critique : ce ne sont plus des articles qu'on nous donne dans ces beaux in-4 à deux colonnes ; ce sont de véritables livres. Ainsi *Trente mois au Tonkin,* de M. le docteur Hocquart, médecin-major de 1re classe, dont nous annoncions l'an dernier la publication dans les tomes LVII et LVIII, remplit encore nombre de pages des tomes LIX et LX. *Dans les Ténèbres de l'Afrique,* par M. Henry Stanley, a déjà paru séparément, et le *Polybiblion* en a parlé (t. LIX, p. 228-230) ; *Deux Campagnes au Soudan français,* par le lieutenant-colonel Gallieni, est aussi au nombre des nouvelles publications de la maison Hachette. A côté de ces travaux de longue haleine, signalons : *Trois mois en Irlande,* par Mlle de Bovet ; *Voyage dans le Chaco boréal,* par M. A. Thouars ; *Voyage aux îles Baléares,* par M. Gaston Vuillier ; *Voyage aux îles Fidji,* par M. G. Verschuur ; *Voyage à la Nouvelle-Zélande,* par le même ; *Une Excursion au Groënland,* par M. Charles Rabot ; *Au Pays des M'fans,* voyage d'exploration de M. Paul Gampel dans le nord du Congo français, rédigé par M. Harry Alis.

2. — Ce sont toujours les nouvelles qui dominent dans le *Journal de la Jeunesse,* dont nous avons sous les yeux les tomes XXXV et XXXVI, formant la collection de 1890. Nous ne ferons que mentionner *la Part du Cadet,* de Mme S. Blandy ; *la Prisonnière du Madhi,* de Mme Chéron de la Bruyère ; *Rayon de Soleil,* de Mlle Zénaïde Fleuriot ; *En esclavage,* de Mme de Nanteuil ; *la Fille des Bohémiens,* de Mme J. Colomb, que

nous retrouverons tout à l'heure dans la « Nouvelle collection à l'usage de la jeunesse. » A côté de ces récits, dus exclusivement à des plumes féminines, il y a des récits de voyage, tels que *la Croisière de l'Iphigénie,* école des aspirants de marine, par un aspirant sortant de l'École navale ; *le Voyage de Stanley à la recherche d'Émin Pacha,* par M. Louis Rousselet ; *la Convention africaine anglo-française,* par M. Louis Sevin ; *Sidon,* par M. Thiébault Sisson ; *Helgoland,* par M. F. des Malis ; une intéressante étude sur *l'École de cavalerie,* par M. Louis Rousselet ; des articles géographiques sur *le Brésil,* par M. Louis Rousselet ; *la France au Dahomey,* par M. Louis Sevin ; *le Portugal et l'Angleterre en Afrique,* par M. H. Jacottet ; des études artistiques : *Le Louvre au moyen âge,* par Mme Barbé ; *Sceaux et Cachets,* par M. Maurice Daubin ; *De l'Art flamand de la haute lice en Italie,* par Mme Barbé ; *les Tapisseries d'Anne de Bretagne,* par la même. La science est représentée par *les Nouvelles Galeries de zoologie du Muséum,* par le docteur F. David ; *les Oiseaux de volière,* par M. E. Austin ; *les Grands Ponts métalliques,* par M. Maurice Daubin ; *Ce que pèse un train de chemins de fer,* par M. Daniel Bellet ; *Trombes et Cyclones,* par M. Maurice Daubin ; *la Vitesse du son,* par le même. Signalons encore une série d'articles sur *les Timbres-poste,* par M. Lucien d'Elne ; sur *la Chasse,* par M. Charles Diguet, et sur *le Sport athlétique,* par M. H. Latour. — L'histoire, toujours trop négligée, ne nous offre qu'un article de Mme Gustave Demoulin sur *Suger* et un article de M. Frédéric Dillaye sur *la Journée de Sempach.*

3. — Peut-être le *Musée des familles* n'est-il jamais plus attachant ni meilleur que dans les nouvelles de courte haleine qu'il publie fréquemment. Ainsi, nous citerons avec éloges : *Maman Jérémie,* de Mme L. Mussat ; *Le Rêve de Kabel* et *la Mendiante,* de Edgy ; *Deux Rêves,* par Mme Drut-Fontès ; *Le Petit Éloi,* par M. Jean Barancy ; *Dévouement,* par M. A. Meunier, etc. Tout cela est empreint souvent d'originalité, le cœur y a toujours sa bonne part et la pensée religieuse y est parfois très apparente. Nous tenons aussi à mentionner spécialement la charmante comédie en raccourci, écho du *Pater* de M. Coppée, intitulée : *Le Pater de la Marquise :* c'est une perle. Signalons aussi de jolies relations de voyage à Terre-Neuve, au Dahomey, à Saint-Pétersbourg, etc. De nombreuses causeries scientifiques et artistiques et d'intéressantes études historiques comme, par exemple, *la Maison militaire du Roi,* par M. V. Fournel, méritent de fixer l'attention. Nous ne dirons rien du grand roman de M. du Boisgobey : *Un Cadet de Normandie;* nous en parlerons plus loin. Ainsi que, déjà, nous l'avons remarqué l'an dernier, *Correspondances et Concours* laissent à peu près seuls à désirer.

4. — Un grand bon point au *Saint-Nicolas* de la maison Delagrave pour l'année qui prend fin. Ce tome onzième, que nous avons sous les

yeux, très brillamment relié, se fait remarquer non seulement par toutes les qualités que nous nous sommes plu à lui reconnaître antérieurement, mais encore par une évolution plus nette, plus accentuée, dans le sens chrétien. Donc, un grand bon point au *Saint-Nicolas*, l'une des plus belles étrennes que l'on puisse offrir aux enfants au 1er janvier prochain.

5. — Les tomes LI et LII du *Magasin d'éducation et de récréation* ont paru; ils forment l'année 1890. On trouve là, entre autres choses, le curieux roman de M. Jules Verne, *César Cascabel*, dont le compte rendu précède; *les Jeunes Aventuriers de la Floride*, que M. J. Brunet a écrit d'après Goulding, récit qui mérite des éloges que nous lui donnons plus loin; *le Secret du Mage*, de M. A. Laurie, que nous allons louer, avec quelques restrictions, etc. Si tout était empreint de l'esprit religieux dont M. E. Legouvé donne la preuve dans *Autour d'une jambe de bois*, ce périodique serait parfait. Il y a cependant dans l'ensemble, comparativement au passé, une amélioration sensible : l'idée de Dieu n'est pas bannie de ces pages intéressantes.

6. — A diverses reprises, l'on nous a demandé ce que nous pensions du *Petit Français illustré*, qui a commencé sa publication l'an dernier. Nous avons sous les yeux les deux premiers volumes parus de ce recueil, et nous devons déclarer que nous n'y avons rien trouvé qui soit de nature à le faire repousser par nos très nombreux amis. Le but de l'éditeur a été de mettre à la disposition des enfants des écoles des lectures saines qui les détournent des mauvais et dangereux écrits offerts de toutes parts à leur curiosité. A l'heure où la guerre est déclarée à nos croyances, il convient de savoir gré au *Petit Français* d'avoir su garder une neutralité honnête, dont il est sorti cependant plusieurs fois au profit de la religion : c'est ainsi qu'il rend hommage aux œuvres chrétiennes du cardinal Lavigerie, qu'il parle avec respect de la prière à bord des navires que récite l'aumônier, qu'il rappelle d'une façon charmante la vie et les légendes de saint Nicolas. Cela nous a paru suffire pour que *le Petit Français* ne soit pas, jusqu'à présent, traité en ennemi; il nous a paru, au contraire, un allié lointain. Les gravures sont nombreuses et bien exécutées.

7. — Nous ne connaissons pas de meilleur périodique pour le jeune âge que le *Musée des enfants*. Dieu y occupe le rang qui lui appartient: le premier. L'histoire, les voyages, l'art, la littérature, la science élémentaire et point rébarbative, ainsi qu'il convient en l'espèce, y ont aussi leur large place. L'illustration est excellente. Nous ne nous lasserons jamais de recommander ce *Musée* de la Société de Saint-Augustin.

8. — Cette année, la même Société a commencé la publication d'un second « Musée » dont le plan ressemble au premier : *Le Musée des*

jeunes filles. Celui-ci ne le cède en rien à son aîné, si ce n'est, cependant, qu'il ne contient pas de gravures en couleurs; il est vrai que cela est remplacé de temps à autre, et d'une façon plus qu'équivalente, par des morceaux de musique et des planches hors texte pour les travaux de broderies. Ces deux jolies revues feront bien la paire au foyer chrétien.

9. — Parmi les contes à dormir debout et les historiettes à faire rêver tout éveillés que nos chers bébés pourront lire dans le nouveau volume de *Mon Journal,* nous avons remarqué une *Lettre de Marcel au petit Noël,* des aventures amusantes de chats et de chiens et surtout les épisodes héroïco-comiques dont le brave *Pinson, enfant de troupe au 10e zouaves,* fait les frais. Vu le bon marché du recueil, l'illustration est étonnante.

10. — Un album comme celui de M. Guillaume : *Le Repas à travers les âges,* n'aurait rien perdu à débuter par une page ou deux d'introduction. Cet album est plus que comique, il est burlesque. On ne peut s'empêcher de rire en voyant toutes les « binettes » qui grimacent ici et qui sont, au moins pour un certain nombre, la charge d'œuvres d'art récentes et connues. Nous retenons, comme bien drôles, les deux planches : *A l'Élysée autrefois* et *A l'Élysée aujourd'hui.* Nous ne ferons pas de commentaires : c'est parlant. Un bon point au *Bal de l'hôtel de Ville :* c'est très réussi; quel monde que ces invités de nos édiles! Voyez-lez s'élancer à l'assaut du buffet, se querellant, se bousculant! Mais nous devons nous déclarer infiniment moins satisfait de : *Un Cabinet particulier, Aux Ambassadeurs* et *A Bougival.* Ces trois sujets peu convenables empêcheront toujours les moins sévères de laisser l'album de M. Guillaume s'étaler sur la table de leur salon. Maintenant est-ce une œuvre vraiment belle dans le genre? Les avis sont fortement partagés là-dessus et, pour notre compte, nous aimerions tout autant autre chose.

11. — Le deuxième *Album Caran d'Ache* vaut le premier. L'esprit s'y étale tout à l'aise et le talent est incontestable. Mais si les personnes ayant barbe au menton ou rides au front peuvent le parcourir sans le moindre inconvénient, il n'en est pas de même pour les jeunes filles, la scène finale de la page 12 n'étant pas absolument irréprochable.

12. — Il est vraiment regrettable que l'*Album Crafty* sur *les Chiens* ne puisse non plus être donné aux jeunes filles, et cela en raison surtout de la deuxième scène de *A la promenade;* car l'ensemble est vraiment comique. C'est peu de chose, en apparence, ce que nous avons à reprendre dans cette deuxième scène, et, cependant, cela ne fait pas bien. Cela n'empêchera pas tous les amis — d'âge mûr — de la race canine de rechercher cette curieuse et amusante publication.

13. — L'album de Mars qui porte ce titre : *Joies d'enfants,* est un tableau

vivant des amusements de l'enfance durant les quatre saisons de l'année. *Au printemps*, ce sont les chasses aux papillons, les pêches à la ligne, les surprises du poisson d'avril et des œufs de Pâques, la leçon de menuet ; *en été*, les bains de mer, les foins, les ascensions de montagnes ; *en automne*, les jeux, la récolte des pommes, la Saint-Nicolas ; *en hiver*, les promenades sur la glace, la Noël, le jour de l'an, les scènes d'intérieur, le *five o'clock*. Tout cela est rendu de la façon la plus charmante dans une série de dessins en couleur où l'on retrouve le talent habituel de l'aimable artiste.

14. — *Les Petits Danseurs*, qu'orne un charmant frontispice, se recommandent aux jeunes pianistes : c'est un recueil de danses célèbres, arrangées et doigtées pour les petites mains, par L. Streabbog, A. Trojelli, Faugier, Valiquet, etc. On y trouve *le Beau Danube bleu, Orphée aux enfers, le Petit Faust, Dans mon beau château,* en tout vingt-cinq airs de valses, quadrilles et polkas. On abuse un peu de la danse chez les enfants ; mais si l'on ne veut pas exercer les jambes, il y a ici de quoi exercer les mains.

15. — *Les Petits Danseurs* ne nous offrent que de la musique. Dans *les Chansons des joujoux*, il y a à la fois paroles et musique, et de plus de jolies images coloriées. C'est un recueil de vingt chansons, faciles à apprendre, et d'une poésie gracieuse, dont l'auteur est M. Jules Jouy. Beaucoup d'entrain dans ces chansons, beaucoup d'esprit dans ces illustrations : en voilà assez pour recommander ce gracieux album.

16. — L'album qui a pour titre : *Les Gourmandises de Charlotte* se recommande à un double titre à notre attention : il est orné de charmantes illustrations de Job, et il est l'œuvre de cette artiste distinguée, de cette femme d'élite qui s'appelait Jeanne Samary et qu'une mort prématurée vient d'enlever; enfin il s'ouvre par une préface de M. Ed. Pailleron, qui a présenté spirituellement au public ce qu'il appelle « une série de variations nouvelles sur les thèmes connus : prétexte à images, commentaire très gai quoique moral, très spirituel quoique instructif, des mille et un incidents, ou accidents, de jour ou de nuit, comiques ou déplorables, que l'on pourrait appeler justement *les Drames de la nursery*. Tout le monde choisira ce « recueil d'élucubrations maternelles » écrit par une jeune mère pour amuser ses enfants et qui fera le bonheur de tant d'autres.

17. — *Mlle Marie Sans-Soin* est une jeune personne qui mérite d'être citée aux petites filles comme un exemple des inconvénients de tout genre qu'engendrent le défaut d'ordre, la légèreté, la désobéissance. Le crayon désopilant de Bertall sert de charmant commentaire au texte de cet album, qui vient grossir la collection déjà si riche de la maison Hachette.

18. — Tricher aux jeux les plus innocents est un fâcheux indice de

caractère. Qu'il s'agisse de croquet ou de ballon, de main-chaude ou de saut de mouton, même de billes ou de colin-maillard, etc., nos enfants ne doivent jamais se départir entre eux de la plus parfaite bonne foi. Le joli album de tante Nicole : *Bons Joueurs et Mauvais Joueurs*, est de nature à donner à qui de droit d'utiles leçons de morale courante que nous apprécions. Les gracieuses compositions de M. Jean Jouffroy ajoutent grandement au mérite de ce petit volume.

19. — *Mon premier Alphabet* est aussi un album de la maison Hachette, orné de trois cent quinze gravures, de toutes dimensions, où ce sera un plaisir pour les jeunes débutants de s'initier aux premières notions de la lecture et de l'écriture.

20. — Le *Monsieur Strong,* de M. A. Guillaume, est réjouissant : il contient quatorze scènes absolument irréprochables qui montrent, dans des situations fort diverses « Monsieur Strong, parfait very-selected-gentleman, dont le biceps, sans précédent, est jusqu'ici demeuré invincible. » *Se non è vero, è bene trovato.*

21. — Le numéro de décembre du *Figaro illustré* est, au point de vue artistique, une vraie merveille. D'abord, la couverture en couleurs est une œuvre d'art indiscutable. Et le reste, comme illustration, vaut cette couverture. Mais presque tout, littérature et compositions, est d'un mondain achevé, ce qui n'empêche pas les deux nouvelles : *La Petite,* de M. Ed. Cadol, et *la Voleuse,* de M. Georges Ohnet, d'être très émouvantes. Le numéro se termine par deux morceaux de musique dont l'un, agrémenté d'une gravure pieuse ravissante, est intitulé : *Je vous salue, Marie.* C'est très bien ; pourquoi faut-il que, comme repoussoir, on ait à regretter le *Drame téléphonique à deux compartiments.* Ceci fait oublier cela. Mentionnons spécialement les deux magnifiques chromos tirées à part : *Après le bal* et *Chargez...!* (cuirassiers de la Garde impériale).

22. — *The Graphic* publie en français un beau numéro de *Noël* pour 1890. Les gravures coloriées y sont tellement nombreuses que celles qui ne le sont pas forment l'exception. Si nous ne pouvons conseiller ce numéro au jeune âge, à cause de quelques scènes un peu trop « gaies, » en revanche, nous pensons que les personnes ayant dépassé leur majorité s'en amuseront. A ce *Noël* mondain est joint, comme prime, une magnifique reproduction en couleurs, hors texte, de la *Desdémone* du peintre Frederic Leighton.

III. — 1. — Les *Voyages et aventures du capitaine Marius Cougourdan* sont assurément fort extraordinaires ; le comique et le terrible s'y mêlent : on rit aux larmes et, quelques lignes plus loin, on a la chair de poule. Marseillais bon teint, Congourdan, marin consommé, a fait tous les commerces, permis ou non : c'est un pirate, pour le moins autant qu'un trafiquant. Mais s'il a beaucoup péché, il faut espérer qu'il lui a

été non moins pardonné, car toute sa vie il a voué une piété particulière à Notre-Dame de la Garde, qu'il n'a jamais négligé d'invoquer publiquement aux heures de péril. Sans doute, cette piété ne laissait pas que d'être un peu étrange dans ses manifestations, mais elle était sincère. Il appelait la sainte Vierge « la bonne Mère, » et ce nom il l'avait donné à son navire qui, un demi-siècle durant, sillonna l'Océan. Les choses les plus étonnantes se lisent dans les chapitres intitulés : *Le Kraken* et *le Supplice du balon*. Quant à l'épisode comico-tragique qui a pour titre : *Le Premier Pèlerinage du capitaine*, il est tout simplement stupéfiant : on verra là comment Cougourdan, arrivant des antipodes à Marseille, après la Révolution, sut, pour échapper aux sectaires de la Terreur, les terroriser eux-mêmes. Impossible, mais bien drôle! Le capitaine aimait le Roi, lui, et pas du tout la Révolution : té! pécaïre, chacun son goût. Le style de M. Eugène Mouton d'un burlesque voulu, est un petit tour de force.

2. — Nous ne voyons pas d'inconvénient à ce que les jeunes gens instruits de dix-huit à vingt ans reçoivent, à titre d'étrennes, les *Contes mythologiques* de M. H. de la Ville de Mirmont, que Silène, père nourricier de Bacchus, est censé raconter au roi Midas. Ces contes forment un ensemble extrêmement intéressant, très artistement compris et qui brille par l'absence des détails scabreux, si difficiles à éviter, surtout quand on parle de Vénus. Toutefois, nous hésitons à croire que cet ouvrage puisse être donné aux jeunes filles à cause de certaines gravures : le nu, obligé en mythologie, est bien réduit à sa plus simple expression, mais c'est toujours le nu.

IV. — 1. — Une mission française, ayant pour chef l'ingénieur Maurice Kerdic, a été envoyée en Perse pour faire sortir du sol certaines ruines importantes de la ville mystérieuse d'Ecbatane. Pour atteindre le but, les difficultés sont multiples ; et cependant les efforts persévérants de Maurice et de ses amis vont être couronnés de succès quand un « professor » allemand s'avise de contrecarrer les archéologues français. Tortueusement, il y parvient ; car il a su circonvenir les autorités persanes. Nous assistons alors, sous terre et clandestinement, à la reprise des travaux conduits par l'ingénieur et par un vieux mage, ami d'abord, ennemi ensuite. Kerdic arrive à ses fins, mais au prix de souffrances physiques et morales inouïes. Ici la science remplace les fées du bon vieux temps. Nous l'avions dit déjà : dans le domaine du fantastique, M. Jules Verne est dépassé par l'écrivain qui signe du pseudonyme d'André Laurie. Pourquoi faut-il que ce livre étonnant soit déparé par quelques réflexions de sectaire très inutiles ? Cela nous empêche d'avoir pour le *Secret du Mage* toute la sympathie qu'il eût pu facilement s'assurer.

2. — Plusieurs cousins et cousines sont venus avec leur père et

oncle, le docteur Gordon, se fixer sur un point presque désert de la Floride. Par suite d'une circonstance extraordinairement malheureuse, ils sont, étant en bateau, entraînés au loin, sur la mer, mais ils finissent par aborder dans une île assez éloignée du point de départ. Cette île, où nul homme ne leur apparaît, leur est hospitalière. En compagnie de leur serviteur Sam et de deux bons chiens, ils vivent là pendant un temps, comme de véritables Robinsons, pêchant, chassant, jusqu'au jour où ils sont retrouvés par leurs parents désolés. *Les Jeunes Aventuriers dans la Floride* offrent un récit très amusant et instructif qui a, de plus, le mérite de montrer des enfants aimant Dieu et sachant l'invoquer ou le remercier aux heures du péril ou de la joie.

3. — M. Legouvé est partisan des lycées de jeunes filles, ce en quoi nous ne sommes pas de son avis ; mais il n'aime guère l'instruction qu'on y donne ; il trouve qu'elle ressemble trop à celle des lycées de garçons, trop chargée de matières, trop documentaire, trop faite en vue des examens, et ici nous sommes tout à fait d'accord. Il prend une jeune fille de seize ans ainsi formée, et, dans une série de leçons, s'efforce de suppléer à ce qui lui manque en développant chez elle « l'imagination et la réflexion personnelle, » que l'éducation officielle néglige trop, ne s'occupant à peu près que de la mémoire. Voilà l'idée dominante de *Une Élève de seize ans;* dans les seize leçons qui le composent, l'écrivain en montre l'application et l'utilité dans chacun des divers objets d'études, histoire, littérature, géographie, analyses morales, biographies, lecture à haute voix. Nous aurions voulu un éloge moins absolu de quelques-uns de nos grands écrivains pour lesquels il ne nous paraît pas possible de professer une admiration sans réserve ; mais les lecteurs sauront faire les restrictions nécessaires, et commenté par eux, ce livre, charmant d'ailleurs et très finement écrit, intéressera leurs enfants et les aidera à compléter leur éducation d'une façon agréable et utile.

4. — *Le Théâtre à la maison et à la pension* comprend une série de monologues et de dialogues qui, joués par des enfants, doivent être jolis à voir, et qui d'ailleurs sont charmants à lire. Les sujets sont très variés ; ils se ressemblent tous en un point, et ce n'est pas un défaut, que de chacun d'eux jaillit une leçon morale dont spectateurs, lecteurs et acteurs tireront certainement profit. Le vice est toujours puni bien entendu, la vertu toujours récompensée, et tout est marqué au coin de ce bon sens pratique qui, dans l'enfant, prépare l'honnête homme de plus tard, et dans la jeune fille la femme d'ordre et la bonne mère qu'elle doit être. De temps en temps l'idée religieuse apparaît, donnant une plus haute autorité à ces leçons.

V. — 1. — Quel titre parlant : *Perdus dans la grande ville.* Kerven

et Yvon, deux Bretons, séduits par le trompeur mirage de Paris, quittent leur coin natal, comme tant d'autres imprudents, pour chercher fortune dans la « Babylone moderne. » Ils n'y trouvent que la misère et des aventures assez tragiques. Leurs illusions envolées, ils ont le bon esprit de revenir au pays où chacun suit sa vocation. A trente ans, Kerven est un instituteur estimé et heureux, de même qu'Yvon, le brave et héroïque petit gars, s'est transformé en un marin d'élite, quartier-maître, s'il vous plaît, et chevalier de la Légion d'honneur. L'idée chrétienne est fortement accentuée dans cet excellent volume duquel nous souhaitons la plus grande diffusion.

2. — *Contes merveilleux :* on ne saurait mieux dénommer le livre de W. Hauff, traduit par M. Louis de Hessem. Produit allemand : mais quelle imagination méridionale chez l'auteur ! En lisant ces contes, on se croirait, le plus souvent, transporté en plein pays des *Mille et une Nuits,* grâce aux sultans, aux vizirs et aux enchantements de toutes sortes. De temps à autre, toutefois, à la suite de MM. Hauff et de Hessem, on fait des incursions dans la patrie des vieux burgraves où, pour changer de genre, le fantastique n'en est pas moins saisissant. Tragiques, comiques, fabuleux, féeriques, tels sont ces *Contes merveilleux* d'où la licence est absolument bannie et où la saine morale trouve son compte. Belle illustration ; cadeau d'étrennes enviable.

VII. — 1. — Quand *le Petit Gosse* a paru dans la collection Hetzel à 3 fr., le *Polybiblion* n'a pas manqué de le signaler à ses lecteurs (t. LVI, p. 302). M. William Busnach a écrit là un bien joli roman pour la jeunesse, aussi intéressant qu'émouvant, et auquel les illustrations de Del Dosso, dont cette édition nouvelle est ornée, donnent un charme de plus.

2. — Kitty Vane et Robert Sellon, des Anglais, ce dernier répondant ordinairement au nom plus enfantin de Bobby et, par abréviation, Bo, sont voisins : la rue seule sépare les habitations de leurs parents. Ils font bientôt connaissance et deviennent amis au point qu'on les prend souvent pour le frère et la sœur. M. J. Lermont nous raconte leurs petites aventures et mésaventures, leurs dispositions charitables, et, de temps à autre, il les fait s'exprimer et agir comme des enfants dont l'éducation est chrétienne. *Kitty et Bo, histoire de deux bébés* plaira au jeune âge, assurément.

VIII. — 1. — A la suite de dissentiments avec une sœur riche et déraisonnable, le colonel de Belcourt, entre 1830 et 1840, obtient une importante concession de terres près d'Alger dans laquelle il établit sa famille. Au début, tout marche à souhait ; mais certain jour, par une nuit d'orage, une troupe d'Arabes s'empare de l'habitation où Mme de Belcourt se trouve seule avec ses enfants, incendie la maison et entraîne vers le désert, pour être vendue à des marchands d'esclaves.

toute la famille désespérée. Les douloureuses épreuves d'une mère, de son fils, de Marthe, filleule du colonel, et de Léon, protégé de celle-ci, font l'objet du nouveau volume de Mme de Nanteuil : *En esclavage.* L'un des personnages les plus sympathiques du récit, le capitaine de bateau Marius Sauvaire, joue, en plusieurs circonstances critiques, le rôle d'un *Deus ex machina.* Nous ne saurions analyser ici par le menu la terrible odyssée de la famille de Belcourt; qu'il suffise de dire qu'après des souffrances inouïes, tous les principaux acteurs de ce drame palpitant recouvrent la liberté et reviennent en France où les attendent des jours heureux. Mme de Nanteuil a le droit d'être fière de cette œuvre qui n'est point au-dessous des précédentes et qui aura le même succès.

2. — Recommencerons-nous l'éloge, si souvent fait ici, de Mlle Zénaïde Fleuriot? A quoi bon? Est-ce que, d'eux-mêmes, ses livres ne parlent pas assez en sa faveur? Son *Rayon de Soleil* ne peut que rendre meilleurs ceux et celles qui en ressentiront, par la lecture, la douce influence. On y verra une fillette charmante, sérieuse, raisonnable, qui, par des qualités rares pour son âge sait ramener la concorde et l'amour dans une famille passablement divisée. Comme toujours, il y a dans ce nouveau récit de Mlle Z. Fleuriot des types remarquablement étudiés et dépeints : et ce qui le rend plus attrayant encore, c'est que l'espèce antipathique ne s'y trouve représentée que par des créatures assez inoffensives au fond, quoique étroitement égoïstes. Allons! Encore un bon volume de plus dans cette collection Hachette, si bien choisie généralement.

3. — La plupart des personnages que Mme S. Blandy met en mouvement dans *la Part du cadet* méritent nos sympathies. Pour faire ressortir la valeur de Claire Garrigues et de son singulier père le baryton-cuisinier, de Maurice Maureilhan, son mari futur, et des tenants et aboutissants des sus-nommés (style notarial), l'auteur retrace avec talent le caractère et les travers de Marguerite d'Erradour et ceux de Gabriel Maureilhan, frère de Maurice, tous deux époux en perspective. Chacun, selon la morale antique, — la seule vraie, même à notre époque, — recevra, dans une juste mesure, la récompense entière ou la demi-punition qu'auront mérité ses vertus en ses portions de vice. Joli roman, très suffisamment chrétien, mouvementé et qui plaira à toutes les catégories de lecteurs.

4. — Charmante enfant, Délice de Mordas est appelée familièrement du nom de sa perruche, *Princesse Rosalba.* Du moment où une opération délicate lui a rendu la vue, elle progresse chaque jour, grâce à l'excellente direction de tante Thérèse, appelée pour suppléer à l'inexpérience et à la nonchalance de Mme de Mordas. Aussi, quand tante Thérèse meurt, la jolie « princesse » est-elle toute prête pour

recueillir de sa main le gouvernement difficile de cette maison, dont la maîtresse ne sait ni remplir ses devoirs, ni exercer ses droits. Cette existence si pleine de mérites est récompensée par le bonheur : Rosalba, ou plutôt Délice, épouse Maxime Bréval, le vaillant officier, quelques mois après que son demi-frère, le sauvage et impétueux Roland, s'est laissé apprivoiser par la charmante Alix de Rochebrisée, qui lui a donné son cœur et sa main.

5. — La *Fille des Bohémiens* c'est Méryem, qui, recueillie par le bon garde Johann Kapfel, est reprise par la nostalgie de la vie sauvage : mais le souvenir du village alsacien où elle a passé d'heureux jours la ramène auprès de ceux qui lui ont fait du bien et l'y retient pour toujours. Ses bons instincts ont repris le dessus, et, par le dévouement qu'elle montre envers sa famille d'adoption et les bienfaits qu'elle répand autour d'elle, la bohémienne devient la tante Méryem, bonne pour tous, aimée de tous. L'histoire est un peu extraordinaire, mais elle est dramatique, pittoresque et très morale.

VIII. — 1. — Sous le titre de : *Les Chercheurs de quinquinas*, M. Paul Bory a réuni et encadré, dans une fiction assez vraisemblable, divers voyages dans la zone peu connue qui s'étend entre le Pérou et la haute Amazonie. Le peu que nous savons de ces régions est dû aux explorations de MM. Paul Marcoy et Wienner qui ont traversé l'Amérique du Sud, près de l'Équateur, de l'Océan Pacifique à l'Océan Atlantique. M. Bory suppose que ce même itinéraire est suivi par un Français accompagné de quelques Péruviens, et il l'agrémente de toutes les aventures possibles : rencontres de bêtes sauvages, luttes contre des Indiens, plus féroces encore, etc. Deux des voyageurs seulement parviennent au terme, c'est-à-dire à l'embouchure du fleuve des Amazones. Ce récit, très mouvementé, très instructif, est parfaitement convenable et peut, sans aucun inconvénient, être lu par des jeunes gens. Les missions catholiques, qui sont comme les oasis dans ce voyage à travers l'inconnu, sont l'objet des sympathies de l'auteur. Les gravures, assez nombreuses, sont passables, et plusieurs cartes facilitent l'intelligence des itinéraires suivis.

2. — Pour venir en aide à sa famille, que les fantaisies érudites du père, M. Owen Gwynne, ont réduite à une gêne voisine de la misère, Lancelot sacrifie l'art auquel il avait consacré sa vie, et se voue à un labeur fastidieux et obscur, et sans jamais se plaindre. Comment, après des péripéties variées, il peut enfin revenir à son art aimé, et donner la vie aux chefs-d'œuvre rêvés, comment il trouve le bonheur en épousant Ursule, c'est là l'histoire racontée dans *le Sacrifice de Lancelot*, que domine une touchante figure de malade, Mary, l'ange gardien du bonheur de son frère Lancelot.

IX. — 1. — Sous le titre : *Les Pirates de la mer Rouge*, M. J. de Rochay a traduit une partie du récit de voyage de l'Allemand Karl May, inti-

tulé: Giolgeda Padischannas : *A l'ombre du Padischah.* Quatre épisodes de ce voyage nous conduisent dans des pays différents, en Tunisie, sur les rives du Nil, aux bords de la mer Rouge, dans la vallée du Tigre. A chacun de ces voyages, correspond une aventure dramatique qui sert de cadre à une très curieuse étude de mœurs. Quand l'occasion s'en présente d'ailleurs, le narrateur évoque avec respect les souvenirs bibliques que lui rappelle la vue des lieux qu'il parcourt. Fort intéressant, ce volume fournira à la jeunesse, suivant le mot du traducteur, « une distraction instructive et saine. »

2. — Mme Marguerite Levray nous donne en un seul volume trois histoires : *l'Orpheline des Fauchettes*, *l'Oncle Jacques* et *les Étapes de Françonnette.* Dans la première, nous voyons avec plaisir, après avoir tremblé pour elle, la charmante Marie Seydelaine retrouver son père, qu'elle a cru perdu dans un naufrage et qui revient à propos pour l'arracher des mains d'une tante qui probablement ne lui aurait pas rendu la vie heureuse. Dans la seconde, nous apparaît un homme peu sympathique et assez hargneux, l'oncle Étienne, que ramènent bientôt à des sentiments meilleurs la gentillesse de ses neveux et nièces et le dévouement de son frère, l'oncle Jacques. Enfin l'héroïne de la troisième, c'est Françonnette, une pauvre fille qui se dévoue pour venir en aide aux siens, et qui, d'étape en étape, finit par arriver elle-même au bonheur. Toutes ces histoires sont intéressantes, morales, on peut même dire chrétiennes.

X. — 1. — M. le Dr Foveau de Courmelles a résumé dans *l'Hypnotisme* une somme considérable de faits curieux. Il vise un double but qu'il est difficile d'atteindre. Montrer d'abord que l'hypnotisme comporte des applications sérieuses au traitement de certaines maladies et au soulagement des malades, ce qui est une œuvre encore aléatoire et bien délicate ; en second lieu, établir que les faits de l'hypnose ne doivent en rien ébranler la croyance au libre arbitre de l'homme, et que la volonté subsiste malgré toutes les apparences contraires, thèse psychologique assez ardue. Tel est ce double but. L'intention est louable, non moins que la formule sur laquelle se ferme ce livre : « Aimons-nous les uns les autres. »

2. — Véritable bilan de la science électrique et de ses applications à la fin de 1890, l'ouvrage de M. J. Baille, *Production de l'électricité,* est appelé au même succès que ses devanciers. Tout ce qui concerne l'électricité, de près ou de loin, est passé en revue : l'auteur commence par faire connaître par quels moyens on produit l'électricité et continue en détaillant les nombreuses applications de ce merveilleux agent. Le lecteur le plus apathique s'enthousiasme bien vite en assistant au développement sans exemple de cette science dont le domaine, déjà si vaste, s'agrandit de jour en jour.

3. — M. Pottier, qui a attaché son nom aux fouilles de Myrina, était préparé mieux que personne à donner un travail d'ensemble sur *les Statuettes de terre cuite dans l'antiquité*. Son petit livre est plein de faits et d'idées, et de haute vulgarisation. Il instruira beaucoup sur cet art charmant, qui a produit à Tanagre en Béotie ses œuvres les plus populaires. Le développement de l'industrie des *Coroplastes*, ses rapports avec le grand art, l'influence de l'art hellénistique en Asie-Mineure, en Afrique, en Sicile, en Italie, les derniers essais de l'époque romaine et gallo-romaine, la fabrication et la destination des terres cuites, sont l'objet d'autant de savants chapitres. Pourquoi faut-il qu'une conclusion sur le sentiment religieux de la Grèce, empreint d'idées visiblement hostiles au christianisme, nous empêche de recommander pour la jeunesse ce livre remarquable à tant d'égards?

4. — L'*Enfance de l'humanité* est un exposé sommaire, mais bien fait, des études préhistoriques en France. L'auteur passe en revue, dans la première et la deuxième parties, ce qui a trait aux races, aux industries et aux mœurs de l'homme quaternaire en France. La troisième partie est consacrée à l'époque de la pierre polie ou néolithique. M. Verneau considère comme probable l'existence de l'homme à l'époque tertiaire (p. 51). Il faut reconnaître cependant que cette opinion, loin de se confirmer, a perdu beaucoup de ses partisans. Il admet comme démontrée la présence de l'homme dans l'Europe occidentale, dès le début de l'époque quaternaire (pp. 41, 47, 285), ce qui est en opposition avec les travaux géologiques récents. Rien n'autorise à penser, comme le soutient M. Verneau, que l'âge de l'humanité doive se compter par centaines et peut-être par milliers de siècles (p. 4 et 285). Il est regrettable que des inexactitudes géologiques et chronologiques se soient glissées dans un ouvrage destiné à de jeunes lecteurs qui ne pourront pas les contrôler.

XI. — 1. — Le nouveau volume de Mme de Pitray, — *l'Usine et le Château*, — fait ressortir avec vigueur les contrastes résultant de natures et d'éducation essentiellement différentes. Un instant dévoyé, Gildas de Hautefort devient, grâce aux bons conseils que lui donnent des amis de son défunt père, un homme d'honneur et de talent, une véritable utilité sociale, alors que les compagnons de son enfance, Noëlie de Grandfert et son futur mari, Bénédict de Villegrix, restent de parfaits égoïstes. Le bonheur sourit à Gildas et à son aimable femme, mais la vie n'est point clémente pour Bénédict et Noëlie : il n'en saurait être autrement. La pensée religieuse est plus qu'indiquée dans ces intéressants tableaux de mœurs contemporaines qu'enfants et parents apprécieront.

2. — Ce qui ressort avec vigueur des *Aventures de Jean le Savoyard*, que narre avec infiniment de tact et de vérité Mme Jeanne Cazin, c'est

qu'il est toujours dangereux pour un jeune homme, même quand il est foncièrement bon, de se laisser aller à de mauvaises fréquentations. Le petit Jean, héritier de sa vieille tante Desgranges, l'a appris à ses dépens. Espérons que son exemple servira aux enfants qui seraient tentés de mépriser les conseils de ceux que Dieu a placés auprès d'eux pour leur faire éviter des périls dont ils n'ont pas conscience ou qu'ils s'obstinent à ne pas voir.

3. — *Popo et Lili* sont jumeaux; mais la nature semble avoir commis une erreur en les dotant de caractères qui ne conviennent guère à leur sexe respectif. Lili (Amélie) est plus diable et plus impétueuse qu'il n'est permis même à un garçon de l'être, tandis que Popo (Paul) est à peine une petite fille par la timidité et la douceur. Les leçons de la vie et aussi quelques épreuves, méritées quoique un peu dures, font que Popo et Lili deviennent à la fin ce qu'ils doivent être. Les bonnes leçons et les exemples profitables abondent dans cette histoire. Inspiration très franchement chrétienne.

4. — C'est un véritable héros de prix Montyon que *le Petit Jacques :* apprenti chez un brave marchand d'antiquités qui a dissipé son petit avoir dans des spéculations hasardeuses, il travaille tellement en secret qu'il arrive à payer les dettes de son patron et à le tirer d'embarras. Au prix de quels efforts, aux prix de quels soupçons surtout, motivés par le soin avec lequel il se cache pour faire le bien, c'est là ce que raconte Mme de Stoltz, dans ce livre bien écrit, émouvant, moral et chrétien. Inutile d'ajouter que *Petit Jacques* est bien récompensé et que l'avenir lui réserve fortune et bonheur.

XII. — 1. — C'est en effet *Un Drôle de petit bonhomme* que Jacques Sapel : il cherche à se rendre compte de tout ce qu'il voit, à savoir le comment et le pourquoi de chaque chose. Dans cette œuvre posthume, M. G. Girardin raconte les faits et gestes d'un clan d'écoliers de caractères et de tempéraments très divers. Les leçons de morale alternent avec la description de jeux absolument « inédits. » Ces pages sont amusantes, gaies et feront la joie des jeunes garçons.

2. — Peut-être, cependant, le livre de M. André Surville, *la Fête de Saint-Maurice,* aura-t-il plus de succès, car il est plus émouvant et plus chrétien. Charles Pannetier est un orphelin que sa grand'tante, vieille avare, traite avec une dureté extrême. Mais vient un jour où l'opprimé prend la clé des champs et se réfugie chez une ancienne servante de sa mère. Cette fuite crée de graves complications à la grand'tante qui meurt subitement, d'une colère rentrée, à quelques jours de là. Pour Charles, c'est la délivrance; car son tuteur le prend avec lui, et, sous cette autorité nouvelle, aussi douce qu'affectueuse, l'orphelin devient un jeune homme instruit et rempli d'aimables qualités.

3. — *La Petite Maison dans la forêt* est la demeure d'un ermite un peu sauvage, M. de Rapier, que des brouilles de famille ont conduit dans cette solitude, où il vit avec sa femme, ses enfants, Jacques et Salomé, et sa vieille servante. On y cueille des fraises et des cerises, on y donne l'hospitalité à des oiseaux, à des chats, à des chiens, à des lapins, à des sangliers fuyant les chasseurs, bref à toutes les bêtes de la forêt, qui servent aux amusements et aussi à l'instruction des enfants. Finalement on y recueille un chasseur blessé, qui se trouve être le propre frère de M. de Rapier, et cette rencontre amène une réconciliation de famille. Excellent petit livre où résonne en maints endroits une note discrètement chrétienne.

— Outre les nombreux ouvrages dits d' « étrennes » dont le compte rendu précède, nous avons reçu tardivement plusieurs volumes que nous mentionnons à la fin de la *Chronique* sous la rubrique : *Dernières Publications illustrées*. Ces volumes seront examinés dans la livraison de janvier prochain.

VISENOT.

THÉOLOGIE

Jésus-Christ, par le P. DIDON. Paris, Plon et Nourrit, 1891, 2 vol. in-8 de LXXXVIII-483 et 469 p. — Prix : 16 fr.

Cet ouvrage, depuis longtemps préparé et annoncé, a eu dès son apparition un succès éclatant. Ce succès est mérité. L'auteur s'est proposé le plus noble but : « C'est vers le Christ, nous dit-il, vers le Christ tel que l'Église le garde, que je voudrais attirer les yeux de cette génération... Si j'osais emprunter la parole du plus grand des évangélistes, je dirais : Ces choses-là ont été écrites pour que vous croyiez que Jésus est le Fils de Dieu. » Afin d'atteindre ce résultat, le P. Didon fait deux choses : il expose les faits évangéliques, et, pour les mettre en pleine lumière, il les place dans le cadre où ils se sont accomplis. « L'histoire, dit-il avec raison, n'est pas seulement une narration de faits... Elle a le devoir d'encadrer les faits et de les replacer dans leur milieu. La description d'un fait n'est complète qu'à la condition de le montrer non seulement en lui-même mais dans ce double milieu [de l'espace et du temps] qui l'enveloppe. Il est même souvent incompréhensible et il reste inexpliqué, si nous l'isolons de son cadre. » En conséquence, le P. Didon a étudié ce cadre sur place avec soin et avec amour, et il nous fait ainsi vivre nous-mêmes avec Jésus-Christ, là où a vécu Jésus-Christ, « dans son milieu pittoresque et géographique et dans son milieu social et juif. »

La description des lieux et du temps qui ont vu le divin Sauveur sur la terre, tel est donc, avec l'exposition des événements évangéliques, le fond de l'œuvre du célèbre dominicain. La polémique, la ré-

futation de la critique rationaliste et incrédule y occupent relativement peu de place, et l'on ne saurait trop en féliciter l'auteur. Une vie critique n'aurait été lue que d'un petit nombre de personnes, tandis qu'avec le plan large et grandiose qu'a adopté le P. Didon, il a déjà et il aura de plus en plus des milliers de lecteurs. Ses descriptions, comme celles du lac de Tibériade, de Nazareth et tant d'autres, intéresseront et en même temps instruiront. La forme est digne du fond. Le style est noble, élevé comme les idées, un peu oratoire, ce qui ne déplaira pas à la plupart de ceux qui le liront.

L'ouvrage s'ouvre par une introduction, qui a paru d'abord dans la *Revue des Deux Mondes,* sur « la critique et l'histoire dans une Vie de Jésus-Christ. » La Vie elle-même est partagée en cinq livres : les Origines de Jésus; Jean le Précurseur et l'Avènement de Jésus; l'Apostolat galiléen, le Royaume de Dieu ; les Grandes Luttes à Jérusalem, et enfin Mort de Jésus et au-delà. Vingt-deux appendices traitent diverses questions scientifiques et critiques, relatives à des points controversés ou à des difficultés de détail. Une carte de la Palestine au temps de Jésus, une carte de Jérusalem et de ses environs, un plan de Jérusalem au temps de Jésus et un dessin du temple permettent au lecteur de suivre facilement les descriptions de l'auteur et les événements évangéliques.

L'œuvre du P. Didon est appelée, croyons-nous, à faire beaucoup de bien. On pourrait, çà et là, relever quelques vétilles insignifiantes, qui ne touchent pas à l'essence du travail. Ainsi, ce qui est dit du parallélisme hébraïque, t. I, p. 41, n'en donne pas une idée complète. Beaucoup de critiques croient que les Sadducéens tiraient leur nom de Sadoc, le disciple d'Antigone Soch, et non du mot hébreu *Tsedakah,* justice (t. I, p. 113), tous les appendices ne sont pas pleinement satisfaisants au point de vue scientifique et critique; mais ce sont là assurément des points sans grande importance et sur lesquels d'ailleurs on peut souvent différer d'opinion. Le fond de l'œuvre est inattaquable, et le travail du P. Didon est digne d'un Frère prêcheur ; il fait connaître et aimer Jésus-Christ. N. O.

BELLES-LETTRES

La Littérature grecque, par Émile Egger, membre de l'Institut, professeur à la Faculté des lettres. Paris, Picard, 1890, in-8 de II-419 p. — Prix : 6 fr.

« Écrire des livres, a dit quelque part un homme d'esprit, c'est placer tant bien que mal ses capitaux : écrire des articles de revue ou de journal, c'est semer ses pièces de monnaie sur les grands chemins. » Sans doute; mais si des mains bienveillantes ramassent et

réunissent ces pièces éparses pour en faire un trésor? Telle est précisément l'origine du présent livre, monument élevé à la mémoire d'E. Egger par sa femme et ses deux fils.

Dans sa longue carrière, le célèbre helléniste avait étudié successivement une foule de problèmes ; mais, comme il arrive à la plupart des érudits, les œuvres sorties de sa plume affectaient plus ordinairement les dimensions restreintes d'un mémoire que les proportions plus étendues d'un juste volume. Maintes fois on lui avait demandé, et peut-être avait-il rêvé lui-même de composer cette histoire approfondie et raisonnée des lettres grecques, qui nous a fait si longtemps défaut : s'il ne lui a pas été donné d'élever ce vaste édifice, du moins il a taillé avec un soin jaloux bon nombre de pierres destinées à sa construction. Sans être enchaînée servilement à la tradition, la science d'E. Egger se défendait de tout paradoxe, de toute hypothèse extraordinaire, de toute solution extrême : en revanche, elle se montrait avec tous ses avantages quand il s'agissait de porter la lumière sur tel ou tel point déterminé. Le présent volume en est la preuve. Soit que l'auteur étudie les transformations de l'idée cachée sous le mot d'hellénisme soit qu'il fasse ressortir le profond sentiment moral, note dominante du théâtre grec, et le constant effort des grands tragiques pour concilier la faiblesse de l'homme avec les droits imprescriptibles de la justice céleste; soit qu'avec une remarquable pénétration il fasse la partde l'art et de la science chez les historiens grecs ; soit qu'il traite des débuts et des vicissitudes du dialogue socratique; soit qu'il prouve que le temps n'a rien ôté de leur prix, ni aux exemples des orateurs anciens, ni leur philosophie des choses humaines; soit qu'il raconte en termes émus les derniers jours de la liberté grecque et nous fasse assister aux débats fameux qui mirent aux prises Démosthène, Eschine et Hypéride, ces trois gloires de la tribune athénienne ; c'est toujours avec une aisance et une clarté toutes françaises qu'il se joue au milieu des textes et des documents réunis par sa laborieuse érudition. Nous ne voulons pas affirmer cependant que dans ce volume tout nous ait paru d'égale valeur. Plus d'un lecteur ne s'intéressera sans doute que médiocrement aux longs chapitres intitulés : *Les Historiens officiels et les panégyristes des princes ; — L'Apologie du meurtre politique*; d'autres seront surpris de certaines redites que le plan de l'ouvrage, formé de pièces de rapport, rendait, il faut le dire, à peu près inévitables; enfin les vrais érudits regretteront de ne pas trouver à la fin du volume une table alphabétique détaillée, semblable à celle qui termine si heureusement la récente réimpression d'une autre publication d'E. Egger : *Essai sur l'histoire de la critique chez les Grecs.*

C. Huit.

Les Doctrines littéraires de l'encyclopédie, ou le Romantisme des Encyclopédistes, par J. ROCAFORT. Paris, Hachette, 1890, in-8 de 338 p. — Prix : 7 fr. 50.

L'Encyclopédie est aujourd'hui fort oubliée. Cependant, M. Rocafort, ayant à faire sa thèse de doctorat, a pensé qu'il y avait là une mine abandonnée à exploiter. Chercher dans ce fouillis les articles littéraires, mettre un peu d'ordre dans ce chaos, et coordonnant le mieux possible les idées principales, nous présenter avec quelque cohésion les doctrines de l'Encyclopédie, voilà quel était son programme. Malheureusement, la tâche était ingrate : la moisson s'est trouvée maigre. Avant d'ouvrir l'Encyclopédie, on pouvait, en effet, avoir l'illusion d'y trouver un écho, mieux encore, un résumé de toutes les idées nouvelles qui se faisaient jour au XVIIIe siècle, et qui, de loin, préparaient la révolution romantique. Des hommes aventureux, comme d'Alembert, Diderot, Voltaire, sans parler de Montesquieu, de Duclos, de Saint-Lambert, devaient avoir risqué là leurs critiques les plus hardies contre le classicisme, leurs propositions les plus révolutionnaires en matière d'art et de littérature. Il n'en est rien. La partie littéraire de l'Encyclopédie a été presque entièrement abandonnée au chevalier de Jaucourt, compilateur laborieux, qui découpait ses articles dans les traités de rhétorique du temps. Diderot, d'Alembert, Voltaire y ont fort peu travaillé ; et la thèse de M. Rocafort se serait réduite à rien, s'il n'avait pas eu le *Supplément* de l'Encyclopédie et les articles empruntés pour ce supplément aux ouvrages du philosophe allemand Sulzer. C'est dans cette partie, composée seulement à la fin du siècle, et dans ces ouvrages d'un étranger que M. Rocafort a découvert certaines tendances « romantiques, » et aussi par hasard dans quelques articles de Marmontel. Presque partout ailleurs l'Encyclopédie se montre obstinément « réactionnaire, » professant comme dogmes le culte aveugle des anciens, l'imitation étroite, servile, des modèles du XVIIe siècle. Et c'est ainsi qu'elle prône la mythologie et la périphrase, comme sources principales de la poésie, qu'elle répète les erreurs de Boileau sur l'épopée, la poésie lyrique et la pastorale, qu'elle condamne comme lui la farce et maintient la règle des trois unités. S'il y a quelques idées un peu indépendantes, elles sont presque invariablement de Sulzer et datent de 1776, c'est-à-dire d'une époque où elles n'étaient plus neuves : Voltaire avait écrit son *Dictionnaire philosophique* et allait mourir ; Rousseau avait mieux fait que de préparer le romantisme, il l'avait créé. En sorte que l'influence en littérature de l'Encyclopédie paraît avoir été nulle.

C'est, je crois, la conclusion qu'on tirera de la thèse de M. Rocafort, bien que ce ne soit pas tout à fait la sienne. On ne saurait d'ailleurs lui en vouloir d'avoir surtout insisté sur ce qu'il trouvait par hasard

d'un peu moins classique et routinier : assouplissement de la versification demandé par Marmontel; — condamnation par Sulzer du merveilleux païen dans l'épopée; — théories du drame, de la tragédie bourgeoise et de la comédie sérieuse d'après Diderot et La Chaussée.

Cela seul pouvait rendre son livre curieux à connaître. Et en effet ce livre, bien composé, bien divisé, très clairement écrit, avec une irréprochable rectitude de jugement et une élégante correction de style, se lit avec plaisir. GABRIEL AUDIAT.

Dramaturges et Romanciers, par ÉMILE MONTÉGUT. Paris, Hachette, 1890, in-16 de 419 p. — Prix : 3 fr. 50.

Ce volume contient les articles suivants : *Le Théâtre de Théodore Barrière. — Le Roman en 1861. — M. Octave Feuillet. — M. Victor Cherbuliez. — Le Roman en 1876. — M. Victorien Sardou. — M. Émile Augier. — Petites Feuilles dramatiques.* Les sujets traités par M. de Montégut, il faut en convenir, nous apparaissent comme bien vieillis. Tel roman, telle comédie qui ont eu un grand succès lors de leur apparition, ont, tout au plus, laissé leurs titres dans notre mémoire, et il se peut que le lecteur ait quelque peine à entreprendre la lecture de ces articles jadis publiés par la *Revue des Deux Mondes*. On aurait tort, cependant, de céder à cette première impression. Oui, les ouvrages dont nous parle M. Montégut ne peuvent plus exciter grand intérêt par eux-mêmes, mais ils provoquent des réflexions fort justes, d'excellentes pages qu'il eût été fâcheux de laisser dans l'oubli. La critique, comme on l'entend aujourd'hui, permet à celui qui l'exerce de faire en quelque sorte un ouvrage nouveau sur l'œuvre d'autrui. C'est ce qui arrive à M. Montégut. *Les Faux bonshommes, M. de Camors* nous sont indifférents, lus et examinés comme ils l'ont été tant de fois ; mais c'est en les considérant avec une minutieuse attention que M. Montégut sent éclore une quantité d'idées neuves, d'aperçus ingénieux qui, sans ces livres, ne se fussent pas produits. Ainsi, à propos d'un petit volume de M. Cherbuliez, M. Montégut émet sur l'art, sur le beau, des considérations fort remarquables et d'une grande inspiration religieuse (p. 182). Je voudrais citer tout ce passage. Nous sommes loin, là, du scepticisme trop fréquent chez beaucoup des nouveaux critiques. M. Montégut diffère encore d'eux, et très honorablement, par sa répugnance pour l'immoralité; il s'effraie du progrès de la dépravation dont trop d'œuvres lui offrent les traces et dont il prévoit, dans un temps qui pour lui était l'avenir, et qui est devenu le présent, les désastreux résultats. Mais il ne faut pas croire que cette sévérité le gêne dans la hardiesse de ses appréciations. Amené, par exemple, par un roman de M. A. Daudet, à parler de *Madame Bovary,* dans ce livre qui produisit un scandale dont nous nous étonnons aujourd'hui, il

voit ce qu'aucun des critiques de son époque n'avait aperçu : « le coup de mort donné à la sentimentalité sensuelle et à la réhabilitation du vice. » L'œuvre lui apparaît d'une crudité brutale, mais saine. Il y aurait des réserves à faire sur ce point. — Elle fut pour le faux idéal, mis à la mode par l'école romantique, ce que fut *Don Quichotte* pour le monde chevaleresque. Il faut lire tout ce passage (p. 161 et suivantes) et il est curieux de le comparer à un jugement de M. F. Brunetière (*Nouvelles Questions de critique*, p. 233), qui exprime la même idée, mais beaucoup moins bien, car M. Montégut a une langue claire, harmonieuse, élégante, imagée, qui manque à son successeur. Les néologismes sont rares dans la prose de M. Montégut; j'en ai remarqué un : il a jadis été employé par A. Soumet dans *la Divine Épopée* et semble fait pour prendre place dans le *Dictionnaire de l'Académie,* tant il est nécessaire, c'est le mot *hideur :* il appartenait du reste à notre vieux français. Quant à l'adjectif *rancuneux*, qui a échappé une fois à M. Montégut, c'est bel et bien un barbarisme. Voilà des remarques bien minutieuses, mais peut-être ne sont-elles pas inutiles au moment où notre pauvre langue est exposée à l'attaque de tant de barbares. Il ne faut pas que l'on trouve dans des écrivains corrects l'exemple de mauvaises locutions. TH. P.

La Vie littéraire, par ANATOLE FRANCE. 2e série. Paris, Calmann Lévy, 1890, in-16 de 374 p. — Prix : 3 fr. 50.

La critique se présente, dans ce livre, d'une manière très particulière; elle ne ressemble pas du tout à ce qu'elle était sous la plume de Laharpe, de Villemain, de Planche, de Sainte-Beuve. Telle qu'elle est là, elle ne donne pas souvent une idée exacte des ouvrages dont elle semble s'occuper, mais elle en donne une charmante de l'esprit de l'écrivain qui comprend ainsi sa tâche : « Le bon critique, dit-il, est celui qui raconte les aventures de son âme au milieu des chefs-d'œuvre (p. 176). » Il faut bien en convenir, M. Anatole France fait très fréquemment son article à côté du sujet, mais il le fait si agréablement, avec des aperçus si ingénieux ! Mais ses retours sur lui-même, mais ses sensations sont exprimés avec tant de tact que le moi n'y a rien de choquant, au contraire. Il se peut que les auteurs dont M. France est censé parler ne soient point ravis, mais le lecteur est charmé. Seulement, qu'il ne s'attende pas, par exemple, après avoir lu en gros caractères : *La Grande Encyclopédie,* à rencontrer une appréciation de cette compilation, après quelques mots d'éloges accordés trop généreusement à cette entreprise. M. France, dont les regards sont tombés sur l'article *Astronomie,* part pour les régions célestes dont il ne descend plus. Les *Marionnettes* de Signoret le con-

duisent à Hroswita et à ses drames ; le *Chat noir* l'amène à la légende de saint Antoine. Il ouvre une *Anthologie* et n'y voit guère qu'André Chénier. Il nous dit que, bien à tort, les romantiques voulurent voir en lui un de leurs précurseurs. Cette observation avait d'ailleurs été faite déjà par M. E. Manuel. Le *Dictionnaire classique* de Garnier — on ne s'y attendait guère — le pousse à la peinture de paysages d'automne. A propos d'un livre de Gyp, il examine ce qu'est aujourd'hui l'éducation des jeunes filles... Il en est presque toujours ainsi, mais certes M. Ohnet eût été heureux que des digressions de ce genre eussent éloigné le critique de ses nombreux volumes. M. France qui, d'ordinaire, paraît bienveillant, est vraiment cruel pour le fécond romancier. *Hors de la littérature,* tel est l'intitulé satirique de l'article que s'est attiré l'auteur de *Serge Panine.* M. France ne ménage non plus ni M. Zola, ni l'école naturaliste. Les décadents, les symbolistes ont aussi en lui un rude adversaire. Il ne comprend pas qu'on recherche l'obscurité des phrases (p. 209), qu'on ne se contente pas « de parler toute vive, notre aimable langue française, si douce, si franche, si heureuse, si alerte » (p. 214).

A côté de toutes ces excellentes ou jolies choses, on regrette — et nous tenons à accentuer cette observation — que M. France fasse trop bon marché de la morale et se plaise à montrer un scepticisme enjoué qui lui fait commettre des irrévérences dont son tact littéraire aurait dû le préserver comme de manques de goût. Il est hanté par des souvenirs chrétiens et les mêle parfois d'une façon choquante à des éléments tout profanes. Pourquoi, page 323, rapporter sur la Bible un passage impie emprunté à M. Renan ? Il faut savoir gré pourtant au critique de s'élever (p. 315) contre les ineptes censeurs qui ont exigé que le nom de Dieu n'apparût pas dans un livre approuvé par la *Société d'éducation de la jeunesse.* Une erreur à corriger : à propos du livre d'Apulée, M. France cite inexactement *la Cité de Dieu.* Il semblerait, d'après cette citation, que saint Augustin croyait à la métamorphose de Lucius en âne : « par la vertu de certaines drogues il fut changé en âne tout en gardant son esprit d'homme. On ne sait si l'auteur consigne là un fait réel ou un conte de sa façon » (p. 336). Au lieu de cette dernière phrase, saint Augustin dit, ce qui est bien différent : « mensonges que tout cela ou phénomènes si rares qu'il est raisonnable de ne pas y ajouter foi. » *Hæc vel falsa sunt, vel tam inusitata ut merito non credantur* (livre XVIII, § 18). Encore une autre petite erreur : M. France rappelle (p. 346) qu'Olivier Basselin fut tué par les Anglais à qui ses chansons déplaisaient : c'est là un vieux conte. L'existence d'Olivier Basselin n'est du reste pas prouvée. Est-ce la peine de faire remarquer que, page 364, M. France donne inexactement les vers de Martial de Paris sur la Pucelle ?

Un mot à l'imprimeur maintenant. La table des matières n'est pas complète, la mention des derniers articles du volume y est omise.

TH. P.

HISTOIRE

Geschichte der Trierer Kirchen, *ihrer Reliquien und Kunstschätze,* von STEPHAN BEISSEL, S. J. II. Theil : *Geschichte des hl. Rockes,* zweite vielfach vermehrte und verbesserte Auflage. Trier, Paulinus-Druck, 1889, gr. in-8 de 398 p., pl., fig. — Prix : 5 fr. 60.

Cette histoire des églises de Trèves paraît devoir se diviser en quatre parties : la première, qui ne nous est pas parvenue, comprend leur fondation ; la deuxième, celle dont on vient de lire le titre, a pour objet particulier la sainte robe ; la troisième et la quatrième poursuivront les annales de la cathédrale et des autres églises secondaires depuis le ve siècle jusqu'au XIXe.

La division du volume qui nous occupe ne laisse pas de paraître étrange. L'histoire de la sainte robe ou tunique de Notre-Seigneur se poursuit depuis sa révélation en 1196 jusqu'à nos jours, dans les chapitres I, II et VI. Le IIIe renferme des recherches exégétiques et archéologiques sur les vêtements des juifs en général et de Jésus-Christ en particulier. Le ve étudie ceux des vêtements de Notre-Seigneur qui sont conservés à Trèves ; le IVe, tous les autres dispersés dans la chrétienté. Sur ce point, l'auteur n'a pas connu les *Exuviæ sacræ Constantinopolitanæ* du regretté comte Riant (Genevae, 1878) ; il n'y avait qu'à y parcourir l' « index nominum et rerum, » aux mots « tunica, vestimenta » et « vestis. » Le travail du P. Beissel ne témoigne pas moins de grandes recherches ; il se termine par deux tables, suffisantes malgré leur brièveté, l'une chronologique, l'autre alphabétique.

U. C.

Un Petit Neveu de Mazarin ; *Louis-Jules-Henri Barbon Mancini-Mazarini, duc de Nivernais,* par LUCIEN PEREY. Paris, Calmann Lévy, 1890, in-8 de VI-578 p. — Prix : 7 fr. 50.

M. Lucien Perey est un heureux chercheur ; il y a quelques années il découvrait et publiait le journal d'Hélène Massalska, ce petit chef-d'œuvre de naïveté et d'esprit, et il en faisait la base de l'histoire d'une grande dame du XVIIIe siècle. Cette fois, il a eu à sa disposition les archives des Mortemart, des d'Havrincourt et des Guébriant ; il y a trouvé les papiers du duc de Nivernais, et il a pu écrire ce que nous nommerons volontiers l'histoire d'un grand seigneur au siècle dernier. C'est une curieuse et attachante figure que celle de Louis-Jules-Henri Barbon Mancini-Mazarini, duc de Nivernais, le dernier des seigneurs féodaux, duc et pair, ambassadeur, poète à ses heures, membre de l'Académie française et avant tout grand seigneur dans la

meilleure acception du mot, encourageant les arts et les lettres, et dépensant royalement sa fortune pour le service de la France. Il fit en outre avec sa femme, nous dit M. Lucien Perey, et ce n'était pas chose commune alors, un excellent ménage. Il ne l'avait pas toujours fait. Marié à quatorze ans à Hélène de Pontchartrain, d'un an plus âgée que lui, le duc de Nivernais fut huit ans avant de s'apercevoir que sa femme valait bien les « crédules beautés » dont il était, il l'avoue lui-même, le « prompt séducteur. ». C'est à un bal paré à la cour que la jeune duchesse, paraissant dans tout l'éclat de sa beauté et de sa grâce, charma tout le monde et jusqu'à son mari, et il semble bien que depuis lors ce mari lui resta fidèle et fut à la fois un bon époux et un excellent père. Il est très certain, M. L. Perey le remarque justement, que dans ces familles des Nivernais, des Pontchartrain, même des Maurepas, des Belle-Isle et quelques autres de leurs alliés et amis, il y avait une intimité de vie, une cordialité de sentiments, une sûreté de relations, une fidélité d'affections et un attachement au devoir qu'on n'est pas habitué à chercher à la cour de Louis XV ; c'est un aspect tout nouveau du XVIIIe siècle, et nous remercions l'auteur de l'avoir signalé. Une autre figure, bien séduisante, qui apparaît dans ce livre, mais qui a déjà eu son peintre et le meilleur peintre, c'est celle du comte de Gisors, le fils du maréchal de Belle-Isle et le gendre du duc de Nivernais, brusquement emporté par une mort glorieuse à la bataille de Crefeld, et auquel les ennemis ne rendirent pas un moins sincère et moins éclatant hommage que les Français et son propre régiment où il était adoré.

Le duc de Nivernais, lui, était d'une santé trop frêle pour embrasser la carrière des armes. Sa vraie carrière, celle qui convenait à la fois à son tempérament et à son esprit, c'était la carrière diplomatique, et il la suivit en effet d'une manière intermittente, mais toujours avec talent, à Rome, à Berlin et à Londres. Dans ces deux derniers postes, il n'eut que des missions temporaires et pour des buts déterminés. A Berlin, il était chargé d'empêcher, s'il était possible, l'alliance de Frédéric avec l'Angleterre ; il ne put rien arrêter ; l'envoi de l'ambassadeur avait été trop tardif; le traité était déjà conclu quand Nivernais arriva à Potsdam ; mais le duc, grand partisan de la Prusse, n'aurait pas voulu, malgré cela, la rupture de l'alliance de cette puissance avec la France ; c'était une illusion, et à la trahison de Frédéric il n'y avait à répondre, — et ici je ne serais point d'accord avec M. Perey — que par l'alliance austro-française. A Londres, le duc de Nivernais fut plus heureux, si je puis m'exprimer ainsi en un si triste sujet ; malgré l'hostilité manifeste de la plus grande partie de la nation anglaise, il parvint, grâce à son talent et à la séduction qu'il exerçait partout et à travers mille obstacles, à conclure une paix, peu glorieuse assuré-

ment, mais nécessaire. La France et l'Espagne, épuisées, ne pouvaient plus continuer une guerre désastreuse, où leurs colonies succombaient les unes après les autres. Grand seigneur jusqu'au bout, Nivernais ne voulut pas que le Roi le remboursât des grosses dépenses qu'il avait faites pour maintenir, pendant son séjour en Angleterre, le train de maison de l'ambassadeur à la hauteur du pays qu'il représentait.

C'est à son retour de Londres que s'arrête ce livre, si plein de révélations piquantes et d'une si attachante lecture. M. L. Perey nous fait espérer qu'avec les précieux documents dont il dispose, il pourra dans un autre volume raconter la seconde moitié de la vie de son sympathique héros. Nous y comptons bien : le succès de ce livre et de ceux qui l'ont précédé, l'intérêt que ses lecteurs prennent à toutes ses œuvres, lui en font un devoir. MAXIME DE LA ROCHETERIE.

Histoire contemporaine de 1789 à 1889, conforme au programme du 28 janvier 1890, par l'abbé ANT. PIOLET, professeur d'histoire. Paris, Vic et Amat; Lyon, Vitte, 1890, in-16 de 648 p., cartonné. — Prix : 5 fr.

Ce livre, destiné à la classe de philosophie, doit être rangé parmi les meilleurs de ce genre. Il est composé avec méthode, il ne néglige aucune partie du programme, il est précis et bien informé.

Le premier chapitre, consacré au tableau de la France en 1789, est traité avec un soin qu'on ne trouve guère ni dans les manuels, ni dans des ouvrages à prétentions plus hautes. La politique intérieure est suivie avec un détail suffisant, des divisions bien faites en rendent la lecture facile. Pour les campagnes, des cartes intercalées aident à l'intelligence des opérations de guerre.

Les deux chapitres sur les lettres, sciences et arts laissent plus à désirer. N'est-il pas excessif de mettre Mme de Staël en balance avec Châteaubriand et de placer au même rang le *Génie du Christianisme* et la *Littérature?* (p. 212). Alfred de Musset n'est ni « négligé, ni incorrect ; » pourquoi ne pas citer ses principales œuvres? — L'auteur a oublié les écrivains dramatiques de notre temps. Pour les sculpteurs, il ne nomme ni Chapu, ni Paul Dubois, ni Mercié; c'est une lacune non moins que, pour la musique, de passer sous silence Victor Massé, Ambroise Thomas, Saint-Saëns, etc.; même oubli pour les peintres. Auber (et non Aubert) n'est pas que l'auteur de la *Muette;* Adam est cité tout court ; Rude (et non Rud), a sculpté sur l'Arc de triomphe une grande page qui vaut qu'on la nomme. Tout ce chapitre aurait, ce nous semble, besoin d'être revu et complété.

Il est, çà et là, quelques points qui réclament des rectifications. Ainsi, n'est-ce pas le 2 novembre et non le 21 décembre 1789 qu'a été prononcée par la Constituante la confiscation des biens ecclésiasti-

ques? (p. 60). P. 146-147 : J'eusse désiré quelque chose de moins sommaire et de plus précis sur la persécution qui suivit fructidor. — P. 481 : à la suite du 15 mai 1848, qu'entend l'auteur en disant que « les membres du gouvernement provisoire furent arrêtés? » A la réflexion, on devine qu'il s'agit de ceux qu'avait nommés l'émeute; mais, tout d'abord, on songe à ceux du 24 février. — P. 487 : est-il suffisamment clair pour des élèves de leur dire que les élections de 1849 furent dirigées par le « Comité de la rue de Poitiers, » sans leur expliquer ce qu'était ce Comité? — P. 496 : En 1848, « les Italiens ne pouvaient compter sur la France. » La vérité, c'est qu'ils avaient, peuple et roi, repoussé dédaigneusement notre concours : *l'Italia farà da se.* Bastide, qui fut alors ministre des affaires étrangères, a mis ce fait hors de conteste dans son livre sur *l'Italie en 1848.* — Enfin, p. 538, il n'est plus vrai, depuis le traité de Francfort, que la langue française soit restée absolument la langue diplomatique, comme elle l'était depuis la paix de Nimègue. — Notons encore quelques lapsus typographiques : Godel pour Gobel (74); Touret pour Thouret (60); Germigny pour Germiny (491); Francisque Garnier pour Francis Garnier (612); sur la carte, p. 255, Pinsk pour Minsk, etc. Remarques toutes de détail à propos de légères erreurs qu'excuse la longue carrière que l'auteur a eu à parcourir et qui n'ôtent rien aux éloges qu'il mérite.

VICTOR PIERRE.

Les Fédérations en Franche-Comté et la Fête de la Fédération du 14 juillet 1790, par MAURICE LAMBERT, docteur en droit, membre de l'Académie de Besançon. Paris, Perrin, 1890, in-8 de III-119 p. avec grav. — Prix : 3 fr. 50.

Comment les fédérations provinciales sont nées d'une panique générale et pour défendre les villes et villages contre les incursions de brigands et de pillards; leur existence antérieure à celle de Paris; la célébration de ces fédérations à Besançon, à Lons-le-Saunier, à Dole; celle de Paris, le 14 juillet 1790, formée du concours de députations des fédérés provinciaux; détails sur leur séjour dans la capitale et sur les fêtes qui les accueillirent à leur retour : tels sont les principaux chapitres de ce livre, composé avec art et fort spirituellement écrit. Quelque sympathie que montre l'auteur pour les élans généreux de cette époque, il ne s'y laisse pas tromper : « On mettait, dit-il, le sentiment à la place de la force, qui doit toujours accompagner l'autorité. ... Le lendemain de la fête, on se retrouva, comme la veille, sans gouvernement. » Chaque fédéré, venu à Paris, en avait remporté une médaille gravée par Gatteaux; or, le 2 août 1793, un décret de la Convention défendra de porter ces médailles comme décorations, sous peine d'être déclaré traître à la République, et ordonnera que les coins en

soient brisés. Chaque département aura sa bannière de la Fédération, et, le 10 août 1793, cette bannière sera brûlée au pied de l'autel de la patrie. — « Elle était blanche, dit l'auteur, et constituait un emblème de la royauté ; elle rappelait des serments qui, pour beaucoup de ceux qui les avaient prêtés avec le plus d'ardeur, étaient devenus des parjures. » (p. 83.)

Il est un point sur lequel j'eusse désiré que M. Maurice Lambert eût donné quelques explications. Alexandre de Lameth, en juin 1790, demande à la Constituante que les quatre figures enchaînées qui sont au bas de la statue de Louis XIV, à la place des Victoires, soient enlevées avant le 14 juillet, comme représentant quatre provinces de France conquises par le grand roi. — « J'adhère à cette motion, comme Franc-Comtois, » dit Gourdan, de Gray. L'une de ces figures représentait, disait-on, la Franche-Comté. L'Assemblée décide, en effet, « qu'il importe à la gloire de la nation de ne laisser subsister aucun monument qui rappelle des idées d'esclavage pour la nation et pour les provinces réunies au royaume. » A raison de ce décret du 20 juin, adresse de reconnaissance à l'Assemblée par le directoire du Jura, « flatté de voir détruire un monument humiliant. » En arrivant à Paris, les gardes nationaux du Jura se rendirent directement à la place des Victoires, et leur commandant, Malet, le futur conspirateur, s'écrie : « Fiers citoyens du Jura, contemplez ce monument qui offrait le spectacle humiliant de votre patrie enchaînée. Ces emblèmes de servitude ont été détruits, etc. » Deux fois encore, dans le cours de ce livre, sur les lèvres de M. Saillard, procureur de la commune de Lons-le-Saunier, et sur celles d'un sieur Magnier, il est fait allusion à cet « esclavage des Francs-Comtois gravé sur le bronze. » Eh bien ! d'après une note qui s'appuie des noms considérables de MM. de Boislisle et Courajod, ces quatre statues enchaînées ne représenteraient pas les provinces conquises, mais « l'Espagnol, le Hollandais, l'Allemand et le Turc, tour à tour vaincus. » Je n'ai pas ici à examiner cette question ; mais, en présence de l'unanimité des contemporains franc-comtois à considérer ces statues comme des témoignages de la conquête n'y avait-il pas lieu de signaler leur erreur avec moins de brièveté ?

Plusieurs planches ornent ce volume : la statue de Louis XIV sur la place des Victoires en 1790 (c'est celle qui a été détruite après le 10 août 1792) ; le portrait d'Alexandre de Lameth ; quatre estampes relatives à la fédération soit à Paris soit à Besançon ; des diplômes et des bannières et le *Ça ira* noté, ainsi qu'une chanson du bataillon du Jura.

Cet ouvrage a le privilège de toucher à la fois à l'histoire locale et à l'histoire parisienne ; le tableau du 14 juillet 90 à Paris n'en est pas la

partie la moins piquante. C'est un livre intéressant et agréable, tout en ayant le caractère d'une sérieuse étude historique.

VICTOR PIERRE.

Guerres de Vendée, *notes biographiques sur le général d'Autichamp, 1770-1859,* d'après des documents inédits, par CH. D'AVAILLES; ouvrage enrichi d'un portrait du général d'après Émile Lassalle. Niort, Clouzot, 1890, in-8 de VII-192 p. — Prix : 4 fr.

Le général d'Autichamp a été l'un des héros de la Vendée. Émigré avec son oncle au début de la Révolution, mais revenu peu après en France, il avait fait partie de la garde constitutionnelle du Roi, et fut un de ses défenseurs au 10 août. Miraculeusement échappé aux massacres et rentré en Vendée après la sanglante journée, il prit part aux opérations de la Grande guerre; si son nom y fut d'abord un peu effacé par ceux des Lescure, des Cathelineau, des Bonchamp et des La Rochejaquelin, il ne tarda pas à prendre un rôle important après les désastres qui suivirent le passage de la Loire. Il le prit prépondérant lors des mouvements de 1815 et de 1832. Il n'approuva pas toujours alors la direction donnée aux affaires par des chefs envoyés et qui connaissaient moins bien que lui la Vendée et le tempérament de ses héroïques habitants. Mais ces observations une fois faites en haut lieu, il s'inclina sans récriminer, devant les ordres reçus et les exécuta avec une admirable fidélité, fût-ce aux dépens de sa fortune et même de sa vie. Le général d'Autichamp a laissé sur ces deux dernières insurrections vendéennes de curieux Mémoires. Une copie de ces Mémoires, devenue la propriété du président de la Société des antiquaires de l'Ouest, M. Ledain, est aujourd'hui entre les mains de M. Ch. d'Availles qui eût désiré en entreprendre la publication. Mais la famille du général d'Autichamp, mue par de pieux scrupules, s'opposa à cette publication. M. d'Availles s'est donc borné à donner des Mémoires du général le résumé et les extraits que nous annonçons.

MAXIME DE LA ROCHETERIE.

Souvenirs de la comtesse de la Bouëre. — *La Guerre de Vendée, 1795-1796. — Mémoires inédits,* publiés par Mme la comtesse DE LA BOUËRE, belle-fille de l'auteur; préface par le marquis Costa de Beauregard. Paris, Plon et Nourrit, 1890, in-8 de XVI-363 p. — Prix : 7 fr. 50.

Les Mémoires de la marquise de la Rochejaquelein sur la guerre de Vendée concernent surtout le Poitou; ceux de la comtesse de la Bouëre concernent surtout l'Anjou. C'est le récit, au jour le jour, des faits auxquels l'auteur a été mêlée ou dont elle a eu connaissance d'une manière certaine. La mémoire de la comtesse de la Bouëre était admirablement fidèle, et plus d'une fois Mme de la Rochejaquelein,

qui l'appelle sa « chère camarade, » y a eu recours pour fixer définitivement divers points. Aux souvenirs de Mme de la Bouëre sont jointes certaines notes de son mari qui a pris part comme chef de corps à toutes les luttes de l'Anjou. Souvenirs et notes, soigneusement conservés par la famille, sont aujourd'hui livrés à la publicité, et nous en remercions le pieux éditeur; car ces souvenirs sont vivants : on sent qu'ils ont été vécus. Quel tableau que celui de l'existence des femmes vendéennes, sans cesse au milieu des transes et des alarmes, cachées le jour dans les champs de genêt, n'en sortant que le soir pour aller chercher dans les ruines de leurs maisons incendiées quelques maigres restes de nourriture ou quelques vêtements en lambeaux pour en couvrir leurs enfants déguenillés, sans cesse menacées d'être saisies, massacrées, fusillées, ou pis encore, par les Bleus! Il faut croire pourtant que cette vie, si cruellement agitée, n'affaiblit pas la santé : Mme de la Bouëre est morte à quatre vingt-dix-sept ans; son mari à quatre vingt-quatre. Quel tableau encore que celui de ces colonnes infernales, ordonnées par la Convention, organisées par le général Turreau, pillant, abattant, brûlant les maisons, les chaumières comme les châteaux, les bois comme les maisons, dévastant systématiquement la Vendée pour n'en faire qu'un désert. Mme de la Bouëre donne sur ces infamies des détails effroyables et dont on voudrait douter, comme cette fabrique de « graisse de femme » cyniquement avouée par un des assassins. Mais au milieu de ces horreurs qui révoltent et souillent l'humanité, quels admirables dévouements qui l'honorent, ceux de ces paysans vendéens se battant simplement, sans ambition et sans prétention, pour leur Dieu et pour leur roi; de ces paysannes soutenant le courage de leurs maris en s'exposant elles-mêmes pour cacher les proscrits et les arracher au massacre ou à l'échafaud! Car il ne faut pas l'oublier, malgré des dénégations intéressées, le mouvement vendéen a été surtout un mouvement populaire. Il n'a point été provoqué par les outrages des émigrés, comme le prétend M. Célestin Port; il a éclaté spontanément comme une protestation contre la persécution religieuse et la loi de la conscription; les gentilshommes n'y sont venus que plus tard en cédant aux sollicitations pressantes des paysans. Les souvenirs de la comtesse de la Bouëre sont formels sur ce point. Sur un autre point encore, ils réfutent positivement les allégations de l'archiviste d'Angers; ils établissent clairement la participation de Cathelineau à la naissance de l'insurrection et l'autorité que prit dès le début le chef populaire. MAXIME DE LA ROCHETERIE.

Souvenirs du baron de Barante, de l'Académie française, 1782-1866, publiés par son petit-fils CLAUDE DE BARANTE. T. Ier. Paris, Calmann Lévy, 1889, in-8 de VI-411 p. — Prix : 7 fr. 50.

Ce premier volume s'arrête au commencement de 1813. M. de Barante, élève de la première École polytechnique, puis auditeur, après une mission en Allemagne et en Pologne, est nommé sous-préfet à Bressuire, puis préfet de la Vendée; enfin, au moment de la campagne de Russie, préfet de la Loire-Inférieure. Comme écrivain, il a déjà publié son remarquable *Tableau de la littérature au XVIIIe siècle*, qui n'a pas vieilli, et les *Mémoires de Mme de la Rochejaquelein,* sans parler de divers articles importants dans la *Biographie universelle.* Il a vu de près Napoléon, il a eu l'honneur de quelques entretiens avec le grand homme; il l'a connu aux Tuileries, il l'a suivi sur les champs de bataille. Mêlé ainsi aux hommes et aux choses, il les juge avec calme comme avec expérience; il montre les généraux toujours disciplinés, mais déjà las, les plaintes et les prévisions sinistres s'exprimant librement, la machine trop tendue et prête à rompre. L'autobiographie disparaît un peu pour faire place à l'histoire.

M. de Barante avait, dit son petit-fils, quatre-vingts ans quand il commença ces Mémoires. L'éditeur nous laisse entendre que les prochains volumes n'auront pas l'unité de composition de celui-ci, le travail de son grand-père étant resté inachevé. Dans le premier, celui que nous avons sous les yeux, on trouvera d'intéressants détails sur la Terreur en Auvergne, sur tel pensionnat de Paris pendant la Révolution, sur l'École polytechnique. Le rôle d'auditeur dans les pays conquis nous était déjà connu par les Mémoires de Beugnot et du duc de Broglie ; les peintures de M. de Barante aideront à le mieux juger. Ces jeunes gens d'esprit voyaient, s'effarouchaient, écrivaient; naturellement, leurs lettres étaient interceptées, passaient sous les yeux de l'Empereur : un jour, il renvoya en France, sans disgrâce, mais en les remettant à leur place, dans des fonctions civiles, ces hommes un peu dépaysés dans le milieu militaire.

On lira avec intérêt les pages sur M. Daru, sur Savary, sur l'administration de M. de Barante en Vendée. On sait à quoi le conduisirent ses relations avec la famille de la Rochejaquelein : l'éditeur, dans l'*Appendice,* relève la part considérable qu'a prise son grand-père dans la rédaction des *Mémoires.* Il est certain qu'elle fut grande et efficace; M. de Barante accomplit cette œuvre avec un tact qu'on ne saurait trop admirer. Il n'en était pas moins souhaitable que le texte primitif de Mme de la Rochejaquelein fût remis au jour, ne fût-ce que pour montrer et prouver comment savaient écrire ces guerrières. Tout homme de goût voudra posséder les deux textes, et ce ne serait pas le moindre intérêt d'un prochain volume des Mémoires de M. de Barante que la

publication intégrale de sa correspondance avec Mme de la Rochejaquelein. Dans ce même *Appendice,* on trouvera des notes fort instructives sur Siéyes, sur Maret, duc de Bassano et sur M. Benoist, père de M. Benoist d'Azy.

Le style de ces Mémoires a la simplicité et la transparence de tous les écrits de M. de Barante. J'ajouterais volontiers qu'il porte l'empreinte de la loyauté de son auteur. Il dit ce qu'il a vu, comme il l'a vu, sans forcer la couleur ni la note; en cherchant la vérité, il trouve le style. Ses jugements sont modérés, plutôt indulgents. Cette indulgence, il l'a pour lui-même; au moment ou il va quitter la préfecture de la Vendée pour celle de la Loire-Inférieure, il écrit à son père : « Je le dis avec satisfaction, j'aurais à recommencer ces quatre années que je ne changerais pas un seul point de ma conduite, une seule parole à ma conversation. Je ne crois pas avoir manqué une fois de justice, de patience, de franchise, d'aménité. » Il écrit à sa femme : « Le chagrin que cause notre départ n'est pas concevable et m'étonne. On m'aborde les larmes aux yeux. Les plus fiers et les plus insouciants sont attendris comme des enfants... Les femmes que vous voyez habituellement pleurent du matin au soir, etc., etc. » Avons-nous aujourd'hui bien des préfets qui pourraient se rendre ce témoignage? Il est vrai qu'il sera toujours rare de rencontrer parmi eux un Barante.

VICTOR PIERRE.

Henri VIII et les Martyrs de la Chartreuse de Londres. — *Origines du shisme d'Angleterre,* par Dom VICTOR-MARIE DOREAU, prieur de la Chartreuse de Saint-Hugues. Paris, Retaux-Bray, 1890, in-8 de x-438 p. (Avec cartes, plans, héliograv., fac-simile, etc.) — Prix : 12 fr.

Maria die Katholische, *eine skizze ihres Lebens und ihrer Regierung* von ATHANASIUS ZIMMERMANN, S. J. Freiburg im Brisgau, Herder, 1890, in-8 de VIII-162 p.

La période de l'histoire d'Angleterre qui comprend les règnes d'Henri VIII, d'Edouard VI, de Marie Tudor, et par conséquent la naissance, le développement du schisme et le retour momentané du royaume au catholicisme, n'a certainement pas été définitivement écrite. Tant d'intérêts furent en présence, tant de passions soulevées, tant de haines déchaînées, tant de sang répandu, qu'après trois siècles et demi, c'est à peine si la tempête politique et religieuse semble assez apaisée pour que puisse s'exercer dans sa plénitude le devoir de l'historien. — Les deux ouvrages que nous avons sous les yeux n'ont pas la prétention de constituer le monument historique qui manque à l'Angleterre, mais dans leurs proportions réduites, avec leur objet défini, et en tenant compte du caractère sacerdotal de leurs auteurs, qui rend difficile en pareille circonstance une rigoureuse impartialité, ils n'en constituent pas moins de précieux matériaux qui seront utilisés pour l'édifice.

Un chartreux anglais, Dom Laurent Hendricks, a publié, l'an dernier : *The London Charterhouse, its monks and its martyrs;* c'est un livre analogue, fondé sur les mêmes documents que Dom Victor-Marie Doreau offre au public français. La Chartreuse de Londres, fondée en 1370, et dont les religieux, après une odieuse persécution, furent expulsés sous Henri VIII, a joui d'une renommée qui restera glorieuse dans les annales de l'Église. Quand, par un décret du 9 décembre 1886, Léon XIII confirma le culte de cinquante-quatre des victimes mises à mort pour leur foi, dix-huit chartreux figuraient en tête du martyrologe et c'est pourquoi un de leurs frères a voulu rappeler les gestes des fils de Saint-Bruno dans la Grande-Bretagne, et leur noble attitude au temps de la Réforme.

Dom Victor-Marie Doreau s'est acquitté de sa tâche avec conscience; il a consulté les plus récentes sources d'érudition publiées en Angleterre et notamment la belle collection : *Calendar of State Papers.* Non content d'étudier la vie et les œuvres des bienheureux Thomas Moore, John Hougton, Reynolds et John Hale, et de donner la monographie de la Chartreuse de Londres en s'aidant des archives cartusiennes et des récits de Maurice Chauncy, l'auteur de *Henri VIII et les Martyrs* a écrit d'excellentes pages sur les deux questions capitales qui ont agité la Grande-Bretagne au XVIe siècle : le divorce du Roi et sa suprématie religieuse. Ce bel ouvrage, édité avec beaucoup de goût et illustré de gravures artistiques, a donc une valeur historique très réelle qui dérive de la méthode suivie et des documents utilisés. La forme cependant laisse à désirer ; quand le récit tient au corps du sujet, la phrase est correcte, la pensée simple et limpide, mais, quand l'auteur se lance dans des considérations personnelles et des réflexions d'ordre général, la phrase se boursoufle pour devenir prétentieuse ou obscure : c'est le ton conventionnel du prédicateur et non le style de l'écrivain.

Signalons aussi une erreur imputable à l'imprimeur : ce n'est pas en 1347 (p. 13), mais en 1437 que mourut James Ier, roi d'Écosse.

— Le P. Athanasius Zimmermann, de la Compagnie de Jésus, qui a déjà publié une intéressante étude sur les *Universités anglaises au XVIe siècle,* a voulu résumer, d'après les sources les plus autorisées, la vie et le règne de *Marie la Catholique.* Son récit commence donc au mariage d'Henri VIII avec Catherine d'Aragon, et continue dans ses grandes lignes celui du prieur de la Chartreuse de Saint-Hugues. Ce que je reprocherai tout d'abord au P. Zimmermann, c'est de n'avoir écrit qu'un résumé, ou une esquisse ainsi que l'indique le titre qu'il a choisi. Avec les documents qu'il a compulsés, les savantes recherches qu'il a opérées dans les archives, il y avait matière à une œuvre plus complète et par conséquent plus durable. Comme le dit Frédéric Madden dans son introduction aux *Privy purse Expenses of Princess*

Mary, aucune souveraine d'Angleterre n'a été si vilipendée, si injustement calomniée, si odieusement travestie. Pour démontrer que Marie n'a été ni " *narrow minded* " ni " *bloody* " ni " *gloomy bigot* ", il faut discuter point par point les assertions de ses ennemis et à l'aide de preuves incontestables démolir patiemment l'échafaudage de mensonges voulus et de légendes trop facilement accueillies qui forment le fond des histoires protestantes. Pour propager la vérité, cette méthode est infiniment préférable à celle qui consiste à édifier une apologie sentimentale sur des documents incomplets.

Il me semble aussi que le rôle joué par le cardinal Pole sous le règne de Marie fut encore plus considérable que celui que lui assigne le P. Zimmermann. Le récent ouvrage de M. Fr. Lee contient à cet égard les plus curieux détails, et une lettre publiée par sir Henry Ellis dans : *Original Papers illustrative of English history* (p. 315) montre quel était le désir de la Reine de voir son très affectionné cousin (*her deerest cousin*) revêtir la tiare pontificale.

Quels que soient les sentiments de sympathie et d'estime que puissent inspirer les malheurs, les excellentes intentions, les qualités morales et la piété de Marie, il faut reconnaître qu'elle commit des fautes et qu'à partir de la révolte de Wyatt, elle ne fut pas assez avare du sang de ses sujets égarés. Qu'on me permette de citer, en terminant, cette phrase d'un historien du XVIIIe siècle, le P. d'Orléans, qui me paraît exprimer un jugement définitif : « Je voudrais, pour rendre la gloire de cette princesse parfaite, que dans l'exécution de ce grand dessein, elle eût plutôt suivi l'esprit de l'Église que le génie de la nation; que, dans une révolution de religion, elle eût moins imité la rigueur de ses ancêtres dans celle de l'État ; ... qu'elle se fût distinguée par là d'Henry, d'Édouard et d'Élisabeth, et qu'elle eût fait réflexion que les voyes trop violentes d'induire les peuples au changement conviennent à l'erreur, qui ne porte point de grâce, non à la véritable foy, qui porte avec elle le secours nécessaire pour se faire volontairement suivre. »

ROGER LAMBELIN.

Un Divorce royal. *Anne Boleyn*, par Mlle BLAZE DE BURY. Paris, Perrin, 1890, in-12 de v-238 p. — Prix : 3 fr. 50.

Dans quelle catégorie doit-on ranger le livre de Mlle Blaze de Bury, *Anne Boleyn* ? Est-ce une histoire ou un roman ? Il y a des notes et des citations en anglais et en espagnol au bas des pages ; on peut même signaler (p. 173) une référence aux archives de Vienne. C'est donc une biographie documentée ou prétendue telle. Il faut tenir compte à l'auteur de l'intention, qui est louable, bien qu'à l'examiner dans le détail cette documentation prenne plus d'une fois des allures passablement fantaisistes. Que dire de Hume et de Green, gravement

cités à titre d'autorités ? Assurément, ces historiens, le dernier surtout, sont estimables, et personne ne nie que l'*Histoire du peuple anglais* ne soit un fort bon livre. Mais personne non plus, j'entends aucun historien, ne s'avise d'y aller chercher les éléments d'un volume à appareil scientifique sur Anne Boleyn ou sur tout autre personnage de l'histoire d'Angleterre. Non pas que je reproche à Mlle Blaze de Bury de ne s'être pas adressée aux documents de première main et de n'avoir pas refait Friedman. Voulant écrire, comme je le crois, un livre de vulgarisation, elle a fort bien fait de recourir seulement aux histoires générales. Ce qui est à blâmer, c'est la prétention qu'elle a eue de surcharger son travail d'un échafaudage érudit qu'il ne comportait pas. Que Mlle Blaze de Bury se serve de Hume et de Green tant qu'il lui plaira, mais qu'elle s'abstienne d'y renvoyer de la même manière qu'aux Archives de Vienne et tout sera pour le mieux.

C'est qu'en effet, s'il n'est pas rigoureusement conforme aux règles de la science historique, l'ouvrage de Mlle Blaze de Bury est loin d'être dépourvu de mérite. Bien qu'il y ait parfois des métamorphoses étranges et que les points d'exclamation soient peut-être trop multipliés, le style en est vif et agréable. L'auteur, on le sent, aime son sujet, ce qui n'est pas une médiocre qualité. L'intérêt passionné que porte Mlle Blaze de Bury à son indéchiffrable héroïne donne à son exposé une chaleur et une vie très remarquables. *Anne Boleyn* présente de la société anglaise au temps de la Réforme un tableau très satisfaisant ; les couleurs sont un peu outrées, mais assez vraies. Somme toute, c'est un livre qui mérite d'être lu. J. G.

Scotland, *from the earliest times to the present century*, by JOHN MACKINTOSCH L. L. D. London, T. Fisher Unwin, 1890, in-12 de XXIV-336 p. — Prix : 6 fr. 25.

C'est à l'Ecosse, à son histoire politique et religieuse, à sa littérature qu'est consacré ce volume, le vingt-cinquième de la belle collection *The Story of Nations*, publiée par l'éditeur T. Fisher Unwin. L'histoire d'Ecosse comprend deux périodes distinctes : celle où, après les luttes sanglantes entre les tribus, la monarchie se développe et donne au pays son caractère national, et celle que marquent les combats glorieux soutenus pour l'indépendance. Dans toutes ces guerres, les habitants font preuve d'une indomptable énergie et d'une bravoure héroïque. Ils luttent encore quand toute espérance de victoire est évanouie, et s'ils montrent parfois quelque cruauté et quelque sauvagerie, on les excuse en pensant à la réponse de John Cooper à Allan Ramsay :

Bagpipes, not lyres, the Highland hills adorn
Mac Lean's loud bollo, and Mac Gregor's horn

Le Dr John Mackintosch dont les travaux sur l'Écosse font autorité, était bien préparé pour rédiger ce résumé historique. Après une courte notice ethnographique suivie d'un exposé sommaire de l'introduction du christianisme, il fait un tableau magistral de l'état du pays à la fin du XIe siècle, puis il poursuit avec méthode le récit des événements et met en relief les évolutions successives du peuple, de la noblesse, du gouvernement. Les chapitres relatifs au XVIe siècle et à la Réforme sont malheureusement entachés de partialité; le Dr Mackintosch exalte Adam Wallace et John Knox et il ne trouve aucun accent pour flétrir les indignes pamphlets de sir David Lindsay contre les catholiques et leurs ministres. L'Union des Couronnes, le Covenant, l'état du royaume sous Cromwell, la Restauration, les révoltes de 1715 et de 1745, sont traités avec talent et il est tenu compte dans le récit de tous les documents trouvés dans les archives d'Écosse et d'Angleterre depuis ces dernières années. L'auteur termine son ouvrage par une étude du mouvement religieux, où je note une ingénieuse formule de la conception théocratique de l'Église et de l'État, et par un aperçu de la littérature moderne écossaise. Dans le jugement porté sur les œuvres de Robertson, Carlyle, Burns, W. Scott, Wilson, lord Erskine et Dr Tulloch, le Dr Mackintosch fait preuve d'érudition et de goût. *Scotland* est illustré de soixante gravures artistiques, parmi lesquelles j'ai remarqué un beau portrait de Marie Stuart, d'après un tableau du British Museum, et la reproduction de l'étendard du Covenant.

ROGER LAMBELIN.

O'Connell, *sa vie, son œuvre*, par L. NEMOURS-GODRÉ. 2e édition. Paris, Savine, 1890, in-12 de XI-373 p. — Prix : 3 fr. 50.

Tout est à recommander dans la publication de M. Nemours-Godré, et le choix du sujet et la manière dont la vie d'O'Connell y est exposée. L'auteur présente la belle figure de son héros dans un cadre très vivant. Il a été heureusement inspiré en reproduisant un tableau documentaire du régime que la protestante Angleterre infligeait à un peuple catholique, parce qu'il était catholique.

Les premiers chapitres racontent l'enfance énergique et studieuse d'O'Connell et la virile adolescence qui allait le « préparer à paraître avec éclat sur la grande scène du monde » (p. 47). Il y débute en contractant un mariage d'amour, romanesque dans ses circonstances, mais fort simple en soi par le choix d'une cousine douce et bien élevée. Le mélange de la poésie avec la prose présente un contraste attrayant dans les moindres incidents de l'existence d'O'Connell. S'il lance des revendications neuves et hardies contre l'oppression, il réussit, parce qu'il sait les présenter sous une forme juridique. Avec des discours qui ne sortent pas de l'ordre professionnel, il produit dans la politique

des courants imprévus. Il régnera moralement sur ses compatriotes, sans sortir de la condition de l'avocat et du propriétaire. La nature l'avait doué de la plus séduisante originalité : une âme absolue, ardente, unie à une merveilleuse souplesse de l'esprit, un cœur généreux, presque candide, que contrebalançait une railleuse lucidité de l'intelligence. Il en résultait un charme indéfinissable et irrésistible. O'Connell a lutté toute sa vie contre l'esclavage imposé par un maître étranger à l'antique foi de l'île des Saints. Un attachement limité, cette moyenne où les âmes ordinaires confinent leurs meilleurs sentiments, n'était pas dans la nature d'O'Connell. Celui qui devait être le « libérateur » possédait au suprême degré la faculté périlleuse mais sublime de la passion. La religion, telle qu'il la concevait et la pratiquait, l'affranchissait de toutes les mesquineries de la personnalité égoïste : elle lui permettait de penser et d'écrire à celle qui fut l'honneur discret et la consolation constante de son foyer : « C'est un grand sacrifice et vous ne devez pas être mécontente si je n'en recueille que de l'ingratitude. Personne ne doit compter sur la gratitude publique. Je demande à Dieu de faire que mes motifs soient assez purs et assez désintéressés pour que je puisse ne tenir nul compte de la reconnaissance et des applaudissements » (p. 248). L'oubli des injures inspira un jour à O'Connell, devant le cercueil du duc d'York, ces paroles profondément chrétiennes : « J'ai lu avec indignation dans un journal de Londres, que la nouvelle de la mort du duc d'York serait reçue avec exaltation en Irlande... Les catholiques d'Irlande ne se réjouissent pas de la mort du duc. Nous ne faisons pas la guerre aux mourants ni aux tombeaux. Notre hostilité est ensevelie là : elle est morte avec celui qui l'a créée » (p. 282).

Ces trop courtes citations suffiront, cependant, à faire apprécier combien la lecture du livre de M. Nemours-Godré est instructive et attachante.

A. D'AVRIL.

BULLETIN

L'Encyclique « Libertas » et ses enseignements, par Un professeur de théologie. Paris, Victor Palmé, 1888, in-8 de 116 p. — Prix : 1 fr.

Dans cette brochure, l'encyclique *Libertas* est précédée d'un travail théologique qui aurait pu être intitulé : Méthode pour lire l'encyclique de manière à en recueillir tous les enseignements. Ce n'est pas, en effet, l'un de ces commentaires dans lesquels on a souvent à craindre qu'une pensée étrangère ne se mêle, s'ajoute ou se substitue au sens du texte qui est expliqué ; c'est tout simplement un exposé logique, une analyse bien nette, bien divisée, qui appelle spécialement l'attention sur chaque chose ; c'est un guide qui a bien lu et à la suite duquel on est assuré de pénétrer complètement le sens du document pontifical. L'auteur s'est proposé de présenter la parole du Vicaire de Jésus-Christ tout entière, sans accommodation,

ni soustraction, ni sélection. Nous reconnaissons qu'il a rempli fidèlement son programme et a fait une œuvre bonne et utile. LAMOUREUX.

Un Écho de la Dernière Bataille de E. Drumont, par ARISTIDE CHEVALIER. Paris, Téqui, 1890, in-12 de XII-275 p. — Prix : 3 fr.

Voici un livre qui sort tout à fait de l'ordinaire par le sujet, le plan et le style. C'est une réunion de morceaux sur la foi religieuse, la pratique chrétienne et les devoirs qu'impose la défense du christianisme contre la persécution maçonnique, sur les défaillances qui se rencontrent trop souvent dans les classes élevées. Inconnu jusqu'ici, M. Aristide Chevalier se révèle par un coup de maître : l'écrivain est chez lui à la hauteur du penseur et on songe en le lisant aux plus belles œuvres de Louis Veuillot, aux *Libres-penseurs,* à *Rome et Lorette,* aux *Odeurs de Paris.* Tantôt sous la forme de l'invective, tantôt sous sous celle de la méditation, M. Aristide Chevalier fait preuve d'une grande sûreté de doctrines philosophiques, et quoique admirateur enthousiaste de M. Drumont, il ne l'imite pas dans ses attaques contre tant de personnalités respectables. Ceux qu'il cloue au pilori sont des malfaiteurs publics authentiques et indiscutables. Les pages intitulées *le Souvenir ineffaçable que laisse parmi nous M. Carnot* viennent à leur heure pour flétrir d'hypocrites illusions et des compromissions coupables de la part des gens qui voudraient se soustraire aux devoirs que leur impose la persécution maçonnique plus systématique que jamais. Un livre comme celui-là échappe à l'analyse ; mais on le salue comme la révélation d'un grand talent qui se met généreusement au service de la grande cause de la vérité éternelle. XX.

Le Monde des fauves, par FULBERT DUMONTEIL. Paris, Firmin-Didot, 1890, in-8 de 112 p. avec 24 grav. — Prix : 1 fr. 50.

Dans une rapide promenade zoologique dans les cinq parties du monde, M. F. Dumonteil passe en revue tous les grands fauves de la création et étudie sommairement le rôle que la Providence a dévolu à chacun. Cette lecture est fort attrayante, grâce au style imagé de l'auteur et aux anecdotes que contient l'ouvrage, lesquelles seront fort goûtées par la jeunesse toujours amie du merveilleux. Dire qu'il n'y a pas quelques exagérations dans ces petites narrations serait à coup sûr s'avancer un peu ; mais dans un livre qui ne se pique pas d'être un précis de zoologie, les faits rapportés peuvent, sans grand inconvénient, se passer d'un contrôle scientifique sérieux. D. MARTEL.

Guide du Jardinage, par JEAN DYBOWSKI. Paris, Marpon et Flammarion, 1890, in-12 de 296 p. avec 93 fig. — Prix : 3 fr. 50.

Ce guide renferme un exposé des notions nécessaires à qui veut s'occuper par soi-même de l'entretien ou de l'embellissement de son jardin. Il s'adresse principalement à ceux qui ne s'adonnent pas au métier, et est forcément sommaire, puisqu'en si peu de pages, après avoir indiqué les premières notions des choses du jardinage, il aborde ce qui concerne le jardin d'agrément, principalement les fleurs, et se termine en parlant du verger et du potager. Tel qu'il est, on y trouvera nombre de renseignements utiles et clairement présentés. G. DE S.

Le Chant grégorien, sa genèse et son développement, par Dom LAURENT JANSSENS. Tournay, Desclée, Lefebvre et Cie, 1890, in-8 de 32 p.

Cette conférence, donnée à la Société d'art et d'histoire de Liège, est à la fois une hymne et une dissertation à la gloire du chant liturgique. *Dignum et justum est!* Autant l'art chrétien s'élève au-dessus de l'art antique et de l'art oriental, autant le chant grégorien domine les autres manifestations esthétiques de notre religion. Les arts plastiques approchent de la perfection : le chant grégorien est la perfection. Après avoir exposé ce que l'Église emprunta à l'art gréco-romain, et à quelle tradition de cet art elle se rattacha, en l'épurant de tout alliage incompatible avec son esprit, ses besoins et ses tendances, le savant bénédictin de Maredsous nous fait assister au développement du chant grégorien. Il distingue trois périodes. « La première, comme celle qui ouvre l'art grec, est la plus grave et la plus classique : elle s'étend de Constantin à Charlemagne; elle comprend la création et la propagation en Occident du chant grégorien. La deuxième période est, à première vue, plus brillante, plus exubérante ; elle n'a plus, cependant, la gravité, la pureté, la vigueur créatrice de la première. Elle s'étend de Charlemagne à la fin du XIVe siècle et comprend le règne paisible, la seconde efflorescence du chant grégorien. Enfin la troisième période, allant du XVe siècle au milieu du XIXe, nous offre, comme la dernière période gréco-romaine, le spectacle d'une décadence graduée. »

Chrétiens et artistes applaudiront de tout cœur aux dernières paroles de Dom L. Janssens : « La reprise des saintes cantilènes, redites comme jadis par les foules frémissantes de pieux transports, fera mieux que charmer la vieillesse des peuples chrétiens : elle leur rendra une jeunesse nouvelle, un élan nouveau vers l'immortalité. »

A. D'AVRIL.

Mirèio, *a provençal poem,* by FREDERIC MISTRAL, translated by HARRIET WATERS PRESTON. London, T. Fisher Unwin, 1890, in-12 de 186 p.— Prix : 4 fr. 35.

C'est une bien jolie collection de bibliophile que commence, sous le titre de *Cameo Series,* l'éditeur T. Fisher Unwin, et on peut le féliciter d'y avoir fait place à la traduction de *Mirèio* de Mrs. Harriet Waters Preston. La tâche était hardie de transcrire en vers anglais le poème provençal, et pourtant un premier essai fut fait en 1868 par M. H. Crichton (Macmillan). J'ai relu cette traduction métrique et je dois avouer que je lui préfère celle beaucoup moins littérale que j'ai sous les yeux. Mrs. Preston a compris que la langue anglo-saxonne n'avait pas la souplesse nécessaire pour traduire tous les détails du chef-d'œuvre de Mistral et elle s'est contentée de rendre fidèlement l'idée en l'enveloppant d'une atmosphère poétique moins chaude que celle de la Provence, mais non dépourvue de charme.

Le rythme adopté est le plus simple des rythmes anglais : le vers de dix syllabes avec des stances de six vers, et un certain nombre de rimes féminines. La chanson de Magali seule est en stances de cinq vers. En voici le premier couplet que je rapproche de celui de Mistral :

Magali queen of my Soul
  The dawn is near!
Hark to my tambourine,
Hide not thy bower within
  Open and hear!

O Magali, ma tant amado
Mete la tèsto ou fenestroun
Escoute un pau aquesto aubado
De tambourin e de violoun.

Lisez à haute voix ces strophes : vous verrez en quoi diffère le génie des deux langues et vous constaterez que l'œuvre de Mrs. Preston est mieux qu'une traduction, c'est aussi un poème. ROGER LAMBELIN.

Sadi. Souvenirs d'Algérie, par GUY-VALVOR. Paris, Albert Savine, 1890, in-12 de 288 p. — Prix : 3 fr. 50.

Sous le titre suggestif de *Sadi,* M. Guy-Valvor publie trois contes algériens qui ont le mérite de donner une idée assez exacte de la société musulmane dans notre colonie. Bien conçus, mais incorrectement écrits, ces contes ont deux graves défauts : ils sont parfaitement immoraux et irréligieux. Pour donner une idée de l'esprit de l'auteur, citons cette boutade que les cérémonies du Vendredi-Saint et du jour de Pâques ne sont que des réminiscences du culte d'Adonis. En voulant dépeindre les mœurs algériennes, il entre dans des détails d'une crudité révoltante. Cependant, il est juste de reconnaître que la nouvelle intitulée : *les Sœurs de la Maison-Rouge,* vaut mieux que les autres et qu'elle se lit avec plaisir. Ce livre n'est pas sans valeur, et l'on y trouve de justes appréciations sur les rapports entre colons et indigènes, ce qu'ils sont et ce qu'ils devraient être; mais le point de départ est faux, parce que M. Guy-Valvor n'admet pas que la véritable civilisation doive nécessairement avoir pour base la religion chrétienne; il est de ceux qui estiment que la France doit tendre à remplacer le fanatisme musulman par le scepticisme des libres-penseurs.

COMTE DE BIZEMONT.

Paris, par VICTOR HUGO. Paris, Hetzel et Quantin, s. d. (1890), in-18 de 188 p. — Prix : 2 fr.

Livre peu connu dans l'œuvre du maître. Pour accoucher de ces pages souvent singulières, épileptiques parfois, pour construire ces phrases sonores, faisant l'effet de coups de clairon révolutionnaires répétés, je m'imagine le Victor Hugo dernière manière, écarquillant des yeux énormes, gonflant ses joues, élargissant ses épaules, se donnant des allures d'inspiré quelque peu grotesque. L'ensemble éblouit, étonne, mais ne fascine que ceux qui le veulent bien; puis, le livre fermé, il y a des gens qui, irrévérencieusement, se mettent à rire. Je vous confierai même avoir ouï un loustic proférer, lecture faite, cette expression d'argot de troupier d'Afrique : maboul ! Je demande pardon du mot aux lecteurs du *Polybiblion*; mais je l'ai trouvé aussi drôle que bien appliqué, et c'est pourquoi je me hasarde à l'écrire ici. A ceux qui l'ignoreraient, je dirai que ledit mot, importé d'Algérie, signifie : toqué, espèce de fou. — « *Paris* fut écrit en 1867 pour servir d'introduction au livre *Paris-Guide,* publié en vue de l'Exposition universelle. » Peut-être n'est-il point inutile de le rappeler. Ce volume sera surtout apprécié, grâce à l'idée ingénieuse qu'ont eue les éditeurs de rassembler à la suite, en mettant à contribution l'œuvre entière de V. Hugo, « tout ce que le poète a écrit en vers ou en prose sur la grande cité. » Je veux croire que rien n'a été omis; j'aurais cru cependant que ce Franc-Comtois malgré lui avait consacré plus de pages à la « la Ville-lumière, »

dont il m'a toujours paru au désespoir de n'être pas un fils d'après l'état-civil. E.-C. La Grette.

Voyage humoristique, politique et philosophique au Mont-Pilat, par le docteur Francus (A. Mazon). Lyon, imp. du *Salut public,* 1890, in-12 de 328 p.

Le docteur Francus s'est rencontré dans un compartiment de chemin de fer avec un Anglais malade et sa blonde enfant qui vont en Suisse pour se distraire. Le docteur leur fait la description des beautés pittoresques et bibliographiques du Mont-Pilat et les entraîne en Vivarais. Dans le même compartiment vient s'installer le sieur Chabourdin qui, en 1870, sauva la France en compagnie de son ami Gambetta, et qui, pour le présent, place les vins de la maison Balanchard et fait, en toute circonstance, parade de libre-pensée. Chabourdin, lui aussi, visitera le Vivarais, et promènera dans les usines, dans les cimetières, sur les monts fleuris, ses idées biscornues, sa faconde intarissable, son ignorance exubérante, jusqu'à l'heure où notre homme, ayant été remis plus d'une fois à sa place et fêté largement la dive bouteille, se révèle ce qu'il est en réalité, bon diable et commerçant habile. Chabourdin, en dépit de ses sottises, reste donc le personnage comique du livre : il parle beaucoup, *ab hoc et ab hac,* pendant que, dans un style alerte, émaillé de traits charmants, le docteur nous promène à travers la Loire et décrit les beautés du massif du Pilat. Heureux volume qui repose de plus d'un récit de voyage ennuyeux. Mais pourquoi lui manque-t-il une carte et quelques gravures? E.-C. La Grette.

Croquis parlementaires, par Sybil. Paris, Perrin, 1891, in-12 de xx-264 p. — Prix : 3 fr. 50.

Nous ne chercherons pas à soulever le voile derrière lequel se dissimule l'auteur de ces *Croquis parlementaires,* mais il n'est pas malaisé de reconnaître, après un bref examen, que Sybil est un écrivain délicat, rompu à la méthode de l'analyse psychologique, aimant à décocher à ses adversaires non pas des javelots meurtriers mais des flèches légères incapables de pénétrer beaucoup au-delà de l'épiderme. S'il était député, Sybil siégerait sur les confins du centre gauche et de la gauche opportuniste, et c'est d'un trône ainsi situé qu'il esquisse les portraits de quatre radicaux, MM. Tony Révillon, Floquet, Clémenceau, Anatole de la Forge; de trois boulangistes, MM. Turquet, Naquet, Déroulède; les cinq derniers modèles, MM. le comte de Mun, de Freycinet, Goblet, Tirard et Mgr Freppel « ne sont là, sans aucun symbole, que pour l'ornement de la galerie. » Le procédé littéraire est ingénieux mais un peu monotone; les données physiologiques semblent parfois étranges. Ainsi, à propos de M. Goblet, Sybil veut expliquer pourquoi les petits hommes sont souvent grincheux : « Leur sang a vite fait un tour; ils ont la tête trop près du cœur, et le cœur trop près de la poche où est la bile. » Mais ces critiques de détail n'empêchent pas la plupart des portraits d'être brossés avec art et de paraître très vivants. Les plus ressemblants, à mon sens, sont ceux de M. Clémenceau, de M. Naquet et de M. de Freycinet; les plus amusants ceux de MM. Déroulède et Turquet. Mgr Freppel se dresse de toute sa hauteur dans un cadre fort soigné. Quant au comte de Mun, il est bien défiguré; et Sybil eût mieux fait de lui substituer un de ces bons républicains qu'il connaît mieux pour les avoir assidûment fréquentés. Le comte de Mun ne joue pas « pieuse-

ment un rôle politique ; » en dehors du Parlement il étudie les questions sociales et avec le concours de collaborateurs éminents cherche à réaliser des réformes pratiques en utilisant la législation récente sur les syndicats ; à la Chambre, son attitude politique peut être diversement appréciée, mais elle n'est pas telle que le croit l'auteur des *Croquis :* « Ces convictions, sincèrement et ardemment royalistes et chrétiennes, où l'on ne pourrait démêler ce qu'il y a de royaliste et ce qu'il y a de chrétien, font l'unité du caractère et de l'existence de M. le comte Albert de Mun. » Hélas non, l'œuvre du « Comité des douze » a prouvé que, chez le député de Pontivy, la clairvoyance politique et les convictions royalistes n'étaient pas à la hauteur du talent oratoire et de la foi religieuse ! R. L.

CHRONIQUE

NÉCROLOGIE. — Sir John-Francis DAVIS, baronet, l'un des sinologues les plus distingués de l'Angleterre, est mort le 14 novembre à 97 ans. Né à Londres en 1795, il fut initié aux études orientales par son père, l'un des directeurs de la compagnie des Indes orientales, lui-même orientaliste estimé, et fondateur de la Société du Bengale. Inspecteur général du commerce en Chine, puis gouverneur de l'établissement de Hong-Kong, sa bonne administration valut à sir John-Francis le titre de baronet (1845). Les ouvrages assez nombreux qu'il publia et dont nous indiquons les principaux, contribuèrent à faire connaître la Chine en Angleterre. Ce sont : *The three dedicated Rooms* (1815, in-8); — *Laousengh urh, an Heir in his old age* (1817, in-12); — *A Chinese Novel* (1822, in-8) ; — *Hienwun shoo, or Chinese moral Maxims* (1823, in-8) ; — *The fortunate Union* (1829, 2 vol. in-8) ; — *The Sorrows of Han* (1829, in-4); — *On the Poetry of the Chinese* (1829, in-4); — *Description of China* (1836, 2 vol. in-8) ; — *Chinese* (1840, 4 vol. in-16) ; — *Sketches of China* (1841, 2 vol. in-8) ; — *Massacre of Benares of Vizier Alikhan* (1844, in-12) ; — *China during the war and since the peace* (1852, 2 vol. in-8); — *Chinese Miscellanea* (1865, in-8).

— M. Alexander-John ELLIS, créateur de l'étude scientifique de la phonétique en Angleterre, est mort le 28 octobre à 76 ans. Né en 1814 à Hoxton près Londres, il commença ses études à Shrewsbury, et les termina au *Trinity College* de Cambridge, où il devint ensuite professeur. Son attention fut absorbée tout entière par l'étude de la phonétique, et l'on peut même considérer les travaux qu'il a consacrés à la musique comme des études qui devaient éclaircir les problèmes phonétiques dont il cherchait la solution. La Société royale de Londres l'accueillit dans son sein en 1864 ; il était aussi membre de la Société philologique anglaise, de la Société des arts, et d'autres compagnies savantes tant des Iles britanniques que du continent. Le premier ouvrage qu'il publia fut un *Alphabet of the nature* (1844, in-8). Nous citerons ensuite : *Charley's House, a Tale for Children in Phonotype* (1848, in-8) ; — *Essentials of Phonetics* (1848, in-8); — *Plea for Phonetic Spelling* (1848, in-8); — *Examples in the First Four Rules of Arithmetic* (1855, in-12); — *Universal Writing and Printing Alphabets* (1856, in-4) ; — *Nursery Rhymes* (1864, in-16) ; — *Speech in Song, the Singer's Pronouncing Princer* (1878, in-8) ; — *Quantitative Latin Pronunciation* (1876) ; — *Quantitative Greek Pronunciation* (1876) ; — *Sensations of Tone* (1875, in-8) ; traduction de l'ouvrage de Helmholtz. Il faudrait signaler encore quelques ouvrages sur les mathémati-

ques et la musique. Mais le livre capital d'Ellis et son principal titre auprès des savants est l'ouvrage publié de 1859 à 1879 : *Early English Pronunciation*. Enfin nous rappellerons que M. Ellis dirigeait le *Phonetic News*.

— On annonce encore la mort : de M. Hippolyte CHAVANON, rédacteur en chef du journal l'*Océan de Brest*, mort à 58 ans à Montauban de Bretagne ; — de Dom COUTURIER, abbé de Solesmes, qui avait succédé il y a quinze ans à Dom Guéranger, 30 octobre ; — du docteur DURANTY, médecin en chef des hôpitaux de Marseille et professeur à l'École de médecine, mort le 23 octobre ; — du R. P. Justin ETCHEVERRY, de la Compagnie de Jésus, mort à la Réunion, auteur d'écrits mystiques et de poésies ; — de M. César FRANCK, professeur au Conservatoire, organiste à l'orgue de Sainte-Clotilde, mort à 67 ans, le 9 novembre, compositeur de talent ; — de M. Alphonse GAUTIER, ancien secrétaire général de la maison de l'Empereur, grand officier de la Légion d'honneur, auteur d'une Étude sur la liste civile en France, mort à plus de 80 ans ; — de M. Ludovic GOGUILLOT, professeur à l'Institution nationale des Sourds-muets de Paris, directeur de la *Revue internationale de l'enseignement des sourds-muets*. M. Goguillot était âgé de 36 ans ; — de M. Louis JACOLLIOT, né le 30 octobre 1837, auteur d'un grand nombre de livres populaires sur les Indes. On connaît notamment *le Voyage au pays des bayadères*, *le Voyage au pays des brahmes*, *le Voyage au pays des perles*. M. Jacolliot était le fils d'un magistrat de Lyon. Il avait fait partie pendant deux ans de l'administration coloniale de Pondichéry ; — de M. Alexandre LAMARRE, chimiste ; — de M. Auguste LENTHÉRIC, rédacteur à la *Gazette de France*, mort le 4 novembre ; — de M. Albert LENTZ, économiste et financier ; — de M. le comte Alfred LONGPÉRIER-GRIMOARD, frère du membre de l'Institut et auteur d'une *Notice sur les évêques de Meaux*, mort à Paris à 70 ans ; — de M. Eudoxe MARCILLE, directeur du musée d'Orléans, mort à Gauchers (Loiret) à 76 ans ; — de M. OUVRÉ, recteur de l'Académie de Bordeaux, mort le 26 octobre ; — du R. P. POTTIER, de la Compagnie de Jésus, mort à Nantes ; — de Mgr TOLRA DE BORDAS, mort en novembre ; — de M. Ernest DE VALENÇON, rédacteur du journal *le Bien public*.

— A l'étranger, on annonce la mort : du Dr August ABERHOLDT, connu par d'assez nombreux écrits et surtout par ses poésies, mort le 15 octobre à 62 ans ; — du Rev. Beaver H. BLACKER, archéologue zélé, fondateur et éditeur des *Gloucestershire's Notes and Queries* (1879-1880), mort à Clifton le 11 novembre, à 69 ans ; — de Mme Johanna BAUMER, plus connue comme romancière sous le nom de Brock, morte à Kiel le 29 octobre, dans sa 71e année ; — du Dr James BROWN, de Paisley, théologien distingué de la secte presbytérienne, auteur entre autres ouvrages de *The Life of a Scottish Presbyterian* et de *The Life of Dr Esse*, mort en novembre ; — du jurisconsulte M. BURIAN, mort à Vienne, à 54 ans, le 4 novembre ; — de M. Francesco CARRARI, qui laisse divers ouvrages sur le siège de Venise, la guerre de 1859, la résurrection de l'Italie, et dont on possède également des mémoires, mort à un âge avancé ; — de M. John Elmore COX, théologien et historien, mort à 78 ans, à Londres, le 1er novembre ; — de M. N. DEMOTTIN, professeur de médecine à l'Université de Gand, mort dans cette ville, à 67 ans, le 3 novembre ; — du Dr Rudolf HARLACHER, professeur à l'École technique supérieure de Prague, mort à Dresde le 18 octobre ; — de M. HENOCH, connu pour ses travaux sur les sciences mathématiques, mort le 28 septembre à Berlin ; — de M. Sidney HERBERT, dont on estime les publications sur les sciences ignorées, mort à 66 ans à Kew, le 15 no-

vembre ; — de M. Alexandre JACHENTOW, qui a traduit en russe Gœthe et Lessing, mort le 24 octobre, âgé de 70 ans, à Pleskow ; — du Dr Johann-Jacob MERLO, auteur de travaux estimés sur l'histoire et l'archéologie de Cologne, mort dans cette ville à 80 ans, le 27 octobre ; — de M. Oogle MOORE, éditeur de *The Field*, mort en novembre ; — de M. Charles-Edward MUDIE, fondateur des bibliothèques de prêts de livres en Angleterre, et auteur d'un charmant volume intitulé *Stray Lives*, mort à 72 ans ; — de M. Leo VON NAPIERSKI, dont les écrits sur le droit et l'histoire des provinces baltiques font autorité, mort à 72 ans, le 23 octobre, à Riga ; — de M. NOVICKI, professeur de zoologie à l'Université de Cracovie, mort à 64 ans, le 30 octobre ; — de M. J.-N. VON NUSSBAUM, professeur à la Faculté de médecine de Munich, mort à 61 ans dans cette ville, le 31 octobre ; — de M. Justice O'HAGAN, collaborateur de *The Nation*, mort le 12 novembre ; — de M. F.-C. OLIPHANT, fils de l'auteur célèbre de nouvelles, auteur lui-même d'un volume sur Musset, mort en novembre ; — de Charles PEDOBY, de Leeds, éditeur de plusieurs périodiques tels que *the Yorkshire Post, the Bristol Times and Mirror*, et auteur d'un ouvrage intitulé : *English Journalism*, mort en novembre ; — de M. le comte Luigi PIANCIANI, ancien vice-président de la Chambre des députés d'Italie, auteur de divers ouvrages sur les finances et l'administration et d'une histoire de la Papauté rédigée dans un sens absolument anticatholique, mort à 80 ans, à Spolète ; — du Dr R. PRINZ, bibliothécaire en chef de la bibliothèque universitaire de Königsberg, mort à 43 ans, à Grafensberg, le 23 octobre ; — du Dr H. SCHWARTZ, professeur de médecine à l'Université de Gœttingue, mort à 68 ans, le 30 octobre ; — de M. Hermann WILL, ancien professeur de chimie à l'Université de Giessen, mort à 78 ans.

INSTITUT. — *Académie française*. — Le 20 novembre, l'Académie a tenu sa séance publique annuelle sous la présidence de M. Léon Say, directeur, qui a prononcé le discours sur les prix de vertu. M. Camille Doucet, secrétaire perpétuel, a donné lecture du rapport sur les concours de 1890. Voici la liste des prix décernés :

Prix d'éloquence. — Un prix de 2,500 fr. à M. Arvède Barine ; un autre de 1,500 fr. à M. Auguste Salles.

Prix Gobert. — Grand prix : M. Doniol, *Histoire de la participation de la France à l'établissement de l'indépendance des États-Unis ;* second prix : M. le vicomte de Broc, *la France sous l'ancien régime*.

Prix Thérouanne. — Le prix est partagé entre M. le vicomte de Meaux, *la Réforme et la Politique française en Europe*, et M. Antonin Deloume, *les Manieurs d'argent à Rome*.

Prix Guizot. — Deux prix de 1,000 fr. à M. J. Delarbre, *Tourville et la Marine de son temps*, et à MM. H. Motheau et D. Jouaust, *Étude sur Montaigne ;* deux prix de 500 fr. à M. G. Pallain, *la Mission de Talleyrand à Londres*, et à M. C. Rabaud, *La Source, député à la Législative et à la Convention*.

Prix Bordin. — Un prix de 1,500 fr. à M. A. Marchand, *les Poètes lyriques de l'Autriche ;* trois prix de 500 fr. à M. M. Paléologue, *Vauvenargues ;* à M. l'abbé Fabre, *Chapelain et nos deux premières Académies*, et à M. G. Sarrazin, *la Renaissance de la poésie anglaise* et *les Poètes modernes de l'Angleterre*.

Prix Marcellin Guérin. — Un prix de 1,500 fr. à M. de la Sicotière, *Louis de Frotté et les Insurrections normandes ;* trois prix de 1,000 fr. à M. Ramon Fernandez, *la France actuelle*, à M. Philippe Godet, *Histoire littéraire de la Suisse française*, et à M. G. Pellissier, *le Mouvement littéraire au XIXe siècle ;* un prix de 500 fr. à M. de la Rocheterie, *Histoire de Marie-Antoinette*.

Prix Halphon. — M. Adolphe Guillot, *les Prisons de Paris et les Prisonniers.*

Prix Langlois. — Prix partagé entre M. Loth, pour sa traduction des *Contes gallois*, et M. Félix Rabbe pour sa traduction du *Théâtre complet de Christophe Marlowe.*

Prix Jules Janin. — Deux prix de 1,200 fr. à MM. Octave Cottreau et de la Ville de Mirmont pour leurs traductions de *la Consolation* de Boëce et de *la Moselle* d'Ausone ; un prix de 600 fr. à M. L. Constans pour une traduction du *Catilina* de Salluste ; une mention honorable à feu M. Édouard Mielat, traducteur du poème de Lucrèce.

Prix Archon Despérouses. — Un prix de 1,500 fr. à M. Gabriel Vicaire, *Émaux bressans* ; deux prix de 1,000 fr. à M. Jean Bertheroy, *Femmes antiques*, et à Mlle Jeanne Loiseau, *Rêves et Visions* ; un prix de 500 fr. à Mlle Rosemonde Gérard, *les Pipeaux* ; une mention honorable à M. Achille Paysant, *En Famille.*

Prix Lambert. — 1,000 fr. à Mme Dardenne de la Grangerie, *Belle et Bonne* ; 600 fr. à Mlle O'Kennedy.

Prix Maillé-La-Tour-Landry. — M. Frédéric Béchard.

Prix Vitet. — M. Paul Mesnard pour l'ensemble de ses ouvrages.

Concours Montyon. — Un prix de 2,000 fr. à M. Paul Girard, *l'Éducation athénienne* ; deux prix de 1,500 fr. à M. Lacour-Gayet, *Antonin le Pieux*, et à M. David Sauvageot, *le Réalisme et le Naturalisme dans la littérature et dans l'art* ; dix prix de 1,000 fr. : *Paris*, par M. Auguste Vitu ; *Lamartine*, par M. de Pomairoles ; *Madame de la Vallière*, par l'abbé Pauthe : *La Confession d'un père*, par M. Victor Fournel ; *Des Indes au Para*, par M. Marcel Monnier ; *l'Épouse mystérieuse*, par Mme de Nanteuil ; *Le Petit Gosse*, par M. W. Busnach ; *Péri en mer*, par M. G. Toudouze ; *Dans ma Nuit*, par Mme Galero de Colonne ; deux prix de 600 fr. à M. Brada, *Madame d'Épone*, et à M. Jean de la Brète, *Mon Oncle et mon Curé* ; et six prix de 500 fr. à M. H. Marchand, *Tu seras agriculteur* ; Mme G. Crauck, *Antoine Brasseur* ; M. Jean Dargène, *le Feu à l'orphelinat* ; Mme Paradouska, *Demoiselle Micia* ; M. H. de Leymont, *Madame de Sainte-Beuve et les Ursulines de Paris* ; Mme Mesureur, *Histoire d'un enfant de Paris.*

Académie des inscriptions et belles-lettres. — L'Académie a tenu, le 14 novembre, sa séance publique annuelle sous la présidence de M. Schefer. Après le discours du président, le secrétaire perpétuel a proclamé les noms des lauréats pour les concours de 1890.

Antiquités de la France. — Médailles : MM. S. Reinach, *Description du musée de Saint-Germain* ; Rémi Blanchard, *Lettres et mandements de Jean V, duc de Bretagne* ; J. Berthelé, *Recherches pour servir à l'histoire des arts en Poitou.* — Mentions honorables : MM. Chemon, *Étude sur l'histoire des ailleurs* ; Ulysse Robert, *les Signes d'ordonnance du moyen âge* ; A. de Charmasse, *Autun et ses monuments* ; Perret, *Notice bibliographique sur Louis Malet de Graville* ; Beaune et d'Arbaumont, *Mémoires d'Urbain de la Maulde* ; le comte de Panisse-Passis, *les Comtes de Provence de la Maison de Savoie.*

Prix de numismatique. — MM. Pinder et Soutzo, *Répertoire des sources imprimées de la numismatique.*

Prix Gobert. — Grand prix : M. A. Prudhomme, *les Cabochiens et l'Ordonnance de 1413* ; second prix : M. J. Havet, *Lettres de Fontenay.*

Prix Bordin. — Géographie de l'Égypte : M. Amélineau ; Géographie de Strabon : M. Marcel Dubois.

Prix Fould. — MM. Perrot et Chipiez, *Histoire de l'art dans l'antiquité.*

Prix La Fons-Mélicoq.— Partagé entre M. Abel Lefranc, *Histoire de Noyon* (1,500 fr.), et M. Alcius Ledieu pour ses ouvrages sur la Picardie (600 fr.).

Prix Stanislas Julien. — M. Abel des Michels, *Annales impériales de l'Annam.*

Prix Delalande-Guérineau. — M. Amélineau, *Histoire de saint Pacôme et de ses communautés.*

Prix Jean Reynaud. — M. Frédéric Mistral, pour son *Dictionnaire provençal-français.*

Prix La Grange. — M. Ernest Langlois, *le Couronnement Looys.*

Fondation Garnier. — M. Dutreuil de Rhins.

M. Wallon, secrétaire perpétuel, a lu ensuite une notice sur la vie et les travaux de M. Léon Renier, et M. Edmond Le Blant a donné lecture d'un mémoire sur *Quelques statues cachées par les anciens.*

LECTURES FAITES A L'ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES. — Dans la séance du 31 octobre, M. Paul Meyer a fait une communication sur un manuscrit latin de la cathédrale de Durham, qui contient un recueil d'histoires édifiantes du XIIe siècle. — Le 7 novembre, M. Barbier de Meynard a rendu compte d'une exploration récemment entreprise en Karamanie par M. Huart. M. Viollet a ensuite terminé sa lecture sur les emprunts contractés par les croisés. — Dans la séance du 21 novembre, M. Renan a fait une communication sur l'absence du nom de Job dans l'énumération des grands noms de la littérature hébraïque, faite dans le livre de Jésus, fils de Sirach. M. Paul Durrieu a lu ensuite une notice sur une peinture historique de Jean Foucquet.

LECTURES FAITES A L'ACADÉMIE DES SCIENCES MORALES ET POLITIQUES. — Dans la séance du 8 novembre, M. Franck a communiqué un rapport sur un ouvrage de M. Alfred Fouillée, intitulé : *L'Avenir de la métaphysique fondée sur l'expérience.* — Dans la séance du 15 novembre, M. Albert Sorel a lu une notice sur la vie et les ouvrages de M. Fustel de Coulanges. — Le 22 novembre, M. Boutmy a fait une communication sur le sentiment religieux aux États-Unis; M. Levasseur a lu ensuite un fragment de son ouvrage sur *la Population de la France.*

ALMANACHS. — Chers lecteurs, vieux et jeunes amis du *Polybiblion,* bonne année : c'est notre vœu le plus sincère, et c'est avec tout notre cœur que nous le formons pour ces amis, nombreuse phalange, qui nous suit et nous lit depuis vingt-trois années, et pour les nouveaux venus qui, d'année en année, sans jamais décroître, sont venus grossir le nombre des premiers. Salut, et que Dieu vous garde!

Voici les almanachs que vous offre cette année la librairie française. Tout d'abord, la Société bibliographique vous présente son *Almanach du bon Français* qu'elle distribue par milliers à Paris, dans la Sarthe, dans la Charente, etc., etc. Vous connaissez tous les précieux renseignements qu'il contient, le soin avec lequel il est préparé, son bon marché permettant à chacun de l'acheter, et à tout le monde de le lire. Les principaux événements de l'année précédente sont résumés avec illustrations à l'appui : la consécration de la basilique de Carthage, le duc d'Orléans, etc., etc. — Un beau volume c'est l'*Almanach catholique de France pour l'an de grâce 1891* (Lille, Société Saint-Augustin). Écrin du plus haut goût, dans lequel il y a non pas seulement des gravures et des enluminures (les Violettes, le bienheureux Perboyre et le P. Damien), des portraits, des éphémérides, mais de la musique, un Noël ancien ravissant, des poésies du P. Delaporte, etc., etc. Beau et bon.—L'*Almanach illustré des familles* sort des mêmes presses. Il

n'est pas uniquement consacré aux sujets édifiants. La note comique se mêle souvent aux récits, et les gravures suivent la note, *Oh ! les Maris qui se plaignent de leurs femmes !* L'*Histoire d'un bouquet* est un peu légère, tout de même. Un genre de gravures à deux teintes, très curieux, reproduit le château de Clisson. — Le *Grand Almanach de la famille,* dû aux mêmes éditeurs, un peu moins considérable, reproduit en partie le précédent. — Quel est celui de nos lecteurs qui ne lit la *France*, si soigneusement, si intelligemment *illustrée ?* Voici son almanach, en progrès cette année par une bonne chromotypographie de S. E. le cardinal Richard. — Le *Grand Almanach* (Paul Dupont) est un de ces succès qui s'accroissent d'année en année. Il est fait pour tous, c'est-à-dire qu'il n'est pas bon pour les enfants et *tutti quanti.* La série de reproduction des modes, d'après le *Figaro,* est excellente. Beaucoup de bons menus, de charmantes caricatures (Équitation, entre autres). — Le *Grand Almanach français,* notre ami, si riche en renseignements et en gravures, tiré du *Musée des familles* par la maison Delagrave, n'est pas trop convenable cette année. *A propos du divorce,* hum, hum ! Tartufe (31 janvier) n'est pas acceptable ; au 4 février, le tableau est mauvais ; mais que dire de celui du 22 mai ? L'an prochain, nous espérons n'avoir que des éloges à faire, et pas de restrictions à apporter. — L'*Almanach de l'Illustration* est fait avec les excellentes gravures du journal de ce nom. Les portraits, les vues sont parfaits. Un instantané : *la Délégation revenant du Palais Bourbon,* est admirable tout simplement. Rien n'est beau que le vrai, et « M. Thivrier empoigné » le prouve surabondamment. Sans *la Naissance de la perle* de M. Maignan, il serait à mettre entre toutes les mains. Mais il n'a pas la note catholique. — Êtes-vous chasseur ? Si oui, prenez l'*Almanach de la chasse illustrée* (Firmin-Didot) et vous nous en direz des nouvelles. Tout est à point : gravures exquises et histoires charmantes, sans compter de bons tableaux de chasse, qu'on ne peut que copier. « Experto crede Roberto. » — L'*Almanach de la jeune fille chrétienne* (Lille, Société Saint-Augustin), recueil approprié et que l'on peut offrir, non seulement sans danger, mais comme un précieux cadeau, plein d'utilité et d'agrément, à toutes les jeunes filles. — L'*Almanach de la mode illustrée* (Firmin-Didot) n'a pas le caractère religieux du précédent. Mais au point de vue mondain, il est parfait. Disons que grâce à une ingénieuse disposition il peut servir de livre de comptes et d'almanach. Nombreuses gravures. — Un nouveau venu que nous saluons avec un plaisir particulier, l'*Almanach de la Société des agriculteurs de France* (Paris, Delagrave), créé, grâce à un prix fondé par Stanislas de La Rochefoucauld, duc de Doudeauville, et rédigé par MM. J. Le Conte et G. de Senneville. Une première partie contient les renseignements généraux et les résultats pratiques ; une seconde, les annonces répertoriées. Tout est à louer dans ce livre, surtout sa dernière phrase : « Disons comme les Américains : Forward ! En avant ! mais ajoutons comme nos pères : Pour Dieu et pour la France ! » Cet almanach, d'un bon marché inouï, a sa place marquée chez nos plus petits agriculteurs. — L'*Almanach du cultivateur et du vigneron* (Nancy, Pierron et Hozé) est très convenable pour ceux auxquels il s'adresse et qui sont de Meurthe-et-Moselle, Vosges, Meuse, Haute-Saône, Ardennes, Marne, etc., et généralement de toute la région de l'Est. — L'*Almanach de la France rurale* (Henri Gautier) est plus général et plus pratique. Il ne contient qu'une fable — et encore est-ce une réclame — en dehors d'excellents renseignements, annonces, etc. Très utile. — L'*Almanach des Chaumières* (même librairie) est rempli de bonnes histoires à lire et à faire lire ; beaucoup renferment d'utiles leçons. — L'*Almanach du*

laboureur et du vigneron est un de ces excellents ouvrages que répand à profusion la Société de Saint-Vincent de Paul. Utile et amusant, et bien entendu très religieux. — L'*Almanach de l'ouvrier* (Henri Gautier) est pétillant de bonnes histoires. On y parle un peu plus de la caserne que de l'atelier. Plus spécialisé, il serait meilleur : il est bon déjà. — Avec l'*Almanach de l'atelier* (Société de Saint-Vincent de Paul), un des aînés de celui de l'année courante, nous avons vu opérer des conversions. Celui de cette année peut rendre les mêmes services. — Si vous avez à vous adresser à des soldats, prenez *le Soldat* (même Société); à des marins, prenez *le Jean Bart* (même Société); à de gentils enfants du monde, l'*Almanach des enfants* (Lille, Société Saint-Augustin), une des productions les meilleures et les plus aimées. Très jolie en gravures, histoire et musique. — L'*Almanach des enfants de chœur* (Henri Gautier) contient des renseignements spéciaux à côté des traits et bons mots. Les gravures du sermon (p. 49) ne sont pas convenables. — Amusant et convenable l'*Almanach populaire pour l'an de grâce 1891* (Lille, Desclée). — De même l'*Almanach pour tous* (même éditeur). — Salut à notre vieux *Coin du feu*. Dès que nous sûmes lire, on nous mit entre les mains cet almanach de la Société de Saint-Vincent de Paul. Charmant, pas cher, plein de gravures, d'actualités, et, comme on disait au moyen âge, de moralités. — L'*Almanach de la Révolution* (Gaume) est une excellente production qui sert à faire connaître les coquins, dits grands hommes. Rédigé par un spécialiste hors ligne, M. Charles d'Héricault. — Ah ! ah ! l'*Almanach d'Arlequin* (Tours, rue Richelieu, 13), un de ces bons justiciers qui ne crieront point : Vive la République ! (p. 37). Sauf l'*Histoire de braconnier*, un péché bien mignon, mais qu'il eût mieux valu éviter, tout est bon.

— Nous devons une mention toute particulière à l'*Almanach national de Jeanne d'Arc*, dont nous saluons la première apparition. Son idée est excellente, le genre adopté par l'auteur, M. Augustin Cordier, laisse seul à désirer. Pourquoi avoir choisi le genre XVIe siècle allemand ? Mais une fois ce regret exprimé, on peut dire que l'exécution est parfaite. En tête, une vue de Domremy sur laquelle se détache la Vierge du Lys. Le frontispice nous la montre attachée à une croix et foulant aux pieds le monde. Puis chaque mois, les armes de ses amis et de ses ennemis, leurs signatures, les éphémérides de sa mission, de sa prison et de sa Passion, ses paroles mémorables, etc., etc. Puissions-nous bientôt ajouter, grâce à M. Cordier comme à tant d'autres, à l'épigraphe « Jeanne d'Arc, vierge et martyre, » le titre de « sainte » que nos cœurs réclament pour elle !

PARIS. — M. Henri Beaune, ancien procureur général à la cour de Lyon, l'auteur de l'*Histoire du droit coutumier français*, vient de publier à la librairie Larose et Forcel, rue Soufflot, 22, un volume de mélanges historiques intitulé *Fragments de critique et d'histoire* (in-8° de 400 p.). Parmi les études contenues dans ce volume, on distingue trois chapitres sur le droit administratif à Rome (la boulangerie, le recrutement militaire et l'assistance publique), un mémoire sur la décentralisation au moyen âge, une étude sur les États généraux en France, plusieurs fragments sur les institutions judiciaires sous l'ancien régime, avec des biographies de magistrats, un discours inédit de Henri IV, un examen historique et juridique du procès de Marie Stuart, d'après les récents travaux de M. le baron Kervyn de Lettenhove, un curieux exposé des doctrines coutumières sur la liberté de tester au XVIe siècle, enfin le récit des démêlés judiciaires de Voltaire avec la petite presse de son temps. Nous omettons un grand nombre d'autres études qui augmentent l'intérêt de ce volume, comme *Une Commune rurale sous la Terreur*.

— M. Henri Stein vient de publier l'intéressant mémoire lu par lui à la réunion des Sociétés des Beaux-Arts en mai dernier, mémoire consacré à *l'Ébéniste Boulle et sa famille* (Paris, Plon, Nourrit et Cie, in-8 de 10 p.). Un document retrouvé aux Archives nationales lui permet d'établir que Boulle appartenait à une famille de Neufchâtel en Suisse, et que son mariage eut lieu « vraisemblablement à Paris » et « peu de temps après » le 12 septembre 1616. Notre savant collaborateur aurait pu être plus hardi et affirmer que le mariage eut lieu à Paris, et le 30 octobre 1616. En effet par le contrat du 12 septembre la dame Bunel s'engage à payer à la fiancée de Boulle « mil livres en deniers comtans la vueille de laditte benediction nuptiale » et la reconnaissance de cette somme est donnée le 29 octobre par Boulle et Marie Bahuche sa fiancée. D'où il suit, comme nous le disions ci-dessus, que la bénédiction nuptiale a eu lieu le 30 octobre.

— M. Moranvillé vient d'extraire de la *Bibliothèque de l'École des chartes* le très important document qu'il y a publié sous le titre de *Remontrances de l'Université et de la ville de Paris à Charles VI sur le gouvernement du royaume* (Paris, in-8 de 23 p.). Ce document de premier ordre n'était jusqu'ici connu que par le résumé du moine de Saint-Denis et les extraits de Monstrelet. M. Moranvillé en a retrouvé une copie aux Archives des Basses-Pyrénées et c'est cette copie qu'il reproduit dans la brochure que nous signalons. Nous regrettons malheureusement encore les lacunes que présente ce manuscrit et les fautes que l'on y trouve. C'est ainsi, pour ne citer qu'un exemple, que dans cette phrase : « de quoy s'ensuit souventesfois que gens inutilles, non saichant le chétif gouvernement, sont instituez esdis offices, » il nous semble qu'il faut lire « non saichant, de chétif gouvernement, » qui seul peut offrir un sens raisonnable.

— L'éditeur Savine vient de mettre en vente le second volume de la nouvelle édition des *Vieux Auteurs castillans* de notre éminent collaborateur le comte de Puymaigre. Ce volume commence par une ample étude sur Alfonso le Savant et finit par l'examen des poésies si remarquables de Juan Ruiz, archiprêtre de Hita. Un troisième volume complètera cette longue excursion dans l'ancienne littérature espagnole.

— M. Paul Antonini reprendra à l'Institut catholique, le 17 décembre, son cours de langue et de littérature chinoises.

Bourgogne. — Le tome XVIIe des *Mémoires de la Société éduenne* (Autun, imp. Dejussieu, in-8 de xxx-522 p.) contient, outre les *Chartes de l'abbaye de Corbigny*, publiées par M. Anatole de Charmasse, et l'étude du même auteur sur l'*Institution charitable de l'aumône de S. Léger à Autun* (*677-1668*) que nous avons déjà signalées à nos lecteurs, divers travaux dont nous devons dire au moins quelques mots. M. J.-G. Bulliot continue son étude sur *la Mission et le Culte de S. Martin* (Cf. *Polyb.*, tome LVI, p. 278). Le même auteur a consacré une notice à la mémoire de M. Jean-Claude Desplaces de Charmasse, vice-président de la Société éduenne, et une autre à celle de M. Harold de Fontenay, bibliothécaire de la même Société. Les *Mémoires* contiennent aussi le commencement d'une étude fort importante de M. Jean Virey sur l'*Architecture romane dans l'ancien diocèse de Mâcon*, qui avait déjà valu à son auteur le titre d'archiviste paléographe. Les deux premières parties de ce travail se trouvent ici complètement; la troisième partie se continuera dans le prochain volume.

Bresse. — M. le Dr Magnin vient de publier une bonne étude *sur la Répartition de certains noms géographiques dans le département de l'Ain et l'est de la France, notamment des noms de lieux terminés en ia, ieu, eins, ex et y*

(Lyon, Georg, in-8 de 16 p. avec deux cartes). Nous sommes seulement étonnés que, dans cette brochure consacrée à l'examen des dérivations du suffixe *acum* ou *iacum*, M. le Dr Ant. Magnin ne cite pas une fois et ait l'air d'ignorer absolument les travaux de M. d'Arbois de Jubainville.

DAUPHINÉ. — Blanc-la-Goutte était célèbre même avant que ses œuvres eussent été réimprimées et illustrées luxueusement. L'édition de Rahoult, donnée comme complète, ne l'était pas, et il faut admirer avec quelle précision M. Albert Ravanat l'établit dans son opuscule: *Grenôblou herou, épître en vers patois sur les réjouissances pour la naissance de Monseigneur le Dauphin (1729). Notes et recherches sur l'âge et les œuvres de l'auteur* (Grenoble, A. Ravanat, in-8 de 48 p.). A *Grenoble malheureux*, on doit ajouter *Grenoble heureux;* « l'épicier impotent et rongé par la goutte » est né en 1687 et non en 1662. Sans bruit et preuves en mains, M. Ravanat fait justice de maintes erreurs. Cette brochure est un bijou bibliographique que le « patoisant » moderne devait bien à son précurseur.

— L'agreste vallon de Proveyzieux est devenu le nid joyeux de la gent littéraire et artistique de Grenoble. M. Albert Ravanat a, plus que tout autre, le culte de cette aimable Tempé qu'il ne se borne pas à illustrer avec le seul crayon. Il lui a consacré nombre de pièces en patois: celle que nous venons de recevoir, *Noet en patoy pe lou z'ami de Proveyziu* (4 p. in-8), peut compter parmi les meilleures du fin lettré.

— En 1822, le corps de Bayart fut exhumé de la chapelle de l'abbaye de la Plaine et transporté à Grenoble dans l'église Saint-André. A lire les anciennes histoires du chevalier et le récit de l'exhumation, il semblait qu'aucun doute ne pût être émis sur l'authenticité de ses restes mortels. Mais, bien longtemps après, en 1855, M. Pilot contesta cette authenticité et peu à peu une légende se créa à Grenoble. Pendant que le docteur Charvet songeait à explorer à nouveau les ruines de l'église de la Plaine, M. Prudhomme, moins remuant mais plus avisé, dépouillait les archives de ladite église. Il a découvert ainsi un document qui détruit l'argument principal imaginé par M. Pilot. Son étude très serrée : *Recherches sur l'emplacement de la tombe de Bayart dans l'église des minimes de la Plaine et sur l'authenticité du corps transféré en 1822 dans l'église de Saint-André de Grenoble* (Grenoble Allier, in-8 de 25 p.), semble devoir mettre fin à la discussion.

— Il y a quelques mois, un entrepreneur découvrit à la Côte Saint-André quatre roues de bronze enfouies dans un amoncellement de pierres. Partant de là, M. Philibert Chanliaux, dans son volume : *Les Antiquités de l'Allobrogie. A travers le Dauphiné. De Vienne à la Grande-Chartreuse. Les Quatre Roues de bronze du char de guerre d'un brenn gaulois* (Lyon, Côte, in-12 de 230 p.) cherche à éclaircir quelques points obscurs de la géographie locale et entreprend une étude curieuse, mais certainement discutable dans son argumentation. Nous préférons la partie pittoresque qui contient quelques descriptions heureuses et des observations justes sur le caractère des Dauphinois. L'ensemble nous paraît médiocrement composé et quelque peu diffus; une table des matières eût été utile.

FRANCHE-COMTÉ. — Chaque année, M. Émile Longin apporte son contingent d'études historiques relatives à la Franche-Comté. Nous ne reviendrons pas sur son récent et important travail : *Lettre d'un Franc-Comtois sur un ouvrage couronné par l'Académie française,* dont nous avons parlé t. LV, p. 377-378, et où l'auteur a fait la critique détaillée de l'*Histoire de la réunion de la Franche-Comté à la France,* de M. de Piépape ; mais nous signalerons ici, du même M. Longin : *Une Mission en Suisse (1638)* (Vesoul, Suchaux,

in-8 de 42 p.) et *Mazarin et le P. François Bizot (1646)* (Vesoul, Suchaux, in-8 de 16 p.). La première de ces brochures contient, la relation de la mission confiée au surintendant des sauneries, Jean d'Accoste, par le Parlement de Dole, tendant à obtenir l'appui des Cantons suisses auprès du roi de France pour le renouvellement de la neutralité dont la Franche-Comté avait joui, de 1596 à 1635. Ce texte de Jean d'Accoste, amplement annoté, est une page fort curieuse de l'histoire diplomatique de la province. — Du second opuscule, annoté avec autant de soin que le précédent, il résulte qu'un père jésuite bisontin, François Bizot, qui résidait alors à Nîmes, se montrait, quoique avec une certaine retenue, partisan des idées françaises qui, vers 1646, et même avant, ralliaient nombre de personnes appartenant aux classes supérieures de la petite nationalité franc-comtoise. La lettre que le religieux adressait au cardinal Mazarin pour l'informer des dispositions de l'un des « gouverneurs » de Besançon, pressenti par lui, — lettre découverte et publiée par M. Longin, — en est une preuve.

— M. E. Perchet a eu l'excellente pensée de rééditer la notice biographique publiée par lui, en 1883, dans le *Bulletin de la Société d'agriculture, sciences et arts de la Haute-Saône* et intitulée : *Pierre-François Percy* (Vesoul, Suchaux, in-8 de 38 p.). Rien n'est réconfortant comme l'histoire de cette longue vie d'un chirurgien qui a laissé un nom dans nos annales militaires et scientifiques. Percy était un grand cœur; un fait, entre autres, l'établit surabondamment : lorsque nos troupes entrèrent à Rheinfelden, elles firent prisonniers une trentaine d'émigrés, lesquels ne durent d'échapper à la fusillade que grâce au dévouement de Percy qui, au péril de sa vie, les fit évader. Né à Montagney (Haute-Saône) le 28 octobre 1854, l'illustre Franc-Comtois, devenu baron de l'Empire et membre de l'Institut, mourut le 18 février 1825. Il a été l'un des collaborateurs de la *Biographie universelle* et du *Dictionnaire des sciences médicales.*

— On doit à M. Jeannot, directeur du service des eaux de Besançon, un *Projet d'égouts collecteurs* (Besançon, imp. Ducret, in-8 de 34 p. avec plan et planche) qui mérite d'être signalé. La mise à exécution de ce projet contribuera à assainir la ville et à la garantir des inondations. L'auteur n'a pas négligé de traiter la question sanitaire : il fait remarquer que les travaux ne doivent pas être exécutés immédiatement dans leur ensemble, mais bien au cours de trois années pour éviter les causes d'épidémie pouvant résulter de la mise à découvert de la voie publique sur une grande étendue. On fera bien, à Paris, d'imiter cette prudence, surtout quand il s'agira de construire le Métropolitain.

— La dernière livraison des *Annales franc-comtoises*, de Besançon (novembre-décembre 1890) comprend, entre autres choses, une étude inédite de M. Léon de Tinseau sur le *Japon;* un travail de M. Victor du Bled sur *l'Esprit des orateurs de la droite à l'Assemblée législative* et un article de M. Ulysse Robert sur *le Pape Calixte II.* Cette revue est une des plus sérieuses et des plus intéressantes qui paraissent en province.

POITOU. — Le 3e fascicule du *Dictionnaire historique et généalogique des familles du Poitou,* par H. Beauchet-Filleau et feu Ch. de Chergé, revu et complété par MM. H. et Paul Beauchet-Filleau, vient de paraître (Poitiers, imp. Oudin, gr. in-8, p. 321 à 480). Il comprend la suite des familles du nom de Bastard et des détails circonstanciés sur les maisons suivantes : Bauçay, Baudouin, Baudry, Beauchamps, Beaucorps, Beaumont d'Autichamp, Beaumont-Bressuire, Beaumont-Giraud, Beaupoil de Saint-Aulaire, Beauregard, Beausobre, Beauvau, Beauvollier, Bechet, Béchillon, Begaud,

Béjarry, Belcastel d'Escayrac, Belhoir, Bellanger, du Bellay, Belleville, Bellivier, Bérenger, La Béraudière, Béraudin Berland, Bermondet, Bernard et Bernon. Rien n'a été négligé pour donner à cette nouvelle édition, entièrement refondue, tous les compléments désirables.

— Les *Documents inédits pour servir à l'histoire de l'île de Noirmoutier sous Louis XIV*, que publie M. A. Joubert (Vannes, E. Lafolye, in-8 de 11 p.), sont trois arrêts du conseil de 1674 à 1677 en faveur de Mme de la Trémouille, duchesse de Noirmoutier, lui accordant sursis pour payer ses dettes motivé par la ruine causée dans l'île par une tempête et par les vaisseaux ennemis.

PROVENCE. — Annonçons la troisième édition, revue, corrigée et augmentée, de l'*Histoire et Géographie des Basses-Alpes*, par M. l'abbé J.-J.-M. Feraud, chanoine-curé des Sièyes (Digne, F. Giraud, gr. in-8 de VI-529 p.). L'ouvrage, très estimé déjà, a été perfectionné à divers points de vue.

— Annonçons : l'*Armorial de la sénéchaussée de Draguignan*, publié à l'Imprimerie marseillaise (in-8, 30 p.); — Le *Culte de saint Symphorien à Vemègues* (Aix, Nicot, in-8, 82 p.); — Une charmante étude sur les *Curiosités particulières de la ville d'Aix*, par M. de la Tour Keyrié (Aix, Makaire, in-8, 167 p.); — Du même, l'*Excursion aux environs d'Aix* (id., 176 p.); — De M. Louis Blancard, l'*Inventaire des archives départementales postérieures à 89, période révolutionnaire* (Marseille, Barlatier, in-4, 265 p.).

— Signalons encore les *Documents sur la Provence*, par M. Durand de la Calade (Nicot, in-8, 47 p.); — Les *Paroisses du diocèse d'Aix, leurs souvenirs, leurs monuments*, par M. l'abbé Constantin (Makaire, in-8, 554 p.); — enfin, *Un Armateur marseillais, George Roux*, par M. Artaud (Imp. Marseillaise, in-8, 398 p.).

ALLEMAGNE. — Le Dr Röhricht, de Berlin, est sur le point de publier une *Bibliotheca Geographica Palestinae*, contenant la bibliographie et la cartographie de la Palestine, de 300 à 1890.

— Nous avons déjà parlé du cogitantisme à nos lecteurs. Nous nous contentons de mentionner une nouvelle brochure où le Dr Eduard Löwenthal expose ses rêves : *Der Staat Bellamy's und seine Nachfolge* (Berlin, H. Muskalla, in-16 de 29 p.).

— La publication des œuvres complètes de Eduard Mörike, le poète souabe, entreprise par la maison Göschen, de Stuttgart, a eu assez de succès et s'est épuisée assez rapidement pour que le premier volume en soit déjà à la neuvième édition. Ce volume contient les poésies, tandis que le second est consacré aux nouvelles, dont l'une, *Mozart auf der Reise nach Prag*, vient de paraître en un élégant volume. Nous aurons l'occasion de revenir sur ces ouvrages.

— A signaler deux opuscules du Dr Alfred Sokolowski, de l'hôpital du Saint-Esprit à Varsovie : *Ein Fall von Kehlkopfractur mit günstigem Ausgeny* (Berlin, imp. Schumacher, in-8 de 10 p.) et *Ueber die Heilbarkeit und örtliche Behandlung der sogenannten Kehlkopfschwindsucht* (Ibid., in-8 de 14 p.).

— M. Fridolin Hoffmann, de Cologne, a écrit dans le numéro de novembre de *Nord und Süd* quelques pages sur l'histoire de l'inquisition en Languedoc au XIIIe et au XIVe siècles. Ce travail n'est que le résumé des ouvrages de MM. Charles Molinier et B. Hauréau.

ANGLETERRE. — On annonce la prochaine publication du *Dictionary of hymnology* du Rev. John Julian, que l'on promettait depuis longtemps déjà. Toutes les époques et tous les pays seront représentés dans cet ouvrage qui formera un volume de 1,500 pages.

— Le major F. R. Wingate prépare un ouvrage sur les progrès du mahdisme et sur les affaires du Soudan, qui doit paraître à la librairie Macmillan. Le volume sera accompagné de 10 cartes.

— Parmi les *Christmas books* annoncés, qui correspondent à nos livres d'étrennes illustrés, nous signalerons : une très belle édition de *Romeo and Juliet*, avec gravures de MM. Marchetti, Rossi et Cortazzo (Tuck and Sons); le *Cabinet Portrait Gallery* (Cassell and C°), collection très artistique comme exécution, mais qui place dans une promiscuité bizarre l'archevêque de Cantorbery et Sarah Bernhardt, Sir Frederick Leighton, la duchesse de Leicester et diverses actrices; *the Railway book* (G. Routledge), œuvre de vulgarisation scientifique; *A Southern Cross fairy Tale* (Low and C°). Parmi les ouvrages s'adressant particulièrement aux enfants, nous notons : *Childs Pictorial, 1890,* qui contient quelques jolis contes, agréablement illustrés, et le *Nursery Coach,* par F. Epps. Ces deux derniers livres sont édités par la *Society for promoting Christian Knowledge.*

BELGIQUE. — On vient de fonder à Bruxelles une nouvelle revue bibliographique mensuelle. C'est le 23 novembre qu'a paru la *Critique encyclopédique internationale* (*mouvement bibliographique universel*), (38, rue de Trèves; 3 fr. 50 par an). Nous ne voudrions point juger de cette revue par le premier numéro, puisque la rédaction annonce « la ferme résolution... de faire mieux à l'avenir. » Pour cela, il faudra donner, pour les ouvrages annoncés, non seulement une appréciation moins insignifiante, mais aussi des renseignements techniques plus précis (indication de l'éditeur et du prix). Puis, nous ne sommes point de l'avis de la rédaction qui « a cru bien faire en adoptant comme méthode la classification des branches universelles des connaissances humaines par ordre alphabétique. » C'est là peut-être une « méthode » neuve, mais elle est encore plus bizarre que neuve.

— C'est par suite d'une erreur d'impression que nous avons dit que la nouvelle édition de la *Bibliothèque de la Compagnie de Jésus* était en souscription à 10 francs le volume; c'est 30 francs que nous aurions dû écrire.

— M. Charles Ruelens a fait imprimer sa conférence sur *les Phases historiques de l'imprimerie à Anvers* (extrait du *Bulletin de l'Académie d'archéologie de Belgique.* Anvers, gr. in-8 de 18 p.). Son histoire à vol d'oiseau de l'imprimerie dans la ville qui fut « la grande officine intellectuelle des Pays-Bas, pendant trois siècles, » est fort intéressante et fait vivement désirer que la même plume écrive l'histoire détaillée, définitive de cette imprimerie.

GRÈCE. — M. Antoine Miliaraki vient de publier (Athènes, G. Kasdonis), un volume de 300 p. consacré à l'étude de la géographie politique ancienne et moderne de Céphallénie : Γεωγραφία πολιτικὴ νέα καὶ ἀρχαία τοῦ νόμου Κεφαλληνίας. L'ouvrage est accompagné d'une carte géographique.

ITALIE. — M. Camillo Antona Traversi a extrait de la *Rassegna Nazionale* l'étude qu'il y avait publiée sous le titre : *Quinto Orazio Flacco ne' « levia gravia » e ne' « juvenilia »* (Firenze, uffizio della *Rassegna nazionale,* in-8 de 31 p.). Il y a dressé la liste fort intéressante des nombreuses réminiscences d'Horace semées par Giosuè Carducci dans les deux recueils dont le titre est transcrit ci-dessus.

— Le chevalier Antonio Bertolotti, directeur des archives de Mantoue, vient de publier un très important travail sur les prisons de cette ville du XIIIe au XIXe siècle : *Prigioni e prigioneri in Mantova dal secolo* XIII *al secolo* XIX (Roma, tip. delle Mantellate, in-8 de 156 p. Extrait de la *Rivista di discipline carcerarie*). L'érudit archiviste a retrouvé de nombreuses pièces sur l'état des prisons pendant six siècles. C'est surtout à partir du XVIe siècle

que les documents abondent, mais, même avant, les matériaux sont assez nombreux pour permettre de reconstituer la physionomie des prisons. Nous avons pourtant quelques reproches à faire à l'intéressant travail de M. Bertolotti. D'abord il ne nous paraît pas avoir tiré tout le parti possible des riches documents qu'il nous fait connaître. Le plan même qu'il a adopté, qui est de suivre l'ordre purement chronologique et d'adopter la division par siècles, nous semble défectueuse. Il aurait fallu chercher des divisions plus rationnelles, qui auraient permis de donner au travail une forme moins sèche et une rédaction moins fatigante pour le lecteur. La mauvaise exécution typographique est une autre cause de fatigue : les citations sont imprimées en même caractère que le texte du mémoire ; il faut y ajouter de trop nombreuses fautes d'impression. Enfin M. Bertolotti ne suit pas de méthode fixe pour l'édition des textes qu'il publie ; tantôt il emploie la ponctuation et les signes orthographiques, tantôt il les omet; parfois il applique simultanément l'un et l'autre système dans le même texte. Ajoutons qu'il semble bien par endroits qu'il y ait des fautes de lecture. Nous n'en citerons qu'un exemple, p. 30 : *Quantum jures facultatem paciantur* n'a aucun sens et doit être remplacé par *quantum vires facultatum paciantur*.

— Nous signalerons ici une courte, mais assez jolie poésie de M. Orito Filante, — un pseudonyme à découvrir pour les successeurs de Melzi et de Passano. *Il fiore Alpino* (Milan, Trèves frères, in-16 de 31 p.), tel est le titre de cette petite pièce, dont le rythme est parfois un peu heurté, qu'anime d'ailleurs le sentiment religieux.

— La Société historique de Sicile vient de publier un fascicule extraordinaire intitulé : *XXVI gennaio MDCCCXC. Onoranze a S. E. Vincenzo Fardella marchese di Torrearsa* (Palermo, tip. dello Statuto, in-8 de 47 p.). Ce fascicule, orné du portrait du regretté savant, dont nous avons autrefois annoncé la mort, comprend les discours consacrés à sa mémoire par MM. Andrea Guarneri, président, Luigi di Maggio, secrétaire ; et Giuseppe Pitrè, ami du défunt.

Dernières Publications illustrées. — Ainsi que nous l'avons expliqué plus haut (p. 516), nous ne pouvons donner ce mois-ci qu'une simple mention aux ouvrages suivants, nous réservant d'en parler avec plus de détails dans la livraison de janvier prochain : *Histoire de l'art pendant la Renaissance*, par Eugène Müntz. II. *L'Italie, l'Age d'or* (Paris, Hachette, gr. in-4 de 864 p., orné de 50 grav., 10 planches en taille-douce et 16 pl. en chromolith.). Broché, 35 fr.; relié, 43 fr. — *Mireille, poème provençal* de Frédéric Mistral, trad. en français par l'auteur (Paris, Hachette, gr. in-8 de 376 p., avec 25 eaux-fortes d'après E. Burnaud et 55 dessins). Broché, 25 fr. ; relié, 33 fr. — *La Garonne*, par Louis Barron. Ce volume, édité par la maison H. Laurens de Paris (in-8, orné de 154 grav. par A. Chapon) est le troisième de la collection *les Fleuves de France*. Le *Polybiblion* a déjà rendu compte des deux précédents volumes (Prix du volume : broché, 10 fr.; relié, 13, 14 et 15 fr., selon le genre). — *Deux Campagnes au Soudan français, 1886-1888*, par le lieutenant-colonel Gallieni (Paris, Hachette, gr. in-8 de VIII-638 p., avec 163 illustr. d'après Riou, 2 cartes et 1 plan). Broché, 15 fr. ; relié, 20 fr. — *Supplément aux Merveilles de la science, ou Description des inventions scientifiques depuis 1870*, t. II et dernier, par Louis Figuier (Paris, Jouvet, gr. in-8 de 750 p., illustré de 500 grav.). Ce volume forme le t. VI et dernier des *Merveilles de la science*. Broché, 10 fr.; relié, 14 et 15 fr. — *Souvenirs et Récits d'un aérostier militaire de l'armée de la Loire, 1870-1871*, par Gaston Tissandier (Paris, Maurice Dreyfous, gr. in-8 de XI-356 p., avec de nombr. illustr. de

V.-A. Poirson). Broché, 9 fr.; relié, 12 fr. — *Les Bardeur-Carbansane, histoire d'une famille pendant cent ans. Frères-d'Armes,* par Jacques Naurouze (Paris, A. Colin, gr. in-8 de 344 p., avec de nomb. grav.). Broché, 7 fr.; relié, 10 fr. — *Le Bonheur de Rose,* par Mme Marie-Alix de Valtine (Paris, Maurice Dreyfous, gr. in-8 de 300 p. avec de nomb. illustrations par Janel). Broché, 6 fr.; relié, 9 fr. — *Histoire de l'intrépide capitaine Castagnette,* par Quatrelles (Paris, Hachette, in-4 cart. de 64 p. illustr. et couverture en couleurs par Gustave Doré), 4 fr. — *Le Géant et l'Oiseau, contes de jadis et d'aujourd'hui,* par Eugène Müller (Paris, Maurice Dreyfous, gr. in-8 de 291 p., illustré de 33 dessins, dont 17 compos. de Giacomelli et 16 têtes de chapitre par L. Gilbert). Broché, 3 fr. 50; relié, 4 fr. 50. — *Les Aventures de Robinson Crusoé,* de Daniel de Foé, trad. nouvelle avec de nombr. illustr. par K. Halswelle et V.-A. Poirson (Paris, Maurice Dreyfous, gr. in-8 de 296 p.). Broché, 3 fr. 50; relié, 4 fr. 50. — *L'Émaillerie,* par E. Molinier (Paris, Hachette, in-16 de 347 p., illustré de 71 vign. d'après P. Sellier). Broché, 2 fr. 25; relié, 3 fr. 50. — *Histoire de Paris, le Quartier des Halles,* par C. Piton (Paris, Rothschild, in-8 de XIII-639 p.). Ce livre traite de la topographie, des mœurs et usages et des origines de la haute bourgeoisie parisienne; 300 illustrations, portraits et places ornent cet important ouvrage. Broché, 50 fr. — *Études d'histoire et d'art. Autour des Borgia. Alexandre VI, César, Lucrèce* (Paris, Rothschild, gr. in-4 de 209 p.). Nous réservons pour plus tard notre appréciation critique. Disons présentement que ce bel ouvrage est digne de toute l'attention des érudits et des amateurs d'art et d'histoire, tant pour son texte que pour les splendides gravures et reproductions dont il est orné. Broché, 40 fr. — *La Lutte et les Lutteurs, traité pratique, histoire, saltimbanques, exercices corporels au point de vue de l'hygiène,* par Léon Ville, avec une préface du baron de Vaux (Paris, Rothschild, 1891, in-8 de XIV-86 p., orné de 39 vign. et 25 pl. hors texte, reproduisant toutes les prises de lutte photographiées par Nadar). Broché, 10 fr. — *Les Grandes Leçons de l'antiquité chrétienne depuis Moïse jusqu'à saint Augustin* (Paris, Dumoulin, gr. in-4 de 178 p., illustré de gravures d'après les maîtres). Acte de foi en même temps qu'œuvre d'enseignement, tel est, selon l'expression de Mgr Perraud, cet excellent et très intéressant volume. Broché, 5 fr.; relié, 8 fr. — *Montmartre autrefois et aujourd'hui,* par le R. P. Jonquet (Paris, Dumoulin, in-4 de 478 p., illustré de 363 grav.). Ce livre se recommande non seulement à tous les catholiques, mais encore à tous les Parisiens qui aiment leur ville. Broché, 10 fr.; relié, 14 et 18 fr.

— Le succès de *la Chevalerie* de M. Léon Gautier (Paris, Delagrave, in-4 de 880 p. avec 25 grandes compos. hors texte et de nombr. illustr. dans le texte) a été tel que l'auteur s'est vu dans la nécessité d'en faire paraître une édition nouvelle. Cette réimpression est conforme à la première édition; remarquons toutefois que les illustrations sont en plus grand nombre et que l'ouvrage est maintenant accompagné d'une table analytique, complément précieux souvent réclamé. Nous nous bornons pour aujourd'hui à constater avec plaisir le succès si mérité de ce beau livre.

TABLE MÉTHODIQUE

DES OUVRAGES ANALYSÉS

THÉOLOGIE

Écriture sainte. Jésus-Christ (*le P. Didon*) 516

Liturgie. De l'anticipation des matines et des laudes à deux heures de l'après-midi (*P.-F. Gebruers*) 168

Théologie dogmatique et morale. Il Sillabo studiato nella sua prima origine ossia la condanna delle 80 proposizioni raccolte nel Sillabo..., etc. (*D. Pietro Chiaf*) 463

L'Encyclique « Libertas » et ses enseignements (*Un professeur de théologie*) 536

L'École neutre en face de la théologie. Cas de conscience (*Deux prêtres, docteurs en théologie*) 138

Nouvelle Défense de l'Eglise, ou Réflexions sur quelques faits du jour. Réponses et souvenirs (*l'abbé Charles Rossignol*). 71

Théologie ascétique. Lettres de S. Alphonse-Marie de Liguori, fondateur de la congrégation du Très-Saint-Rédempteur, évêque de Sainte-Agathe-des-Goths, docteur de l'Eglise, trad. de l'italien par *le P. F. Dumortier*. Première partie. Correspondance générale 29

Instructions en forme de retraite, à l'usage des âmes consacrées à Dieu et des personnes pieuses (*Mgr Charles-L. Gay, évêque d'Anthédon*) 234

Le Sacré-Cœur et la Compagnie de Jésus (*le P. Henri de Rochemure*) 360

Les Maisons de la propagation de la foi (*H. de Terrebasse*). . . . 368

Le Prêtre et la Vie d'étude (*l'abbé Moussard*) 453

Le Prêtre et le Franc-Maçon (*J. Nicolas*) 360

Mélanges. Patriotisme et Religion. Beaux exemples de foi et d'héroïsme chrétien, recueillis dans les annales militaires contemporaines 72

Un Ex-voto à Notre-Dame de Lourdes, histoire intime et authentique d'une guérison (*Th. de Caer*) 167

Les Fleurs de Mgr de Ségur (*Mlle de Ségur*) 500

Judaïsme et cultes dissidents. La Mission des juifs et les deux Chars évangéliques, ou la Splendeur de l'Église annoncée par l'histoire et les prophètes inspirés (*l'abbé Goudet*) 71

Die mandäische Religion, ihre Entwickelung und geschichtliche Bedeutung erforscht, dargestellt und beleuchtet von *Dr A.-J.-H. Wilhelm Brandt*. 236

JURISPRUDENCE

Droit international. Le Droit international. La Guerre (*Henry Sumner Maine*) Trad. de l'anglais. 313

Droit canonique. Die Ehevorschrift des Concils von Trient, Ausdehnung und heutige Geltung. Eine canonistiche Studie (*A. Leinz*) 168

Étude sur les origines et la nature du mariage civil mis en regard de la doctrine catholique (*l'abbé A. Paoli*). 140

Droit civil. Manuel de la police des cultes, etc. (*V. Jeanvrot*) . . 360

Procédure. Traité-Formulaire de procédure pratique en matière civile, commerciale, criminelle, administrative et militaire (*Isaure-Toulouse*) 237

SCIENCES ET ARTS

Philosophie. COURS DE PHILOSOPHIE. Institutiones philosophicae quas Romae in pontificia Universitate gregoriana tradiderat *P. Joan. Jos. Urraburu*, vol. I. Logica 385
Das Grundproblem der Erkenntnisstheorie (*E. von Hartmann*) . . 314
Institutiones logicales (*le R. P. Tilmann Pesch*). 31

Psychologie. L'Ame humaine, existence et nature (*le R. P. M. Th. Coconnier*). 387
Notions de psychologie à l'usage des jeunes filles (*l'abbé L. Salembier*). 388
L'Éducation. Éléments de psychologie de l'homme et de l'enfant appliquée à la pédagogie (*Eug. Maillet*). 389
Éducation et hérédité, étude sociologique (*M. Guyau*) 391
La Genèse de l'idée de temps (*M. Guyau*). 392
L'Évolutionnisme et les idées-forces (*Alfr. Fouillée*). 393
Les Lois de l'imitation, étude sociologique (*G. Tarde*) 394
La Tête et le Cœur, étude physiologique, psychologique et morale (*P. Vallet*). 396
Le Cerveau, l'âme et les facultés (*Alb. Farges*). 397

Métaphysique. Rapport du relatif et de l'absolu (*Félix Cellarier*) . 398
Esquisse d'une méthode de conciliation universelle. Au large ! (*Joseph Serre*) 399
Cours de philosophie première (*Pierre Laffite*). T. I : Théorie générale de l'entendement 400
Le Problème religieux au XIXe siècle (*J.-E. Alaux*) 400

Morale. Éléments de droit naturel (*D. Raphael Rodrigues de Cepeda*), trad. de l'espagnol par *Aug. Onclair*. 402
La Foi, la force et la raison (*Putsage*). 402
Moralphilosophie (*le P. V. Cathrein*). 1re partie 315

Histoire de la Philosophie. Histoire de la philosophie (*S. É. le cardinal Zéphyrin Gonzalez*), trad. et annotée par *le R. P. G. de Pascal* 403
L'Esthétique d'Aristote et de ses successeurs (*Ch. Bénard*) . . . 404
Étude sur François Bacon, suivi du Rapport à l'Académie des sciences morales et politiques sur le concours ouvert pour le prix Bordin (*J. Barthélemy Saint-Hilaire*) 406

Éducation. Les Fruits de l'école sans Dieu (*l'abbé Art. Bonnot*) . . 169
Le Petit Sou de la Ligue de l'enseignement (*Jacques Bonhomme*). . 452
L'Education de nos fils (*le Dr Jules Rochard*). 238
Etudes et Etudiants (*Ernest Lavisse*) 240
L'Instruction publique des femmes en France (*le Dr J. Wychgramm*), trad. par *E. Esparcel*. 141
Nos Jeunes Filles aux examens et à l'école (*Alexix Lemaistre*) . . 493
L'Agonistique. Jeux actifs, exercices amusants (*le général Lewal*) . 361

Sciences politiques. An Introduction to the history of the science of politics (*Frederick Pollock*) 454
La Liberté de conscience en France et à l'étranger (*G. Saunois de Chevert*) 318
Autonomie et Fédération. Home rule irlandais et Projet de fédération entre la France et l'Angleterre (l'auteur des *Éléments de la science sociale*), trad. de l'anglais par *J.-J. Gerschel* 454
John Hopkins University Studies in Historical and political Science. Huitième série, fasc. III. Local government in Wisconsin (*David E. Spencer*) 169

Dépopulation et Civilisation (étude démographique) (*Arsène Dumont*) 211
Dati psicologici nella dottrina giuridica e sociale di G.-B. Vico (*G. Vadalà-Papale*) 30

Botanique. Agriculture, Jardinage. La Vie des plantes (*John Lubbock*), trad. de *E. Bordage* 241
Nos Fleurs, petites causeries botaniques (*Mme Huguette*). 456
Tu seras agriculteur, histoire d'une famille de cultivateurs (*Henri Marchand*). Vie agricole, économie rurale. 435
Guide du jardinage (*Jean Dybowski*) 537

Biologie, Zoologie. Du Transformisme et de la Génération spontanée (*Charles Rohaut*). 198
L'Esprit de nos bêtes (*E. Alix*) 218
L'Activité des animaux (*M. Tenicheff*), trad. du russe par *M. Gourovitch*) 362
Les Industries des animaux (*Frédéric Houssay*). 362
Les Bêtes en robe de chambre (*le marquis de Cherville*) 268
Les Auxiliaires, recits de l'oncle Paul sur les animaux utiles à l'agriculture (*J.-Henri Fabre*) 455
Le Monde des fauves (*Fulbert Dumonteil*). 537

Anthropologie. L'Enfance de l'humanité (*Dr Verneau*). 514

Sciences médicales. Les Bactéries et leur rôle dans l'étiologie, l'anatomie et l'histologie pathologique des maladies infectieuses (*A.-V. Cornil et V. Babès*) 194
Pathologie comparée de l'homme et des êtres organisés (*le Dr Bordier*). 196
L'Immunité par les leucomaïnes (*Eusèbe Güell y Bacigalupi*) . . . 197
Encyclopédie d'hygiène et de médecine publique, publiée sous la direction du *Dr Jules Rochard*. T. II. 198
Les Poisons de l'air (acide carbonique et oxyde de carbone). Asphyxie et empoisonnement (*Gréhant*) 199
Les Maisons d'habitation, leur construction et leur aménagement (*le Dr Corfield*), trad. du *Dr Jardet* 200
Hygiène de l'oreille à l'usage des lycées (*le Dr Hamon du Fougeray*). 200
Cornets acoustiques (*le Dr Rattel*) 200
Hygiène de la vieillesse (*le Dr Sève*) 201
Pourquoi et comment on doit combattre l'alcoolisme, étude d'hygiène publique (*le Dr Cristofini*) 201
La Lutte contre l'abus du tabac 201
La Vérité sur les tours (*X. Delore*) 202
Des Tours et de l'opportunité de leur rétablissement (*le Dr Lortat-Jacob*) 202
Recherches sur les maladies vénériennes à Paris, de 1878 à 1887 (*le Dr Commenge*) 202
La Femme pendant la période menstruelle, étude de psychologie morbide (*le Dr Icard*). 202
L'Homme et la Femme à tous les âges de la vie (*le Dr Camboulivet*). 203
L'Hypnotisme (*Dr Foveau de Courmelles*) 513
Leçons cliniques sur les principaux phénomènes de l'hypnotisme (*le Dr Luys*) 204
Les Émotions dans l'état d'hypnotisme et l'Action à distance des substances médicamenteuses (*le Dr Luys*). 204
L'Hypnotisme, ses phénomènes et ses dangers (*l'abbé Touroude*) . 205
Étude sur l'hypnotisme (*Claverie*) 206
Essai sur l'hypnotisme (*Dolhagaray*) 206
Les Rêves (physiologie et pathologie) (*le Dr Tissié*) 207
La Grande Névrose (*le Dr J. Gérard*) 170
Hygiène et Traitement des maladies mentales et nerveuses (*le professeur Kovalevsky*). Trad. du russe par le *Dr Wladimir de Holstein*. 207
Les Épilepsies et les Épileptiques (*le Dr Ch. Feré*). 208
Les Sensations internes (*Beaunis*) 209
Le Cerveau (*le Dr Georges Surbled*) 209
Le Médecin devant la conscience (*le Dr G. Surbled*) 210
L'Anthropologie criminelle et ses récents progrès (*le professeur Lombroso*). 211

Le Surmenage intellectuel et les Exercices physiques (*le Dr Riant*). 212
Le Surmenage mental dans la civilisation moderne (*Marie Manacéine*), trad. du russe par *Jaubert*. 213
Renaissance physique (*Philippe Daryl*) 214
L'Hygiène de l'exercice chez les enfants et les jeunes gens (*le Dr Fernand Lagrange*). 214
Les Exercices du corps (*Gaston Bonnefont*) 74
La Santé de nos enfants (*le Dr Coriveaud*) 215
Dictionnaire abrégé des sciences médicales (*Dr Thomas*) 215
Le Magnétisme et l'Electricité (phénomènes magnétiques et électriques) (*Amédée Guillemin*) 215
Alger et la Tuberculose pulmonaire (*le Dr Gandil*) 216
Madère, station médicale fixe, accompagné d'un Guide-Madère (*le Dr Mourao-Pitta*) 216
Action thérapeutique de Salies-de-Béarn (*le Dr Raymond Petit*) . . 216
De la Curabilité des accidents péritonéo-hépatiques d'origine alcoolique (*le Dr Eugène Willemin* [de Vichy]) 216
Le Diabète sucré (*le Dr Emile Schnée* [de Carlsbad]) 216
Médecine pratique (*le Dr Henri Gaudichier*) 217
De la Grippe, leçons du professeur *Fabre*, recueillies par *le Dr Audibert*. 217
Leçons de clinique médicale (*Henri Desplats*) 217
Ma Cure d'eau, ou Hygiène et médication. Trad. française par *Sébast. Kneipp* 217
Conferencias cientificas leidas por *los Profesores de la Escuela de Medicina en Sevilla* 217
Hecquet, docteur-régent et ancien doyen. Sa vie, ses œuvres (*le Dr J. Roger* [du Havre]). 76
Dr E.-G.-F. Grisanowski. Mittheilungen aus seinem Leben und seinen Briefen (*Elpis Melena*) 218

Physique. Traité d'optique, t. Ier (*Mascart*) 319
La Production de l'électricité (*Baille*). 513

Météorologie. Annuaire du Bureau des longitudes pour l'an 1890. 34

Histoire de l'art. Essai d'histoire de l'art (*Wilhem Lübke*), trad. par *C.-Ad. Koella*, t. I et II 100
L'Art, simples entretiens à l'usage de la jeunesse (*Élie Pécaut et Charles Baude*) 100
Les Statuettes de terre cuite dans l'antiquité (*E. Pottier*) 514
La Sculpture antique (*Pierre Paris*) 101
L'Architecture grecque (*V. Laloux*). 101
L'Architecture romaine (*Édouard Corroyer*) 101
L'Art gothique, l'Architecture, la Peinture, la Sculpture, le Décor (*Louis Gonse*). 484
Le Treizième siècle artistique (*A. Lecoy de la Marche*) 101
Histoire et description des tapisseries de la cathédrale d'Angers (*L. de Farcy*). 102
L'Ancienne France. Sculpteurs et Architectes. 102
L'Ancienne France. Peintres et Graveurs 102
Jacques Callot, sa vie, son œuvre et ses continuateurs (*Henri Bouchot*) 102
Vie de S. Bruno, d'après les tableaux de Le Sueur conservés à la Grande-Chartreuse, reproduits en phototypie, trad. de *Laurent Surius*, par Un religieux de l'ordre 103
Charles Le Brun et les arts sous Louis XIV, le Premier peintre, sa vie, son œuvre, ses écrits, ses contemporains, son influence (*Henry Jouin*) 98
Les Archives des arts, 1re série (*Eug. Müntz*) 103
Guide de l'École nationale des beaux-arts (*Eug. Müntz*) 104
Histoire de la renaissance artistique en Italie (*Charles Blanc*) . . 104
Les Origines de la Renaissance en France (*Louis Courajod*) . . . 105
Les Grands Peintres. Écoles d'Italie (*Henri Axenfeld*) 106
L'Art en Italie, au moyen âge et à la Renaissance (*Mgr Séb. Brunner*), trad. de l'allemand, par *J.-T. de Belloc* 106
Paolo Veronese, sua vita e sue opere (*Pietro Caliari*). 106
Paul Véronèse (*Charles Yriarte*) 107

Venise, ses arts décoratifs, ses musées et ses collections (*Émile Molinier*) 107
Les Grands Peintres de l'Allemagne, de l'Espagne, de l'Angleterre et de la France (*T. de Wyzewa et X. Perreau*). 494
Peintres français contemporains (*Charles Bigot*) 108
Etudes d'art antique et moderne (*Eugène Guillaume*). 108
Esquisse d'une histoire de la peinture au Musée du Louvre (*Pierre Petroz*) 109
Musée du Louvre. Voyage autour du Salon carré (*A. Gruyer*). . . 486
Histoire du réalisme et du naturalisme depuis l'antiquité jusqu'à nos jours (*Paul Lenoir*) 109
Les Peintres de la vie (*Camille Lemonnier*) 109
Fragonard (*Félix Naquet*) 110
Lettres adressées au baron Gérard, peintre d'histoire, par les artistes et les personnages célèbres de son temps, publiées par le baron *Gérard*, son neveu 110
Madame Vigée-Le Brun (*Charles Pillet*). 110
Gustave Moreau et son œuvre (*Paul Leprieur*). 111
La Vie et l'Œuvre de Jean Bellegambe (*Mgr C. Dehaisnes*) . . . 144
Hobbema et les Paysagistes de son temps en Hollande (*Emile Michel*). 110
Versailles et les Trianons (*Eug. Sadoux*). 112
L'Art chinois (*M. Paléologue*). 111
Dessins et modèles. Les Arts du bois. Notices (*A. de Lostalot*) . . 112
Les Costumes strasbourgeois, édités au XVIIe siècle par F.-G. Schmuck et au XVIIIe siècle par ses fils. Reproduits en fac-similés (*Oscar Berger-Levrault*) 113

Arts industriels. Histoire du luminaire depuis l'époque romaine jusqu'au XIXe siècle (*Henry d'Allemagne*) 487
Traite de photographie par les procédes pelliculaires (*George Balagny*) 74
La Photographie à la lumière du magnésium (*le Dr J.-M. Eder*), trad. de l'allemand par *Henry Gauthier-Villars* 74
Le Temps de pose (*A. de la Baume Pluvinel*) 169
L'Art dans la parure et dans le vêtement (*Charles Blanc*) 494
Broderies et Dentelles (*Ernest Lefébure*) 111
Histoire de la dentelle (*Mme Bury Palliser*). Trad. française . . . 170
Traité théorique et pratique de l'art du relieur (*Em. Bosquet*) . . 144

Art militaire. L'Entrée en campagne (*le lieutenant-colonel C. Koettschau*), trad. de *Ernest Jæglé* 118
Rapport sur l'armée allemande adressée à S. A. I. le grand-duc Nicolas (*le général baron Kaulbars*) de l'etat-major russe, au retour de sa mission militaire à Berlin (1875-1876), trad. du *commandant Le Marchand*. 118
L'Armée française et son budget en 1890 119
Guide pour l'enseignement de la fortification de campagne (*le colonel Von Brunner*), trad. de *J. Bornecque* 120
Sièges célèbres. Étude historique sur les défenses de places (*F. Azibert*) 368
La Guerre de masses. I. Préparation stratégique des actions décisives. 1re partie : Guerre napoléonienne. 120
A propos des manœuvres de 1889 (*le général Philebert*) 120
La Poudre sans fumée et ses conséquences tactiques (*le colonel B...*). 121
Patrouilles indépendantes. Tactique nouvelle nécessitée par les armes à longue portée et la poudre sans fumée (*le baron G. von der Goltz*), trad. de *Ernest Jæglé* 121
L'Artillerie de campagne subordonnée aux généraux commandants de corps (*le général prince Kraft de Hohenhohe-Ingelfingen*), trad. du *capitaine H. Monet* 121
La Défense des Vosges et la Guerre de montagnes (*le capitaine Brulé de Rémur*). 121
La Guerre au Sénégal. La Colonne du Rip en 1887, leçons à tirer de l'expérience du passé (*Un officier supérieur de l'infanterie de marine*) 122
Équitation (*le commandant Bonnal*) 122
Dix Ans soldat, souvenirs et impressions de la vie militaire (*Ch. Mismer*). 122

La Bohême militaire, ou l'Avenir des sous-officiers dans l'armée (*F.-M.-J. Dutreuil de Rheins*) 122

Mélanges. Année scientifique et industrielle (*Louis Figuier*) . . . 362
Causeries scientifiques (*Henri de Parville*) 363
La Question du charbon de terre (*Albert de Lapparent*). 73
L'Exposition universelle de 1889 (*Henri de Parville*) 37
La Navigation maritime. Marines de guerre et de commerce. Navigation de plaisance (*E. Lisbonne*). 455
Le Yacht, histoire de la navigation maritime de plaisance (*Philippe Daryl*) 490
Histoire de la téléphonie et Exploitation des téléphones en France et à l'étranger (*Julien Brault*) 363
Les Outils de l'écrivain (*Spire Blondel*) 361
Le Chant grégorien, sa genèse et son développement (*Dom Laurent Janssens*) 538
Les Courses de chevaux en France (*A. de Saint-Albin*) (*Robert Milton*). 142
Le Chic à cheval, histoire pittoresque de l'équitation (*L. Vallet*). . 490
Les Repas à travers les âges (*Ed. Guillaume*) 505
Le Tabac. Le Livre des fumeurs et des priseurs (*Spire Blondel*). . 491
Deuxième Album *Caran d'Ache*. 505
Album *Crafty*. — Les chiens. 505

BELLES-LETTRES

Linguistique. Le Latin de Grégoire de Tours (*Max Bonnet*). . . 38
Französisch-etymologisches Wörterbuch (*H.-A. Schortensack*) . . 242
Neuer vollständiger Index zu Diez' Etymologischen Wörterbuche der romanischen Sprachen... (*Johann-Urban Jarnik*) 424
Manuel d'ancien français. La Littérature française au moyen âge. XIe-XIVe s. (*Gaston Paris*) 425
Grammaire élémentaire (*L. Clédat*). 423
Grammaire de la langue française d'après de nouveaux principes concernant les temps des verbes et leur emploi (*le Dr I.-M. Rabbinowicz*) 424
La Réforme de l'orthographe française (*Michel Bréal*) 425
La Simplification de l'orthographe (*Louis Havet*) 425

Folk-Lore. Traditions, coutumes, légendes et contes des Ardennes, comparées avec les traditions, légendes et contes de divers pays (*Albert Meyrac*) 322

Poésie. Les Feuilles d'automne (*Victor Hugo*) 123
Les Chants du crépuscule (*Victor Hugo*) 125
Les Voix intérieures (*Victor Hugo*). 126
Le Livre du Jugement (La Création, la Chute) (*Albert Jhouney*) . . 127
Les Refuges (*Maxime Formont*) 129
Harmonies chrétiennes, poésies (*Jean Casier*) 129
Rimes cléricales (*l'abbé Ludovic Briault*) 130
Le Tocsin (*le comte Achille du Clésieux*) 132
Récits et Légendes, 2e série (*le P. Delaporte*). 132
Christophe-Colomb, poème héroïque en 4 actes (*Gustave Zidler*). . 132
Les Voix de floréal (*Emile Jumelle*). 133
Les Automnales (Feuilles et fleurs, Brumes et bises, les Rafales) (*Camille Thorin*). 124
Pierres d'Iris, petits poèmes en prose et en vers (*Albert Lantoine*) . 134
Oh famille ! (*Paul Viteau*) 135
Voix du Souvenir (*Olivier Lesbordes*) 136
L'Enfant (*Paul de Tournefort*). 136
Sombres visions, Aurores brillantes (*E. Houard*) 137
Drapeaux et Voiles (*E. Houard*). 137
Poésies. Les Mois et les Jours (*Jules Le Fèvre-Deumier*). 137
Napoléon le Petit (*Victor Hugo*) 79
Les Poésies de Germain Colin Bucher, Angevin, publiées par *Joseph Denais* 426
Les Poètes du clocher (*Charles Fuster*). 248

Nouveau Traité de versification française (*Ch. Le Goffic* et *Ed. Thieulin*). 268
Mirèio, a provençal poem (*Frédéric Mistral*), translated by *Harriet Waters Preston* 538
L'Enfer (*Dante Alighieri*), trad. *P. A. Fiorentino*. 488
Adam. Canti di *Giuseppe di Napoli Baudo*. 364

Théâtre. Le Divorce de Juliette (*Octave Feuillet*) 365
Garcia Moreno, président de l'Equateur, drame en 3 actes (*Augustin Paul*) 174
Loc'h Maria, drame en 3 actes, en vers (*le P. Delaporte*) 132
Joseph retrouvé par ses frères, drame biblique en 5 actes, en vers (*le P. F. Chauffour*). 132
Scènes et Dialogues (*Mme de Stolz*) : L'Héritière, un acte. — Simplicité, trois actes. — Economie et Parcimonie, dialogue.— Le Style c'est l'homme, dialogue sur la simplicité. — L'Amitié, dialogue. — Tout ce qui reluit n'est pas or, un acte. — La Muette, deux actes. — Recette contre la jaunisse, comédie. — Une Rencontre, deux actes. — Les Œuvres de Madame Privat, deux actes . 270, 271
La Fredaine de Suzette, opérette comique en un acte pour pensionnats de jeunes filles (*A. Sockeel*) 272
Tolbiac, opérette en deux actes, pour pensionnats de jeunes filles (*Sockeel*) 272
Mes Voisines, mardi-gras en un acte, avec pantomimes et chants (*l'abbé Sockeel*) 272
Deux Saynètes pour petites filles. L'Accordéon cassé. Madame la Férule, paroles de *A. Sockeel*, musique de *A. Catouillard*. . . . 272
Aurore et Soir, drame lyrique pour jeunes filles, en deux actes (*l'abbé Sockeel*). 1er acte. Aurore. Marie Stuart à Fontainebleau . 272
Le Monologue au collège. Le Mal de mer, monologue (*Benedict Quinçay*). — Les Treize Chous de Marcachat, fantaisie en vers (*le même*). — Un Homme indispensable, monologue en prose (*le même*). — Dans l'œil (*le même*). — Un Inventeur. monologue (*le même*). — Le Père Poirault, scène comique (*le même*). 272
Le Théâtre à la maison et à la pension (*B. Vadier*) 509
Les Jours de fête au patronage. 167

Romans, Contes et Nouvelles. Honneur d'artiste (*Octave Feuillet*). 6
Une Gageure (*Victor Cherbuliez*). 8
Chante-Pleure (*Emile Pouvillon*). 10
Les Noellet (*René Bazin*) 12
Candeur (*André Maurel*). 13
Naufrage d'amour (*Elzéar Rougier*). 14
Ames vierges (*Jean de la Bretonnière*) 15
Les Derniers Rêveurs (*Paul Perret*). 16
Mademoiselle Henri (*Edouard Grimblot*) 16
Sauveteur (*Pierre Maël*). 17
Le Fils du plongeur (*Fortuné du Boisgobey*) 18
Pascal Bordelas (*Boyer d'Agen*) 18
Parysatis (*Jane Dieulafoy*) 19
L'Ami Grandfricas (*E. Laillet*). 19
Voyages abracadabrants du gros Philéas (*Mme la comtesse de Pitray, née de Ségur*). 20
Les Hautvillers (*Pierre Ficy*) 20
Le Bouquet d'algues (*S. Blandy*). 21
Aïcha (*Cat*) 21
Trompe-la-Mort (*H.-B. de Laval*). 22
Le Dernier Sire de Lavardin (*Jean Drault*) 23
Les Décembristes (*le comte Léon Tolstoï*), trad. du russe par *B. Tseytline* et *E. Jaubert* 24
Demos (*Gissing*), trad. de l'anglais par *Hephell*. 25
La Fortune de Silas Lapham (*W.-D. Howels*), trad. de l'anglais par *Mariech* 25
Le Roman de la femme-médecin, suivi de Récits de la Nouvelle-Angleterre (*Sarah Orne Jewet*), trad. de l'anglais par *Th. Bentzon*. 25
Nouvelles Mille et Une Nuits (*Robert-Louis Stevenson*), trad. de l'anglais par *Th. Bentzon*. 26
Trois Nouvelles (*Mme Marie d'Ebner-Eschenbach*) 27

Le Dernier Laird et la Providence du camp (*Paul Féval fils*) . . . 27
Devant l'âtre (*Lucien Doinel*) 28
Un Cœur de femme (*Paul Bourget*). 289
Notre Cœur (*Guy de Maupassant*). 292
Le Petit Margemont (*Robert de Bonnières*) 293
Vicomtesse (*Léon Barracand*) 295
Yvonne (*Edouard Delpit*). 296
Sur le seuil (*Léon de Tinseau*). 297
Bouche close (*le même*) 297
Chaos (*Alexandre Hepp*). 298
Cousine Laura (*Marcel Prévost*) 299
Astra (*Carmen Sylva*). 300
Le Cadet (*Jean Richepin*) 301
Le Rousset (*Jacques Le Lorrain*) 302
Le Roman d'un propriétaire (*Ch. d'Héricault*) 302
L'Abbé Roitelet (*Ferdinand Fabre*) 303
Byzance (*Jean Lombard*). 303
Fontenay Coup-d'épée (*Fortuné du Boisgobey*) 304
Le Volontaire de 1815 (*G. Le Faure*) 305
La Comédie mondaine, Reptile (*le comte Léonce de Larmandie*). . . 305
L'Essence de soleil (*Paul Adam*). 306
Israël (Son Excellence le citoyen Vénal (*G. Lafargue-Decazes*). . . 306
Popular (*Jules de Vors*) 306
Les Mémoires d'un enfant (*Pierre Loti*) 307
Les Mémoires d'un suicidé (*Maxime Du Camp*). 308
Les Fiancés de la Gardiole (*Mme Louis Figuier*). 308
Don Gesualdo (*Ouida*), trad. de l'anglais par *F. Bernard* 309
Contes pour les assassins (*Maurice Beaubourg*) 310
Les Veillées de la brigade, ou la Vie d'un soldat, de 1814 à 1871 (*le baron A. du Casse*). 460
Les Frères Manche. Les Joyeusetés de Pancrace, scènes de la vie picaresque dans le Jura (*F. Guillermet*). 456
Contre vent et marée (*le baron G. Winspeare*) 452
A south sea lover (*Alfred St. Johnston*) 427
Un Cadet de Normandie au XVIIe siècle (*F. du Boisgobey*) 495
Péveril du Pic (*Walter Scott*) 494

Ouvrages pour la jeunesse. Julius et Miriam, épisode du siège de Jérusalem (*Mme F. de Nocé*) 408
Le Pseudonyme de Mademoiselle Merbois (*Raoul Maltravers*). . . 409
Mademoiselle d'Ypre (*Roger Dombre*) 410
Histoire intime (*Gabrielle Béal*) 410
Mon Oncle et ma Femme (*Eli Floënan*) 411
Deux Fiancées (*Mlle Trouessart*) 411
Huberte (*M. Maryan*) 411
Reine de Chanteneuil (*Mme la baronne S. de Boüard*). 412
L'Hôtel Saint-François (*M. Maryan*) 412
Annie (*M. Maryan*) 413
Sans foyer (*Marie-Alix de Valline*) 414
Pauvre Jean (*Pierre du Château*). 414
La Clef d'or (*Mlle Zénaïde Fleuriot*) 415
Ismay Waldron, ou la Femme du régisseur, suivi des Braves Cœurs (*Mme Berthe Neulliès*). 415
Braconnette (*Aimé Giron*) 416
Loyauté (*Mlle Z. Fleuriot*) 417
La Dot de Germaine (*M. du Campfranc*) 417
La Perle du Thouaré (*Mlle Gabrielle d'Éthampes*) 418
Histoire d'un cirque (*Mme la comtesse de Beaumont*) 418
Maner-Nevez (*Jacques Brémond*) 418
Ma Mère (*Mme de Stolz*) 418
Gina, histoire d'une orpheline (*Aylicson*). 419
Une Petite Sauvage (*Marguerite Levray*) 419
Louisette (*Marie Lacroix*) 419
Vieux Contes de la veillée (*Mme de Witt née Guizot*) 419
Récits bretons (*A. Blanlœil*) 419
Contes de tous les pays, réunis et adaptés par *Th. Bentson* . . . 419
Le Canon de Ligny (*H. Bouchot*). 419
Histoire de deux bureaucrates (*l'abbé Morigny*) 420

Contes et Nouvelles (*l'abbé Morigny*) 420
Mémoires d'un parapluie (*le commandant Stany*) 420
La Nièce du président (*Marie Maréchal*) 420
Le Dernier Carlin (*B. Auerbach*) trad. de *Louis de Hessem* 420
Prisonnier (*B. Auerbach*), trad. de *Louis de Hessem* 420
Roi et Paysan (*Emile Moreau*) 421
Les Fleurs à Paris (*Fulbert Dumonteil*) 421
Mémoires d'un collégien russe (*André Laurie*) 421
Découvertes des mines du roi Salomon (*Ridder Haggard*), adaptation par *C. Lemaire* 421
Les Exploits de Martin Robert, histoire d'un humble (*Gabriel Ferry*). 422
Marchand d'allumettes (*A. Gennevraye*) 422
Contes du vieux pilote (*Jean de Nivelle* [*Charles Canivet*]) 499
Le Petit Amiral (*F. Méaulle*) 497
L'Avenir d'Aline (*Henry Gréville*) 496
Simplette (*F. Calmettes*) 496
Droit au but (*Louis Mainard*) 496
Trop grande, roman de jeune fille (*Ernest d'Hervilly*) 496
Le Petit Gosse (*W. Busnach*) 510
Le Sacrifice de Lancelot, imité de l'anglais de *lady Noel*, par *A. Chevalier* 512
Joies d'enfants (*Mars*) 505
Contes merveilleux (*Hauff*), trad. de *Louis de Hessen* 510
L'Orpheline des Fauchettes, suivi de l'Oncle Jacques et de : Les Étapes de Françonnette (*Marguerite Levray*) 513
La Fille des Bohémiens (*Mme Colomb*) 512
Princesse Rosalba (*Mme Chéron de La Bruyère*) 511
Les Chercheurs de quinquinas des vallées de Caravaja à l'Amazone (*P. Bory*) 512
L'Usine et le Château (*vicomtesse de Pitray, née de Ségur*) 514
La Petite Maison de la forêt (*Mme de Witt, née Guizot*) 516
Popo et Lili, histoire de deux jumeaux (*Mme la marquise de Moussac*). 515
Les Gourmandises de Charlotte (*Mme Jeanne Samary*) 506
La Fête de Saint Maurice (*André Surville*) 515
En Esclavage (*Mme P. de Nanteuil*) 510
Un Drôle de petit bonhomme (*J. Girardin*) 515
La Part du cadet (*Mme S. Blandy*) 511
Contes mythologiques (*H. de La Ville de Mirmont*) 508
Le Journal de la jeunesse, nouveau recueil hebdomadaire illustré. 502
Voyages et aventures du capitaine Marius Cougourdan (*Eugène Mouton*) 507
Les Aventures de Jean le Savoyard (*Mme Jeanne Cazin*). 514
Rayon de Soleil (*Mlle Zénaïde Fleuriot*). 511
Perdus dans la grande ville (*F. Méaulle*) 509
Le Secret de sir William (*Marc Anfossi*) 501
Petits Amis (*Mme de Bosguérard*) 502
Les Bourgeois de Calais (*Mme de Witt, née Guizot*) 495
Les Mille et un Jours, contes persans, trad. par *Pétis de la Croix*, édition à l'usage de la jeunesse, par *Eudoxie Dupuis* 491
Le Robinson des vacances (*Pierre du Château*). 501
A la conquête du courage (*Berthe Vadier*) 501
Bons Joueurs et Mauvais Joueurs (*Tante Nicole*) 506
Pourquoi? Pourquoi? (*Tante Nicole*) 499
Monsieur Strong (*Ed. Guillaume*). 507
En se cherchant (*Hipp. Gautier*). 500
Contes et Comédies de la Jeunesse (*Lemercier de Neuville*) 500
Les Aventures de Piképikécomégram (*Arsène Alexandre*) 499
Mon premier Alphabet. 507
Marie Sans-Soin (*Bertall*) 506
Petit Jacques (*Mme de Stolz*) 515
Aventures de Sidi-Froussard (*Georges Le Faure*) 497
Les Mémoires d'un gros sou (*Sylva Consul*). 500
Les Bébés d'Hélène (*William L. Hughes*, imité de *J. Habberton*) . . 498
Temps d'épreuve, épisodes de la vie d'une jeune fille (*Mme Jules Samson*) 496
César Cascabel (*Jules Verne*) 495
Une Élève de seize ans (*E. Legouvé*) 509
Le Secret du mage (*André Laurie*) 508

Les Jeunes Aventuriers de la Floride (*J.-F. Brunet*). 509
Histoire de deux bébés (*Kitty et Bo*) (*J. Lermont*) 510
Le Prince Myosotis (*Bidet*) (*Albert*) 501
Les Petits Danseurs, album en couleurs. 506
Les Chansons des joujoux (*Jules Jouy*), album en couleurs. . . . 506
Musée des familles 503
Magasin d'éducation et de récréation. 504
Le Petit Français illustré, journal des écoliers et des écolières . . 504
Saint-Nicolas, journal illustré pour garçons et filles 503
Musée des enfants 504
Musée des jeunes filles. 504
Mon Journal 505

Littérature française. Les Évolutions de la critique française (*Ernest Tissot*) 432
Réaction (*Jean-Paul Clarens*) 433
Lettres sur le beau en littérature, suivies d'une Étude sur le grand Corneille (*l'abbé Mérit*) 269
Ein Gralbuch (*Gerhard Gietmann*) 321
Le Théâtre en France. Histoire de la littérature dramatique depuis ses origines jusqu'à nos jours (*L. Petit de Julleville*) 320
L'Académie française (*Eugène Asse*) 457
Études littéraires sur le XVIIe siècle. Chapelain et nos deux premières Académies (*l'abbé A. Fabre*) 148
Portraits du XVIIe siècle (*Léon Gautier*) 364
Dix-huitième Siècle. Etudes littéraires (*Emile Faguet*) 431
Les Doctrines littéraires de l'Encyclopédie, ou le Romantisme des encyclopédistes (*J. Rocafort*) 519
J.-J. Rousseau jugé par les Français d'aujourd'hui (*John Grand Carteret*) 43
Les Grands Ecrivains français. Vauvenargues (*Maurice Paléologue*). 75
Les Grands Ecrivains français. Mme de Staël (*Albert Sorel*). . . . 457
Nouvelle Histoire de la littérature française pendant la Révolution et le premier Empire (*Victor Jeanroy-Félix*) 245
Nouvelle Histoire de la littérature française pendant la Restauration (*Victor Jeanroy-Félix*) 246
Nouvelle Histoire de la littérature française sous la monarchie de Juillet (*Victor Jeanroy-Félix*) 246
Nouvelle Histoire de la littérature française sous le second Empire et la troisième République (*Victor Jeanroy-Félix*) 247
Lamartine, étude de morale et d'esthétique (*Charles de Pomairols*) . 324
Quelques Ecrivains français (*Emile Hennequin*). 75
Dramaturges et Romanciers (*Emile Montégut*) 520
Les Romanciers d'aujourd'hui (*Charles Le Goffic*) 76
La Vie littéraire. 2e série (*Anatole France*). 521
Un Homme de lettres. Paul Féval (*A. Delaigue*). 458
Souvenirs littéraires du petit séminaire du Rondeau 273

Littératures anciennes et étrangères. Histoire de la littérature grecque. T. II. Lyrisme. Premiers prosateurs. Hérodote (*Alfred Croiset*) 429
La Littérature grecque (*Émile Egger*) 517
Histoire de la littérature allemande (*G.-A. Heinrich*). 44
William Shakespeare (*Victor Hugo*). 146
Life of Robert Browning (*William Sharp*). 326
Dante, étude religieuse et littéraire sur la Divine Comédie (*l'abbé Henri Planet*) 145
Le Théâtre en Russie depuis ses origines jusqu'à nos jours (*Pierre de Corvin* [*Pierre Newski*]) 365
Morceaux choisis de littérature russe, avec deux traductions françaises, dont une juxta-linéaire, par *Armand Sinval* 46

Épistolaires. Lettres de Peiresc aux frères Dupuy, publiées par *Philippe Tamizey de Larroque*. T. II, janvier 1629 à décembre 1633. 48

Polygraphes. Les Grands Écrivains de la France. Nouvelle édition publiée sous la direction de *Ad. Regnier*, *J. de La Fontaine*. T. VI. 40
Œuvres choisies de Voltaire, publiées avec préface, notes et variantes (*Georges Bengesco*). T. VI : Poésies 77

Œuvres définitives (*Victor Hugo*). Les Travailleurs de la mer . . 365
Les Rayons et les Ombres. 365
Les Châtiments 365
Le Roi s'amuse 365

Mélanges. Mes Inscriptions, journal intime de Restif de la Bretonne (*Paul Cottin*) 458
Les Chefs-d'œuvre inconnus. Almanach des bizarreries humaines (*le conventionnel Jacques-Charles Bailleul*) 462
Les Confessions d'un mangeur d'opium (*Thomas de Quincey*). Première trad. intégrale par *V. Descreux* 42
Capirotazos (Satiras y Criticas [*Fray Candil*] (*Emilio Bobadilla*) . . 436

HISTOIRE

Géographie et Voyages. Nouveau Dictionnaire de géographie universelle, contenant la géographie physique, politique, économique, historique, l'ethnographie et la bibliographie. T. IV (*Vivien de Saint-Martin et L. Rousselet*) 327
Nouvelle Géographie universelle. La Terre et les Hommes. XV. Amérique boréale (*Élysée Reclus*). 328
Atlas de géographie moderne (*F. Schrader, F. Prudent et E. Anthoine*) 490
Précis de la géographie économique des cinq parties du monde (*Marcel Dubois*) 220
Le Tour du Monde, nouveau journal des voyages fondé par *M. Ed. Charton* 502
Au Sud et au Nord (*Xavier Marmier*) 366
La France, anthologie géographique (*J. de Crozals*) 220
Paris (*Victor Hugo*) 311
Tout autour de Paris, promenades et excursions dans le département de la Seine (*Alexis Martin*). 331
Vingt jours du Havre à Cherbourg, Rouen, Basse-Seine, Côtes normandes (*Constant de Tours*). 171
Voyage humoristique, politique et philosophique au Mont-Pilat (*le docteur Francus*) [*A. Mazon*]. 540
Carte d'Alsace-Lorraine et régions limitrophes (*E. Guillemin*) . . 220
La Suisse circulaire, Berne, Interlaken, Lucerne, Belfort, impressions d'un touriste (*Adrien Maillard*) 366
L'Espagne (Andalousie) (*J.-T. de Belloc*) 222
Espagne. Souvenirs et impressions de voyage (*G. de Saint-Victor*) . 221
Rome, ses monuments, ses souvenirs (*abbé A. Boulfroy*) 221
La Topografia antica di Palermo dal secolo x al xv (*Vincenzo di Giovanni*). 357
Chez les Lapons. Mœurs, coutumes et légendes de la Laponie norvégienne (*Remy de Gourmont*). 222
Notre Voyage au pays biblique (*abbé Le Camus*) 222
Chevauchée en Palestine (*Léonie de Bazelaire*) 224
Du Bosphore au Jourdain. Souvenirs d'un pèlerinage de vacances (*le R. P. Victor Baudot*) 234
Du Caucase aux monts Alaï. Transcaspie. Boukharie. Ferganah (*Jules Leclercq*) 224
Notes de voyage d'un hussard. Un Raid en Asie (*Jean de Pontevès de Sabran*) 225
L'Asie centrale (Thibet et régions limitrophes) (*J.-L. Dutreuil de Rhins*) 151
Le Maduré. La Nouvelle Mission (*le R. P. Auguste Jean*) 225
La Chine et ses provinces 234
L'Hindoustan 234
Le Continent noir. Au Pays des grands lacs 234
L'Algérie telle qu'elle est (*Raoul Bergot*). 226
Sadi. Souvenirs d'Algérie (*Guy-Valvor*) 539
La Côte africaine d'Alexandrie à Tanger 234
L'Éthiopie méridionale. Journal de mon voyage aux pays Amhara, Oromo et Sidama (Septembre 1885 à novembre 1888) (*Jules Borelli*). 227

Les Pirates de la Mer Rouge, souvenirs de voyage (*Karl May*), trad. par *J. de Rochay* 512
A travers l'Afrique avec Stanley et Émin-Pacha. Journal de voyage du Père Schynse (*Charles Hespers*) 459
Dans les ténèbres de l'Afrique. Recherche, délivrance et retraite d'Emin-Pacha (*H.-M. Stanley*) 228
Emin-Pacha et la Rébellion de l'Équateur (*A.-J. Mounteney Jephson* et *Stanley*) 493
Lettres sur le Congo. Récit d'un voyage scientifique entre l'embouchure du fleuve et le confluent de Kassaï (*Édouard Dupont*) . . 230
Explorations et Missions dans l'Afrique équatoriale (*Florentin Loriot*). 231
Notice sur la carte de l'Ogôoué (*E. At*) 230
A travers les forêts vierges. Aventures d'une famille en voyage (*Désiré Charnay*) 231
Costa-Rica et son avenir (*Paul Biolley*) 232
Aux États-Unis du Brésil, voyage et impressions de M. Théotime Durand (*M. F. J. de Santa-Anna Néry*) 492
Lettres du Brésil (*Max Leclerc*) 232
Trois ans chez les Argentins (*Romain d'Aurignac*). 492
Ethnographische Beiträge zur Kenntniss des Karolinenarchipels (*J.-S. Kubary*) 249
Aux antipodes. Terres et peuplades peu connues de l'Océanie (*V. Tissot et C. Améro*) 233
Nouvelles cartes murales pour l'enseignement de l'histoire ancienne (*H. Kiepert*). Wandkarte von Alt-Latium. — Wandkarte von Alt-Klein-Asien. — Wandkarte der Reiche der Perser und Macedonier. — Wandkarte von Alt-Gallien nebst Teilen von Alt-Britannien und Alt-Germanien 437
Géographie de Strabon, trad. nouvelle par *Amédée Tardieu*. T. IV : Tables alphabétique et analytique 171
Le Tour du monde il y a quatre siècles. Vasco de Gama et Magellan (*Henri Vast*) 233

Histoire ancienne et romaine. Athènes de 480 à 336 avant J.-C. (*Marius Fontane*) 50
I Fasti dei tribuni della plebe della Repubblica romana. Introduzione alla storia del tribunato della plebe (*Garofalo Francesco-Paolo*) 273
Le Droit public romain. T. I (*Mommsen*) trad. par *P.-F. Girard* . . 251
Organisation de l'empire romain. T. I (*Marquardt*) trad. par *A. Weiss et P. Louis-Lucas* 252
Les Manieurs d'argent à Rome. Les Grandes Compagnies par actions ; le marché ; puissance des publicains et des banquiers jusqu'à l'empire (*Ant. Deloume*) 154
Essai sur la Religion romaine et sur les rapports de l'État romain avec quelques religions étrangères, druidisme, judaïsme, christianisme (*Georges Sérullaz*). 310
De l'authenticité des Annales et des Histoires de Tacite (*P. Hochart*) 332
Un Empereur byzantin au dixième siècle ; Nicéphore Phocas (*G. Schlumberger*) 254
La Gaule et les Gaulois jusqu'à la conquête romaine (*Léo Joubert*) 172

Histoire ecclésiastique. Histoire illustrée des pèlerinages français de la Très Sainte Vierge (*le R. P. Jean-Emmanuel-B. Drochon*) 488
La Persécution de Dioclétien et le Triomphe de l'Église (*Paul Allard*). 154
Geschichte der Trierer Kirchen, ihrer Reliquien und Kunstschätze, II. Theil : Geschichte des hl. Rockes, Zweite vielfach vermehrte und verbesserte Auflage (*Stephan Beissel*) 523
Le Clergé sous la troisième république (*François Bournand*) . . . 72

Hagiologie et biographie ecclésiastique. Simples histoires sur les Pères du désert, racontées par une grand'tante à ses petits-neveux (*Gabrielle Félix*) 268

TABLE ALPHABÉTIQUE

DES NOMS D'AUTEURS

ADAM (Paul) 306
ALAUX (J.-E.). 400
ALEXANDRE (Arsène) 499
ALIX (E.) 218
ALLARD (Paul) 154
ALLEMAGNE (Henri D'). 487
AMÉLINEAU (E.) 334
AMÉRO (C.) 233
ANFOSSI (Marc) 501
ANTHOINE (E.) 490
ARBOIS DE JUBAINVILLE (H. D'). 336
ASSE (Eugène) 156,457,459
AT (E.) 230
AUBERT (Félix) 61
AUDIBERT (le Dr) 217
AUERBACH (B.) 420
AUGUSTE JEAN (le R. P.). . . . 225
AULARD (F.-A.) 51,442
AURIGNAC (Romain D') 492
AURIOL (Charles) 115
AVAILLES (Ch. D') 528
AYLICSON. 419
AXENFELD (Henri) 106
AZIBERT (F.) 368
BABÈS (V.). 194
BACHOT (Georges) 33
BAILLE. 513
BAILLEUL (Jacques-Charles). . 462
BALAGNY (George) 74
BARANTE (baron DE) 530
BARATIER (A.) 60
BARINE (Arvède). 269
BARRACAND (Léon) 295
BARTHÉLEMY (A. DE) 265
BARTHÉLEMY SAINT-HILAIRE (J.). 406
BARRON (Louis) 80
BAUDE (Charles). 100
BAUDO (Giuseppe) 364
BAUDOT (le R. P. Victor) . . . 234
BAUNARD (Mgr) 356
BAUZON (l'abbé) 157
BAZELAIRE (Léonie DE) 224
BAZIN (René). 12
BÉAL (Gabrielle). 410
BEAUBOURG (Maurice) 310
BEAUMONT (la Csse DE). 418
BEAUNIS 209
BEISSEL (Stephan) 523
BELLOC (J.-T. DE) 106,222
BÉNARD (Ch.). 404
BENGESCO (Georges) 77
BENTZON (Th.) 25,26,419
BERGER-LEVRAULT (Oscar) . . . 113
BERGOT (Raoul). 226
BERNARD (F.). 309
BERTALL 506
BERTIN (Ernest). 78
BIDET (Albert) 501
BIGOT (Charles) 108
BIOLLEY (Paul) 232
BLANC (Charles). 104,494
BLANDY (S.) 21,511
BLANLŒIL (A.) 419
BLAZE DE BURY (Mlle) 533
BLED (Victor DU) 343
BLONDEL (Spire) 361,491
BOBADILLA (Emilio). 436
BOISGOBEY (Fortuné DU). 18,304,495
BONGHI (Ruggiero) 354
BONHOMME (Jacques) 452
BONNAL (commandant) 122
BONNEFONT (Gaston) 74
BONNET (Max) 38
BONNIÈRES (Robert DE) 293
BONNOT (l'abbé Art.) 169
BORDAGE (E.). 241
BORDIER (Dr) 196
BORELLI (Jules) 227
BORNECQUE (J.) 120
BORY (P.) 512
BOSGUÉRARD (Mme DE). 502
BOSQUET (Ém.) 144
BOÜARD (la baronne S. DE) . . . 412
BOUCHOT (Henri) 102,419,486
BOULFROY (l'abbé A.) 221
BOURGET (Paul) 289
BOURNAND (François) 72
BOURNICHON (J.). 367
BOVET (Marie-Anne DE) 174
BOYER D'AGEN 18
BRANDT (A.-J.-H.-Wilhelm) . . 236
BRAULT (Julien). 363
BRÉAL (Michel) 425
BRÉMOND (Jacques). 418
BRIAULT (l'abbé Ludovic). . . . 130
BRIDGETT (le R. P.). 440
BRINCOURT (Maurice) 73
BRUCKER (le P. Pierre-Paul). . 335
BRUNET (J.-F.) 509
BRUNET (Gustave) 69
BRUNNER (Mgr Séb.) 106
BRUNNER (le colonel VON) . . . 120
BRUTÉ DE RÉMUR (le capitaine). 121
BUCHER (Germain-Colin). . . . 426
BURY-PALLISER (Mme) 170
BUSNACH (W.) 510

CAER (Th. DE) 167
CALIARI (Pietro). 106
CALMETTES (F.) 496
CAMBOULIVET (le Dr) 203
CAMPFRANC (M. DU). 417
CANIVET (Charles) 499
CARAN D'ACHE 505
CARDON (l'abbé J.) 440
CARETTE (Ernest) 544
CARRÉ (Henri) 349
CARS (le duc DES) 256
CASIER (Jean) 129
CASSE (le baron A. DU) . . . 460
CAT 21
CATHREIN (le P. V.) 315
CAZIN (Mme Jeanne). 514
CELLARIER (Félix) 398
CEPEDA (D. Raphaël-Rodriguez DE) 402
CHANBY (le R. P. Th.). . . . 267
CHARNAY (Désiré) 231
CHATEAU (Pierre DU) . . . 414,501
CHAUFFOUR (le P. F.) 132
CHERBULIEZ (Victor) 8
CHÉRON DE LA BRUYÈRE (Mme) . 511
CHERVILLE (le Mis DE). . . . 268
CHEVALIER (A.) 512
CHEVALIER (Aristide) 537
CHIAF (D. Pietro). 463
CHOPIN (le R. P.). 462
CHOTARD (H.). 119
CLAIR (le P. Charles) 489
CLARENS (Jean-Paul) 433
CLAVERIE 206
CLÉDAT (L.) 423
CLÉSIEUX (le Cte Achille DU). . 132
COCONNIER (le R. P. M.-Th.). . 387
COLOMB (Mme). 512
COMMENGE (Dr) 202
CONSTANT DE TOURS 171
CONSUL (Sylva) 500
CORFIELD (Dr). 200
CORIVEAUD (le Dr) 215
CORNIL (A.-V.) 194
CORROYER (Edouard) 101
CORVIN (Pierre DE) [Pierre NEWSKI] 365
COSTA DE BEAUREGARD (le Mis). 446
COTTIN (Paul). 458
COURAJOD (Louis) 105
CRAVEN (Mme Augustus) . . . 174
CRAFTY. 505
CROISET (Alfred). 429
CRISTOFINI (le Dr) 201
CROZALS (J. DE) 220
CUMONT née DE DAMAS (Miss DE). 449
DANTE ALIGHIERI 488
DARYL (Philippe) 214,490
DEHAISNES (Mgr C.) 144
DELAIGUE (A.) 458
DELAPORTE (le P.) 132
DELBOS (Léon) 353
DELORE (X.) 202
DELOUME (Ant.). 154
DELPIT (Edouard) 296
DEBROSAY (F.) 460
DESPLATS (Henri) 217
DIDON (le P.). 516
DIEULAFOY (Jane) 19
DOINEL (Lucien). 28
DOLHAGARAY. 206
DOMBRE (Roger). 410
DOREAU (Dom Victor-Marie). . 531
DOTTIN (G.) 336
DRAULT (Jean) 23
DROCHON (le R. P. Jean-Emmanuel B.) 488
DUBOIS (Marcel) 220
DU CAMP (Maxime). 308
DUMONT (Arsène) 211
DUMONTEIL (Fulbert) . . . 421,537
DUMORTIER (le P. F.) 29
DUPONT (Edouard) 230
DUPUIS (E.) 491
DUTREUIL DE RHINS (J.-L.). 122,151
DUVAL (Louis) 77
DYBOWSKI (Jean) 537
EBNER-ESCHENBACH (Marie D'). 27
EDER (le Dr J.-M.) 74
EGGER (Émile) 517
ELPIS MELENA 218
ESPARCEL (E.). 141
ETHAMPES (Gabrielle D') . . . 418
FABRE 217
FABRE (l'abbé A.), ... 148
FABRE (Ferdinand). 303
FABRE (J. Henri). 455
FAGUET (Émile) 431
FARCY (L. DE). 102
FARÉ (Charles-A.) 114
FARGES (Alb.) 397
FAUCON (Maurice) 104
FÉLIX (Gabrielle) 268
FERÉ (le Dr Ch.). 208
FERRY (Gabriel) 422
FERRY (Jules). 59
FRUILLET (Octave) 6,365
FÉVAL fils (Paul) 27
FICY (Pierre) 20
FIGUIER (Louis) 362
FIGUIER (Mme Louis) 308
FIORENTINO (P. A.) 488
FLEURIOT (Zénaïde). . . . 415,511
FLOËNAN (Eli) 411,417
FONTAINE (Marius). 50
FORMONT (Maxime). 129
FORNERON (M.) 52
FOUILLÉE (Alfr.). 393
FOURNEL (Victor) 258
FOURNIER (P.) 67
FOURNIER l'Américain. . . . 442
FOVEAU DE COURMELLES . . . 513
FRANCE (Anatole) 521
FRANCUS (le docteur) [A. MAZON] 540
FUSTER (Charles) 248
GANDIL (Dr) 216
GARCIA (Juan-Catalina) . . . 165
GAROFALO (Francesco-Paolo) . 273
GARZON (P. Francisco de Paula). 316
GAUDICHIER (Dr Henri) . . . 217
GAULOT (Paul) 56
GAUTHIER-VILLARS (Henry . . 74
GAUTIER (Hippolyte) 500
GAUTIER (Léon) 364
GAY (Mgr Charles-L.) 234
GEBHART (Emile) 66

GEBRUERS (P.-F.) 168
GENNEVRAYE (A.) 422
GÉRARD (le baron) 110
GÉRARD (le Dr J.) 170
GERSCHEL (J.-J.) 454
GIETMANN (Gerhard) 321
GIOVANNI (Vincenzo DI) . . . 357
GIRARD (H.) 73
GIRARD (P.-F.) 251
GIRARDIN (J.). 515
GIRON (Aimé). 416
GISSING 25
GOLTZ (le baron G. VON DER) . 121
GONSE (Louis) 484
GONZÁLEZ (le cardinal Zéphyrin) 403
GOUDET (l'abbé) 71
GOURDON DE GENOUILHAC (H.) . 66
GOURMONT (Remy DE). . . . 222
GOUROVITCH (M.) 352
GRAND CARTERET (John) . . . 43
GRÉHANT 199
GREEN (John Richard). . . . 443
GRÉVILLE (Henry) 496
GRIMBLOT (Édouard) 16
GRUYER (A.) 486
GUELL Y BACIGALUPI (Eusèbe) . 197
GUILLAUME (Édouard) . . 505,507
GUILLAUME (Eugène) 108
GUILLERMET (F.). 456
GUILLEMIN (Amédée) 215
GUILLEMIN (E.) 220
GUYAU (M.) 391,392
GUY-VALVOR 539
HABBERTON (J.) 498
HAMON (A.) 33
HAMON DU FOUGERAY (Dr) . . 200
HARTMANN (E. VON) 314
HAUFF 510
HAVET (Louis) 425
HEIMWEH (Jean). 462
HEINRICH (G.-A.) 44
HENNEQUIN (Émile) 75
HEPHELL 25
HEPP (Alexandre) 298
HÉRICAULT (Ch. D'). 302
HERSCHER (M.-V.-S.) 273
HERVILLY (Ernest D') 496
HESPERS (Charles) 459
HESSEM (Louis DE) . . . 420,510
HOCHART (P.). 332
HOLSTEIN (le Dr Wladimir DE). 207
HOUARD (E.) 137
HOUGHTON (A.) 263
HOUSSAYE (Frédéric) 362
HOWELS (W.-D.). 25
HUE (Fernand) 369
HUGHES (William L.) 498
HUGO (Victor) 79,123,125,126,146,365, 539
HUGUETTE (Mme). 456
HURLBERT (William-Henry). . 58
ICARD (le Dr) 202
ISAURE-TOULOUSE 237
JAEGLÉ (Ernest) 118,121
JANSSENS (Dom Laurent). . . 538
JARDET (Dr) 200
JARNIK (Johann-Urban) . . . 424
JASTROW (J.) 166
JAUBERT (E.) 24
JANROY-FÉLIX (Victor). 245, 246, 247
JANVROT (V.). 360
JHOUNEY (Alber) 127
JOGUET-TISSOT (J.) 117
JOHNSTON (Alfred St.). . . . 427
JONQUET (le P. Em.) 173
JOUBERT (André) 62
JOUBERT (Léo) 172
JOUIN (Henry). 98
JOUY (Jules) 506
JUMELLE (Émile). 133
JURIEN DE LA GRAVIÈRE (le vice-amiral) 330
KAULBARS (le Gal baron) . . . 118
KAULECK (Jean) 64
KERVYN DE LETTENHOVE (le baron) 62
KIEPERT (H.) 437
KNEIPP (Sébast.). 217
KOELLA (C.-Ad.). 100
KOETTSCHAU (lieutenant-colonel C.) 118
KOVALEWSKY (le professeur). . 207
KRAFT DE HOHENHOHE-INGELFINGEN (Gal prince) 121
KUBARY (J.-S.) 249
KUSSLER (Ch.) 116
LA BAUME PLUVINEL (A. DE). . 169
LA BOUËRE (la Cesse DE). . . . 528
LA BRETONNIÈRE (Jean DE) . . 15
LACROIX (Marie). 419
LAFARGUE-DECAZES (G.) . . . 306
LA FAYE (G. DE) 357
LA FAYETTE (Mme DE) 459
LAFFITE (Pierre) 400
LA FONTAINE (J. DE) 40
LAGRANGE (Dr Fernand) . . . 214
LAGRÈZE (G.-B. DE). 350
LAILLET (E.) 19
LAIR (Jules) 341
LALOUX (V.) 101
LAMBERT (Maurice). 526
LANTOINE (Albert) 134
LAPPARENT (Albert DE) . . . 73
LARMANDIE (le comte Léonce DE) 81,305
LAURIE (André) 421,508
LAUROY (Pascal) 173
LAVAL (H.-B. DE) 22
LA VILLE DE MIRMONT (H. DE). 508
LAVISSE (Ernest) 240
LEBON (André) 444
LE CAMUS (abbé) 222
LE CHAUFF DE KERGUENNEC (François) 461
LECLERC (Max) 232
LECLERQ (Jules). 224
LECOY DE LA MARCHE . . . 65,101
LE FAURE (Georges) . . . 305,497
LEFÉBURE (Ernest) 111
LE FÈVRE-DEUMIER (Jules) . . 137
LE GOFFIC (Charles) . . . 76,268
LEGOUVÉ (Ernest) 509
LEINZ (A.). 168
LE LORRAIN (Jacques). . . . 302
LEMAIRE (C.) 422

LEMAISTRE (Alexis) 493
LE MARCHAND (le commandant). 118
LEMERCIER DE NEUVILLE. . . 500
LEMONNIER (Camille) 109
LENOIR (Paul). 109
LEPRIEUR (Paul). 111
LERMONT (J.). 510
LESBORDES (Olivier) 136
LEVRAY (Marguerite) . . . 419,513
LÉVY-BRUHL (L.). 434
LEWAL (le général). 361
LIGUORI (S. Alphonse-Marie DE) 29
LISBONNE (E.). 455
LOIZILLON (lieutenant-colonel). 57
LOMBARD (Jean) 303
LOMBROSO (le professeur). . . 211
LORIOT (Florentin). 231
LORTAT-JACOB (Dr) 202
LOSTALOT (A. DE) 112
LOTI (Pierre). 307
LOUDUN (Eugène) 452
LOUIS-LUCAS (P.) 252
LUBBOCK (John). 221
LUBKE (Wilhelm) 100
LUYS (Dr) 204
LYNN LINTON (E.) 428
MACKINTOSCH (John) 534
MAËL (Pierre). 17
MAIGNIEN (E.) 67
MAILLARD (Adrien). 366
MAILLET (Eug.) 389
MAINARD (Louis) 496
MALTRAVERS (Raoul) 409
MANACÉINE (Marie). 213
MARCHAND (Henri) 455
MARÉCHAL (Marie) 420
MARIBCH 25
MARMIER (Xavier). 366
MARQUARDT 252
MARS 505
MARTIN (Alexis). 331
MARYAN (M.) 411,412,413
MASCART 319
MAUPASSANT (Guy DE). . . . 292
MAUREL (André) 13
MAY (Karl). 512
MAZON (le Dr A.). 540
MEAULLE (F.). 497,509
MÉRIT (l'abbé) 269
MERSON (Ernest). 80
MEYNIEL (Léon) 274
MEYRAC (Albert). 322
MICHEL (Émile) 110
MISMER (Ch.) 122
MISTRAL (Frédéric). 538
MOLINIER (Émile) 107
MOMMSEN 231
MONET (le capitaine H.) . . . 121
MONTÉGUT (Émile). 520
MOREAU (Émile). 421
MORIGNY (l'abbé) 420
MOUNTENEY-JEPHSON (A.-J.) . 493
MOURAO-PITTA (Dr). 216
MOUSSAC (marquise DE) . . . 515
MOUSSARD (l'abbé) 453
MOUTON (Eugène) 507
MUNTZ (Eug.) 103,104
NAMÈCHE (Mgr). 161
NANTEUIL (P. DE) 510
NAQUET (Félix) 110
NEMOURS-GODRÉ (L.) 535
NEULLIÈS (Mme Berthe) . . . 415
NEUVILLE (le baron Hyde DE) . 262
NEWSKI (Pierre). 305
NICOLAS (l'abbé C.). 366
NICOLAS (J.) 360
NICOLE (tante) 499,506
NIVELLE (Jean DE) 499
NOCÉ (Mme F. DE) 408
NOËL (lady) 512
NOULENS (J.). 448
ONCLAIR (Aug.) 402
ORNE JEWET (Sarah) 25
OUIDA 309
PALÉOLOGUE (Maurice) . . 75, 111
PAOLI (l'abbé A.) 140
PAOLI (Cesare) 358
PARIS (Gaston) 425
PARIS (Pierre) 101
PARVILLE (Henri DE) . . . 37,363
PAUL (Augustin) 174
PÉCAUT (Élie) 100
PEIRESC 48
PÈNE-SIEFERT (J.) 160
PERRY (Lucien) 523
PÉRIES (l'abbé G.) 347
PERREAU (X.). 494
PERRET (Paul) 16
PESCH (le R. P. Tilmann) . . 31
PÉTIS DE LA CROIX 491
PETIT (Dr Raymond) 216
PETIT DE JULLEVILLE (L.) . . 320
PETROZ (Pierre) 109
PHILEBERT (le général) . . . 120
PILLET (Charles) 110
PIMODAN (le marquis DE). . . 337
PIOLET (l'abbé Ant.) 525
PIOT (Ch.). 444
PITRAY née DE SÉGUR (la comtesse DE) 20, 514
PLANET (l'abbé Henri). . . . 145
PLANTET (Eugène) 64
POLLOCK (Frederick) 454
POMAIROLS (Charles DE) . . . 324
PONTEVÈS DE SABRAN (Jean DE) 225
POTTIER (E.) 514
POUVILLON (Émile). 10
PRESTON (Harriet WATERS) . . 538
PRÉVOST (Marcel) 299
PROU (Maurice) 63
PROVINS (le P. Pacifique DE) . 367
PRUDENT (F.). 490
PRUDHOMME (A.). 67
PUTSAGE 402
QUESNAY DE BEAUREPAIRE (Alfred) 498
QUESNEL (G.). 460
QUINÇAY (Bénédict) 272
QUINCEY (Thomas DE). . . . 42
RABBINOWICZ (le Dr J.-M.) . . 424
RAMBAUD (Alfred) 340
RASTOUL (A.). 116
RATTEL (Dr) 200
RECLUS (Elysée). 328
REGNIER (Ad.) 40
REIG Y VALARDELLA (Joseph) . 275

RENAN (Ary) 498
RENON DE FRANCE 444
RESTIF DE LA BRETONNE . . . 458
RIANT (Dr). 212
RICHEPIN (Jean). 301
RIDDER HAGGARD 421
ROCAFORT (J.) 519
ROCHARD (le Dr Jules) . . 198, 238
ROCHAY (J. DE) 512
ROCHEBLAVE (Samuel). . . . 449
ROCHEMURE (le P. Henri DE) . 360
ROGER (Dr J.), du Havre . . . 76
ROHAUT (Charles) 198
ROSSIGNOL (l'abbé Charles) . . 71
ROUGÉ (le comte A. DE) . . . 346
ROUGIER (Elzéar) 14
ROUSSELET (L.) 327
RUBLE (le baron Alph. DE) . . 339
SADOUX (Eugène) 112
SAIGE (Gustave). 351
SAINT-ALBIN (A. DE) (Robert Milton) 142
SAINT-VICTOR (G. DE). . . . 221
SALEMBIER (l'abbé L.). . . . 388
SAMARY (Mme Jeanne). . . . 506
SANSON (Armand) 544
SAMSON (Mme Jules) 496
SANTA-ANNA NÉRY (M.-F.-J. DE). 492
SAUNOIS DE CHEVERT (G.) . . 318
SCHLUMBERGER (G.) 254
SCHMUCK (F.-G.) 113
SCHNÉE (Dr Émile) 216
SCHŒTENSACK (H.-A.). . . . 242
SCHRADER (F.) 490
SCHYNSE (le P.) 459
SCOTT (Walter) 494
SÉGUR (marquis DE) 500
SERRE (Joseph) 399
SÉRULLAZ (Georges) 310
SÈVE (Dr) 201
SCHARP (William) 326
SINVAL (Armand) 46
SOCKEEL (abbé A.) 272
SOREL (Albert) 457
SPENCER (David E.) 169
STAENDER (J.) 450
STANLEY (H.-M.) 228,493
STANY (le commandant) . . . 420
STEVENSON (Robert-Louis) . . 26
STOLZ (Mme DE) . . 270,271,418,515
STRABON 171
SUMNER MAINE (Henry) . . . 313
SURBLED (le Dr G.). 209,210
SURCOUF (Robert) 266
SURIUS (Laurent) 103
SURVILLE (André) 515
SYBIL 540
SYLVA (Carmen). 300
TAMIZEY DE LARROQUE (Philippe). 48
TARDE (G.) 394
TARDIEU (Amédée). 171
TENICHEFF (M.) 362
TERREBASSE (H. DE) 363
THIBULIN (Ed.) 268
THOMAS (Dr) 215
THORIN (Camille) 134
TINSEAU (Léon DE) 297
TISSIÉ (Dr). 207
TISSOT (Ernest) 432
TISSOT (V.) 233
TOLSTOÏ (le Cte Léon) 24
TOURNEFORT (Paul DE) . . . 136
TOUROUDDE (l'abbé). 205
TROUESSART (Mlle) 411
TSEYTLINE (B.) 24
URRABURU (P. J.-J.). 385
VADALA-PAPALE (G.). 30
VADIER (Berthe). 501,509
VALENCE (le P. Apollinaire DE). 367
VALLET (L.) 490
VALLET (P.) 396
VALTINE (Marie-Alix DE). . . 414
VAST (Henri). 233
VERNE (Jules). 495
VERNEAU (Dr). 514
VILLEFRANCHE (J.-M.) 117
VILLÈLE (comte DE). 54
VITEAU (Paul) 135
VIVIEN DE SAINT-MARTIN. . . 327
VOLTAIRE 77
VORS (Jules DE). 306
WALLON (Henri). 259
WARD (Wilfrid) 163
WEISS (A.). 252
WELSCHINGER (Henri). . . . 261
WICKERSHEIMER (E.) 369
WILLEMIN (le Dr Eugène). . . 216
WINSPEARE (le baron G.). . . 452
WITT née GUIZOT (Mme DE). 419,495
516
WIZEWA (T. DE). 494
WYCHGRAMM (Dr J.) 141
YRIARTE (Charles) 107
ZELLER (Henri) 255
ZIDLER (Gustave) 132
ZIMMERMANN (Ath.) 274,532

TABLE DE LA CHRONIQUE

Nécrologie : BATAULT (Henri), 81. — DAVIS (John-Francis), 541. — DENIS (Jean-Ferdinand), 277. — EBEL (Dr Arnold), 178. — ELLIS (Alexander-John), 541. — FALIGAN (Ernest), 82. — FOCILLON (Adolphe-Jean), 370. — GAVARRET (Louis-Denis-Jules), 370. — HERGENRÖTHER (le cardinal Joseph), 463. — KARR (Alphonse), 464. — L'EPINOIS (Henri DE), 175. — MINAÏEW (Jean), 277. — NEWMAN (le cardinal), 275. — PLATONOF, 465. — ROGERS (Thorold), 464. — WOLTER (Dom Maur), 276.
Congrès, 466.
Concours, 84, 180, 279.

Institut, 543.
Lectures faites à l'Académie des inscriptions et belles-lettres, 178, 279, 372, 466, 545.
Lectures faites à l'Académie des sciences morales et politiques, 180, 372, 545.
Mélanges bibliographiques : Almanachs, 545.
Mélanges historiques : Le Maréchal comte de Bourmont, 84. — Les Expositions rétrospectives, 373. — La Jeunesse de Malherbe, 467.
Nouvelles. — *France :* Paris, 85, 180, 280, 374, 467, 547. — Anjou, 86, 376. — Artois, 87, 376. — Auvergne, 182. — Bourgogne, 88, 469, 548. — Bresse, 548. — Bretagne, 88, 377. — Champagne, 88, 377, 469. — Comtat Venaissin, 469. — Dauphiné, 88, 182, 281, 377, 469, 549. — Flandre, 470. — Franche-Comté, 89, 183, 282, 377, 470, 549. — Guyenne et Gascogne, 89, 184, 282, 378, 471. — Ile-de-France, 471. — Languedoc, 90. — Limousin, 184, 472. — Lorraine, 282, 472. — Lyonnais, 472. — Maine, 185, 472. — Normandie, 90, 185, 473. — Orléanais, 282, 378, 473. — Perche, 186. — Picardie, 91, 379, 474. — Poitou, 91, 530. — Provence, 186, 283, 474, 531. — Roussillon, 379. — Saintonge, 187, 283. — Savoie, 474. — Vendée, 91. — *Etranger :* Allemagne, 92, 187, 284, 379, 474, 531. — Angleterre, 92, 187, 284, 381, 474, 531. — Autriche-Hongrie, 476. — Belgique, 92, 285, 381, 476, 532. — Danemark, 476. — Grèce, 532. — Ecosse, 92. — Espagne, 92, 285, 382, 476. — Italie, 93, 189, 285, 383, 476, 532. — Russie, 286. — Algérie, 190, 478. — Colombie, 94. — États-Unis, 94, 286, 478.
Publications nouvelles, 95, 190, 287, 383, 478.
Dernières Publications illustrées, 333.

TABLE DES QUESTIONS ET RÉPONSES

Châle de la reine Marie-Antoinette, 192. Lettres de Bossuet, 288.

Le Gérant : CHAPUIS

Imprimerie polyglotte Alph. Le Roy, imp. breveté, Rennes.